



DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

CONTENANT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES, CÉLÈBRES OU FAMEUX DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES SIÈCLES,

SUIVI

D'UN DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES MYTHOLOGIES,

ET

D'UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ÉVÉNEMENS LES PLUS REMARQUABLES QUI ONT EU LIEU DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'À NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME SECOND.





A PARIS,
CHEZ MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GIT-LE-COEUR, N° 8.

1821.



NOUVEAU

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.



ANNEBAUT ou ANNEBAUD (CLAUDE maréchal D'), baron de Retz, maréchal de France, et amiral, d'une famille ancienne de Normandie, servit d'abord à la défense de Mézières, et fut fait prisonnier à la bataille de Pavie avec François Ier, qui aimait son caractère et estimait sa probité et sa bravoure. Diverses places qu'il prit dans le Piémont, et ses travaux militaires dans les Pays-Bas, lui méritèrent le bâton de maréchal de France en 1538, et la charge d'amiral en 1543. C'est en cette qualité qu'il commanda la flotte envoyée contre l'Angleterre en 1545. Le connétable de Montmorency ayant été disgracié, le maréchal d'Annebaut fut chargé de l'administration des finances avec le cardinal de Tournon; et, loin de s'y enrichir, il y fit des pertes dont François Ier l'indemnisa, en ordonnant, dans sa dernière maladie, qu'il serait gratifié d'une somme considérable. Eloigné de l'administration sous Henri II, il conserva son crédit et l'estime publique, et, après une disgrace passagère, il entra dans le conseil de Catherine de Médicis. Il mourut à la Fère le 2 novembre 1552. — Le cardinal d'Annebaut, son frère, était mort en 1547. — Jacques, fils du maréchal, tué à la bataille de Dreux en 1562, fut le dernier rejeton de cette famille illustre. Le président de Thou fait un grand éloge du désintéressement du maréchal d'Annebaut.

ANNEIX. *Voyez* SOUVENEL.

ANNESE (GENNARO). *Voyez* MASANIELLO.

ANNESLEY (ARTHUR), comte d'Anglesey, naquit en 1614, à Dublin. A l'âge de seize ans il entra au collége de la Madeleine, à Oxford, d'où il sortit pour les lois à Lincoln's-Inn; il partit ensuite pour les voyages qu'on a coutume de faire faire aux jeunes gens qu'on veut instruire. Au commencement de la rebellion, il se joignit aux royalistes; mais s'étant réconciliés, ils l'envoyèrent à Illster en 1645. Ayant encore changé de parti, il eut la plus grande influence à l'époque de la restauration, et fut créé comte d'Anglesey par le roi Charles II, avec lequel il avait entretenu, pendant son exil, une correspondance intime. En 1647, il fut nommé trésorier de la marine, et en 1672 envoyé en Irlande pour y surveil-

ler la nouvelle institution, et l'année suivante créé lord du sceau privé. En 1680, Dangerfield l'accusa publiquement à la barre du parlement comme complice d'une conspiration en faveur du Pape; et cependant, en 1682, il présenta au roi une lettre fort spirituelle sur l'état actuel de la nation, et relative aux soupçons qu'on avait sur le duc d'Yorck, généralement regardé comme papiste. Bientôt après il fut dépouillé de ses charges, et se retira à la campagne. Il avait écrit une *Histoire des troubles d'Irlande*, qui, malheureusement a été perdue; mais ses *Mémoires*, publiés en 1693, Londres, in-8°, sont remplis de choses intéressantes et curieuses. Il mourut en 1686, âgé de 72 ans.

ANNET (Pierre), maître d'école à Londres, auteur d'un ouvrage intitulé : *The free Inquirer* (le libre Investigateur). Les maximes impies qu'il contenait, ayant blessé l'opinion, il fut dénoncé, jugé et condamné par la cour du banc du roi, à deux ans de détention à Newgate et à une double exposition. Ce châtiment ne le rendit pas plus sage, et à la sortie de sa captivité, il persista avec plus d'animosité dans ses principes irréligieux. On ne dit pas quelle a été sa fin. Il avait aussi composé l'*Examen critique de la vie et des ouvrages de Saint Paul*, dont le baron d'Holbach donna une traduction en 1770, in-12, sans dire que l'ouvrage était traduit de l'anglais.

ANNI. *Voyez* Annius.

ANNIBAL, fils de Giscon, général carthaginois, voulant venger la mort de son grand-père, Amilcar, tué devant Himère, ville de Sicile, partit d'Afrique avec une armée de 100,000 combattans. Il se fut bientôt emparé de cette ville et de Sélinonte. Il détruisit la première de fond en comble, et fit massacrer 3000 citoyens dans le lieu où son aïeul avait perdu la vie. Il revint triomphant dans sa patrie, avec de riches dépouilles. Trois ans plus tard, chargé d'une semblable expédition, il fut atteint de la peste, et périt avec une partie de son armée, l'an 406 avant J.-C.

ANNIBAL l'ancien, amiral carthaginois, parcourut et pilla les côtes d'Italie pendant la 1re guerre punique. Il fut opposé au consul Duilius, qui détruisit sa flotte. Il fut contraint de prendre la fuite sur une chaloupe. Peu de temps après, ayant encore éprouvé un échec, ses soldats le mirent en croix et le lapidèrent.

ANNIBAL ou Hannibal, fils d'Amilcar Barcas, général carthaginois, avait hérité de son père une haine implacable contre les Romains. On rapporte qu'Amilcar, faisant un sacrifice pour se rendre les dieux favorables dans la guerre qu'il allait porter en Espagne, son fils Annibal, se jetant à son cou, le conjura de le mener avec lui à l'armée. On ajoute que ce général, charmé de voir de si belles dispositions dans un enfant de 9 ans, le prit entre ses bras, et que, l'ayant placé près des autels, il le fit jurer, en mettant la main sur la victime, qu'il se déclarerait l'ennemi des Romains, dès qu'il serait en âge de porter les armes. Le jeune Annibal partit donc pour l'Espagne, et servit sous son père jusqu'à sa mort, après laquelle il retourna dans sa patrie. Cependant Asdrubal, qui avait succédé à Amilcar, écrivit au sénat de Carthage de lui en-

voyer Annibal, qui avait alors 22 ou 23 ans. Ce jeune guerrier, en arrivant à l'armée, attira sur lui les yeux et la faveur des troupes, qui croyaient voir revivre en lui Amilcar leur ancien général. Trois années se passèrent, pendant lesquelles il s'exerça dans tout ce qui peut former un grand capitaine. Asdrubal étant mort, les soldats, d'un consentement unanime, le choisirent, tout jeune qu'il était, pour les commander. Il avait alors environ 26 ans, et leur choix fut confirmé par le peuple de Carthage. Dès le moment qu'il eut été nommé général, il songea à porter la guerre en Italie. Pour y parvenir, il fit faire plusieurs plaintes à Carthage contre les Sagontins, et lui-même en écrivit au sénat, qui lui donna un plein pouvoir de faire à l'égard de Sagonte tout ce qu'il jugerait le plus avantageux pour l'État. Il assiégea donc cette ville, alliée des Romains, la prit et la rasa. La prise de Sagonte fut le commencement de la seconde guerre punique. Annibal persuadé, comme il le disait souvent, que les Romains ne pouvaient être vaincus que dans Rome, résolut de passer aussitôt en Italie, franchit les Pyrénées, parvint au Rhône, et, du bord de ce fleuve, s'avança en dix jours jusqu'au pied des Alpes. Le passage de ces montagnes lui causa des fatigues incroyables, et lui fit un nom immortel. La neige, les glaces, les rochers, les précipices semblaient rendre ce passage impossible. Enfin, après neuf jours de marche à travers les vallées et les montagnes, Annibal se vit au sommet des Alpes. Juvénal, pour mettre peut-être du merveilleux dans ce passage, assure (satire Xe) qu'Annibal fut obligé de faire calciner avec du vinaigre un gros rocher qui s'opposait à son passage. Les siècles suivans ont douté de la possibilité de l'expérience d'Annibal. « Tout ce que je sais, dit l'auteur des *Singularités de la Nature*, c'est qu'ayant pris les éclats d'une de ces roches à grains qui composent la plus grande partie des Alpes, je les mis dans un vase rempli de vinaigre bouillant, ils devinrent en peu de minutes presque friables comme du sable. Ils se pulvérisèrent entre mes doigts. Il n'y a point d'enfant qui ne puisse faire l'expérience d'Annibal. » Quoi qu'il en soit, le général carthaginois passa les Alpes. Cinq autres jours suffirent pour traverser la partie qui regardait l'Italie. Il entra dans la plaine ; et la revue qu'il fit alors de ses troupes lui apprit que son armée de 50,000 hommes de pied et de 9,000 chevaux, était réduite à 20,000 hommes et à 6,000 chevaux. Le général carthaginois, malgré ses pertes, prit d'abord Turin, défit le consul Cornelius Scipion sur le bord du Tésin, et quelque temps après Sempronius, près la rivière de Trébie, l'an 218 avant J.-C. Cette bataille fut meurtrière. Les vaincus y perdirent 26,000 hommes, et les vainqueurs, accablés du froid le plus rigoureux, n'eurent pas la force de se réjouir de leur victoire. Tout réussissait à Annibal. L'année suivante il vainquit Cnéïus Flaminius près du lac de Trasimène. Le général romain resta mort sur le champ de bataille, 15,000 ennemis périrent, 6,000 furent faits prisonniers ; et Annibal, ne sachant que faire de tant de captifs, renvoya sans rançon les Latins, et ne garda que les Ro-

mains. Ce fut alors que dans une marche de quatre jours et de trois nuits, dans l'eau et dans la fange, ce général perdit un œil. La république romaine employa la ressource ordinaire dans ses grandes calamités, elle élut un dictateur : ce fut Q. Fabius Maximus. Ce grand capitaine, qui acquit le surnom de *Temporiseur*, s'appliqua uniquement à observer les mouvemens d'Annibal, à lui cacher les siens, et à le fatiguer par des marches multipliées. Au lieu des applaudissemens qu'il méritait, il ne recueillit que des plaintes. On partagea l'autorité du commandement entre lui et Minutius Félix, qui se laissa envelopper par le général carthaginois, et qui aurait péri sans le secours de son collègue. Le temps de la dictature de Fabius étant expiré, Térentius Varro et Paul-Émile eurent le commandement des armées. L'un et l'autre furent vaincus à la bataille de Cannes, l'an 216 avant J.-C. 40,000 hommes de pied et 2,700 de cavalerie restèrent sur la place avec le consul Paul-Émile. On dit qu'Annibal envoya à Carthage, par Magon son frère, trois boisseaux d'anneaux pris à 5,630 chevaliers qui périrent dans ce combat. Annibal passa l'hiver à Capoue. C'est une erreur de penser, comme l'ont écrit plusieurs historiens, que les plaisirs de cette ville ont amolli les Carthaginois et perdu la discipline. Annibal se maintint encore en Italie pendant 13 à 14 ans : il prit des villes, il remporta des victoires; et lorsqu'il eut des revers, ses troupes, toujours fidèles, s'exposèrent sans murmure à de nouvelles fatigues. Il n'y eut jamais, dit Polybe, de sédition dans son armée. La vraie raison de la décadence d'Annibal, c'est que Rome faisait tous les jours de plus grands efforts. Elle leva dans une seule année jusqu'à 18 légions. Elle employa ses meilleurs généraux, et il s'en était formé de bons. Annibal ne recevant presque aucun secours de Carthage, et voyant son armée diminuer chaque jour, marcha en vain vers Rome, pour l'assiéger, l'an 211 avant J.-C. Les Romains en furent si peu effrayés, qu'ils vendirent la terre où Annibal campait, et envoyèrent le même jour un secours considérable en Espagne. La pluie, les orages et la grêle l'obligèrent de décamper sans avoir eu le temps, pour ainsi dire, de voir les murailles de Rome. Le consul Marcellus en vint ensuite aux mains avec lui dans trois différens combats, mais il n'y eut rien de décisif; et, comme il en présentait un quatrième, Annibal se retira en disant : *Que faire à un homme qui ne peut demeurer en repos, ni victorieux, ni vaincu?* (Voyez MARCELLUS). Cependant Asdrubal, frère d'Annibal, s'avançait en Italie pour le secourir; mais le consul Claude Néron lui ayant livré bataille, conjointement avec M. Livius son collègue, tailla son armée en pièces, et le tua lui-même. Néron, rentré dans son camp, fit jeter à l'entrée de celui d'Annibal la tête sanglante d'Asdrubal. Le Carthaginois, en la voyant, dit *qu'il ne doutait plus que le coup mortel n'eût été porté à sa patrie.* Carthage, pressée de tous les côtés, rappela Annibal. Dès que ce héros fut arrivé en Afrique, il pensa qu'il valait mieux donner la paix à son pays que de lui laisser continuer une

guerre ruineuse. Il y eut une entrevue entre lui et Scipion; mais le général romain n'ayant voulu entendre à aucune négociation, qu'auparavant le sénat de Carthage n'eût fait des réparations à celui de Rome, ils ne purent convenir de rien. On en vint à une bataille près de Zama, l'an 202 avant J.-C. Annibal la perdit. Quarante mille Carthaginois furent tués ou faits prisonniers. Cette journée fut un nouveau motif pour les Carthaginois de demander la paix. Annibal, quelques années après, se réfugia d'abord chez Antiochus, roi de Syrie, ensuite chez Prusias, roi de Bithynie; et, ne se croyant pas en sûreté dans ces deux cours amies des Romains, il avala un poison subtil qu'il portait depuis long-temps dans le chaton de sa bague, l'an 183 avant J.-C., âgé de 64 ans. « Délivrons, dit-il, les Romains de la terreur que je leur inspire : ils eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de se précautionner contre un traître qui le voulait empoisonner, et ils ont aujourd'hui la bassesse de solliciter Prusias de me faire périr. » Rome perdit son plus implacable ennemi, et Carthage son plus intrépide défenseur. Aurélius Victor nous apprend que de son temps on voyait encore dans la Lybie une pierre tumulaire portant ces mots : *Annibal hic situs est*, épitaphe noble et simple, où son seul nom disait plus que tous les éloges, et rappelait un grand souvenir. Tite-Live nous le représente d'une cruauté inhumaine et d'une perfidie plus que carthaginoise, sans respect pour la sainteté du serment, et sans religion. En nous gardant de dissimuler qu'il lui restait quelque chose du caractère et des vices de sa nation, nous croyons cependant que les traits prêtés à Annibal par l'historien latin partent de la haine que lui portaient les Romains. Un courage mêlé de sagesse, une fermeté que les entreprises les plus périlleuses ne pouvaient rebuter, l'art difficile de maintenir la discipline au milieu d'une armée formée de vingt peuples divers, jaloux les uns des autres, et portés à tous les excès, celui de la faire subsister pendant seize ans dans le pays ennemi, une attention scrupuleuse à observer tout, une activité sans égale, ont mis Annibal au premier rang des généraux de tous les siècles. Il cultiva les lettres au milieu du tumulte des armes. Plusieurs écrivains, en lui reprochant de n'avoir pas mené son armée victorieuse à Rome après la bataille de Cannes, répètent ce prétendu mot de Maherbal, capitaine carthaginois : « Annibal, vous savez vaincre, mais vous ne savez pas profiter de la victoire. » Un auteur judicieux dit avec raison qu'on ne devrait pas prononcer si légèrement contre un si grand capitaine. « Rome jalouse, Rome inquiète, ajoute-t-il, fait bien comprendre quel homme était Annibal. »

ANNIBAL CARO. *Voy.* CARO.

ANNIBALIEN (FLAVIUS CLAUDIUS ANNIBALIANUS), né à Toulouse, élevé à Narbonne, était neveu de Constantin. Ce prince, l'ayant formé à l'art militaire, le déclara roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui fit épouser, en 335, Constantine, sa fille aînée. Annibalien aimait le faste, et l'on prétend qu'à l'exemple des rois de Perse, il pre-

nait le titre de *Roi des Rois*. Il ne régna pas long-temps. Les soldats, excités par Constance, son cousin, le poignardèrent en 338, sous prétexte qu'il ne devait y avoir d'autres Augustes que les fils de Constantin. Annibalien périt à la fleur de son âge, dans une ville de Bithynie, où était la sépulture du fameux Annibal.

ANNICÉRIS de Cyrène, fameux conducteur de chars, se rendait aux jeux olympiques pour y concourir pour les prix, lorsqu'il débarqua à Ægine au moment où Platon était exposé en vente par ordre de Denis-le-Jeune. Il l'acheta, le reconduisit lui-même à Athènes, et lui montra l'adresse extrême avec laquelle faisant un grand nombre de tours dans l'arène, les roues de son char ne s'écartaient pas de la première ornière qu'elles avaient tracée.

ANNICÉRIS de Cyrène, philosophe de la secte cyrénaïque, qu'il ne faut point confondre avec le précédent comme ont fait Suidas et Diogène Laërce. Il lui est bien postérieur puisqu'il vivait du temps d'Alexandre, vers l'an 330 avant J.-C.

ANNICHINO (Jean-Jacques), avocat napolitain, vécut dans le 17e siècle, et publia un traité *De prævent. instrument. ac de rectâ adversus instrumenta præveniendi ratione.*

ANNIUS de Viterbe, ou JEAN ANNI ou NANNI, né à Viterbe en 1432, dominicain, et maître du sacré palais sous Alexandre VI, qui en faisait beaucoup de cas, mourut à Rome en 1502, à l'âge de 70 ans. On a de lui, plusieurs livres sur l'Écriture Sainte, des *Commentaires* entièrement oubliés, et *XVII Liv. d'Antiquités*, Rome, 1498, in-fol., et 1542, in-8°. Il y entasse tous les écrits supposés qu'on a imputés aux anciens auteurs, comme à Xénophon, à Philon, à Bérose, à Fabius Pictor, à Myrsile, etc. Il paraît que ceux qui lui ont attribué la fabrication de ces ouvrages se sont trompés, et qu'Annius n'a fait qu'adopter des écrits que l'imposture avait enfantés avant lui. On peut consulter sur ce sujet le *Voyage d'Italie* du P. Labat, tome 7, p. 95, où ce dominicain fait une digression fort ample en faveur de son confrère. On peut encore consulter une *apologie d'Annius*, par Didier Ropaligero. Vérone, 1679, in-fol., en italien.

ANNON ou HANNON (Saint), sorti d'une famille noble d'Allemagne, suivit dans sa jeunesse la carrière des armes. Son oncle, chanoine de Bamberg, l'en dégoûta, et lui inspira le goût de l'état ecclésiastique. L'empereur Henri III, dit le *Noir*, entendant vanter les vertus d'Annon, voulut le connaître, l'appela près de lui, et bientôt après le nomma archevêque de Cologne en 1096. Le prélat s'occupa aussitôt de la réforme des monastères; il en fonda deux de chanoines réguliers à Cologne, et trois de l'ordre de Saint-Benoît ailleurs. Après la mort de Henri III, l'impératrice Agnès fit confier à Saint Annon la régence de l'empire, et il l'exerça glorieusement; il réprima les exactions, diminua les impôts, et apprit à gouverner au jeune Henri IV. Ce prince, séduit par des flatteurs et les compagnons de ses débauches, ne voulut plus souffrir les remontrances du saint archevêque. Il lui ôta même le gouvernement

de l'état; mais ses injustices et les exactions de ceux auxquels il donnait sa confiance en excitant un mécontentement général, le forcèrent à le rappeler en 1072. Il mourut le 4 décembre 1075. Ses vertus ne se concentrèrent point dans la contemplation; elles furent actives, appliquées au bonheur public; et il crut sagement que le meilleur moyen de plaire à Dieu était de faire du bien aux hommes.

ANNONE (JEAN-JACQUES DE), savant antiquaire et archéologue, né à Bâle en 1728. Il obtint dans cette ville la chaire d'éloquence, qu'il quitta en 1779 pour celle de jurisprudence. On a de lui beaucoup de *Mémoires* sur les parties de la science qu'il cultiva, et qui sont insérés dans les *Acta Helvetica*.

ANONYME DE SAINT-GALL (L'...), moine de cette abbaye, dans le 9ᵉ siècle, écrivit l'*Histoire de Charlemagne*. Toutes les recherches qu'on a faites pour découvrir son nom, ont été inutiles. On a prétendu que c'était le même que Notker le Bègue; mais cette opinion n'est pas fondée; la différence prodigieuse de style entre les ouvrages de ce dernier et ceux de l'anonyme, suffisent pour la détruire. Ce fut, dit-on, l'empereur Charles-le-Gros, qui engagea ce moine à écrire la vie de son bisaïeul, qu'il commença en 884. Le style de cet historien est dur, forcé, souvent obscur; mais son livre présente des faits assez curieux, que lui seul nous a transmis. On regrette qu'il ne soit pas complet.

ANPHINOMUS. *Voy.* ANAPIUS.

ANQUETIL (LOUIS-PIERRE), frère aîné d'Anquetil Duperron, naquit à Paris le 21 février 1723, et entra de bonne heure dans l'ordre des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Envoyé à Reims, en qualité de directeur du séminaire, il débuta dans la carrière des lettres par l'histoire de cette ville, ouvrage qui est devenu extrêmement rare. Encouragé par un premier succès, il donna, en 1771 : I. *L'Esprit de la Ligue*, 3 vol. in-12, 1767, 1771, 1783, 1797. Cet ouvrage est l'histoire de ces temps malheureux, qu'il était peut-être difficile à un ecclésiastique de tracer avec une plume impartiale. De tous ses écrits, c'est celui qui a le plus contribué à lui assigner un rang parmi les meilleurs historiens. A l'*Esprit de la Ligue* succédèrent : II. *L'intrigue du Cabinet, sous Henri IV et Louis XIII, terminée par la Fronde*, Paris, 1780, 4 vol. in-12, production très-inférieure à la précédente. III. *Louis XIV, sa Cour et le Régent*, Paris, 1789, 4 vol. in-12, réimprimé en 1794, 5 vol. in-12. C'est un ramas d'anecdotes sans liaison, et qui ont beaucoup perdu de leur prix depuis la publication des Mémoires d'où elles sont tirées. IV. *Les Mémoires du Maréchal de Villars*, Paris, 1787 et 1792, 4 vol. in-12. V. *Histoire de France*, Paris, 1807, 14 vol. in-12. Anquetil avait presque quatre-vingts ans quand il commença cette histoire. VI. *Histoire civile et politique de la ville de Reims*, Reims, 1756-57, 3 vol. in-12. Cette histoire, qui ne va que jusqu'à l'an 1657, devait avoir un quatrième volume qui n'a pas paru. VII. Un *Précis de l'histoire universelle*, 12 vol., 1801 et 1807. L'histoire de Reims a

été souvent contestée à Anquetil. Un nommé Félix de La Salle y a, dit-on, plus contribué que lui. Il y eut une dispute entre les deux auteurs, pour savoir qui mettrait son nom en tête de l'ouvrage. Anquetil l'emporta : c'est à cette occasion que parut un écrit intitulé : *Mémoire servant de réponse pour le sieur Delaistre, libraire de Reims, contre le sieur Anquetil*, Reims, 1er janvier 1758, in-4° de 14 pages. Il travaillait au *Précis de l'Histoire universelle*, lorsqu'il fut arrêté pendant la tyrannie de Robespierre, et dans sa prison il méditait sans cesse sur cet ouvrage. Après le 9 thermidor il termina son entreprise, et bientôt le ministre Charles Lacroix l'introduisit dans les archives des relations extérieures. Il y composa ses *Motifs des guerres et des Traités de paix*, 1798, in-8°, ouvrage dans lequel il développa des connaissances profondes en diplomatie, et une grande rectitude de jugement. Il dit, dans sa préface de *l'Histoire de France*, que c'est pour remplir le desir du gouvernement qu'il a fait cette dernière entreprise. Cet abrégé est en effet nécessaire pour tenir lieu des histoires volumineuses que l'on consulte plutôt qu'on ne peut les lire; mais celle d'Anquetil est le dernier effort de sa vieillesse. Elle est faible de style comme de pensée : elle ne porte plus le cachet de l'auteur de l'*Esprit de la Ligue*. Anquetil a aussi laissé une *Notice sur la vie d'Anquetil Duperron*, son frère, et diverses *Dissertations* insérées dans les Mémoires de l'Institut. Comme écrivain, Anquetil s'est acquis des droits à la reconnaissance de sa patrie; ses vertus sociales lui ont mérité l'estime de tous ceux qui l'ont connu. Il est mort à Paris, le 6 septembre 1808, dans sa 84e année, au moment où il méditait encore les plus vastes entreprises. Doué d'une santé robuste, fruit d'une humeur toujours égale et d'une tempérance absolue, il était fort laborieux et travaillait régulièrement dix heures par jour.

ANQUETIL DUPERRON (Abraham-Hyacinthe), membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'institut national, interprète de France pour les langues orientales, naquit à Paris, le 7 décembre 1731, et y mourut le 17 janvier 1805. Élevé à l'université de Paris, il y développa une très-grande aptitude aux langues anciennes et modernes, pour lesquelles il avait un goût décidé. Il fut remarqué à la bibliothèque royale, par l'abbé Sallier, qui le voyait travailler assidûment aux langues hébraïque, grecque et arabe. Il le fit observer à l'abbé Barthélemi; et, sur leur recommandation, MM. Falconnet, de Guignes et Bongainville voulurent le connaître, et de Malesherbes et de Caylus l'encouragèrent dans ses travaux. Le hasard fit tomber entre ses mains quatre feuillets du livre écrit dans la langue des ouvrages attribués à Zoroastre; il conçut aussitôt le projet d'aller étudier cette langue sur la côte de Malabar, où sont réfugiés les Parsis, reste des disciples de ce philosophe. Cette espèce de mission n'était pas facile à remplir. Les Brachmanes, seuls dépositaires des livres et de la science de la langue, sont persuadés que c'est pécher contre leur religion que de révé-

ler aux étrangers les secrets de leur culte. Mais à force de soins, d'adresse, de patience et d'égards, aidé du crédit de son frère, qui était consul de la nation française dans l'Inde, il parvint en sacrifiant son patrimoine, à se rendre possesseur de cent quatre-vingts manuscrits dans presque toutes les langues de l'Inde, et d'autres objets rares. Il quitta ce pays le 28 avril 1761, et s'embarqua sur un vaisseau anglais. Ceux qui étaient à bord lui offrirent une somme considérable d'une très-petite partie de ces manuscrits; et le 15 mars 1762, il en déposa à la bibliothèque royale dix-huit volumes contenant les ouvrages de Zoroastre, et des traités relatifs à l'ancienne histoire des Parsis et à leur religion. Il conserva le reste, qui lui a servi dans les immenses travaux qui l'ont occupé jusqu'à sa mort. Les ouvrages imprimés d'Anquetil Duperron, sont: I. *Son voyage aux grandes Indes*, auquel est joint le *Zend-Avesta* de Zoroastre, ou Recueil des livres sacrés des Parsis; Paris, 1771, 3 vol. in-4°. II. *Législation orientale*, Amsterdam, 1778, 1 vol. in-4°. Dans cet ouvrage, Anquetil essaye de réfuter le système de Montesquieu sur cette même législation. III. *Dignité du commerce et de l'état de commerçant*, Paris, 1789, 1 vol. in-8°. IV. *L'Inde en rapport avec l'Europe*, Paris, 1790, 2 vol. in-8°. V. *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, avec une lettre *sur l'Antiquité de l'Inde*, Berlin, 1786, 2 vol. in-4°, et une grande carte du pays. Cet écrit est la suite de la description de l'Inde, publiée par Bernouilli. VI. *Oupnek'hat theologia, et philosophia Indiæ*, avec des notes et des explications, Paris et Strasbourg, 1804, in-4°. VII. *Révision et correction d'un Voyage dans l'Inde* du P. Paulio de Saint-Barthélemy, traduction en 2 vol. in-8°, presque achevée, auquel est joint un troisième vol. d'observations encore manuscrites au moment de sa mort. On trouve dans le *Magasin encyclopédique*, 5e année, t. 1 (1799), une liste des manuscrits d'Anquetil Duperron, et une notice de son grand ouvrage manuscrit *sur la Langue de l'Inde ou des pays limitrophes*. Anquetil joignait à une immense érudition la connaissance de presque toutes les langues de l'Europe, qu'il s'était rendues familières par une méthode particulière. Il était fort désintéressé: et ce qui le prouve, ce fut le refus qu'il fit aux Anglais d'une somme de 30,000 livres pour le manuscrit de la traduction de *Zend-Avesta*. Ses travaux, son zèle pour l'avancement de la science et son infatigable activité lui ont mérité une place parmi les hommes les plus érudits du 18e siècle.

ANSALDO (Jean-André), peintre, né à Voltri en 1584. Ses parens le mirent chez Orazio Cambiagi. Il fit en peu de temps les plus grands progrès dans le dessin, prit un bon ton de couleur et une belle manière de peindre, en copiant des tableaux de Paul Veronèse. Il fut fort occupé dans sa patrie dont il orna beaucoup d'églises et de palais. Ansaldo a aussi composé *diverses Comédies*. Il est mort en 1658.

ANSALONI (Giordano), missionnaire sicilien, né à Sant' Angelo près d'Agrigente, entra d'abord dans l'ordre de Saint-Domi-

nique; puis il se consacra aux missions. Il partit avec plusieurs autres compagnons de son zèle et de son dévouement, pour les îles Philippines, en 1625. A Manille, il se dévoua au soulagement et au service des malades, et se livra à l'étude du chinois. Il commença même un recueil des superstitions chinoises, qu'il n'eut pas le temps d'achever; car il fut envoyé au Japon au moment où une violente persécution y éclatait contre les chrétiens. Pendant deux ans, il échappa aux poursuites des idolâtres; enfin il fut arrêté et condamné, avec un autre missionnaire, au supplice de la fosse, ce qui fut exécuté le 18 novembre 1634. L'Église du Japon le compte au rang de ses martyrs. On conserve à Séville une traduction latine fort élégante qu'Ansaloni avait faite des vies des Saints de son ordre, écrites en espagnol par Ferdinand Castillo.

ANSALONIO (JEAN), jurisconsulte de Catane, vivait en 1493, et publia un *Traité des Fiefs*. — On connaît encore sous ce nom, Sébastien ANSOLONIO, de Palerme, astronome, mort en 1599, et qui a laissé des *vers italiens*, des *Traités d'Astronomie* et un *Almanach perpétuel* qu'il a publié sous le nom de *Benincasa*, qui était son domestique.

ANSART (ANDRÉ-JOSEPH), naquit en Artois en 1723. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, et ayant été nommé procureur d'une des maisons de cet ordre, il disparut avec les fonds qui lui avaient été confiés. Dom Ansart sorti de son cloître, se fit recevoir avocat au parlement, passa docteur en droit, et fut ensuite prieur-curé de Villeconin. Il était membre des académies d'Arras et des Arcadiens de Rome. Il paraît qu'il fit pendant quelque temps partie de la réunion des savans de son ordre, occupés à Saint-Germain-des-Prés de travaux littéraires. Il mourut vers l'an 1790. Il a publié : I. *Dialogue sur l'utilité des moines rentés*, 1768, in-12. II. *Exposition sur le cantique des cantiques de Salomon*, 1770, in-12. III. *Histoire de Saint Maur, abbé de Glanfeuil*, 1771, in-12. IV. *Éloge de Charles-Quint, empereur*, trad. du poëme latin de *Jacques Mazenius*, 1777, in-12. V. *Esprit de Saint Vincent de Paul, ou modèle de conduite propre à tous les ecclésiastiques*, 1780, in-12. VI. *Histoire de Sainte Reine d'Alise, et de l'abbaye de Flavigny*, 1783, in-12. VII. *Histoire de Saint Fiacre*, 1784, in-12. VIII. *La vie de Grégoire Cortez, bénédictin, évêque d'Urbain et cardinal*, 1786, in-12. Ansart était ignorant et paresseux; et on est fondé à croire, qu'il s'est approprié tous les ouvrages publiés sous son nom, dans les archives de Saint-Germain-des-Prés.

ANSART (LOUIS-JOSEPH-AUGUSTE), né à d'Aubigny, près d'Arras, en 1748, était de la congrégation des chanoines réguliers de France. En 1784, il publia à Châlons-sur-Marne, où il demeurait, le premier volume d'un ouvrage intitulé : *Bibliothèque littéraire du Maine*, ou Traité historique et critique des auteurs de cette province; ce volume, contient à peu près cent articles, qui sont rédigés avec beaucoup d'exactitude, et supposent de laborieuses recherches. On regrette que cet ouvrage, qui devait se

composer de huit volumes, n'ait pas été achevé. C'est à tort que quelques biographes ont attribué ce livre à André-Joseph Ansart.

ANSBERT (Saint), né à Chaussy, village du Vexin, devint évêque de Rouen, après la mort de Saint Ouen, en 683, et assista aux États du royaume, assemblés à Clichy par Thierry III. Pépin, maire du palais, trompé par les ennemis d'Ansbert, le relégua dans le monastère de Haimont en Hainaut, en 698, où il mourut dans les exercices de la bienfaisance et de la piété. Son corps fut transporté dans l'abbaye de Fontenelle, au moment même où il venait d'être autorisé à retourner dans son diocèse.

ANSCHAIRE ou Ansgarius, né en France en 801, mort à Bremen en 864. Il fut élevé dans le monastère de Corvey, et se livra entièrement aux exercices ascétiques, malgré la vivacité de son caractère. On lui confia, en 821, la direction du monastère, et bientôt après il fut élu prédicateur de l'église de Corvey, en Westphalie. On lui doit la fondation de la bibliothèque de ce couvent, qui renferme plusieurs trésors de l'antiquité, et à laquelle nous devons surtout les *Annales de Tacite*. Anschaire, attaché, à l'âge de 25 ans, à la suite de Harold, roi d'Angleterre, fit sa première mission dans le nord, et y fut nommé archevêque de Hambourg quelques années après, archevêché qu'il conserva pendant 34 ans. M. Munter raconte ses voyages et ses entreprises, qui sont d'une grande importance pour l'histoire du nord, dans ses différens morceaux relatifs à l'Histoire ecclésiastique, Copenhague, 1798. Anschaire avait composé plusieurs ouvrages; mais il ne nous reste de lui que quelques lettres et le *Liber de vitâ et miraculis S. Wilohadi*, imprimé avec la vie de l'auteur, Cologne, 1642, in-8°.

ANSEAUME (N.), naquit à Paris, et commença sa carrière par l'emploi de souffleur à la comédie italienne. L'habitude de voir et de lire des pièces de théâtre lui donna l'idée d'en composer, et il réussit dans plusieurs. Il est mort en juillet 1784. Il a fait environ vingt-quatre opéras comiques, dont quelques-uns offrent de la facilité et du naturel. Nous citerons: *le Peintre amoureux; le Monde renversé; le Chinois poli en France; les Amans trompés; Bertholde à la ville; la Fausse aventurière*, en société avec Marcouville; *le Docteur Sangrado; le Médecin de l'amour; Cendrillon; l'Ivrogne corrigé*, avec un anonyme; *le Soldat magicien; l'Ile des Foux*, avec un anonyme; *Mazet, le Milicien; les deux Chasseurs; l'École de la jeunesse ou les Barnevelt français; les Épreuves de l'amour; le Dépit généreux*, avec Quétant; *la Nouvelle troupe; le Procès des Ariettes et des Vaudevilles*, avec Favard; *la Clochette; le Maître d'école*, avec Marcouville; *la Ressource comique ou la Pièce à deux acteurs; la Coquette de village; le Rendez-vous bien employé; le Retour de tendresse; Zémire et Melinde; le Tableau parlant*. Anseaume a fait aussi les vers des opéras comiques de l'anglais d'Hell, intitulés: *l'Amant jaloux; les Événemens imprévus; le Jugement de Midas*. Il avait été quelque temps doctrinaire, puis maître de pension à Paris.

Le théâtre de cet auteur a été recueilli en 1766, 3 vol. in-12.

ANSEGISE, abbé de Lobbes, ou de Fontenelle, selon l'opinion la plus probable, publia un *Recueil des Capitulaires de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire*, que Pithou a fait imprimer, et dont Baluze a donné une nouvelle édition en 1677, 2 vol. in-folio. Ansegise fit revivre dans son abbaye la discipline monastique. Il rétablit les anciens édifices, en ajouta de nouveaux, orna l'église et augmenta la bibliothèque. Il mourut en 834.

ANSEGISE, prêtre du diocèse de Reims, abbé de Saint-Michel, fut élevé à l'archevêché de Sens le 21 juin 871. Le pape Jean VIII, à la demande de Charles-le-Chauve, le fit primat des Gaules et de Germanie; mais Hincmar et plusieurs évêques s'opposèrent à cette nouvelle primatie. En 879 il sacra, dans l'abbaye de Ferrières en Gatinois, Louis III et Carloman, fils de Louis-le-Bègue. Ansegise mourut en 883, également estimé pour ses vertus et ses talens.

ANSELME (Saint), archevêque de Cantorbéry, naquit à Aoste en Piémont en 1033. Il vint au monastère du Bec en Normandie, attiré par le nom du célèbre Lanfranc, s'y fit bénédictin, et en fut prieur, puis abbé en 1078. On le nomma archevêque de Cantorbéry l'an 1093. Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre, à qui il reprochait ses déréglemens et ses injustices, conçut de l'aversion pour lui. Ce prince était dans le parti de l'antipape Guibert, tandis que Anselme soutenait le vrai pape Urbain II. Le saint prélat, exilé sous ce prétexte, se retira à Rome, où Urbain le reçut comme il le méritait. Il soutint la procession du Saint-Esprit contre les Grecs, dans le concile de Bari en 1098. Il partit ensuite pour la France, et s'arrêta à Lyon jusqu'à la mort du monarque son persécuteur. Henri Ier, successeur de Guillaume, rappela l'archevêque de Cantorbéry; mais il ne jouit pas long-temps de la paix que son rappel semblait lui promettre. La querelle des investitures le mit mal avec le roi. Il fut obligé de revenir en France et en Italie jusqu'à ce que le feu de ces disputes fût assoupi. Anselme retourna à Cantorbéry, et y mourut le 21 avril 1109, à l'âge de 76 ans. D. Gerberon a publié en 1675, une très-bonne édition de ses œuvres, in-fol., qui a été réimprimée en 1721. Il y en a une autre, donnée à Venise en 1744, en 2 vol. in-fol. Saint Anselme fut un des premiers écrivains de son siècle *pour les ouvrages de métaphysique et de piété;* mais il faut se rappeler que ce siècle était barbare. Il faut rendre cette justice à Anselme, qu'il s'éleva bien au-dessus de son siècle. Edmer, moine de Cantorbéry et disciple de Saint Anselme, écrivit sa vie. La bibliothèque de Lyon renferme un très-beau manuscrit *des Méditations et oraisons* de ce Saint.

ANSELME, Mantouan, évêque de Lucques en Toscane en 1061, quitta son évêché, parce qu'il crut que c'était un crime d'en avoir reçu l'investiture de l'empereur Henri IV. Grégoire VII le força de le reprendre, et le fit son vicaire-général en Lombardie. Il mourut l'an 1086. Nous avons de lui une *Apologie de Grégoire VII, et une Réfutation des prétentions de l'antipape Guibert*, et plusieurs autres ouvrages qui se trouvent dans la *Biblio-*

thèque des Pères et dans les *lectiones antiquæ* de Canisius. Anselme avait aussi écrit un traité, pour prouver que les princes temporels ne peuvent disposer du bien de l'Église. La vie d'Anselme a été écrite en italien par le Père Roto, jésuite.

ANSELME DE LAON, doyen et archidiacre de cette ville, mort le 15 juillet 1117, professa avec réputation dans l'université de Paris, et ensuite dans le diocèse de Laon. On a de lui une *Glose interlinéaire sur la Bible*, imprimée avec celle de Lyra. Abailard en parle comme d'un arbre qui avait quelquefois de belles feuilles, mais qui ne portait point de fruit. D'autres auteurs le peignent sous des couleurs plus favorables; mais apparemment qu'Abailard avait à se plaindre de lui.

ANSELME DE SAINTE-MARIE (PIERRE DE GUIBOURS), communément appelé le *Père*, augustin déchaussé, auteur de *l'Histoire généalogique et chronologique de la maison de France, et des grands officiers de la couronne*, 1674, 3 vol. in-4°, mourut à Paris, sa patrie, âgé de 69 ans, en 1694. Cet ouvrage, imparfait dans sa naissance, est devenu meilleur sous les plumes de Du Fourni et des religieux augustins Ange et Simplicien, continuateurs de cette histoire. Elle est actuellement en 9 vol. in-folio, 1726 et années suivantes. On y trouve des recherches abondantes et curieuses. Il s'y trouve certainement beaucoup de fautes; néanmoins cet ouvrage peut fournir de grands secours à ceux qui veulent étudier notre histoire dans ses sources, souvent trop ignorées. Le père Anselme est encore auteur de plusieurs autres ouvrages qui sont: *la Science héraldique*, 1675, in-4°; *le Palais de l'honneur, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de Lorraine, de Savoie, et de plusieurs nobles familles de France*; 1663-68, in-4°; *le Palais de la gloire, contenant la généalogie historique des illustres maisons de France, et de plusieurs nobles familles de l'Europe*, 1664, in-4°.

ANSELME (ANTOINE), né à l'Isle-Jourdain, petite ville de l'Armagnac, le 13 janvier 1652, d'un chirurgien, fut couronné deux fois par l'académie des Jeux Floraux de Toulouse. Ses *Odes* se trouvent dans le recueil de cette compagnie, et on ne les a guère vues ailleurs. Le marquis de Montespan, charmé de ses sermons, le chargea de veiller à l'éducation de son fils, le marquis d'Antin. L'abbé Anselme vint avec son élève à Paris: la capitale applaudit à son éloquence presque autant que la province. Ses Panégyriques surtout, et ses Oraisons funèbres, firent sa réputation. La justesse des plans et l'élégance du style, caractérisent ses productions oratoires; mais on y desirerait plus de cette chaleur et de cette force nécessaires, pour porter la vérité et la terreur jusqu'au fond de l'ame. Le duc d'Antin fit revivre pour lui la place d'historiographe des bâtimens. L'Académie de peinture, et celle des inscriptions et belles-lettres, l'admirent en qualité d'associé dans leurs corps. L'abbé Anselme se retira, sur la fin de ses jours, dans son abbaye de Saint-Sever en Gascogne, que Louis XIV lui avait donnée en 1699. Il y vécut en philosophe chrétien, partageant son temps entre ses livres

et ses jardins. Son abbaye, et les paroisses qui en dépendaient se ressentirent de sa présence. Il ouvrait de nouveaux chemins, décorait les églises, fondait des hôpitaux, et accommodait les différends. Il mourut le 8 août 1737, à 86 ans. Nous avons de lui : I. Un *Recueil de ses Sermons, Panégyriques et Oraisons funèbres* (celle du duc Tyrconel fit du bruit dans le temps), en 7 vol. in-8°. Ses Sermons, qui forment quatre de ces volumes, ont été réimprimés en 6 volumes, 1731, in-12. II. *Plusieurs Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions des années 1724 à 1729.

ANSELME (GEORGE), surnommé *Népos*, pour le distinguer de son aïeul, qui portait les mêmes noms, né à Parme, et mort en 1528, a laissé des *Poésies latines (Epigrammaton libri VII)*, imprimées en 1526, 1527 et 1528. Sa traduction latine de *l'Hécube d'Euripide*, imprimée à Parme en 1506, est de la plus grande rareté. B. de La Monnoye l'a rigoureusement jugé, en le qualifiant de très-mauvais poète. (*Voyez* Biblioth. de Du Verdier, tom. 4, pag. 77.) Il a encore écrit en prose italienne *la Vie de Jacques Cavicco*, laquelle se trouve à la fin de son roman intitulé : *Il Peregrino di Santa-Maria*, et des *Eclaircissemens sur quelques comédies de Plaute*, qu'il a intitulés *Epiphyllides*, et qui se trouvent dans le Plaute imprimé à Venise en 1518.—George ANSELME l'ancien, mort avant 1443, a été célébré dans diverses pièces de l'autre. Il avait donné *Institutiones canonicæ*, un livre *De Harmoniâ*, un ouvrage sur l'*Astronomie;* mais il ne paraît pas qu'on en ait publié aucun. Le P. Irénée Affo lui a donné un article dans ses *Scrittori Parmigiani*.

ANSELMI (MICHEL-ANGE), né à Lucques en 1491, peintre peu connu, mais qui cependant est un de ceux qui font le plus d'honneur à l'école de Sienne. Il eut pour premier maître Razzi, dit *le Sodoma*. Il jouit à Parme des conseils et de l'exemple du Corrège, qui était moins âgé que lui, et qu'il aida ensuite *dans la décoration de la cathédrale*. Nous avons de ce maître, un bon tableau apporté de Parme : c'est la *Vierge qui présente son fils à l'adoration des Mages*, et que l'on voit au Musée royal. Il mourut en 1554.

ANSELMO (ANTOINE), jurisconsulte d'Anvers, où il fut échevin, mort presque octogénaire en 1668. Il a beaucoup écrit, et avec méthode, sur le droit Belgique. On a de lui : I. *Codex Belgicus*, Anvers, 1649, in-fol. II. *Tribonianus Belgicus*, Bruxelles, 1692, in-fol. III. Un *Recueil d'édits* en flamand, 1648, 4 vol. in-fol. IV. *Commentaria ad perpetuum edictum*, Anvers, 1701, in-fol., un autre : *Consultationes*, publié à Anvers en 1671, in-fol. Ces deux derniers sur le droit civil, sont aussi écrits en latin.

ANSER, poète latin, ami de Marc-Antoine, chanta les actions de ce général, qui paya ses louanges par le don d'une maison de campagne à Falerne. Il fit une *critique amère des poésies de Virgile*, qui badine sur le nom d'Anser, dans sa 9e églogue. Ovide l'appelle insolent, *procacem*, au deuxième livre des *Tristes*.

ANSGAR ou ANSCHAIRE. *Voyez* ANSCHAIRE.

ANSGARDE, épousa en 862, Louis II dit *le Bègue*, qui n'avait alors que 18 ans, et en eut Louis et Carloman, qui lui succédèrent. Elle fut répudiée par son époux, ce qui ne fut approuvé ni par Hincmar, archevêque de Reims, ni par le pape Jean VIII, qui se trouvait alors en France. On ignore ce que devint la belle Ansgarde après sa répudiation.

ANSHELM (VALÈRE), docteur en médecine, né à Rotweil, ville d'Allemagne, à la fin du 15me siècle, était en 1529, conseiller de la ville de Berne. On a de lui, en latin, une *Histoire* de quatre dominicains brûlés à Berne en 1509, et des *Tables chronologiques*, depuis la création du monde jusqu'en 1540, Berne, 1540, 1550. La bibliothèque de Berne conserve encore de lui une *Histoire* de ce canton, 3 vol. in-folio, en allemand.

ANSHELMUS (THOMAS), imprimeur né à Bade, établi à Porcheim en Allemagne en 1503. Toutes ses éditions ont été recherchées.

ANSIUS DE VITERBE. *Voyez* ANNIUS.

ANSLO (REINIER VAN), né à Amsterdam en 1622, s'est distingué parmi les poètes hollandais du 17me siècle. Vondel a parlé de lui avec éloge. Il cultiva aussi avec succès les muses latines. En 1649, âgé de 23 ans, il fit un voyage à Rome. Né anabaptiste, il y embrassa la religion dominante, et il y passa le reste de ses jours jouissant d'une grande considération. La reine Christine de Suède l'avait gratifié d'une chaîne d'or, et le pape Innocent X d'une médaille du même métal. On a publié *le Recueil de ses poésies*, à Rotterdam, 1713, in-8°. On y distingue sa *Couronne pour Saint Étienne le martyr*, qui parut en 1646, le poète n'ayant encore que 20 ans; sa tragédie des *Noces parisiennes* ou de *la Saint-Barthélemi*, publiée en 1649. Il est mort à Pérouse, dans l'État de l'Église, le 10 mai 1669.

ANSON (GEORGE), né dans le Staffordshire, en Angleterre, en 1697, d'une famille noble et ancienne, se dévoua dès sa plus tendre enfance au service de mer. Ce fut par les dangers qu'il courut dans son premier voyage, qu'il commença d'apprendre l'art de commander une armée navale. Monté sur une frégate armée par la famille de sa mère, il affronta sans crainte des périls effrayans. La cour de Londres, informée de la valeur du jeune marin, le nomma en 1733, capitaine d'un vaisseau de 60 canons. Son courage, accompagné de prudence, brilla dans toutes les occasions, et lui acquit un nom célèbre. L'ambitieux projet de regner sur les mers occupait l'Angleterre depuis long-temps; elle crut pouvoir l'exécuter en partie en 1739. La guerre fut déclarée à l'Espagne, et on médita dès-lors la conquête de l'Amérique et du Pérou. Le ministère britannique destina Anson à porter la guerre sur les possessions des Espagnols; on lui donna six navires montés d'environ 1400 hommes d'équipage. La saison était si avancée quand cette escadre partit, que ce ne fut qu'à force de fatigues qu'elle parvint à doubler le cap Horn, vers la fin de l'équinoxe du printemps de 1740. Des six vaisseaux il n'en restait plus que deux et une chaloupe lorsqu'on fut arrivé à la latitude de ce cap; le reste avait été dispersé par les vents, ou

submergé par la tempête. Anson, après avoir réparé ses deux navires dans l'île fertile et déserte de Juan Fernandès, attaqua la ville de Paita, la plus riche place des Espagnols dans l'Amérique méridionale. Il la prit en novembre 1740, la réduisit en cendres, et partit avec un butin considérable. La perte pour l'Espagne fut de plus de 1,500,000 piastres: le gain pour les Anglais, d'environ 180,000. Le vainqueur s'éloigna de Paita presqu'aussitôt qu'il en eut assuré la possession à l'Angleterre. Il fit voile vers les îles des Larrons avec le *Centurion*, le seul de ses vaisseaux qui fût encore en état de tenir la mer. Mais, avant que d'y arriver, un scorbut d'une nature affreuse lui avait enlevé les deux tiers de son équipage. La contagion s'étendait sur ce qui lui restait de matelots et de soldats, lorsqu'il vit les rivages de l'île de Tinian. Le voisinage des Espagnols ne lui permettant point de s'arrêter dans ces parages, il prit la route de Macao. Il y arriva en 1742, radouba son vaisseau, et se remit en mer. Quelques jours après, il rencontra un galion espagnol, richement chargé; il l'attaqua, quoique son équipage fût fort inférieur en nombre, le prit, et rentra dans le port qu'il venait de quitter. Le navire espagnol portait 1,500,000 piastres en argent, avec de la cochenille et d'autres marchandises. La célérité de cette expédition lui acquit tant de gloire, qu'il fut reçu avec distinction par le vice-roi de Macao, et dispensé des devoirs que l'empereur de la Chine exige de tous les étrangers qui entrent dans ses ports. Anson, ayant vengé l'honneur de sa nation, revint par les îles de la Sonde et par le cap de Bonne-Espérance, et aborda en Angleterre, le 4 juin 1744, après un voyage de trois ans et demi. Il fit porter à Londres, en triomphe, sur 32 chariots, au son des tambours et des trompettes, et aux acclamations de la multitude, toutes les richessss qu'il avait conquises. Ses différentes prises se montaient, en or et en argent, à dix millions, qui furent le prix de sa valeur, de celle de ses officiers, de ses matelots et de ses soldats, sans que le roi voulût entrer en partage du fruit de leurs fatigues et de leur bravoure. Le titre de contre-amiral de la *Bleue* fut la première récompense d'Anson; il l'obtint en 1744, et l'année d'après il fut honoré de la place de contre-amiral de la *Blanche*. L'action qui contribua le plus à sa célébrité, après son voyage, fut son combat contre La Jonquière. Cet illustre Français ramenait en Europe une escadre composée de six vaisseaux de guerre, et de quatre vaisseaux revenant des Indes orientales. L'amiral anglais commandait une puissante flotte de quatorze vaisseaux de guerre, quand il rencontra cette escadre à la hauteur du cap Finistère. La disproportion des forces n'eût promis aucune gloire à Anson, s'il eût attaqué un guerrier moins redoutable que La Jonquière. Ce héros combattit comme il avait toujours fait, et ne se rendit qu'à la dernière extrémité. «Vous avez vaincu l'*Invincible*, dit-il à Anson, et la *Gloire* vous suit.» C'étaient les noms des deux vaisseaux de l'escadre de La Jonquière. Cette victoire ne resta pas sans récompense. Le ministère britannique nomma le vainqueur Amiral d'Angleterre, et, peu de temps après, premier lord

de l'amirauté. L'Angleterre, en guerre avec la France, depuis les hostilités commencées en 1755, méditait depuis long-temps une descente sur les côtes. Anson chargé de la seconder, couvrit la descente des Anglais à Saint-Malo en 1758, recueillit sur ses vaisseaux les soldats échappés à la valeur française, et les ramena en Angleterre. Les fatigues de ce dernier voyage, jointes à 40 ans de courses maritimes, avaient entièrement accablé le héros anglais. Quelque jours après son rétour à Londres, la mort l'enleva subitement à sa patrie, qui déplora long-temps sa perte avant de la réparer: ce fut le 6 juin 1762. La gloire de l'amiral Anson ne fut pas seulement fondée sur le succès de ses armes; il fut homme de bien; il respecta l'humanité, même au milieu des horreurs de la guerre. On peut consulter l'*Histoire de son Voyage autour du Monde*, traduite en français, 1 vol. in-4°, Amsterdam, 1749, et Paris, 1750, et réimprimée en 4 vol. in-12. Les officiers du *Wager*, vaisseau détaché de son escadre, ont donné une Relation particulière de leurs malheurs. On l'a publiée à Lyon, in-4° et in-12: c'est une espèce de supplément au *Voyage d'Anson*.

ANSON (Pierre Hubert), receveur général des finances de Dauphiné, membre de l'assemblée constituante, administrateur des postes de France, membre du conseil général du département de la Seine, né à Paris le 11 juin 1744, et mort dans la même ville le 24 novembre 1810, appartenait à une famille anglaise, réfugiée en France du temps du roi Jacques. On peut, en conséquence, présumer qu'il descendait de l'amiral Anson, quoiqu'il n'en ait jamais eu la certitude, malgré les recherches qu'il fit faire en Angleterre à cet égard. Son père, étant au lit de mort, lui avait ordonné de brûler tous ses papiers de famille, en lui disant que dans l'état où était leur fortune, ils ne pouvaient désormais lui être utile. Pendant le régime de la terreur, il fut obligé de se cacher chez un de ses anciens domestiques, membre de la société des jacobins, qui affichait des opinions exagérées, afin de soustraire son ancien maître à toutes les recherches. Il lui fit une pension qui fut la récompense de ce service signalé, mais non une condition de l'hospitalité qu'il avait reçue. Il a publié les ouvrages suivans: I. *Mémoires historiques sur les villes de Milly et Nemours*, dans les *Nouvelles Recherches sur la France*, Paris, 1776, 2 vol. in-12. II. *Anecdotes sur les ancêtres du ministre d'Ormesson*, insérées dans le *Journal encyclopédique*, et citées dans la *Bibliothèque de la France*, de Lelong, 5 vol. in-fol. III. Plusieurs *Discours sur l'Administration générale, et sur les Finances*, insérés dans les *Procès-verbaux de l'assemblée constituante*, année 1789, 90 et 91. IV. *Lettres de Lady Montague*, 2 vol. in-12, traduites de l'angl., et 1795, 2e édit. Ce dernier travail d'Anson est bien fait pour remplacer les deux traductions antérieures des Lettres de cette femme célèbre. V. *Odes d'Anacréon*, en vers français, 1795, in-8°. Cette traduction, quoique dépourvue d'élégance, est estimée pour son exactitude.

ANSPRAND, roi des Lombards, fut dépouillé, en 701, par

Ragimbert, duc de Turin, de la régence qu'il exerçait pendant la minorité de Lieubert, fils de Canibert. Lieubert fut fait prisonnier l'année suivante, et massacré. La femme et le fils aîné d'Ansprand furent mutilés d'une manière atroce. Ansprand, qui s'était réfugié en Bavière, se vengea de ces cruautés, en 712, sur Aribert, fils de Ragimbert. Il défit ce prince qui se noya en traversant le Tésin, et monta sur le trône de Lombardie. Il mourut quelques mois après, laissant pour successeur son fils Luitprand.

ANSSE DE VILLOISON, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et de l'Institut national, naquit à Corbeil le 5 mars 1750, et fit ses études au collége de Beauvais. Jamais on n'en fit de plus brillantes. Il obtint constamment tous les prix de grec, et fréquemment ceux des autres compositions. Comme il était maître d'une assez grande fortune, il put se livrer tout entier à l'étude. En 1772, à l'âge de 22 ans, il fut, malgré sa jeunesse, nommé membre associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Son premier ouvrage, publié en 1773, en 2 vol., in-4°, annonçait une grande érudition: c'était le *Lexique homérique d'Appollonius*, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. Les prolégomènes et les notes sont remplis de remarques savantes, et il en augmenta l'intérêt en y insérant plusieurs passages inédits d'excellens grammairiens, entre autres les meilleurs articles du Dictionnaire de Philémon. Dans la même année, il lut à l'Académie deux dissertations : la première intitulée : *Recherches historiques sur les Jeux Néméens* (Ac. des belles-lettres, t. 38, Hist., pag. 29); la seconde, *Recherches critiques sur le grec vulgaire* (*ibid.* Hist., pag. 60). Vers le même temps, il écrivit aux auteurs du Journal des savans une lettre sur un passage de l'*Œdipe-roi* (juin 1773, pag. 349). Il y proposait une correction qu'il reproduisit dans le *Longus*, mais que Vauvilliers critique (*not. ad Œdip. R.* 464), et que M. Brunk n'adopta point. En 1776, il donna des soins à l'édit. du *Voyage littéraire de la Grèce*, de M. Guys. A la fin d'un ouvrage de Dutems, publié cette même année, il se trouve une lettre de Villoison à l'auteur sur le sens du mot ἀσῶν sur une médaille de Cydon. (*Explication de quelques médailles grecques et phéniciennes*, Lond., 1776, in-4°, pag. 229.) Le *Longus* parut en 1778. *Longi Pastoralium de Daphnide et Chloe libri IV, ex recensione et cum animadversionibus Joh. B. G. de Villoison d'Ansse.* Ce fut à cette époque à peu près que Villoison fut envoyé à Venise aux frais du gouvernement pour visiter la bibliothèque de Saint-Marc. Ce fut là qu'il trouva les précieux manuscrits d'après lesquels il donna cette édition d'Homère qui est son plus beau titre de gloire, et qui fera vivre son nom aussi long-temps que celui du prince des poètes. (*Homeri Ilias ad veteris codicis Veneti fidem recensita. Scholia in eam antiquissima ex eodem codice aliisque nunc primùm edidit, obeliscis, aliisque signis criticis*, Venet. 1788, in-fol.) Les Scholies publiées par lui contiennent des variantes prises dans les éditions d'Aristarque, de Zéno-

dote, d'Aristophanes, de Philémon, d'Antimaque, etc., etc. A la marge de presque tous les vers, se trouvent les différens signes dont les premiers critiques se servaient pour indiquer les passages supposés, obscurs, corrompus ou remarquables, les fausses leçons de Cratès, les corrections d'Aristarque et de Zénodote, les lieux douteux transposés; enfin, tout ce qui dans Homère pouvait donner lieu aux observations. Ce n'est que depuis cette édition que le texte des poëmes d'Homère est bien connu. (*Villoison, anecd.*, tome 2, pag. 183.) Et quand M. Scheid a dit de Villoison qu'il ne fallait pas le compter *inter editores, sed inter sospitatores Homeri*, tous ceux qui peuvent avoir une juste connaissance des choses ont vu dans ce langage celui de la vérité. (*Ded. Valcken et Lennep. observ. analog.*) Villoison publia aussi à Venise, en 1781, les deux volumes de *Anecdota græca è regiâ Parisiensi et è Venetâ S. Marci deprompta*. Le premier volume contient le Recueil historique et mythologique composé par l'impératrice Eudoxie, sous le titre de *Ionia (Violarium)*; le second, différens extraits de grammairiens, de sophistes et de philosophes dont les œuvres sont inédites. Il copia, dans la bibliothèque de Saint-Marc, une traduction grecque anonyme des Proverbes, de l'Ecclésiaste, de Ruth, des Lamentations, de Daniel et du Pentateuque. Il la fit imprimer à Strasbourg en 1784. (*Nova versio græca Proverbiorum, etc., ex unico S. Marci biblioth. codice Veneto, nunc primùm eruta et notulis illustrata.*) On ne connait que le titre d'un petit ouvrage critique qu'il adressa de Venise, sous la forme de lettre au docteur Lorry. (*Epistola ad virum Cl. Lorry, de locis quibusdam Hippocratis, etc.* Venet., 1783, in-4°.) A son retour d'Italie, il visita l'Allemagne, et ce fut pendant son séjour à Weymar, en 1783, qu'il composa ses *Epistolæ Vinarienses*, recueil important de variantes et de corrections sur Nonnus, Homère, Hésiode, Hypparthus, Josephe et autres auteurs. Il vécut à Weymar, en société avec le duc régnant, qui avait été élevé par la princesse Amasie sa mère, de manière à apprécier un homme d'un si rare mérite. Il s'y lia particulièrement avec Gœthe et Wieland, instituteur du prince, auquel il dédia l'une de ses *Epistolæ*. Dans les Recherches de M. de Sainte-Croix, sur les mystères du paganisme, publiées en 1784, on trouve une longue dissertation de Villoison: *De triplici Theologiâ mysteriisque veterum*. L'année suivante, il partit pour la Grèce avec M. de Choiseul-Gouffier, visita, pendant trois ans, le continent, les îles de l'Archipel, les bibliothèques des monastères, et se perfectionna dans la connaissance de la langue vulgaire, qu'il parlait très-facilement. Il passa les années orageuses de la révolution à Orléans, exclusivement occupé à visiter la bibliothèque publique qui renferme beaucoup de livres précieux, entre autres des éditions grecques dont les marges étaient couvertes de notes manuscrites de Henri de Valois. Il les copia toutes avec un zèle admirable, et se forma un recueil très-volumineux qu'il a depuis communiqué à toutes les personnes qu'il savait occupées de quel-

ques-uns des auteurs annotés par Valois. Il donna à M. Bastien les notes sur Lucien, à M. Weiske celles sur Xenophon, à M. Boissonade celles sur les Héroïques de Philostrate. Le Magasin encyclopédique est rempli de dissertations de Villoison, dont on ne peut donner ici la longue énumération, et qui ont toutes un intérêt précieux pour les savans. Il a donné, dans le Voyage en Troade de M. Chevalier, un long morceau *sur l'Etat de ce pays au temps du Bas-Empire*, et a enrichi de curieuses remarques *le Dictionnaire étymologique* de Morin. Les volumes des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui restent à publier, offriront encore des dissertations de Villoison : entre autres une sur l'*Art qu'avaient les Orientaux de charmer les serpens*. (*Voyez* la trad. d'Hérodote, de Larcher, nouvelle édition, tome 3, pag. 556.) Il avait préparé une édition du *Cornutus* ou *Phurnutus*, *de Naturâ deorum*; une *Palæographie critique*; un *Traité de la théologie physique des stoïciens*; une édition du *Sophiste Choricius*, et il travaillait depuis vingt ans à un ouvrage *sur la Grèce ancienne et moderne, considérée sous tous ses rapports*, etc. Villoison avait beaucoup perdu de sa fortune; il ouvrit, en novembre 1797, un cours de littérature grecque. Le gouvernement ayant alors créé une chaire provisoire de grec moderne à l'école spéciale des langues orientales, elle fut donnée à Villoison. Deux ans après, en 1799, la mort de Sélis laissa une place vacante à l'Institut, et il l'obtint. Le 23 décembre 1804, il obtint aussi que sa chaire de grec moderne fût fondée au collége de France, sous le titre de chaire de langue grecque et moderne. Mais, dès le mois de janvier suivant, il fut attaqué d'une violente maladie, dont il mourut le 26 avril 1805.

ANSTEY (Christophe), né dans le Wiltshire, élevé à Eaton et à Cambridge, fut obligé de quitter l'université, parce qu'il y avait composé un *Discours satirique* contre plusieurs personnes. Il prit le parti des armes; mais il résida la plus grande partie de sa vie à Bath, où il publia, sous l'anonyme, un poëme burlesque, intitulé : *Le Guide de Bath*, 1766. L'année suivante parut son *Poëme sur la mort du lord Tawistock*. Quelques années après, *un Bail d'élection, en lettres poétiques de M. Inckle, à Bath, adressées à sa femme, à Glocester*. Il est aussi l'auteur d'une *Paraphrase en vers de la 13ᵉ Epître de Saint Paul aux Corinthiens; du Prêtre disséqué*, poëme. D'autres ouvrages, comme *A. D. C. W. Banfield. Epistola familiaris*, etc. *Spéculations, ou la Défense de l'espèce humaine. Liberality*, ou *Memoirs of a decayed Macaroni*, in-4°. *La Fille du fermier*, joli roman. Anstey est mort en 1805.

ANSTIS (Jean), savant antiquaire, né à Cornouailles en 1669. Il fut nommé roi d'armes en 1714, et mourut en 1744. Il a laissé : I. *A Letter concerning the honour of Earl-Marshal*, 1706, in-8°. II. *The form of the installation of the Garter*, 1720, in-8°. III. *The register of the most noble order of the Garter*, 1724, 2 vol. in-fol. IV. *Observations introductory to an*

historical essay on the knighthood of the Bath, 1725, in-4°.

ANTALCIDAS, Lacédémonien, fut chargé au nom des Grecs de conclure la paix avec Artaxerce Memnom. Ce traité était entièrement à l'avantage des Perses qui rentraient en possession de toutes les villes grecques d'Asie. Artaxerce le combla de faveurs. A son retour à Lacédémone il fut fait éphore. Quelques années après il fut envoyé de nouveau vers ce prince pour lui demander des secours en argent, au nom de sa patrie, mais le roi ne daigna pas l'écouter. A son retour à Lacédémone, ne pouvant supporter le fardeau de sa honte, il se laissa mourir de faim.

ANTANDRE, guerrier de Syracuse, vivait dans la 120e olympiade. Il secourut la ville de Crotone assiégée par des ennemis furieux, et combattit ensuite vaillamment les Carthaginois. Il était frère d'Agathocles, dont il a écrit l'*Histoire* qui est perdue.

ANTARAH, surnommé *Abugeïs*, poète arabe qui vivait avant le temps de Mahomet. Né de parens obscurs, il se distingua par sa valeur guerrière. Le poème qu'on a de lui, et qui fait partie de ceux que les Arabes nomment *Moallakâh*, est plus ancien que celui de Zohair. L'auteur y semble décrire ses propres faits d'armes. Il se plait dans les descriptions guerrières; cependant l'ouvrage renferme aussi des tableaux gracieux. On le trouve dans *The Moallacah by Will. Jones*, Lindau, 1782, in-4°. Il en existe une traduction allemande dans les Pléïades, etc., de Hartmann, Munster, 1802, in-8°. Jean Wilmet l'a publié avec des Observations, à Leyde, 1816, in-4°.

ANTELMI (Nicolas), chanoine de Fréjus, en Provence, né dans le commencement du 17e siècle, a composé deux gros volumes des recherches qu'il avait faites des titres et documens appartenaut au chapitre de son église. Il a écrit des *Adversaria*; il était lié avec le célèbre Peiresc, et est mort le 2 mars 1646.

ANTELMI (Pierre), neveu de Nicolas, naquit à Fréjus et fut reçu à Paris docteur en théologie. Il succéda à son oncle dans son canonicat, et mourut en 1668. Il a rectifié les leçons de l'office de Saint Léonce, patron de l'église de Fréjus. *Voyez* la préface de la dissertation de Joseph Antelmi: *De initiis ecclesiæ Forojuliensis*, Aix, 1680, in-4°.

ANTELMI (Joseph), chanoine de Fréjus en Provence, aussi savant que laborieux, publia plusieurs *Dissertations latines sur l'Histoire ecclésiastique de Fréjus*, 1680, in-4°; *sur Saint Prosper et Saint Léon*, 1686, in-4°; *sur le Symbole de Saint Athanase*, 1693, in-8°; *sur Saint Martin*, 1693, in-8°; *sur Saint Eucher*, 1726, in-12. Elles sont remplies d'érudition et de recherches. Nous citerons encore de lui: I. *De Sancta maxima Virginis Callidiani in Forojuliensi diocesi cultu et patriâ, epistola ad virum cl. Danielem Papebrochium*. Cette pièce se trouve dans la collection de Bollandus, du 16 mai. II. *De Translatione corporis Sancti Auxilii, epistola ad virum cl. Ludovicum Thomassimum de Mazauge*. Antelmi mourut en 1697, âgé de 49 ans, à Fréjus sa patrie, victime de son applica-

tion à l'étude. Il laissa en mourant les matériaux de plusieurs ouvrages considérables qu'il avait commencés.

ANTELMI (Pierre Thomas), né le 14 septembre 1730, à Trigance, en Provence, professeur de mathématiques et inspecteur des études à l'École militaire, et mort le 5 janvier 1783, dans un âge fort avancé. Il a laissé un grand nombre de traductions fort agréables, parmi lesquelles on remarque : I. Celles des *Fables allemandes de Lessing*, Paris, 1764, in-12, 1780, petit in-8°, 1800, in-8°. II. Du *Traité du calcul intégral et différentiel, de Mademoiselle Agnesi*, Paris, 1775, in-8°. III. De *la Messiade, poëme de Klopstock*, Paris, 1769, 2 vol. in-12. IV. Enfin il a donné *plusieurs Dissertations* qui se trouvent dans le Recueil des pièces traduites de l'allemand en 6 vol. in-8°. Il avait composé un *Traité de Dynamique* qui n'a pas été imprimé.

ANTENOR, sculpteur, florissait à Athènes vers la 76ᵉ olympiade. Il exécuta la statue d'Harmodius et d'Aristogiton, et ces chefs-d'œuvre mirent le sceau à sa réputation Vinkelmann le nomme *Agenor*.

ANTERE (Saint) ANTEROS, grec de naissance, fut élu pape après la mort de Pontien pendant la persécution de Maximin, en novembre 235. Il mourut le 3 janvier suivant.

ANTÉSIGNAN (Pierre), naquit à Rabasteins, diocèse d'Albi, dans le 16ᵉ siècle. Il a donné une édition de *Térence*, Lyon, 1556, in-4°. Il fit une *Grammaire universelle*, Paris, 1581, in-4°, compilation si confuse, qu'il n'y aurait qu'un érudit de son siècle qui pût en soutenir la lecture. Sa *Grammaire grecque*, dont la dernière édition in-8° parut à Lyon en 1613, n'a été imprimée plusieurs fois que parce qu'on n'en avait pas de meilleure. On a aussi d'Antésignan: *Thematis verborum investigandi ratio et praxis præceptorum linguæ græcæ*.

ANTHELME (Saint), évêque de Belley, d'une famille noble de Savoie, occupa les deux premières dignités des chapitres de Genève et de Belley. Dégoûté du monde, il se fit chartreux, et fut élu prieur de la grande Chartreuse, l'an 1141. Pendant le schisme de Victor IV, il fit déclarer tout l'ordre des chartreux en faveur d'Alexandre III. Ce pape le récompensa de ce service par l'évêché de Belley, où il mourut en 1178, à plus de 70 ans, après avoir levé l'excommunication qu'il avait portée contre le comte Humbert, fils d'Amédée, pour avoir permis à un archer de tuer un prêtre. C'était un prélat d'un esprit actif et d'un zèle ardent.

ANTHÉMIUS, ministre de l'empire d'Orient, pendant la minorité d'Arcadius, gouverna avec tant de sagesse, qu'il sut conserver la paix et faire des alliances avec les ennemis du dehors, et résister au dedans aux intrigues des Eunuques alors tout puissans. Il était parvenu à ce rang élevé, après avoir passé par les dignités de consul, de préfet d'Orient et de patrice. Saint Chrysostôme loue ses grandes qualités. Il mourut dans la retraite.

ANTHÉMIUS (Procopius), empereur d'Occident, né à Constantinople, petit-fils du précédent, de la famille du tyran Procope, qui avait pris la pourpre sous Va-

lens, se distingua par sa valeur. L'empereur Marcien lui fit épouser Flavia Euphémia, sa fille unique, et le nomma général des troupes de l'Orient. Anthémius, ayant repoussé les Goths et les Huns, fut envoyé en Italie avec le titre de César, et proclamé Auguste, en avril 467, par le sénat et le peuple. Le général Ricimer dominait alors dans l'Occident. Le Suève orgueilleux voulut bien confirmer et soutenir Anthémius, à condition que ce nouvel empereur le prendrait pour son gendre; ce qui ne l'empêcha point de venir mettre, quelque temps après, le siége devant Rome, où Anthémius était enfermé. La terreur qu'il répandait lui fit ouvrir les portes de cette ville, qui fut livrée à la fureur du soldat. Anthémius fut assassiné par ordre de son gendre, en 472, après un règne de 5 ans. Ce prince affable joignait la piété au courage; il était zélé pour la justice, et compatissant envers les malheureux.

ANTHÉMIUS, architecte, sculpteur et mathématicien, né à Tralles en Lydie, inventa, dit-on, sous l'empereur Justinien, au sixième siècle, divers moyens d'imiter les tremblemens de terre, le tonnerre et les éclairs. On serait tenté de croire, d'après ce récit, qu'Anthémius avait trouvé quelque composition assez semblable à la poudre à canon. Il avait formé un immense miroir ardent de plusieurs miroirs plats, et il expliquait comment Archimède avait pu, à l'aide de ces miroirs, incendier les vaisseaux des Romains. Il existe un *Recueil de machines*, qu'on lui attribue; mais ce qui lui méritera toujours l'admiration publique, c'est la construction de la superbe église de Sainte-Sophie à Constantinople, la plus belle que le christianisme ait élevée dans l'Orient. Justinien la fit bâtir, et lorsqu'il vit cet ouvrage achevé, il s'écria: « O Salomon! je t'ai surpassé. » Voici comme on a décrit ce superbe édifice dans les Vies des Architectes: « Ce monument est dans la situation la plus avantageuse; il occupe le sommet d'une petite colline qui domine la ville de Constantinople du côté du sérail. Le plan de Sainte-Sophie est presque un carré parfait de deux cent cinquante-deux pieds de long, sur deux cent vingt-huit de large, quarante-deux toises sur trente-huit. Elle est dans la direction de l'orient au couchant. On voit s'élever de son milieu une coupole hémisphérique de cent huit pieds de diamètre, dont la circonférence est percée de vingt-quatre fenêtres: on compte quatre-vingts pieds depuis le centre de cette coupole jusqu'au pavé. Elle est accompagnée de deux autres plus petites qui sont également hémisphériques. Dans le fond de ce temple est une demi-coupole sous laquelle était placé le seul autel qu'il eût. C'est aujourd'hui l'endroit où les Turcs conservent l'Alcoran. La voûte de cette église est en pierre, et l'intérieur de la coupole est orné de mosaïques; les murs sont couverts de peintures. Il est surprenant que les mahométans aient laissé subsister tant d'images de Jésus et de ses Saints; ils se sont contentés d'effacer les croix. Le pavé est composé de compartimens des marbres les plus choisis, parmi lesquels le marbre rouge antique domine le plus. Il y avait au dehors un *atrium* ou vestibule, c'est-à-dire une place

carrée, environnée de portiques qui n'existent plus. On passe de là dans un portique aussi long que l'église, qui a trente-six pieds de large. Il est soutenu par des pilastres qui tiennent lieu de colonnes, et l'on voit au-dessus un autre portique. On entre dans l'église de Sainte-Sophie par neuf magnifiques portes de bronze; les jambages qui les reçoivent sont de marbre blanc. La porte du milieu est la plus considérable. L'albâtre, le serpentin, le porphyre, la nacre de perle, les cornalines ne sont point épargnés tant au dedans que dans le dehors de cette église. On voyait autrefois dans le milieu de l'*atrium* ou de la place carrée dont on a parlé, la statue équestre colossale de l'empereur Justinien. Lorsqu'on entre dans Sainte-Sophie, on est saisi d'admiration en voyant la grandeur de cette église et la beauté de l'ensemble. Pour élever ce temple, Justinien se saisit des revenus publics, imposa des taxes, et prit, pour couvrir la coupole, le plomb des conduits des fontaines. Anthémius ne poussa pas la construction de cet édifice plus loin que les fondemens. Il mourut vers l'an 534, et laissa à Isidore de Milet la gloire de terminer ce monument. A peine cette église fameuse fut-elle achevée qu'un tremblement de terre renversa le dôme; mais l'empereur le fit rebâtir aussitôt. On prétend qu'on n'employa que des pierres ponces dans sa construction, pour le rendre plus léger. Depuis que les Turcs ont changé cette église en mosquée, ils ont construit vis-à-vis des quatre angles quatre minarets, c'est-à-dire quatre espèce de clochers isolés, qui s'élèvent très-haut. Ils sont si déliés vers leurs pointes qu'on les prendrait pour les vergues d'un vaisseau qui sont debout. Comme les Turcs n'ont point l'usage des cloches, de peur de troubler les ames des morts, ils montent à certaines heures au haut de ces minarets, et invitent le peuple par des cris à se rendre aux prières. Sainte-Sophie a servi de modèle à toutes les mosquées qui ont été faites dans la suite à Constantinople. Ces mosquées sont toutes isolées au milieu d'une place, ou environnées de rues très-larges; avantage que l'on devrait procurer à nos églises et à tous les édifices publics. » Dupuy, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a publié, en 1777, un fragment inédit d'Anthémius, contenant *Quatre problèmes de mécanique et de dioptrique*, in-4° de 41 pag. Il a enrichi ce fragment de savantes notes et d'observations.

ANTHERMUS ou ATHÉNIS, de Chio, fils d'Anthermus, vivait, ainsi que son frère Bupalus, vers l'an 540 avant l'ère chrétienne. Ils étaient tous deux sculpteurs et architectes, et vraisemblablement aussi peintres, suivant le rapport de Pline. Le poète Hipponax, leur contemporain, extrêmement laid, fut peint par eux d'une laideur repoussante. Ce poète, pour s'en venger, publia contre eux des satires si mordantes, qu'ils se pendirent, dit-on, de désespoir; mais Pline contredit ce fait. Il y avait dans le temple de Chio une *Diane* qu'ils avaient faite, qui paraissait triste à ceux qui entraient dans le temple, et gaie à ceux qui en sortaient. On transporta à Rome plusieurs statues de ces deux frères, ce qui prouve combien on les

estimait alors, puisqu'on ne tirait de la Grèce que des ouvrages choisis des grands maîtres. On voyait dans presque tous les temples que fit bâtir Auguste des *Statues* d'Athénis et de Bupalus. Aristophane leur donne le nom d'*Archennus*.

ANTHOINE (François-Paul-Nicolas), lieutenant-général du bailliage de Boulay. Il fut, en 1789, député du tiers-état du bailliage de Sarguemines aux États-généraux, et s'y montra zélé partisan de la révolution. Il parla en faveur de l'institution des jurés, sans laquelle il déclara qu'il ne pouvait y avoir de constitution libre. En 1791, il réclama pour le roi la liberté d'organiser le ministère à sa volonté, et vota le licenciement des officiers de l'armée et la suppression des ordres de chevalerie. Après la dissolution de l'assemblée constituante, il retourna à Metz, où il était maire. Il fut suspendu de ses fonctions; mais l'assemblée législative le réinstalla. Il fut nommé député du département de la Moselle à la convention. Et en février 1793, envoyé dans le département de la Meurthe, où il fut accusé de vexations. Revenu à Metz par congé, il y mourut au mois de mai 1793, et légua tous ses biens à la nation. La convention refusa son legs.

ANTHUSE, recluse qui vivait dans une solitude hors des murs de Constantinople : elle eut la hardiesse de recommander le culte des images, malgré la défense de l'empereur Copronyme. Celui-ci, plein de ressentiment, fit arrêter Anthuse, et allait la livrer à une vengeance cruelle, lorsque les larmes de l'impératrice Eudoxe obtinrent sa grace. En reconnaissance, Anthuse, dit-on, prédit à sa bienfaitrice, depuis long-temps stérile, qu'elle aurait bientôt le bonheur d'être mère. En effet, Eudoxe eut une fille qu'elle fit nommer Anthuse. Cette princesse imita les vertus de celle dont elle portait le nom. Elle abandonna à son frère Léon tous ses droits à la puissance souveraine, et ne se réserva que la disposition de ses biens, qu'elle employa à réparer les monastères et à payer la rançon des chrétiens faits esclaves par les peuples barbares. C'était, dit Fleury, la mère des orphelins et des enfans abandonnés: elle les rassemblait, les élevait et les instruisait. Ayant reçu le voile des mains du patriarche Taraise, elle se retira dans le monastère d'Euménie, où elle mourut en 790. L'église grecque honore sa mémoire.

ANTIBOUL (Charles-Louis), né à Saint-Tropez, homme de loi et administrateur du département du Var. Envoyé par ce département à la Convention nationale, il s'y fit d'abord peu remarquer. Lors du procès de Louis XVI, il refusa de prendre la qualité de juge, et vota ensuite la détention. Ayant été arrêté à son retour d'une mission en Corse, il fut mis en liberté par le général Cartaud, qui commandait à Marseille. Mais bientôt après il fut arrêté de nouveau, condamné à mort comme *Girondin*, et exécuté le 31 octobre 1793, à l'âge de 41 ans.

ANTIC. *Voyez* Bosc.

ANTICIRE prit son nom de son habileté à guérir les fous que l'on envoyait autrefois chercher leur raison dans l'île d'Anticire, où l'ellébore croissait en abondance et spontanément. On dit que le médecin Nicostrate, qui avait obtenu de grands succès dans l'ap-

plication de cette plante aux maniaques, en légua une grande quantité à Anticire, et lui en apprit la préparation. Tournefort, dans son voyage du Levaut, a retrouvé cet ellébore des Anciens. Il est noir, plus nourri que le nôtre, et il est encore commun dans les îles d'Anticire, situées vis-à-vis le mont Œta, dans le golfe Maléac, que l'on nomme maintenant le golfe de Zeiton, près de Négrepont.

ANTICO (Laurent), naquit en Sicile vers 1501. Quelques auteurs le confondent avec les anciens grammairiens, entre autres Quesnel, dans le *Catalog. Bibliot. Thuanæ*, et Elie Putschio, dans ses *Grammatici veteres.* Son nom les a trompés. Il a laissé *De Instit. grammat. commentar.* 3; *De Eloquent. l.* 3.

ANTICONE (Jean-Baptiste), peintre en miniature, vivait en 1580. Il était élève de Sophonisbe Angosciola, mariée par Phillppe II à don Fabrice de Moncade. On ignore l'époque de sa mort.

ANTIDOTUS, peintre grec, disciple d'Euphranor, dont Pline cite les tableaux du *Guerrier*, du *Joueur de flûte* et du *Gladiateur.* Il vivait 364 ans avant J.-C. Il travaillait ses tableaux avec soin, ce qui fut cause qu'il n'en existait pas un grand nombre. On lui reproche un coloris trop sévère. Il excellait dans les proportions; mais ses compositions manquaient d'invention. Ce qui augmenta surtout sa réputation, ce fut d'avoir eu pour disciple le célèbre Nicias.

ANTIER (Marie), née à Lyon en 1687, devint la première actrice de l'opéra de Paris. Elle y débuta en 1711 dans les rôles de princesse et dans ceux dits à baguette. L'étendue de sa voix, sa taille élevée et la noblesse de ses traits l'y rendirent célèbre. Ce fut elle qui couronna au spectacle le maréchal de Villars après sa victoire de Denain. Elle mourut à Paris en 1741.

ANTIGÈNES, Macédonien, un des chefs des Argyraspides d'Alexandre-le-Grand, eut le second des prix que ce prince fit distribuer aux huit plus braves capitaines de son armée. Il resta fidèle à Perdiccas et ensuite à Eumène. Antigone le fit brûler vif, l'an 315 avant J.-C.

ANTIGÉNIDAS, célèbre musicien, était, suivant Suidas, de Thèbes en Béotie. On dit qu'exécutant un jour sur sa flûte le *nome cural* ou l'air du *char* en présence d'Alexandre-le-Grand, il le mit tellement hors de lui, que ce prince, se jetant sur ses armes, peu s'en fallut qu'il ne chargeât les convives. Cicéron rapporte, dans son Brutus, qu'il avait un élève, appelé Isménias, lequel, après avoir chanté admirablement en public sans avoir reçu le moindre applaudissement, Antigénidas, pour lui apprendre à mépriser l'insensibilité d'une multitude ignorante, lui cria : « Chante pour les muses et pour moi. » — Il ne faut pas confondre ce joueur de flûte, fils de Satyrus, avec l'Antigénide, fils de Dyonisius, qui avait été maître de flûte d'Alcibiade. Il perfectionna la flûte, à laquelle il ajouta plusieurs trous, ce qui en rendit le jeu plus doux, plus flexible et plus varié, de manière qu'on pût jouer sur plusieurs modes. Jusque-là, cet instrument, qui est un des plus bornés, l'était extrêmement.

ANTIGONE, se distingua parmi les généraux d'Alexandre-le-

Grand. Après la mort de ce héros, il remporta une victoire sur Eumène, qu'il fit mourir. Il défit Ptolomée Lagus, battit Antigonie, et fut tué dans une bataille contre Cassandre, Séleucus et Lysimachus, qui s'étaient unis pour opposer une digue à ses desseins ambitieux, l'an 299 avant J.-C., à l'âge de 84 ans. Il s'était fait couronner roi d'Asie, et aurait voulu l'être de tout l'univers. Ce prince avait cependant de grandes qualités. Comme on était surpris que, dans sa vieillesse, il eût acquis plus de douceur dans le caractère, il répondit « qu'il voulait conserver par la douceur ce qu'il avait acquis par la force. » Il disait communément « que la royauté est une honorable servitude. » Antigone ajoutait « que, si l'on savait ce que pèse une couronne, on craindrait de la porter. » Antigone ternit un peu ses belles qualités par son avarice. Il employait toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent; et, lorsqu'on lui représentait qu'Alexandre se comportait bien différemment: « Alexandre, avait-il coutume de répondre, moissonnait, mais moi je ne fais que glaner. » Il pensait qu'un général devait toujours conserver le secret de sa marche. Démétrius son fils, lui demandant un jour quand il décamperait: « As-tu peur, lui dit-il, de ne pas entendre le son de la trompette? » Un cynique se présenta devant Antigone, et lui demanda une dragme: « Ce n'est pas assez pour un prince, répondit-il. — Donnez-moi donc un talent. — C'est trop, reprit Antigone, pour un cynique. » *Voyez* APELLES.

ANTIGONE, surnommé *Gonatas*, était né à Gonnuse en Thessalie, et fils de Démétrius Poliorcète. Il parvint à se faire reconnaître roi de Macédoine après la mort de son père et celle de Ptolémée Ceraunus, qui s'en était emparé, l'an 277 avant J.-C. Deux ans après il en fut chassé par Pyrrhus; il y rentra après la mort de ce prince, et fut défait par son fils Alexandre, qui était venu venger la mort de son père. Il mourut l'an 241 avant J.-C., âgé de 80 ans.

ANTIGONE, surnommé *Doson*, fut élu roi de Macédoine, l'an 231 avant J.-C., dans un moment où ce royaume était entouré d'ennemis, et où la mort de Démétrius, fils d'Antigone Gonatas dont nous venons de parler, avait porté au trône Philippe son fils, encore enfant. Peu après, ses sujets se révoltèrent: il apaisa la sédition en jetant au peuple sa robe et son diadème, et lui disant qu'il en cherchât un autre plus digne de régner. Ce prince secourut ensuite les Achéens, et prit Lacédémone. Il mourut l'an 221 avant J.-C.

ANTIGONE, fils d'Aristobule II, roi de Judée, fut amené à Rome avec son père, après la prise de Jérusalem par Pompée. Ils servirent l'un et l'autre à l'ornement du triomphe du vainqueur. César, ayant réduit l'Égypte, vint en Syrie. Antigone réclama de lui ses droits sur la principauté de Judée, et ne put rien obtenir. Le crédit et l'habileté d'Antipater, père d'Hérode, firent rétablir en faveur d'Hircan, oncle d'Antigone, cette principauté si disputée. Hérode, nommé gouverneur de Judée, fut roi en effet par ses intrigues, par son argent, par la faveur des Romains. Antigone, sans espoir, s'adressa aux Parthes. Pacorus, leur souve-

rain, entra en Judée, l'an 40 avant J.-C., avec une armée nombreuse, tandis qu'Antigone mettait le siége devant Jérusalem. Hérode fut obligé de se sauver dans l'Idumée, et ensuite dans l'Égypte. Pacorus mit Antigone sur le trône de Jérusalem, et lui livra Hyrcan son compétiteur. On lui laissa la vie; mais, pour l'exclure à jamais de la grande sacrificature, Antigone lui fit couper les oreilles. Hérode partit bientôt pour Rome, où il implora la protection de Marc-Antoine. Ce triumvir se disposant à la guerre contre les Parthes, et sentant le besoin qu'on avait d'Hérode, disposa le sénat en sa faveur, et il fut déclaré roi de Judée. Il envoya Sosius pour le seconder avec une armée. Tout le peuple de Jérusalem était pour Antigone, et regardait comme un devoir de soutenir un Asmonéen, un Machabée contre le fils d'un Iduméen tel qu'Hérode. Sosius et Hérode mirent le siége, et entrèrent par les brèches au bout de six mois; Antigone, se voyant sans ressource, vint se jeter aux pieds de Sosius, qui, après l'avoir fait charger de chaînes, l'envoya à Antoine, qui était alors à Antioche. Il fut condamné à un supplice ignominieux; et c'était la première fois que les Romains en agissaient ainsi avec une tête couronnée. Les licteurs, l'ayant attaché à un poteau, le battirent de verges et lui tranchèrent la tête l'an 37 avant J.-C. Il avait régné environ trois ans et trois mois. Ainsi finit le règne des princes asmonéens, après avoir duré 126 ans, si l'on en prend le commencement au temps où Antiochus Eupator déclara Judas Machabée prince de Judée.

ANTIGONE, surnommé *Carystius*, vivait sous les deux premiers Ptolémées, vers l'an 270 avant J.-C., et a laissé *Historiæ memorabiles*, græco-latinè, publiées par Jean Meursius, Leyde, 1619, in-4°, avec *Apollonius, Dyscole et Phlégon*. Ce recueil est très-rare. Il en existe une édition plus moderne et beaucoup meilleure, sous ce titre: Αντιγονου. — *Antigoni Carystii historiarum mirabilium collectanea explicata à Joanne Beckmann, prof. Gotting. additis annotationibus G. Xylandri, J. Meursii, A. Bentleji, J. G. Schneideri, J. N. Niclas, aliorumque, cum interpretatione G. Xylandri; subjectis sub finem annotat. ad Aristotelis auscultationes mirabiles*, Lips., 1791, in-4°. Antigone avait écrit les vies des hommes célèbres dans les sciences, ouvrage qui n'est pas venu jusqu'à nous.

ANTIGONUS SOCHŒUS, vivait du temps d'Eléazar, 300 ans avant J.-C. Il paraît avoir été le chef de la secte des Saducéens. Il soutenait que les hommes devaient servir Dieu par la seule impulsion d'un amour pur et désintéressé.

ANTIGONUS, sculpteur grec, exécuta les *statues de Périxoménon* et de *Tyrannicidas*. Il écrivit quelques *Livres sur son art*. — Pline, l. 35, ch. 10, parle d'un autre ANTIGONUS, qui paraît avoir été peintre. Il publia des *Ouvrages* avec Xénocrates, Polémon et Hypsicrates, *sur la peinture et les tableaux qu'on voyait de leur temps à Sicyone*.

ANTIGUA (MARIE), naquit à Cazalla, bourg de l'Andalousie, au commencement du 17e siècle. Elle se fit religieuse dans l'ordre de la Merci; et, quoiqu'elle n'eût fait

dans sa jeunesse aucune étude, elle n'en a pas moins écrit avec onction et assez de pureté plusieurs *Ouvrages de piété*, dont quelques-uns ont été traduits en français.

ANTIMACHIDES. *Voyez* ANTISTATES.

ANTIMACO (MARC-ANTOINE), né à Mantoue vers l'an 1475, professeur de littérature grecque à Ferrare, en 1525, y devint président de l'académie *degli Elevati*, fondée par Albert Lollio. Il est auteur de diverses *Traductions du grec en latin*, et entre autres de celles *des Œuvres de Gemistus Plethon, de Potien, de Denys d'Halycarnasse, et de Démétrius de Phalère*, imprimées à Bâle en 1540, et réimprimées en 1586, in-4°. Antimaco joignit un discours à la louange des lettres grecques, à ces traductions qui parurent sous ce titre : *GemistiPlethonisde gestis Græcorum post pugnam ad Mantineam, per capita tractatio duobus libris explicata, Marco Antonio Antimaco interprete. Ad hæc Dyonisii Halycarnassii præcepta, etc.* Il fit aussi un grand nombre de vers latins, qui n'ont pas été publiés, et quelques auteurs lui attribuent huit livres d'épigrammes grecques. On en trouve plusieurs à la fin du *Recueil des lettres de quelques savans*, adressées à Pierre Vettori, publiées par le chanoine Bandini, Paris, 1758. Antimaco mourut en 1552, âgé de 79 ans.

ANTIMAQUE DE COLOPHON, poète grec, écrivait dans le 5e siècle avant l'ère chrétienne. Éperdûment amoureux de la belle Chryséis, il la suivit en Lydie, où elle avait reçu le jour : elle y mourut entre ses bras. De retour dans sa patrie, il répandit dans ses écrits l'amertume de son cœur, et il donna au recueil de *ses Élégies plaintives* le nom de *la Lydienne*. Il fut encore auteur d'un poème intitulé *la Thébaïde*. Défaut d'ordonnance, style bouffi et sec, fréquentes transcriptions de vers entiers d'Homère, tel était le caractère de cet ouvrage, qui cependant n'était pas sans mérite à d'autres égards. Le temps a fait justice de ses productions. Schellenberg a publié à Halle en Saxe, *Antimachi Colophonii Reliquiæ*, 1786, in-8°. Il n'y en a qu'un seul fragment de six vers dans les *Analectes* de Brunck.

ANTIME, duc de Naples après Téophilate, fit bâtir dans cette ville le monastère de Saint-Quirico, et l'église de Saint-Paul.

ANTINE (D'). *Voyez* DANTINE.

ANTIN. *Voyez* GONDRIN.

ANTINOUS, jeune Bithynien, d'une beauté rare, parut à la cour de l'empereur Adrien, qui conçut pour lui une passion infame. Il fut le canal de toutes les graces. Il suivit ce prince dans tous ses voyages. On prétend qu'il tomba dans le Nil, et s'y noya l'an 132 de J.-C. Quelques savans ne sont point de cette opinion : ils disent qu'Antinoüs s'immola dans un sacrifice célébré pour prolonger la vie de l'empereur. Adrien le pleura, lui éleva des temples, lui donna des prêtres, des prophètes, qui rendaient des oracles composés par lui-même. Il fit frapper des médailles en son honneur. Nous en avons encore quelques-unes où il est représenté en Bacchus. Le Musée royal possède plusieurs statues du favori d'Adrien, sous diverses formes, ainsi que plusieurs bustes.

ANTIOCHUS, fils de Phintas,

régnait, conjointement avec son frère Androclès, sur les Messéniens, lorsque la discorde vint s'établir entre eux. Cette désunion excita parmi le peuple une sédition, dans laquelle Androclès perdit la vie. Antiochus, resté seul en possession du trône, mourut vers l'an 744 avant J.-C. Son fils Euphaès lui succéda.

ANTIOCHUS Ier, SOTER, c'est-à-dire *Sauveur*, fils de Séleucus Nicanor, roi de Syrie, aima sa belle-mère Stratonice, et l'épousa du consentement de Séleucus. Après la mort de son père, il remporta des victoires sur les Bithyniens, les Macédoniens; celle qu'il gagna contre les Galates fut due aux éléphans qu'un de ses capitaines fit combattre pour la première fois. Les Macédoniens voulant le féliciter en poussant des cris de joie, Antiochus leur reprocha leur vanité pour un avantage qu'ils ne devaient qu'au hasard, et il ne fit peindre qu'un éléphant pour triomphe. Ce roi mourut l'an 261 avant J.-C. Stratonice était morte avant lui : on leur rendit des honneurs divins. *Voyez* COMBABUS et ÉRASISTRATE.

ANTIOCHUS II, surnommé *Theos*, LE DIEU, roi de Syrie, succéda à son père Antiochus Soter, l'an 262 avant J.-C., et fit la guerre à Ptolémée Philadelphe : il la termina en épousant Bérénice, quoiqu'il eût déjà deux fils de Laodicé, sa sœur, qui l'empoisonna l'an 246 avant J.-C., et fit mettre sur le trône Séleucus, son fils, par l'artifice d'un certain Artémon, qui ressemblait parfaitement à Antiochus, et qui joua le rôle de roi. Ce faux Antiochus désigna en mourant Séleucus pour son successeur. Laodicé fit ensuite poignarder Bérénice avec le fils que cette princesse avait eu d'Antiochus. Mais sa cruauté ne demeura pas impunie : elle fut tuée elle-même dans la guerre que Ptolémée Evergètes entreprit pour venger sa sœur Bérénice.

ANTIOCHUS, surnommé *Hiérax* à cause de l'ambitieuse avidité avec laquelle il aida à dépouiller de ses états son frère Séleucus Callinice, était fils d'Antiochus Théos et de Laodicé. Dans la suite Séleucus, après bien des revers, parvint à se venger de son spoliateur, et à le chasser lui-même de ses propres états. Celui-ci le livra à Ptolémée Evergètes, son ennemi, qui le fit renfermer. Il parvint néanmoins à s'échapper, et fut tué dans sa fuite par des brigands, l'an 227 avant J.-C.

ANTIOCHUS III, LE GRAND, roi de Syrie, successeur de son frère Séleucus Céraune, l'an 223 avant J.-C., fut vaincu par Ptolémée Philopator, dans un combat meurtrier donné près de Raphia. Il ne tarda pas à réparer cette défaite. Il prit Sardes, réduisit les Mèdes et les Parthes, subjugua la Judée, la Phénicie et la Cœlé-Syrie. Il revint dans son pays, couvert de gloire, et ses sujets lui donnèrent le nom de *Grand*, qu'il avait bien mérité en rendant au royaume de Syrie son ancienne splendeur. Il méditait de plus grandes conquêtes, lorsque Smyrne, Lampsaque et les autres villes de la Grèce asiatique, demandèrent du secours aux Romains. Le sénat envoya des ambassadeurs à Antiochus, pour le sommer de rendre à Ptolémée Epiphanes le pays qu'il lui avait enlevé, et de laisser en paix les villes de la Grèce. Antiochus n'ayant donné aucune réponse favorable, Rome

lui déclara la guerre l'an 192 avant J.-C. Ce prince, qui avait alors Annibal chez lui, animé par ses discours, crut pouvoir la soutenir; mais Acilius Glabrio lui prouva bientôt le contraire. Il le força de quitter la Grèce, et Scipion l'Asiatique défit entièrement son armée. Antiochus, forcé de demander la paix, ne l'obtint qu'à des conditions très-dures. Il fut obligé de renoncer à toutes ses possessions d'Europe, et à celles qu'il avait en-deçà du mont Taurus en Asie. Quelque temps après, il fut tué dans l'Elymaïde, où il allait piller le temple de Jupiter, ou plutôt de Bélus, l'an 187 avant J.-C. Les Juifs se louèrent beaucoup des priviléges que ce prince leur accorda. Il fournissait l'argent qu'il fallait pour les sacrifices, et il leur permit de vivre selon leurs lois dans toute l'étendue de ses vastes états. C'était un prince fort recommandable pour son humanité, sa clémence et sa libéralité. Ennemi du pouvoir arbitraire, il fit publier un édit qui défendait de lui obéir toutes les fois qu'il ordonnerait quelque chose de contraire à la loi, assurant qu'il ne voulait régner que par elle. Il fit rétablir Alexandrie, ville du golfe Persique. La ville de Pélée, embellie par sa magnificence, fut appelée Antioche. Il protégea les lettres et les arts, que sa vie agitée l'empêcha de cultiver. L'historien Mnésoptolème fut son plus cher favori. Dans les différens périodes de sa vie, il fut différent de lui-même. Il parut, dans sa jeunesse, capable de tout exécuter; mais, appesanti par l'âge, il n'eût plus la même activité. Les médailles de ce prince sont extrêmement rares.

ANTIOCHUS IV, fils du précédent, prit le surnom d'Épiphanes, c'est-à-dire *illustre*, qu'on changea depuis en celui d'*Epimanes*, que quelques-uns lui donnèrent, et qui veut dire *furieux et insensé*. Il avait été élevé à Rome, où son père l'avait envoyé comme ôtage. Autant son père avait été favorable aux Juifs, autant il s'en déclara l'ennemi: il voulut les forcer à abandonner le vrai Dieu. Après avoir assiégé et pris Jérusalem, il déposa le grand-prêtre Onias, profana le temple par le sacrifice qu'il y offrit à Jupiter Olympien, dont il y fit placer la statue, emporta tous les vases sacrés, et fit mourir les sept frères Machabées, et le vieillard Eléazar. Ce prince avait usurpé le trône de Syrie sur Démétrius, son neveu: il voulut aussi s'emparer de l'Égypte, sur Ptolémée Philométor, son autre neveu; mais sa tentative fut vaine. Mathatias et Judas Machabée défirent ses armées: lui-même fut mis en déroute par les habitans de l'Elymaïde, pays renommé pour la richesse de ses temples, où l'avait attiré l'ardeur du pillage. Au retour de cette expédition, selon les Perses, et après celle de Jérusalem, selon les Juifs, il tomba de son chariot, se meurtrit tout le corps, fut frappé d'une plaie horrible, et mourut dans les douleurs les plus aiguës et dans les crises du plus violent désespoir, l'an 164 avant J.-C., à Tabes, ville de Perse, aujourd'hui Sara. On voyait souvent ce roi confondu dans les ateliers avec des artisans, ou dans les tavernes avec des débauchés. Polybe dit qu'il faisait les plus folles profusions de ses trésors, lorsqu'il était ivre, et il l'était souvent. Alors il se plaisait à répandre dans les rues des poignées

d'or, en criant : *attrape qui peut*. Quelquefois il se promenait, une couronne de fleurs sur la tête, et vêtu d'une robe de drap d'or, dans le pan de laquelle il mettait des pierres, qu'il jetait à tous ceux qu'il rencontrait. Un de ses grands plaisirs était d'aller aux bains publics avec la populace, et de s'y faire parfumer d'essences les plus précieuses ; ce que voyant un jour un homme du peuple : « Ah! seigneur, s'écria-t-il, que vous êtes heureux de pouvoir répandre sur vous une odeur si agréable ! » — Tu vas l'être aussi, lui répondit le roi »; et en même temps il ordonna de lui verser un grand vase de cette essence sur la tête et sur les épaules, de façon qu'il en était tout couvert. L'odeur de ce parfum était telle, que, s'étant répandue dans le voisinage, elle incommoda beaucoup de personnes. Antiochus, après des jeux publics qu'il avait donnés à Antioche, invita tous les Grecs qui y assistèrent à un grand festin, où il s'avisa de danser avec des mimes et des bouffons, d'une manière si licencieuse et si impudente, que tout le monde détournait les yeux pour ne le point voir. Cependant ce prince n'était pas dépourvu de qualités. Il était généreux, aimait les arts, et montra beaucoup de valeur et d'habileté dans les guerres qu'il eut à soutenir. Ce ne fut que dans sa jeunesse qu'il déshonora la royauté par toutes sortes d'infamies. Ses courtisanes furent ses ministres.

ANTIOCHUS V, Eupator, succéda, à l'âge de neuf ans, à son père Antiochus Epiphanes, l'an 164 avant J.-C. Lysias, son général, le mena en Judée, avec une armée de 100.000 hommes de pied, 20,000 chevaux, 32 éléphans et 300 chariots de guerre, défit Judas Machabée, qui ne céda qu'après la plus grande résistance, et vint former le siége du temple de Jérusalem. Mais la capitale de la Syrie ayant été prise par un ennemi dont on ne se défiait pas, on fit la paix à des conditions avantageuses aux Juifs, et l'on ramena le prince dans son royaume, où ses propres soldats le livrèrent à Démétrius, son cousin-germain, qui le fit mourir l'an 162 avant J.-C.

ANTIOCHUS VI, fils de l'usurpateur Alexandre Balas, et se disant, à l'exemple de son père, petit-fils d'Antiochus-le-Dieu, prit, comme son prétendu aïeul, le surnom de *Dieu*, auquel il joignit celui d'*Epiphanes*. On le fit élever en Arabie, pour qu'il ne fût pas la victime des ambitieux qui se disputaient le trône de Syrie. Triphon prit soin de son éducation, se servit de ses droits et de son nom pour se frayer un chemin au pouvoir suprême. Démétrius Nicanor, qui s'était emparé du trône de Syrie, s'en croyant paisible possesseur, licencia son armée, et laissa son royaume sans défense. Triphon profite de cette imprudence pour faire valoir les droits d'Antiochus, et, fortifié de l'alliance de Jonathas, il marche contre Démétrius Philadelphe, sur lequel il remporte une pleine victoire, l'an 144 avant J.-C. Antioche lui ouvre ses portes, et Antiochus, proclamé roi, prend le nom de Nicephore, qui signifie *vainqueur*. Il ne fut jamais véritablement roi, puisqu'il ne fut reconnu que dans quelques contrées de la Syrie ; et, quoique les médailles lui donnent ce nom, il est certain que c'est

plutôt par égard pour ses droits que pour la réalité de sa puissance. Ce fantôme de monarque ne régna que trois ans. Tryphou, se croyant assuré de l'affection des soldats, lui persuada qu'il avait la pierre; et, en lui faisant faire l'opération par des chirurgiens dévoués, il le fit mourir. *Voyez* TRYPHON.

ANTIOCHUS VII, surnommé EVERGÈTES-SIDÈTES (*chasseur*), était fils de Démétrius Soter. Il poursuivit Tryphon, qui avait usurpé le royaume de Syrie, et qui fut tué à Apamée l'an 138 avant l'ère chrétienne. Maître paisible du trône, il déclara la guerre aux Juifs, assiégea Jérusalem, et, ayant eu quelques avantages, il fit la paix à condition qu'on lui paierait un tribut. (*Voyez* CENDEBÉE.) Phraates, roi des Parthes, retenait auprès de lui Démétrius Nicanor, frère d'Antiochus, et voulut s'en servir pour l'intimider. Antiochus leva une armée, et après trois victoires remportées, s'empara de Babylone, 131 ans avant J.-C. La fortune lui fut moins favorable l'année suivante; il fut vaincu par Phraates, et abandonné de ses troupes dans un combat où il perdit la vie, après l'avoir défendue les armes à la main. Sa fin est racontée d'une autre manière : Cléopâtre, son épouse, l'ayant abandonné pour retourner à son premier époux, il forma le projet insensé d'épouser la déesse Elymaïys, dont il convoitait les immenses richesses. Les prêtres n'eurent pas l'air de s'y opposer; mais, lorsqu'il fut entré dans le temple pour s'emparer des trésors à titre de dot, ils ouvrirent une porte secrète, et l'accablèrent à coups de pierres, ainsi que les gens de sa suite. Ce prince, qui avait les plus grandes vertus, en ternit l'éclat par son intempérance. Ennemi de la flatterie, on pouvait lui dire les vérités les plus dures. S'étant un jour égaré à la chasse, il se réfugia dans la cabane d'un laboureur, et, l'ayant interrogé sur ce qu'on pensait de lui, le laboureur, qui ne le connoissait pas, lui dit : « Notre roi est juste et bienfaisant; mais il a de méchans ministres ! » Le lendemain ses gardes arrivèrent, et le revêtirent de la pourpre. Le paysan trembla de son indiscrétion; mais le monarque le rassura, et lui dit : « Tu m'as révélé des vérités que je n'ai jamais entendues à ma cour. »

ANTIOCHUS VIII, roi de Syrie, eut le surnom d'*Epiphanes* et de *Grypus* ou *nez crochu*. Quoiqu'il fût le dernier des fils de Démétrius Nicanor, il fut élevé au trône, au préjudice de ses frères, l'an 123 avant J.-C., par les intrigues de sa mère Cléopâtre, qui lui fit donner le vain titre de roi, dont elle se réserva toute la puissance. Cette princesse, fille de Ptolémée Philométor, n'entra dans la maison des Séleucides que pour la remplir de meurtres. Séleucus, son fils aîné, voulait venger sur elle celui de son père ; elle le prévint, en le perçant d'un coup de flèche. Attirant à elle toute l'autorité, elle insulta, pour ainsi dire à la faiblesse de son fils, et fit graver sur des médailles son nom avant celui du jeune monarque. Son gouvernement ayant dégénéré en tyrannie, un imposteur, nommé Alexandre Zébina, profita du mécontentement des peuples pour se frayer une route au trône ; et quoiqu'il fût d'une naissance obscure, il se dit fils d'Alexan-

dre Balès, dont il réclama l'héritage. Les Romains et le roi d'Égypte favorisèrent son imposture. Les Syriens, impatiens du joug dont les accablait la reine régente, le reconnurent pour roi, sans examiner la légitimité de ses titres; et, après plusieurs combats où il eut toujours la supériorité, il crut n'avoir plus besoin de secours étrangers pour se maintenir sur le trône. Ptolémée, qui avait le plus contribué à son élévation, exigea, pour prix de ses services, qu'il lui rendît hommage; et sur le refus qu'il essuya, il fit des préparatifs pour détruire son propre ouvrage. Il avait besoin de Cléopâtre pour assurer sa vengeance: il se réconcilia avec elle. Les trésors d'Alexandre étaient épuisés: son industrie sacrilège lui fournit les moyens d'en remplir le vide. Il eut l'imprudence de piller les richesses du temple de Jupiter. Le peuple d'Antioche, furieux, prit les armes pour venger l'outrage fait à son Dieu. Alexandre, sur le point d'être la victime de cette multitude effrénée, sauva sa vie par la fuite; mais il fut découvert et mis à mort l'an 122 avant J.-C. Antiochus, resserré jusqu'alors dans une contrée obscure de la Syrie, rentra dans la possession absolue du royaume de ses ancêtres. Il commença alors à rougir de la dépendance humiliante où le tenait sa mère. Cette femme impérieuse, craignant de perdre son autorité, lui présenta une coupe empoisonnée un jour qu'il revenait très-fatigué de quelqu'exercice: Antiochus refusa ce breuvage, et força Cléopâtre de la vider. Elle en mourut peu de temps après. Il s'éleva bientôt une guerre entre ce prince et Antiochus de Cyzique, son frère, surnommé Philopator. Après des succès divers, celui-ci se rendit maître d'une partie de la Syrie, et la guerre finit, l'an 114 avant J.-C, par un traité de partage entre les deux frères: Grypus eut pour lui la Syrie, et son frère la Cœlé-Syrie. Le règne de Grypus fut encore de 16 ans. Un de ses sujets nommé Héracléon, qui l'avait attiré dans une embuscade, l'assassina l'an 97 avant J.-C.

ANTIOCHUS IX (Philopator), dit le *Cyzicénien* ou de *Cyzique*, parce qu'il avait été nourri dans cette ville, était fils d'Antiochus Sidètes et de Cléopâtre, et frère utérin de Grypus, auquel il enleva la moitié de son royaume. (*Voy.* l'article précédent.) Dès qu'il fut en possession de la Cœlé-Syrie, que son frère lui céda l'an 113 avant J.-C., il s'endormit sur le trône. Homme privé, il parut digne du sceptre; roi, il n'eut pas même les vertus de l'homme privé. Il ne dispensa les honneurs et les dignités qu'aux ministres de ses plaisirs. Sa cour fut remplie de bouffons et de bateleurs, qu'il récompensait avec magnificence, parce qu'ils le tiraient de l'assoupissement où le plongeaient ses excès. Son goût pour faire danser les marionnettes lui fit faire plusieurs découvertes dans la mécanique. Il trouva le secret de faire des oiseaux artificiels, qui par des ressorts ingénieux, planaient au milieu des airs. Tandis qu'oubliant le soin du trône, il se livrait à des occupations indécentes et futiles, son neveu Séleucus, qui régnait dans la partie de la Syrie qu'il avait héritée de son père, ne vit dans Philopator qu'un concurrent efféminé et qu'un usurpateur de ses dépouilles. Il rassembla toutes ses forces, et lui livra, l'an 94 avant J.-C., une bataille qui décida du

destin de la Syrie : Philopator, entraîné par un cheval indocile, fut précipité au milieu des escadrons ennemis, où, se trouvant sans défense, il aima mieux se donner la mort, que d'être redevable de la vie à son vainqueur. Ce prince, malgré sa passion pour la chasse et pour d'autres amusemens qui avilissaient sa dignité, ne fut pas tout-à-fait sans talens. Mécanicien ingénieux, il inventa plusieurs machines de guerre. La religion n'était à ses yeux qu'un frein inventé pour contenir le vulgaire. Sans respect pour les dieux, il fit enlever du temple la statue massive de Jupiter, haute de quinze coudées, et il eut l'adresse d'en substituer une autre d'une matière vile et grossière, qu'il fit revêtir d'une feuille d'or. Elle était si semblable à la première, que personne ne s'aperçut de son sacrilége. Depuis le règne de ce prince, la Syrie occupa peu les historiens, et ils n'ont rien dit d'intéressant sur ses derniers rois.

ANTIOCHUS X, fils du précédent, porta les surnoms de *Philopator* et *d'Eusèbès;* voulant venger la mort de son père, il fit la guerre à Séleucus et le défit dans un premier combat. Il vainquit ensuite ses deux frères, Antiochus XI et Philippe. Il se retira l'année suivante chez les Parthes, ayant été défait par Démétrius VII. On croit qu'il mourut l'an 75 avant J.-C.

ANTIOCHUS XI, surnommé *Epiphanes* et *Philadelphe*, succéda, avec son frère Philippe, à Séleucus XI, leur aîné. Ils furent défaits par Antiochus X, à leur retour de la Syrie. Ce prince se noya dans l'Oronte, où il tomba avec son cheval, l'an 93 avant J.-C.

ANTIOCHUS XII, surnommé *Dyonisius Callinicus*, fils d'Antiochus Grypus, entreprit une expédition contre les Arabes qui ravageaient périodiquement la Syrie. Il traversa la Judée, les vainquit d'abord ; mais ensuite il perdit la vie dans un second combat, l'an 85 avant J.-C.

ANTIOCHUS XIII, surnommé *l'Asiatique*, fils d'Antiochus X, est celui dont parle Cicéron, et qui, à son passage en Sicile, fut indignement dépouillé par Verrès. Après la défaite de Tigrane, Antiochus le mit en possession d'une partie de ses états ; mais Pompée qui lui succéda, la lui enleva, et en fit une province romaine.

ANTIOCHUS Ier, roi de Commagène, pays voisin du Taurus, fit successivement la guerre aux Romains avec Tigrane, et sa paix particulière avec Lucullus, reprit les armes avec Mithridate, et quoique vaincu par Pompée, conserva encore son royaume et une portion de la Mésopotamie qui lui fut accordée. Il fut encore vaincu dans la suite par Ventidius, lieutenant de Marc-Antoine. Il mourut vers l'an 36 avant J.-C.

ANTIOCHUS II, fils du précédent, eut pour compétiteur au trône Mithridate, son frère, dès les commencemens du règne d'Auguste. Il fit assassiner l'ambassadeur que ce rival envoyait à Rome pour y demander justice. Il fut mandé par l'empereur, et condamné à mort par le sénat, l'an 29 avant J.-C. Antiochus son frère, fut, dans la suite, replacé sur le trône par Caligula et Claude.

ANTIOCHUS, de Laodicée, en Phrygie, était un philosophe sceptique de l'école d'Ænésydème. Il eut pour disciples Théo-

das et le médecin Ménodote.

ANTIOCHUS, d'Ascalon, philosophe stoïcien, fut disciple de Carnéades, et maître de Cicéron et de Lucullus. Lucullus l'attira à Rome, et lui accorda son amitié. Il l'emmena en Asie pendant sa questure. Il est question dans la vie de Lucullus, par Plutarque, d'un *Traité* d'Antiochus sur les Dieux.

ANTIOCHUS, abbé de Séba, dans la Palestine, en l'an 604, sous le règne d'Héraclius, a fait des *Homélies* et un Traité, *De vitiosis cogitationibus*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères ; des *Pandectes des saintes Écritures*, espèce de sommaire abrégé de la doctrine chrétienne, auxquelles il a joint un poëme sur la perte de la vraie Croix. Ce poëme se trouve en grec et en latin dans le supplément de la *Bibliothèque des Pères*.

ANTIOCHUS, philosophe cynique, qui reçut de grands bienfaits des empereurs Sévère et Caracalla. Il les suivit dans la guerre contre les Parthes. Il excitait les soldats au combat et les endurcissait à la fatigue par ses leçons et son exemple, marchait nu-pieds et se roulait dans la neige.

ANTIOCHUS, de Syracuse, vivait 416 ans avant J.-C. Il a laissé une *Histoire de Sicile, depuis le roi Cocalus jusqu'à la mort de Xerxès*. Il est cité par Pausanias et Denys d'Halycarnasse.

ANTIPAS (Saint), martyr dont il est parlé dans l'Apocalypse, fut un des premiers disciples du Sauveur. Il souffrit le martyre à Pergame, dont il était évêque. L'histoire de sa vie rapporte qu'il fut enfermé dans un taureau d'airain tout ardent; mais ces actes, quoiqu'anciens, ne sont pas authentiques.

ANTIPAS (Francis), Pseudonyme. *Voyez* Eclini.

ANTIPAS. *Voyez* Antipater de l'Idumée.

ANTIPATER, disciple d'Aristote, ami et ministre de Philippe et général d'Alexandre-le-Grand. Il était aussi simple dans ses manières, que distingué dans ses actions. Il avait le talent de la guerre et celui des lettres. Il réduisit les Thraces, et défit les Lacédémoniens. Alexandre lui ôta le gouvernement de la Macédoine, pour plaire à sa mère Olympias. On dit qu'Antipater s'en vengea en empoisonnant son maître ; mais ce bruit ne paraît mériter aucune croyance. L'opinion la plus probable est qu'Alexandre mourut naturellement. Après la mort de ce prince, il lui succéda dans le royaume de Macédoine. C'est lui qui répondit à Xénocrate, chef de l'ambassade des Athéniens, auxquels il avait déclaré la guerre : « Qu'il lierait amitié avec eux sous trois conditions : la première, qu'on lui livrerait Démosthène et Hypéride; la seconde, qu'il mettrait garnison macédonienne dans leur citadelle ; la troisième, qu'ils le dédommageraient des frais de la guerre. » Ces conditions ayant été acceptées, le traité fut conclu. Il mourut l'an 321 avant J.-C.

ANTIPATER, roi de Macédoine, et frère de Philippe IV, fit mettre à mort Thessalonice, sa mère, et fut tué par Lysimachus, chez lequel il s'était réfugié, l'an 292 avant J.-C.

ANTIPATER, dont le 1er nom était *Antipas*, Iduméen et fils du gouverneur de l'Idumée, embrassa le parti d'Hyrcan, et le fit re-

monter sur le trône de Judée. Antipater jouit de tout le crédit que méritaient ses services. Il eut la conduite des affaires, et se rendit agréable aux Romains par son attachement à leurs intérêts. César, qu'il avait servi dans la guerre d'Égypte, lui donna le droit de bourgeoisie romaine et le gouvernement de la Judée. Il fut empoisonné l'an 43 avant J.-C. par un juif de ses amis, qui le soupçonnait de vouloir se faire roi. Hérode-le-Grand, son fils, bâtit en son honneur la ville d'Antipatride. Voltaire prétend dans sa *Bible, enfin expliquée*, que la famille d'Antipater était de la lie du genre humain. Il est vrai que Jules, Africain et Eusèbe le font fils d'un bourgeois d'Ascalon. Ils disent que des voleurs, ayant pillé un temple près de cette ville, y prirent le jeune Antipater, qui était ministre de ce temple, et que son père n'étant pas assez riche pour le racheter, les brigands le conduisirent en Idumée, où il s'établit. Mais il vaut mieux s'en rapporter à Josephe, qui ne pouvait ignorer de quelle maison était Antipater. Cet historien dit que sa famille était la plus considérable de son pays, par son antiquité et par ses richesses. Quant à sa religion, il est probable qu'il était juif et circoncis, puisque les Iduméens avaient reçu la circoncision et la religion judaïque lorsqu'ils furent conquis par Hyrcan.

ANTIPATER (Lælius Cælius), historien latin, vivait du temps des Gracques. Il écrivit une *Histoire de la seconde guerre punique*, qu'Adrien préférait à celle de Salluste, par la raison qui lui faisait préférer Ennius à Virgile. Nous en avons quelques fragmens publiés en 1568 par Riccoboni. Antoine Augustin les a réimprimés depuis, avec plusieurs autres historiens, Anvers, 1595. Mais la plus ample collection se trouve dans l'édition de *Salluste*, donnée par Havercamp, Amsterdam, 1742, 2 vol. in-4°. Il vivait environ l'an 124 avant J.-C.

ANTIPATER, de Tarse, philosophe stoïcien. On le confond quelquefois avec Antipater de Sidon, parce qu'on le fait naître dans cette ville. Il composa deux livres de la *Divination*, et un autre sur les dissensions entre Clianthis et Chrysippe. On trouve dans Senèque des fragmens de ce philosophe.

ANTIPATER, de Sidon, ou plutôt de Thessalonique, stoïcien, cultivait la poésie, de l'an 136 à 144 avant J.-C. Il avait, dit Cicéron, une si grande facilité, que sur-le-champ, il faisait des vers de telle espèce qu'on voulait sur toutes sortes de matières. Valère-Maxime et Pline, rapportent qu'il avait régulièrement la fièvre une fois chaque année et au même jour, qui était celui de sa naissance, et qui fut celui de sa mort. Il nous reste de lui plusieurs *Épigrammes* dans l'Anthologie.

ANTIPHANES, sculpteur. *V.* Cléon.

ANTIPHANES, poète comique grec, né à Rhodes, ou selon d'autres à Cariste ou à Smyrne, vivait sous l'empire d'Alexandre. Il était très-fécond, et ne composa, dit-on, guère moins de 300 comédies, dont Fabricius a donné le catalogue. C'était un comique du moyen ordre, et dont Alexandre n'estimait guère le genre, sans doute parce qu'il le trouvait trop trivial. — Il paraît que le nom d'Antiphanes a été appliqué à différentes personnes dans l'an-

tiquité ; un statuaire d'Argos, un médecin auraient également existé à diverses époques.

ANTIPHILE, peintre de l'antiquité, né en Égypte, contemporain et rival d'Apelles. Il y a lieu de croire qu'il est le même que celui qui imagina le genre grotesque. Il avait une grande facilité. Il travaillait en grand et en petit, et on cite parmi ses ouvrages les plus estimés, *une Hésione*, *une Minerve*, *un Bacchus*, *un Hippolyte effrayé à la vue d'un taureau envoyé contre lui*; *une figure grotesque* nommée *Gryllos (le Pourceau)*, qui fit donner le nom de *grilles* aux tableaux que nous nommons caricatures. Le fils de Xénophon servit de sujet à l'un de ces tableaux. Il y était peint habillé d'une manière si extravagante, qu'on ne pouvait le regarder sans rire.

ANTIPHON, orateur athénien, né à Rhamnus dans l'Attique, ce qui lui fit donner le surnom de *Rhamnusien*, florissait 430 ans avant J.-C. Quintilien dit qu'il fut le premier qui réduisit l'éloquence en art, et Ammien Marcellin, ajoute qu'il enseigna et plaida pour de l'argent. On avait de lui plusieurs ouvrages. Il nous est parvenu seize *Discours* d'Antiphon, qui se trouvent dans la collection des anciens orateurs grecs d'Étienne, 1575, in-fol. Il avait écrit un *Traité de l'Art oratoire*, en 3 livres. (*Voy.* sur cet Antiphon une dissertation latine curieuse par P. Van-Spaan, (ou plutôt par D. Nukinkenius, son maître), que Neisse a insérée dans sa collection des orateurs grecs, t. 7, page 795.) Ils ont été également publiés avec des discours d'Eschyle, de Lysias, etc., par Alde, in-fol., Rome, 1513, et par Miniatus, à Hanau, 1619. Il mourut vers l'an 411 avant J.-C. Ayant été condamné à mort pour avoir favorisé l'établissement des Quatre-Cents, il fit, au rapport de Cicéron, un discours admirable pour se justifier; mais il n'eut point le succès qu'il en attendait. Thucydide fut un de ses disciples. Les anciens comptent plusieurs ANTIPHONS parmi les poètes, les rhéteurs et les grammairiens, qui ne sont connus que de nom.

ANTIQUARIO (JACQUES), vivait du 15ᵉ au 16ᵉ siècles et fut secrétaire de Jean Galeas Sforce, duc de Milan. Il était ecclésiastique, et obtint de riches bénéfices du pape Alexandre VI. Il protégea utilement les gens de lettres. Il mourut en 1512. On a conservé ses *Lettres latines*, Pérouse, 1519, in-4°.

ANTIQUO. *Voyez* ANTICO.

ANTIQUUS (JEAN), né à Groningue le 11 octobre 1702, a peint sur verre jusqu'à l'âge de 20 ans. A 23 ans, il quitta brusquement Groningue pour aller à Amsterdam, et vint à Paris. Après avoir examiné les ouvrages des grands artistes, il revint à Amsterdam, où il passa quelques mois à travailler chez le peintre Ginsnick, et projeta avec son frère Lambert, paysagiste, d'aller en Angleterre; mais au moment de partir, ils trouvèrent un navire destiné pour Gênes; ils s'y embarquèrent. Jean Antiquus, occupé de son art, remarqua la tête du capitaine, et la copia. Cette singularité leur valut une ressource à laquelle ils n'avaient pas pensé. Aussitôt que le capitaine eût fait voir ce tableau à son équipage, tous se récrièrent sur sa grande ressemblance; le capitaine ne voulut rien recevoir pour leur

passage. De Gênes ils partirent pour Pise. Ils furent volés, et il ne leur resta qu'un ducat, ce qui les obligea d'y séjourner quelque temps. Ils furent ensuite à Florence; trois mois après, à Livourne, où Jean Antiquus fut accueilli par le grand-duc, qui lui donna une forte pension pour rester auprès de lui. Il fut admis à l'Académie de peinture : il y peignit sur un grand tableau la *Chute des Géans;* composition très-étendue et bien exécutée. L'esquisse se garde encore dans cette Académie; il fit une copie du fameux *Martyre de Saint Étienne*, par Le Cigoli. Pendant six années qu'il passa dans cette cour, il fit quatre voyages à Rome, dans l'un desquels il s'entretint avec le pape Benoît XIII, qui lui montra sa bibliothèque, et lui permit de voir et de copier les chefs-d'œuvre que l'on y conservait; il fit aussi connaissance avec plusieurs bons artistes; et, après avoir passé treize mois à étudier dans les différentes académies, il alla à Naples, où il reçut beaucoup d'accueil de la part de Solimène, qui lui offrit sa maison; il n'y resta que le temps qu'il fallait pour voir et parcourir ce beau pays, rempli de vestiges des anciens monumens, et il retourna à Rome. Antiquus s'y arrêta pour y faire plusieurs grands ouvrages; mais le bruit de la maladie du grand-duc lui fit tout quitter; il vola à Florence, et trouva cette ville en deuil: elle venait de perdre le prince le plus chéri, et le plus attaché aux arts. Après avoir passé quelque temps à la cour, Antiquus alla par Bologne à Venise, qu'il quitta pour voir Padoue, Mantoue, Milan et Turin: il fut arrêté trois mois dans cette dernière ville par le général Schulembourg et d'autres curieux qui employèrent son pinceau; enfin il partit pour se rendre en Angleterre; mais ce voyage n'ayant pas eu lieu, Antiquus passa la mer avec son frere, et ils revinrent ensemble à Groningue. Ses compatriotes s'empressèrent d'obtenir de ses ouvrages. Il eut occasion de faire les portraits des principaux magistrats de son pays; mais encore plus connu par ses tableaux d'histoire, il eut ordre de peindre la *Coupole du salon d'été* au palais du Stathouder; il s'en acquitta si bien que ce prince l'engagea à aller à Breda, lui accorda une pension annuelle pour qu'il s'attachât aussi à l'instruction de quelques élèves. Plusieurs beaux ouvrages remplirent les momens où il était libre au château de Breda. Il a représenté, dans la chambre à coucher, *Mars désarmé par les Graces.* Les deux dessus de portes de la salle de l'audience sont aussi de ce peintre: l'un représente *Coriolan*, l'autre *Scipion l'Africain.* On a encore de lui plusieurs autres grands ouvrages. Antiquus est mort en 1750.

ANTIST (Vincent-Justinien), dominicain espagnol, est auteur d'un *Traité de la Conception de la très-Sainte Vierge Marie, mère de Dieu*, qui a été traduit en français par le sieur D*** (Antoine-Thomas), Paris, 1706, in-12.

ANTISTATES. *V.* Callæschros.

ANTISTHENE, philosophe athénien, père des philosophes cyniques, vivait environ 324 ans avant J.-C. Il donna d'abord des leçons de rhétorique, mais ayant entendu Socrate, il abandonna bientôt les vains ornemens de l'éloquence pour se livrer tout entier

à l'étude de la philosophie, et il renvoya ses disciples en leur disant : « Allez chercher un maître, pour moi, j'en ai trouvé un. » Pour philosopher plus à son aise, il vendit tous ses biens, et ne garda qu'un manteau, encore était-il déchiré. Il méprisait la noblesse et les richesses pour s'attacher à la vertu, qui n'était selon lui, que le mépris des choses dont les hommes font cas. Quelqu'un lui ayant demandé à quoi la philosophie lui avait été utile ? Il répondit : « A vivre avec moi-même. » Il enseignait ouvertement que le vulgaire adorait plusieurs dieux, mais qu'il n'y en avait qu'un: il avait sans doute puisé cette doctrine à l'école de Socrate. Le disciple faisait tous les jours plus de quarante stades pour aller trouver son maître, portant une longue barbe, un bâton à la main, et une besace sur le dos. Socrate, voyant qu'il mettait dans le mépris des choses extérieures un peu trop d'ostentation, lui dit : « Antisthène, j'aperçois ta vanité à travers les trous de ton habit. » Affranchi de toutes les passions qui subjuguent les hommes, ce philosophe poursuivit les autres sans ménagement, après s'être immolé sans réserve. La mort de Mélitus et l'exil d'Anitus, meurtriers de Socrate, furent les suites de l'amertume de son ironie. Cependant Barthélemy révoque ce fait en doute. Il conseilla aux Athéniens, pour épargner les bœufs et les chevaux, d'employer au labourage les ânes et les beliers. On lui demanda la raison de ce conseil : « C'est, dit-il, que ces animaux feront aussi bien que les autres, une fois qu'ils seront accoutumés au travail; comme les citoyens incapables que vous mettez à la tête des armées, des flottes et de l'administration, vont àpeu près comme les plus habiles, une fois qu'ils sont choisis par vous. » La dureté de son caractère, la sévérité de ses mœurs, les épreuves auxquelles il soumettait ses disciples, les éloignaient presque tous ; il ne lui resta que Diogène. Antisthène enseignait l'unité de Dieu, comme nous l'avons dit; mais il joignait à cette vérité la doctrine du suicide. « L'ame, disait-il, paye trop chèrement le séjour qu'elle fait dans le corps : ce séjour la ruine, la décrédite, et l'on ne peut trop tôt la renvoyer à sa véritable patrie.... » Cependant les paroles qu'il prononça en mourant, démentent cette doctrine. Comme il souffrait cruellement, il s'écria : Qui me délivrera de mes maux ? — Ce fer, dit Diogène, en lui présentant un poignard. — C'est de mes maux et non de la vie que je voudrais me délivrer, répartit Antisthène. Il vivait vers l'an 324 avant J.-C. Voici quelques-unes de ses sentences. « La vertu suffit pour le bonheur; celui qui la possède n'a plus rien à desirer que la persévérance, et la fin de Socrate. — C'est aux actions qu'on reconnait l'homme vertueux. — Toute la philosophie consiste dans la pratique de la vertu. — Les biens sont moins à ceux qui les possèdent qu'à ceux qui savent s'en passer. — C'est moins selon les lois des hommes que selon les maximes de la vertu que le sage doit vivre dans la république. — Il vaut mieux tomber entre les griffes des corbeaux, qu'entre les mains des flatteurs : ceux-là ne font du mal qu'aux morts; ceux-ci dévorent les vivans. — Les bourreaux sont plus estimables

que les tyrans; les uns n'exécutent que les coupables, les autres font périr les innocens. — Les envieux sont consumés par leur propre caractère, comme le fer l'est par la rouille. — Il est absurde qu'on sépare le froment de l'ivraie, qu'on chasse d'une armée les soldats inutiles, et qu'on ne purge pas la société des méchans qui la corrompent. — Il en est des républiques comme du feu; il faut n'en être ni trop loin ni trop près. — Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action. — Il n'y a rien d'étrange dans le monde, que le vice.» — Sous un maître qui donnait de telles leçons et qui les appuyait par ses exemples, le cynisme devint respectable. Il le fut un peu moins sous Diogène, son disciple, et il dégénéra peu à peu. Cette philosophie reparut quelques années avant J.-C., mais dégradée. Il manquait aux cyniques de l'école moderne les ames fortes et les qualités singulières d'Antisthène, de Cratès, de Diogène, etc. Les maximes hardies de ces premiers philosophes, source pour eux de tant d'actions vertueuses, furent outrées et mal entendues par leurs derniers successeurs, et les précipitèrent dans la folie et la débauche. (Voyez-en la preuve dans les articles de Crescence et de Pérégrin.) Les *Lettres*, vraies ou supposées d'Antisthène, sont imprimées avec celles des autres philosophes socratiques, Paris, 1637, in-4°. Toutes ces lettres sont regardées comme supposées. On peut voir dans Diogène Laërce, la liste de ses nombreux ouvrages. On donna à ses disciples le nom de *cyniques*, ou parce qu'ils étaient mordans, et qu'ils aboyaient après tout le monde comme des chiens, ou parce qu'Antisthène, en quittant le Pyrée, alla donner ses leçons dans un faubourg d'Athènes appelé Cynosarge; c'est-à-dire du *Chien-Blanc*...... — Il ne faut pas le confondre avec un autre Antisthène, dont on trouve des *Discours* dans les Orateurs grecs, d'Alde-Manuce, 1513, in-fol.

ANTI-TRINITAIRES. *Voyez* Servet et Socin.

ANTOINE (Marc), orateur, d'une famille distinguée de Rome, s'illustra dans le barreau, par son éloquence à défendre les accusés; et dans la république, par l'intégrité qu'il fit paraître en tous ses emplois. Il fut questeur en Asie, préteur en Sicile, proconsul en Cilicie, consul à Rome, et enfin censeur. Son éloquence rendit, suivant Cicéron, l'Italie rivale de la Grèce. Il fut massacré pendant les guerres civiles de Marius et de Sylla. Proscrit par Marius, sa tête fut exposée sur la tribune aux harangues, lieu qui avait retenti de sa voix éloquente, et qu'il avait, pendant sa censure, ornée des dépouilles des vaincus. Les bons citoyens de Rome le regrettèrent, comme le meilleur des républicains; et ses amis, comme le modèle des honnêtes gens. Il vivait environ un siècle avant J.-C. Il était l'aïeul de Marc-Antoine le triumvir.

ANTOINE (Caïus), second fils de l'orateur, fut un des lieutenans de Sylla. Ayant détaché quelques escadrons de cavalerie de l'armée de son général, il s'en servit pour piller l'Achaïe. Les Grecs l'accusèrent devant le préteur Lucullus, qui laissa ce crime impuni: mais six ans après, les censeurs Gellius et Lentulus le chassèrent du sénat pour ce crime et plu-

sieurs autres. Cicéron, dans ses *Verrines*, l'appelle le brigand de l'armée de Sylla, gladiateur et conducteur de quadriges : on lui donna le surnom d'*Hybrida*.

ANTOINE (Marc), fils aîné du précédent, ayant obtenu du sénat, par le crédit des consuls Cotta et Céthégus, la direction des blés sur les côtes maritimes, se déshonora en pillant la Sicile et d'autres provinces pour s'enrichir. Cicéron reproche à Verrès de justifier ses brigandages par l'exemple d'Antoine. Il fut surnommé *le Crétique*, à cause de la guerre de Crète, dans laquelle il échoua. Il en mourut de chagrin, et laissa de Julie, sa seconde femme, Marc-Antoine le triumvir, qui est le suivant.

ANTOINE (Marc), un des triumvirs, fils du précédent, reçut de la nature de grandes dispositions pour l'éloquence, la guerre et la débauche. Après avoir donné à Rome le spectacle de ses bonnes qualités et de ses dérèglemens, il se retira dans la Grèce, pour s'y former dans l'art de la parole et de la guerre. Gabinius, qui allait combattre Aristobule, lui ayant donné le commandement de la cavalerie, il signala son courage dans cette guerre. Le même général le mena en Egypte au secours du roi Ptolémée : il n'y acquit pas moins de gloire. Revenu à Rome, il fut tribun du peuple et augure, et embrassa avec Curion, son ancien compagnon de débauches, le parti de César, qui faisait alors la guerre dans les Gaules. La chaleur avec laquelle il parla pour cet illustre accusé, le rendit odieux au sénat. Il échappa aux poursuites qu'on faisait de sa personne, en allant, déguisé en esclave, rejoindre César. Ce fut par son conseil que ce général se détermina à porter la guerre en Italie; et dès qu'il s'en fut rendu maître, il en donna le gouvernement à Marc-Antoine. A la bataille de Pharsale, il commanda l'aile gauche de son armée, et contribua à la défaite de Pompée. L'année d'après, 49° avant J.-C., César, ayant été élu dictateur, donna le commandement général de la cavalerie à Marc-Antoine, et le fit ensuite son collègue dans le consulat. Antoine lui en marqua sa reconnaissance par les plus basses adulations. Un jour que César assistait à la fête des Lupercales, assis dans une chaise d'or, Antoine ayant écarté la foule, s'avança vers son tribunal, et lui présenta un diadème, entouré d'une couronne de laurier. Ce jeu, concerté, dit-on, entre eux, hâta la mort de Jules-César. Après le meurtre de ce dictateur, l'an 24 avant J.-C., il feignit de se réconcilier avec ses assassins, et leur donna ses fils pour ôtages. Cassius vint souper chez lui le même soir. Antoine lui demanda d'un air railleur, s'il portait toujours un poignard sur lui? « Oui, lui répondit Cassius, et pour te percer le sein si tu songes à t'emparer de la souveraine puissance !.... » Antoine, qui vit sa fortune dérangée par la mort de César, en conçut la douleur la plus vive. Il voulait la dissimuler pendant quelque temps, mais elle éclata tout à coup. Il soutint vivement la mémoire de César contre le sénat, qui allait le déclarer tyran. Il prononça son éloge funèbre, et excita le peuple à punir les assassins de ce grand homme. Il exalta ses vertus, ses conquêtes, ses actions immortelles,

rappela ses dignités, son titre de *Père de la Patrie*, le décret qui ordonnait que sa personne serait sacrée. Il montra ensuite au peuple la robe sanglante de César, ce grand homme si cher aux dieux et l'objet de l'adoration des mortels. Shakespeare et Voltaire ont tiré un grand parti de cette situation vraiment dramatique. Le peuple, excité par son éloquence, devint furieux, et les vieux soldats qui avaient servi sous César, voyant qu'on allait mettre le feu au bûcher, y jetèrent leurs couronnes, leurs piques, leurs bracelets et les autres ornemens dont leur valeur avait été récompensée. La populace, voulant à leur exemple signaler son zèle, brisa les bancs des magistrats, et prit autour du bûcher des tisons pour aller mettre le feu aux maisons des meurtriers. C'est ainsi que le parti d'Antoine devint plus considérable de jour en jour; et il aurait pu remplacer César, si Cicéron ne lui eût opposé Octave, appelé ensuite Auguste. Le nom de ce jeune homme, la douceur et la noblesse de sa physionomie, ses adroites insinuations ; tout concourut à lui faire des partisans parmi le sénat et le peuple. La haine d'Antoine contre cet héritier de César, le rendit odieux aux Romains, auxquels le nom de ce héros était cher. Pour se laver du reproche d'ingratitude envers la mémoire du dictateur, auquel il devait son élévation et sa fortune, il lui érigea une statue dans la tribune aux harangues, avec cette inscription : Au Père et au Bienfaiteur de la Patrie. Mais le sénat était déjà dans les intérêts d'Octave. Antoine, déclaré ennemi de la république, se retira dans les Gaules. On envoya Octave et les consuls Pansa et Hirtius, pour le combattre. Après des succès balancés de part et d'autre, se donna la bataille de Modène. Quoiqu'Antoine y combattît en héros, il fut vaincu et réduit à se retirer auprès de Lépide. Pansa fut tué à cette journée ; il conseilla, en mourant, à Octave de s'unir à Antoine. Ce conseil fut suivi quelque temps après, lorsqu'Antoine, qui avait levé six légions dans les Gaules, parut en Italie avec dix-sept légions et dix mille chevaux. Ce fut alors que commença le triumvirat entre Lépide, Octave et Antoine. Un des premiers fruits de cette ligue célèbre, fut la mort de Cicéron. Il fut sacrifié à Antoine, qui jouit du lâche plaisir d'attacher la tête et la main droite de ce grand homme, à cette même tribune aux harangues si souvent témoin du triomphe de son éloquence. Cependant, il aurait été le moins cruel des trois tyrans assassins, s'il n'avait été excité par les fureurs de sa femme Fulvie. Souvent même il ignorait les vengeances exercées en son nom. Ses soldats lui ayant porté la tête d'un proscrit, qui leur avait été recommandé de sa part, il leur dit : « Je ne le connais pas ; c'est une affaire qui regarde ma femme. » Les triumvirs ayant cimenté leur puissance par le sang des plus illustres citoyens (*voy.* Nonius et Volumnius), se déterminèrent à poursuivre Brutus et Cassius, meurtriers de César. Antoine les atteignit à Philippes, leur livra bataille et les défit. Après la mort de ces soutiens du nom républicain, les tyrans de Rome en partagèrent entre eux l'empire, comme on partage une terre. Antoine eut la Grèce, la Macédoine,

la Syrie et l'Asie. Il fut obligé de combattre les Parthes; mais il n'obtint contre eux aucun succès. Il acquit néanmoins quelque gloire dans une retraite de cent lieues qu'il fit, toujours poursuivi, et toujours vainqueur (excepté en une seule occasion), dans près de vingt combats qui lui furent livrés. Il ne pensait plus qu'à jouir de ses exactions, à arracher d'une main et à prodiguer de l'autre. Cléopâtre, reine d'Egypte, qui craignait les armes de ce conquérant, tenta de se l'assujettir par sa beauté, ne pouvant le réduire par la force. Il avait plié sous les caprices de Fulvie; il fut l'esclave de ceux de Cléopâtre. Son sort fut de commander à l'univers, et d'obéir à deux femmes. La reine d'Egypte l'enivra de plaisir; et, dans les délices où elle le plongea, elle obtint de lui tout ce qu'elle voulut. Il la déclara reine d'Egypte, de Chypre, de la Cœlé-Syrie, d'une portion de la Cilicie, de l'Arabie et de la Judée. Les deux fils qu'il avait eus d'elle furent déclarés rois des rois; on leur donna des habits royaux, et on y ajouta tout le faste de la royauté. Les Romains, irrités de ce qu'on démembrait l'empire pour une femme et pour des étrangers, résolurent de prendre les armes contre lui. Un autre motif de le combattre, venait de s'y joindre; Antoine, marié avec Octavie, sœur d'Octave, avait encore quitté son épouse et ses enfans pour Cléopâtre. Il prit pour prétexte de sa retraite de Rome, « qu'il perdait toujours à quelque jeu de hasard qu'il jouât contre Octave. » Celui-ci marcha contre lui. Leurs flottes se rencontrèrent près d'Actium, l'an 31 avant J.-C. Antoine, vaincu dans cette fameuse journée, n'eut d'autre recours qu'en la fuite. Cléopâtre elle-même avait déjà pris ce parti au milieu du combat, avec 60 vaisseaux qu'elle avait amenés à Antoine. A peine eut-il atteint cette princesse, qu'il apprit la défection de son armée de terre. Dans la douleur où le jeta cette nouvelle, il essaya tous les moyens pour se distraire; tantôt s'enfonçant dans la solitude, tantôt s'abandonnant aux excès les plus honteux et les plus extravagans. L'année suivante, Auguste entra en Egypte et se rendit maître de Péluse. Antoine se réveillant un moment, attaqua la cavalerie de son ennemi et la mit en déroute. Ce premier succès lui en promettait de plus grands, si son armée et sa flotte ne se fussent rendues à Octave. Antoine se voyant alors au comble du malheur, furieux et désespéré, envoya défier son ennemi à un combat singulier; mais celui-ci répondit froidement: « qu'Antoine avait, pour sortir de la vie, d'autres chemins qu'un combat de cette nature. » La perfide Cléopâtre, craignant tout d'un amant qu'elle venait de trahir, s'était retirée dans une tour, et avait fait dire à Antoine qu'elle s'était donné la mort. Cet amant, toujours abusé, le crut. Honteux d'avoir été prévenu par une femme, dans une action qui passait alors pour une généreuse ressource dans les grands malheurs, il s'adressa à un de ses affranchis, nommé Éros, pour le prier de terminer par un même coup sa vie et ses tourmens. Mais Éros se poignarda lui-même, et jeta, en tombant, le poignard à son maître. « Est-il possible, s'écria Antoine, que j'apprenne mon devoir d'une femme et d'un affran-

chi! » En prononçant ces mots, il se frappa du même poignard. Un moment après, on vint lui dire que Cléopâtre était encore vivante. Aussitôt, malgré la grande quantité de sang qu'il avait perdu, il se fit porter à la tour où était la reine. Cléopâtre ne voulait point faire ouvrir les portes, pour éviter toute surprise; mais elle parut à une fenêtre haute, d'où elle jeta des cordes et des chaînes; et la princesse, aidée de deux femmes qui étaient les seules qu'elle eût menées avec elle dans cette tour, le tira à elle. Un instant avant que de mourir, il dit à Cléopâtre, qui tenait son visage collé sur le sien : « Qu'il mourait content, puisqu'il mourait entre ses bras; et qu'il ne rougissait point de sa défaite, puisque lui, Romain, était vaincu, par des Romains. » Il expira peu de temps après, l'an 30 avant J.-C., âgé de cinquante-six ans. Antoine eut le courage de César, et son amour pour les plaisirs; mais il poussa plus loin que lui cette dernière passion. Elle le déshonora dans l'esprit des Romains, causa ses défaites, lui enleva l'empire, et fit presque oublier à la postérité sa valeur, son activité, sa clémence, ses talens et son zèle pour ses amis. (*Voyez* ci-devant l'article Anser.) Il avait les talens d'un général et les goûts rampans d'un soldat. Après avoir paru en conquérant sur la scène de l'univers, il allait se mêler à des troupes de libertins crapuleux, qui mettent leur plaisir dans les querelles, les aventures nocturnes, et la fréquentation des lieux de débauche. Il était libéral jusqu'à la profusion. Il donna 50,000 dragmes d'argent à l'un de ses domestiques, qui ne lui avait cependant rendu aucun service important. Un souper bien apprêté valut, à un de ses cuisiniers, une ville. Les préparatifs d'un de ses repas auraient pu servir pour nourrir mille hommes. Ce fut en partie son goût pour la volupté et pour la bonne chère, qui lui procura l'amitié de César. « Je ne redoute point, disait celui-ci, en parlant d'Antoine, ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs; leurs mains cueillent des fleurs, et n'aiguisent point de poignards. » La figure d'Antoine était pleine de noblesse et de dignité. Il avait des traits si mâles, qu'on lui trouvait de la ressemblance avec les statues d'Hercule. C'était une ancienne tradition, fondée sans doute sur une mauvaise étymologie, que les Antonins descendaient d'Antéon, fils d'Hercule; et Antoine, pour confirmer cette fable, s'habillait quelquefois comme ce demi-dieu; une tunique ceinte fort bas, une large épée pendue à son côté, et par-dessus une cape fort grossière. Il entendait raillerie, et dans ses amours, il portait cet esprit de légèreté qui plaît aux femmes. Il fut du moins ainsi dans sa jeunesse; car son excessive familiarité avec des gens du peuple et des soldats rendit son ton moins poli et moins agréable. Ce triumvir laissa deux fils de Fulvie, sa première femme. L'aîné portait le nom de son père, ou celui d'Antoine-le-Jeune; il fut consul avec Paulus Fabius Maxime. Il encourut la disgrace d'Auguste, qui le fit assassiner, selon Dion et Tacite, quoique Velléius Paterculus assure qu'il se tua lui-même. Son crime était d'avoir été, comme bien d'autres, l'amant de la fameuse Julie, fille de l'empereur. C'est lui que Cicé-

ron raille dans la 6ᵉ *Philippique*, pour s'être fait adopter par les trente-cinq tribus. Horace lui adressa l'ode seconde du 4ᵉ livre. Le second fils du triumvir, appelé *Jules Antoine*, fut mis à mort par ordre du sénat.

ANTOINE (LUCIUS), frère de Marc-Antoine le triumvir. Il assista avec lui à la bataille qu'il perdit près de Modène, et s'enfuit avec lui dans les Gaules. Il fut ensuite assiégé dans Pérouse, par les lieutenans d'Octave. Il s'y défendit avec beaucoup de valeur; mais il montra beaucoup de cruauté envers les esclaves et les valets de l'armée, auxquels il défendit de donner des vivres, dont il était fort peu pourvu. Il se remit aux mains d'Octave, qui le traita avec bienveillance. Cicéron le traite de *brigand*, dans la 5ᵉ *Philippique*, à cause d'un partage de terre dont il avait été chargé.

ANTOINE (CAÏUS), fils de Caïus, et petit-fils de l'orateur, fut consul avec Cicéron, qu'il haïssait. Il favorisa la conjuration de Catilina, parce qu'il était lui-même accablé de dettes. Cicéron vint à bout de le gagner en lui cédant le gouvernement de la Macédoine qui lui était échu. Quelques années après, ayant reçu un échec chez les Dardaniens, il fut accusé à son tour par M. Lælius, et envoyé en exil.

ANTOINE (SAINT), instituteur de la vie monastique, et célèbre par ses tentations, naquit au village de Côme, près d'Héraclée, dans la Haute-Egypte, l'an 251. Ayant entendu ces mots de l'Évangile : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres; puis venez et me suivez, et vous aurez un trésor dans le ciel », il résolut de se retirer du monde. Il vendit ses biens, en donna le prix aux pauvres, et s'enfonça dans la solitude. Les tentations que le démon lui fit éprouver dans cet état, sous toutes sortes de formes, et qui troublèrent pendant vingt ans sa solitude, sont célèbres dans l'antiquité ecclésiastique, aussi bien que les mortifications par lesquelles il sortit victorieux de ces longs et rudes combats, qui lui valurent le don des miracles. Antoine vivait isolé au milieu des décombres d'un vieux château situé sur une haute montagne, sans autre communication avec les hommes, que par un vieux serviteur qui lui portait de temps en temps quelques alimens. Un cilice, qui lui servait de tunique, couvert d'un manteau de peaux de brebis, attaché par une ceinture, formait son vêtement. Six onces de pain, trempé dans l'eau, un peu de sel et quelques dattes étaient la nourriture de tous les jours, lorsqu'il ne jeûnait pas. Il ne s'interrompait dans la contemplation des choses célestes, dans la méditation des vertus éternelles, que par le travail des mains, soit pour cultiver un petit coin de terre, soit pour faire des nattes, dont la vente lui produisait encore de-quoi soulager les pauvres. La réputation de sa sainteté attira auprès de lui de nombreux disciples. L'Esprit tentateur se présenta, dit-on, à lui sous différentes formes. C'étaient d'abord de belles femmes; ce furent ensuite des spectres hideux, des bêtes féroces. Il lui faisait entendre des bruits effroyables dans l'air. Enfin, il l'affligea de toutes les façons, pour l'engager à retourner dans le monde. Il fut obligé de

faire bâtir plusieurs monastères dans le désert. La prière, le chant des psaumes, la lecture, le travail des mains, occupaient les pieux cénobites. Antoine soutenait ses frères par ses vertus et par ses leçons; il leur donnait l'exemple de la mortification et de l'humilité. Bientôt les vastes solitudes de la Thébaïde furent peuplées, et à sa mort, le nombre de ses habitâns s'élevait à plus de 15,000. Des philosophes païens, venus pour contempler le saint anachorète, et disputer avec lui, frappés de la clarté et de la force avec lesquelles il confondait leurs sophismes, prouvait la vérité du christianisme, et dévoilait les absurdités du paganisme, se convertirent à la foi. Il ne sortit que deux fois de sa retraite : la première, pendant la persécution de Maximin, en 312, pour donner du secours aux chrétiens qui versaient leur sang pour l'Evangile; et la seconde, en 335, à la prière de Saint Athanase, afin de défendre la foi contre les ariens, qui osaient publier qu'il suivait la même doctrine qu'eux. Pendant qu'il était à Alexandrie, toute la ville accourut pour le voir. Les païens mêmes s'empressaient de le toucher, et il en convertit un grand nombre au christianisme. Constantin et ses enfans lui écrivirent comme à leur père, et témoignèrent un grand desir de recevoir de ses lettres. Antoine parut peu touché d'un tel honneur, et dit à ses disciples : « Ne vous étonnez pas si un empereur, qui n'est qu'un homme mortel, m'écrit; mais étonnez-vous de ce que Dieu vous a parlé par son propre fils. » Il fit réponse à ces princes, et leur donna des avis salutaires. Lorsqu'il sentit que sa fin approchait, il alla rendre une dernière visite à ses frères, et leur dit : « Mes chers enfans, ne vous relâchez point dans vos travaux et dans vos saints exercices. Vivez comme si vous deviez mourir chaque jour. » Ce patriarche des moines mourut le 17 janvier, l'an 356 de J.-C., âgé de cent cinq ans. Son corps demeura caché pendant deux siècles, par la fidélité de deux de ses disciples, auxquels il avait recommandé de l'enterrer en secret. On prétend qu'ayant été découvert sous Justinien, il fut transporté à Alexandrie, de là à Constantinople, au 7e siècle, et puis à Vienne en Dauphiné au 11e. On lui bâtit, dans cette dernière ville, une belle église, centre du culte particulier qu'on lui rendit en occident. Nous avons de lui sept *Lettres* traduites en latin, qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères.* Les originaux, écrits en langue égyptienne, se conservent dans divers monastères d'Egypte. Quelques-uns lui attribuent une *Règle* et des *Sermons* imprimés à Paris, 1646, in-8°; mais il n'en est question ni dans la vie du Saint, écrite par Saint Athanase, ni dans aucun monument de l'antiquité. Saint Athanase, auquel il donna en mourant une de ses tuniques, écrivit sa vie, qui a été traduite par Evagre. Il y a eu en France un ordre de chevalerie sous son nom, incorporé à celui de Malte, par deux bulles du pape, des 17 décembre 1776, et 7 mai 1777. (*Voyez* Gaston.) On en connait un autre, institué sous les auspices de Saint Antoine, en 1382, par Albert de Bavière, comte de Hainaut et de Hollande, lorsqu'il eut formé le dessein de déclarer la guerre aux Turcs. Les

chevaliers portaient un collier d'or en forme de ceinture d'ermite, à laquelle pendaient une béquille et une clochette.

ANTOINE (SAINT) dit *de Padoue*, fils d'un officier de l'armée d'Alphonse Ier, roi de Portugal, naquit à Lisbonne, en 1195, changea son nom de Ferdinand en celui d'Antoine, et prit l'habit de Saint François, qui vivait encore. Poussé par le desir du martyre, il s'embarqua pour l'Afrique; mais un coup de vent l'ayant jeté en Italie, il s'adonna à la théologie, à la prédication, et à faire des conversions. « Ce qui contribua à ses succès, dit Baillet, fut l'opinion que Dieu avait rendu son serviteur aussi puissant en œuvres qu'en paroles, et que, pour lui donner créance sur les esprits, il l'avait favorisé du don des miracles et de celui de prophétie. » Plusieurs pécheurs embrassèrent la pénitence. On dit que les confréries des flagellans, qui se contenaient alors dans certaines bornes, durent en partie leur origine à ses sermons. Grégoire XI, qui l'entendit quelquefois, l'appelait l'*arche d'alliance*, le *saint dépositaire des livres sacrés*. Antoine professa ensuite à Montpellier, à Toulouse, à Padoue, et mourut dans cette dernière ville, le 13 juin 1231, à l'âge de trente-six ans. Dès qu'on sut qu'il avait cessé de vivre, le peuple se mit à crier dans les rues : *Le Saint est mort.* Grégoire IX le canonisa en 1232. Trente-deux ans après sa mort, on éleva à Padoue une superbe église, où son corps fut déposé dans un tombeau qui est un chef-d'œuvre de sculpture. Nous avons de lui des *Sermons* et une *Concorde morale de la Bible*, imprimés en 1641, in-fol. Ses *Sermons* sont écrits dans le goût de son siècle; le sens littéral de l'Ecriture y est sacrifié à des subtilités mystiques; mais étant soutenus par ses exemples, et prononcés d'un ton affectueux et touchant, ils furent écoutés avec autant de fruit que d'avidité. Azzoguidi les a fait imprimer avec des notes, à Bologne, en 1757, in-4°. Le P. Pagi a donné plusieurs autres *Sermons* du même Saint, Avignon, 1684. La mémoire de Saint Antoine est en si grande vénération dans le Portugal, qu'il est regardé comme le général des armées de ce royaume; son couvent reçoit les appointemens de cette dignité, et ceux qui commandent les troupes ne sont que ses lieutenans.

ANTOINE (PRIMUS), Gaulois, surnommé *Becco*, du mot celtique *bec*, latinisé, était de Toulouse. Il fut l'un des grands capitaines de son siècle, et remporta une victoire signalée pour Vespasien sur Vitellius, près Crémone, l'an 69 de J.-C.

ANTOINE, dit *le Grand-Bâtard de Bourgogne*, fils naturel de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, naquit en 1421. Il donna si souvent des témoignages de conduite et de bravoure, qu'il mérita d'être surnommé *le Grand*. Étant passé avec Baudouin, son frère, en Barbarie, il délivra Ceuta, assiégée par les Maures. A son retour en France, il servit le duc de Bourgogne contre les Liégeois et contre les Suisses. Il commandait l'avant-garde, l'an 1476, au combat de Grandson, et il fut fait prisonnier à la bataille de Nanci. Il servit depuis le roi Louis XI avec distinction. Il fut décoré des titres de chevalier

de l'ordre de Saint-Michel et de la Toison-d'Or, et mourut en 1504, âgé de quatre-vingt-trois ans. Charles VIII l'avait fait chevalier de Saint-Michel et lui avait donné, en 1486, des lettres de légitimation.

ANTOINE, roi de Navarre, né en 1518, fils de Charles de Bourbon, père de Henri IV, duc de Vendôme, épousa à Moulins, en 1548, Jeanne d'Albret, qui lui apporta en mariage la principauté de Béarn, et le titre de roi de Navarre. Ce prince tint une conduite irrésolue et sans vigueur. Après la conspiration de 1560, sept ou huit cents gentilshommes lui offrirent leurs services, en cas que la cour, où il était suspect, voulût l'inquiéter. Antoine les remercia, en ajoutant qu'il demanderait leur grace si l'on voulait procéder contre eux. « Notre grace! lui dit l'un des gentilshommes, elle est au bout de nos épées. Vous serez bien heureux si vous obtenez la vôtre en la demandant avec beaucoup d'humilité. » Cependant, après la mort de François II, il voulut avoir la régence du royaume; mais Catherine de Médicis, aussi hardie qu'il était faible, lui en fit signer la cession. Il se contenta d'être déclaré lieutenant-général du royaume. Il devint alors catholique, de protestant qu'il était, et forma, avec le duc de Guise et le connétable de Montmorency, l'union que les réformés appelèrent le *triumvirat*. L'an 1562, Antoine, qui commandait l'armée, se rendit maître de Blois, de Tours et de Rouen. C'est durant ce dernier siége qu'il reçut dans la tranchée un coup d'arquebuse à l'épaule gauche, comme il satisfaisait à un besoin naturel. Lorsqu'on eut pris cette ville, il y entra victorieux, porté dans son lit, et mourut aux Andelys, n'ayant pu passer outre, le 17 novembre 1562, 35ᵉ jour de sa blessure. La plaie n'était devenue mortelle que par l'incontinence du malade. Antoine de Bourbon fit voir à sa mort le même esprit flottant qu'il avait eu pendant sa vie, ne sachant s'il mourait calviniste ou catholique. On dit que sa faiblesse n'était que dans l'esprit, et qu'il avait assez de courage dans le cœur. François II avait consenti, à la prière du duc de Guise, qu'on se défît du roi de Navarre. Antoine, informé du complot, ne laissa pas d'entrer dans la chambre où ce meurtre devait se commettre. « S'ils me tuent, dit-il à un gentilhomme, portez ma chemise toute sanglante à mon fils et à ma femme; ils y liront leur devoir. » Il eut, de mademoiselle du Rouet, Charles de Bourbon, archevêque de Rouen, mort en 1613, après s'être démis de son archevêché en 1604. La mère de ce prélat était l'une des sirènes de la cour de Catherine de Médicis. Robert de Gombaut, sieur d'Arcis-sur-Aube, maître d'hôtel du roi, l'épousa en 1573.

ANTOINE, prieur de Crato et roi titulaire de Portugal, eut pour père Louis, second fils du roi Emmanuel, et pour mère Yolande de Gomez, que ce prince avait promis d'épouser. Il servit de bonne heure sous le roi Sébastien en Afrique, et fut pris à la bataille d'Alcaçar, où il signala sa valeur. Un esclave lui ayant donné le moyen de recouvrer sa liberté, il vint faire valoir ses droits au trône de Portugal. Il prétendait que D. Louis, son père, avait épousé sa mère en secret. Mais Philippe

II, roi d'Espagne, qui le regardait comme bâtard, irrité de ce que les Portugais l'eussent proclamé leur Souverain, leva une armée contre lui. Il la confia au vieux duc d'Albe, vint se faire couronner à Lisbonne en 1580, et promit 80,000 ducats à qui livrerait D. Antoine. Celui-ci, battu par le duc d'Albe, et abandonné de tout le monde, implora le secours de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Il s'efforça du moins de soutenir ses droits par un petit écrit fort rare, intitulé : *Explanatio veri ac legitimi juris quo serenissimus Lusitaniæ rex Antonius nititur ad bellum Philippo, regi, Castellæ pro regni recuperatione inferendum, unà cum historicâ quâdam enarratione rerum eo nomine gestarum usque ad annum* 1583, *ex mandato et ordine superiorum*, Lug. Bat., Plantin, 1585, in-4°, en latin, en français et en hollandais. Struve en a donné un extrait dans sa *Bibliotheca antiqua*, 1705, pag. 289. Il déclare qu'on ne trouve nulle part les circonstances de la succession prétendue du roi Antoine aussi bien détaillées. Ce manifeste, remis aux trois puissances, fit donner à ce roi un secours de 6,000 hommes avec 60 petits vaisseaux; mais ils furent dissipés par une flotte espagnole. Don Antoine échappa aux poursuites, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en France, en Angleterre, et revint à Paris, où il mourut le 26 août 1595, âgé de 64 ans. (*Voyez* TEXEIRA.) Il céda tous ses droits, réels ou prétendus, à Henri IV. On a imprimé *les psaumes de la confession du Sérén. Don Antoine, pour demander à Dieu le pardon de ses fautes*, avec des prières, le tout traduit par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-12. — Ce prince eut un fils naturel nommé Emmanuel, d'abord novice chez les capucins, attaché ensuite au prince Maurice d'Orange, dont il épousa la sœur. Il mourut à Bruxelles en 1638, à 70 ans. — Son petit-fils, Emmanuel Eugène, mourut sans postérité en 1687.

ANTOINE (GUNTHER D'ANHALT). *Voyez* ANHALT.

ANTOINE, duc de Brunswick. *Voyez* BRUNSWICK.

ANTOINE NEBRISSENSIS ou DE LEBRIXA. *Voy.* NEBRISSENSIS.

ANTOINE (NICOLAS). *Voyez* ANTONIO.

ANTOINE DE MESSINE, ainsi nommé, parcequ'il était de cette ville, fut aussi appelé Antonello, diminutif d'Antonio en italien. Il florissait vers l'an 1430. Il a été, à ce qu'on prétend, le premier des Italiens qui aient peint à l'huile, l'ayant appris de Van Eyck, ou Jean de Bruges qui en fut l'inventeur. Comme il eut occasion de faire voir à Naples un tableau que le roi Alphonse venait de recevoir de Flandre, il fut si surpris de la vivacité, de la force et de la douceur des couleurs, qu'il quitta toutes ses affaires pour aller trouver Van Eyck, qu'on lui avait dit être l'auteur de ce bel ouvrage. Van Eyck lui communiqua son secret. De retour à Venise, Bellini le lui enleva adroitement, et le rendit public dans cette ville. Cependant Antoine l'avait confié à un de ses élèves, nommé Dominique. Ce peintre appelé à Florence, en fit part généreusement à André del Castagno, qui, par la plus noire ingratitude, et par cupidité, as-

sassina son ami et son bienfaiteur. Tous ces événemens, arrivant coup sur coup, répandirent promptement le secret de la peinture à l'huile dans toute l'Italie. Les écoles de Venise et de Florence en firent usage les premières, et celle de Rome ne tarda pas long-temps à les imiter.

ANTOINE (Paul-Gabriel), jésuite, naquit à Lunéville en 1679, et mourut à Pont-à-Mousson en 1743, après avoir professé avec distinction la philosophie et la théologie. Nous avons de lui : I. *Theologia universa dogmatica*, Paris, 1740, 7 vol. in-12. II. *Theologia moralis universa*, Paris, 1744, en 4 vol. in-12, réimprimée plusieurs fois; la 10e édit. est de Venise, 1782, en 6 vol. in-4°, fig., avec les Commentaires de Mensi. III. *La Morale du P. Antoine*, dont Benoît XIV ordonna qu'on se servît dans le collége de la Propagande, est plus estimée que sa *Théologie dogmatique*. Il s'éloigne, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de quelques membres de sa société. On trouve pourtant quelques-unes de ses propositions dans les assertions des jésuites, condamnées en 1762 par le parlement de Paris; mais la plupart souffrent des interprétations favorables. Sa piété répondait à son savoir. Il fut l'éditeur des instructions spirituelles du P. Caussade, son confrère, et fit plusieurs ouvrages ascétiques, dont la liste se trouve dans la *Bibliothèque de Lorraine*.

ANTOINE DE PALERME. *Voyez* Parnomita.

ANTOINE (Marc), graveur. *Voyez* Raimondi.

ANTOINE (Jean), dit *le Sodoma*. *Voyez* Sodoma.

ANTOINE DIOGÈNE, auteur d'un roman qui avait pour titre : *Des choses incroyables que l'on voit au-delà de Thulé*, semble à Photius, qui en donne l'analyse dans sa Bibliothèque (cod. 166), avoir vécu à une époque peu éloignée de celle d'Alexandre, et son histoire fabuleuse est devenue chez les Grecs la source et le modèle de toutes celles du même genre. Porphyre a conservé presque textuellement ce que ce romancier avait dit de Pythagore.

ANTOINE, de Galatona, dans le territoire d'Otrante en Italie, fut tout à la fois médecin, poète, philosophe et géographe. On a de lui *des vers latins et italiens*, qui peuvent se lire encore; la *Description de Gallipoli*, un *Éloge de la goutte*, qu'il composa pour adoucir les douleurs qu'elle lui causait. Il mourut vers l'an 1490.

ANTOINE (Mario), joignit à la peinture l'étude de l'architecture, et acquit quelque réputation dans ces deux arts. Il était de l'école romaine, et mourut sous le pontificat d'Urbain VIII.

ANTOINE, Sicilien, prisonnier de Mahomet II, à la prise de l'île de Négrepont en 1473, mit le feu à l'arsenal de Gallipoli, et se préparait à brûler tous les vaisseaux qui étaient dans le port, lorsque les flammes, qui s'étendaient de tous côtés, l'obligèrent de s'aller cacher dans un bois. Les Turcs, l'y ayant découvert, le menèrent devant le grand-seigneur. Antoine lui dit fièrement « qu'il avait mis le feu à son arsenal, n'ayant pas pu lui mettre le poignard dans le sein. » Mahomet le fit scier avec ses compagnons d'infortune par le milieu du corps. Le sénat de Venise

donna une pension considérable au frère de ce malheureux, et maria sa sœur.

ANTOINE (Sébastien), graveur, né à Nanci en 1687. Il a gravé *un des plafonds du château de Versailles*, d'après Mignard : *le portrait du père Calmet*, augustin, et quelques autres pièces.

ANTOINE DE PAULO. *Voy.* Paulo.

ANTOINE (Jacques-Denis), membre de l'ancienne Académie d'architecture, de la société des sciences, lettres et arts de Paris, et membre de l'Institut de France, naquit à Paris le 6 août 1733. Son père exerçait la profession de menuisier, sous la direction de l'un des plus médiocres architectes du temps. Mais les talens réels forcent toutes les barrières, et se montrent malgré les obstacles de la fortune. Antoine s'annonça tout à coup par les plans de *l'Hôtel des monnaies de Paris*. Des architectes connus, et dont la réputation était faite, avaient aussi présenté les leurs; ceux d'Antoine l'emportèrent au concours, et cependant il n'avait point encore vu l'Italie. L'hôtel des monnaies fut commencé en 1768 et terminé en 1775. Antoine avait bien médité son plan, et s'il y a quelques ateliers qui paraissent trop resserrés, c'est la faute du ministre, qui retrancha une partie du terrain pour se faire bâtir un hôtel. On doit à Antoine beaucoup d'autres monumens à Madrid, à Berne, à Nanci et à Paris, entre autres, la *maison des Feuillans, rue Saint-Honoré, l'escalier couvert, la restauration des voûtes*, et la *construction des Archives du Palais de justice*, dans lesquels il a employé la plus rare intelligence, et qui sont d'une solidité admirable. A tant de talens distingués, il joignait une probité sévère, qui ne souffrait pas la plus petite infraction de la part de ceux qui travaillaient avec lui. Il mourut presque subitement le 24 août 1801, à l'âge de 68 ans.

ANTOINE DE GÊNES (*Antonius Genuensis*), se distingua par l'étude de la philosophie et de la théologie dans l'Académie de Naples. Benoît XIV estimait son savoir, et lui écrivit deux lettres, où il fait l'éloge de ses ouvrages. Ils sont écrits en latin, d'un style assez dur, et quelquefois obscur. Les principaux sont : I. Ses *Institutiones Theologicæ*, réimprimées à Cologne, 1778, 2 tom. réunis en un vol. in-4°. II. *Elementa artis logicocriticæ*. III. *Elementa Metaphysica*, où le P. Storcheneau, savant professeur de Vienne, trouva matière à quelques solides critiques. Il est mort vers 1770.

ANTOINETTE D'ORLÉANS, fille d'Éléonore d'Orléans, duc de Longueville et de Marie de Bourbon, comtesse de Saint-Paul, également belle et vertueuse, se fit feuillantine en 1599, après la mort de Charles de Gondi son mari, tué au mont Saint-Michel, qu'il voulait surprendre. Elle fut ensuite religieuse coadjutrice de l'abbaye de Fontevrault. Elle quitta cet ordre pour fonder la congrégation des filles du Calvaire, sous la direction du fameux P. Joseph, capucin, qui dressa les constitutions suivant la règle de Saint-Benoît. Le premier monastère fut bâti à Poitiers, en 1614. La pieuse fondatrice mourut en 1618, en odeur de sainteté. Un soldat qu'elle avait employé à

venger la mort de son époux, ayant été pendu sans qu'elle pût obtenir sa grace, elle se dégoûta du monde, et ce fut le premier motif de son entrée dans le cloître, sous le nom de sœur Antoinette de Sainte-Scholastique.

ANTOINETTE D'AUTRICHE. *Voyez* MARIE-ANTOINETTE.

ANTON ou ANTONIUS (PAUL), luthérien, né en 1661 à Hirschfeld en Lusace, professeur de théologie, accompagna dans ses voyages, Frédéric Auguste, depuis électeur de Saxe et roi de Pologne. Voici le titre de ses principaux ouvrages : I. *De sacris Gentilium processionibus*, 1684, *in*-4°. II. *Concilii Tridentini adeòque et pontificiorum doctrina publica*. Halle, 1697, *in*-8°. III. *Elementa homiletica*. Halle, 1700, *in*-8°. IV. *Collegium antitheticum*, *ibid*. 1732.

ANTONELLE (PIERRE-ANTOINE, marquis D'), né à Arles, en Provence, servit d'abord en qualité de lieutenant dans un régiment d'infanterie ; mais dès le commencement de la révolution, il quitta le métier des armes, pour se livrer entièrement à l'étude des sciences politiques. Nommé maire d'Arles, par le parti révolutionnaire de cette ville, il se montra bientôt digne de ce choix, et prit en 1791, une part très-active à la révolution d'Avignon. Il se rendit lui-même dans cette ville, et y appuya de tout son pouvoir la faction qui s'était prononcée en faveur de la réunion du comtat Venaissin à la France. Au mois de septembre de la même année, il fut élu député à l'assemblée législative. Après les événemens du 10 août 1792, Antonelle fut l'un des députés envoyés par l'assemblée législative à l'armée de M. de la Fayette, pour y annoncer la suspension du pouvoir exécutif dans les mains du Roi. Lui et ses deux collègues, Kersaint et Péraldi, furent arrêtés à Mézières, et conduits prisonniers à Sedan, pour y répondre de la personne du Roi ; la liberté leur fut rendue peu de jours après. Vers la fin de la même année, Antonelle fut porté comme candidat à la mairie de Paris, mais il fit retirer son nom de la liste. L'année suivante, il fut exclus de la société des Jacobins, en sa qualité de noble ; et cependant peu à près il fut nommé juré au tribunal révolutionnaire qui prononça la mort de la reine Marie-Antoinette, et ensuite celle des députés Girondins. Mais plus tard, s'étant plaint que les opinions des jurés n'étaient pas libres, il s'attira la haine du comité de salut public, qui le fit enfermer au Luxembourg, où il resta jusqu'au 9 thermidor ; il devint ensuite un des collaborateurs du *Journal des hommes libres*, feuille périodique dans laquelle on professait les principes démocratiques les plus exaltés. Après le 13 vendémiaire an 4 (5 octobre 1795), Antonelle, qui s'était rangé parmi les champions de la Convention, fut chargé par le Directoire exécutif, de la rédaction d'un journal officiel ; mais il renonça bientôt à cet emploi qui ne pouvait nullement s'allier avec l'indépendance de ses opinions. Accusé de complicité dans la conspiration de Babeuf, il se tint caché pendant quelque temps ; s'étant ensuite montré en public, il fut arrêté, traduit devant la haute-cour nationale de Vendôme, et acquitté avec presque tous les autres prévenus. A la suite de la journée du

18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), il fut condamné, comme anarchiste incorrigible, à être détenu dans le département de la Charente-Inférieure; mais cet arrêt ne fut pas rigoureusement exécuté. En 1798 et 1799, il avait été élu député au conseil des Cinq-Cents, et deux fois son élection fut annullée. Quand Bonaparte se fut emparé du consulat, Antonelle retourna dans sa patrie, et ne reparut plus depuis ce temps sur la scène politique. Il est auteur d'un grand nombre de pamphlets et d'écrits de circonstance. On pourra se faire une idée de sa manière de penser et d'écrire, par le fragment suivant, que nous tirons d'un de ses écrits, dans lequel il prétendait donner des conseils au Roi : « Roi des Français, écrivait-il, dis un mot à ta femme, à tes ministres, aux ravisseurs de l'acte constitutionnel; c'est que s'ils trahissent un jour, s'ils abusent de toi-même, si.... alors, certes, alors tous les fanatismes unis, Rome, Coblentz, Madrid et Vienne, le sacerdoce et les couronnes ne les soustrairaient pas à la justice éclatante du plus généreux des peuples, si lâchement abusé. Ta femme et tes ministres périront les premiers sous le glaive de la loi. Le peuple marchera ensuite, s'il le faut, contre tous les trônes, etc. » C'est ainsi que s'exprimait Antonelle, à une époque, où il n'était pas encore question de république. Il parait cependant que le spectacle des révolutions successives qui s'étaient opérées sous ses yeux, l'avait ramené, dans les dernières années de sa vie, à des opinions plus modérées. En 1814, après le rétablissement des Bourbons sur le trône de France, il publia un écrit dans lequel il disait, que sans la maison de Bourbon il ne pouvait plus y avoir en France de liberté civile et politique. On lui attribue aussi une production de la même époque, intitulée : *Inscriptions pour la fête du couronnement de Louis XVIII*. Il est mort à Arles, en novembre 1817, âgé de 70 ans. Voici la liste de ses écrits : I. *Catéchisme du tiers-état*, 1789. II. *Quelques réflexions sur la mémorable assemblée de Carpentras, sur la pétition du peuple Avignonnais*, 1790, in-8°. III. *Observations sur le compte rendu au Roi, par M. Debourge, etc.* Paris et Arles 1792. IV. *Supplément aux observations*, 1792, in-8°. V. *Quelques-uns des mensonges du commissaire Debourge*, 1792, in-4°. VI. *Déclarations motivées d'Antonelle, juré au tribunal révolutionnaire*, Paris, sans date. VII. *Le contraste des sentimens*, an 3 (1795), in-8°. VIII. *Quelques idées à l'ordre, mais peut-être pas à la couleur du jour*, an 3, in-8°. IX. *Motion d'ordre à l'occasion de la brochure de Louvet*, ibid. X. *Observations sur le droit de cité*, in-8°. XI. *Sur la prétendue conspiration du 21 floréal*, Vendôme, an 5 (1797). XII. *Réplique au citoyen Salaville*. XIII. *Quelques observations qui peuvent servir d'Appendice à la seconde lettre de Robespierre*.

ANTONELLI (Nicolas-Marie), né en 1697, cardinal, mort dans le duché d'Urbin, le 24 septembre 1767, âgé de 70 ans, a laissé divers écrits *sur l'ancienne discipline de l'Eglise*. Ils ont été imprimés à Rome, en 1756, in-fol. On y trouve une critique ju-

diciense, et beaucoup d'érudition. Les principaux sont : I *Vetus Missale Romanum, præfationibus et notis illustratum*, Romæ, 1756, in-4°. II. Une dissertation latine, *De Titulis quos S. Evaristus Romanis presbyteris distribuit*, Rome, 1725, in-8°. III. *S. Athanasii archiepiscopi Alexandria interpretatio psalmorum*, Rome, 1746, in-fol. Il avait tiré cet ouvrage d'un manuscrit original de la bibliothèque Barberini. IV. *Ragioni della Sede apostolica, sopra il Ducato di Parma e Piacenza, esposti a' sovrani e principi catholici dell Europa*, imprimé à Rome, 1742, 4 vol. in-12. On trouve des vers italiens de sa façon dans le 10ᵉ vol. des Poésies, *degli Arcadi di Roma*, 1747, in-8°. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Charles ANTONELLI, évêque de Férentino, qui a donné *Tractatus posthumus de juribus et oneribus clericorum*, Romæ, 1699, in-fol.

ANTONELLO. *Voyez* ANTOINE de Messine.

ANTONI, dit *de Sceaux*, a été le plus parfait danseur de corde que l'on ait vu en France. Sa danse était noble, aisée, malgré la gêne de l'équilibre et du cordeau : telle en un mot, qu'un habile maître, dégagé de ces entraves, eût pu l'exécuter à son aise sur un théâtre. Il joignait à ce talent celui de sauter à une grande élévation avec une justesse et une précision admirables. Il était original dans la *danse d'ivrogne*, qu'il a plusieurs fois rendue sur le théâtre de l'Acad. roy. de musique, au gré de tous les connaisseurs. Il mourut en 1732.

ANTONI (ALESSANDRO-VITTORIO-PAPACINO D'), directeur de l'école royale d'artillerie du roi de Sardaigne, né à Ville-Franche dans le comté de Nice, en 1714, fut admis en 1731 comme volontaire dans un régiment d'artillerie. La guerre s'étant allumée deux ans après, il servit d'abord comme simple soldat. Sa conduite brave et généreuse l'éleva successivement à des grades supérieurs. A la paix, ayant été envoyé à Plaisance, à Pavie et à Milan, pour des négociations et des arrangemens relatifs au traité, il s'en acquitta de manière à mériter l'estime des deux partis. Naturellement laborieux, il profita de ses loisirs pour s'appliquer à la physique, aux mathématiques, à la géométrie, à la mécanique, même à la littérature; mais son principal but étant de s'instruire de tout ce qui avait rapport à la science de l'artillerie, il s'occupa d'expériences continuelles, et particulièrement sur la poudre de guerre, sur les métaux propres à la fabrication des armes, sur l'essai des fusils, des canons, et sur beaucoup d'autres objets. En 1755 il fut nommé directeur des écoles théoriques, avec le grade de major; et en 1759, décoré de la croix de l'ordre de Saint-Maurice; de 1766 à 1771, on lui donna la direction générale des écoles théorique et pratique, et d'autres postes distingués; il mourut lieutenant général en 1786. On a de lui : I. *Istituzioni fisico-meccaniche*; etc., t. 1, 1773, t. 2, 1774, fig., lesquelles ont paru en français sous ce titre : *Institutions physico-mécaniques, à l'usage des écoles royales d'artillerie et du génie de Turin*, Strasbourg, 1777, in-8°, 2 vol. fig. II. *Esame della polvere*, Torino, 1765, in-8°. Ce traité profond a été traduit en français par

le comte de Flavigny; en anglais par Kellert, et en allemand par Tempelhoff. III. *Dell' uso dell' armi da fuoco*, ibid., 1780, in-8°, fig. IV. *Il maneggiamento delle machine d'artiglieria*, etc., ibid., 1782, in-8°. V. *Dell' architettura militare per le Regie Scuole*, etc., ibid., 1778, in-8°, fig. Ces quatre derniers écrits ont été, comme les précédens, traduits, soit en anglais, soit en français.

ANTONIA, fille de Marc-Antoine et d'Octavie, sœur puînée d'une autre Antonia, aïeule de l'empereur Néron, fut une des plus vertueuses femmes de son temps. Elle épousa Drusus, fils de Livie et frère de Tibère; et après l'avoir perdu, quoique dans un âge peu avancé, elle ne voulut jamais se remarier. Drusus lui laissa trois enfans : deux fils, Germanicus père de Caligula, et Claude, depuis empereur; une fille nommée Livie, fameuse par ses débauches... Attachée uniquement à l'éducation de ses enfans, cette illustre Romaine fit de Germanicus un héros, qui devint l'idole de l'empire; mais elle eut la douleur de se voir enlever ce prince à la fleur de son âge. Ce fut elle qui découvrit à Tibère les desseins de Séjan, son favori, par une lettre que lui porta l'affranchi Pallas. Antonia vit régner Caligula son petit-fils, qui lui fit décerner, par un décret du sénat, les mêmes honneurs qu'on avait accordés auparavant à l'impératrice Livie; mais il la traita ensuite avec beaucoup d'inhumanité et la força de mettre fin à ses jours : on prétend même qu'il la fit empoisonner l'an 38 de J.-C. Valère-Maxime fait un bel éloge de sa chasteté et de son amour pour son mari.

ANTONIA. *Voyez* CLAUDIA.

ANTONIANO (SYLVIO), naquit à Rome, d'un marchand de draps, en 1540. Ses talens éclatèrent dès son enfance. A l'âge de dix ans il faisait des vers *in-promptu* sur tel sujet qu'on lui proposât. Un jour, un cardinal lui donna un bouquet, en le priant de le présenter à celui de la compagnie qui serait pape, et cet enfant l'offrit au cardinal de Médicis, avec un éloge en vers qu'il débita sur-le-champ. Médicis, devenu souverain pontife, l'appela à Rôme, et le fit professeur de belles-lettres dans le collége romain. Il fut ensuite secrétaire du sacré collége sous Pie V, et secrétaire des brefs sous Clément VIII, qui récompensa son mérite par la pourpre en 1598. Le travail abrégea ses jours, et il mourut 5 ans après, en 1603. Il nous reste de lui : I. Un *Traité de l'éducation chrétienne des enfans*, en latin, fait à la demande de Saint Charles Borromée, et imprimé à Venise, en 1584, in-4°. II. *Orationes tredecim*, que Joseph Castiglioni publia à Rome en 1610, avec la vie de l'auteur. III. Plusieurs *Discours, Dissertations, Lettres* et *Pièces* de vers tant latins qu'italiens, publiés dans différens recueils. On est fort incertain sur la date de l'impression de ses autres ouvrages. On dit qu'il travailla au *Catéchisme du concile de Trente*.

ANTONIANUS (JEAN), dominicain de Nimègue, mort en 1588, avait une profonde connaissance des écrits des Pères de l'Église, et donna quelques éditions de leurs ouvrages les moins connus. Les principales sont : I. *Liber de Gregorii Ep. Nysseni de creatione hominis, supplementum Hexæmeri Basilii magni*, in-

terprete Dyonisio Romano exiguo, nunc primum typis excusus, Cologne, 1537, in-fol. II. *De Paulini Nolani quotquot exstant opera omnia, H. Grævii studio restituta et ill.*, Cologne, 1560, in-8°. III. *Epistolarum de Hieronymi Decas Ab Henr. Gravio priore quondam suo recensita et illust.*, Anvers, 1518, in-8°. Joeher lui attribue aussi des éditions d'ouvrages de Grégoire de Nazianze et de Grégoire de Nice.

ANTONIDES - NERDENUS (Henri), né à Naerden en 1546, mort en 1604, c'est pourquoi il prend quelquefois le nom de *Nærdenus*. On lui doit un *Systemæ theologiæ*, Franeckeræ, 1613, in-4°, qui est fort rare, et dont la préface est intéressante sous le rapport des renseignemens qu'elle donne sur les commencemens de la réformation dans les Pays-Bas. Il a encore publié, sous le nom de *Nerdenus, Initia academiæ Franequerensis*, Franeker, 1613, in-4°. Cet auteur prenait aussi le nom d'*Antonius Van der Linden*.

ANTONIDES (Jean) VAN DER LINDEN. *Voyez* Linden.

ANTONIDES (Jean), savant orientaliste, né à Alckmaer. Il a laissé *Epistola Pauli ad Titum, arabicè*. Autverp., 1612, in-4°. On ne connaît ni l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort.

ANTONIDES (Théodore), théologien hollandais, vivait au commencement du 18° siècle. Il a commenté les Épîtres de Saint Jacques, Saint Pierre et Saint Judes.

ANTONIDES (Jean), surnommé *Van der Goes*, né à Goës en Zélande, en 1647, se livra au commerce des Muses avec beaucoup de succès. Il commença par des imitations d'Horace, d'Ovide et de Silius Italicus; puis se confiant à ses propres forces, il composa une tragédie intitulée *Trazet* ou la Chine envahie; pièce à laquelle le célèbre poète Vondel donna de justes encouragemens. Il donna, en 1671, un ouvrage intitulé *Y Stroom*, c'est-à-dire, *la rivière de l'Y* à Amsterdam. La description de cette rivière est le sujet de ce beau poème que l'on peut regarder comme le fondement de la réputation de son auteur. Cette production le fit connaître avantageusement dans le monde, et lui procura des protecteurs. Il obtint une place distinguée dans l'amirauté. Il s'occupait d'un grand poème sur les actions mémorables de l'apôtre Saint Paul, lorsqu'il mourut en 1684, âgé seulement de 38 ans. Sa perte prématurée fut déplorée par les plus fameux poètes. Ses œuvres ont été recueillies et imprimées à Amsterdam en 1714, in-4°.

ANTONIE (Sainte), souffrit le martyre à Nicomédie. Elle fut d'abord pendue par un bras pendant deux jours, renfermée ensuite dans une étroite prison pendant deux ans. Le préfet, ne pouvant ébranler sa foi, lui fit trancher la tête.

ANTONII (Jacques), natif de Middelbourg, était professeur de droit canon, chantre de l'église de Saint-Gudule à Bruxelles, et vicaire-général de l'évêché de Cambray. On a de lui un traité *de Præcellentia potestatis imperatoriæ*, imprimé à Anvers en 1502, et à Rome en 1503, in-4°. Érasme, dans une lettre à l'auteur, en fait un pompeux éloge.

ANTONILES (Don Joseph), peintre, naquit à Séville en 1636.

où il apprit les premiers principes de la peinture. La noble ambition d'exceller dans son art le conduisit à Madrid. Il entra chez François Ricci. Le paysage était le talent principal de cet artiste, qui avait acquis une manière de peindre moelleuse et vraie. Il était d'une exactitude achevée, et faisait bien *les portraits*. Il a peint aussi *quelques sujets sacrés*. Les peintures du rétable de la Vierge *del Pilar*, à la paroisse Saint-André de Madrid, sont de lui, ainsi *que les trois tableaux des trois autels de l'église de la Madeleine d'Alcala de Henarez*, dont l'un représente *une Conception*, et les deux autres *Le bon Pasteur*. Antoniles mourut à Madrid en 1676, à l'âge de 40 ans.

ANTONIN, empereur romain, surnommé *le Pieux*. Il méritait, suivant Pausanias, non-seulement ce titre, mais encore celui qu'on avait donné à Cyrus, de *Père des hommes*. Né de parens originaires de Nimes, il vit le jour en Italie, dans la ville de Lanuvium, le 19 septembre de l'an 86 de J.-C. Créé d'abord proconsul d'Asie, puis gouverneur d'Italie, et consul l'an 120 de J.-C., il se montra dans ces premiers emplois ce qu'il fut sur le trône impérial, doux, sage, prudent, modéré, juste. Adrien l'adopta, et il fut son successeur l'an 138. Il rendit d'abord la liberté à plusieurs personnes arrêtées par les ordres d'Adrien, qui les destinait à la mort. Le sénat, dès le commencement de son règne, lui décerna le titre de *Pieux*, et ordonna qu'on lui érigeât des statues. Antonin les méritait. Il diminua les impôts et consomma une partie de son patrimoine en œuvres de bienfaisance. Son nom fut aussi respecté par les étrangers que par ses sujets. Plusieurs peuples lui envoyèrent des ambassadeurs; d'autres voulurent qu'il leur donnât des Souverains. Des rois même vinrent lui faire hommage. Il sut éviter la guerre, et son nom seul contint les barbares. Rome et les provinces de l'empire ne fleurirent jamais autant que sous son règne. Si une de ses villes essuyait quelque calamité, il la consolait par ses largesses. Si quelque autre était ruinée par le feu, il la faisait rebâtir des deniers publics. C'est ainsi qu'il en usa à l'égard de Rome, de Narbonne, d'Antioche et de beaucoup d'autres. Il orna plusieurs villes de monumens magnifiques et utiles. Dans le temps de son adoption, il avait promis, selon l'usage, des largesses au peuple; il les acquitta de son propre bien. Faustine, son épouse, lui en ayant fait des reproches: « Ne devez-vous pas savoir, lui dit-il, que depuis que nous sommes parvenus à l'empire, nous avons perdu le droit de propriété, même sur ce que nous possédions auparavant? » Ce prince donna en effet son patrimoine à l'état, s'en réservant seulement l'usufruit à lui et à sa fille Faustine, qu'il maria à Marc-Aurèle. Il ne craignait rien tant que de déplaire à son peuple. Dans une émeute populaire, occasionnée par une famine, quelques séditieux s'étant présentés à lui, au lieu de venger l'autorité outragée, il la rabaissa jusqu'à leur rendre compte des mesures qu'il prenait pour soulager la misère publique. Il ajouta en même temps un secours effectif, en faisant acheter à ses dépens des blés, des vins, des huiles, qu'il distribua gratuitement aux pauvres citoyens, dont il se regardait

comme l'économe. Au lieu de déplacer les gouverneurs des provinces, et de surcharger le peuple par le changement continuel de ses chefs, il laissait chacun d'eux à sa place, et tâchait de lui communiquer ses lumières et sa modération. Il ne permit point au sénat de rechercher des malheureux qui avaient conspiré contre lui à son avénement au trône. «Je ne veux point, dit-il, commencer mon règne par des actes de rigueur. Ce ne serait certes point une chose agréable ni honorable, que vos informations prouvassent que je suis haï d'un grand nombre de mes concitoyens. » Les délateurs furent bannis sous son règne. Il n'avait nul besoin de ces hommes vils au milieu d'un peuple qui l'adorait. Dans les questions d'adultère intentées par les maris, il voulait qu'on examinât leur conduite ainsi que celle de la femme, et s'ils étaient tous deux coupables, ils devaient être tous deux punis : « Car, disait-il, il est tout-à-fait injuste qu'un époux exige de son épouse l'observation des devoirs qu'il ne remplit pas lui-même. » Lorsqu'on lui vantait les conquérans qui ont désolé la terre, il disait comme Scipion l'Africain : « J'aime mieux conserver la vie d'un seul citoyen que de faire périr mille ennemis. » Le paganisme n'abusa point de sa religion pour faire persécuter les chrétiens ; touché de leurs plaintes, il publia cette lettre si connue, dans laquelle il ordonne non-seulement de les absoudre, mais même de punir leurs accusateurs. Lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut, le 7 mars 161, âgé de 74 ans et demi, il eut des momens de délire, et l'on remarqua qu'il se mettait alors en colère; mais ce n'était que contre les princes qui voulaient déclarer la guerre à son peuple. Quelqu'un lui ayant demandé le mot de ralliement, il répondit : *Æquanimitas* (égalité d'ame). Il se retourna aussitôt, et mourut aussi paisiblement que s'il s'était endormi. S'il y a eu des Souverains qui aient mérité l'apothéose, ce fut sans doute Antonin ; sa mort fut un deuil pour le genre humain ; c'était Socrate sur le trône. On ne peut se refuser d'ajouter un trait qui caractérise bien sa modération. Antonin, étant proconsul d'Asie, fut logé en arrivant à Smyrne dans la maison d'un certain Polémon, sophiste, alors absent. Lorsque ce pédant fut de retour, il fit tant de fracas qu'il obligea le proconsul de sortir de son logis au milieu de la nuit. Antonin étant devenu empereur, le sophiste vint à Rome, et alla lui faire sa cour. Antonin lui dit d'un air riant : « J'ai ordonné qu'on vous logeât dans mon palais ; vous pouvez prendre votre appartement sans craindre qu'on vous en chasse à minuit. » Ce prince eut aussi de la faiblesse. On ne peut dissimuler l'indolence extrême avec laquelle il vit le libertinage forcené de sa femme (*voy.* Faustine), et la folie de lui élever un temple après sa mort, et de lui faire rendre par le sénat les honneurs divins.

ANTONIN. *V.* Marc-Aurèle.

ANTONIN. C'est le nom de l'auteur d'un *Itinéraire* qu'on a mal à propos attribué à l'empereur Antonin. Il est imprimé à Amsterdam, in-4°. Nous possédons sous le même nom, *Iter britannicum*, Londres, 1709, in-4°. On ignore quel est l'Antonin auteur de ces deux ouvrages, utiles aux géographes. Quelques savans les attribuent à Marc-Aurèle,

d'autres à Caracalla. Il est plus simple de croire qu'ils ont été faits d'après les ordres de quelqu'un de ces princes. Ce voyage contient le détail de toutes les voies militaires de l'empire romain, avec les noms des lieux par où elles passent, et les distances exprimées en milles romains, en stades et en lieues gauloises. *Voyez* aussi Apollonius.

ANTONIN, de Forciglioni (Saint), né à Florence en 1389, dominicain, et ensuite archevêque de Florence, se distingua par son savoir et sa piété. Eugène IV, qui l'avait placé sur ce siége à la prière des Florentins, n'eut pas à s'en repentir. Antonin, devenu évêque malgré lui, acquit toutes les vertus de son nouvel état, et conserva sous la mitre toute l'austérité du cloître. Ses diocésains étaient ses enfans; il se privait de tout pour fournir à leurs besoins. Il disait « que les revenus ecclésiastiques étaient le patrimoine des pauvres, et n'étaient pas faits pour entretenir le luxe et la mollesse des prélats. » Il ne voulut ni ameublement, ni équipages, ni chevaux. Il faisait souvent la visite de son diocèse, toujours à pied, était habillé pauvrement, et ne quitta jamais l'habit de son ordre. Il fut député par la ville de Florence auprès de plusieurs papes; il fuyait, autant qu'il était en lui, les honneurs qu'on voulait lui rendre. Un flatteur, croyant gagner ses bonnes graces, lui dit un jour qu'il espérait le voir bientôt cardinal. « Occupons-nous, répondit Antonin, de la pensée de l'éternité, et non des grandeurs passagères. » Pie II, qui respectait sa vertu, le chargea de travailler, concurremment avec quelques autres, à la réforme du clergé et des laïcs; mais il mourut peu de temps après avoir reçu cette commission, le 11 mars 1459, à 70 ans. Ce pape, se trouvant alors à Florence, assista, contre l'usage ordinaire, à ses funérailles. Clément VII le canonisa en novembre 1523. La *Somme théologique* de Saint Antonin, en 4 parties, Venise, 1582, 4 vol. in-4°, a eu de la célébrité : les casuistes la consultent encore. Le P. Mamachi en a donné une nouvelle édition, avec des notes, Venise, 1751, 4 vol. in-4°. Mais *sa Chronique en latin depuis Adam jusqu'à Frédéric III*, Venise, 1480; Nuremberg, 1484; Bâle, 1491, 3 vol. in-fol.; Lyon, 1517, 3 vol. in-fol., est moins lue. On trouve dans la seconde partie de cette édition de Lyon une *Epistola rabbi Samuelis ad rabb. Isaac judœum, de prophetiis vet. Testam. quibus lex judaïca destruitur, christianaque religio approbatur.* Ceux qui aiment les fables entassées sans goût et sans ordre par un compilateur plus pieux qu'éclairé en trouveront un certain nombre dans cette Chronique. Il y a pourtant des faits vrais; et Saint Antonin ne dissimule ni le bien, ni le mal, lorsqu'il parle des papes et des princes. Nous avons encore de cet auteur un *Traité des censures ecclésiastiques*, un *Traité de la Confession*, qui a été traduit en italien, Florence, 1474 et 1479, in-8°; un *Traité de l'Excommunication*, des *Commentaires sur les Évangiles*, et autres ouvrages théologiques. Sa Vie a été écrite par Mainard, et imprimée à Paris, 1526, in-4°.

ANTONIN (Honorat), évêque de Constantine en Afrique, dans le 15° siècle. Nous avons de lui

une *très-belle lettre*, écrite vers 1435 à Arcadius, évêque espagnol exilé pour la foi par Genséric, roi des Vandales. On la trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans le *Commentaire* de Dom Ruinart sur la persécution des Vandales.

ANTONINA, femme de Bélisaire, général de Justinien, devint par ses intrigues et son esprit, la favorite de l'impératrice Théodora. L'empereur ne se conduisait que par son épouse, et celle-ci suivait les volontés d'Antonina. Elle était fille d'un cocher du cirque et d'un comédien, et ses mœurs dépravées répondirent à la bassesse de son extraction. Elle avait un fils nommé Photius, issu d'un premier mariage. Sa lubricité n'épargna pas même celui à qui elle avait donné le jour. Ce jeune homme, honteux de cette passion, en instruisit Bélisaire. Tous deux jurèrent de punir Antonina, dont un eunuque leur révéla les désordres. Antonina trouva un appui dans Théodora, et fit infliger la torture à ce même fils, que sa jeunesse, la faiblesse de sa constitution, et la toge consulaire dont il était revêtu, ne purent mettre à l'abri des fureurs d'une mère implacable. Elle le fit ensuite jeter dans un cachot, d'où il s'échappa trois ans après pour se réfugier dans un couvent, où il prit l'habit monastique.

ANTONINI (l'abbé Annibal), d'une famille noble, établie dans le territoire de Salerne en Italie, fit ses études à Naples, et voyagea en Angleterre, en Islande et en Allemagne. Il se fixa pendant vingt-cinq ans à Paris, et revint mourir dans sa patrie, au mois d'août 1755, à l'âge de 53 ans. C'est en France qu'il publia les belles éditions italiennes, de l'*Arioste* et du *Tasse*, 1744, 2 v. in-12, et du *Trissin*, 1729, 3 vol. in-8°. On lui doit particulièrement une *Description des environs de Paris*, en italien; un *Traité de la prononciation française*, et un *Dictionnaire de la langue italienne*, souvent réimprimé, en 2 volumes in-4°. Cet ouvrage est un abrégé du grand Dictionnaire publié, en 1729, à Florence, par l'Académie *della Crusca*. Antonini y ajouta un grand nombre de mots nouveaux, et surtout les trois dialectes généralement reçus en Italie, qui sont le romain, le florentin et le siennois. Il n'y a pas même oublié ces mots appelés *della lingua furba*, espèce de jargon en usage dans le 16ᵉ siècle, et dans lequel sont écrites les agréables saillies de Berni, de Casa, de Moro, etc.; réimprimé aussi par Magister dans son dictionnaire des Polyglottes. Il a eu soin enfin d'indiquer les mots vieillis, et que l'usage a dédaignés. Un *Dictionnaire italien, latin et français*, Paris, 1735, in-4°. Une *Grammaire italienne*, in-12, 1726 et 1729: un *Choix de poésies italiennes de divers auteurs*, 2 vol. in-12, 1729. Les Poésies de Jean de La Casa, 1729, 2 vol. in-12.

ANTONINI (JOSEPH), frère du précédent, fit une profonde étude des lois de son pays, et devint intendant des finances en diverses provinces napolitaines sous Charles VI. On lui doit des *Observations sur la géographie* de Langlet, et une *Histoire complète de la Lucanie*, qui a été imprimée à Naples. Ce fut Joseph Antonini qui fit présent au grand-duc de Florence, Cosme III, d'un manuscrit très-précieux de

François Philelphe, intitulé : *Tractatus de exilio*, qu'il avait trouvé dans l'ancienne bibliothèque de sa famille.

ANTONINUS LIBERALIS, auteur grec, dont on ne connaît que l'ouvrage intitulé *Métamorphoses*, inséré dans les *Mythologi Græci*, Londres, 1676, et Amsterdam, 1688, 2 vol. in-8°. Les *Métamorphoses* d'Antoninus ont été imprimées séparément à Leyde en 1774, in-8°, *cum notis var.*, et à Leipsick en 1796, in-8°.

ANTONINUS (Charles), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Manuale di vari ornamenti, tratti dalle fabbriche e frammenti antichi*, Rome, 1781-90, in-4°.

ANTONIO (Nicolas), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, chanoine de Séville, naquit dans cette ville en 1617, et mourut à Madrid en 1684. Il fut envoyé en 1659, à Rome, par le roi Philippe IV, pour y avoir soin des affaires en qualité d'agent général. On a de lui *Bibliothèque des auteurs espagnols anciens et modernes*, ouvrage qui l'a rendu célèbre. Il sait assez bien démêler le vrai d'avec le faux. Il écrit avec pureté, avec ordre, avec exactitude ; mais il prodigue les éloges, il exagère ; il ne traite pas son sujet en critique sévère des opinions et des talens. Le cardinal d'Aguirre, son ami, fit imprimer la seconde partie de cet ouvrage à Rome, après la mort de l'auteur, sous le titre de *Bibliotheca Hispana vetus, sive Hispanorum qui usquàm unquàmve scripto aliquid consignaverunt notitia (ab Octavii Augusti imperio ad annum M D.) Romæ*, 1696, 2 vol. in-fol. Les auteurs y sont rangés et réimprimés par les soins de Bayer, Madrid, Ibarra, 1788, 2 vol. in-fol., par ordre chronologique. La Bibliothèque moderne avait paru la première sous ce titre : *Bibliotheca Hispana, sive Hispanorum qui quâvis linguâ scripto aliquid consignaverunt notitia (post annum M D.)*, Romæ, 1672, 2 vol. in-fol., et Madrid, 1783, in-fol. Les auteurs y sont classés par ordre alphabétique de leurs prénoms, selon la méthode de Conrad Gessner; mais il s'y trouve, à la fin du dernier volume, sept tables très-commodes pour faciliter les recherches. La septième est la plus curieuse et la plus ample : c'est une table systématique des matières, où l'on trouve, sous chaque titre, les auteurs qui ont écrit sur le même sujet. Ces deux bibliothèques sont rares. Antonio est auteur de quelques autres ouvrages, parmi lesquels on distingue son Traité en trois livres : *de Exilio, sive de exilii pœnâ exulumque conditione et juribus*, Antv., 1659, in-fol. C'est son premier ouvrage ; il est très-estimé. Il a laissé un ouvrage posthume fort rare, intitulé : *Censura de las Historias fabulosas*. Valence, 1742, in-fol.

ANTONIO (Pierre), peintre, né à Cordoue, élève d'Antoine del Castillo. Des graces et un beau coloris, portés à un éminent degré, ont fait le mérite d'Antonio. Il mourut dans sa ville natale, en 1675, dans la 61e année de son âge. Une *Sainte Rose*, dans l'église du couvent de Saint-Paul de Cordoue, est le tableau qui a fait le plus d'honneur à cet artiste.

ANTONIO (Nicolas), né à Brieux en Lorraine, de parens catholi-

ques, étudia à Pont-à-Mousson chez les jésuites. Le ministre Féri lui fit quitter la religion de ses pères, et l'engagea à embrasser le calvinisme. Son cerveau, comme on peut bien le penser, était bouleversé; il n'était ni protestant, ni catholique; et s'étant persuadé que la religion la plus ancienne était la seule véritable, il alla se faire juif à Venise : cependant, les rabbins ne le circoncirent point, de peur d'être inquiétés par le magistrat; mais il n'en fut pas moins juif dans le fond du cœur. De Venise il se rendit à Genève, où il cacha si bien ses vrais sentimens, qu'il fut le premier régent du collége, et ensuite ministre. Le combat perpétuel qu'il éprouvait intérieurement contre le calvinisme, qu'il était obligé de prêcher, et la religion mosaïque à laquelle il croyait, le jeta dans une mélancolie profonde; troublé par sa manie, il s'écria un jour qu'il était juif. Les ministres voulurent en vain le faire rentrer en lui-même : il déclama contre le christianisme. On l'enferma comme fou; mais dès qu'on lui eut rendu la liberté, il annonça de nouveau qu'il n'adorait que le Dieu d'Israël. Le conseil de Genève assembla les ministres pour savoir ce qu'on devait faire de ce malheureux enthousiaste. Quelques-uns opinèrent à le faire traiter comme malade du cerveau; mais le plus grand nombre décida qu'il méritait d'être brûlé, et il le fut, après avoir été étranglé, le 20 avril 1632. Cette étrange sentence, sollicitée par des hommes qui demandaient la tolérance pour leurs propres erreurs, a été regardée par la postérité comme un trait d'absurde barbarie.

ANTONIO (Bettini), de Sienne, a écrit un livre intitulé : *Elmonte santo di Dio*, Florence, 1477, in-4°. On le trouve difficilement, et il est très-recherché, parce qu'il est le premier livre connu dans lequel on trouve des planches en taille-douce.

ANTONIO (Pascal-François-Jean-Népomucène-Aniello-Raymond-Sylvestre), infant d'Espagne, frère puîné du roi d'Espagne, né le 31 décembre 1755, ne parut sur la scène politique qu'à l'époque de l'invasion de l'Espagne par les Français. Le 10 avril 1808, il fut nommé président de la junte suprême de gouvernement, chargée d'administrer et de prendre les mesures d'urgence, devant, pour les affaires ordinaires, en référer au Roi, par l'intermédiaire de D. Cevallos, ministre d'état, qui accompagnait Charles IV à Burgos. L'infant resta à la tête de la junte, tant qu'il eut l'espoir de voir le calme rétabli; mais quand il sut que toute sa famille était au pouvoir de Bonaparte, sentant bien qu'il lui était impossible de faire changer les projets de l'ambitieux empereur, il voulut du moins partager l'exil de ses parens. Il se rendit à Baïonne, se réunit aux princes espagnols, et fut conduit avec eux au château de Valençay, où il resta jusqu'en avril 1814, charmant les ennuis de sa captivité par la culture des arts mécaniques, pour lesquels il avait beaucoup de goût. A son retour en Espagne, il fut nommé grand-amiral de Castille. Il mourut le 20 mai 1817. Il avait épousé sa nièce, Marie-Amélie, qui, peu après son mariage, le laissa veuf et sans enfans.

ANTONIUS MUSA. *Voy.* Musa (Antonius).

ANTONIUS RUFUS, ancien

grammairien mentionné par Quintilien, S. O. I. i., 5, 43. Le scoliaste d'Horace rapporte *qu'il traduisit Homère et Pindare*, et qu'il fut auteur de *quelques comédies*. Veluis Longy en a parlé dans son *Traité* sur l'orthographe, collection de Puhch, pag. 2287.

ANTONIUS (Godefroy), jurisconsulte et professeur en droit à Giessen, né à Freudenberg en Westphalie, mort en 1618, s'est distingué dans cette honorable profession. Il a composé entre autres ouvrages : I. *Disputationes feudales* XV, Marbourg, 1604, in-4°. II. *De Camera imperialis jurisdictione*. III. *Disp. apolog. de potestate imperatoris legibus soluta*. IV. *Disp. antivultejanæ*. Giessen, 1609-1610, in-4°.

ANTONIUS (J.-G.), petit-fils du précédent, médecin, a composé : *De ægro nephretico malo laborante*. Il est mort à Giessen, en 1713.

ANTONIZO (Corneille), peintre et graveur, né à Amsterdam en 1499. On a de lui douze *Vues d'Amsterdam*, dédiées à l'empereur Charles V.

ANTRAGUES ou ENTRAGUES (madame d'). Lacroix du Maine cite cette dame pour avoir composé plusieurs *Ballades et Rondeaux*, dont Geufroi-Thori fait, dit-il, mention dans son Champ-Fleury. Il paraît qu'elle vécut sous le règne de Louis XII.

ANUND, roi de Suède au 7e siècle, fut un prince juste et généreux dans un temps où le pays qu'il gouvernait ne connaissait d'autre loi que la force et l'injustice. Il vengea la mort de son père, assassiné par des rebelles. Il commença à civiliser la Suède, la défricha en mettant le feu aux immenses forêts dont elle était couverte, donna des terres aux habitans laborieux, et commença à faire fleurir l'agriculture. Il périt d'accident dans un voyage.

ANUND II (Jacob), roi de Suède, succéda, en 1024, à son père Olaüs, premier roi chrétien. Il ne contribua pas peu aux progrès du christianisme. Il périt en 1035 dans une guerre qu'il avait entreprise contre Canut-le-Riche, roi de Danemarck et d'Angleterre.

ANVARY, poète persan. *Voyez* Anwery.

ANVILLE (de la Rochefoucault, duc d'), chef d'escadre de la marine de France, né au commencement du 18e siècle. Il eut, en 1745, le commandement d'une flotte de quatorze vaisseaux de ligne, destinés à ruiner la colonie anglaise d'Annapolis, et à reprendre Louisbourg. Son expédition ne réussit point : une violente tempête dispersa sa flotte, dont partie périt ; le reste tomba au pouvoir de l'ennemi. Il mourut à cette époque, accablé de chagrins, sur la terre hospitalière dont il voulait faire la conquête.

ANVILLE (Jean-Baptiste-Bourguignon d'), premier géographe du roi, secrétaire du duc d'Orléans, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, né à Paris le 11 juillet 1697, mort dans la même ville le 28 janvier 1782, fut aussi estimé pour la douceur et la simplicité de ses mœurs que pour ses connaissances. Il sembla né pour la géographie, comme on nait orateur et poète. Une carte géographique tombée par hasard dans ses mains, lorsqu'il n'avait que douze ans, détermina sa vocation. Dans ses classes, il tra-

fait des sphères et des cartes. En lisant Quinte-Curce, ce n'étaient pas les exploits d'Alexandre qu'il cherchait, c'étaient les lieux de ses combats et de ses victoires. Son enthousiasme pour la géographie la lui faisait mettre au premier rang des connaissances humaines. Il ne pouvait, d'après cette idée, que s'estimer un peu trop ; mais on lui pardonnait cet amour propre, parce qu'il était naïf, et qu'il avait travaillé quinze heures par jour pendant cinquante ans pour mériter l'estime du public. Un des objets les plus importans dont il se soit occupé, fut de déterminer la longueur des mesures itinéraires des anciens, et de les comparer avec celles des modernes. Ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est sa sagacité à éclaircir un point si obscur et sèmé de tant de difficultés. Ses cartes, qui sont en grand nombre, sont encore plus recherchées que celles de Sanson et de Delisle, parce qu'il a profité de toutes les découvertes nouvelles, et qu'il joignait à une mémoire immense un esprit juste et méthodique. Parmi ses cartes, on doit distinguer les quatorze qu'il fit pour l'*Histoire ancienne* de Rollin ; les douze pour l'*Histoire Romaine*, de Rollin et Crévier, et les cinq qu'il fit pour l'*Histoire des empereurs*, de Crévier. Son *Atlas*, d'ailleurs très-estimé, est composé de cartes qui doivent être collées l'une à la suite de l'autre, de façon que, pour connaître les limitrophes de la précédente, il faut l'avoir en même temps sous les yeux; ce qui est peu commode. Au temps de la dispute méthodique des savans sur la figure de la terre, d'Anville crut pouvoir la déterminer d'après ses observations géographiques; mais ayant bientôt reconnu par les mesures prises au pôle, qu'il s'était trompé, il avoua que c'était dans les cieux qu'on devait connaître notre planète. Ce n'est qu'à l'âge de 78 ans que d'Anville fut admis à l'Académie des sciences : il est vrai que cette compagnie n'avait qu'une seule place de géographe; mais celui-ci eût bien mérité une exception. On lui doit aussi plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : I. *Géographie ancienne abrégée*, 1768, 3 vol. in-12, et 1782, in-fol. En joignant à ce bon livre les cartes de l'auteur pour le Monde ancien, on a un cours complet et exact de la géographie ancienne. II. *Traité des Mesures itinéraires anciennes et modernes*, 1769, in-8°, ouvrage excellent, et qui a demandé beaucoup de recherches et de savoir. III. *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, 1747, in-8°, le plus rare ouvrage de l'auteur. IV. *Mémoire sur l'Egypte ancienne et moderne, suivi d'une description du golfe arabique*, 1766, in-4°. C'est ce qu'on a de plus approfondi sur cette partie de la géographie. V. *États formés en Europe après la chute de l'empire romain en occident*, 1771, in-4° : livre nécessaire pour lire avec fruit l'histoire depuis le 5e siècle jusqu'au 12e. VI. *Notice de l'ancienne Gaule tirée des monumens romains*, 1760, in-4°. L'auteur se renferme dans la durée de la domination romaine dans les Gaules ; il ne traite point, dans cette notice très-estimée, des temps postérieurs et du moyen âge. Il faut joindre à cette notice : *Eclaircissemens géographiques sur l'ancienne Gaule*, 1745, in-12.

VII. *Proposition d'une mesure de la Terre, dont il résulte une diminution considérable vers sa circonférence sur les parallèles*, 1735, in-12. VIII. *Mesure conjecturale de la terre sur l'équateur, en conséquence de l'étendue de la mer du Sud*, 1736, in-12. IX. *Analyse géographique de l'Italie*, 1744, in-4°. X. *Eclaircissemens sur la carte du Canada*, in-4°, 1755. XI. *Mémoires sur la carte des côtes de la Grèce*, 1751, in-4°. XII. *L'empire turc considéré dans son établissement et ses accroissemens*, 1772, in-12. XIII. *L'empire de Russie considéré dans son origine et ses accroissemens*, 1772, in-12. XIV. *Mémoires sur la Chine*, 1776, in-8°. XV. Des *Mémoires sur la mer Caspienne, sur le cours de l'Euphrate et du Tigre, sur la Mésopotamie et l'Irak;* plusieurs autres savans écrits insérés parmi ceux de l'Académie des inscriptions. M. de Manne, héritier de d'Anville, a publié en 1802, Paris, in-8°, une notice très-détaillée des ouvrages de d'Anville, précédée de son éloge par M. Dacier, dans laquelle il propose une nouvelle édition de tous les ouvrages de ce savant géographe, en 6 vol. in-4° et 62 cartes. Depuis, M. de Manne a fait imprimer à l'imprimerie royale les deux premiers volumes de cette édition. On trouve dans cette notice la liste raisonnée de 211 cartes composées par d'Anville, et le catalogue de quarante-un ouvrages détachés et imprimés, du même auteur, y compris cinq Mémoires insérés dans le Recueil de l'Académie des incriptions. Condorcet a aussi composé l'éloge de d'Anville; on le trouve dans les Mémoires de l'Académie des sciences; mais il est moins intéressant que celui de M. Dacier. (*Voyez* le tome XLV des Mémoires de l'Académie des inscriptions, pag. 160, Histoire.) D'Anville était frère du célèbre graveur Gravelot, qui, comme lui, n'avait pas voulu s'accommoder du nom de Bourguignon. Il était marié, mais il ne laissa que des filles.

ANWERY, surnommé le roi de Khorasan, non pas qu'il fût prince, mais parce qu'il devint le premier poète de son pays. Il était encore au collége lorsqu'il présenta une pièce au sultan Sangiar, qui se l'attacha. Raschidi était son rival. Ces deux poètes furent, pendant quelque temps, de deux partis opposés. Anwery était au camp de Sangiar lorsqu'il assiégeait Atsiz, gouverneur, puis sultan des Kouaresmiens, avec lesquels Raschidi s'était enfermé. Pendant que les deux sultans donnaient et repoussaient des assauts, les deux versificateurs se battaient à leur manière, se décochant l'un à l'autre des vers attachés au bout d'une flèche. Ce poète était en même temps astrologue; mais ses prédictions ne lui valurent pas autant que ses vers: ses ennemis s'en servirent pour lui faire perdre l'amitié du sultan; et il fut obligé de se retirer dans la ville de Balke, où il mourut l'an 1200 de J.-C. Ce versificateur retrancha de la poésie persane les libertés qu'elle se permettait contre le bon goût et les mœurs. Il n'y a, à proprement parler, que deux ses poèmes qui aient été imprimés. Le premier est une élégie fort belle sur la captivité du sultan Sandjar. Le texte de ce petit poème a été publié, avec une excellente tra-

duction en vers anglais, par le capitaine Kirk Patrick, qui a fait insérer cet intéressant travail dans l'Asiatik Miscellany, tom. 1er, publié à Calcutta, in-4°, 1785-86. L'autre poème est un éloge de Maudoud-ben-Zengury, traduit en allemand en octaves, par madame Chézy. Cette élégante traduction se trouve dans le second nº des *Mines de l'Orient*, journal de littérature orientale, imprimé à Vienne, sous les auspices de M. le comte Rzewuski.

ANYSIS, ancien roi d'Egypte, détrôné par Sabacos, roi d'Ethiopie, se cacha pendant cinquante ans dans des marais, pour éviter la colère du vainqueur. Ce dernier, ayant quitté l'Egypte, il vint reprendre ses états.

ANYSTYUS (COSME), poète latin, est auteur de 4 livres de poèmes, publiés à Naples en 1533, in-4°.

ANYTA, nom d'une Grecque, dont on trouve des vers dans le recueil intitulé : *Carmina novem poëtarum fœminarum*. Anvers, 1568, in-8° ; réimprimés à Hambourg, 1734, in-4°. Dans cette dernière édition, il n'y a que huit poètes, parce que Sapho est imprimée séparément, Londres, 1733, in-4°. A ces deux volumes on en joint un troisième : *Mulierum Græcarum quæ oratione prosâ usæ sunt Fragmenta et Elogia*, græc. et lat. Gottingue, 1739, in-4°. Ces trois volumes ont été donnés par J. Chrétien Wolff.

ANYTUS, fils d'Anthemius, était corroyeur à Athènes. Il paraît que les occupations de son état ne l'empêchaient pas de se mêler des affaires publiques ; car, dans la 4e olympiade, ses concitoyens le chargèrent de conduire trente vaisseaux au secours de Pylos, dont les Lacédémoniens faisaient le siége. Mais ayant manqué l'expédition, il fut soupçonné de trahison, et le peuple lui fit faire son procès. A force d'argent, il corrompit les juges, et gagna sa cause. On citait ce trait comme le premier de ce genre qui eût eu lieu à Athènes. On croit qu'Anytus fut un des accusateurs de Socrate.

AOD, jeune homme de la tribu de Benjamin, plein de courage et d'adresse, entreprit de délivrer les Israëlites, qui gémissaient sous la servitude d'Eglon, roi des Moabites. Ayant été envoyé vers ce roi par ses concitoyens, pour lui porter le tribut annuel que les Israëlites lui payaient depuis dix-huit ans, il profita de cette circonstance, et lui témoigna qu'il avait un secret important à lui révéler. Resté seul avec lui, il lui enfonça dans le ventre une dague à deux tranchans, d'une coudée de long. Il retourna aussitôt vers les Israëlites, qui prirent les armes, et taillèrent en pièces les Moabites ; il en périt 10,000 dans cette journée. Il fut élu juge du peuple qu'il avait délivré, vers l'an 1443 avant J.-C.

APACZAI (JEAN), savant, né en Transylvanie au 17e siècle. Il alla étudier les langues orientales, la théologie et la philosophie à Utrecht, et revint dans sa patrie, où il professa avec distinction. Sa prédilection pour la philosophie de Descartes dont il était partisan, faillit lui coûter la vie. Il mourut en 1659, et a laissé : I. *Dissertatio continens introductionem ad philosophiam sacram*. Utrecht, 1660. II. *Magyar encyclopediat*. Utrecht, 1653. III. *Magyar Logica* (logiq. en hongr.) Weissemburg, 1656. IV. *Oratio de studio sapientiæ*. Utrecht, 1655. V. *Dissertatio de Politica*. Clausembourg, 1658, et quelques manuscrits.

APAFFI. *Voyez* Abaffi.

APAMÉ, fille d'Artabaze, gouverneur de la Bactriane, fut mariée avec Seleucus, l'un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, qui donna le nom de sa femme à plusieurs villes, dont la plus célèbre est en Syrie. — Il y a eu une autre Apamé, fille d'Antiochus Soter et de Stratonice, qui eut pour mari Magas, roi de Cyrène.

APCHON (Claude-Marc-Antoine d'), né à Montbrison, en Forez, prit dans sa jeunesse le parti des armes, et le quitta bientôt pour embrasser l'état ecclésiastique. Nommé évêque de Dijon, puis archevêque d'Auch, il vint mourir à Paris, en 1783, à l'âge de 60 ans. La vie entière de ce prélat fut consacrée à la bienfaisance et à l'exercice de toutes les vertus utiles; les pauvres trouvèrent toujours en lui un soutien, et les infortunés un consolateur. Lorsqu'il prit possession de son archevêché, une épizootie cruelle avait ravagé toute la contrée; il répara les maux de la nature en faisant don aux cultivateurs de sept mille bêtes à cornes. Quand il était encore à Dijon, un incendie ayant éclaté dans une maison, deux enfans se trouvèrent exposés à périr dans les flammes: d'Apchon invita les ouvriers à les secourir, il promit deux cents louis à celui d'entre eux qui les sauverait; personne n'osant s'y exposer, l'évêque fait apporter une échelle, s'enveloppe d'un drap mouillé, entre lui-même par une fenêtre, pénètre à travers les flammes, et reparaît avec les deux enfans sur ses épaules, un moment avant que la maison écroule: ensuite il donna à ces deux enfans la somme promise. Le vœu que des ames sensibles avaient émis de voir ce trait sublime exposé dans un tableau, et prendre la place de celui du juge de Cambyse, a été rempli. On l'a vu à l'exposition de 1819. Dans une émeute populaire occasionnée par la famine à Dijon, on se porta à des excès que la sévérité des lois et la force des armes ne pouvaient réprimer. La seule présence de l'évêque calma tous les esprits, et dans un instant tout rentra dans l'ordre. On a de ce prélat si respectable d'excellentes *Instructions pastorales*, etc.

APEGHA (Malakia), historien d'Arménie, qui vivait vers la fin du 13[e] siècle; il a laissé une *Histoire de l'invasion des Tartares en Arménie*, dans laquelle il donne de grands détails sur ces peuples, aussi bien que sur les autres nations qui, à cette époque, étaient répandues sur toute la surface de l'Arménie et de l'Asie mineure; cette histoire s'étend jusqu'à l'an 1272, de l'ère arménienne 720. Malakia Apegha était moine et disciple de Makhitar'Goltchen, célèbre docteur du 12[e] siècle.

APEL (Jean), écrivain célèbre et jurisconsulte, né à Nuremberg en 1486, et mort dans cette dernière ville en 1536, contemporain de Luther, un des professeurs de l'université de Wittemberg qui coopérèrent à la réformation. Parmi ses nombreux écrits on distingue: I. Sa *Methodica dialectica ratio ad jurisprudentiam accommodata*, Norimb., 1535, in-4°. Cet ouvrage est un traité du droit romain, et une sorte de logique juridique. II. *Defensio Jo. Apelli pro suo conjugio, cum præf. Lutheri*, Wittemberg, 1523, in-4°. C'est l'apologie de son mariage, qu'il adressa au prince évêque de Wurz-

bourg, dont il était un des conseillers. On cite encore son *Brachylogus juris civilis, sive corpus legum*, ouvrage qu'on croyait être du 6e siècle, et qu'on attribuait à l'empereur Justinien.

. APELBOOM (D'), né dans les Ommelandes, à deux ou trois lieues de Groningue, mort vers 1780, fort pauvre. On a de lui : I. *Ovidius in Nederlanden* (Ovide aux Pays-Bas), poème, Amsterdam, 1752, in-8°. II. *Leisbet Van Walterinden*. III. *Jacoba Van Beyeren* (Jacqueline de Bavière). IV. Une *Épître aux gens de lettres*. V. *Épître aux mânes de Joost Van Ven Wondel*. VI. Des *Poésies anacréontiques*.

APELLE, peintre célèbre, fils de Pithius, et élève de Pamphile, était de l'île de Cos. Alexandre-le-Grand, sous lequel il vivait, ne voulut être peint que de sa main : il joignit aux récompenses dont il le combla des marques d'amitié encore plus flatteuses. En effet, Apelles effaça tous les peintres qui l'avaient devancé, et il excella dans toutes les parties de son art; mais il se fit remarquer surtout par une grace inimitable, et par la pureté, l'élégance et le choix des formes. Ses talens supérieurs, soutenus par sa politesse et ses manières douces et insinuantes, le rendirent fort agréable au conquérant macédonien, qui ne dédaignait pas d'aller souvent chez lui pour jouir des charmes de sa conversation, et pour le voir travailler. Après la mort de ce prince, Apelles, retiré dans les états de Ptolémée, roi d'Égypte, fut accusé d'avoir conspiré contre ce monarque. Il allait être condamné à mort, malgré son innocence, si l'un des complices ne se fût avoué coupable, et n'eût déchargé Apelles de toute accusation. Ce grand homme, ne trouvant que des chagrins en Égypte, se retira à Éphèse. Ce fut là qu'il peignit son fameux tableau de la *Calomnie*, le chef-d'œuvre de l'antiquité. Pline le naturaliste, qui a parlé en détail des ouvrages d'Apelles, admirait encore *le portrait d'Antigone*, fait de profil, pour cacher un côté du visage de ce prince, qui avait perdu un œil; *celui de Vénus sortant de la mer*; *ceux d'Alexandre, de la Victoire, de la Fortune, et celui d'un cheval* si bien imité, que des cavales hennissaient en le voyant, si l'on en croit les Anciens, qui mêlent souvent la fable avec l'histoire, surtout quand il s'agit des peintres et des musiciens. Les Anciens plaçaient Apelles à la tête de tous leurs peintres, soit pour la conception de ses tableaux, soit pour les graces de son pinceau. Sa touche était si délicate, qu'à la simple vue de quelques traits tracés sur une toile, Protogènes (*Voyez* ce mot), peintre célèbre de l'île de Rhodes, connut qu'Apelles seul pouvait en être l'auteur. Ce grand artiste ne passait pas un jour sans consacrer quelques instans à son art; le proverbe, *Nulla dies sine lineâ* (aucun jour sans quelque trait), fut fait à son occasion. On dit qu'il exposait ses ouvrages en public, pour mieux en connaître les défauts. Un jour, un cordonnier ayant critiqué les souliers de quelqu'une de ses figures, Apelles corrigea ce défaut sur-le-champ; mais l'ouvrier ayant voulu pousser la censure jusqu'à la jambe, le peintre l'arrêta par cette répartie : *Ne sutor ultrà crepidam*, qui est devenu un proverbe, dont on reconnaît tous

les jours la justesse. — Un peintre se glorifiait devant lui de peindre fort vite. « On s'en aperçoit bien, » lui répondit Apelles. — Un autre artiste lui montrait une Vénus revêtue d'habillemens superbes, et lui demandait, d'un air content, ce qu'il en pensait ? « Je crois, lui dit Apelles, que n'ayant pu la faire belle, tu l'as faite riche. » — Mégabyse, un des satrapes les plus considérables de Perse, eut un jour la curiosité d'aller voir travailler Apelles; mais s'étant avisé fort mal à propos de vouloir raisonner sur la peinture devant ce grand maître de l'art, Apelles, pour l'humilier et le confondre, se contenta de lui dire: « Tandis que tu as gardé le silence, je te croyais bonnement supérieur aux autres hommes, mais depuis que tu as parlé, je te mets au-dessous des enfans qui broyent mes couleurs. » Cet artiste mettait toujours au bas de ses tableaux, quelque achevés qu'ils fussent, *faciebat*, pour marquer par ce mot qu'il ne les croyait pas assez parfaits. Il ne mit le mot *fecit* qu'à trois de ses ouvrages. Le premier fut le *Portrait d'Alexandre-le-Grand, tenant en main la foudre de Jupiter :* ce portrait était si ressemblant qu'on disait : « que l'Alexandre de Philippe était invincible, et celui d'Apelles inimitable. » Ce tableau fut vendu, dit-on, un boisseau de pièces d'or. Le second tableau représentait *Vénus endormie*; dans le troisième, il avait peint *cette même divinité sortant du sein des mers.* Apelles trouva le moyen d'adoucir le trop grand éclat des couleurs naturelles, en les mêlant avec du talc ou avec une espèce de craie. Ce fut le premier peintre physionomiste, et qui s'attacha à faire connaître l'âge, les mœurs et les inclinations de ses personnages. Comme il ne pouvait nommer à Ptolémée un homme dont il lui parlait, il le lui fit sur-le-champ connaître en le figurant avec le simple trait d'un charbon. Apelles mourut à Cos, sa patrie, en travaillant à une Vénus qui devait être son chef-d'œuvre, mais qui ne fut point achevée. Pline a fait le dénombrement des tableaux de ce peintre célèbre, dont quelques-uns se vendirent cent talens. (Barthélemy évaluait le talent à 5,400 liv.) Apelles n'employait, comme tous les peintres anciens, que quatre couleurs; mais il inventa une espèce d'encaustique, formée d'un mélange de cire et d'huile de pétrole, qui les rendait plus douces, plus moellenses, et les mettait à l'abri de l'altération de la poussière et du temps. Reynolds a prouvé que ce vernis différait peu des nôtres. Il rendait justice aux talens des autres peintres; il disait qu'Asclépiodore le surpassait dans les proportions, et Amphion dans l'ordonnance. Apelles avait écrit *trois Traités sur son art*, qui existaient encore du temps de Pline, mais ils ne nous sont point parvenus. On ignore l'année de sa mort. Sa réputation avait commencé l'an 332 avant J.-C.

APELLES, hérétique du 2ᵉ siècle, disciple de Marcion, répandit ses erreurs vers l'an 145 de J.-C. Il n'admettait qu'un seul principe, éternel et nécessaire, qui avait donné à un ange de feu le soin de créer notre monde; mais comme ce créateur était mauvais, son ouvrage l'était aussi. Il rejetait les livres de Moïse et des prophètes. Il disait que Jésus-Christ s'était formé un corps de toutes

les parties des lieux par lesquels il avait passé en descendant, et il ajoutait, qu'en remontant, il avait rendu à chaque ciel ce qu'il en avait pris. Comme Marcion, il condamnait le mariage, et rejetait l'autorité de l'ancien Testament. Ce novateur avait composé un grand nombre d'ouvrages sur sa doctrine ; aucun n'est venu jusqu'à nous.

APELLES, acteur tragique de Rome, qui fut quelque temps en faveur auprès de Caligula, mais qui perdit ses bonnes graces pour avoir balancé sur la question de l'empereur : « Quel était le plus grand de Jupiter ou de lui ? » Quelques-uns nous assurent qu'il fut cruellement battu de verges, et d'autres, que l'empereur le fit seulement mettre aux fers, et ordonna que de temps en temps on le fit tourner sur une roue.

APELLICON, de Téos, philosophe péripatéticien, connu dans l'antiquité par le talent qu'il avait de se procurer des livres. Il est un de ceux auxquels nous devons la conservation des livres d'Aristote. Quand sa bourse ne lui permettait pas d'en faire l'acquisition, il les dérobait. Ce fut lui qui achet.. ..ivres d'Aristote de quelques ignorans, héritiers de Nélée, à qui Théophraste, en mourant, les avait laissés. Ceux-ci les avaient cachés dans une caverne où ils restèrent pendant cent trente ans, et où l'humidité et les vers les endommagèrent beaucoup. Apellicon voulut réparer les lacunes ; mais comme il n'avait pas le génie de l'auteur qu'il suppléait, il y mit beaucoup d'inepties. Ce bibliomane mourut à Athènes. Il s'était lié avec Athénion, tyran de cette ville, qui lui donna des troupes pour aller piller les trésors du temple d'Apollon dans l'île de Délos. Le gouverneur romain l'ayant surpris et battu, il fut fort heureux d'échapper à la mort par la fuite. Lorsque Sylla se rendit maître d'Athènes, il s'empara de la bibliothèque d'Apellicon, et la fit transporter à Rome. Apellicon avait écrit un ouvrage pour la défense d'Aristote. Tyranion, aussi mauvais grammairien que grand partisan d'Aristote, eut alors occasion de copier les livres de ce philosophe; mais comme ses manuscrits furent confiés à de mauvais copistes, qui ne prenaient pas la peine de les comparer avec les originaux, les livres du précepteur d'Alexandre passèrent à la postérité chargés de mille erreurs.

APELLITES. *Voyez* Apelles, dont ils étaient les disciples.

APER (Marcus), orateur latin, Gaulois de nation, alla jusque dans la Grande-Bretagne, et ensuite à Rome, où il fit admirer son génie et son éloquence. Il fut successivement sénateur, questeur, tribun et préteur. On le croit auteur du *Dialogue des Orateurs* ou *De la corruption de l'éloquence*, attribué autrefois à Tacite ou à Quintilien, et mis à la fin de leurs œuvres. Giry, de l'Académie française, donna en notre langue une traduction de ce Dialogue, Paris, 1630, in-4°, précédée d'une préface de Godeau. Il y a eu plusieurs autres traductions françaises de ce Dialogue; la plus récente est celle de Dureau de la Malle, dans la seconde édition de sa traduction de Tacite, Paris, 1809, 5 vol. in-8°. Il mourut vers l'an 85 de J.-C.

APER (Arius), l'un des principaux officiers de l'armée romaine, tua l'empereur Numérien, pour se faire élire à sa place, et fut bientôt assassiné lui-même par

Dioclétien, l'an 284. *Voy.* DIOCLÉTIEN.

APHTONIUS, rhéteur et sophiste d'Antioche au 4e siecle. Nous avons de lui: I. Une *Rhétorique* imprimée à Upsal, 1670, in-8°, et dans les Rhéteurs grecs d'Alde Manuce, 1508, 1509 et 1523, 3 vol. in-fol. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1643, avec les notes de Lotiérius. II. Quelques *Fables* imprimées avec celles d'Ésope, à Venise, Alde, 1505, in-fol., et à Francfort, 1610, in-8°, avec fig.

APIANUS (PIERRE). Ce savant professeur de mathématiques à Ingolstadt, né en 1495, à Leysnick de Misnie, se nommait Pierre Bienewitz: il latinisa et changea son nom, selon la coutume du temps: il fut élevé à Rochlitz; ensuite il se retira à Ingolstadt, où il mourut le 21 avril 1551. Ses principaux ouvrages sont: I. *Cosmographia.* Cet ouvrage a été souvent réimprimé; la première édition est de 1524. Les autres sont de Paris, 1553, in-4°; d'Anvers, 1540, in-4°; *idem*, 1564, in-4°; *idem*, 1584, in-4°; en italien, Anvers, 1575, in-4°; en hollandais, 1592, in-4°; en allemand, 1598, in-4°; en français, 1544, in-4°, etc. L'empereur Charles V, à qui l'auteur avait donné des leçons d'astronomie, fut si content de cet ouvrage, qu'il donna à Apianus une récompense de trois mille écus d'or, et l'anoblit. Ce savant excellait *dans la construction des instrumens de mathématiques;* il en inventa plusieurs. II. *Astronomicum Cæsareum*, Ingolstadt, 1540, format d'atlas. Cet ouvrage est dédié à Charles-Quint et à son frère Ferdinand. Son objet est de substituer les instrumens aux tables astronomiques, pour trouver en tout temps la position des astres, et toutes les circonstances des éclipses: invention que Kepler appelle malheureuse. Dans le privilége de ce livre, on voit la liste des ouvrages qu'Apianus se proposait de publier, tels que les Éphémérides de 1534 à 1570, des Livres d'arithmétique et d'algèbre, des Almanachs avec des prédictions, les Œuvres de Ptolémée en grec et en latin; ceux d'Asoph, ancien astronome. Des écrits sur les éclipses et des cartes géographiques. Il n'y est nullement question de l'ouvrage intitulé: *Inscriptiones S. S. vetustatis*, Ingolstadt, 1534, qu'on lui attribue, non plus que de celui qui a pour titre: *Tabulæ directionum profectionumque*, Wittemberg, 1606, que l'on croit être de Regio-Montanus.

APIANUS (PHILIPPE), fils du précédent, et aussi habile que son père, naquit à Ingolstadt, l'an 1531, et mourut à Tubinge en l'an 1589. Nous avons de lui un *Traité des cadrans solaires;* un autre sur *l'Utilité du cylindre; des Tables géographiques*, Ingolstadt, 1568, in-fol. On distingue surtout sa *Bavariæ descriptio geographica*, Monach., 1566, in-fol. grav. en bois. Pour les noms des lieux, Apianus se servait d'une sorte de stéréot pes métalliques. Charles-Quint prenait plaisir à s'entretenir avec lui. Apianus était valétudinaire, et sa mauvaise santé lui inspira le dessein d'étudier la médecine, qu'il cultiva avec succès.

APIARIUS, prêtre de Sicca, ville d'Afrique, excommunié par Urbain, son évêque, se pourvut devant le pape Zozime, qui le reçut à sa communion. Les évê-

ques africains s'assemblèrent en concile à Carthage, en 419. Les légats de Zozime, qui y assistèrent, alléguèrent les canons de Nicée, pour appuyer les appellations faites d'un simple évêque au souverain pontife; mais on reconnut que ces canons n'étaient point de ce concile général. Le pape Célestin rétablit, malgré cette décision, le prêtre Apiarius, et le renvoya en Afrique en 426. Les évêques africains, assemblés en concile, s'opposèrent à ce rétablissement; et Apiarius ayant confessé ses fautes, ils confirmèrent sa condamnation. C'est faussement que quelques écrivains ont prétendu que les évêques d'Afrique contestaient alors le droit d'appel au Saint Siége; ils étaient mécontens des légats qui avaient paru trop favorables à Apiarius. Ils prièrent Célestin de ne pas recevoir trop facilement ces sortes d'appel, « demande, dit l'abbé Bérault, qui fait une nouvelle preuve de leur soumission quant au fond du droit.

APICATA, femme de Séjan, ne partagea point les vices ni les crimes de son époux; aussi en fut-elle répudiée. Ses vertus la firent chérir des Romains, et Tibère lui-même, en proscrivant Séjan et toute sa famille, n'osa comprendre Apicata dans l'ordre de proscription. Cette mère infortunée, voyant les corps de ses fils égorgés, écrivit une lettre à Tibère, où elle lui reprocha ses cruautés, et se donna ensuite la mort.

APICELLA (Luc-Matthieu), savant docteur en droit à Salerne, dans le 17me siècle, a laissé entre autres ouvrages, *Le gardien des Pauvres*, un Traité, *de Remissione debitorum et de Cessione bonorum*.

APICIUS. Il y a eu trois Romains de ce nom, tous trois fameux, non par leur génie, mais par l'art de raffiner la bonne chère. Le premier vivait sous Sylla; le second, le plus célèbre de tous, publia un Traité *de Obsoniis et Condimentis, sive de arte coquinariâ, libri X*, Amsterdam, 1709, in-8°. Pline l'appelle *nepotum omnium altissimus gurges*. Il fut l'inventeur *des gâteaux qui portaient son nom*, et le chef d'une académie de gourmandise, renouvelée de nos jours par la société des gastronomes. Après avoir fait des dépenses prodigieuses pour sa bouche, ayant examiné l'état de ses affaires, et voyant qu'il ne lui restait que 250,000 liv., et que ce revenu ne pourrait jamais suffire à son appétit, il s'empoisonna sous l'empereur Tibère. Le troisième, contemporain de Trajan, se signala par l'invention d'un secret *pour conserver les huîtres dans leur fraîcheur*. Il en envoya à cet empereur dans le pays des Parthes, éloigné de la mer de plusieurs journées. De nos jours, l'art des Apicius a trouvé de nombreux disciples et d'habiles professeurs. Plusieurs ont tracé des préceptes certains qui assureront à la postérité la plus reculée l'héritage de leurs découvertes et de leurs travaux. Un de nos plus aimables poëtes, M. Berchoux, a traité dans son poëme de la *Gastronomie*, d'une manière fort gaie, ce sujet qui, jusque-là n'avait pas paru comporter des détails aussi agréables.

APINUS (Jean-Louis), né en 1668, dans le comté de Hohenloé en Franconie, étudia la médecine à Altorf, où il fut reçu docteur en 1691; en 1694, nommé

médecin de la ville d'Hersbruck, il se fit agréger au collége de cette ville. En 1702, il obtint la chaire de physiologie et de chirurgie dans l'université d'Altorf, où il mourut le 28 octobre 1703. On a de lui : I. *Febris epidemicæ, anno 1694 et 1695, in Noricæ ditionis oppido Herspruccensi grassari deprehensæ historica Relatio*, 1697, in 8°. II. *Fasciculus dissertationum academicarum*, Altorfii, 1718, in-8°.

APINUS (Sigismond-Jacques), fils du précédent, savant distingué, né à Hersbruck en 1693, murt en 1732, a laissé entre autres ouvrages : I. *Dissertationes de intellectu puro; de regulâ Lesbiâ*, Altdorf, 1715, in-4°; *De variis discendi methodis, memoriâ causâ inventis; observationes de loricis linteis Veterum*, ibid., 1719, in-4°.

APION, grammairien, né à Oasis, ville d'Égypte. Les habitans d'Alexandrie le nommèrent chef de l'ambassade qu'ils envoyèrent à Caligula pour se plaindre des Juifs, l'an 40 de J.-C. Le député insista beaucoup sur le refus que faisaient les Juifs de consacrer des images à cet empereur, et de jurer par son nom. Apion composa une *Histoire d'Égypte*, suivie d'un Traité *contre le peuple hébreu*, dans lequel il employait toutes sortes d'armes pour les battre. L'historien Josephe le réfuta avec beaucoup d'éloquence. Tibère appelait ce savant, *Cymbalum mundi*, et il méritait bien ce titre. C'était un vrai déclamateur, qui ne s'attachait qu'à des minuties, et qui les soutenait avec autant de fracas que les choses les plus importantes. Apion s'étant moqué de la circoncision, il fut contraint par une maladie de s'y soumettre; mais par une punition divine, dit Josephe, il mourut peu de temps après, des suites de l'opération. Le temps a fait justice de ses ouvrages.

APOCAUQUE ou Apocauchus, protovestiaire de l'empire d'Orient en 1341, d'une fortune au-dessous de la médiocre, s'éleva aux premières dignités de l'empire à Constantinople, sous l'empereur Andronic-le-Jeune, et la minorité de Jean Paléologue son fils. Cet homme obscur commença par être sous-commis dans les finances; mais par la souplesse de son génie, il parvint jusqu'à pouvoir affermer lui-même quelques revenus de l'empire. S'insinuant tous les jours de plus en plus dans les bonnes graces d'Andronic, il fut successivement questeur, gouverneur de la cour et de l'empereur, et grand-duc; enfin tout ce que pouvait être un particulier qui ne voyait au-dessus de lui que le trône. Le prince qui l'élevait si haut, loin de l'estimer, ne le regardait que comme un misérable, et une ame vile et méprisable. Apocauque abusa de son crédit : on lui imputa la plus grande parties des calamités publiques. Voulant se venger de ses ennemis, il faisait bâtir de nouvelles prisons. Comme il en faisait bâtir une plus grande que les autres, et qu'il en pressait les travaux, les prisonniers conçurent tout à coup le dessein de se défaire de lui. L'un d'eux, nommé *Raoul*, brisant ses fers : « Il est temps, dit-il, que le ciel venge les crimes que tu as commis, et qu'il prévienne ceux que tu peux commettre. Je vais périr avec toi, ou devenir le libérateur de l'empire; » et à l'instant il lui déchargea plusieurs coups, et, secondé des autres prisonniers,

il le tua l'an 1345. Mais sa mort fut cruellement vengée; à cette nouvelle, l'impératrice Anne de Savoie, permet à la veuve d'Apocauque de tirer des coupables le châtiment qu'elle voudra leur imposer. Cette femme furieuse, rassemble des matelots, les enivre, leur distribue de l'argent, leur communique sa rage et les conduit à la prison, où elle-même dirige le plus affreux massacre. Nicéphore Grégoras en fait le plus horrible récit. Le fils, gouverneur de Thessalonique, n'eut pas un sort plus heureux que son père. Il fut pris dans une sédition excitée à Thessalonique, jeté du haut des murailles de la ville, et un matelot lui coupa la tête qu'on promena dans toutes les rues.

APOLLINAIRE (Saint), disciple de Saint Pierre, fut le premier évêque de Ravennes. Saint Pierre Chrysologue, son successeur dans le même siége, a publié son éloge, et le pape Honorius, en 630, fonda à Rome une église sous l'invocation de Saint Apollinaire.

APOLLINAIRE (Claude), évêque d'Hiéraple en Phrygie, présenta, vers 177, à Marc-Aurèle, une apologie pour les chrétiens. Elle réunissait deux choses qui se rencontrent rarement, la vérité et l'éloquence. C'est dans cette apologie qu'est rappelé le miracle de la légion mélitine, toute composée de chretiens, et auxquels il avait dû le salut de son armée dans la guerre contre les Quades. Il avait fait d'autres *Traités contre les hérétiques de son temps; cinq livres contre les Païens; deux contre les Juifs; deux de la vérité, contre Julien,* où il combattait, par la raison seule, les fausses idées du paganisme sur la Divinité; *des Commentaires sur plusieurs livres de l'ancien Testament,* dont il y a des extraits dans les recueils intitulés: *Catenæ Patrum.*

APOLLINAIRE (l'Ancien), professa d'abord la rhétorique à Beryte, puis à Laodicée. Après la mort de sa femme, il reçut l'ordre de prêtrise. Il composa: I. Une *Grammaire* ou une *Rhétorique,* dont les exemples étaient imités des auteurs païens, et d'une manière conforme à l'esprit de l'Évangile. II. *Les livres historiques de l'ancien Testament,* jusqu'au règne de Saül, mis en vers héroïques. III. *Les quatre Évangiles en forme de dialogue.* IV *Trente livres contre Julien,* et d'autres ouvrages dans le même esprit, qui avaient pour but de suppléer à ceux que cet empereur avait défendu de mettre entre les mains des chrétiens, qu'il ne voulait pas qu'on instruisît dans les belles-lettres.

APOLLINAIRE, fils d'Apollinaire l'Ancien, évêque de Laodicée en Syrie, avança, sur la personne de Jésus-Christ, des opinions qui furent condamnées par l'Église. Il les puisa dans les principes de la philosophie pythagoricienne, qui suppose à l'homme une ame qui raisonne, et qui est une pure intelligence, incapable d'éprouver l'agitation des passions, et une ame incapable de raisonner, et qui est purement sensible. Apollinaire eut beaucoup de disciples, appelés Apollinaristes, qui ajoutèrent de nouvelles hérésies à celles de leur maître. Saint Athanase condamna ses erreurs dans le concile d'Alexandrie en 362, et les conciles de Rome de 377, et d'Antioche en 378, l'anathématisèrent, et il fut définiti-

vement condamné dans le concile œcuménique de 381. Il mourut vers ce temps, en persistant dans son hérésie. Il est auteur de plusieurs ouvrages en vers et en prose, sacrés et profanes. Nous avons dans la Bibliothèque des Pères, son ***Interprétation des Psaumes, en vers,*** qui contient des sentimens erronés sur J.-C. Elle a aussi été imprimée séparément à Paris en 1552 et 1613, in-8°. On trouve dans les Œuvres de Saint Grégoire de Nazianze une ***Tragédie de Jésus-Christ souffrant,*** qu'on croit être de lui. Il avait composé ces pièces, de concert avec son père, afin que les chrétiens pussent se passer des auteurs profanes pour apprendre les belles-lettres. Il prit Ménandre pour modèle dans ses *Comédies*, Euripide dans ses *Tragédies*, et Pindare dans ses *Odes;* mais il resta loin de ses modèles.

APOLLINAIRE (C. Sulpicius Apollinaris), grammairien, qui naquit, dit-on, à Carthage, au 2me siècle, est auteur, selon quelques savans, *des sommaires en vers* placés au devant des comédies de Terence. On a les six vers qu'il composa sur l'ordre que Virgile avait donné de brûler l'Énéide.

> Infelix alia cecidit prope Pergamon igne
> Et pene est alia Troja cremata rogo, etc.

On lui attribue encore quelques autres écrits. Il eut pour successeur, dans sa profession, Pertinax, qui fut depuis empereur.

APOLLINAIRE Sidoine. *Voy.* Sidonius Apollinarius.

APOLLINE ou **APOLLONIE** (Sainte), vierge et martyre d'Alexandrie, reçut tant de coups sur le visage, que toutes les dents lui tombèrent. Elle se jeta elle-même eu milieu des flammes qu'on lui préparait, où elle rendit son ame au Seigneur, vers l'an 248 de J.-C. Une ancienne église de Rome porte son nom.

APOLLODORE, tyran de Cassandrée, autrement Potidée, fut un des hommes les plus cruels qui aient existé. Il était parvenu au trône en conspirant contre la liberté publique, et pour s'assurer de la fidélité de ses complices, il les invita à un repas, et il fit servir, sans qu'ils le sussent, les entrailles d'un jeune homme qu'il avait égorgé, et en leur faisant boire son sang mêlé dans du vin rouge. Il fit périr tous ceux dont les biens excitaient sa cupidité. Son plus grand plaisir était de voir couler le sang; il jouissait surtout de ce spectacle lorsqu'il était ivre. Il fit égorger ainsi beaucoup de malheureux, pour satisfaire cet affreux penchant. Antigone Gonatas délivra la terre de ce monstre. Il fit brûler vives, ses deux filles sous ses yeux, le fit écorcher vif, et précipiter dans une chaudière d'eau bouillante.

APOLLODORE, naturaliste et savant médecin de l'antiquité, dont parlent Strabon, Pline et surtout Athénée. Il était né à Lemnos, cent ans environ avant J.-C. Il y a eu dans l'antiquité d'autres médecins de ce nom.

APOLLODORE, célèbre grammairien d'Athènes, qui vivait dans la 158me, olympiade, environ 150 ans avant notre ère. Il était, suivant Suidas, fils d'Asclépiades, avait étudié la philosophie sous Panætius, et la grammaire, sous le célèbre Aristarque. Il inventa le *Mètre* nommé triambique. Pline dit que sa grande célébrité détermina l'assemblée des Amphictyons à lui décerner les honneurs publics. Il avait composé un grand

nombre d'ouvrages, dont M. Heyne a publié les titres et quelques fragmens. (*Voy.* ses éditions de la Bibliothèque d'Appollodore.) Les principaux étaient un *Traité des Dieux* en 20 vol. au moins, un *Commentaire en 12 livres, sur le catalogue des vaisseaux d'Homère*, et une *Chronique en vers iambiques, qui comprenait l'histoire des Athéniens jusqu'au retour des Héraclides*. Il faut y joindre l'ouvrage intitulé *la Bibliothèque d'Apollodore*. Plusieurs savans modernes pensent néanmoins que ce dernier ouvrage n'est pas de cet écrivain, et leur doute est fondé sur le silence des Anciens, qui ont souvent cité les ouvrages d'Apollodore sans faire mention de celui-ci. Quelques-uns ont cru aussi que cette *Bibliothèque* était le même ouvrage que le *Traité des Dieux*. Photius est le premier auteur, dont l'époque soit connue, qui ait attribué à Apollodore la *Bibliothèque*. Cet ouvrage, qui est parvenu jusqu'à nous, était rempli de fautes qu'on ne peut attribuer à un grammairien aussi savant qu'Apollodore. Ces fautes nombreuses, que les différens éditeurs ont fait successivement disparaître, et dont on a accusé les copistes, ont fait penser à Tanneguy Le Febvre que cet ouvrage n'était qu'un abrégé de celui d'Apollodore. M. Clavier, qui l'a traduit récemment en français, croit cette conjecture très-fondée, et la fortifie par plusieurs raisons. La première édition de la Bibliothèque d'Apollodore fut donnée à Rome, en 1550, par Ægius Spolétinus, avec une traduction latine et des notes. Jean Commelin en donna une seconde édition à Heidelberg en 1599; on la trouve aussi dans un recueil des Mythologues grecs et latins, de 1608. Tanneguy Le Febvre la fit réimprimer, in-8°, en 1661, et y ajouta de nouvelles notes. Cette dernière édition fut réimprimée, en 1675, dans un recueil de Mithologues, intitulé *Historiæ poeticæ scriptores*. Le savant Thomas Galé y fit des notes et un discours préliminaire. Il y eut quelques autres éditions, qui sont peu estimées. Le premier qui ait donné un travail complet sur Apollodore a été M. Heyne, qui publia à Gottingue, en 1782, le texte de cet auteur, et y joignit, en 1783, un commentaire rempli d'érudition; ce qui forme 4 vol. in-8°. Le même auteur a donné, en 1803, une nouvelle édition de la Bibliothèque d'Apollodore, en 2 vol. in-8°, avec quelques augmentations, et une disposition nouvelle des matières. On ne connaît que deux traductions françaises de la Bibliothèque d'Apollodore. Passerat en fit une qui ne fut publiée que plusieurs années après sa mort. Elle parut en 1605, in-12. Enfin M. Clavier, membre de la cour de justice criminelle séante à Paris, a publié de cet ouvrage une nouvelle traduction française, en 1805, 2 vol. in-8°, avec le texte en regard; elle est enrichie de notes curieuses et savantes qui composent seules le second volume. La Bibliothèque d'Apollodore est la plus ancienne compilation qui nous soit parvenue sur la mythologie et l'histoire héroïque de la Grèce. M. Clavier, dans sa traduction, a suivi la marche ordinaire; il a rendu les noms propres des divinités de la Grèce, par les noms propres des divinités romaines ou latines qui leur sont analogues.

Quelques archéologes penseront que les noms propres ne doivent jamais être changés dans une traduction.

APOLLODORE, peintre d'Athènes, fut le premier qui orna des graces du coloris les plus belles parties du corps humain, et qui peignit la nature avec ses agrémens. Il fut le premier aussi qui détacha sur la toile, les pieds et les mains des figures, qui avant lui n'étaient représentés qu'en bloc. Il fit ainsi dans la peinture ce que Dédale avait fait pour la sculpture. Ses tableaux les plus remarquables étaient : *Un prêtre en prières devant une idole, et un Ajax frappé de la foudre.* Il avait écrit *un Traité sur les règles de la peinture.* Xeuxis, son disciple, l'éclipsa. Il vivait vers l'an 439 avant J.-C.

APOLLODORE, philosophe de la secte d'Épicure, qui vivait du temps de Cicéron, fut le maître de Zénon. Selon Diogène de Laërce, il a composé une *Vie d'Épicure.*

APOLLODORE, de Damas, architecte célèbre, dirigea le pont de pierre que Trajan fit construire sur le Danube, l'an 102 de J.-C. Ce pont élevé dans la Basse-Hongrie, et dont il reste encore quelques piles, avait vingt-une arches, larges de 170 pieds, 300 pieds de hauteur, et près d'une demi-lieue d'étendue. Adrien le fit détruire, non par haine pour Apollodore, mais dans la crainte que les barbares ne profitassent de son ouvrage pour pénétrer sur les terres de l'empire. Ce fut aussi sous la direction de cet architecte que fut faite à Rome la grande place Trajane, au milieu de laquelle on éleva une colonne qui supportait la statue de Trajan, tenant un globe d'or dans sa main droite. On a prétendu que les cendres de cet empereur, modèle des rois, furent placées dans ce globe. Apollodore fit bâtir la basilique Ulpiane, un odéon, une bibliothèque publique, des thermes et des aqueducs. Il répara et embellit le grand cirque. Adrien fit mourir ce célèbre artiste, vers l'an 130 de J.-C., pour se venger de ce qu'un jour, comme Trajan s'entretenait avec Apollodore sur quelque édifice, cet architecte dit à Adrien, qui se mêlait de dire son avis : « Allez peindre vos citrouilles » ; c'était un genre de peinture auquel Adrien s'occupait alors. Apollodore, apparemment peu civil et trop sincère, eut encore l'imprudence de critiquer le temple de Vénus, qui était un des ouvrages d'Adrien. « Le temple n'est pas assez dégagé, écrivit-il à cet empereur; il est trop bas, et les statues des déesses sont trop grandes : si elles veulent se lever pour sortir, elles ne le pourront pas. » On trouve dans les *Veteres mathematici*, Paris, 1693, in-fol., la *Poliorcetica* d'Apollodore.

APOLLODORE, sculpteur à Athènes, contemporain de Lysippe, vécut vers la 111ᵉ olympiade; il fut surnommé *l'insensé*, parce qu'il brisait tous ses modèles travaillés avec le plus grand soin, dès qu'ils ne repondaient pas à l'idéal de perfection qu'il s'était formé.

APOLLODORE, de Géla, en Sicile, avait composé un grand nombre de comédies. Térence lui doit son *Phormion* et son *Hécyre.* — Il parait d'après Suidas, qu'il y a eu encore un autre poète comique de ce nom, né à Athènes, et auteur de 47 pièces. Il y a un petit traité de Scipion Tetti sur les Apollodores.

APOLLON (Apollos), Juif originaire d'Alexandrie, possédait le talent de l'éloquence. Etant arrivé à Ephèse pendant l'absence de Saint Paul, il parla hardiment dans la synagogue, et montra que Jésus était le Christ. Aquila et Priscille l'ayant ouï, le retirèrent chez eux, et l'on croit que ce fut alors qu'il reçut le baptême, l'an 54 de J.-C. Quelque temps après, étant allé à Corinthe, il y fit beaucoup de bruit, et convainquit les Juifs par les Écritures. Mais l'attachement de ses disciples pour lui, causa presque un schisme: les uns disant, je suis à Paul; d'autres, je suis à Apollon; et d'autres, je suis à Céphas. Cependant cette division n'empêcha pas que Paul et Apollon ne fussent unis dans un même esprit par les liens de la charité.

APOLLONIAS. *Voyez* Apollonis.

APOLLONIDES, médecin de l'île de Cos, vécut long-temps avec honneur à la cour d'Artaxercès. Il avait guéri d'une blessure dangereuse, Megabyse, gendre de Xerxès. Devenu amoureux d'Amytis, sœur de ce prince, et veuve de Megabyse, il lui persuada qu'elle ne pouvait guérir de quelques indispositions dont elle se plaignait qu'en suivant son penchant à l'amour; et il fut un de ses amans. Les excès de la princesse l'ayant fait tomber dans le marasme, le médecin s'éloigna d'elle. Il ne fit par là qu'avancer sa perte. Amestris, mère d'Amytis, obtint qu'on lui livrât Apollonides, lui fit souffrir divers suplices pendant deux mois, et enfin le fit enterrer vif le jour même de la mort de sa fille.

APOLLONIDES de Nicée, vivait du temps de Tibère, à qui il a dédié un de ses ouvrages; peut-être celui *sur les mensonges de l'Histoire*, cité par le grammairien Apollonius, et par l'auteur de la vie d'Aratus. Diogène-Laërce, Harpocration en ont aussi parlé. Mais on lit chez l'auteur de la vie d'Aratus, Ἀπολλωνίδης ὁ Κηφεὺς; Brukey suppose que c'est par altération et qu'il faut lire Νικαιεὺς. —Il y a eu d'autres Apollonides, et entre autres, un historien et géographe qui avait écrit un *Traité de l'ambassade de Demosthènes*, et une *Description des côtes de l'Europe*. On trouve dans l'Anthologie plusieurs de ses épigrammes.

APOLLONIE. *Voy.* Apolline.

APOLLONIS, née à Cyzique, d'une famille peu distinguée, eut le bonheur de plaire à Attale, roi de Pergame, qui l'épousa. Sa vertu, sa bonté, sa modestie, lui gagnèrent le cœur de son époux. Apollonis demeura veuve, l'an 198 avant J.-C., avec quatre fils. Cette princesse remerciait souvent les Dieux, non de l'avoir placée sur un des trônes de l'Asie, mais de ce qu'elle jouissait, avant de descendre au tombeau, du plaisir de voir la concorde si bien établie parmi ses enfans, que ses trois jeunes fils faisaient la fonction de gardes auprès de leur aîné. Ses fils conservèrent pour elle un inviolable attachement, et lui en donnèrent souvent des preuves. Après sa mort, ils lui érigèrent un temple à Cyzique, sur les colonnes duquel étaient placées dix-neuf tablettes sculptées en bas-relief, qui représentaient les traits les plus touchans de la mythologie, relatifs à la piété filiale. Sur ces tablettes on lisait des inscriptions en vers, qui nous ont été conservés dans le manuscrit de

l'Anthologie du Vatican, maintenant à la Bibliothèque royale, et qui ont été publiés par M. Jacob, dans le second volume de l'ouvrage intitulé : *Exercitationes criticæ in scriptores veteres*, Leipsick, 1797, in-8°.

APOLLONIUS, un des lieutenans d'Antiochus Epiphanes, fut chargé par ce prince de détruire Jérusalem, commission qu'il exécuta avec une affreuse cruauté. Après avoir massacré les habitans, il brûla la ville et éleva une citadelle sur ses ruines. Antiochus l'avait précédemment chargé d'une ambassade à Rome. Il remplit sa mission avec un grand succès, l'an 173 avant J.-C.

APOLLONIUS, de Perge en Pamphylie, florissait sous le règne de Ptolémée Evergète ; il composa plusieurs *Traités sur les mathématiques*. Nous n'avons plus d'entiers que les huit livres des *Sections coniques*, dont il donna le premier la théorie. Cet ouvrage a été traduit et commenté bien des fois par les Modernes (*voyez* ECCHELLENSIS, MAUROLICO), auxquels cet ancien a fourni beaucoup de lumières. La meilleure édition de ce livre est celle d'Oxford, en 1770, in-fol. Les savans n'eurent d'abord que les quatre premiers livres de cet ouvrage, jusqu'en 1658. Ce fut en cette année que Jean-Alphonse Borelli trouva dans la bibliothèque de Médicis, les quatre derniers, et Barrow publia le tout à Londres, 1675, in-fol., qui fut réimprimé à Oxford en 1710, in-fol., avec des commentaires. Robert Simpson en a publié une nouvelle édition. Apollonius florissait sous le règne de Ptolémée Evergète, roi d'Egypte, l'an 244 avant J.-C. Cardan, dans son traité *de Subtilitate*, lui donne la septième place parmi les philosophes; d'autres l'ont appelé l'égal d'Archimède. Sans le comparer à Archimède, on peut avancer qu'il est l'un des quatre auteurs que nous devons regarder comme les pères des sciences mathématiques, et qui, selon l'ordre chronologique, sont : Euclide, Archimède, Appollonius et Diophante. Appollonius avait encore composé d'autres ouvrages, dont il ne nous reste que des fragmens, qui ont été insérés dans les *Collections mathématiques de Pappus*. Ces ouvrages sont : I. *De sectione rationis, lib. II, ex arabico Ms. latino versi*, Oxford, 1706, in-8°. II. *Locorum planorum libri duo, restituti à Rob. Simson, Glascow*, 1749, in-4°. III. *Inclinationum libri duo*, gr. et lat., *restituti à Sam. Horsley*, Oxford, 1770, in-4°. IV. *Apollonii de tactionibus quæ supersunt*, Gotha, 1795, in-8°. V. *De sectione spatii*. VI. *De sectione determinatâ*. Il ne reste presque plus rien de ces deux derniers ouvrages.

APOLLONIUS, de Rhodes, naquit à Alexandrie, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, environ 276 ans avant l'ère vulgaire. Il fut disciple de Callimaque, poète célèbre, et protégé du roi d'Egypte. Apollonius se livra à la poésie, et publia son *Poëme sur l'expédition des Argonautes*. Les productions d'Apollonius excitèrent contre lui l'envie et les satires de ses rivaux. Son maître Callimaque fut de leur nombre, et il paraît qu'il ne borna point sa jalousie à des traits satiriques. Il persécuta Apollonius, qui se vit forcé de fuir sa patrie et de chercher un asile dans l'île de Rhodes, où il professa la littérature, retoucha son-

poème, et reçut des habitans, satisfaits de ses talens, le titre de *citoyen de Rhodes*, surnom qu'il a toujours conservé depuis. Il avait passé dans cette île une grande partie de sa vie, lorsque ses concitoyens d'Alexandrie, sans doute après la mort de Callimaque, dont il avait été disciple, l'invitèrent à revenir s'établir parmi eux; il ne résista point à de telles instances, il revit avec joie sa patrie, et y fut accueilli par ceux mêmes qui avaient contribué à sa persécution. Bientôt la mort d'Eratosthènes laissa vacante la place honorable de bibliothécaire d'Alexandrie : il fut appelé à la remplir; mais il n'en jouit pas long-temps, et mourut à l'âge de 90 ans, vers la 14ᵉ année du règne de Ptolémée Epiphanes. Son poème ***sur l'expédition des Argonautes***, en quatre chants, doit être rangé parmi les productions inférieures en ce genre. Sa composition était douce et aisée. Les manuscrits qui sont parvenus de ce poème étaient remplis de fautes qui ont été en partie corrigées dans les dix éditions qu'on en a publiées. On en a donné une édition à Leyde en 1641, Elzevirs, avec des commentaires. Rich. Fr. Phil. Brunck en a donné une excellente à Strasbourg, 1780, in-8°. Jean Schaw en avait donné une à Oxford en 1777, 2 v. in-4°, dont le principal mérite est la beauté du papier et des caractères. M. Beck en a aussi donné une fort bonne édition en 1797 et années suivantes. Les éditions les plus belles et les plus rares sont celles qui ont été données à Venise, par les Aldes, en 1521, in-8°, et à Paris en 1541, *ibid.* M. Caussin, professeur au collége de France, a donné une fort bonne traduction française d'Apollonius de Rhodes, sous le titre de *l'Expédition des Argonautes*, ou conquête de la Toison-d'Or, Paris, 1802. Ce traducteur se montre seulement un peu trop engoué de son original. Si les poètes n'y trouvent ni l'élévation, ni les grandes images d'Homère, les archéologues y puiseront des notions instructives sur la mythologie et sur les rits des Anciens. Apollonius a été traduit en anglais par Green et Fawkes, et, en italien, par le cardinal Flangini, 2 vol. in-4°, Rome, 1791.

APOLLONIUS, de la ville d'Alabande dans l'Asie mineure, alla professer la rhétorique à Rhodes. Il forma deux des plus célèbres orateurs romains, Cicéron et Jules-César. Il était lui-même un grand maître d'éloquence, et fut un maître de rhétorique très-célèbre, au jugement de Suétone. Quoiqu'il tirât un salaire de ses auditeurs, cependant il ne souffrait pas que ceux en qui il ne connaissait aucun talent pour l'art oratoire, perdissent leur temps à l'écouter; il les avertissait de se retirer, en leur assignant l'art auquel ils pouvaient s'appliquer avec succès.

APOLLONIUS, de Tyanes, bourg de Cappadoce, naquit quelques années avant J.-C. La philosophie de Pythagore le charma dès son enfance, et il en fit profession toute sa vie. Il ne se nourrissait que de légumes, s'abstenait du vin et des femmes, donnait son bien aux pauvres, vivait dans les temples, et instruisait les hommes avec une douceur mêlée de force. Apollonius vivant de cette manière, et ne parlant que par sentences pleines d'emphase et d'obscurité, dut faire impression sur le vulgaire, que les dehors sé-

duisent toujours. Tout le monde le suivait ; les artisans même quittaient leurs métiers; les villes lui envoyaient des députés ; les oracles chantaient ses louanges, apparemment, afin que ce sophiste chantât les leurs à son tour. Il se fit partout des disciples, conversa avec les brachmanes des Indes, les mages des Perses, les gymnosophistes d'Égypte, et s'en fit admirer. A Ninive, à Éphèse, à Smyrne, à Athènes, à Corinthe, et dans d'autres villes de la Grèce, Apollonius parut en précepteur du genre humain, condamnant les spectacles, visitant les temples, corrigeant les mœurs, et prêchant la réforme de tous les abus. A Rome, où il était venu pour voir de près, disait-il, quel animal c'était qu'un tyran, il parla avec beaucoup de force contre les bains. Il se mit bientôt à faire de prétendus miracles. Ayant rencontré le convoi funèbre d'une jeune fille de famille consulaire, il s'approche du lit sur lequel on la portait, la touche, dit quelques paroles tout bas; et la fille qu'on croyait morte s'éveille, et retourne à la maison de son père. Ses parens offrirent une grande somme à l'opérateur; mais il répondit qu'il la donnait en dot à la jeune fille. — Il y eut une éclipse de soleil, accompagnée de tonnerre : Apollonius regarda le ciel, et dit d'un ton prophétique : « Quelque chose de grand arrivera, et n'arrivera pas. » Trois jours après, la foudre tomba sur la table de Néron, et renversa la coupe qu'il portait à sa bouche. Le peuple ne manqua pas de croire qu'Apollonius avait voulu dire qu'il s'en faudrait peu que l'empereur ne fût frappé. L'empereur Vespasien qui le connut en Egypte, où il cherchait à établir son pouvoir, sachant ce que valait Apollonius sur l'esprit du vulgaire, le prit pour auxiliaire, et le consultait comme une espèce d'oracle. Apollonius lui donnait de son côté des conseils avec toute la liberté que pouvait permettre sa réputation, sa philosophie, et le beau don de lire dans l'avenir. Il avait déjà usé de cette liberté dans d'autres cours. Néron ayant un jour chanté en plein théâtre dans les jeux publics, Tigelin demande à Apollonius ce qu'il pensait de Néron. — « J'en pense beaucoup plus honorablement que vous, répond-il; vous le croyez digne de chanter, et moi de se taire. » — Le roi de Babylone lui demandait un moyen pour régner sûrement ; Apollonius lui répondit : « Ayez beaucoup d'amis et peu de confidens. » — Un eunuque ayant été surpris avec une concubine du même roi, le prince voulut savoir d'Apollonius comment il devait punir le coupable ? « En lui laissant la vie », dit Apollonius; et comme le roi paraissait surpris de cette réponse, il ajouta : « S'il vit, son amour fera son supplice. » — Apollonius fut accusé de magie sous Domitien. Ce prince ordonna qu'on lui coupât les cheveux et la barbe. « Je n'attendais pas, dit Apollonius en riant, que mes cheveux et les poils de ma barbe dussent courir quelque risque dans cette affaire. » L'empereur, irrité de cette raillerie, commanda qu'on lui mît les fers aux pieds et aux mains, et qu'on le menât en prison. « Si je suis magicien, ajouta Apollonius, comment viendrez-vous à bout de m'enchaîner ? » Un espion du prince étant venu le trouver en prison, et feignant de plaindre son sort, lui demanda

comment ses jambes pouvaient supporter les entraves qui les serraient? » Je n'en sais rien, répondit Apollonius, mon esprit est ailleurs. » Il mourut quelque temps après, vers la fin du premier siècle, l'an 98 ou 99. On lui dressa des statues et on lui rendit des honneurs divins. Il fut respecté par Néron, honoré par Vespasien, qui l'admit à son conseil. Lampridius atteste que l'empereur Alexandre Sévère avait dans son oratoire, parmi les portraits du Christ, d'Abraham et d'Orphée, placé celui d'Apollonius. Vopiscus, dans la vie d'Aurélien, dit que cet empereur projeta la destruction de la ville de Tyanes, qu'il en fut détourné par Apollonius, lequel lui apparut et lui donna des conseils salutaires. Cet historien en parle avec la plus grande vénération. « Ancien philosophe, dit-il, vrai ami des dieux, sa doctrine, sa sagesse, lui ont acquis la plus grande célébrité; on devrait l'honorer comme un être supérieur à l'humanité...... Fut-il jamais un mortel plus vénérable, plus saint, plus sublime, plus divin? Il a rendu la vie à des mortels; il a fait et dit des choses qui passent les bornes des facultés humaines. Qui voudra les connaître, doit lire les écrivains grecs qui les ont consignées dans sa vie. Pour moi, si je prolonge ma carrière, je publierai, sous les auspices d'un homme aussi grand, les actions qui l'ont illustré: non que sa mémoire, pour être plus révérée, ait besoin de ma plume; mais afin de contribuer à répandre parmi les hommes la connaissance de ce qui est digne de leur admiration. » Jusqu'au 5ᵉ siècle, même chez les chrétiens, sa réputation et le profond respect qu'elle inspirait se sont soutenus. Léon, ministre du roi des Visigoths, invita Sidoine Apollinaire, évêque d'Auvergne, à lui traduire la vie du philosophe Apollonius, écrite par Philostrate. L'évêque choisit l'exemplaire le plus correct, sur lequel il fit sa traduction, et l'envoya au ministre, par une lettre, dans laquelle il fait l'éloge le plus honorable de ce philosophe, et parle de ses actions et de ses vertus avec admiration. Mais il dit que pour être parfait, il ne lui manquait que d'être chrétien. Il paraît que ses disciples, voulant rehausser son mérite, l'ont dégradé, et lui ont attiré les titres d'*imposteur* et de *fourbe*, en lui attribuant faussement des prophéties et des miracles. Un nommé Damis, le fidèle compagnon d'Apollonius, écrivit sa vie, et depuis, Philostrate qui vivait 200 ans après lui: on la trouve dans les Œuvres de ce dernier, ainsi que quelques Lettres qu'il attribue à son héros. Elle est sous ce titre: *Philostrat. quæ supersunt omnia, Apollonii Thyanensis epistolæ, gr. lat.* Lipsiæ, 1709, in-fol. Le scepticisme a souvent comparé les actes d'Apollonius à la vie toute miraculeuse de J.-C.: tandis que son histoire repose sur des documens qui ne sont point authentiques et sur des traditions populaires, celle du Sauveur du monde a passé tant de fois par l'examen le plus rigoureux, qu'il semble superflu de revenir sur une question dont la décision est confirmée par l'opinion de dix-huit siècles. « Tandis que Paul, dit l'abbé Bérault prêchait avec éclat le nom de J.-C., l'enfer voulait opposer un rival, non-seulement à l'apôtre, mais à son adorable

» maître. Il sortit tout à coup de » Tyanes en Cappadoce, un homme » extraordinaire, le plus illustre » suppôt de la philosophie profane » et du paganisme, comme aussi » le plus propre à leur donner du » crédit. » Et, après avoir rapporté les tours de force du charlatan, il ajoute : « Quoi qu'il en soit du » fond des choses, le prophète du » paganisme ne put tenir devant » l'apôtre de J.-C., dans le même » temps et les mêmes provinces. » L'œuvre de Dieu, dont Paul était » chargé, subsiste après plus de 17 » siècles; au lieu qu'après deux siè- » cles seulement, on se souvenait » à peine d'Apollonius. » Nous ajouterons une seule réflexion. Les disciples d'Apollonius l'abandonnèrent successivement et à plusieurs reprises; les disciples de J.-C. lui restèrent, excepté Judas qui se pendit de désespoir, fidèlement attachés, multiplièrent d'une manière étonnante en peu d'années, et versèrent leur sang pour soutenir la doctrine et la vérité de ce qu'ils avaient vu. *La vie d'Apollonius*, par Philostrate, avec les commentaires donnés en anglais par Ch. Blonuto, a été traduite en français, Berlin, 1774, 4 vol. in-12. Il ne nous reste de ses écrits, que son *Apologie à Domitien*, en quatre-vingt-quatre épîtres. Eilhard Commelin les publia en 1601, en grec et en latin, avec les lettres d'Anacharsis, d'Euripide et d'Hippocrate. Elles ont aussi été insérées dans les *Epistolia* d'Étienne, en 1517.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, vint à Rome, à la prière d'Antonin, pour être précepteur de Marc-Aurèle, fils adoptif de ce prince. Dès que l'empereur le sut arrivé, il lui envoya dire qu'il l'attendait avec impatience. Apollonius répondit insolemment : « Que c'était au disciple à venir trouver le maître, et non pas au maître à aller au devant du disciple. » — Antonin répondit en souriant : « Qu'il était bien étrange qu'Apollonius, arrivé à Rome, trouvât le chemin de son logis au palais plus long que celui de Chalcis à Rome » ; et sur-le-champ ce prince lui envoya Marc-Aurèle, qui profita de ses leçons. L'ouvrage que nous avons de cet empereur contient l'éloge de son maître. — On compte encore deux autres APOLLONIUS, l'un stoïcien, natif de Nysée dans l'Attique, et disciple de Panætius; l'autre, péripatéticien, et presque contemporain d'Adraste.

APOLLONIUS, sophiste, fils d'Archisius, grammairien d'Alexandrie, né en cette ville, vivait sous le règne d'Auguste, était disciple de Dydime, et s'est fait connaître vers la fin de la république romaine, ou sous les premiers empereurs, par son *Lexicon græcum Iliadis et Odysseæ*, dont Villoison a donné la première édition avec la traduction latine, à Paris, 1773, 2 vol. in-4°; ouvrage fort utile pour l'intelligence d'Homère, et qui a beaucoup de rapport à celui d'Hésychius. Herman Tollius en a donné une édition moins somptueuse à Leyde, chez Luchtmans, en 1788, 1 v. in-8° de 852 pag. Il en a retranché la traduction latine et les modèles de paléographie grecque que Villoison avait fait graver à grands frais. Il a ajouté de savantes notes à celles du premier éditeur.

APOLLONIUS, d'Alexandrie, père d'Hérodien, historien grec, fils de Mnésithée, florissait sous les règnes d'Adrien et d'Antonin-le-Pieux. Il était si pauvre que,

n'ayant pas de quoi acheter des tablettes, il écrivit ses ouvrages sur des coquilles. On le surnomma *Dyscole*, c'est-à-dire le difficile, plutôt à cause de son caractère, que l'indigence avait aigri, qu'à cause de son style qui n'est point difficile à entendre; il mourut à Alexandrie, dans le Bruchium, quartier de la ville où les rois d'Égypte entretenaient un grand nombre de savans. Hérodianus son fils, étudia sous lui, et devint aussi un très-habile grammairien. Apollonius a fait: I. *Quatre livres sur la Syntaxe*, imprimés à Francfort, 1590, in-4°; ils se trouvent en grec dans la grammaire de Théodore, d'Alde, 1595, in-fol. C'est l'un des ouvrages les plus philosophiques que les Grecs aient produits sur leur langue; Apollonius dit qu'il l'a composé avec tout le soin dont il était capable; et, suivant Vossius le grammairien, Priscien en avait fait sa lecture favorite. Cependant, quelques-uns prétendent que cet ouvrage n'est pas d'Apollonius-Dyscole, quoiqu'il porte son nom. M. Teucher en a donné une nouvelle édition, avec des notes qui sont, dit-on, peu importantes, Leips., 1792, in-8°. Ce n'est guère qu'une réimpression de l'édition de Meursius. La meilleure édition est celle de Frédéric Sylburge, avec la trad. latine d'Æm. Portus *cum notis*, Francof. 1590, in-4°. La bibliothèque royale de Paris possède trois ouvrages inédits d'Apollonius, que M. Bast se propose de publier. HÉRODIEN, célèbre grammairien, était fils d'Apollonius Dyscole. Un autre APOLLONIUS fut également chargé d'enseigner la philosophie à Verus. Dans la vie d'Adrien, par Spartien, il est fait mention d'un APOLLONIUS, surnommé *Syriusplatonicus;* il était de Syrie, philosophe platonicien, et auteur d'un ouvrage dans lequel il avait inséré un oracle, rendu dans le temple de Jupiter vainqueur. Cet oracle annonçait qu'Adrien serait bientôt élevé au trône impérial. II. *Historiæ commentitiæ*, græc. lat., publiées par Jean Meursius, Leyde, 1620, in-4°. L. C. Valckenaer (in. not. ad. X. Eidyll. Théocr., p. 206), cite deux opuscules inédits d'Apollonius-Dyscole, qui sont à Paris dans la bibliothèque du Roi, où Ruhnkenius en a pris une copie. Il les dit *optimarum rerum plenos*. L'un est intitulé Ἀντωνυμίαι. Is. Vossius en avait pris des extraits, publiés par J. F. Reitz à la suite du traité de Maittaire, *de Dialectis ling. gr.*, à La Haye, 1738. L'intitulé de l'autre est: περὶ ἐπιῤῥημάτων. *Voy.* ibid., p. 276 et p. 301.

APOLLONIUS DE RHODES *et* TAURISCUS, étaient natifs de Tralles en Lydie, et fils d'Artémidore, dont ils gravaient toujours le nom sur leurs ouvrages. Ils eurent pour maître Ménécrate. Suivant Pline, ils furent les auteurs du fameux *groupe qui représente Zétus et Amphion, attachant Dircé aux cornes d'un taureau furieux, pour venger leur mère Antiope, qu'elle avait persécutée.* Antiope et un jeune pâtre assistent au supplice de Dircé. On appelle ce groupe le *Taureau Farnèse*, nom du palais où il était placé: tout, jusqu'aux cornes, est du même bloc. On voit cependant que l'auteur a moins voulu, dans ce chef-d'œuvre, se donner le mérite de la difficulté vaincue, que rassembler dans sa composition toutes les beautés dont elle était

susceptible. Ses figures sont élégantes et parfaitement posées; mais elles sont trop isolées, en sorte que les masses de lumière et d'ombre ne sont pas assez liées par les demi-teintes. Il paraîtrait par là que les statuaires anciens ne s'attachaient pas assez à combiner les effets de lumière. Par la superbe exécution de ce chef-d'œuvre, on croit qu'Apollonius et son frère, vivaient immédiatement après le temps d'Alexandre. Ils y avaient inscrit leurs noms; mais on ne les y a pas retrouvés.

APOLLONIUS, sculpteur athénien, fils de Nestor. Il est l'auteur d'une superbe *statue d'Hercule*, dont il ne reste plus qu'un fragment admirable, connu des artistes sous le nom du *Torse du Belvédère*. Jules II le fit placer au jardin du Vatican, ainsi que l'Apollon et le Laocoon. Il y a servi long-temps aux études des plus grands maîtres, tels que les Michel-Ange, les Raphaël, les Carrache. Il n'existe pas de sculptures antiques d'un plus grand style. Ce précieux reste a été découvert vers la fin du 15e siècle, près du théâtre de Pompée, aujourd'hui *Campo di fiore*, ce qui fait croire, ainsi que la forme de l'inscription gravée sur le rocher, qu'Apollonius florissait du temps de Pompée. Winkelmann assure qu'il vivait peu de temps après Alexandre-le-Grand.

APOLLONIUS (LÆVINUS), né dans un village entre Bruges et Gand, voyageur du quinzième siècle, mort aux îles Canaries. Il a publié deux ouvrages historiques, qui furent recherchés dans le 16e siècle. Le premier est la *Narration du Voyage des Français à la Floride*, 1568, in-8°; le second est une *Histoire du Pérou*, imprimée en latin à Anvers, 1567, in-8°.

APOLLONIUS, peintre, maître d'André Taffi, qui vint à Venise sur le bruit que quelques peintres grecs avaient été appelés dans cette ville. Cet Apollonius est mort sur la fin du 14e siècle.

APOLLONIUS COLLATIUS. *Voyez* COLLATIUS.

APOLLONIUS (GUILLAUME), ministre luthérien, né à Middelbourg, au commencement du 17e siècle, a laissé : *Disputationes de lege Dei*, Middelb. 1655, in-12. C'était un redoutable controversiste. Il a traité surtout des limites du pouvoir souverain dans les matières ecclésiastiques.

APOLLOPHANES, médecin d'Antiochus III, surnommé *le Grand*, roi de Syrie, était un des premiers disciples d'Érasistrate. Il florissait environ trois cents ans avant J.-C. Il gagna l'amitié et la confiance d'Antiochus, dont il était médecin, par une action des plus courageuses. Le peuple était accablé des concussions et des violences d'Hermias, ministre du roi, et personne n'osait porter au monarque les plaintes de son peuple; Apollophanes seul eut le courage de le faire, et le ministre coupable fut puni de mort. Apollophanes quitta la cour, après la mort d'Antiochus, et alla fonder à Smyrne, une école d'Érasistratéens, qui florissait encore du temps de Strabon.

APOLLOS. *Voyez* APOLLO.

APOLLOS (SAINT), solitaire d'Italie, fonda un monastère où plus de cinq cents religieux se mirent sous sa règle. Il avait 80 ans, l'an 393, temps où Saint Pétrone, évêque de Bologne, vint le visiter.

APONIUS, auteur ecclésiasti-

que du 7e siècle, dont nous avons un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, Fribourg, 1538, in-fol., et dans la Bibliothèque des Pères. C'est une allégorie continuelle, et souvent trop recherchée, des noces de J.-C. avec l'Église. Les commentateurs qui sont venus après lui en ont beaucoup profité.

APONO. *Voy.* ABANO.

APOSTOLIQUES. *Voyez* DULCIN *et* SÉGAREL.

APOSTOLIUS (MICHAEL), vécut dans le 15e siècle, et s'acquit une grande réputation dans les langues anciennes. Il écrivit un *Recueil d'apophtegmes des hommes les plus sages de l'antiquité*, et une *Collection de Proverbes*. Mais on n'a publié que des extraits de ces deux ouvrages; le premier en 1619, et le second en 1638. Le seul de ses ouvrages que l'on connaisse, est *Mich. Apostolii parœmiæ*, gr. lat. *ex versione, et cum notis Pet. Pantini*, Lugd. Bat., Elzevirs, 1619, in-4°.

APOSTOLIUS (ARISTOBULE), fils du précédent, est connu par une pièce de vers ïambiques, qui a pour titre: *Galeomyomachie*, ou combats des chats et des rats, que dans beaucoup d'éditions on trouve à la suite des Fables d'Ésope.

APOSTOOL (SAMUEL), secrétaire anabaptiste. *Voyez* GALEN.

APOTRES, *voyez* leur histoire aux mots PIERRE; ANDRÉ; JACQUES, fils de Zébédée; JEAN, son frère; PHILIPPE; BARTHÉLEMI; THOMAS; MATTHIEU; JACQUES, fils d'Alphée; JUDE ou THADÉE; SIMON; JUDAS Iscariote; MATTHIAS, qui fut élu à sa place; et PAUL, appelé à l'apostolat par J.-C. même, après l'Ascension. On représente ordinairement les douze apôtres avec leurs symboles ou leurs attributs caractéristiques. C'est, pour chacun d'eux, à l'exception de Saint Jean et de Saint Jacques-le-Majeur, la marque de leur dignité, ou l'instrument de leur martyre. Ainsi Saint Pierre a les clefs, en témoignage de sa primauté; Saint Paul, un glaive; Saint André, une croix en sautoir; Saint Jacques-le-Mineur, une perche de foulon; Saint Jean, une coupe, d'où s'envole un serpent ailé; Saint Barthélemi, un couteau; Saint Philippe, un long bâton, dont l'extrémité supérieure se termine en croix; Saint Thomas, une lance; Saint Matthieu, une hache d'armes; Saint Jacques-le-Majeur, un bourdon de pélerin et une gourde; Saint Simon, une scie; Saint Jude, une massue.

APPEL (JACQUES), peintre, né à Amsterdam le 29 novembre 1680. Sa famille ne négligea rien pour son éducation; il donna fort jeune des marques de son inclination pour la peinture; il fut placé chez Timothée de Graëf, paysagiste habile; il entra ensuite chez David Van der Plas. Appel, devenu peintre de portraits et paysagiste, se retira pendant deux ans à la campagne pour peindre toutes les vues en grand et les objets en détail; il y réussit au point qu'à 18 ans on le regarda comme un maître. Il est surprenant combien il avait multiplié le nombre de ses études en aussi peu de temps; ses parens l'invitèrent à retourner à Amsterdam, où ses ouvrages étaient connus; à son arrivée on lui commanda plusieurs paysages. M. Clescord fut le premier qui l'occupa; à son exemple, les curieux ouvrirent un champ très-étendu à la fortune du jeune artiste, qui se maria à 22

ans. Ce fut alors qu'il alla à Sardam pour y peindre les portraits des principaux de la ville ; on lui ordonna aussi quelques tableaux d'histoire et quelques paysages. Après trois années d'absence, il retourna à Amsterdam, où il forma une espèce de manufacture de peinture. Cette entreprise enrichit Appel, qui d'ailleurs ne négligeait point de travailler lui-même. Appel fut toujours occupé à enrichir des salles et des appartemens *de tableaux d'histoire, de paysages, de figures imitant le marbre et la pierre*. Il en finit un grand nombre pour M. Van Schuylemburg, bourgmestre de Harlem, et fit de jolis tableaux de cabinet pour M. Saulvoort; le château de Meremberg est rempli de ses ouvrages, ainsi que plusieurs salons chez d'autres bourgmestres et riches particuliers d'Harlem. Appel a travaillé jusqu'au dernier moment de sa vie avec la même ardeur et la même vivacité. Après avoir bien soupé un soir, on le trouva mort dans son lit le 7 mai 1751. C'était un bon paysagiste, quoique inférieur à Berghem, il composait facilement, il touchait le feuillé de ses arbres avec vérité et variété. Sa couleur est agréable et naturelle.

APPELMAN (Bernard), né à La Haye en 1640. Ce peintre a excellé surtout à représenter des vues d'Italie. Son paysage est de bon goût, ainsi que les figures qu'il y a introduites. On ne sait par quelle fatalité Appelman, estimé un des plus habiles peintres de son temps dans ce genre, fut réduit à peindre la partie du paysage dans les tableaux des autres maîtres, entre autres de Baan, qui employa le pinceau de cet artiste jusqu'à sa mort, arrivée en 1646. Appelman était alors âgé de 46 ans. On voit dans le château de Sœsdick une salle ornée *de paysages, avec des figures* peintes en entier par Appelman, de tout temps vantée par les connaisseurs, et qui suffit pour faire apprécier le mérite de l'auteur.

APPIANO (Jacques d'), tyran de Pise, parvint à s'emparer de l'autorité dans cette ville, en faisant massacrer Pierre Gambacorti, seigneur de Pise, au parti duquel il était attaché depuis son enfance, et dont il était le chancelier perpétuel. Cet événement arriva en 1392. Appiano ne se contenta pas du meurtre de son ami, il fit empoisonner ses deux fils qu'il avait fait jeter dans les prisons. Jacques conserva le pouvoir jusqu'en 1398 époque de sa mort.

APPIANO (Gérard d'), fils et successeur du précédent, capitaine et seigneur de Pise, voyant qu'il ne pouvait conserver l'autorité dont l'origine était odieuse à ses concitoyens, vendit sa seigneurie pour une redevance de 200,000 florins au duc de Milan, se réservant Piombino et l'île d'Elbe. Il s'y retira en 1399. Sa postérité en a gardé la possession pendant deux siècles, jusqu'à l'époque où elle est passée sous la puissance de Naples.

APPIANO (Jacques), hérita en 1545 des états de son père Jacques V, vécut sous la dépendance de Médicis, et laissa conquérir aux Barbaresques les deux îles de Pianosa et de Monte-Christo qui faisaient partie de sa principauté. Il allait même vendre l'île d'Elbe au grand-duc François, lorsqu'il mourut en 1585. Il laissa deux fils naturels, dont Alexandre, légitimé par l'empe-

reur Charles-Quint, qui en lui donnant l'investiture de la principauté de Piombino, l'obligea de recevoir une garnison espagnole, s'était marié à Isabelle de Mendoça, dont il n'eut pas d'enfans. Peu de temps après il se forma un complot parmi les habitans, qui assassinèrent leur prince, le 28 septembre 1589. La maison d'Appiano ainsi éteinte, la principauté de Piombino fut longtemps au pouvoir des Espagnols, malgré les grands-ducs de Toscane qui voulaient l'acquérir à tout prix. Elle passa successivement dans la maison de Mendoça, dans celle des Ludovisi, et enfin dans celle des Buon Compagni, ducs de Sora. En 1815, le congrès de Vienne, l'a adjugée avec la principauté de Lucques, pour apanage, à Marie-Isabelle de Bourbon, ex-reine d'Étrurie.

APPIEN ou APPIAN, historien et sophiste grec, naquit à Alexandrie, d'une famille distinguée. Il florissait sous Trajan, Adrien et Antonin-le-Pieux, vers l'an 123 de J.-C. Il plaida quelque temps à Rome; puis il eut l'intendance du domaine des empereurs. On a de lui une *Histoire romaine*, composée, non pas année par année, comme celle de Tite-Live, mais nation par nation. Cette méthode, qui a été suivie par Gibbon, présente quelques avantages, mais aussi, a l'inconvénient de détourner le lecteur du sujet principal. Appien, par les renseignemens précieux qu'il renferme, a jeté de grandes lumières sur la géographie de l'empire romain. Cet écrivain décrit les batailles avec une exactitude telle qu'on croit y assister. Ses livres sur les guerres civiles ont donné à connaître une foule de détails curieux qui, sans lui, nous seraient restés inconnus. Cet ouvrage estimé était en vingt-quatre livres, depuis la ruine de Troie jusqu'à Trajan. Il ne nous en reste que ce qui regarde les guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou d'Espagne, d'Annibal, des fragmens de celles d'Illyrie, cinq livres des guerres civiles, et quelques morceaux de plusieurs autres, que Henri de Valois a recueillis. Cette édition, qui est d'Alexandre Tollins, a été entièrement effacée par celle donnée, en 1785, par Jean Schweighæuser, à Leipsick, en 3 vol. in-8°; il en existe une autre d'Amsterdam, en 2 vol. in-8°, 1670. La première version latine qui en a paru, fut imprimée à Venise en 1472, in-fol. Cette version parut près de 80 ans avant l'original grec, dont la première édition due à Charles et Robert Etienne (le premier est seul nommé sur le titre), est de 1551. — Claude de Seyssel (1544) et Odet-Philippe, sieur Desmares (1659) ont traduit Appien en français : elle est rare. Les principales éditions d'Appien sont celles de Ch. Etienne, Paris, 1551, grec, in-fol.; de Henri Etienne, Genève, 1590, gr. lat. in-fol.; de Tollius, Amst., 1670, gr. lat., 2, vol. in-8°. Ces trois éditions sont fautives; la meilleure de toutes est celle qu'a donnée le savant Schweighæuser à Leipsick (Strasbourg), en 1784 et suiv., 3 vol. in-8°, gr. et lat. Teucher en a donné une nouvelle édition, le texte seulement, en 1796, 2 vol. in-8°. La version latine qui a paru à Venise en 1472, in-fol., est fort chère; celle de 1477 de la même ville, in-fol., est fort belle, mais bien moins chère. M. Combe-

Daunou a traduit *les Guerres civiles de la République romaine*, en français, Paris, 1808, 3 vol. in-8°, et Alex. Bracci, en italien, Venise, Alde, 1545, in-8°, la même, revue par Dolci, 1559, 3 vol. in-12, dont le 3ᵉ est de ce dernier; enfin la même, revue par Rucelli, 3 vol. in-8°.

APPIEN (Saint), jeune homme de Lycie, suivait avec zèle les leçons de Saint Pamphile à Césarée en Palestine, lorsque des lettres de l'empereur Galère Maximien y ordonnèrent à tous les citoyens d'offrir des sacrifices publics aux dieux. « Appien, n'ayant pas vingt ans, sortit, dit Eusèbe, sans avoir communiqué son dessein à personne, pas même à nous avec lesquels il demeurait; il pénétra dans le temple, et s'approchant du gouverneur Urbain, le saisit par le bras pour l'empêcher de faire offrande de la victime. » Il fut arrêté aussitôt, et souffrit avec courage les tourmens les plus cruels, le 2 avril 306.

APPION. *Voyez* Apion.

APPIUS CLAUDIUS, chef de la famille Claudia, originaire de la Sabine, vint s'établir à Rome, l'an 250 de Rome (504 ans avant J.-C.), emmenant avec lui dans sa patrie adoptive 5,000 familles qui étaient dans sa dépendance. On lui donna des terres, ainsi qu'à ceux qui l'avaient suivi. Neuf ans après, il fut nommé consul, et a toujours montré une opposition puissante aux plébéiens.

APPIUS CLAUDIUS, fils du précédent, fut fidèle au système que son père avait suivi, et resta constamment attaché aux patriciens. Il parvint au consulat, l'an 283 de la fondation de Rome, et en cette qualité commanda l'armée envoyée contre les Volsques. Son arrière-garde ayant été battue, il saisit cette occasion pour assouvir sa haine contre les plébéiens. Il fit décimer les soldats, mettre à mort les officiers, et battre de verges ceux qui avaient perdu leurs enseignes. Il fut cité devant le tribunal du peuple par ses tribuns; il s'y défendit avec énergie et hauteur. La cause ayant été différée, Appius prévoyant son sort, se donna la mort.

APPIUS CLAUDIUS CRASSINUS, le décemvir. Quoiqu'il fût consul l'an 303 de Rome, il n'en appuya pas moins la loi Terentia, qui changeait la forme du gouvernement, dans l'espoir de faire partie du décemvirat. En effet, il se fit nommer; et ceux qui composaient avec lui cette nouvelle magistrature, étaient presque tous ses créatures. Il abusa étrangement de son autorité. Ses lois tyranniques furent portées jusqu'au nombre de douze. Un grand nombre de familles s'exilèrent volontairement pour éviter le joug du farouche Appius. L'armée découragée se laissa vaincre, et les ennemis de Rome ravagèrent son territoire. Enfin l'abus de la puissance en amena le terme. Appius vit un jour dans la place publique, une jeune fille nommée Virginie, d'une rare beauté, et conçut pour elle une passion violente; elle était fille de Virginius, plébéien considéré dans l'armée. Il ne pouvait l'épouser, puisque selon la 12ᵉ loi, aucune union conjugale ne pouvait avoir lieu entre les patriciens et les plébéiens. Il tenta de la séduire, mais ce moyen ne lui ayant pas réussi (Virginie était fiancée), il la fit enlever par Claudius un de ses cliens, la réclamant comme la fille d'une de ses esclaves. Les parens de la

jeune fille parurent devant le tribunal d'Appius, devant lequel Claudius avait évoqué le jugement de l'affaire. Virginius mandé par son frère, arriva de l'armée, et prouva, jusqu'à l'évidence, que Virginie était sa fille. Appius, plein de confiance en son pouvoir, ordonne à Claudius de s'emparer de son esclave. Alors Virginius la tirant à l'écart, l'entraîne peu à peu vers la boutique d'un boucher, y saisit un couteau, puis se tournant vers elle : « Ma chère fille, dit-il, voici l'unique moyen de conserver ton honneur et ta liberté. Va, Virginie, va rejoindre ta mère et tes aïeux, libre et pure. » A ces mots, il lui enfonça le couteau dans le sein, et le montrant tout ensanglanté à Appius : « C'est par ce sang innocent, s'écria-t-il, que je dévoue ta tête aux dieux infernaux. » Appius ordonna qu'on le saisît, mais Virginius s'enfuit au camp. Il eut bientôt soulevé l'armée au récit de son infortune; elle vint se camper sur le mont Aventin. Alors le sénat convoqué rétablit la puissance consulaire et tribunitienne. Appius fut traîné en prison, où il mourut avant le jour où il devait paraître en jugement. Ce grand événement arriva l'an 305 de Rome (449 ans avant J.-C.).

APPIUS CLAUDIUS, surnommé *Appius Claudius Cæcus* (l'aveugle), ainsi nommé, parce qu'il avait perdu la vue dans sa vieillesse, se rendit célèbre par son éloquence, et surtout pour s'être opposé, dans le sénat, à ce qu'on accordât la paix à Pyrrhus, avant qu'il fût sorti d'Italie. Mais ce qui rendit sa censure plus célèbre, ce fut la construction d'un aqueduc pour conduire de l'eau dans Rome, et la prolongation jusqu'au-delà de Capoue, pendant environ 142 milles, du grand chemin, qui de son nom a pris celui de *Voie appienne*, et le conserve encore aujourd'hui. Etant consul, il contribua puissamment à la victoire que son collègue Volumnius remporta contre les Samnites. Cicéron fait l'éloge de ses talens, dans *Brutus*, et dans le quatrième livre des *Questions Tusculanes*.

APPIUS CLAUDIUS PULCHER, petit-fils du précédent, consul et collègue de Q. Fulvius Flaccus. C'est sous son consulat qu'Annibal prit la ville de Tarente, et que les Carthaginois furent battus par les consuls. — Il y eut un autre APPIUS PULCHER, fils du précédent, qui triompha des Africains et d'Hiéron, roi de Sicile, comme le dit Polybe. — On attribue à un APPIUS CLAUDIUS l'addition de la lettre R, à l'alphabet des latins; de sorte que depuis cette époque, on n'a plus dit *Valesii* et *Fusii*, mais *Valerii* et *Furii*.

APPIUS CRASSUS, consul et collègue de Spurius Nautius Rutilius, fut vaincu par le roi Persée; mais il battit les Carthaginois, et pilla leur camp.

APPLETON (NATHANIEL), ministre de Cambridge, état de Massachussetts, naquit à Ipswich le 9 décembre 1693, de Jean Appleton, l'un des membres du conseil du roi, juge civil dans le comté d'Essex. Il prit ses degrés au collège de Harward en 1712. Après avoir achevé son éducation, il se livra aux affaires de commerce d'une manière très-avantageuse, avec un de ses oncles, riche marchand à Boston; mais il avait résolu d'abandonner tous les avantages du monde pour étendre et pour enseigner la religion chré-

tienne. Il remplit la place de ministre de Cambridge, et fut pendant 60 ans membre du collége d'Harward. Après un ministère de près de 66 ans, Appleton mourut en février 1784, à l'âge de 91 ans. L'Amérique offre peu d'exemples d'une piété plus exemplaire et de talens plus utiles, exercés pendant aussi long-temps et avec un aussi grand succès. Il a publié un ouvrage intitulé : *La sagesse de Dieu dans la rédemption de l'homme*, et un grand nombre de *Sermons*.

APPONCOURT. *Voyez* Grafigny.

APRAXIN (N. comte), feld-maréchal des armées russes, entra à la tête de 40,000 hommes sur le territoire prussien dans la guerre de 1756, qui réunit la France, l'Autriche, l'Empire et la Russie contre le grand Frédéric. Après s'être avancé jusqu'à Jœgersdorff, il fut attaqué par le général Lewold qu'il battit, et auquel il prit une partie de son artillerie. Cet avantage lui ouvrit les portes de Berlin sans défense; mais une intrigue de cour l'ayant arrêté, il se replia tout à coup sur la Courlande, où il prit des quartiers d'hiver. Il fut peu de temps après mis en jugement sans être condamné ni absous. Depuis cette époque, il cessa de prendre part aux affaires.

APRES DE BLANGY (Jean-Baptiste-Nicolas-Denis d'), sieur de Mannevillette, que les navigateurs regardent comme le premier hydrographe, devint capitaine des vaisseaux de la compagnie des Indes, garde du dépôt des cartes marines, chevalier de Saint-Michel. Il était né au Havre le 11 février 1707, et il est mort à Lorient le 1er mars 1780. C'est le premier navigateur qui ait réduit en pratique l'observation des longitudes à la mer par la distance de la lune au soleil et aux étoiles : on lui doit plusieurs ouvrages relatifs à la navigation, entre autres : I. *Description et usage d'un nouvel instrument pour observer la latitude sur mer*, augmentée par Bory, Paris, 1761, in-12. II. *Le Routier des côtes des Indes Orientales et de la Chine*, Paris, 1745, in-4°. III. *Le Neptune Oriental*, Paris, 1775, 2 vol. gr. in-fol.; ouvrage très-estimé, dont le premier volume contient l'instruction. La partie la plus estimée de cet ouvrage, est celle qui comprend les côtes orientales d'Afrique, celles de Malabar et de Coromandel, le golfe de Bengale, les détroits de Malabar et de la Sonde, et en général toutes les côtes que l'auteur avait visitées lui-même, et qui étaient les plus fréquentées par les vaisseaux français. Dans le *Neptune Oriental* tel qu'il est, il n'y aurait pas à faire de grands changemens aux cartes des côtes que nous venons de citer; il faudrait seulement y faire quelques corrections, pour rectifier, à l'aide de montres marines, les différences en longitude, qui n'ont été déterminées que par des routes estimées. Mais il serait à desirer que l'on y ajoutât les cartes des pays encore inconnus, quand d'Après mourut. L'instruction jointe à ce recueil, fait depuis long-temps autorité parmi les marins.

APRIES, roi d'Égypte, connu sous le nom de *Pharaon Hophra*, dans Jérémie et Ezéchiel, monta sur le trône d'Égypte après son père Psammis, l'an 594 avant Jésus-Christ. Il se rendit maître de

Sidon et de l'île de Chypre; conquêtes qui lui procurèrent de riches dépouilles; mais ayant été vaincu quelque temps après par les Cyrénéens, Amasis, son successeur, le fit étrangler, l'an 619 avant J.-C. Il était si orgueilleux, que, dans le temps de sa prospérité, il se vantait de ne pouvoir être détrôné par Dieu même.

APRO (Marcus), orateur latin, né dans les Gaules, se rendit à Rome, où il fit admirer son génie et son éloquence. Il fut successivement questeur, sénateur, tribun et préteur; on lui attribue le *Dialogue des Orateurs*, ou de la *Corruption de l'Éloquence*, qu'on avait cru de Tacite, ou de Quintilien; et qui est placé à la fin de leurs œuvres. Il mourut vers l'an 85.

APROSIO (Angelico), religieux augustin, né à Vintimille en 1607, dans l'Etat de Gênes, forma une très-belle bibliothèque dans le couvent des Augustins de cette ville. Il en composa un catalogue raisonné sous ce titre : *Bibliotheca Aprosiana passatempo autunnale di Cornelio Aspasio Antivigilmi* (Aprosio), *trà vagabondi di tabbia detto l'aggirato*, in Bologna, 1673, in-12 de 733 pages. Cet ouvrage, qui est très-rare, n'est point terminé. Wolfius en a traduit la principale partie en latin, Hambourg, 1734, in-8°. Il a commencé sa traduction à la 262ᵉ page, de sorte qu'il a passé toute la première partie du volume italien, qui, à la vérité, n'est qu'un chaos, mais où l'on trouve cependant bien des particularités qu'on chercherait vainement ailleurs. Ce religieux défendit vivement, sous des noms supposés, *l'Adonis* du cavalier Marini, et publia divers écrits sur ce poëme licencieux. Le plus connu est la *Sferza Poetica di Sapricio Saprici*, Venise, 1643, in-12. Comme ce religieux n'osait pas écrire sous son véritable nom, en défendant un poëme obscène, il intitula bizarrement ses apologies : *Le bluteau, la Lunette cassée, l'Ellébore*, etc.; et la politesse n'y domine pas beaucoup. Aprosio mourut vers l'an 1681, membre de diverses Académies d'Italie, et après avoir passé par les charges de son ordre. Il avait parcouru les principales villes depuis Vintimille jusqu'à Naples, pour se lier avec la plupart des gens de lettres. Ses voyages et ses correspondances lui avaient donné le moyen d'être instruit de l'histoire littéraire de son temps.

APSÉE, fut auteur de la révolte des Palmyréniens, qui, sous l'empire d'Aurélien, élurent pour Auguste, au refus de Marcellin, gouverneur d'Orient, un certain Achillée, ou Antioque, selon d'autres, parent de la reine Zénobie. Aurélien vint droit à Palmyre, prit cette ville, la rasa, et fit tout passer au fil de l'épée, hors le prétendu empereur, qu'on dit qu'il épargna par mépris, vers l'an de J.-C. 273.

APSINES, sophiste d'Athènes, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Præcepta de arte rhetoricâ*, inséré dans les *Rhetores Græci d'Alde*, Venise, 1508, in-fol. Il y a trois personnages du même nom et de la même profession, qui vivaient aux 3ᵉ et 4ᵉ siècles, et qui pourraient bien être le même personnage.

APSYRTE, né à Pruse, servit sous le grand Constantin. Il avait composé un ouvrage sur *l'Hippiatrique* ou *médecine vétéri-*

naire, dont il existe des extraits dans le *Veterinariæ medicinæ libri duo*, Bâle, 1537, in-4°. Il a été traduit en latin par Jean Ruel, et imprimé à Paris, 1530, in-fol.

APULÉE (Lucius), naquit à Madaure en Afrique, au 2e siècle, vers la fin du règne d'Adrien, d'une famille distinguée, et fit ses études à Carthage, à Athènes et à Rome. Il dépensa presque tout son bien à faire des voyages, pour satisfaire sa curiosité et perfectionner sa philosophie. De retour de ses courses, il exerça à Rome la profession d'avocat pour échapper à la misère. Il épousa ensuite une riche veuve. Les parens de sa femme l'accusèrent de s'être servi de la magie pour avoir son cœur et sa bourse, et d'avoir fait mourir Pontanius, fils de cette dame; mais il se lava de cette double accusation devant Claudius Maximus, proconsul d'Afrique, par une *Apologie* que nous avons encore, et que Saint Augustin appelle un discours éloquent et fleuri. « Vous vous étonnez, dit-il à ses juges, qu'une femme se soit remariée après treize ans de veuvage! étonnez-vous plutôt qu'elle ait tant attendu. Vous croyez qu'il a fallu de la magie pour qu'une veuve de son âge épousât un jeune homme! c'est cette jeunesse qui prouve que la magie était superflue. » Le temps a épargné peu d'ouvrages d'Apulée, quoiqu'il en eût beaucoup composé en vers et en prose. Le plus connu de ceux que nous avons est sa *Métamorphose*, ou *l'Ane d'or*, en onze livres. C'est une fiction allégorique, pleine de leçons de morale, cachées sous des plaisanteries ingénieuses. On y distingue surtout l'épisode touchant *des Amours de Psyché et Cupidon*, imité et développé par La Fontaine dans son roman de ce nom, et par Lebrun le lyrique, dans ses *Veillées du Parnasse*. Ses autres productions sont: I. *Oratio de Magiâ* qu'il prononça pour son apologie, et qui a été imprimé séparément à Heidelberg, 1594, in-4°; à Lyon, 1607, in-8°; et à Paris, en 1635, in-4°. II. *Les Florides*, qui sont des fragmens de harangues dans lesquels on trouve des particularités sur l'histoire et la mythologie; elles ont été imprimées à Strasbourg, 1516; et à Paris, 1518, in-4°. III. Trois livres de philosophie, sous ce titre: *de Habitudine doctrinarum et nativitate Platonis;* le premier roule sur la philosophie naturelle, le second sur la morale, le troisième sur le syllogisme catégorique. IV. Un livre curieux *de Deo Socratis*, qui a été réfuté par Saint Augustin, Paris, 1624, in-4°. Il a été traduit en français par Jacques Couture, et publié avec le texte, Paris, 1698, in-12. V. Un livre *de Mundo*, version assez exacte, dit-on, de celui que composa Aristote; il a été publié à Memmingen, 1494, in-fol.; et à Lyon, 1591. On lui a attribué plusieurs autres ouvrages sur diverses matières; mais ils lui ont été contestés à juste titre. Nous avons parlé de son *Apologie*; on y trouve quelquefois les déclamations d'un rhéteur, et les fausses idées d'un philosophe superstitieux. Apulée était d'une jolie figure, savant, homme d'esprit, cherchant à plaire aux femmes, et leur plaisant pour l'ordinaire. On a observé cependant qu'avec toutes ces qualités, et l'art magique qu'on lui supposait, il ne put jamais par-

venir à aucune magistrature. Ce ne fut pas par indifférence philosophique; car il se faisait un honneur d'avoir un emploi de prêtre, qui lui donnait l'intendance des jeux publics, et il disputa vivement contre ceux qui s'opposaient à l'érection d'une statue dont les habitans d'Oéa voulaient l'honorer. Il dit cependant quelque part: « qu'il aurait acheté au prix de tout son patrimoine le mépris de ce patrimoine. » Il soulagea les indigens, secourut ses amis, reconnut les soins de ses maîtres, dota leurs filles; et sa libéralité fut cause en partie de l'indigence à laquelle il fut réduit pendant quelque temps. La crédulité des païens attribua à notre philosophe une foule de miracles, qu'ils comparèrent à ceux de J.-C. Ses œuvres ont été imprimées pour la première fois, par les soins du cardinal Bessarion, à Rome, Schweyghæus et Pannartz, en 1469, in-fol. tiré à 275 exemplaires: édition extrêmement rare et recherchée, parce qu'elle n'a point été mutilée par les inquisiteurs comme les suivantes. Viennent ensuite celles de Vicence, 1480; de Venise, 1483, et de Vicence, 1486, toutes in-fol. On estime celle de Venise, Alde, 1521, in-8°; de Gouda, 1650, in-8°; *Ad usum Delph.*, 1688, 2 vol. in-4°. L'une des meilleures est celle de Leyde, 1786, in-4°; l'édition de Renouard, Paris, 1796, 3 vol. in-18, est fort jolie. Les traductions de *l'Ane d'or* en français, par Jean Louveau, Paris, 1586, in-16; celles de 1623, 31 et 48, toutes in-8° avec fig., sont recherchées. L'abbé Martin en a donné une en 2 vol. in-12: celle de M. Bastien, 1787, 2 vol. in-8°, avec le texte latin et avec fig., est plus exacte et plus complète, elle est même rare. Il existe une superbe édition de la fable de *Psyché*, lat. franç., Paris, Didot, 1802, in-4°, pap. vél., avec 32 figures au trait, d'après Raphaël. La traduction française la plus récente de la fable de Psyché, a été publiée à Hambourg, en 1798, sous ce titre: *Recherches philosophiques sur le sens moral de la fable de Psyché*, par M. de Romance-Mesmon. La traduction italienne de *l'Ane d'or*, par Agnolo, Firenzuola, édition de Florence, Juntes, 1449, 1598 et 1603, in-8°, ou de Venise, 1566, 1567, in-8°, et 1591, est fort recherchée.

APULEIUS CELSUS, médecin, né à Centuripa en Sicile, aujourd'hui Centorbi, vivait sous le règne de Tibère. On lui attribue: I. *de Re rusticâ selectorum libri XX*, Bâle, 1539 et 1540. II. *de Herbarum virtutibus*, imprimé à Paris en 1528, in-fol., et la même année à Bâle, aussi in-fol., par les soins d'*Albanus Torinus*, sous le nom d'Apulée de Madaure, avec les ouvrages de Plinius Valerianus, et de quelques autres. On prétend qu'Apuleius Celsus n'est point l'auteur de ce dernier ouvrage; le style se sent trop peu du siècle d'Auguste et de Tibère, et de plus il n'est pas conforme à celui d'un philosophe platonicien.

AQUA (Christofano), dessinateur et graveur, né à Vienne en 1690. On a de lui le *Mérite couronné par Apollon*, d'après Sacchi: le *Portrait de Frédéric-le-Grand, roi de Prusse*; et celui de *Jules de Ferrare*, patrice de Venise.

AQUAPENDENTE. *Voy.* Fabrice de Aquapendente (Jérôme).

AQUAVIVA (Claude), né en 1543, général des jésuites en 1581, mourut le 3 janvier 1615, âgé de 72 ans. La société le regarde comme un de ses généraux qui ont eu le plus de douceur dans le gouvernement. Ce fut lui qui fit dresser la fameuse ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, Romæ, 1586, in-8°, qui fut supprimée par l'inquisition, et vue d'aussi mauvais œil par les jésuites, qui ne voulaient pas être gênés dans leurs opinions. On la réimprima, mais mutilée, en 1591; Aquaviva ordonnait à ses religieux, dans ce célèbre règlement, d'enseigner la gratuité de la prédestination, en leur permettant en même temps d'adoucir ce système par le congruisme. Nous avons d'Aquaviva: I. Des *Épîtres*, au nombre de seize, Rome, 1615, in-8°. II. Des *Méditations* en latin *sur les Psaumes* XLIV et CVIII, Romæ, 1615, in-12. III. *Industria ad curandos animæ morbos*, Venise, 1611; Milan, 1614, in-12; Anvers, 1635, in-8°. IV. *Directorium exercitionum S. Ignatii*. V. *Oratio de Passione Domini*, 1641, in-12. Ce discours avait été prononcé en présence de Grégoire XIII en 1573, dont il a paru une traduction française sous le titre de *Manuel des supérieurs*, Paris, 1776, in-12. Aquaviva avait dans le caractère une fermeté qui avait quelquefois de la dureté. Il réfléchissait long-temps sur le parti qu'il devait prendre; il était presque impossible ensuite de l'en détourner. On a traduit en français le décret contre la pernicieuse doctrine d'attenter à la personne des rois, Paris, 1614, in-8°. *Voyez* Acquaviva.

AQUAVIVA (Robert), d'une famille noble et ancienne du royaume de Naples, vivait en 1283. L'abbé Paolo Tarsia l'appelle *eruditione clarus*. Il laissa entre autres ouvrages: *De Disciplinâ regum*, lib. 6; *De calamitate Italiæ; Tractatus de fato et fortunâ*, lib. 2; *De Consuetudine; De Abusibus rerum mundi*, lib. 3.

AQUILA, surnommé le *Pontique*, parce qu'il était originaire de Pont. Saint Paul logea chez lui lorsqu'il vint d'Athènes à Corinthe. Cet apôtre le convertit avec sa femme Priscille. Ils lui rendirent de très-grands services à Éphèse, jusqu'à exposer leurs têtes pour sauver la sienne. Saint Paul en parle avec de grands éloges dans son Épître aux Romains.

AQUILA, de Sinope, dit aussi le *Pontique*, par la même raison que le précédent, embrassa le christianisme sous l'empire d'Adrien, vers l'an 129 de J.-C. Mais son attachement opiniâtre aux rêveries de l'astrologie judiciaire l'ayant fait chasser de l'Église, il passa dans la religion des juifs. Devenu rabbin, il acquit une connaissance exacte de la langue hébraïque, et s'appliqua à traduire l'*Ancien Testament* d'hébreu en grec. Il publia cette traduction vers 138; c'est la plus ancienne après celle des Septante: on l'accusa d'avoir détourné le sens des passages qui regardent J.-C., et de les interpréter dans un sens différent de celui des Septante. Justinien en défendit la lecture aux juifs; cependant, Saint-Jérôme dit quelque part « qu'en examinant bien la traduction d'Aquila, il y trouve plusieurs choses favorables au christianisme. » Il ne reste plus que quelques fragmens de cette version. On le croit aussi auteur

de livres cabalistiques, sous le titre *Sepher Jezerah* ou *Livre de la Création*, qu'on attribue au patriarche Abraham.

AQUILA (Jean dell'), célèbre médecin, professa son art en l'université de Padoue dans le 15e siècle, et s'y distingua par ses écrits. On estime surtout son *Traité de la saignée dans la pleurésie.* — Quelques autres savans italiens portèrent le nom d'Aquila.

AQUILA (Jean-Baptiste d'), mort en 1544, publia des *Élégies* et des *Discours oratoires.*

AQUILA (Pierre d'), a laissé un *Commentaire sur les quatre livres des Sentences.*

AQUILA (Cataldo), né en Sicile, alla s'établir en Portugal en 1509, et s'y fit connaître comme jurisconsulte et poète. On a imprimé de lui plusieurs *Poèmes latins.*

AQUILA (Pompée d'), peintre napolitain, qui vivait en 1593, a laissé à Rome quelques tableaux renommés, et entre autres une *Descente de croix* dans l'église *di S. Spirito.*

AQUILA (Pierre), peintre et graveur, né en 1724 à Rome, et selon d'autres à Palerme, était prêtre. On en parle peu comme peintre; il est plus connu comme graveur. Il a laissé des estampes à l'eau forte, dont les plus estimées sont: *les Loges du Vatican*, en 52 pièces, et *la Bataille de Constantin*, toutes deux d'après Raphaël; *la Galerie du palais Farnèse*, d'après Annibal Carrache; *la Galerie de Lanfranc*, ou *l'Assemblée des Dieux; le triomphe de Bacchus; l'Enlèvement des Sabines; les Vestales; la Mort de la Vierge;* un *autre sujet de Vierge*, dans lequel on voit un Saint qui tient un pistolet sur lequel est un crucifix, d'après C. Maratte. Ce dessinateur habile mourut vers 1695, après avoir laissé un grand nombre de beaux ouvrages.

AQUILA (François-Faronnius), graveur, frère du précédent, qui vivait sur la fin du 18e siècle et au commencement du 19e. On a de lui plusieurs gravures à l'eau-forte, dont les principales sont: *la Suite des peintures de Raphaël dans les chambres du Vatican; St.-Pierre sur les eaux; la Coupole de l'église neuve de l'Oratoire à Rome; Saint Ambroise et Saint Charles Borromée à genoux aux pieds de la Vierge, qui est sur des nues.*

AQUILA (Barthélemi), de l'ordre des dominicains, eut en 1278 le titre de grand-inquisiteur dans le royaume de Naples, et s'y distingua par ses ouvrages et sa ferveur. Alors les inquisiteurs n'avaient encore aucune juridiction; ils se contentaient d'être de simples solliciteurs auprès des tribunaux séculiers, contre les hérétiques et ceux qui par leurs prédications détachaient les catholiques du culte établi, et troublaient ainsi l'ordre public. C'est à Innocent IV qu'est due l'origine du tribunal de l'inquisition, qui osa juger les pensées des hommes, et leur faire un crime de leurs erreurs. L'empereur Frédéric II, accusé par le pape d'être athée, crut se mettre à l'abri de tout reproche en protégeant les inquisiteurs, et en outrant les peines contre ceux qu'ils condamneraient. Par quatre édits, donnés à Pavie en 1244, il ordonna le supplice du feu. En 1255, le pape Alexandre III, établit l'inquisition en France, sous le règne de Saint

Louis ; l'esprit public et celui du clergé même repoussèrent cette terrible institution. Sur la fin du 13e siècle, en 1289, Venise l'adopta, mais en la soumettant à son sénat, et en empêchant que les inquisiteurs ne profitassent des amendes et des confiscations qu'ils prononçaient ; quelque temps après, ce gouvernement adjoignit dans les procédures trois sénateurs à l'inquisiteur ; ce qui lui ôta toute autorité. L'inquisition déploya toute sa rigueur en Espagne et en Portugal contre les Juifs et les Maures, que le farouche Ximenès voulut forcer à se faire chrétiens. Ses bûchers furent portés jusqu'aux Indes, et le tribunal redoutable de Goa vint y effrayer l'industrie, et en éloigner les Arabes, les Mahométans, et les marchands de tous les cultes. Tandis que l'Italie voyait toutes ses villes soumises à cette juridiction, le seul royaume de Naples, quoique feudataire du Saint-Siége, sut s'en affranchir. Le pape et le souverain y disputant sans cesse pour savoir qui nommerait le grand-inquisiteur, on n'en nomma jamais, et Barthélemi Aquila n'y obtint que le droit de donner des conseils, sans pouvoir les convertir en jugemens.

AQUILANO (Serafino), ainsi appelé du nom de sa patrie, Aquila, ville de l'Abruzze, au royaume de Naples, où il naquit en 1466, se fit un nom par ses *Poésies italiennes*, imprimées à Venise en 1502, à Rome en 1503, in-8°, à Florence en 1516, et qui consistent en *Sonnets, Églogues, Épîtres*, etc. Il fut le contemporain et l'émule de Tébaldéo di Ferrara. Ces deux poètes furent des premiers à secouer le joug de la barbarie, qui, dans ce siècle, défigurait la poésie italienne ; mais toute leur réputation s'éclipsa lorsque Sannazar et Bembo parurent. Serafino mourut à Rome en 1500, à l'âge de 35 ans. Le duc de Valentinois, qui l'aimait, lui avait obtenu le titre de chevalier de grace dans l'ordre de Malte. *Voy.* Maire.

AQUILANUS (Sébastianus), ou **SÉBASTIEN** d'Aquila, médecin italien, dont on ignore le vrai nom, était compatriote du précédent, comme le désigne le nom sous lequel il était connu, et il professa son art dans l'université de Padoue. Il était en réputation du temps de Louis de Gonzague, évêque de Mantoue, auquel il adressa un de ses ouvrages, et il mourut en 1543. On a de lui un Traité, *De Morbo Gallico*, Lyon, 1506, in-4°, imprimé avec les œuvres d'autres médecins, Bologne, 1517, in-8°, et *De Febre sanguineâ*, dans la *Pratique de Gattinaire*, Bâle, 1537, in-8°, et Lyon, 1538, in-4°, Francfort, 1604, in-8°. Aquilanus a été un des plus zélés défenseurs de la doctrine de Galien.

AQUILIN (Saint), né à Bayeux, devint évêque d'Évreux après la mort de Saint Étienne. Il assista au concile provincial de Rouen, assemblé en 689, et mourut quelque temps après, regretté pour ses vertus douces et bienfaisantes.

AQUILINA et NICÈTE (Saintes), furent deux sœurs qui profitèrent de leur beauté pour faire le métier de courtisanes. Le gouverneur d'une ville de Syrie leur ordonna de pénétrer dans la prison pour y séduire un chrétien nommé Christophe ; mais celui-ci, loin de céder à leurs criminelles avances, les convertit : elles l'accompagnèrent au lieu de son sup-

plice, et demandèrent à partager son sort, ce qu'elles obtinrent.

AQUILIUS (Manius), consul et collègue de Marius, fut envoyé en Sicile, l'an 553 de Rome, pour combattre les esclaves révoltés. L'année suivante, n'étant que proconsul, il fut provoqué à un combat singulier par Athénion leur chef. Aquilius qui était d'une taille et d'une force extraordinaires, l'étendit mort à ses pieds. A son retour à Rome, il ne fut honoré que de l'ovation, à cause de la nature de la guerre qu'il venait de terminer. Il périt ensuite misérablement dans la guerre contre Mithridate, par la cruauté de ce prince qui l'avait vaincu et fait prisonnier. Ce barbare, non content de l'avoir fait passer en revue devant ses troupes, de l'avoir donné en spectacle à ses peuples, monté sur un âne, obligé de crier à haute voix qu'il était Aquilius, lui fit couler du plomb, d'autres disent de l'or fondu dans la bouche, et le fit mourir ainsi dans les tourmens.

AQUILIUS SABINUS, jurisconsulte romain, surnommé le *Caton de son siècle*, fut consul l'an 216 de J.-C. On a cru qu'il était frère d'Aquilia Séréra, vestale que l'empereur Héliogabale épousa, et qu'il répudia ensuite pour la reprendre une seconde fois. Il le fut certainement de Fabius Sabinus, grand jurisconsulte, que l'empereur Alexandre Sévère choisit pour être un de ses conseillers d'état. Ce fut l'oracle de Rome par son savoir, et l'exemple des citoyens par ses vertus.

AQUILIUS GALLUS, savant jurisconsulte, et ami de Cicéron, florissait vers l'an 65 avant J.-C. Un particulier qui avait une maîtresse, étant tombé malade, ordonna par testament qu'après sa mort on payât à cette femme une certaine somme qu'il reconnaissait lui devoir. Lorsqu'il fut revenu en santé, la dame lui demanda cette somme; mais sa mauvaise foi ayant été découverte par Aquilius, celui-ci crut qu'il était à propos de prévenir de semblables fraudes, et cette considération lui fit composer des *Formules* qui sont perdues, ainsi que les autres ouvrages qu'il avait composés.

AQUILIUS SÉVÉRUS, ou ACHILLIUS, ou ACILIUS, historien et poète sous l'empereur Valentinien. Il était Espagnol de nation, et de la même famille que Sévère, à qui Lactance avait adressé deux livres de Lettres. Aquilius Sévérus composa un ouvrage en prose et en vers, qui était comme le journal de sa vie, auquel il donna pour titre : *La Catastrophe* ou *l'Épreuve*. Il mourut vers l'an 370.

AQUILONIUS. *V.* Aquillon.

AQUIN (Saint Thomas d'). *V.* Thomas, où l'on trouvera quelques détails sur la famille d'Aquino.

AQUIN (Philippe), savant rabbin, natif de Carpentras, reçut le baptême à Aquino dans le royaume de Naples, ce qui lui fit donner le nom de cette ville; il s'appelait avant *Mardoçay* ou *Mardochée*. Ce juif converti enseigna ensuite l'hébreu à Paris, au collége de France, et y mourut en 1650. Le célèbre Le Jay l'avait chargé de l'impression et de la correction des textes hébreux et chaldéens de sa *Polyglotte*, Paris, 1628, 1645, 10 vol. in-fol. Son principal ouvrage est un *Dictionnaire hébreu, rabbinique et talmudiste*, Paris, 1629, in-fol. Ses autres écrits sont : I. *Racines de la langue sainte*, Paris, 1620, in-fol. II. *Explication des treize*

moyens dont se servaient les rabbins, pour entendre le Pentateuque, recueillis du Talmud. III. *Traduction italienne des Apophthegmes des anciens docteurs de l'église judaïque.* IV. *Aquinatis hebrææ ling. prof lacrimæ in obitum illust. card. de Berulle.* On a encore de lui un *Discours sur le tabernacle et le camp des Israélites*, Paris, 1623, in-4°. Un autre *sur les Sacrifices de la loi mosaïque*, Paris, 1624, in-4°. *Interprétation de l'arbre de la cabale des Hébreux*, Paris, in-8°, sans date. *Voces primigeniæ, seu radices Græcæ*, Paris, 1620. Quand la mort l'enleva, il préparait *une version du nouveau Testament*, en hébreu, avec des notes sur les Épîtres de Saint Paul.

AQUIN (Louis d'), fils du précédent, qui devint, ainsi que son père, très-habile dans les langues orientales, a laissé plusieurs ouvrages rabbiniques. Il fit une traduction latine du *Commentaire de dom Gerson sur Job*, Paris, 1522, in-4°, et le *Commentaire sur Esther*, qu'il enrichit de notes.

AQUIN (Antoine d'), premier médecin de Louis XIV, et mort en 1696, à Vichy, était fils de ce dernier, petit-fils de Philippe et père de Louis d'Aquin, évêque de Fréjus.

AQUIN (Louis-Claude d'), célèbre organiste, né à Paris le 4 juillet 1694, mort le 15 juin 1772, était parent des précédens. Son génie fut précoce. A six ans, il toucha du clavecin devant Louis XIV; à huit, le fameux Bernier, son maître, déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre; à douze, on lui confia l'orgue du petit Saint-Antoine. Quelque temps après, il obtint un triomphe bien flatteur. L'orgue de Saint Paul ayant été mis au concours, il l'emporta sur Rameau, qui voulait se former un établissement dans la capitale. Son exécution était rapide et brillante. Égal des deux mains, il battait deux cadences à la fois, et imitait tout, jusqu'au chant du rossignol. Le célèbre Hendel vint en France pour l'entendre et l'admirer. Mondonville fut si flatté du suffrage accordé par d'Aquin à son motet *Jubilate*, qu'il l'appela depuis *le chant d'Aquin*. On a gravé de ce dernier un livre de *Pièces de clavecin*, et des *Noëls* avec des variations. Ces deux recueils sont estimés.

AQUIN DE CHATEAU-LYON (Pierre-Louis), était fils du précédent. Il prit des degrés dans la médecine, et mourut à la fin du 18e siècle. Il a publié : I. *Contes mis en vers par un petit cousin de Rabelais*, 1775, in-8°. II. *Lettres sur les hommes célèbres dans les siences, la littérature et les arts, sous le règne de Louis XV*, 1752, 2 vol. in-12, réimprimés en 1753 sous le titre de *Siècle littéraire de Louis XV*. III. *Lettres sur Fontenelle*, 1751, in-12. IV. *Observations sur les Œuvres poétiques de M. Caux de Cappeval*, 1754, in-12. V. *La Pléyade française*, 1754, 2 vol. in-12. VI. *Semaine littéraire*, 1759, 4 vol. in-12. VII. *Idée du siècle littéraire présent, réduit à six vrais auteurs*, in-12, sans date; attribué aussi à l'abbé Blanchet. VIII. *Poésies de Lainez*, 1753, in-8°. IX. *Satire sur la corruption du goût et du style*, 1759, in-8°. X. *Almanach littéraire ou Étrennes d'Apollon*, 1777-1793, 17 vol. petit in-12. XI. *Éloge de Molière*, en vers, 1775, in-8°. Tous ces ouvrages eurent peu de succès.

Aussi, faisant allusion à la profession du père et au peu de talent du fils, a-t-on dit :

On souffle pour le père, on siffle pour le fils.

AQUINO (Charles d'), né à Naples en 1654, mort à Rome en 1740, se fit jésuite, et professa la rhétorique à Rome avec beaucoup d'éclat. Ses ouvrages sont écrits en latins; on y trouve de l'érudition et du goût. Les principaux sont : I. Des *Poésies*, Rome, 1702, 3 vol. in-8°. II. Des *Discours*, Rome, 1704, 2 vol. in-8°. III. Un *Lexique militaire*, ibid., 1759, 2 vol. in-fol. Plusieurs mots de ce Dictionnaire offrent de savantes dissertations. IV. D'autres *Lexiques* ou *Vocabulaires sur l'architecture*, 1734, in-4°, et sur *l'agriculture*, 1736, in-4°. Ils sont moins estimés que le précédent. V. Des *Mélanges historiques*, 1725. VI. Enfin une *Histoire de la guerre de Hongrie*, 1726, in-12. Elle est écrite avec intérêt. Mais elle n'est pas complète, parce que l'auteur fut forcé d'abandonner cet ouvrage, faute des mémoires qu'on lui avait promis. VII. *Nomenclator agriculturæ*, Rome, 1756, in-4°. C'est un dictionnaire de tous les termes d'agriculture employés par les auteurs latins qui ont parlé de cette science.

ARA, hérétique des premiers siècles de l'Église, prétendit que J.-C. n'avait pu être exempt du péché originel.

ARABSIADE ou ARAB-CHAH (Ahmed-Ben), docteur musulman, naquit à Damas, et y mourut en 1450. Il a écrit une *Histoire de Timur*, que nous avons nommé Tamerlan. Ce conquérant y est très-maltraité. Golius en a publié le texte à Leyde, en 1636, et Manger, à Leuwarden, en 1767 et 1772, 2 vol. in-4°. Ces deux dernières éditions sont accompagnées d'une traduction latine. Pierre Vattier a traduit en français cette histoire, 1658, in-4°. Elle a été traduite en turc, et imprimée à Constantinople, 1729, in-4°. La bibliothèque du Roi en possède deux beaux manuscrits. Arabsiade a laissé d'autres écrits, et entre autres un *Traité sur l'unité de Dieu*.

ARADON (Jérôme), commandait dans la guerre de la Ligue la ville d'Hennebon pour le duc de Mercœur, et fut obligé de la rendre en 1589. Mais l'année suivante il contribua à la reprendre. Il a écrit un *Journal* sur les événemens militaires d'alors dans cette partie de la France. Il fut un des derniers ligueurs qui se soumirent au Roi.

ARAGON (Jeanne d'), épousa Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzi. Le 16ᵉ siècle la compte parmi les femmes qui l'ont illustré. Elle se signala par son courage, par sa capacité dans les affaires, et par sa prudence; sa beauté était son moindre avantage. Elle déploya toutes ses qualités dans les querelles que les Colonne eurent avec Paul IV. On lui défendit de sortir de Rome, et on l'aurait même arrêtée, sans les égards dus à son sexe. Elle mourut l'an 1577, dans un âge très-avancé. Les vers que les beaux esprits du temps firent à sa louange, ont été publiés à Venise en 1558, sous le titre de *Tempio alla divina signora Aragona*.

ARAGON (Tullie d'), née à Naples, descendait de la branche royale d'Aragon, mais non par une descendance légitime, et se distingua par son esprit et par ses ouvrages, vers l'an 1550. Dès

sa jeunesse elle vint à Rome, puis elle s'établit à Venise, où ses talens la firent rechercher de tous les amis des lettres. On lui doit: I. Des *Poésies* recueillies en 1547, à Venise, chez Giolito. Elles ont de l'agrément et de la finesse. II. *Traité de l'infinité de l'amour.* Cet écrit est en prose, et parut aussi à Venise, la même année. III. *Il Meschino*, Venise, 1560, in-4°, espèce de poème épique dont le héros, Guérin de Durazzo, a le même but que le Télémaque, et parcourt plusieurs pays pour trouver son père. Tullie d'Aragon fut éperdûment aimée de Muzio, qui la célèbre dans le troisième livre de ses Lettres, et lui consacre, sous le nom de Thalie, le plus grand nombre de ses vers.

ARAIGNON (Jean-Louis), né à Paris, exerça la profession d'avocat au parlement de cette ville. On a de lui : I. Le *Siége de Beauvais*, tragédie en 5 actes, Paris, 1766, in-8°. II. Le *vrai Philosophe*, comédie en 5 actes, en prose, ibid., 1767, in-8°. III. *Contes philosophiques*, 1770, 6 vol. in-12. On ignore l'époque de la mort de cet auteur.

ARAJA (François), musicien, né à Naples. Après avoir donné à Florence son opéra de *Bérénice*, et à Rome, *l'Amore regnante*, en 1731, il partit pour Saint-Pétersbourg, où il fut nommé maître de la chapelle de la czarine Anne. Il a établi le premier l'opéra à Pétersbourg. Jusqu'à lui, on n'y connaissait que des chants barbares. Araja fit représenter l'opéra de *Céphale et Procris*, dont il fit la musique : il est écrit en langue russe, et tous les acteurs étaient des Russes. Araja est mort vers l'an 1740.

ARAM (Eugène), était né avec un de ces génies dont J. J. Rousseau a dit « qu'ils s'élèvent malgré qu'on en aie. » Ses parens, peu fortunés, le placèrent dans une école du comté d'Yorck. A force d'application, de recherches et d'industrie, il apprit les mathématiques, le latin, le grec, et même l'hébreu et le chaldéen. En 1744, il vint à Londres, où il se mit à enseigner l'écriture et la langue latine dans différentes maisons d'éducation ; il fut employé ensuite à transcrire les actes du parlement pour la cour de chancellerie. Lorsqu'il eut obtenu cet emploi, qui suffisait à ses besoins, il étudia l'histoire, acquit la connaissance des antiquités, et apprit l'art du blason, qu'il regardait sans doute comme nécessaire à sa fortune. Il cultiva aussi la botanique, et s'exerça en outre à la poésie ; il n'obtint cependant qu'un succès médiocre dans cette partie de la littérature. Il travaillait à la composition *d'un Dictionnaire* comparé des langues celtique, anglaise, grecque, latine et hébraïque, lorqu'en 1753, il fut arrêté à Lynn, d'après une accusation d'assassinat sur la personne d'un cordonnier. Il se défendit avec autant d'art que de présence d'esprit ; mais il fut convaincu et condamné. Lui-même avoua son crime le lendemain du jugement, et déclara qu'il avait été poussé à cet attentat par le soupçon que ce cordonnier entretenait avec sa femme un commerce illicite. Il essaya de se tuer lui-même avec un rasoir, mais il se manqua, et fut exécuté à Yorck, où l'assassinat avait été commis.

ARAMONT (Gabriel de Luetz, baron d'), né à Nîmes dans le commencement du 16e siècle, fut ambassadeur de France près du

Soliman, empereur de Constantinople, sous le règne de Henri II. Il remplit cette mission avec talent depuis 1546 jusqu'en 1553. Il suivit le sultan dans une expédition en Perse, et passa en Syrie, en Palestine et en Égypte. La *Relation* de ses voyages a été rédigée par son secrétaire Jean Chesneau. Elle jette un grand jour sur l'état de Constantinople et sur la campagne de Soliman. Aramont mourut en Provence à son retour, en 1553.

ARANDA (Emmanuel d'), naquit à Bruges, d'une famille noble et distinguée dans les armes. Il passa sa jeunesse en Espagne, d'où il revenait en Flandre, lorsqu'il fut pris par un corsaire d'Alger, qui le retint esclave pendant deux ans. De retour dans sa patrie, en 1642, il publia une ***Histoire de son esclavage, avec une notice des antiquités d'Alger***, qui a été traduite en latin, La Haye, 1657, in-12, et en flamand. Cet ouvrage fut aussi traduit en anglais : il a été imprimé à Paris et à Bruges, en 1682. La traduction française a paru à Bruxelles en 1656, et à Paris en 1665, in-16. On ignore l'époque de la naissance et de la mort de cet auteur. — Antoine de Aranda a publié : ***Verdadera Informacion de la Tierra Santa***, Tolède, 1545, in-4° goth. — Jean de Aranda est auteur d'un ouvrage intitulé : ***Lugares communes de conceptos, dichos y sententias en diversas materias***, Séville, 1595, in-4°.

ARANDA (Don Pedro-Pablo Abarca de Boléa comte d'), grand d'Espagne, et ministre de Charles IV, naquit à Saragosse en mai 1716, d'une des plus illustres familles d'Aragon, dont le chef descendait de D. Sanche Abarca, roi de Navarre, qui régnait en 1082. Dès sa première jeunesse, il embrassa la carrière des armes, fit la guerre de 1740, et se trouva à la fameuse bataille de Campo-Santo en 1743, où les Espagnols battirent les Allemands. Dans cette sanglante journée, Aranda blessé grièvement, resta deux jours et deux nuits dans un fossé, au milieu d'un monceau de cadavres, et il ne fut sauvé que par le zèle d'un de ses domestiques qui parvint à le trouver au moment où il ne lui restait plus qu'un souffle de vie. Aranda avait beaucoup d'aptitude pour les affaires, et Charles III le choisit, en 1758, pour ambassadeur auprès d'Auguste III, roi de Pologne, son beau-père. Au bout de sept ans, il retourna en Espagne, et fut nommé capitaine-général du royaume de Valence, d'où il fut rappelé à la suite de l'émeute de Madrid, en 1765, qui fit sentir la nécessité de mettre à la tête de l'administration un homme d'un caractère vigoureux. Le roi lui conféra le titre de président du conseil de Castille (*Gobernador del Consejo*), et sa fermeté rendit bientôt la tranquillité à la capitale. Il y fit d'utiles établissemens, l'embellit, fonda plusieurs académies, et protégea les sciences et les arts. On a cru assez généralement qu'Aranda avait été le principal auteur de l'expulsion des jésuites. Cependant une telle mesure ne pouvait entrer que dans les attributions du ministre d'état, dont Aranda dépendait immédiatement : ce coup d'ailleurs avait été préparé à Rome par Monino, d'après les instructions du marquis de Campo Alègre, alors ministre

d'état. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Aranda était, avec le marquis de Campo Alègre, avec Monino, et Campomanes, du conseil secret où l'on traitait, avec le plus grand mystère, de l'expulsion des jésuites. Quelque temps après, Aranda fut disgracié, et fut envoyé, en qualité d'ambassadeur, à Paris, où il jouit d'une grande considération, et servit avec succès le roi son maître auprès de la cour de Versailles. Quelques démêlés qu'il eut avec Monino, alors ministre, et le marquis de Floridablanca, le firent rappeler à Madrid, en 1784, et on lui donna le titre honorifique de conseiller d'état. Il y vivait dans une sorte de disgrace, lorsque la reine, mécontente du comte de Floridablanca, le fit nommer à sa place au mois de mars 1792. Ce retour à la faveur ne fut que de courte durée. Quelques mois après, le comte d'Aranda fut remplacé par don Manuel Godoy, si connu depuis sous le nom de *Prince de la Paix*. Dans une séance du conseil d'état, il s'opposa fortement à la guerre contre la France. Il dit dans cette occasion des paroles assez dures au favori Godoy. Le même jour il fut exilé dans ses terres en Aragon. Il fit bâtir dans cette retraite une chapelle près de son château, où l'on éleva son tombeau par ses ordres et de son vivant. Aranda termina sa carrière en septembre 1794, sans laisser d'enfans de sa jeune épouse, fille du duc de Hijar. La capitale de l'Espagne lui doit en partie sa sûreté, sa propreté et la réforme de plusieurs abus. Une grande pénétration d'esprit, des idées justes, de l'activité, une profonde connaissance des hommes et des intérêts des cabinets distinguèrent Aranda. Le marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples, qui l'avait beaucoup connu à Paris, comparait assez ingénieusement son esprit *à un puits profond dont l'orifice est étroit.*

ARANTHON (Jean d'), né au château d'Alex dans le Genevois, en 1620, fut évêque de Genève en 1660, et mourut le 4 juillet 1695. Le P. Le Masson, général des Chartreux, a écrit sa vie in-8°. C'est un modèle de conduite pour les prélats. Aranthon fit l'administration de son diocèse par la pureté de ses mœurs, l'amour pour ses ouailles, et sa charité.

ARANTIUS ou ARANZI (Jules-César), célèbre anatomiste de Bologne, né dans cette ville vers l'an 1530. Il reçut les honneurs du doctorat dans l'université de sa ville natale, où il fut ensuite nommé professeur de chirurgie et d'anatomie, et se rendit recommandable par ses écrits et par ses découvertes dans ces deux arts; il en remplit les fonctions pendant 32 ans, jusqu'à sa mort, arrivée en 1589. Les ouvrages qu'il a laissés sont : I. *De humano fœtu liber*, Venetiis, 1571, in-8°; Basileæ, 1579, in-8°; Lugduni Batavorum, 1664, in-12. Il entre dans le plus grand détail sur la structure de la matrice, du placenta et des membranes du fœtus. Il y a encore deux éditions de ce traité, Venise, 1587 et 1595, in-4°, auxquelles on a joint d'autres ouvrages du même auteur : *Anatomicarum observationum liber*; il y dit de bonnes choses qui n'ont pas été assez remarquées par les anatomistes qui l'ont suivi, et en particulier, il s'étend beaucoup sur la myologie; *de Tumoribus secun-*

dùm locos affectos. Il y suit la méthode curative de Maggius son oncle et son maître. II. *in Hippocratis librum de vulneribus capitis Commentarius brevis, ex ejus lectionibus collectus,* Lugduni, 1580, in-8° ; et Lugduni Batavorum, 1639 et 1641, in-12. III. *Consultations de Médecine*, recueillies par Scholzius, son disciple, et publiées à Francfort en 1598. Les ouvrages de Celse et de Falloppe ont été d'un grand secours à Jules-César Arantius dans son *Commentaire sur le livre d'Hippocrate.*

ARAS. *Voy.* ARE FRODE.

ARATA (AUGUSTIN), né à Palerme en Sicile, a publié, vers 1608, quelques petits *Poëmes latins* et des *Cantiques siciliens.*

ARATOR, ligurien, d'abord secrétaire et intendant des finances d'Athalaric, ensuite sous-diacre de l'Église romaine, présenta en 543, au pape Vigile, les *Actes des Apôtres en vers latins.* On les trouve avec d'autres poètes chrétiens latins, à Venise, Aldes, 1502, in-4°; Strasbourg, 1507, in 8°; Leipsick, 1515, in-4°; Zutphen, 1769, in-8°, dans la Bibliothèque des Pères, et séparément. On les trouve aussi en entier dans les poètes latins ecclésiast. édit. G. Fabricius. Le P. Sirmond a publié une *Lettre en vers* d'Arator à Parthénius. Il mourut en 556.

ARATUS, de Sycione, échappé aux meurtriers de son père Clinias, conçut dès sa plus tendre jeunesse le dessein de chasser les tyrans de sa patrie. Il s'associa quelques-uns de ses compatriotes animés du même esprit que lui, courut avec eux mettre le feu au palais de Nicoclès, tyran de Sycione, et le contraignit de prendre la fuite. Aratus, ayant procuré la liberté à ses concitoyens, leur proposa d'entrer dans la confédération des Achéens, composée de treize villes, qui en tirèrent bien d'autres de l'esclavage, après l'avoir secoué elles-mêmes. Aratus fut général de cette ligue, et commanda toujours avec gloire. Antigone, roi de Macédoine, maître de Corinthe, l'une des clefs du Péloponèse, menaçait, de ce boulevard, la Grèce entière : Aratus forma le projet de le lui enlever. Un homme s'engage à le conduire, par des sentiers détournés, au pied de la place; soixante talens devaient être le prix du succès. Il fallait auparavant les déposer chez un banquier, et il ne les avait pas. Il engage sur-le-champ sa vaisselle, les joyaux de sa femme, et chasse le roi de Macédoine de Corinthe, 244 ans avant J.-C. Il tenta ensuite de délivrer Argos de la tyrannie, et n'ayant pu réussir, il ne s'occupa plus que du bonheur de ses concitoyens. Il réunit plusieurs villes à sa république, et mérita que Sycione lui élevât une statue, avec le titre de *Sauveur.* Philippe II, roi de Macédoine, après l'avoir attiré près de lui par mille prévenances, le fit mettre en prison à Égium, et l'y fit empoisonner, l'an 214 avant J.-C., à l'âge de 58 ans. Il supporta long-temps l'effet du poison sans se plaindre : l'un de ses amis s'alarmant de lui voir cracher le sang : « Tu vois, lui dit Aratus, le fruit de l'amitié des rois. » Génie élevé, magnanime, vif, admirable pour un coup de main, Aratus avait quelquefois le défaut

d'être lent et timide à la tête de son armée, lorsqu'il envisageait le péril de sang-froid. Il avait écrit l'*Histoire des Achéens*, dont il fut le libérateur et le défenseur. Sur l'éloge que Polybe en fait, il paraît qu'Aratus était aussi bon historien qu'habile homme d'état. Il n'avait pas de grands talens militaires, car il fut souvent vaincu. *Voyez* ARISTIPPE.

ARATUS, astronome et poète, en faveur auprès de Ptolémée Philadelphe, dans la 127e olympiade, 272 ans avant J.-C., naquit à Soles dans la Cilicie, et fut un des courtisans d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Son poème sur l'astronomie, intitulé les *Phénomènes*, fort applaudi par les Anciens, ne l'a pas été à beaucoup près autant par les Modernes. Aratus n'est que versificateur. Cicéron traduisit dans sa jeunesse ce poème grec en vers latins. On trouve cette version dans l'édition de Manilius, donnée par Pingré, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Comme toute la traduction de Cicéron ne nous est pas parvenue, Grotius a suppléé à ce qui manquait, par des vers qui ne déparent pas ceux de Cicéron. Ce supplément a été imprimé dans l'édition de Pingré. Grotius a donné deux éditions de son poème, traduit aussi par Aviénus, en 1600, in-4°, à Leyde et à Oxford, 1672, in-8°, et à Leipsick, 2 vol. in-8°, 1801. Ce poème a été traduit aussi par Germanicus César. Lactance et un scoliaste de Virgile parlent aussi d'une traduction d'Aratus, par Ovide. J. Sh. Buhle a publié à Leipsick, en deux forts vol. in-8°, 1803, une nouvelle édition d'Aratus enrichie de beaucoup de variantes, scolies, notes, etc. Pingré en a publié une traduction française, accompagnée de savantes notes, à la suite de sa traduction de Manilius, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. *Voyez* HIPPARQUE.

ARBACE, gouverneur des Mèdes pour Sardanapale, roi des Assyriens, s'unit avec Bélésis, gouverneur d'Assyrie, pour détrôner Sardanapale, devenu odieux par sa vie efféminée. Ce fut, selon Ctésias, la seule cause de sa chute. Quelque temps après ce roi fut obligé de se brûler lui-même dans son palais, ou selon d'autres s'enfuit de Ninive où il s'était réfugié après la révolte d'une grande partie de ses troupes qu'Arbace avait soulevées. Arbace, chef des conjurés, partagea le royaume en trois. Il eut l'empire des Mèdes, l'an 770 avant J.-C. Cette monarchie dura 317 ans, sous neuf rois, jusqu'à Astiages, chassé par Cyrus.

ARBASIA (CÉSAR), peintre italien, de l'école de Léonard de Vinci; il alla en Espagne vers l'an 1600. Indépendamment des autres ouvrages qu'il fit, il y peignit à fresque *la chapelle de la communion de l'église de Cordoue, la voûte et les murs jusqu'en bas*. Arbasia était grand paysagiste. Il retourna ensuite en Italie, où il mourut en 1602.

ARBAUD (FRANÇOIS), sieur de Porchères, né à Saint-Maximin en Provence, et distingué de bonne heure par son talent pour la poésie française, fut un des élèves de Malherbe, qui lui légua la moitié de sa bibliothèque. Porchères obtint une place parmi les premiers membres de l'Académie française, et mourut l'an 1640, en Bourgogne, où il s'était marié. Ses poésies sont : I. Une

Paraphrase des Psaumes graduels. II. Des *Poésies diverses* sur différens sujets, in-8°, Paris, 1633; et plusieurs autres *Pièces* insérées dans les Recueils de son temps. III. On lui attribue sur les yeux de la belle Gabrielle d'Estrées, un *Sonnet* qui lui valut dit-on, une pension de 1400 liv. Il se trouve dans un Recueil de 1607, intitulé : *Le Parnasse des excellens poètes de ce temps*, tome premier, page 286. IV. Une *Ode* à la louange du cardinal de Richelieu, pour le remercier de lui avoir donné une place à l'Académie.—Jean Arbaud, son frère, gentilhomme de la chambre du roi a publié, outre des sonnets, nne *traduction de quelques Psaumes*. Grenoble, 1651, et Marseille, 1684.

ARBAUD (Louis-Claude-Gaspard-Jérôme), médecin, né à Marseille le 6 juin 1727, et mort au commencement du 19e siècle, pratiqua son art avec distinction. Il paraît qu'il ne s'y livra point totalement, et même qu'il n'écrivit point sur une science qui devait lui être familière; car le seul ouvrage qu'on connaisse de lui n'appartient point à son art : c'est un *Abrégé du règne de Louis XIV*, 1752, in-12, ouvrage assez médiocre.

ARBAUD, habitant de Marseille, prit en 1793 le commandement des troupes marseillaises destinées à secourir la ville de Lyon, assiégée par les troupes de la convention nationale, par suite de la journée du 31 mai. Après avoir passé la Durance, il rencontra le général Cartaux, qu'il défit, et s'empara du château de Cadenet. Environné bientôt d'une armée plus forte que celle qu'il commandait, il fut blessé et fait prisonnier. Il fut ensuite condamné à mort. Sa famille, proscrite, paya de son sang les liens qui l'unissaient à lui.

ARBAUD (Claude-Éléazar d'), ancien président au parlement de Provence, était né à Aix. Lors des troubles du midi, il quitta son pays, et vint à Lyon avec plusieurs magistrats des parlemens de Toulouse, d'Aix, de Grenoble, et de la cour des aides de Montpellier. Il ne trouva pas dans cette ville un asile plus assuré contre la rage des démagogues. Le 26 décembre 1793, la commission temporaire de Lyon le fit arrêter, et le condamna à mort.

ARBERG (Le comte d'), général au service de l'Autriche, se rendit maître, en 1789, de la ville de Gand, qui s'était révoltée. Quelques-unes de ses troupes ayant commis des excès, une affaire très-vive s'engagea dans plusieurs quartiers de la ville, entre les Autrichiens et les volontaires Brabançons. Secondé par une grande partie des habitans, après deux jours d'un combat des plus opiniâtres, le général autrichien fut obligé d'évacuer la ville. Pour donner une idée de la rage qui animait les deux partis dans cette affaire sanglante, on rapporte que l'on trouva collés, pour ainsi dire l'un sur l'autre, les cadavres d'un officier autrichien et d'un jeune gantois qui s'étaient mutuellement percés de coups; ce dernier avait les dents enfoncées dans le visage de son ennemi. Le général d'Arberg fit de nouvelles tentatives contre les insurgés; mais il fut encore repoussé. Lassé de ses revers, il donna sa démission; il est mort à Bruxelles en septembre 1813.

ARBETION ou ARBITION, soldat de fortune, s'éleva des plus bas degrés de la milice jusqu'au consulat, qu'il exerça sous l'empire de Constance, en 355. C'était un esprit pernicieux, malfaisant, et dont l'envie s'acharnait sur tous les gens de mérite. On lui donna le commandement d'une armée contre les Allemands, qu'il défit dans un combat réglé. Jaloux de la réputation de Sylvain, fils de Bonite, capitaine gaulois, il contribua à le faire choisir pour général dans les Gaules, ayant le dessein de faire naître par là quelque occasion de le perdre; ce funeste artifice lui réussit. Il l'entoura de tant de piéges, qu'il le força à une révolte, à la suite de laquelle cet officier, plus malheureux que coupable, fut massacré. En 357, il fut lui-même soupçonné de rebellion; mais il se tira d'affaire par le crédit des eunuques. Il fut envoyé ensuite par l'empereur Constance contre les Perses, en 361, puis contre Julien l'Apostat, qui s'était révolté. Ce prince, étant parvenu à l'empire, le fit un des membres de la chambre de justice établie à Chalcédoine, contre les ministres de l'empereur Constance. Arbétion vivait encore sous l'empereur Valens, qu'il servit utilement contre Procope. Le courage était sa seule bonne qualité.

ARBOGAST (Louis-François-Antoine), membre associé de l'Institut national, professeur de mathématiques à l'école centrale du Bas-Rhin, et à l'école d'artillerie de Strasbourg, et correspondant de l'Académie des sciences de Pétersbourg, membre de l'assemblée législative et de la Convention, naquit à Mutzig, petite ville d'Alsace, en 1759. En 1790, il remporta le prix proposé par l'Académie des sciences de Pétersbourg. Son *Mémoire* (96 pages in-4° avec 3 pl.) parut sous ce titre : *Mémoire sur la nature des fonctions arbitraires qui entrent dans les intégrales des équations différentielles partielles*. En l'an 1800, il publia à Strasbourg un autre ouvrage estimé, sous ce titre : *Du calcul des dérivations et de ses usages dans la théorie des limites, et dans le calcul différentiel*. En qualité de membre de la convention nationale, on lui doit le *Rapport sur l'uniformité et le système général des poids et mesures*. Il est mort le 8 avril 1803. Il fut aussi chargé de vérifier le télégraphe de M. Chappe.

ARBOGASTE, gaulois d'origine, et l'un des principaux officiers de l'armée de Théodose, défit et tua Victor, fils de Maxime, contre lequel ce prince l'avait envoyé. Sa victoire lui procura la dignité de préfet du prétoire. Ce Gaulois acquit une si grande autorité sur Valentinien, que le prince n'était, pour ainsi dire, que son second. Arbogaste l'engagea dans une guerre contre sa nation pour satisfaire une haine particulière; mais cette guerre n'ayant pas été heureuse, l'empereur lui ôta la charge de général de ses armées. Arbogaste s'en vengea en le faisant étrangler par des eunuques. Le meurtrier fit empereur un certain Eugène, et voulut soutenir ce fantôme de souverain contre Théodose. Il remporta le premier jour une victoire contre ce prince; mais le lendemain un tourbillon de sable aveugla les soldats d'Arbogaste, et une partie mit bas les

armes. Arbogaste se sauva dans les montagnes, et voyant qu'il ne pouvait échapper, il se passa deux épées à travers le corps en 394.

ARBOGASTE (Saint), évêque de Strasbourg, mort en 678, eut la faveur de Dagobert, roi d'Austrasie. Par esprit d'humilité et de pénitence, il demanda en mourant d'être enterré au lieu où l'on exécutait les criminels. Sa vie a été écrite par Othon, évêque de Strasbourg, et elle a été insérée dans le Recueil du P. Bosch.

ARBORIO de Gattinara (Mercurin), jurisconsulte et diplomate, né en 1465 à Verceil, mourut en 1530 à Inspruck, âgé de 65 ans. Il fut conseiller du duc de Savoie, et ensuite président du parlement de Franche-Comté, et en 1518, l'empereur Charles-Quint le nomma son chancelier. Il se distingua dans plusieurs négociations importantes. Le traité qu'il conclut à Bologne, pour la défense de l'Italie, passe pour un chef-d'œuvre de politique. Le pape Clément VII lui avait envoyé le chapeau de cardinal, en 1529.

ARBORIUS (Cécilius Argicius), astronome philosophe, né à Autun, vivait dans les 3e et 4e siècles. Il était aïeul maternel du poète Ausone. Sa famille ayant été persécutée par M. Aurelius Victorinus, lorsqu'il usurpa l'empire, il fut obligé de s'enfuir vers Dax et Bayonne. Là il épousa Émilia Corinthia Maura, dont Ausone fait aussi l'éloge, et qui éleva ce poète. Arborius savait très-bien l'astrologie. Il se mêlait aussi d'astrologie judiciaire. Il mourut vers l'an 320, âgé de 90 ans, et laissa un fils et trois filles.

ARBORIUS (Æmilius Magnus), fils du précédent, naquit vers 270 aux environs de Dax et de Bayonne. Après avoir plaidé avec succès devant les préfets des Gaules et d'Espagne, il alla enseigner l'éloquence à Toulouse, vers l'an 325, et s'y acquit l'amitié des trois frères Dalmace, Jules-Constance et Annibalien, princes qui étaient alors dans cette ville dans une espèce d'exil. Il alla ensuite enseigner la rhétorique à Narbonne. Son éloquence lui fit une telle réputation, qu'on le connut alors dans toute l'Europe. Il fut appelé vers l'an 331 à Constantinople par Constantin-le-Grand, pour enseigner l'éloquence à un de ses enfans. Arborius s'en acquitta avec beaucoup de gloire. Il mourut dans cette ville vers l'an 335.

ARBOUSE (Marguerite Veny d'), naquit en Auvergne. Louis XIII la tira du monastère de Saint-Pierre de Lyon, où elle était religieuse, pour lui donner l'abbaye de Notre-Dame du Val-de-Grace. Sa première pensée en y entrant fut d'y établir la réforme, et de la maintenir par de sages règlemens. Elle se démit elle-même de son abbaye en faveur de l'abbesse triennale, qui fut élue en 1626, et mourut en odeur de sainteté le 16 août de la même année, à Séry près de Dun-le-Roi, où elle était allée pour établir la régularité dans un monastère. L'abbé Fleury a écrit sa vie, in-8°, 1685.

ARBRISSEL (Robert d'), ainsi appelé du village d'Arbrissel, aujourd'hui Arbresec, à 7 lieues de Rennes, où il était né en 1047, fondateur de l'ordre de Fontevrault et de l'abbaye de ce nom, vint de bonne heure à Paris, où il étudia avec succès. Silvestre de La Guer-

rbe, évêque de Rennes, récompensa les progrès que Robert avait faits dans les lettres et dans la vertu, en le nommant son archiprêtre. Il combattit dans ce diocèse la simonie et l'incontinence du clergé, deux vices très-communs dans son siècle. Marbode étant moins favorable que son prédécesseur à Robert, celui-ci se retira dans la forêt de Craon, où il fonda une communauté de chanoines réguliers. Il sortit quelque temps après de sa solitude, sans s'établir nulle part, prêchant partout, et toujours avec fruit. La multitude de ses disciples augmentant tous les jours, et les femmes qui le suivaient dans le fond des déserts ne pouvant éviter d'être mêlées avec les hommes, il chercha un lieu où elles pussent habiter avec bienséance, sans exciter la critique de ses ennemis, scandalisés de cette nouvelle manière de prêcher et d'écouter l'Évangile. Il trouva ce lieu à l'extrémité du diocèse de Poitiers, dans les déserts de Fontevrault : c'est là qu'il établit sa nouvelle famille vers l'an 1103. On fit d'abord des cabanes pour se garantir des injures de l'air; Robert sépara ensuite les femmes d'avec les hommes, destinant celles-là à la prière, et ceux-ci au travail. Ses disciples devaient porter le nom de *Pauvres de J. C.*, et obéir aux femmes qui en étaient les servantes. Ces pauvres commençaient à être déjà riches à la mort de Robert d'Arbrissel, arrivée en 1117, au prieuré d'Orsan; mais ces richesses étaient, en partie, le fruit de leurs travaux; ils avaient défriché des marais, des landes et des bois. Outre le monastère de Fontevrault, Robert en fonda plusieurs autres en diverses provinces. Il avait conféré quelque temps avant sa mort le généralat à une dame nommée Pétronille de Chemillé. Geoffroi, abbé de Vendôme, et Marbode, évêque de Rennes, amis du nouveau fondateur, lui reprochèrent dans deux lettres, sur les mauvais bruits qui couraient, les inconvéniens de sa trop grande familiarité avec les femmes, l'amertume de son zèle contre les hommes, et surtout contre les prêtres et les évêques, la singularité de son extérieur, et les rumeurs scandaleuses que sa conduite occasionnait. Voici un passage d'une de ces lettres : *Feminas quasdam, ut dicitur, nimis familiariter tecum habitare permittis, et cum ipsis etiam et inter ipsas noctes frequenter cubare permittis.* Des écrivains postérieurs se sont amusés à commenter ce passage. Ils ont formé des conjectures malignes sur sa vertu. Ils l'ont accusé de ne faire qu'un même lit avec ses prosélytes, sous prétexte de mortifier la chair et de vaquer plus commodément à l'oraison : ce qui a fourni à Bayle et à quelques auteurs satiriques des traits de raillerie. Mais ses disciples, fondés sur les témoignages des auteurs contemporains, l'ont justifié. Il est certain que sa piété ne se démentit jamais, que sa réputation fut attaquée et non flétrie par les accusations dont nous venons de parler; que les papes, les rois et les prélats lui rendirent justice et le protégèrent contre toutes les interprétations malignes. Hildebert, évêque du Mans, depuis archevêque de Tours, lui fit une épitaphe où il le peint comme « un homme rempli de l'esprit de Dieu, tourmentant sa chair par

la faim, par la soif, par les veilles, par les cuirasses de fer; accordant rarement du repos à ses membres fatigués, et plus rarement de la nourriture ; ne mangeant que des légumes, et se soumettant en tout aux lois de la raison et de la religion. » En 1633, Louise de Bourbon, abbesse de Fontevrault, fit placer les restes de Robert dans un superbe tombeau de marbre. Le P. Desoris, religieux de Fontevrault, a composé un ouvrage fort bon, intitulé : ***Dissertation apologétique pour le bienheureux Robert d'Arbrissel, sur ce qu'en a dit M. Bayle, dans son dictionnaire***, Anvers, 1701, in-8°.

ARBUCKLE (James), poète écossais, né à Glascow en 1700. Ses ouvrages ont été publiés en un volume in-12. Il est mort en 1734.

ARBUSCULA, célèbre comédienne dont parle Horace, qui, ayant éte sifflée par le peuple et applaudie par les chevaliers, dit avec affectation : « Qu'elle se contentait de l'applaudissement des honnêtes gens. » Atticus, écrivant un jour à Cicéron, lui demanda si Arbuscula avait bien joué dans l'Andromaque d'Ennius, que l'on venait de représenter? Cicéron lui répondit qu'elle avait plu extrêmement, ***valdè placuit***.

ARBUTHNOT (Alexandre), naquit l'an 1538, d'une famille illustre d'Écosse. Après avoir fait son droit à Bourges, sous le fameux Cujas, il fut principal ou régent du collége royal d'Aberdeen, en 1669. Il avait embrassé la réforme peu de temps auparavant, et il joua un rôle dans toutes les querelles que cette secte suscita en Angleterre. Il fut deux fois membre des assemblées générales. C'était un savant universel et un homme aimable. On a de lui des ***Discours*** en latin ***sur l'origine et l'excellence du Droit***, Édimbourg, 1572, in-4°, et l'édition de l'*Histoire d'Écosse*, de Buchanan, son ami. Il mourut à Aberdeen, en 1583, âgé de quarante-six ans environ,

ARBUTHNOT (Jean), médecin de la reine Anne d'Angleterre, mort en février 1735, était d'une société agréable et d'une science peu commune. Son père, ecclésiastique écossais, ayant perdu sa place dans la révolution, le fils vint à Londres, où il exerça la médecine avec distinction. Ce fut en ce temps-là que commença entre Pope, Swift, Gay, Parnell et lui, une liaison qui dura jusqu'à sa mort. Après celle de la reine Anne, il vint à Paris, où il avait un frère banquier. De retour à Londres, il publia quelques ouvrages : I. ***Tables des anciennes monnaies, poids et mesures***, in-4°, 1727. II. ***Essai sur la nature et le choix des alimens***, Paris, 1732, 2 vol. in-12. III. ***Essai des effets de l'air sur le corps humain***, traduit par Boyer de Prébandier, Paris, 1733. Il a fait, sous le nom supposé de Swift, le *Procès sans fin*, ou ***Histoire de*** *John Bull*, traduit par l'abbé Vély., Londres, 1753, in-12. On y trouve quelques bonnes observations; il prétend que l'espèce humaine a besoin d'une nourriture plus fortifiante que celle des végétaux. « Il faut du sang pour faire du sang. » ***De la régularité des naissances des deux sexes; Traité sur la manière de quereller chez les Anciens; l'Art de mentir en politique***. On a encore de lui : ***Examen de l'histoire naturelle de***

la Terre, *de Woodward*, 1695, in-4°. En 1751, on publia à Glascow, les *Œuvres mêlées* du docteur Arbuthnot, 2 vol. in-8°, où l'on trouve beaucoup de pièces qui ne sont pas de lui.

ARC. *Voyez* Jeanne d'Arc.

ARC ou ARCQ (Philippe-Auguste de Sainte-Foix, chevalier d'), fils naturel du comte de Toulouse, né à Paris, mort en 1779, à Tulles, où il était exilé, fut homme de lettres et de plaisir. On a de lui : I. *Mes Loisirs*, 1755, petit in-12. C'est un recueil de pensées détachées; quelques-unes expriment des maximes qu'on pourrait contester; mais la plupart sont solides et finement rendues. II. *Histoire générale des guerres*, 1756-58, in-4° : il n'en a donné que deux volumes, assez mal accueillis. Quoique l'auteur écrivît bien; un pareil ouvrage était au-dessus de ses forces. III. *Histoire du Commerce et de la Navigation des Anciens et des Modernes*, 1758, 2 vol in-12. Le chevalier d'Arcq a profité du livre de Huet, sur le commerce des Anciens, mais son style est plus élégant. IV. Quelques petits romans, écrits avec délicatesse; les *Lettres d'Osman*, in-12, 1753, trois parties, etc. V. *Le Palais du Silence*, 1754, in-12. VI. *Le Roman du jour, pour servir à l'histoire du siècle*, Londres, 1754, 2 vol. in-12; *la Noblesse militaire*, 1756, in-12, qu'il oppose à la *Noblesse commerçante* de l'abbé Coyer.

ARCADIE, fille d'Arcadius, et sœur de l'empereur Théodose II, illustra sa haute naissance par ses vertus. Le patriarche Atticus lui dédia son *Traité de la foi et de la virginité*. Elle fit bâtir les bains Arcadiens à Constantinople, et mourut dans cette ville à l'âge de quarante-cinq ans, l'an 444.

ARCADIUS, empereur de Constantinople, fils et successeur indigne de Théodose-le-Grand. Ce prince l'avait revêtu de la pourpre à l'âge de sept ans, en 383; et en mourant, il partagea l'empire entre ses deux fils. Son frère Honorius eut le sceptre d'Occident, celui d'Orient échut à Arcadius. Il avait, de bonne heure, développé son mauvais naturel, en maltraitant Arsenne, qui, effrayé de ses dispositions, se retira dans les déserts de l'Égypte. Arcadius fut le vil esclave des hommes les plus abjects. Il s'abandonna d'abord à Rufin, préfet du prétoire, qui voulut lui faire épouser sa fille, et qui, sur son refus, ouvrit l'empire aux Barbares. Cet ambitieux ayant péri d'une mort tragique, Arcadius chercha un autre maître, et l'eut bientôt trouvé. Eutrope, eunuque, qu'il fit son chambellan, d'abord esclave, ensuite valet, acheva, par ses violences, d'avilir et de décourager les Romains. Il fut enfin, lui-même, l'esclave de sa femme Eudoxie, qui persécuta le vertueux Jean Chrysostôme, patriarche de Constantinople. Arcadius vit avec une égale indifférence Alaric ravager ses états; ses sujets écrasés par les tyrans subalternes, et dépouillés par les Barbares; les meilleurs citoyens proscrits par les ambitieux qui le gouvernaient, et l'arianisme exercer ses fureurs sur les fidèles ministres des autels. Ce malheureux prince mourut en 408, dans la 31me année de son âge, après un règne de quatorze ans.

ARCADIUS, grammairien grec, est auteur d'un *Traité classique*

et curieux sur les notes et les accens de la langue grecque (περὶ τῆς των τόνων εὑρέσεως, ϗ των σχημάτων αὐτων, ϗ περὶ χρόνων ϗ πνευμάτων), que J. B. G. d'Ansse de Villoison a découvert dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi, et publié page 115 et suivantes de ses *Epistolæ Vinarienses.* Ce savant y prouve, page 118, que l'ouvrage d'Arcadius n'est qu'un abrégé de la καθολικὴ προσῳδία (ou *Traité de l'Accentuation en général*), que le célèbre Hérodien avait composé en vingt livres, et dédié à l'empereur Marc-Aurèle. L'assertion d'Arcadius, qui attribue l'invention des accens à Aristophane de Byzance, en acquiert plus de poids.

ARCÆUS (François), exerça la médecine et la chirurgie en Espagne. Ce fut en 1573, à l'âge de près de quatre-vingts ans, qu'il écrivit le *Traité de chirurgie* que nous avons de lui, sous le titre de *De rectâ curandorum vulnerum ratione libri duo; accessit ejusdem de febrium curandarum ratione libellus.* Antv., 1574, in-8°, avec des notes de Louis Nonnius, en flamand, Amsterdam, 1658, in-12; Lewarde, 1667, in-8°; en allemand, Nuremberg, 1674, in-8°. Arcæus pressentit, dans la chirurgie, plusieurs des pratiques dont l'utilité a été démontrée de nos jours. Il blâmait le tamponnement des plaies et l'usage des sutures.

ARCAGOLO (Octave), historien et poète de Catane en 1602, a laissé : I. Une traduction des *Lettres de Diodore*, en italien. II. Une *Chronique universelle.* III. Une autre de *Catane.* IV. Quelques *Chansons siciliennes.*

ARCAMONE (Agnello), jurisconsulte de Naples, nommé ambassadeur de Ferdinand I[er], près du pape Sixte IV, et de la république de Venise, s'acquitta avec succès de ses négociations. Il a écrit sur *les lois et le droit public du royaume de Naples.*

ARCANO (Giovanni Mauro d'), appelé aussi *Il Mauro*, poète italien des plus célèbres dans le genre burlesque. Il descendait d'une ancienne famille du Frioul, qui habitait un château nommé Arcano. Il était le plus distingué des poètes qui, en 1530, composaient l'Académie de Vignajuoli à Rome. Il fut secrétaire d'Alexandre Césarini, l'accompagna en Espagne, et se rendit en divers endroits de l'Italie. Dans les éditions de Berni, qu'il imita avec succès, on trouve quelques-unes des ses poésies. On trouve aussi de lui quelques *capitoli* dans la collection, *Piacevoli rime di M. Cesare Caporoli con una aggiunta di molte altre rime, fatte da diversi eccellentissimi et belli ingegni, in Vinegia*, 1589, in-12.

ARCASIO, né le 23 janvier 1712, à Bisagno, province d'Acqui, mort dans la même ville en 1791, fut successivement avocat, professeur de droit civil et romain à l'ancienne université de Turin, et sénateur. Son mérite seul lui acquit ce dernier titre. Il a laissé des *Commentaires de droit civil*, publiés à Turin, en 1782 et 1784, qui sont très-estimés. On trouve, dans la *Biblioteca Oltremontana*, l'éloge de ce jurisconsulte, par le baron Vernazza de Freney.

ARCELLA (Justinien), savant médecin de Naples, dans le 16[e] siècle, est auteur d'un traité estimé ayant pour titre : *De ardore*

urinæ, et stillicidio, ac de mictu sanguinis non puri, Padoue, 1568, in-8°.

ARCÈRE (Louis-Étienne), prêtre de l'Oratoire, né à Marseille en 1698, mort le 7 février 1782, dans un âge avancé, est moins connu par les prix de poésie qu'il remporta à Toulouse, à Marseille, à Pau, que par son *Histoire de la ville de la Rochelle et du pays d'Aunis*, 1756, 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. Cet ouvrage, écrit avec clarté, et quelquefois avec élégance, offre des recherches curieuses. On lui doit encore les ouvrages suivans : I. *Éloge du P. Jaillot*, 1750, in-4°. II. *Journal historique de la tentative de la flotte anglaise sur la côte d'Aunis*, 1757, in-4°. III. *Mémoire sur la nécessité de diminuer le nombre des fêtes*, 1763, in-4°. IV. *De l'état de l'agriculture des Romains jusqu'au siècle de Jules-César, relativement au gouvernement, aux mœurs et au commerce*, 1776, in-8°. V. *Journal historique de la prise de Mahon*. VI. *Mémoire apologétique de la révolution de Corse*, en 1760. On a de lui plusieurs autres *Mémoires* qui se trouvent dans le *Recueil* de l'Académie de la Rochelle. La bibliothèque du Roi possède le manuscrit d'un *Dictionnaire turc*, latin et français, composé par Antoine Arcère, oncle de celui dont nous parlons. Le neveu devait publier ce dictionnaire, mais il en fut empêché par son grand âge et ses infirmités. La bibliothèque de l'Oratoire de Marseille a hérité des manuscrits d'Arcère, qui forment 4 vol. in-fol., intitulé : *Arceriana*.

ARCÉSILAS ou ARCÉSILAUS, né d'un Scythe de Pitane en Æolide, disciple de Théophraste le péripatéticien, et successeur de Crantor dans l'école platonique, forma la secte appelée *la seconde Académie*. Il unit l'éloquence de Platon à la dialectique de Diodore. Ses principes étaient qu'il fallait douter de tout, ne rien affirmer, et rester dans une incertitude continuelle sur toutes choses. Il soutenait que l'homme ne pouvait jamais parvenir à la connaissance de la vérité. « Nos sens, disait-il, nous trompent toujours (c'était aussi l'opinion d'Aristippe); notre raison ne nous trompe pas moins. D'ailleurs, la vie est trop courte, trop agitée, pour espérer d'acquérir aucune certitude. — Ne voit-on pas, continuait-il, que tout n'est qu'un amas de préjugés et d'opinions; que ce qu'on desirait dans sa jeunesse, dans la santé, dans une autre situation, on le hait dans la vieillesse, dans la maladie, dans un autre temps; que tout est couvert de si épaisses ténèbres, que les meilleurs yeux ne diffèrent en aucune manière des plus mauvais?» Il laissait par conséquent à ses disciples une entière liberté de suivre telle opinion qu'ils jugeaient à propos, soit en physique, soit en morale, soit même en matière de religion. Cicéron l'a réfuté dans ses *Questions académiques*. « Comment, dit-il, peut-on s'engager dans une secte qui confond le vrai avec le faux, qui nous ôte tout usage de la raison et du jugement, qui nous défend de rien approuver, et qui nous dépouille de tous les sens? Encore ces peuples Cimmériens, qu'on dit ne voir jamais le soleil, ont-ils quelques feux et quelque crépuscule qui les éclairent. Mais

ces philosophes, au milieu des profondes ténèbres dont ils nous environnent, ne nous laissent aucune étincelle dont la lueur puisse nous éclairer. Ils nous tiennent comme garrottés par des liens qui ne nous permettent de faire aucun mouvement. Car enfin nous défendre, comme ils font, de donner notre consentement à quoi que ce puisse être, c'est réellement nous ôter tout usage de l'esprit, et nous interdire en même temps toute action. » Arcésilas répétait souvent cette sentence d'Hésiode : « Les Dieux ont mis un rideau impénétrable entre eux et les hommes. » Ce système dangereux était le renversement de toutes les sciences. Ce philosophe ne laissa pourtant pas d'avoir beaucoup de disciples. Un esprit vif et aisé, le don de la parole, une physionomie heureuse, une générosité sans égale, contribuèrent plus encore à lui en faire que son système. On dit qu'il prêta sa vaisselle d'argent à un de ses amis pour un repas, et qu'il ne voulut jamais la reprendre. La philosophie n'avait pas éteint en lui le goût de la belle littérature. Il aimait tant Homère, que, lorsqu'il allait le lire, il disait qu'il allait voir sa maîtresse. Ce n'était pas la seule qu'il eût; car il partageait son temps entre la philosophie, l'amour, les plaisirs de la table et la lecture. On rapporte même qu'il mourut d'un excès de vin, à l'âge de soixante-quinze ans, l'an 300 avant J.-C. La mort ne dut pas lui paraître affreuse; il disait ordinairement : « Que c'était, de tous les maux, le seul dont la présence n'incommodait jamais personne, et qui ne chagrinait qu'en son absence. » Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi tant de disciples quittaient les sectes de leurs maîtres pour embrasser celle d'Épicure, tandis qu'aucun épicurien n'abandonnait la sienne pour se jeter dans une autre? Il répondit : « Parce que des hommes, on peut faire des eunuques; mais que des eunuques, on ne peut point en faire des hommes. » Quoique le doute universel d'Arcésilas renversât les fondemens de la vraie philosophie, il trouva un défenseur dans Lacyde, qui transmit sa doctrine à Évandre. Celui-ci la fit passer à Hégésine, et Hégésine à Carnéade, fondateur de la troisième académie.

ARCÉSILAUS, sculpteur célèbre et ami de Lucius Lucullus. Les artistes même lui payaient ses modèles en argile, plus cher que le public ne payait les ouvrages finis des autres sculpteurs. Il fit une *Vénus* qu'on éleva dans Rome avant qu'elle fût achevée. Il existait de lui une *Lionne avec des Amours ailés qui jouaient à l'entour*, le tout d'un seul bloc de marbre. Il vécut vers l'an de Rome 680. — Il y eut un autre Arcésilaus, peintre, natif de Pharos, en Grèce. Il vivait du temps de Polygnote. Il y avait au Pirée un tableau de lui, dans lequel était représenté Léosthènes et ses enfans. Il peignait à l'encaustique.

ARCET. *Voyez* Darcet.

ARCHAGATHUS, fils de Lysanias, était du Péloponèse. Il fut le premier médecin grec qui vint s'établir à Rome, l'an 534 de la fondation de cette ville, 219 avant l'ère chrétienne. Il paraît qu'il s'occupa plus de la chirurgie que de la médecine; la méthode douce et simple dont il se servit dans les premiers temps de sa pratique, pour traiter ses

malades, lui mérita le surnom de *guérisseur de plaies*, *vulnerarius*; mais ensuite l'emploi des caustiques et de l'instrument tranchant s'étant présentés, ce traitement parut si cruel, qu'on changea son premier nom en celui de *bourreau*; et que les Romains prirent dès-lors une grande aversion pour la médecine et les médecins; cependant elle ne fut pas de longue durée. On ignore l'époque de la mort d'Archagathus.

ARCHAMBAUD (Mademoiselle), née à Laval, dans le Bas-Maine, a fait imprimer, dans les premiers Mercures de France, une *Dissertation* agréablement écrite sur la question : *Lequel de l'homme ou de la femme est plus capable de constance?* Paris, 1750, in-12. On sent qu'elle décide en faveur de son sexe.

ARCHDALE (Jean), gouverneur de la Caroline, fut nommé à cette fonction par les propriétaires, après le refus de lord Ashley; il y arriva en 1695. Les habitans le reçurent avec une joie universelle. La colonie avait éprouvé de grands troubles, mais l'ordre y fut de nouveau rétabli. Il y introduisit la plantation et la culture du riz, plante devenue bientôt après la plus grande source de la richesse de la Caroline. Le capitaine d'un vaisseau parti de Madagascar et faisant route pour l'Angleterre, jeta l'ancre dans l'île Sullivan, et fit présent au gouverneur d'un sac de riz en grain, propre à être semé, qu'il avait apporté de l'Orient. Ce riz fut distribué par le gouverneur entre quelques-uns de ses amis, qui s'accordèrent pour en faire l'essai, et dès ce moment, le plus grand succès répondit à leurs espérances : ce fut par ce faible commencement que la population de la colonie de la Caroline s'est élevée au plus haut degré de prospérité. On assure qu'il continua d'exercer encore les importantes fonctions de gouverneur pendant cinq ou six années. Après son retour à Londres, il publia un ouvrage intitulé : *Nouvelle Description de la fertile et agréable province de la Caroline, avec un Abrégé historique de sa découverte, de son établissement et de son gouvernement*, etc., 1707.

ARCHEL (Cornélius Van), prêtre hollandais, né en 1760 à Amsterdam, fit ses études sous Limbroch et Leclerc. Il a publié *Hadriani Junii Romani medici animadversio, ejusdemque de comâ commentarius.*

ARCHÉLAUS, fils naturel de Perdiccas, s'empara de la couronne de Macédoine, après en avoir fait mourir les héritiers légitimes, et avoir fait périr Alcétas son jeune frère, qu'il jeta dans un puits. Cet usurpateur se conduisit en grand prince; il disciplina ses armées, fortifia ses places, équipa des flottes, et protégea les lettres et les arts. Les plus grands écrivains et les plus habiles artistes vinrent en foule à sa cour. Socrate y fut appelé; mais il répondit : « Qu'il ne pouvait se résoudre à aller voir un homme de qui il recevait des biens qu'il ne pouvait lui rendre. » On croit que ce philosophe avait un autre motif de son refus, c'était le gouvernement dur et sévère de ce prince. Un de ses favoris l'assassina l'an 399 avant J.-C.

ARCHÉLAUS, natif de Cappadoce, habile capitaine, rendit de grands services à Mithridate,

dans les premières guerres contre les Romains. Enfin, il fut vaincu par Sylla à Chéronée et à Orchomènes. Quelques années après, il se réfugia auprès des Romains, pour ne pas être en butte à la cruauté de l'inquiet Mithridate, auquel il était devenu suspect.

ARCHÉLAUS, fils du précédent, resta attaché aux Romains, et obtint de Pompée le pontificat de Comane dans le Pont. Il servit quelque temps dans l'armée des Romains, en Grèce; mais ayant épousé la reine Bérénice, qui avait fait étrangler depuis peu son premier mari, il se fit reconnaître roi d'Égypte. Son règne ne fut que de six mois, ayant été défait et tué par les troupes de Gabinius, général romain, vers l'an 56 avant J.-C.

ARCHÉLAUS, petit-fils du précédent, fut fait roi de Cappadoce, par Marc-Antoine. Il secourut ce général à la bataille d'Actium contre Auguste, et ne laissa pas de se maintenir sous cet empereur. Tibère, moins indulgent, voulut se venger de ce qu'il ne lui avait rendu aucun devoir pendant son séjour à Rhodes, et l'invita à venir à Rome sous les plus belles promesses; à peine fut-il arrivé, qu'il lui suscita des accusateurs; mais son âge avancé et la faiblesse de son esprit désarmèrent le sénat et même l'empereur. Il mourut à Rome, l'an 17 de J.-C. Son royaume fut déclaré province de l'empire. *Voyez* ATRONGE.

ARCHÉLAUS, fils d'Hérode-le-Grand, lui succéda dans le royaume de Judée, l'an 3ᵉ de J.-C. Il commença son règne en faisant mettre à mort 3,000 personnes qui s'étaient révoltées à l'occasion d'une aigle d'or placée sur le portail du temple. Auguste confirma sa royauté; mais il ne lui donna que la moitié des états de son père; et, sur des plaintes de sa cruauté, il l'exila ensuite à Vienne dans les Gaules, l'an 6ᵉ de J.-C. C'était la 10ᵉ de son règne.

ARCHÉLAUS, de Milet, ou selon d'autres, d'Athènes, philosophe grec, disciple d'Anaxagore, enseigna la doctrine de son maître avec quelques modifications. On lui donna le surnom de *Physicien*, parce qu'il apporta le premier la physique de l'Ionie à Athènes. Il soutenait «que tout se forme par des parties semblables; que toutes les actions sont indifférentes, et qu'elles ne sont justes ou injustes que parce que les lois et la coutume les ont rendues telles.» Il philosophait vers l'an 444 avant J.-C. Socrate fut son disciple.

ARCHÉLAUS, célèbre sculpteur, fils d'Apollonius, était de Priène, ville d'Ionie. Il fit en marbre l'*Apothéose d'Homère*, sous l'empereur Claude, à ce qu'on croit. Ce morceau de sculpture, l'un des plus beaux de l'antiquité, aurait suffi pour donner l'immortalité à Homère, si ses poèmes ne la lui avaient assurée. Ce monument fut déterré en 1658, dans une campagne appartenant aux princes Colonne, sur la voie Appienne, près d'Albano, dans un lieu nommé autrefois *ad Bovillas*, où l'on prétend que l'empereur Claude avait une maison de plaisance.

ARCHÉLAUS, évêque de Cascar, suffragant d'Amide, dans la Mésopotamie, s'illustra autant par sa piété que par son savoir. Il confondit Manès, l'an 277, dans une conférence dont les actes subsistent encore en latin, traduits du grec par Zacagni. (*Voyez*, sur l'au-

thenticité de ces actes, *l'Histoire du Manichéisme* de Beausobre, et les *Collectanea* de Zacagni.)

ARCHÉLAUS, géographe, auteur d'un *Traité sur tous les pays conquis par Alexandre*, dans le siècle duquel il vivait. Stobœus parle d'un autre livre sur les rivières, composé par un auteur nommé Archélaus; mais on ignore si ce sont deux écrivains différens.

ARCHESTRATE, poète grec, natif de Syracuse, qui fut l'ami d'un des fils de Périclès, et consacra son talent à célébrer l'art de la cuisine. Son poëme de la *Gastronomie* passait chez les gourmands de son temps pour un trésor de lumières; il nous en reste quelques fragmens. Voici ce qu'en dit Barthélemy, d'après Athénée: « Archestrate avait parcouru les terres et les mers pour connaître par lui-même ce qu'elles produisent de meilleur. Il s'instruisait dans ses voyages, non des mœurs des peuples, mais de leurs mets, de leurs sauces et de leurs ragoûts. Il entrait dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, et il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Son poème est un trésor de lumières, et ne contient pas un vers qui ne soit un précepte. » C'est ce passage de l'auteur d'Anacharsis qui a donné à M. Berchoux l'idée de son charmant poëme.

ARCHIAS, poète grec d'Antioche, en Asie, est plus connu par le plaidoyer éloquent que Cicéron prononça en sa faveur, que par les petits *Fragmens* qui nous restent de lui. Ce sont une quarantaine d'épigrammes recueillies d'abord dans l'Anthologie grecque, et publiées ensuite à part avec un commentaire par Daniel Alsworth. On lui refusait le titre de citoyen romain, que Cicéron lui fit confirmer, en soutenant qu'il l'avait, et que s'il ne l'avait pas eu, ses talens et sa probité le lui auraient mérité. Il vivait vers l'an 60 avant J.-C. Archias avait composé plusieurs ouvrages, entre autres un *Poème sur la guerre des Cimbres*, et en avait commencé un autre *sur le Consulat de Cicéron*.

ARCHIAS, architecte de Corinthe, se distingua surtout dans l'architecture navale. Il construisit pour le roi Hiéron qui l'avait appelé en Sicile, des galères dont il est fait mention dans l'histoire, et dont les mâts et les pièces principales étaient tirés de la Gaule et de la Bretagne; il vivait 240 ans avant l'ère chrétienne.

ARCHIBIUS, auteur qui, au rapport de Pline, a dédié quelques ouvrages de médecine au roi Antiochus; mais, comme il y a une douzaine de rois de Syrie de ce nom, on ne peut fixer le temps auquel il a vécu; ce n'est même que sur les matières dont il parle dans la dédicace de ses ouvrages qu'on présume qu'il était médecin. Galien cite un autre personnage de ce nom, qui était assurément médecin de profession.

ARCHIDAMIE, fille de Cléonyme, roi de Sparte, ayant appris qu'on délibérait dans le sénat si l'on enverrait les femmes dans l'île de Crète pendant la guerre du Péloponèse, entra dans l'assemblée l'épée à la main, et demanda fièrement aux hommes s'ils pensaient que les femmes lacédémoniennes pussent survivre à la ruine de leur patrie? Cette fermeté fit renoncer à ce projet, et cesser la délibération.

ARCHIDAMUS Ier, roi de Sparte, était fils d'Anaxidamus, et succéda à son père l'an 620 avant J.-C. environ. Son règne ne fut marqué par aucun événement remarquable, ni par aucune guerre. Agasiclès, son fils, le remplaça.

ARCHIDAMUS II, était né de Zeuxidamus, roi de Sparte, et succéda, l'an 476 avant J.-C., à son grand-père. Son père était mort avant d'être roi. Il fut heureux dans la guerre qu'il fit pendant dix ans aux Messéniens, et les força d'aller s'établir ailleurs. Il fit plusieurs irruptions dans l'Attique, et prit la ville de Platée. Il mourut 426 ans avant Jésus-Christ.

ARCHIDAMUS III, fils d'Agésilas, de la seconde branche des rois de Sparte, parvint au trône l'an 361 avant J.-C. Dans sa jeunesse, on lui avait confié le commandement des troupes envoyées au secours de l'armée lacédémonienne, après la bataille de Leuctres. Il se distingua ensuite contre les Arcadiens. Pendant son règne, il fournit des secours aux Phocéens qui s'étaient rendus maîtres du temple de Delphes; mais il empêcha en même temps que l'on ne massacrât les Delphiens, et qu'on ne vendît leurs femmes et leurs enfans. Il prit beaucoup de part à la *guerre sacrée*. Il périt dans une expédition qu'il fit en Italie, l'an 338 avant Jésus-Christ. Les Anciens nous ont conservé plusieurs de ses bons mots. — Quelqu'un demandant à Archidamus jusqu'où s'étendait le domaine des Lacédémoniens? Il répondit: « Partout où ils peuvent étendre leurs lances. » — Il écrivit à Philippe de Macédoine, fier du succès de ses armes, « que s'il regardait son ombre au soleil, il ne la trouverait pas plus grande qu'elle l'était avant la victoire. » Son médecin lui présenta des vers qu'il venait d'achever. Le prince les lut, et lui dit avec amitié: Eh! pourquoi, de si bon médecin, vous faites-vous si mauvais poète. Il laissa un fils nommé Agis.

ARCHIDAMUS IV, fils d'Eudamidas, roi de Sparte. Son règne est peu connu, si ce n'est par la défaite qu'il éprouva sous les murs de Sparte même, de la part de Démétrius, frère d'Antigone, l'an 295 avant J.-C.

ARCHIDAMUS, médecin qui vivait à peu près dans le 15e siècle, préférait les frictions sèches à celles où l'on emploie l'huile, parce que l'huile, disait-il, durcit et brûle la peau. Pline, dans son *Index*, nomme un ARCHIDAMAUS, qui pourrait bien être le même, ces deux noms n'étant différens qu'en ce que le premier est dorique, et le dernier du dialecte commun. Manget cite aussi un ARCHIDÉMUS ou ARCHÉDEMUS, qui a écrit quelques chapitres *de Mulo-medicinâ*, qu'on trouve dans les auteurs qui ont traité de la vétérinaire. La collection de leurs ouvrages a paru en grec, à Bâle, en 1537, in-4°. Jean Ruel en avait déjà donné une édition latine, à Paris, 1530, in-fol.

ARCHIGÈNE, médecin célèbre, né en Syrie, exerça son art à Rome, sous les empereurs Domitien, Nerva et Trajan. Il était disciple d'Agathinus, et cependant on le regarde comme le chef de la secte des éclectiques. Galien le cite avec éloge. Il ne nous reste de lui, que quelques fragmens connus, trouvés dans Ætius, comme *Hiera; de Balneis naturalibus; de vertiginosis*,

insaniâ, resolutione, tetano, et convulsione, etc. Archigène mourut âgé de 63 ans, dans la dernière année du règne de Trajan.

ARCHILÉONIDE, femme spartiate, célèbre par son courage. Son fils fut tué dans un combat. Sa mère demanda s'il était mort vaillamment. Des étrangers lui répondirent qu'il ne pouvait pas y avoir à Lacédémone de soldat si courageux. « Détrompez-vous, répondit-elle, mon fils était brave, mais, grâce au ciel, ma patrie renferme encore plusieurs hommes dont la valeur surpasse peut-être la sienne. »

ARCHILOQUE ou ARCHILOCHUS, poète grec, naquit à Paros, l'une des Cyclades, vers l'an 700 avant J.-C. de Thélésicles qui avait épousé l'esclave Enipo. C'était le poète le plus satirique de l'antiquité. Quand il était las de déchirer ses amis ou ses ennemis, il médisait de lui-même. Ce sont ses vers qui nous apprennent qu'il était né d'une mère esclave, que la faim l'obligea de quitter son pays; qu'il se fit détester partout où il fut connu, et qu'il était livré à toutes sortes de dérèglemens. Il fit des vers si sanglans contre Lycambe, qui lui avait promis sa fille, et qui l'avait donnée à un concurrent plus riche, que ce malheureux se pendit de désespoir. Sa fureur s'étendit jusque sur la fille, qui ne put aussi survivre à ses outrages. Cicéron appelle de son nom les placards injurieux affichés contre César, ARCHILOCHIA EDICTA. Archiloque fut aussi très-licencieux dans ses vers. Lacédémone défendit de lire ses *Poésies*, et ne permit pas qu'il couchât dans son enceinte. Mais ses talens brillèrent d'un jour nouveau aux jeux olympiques. Il y remporta la couronne par un hymne en l'honneur d'Hercule qu'il chanta lui-même et dont il avait composé la musique et les paroles. On le chantait encore du temps de Pindare, dans ces courses célèbres. On en trouve des fragmens dans les *Poètes grecs*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol., et dans les *Analecta* de Brunck, tome 1er, page 40, et tome 3, page 6 et 256. On les a publiés séparément sous ce titre: *Archilochi, Iambographorum principis, reliquiæ, quas accuratim collegit et edidit Ignat. Liebel*, Lipsiæ, 1812, in-8°. Il fut un des premiers qui se servit du vers ïambe. Son style est plein de force, de hardiesse, de feu, de véhémence et d'énergie. Son penchant pour la satire lui devint funeste; il périt sous le fer de ceux qu'il avait déchirés. Il s'était trouvé à une bataille, où il jeta son bouclier. « J'ai perdu mon bouclier, disait-il, mais j'ai conservé ma vie; et il ne me sera pas malaisé d'en trouver un meilleur que le premier. »

ARCHIMÈDE, le plus célèbre des anciens géomètres, né vers l'an 287 avant J.-C., d'une famille illustre de Syracuse, et parent d'Hiéron, qui en était roi, préféra l'étude des mathématiques au rang que sa naissance lui promettait. Hiéron, son ami et son Souverain, conversait journellement avec lui sur la théorie et la pratique des sciences qu'il cultivait. On prétend qu'un jour, comme il expliquait à Hiéron, les effets des forces mouvantes, il osa lui dire que, « s'il avait une autre terre que notre globe pour placer ses machines, il ferait mouvoir celle-ci à son gré. « Cette

fable, que plusieurs historiens racontent, doit être mise au nombre des erreurs populaires, avec celle de la sphère de verre, dont on dit que les cercles suivaient les mouvemens des astres du ciel. Mais l'histoire *des miroirs ardens dont il se servit pour brûler les vaisseaux de Marcellus qui assiégeait Syracuse*, mérite beaucoup plus de croyance. Nous avions révoqué en doute ce fait, traité de fable par Descartes et par l'abbé Saas. Buffon en a prouvé la possibilité, en imaginant un miroir semblable à celui d'Archimède, et même d'un beaucoup plus grand effet. Il est composé d'environ quatre cents glaces planes, d'un demi-pied en carré. Il fond le plomb et l'étain à cent quarante pieds de distance, et allume le bois de beaucoup plus loin. Ainsi, celui d'Archimède qui brûlait à la portée du trait, c'est-à-dire à cent cinquante ou deux cents pieds, ne doit pas être regardé comme une chimère. Une autre gloire de ce célèbre mathématicien est d'avoir inventé, soit pour l'attaque, soit pour la défense des villes, des *machines*, dont sa patrie se servit avec avantage. Ses connaissances n'étaient pas bornées aux seules mathématiques; car l'on raconte qu'un orfèvre ayant mêlé du cuivre avec de l'or, dans une couronne d'or pour le roi, il trouva le secret, alors inconnu, aujourd'hui très-répandu, de découvrir la fraude; il conçut, dit-on, tant de joie de cette découverte, qu'il sortit brusquement du bain, sans s'apercevoir qu'il était nu, en criant: « Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!..... » Marcellus ayant, après un long siége, surpris Syracuse, ordonna en entrant dans la ville que l'on épargnât Archimède; mais l'application de ce mathématicien à ses études lui coûta la vie. Fortement occupé de la solution d'un problème, il ne sut la prise de la place, que lorsqu'un soldat se présenta chez lui pour lui ordonner de venir parler à son général. Le philosophe le pria d'attendre un moment jusqu'à ce qu'il eût fini son opération géométrique; mais le soldat, ne comprenant rien à ce qu'il lui disait, le perça de son épée l'an 208 avant J.-C. La mort de ce grand homme causa une vive douleur au général romain; il traita ses parens avec une distinction marquée. On fixe la prise de Syracuse à l'an 212 avant l'ère chrétienne; ainsi, Archimède avait 75 ans quand il perdit la vie. Ses intentions furent suivies après sa mort, puisqu'on lui éleva un tombeau surmonté d'une colonne ou cylindre, sur laquelle on grava le rapport de la capacité de ce corps à celle de la sphère inscrite, découverte à laquelle Archimède ajoutait un grand prix. Cicéron étant questeur en Sicile, découvrit ce monument, au milieu des ronces qui le couvraient en partie. On met encore au nombre des inventions d'Archimède, la vis sans fin et la vis creuse dans laquelle l'eau monte par son propre poids. Il l'inventa, dit-on, dans un voyage qu'il fit en Égypte, pour donner à ses habitans le moyen de vider l'eau qui croupissait dans les lieux bas, après l'inondation du Nil. On lui attribue *la poulie mobile et la sphère*. Nous avons de lui quelques *Traités*, dont nous sommes redevables aux Grecs, qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople. Ils ont pour objet la Statique, l'Hydrostati-



que, *Sphæropœia*, ou *Description de la sphère, etc.* Les éditions les plus recherchées sont celle de Londres, in-4°, en 1775, et celle de Paris, 1615, in-fol., celle d'Oxford, 1792, in-fol., qui est la meilleure. Il en a paru une traduction latine à Venise en 1558, chez P. Manuce. Melot a publié, dans le 14° vol. des Mémoires de l'Académie des inscriptions, des recherches curieuses sur la vie d'Archimède. M. Peyrard a traduit Archimède en français, et y a ajouté un commentaire. Cette traduction a paru en 1807, in-4°, fig., et en 1808, 2 vol. in-8°, fig.

ARCHINTO (Octave), créé comte de Barante par Philippe III, roi d'Espagne, était d'une famille illustre du duché de Milan, qui prétend descendre des rois lombards. C'était un des plus grands antiquaires du 17° siècle. On a publié sous le titre de *Collectanea antiquitatum*, le *Recueil des Antiquités* qu'il avait réunies en un vol. in-fol., sans nom de lieu ni d'année. Cet ouvrage est fort rare. On a encore de lui: *Epilogati raccolti delle antichità, e nobiltà della famiglia Archinti*, Milan, 1648, in-fol. Il mourut le 13 juin 1656.

ARCHINTO (le comte Charles), fils du sénateur de ce nom, né à Milan, en 1667, célèbre par la protection qu'il accorda aux sciences et aux beaux arts. Après avoir fait de bonnes études et des voyages utiles, il se fixa dans son pays natal, et rassembla dans son palais une bibliothèque choisie, et des instrumens de mathématiques les mieux travaillés et les plus rares. Il appela auprès de lui les savans, et on lui dut la réunion de la fameuse *Société palatine*, qui donna tant d'éditions précieuses en commençant par la grande collection de Muratori, *Scriptores rerum italicarum*. Cet homme estimable, revêtu des premières dignités dans sa patrie et créé par l'empereur Léopold, gentilhomme de la chambre et par les rois d'Espagne Charles II et Philippe V, grand d'Espagne et chevalier de la Toison d'or, mourut à Milan le 17 septembre 1732. Il a laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels on remarque un recueil intitulé: *Carmina plura latina*. On n'a imprimé d'Archinto que quelques observations sur *l'Histoire d'Arnolphe de Milan*, et quelques *tables des sciences et des arts*, publiées à Venise, après la mort de l'auteur, sous ce titre: *Tabulæ præcipuæ scientiarum et artium, capita digesta per ordinem repræsentantes*.

ARCHON (Louis), licencié de Sorbonne, chapelain de Louis XIV, naquit à Riom en Auvergne en 1645, d'un procureur. Comme son père faisait les affaires du cardinal de Bouillon, il obtint, par la protection de ce prélat, une place de chapelain chez le roi, et celle de garde des ornemens qui fut créée pour lui. En 1678, il fut nommé à l'abbaye de Saint-Gilbert-neuf-Fontaines dans le diocèse de Clermont. Devenu infirme, il quitta la cour, et se retira dans sa patrie, où il mourut en 1717. On a de lui l'*Histoire de la Chapelle des Rois de France*, Paris, 1704 et 1711, 2 vol. in-4°, pleine de recherches curieuses, qui va jusqu'au règne de Louis XIV, exclusivement. Il était licencié en théologie de la faculté de Paris.

ARCHYTAS, de Tarente, embrassa la philosophie de Pythagore, et fut son huitième succes-

seur dans l'enseignement de sa doctrine. Il fut aussi contemporain de Platon, qui suivit pendant quelque temps ses leçons. Également profond dans la géométrie et la mécanique, il enrichit celle-ci de *la vis* et de *la poulie*, et rendit service aux hommes, en appliquant les mathématiques aux choses d'usage. Eutocius rapporte qu'il trouva *la duplication du cube*, découverte plus utile que celle d'une colombe volante qu'on prétend qu'il fit. Il avait inventé ou perfectionné ce petit instrument, dont le bruit sert à amuser ou à distraire les enfans, qu'on nomme *crecelle*. (*Aristot. de Republ.* liv. 8, ch. 6.) Ses exercices de l'école ne l'empêchèrent pas d'être un grand homme d'état et un bon général d'armée. Il eut différens emplois, et les remplit tous avec autant d'intelligence que d'industrie. Ce philosophe pythagoricien fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille, où un naufage l'avait jeté. Il florissait l'an 408 avant J.-C. Horace lui a consacré une ode, la 28e du 1er livre. Porphyre nous a conservé un *fragment* d'Archytas. M. Jean Gramm, danois, en a donné une édition, avec la traduction latine, il l'a ornée d'une belle Dissertation sur ce philosophe, guerrier et politique, 1707, in-4°, à Copenhague. Il se trouve trois ou quatre passages remarquables d'Archytas dans le 3e livre du *Traité de Jamblique*, sur le régime pythagoricien. (*V.* JAMBLIQUE.) La règle de Pythagore prescrivait de se retirer dans la solitude et de s'abstenir de toute action, aussi long-temps que l'ame était agitée par quelque passion violente. Joachim Camerarius a publié, sous le nom d'Archytas, un *Traité sur les Universaux*, et les *Catégories*, Leipsick, 1564, in-8°, Venise, 1571, in-4°, grec et latin. On trouve dans les Opuscules Mythologiques de Thomas Gale un fragment d'Archytas *sur la Sagesse*. Archytas, de retour de la guerre contre les Messéniens, trouva ses biens dans un grand abandon. Vivement affecté de ce désordre : « Vous êtes bien heureux, dit-il, à son économe, que je sois en colère contre vous, autrement je ne laisserais pas impunie une négligence aussi criminelle. » Jambl. 8197. — Il y a eu plusieurs ARCHYTAS. *Voyez* Burette, Académie des inscriptions, tom. 17, p. 59.

ARCKENHOLZ (JEAN), Suédois, né à Helsingfors en 1695. Après avoir étudié à Upsal, il voyagea dans les principaux états de l'Europe. Tandis qu'il était à Paris, il écrivit ses *Considérations sur la France par rapport à la Suède*, ouvrage dans lequel il censura si vivement la conduite du cardinal de Fleury, que celui-ci s'en étant plaint à sa cour, l'auteur perdit une place de greffier qu'il avait obtenue avant son départ. En 1743, il fut nommé secrétaire de la chambre des comptes, et en 1746, garde du cabinet des curiosités à Cassel. Il n'a point achevé l'*Histoire de Frédéric I*, dont il avait été chargé. Il mourut en 1777, après avoir publié *les Lettres de Grotius à Christine, reine de Suède. Lettres sur les Lapons et les Finnois*, en français, Francfort et Leipsick, 1756, in-8°; *Mémoires de Rusdorf, ministre de l'électeur Palatin*, ibid., ibid., 1762; *Recueil des sentimens et des propos de Gustave Adolphe*, en français, Stockholm, 1769. Son

principal ouvrage est intitulé : *Mémoires concernant Christine, reine de Suède, pour servir d'éclaircissement à l'histoire de son règne, et principalement de sa vie privée, et aux événemens de l'histoire de son temps;* Amsterdam, 1751, 1759, 4 vol. in-4°. D'Alembert qui a abrégé ce livre, dans le tome 2, de ses *Mélanges*, en dit beaucoup de mal. C'est, selon lui, un portrait assez mal dessiné, déchiré par lambeaux et dispersé sous un amas de décombres. Il est certain que ces Mémoires chargés de citations, sont d'une lecture fatigante. L'auteur y a semé une foule de disgressions qui l'écartent de son objet principal ; mais quelques-uns de ces hors-d'œuvre sont curieux, et l'on y trouve des recherches qu'on ne rencontrerait point ailleurs : il y a même des lettres et quelques opuscules de Christine, qui peuvent intéresser, et qui servent à faire mieux connaître le caractère de cette princesse singulière. Arkenholz, abrégé et décrié par d'Alembert, se plaignit dans une lettre en langue française et en style allemand, du ton dur et aigre que le philosophe de Paris avait pris en parlant des Mémoires dont il avait profité. Ce procédé de d'Alembert, n'était pas fort honnête, et il se servit de termes moins honnêtes encore, en lui répondant : ce n'est pas ainsi que Fontenelle en avait usé à l'égard de Vendele dont il avait abrégé *l'histoire des Oracles.*

ARCO (Nicolas comte d'), agréable poète du 16e siècle, naquit en 1479, à Arco, en Tyrol, fief antique de sa famille, fut page de l'empereur Frédéric, servit avec distinction en Flandre, et revint ensuite en Italie. Il mourut en 1546, laissant beaucoup de *poésies latines*, pleines de feu et de délicatesse. Elles furent imprimées pour la première fois en 1546 ; Volpi en a publié une dernière édition en 1739 ; elles contiennent des *Hymnes*, un *Poème sur le siége de Vienne*, *l'Éloge de l'Olive*, *etc.* Il a laissé manuscrits plusieurs autres ouvrages en prose et en vers, que l'on peut trouver dans quelques bibliothèques d'Italie. — On remarque parmi les descendans du précédent, un comte Giambatista d'Arco, intendant impérial à Mantoue, qui se rendit célèbre par la protection qu'il accordait aux arts et aux sciences, et par plusieurs bons ouvrages, entre autres une *dissertation* savante sur le troubadour Sordello, *l'éloge* du comte Firmian, 1783.

ARCO (Alexis del). *Voyez* Alexis.

ARÇON (Jean-Claude-Éléonor-Lemiceaud d') né à Pontarlier, en 1733, admis en 1754, à l'école de Mézières, et, l'année suivante, reçu ingénieur ordinaire, obtint de l'emploi pendant les deux dernières années de la guerre de sept ans, et se distingua, en 1761, à la défense de Cassel. Au siége de Gibraltar, il fut chargé d'exécuter ce fameux projet des batteries flottantes insubmersibles et incombustibles, destinées à faire brèche au corps de place du côté de la mer, en même temps que par des tranchées du côté du camp de Saint-Roch, ses batteries sur le continent prendraient de revers tous les ouvrages que les premières attaqueraient de front. Des circonstances particulières, et la puissance des ennemis de d'Arçon, s'opposèrent au succès. Quelque

temps après, cet officier de génie fit imprimer un petit *Mémoire sur les lunettes à réduit et à feu de revers*, dont l'objet est de rétablir une résistance imposante, quoiqu'à peu de frais, sur un très-petit espace isolé. Lors des campagnes de Dumouriez, il fut chargé du siége de Bréda et de Gertruydemberg; ces deux villes capitulèrent. En 1799, il fut choisi l'un des cinq officiers composant le bureau militaire du Directoire exécutif. Après le 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), il fut élu membre du sénat, et mourut en 1800. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : I. *De la Force militaire, considérée dans ses rapports conservateurs, pour servir au développement d'un plan de constitution, disposé dans l'objet de faire mouvoir ensemble et avec l'armée les corps de l'artillerie, du génie et de l'état-major, sans altérer et sans confondre leurs fonctions, etc.* Strasbourg et Paris, 1789 et 1790, in-8°. II. *Réponses aux Mémoires de Montalembert, sur la fortification dite perpendiculaire*, 1790, in-8°. III. *Considérations militaires et politiques sur les fortifications*, 1795, in-8°. IV. *Considérations sur l'influence du génie de Vauban, dans la balance des forces de l'état*, 1786, in-8°. Les écrits de cet ingénieur habile, de ce mécanicien célèbre, fourmillent d'idées neuves sur la fortification et de ressources sur les machines de guerre, le levé des cartes militaires, et la méthode la plus expéditive de saisir un terrain.

ARÇONS (CÉSAR D'), était né à Viviers en Gascogne, et devint avocat au parlement de Bordeaux. Il publia différens traités *sur la physique et la théologie*. On distingue surtout son *Traité sur le flux et le reflux de la mer, et sur les longitudes*, Rouen, 1655, in-8°, Bordeaux, 1667, in-4°. Sa *Dissertation sur les Écritures*. Paris, in-4° 1658; divers *Traités de physique*, Bordeaux, 1668, in-4°, où l'auteur veut concilier Aristote et Descartes. Il mourut en 1681.

ARCONVILLE (GENEVIÈVE-CHARLOTTE-D'ARLES dame THIROUX D'), née le 17 octobre 1720, morte le 23 décembre 1805, peut occuper une place distinguée parmi les femmes célèbres du 18me siècle; elle est auteur des ouvrages suivans et de plusieurs traductions de l'anglais : I. *Avis d'un père à sa fille*, traduit de l'anglais d'Halifax, 1756, in-12. II. *Leçons de chimie*, traduit de l'anglais, 1759, in-4°. III. *De l'amitié*, 1761, in-8°; parmi un grand nombre de lieux communs, on y trouve quelques aperçus nouveaux et des pensées fines et délicates. IV. *L'amour éprouvé par la mort*, ou *Lettres de deux amans de vieille roche*, 1763, in-12; il y a des invraisemblances, mais des situations attachantes. V. *Des passions*, 1764, in-8°, sujet déjà traité par plusieurs écrivains, et qui n'est pas encore épuisé. Madame Thiroux, en travaillant sur une pareille matière, a plus consulté sa bonne volonté que ses forces. VI. *Pensées et réflexions morales sur divers sujets*, 1765, in-12. On peut appliquer à juste titre à ce recueil ce vers de Martial:

Sunt bona, sunt quædam mediocria, plurima mala.

VII. *Mélanges de poésies an-*

glaises, traduites en français; 1764, in-12. VIII. *Essai pour servir à l'histoire de la putréfaction*, 1766, in-8. IX. *Estentor et Thérisse*. X. *Dona Gratia d'Ataide, comtesse de Ménessès*, histoire portugaise, 1770, in-8°. XI. *Vie du cardinal d'Ossat, avec son discours sur la Ligue*, 1771, 2 vol. in-8°. XII. *Vie de Marie de Médicis, princesse de Toscane, reine de France et de Navarre*, 1774, 3 vol. in-8°. XIII. *Histoire de François II, roi de France, suivie d'une dissertation*, traduite de l'italien de Suriano, ambassadeur de Venise, sur l'état de ce royaume à l'avénement du roi Charles IX au trône, 1783, 2 vol. grand in-8°; tous ces ouvrages sont ou anonymes ou pseudonymes.

ARCTINUS, de Milet, contemporain d'Homère (c'est-à-dire, du 9e siècle avant l'ère chrétienne), entreprit aussi de chanter la guerre de Troie, mais n'eut point l'art de transmettre, comme le prince des poètes, son ouvrage à la postérité.

ARCUDI (Alexandre-Thomas), dominicain, né à Saint-Pierre en Galatine dans la Pouille, au royaume de Naples, mort en 1720. Ses ouvrages lui acquirent beaucoup de réputation, surtout en biographie. Son écrit intitulé *Galatina Letterata*, Gênes, 1709, in-8°, est un des principaux dans ce genre. Il publia aussi un écrit intitulé : *Anatomia degl' Ipocriti*, sous le nom simulé de Candide Malasorte Ussaro, Venise, 1699, in-8°, et un autre intitulé : *Prediche Quaresimali*, Lecce, 1712, in-4°. Plusieurs ouvrages de piété, tant en prose qu'en vers, du même auteur, n'ont pas été publiés. Son dernier écrit fut l'*Histoire d'Athanase*, Lecce, 1714, in-4°.

ARCUDIUS (Pierre), prêtre grec de l'île de Corfou, vint étudier à Rome. Clément VIII l'envoya chez les Russes pacifier quelques querelles de religion. Au retour de son voyage, qui fut assez heureux, il s'attacha au cardinal Borghèse, devenu pape, et en fut protégé. Nous avons de lui : I. *Opuscula de Processione Spiritûs Sancti*, Rome 1630, in-4°. II. *Opusculum quod inscribitur utrùm detur Purgatorium?* ibid., 1632, in-4°. III. *De Purgatorio igne*, ibid., 1637, in-4°. Ces ouvrages d'Arcudius sur le purgatoire, sont rares et se joignent à la curieuse *collection des Ambrosiens*. IV. Un ouvrage savant, intitulé : *De concordiâ Ecclesiæ Occidentalis et Orientalis in septem Sacramentorum administratione*, Paris, 1672, in-4°, et plusieurs autres ouvrages. Il serait à souhaiter que l'auteur eût écrit avec plus d'ordre et de modération. Allatius dit : «qu'il montre trop d'emportement contre les novateurs, dont il haïssait jusqu'au nom même, et que souvent, pouvant défendre la vérité par de bonnes raisons, il aime mieux employer des injures; que voulant rapporter sur chaque matière tout ce qu'il avait recueilli, il s'éloigne souvent de son sujet par de longues digressions, qui embrouillent tout, et que, quoiqu'il se piquât de bien écrire en grec, il n'était pas heureux dans le choix de ses expressions. Eusèbe Renaudot va encore plus loin dans ses notes sur l'Homélie de Gennade, sur l'Eucharistie ; car il dit que « souvent il manque d'exactitude, et même de bonne foi, et qu'il est

regardé comme un homme qui s'est proposé de décrier l'Église grecque.» (Mémoires de Nicéron, tom. 40.) Arcudius mourut à Rome vers l'an 1635.

ARCULFE, évêque régionnaire, qui vivait dans le 7me siècle, eut la passion des voyages, et la ville de Jérusalem fut le premier terme de son pélerinage. Après avoir visité les lieux saints, il pénétra plus avant dans la Palestine, et vint jusqu'à Damas et à Tyr; il parcourut avec l'ermite Pierre, son compagnon de voyage, toutes ces contrées. Après un an de séjour dans la Palestine, ils s'embarquèrent pour Alexandrie; Arculfe y séjourna six mois, et passa ensuite dans l'île de Crète, qui ne l'arrêta que peu de jours. De cette île, il se rendit à Constantinople, d'où il s'embarqua pour la Sicile; de la Sicile, Arculfe vint à Rome : voulant se rendre ensuite à Marseille, une tempête horrible le jeta sur les côtes de la Grande-Bretagne; il relâcha à Hien en Hibernie, où, s'étant fixé dans le monastère de cette île, il y dressa la relation de ses voyages. Cette relation est un des plus curieux monumens de l'antiquité : elle parut en 698. Béde en a donné l'extrait dans son petit *Traité des lieux saints*, et don Mabillon l'a recueillie dans l'appendix du 4me volume des actes de l'ordre de Saint-Benoît.

ARCUSSIA (Charles d'), vicomte d'Esparron, seigneur provençal, s'occupa de la fauconnerie vers le milieu du 16e siècle. Il en donna un *Traité* assez estimé, in-4°, Rouen, 1644. Cet ouvrage, divisé en six parties, précédées de seize conférences, comprend un long chapitre sur la possession des oiseaux par les esprits malins, sur les peines des fauconniers coupables, dont les ames après la mort doivent passer dans le corps des oiseaux de proie. Malgré beaucoup d'idées superstitieuses, l'ouvrage est rempli d'érudition, et on le parcourt avec intérêt. Il a été traduit en italien et en allemand en 1601. On en a publié plusieurs éditions en France avant celle de Rouen; à Aix en 1598, à Paris en 1604, 1608, 1615, 1621 et 1627, in-4°. — Deux des ancêtres du vicomte d'Esparron, Élisée d'Arcussia, et son fils Poncellus d'Arcussia, seigneur de l'île de Caprée, étaient déjà d'habiles fauconniers. La situation de l'île de Caprée, couverte d'oiseaux de passage, leur permettait d'y prendre des faucons et de les élever. L'évêque de Caprée ne tirait même son principal revenu que de la quantité de cailles qu'on y prend.

ARCY (Patrice d'), né à Gallowai en Irlande le 18 septembre 1725, passa au service de France, et s'y distingua par ses connaissances dans l'art militaire, et par ses ouvrages. Après avoir étudié les mathématiques sous le père Clairaut, il approfondit les divers systèmes d'artillerie, et parvint au grade de maréchal-de-camp. Reçu membre de l'Académie des sciences, il a enrichi les Mémoires de cette société de plusieurs de ses écrits. Ceux qu'il a publiés à part, sont : I. *Réflexions sur la théorie de la lune*, 1749, in-8°. II. *Essai d'une nouvelle théorie d'artillerie*, 1766, in-8°. III. *Recueil de pièces sur un nouveau fusil*, 1767, in-8°. IV. *Observations et Expériences sur la théorie et la pratique de l'Artillerie*, Paris, in-8°, 1751. V. *Essai d'une nouvelle théorie*

d'Artillerie, 1766, in-8°. En 1765, il composa un Mémoire très-ingénieux *sur la durée des sensations de la vue*. Darcy est mort à Paris en 1779, à l'âge de 54 ans.

ARDABURIUS, général, Alain d'origine, vivait au 5e siècle, sous le règne de Théodose II, qui lui confia le commandement de l'armée qui devait défendre Valentinien III et sa mère Placidie, contre l'usurpation de Jean. Il assiégea Nisibe, où le tyran s'était retiré, et étant parvenu à s'en emparer par surprise, il fit conduire l'usurpateur devant Placidie.

ARDECHIR BABEGAN, fondateur de la dynastie des Saçanides, et nommé Artaxerxès par les historiens grecs, était fils de Babeck, intendant général des Pyrées de la Perse, et petit-fils d'un nommé Saçay. Ardechir servit de bonne heure, et projeta de créer un nouvel empire des Perses. Malgré la bassesse de sa naissance, il avait de l'élévation dans l'ame, du courage et un génie propre à de grandes entreprises. Ayant acquis par ses talens de l'autorité sur ses compatriotes, il les fit révolter contre Artaban, qu'il prétendait avoir enlevé la couronne à ses ancêtres; car dès qu'il eut le commandement, il se fit descendre d'une ancienne famille royale. Il remporta trois victoires consécutives, et tua, dans la dernière, Artaban et le jeune prince son fils, l'an 223 de J.-C. Alors il prit la tiare, et se fit proclamer roi des Perses. Il força les princes voisins à le reconnaître, et soumit les peuples par les armes et par les lois. Comme il avait été instruit par les mages, il voulut que leur religion fût la dominante dans l'empire, et ne se conduisit que par leurs conseils. Pour se rendre compte à lui-même de son administration, il fit un *Journal* exact de toutes ses actions, particulières et publiques. Il poussa la modestie jusqu'à rapporter les fautes qui lui sont échappées. Artaxerxès ne négligea ni l'utile, ni l'agréable, et enrichit ses états des plus beaux monumens d'architecture. Il joignit à l'Histoire de sa vie, un ouvrage intitulé : *Règles pour bien vivre, adressées aux princes et aux sujets*. Les maximes de ce monarque étaient : « Que le peuple est plus obéissant quand le roi est juste ; que le plus méchant de tous les princes, est celui que les gens de bien craignent, et duquel les méchans espèrent. » Il voulait que les peines fussent proportionnées aux fautes, et il répétait souvent à ses officiers: « N'employez pas l'épée quand la canne suffit. » Malgré ces maximes, l'ambition et l'ardeur belliqueuse qui l'avaient fait soulever contre son prince légitime, ne le quittèrent jamais. Il se faisait appeler *le Grand-Roi*. Il entreprit d'enlever aux Romains leurs possessions en Asie l'an 228. Il étendit ses ravages jusque dans la Cappadoce, et envoya sommer Alexandre Sévère de se retirer de l'Asie. Mais l'empereur romain, pour toute réponse, le battit et le mit en fuite. Ce prince mourut quelques années après, en 238, après quinze ans de règne. (*Voyez* ALEXANDRE SÉVÈRE.)

ARDELL (JEAN-MAC), graveur irlandais, très-estimé pour la manière noire. On a de lui un grand nombre de bonnes gravures dans ce genre. Les principales sont les *Portraits de Rubens et de sa femme*, en pied, d'après le tableau de ce peintre; *une femme*

avec quatre enfans; le Temps qui coupe les ailes à l'Amour; une Tête de vieillard; une Assompsion; l'intérieur d'une chambre, où sont représentés une femme qui lit et un enfant au berceau; plusieurs beaux *Portraits* d'après les meilleurs maîtres anglais. Cet artiste est mort jeune à Londres, en 1765.

ARDÈNE (Esprit-Jean de Rome d'), né à Marseille d'un commissaire des galères, le 3 mars 1684, fit ses premières études à Nanci, et ensuite dans une terre proche de Lyon, où ses parens s'étaient retirés. De retour en Provence, il se maria en 1711. S'étant rendu à Paris quelque temps après, il y fit un assez long séjour. Il finit par se retirer à Marseille, où il mourut en 1748. On a de lui un *Recueil de fables nouvelles*, en vers, 1747, in-12. On a publié ses *Œuvres posthumes*, en 4 vol., petit in-12, Marseille, 1767, parmi lesquelles on doit distinguer ses fables et le discours judicieux dont il les a accompagnées, qui vaut peut-être mieux que les fables. On ne peut lui refuser beaucoup d'aménité, des images riantes, un goût de philosophie champêtre, et des tableaux agréables de la nature. On trouve encore dans ce recueil une comédie en trois actes et en vers, intitulée le *Nouvelliste*, des *Discours* et des *Odes* qui furent couronnés par diverses académies. Il était membre de celle de Marseille. La plupart des autres pièces de ce recueil auraient dû demeurer inédites.

ARDÈNE (Jean-Paul de Rome d') né à Marseille en 1689, frère du précédent, supérieur de la maison de l'Oratoire de Marseille, mort le 5 décembre 1769, avait le même caractère et autant de savoir que l'académicien. Il demeurait une partie de l'anuée à une campagne près de Forcalquier, où il distribuait des remèdes aux pauvres, donnait des conseils salutaires et accommodait les procès. Il s'appliquait à la médecine, à l'agriculture et au jardinage. Nous avons de lui: I. Des *Lettres*, où il prouve que les ecclésiastiques peuvent exercer l'art de guérir; elles ont été imprimées à Avignon, 1759, 2 vol. in-12. II. *Année champêtre*, Florence (Lyon), 1769, 3 vol. in-12. III. *Traité des renoncules*, Paris, 1746, in-8°. IV. *Traité des œillets*, 1762, in-12. V. *Traité des tulipes*, 1760, in-12. *Traité des jacinthes*, in-12. VII. *Traité des oreilles d'ours*. Ses traités sur la culture prouvent qu'il joignait aux connaissances d'un agriculteur l'érudition d'un savant. On se plaint même de ce qu'il a prodigué quelquefois cette érudition, surtout dans ses *Lettres*.

ARDERN (Jean), chirurgien, s'établit en 1349 à Newark, dans le comté de Nottingham en Angleterre, et y demeura jusqu'en 1370, qu'il passa à Londres. Il y fut recherché et consulté. Il est auteur d'un ouvrage sur la médecine et la chirurgie, qui est resté en manuscrit. Il contient entre autres un *Traité de la Fistule à l'anus*, qui est le seul qui ait été imprimé. Il parut en 1588, de la version de Jean Réad. Il parle d'un nouvel instrument de son invention pour l'injection des clystères. Il vante beaucoup cette espèce de remède; il ajoute même que de son temps, il était peu de personnes à Londres qui sussent le donner avec succès.

ARDICES, de Corinthe, ancien

peintre. C'est lui et Téléphanes de Sicyone qui inventèrent, à proprement parler, la peinture; car ils furent les premiers qui, par des hachures, cherchèrent à représenter plus que de simples contours; ils commencèrent à exprimer les traits du visage, et indiquèrent les ombres et la lumière. Du reste, ils n'avaient aucune idée des couleurs.

ARDIZON (Jacques d'), jurisconsulte italien distingué, du 14ᵉ siècle. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Summa in usus feudorum*, dont il y a eu plusieurs éditions. La plus recherchée est celle qui parut à Cologne, en 1569, in-8°. On fait maintenant fort peu de cas de cet ouvrage en France, où tout ce qui tenait au régime féodal a été aboli.

ARDOINA (Anne-Marie), fille du prince de Palizzo, épousa celui de Piombino, petite ville souveraine sous la protection du roi de Naples. Ardoina se rendit célèbre par ses graces et ses talens dans la danse, la musique, la peinture et la poésie. Elle mourut en 1700, laissant un volume de *Poésies latines*, imprimées à Naples en 1687, in-4°.

ARDUIN, chef normand. *Voy.* Guiscard (Robert).

ARDUIN, marquis d'Ivrée, prit le titre de roi de Lombardie dans le 10ᵉ siècle; mais l'empereur Henri II le mit en fuite en 1005, et quelque temps après, à la sollicitation de l'archevêque de Milan, Arduin préféra la tranquillité du cloître au bruit des armes et à l'éclat de la puissance souveraine. Il mourut en 1015.

ARDUINI (Pierre), botaniste de Vérone, vivait dans le 18ᵉ siècle. Il fut professeur d'agriculture et d'économie rurale à Padoue. Les ouvrages qu'il a laissés sont : I. *Animadversionum Botanicarum specimen;* pars I. Patavii 1759, in-4°, cum 12 t. pars II, Venetiis, 1754, in-4°, cum 20 tab. II. *Memorie di osservazioni e d'esperienze sopra la coltura e gli usi di varie piante che servir possono all' economia.* Padova, 1766, in-4°. Il découvrit beaucoup de plantes inconnues avant lui.

ARDUSER (Jean), célèbre mathématicien de Parpan en Suisse, né en 1584, a laissé divers *Traités* de géométrie et de fortifications, en allemand; une *Notice* des personnages les plus distingués du pays des Grisons, Lindau, 1598, in-4°; et une *Carte* de la Valteline. Il fut reçu citoyen de Zurich en 1620, et y mourut le 26 mars 1665. Ce fut lui qui fortifia la partie de cette ville appelée la *Petite ville*.

ARDYS, roi de Lydie, était fils de Gygès, et parvint au trône vers l'an 678 avant J.-C. Les Cinnmériens, peuple qui venait des bords du Bosphore, envahirent ses états, et s'emparèrent de Sardes; mais il se réfugia dans la citadelle qu'il conserva. Il régna 49 ans.

AREAGATHUS. *Voy.* Archagatus.

ARE-FRODE, c'est-à-dire, ARE *le savant*. Il naquit dans l'île d'Islande en 1068. Après avoir commencé ses études dans sa patrie, il se rendit en Allemagne pour y acquérir de nouvelles connaissances. Ayant passé quelque temps à Cologne, il retourna dans sa patrie, s'y fit prêtre, et mourut le 9 décembre 1148. Son ouvrage *Schedas* (ou *Origines Islandiæ*) ou *Histoire des Norwégiens, Danois et Suédois*, dans la langue islandaise

(*landmama*), fut publié d'après un manuscrit trouvé à Oxford; on y joignit une version latine avec des notes, le tout imprimé à Oxford, 1697, in-8°. Mais on prétend qu'il n'en a été tiré que six exemplaires sans le titre et sans la fin. Torn. Tarfaüs l'inséra dans son histoire Norwég., Copenhague, 1711, in-fol. Andr. Bissaus en a donné une édition complète *cum vers. lat. et indicibus, brevibus notis, chronol. et auctoris vita*, Hafniæ, 1733, in-8°.

ARÉGONDE, épousa Clotaire I, roi de France, en 518. Suivant Grégoire de Tours, le roi aimait uniquement son épouse Ingonde, lorsque celle-ci lui demanda avec instance de protéger sa sœur Arégonde, et de lui procurer un mari puissant et riche, qui fût digne de son alliance. Clotaire alla voir Arégonde, et l'ayant trouvée belle, dit à la reine « qu'il ne connaissait de meilleur parti pour sa sœur que lui-même. » Il l'épousa aussitôt, et la rendit mère de Chilpéric, son successeur. Ce mariage prouve que la polygamie était au moins tolérée sous les monarques de la première race.

ARELLAN (Pierre-François), médecin piémontais, né vers le milieu du 16e siècle, exerça sa profession à Asti, où il mourut à l'âge de 50 ans. Il ne se borna point à la seule étude de la médecine, il cultiva encore différentes sciences. On a de lui: I. Des *Poésies latines*. II. Un ouvrage sur *la sainte Trinité*. III. Une *Démonstration des vérités de la religion chrétienne*. IV. Un *Cours complet de philosophie*. V. *Trattudo di peste*, Asti, 1598, in-4°. VI. *Avvertimenti sopra la cura della contagione*, Asti, 1599. VII. *Praxis Arellana*, Torini, 1610. L'auteur s'étend sur le régime, la saignée et l'administration des médicamens dans la première partie de son ouvrage, et traite dans la seconde des principales maladies qui peuvent attaquer le corps humain.

ARELLANO (Jean d'), peintre, né à Torcaz en 1607, ville de l'archevêché de Tolède, apprit les premiers principes de son art à Alcala de Hénarez; ensuite il se rendit à Madrid, à l'âge de 36 ans, et se mit alors à copier des fleurs et des fruits d'après Mario, qui excellait dans ce genre, et les peignit si supérieurement qu'aucun Espagnol ne l'a surpassé. Il était extrêmement studieux, et travaillait la nuit et le jour. Quelques-uns de ses amis lui ayant demandé pourquoi, avec d'aussi grands talens pour les autres parties de la peinture, il s'était borné à celle-là? Il répondit « que, dans ce genre, il fallait moins travailler, et qu'on gagnait davantage. » Arellano mourut à Madrid en 1670, âgé de 63 ans. On voit de lui *quatre sujets de fleurs* dans la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Conseil à Madrid.

ARELLANO (Gilles-Ramirez de), président de l'inquisition en Espagne, composa un ouvrage intitulé : *El memorial de la grandesa, del conde de Aquilar*, et un *Traité de privilegiis eruditorum*. — Il y eut plusieurs hommes distingués du nom d'Arellano, dont les plus remarquables sont : Antoine-Ramirez, auteur d'un *Traité sur l'orthographe espagnole*. — Jean Salvador, qui publia : I. *Antiquitatis urbis Carmonæ ejusque historiæ compendium*. II. *De origine imaginis Sanctæ Mariæ*.

III. *De reliquis SS. Justæ et Ruffinæ*, etc. Il était de l'ordre des Récollets, et mourut vers 1680. — Michel Gomez de Arellano y Luna, conseiller au ministère des Indes, et chevalier de Saint-Jacques, mort en 1684, publia : I. *Opera juridica tripartita*, Anvers, 1651, in-4°. II. *Juris canonici antilegomena*, Toletum, 1653. III. *Theoremata pro immaculatâ conceptione Sanctæ Mariæ*, etc.

ARELLIUS, peintre de l'antiquité. Il parait par son nom qu'il était romain. On est plus certain qu'il travailla à Rome un peu avant le règne d'Auguste. Pline lui accorde du talent, mais lui fait le singulier reproche d'avoir fait autant de portraits de courtisanes que de tableaux. Il imita en cela les plus grands artistes.

AREMBERG (Jean de Ligne, comte d'), servit avec zèle Charles-Quint par ses négociations et par son épée. Pour reconnaitre ses services, l'empereur Maximilien érigea sa terre en principauté, et le fit membre du cercle du Bas-Rhin. Jean fut tué dans une bataille près de Groningue, le 24 mai 1568. L'un de ses descendans périt aussi de ses blessures reçues dans la bataille de Salankemene, livrée aux Turcs le 15 août 1691.

AREMBERG (N. de Ligne, duc d') gouverneur de Mons et grand-bailli du Hainaut, né à la fin du 17ᵉ siècle, de la même famille que le précédent. Il servit sous le prince Eugène contre les Turcs, et contribua, en 1717, au gain de la bataille de Bellegrade. Après la paix, il vint à Paris, et fut l'un des hommes les plus recherchés à la cour et dans la capitale. Son esprit était aussi orné que la force de son corps était remarquable. Dans la guerre de 1741, il fut l'un des généraux de la reine de Hongrie; il se distigua à la bataille d'Ettingen en 1743, gagnée sur les Français, et il y fut blessé comme il l'avait été à Belgrade. Il continua de se signaler en Flandre par son expérience, par son habileté, et ne se montra pas indigne d'avoir été l'élève d'Eugène. Le duc d'Aremberg aimait la littérature et les lettres; il donna un asile et fit une pension à J.-J. Rousseau, et il entretint une correspondance particulière avec Voltaire. On ignore l'époque de sa mort.

AREMBERG (Le Père Charles d'), de la même famille que les précédens, naquit à Bruxelles vers 1593, et entra dans l'ordre des Capucins. Il mourut en 1669. Il est auteur d'une *Histoire des Écrivains de son ordre, depuis* 1525 *jusqu'à* 1580. Cologne, 1640, in-fol.; et d'un autre ouvrage intitulé : *Clypeus seraphicus sive scutum veritatis in defensionem ordinis Minorum.*

ARÉNA (Antoine d') ou DE LA SABLE, naquit à Solliers, dans le diocèse de Toulon. Il fit d'abord quelques mauvais livres *sur la jurisprudence*, et se consola du peu de vogue qu'ils eurent par ses *vers macaroniques.* On sait que cette poésie, que Merlin Coccaie rendit célèbre en Italie, consiste à enfiler confusément des mots moitié latins, moitié français, moitié provençaux, et à en faire un mélange d'un goût barbare; ce qui produit un jargon tout à fait inintelligible. Le principal ouvrage du poète provençal dans ce genre est sa description de la guerre de Charles V en Provence, intitulée : *Meygra Entreprisa catholiqui imperatoris quando en.*

1536, *veniebat per Provensam bene carossatus in postam prendere Fransam cum villis de Provensâ*, imprimé à Avignon en 1557, in-8°, édition très-rare; réimprimée en 1747, à Paris, sous le nom d'Avignon. Elle a été aussi réimprimée à Lyon en 1760, in-8°. On recherche beaucoup de cette jolie édition les exemplaires en très-grand papier, dont la vignette du titre est tirée en blanc. On peut juger d'ailleurs de son talent et de son ouvrage par les vers suivans :

De tali guerra non escapare putebam,
Et mihi de morte granda paura fuit,
Pou, pou, bombardæ da totâ parte petabant;
In terram multos homines tombare videbam
Testas et brassos atque volare pedes.
Non espargnabant ullos de morte ferire;
Quem non blessabant ille beatus erat.

Il y a encore d'autres *poésies macaroniques* du même auteur, *Di bragardissima villa de Soleriis*. L'édition originale se distingue par une gravure en bois qui lui sert de frontispice; elle représente un coq couronné au milieu de trois fleurs de lis; d'un côté et de l'autre sont des inscriptions, et au-dessous on voit la moitié de la figure de l'aigle impériale, Lyon et Paris, 1529, in-8°. Ces deux éditions sont fort rares; elles furent réimprimées en 1758, Londini, in-12, jolie édition; c'est la 13° de ce livre. Il a laissé un autre ouvrage de même genre, qui a été imprimé sous plusieurs titres. L'édition la plus recherchée est intitulée : *Nova novorum novissima, sive poëmata macaronica quæ faciunt crepare lectores et saltare capras ob nimium risum*, 1670. Il mourut en 1544, étant juge de Saint-Remi près d'Arles.

ARÉNA (Jacques d'), fameux jurisconsulte de Parme dans le 13° siècle, devint professeur de droit civil à Padoue et à Bologne. De nombreux disciples répandirent dans toute l'Italie sa réputation. Ses ouvrages sont : Des notes très-utiles et pleines d'érudition sur le *Code* et sur le *Digeste*; un traité relatif aux exécuteurs testamentaires intitulé : *De Commissariis*, Venise, 1584, un vol. in-fol.; un autre sur le séquestre, intitulé : *De excussione bonorum*, Cologne, 1591, in-8°; et enfin un autre traité, *De Bannitis*.

ARÉNA (Joseph), né en Corse, adjudant-général au service de la république française, cité avec éloge pour sa bravoure au siége de Toulon, en 1793. Il fut élu député du département du Golo au conseil des Cinq-cents, pour la session de prairial an 5 (1797). A sa sortie du corps législatif, il fut nommé chef de brigade de gendarmerie, place dont il se démit à la suite de la révolution du 18 brumaire an 8 (9 nov. 1799); arrêté ensuite comme complice d'une conspiration, et accusé d'avoir voulu tuer, à l'Opéra, le premier consul Bonaparte, lors de la première représentation des Horaces, le 17 vendémiaire an 9 (10 octobre 1801), il fut traduit au tribunal criminel de Paris, et condamné à mort le 30 janvier 1802.

ARENDS (Thomas), poète hollandais, né à Amsterdam en 1652, a laissé un Recueil de *Poésies mêlées*, et quelques *Pièces de théâtre*. Il est mort en 1700.

ARENDS (Rodolphe), poète hollandais, est mort à Dordrecht en 1787. La fortune ingrate avait trop peu secondé le développement de son génie. M. Jacques-

Henri Hœufft a célébré sa mémoire dans de beaux vers latins. *J. H. Hœufft, pericula poëtica.*

ARENSBECK (Pierre-Diederick), savant helléniste et orientaliste Suédois, voyagea dans diverses contrées par ordre de la reine Christine. Il mourut à Stockholm, où il fut nommé pasteur. Il publia un ouvrage, très-rare, même en Suède, et dont voici le titre : *Specimen conciliationis linguarum, ex nativis earumdem proprietatibus, in textus aliquot saccos ad veram et convenientem linguæ sueticæ versionem deductum*, Streng., 1648. Cet ouvrage fut fait à l'occasion d'une traduction de *la Bible*, en langue suédoise, à laquelle il travailla, mais qui ne fut pas achevée.

ARESI (Paul), né à Crémone vers l'an 1574, se distingua dans l'ordre des Théatins, et fut ensuite évêque de Tortone dans le Milanais. Sa mémoire était extraordinaire. Étant au séminaire, et ayant reçu ordre de faire, le lendemain, un discours au réfectoire, il y rappela tout le carême que venait de prêcher les supérieur qui lui avait donné cet ordre. Il cultiva et protégea les lettres. On a de lui un savant ouvrage sur les *Devises sacrées*, en italien, in-fol., et imprimé aussi in-4°, à Milan 1625, 8 vol. Ce prélat mourut en 1644. Ses autres ouvrages, écrits en italien, sont : I. *Arte di predicar bene*, Venise, 1611, in-4°; Milan, 1622. II. *Della tribolazione e suoi rimedii*, Tortone, 1624, in-4°; Venise, 1627. III. *Panegirici, fatti in diversi occasioni*, Milan, 1659, in-4°. On a de lui en latin, un Traité, *In librum Aristotelis de generatione et corruptione*, Milan, 1617, in-4°. *Velitationes sex in Apocalypsim*, Milan 1647, in-fol., ouvrage posthume; *de Cantici Canticorum sensu, velitatio bina*, Milan, 1640, in-4°; *De aquæ transmutatione in sacrificio missæ*, Tortone, 1622, in-8°; Anvers, 1628. *ibid.*

ARETA ou ARETÉ, fille d'Aristippe. *Voy.* Aristippe.

ARÉTAPHILE, fille d'Æglator, citoyen de Cyrène, naquit dans cette ville vers la 171ᵉ olympiade. Elle épousa Phédime qu'elle chérissait ; mais sa beauté ayant frappé Nicocrate, roi de Cyrène, il fit secrètement assassiner Phédime, et épousa sa veuve. Aretaphile a ant été instruite de son crime, le prit en horreur, et le fit périr de concert avec Léandre, frère du roi. Les Cyrénéens ne firent que changer de tyran, et gémirent bientôt sous la barbarie de Léandre. Arétaphile chercha une seconde fois à les affranchir. Elle gagna le prince de Libye, Anabus, qui livra bataille à Léandre, et, après l'avoir pris dans le combat, le fit enfermer dans un sac qu'on jeta à la mer. Les habitans de Cyrène voulurent alors être gouvernés par Arétaphile, mais, contente de leur avoir procuré la liberté, elle refusa le trône, établit des lois sages et un sénat équitable pour les faire exécuter, et alla finir ses jours dans la retraite.

ARÉTAS, roi des Arabes, était beau-père d'Hérode Antipas. (*Voy.* ce mot.) C'est pendant que le gouverneur d'Arétas faisait garder la ville de Damas, que les fidèles descendirent Saint Paul du haut des murailles dans une corbeille, pour le soustraire aux

poursuites des Juifs, l'an 41 de J.-C.

ARÉTAS, évêque de Césarée en Cappadoce au 6ᵉ siècle, est auteur d'un *Commentaire sur l'Apocalypse*, qui a été imprimé en grec et en latin. Il se trouve en latin dans la *Bibliothèque des Pères.*

ARÉTÉE de Cappadoce, médecin grec de la secte des pneumatiques, vivait, suivant l'opinion de quelques auteurs, sous Jules-César ou Trajan. Wigan, qui a fait des recherches pleines d'érudition à ce sujet, et d'après des rapprochemens fondés sur des probabilités qui touchent presqu'à l'évidence, croit que ce n'est qu'à l'espace qui s'est écoulé entre les règnes de Néron et d'Adrien, qu'il est possible de rapporter le temps où vivait Arétée. Il est du nombre des médecins de l'antiquité auxquels on a donné le titre de princes de la médecine. Il est le premier qui ait fait usage des *cantharides* en vésicatoire. On a de lui divers livres ou *Traités de Médecine*, dont deux sur les causes des *maladies aiguës;* deux sur celles *des maladies chroniques.* Les hommes de l'art mettent ces Traités au rang des ouvrages d'Hippocrate. Boerhaave en a donné une édition grecque et latine, in-fol., à Leyde, en 1735, avec de savantes notes : elle a été réimprimée à Vienne, 1770, in-8ᵉ, avec des notes de Haller; celle de Wigan à Oxford, en 1723, in-fol., est aussi fort estimée, très-belle, et d'autant plus rare qu'elle n'a été tirée qu'à 300 exemplaires; la dernière publiée est de Vienne, 1790, in-8ᵉ. Ce médecin étudiait la nature plus que les livres. Son style est concis et serré comme celui d'Hippocrate. Ses descriptions sont exactes et claires; le choix des remèdes est judicieux. On a dit de lui qu'il n'avait embrassé aucun parti, et qu'il était *pour la vérité contre toute autorité.* Ce qu'on trouve chez lui sur la philosophie et l'anatomie, est le précis de toutes les découvertes faites par ses prédécesseurs et ses contemporains.

ARÉTIN (Léonard ou Léonor Bruni d'Arezzo). *Voy.* Bruni.

ARÉTIN (François). *Voyez* Accolti.

ARÉTIN (Bernard), surnommé *l'Unico Aretino. Voy.* Accolti.

ARETIN. *Voy.* Guy.

ARÉTIN (Pierre), naquit à Arezzo, ville de Toscane, le 20 avril 1492; il était fils naturel de Luigi Bacci, gentilhomme de cette ville, et d'une femme nommée Tita. Dès sa plus tendre jeunesse, il signala ses dispositions pour la satire *par un Sonnet contre les indulgences,* qui lui valut le bannissement de sa ville natale; il se réfugia dans celle de Perugia. Ce fut là qu'avec quelques talens pour la peinture, il s'avisa de commettre une polissonnerie bouffonne; ce fut de faire secrètement une addition à un tableau qui représentait la Magdeleine, dans l'attitude de la douleur, tendant ses bras aux pieds du Sauveur: *il peignit un luth entre les mains de la Sainte,* et l'on conçoit quel changement cela dut faire dans l'expression du tableau. Il exerça dans cette ville le métier de relieur, qui lui fournit l'occasion de s'instruire. Avec beaucoup d'audace, de mémoire et quelques connaissances, il crut ses talens dignes d'être exposés sur un théâtre plus vaste. Il partit en 1517 pour Rome, à pied,

sans argent, et n'ayant pour tout bien que son habit. Il fut d'abord placé chez un riche marchand, nommé Nicolas Chigi, et passa ensuite successivement au service des papes Léon X et de son neveu Clément VII. Ce fut pendant qu'il était attaché à ce dernier pontife, qu'il composa *seize Sonnets* pour être joints à autant de figures obscènes que dessina le célèbre Jules Romain, et dont il sera parlé. Cette œuvre étant dénoncée, Arétin fut forcé de quitter Rome, se réfugia, en 1524, dans sa ville natale; mais bientôt Jean de Médicis l'appela à son service, le réconcilia avec le pape, et le mit en liaison avec plusieurs Souverains. Ce retour à la fortune fut accompagné d'un événement malheureux. Une *Satire* qu'il composa contre une cuisinière lui attira cinq coups de poignard que lui porta l'amant de cette femme, qu'il aimait aussi. Il se plaignit au pape, qui refusa de l'écouter. Ses Satires lui valurent dans la suite plusieurs aventures semblables. Son esprit fut aussi variable que sa fortune. Il blâma ce qu'il avait loué, fut impie et dévot, fier et rampant, insolent et adulateur. Il obtint des honneurs très-distingués de la part de plusieurs monarques de son temps, et reçut des coups de bâton de l'ambassadeur d'Angleterre. Après avoir éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, il mourut vers l'an 1557, âgé de 65 ans. Il fut appelé *le fléau des princes*. Charles-Quint et François Ier furent assez bons pour payer à cet impudent le silence qu'ils auraient dû lui imposer d'une autre manière. Des princes d'Italie, moins complaisans que ces deux rois, n'employèrent que le bâton pour le faire taire, et s'en trouvèrent mieux. Les présens, loin de le calmer, ne faisaient qu'augmenter sa rage. Charles-Quint, à son retour d'Afrique, lui envoya, pour l'engager à se taire, une chaîne d'or que l'on portait alors au cou, de la valeur de cent ducats: « Voilà, dit le satirique, un bien petit don pour une si grande sottise. » Il se vantait que ses libelles faisaient plus de bien au monde que les sermons. On disait de lui que sa plume lui avait assujetti plus de princes que les princes n'avaient subjugué de peuples. Il fit courir une médaille, où son buste était gravé d'un côté, avec ces mots: *il divino Aretino*; de l'autre on le voyait sur un trône, recevant les envoyés des princes. Cet homme divin était le plus lâche et le plus bas de tous les adulateurs: lorsqu'il manquait de pain, ses panégyriques alors étaient aussi outrés que ses satires. L'Arétin se plaint, dans une de ses lettres, de ce que la cour de Rome, moins prodigue de biens que d'honneurs, avait laissé sa plume sans récompense. « Le Saint Père, dit-il, me donne l'accolade; mais ses baisers ne sont pas des lettres-de-change. » Personne n'était plus importun que lui, quand on lui avait donné quelque espérance; ni plus insolent, quand il avait obtenu ce qu'il demandait. Il répondit à un trésorier de la cour de France, qui venait de lui payer une gratification: « Ne soyez pas surpris si je garde le silence; j'ai usé mes forces à demander, il ne m'en reste plus pour remercier. » Un officier de François Ier l'exhortant à continuer l'égale distribution de son encens entre les princes, Arétin lui répondit: « François Ier fut long-temps l'i-

dole de mon cœur; mais le feu qui brûlait sur son autel s'est éteint faute d'alimens. Mes écrits ont annoncé ses vertus à toute la terre; mais je ne vis pas de fumée, et sa majesté n'a pas daigné s'informer si je mange. » Arétin se vantait beaucoup. On peut même le regarder comme un prodige d'effronterie à cet égard. Après avoir passé en revue, dans ses écrits, les poètes de son temps, il conclut qu'il n'appartient qu'à lui de louer les héros : « A moi, dit-il, qui sais donner du relief aux vers et du nerf à la prose, et non à ces écrivains dont l'encre est parfumée, et dont la plume ne fait que des miniatures. — L'éloge que j'ai fait de Jules III, écrit-il ailleurs, respire quelque chose de divin. Ces vers par lesquels j'ai sculpté les portraits de Jules, de Charles, de Catherine et de François, s'élèvent comme des colosses d'or et d'argent audessus des statues de marbre et de bronze que les autres érigent à leur gloire. Dans ces vers, dont la durée égalera celle du soleil, on reconnait l'arrondissement des parties, le relief des muscles, tous les replis des passions cachées. Si j'avais prêché Jésus-Christ comme j'ai loué l'empereur, j'aurais amassé plus de trésors dans le ciel que je n'ai de dettes sur la terre.» Un si grand nombre de gens, dit-il ailleurs, viennent me rompre la tête, que les marches de mon escalier se cavent sous leurs pieds, comme les pavés du Capitole l'étaient par les roues des chars de triomphe. Les Turcs et les Juifs, les Indiens, les Français, les Allemands, les Espagnols, assiègent continuellement ma porte; jugez du nombre de nos Italiens! Je suis assailli de gens de guerre, de prêtres et de moines. Je suis devenu l'oracle de la vérité, et vous avez raison de m'appeler *le secrétaire du monde*. Je suis las des gens qui m'incommodent; et il me prend quelquefois envie de m'aller cacher dans le grenier de quelque pauvre fille, qui me cédera son lit pour quelque légère aumône. » Il dit dans l'épître dédicatoire de la 2ᵉ partie de ses *Ragionamenti*, « que, si on ne voulait pas l'estimer à cause de ses inventions, il fallait du moins lui accorder quelque gloire pour le service qu'il avait rendu à la vérité, en la poussant dans la chambre et dans les oreilles des grands, à la honte de la flatterie et du mensonge. » Il rapporte qu'un ambassadeur du duc Urbin disait « que, si les ministres des princes et leurs courtisans étaient récompensés de leurs services, ils en avaient l'obligation à la plume d'Arétin. Il ajoute qu'un autre disait : « Arétin est plus nécessaire à la vie humaine que les prédicateurs, parce que les prédicateurs ne mettent dans le bon chemin que les petits; mais ses écrits y mettent les grands. » On l'encourageait à lancer des satires contre les princes, afin qu'ils se corrigeassent. Le marquis du Guast lui fit cette prière, dans une lettre qu'il lui écrivit de sa propre main : il ne demandait pas à être épargné lui-même; au contraire, il exhortait Arétin à le censurer. Il y a bien de l'apparence qu'il était sûr qu'il ne serait pas pris au mot. On lui a prodigué beaucoup trop de louanges, et il s'est surtout trop loué lui-même. Mais la postérité en a fait justice. Elle a couvert son nom d'opprobre, quant aux mœurs; et à l'égard du talent, si elle a conservé de l'es-

time pour quelques-uns de ses ouvrages, elle en a rejeté un plus grand nombre. Les ouvrages qui ont le plus déshonoré cet impudent cynique, sont ses *Ragionamenti*, divisés en trois parties, 1584 et 1660, in-8°. Ses *Lettres* et ses *Sonnets* sur les seize postures, gravées par Marc Antoine de Bologne, d'après les dessins de Jules Romain, en 1523. (Paignot, tom. 1, pag. 8.) Tout ce que la lubricité la plus raffinée peut inventer de plus abominable se trouve dans ces infâmes ouvrages. Croirait-on que cet homme corrompu écrivait en même temps la *Vie de Sainte Catherine de Sienne*, Venise, 1541, in-8°; passant du profane au sacré avec la même facilité qu'il passait de la médisance à l'adulation. Sa mort fut aussi singulière que sa vie avait été extraordinaire. Il avait à Venise des sœurs dont la conduite n'était pas moins dissolue que la sienne. On lui racontait un jour quelqu'un de leurs traits de galanterie. Il le trouva si plaisant, qu'il se renversa sur sa chaise en riant aux éclats; la chaise tomba, il frappa de la tête contre le pavé, et mourut sur l'heure, âgé de soixante-cinq ans. Malgré toutes ses débauches, il avait encore une santé robuste, qui lui promettait une longue vieillesse. Un versificateur italien lui fit cette épitaphe :

Qui giace l'Aretino
che disse mal d'ognuno
forse che di Dio,
scusandosi col dire
io non lo conosco.

Elle a été rendue ainsi en français :

Le temps, par qui tout se consume,
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Aretin, de qui la plume
Blessa les vivans et les morts.
Son encre noircit la mémoire
Des monarques de qui la gloire
Est vivante après le trépas:
Et s'il n'a pas contre Dieu même,
Vomi quelque horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connaissait pas.

Ceux qui voudront plus de détails sur cet écrivain trop fameux, peuvent consulter sa vie, imprimée en 1750, in-12, à Paris : ou *la Vita di Pietro Aretino*, Padoue, 1741, in-8°. Il y a moins de minuties dans celle de Paris. On y lit une anecdote singulière. « L'émulation, dégénérée en jalousie, avait brouillé Le Tintoret et le Titien. L'Arétin, intime ami du dernier, prit parti dans la querelle. Le Tintoret, le rencontrant un jour près de chez lui, le pria d'entrer, sous prétexte de faire son portrait. A peine le fléau des princes fut-il assis, que le peintre vint à lui d'un air furieux, le pistolet à la main : « Eh ! Jacques, que voulez-vous faire ? s'écria le poète épouvanté. » — « Prendre votre mesure, répondit gravement le Tintoret. » Et après l'avoir mesuré, il ajouta du même ton : « Vous avez quatre et demi de mes pistolets de haut...., et le renvoya. » Les principaux ouvrages de l'Arétin sont : *I tre primi canti della Battaglia*, Vinegia, 1537, in-8°; *Due primi canti delle lagrime d'Angelica*, 1538, in-8°; *Due primi canti di Marfisa*, Venezia, 1544, in-8°; *Ternari in gloria di Giulo III*, 1551, in-8°; Les *Capitoli*, dans différens recueils. *Commedie sei: la Cortigiana*, 1535; *il Marescallo*, 1536; *la Talanta*, 1532; *l'Ipocrito*, 1542. Ces quatre comédies ont été réimprimées ensemble en 1588, in-8°. Tout le mérite de ces pièces consiste dans quelques traits caustiques. L'art du théâtre y est totalement négligé. Ce sont des scènes sans intri-

gue, sans intérêt, et aussi mal dialoguées que mal versifiées. *Il Filosofo*, 1546; *l'Orazia*, 1546, in-8°; *Dialogo della Nanna e della Antonia*, 1534, in-8°; *Dialogo della Nanna e della Pippa*, Torino, 1536. (*Voyez* l'art. Barthius.) *Ragionamento delle Corti*, Novara, 1538, in-8°; *Dialogo del Gioco*, Vinegia, 1545, in-8°. Les Dialogues de la Nanna ont été réimprimés sous le titre de *Ragionamenti* en 1584, et chez les Elzévirs en 1660, in-8°, avec le *Commento delle Fiche*, et le *Ragionamento del Zoppino*. Dans l'édition de 1660, on trouve encore la *Puttana errante* de Veniero, dont la première édition est de Venise, 1531, in-12; *Dubbj amorosi con 26 Sonetti*, in-8°; *Letteré*, Paris, 1609, 6 v. in 8°; *Tariffa delle Puttane*, 1535, in-8°; *La Vita della Vergine*, in-8°; *Salmi penitentiali*, et autres ouvrages de piété. Les ouvrages de Pierre Arétin, traduits en français, sont: I. *Histoire des Amours feintes et dissimulées de Laïs et Lamia*, Paris, 1595, in-12. Elle a été aussi traduite en espagnol par Fernand Xuarès. II. *La Genèse*, avec *la Vision de Noé* (par Jean de Vauzelles), Lyon, 1542, in-8°. III. *Les sept Psaumes de la Pénitence* (par Matthieu de Vauzelles), Paris, 1541, in-12. IV. *Trois livres de l'Humanité de Jésus-Christ* (par Jean de Vauzelles), Lyon, 1539, in-8°. V. *La Put... errante* ou *Dialogue de Madeleine et de Julie*, sans date, in-12. V. *Tromperies dont usent les mieux affectées courtisanes à l'endroit d'un chacun*, Paris, 1580, in-12. VII. *La Passion de Jésus-Christ* (par Jean de Vauzelles), Lyon, 1539, in-8°.

ARÉTIN (Ange), jurisconsulte profond, enseigna le droit à Bologne et à Ferrare, et mourut dans cette dernière ville vers l'an 1480. On a de lui: I. Un traité *de Maleficiis*. II. Un autre *sur les Testamens*. III. Des *Conseils*, recueillis en 1576. IV. Un *Commentaire sur le 4me livre des Institutes de Justinien*, 1480.

ARÉTIN (Jean), né à Berne dans le 15e siècle, se rendit recommandable par ses écrits. On lui doit: I. *Examen theologicum*; on en fit en peu d'années douze éditions. II. *Vie de l'hérésiarque Gentilis*. III. *Description des monts Stokorn et Ness*. IV. *Catalogue des Comètes*, calculées jusqu'au temps de l'auteur. V. *Commentaire sur Pindare*. VI. Des *Sermons*, des *Opuscules théologiques*; les *tables d'une Grammaire hébraïque*, etc.

ARÉTIN ou TORTELLIUS (Charles), né à Arezzo en 1369, mort âgé de 70 ans, donna des preuves de la connaissance parfaite qu'il avait des langues grecque et latine, par différentes versions qu'il en a laissées. Son caractère mordant lui fit beaucoup d'ennemis, dans le nombre desquels on distingue Ophilelphe. Il composa aussi quelques *Comédies* pleines de personnalités et de fiel.

ARETIUS (Benoît), né à Baetterkinden, professa le grec et la théologie à Berne, où il mourut le 22 mars 1579. On a de lui plusieurs *Commentaires* sur l'Écriture sainte, Morges, 1580, in-8°; des *Notes* sur Pindare, et la *Description* en latin de deux montagnes de la Suisse, sur lesquelles il avait herborisé, sous ce titre: *Stokhornii et Niessi Helvetiæ montium et nascentium in eis stirpium Descriptio*, imprimée

in operibus Val. Cordi, Strasb., 1561; un *Examen de théologie*, réimprimé plusieurs fois; une *Vie de l'hérésiarque Gentilis*; des *Sermons*; un *Catalogue des Comètes, calculées jusqu'au temps où il vivait*; enfin les *tables d'une Grammaire hébraïque*. La science qu'il cultiva avec le plus de succès, fut la botanique. Il peut même être regardé comme un des fondateurs de cette science.

AREUS, roi de Sparte, succéda à son aïeul Cléomenes II, l'an 309 avant J.-C., et périt dans un combat contre Antigone Gonatas, près de Corynthe, l'an 268 avant l'ère chrétienne.

AREUS, philosophe de l'école de Pythagore. Il fut précepteur d'Octave. Ce prince montra pour lui la plus grande estime, et épargna la ville d'Alexandrie à sa considération, lorsqu'il la prit après la défaite d'Antoine.

AREZZO (François d'). *Voyez* Accolti et Guy.

ARFE (Juan d'), sculpteur espagnol, né à Séville en 1603, mort dans cette ville en 1666, puisa dans l'étude des monumens de Rome les principes de son art et le goût qui assurèrent ses succès. On admire de lui *les statues d'argent* qui soutiennent le tabernacle de la cathédrale de Séville, et *celles* des Évangélistes, en marbre, qui sont dans une chapelle de la même église.

ARFE VILLAFANO (Jean d'), orfèvre, né à Léon en 1524, ville capitale du même royaume. Son application à la sculpture et à l'architecture le rendit très-habile dans sa profession, et le plus fameux orfèvre d'Espagne. Ses principaux ouvrages sont : *la Châsse* de l'église de Séville, *celle* de Saint-Paul de Burgos, et *celle* d'Avila. Il s'est fait en outre un nom distingué parmi les écrivains de ce pays. Son ouvrage *sur les différentes manières de mesurer*, dans lequel il traite des cinq ordres de l'architecture, de la symétrie, des proportions et de l'anatomie, est très-profond, et fait honneur à son érudition. Il a aussi écrit sur l'orfèvrerie, son ouvrage est intitulé : *Quilatader*, c'est-à-dire l'*essayeur de l'or, de l'argent et des pierres précieuses*, Valladolid, 1572, et Madrid, 1598 et 1678. Cet habile artiste mourut à Madrid en 1595, à l'âge de 71 ans.

ARGAIZ (Grégoire de), bénédictin espagnol, né à Logrono dans la Vieille-Castille, florissait vers 1658. Il écrivit sur l'histoire tant ecclésiastique que civile d'Espagne, et on compte jusqu'à 14 vol. in-fol., sortis de sa plume laborieuse. Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire ecclésiastique de l'Espagne, qu'il prétend tirée des écrits de Saint Grégoire, évêque de Grenade*, 2 vol. in-fol. Garcia de Molina, dit-on, convainquit dom de Argaiz « d'avoir puisé les détails de »son histoire dans son imagina»tion. » II. *Histoire de Notre-Dame de Mont-Serrat*. De Argaiz prétend que les *Exercices de Saint Ignace*, déjà revendiqués en faveur de dom Garcia Cisneros, abbé de cette abbaye, sont d'un religieux de Mont-Serrat.

ARGAL (Samuel), passa dans la Virginie en 1617, en qualité de député-gouverneur; il s'y rendit odieux par la sévérité excessive de ses lois, et par ses déprédations. Il resta dans cette colonie jusqu'en 1619, et en repartit avec

tous les trésors qu'il avait amassés à force d'injustices et de vexations arbitraires. Le crédit du comte de Warwick, qui le protégeait, le mit à l'abri de toute puursuite. En 1620, il commandait un vaisseau de guerre anglais, dans une expédition contre les Algériens, et il fut nommé chevalier par le roi Jacques, en 1633. On ignore l'époque de sa mort.

ARGÉLIUS, artiste grec, a publié un livre *sur les proportions de l'ordre corinthien*, et *sur le temple d'Esculape*, en Ionie, dont il passe pour l'architecte.

ARGELLATI (PHILIPPE), l'un des plus laburieux écrivains d'Italie, naquit à Bologne en 1685, et mourut à Milan, le 25 janvier 1755, secrétaire de l'empereur Charles VI. Il est auteur de deux ouvrages considérables : I. *Bibliothèque des écrivains de Milan*, publiée en 1745, 4 vol. in-fol. II. Une autre *des Traducteurs italiens*, en 5 vol. in-4°, imprimés à Milan en 1767. Outre ces écrits qui lui appartiennent, Argellati ne cessa d'être un éditeur éclairé de ceux de ses compatriotes. On lui doit les éditions d'Ulysse Aldrovande, des Poésies de Bedori, Bologne, 1715, in-4°, des Médailles de Mezzabarbe, des Œuvres de Castelvétro, 1727, in-4°; de Sigonius, 1732, 6 vol. in-fol.; de Lorenzini, du Newtonianisme d'Algarotti, des Transactiuns philosuphiques, enfin de l'ouvrage du P. Martenne, *de Ritibus Ecclesiæ, etc.* Il eut une très-grande part à l'édition du grand recueil devenu si célèbre sous le titre de *Scriptores rerum italicarum*, et publié par Muratori. Ce précieux et volumineux recueil fut le premier ouvrage qui sortit de la magnifique imprimerie établie à Milan par la société Palatine, société formée par le comte Charles Archinto, protecteur des lettres, et protecteur particulier d'Argellati.

ARGELLATI (FRANÇOIS), fils du précédent, naquit à Bologne en 1712. Après son cours de philosophie, il s'appliqua à l'étude des luis, et fut couronné à Padoue en 1736. A Milan, il apprit le génie. L'empereur le nomma son ingénieur en 1740. Il ne négligea point les belles-lettres, ni la langue latine. Son propre goût le portait moins à cette étude que l'exemple de Philippe Argellati son père, près duquel il vécut toujours, soit à Milan, soit à Bologne. Il mourut dans cette dernière ville en 1754. Nous avons de lui : I. *Pratica del Foro Veneto*, Venet., 1737, in-4°. II. *De la situation du paradis terrestre* de Huet, traduit en italien, 1727, in-8°. III. *Histoire de la renaissance des sciences et des lettres, avec la nomenclature des hommes illustres qui ont contribué à leurs progrès*, Florence, 1743, in-8°. IV. *De præclaris jurisconsultis Bononiensibus oratio*, Milan, 1749. V. *Décaméron*, Bologne, 1751, 12 vol. in-8°; ouvrage fait à l'instar de celui de Boccace. VI. *Saggio d'una nuova filosofia*, Venise, 1740, in-8°. VII. *Novissimo sistema di filosofia alla capuccina, a vantaggio di chi non può intertenersi in lunghe applicazioni a questo studio*, Modène, 1753, in-8°. Il laissa aussi en manuscrits la *Vie de Jean Gaston, dernier grand-duc de Toscane*, et plusieurs autres ouvrages imprimés de *Théologie et de Vies des Saints*.

ARGENS (JEAN-BAPTISTE DE

BOYER, marquis D'), naquit en 1704, à Aix en Provence, d'un procureur-général au parlement de cette ville. Son père voulut en vain le destiner à la magistrature: il prit le parti des armes à l'âge de 15 ans. Il a donné dans ses *Mémoires* l'histoire de son impétueuse jeunesse. Sa famille le fit partir pour Constantinople avec l'ambassadeur de France. Son séjour dans ce pays fut marqué par des aventures dictées par la folie, et qui auraient pu lui coûter la vie. De retour de Constantinople, il fut obligé, pour obéir à son père, de suivre le barreau; mais des liaisons avec des actrices l'enlevèrent à cette profession. Il rentra dans le service militaire en 1733. Il se trouva au siége de Kehl, où il fut blessé légèrement. Après le siége de Philipsbourg, il fit une chute de cheval qui le blessa tellement, qu'il fut obligé de renoncer au service. Il passa en Hollande, et trouva une ressource dans sa plume. Frédéric, étant parvenu au trône, l'appela près de lui, et se l'attacha en qualité de chambellan. Après avoir passé environ 25 ans à Berlin, où il se maria, il tourna ses regards vers sa patrie, et revint à Aix, où il vécut en philosophe. La mort le surprit au château de la baronne de La Garde, sa sœur, près de Toulon, le 11 janvier 1771, dans sa 68e année. Vers la fin de sa vie le marquis d'Argens a paru revenir de son scepticisme, et se rapprocher de la religion de ses pères, qu'une vaine ostentation de philosophie lui avait fait abandonner. Il portait sur lui le Nouveau-Testament, qu'il lisait lorsqu'il était seul, comme l'a attesté un de ses domestiques qui était protestant. Dans le dernier voyage qu'il fit en Provence, étant à Aiguille, chez M. le président d'Aiguille son frère, il était toujours le premier à lui parler religion, et à faire ses objections. Le président, qui joignait à une ame grande, la foi la plus éclairée et la plus généreuse, mais qui avait la prudence de ne pas trop presser son frère, se contentait de résoudre ses difficultés, et de lui faire sentir qu'elles ne provenaient que des fausses idées qu'il avait sur la religion. Ce qui fit aussi une singulière impression sur son esprit, fut la société de deux ecclésiastiques respectables, son frère l'abbé d'Argens et M. l'abbé de Monvalon, qui étaient avec lui à la campagne, et qui joignaient aux qualités de l'esprit, cette belle simplicité que donne la solide vertu, et qui est toujours la plus frappante pour les courtisans. En partant de la campagne, il dit à son frère: Je ne crois pas encore, il est vrai; mais je t'assure que je ne *décrois* pas non plus. Une maladie acheva de le déterminer. On assure qu'il demanda les sacremens dans sa dernière maladie; qu'il lisait souvent l'Évangile, et qu'il s'était fait recevoir, quelque temps avant sa mort, d'une confrérie de pénitens. Il avait du penchant à l'hypocondrie; mais il était d'ailleurs bon époux, bon ami et bon maître. Il avait, comme il le disait lui-même, des dogmes qui dépendaient des saisons; aussi faisait-il courir sa plume, dans les pays étrangers, avec une liberté qui tenait de la licence. Bayle était son modèle; mais il eut moins de génie que lui. Il avait une ardeur de savoir, qui s'étendait à tout. Il possédait plusieurs langues, se mêlait de chimie et d'anatomie, et peignait assez bien. Ses principaux ouvrages sont: I. *Lettres*

Juives, La Haye, 1754; *Lettres Chinoises*, La Haye, 1755, et les *Lettres Cabalistiques*, La Haye, 1769, qu'on a réunies avec la *Philosophie du bon sens*, sous le titre d'*Œuvres du marquis d'Argens*, 1768, 24 vol. petit in-12. On trouve séparément les différentes parties de cette collection; les Lettres Juives en 8 vol. petit in-12, les Chinoises, en 6, les Cabalistiques, en 7, la Philosophie, en 3. La religion et ses ministres sont peu respectés dans ce recueil. Il s'y trouve d'ailleurs de l'érudition, mais le style est trop diffus et manque de nerf. II. Un grand nombre de *Romans*, mal imaginés et mal écrits. Le seul dont on se souvienne est celui qu'il publia sous le titre de *Mémoires du marquis d'Argens*, dont il a été donné une nouvelle édition, augmentée d'une Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par M. Peuchet, 1807, in-8°. Les faits qu'il raconte n'immortaliseront jamais leur auteur, et ne méritaient pas de passer à la postérité. III. Les *Traductions du grec en français* d'Ocellus Lucanus (*voy.* ce mot), et de Timée de Locres, l'une et l'autre de Paris, 1792, in-8°, et réimprimées en 1794. Les mêmes auteurs ont été traduits avec plus d'exactitude par l'abbé Batteux. IV. Il a aussi mis en français le *Discours de Julien sur le Christianisme*, ouvrage irréligieux qu'on a réimprimé à Genève, 1768, in-8°, avec des notes indécentes. V. *Mémoires secrets de la république des Lettres*, 4 vol. petit in-12, de Hollande, et réimprimé à Amsterdam, 1744, en 7 volumes. L'ouvrage ne dut en partie son succès éphémère qu'au titre de *Mémoires secrets*, qui piqua la curiosité. Il a été refondu et publié sous le titre de *Mémoires secrets et universels de la république des Lettres*, Berlin, 1765-68, 14 vol. in-8°. Il a encore donné *Critique du siècle*, 2 vol.; des *Réflexions critiques sur les différentes écoles de peinture*, 1750, in-12; et la *Philosophie du bon sens*, 1768, 3 vol. in-12. Ces nombreux ouvrages, fruit d'une insolente philosophie, ont eu de la vogue pendant quelque temps; mais ils sont tombés dans l'oubli. On a trouvé, dit-on, dans ses papiers, quelques pages des *Anecdotes de la cour d'Édouard*, entièrement écrites et raturées de sa propre main. Il a fait aussi quelques vers pleins de sentiment, et qui décèlent de la facilité.

ARGENS (Luc de Boyer, chevalier d'), frère du précédent, chevalier de l'ordre de Malte, mort le 30 mai 1772, donna, en 1739, des *Réflexions sur l'état et le devoir des Chevaliers de Malte*.

ARGENSOLA (Lupercio-Léonardo d'), poète et historien espagnol, naquit à Barbastro, vers l'an 1565. Après avoir achevé ses études à l'université d'Huesca, Léonardo passa à Saragosse pour se livrer à l'étude de l'éloquence et de la langue grecque. Revenu à Madrid vers 1585, il composa trois tragédies, intitulées *Isabelle*, *Philis* et *Alexandrie*; on a eu lieu de croire qu'elles ont été représentées au théâtre. L'impératrice Marie d'Autriche, retirée dans le couvent des sœurs déchaussées de Madrid, se l'attacha en qualité de secrétaire. Il fut choisi pour remplir la place de premier historiographe de l'Aragon, et les députés de Saragosse lui conférèrent en

outre l'emploi d'historiographe particulier du même royaume d'Aragon. Il devait continuer les Annales de Gerony Zurita, et l'histoire de Charles-Quint. Lupercio-Léonardo se disposait à ce travail, lorsque le comte de Lémos, un de ses protecteurs, nommé à la vice-royauté de Naples, lui offrit l'emploi de secrétaire d'état et de la guerre dans cette vice-royauté; il se rendit en 1611 à Naples avec sa famille, et son frère Barthélemi, dont les talens l'aidèrent singulièrement à supporter le poids des affaires importantes dont il fut chargé. Léonardo, voulant propager le goût des lettres, donna au vice-roi l'idée de fonder une académie composée de tous les savans napolitains, et sous le nom distinctif d'*Académie des oisifs*. Ce projet fut couronné du plus heureux succès. Mais au milieu de ses occupations littéraires et politiques, la mort le surprit en 1613, à l'âge de 48 ans.

ARGENSOLA (Barthélemi-Léonardo, surnommé le *Docteur* d'), frère du précédent, fut, ainsi que lui, poète et historien de sa patrie; il naquit en 1566. Au sortir de l'enfance il fut placé auprès de son frère aîné, à l'université de Huesca, où après avoir achevé ses cours de rhétorique, de philosophie et de droit, il fut promu au grade de docteur. Outre ses dispositions naturelles, d'Argensola ne pouvait manquer de faire de grands progrès dans les langues et l'histoire anciennes sous un professeur aussi habile qu'André Schott. Ses études achevées, il fut ordonné prêtre, et en 1588 nommé curé de Villa-Hermosa; peu après il alla à Salamanque, et en 1598 l'impératrice Marie d'Autriche, retirée dans un couvent, l'appela à Madrid et le nomma son aumônier. Après la mort de cette princesse, arrivée en 1603, Argensola se rendit à Valladolid, où résidait alors la cour de Philippe III; il eut occasion de connaître le comte de Lémos qui, en le rappelant à Madrid en 1609, le pria de s'occuper de *l'Histoire de la conquête des Moluques*. Le séjour de la cour et ses agitations ne convenant pas au caractère paisible d'Argensola, il se retira à Saragosse auprès de son frère Lupercio, pour y cultiver les lettres. Cette tranquillité fut de courte durée: Lupercio, nommé secrétaire d'état et de la guerre dans la vice-royauté de Naples, l'emmena dans ce nouveau séjour, pour l'aider à supporter le poids de ses occupations importantes. Le mérite de Barthélemi d'Argensola, ne tarda pas à être connu dans cette ville, et ses poésies lui acquirent une grande célébrité. Son commerce avec les Muses fut interrompu par la mort de son frère: il désira alors de revoir les lieux qui l'avaient vu naître; il en fut détourné par son neveu, qui, revêtu des emplois de son père, pria d'Argensola de le seconder. Cédant aux desirs de son neveu, d'Argensola entreprit le voyage de Rome en 1615, et, à la recommandation de l'ambassadeur d'Espagne, il fut nommé chanoine de l'église métropolitaine de Saragosse. A son retour à Naples, les députés d'Aragon lui conférèrent la charge D'historiographe de ce royaume, vacante par la mort de son frère. d'Argensola retourna en Espagne en 1618; il s'établit à Saragosse pour se livrer aux deux emplois dont il était revêtu. Le roi, pour le récompenser, lui conféra le titre de premier historiographe du

royaume d'Aragon. Ses travaux littéraires, la goutte, et des chagrins domestiques avaient altéré la santé d'Argensola, qui mourut le 26 février 1631. Ses ouvrages sont : I. *Conquêtes des îles Moluques*, Madrid, 1609, in-fol. II. *Primera parte de los Anales de Aragon*, Saragosse, 1630, in-fol. Cet ouvrage fait suite aux Annales de la couronne d'Aragon, par Gerony Zurita, 1610, 7 vol. in-fol., et de l'Histoire du même royaume, par Vincent Blaséo de Lanuza, 1622, 2 vol. in-fol. III. *Relation du tournois célébré à Saragosse pour l'arrivée de la reine de Hongrie et de Bohême, infante d'Espagne*, Saragosse, 1630, in-4°. IV. *Règle de perfection*, écrite en anglais, et traduite du latin en espagnol, Saragosse, 1628, in-8°. V. *Recueil de vers*, par Lupercio-Leonardo, et par le docteur Barthélemi-Léonardo de Argensola, Saragosse, 1634, in-4°.

ARGENSON. *Voy.* Voyer (le).

ARGENTAL (Charles-Augustin de Ferriol, comte d'), fils de M. de Ferriol, président au parlement de Metz, naquit à Paris, le 20 décembre 1700. Il avait pour frère Pont-de-Veyle, l'auteur *du Complaisant*, et était le neveu de Mme de Tencin. Il exerça pendant quarante ans la charge de conseiller au parlement de Paris, et fut ensuite nommé ministre du duc de Parme, auprès de la cour de France. Il mourut le 5 janvier 1788. Il doit sa réputation à l'étroite amitié qui régnait entre Voltaire et lui ; la correspondance de ce dernier fournit des preuves nombreuses de cette liaison intime. D'Argental était un homme de beaucoup d'esprit et de goût, qui faisait quelquefois des vers pleins de grace et de facilité. Il est regardé généralement comme l'auteur du *Comte de Comminge*, que Mme de Tencin a publié sous son nom. « Son admiration » pour Voltaire, dit La Harpe, » était un sentiment vrai et sans » ostentation ; il jouissait véritablement de ses confidences et » de ses succès ; il n'en était » pas vain ; il en était heureux, » et de si bonne foi, que tous » ceux qui le voyaient lui savaient gré de ce bonheur. »

ARGENTEUIL (Antoine-le-Bascle, marquis d'), était déjà retiré du service au commencement de la révolution. En 1789, la noblesse du bailliage d'Auxois le députa à l'assemblée des États-généraux. Il s'y distingua par son attachement au trône, et signa les 12 et 15 septembre 1791, les protestations contre tous les actes de l'assemblée. A la fin de cette même session, il quitta la France, alla joindre l'armée des Princes, et y mourut en 1793.

ARGENTI (Augustin), poète italien, né à Ferrare dans le 16e siècle, était d'une famille noble. Il exerça la profession d'avocat, et mourut en 1576. Il a composé une pièce de théâtre dans le genre pastoral, intitulée *lo Sfortunato*, Venise, 1568, in-4°. Cette pièce eut beaucoup de succès. Il est aussi auteur d'un ouvrage intitulé *Cavallerie di Ferrara*, et dans lequel il fait la description des fêtes publiques et des spectacles donnés à la cour du duc de Ferrare.

ARGENTI (Borso), frère du précédent, né à Ferrare où il fut archiprêtre de la cathédrale, se livra tout entier à la poésie italienne. On trouve un essai de lui dans l'ouvrage intitulé *Choix de poésies des poètes Ferrarais*. Il

écrivit une comédie en prose, intitulée *la Prison*, qui obtint un assez grand succès. Il mourut à Rome en 1594.

ARGENTIER (Jean), médecin, né à Chieri en Piémont, fit de grands progrès dans l'étude de cette science, et se distingua dans la théorie de son art. Il l'exerça d'abord à Lyon, où il séjourna pendant cinq ans. Il alla ensuite le professer à Anvers, à Naples, à Pise, et enfin à Turin, où il mourut en 1572, âgé de 58 ans. Ses ouvrages furent recueillis après sa mort par son fils, en 2 vol. in-fol., Venise, 1592, 1606 et 1610. L'édition la plus complète est celle qui a paru à Hanovre en 1610. Il faut y joindre le traité *De erroribus veterum medicorum*, Florence, 1553, in-fol. Ce médecin n'était bon que pour le cabinet. Lorsqu'il lui fallait appliquer sa théorie, sa mémoire ne la lui rappelait pas. Il censura les écrits de Galien avec amertume, ainsi que ceux des médecins anciens; ce qui lui mérita le titre de *Censeur des médecins*, et cependant il y revient sans cesse.

ARGENTINA (Thomas d'), savant et pieux général des augustins en 1345. On a de lui des *Commentaires sur le Maître des sentences*, à Strasbourg, 1490, in-fol., et d'autres ouvrages qui furent recherchés dans son siècle encore barbare.

ARGENTO (Gaetan), savant jurisconsulte de Calabre, devint président de justice à Naples, et publia divers *Traités de droit*, et entre autres un sur les *Matières bénéficiales*, imprimé à la fin du 17e siècle.

ARGENTRÉ (Bertrand d'), né à Vitré, se fit estimer dans le 16e siècle par sa science et sa probité. Il cultiva la jurisprudence et l'histoire. C'était un bon citoyen. Il mourut en 1590, à 71 ans, de chagrin, dit-on, d'avoir été expulsé de Rennes à la rentrée des troupes royales qui en avaient chassé les ligueurs. On a de lui des *Commentaires sur la coutume de Bretagne*, Paris, 1621, in-fol., en latin; et *l'Histoire de cette province*, in-fol., pleine d'erreurs et de contes. Son fils en donna une édition corrigée, Paris, 1612, 1 vol. in-fol. Lescouvel en fit paraître un abrégé en 1695, in-12.

ARGENTRÉ (Charles Duplessis d'), évêque de Tulle, naquit, le 16 mai 1673, du doyen de la noblesse de Bretagne. Il fut aumônier du roi en 1709, et nommé évêque de Tulle en 1723. Il édifia son diocèse par ses vertus, et l'éclaira par son savoir. Malgré ses occupations pastorales, il étudiait sept heures par jour. On a de lui plusieurs ouvrages, le plus connu est en 3 vol. in-fol., publié à Paris en 1728, sous ce titre: *Collectio judiciorum de novis erroribus qui ab initio 12 seculi, ad annum 1632, in Ecclesiâ proscripti sunt et notati.* Cette compilation est pleine de recherches; mais elle manque d'ordre. On a encore de lui *Élémens de théologie*, en latin, Paris, 1702-1705, in-4°; *Explications des Sacremens*, 3 vol. in-12. Des *Notes latines* sur l'analyse de la foi de Holden, Paris, 1698; *Apologie de l'amour qui nous fait desirer de posséder Dieu, etc.*, avec des *Remarques* sur les maximes et les principes de M. de Fénélon, Amsterdam, 1698, in-8°; *Traité de l'Église*, Lyon, 1698, 2 vol. in-12; *Lexicon philosophicum*, La Haye, 1706, in-

4°; *De propriâ ratione quâ res supernaturales à rebus naturalibus differunt*, Paris, 1707, in-4°; *Martini Grandini opera*, Paris, 1710, 6 vol. in-8°, où d'Argentré a inséré plusieurs de ses ouvrages; *Remarques* sur la traduction de l'Écriture Sainte de Sacy, in-4°; *Instruction pastorale sur la juridiction qui appartient à la hiérarchie de l'Église*, 1731, in-4°. Il se préparait à publier un écrit sous ce titre : *Theologia de divinis litteris expressa*, lorsqu'il mourut le 27 octobre 1740, regretté des pauvres dont il était le père.

ARGENTRÉ (Barthélemi), médecin du 16e siècle, a écrit *sur la poudre cordiale*.

ARGENVILLE. *Voyez* Dezallier.

ARGHOUN, empereur du Mogol, succéda à son oncle Ahmed surnommé *Tengdar*, vers l'an 1283. Ce fut un prince faible, dominé pendant tout son règne par des favoris. Il mourut vers l'an 1291 de l'ère chrétienne.

ARGILLAT ou ARGELLATA (Pierre d'), naquit à Bologne, où il fut pendant plusieurs années lecteur de logique, d'astrologie et de médecine. Il mérite un rang distingué parmi ceux qui ont travaillé à perfectionner la chirurgie en Italie, et il a enrichi ses ouvrages de plusieurs remarques intéressantes, qui ne peuvent partir que d'un génie observateur. Il est le premier qui ait proposé de traiter le *spina ventosa* par des moyens tirés de la chirurgie. Ses ouvrages eurent quatre éditions en moins de vingt ans; ils sont connus sous ce titre : *Chirurgiæ libri sex*, Venetiis, 1480, 1492, 1497 et 1499, in-fol. Le savant Haller parle d'une 5e édition de 1520, in-fol. Il mourut à Bologne au mois de juin 1423.

ARGIROPULO. *Voyez* Argyropulo.

ARGIS (Boucher d'). *Voyez* Boucher.

ARGIUS. *Voyez* Polyclète.

ARGOLI (André), médecin et mathématicien, né en 1570 à Tagliacozzo, ville d'Italie au royaume de Naples, s'établit dans la capitale de ce nom vers l'an 1621; mais on ne tarda pas à l'attirer à Rome, où il enseigna les mathématiques. Mais sa confiance aux prédictions astrologiques, et surtout la liberté avec laquelle il parlait sur les abus de l'Église romaine, lui attirèrent beaucoup d'ennemis. Obligé de sortir de Rome, il se retira à Venise vers l'an 1632, d'où il fut envoyé à Padoue pour remplir la chaire de mathématiques; il les professa avec tant de réputation, que le sénat de Venise, pour honorer ses talens, le nomma chevalier de Saint-Marc. Argoli mourut à Padoue le 27 septembre 1653; il a laissé les ouvrages suivans : I. *Ephemerides ab anno* 1621 *ad annum* 1640, Venise, 1638; Rome, 1640, in-4°. II. *De diebus criticis, de ægrotorum decubitu libri duo*, Patavii, 1639, 1652, in-4°. III. *Ephemerides, ab anno* 1640 *ad annum* 1648, Patavii, 1648, in-4°. IV. *Dissertatio de Cometâ annorum* 1652 et 1653, ibid., 1653, in-4°. *Primi mobilis tabulæ*, 2 vol. in-8°, Padoue, 1644.

ARGOLI (Jean), fils du précédent, naquit à Tagliacozzo dans l'Abruzze vers 1609, avec une inclination décidée pour la poésie. Dès l'âge de 15 ans, il fit imprimer une *Idylle sur le Ver-à-soie*. Peu de temps après, enflammé

d'une vive émulation, par les applaudissemens prodigués à l'auteur du *poème d'Adonis*, il entreprit d'en composer un du même genre. S'étant renfermé dans une chambre, où l'on n'entrait que pour lui porter à manger, il acheva en sept mois, à l'âge de 17 ans, un poème en 12 chants, intitulé *Endymion*. Cet ouvrage parut si bon, qu'on eut peine à croire qu'il ne fût pas de son père. Il est auteur *de plusieurs autres poésies*, tant italiennes que latines, dont la plupart sont restées manuscrites. Il fut reçu docteur en droit à Padoue; mais il enseigna les belles-lettres pendant quelques années à Bologne. On ne sait point l'année précise de sa mort : on croit qu'elle arriva en 1660. Ghilini et la Bibliothèque Napolitaine donnent le catalogue des ouvrages du père et du fils. On a de lui, *Notæ Onuphrii Panvinii libri III de ludis circensibus et triumphis*, Padoue, 1642, in-fol. On trouve de lui différentes lettres relatives à des antiquités, dans le recueil *De quæsitis per epistolas a claris viris responsa*, Fortunii Liceti, Bologne, 1640, in-4°, dans l'ouvrage de Tomasini *De donariis et tabellis votivis*, 1654, in-4°, et dans le *Thesaurus antiquitatum Roman.* de Grævius. Il a laissé en manuscrits: *Vita Columellæ et Quinti Curtii Rufi; animadversiones in auctorem ad Herennium; une Traduction italienne des Philippiques de Cicéron; Libellus de aquâ martiâ; Commentaria in Tacitum; Notæ in Juvenalem et Persium; Indagines ubi expunctiones auctorum ac eorum menda continentur.*

ARGONNE (NOEL dit BONAVENTURE D'), né à Paris en 1634, fils d'un marchand orfèvre près le Palais, s'adonna à la jurisprudence jusqu'à l'âge de 28 ans. Il entra alors aux chartreux, et il mourut à Gaillon, près de Rouen, en 1704. Il n'avait pas rompu entièrement avec le monde. Son esprit et son savoir lui avaient procuré des amis illustres, avec lesquels il entretenait un commerce réglé de littérature. On a de lui: I. *Un Traité de la lecture des Pères de l'Église*, Paris, 1688, ouvrage fort judicieux. La meilleure édition est de Rouen et Paris, 1697, in-12. II. Des *Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés sous le nom de Vigneul de Marville, réimprimés en 1725, en 3 vol. in-12, dont l'abbé Banier a fait presque tout le dernier. Il a resserré dans les deux premiers les 3 vol. de d'Argonne : cette édition est préférable aux autres. C'est un recueil curieux et assez intéressant d'anecdotes littéraires, de réflexions critiques et de traits satiriques. Il y a quelquefois du faux et de l'injustice dans les uns et dans les autres, et le public ne lui a pas pardonné sa censure de La Bruyère. Quelques autres jugemens littéraires de ce chartreux prouvent qu'il connaissait mieux les statuts de Saint Bruno que les règles du goût. III. *L'Éducation, maximes et réflexions de Moncade*, in-12, Rouen, 1691. On a encore de lui quelques autres ouvrages manuscrits.

ARGONTE, reine de Léon et des Asturies, devint l'épouse d'Ordogno II. Celui-ci l'ayant injustement répudiée, elle se retira dans le monastère de la Salcéda en Galice. Ordogno la regretta dans la suite, et voulut en vain la rappeler près de lui.

ARGOTE Y DE MOLINA (GONZALEZ D'), seigneur des villes de Dagansuelo et de la Tour, de Gil, d'Alid, comte de Lanzarote, chef des milices de l'Andalousie, gentilhomme de la chambre du roi de Pologne Étienne Battori, prince de Transylvanie, agent du roi de France, facteur du roi don Sébastien de Portugal, commissaire du Saint-Office, provincial de la Sainte-Hermandad, et l'un des vingt-quatre échevins de Séville, naquit à Séville vers l'année 1549; on ignore les noms de ses ancêtres, mais il paraît certain qu'il était issu d'une famille très-illustre. A l'âge de 15 ans, ayant déjà fait ses études, il embrassa la carrière militaire; il se trouva à la fameuse journée du Rocher de Velez; à 16 ans, il avait obtenu le grade de chef des milices de l'Andalousie où il eut occasion d'exercer son courage. Peu de temps après, il servit dans l'armée navale d'Espagne, où il commandait une division de sa légion; il se trouva aussi à la guerre contre les Maures établis dans le royaume de Grenade, avec trente écuyers levés et équipés à ses propres frais. Il épousa, peu de temps après, Constance d'Herréra, fille d'Augustin d'Herréra, marquis de Lanzarote, nom d'une des iles Canaries. Vers ce même temps, Amurat-Arraez, vice-roi d'Alger, ayant fait une invasion dans les îles Canaries, Argote eut une nouvelle occasion de montrer sa valeur, en repoussant les Africains et les Turcs leurs alliés; mais il eut la douleur de ne pouvoir sauver sa femme faite prisonnière avec vingt autres personnes, qu'il racheta cependant, moyennant la somme de 20,000 ducats (environ 55,000 fr.) Depuis cette époque de la carrière d'Argote, on n'a que peu de renseignemens sur les circonstances de sa vie; on sait seulement qu'il fixa sa résidence à Séville, où il se consacra à la philosophie et à la rédaction de ses excellens ouvrages, jusqu'au moment où, atteint d'une maladie grave, accompagnée d'accès de folie, il fut enlevé aux lettres et à son pays. On ignore l'époque de sa mort; mais on a lieu de croire qu'il ne parvint pas à un âge très-avancé. Il partagea son temps entre la poésie, les mathématiques, qu'il apprit sous le professeur Jérôme Chaves, célèbre cosmographe et astronome de ce temps-là à Séville, et l'histoire, surtout la généalogie, qu'il traita au plus haut degré de perfection, à l'aide des manuscrits précieux qu'il possédait, et dont une partie se trouva égarée à sa mort; l'autre devint l'héritage de son neveu Garcie Lopez de Cardénas, et n'a pas été conservée. Argote partagea le sort de tous les grands hommes; son mérite lui attira des ennemis puissans, car ce fut parmi les prêtres qu'il compta ses persécuteurs. Les ouvrages connus de cet illustre écrivain, et ceux qu'il a fait imprimer avec des additions, sont, I. *Histoire de la noblesse de l'Andalousie*, en espagnol, imprimée à Séville en 1588, contenant l'origine de plusieurs des premières familles d'Espagne, et plus particulièrement des royaumes de Cordone et de Jaën. II. *Le Comte Lucanor*, ouvrage composé par le prince don Juan Manuel, fils de l'infant Manuel, et petit-fils du roi Saint Ferdinand, ouvrage auquel Argote ajouta plusieurs traités, entre autres, *la Vie de l'infant*, son auteur;

l'Origine et Descendance de la Maison des Manuel, et le Discours sur la poésie espagnole, avec des tables très-curieuses, le tout en espagnol, et imprimé à Séville, en 1575, en 1 vol. in-4°, réimprimé à Madrid en 1641; mais cette édition est moins exacte que la première. III. *L'histoire du grand Tamerlan*. IV. *Itinéraire, et Récit de l'ambassade que Gui Gonzalez de Clavixo lui fit par ordre du roi de Castille, Henri III*, écrit en espagnol, et imprimé à Séville, en 1582. V. *Le livre de la Vénerie*, ouvrage écrit par ordre de don Alfonse, roi de Castille et de Léon, dernier du nom, auquel Argote ajouta un *Discours sur l'art de la Vénerie, avec la description de la maison royale du Prado et de son parc*, écrit en espagnol, et imprimé à Séville, avec figures, en 1582. VI. *Discours sur la Maison d'Argote*. VII. *Vie et Origine de don Pèdre Nino*, comte de Buelna, et seigneur de Cigalès. VIII. *Cadastre ou Rôle de répartition de Séville, avec une Introduction*. IX. *Document pour écrire l'Histoire de Séville*. Don Martin Perez Nabarro, échevin de Séville, possédait l'original de ce dernier ouvrage en 1778. Argote composa aussi une espèce d'*Epitaphe* dans le genre antique, pour l'instruction de son fils don Augustin d'Argote, renfermant un abrégé de sa vie : c'est un chef-d'œuvre du style lapidaire. Tous ces ouvrages si estimés sont devenus malheureusement très-rares. On lui attribue en outre, avec fondement l'excellent *Éloge*, en vers, du célèbre docteur, don Nicolas Monardès, que l'on trouve à la tête de l'ouvrage de ce dernier, intitulé Histoire des plantes médicinales des Indes occidentales, imprimée à Séville en 1574. Argote joignit, au mérite de militaire très-distingué, celui d'être un des premiers poètes de son temps, comme le prouvent les poésies qu'il nous a laissées, quoiqu'en très-petit nombre. *Voyez* l'Éloge d'Argote, dans le chap. 31, des *Antiquités d'Espagne*, par le célèbre Ambrosio de Moralès.

ARGOTE (Jérome Contador d'), savant théatin portugais, né en 1676, et mort à Lisbonne en 1749. Il a laissé : I. *De Antiquitatibus conventus Bracaruqustani, libri IV*, 1728, 1 vol. in-4°; il y décrit un grand nombre de monumens qui ont trait aux antiquités de ce pays, tant avant qu'après la conquête des Romains. II. *Mémoires* pour servir à l'histoire de l'église de Brague, 8 vol. in-4°. III. *Reglas de lingoa portuguesa*, 1 vol. in-8°, Lisbonne, 1725.

ARGOU ou ARGOUD (Gabriel), natif du Vivarez, avocat au parlement de Paris, mourut au commencement du 18e siècle. Il est auteur d'une *Institution au Droit Français*, 1753, en 2 vol. in-12, très-bien rédigée et souvent réimprimée. *L'Institution au Droit ecclésiastique*, par l'abbé Fleury, lui donna l'idée de cet ouvrage. Les meilleures éditions sont celles qui ont été publiées à Paris, 1753, 1762, 1771, et 1788, 2 vol. in-12.

ARGUES (Gérard des). *Voy.* Desargues.

ARGUIXO (don Juan d'), l'un des vingt-quatre échevins de Séville, naquit dans cette ville; mais on ignore dans quelle année. On n'a sur sa famille d'autres détails, si ce n'est qu'elle jouissait d'une

grande considération. On est également privé de renseignemens sur les particularités de sa vie. On ne peut fixer non plus l'époque de sa mort; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle dut être antérieure à l'année 1630. Rien n'égalait la générosité d'Arguixo envers les gens de lettres, et plus particulièrement envers les poètes de son temps; tous le regardaient comme l'ami des Muses, et l'un des hommes les plus distingués dans la poésie, au point qu'ils l'avaient surnommé l'*Apollon* des hommes de lettres, et leur *Mécène*. Sa libéralité, à leur égard, fut si grande qu'il se ruina, quoiqu'il eût hérité d'un revenu annuel de 18,000 ducats (environ 37,000 fr.) : plusieurs ouvrages lui furent dédiés; Lopez de Véga, entre autres, lui dédia son poème de la *Beauté d'Angélique*, la *Dragontea* et *las Rimas Humanas*. Nous n'avons aucun recueil des poésies composées par Arguixo, mais celles que l'on trouve éparses dans les écrivains du temps auxquels il les adressa le placent au rang des premiers poètes de l'Espagne. Les hommes de lettres pourront lire les éloges que Lopez de Véga lui donne dans son *Laurier d'Apollon*, et dans son poème de *la Jérusalem*.

ARGYLE (ARCHIBALD comte DE), fils du marquis d'Argyle (*Voy.* CAMPBELL), conspira contre Jacques II, au commencement de son règne; il avait levé une petite armée, qu'il espérait voir grossir par les mécontens d'Ecosse; mais sa troupe ne se recruta point, elle fut battue, et il porta sa tête sur l'échafaud, ainsi que le duc de Montmouth, qui échoua aussi à peu près dans le même temps dans le projet qu'il avait de détrôner son oncle. (*Voy.* l'histoire de Jacques II, par Fox.)

ARGYRE, prince et duc d'Italie, fils de Melo, puissant citoyen de Bari, s'empara en 1040, de la souveraineté de sa patrie, avec le secours du fils de Tancrède de Hauteville, et prit dès ce moment le titre de duc d'Italie. Il obtint la faveur de la cour de Constantinople, en se mettant toujours à la tête des ligues formées contre les Normands; mais il paraît qu'en 1058 il fut disgracié de l'empereur grec. Il perdit ses dignités, et mourut en exil.

ARGYRE (ISAAC), moine grec, habile mathématicien, florissait au 16ᵉ siècle. Il est auteur de plusieurs écrits de *Géographie*, et de *Chronologie*, et de quelques autres *Traités* sur diverses matières. Son meilleur ouvrage est, *Computus Græcorum de solemnitate Paschalis*, gr. et lat., *cum scholiis Jac. Christmanni*, Heidelberg, 1611, in-4°.

ARGYROPULO (JEAN), né à Constantinople, vint en Italie enseigner la langue grecque en 1434. De là il retourna à Constantinople où il tint une école publique; mais il retourna en Italie en 1456, après la prise de cette ville par Mahomet II, en 1453. Côme de Médicis, chef de la république de Florence, lui donna une chaire de professeur en grec, et le fit précepteur de son fils. La peste l'ayant obligé de quitter la Toscane, il alla donner à Rome des leçons de philosophie sur le texte grec d'Aristote. Il y mourut vers l'an 1474, âgé de 70 ans, d'un excès de melon. On dit qu'il mangeait beaucoup, et que le produit de ses livres et ses autres revenus suffisaient à peine à la dépense de sa table. On a de lui une *Tra-*

duction de la morale et de la physique d'Aristote, dédiée à Côme de Médicis, 1652, in-fol. On prétend que Théodore de Gase, son ami, la lui céda, et l'engagea à supprimer une version moins bonne qu'il préparait. Hody a publié la vie d'Argyropulo avec celle des plus illustres Grecs, 1742, in-4°.

ARIADNE, impératrice de Constantinople, et fille de l'empereur Léon Ier, fut mariée, dans un but politique, à Trascalissée l'un des chefs de la nation indomptable des Isaures. Ce prince, à la mort de Léon Ier, prit le nom de Zénon, et monta sur le trône où il ne montra que de la faiblesse et de la lâcheté. L'impératrice le suivit dans une expédition contre Basilisque qui s'était révolté, et y montra un grand courage et même de la générosité envers les rebelles, contre lesquels Zénon sévissait avec cruauté. Mais la mort tragique et horrible de son mari, et sa conduite dissolue, ont imprimé à son nom une tache ineffaçable. Depuis long-temps Ariadne entretenait un commerce illicite avec Anastase le silentiaire. Son époux le sut, et pour se soustraire à son ressentiment, elle profita d'une attaque violente d'épilepsie à laquelle il était sujet, pour le faire couvrir d'un suaire et transporter secrètement au tombeau des empereurs. L'entrée en fut aussitôt fermée d'une pierre, et gardée, avec défense, sous peine de la vie, de laisser approcher du tombeau ou de l'ouvrir. L'ordre fut exécuté. Revenu à lui, le malheureux Zénon poussa des cris lamentables et expira sans secours. Il s'était rongé de rage les mains et les bras. Ariadne fit proclamer Anastase, et l'épousa 40 jours après la mort de Zénon. Elle mourut en 515 à l'âge de 60 ans.

ARIARATHE Ier, roi de Cappadoce, commença à régner conjointement avec son frère Holopherne, l'an 378 avant J.-C. Il rendit de grands services à Artaxerxès, roi de Perse, dans l'expédition d'Égypte ; il y acquit beaucoup de gloire, s'en retourna triomphant dans son royaume, et mourut peu de temps après. Il laissa la couronne à son frère Holopherne.

ARIARATHE II, fils d'Holopherne, neveu et successeur du précédent, fut obligé de défendre ses états, que Perdiccas, l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, et tuteur du jeune roi Philippe, prétendait lui être échus en partage. Il fut défait, et attaché en croix avec ses principaux officiers et ses enfans, vers l'an 321 avant J.-C. Il avait alors 81 ans. Cependant un de ses fils parvint à s'échapper.

ARIARATHE III, fils d'Ariarathe II, s'était sauvé en Arménie, dans le temps du supplice de son père. Ayant appris la mort de Perdiccas et d'Eumènes, il rentra dans la Cappadoce, remporta une victoire sur Amynthas, général macédonien, et ressaisit son trône vers l'an 300 avant J.-C. Ariamnès, son fils aîné, lui succéda.

ARIARATHE IV, posséda la couronne après Ariamnès. Ce prince régna quelques années conjointement avec son père, vers l'an 259 avant J.-C. Il avait épousé Stratonice, fille d'Antiochus Théos. Il mourut après un règne de 28 ans, vers l'an 220 avant J.-C.

ARIARATHE V, successeur et fils du précédent, épousa Antio-

chie, fille d'Antiochus-le-Grand. Il donna des secours au roi de Syrie contre les Romains; mais son beau-père ayant été vaincu, il envoya au sénat des ambassadeurs chargés de ses excuses. Il fut condamné à payer une somme de 200 mille écus (600 talens), dont on lui rendit depuis la moitié, à la prière du roi de Pergame. Ariarathe se ligua ensuite avec Eumène contre Pharnace, roi de Pont, et ne fut guère plus heureux. Il mourut avec la réputation d'un prince inconstant, l'an 166 avant J.-C.

ARIARATHE VI, surnommé *Philopator*, à cause de son attachement pour un père qui voulait lui donner la souveraineté de son vivant, et que ce fils ne voulut point accepter, prit le sceptre l'an 166 avant J.-C. Ce roi renouvela l'alliance que son père avait entretenue avec les Romains. Il indisposa contre lui Démétrius, roi de Syrie, par le refus qu'il fit d'épouser sa sœur. Démétrius suscita contre Ariarathe, Holopherne, qui se prétendait son frère. Ariarathe fut détrôné et obligé de se retirer à Rome. Le peuple-roi ordonna le partage entre les deux concurrens; mais Attale, souverain de Pergame, secourut Ariarathe, et le rétablit dans ses états. Ce prince se joignit aux Romains contre Aristonic, usurpateur du royaume de Pergame; il périt dans cette guerre, l'an 130 avant J.-C., et laissa six enfans. Laodice, leur mère, et régente du royaume, craignant de perdre son autorité, en fit périr cinq par le poison : le sixième, qui suit, se sauva à l'aide de ses parens. Le peuple fit mourir cette atroce marâtre.

ARIARATHE VII, surnommé *Epiphane*, se sauva seul des six fils du précédent, et fut proclamé roi l'an 130 avant J.-C. Ce prince épousa Laodicée, sœur de Mithridate Eupator, dont il eut deux fils. Son beau-frère le fit assassiner. Laodicée donna sa main et la couronne à Nicomède, roi de Bithynie. Mithridate chassa ce nouveau roi, et restitua la couronne à son neveu, fils du même Ariarathe qu'il avait fait tuer.

ARIARATHE VIII, surnommé *Philométor*, fils du précédent. Mithridate voulut l'obliger de faire venir à sa cour Gordius, le meurtrier de son père. Ce prince leva une armée contre le roi de Pont, qui, l'ayant attiré à une conférence, le poignarda à la vue des deux armées, et fit régner à sa place son propre fils, âgé de huit ans. Les Cappadociens se soulevèrent, et mirent sur le trône, Ariarathe, frère du dernier roi.

ARIARATHE IX. Mithridate chassa le nouveau roi, qui mourut peu après de chagrin, et rétablit son fils. Nicomède, roi de Bithynie, craignant pour ses propres états, intéressa les Romains dans cette affaire. Le sénat voulut ériger la Cappadoce en république; mais son peuple demanda un roi. Les Romains lui donnèrent Ariobarzane, vers l'an 91 avant J.-C.

ARIARATHE X, fils d'Ariobarzane II, prit le surnom de *Philadelphe*. Il devint possesseur du royaume de Cappadoce, par la mort d'Ariobarzane son frère, vers l'an 42 avant J.-C. La couronne lui fut disputée par Sisinna, fils aîné de Glaphyra, femme d'Archélaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane dans la Cappadoce. Marc-Antoine se dé-

clara en faveur de Sisinna. Cependant Ariarathe remonta sur le trône, et fut obligé d'en descendre encore pour l'abandonner à Archélaüs, deuxième fils de Glaphyra, l'an 36 avant J.-C.

ARIAS MONTANUS (Benoît), naquit à Frexénal en Estramadure, d'une famille noble et pauvre. Il voyagea dans toute l'Europe, et s'appliqua à l'étude des langues vivantes, qu'il avait fait précéder de celle des langues mortes. L'évêque de Ségovie le mena au concile de Trente, où il parut avec beaucoup de distinction. A son retour il se retira à l'hermitage de Notre-Dame-des-Anges, situé au haut d'un rocher près d'Aracena, où il se proposait de se livrer sans trouble à son goût pour la vie contemplative. Philippe II le retira de sa retraite, et le chargea d'une nouvelle édition de la *Bible polyglotte*. Elle fut imprimée à Anvers par Christophe Plantin, en 8 vol. in-fol. Elle est plus chère que celle d'Angleterre, quoique moins parfaite. Arias Montanus augmenta cet ouvrage de *Paraphrases chaldaïques*, et de plusieurs fautes qu'il ajouta à la version de Pagnin, très-fautive elle-même. Cette circonstance lui suscita des persécutions. Léon de Castro, professeur de langues orientales à Salamanque, jaloux de ses succès, le dénonça à l'inquisition d'Espagne et de Rome, pour avoir altéré le texte de la Bible. Arias se rendit à Rome et se justifia pleinement. Tout l'odieux retomba sur son adversaire. Philippe lui offrit un évêché pour récompense de son travail; mais cet écrivain, aussi pieux que savant, refusa ce fardeau, se contentant d'une pension de 2,000 ducats sur des bénéfices, et d'une place de chapelain du roi. Il mourut dans sa patrie en 1598, âgé de 71 ans. Ses ouvrages roulent presque tous sur l'Écriture sainte. Ses neuf livres des *Antiquités judaïques* sont les plus estimés, Leyde, 1593, in-4°. Ils se trouvent aussi dans la *Polyglotte* d'Anvers et dans les *Grands critiques* d'Angleterre. Arias a mis encore *le Psautier en vers latins*, 1574, in-4°. Richard Simon a jugé trop sévèrement cet écrivain. On a encore de lui, *Humanæ salutis monumenta*, Antverpiæ, 1571, in-4°. Une *traduction latine* de l'Itinéraire de Benjamin de Tudèle: *Historia naturæ*, 1601, in-4°; une *Rhétorique en 4 livres*, Anvers, 1569, in-8°. On vante beaucoup ce dernier ouvrage.

ARIAS DE BENAVIDÈS (Pierre), docteur en médecine dans le 16e siècle, était de Toro, ville d'Espagne dans le royaume de Léon. Comme il avait voyagé dans l'Amérique occidentale, et qu'il avait fait différentes observations sur la médecine et la chirurgie de ses habitans, à son retour en Espagne il les rassembla, et les donna au public sous ce titre : *Secretos de chirurgia : especial de las enfermededas de Morbo gallico y lamparones, y mirrarchia, y la manera como se curan los Indios de llagas y heridas, con otros secretos hasta agora no escritos, ad Carolum, Hispaniarum principem*, Valladolid, 1567, in-8°.

ARIAS (François), jésuite de Séville, mourut en 1605, âgé de 72 ans, en odeur de sainteté. Ses ouvrages de piété avaient le suffrage de Saint François de Sales,

qui en recommande la lecture dans son *Introduction à la vie dévote*. Ce sont : *Monumenta infelicitatis, sive mortes peccatorum pessimæ*, Rome, 1664, 2 vol. in-fol. ; et *Triumphus pænitentiæ, seu selectæ pænitentium mortes*, Rome, 1670, in-fol.

ARIBERT, fils de Clotaire II, roi de France, fut exclus du partage de la monarchie par Dagobert I, son frère aîné, qui la réunit toute entière. Il était plus jeune que lui et né d'un autre lit. Il eut beaucoup de peine à obtenir une partie du duché d'Aquitaine, qu'il gouverna sagement. Il devait la tenir plutôt comme duc que comme roi. Il se fit cependant couronner à Toulouse, qui fut le siége de sa domination. Aribert mourut en 630, deux ans après son couronnement. Chilpéric, son fils, fut mis à mort par l'ordre de Dagobert. D. Vaisette, auteur de l'Histoire du Languedoc, prétend qu'Aribert eut deux autres enfans, Bertrand et Boggis, qui échappèrent à la cruauté ambitieuse de Dagobert. Boggis, l'aîné, est regardé comme la tige d'une longue suite de princes qui se sont éteints dans la personne de Louis d'Armagnac, qui fut duc de Nemours, et qui périt à la fameuse bataille de Cérignole en 1503. Mais si l'on considère que Clotaire II, était mort en 628, et Aribert en 630, âgé de 16 ans, on demeure persuadé que cette assertion est mensongère, et a été produite par les généalogistes, pour satisfaire la vanité de puissantes familles du Languedoc.

ARIBERT Ier, roi des Lombards, fils de Gundoald, et Bavarois d'origine, monta sur le trône de Lombardie en 653. Il favorisa la religion catholique, proscrivit l'arianisme, et mourut en 661.

ARIBERT II, roi des Lombards, succéda en 702 à son père Ragimberg, duc de Turin, qui ayant usurpé en 700 la couronne de Lombardie, associa son fils au trône. S'il faut en croire un historien du temps, ce prince était juste, pieux, charitable. Mais ces éloges, démentis par plusieurs actions de cruauté, furent dictés vraisemblablement, dit Hardion, par la reconnaissance du clergé, qu'il combla de biens. Ansprand, régent du royaume de Lombardie, voulut remettre sur le trône Luitpert, que le père d'Aribert avait dépossédé. Il vint camper près des portes de Pavie, avec une armée qui fut repoussée. Luitpert, ayant été blessé, tomba entre les mains d'Aribert, qui le fit étouffer dans un bain. Le duc Rhotaris, qui avait secondé ce malheureux prince, s'étant retiré à Bergame, où il prit le titre de roi, Aribert alla l'y combattre, le força de se rendre à discrétion, lui fit couper les cheveux et la barbe, et l'envoya en exil à Turin, où peu de temps après il lui ôta la vie. Ansprand s'était réfugié en Bavière. Aribert assouvit sa fureur sur sa famille, fit crever les yeux à son fils aîné, et couper le nez et les oreilles à sa femme et à sa fille. Ansprand, animé par la vengeance, obtint de Théodebert, duc de Bavière, une forte armée, et repassa en Italie avec Luitprand, le seul de ses enfans qui eût échappé à la vengeance d'Aribert. Il y eut une bataille, dans laquelle le roi lombard eut d'abord quelque avantage; mais les Bavarois l'ayant repoussé, il se crut vaincu

et ramena son armée à Pavie. Les Lombards, indignés de cette honteuse retraite, ne voulurent plus le reconnaître pour roi. Il résolut de se retirer en France; mais il s'était chargé de tant d'or, qu'en passant le Tésin à la nage, le poids de ce métal l'entraîna au fond de la rivière : ce fut en 756. Ce prince défiant et soupçonneux se déguisait ordinairement, à l'entrée de la nuit, pour aller écouter, dans les différens quartiers de la ville, ce qu'on disait de lui ou des magistrats. Il ne paraissait jamais devant les ambassadeurs étrangers que mal vêtu, et ne leur faisait servir que les viandes les plus communes, de peur que l'idée des richesses de son royaume n'inspirât à leurs maîtres le desir d'en faire la conquête. Ansprand, fut unanimement proclamé roi des Lombards, et mourut trois mois après, dans sa 55e année.

ARIBON, évêque de Freisingen en 760, est auteur de quelques *Vies de Saints*. Surius et Mabillon les ont insérées dans leurs Recueils. Il mourut en 783. Nous avons de lui : I. la *Vie de Saint Emmeran*. II. la *Vie de Saint Corbinien*, 1er évêque de Freisingen.

ARIDÉE, fils de Philippe, roi de Macédoine, et d'une concubine, était frère d'Alexandre-le-Grand, auquel il succéda dans le royaume de Macédoine. C'était un imbécille, incapable de régner, qu'Olympias, mère d'Alexandre, fit mourir, l'an 504 avant J.-C.

ARIEH, rabbin. *Voy.* LÉON-JACOB-JUDAS.

ARIEH, rabbin. *Voy.* LÉON DE MODÈNE.

ARIENTI. *Voy.* ARGENTI.

ARIGE (SAINT), fut élu évêque de Gap en 579. Intime ami du pape Saint Grégoire, il alla à Rome pour le voir, et ne s'en sépara qu'avec douleur. Le pontife lui accorda la permission de porter la dalmatique, dont l'usage n'était point encore permis aux évêques de France. Saint Arige mourut à son retour de Rome, le 1er mai 604, âgé de 69 ans. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se fit porter jusqu'à l'autel de Saint-Eusèbe, puis s'étant mis sur la cendre, il reçut le viatique du corps et du sang de J.-C., qui lui fut administré par Isicius, évêque de Grenoble.

ARIGISE Ier, duc de Bénévent, succéda en 591 à Zotton, premier duc de cet état. Il régna 5 ans, et mourut en 596.

ARIGISE II, duc de Bénévent, parvint à la souveraineté de ce pays en 758. Son règne, qui dura 15 ans, fut celui d'un prince sage et plein de bravoure. Il cultiva les lettres, et attira près de lui les savans. Il mourut le 26 août 787.

ARIGNOTE, fille de Pythagore et de Théano, naquit en Sicile. Elle cultiva les lettres, et écrivit divers *Traités sur les mystères de Cérès et de Bacchus*. La conformité du nom de Bacchus (en grec Διονυσος) avec celui de Denis (Διονυσιος) a induit en erreur Vossius, trompé lui-même par un passage de Clément d'Alexandrie qui attribue à cette femme savante, d'avoir écrit *la vie de Denis-le-Tyran*.

ARIMAZE, Souverain d'une partie de la Sogdiane, s'enferma dans un château bâti sur la pointe d'un rocher, pour échapper aux armes d'Alexandre-le-Grand. Ce prince l'ayant sommé de se rendre, Arimase lui fit demander si

les Macédoniens avaient des ailes. Alexandre, après avoir forcé sa retraite, le fit mourir, lui et sa famille, vers l'an 528 avant J.-C. Tel est le récit de Quinte-Curce. Arrien, qui cite ce fait, dit simplement qu'Arimase se rendit.

ARIMONDO (Pierre), Vénitien, célébra dans ses vers la victoire obtenue par son compatriote Louis Moncénigo, contre la flotte turque. Ils parurent en 1651.

ARINDODY, fille célèbre chez les Indiens par sa haute sagesse. Le brame qui célèbre un mariage dit à l'épousée : « Jeune fille, suivez toujours l'exemple d'Arindody, pour le bonheur de votre époux et pour le vôtre. »

ARINGHI (Paul), né à Rome, entra dans sa jeunesse dans la congrégation de l'Oratoire, et y mourut en 1676. Il est auteur *de divers ouvrages de piété*; il a traduit en latin celui d'Antonio Bosio, sur Rome souterraine, et l'a augmenté de deux livres, Rome, 1651; Cologne, 1659, 2 vol. in-fol : ouvrage très-estimé. On ajoute à cet ouvrage le supplément de Boldetti, sous ce titre : *Osservazioni sopra i cimiterii de' SS. Martiri ed antichi christiani di Roma*, in Roma, 1720, in-fol.

ARIOBARZANE, surnommé Philoromæus, roi de Cappadoce, était contemporain de Mithridate, roi de Pont. Ce prince avait placé son fils sur le trône de Cappadoce sous le nom d'Ariarathe IX. Un jeune homme reconnu par Laodicée, veuve d'Ariarathe VII, y prétendit de son côté, il se disait descendre de ce prince. La cause fut portée au sénat de Rome, qui les renvoya tous deux de leur demande. Alors les Cappadociens élurent Ariobarzane; il fut souvent obligé de quitter ses états, Mithridate étant venu plusieurs fois envahir son royaume. Ce qui fut l'origine de la guerre terrible dans laquelle il fut engagé contre les Romains. Ariobarzane avancé en âge abdiqua en faveur de son fils.

ARIOBARZANE II, surnommé *Philopator*, parce qu'il refusa long-temps de régner du vivant de son père, monta sur le trône l'an 67 avant J.-C. Il eut deux fils d'Athénaïs, dont l'aîné lui succéda. Il mourut vers l'an 52 avant J.-C.

ARIOBARZANE III, surnommé *Eusébès*, fils du précédent, lui succéda. Il vécut dans la plus grande union avec son frère Ariarathe, qui résista aux instances de sa mère qui le sollicitait de se révolter contre son frère. Il fut assassiné par ordre de Cassius, qui s'empara de ses états vers l'an 42 avant J.-C.

ARIOBARZANE, gouverneur persan, repoussa courageusement Alexandre, et aurait arrêté ses conquêtes, si un berger n'eût indiqué au Macédonien un chemin pour le surprendre. Ariobarzane défait voulut se réfugier à Persépolis, mais les habitans lui en fermèrent les portes. Il retourna vers son ennemi, et lui livra une seconde bataille, dans laquelle il fut tué, l'an 330 avant J.-C.

ARION, musicien et poète grec, naquit à Méthymne dans l'île de Lesbos. Hérodote rapporte qu'il fut l'inventeur du *dithyrambe*, et qu'il excellait dans la poésie lyrique. Il fut long-temps à la cour de Périandre, roi de Corinthe. Il avait composé un grand nombre de *Poésies lyriques* dont il ne nous reste aujourd'hui qu'un *hymne en l'honneur de Neptune*, conservé par Elien

et reproduit par Brunck, dans ses *Analecta*. Il fit, sous les auspices de ce prince, un voyage en Italie, que ses talens lui rendirent fort lucratif. Comme il retournait à Lesbos, ses compagnons de voyage résolurent de le tuer pour s'emparer de ses richesses. Arion, ayant découvert leur complot, demanda pour toute grace de toucher encore une fois de la lyre avant sa mort; ce qui lui ayant été accordé, il prit son instrument, et se retira sur la poupe du vaisseau, où, après avoir fait retentir l'air de sons touchans, il se précipita dans les flots. Un dauphin, attiré par ses doux accens, le prit sur son dos et le porta au cap Ténare (aujourd'hui Capellatapan), d'où il se rendit à Corinthe. Périandre, chez lequel il se réfugia, fit mourir les matelots, et éleva un monument au dauphin qui avait sauvé Arion, vers l'an 616 avant J.-C. Les astronomes ont consacré depuis le souvenir de ce dauphin, en donnant son nom à une constellation. Ce récit est fabuleux, quoiqu'il ait été accrédité dans toute la Grèce. Ce qu'il y a de vrai, c'est le naufrage d'Arion sur les côtes de la Laconie. Il se sauva sur le cap Tenare, où il consacra à son arrivée dans le temple d'Apollon une statue de bronze en mémoire de cet événement. On trouve encore dans les *Analecta* le distique qu'il avait composé à cette occasion.

ARIOSTE (Louis), naquit à Reggio de Modène le 8 septembre 1474. Il était fils de Nicolò Arioste, gouverneur de Reggio, et de Daria Malaguzza, et l'aîné de dix enfans. Il montra de bonne heure ses talens pour la poésie. Entré au collége de Ferrare, il se distingua dans ses études. Son père voulait qu'il étudiât les lois, mais après cinq ans d'efforts et de dégoût, Arioste y renonça pour s'adonner aux muses. Il plut au cardinal Hippolyte d'Est, qui, en 1503, se l'attacha en qualité de gentilhomme. Plus tard, en 1517, il voulut l'emmener avec lui en Hongrie. Arioste s'en excusa sur sa santé, qui était délicate, et s'attira par son refus la haine de son ancien protecteur. Alphonse Ier, duc de Ferrare, frère du cardinal, l'appela à sa Cour, l'admit dans tous ses divertissemens. C'est dans cette situation qu'il entreprit et acheva dans l'espace de dix à onze ans son immortel poëme de ***Roland le Furieux***. Il le dédia au cardinal Hippolyte, et c'est à cette occasion que ce cardinal lui dit: ***Dove, diavolo, messer Ludovico, avete pigliato tante coglionerie?*** Quoique ce dernier mot, qui ici signifie sottises, et qui paraît obscène dans notre langue, ne soit que bas et familier aux grands ou même aux femmes de distinction, il faut toutefois convenir que cette question, de la part du cardinal, annonçait peu d'esprit et de sentiment du mérite de l'ouvrage auquel il allait devoir lui-même l'immortalité. La conversation d'Arioste était un plaisir délicieux pour Alphonse. L'Arioste possédait parfaitement la langue latine; mais il aima mieux écrire en italien. Le cardinal Bembo voulut le dissuader de se servir de cet idiome; il lui représenta qu'il acquerrait plus de gloire en écrivant en latin, langue plus sonore et plus étendue: « J'aime mieux, lui répondit Arioste, être le premier des écrivains toscans que le second des latins. » Ce poëte avait bâti une maison à Ferrare, et y avait joint

un jardin, qui était ordinairement le lieu où il méditait et où il composait. Cette maison respirait la simplicité d'un philosophe. On lui demanda pourquoi il ne l'avait pas rendue plus magnifique, lui qui avait si noblement décrit, dans son Roland, tant de palais somptueux, tant de beaux portiques et d'agréables fontaines ? il répondit « qu'on assemblait bien plus tôt et plus aisément des mots que des pierres. » Son oreille était déchirée lorsqu'on lisait ses ouvrages de mauvaise grace. Un jour, ayant entendu un potier de terre qui estropiait en chantant une stance de *Roland*, il entra dans sa boutique et cassa plusieurs pots exposés en vente ; l'ouvrier s'étant mis en colère, Arioste lui répondit : « Je ne me suis pas encore assez vengé ; je n'ai brisé qu'une demi-douzaine de tes pots, qui ne valent pas une baïoque, et tu m'as gâté une stance qui vaut une somme considérable. » Quoique très-sensible aux plaisirs de l'amour, il l'était encore plus aux sentimens de la nature : il aimait tendrement sa mère, et la traita avec le plus grand respect dans sa vieillesse. Son caractère était bienfaisant. Sa vertu et sa probité étaient si connues, qu'un vieux prêtre qui possédait trois ou quatre riches bénéfices, et qui craignait d'être empoisonné par quelqu'un de ceux qui devaient lui succéder, choisit l'Arioste préférablement à tous ses parens et à tous ses amis pour demeurer avec lui. Il avait été chargé, pendant quelque temps, du gouvernement d'une province de l'Apennin, qui s'était révoltée, et qu'infestaient des bandits et des contrebandiers : il apaisa tout, et acquit dans la province un grand empire sur les esprits, et en particulier sur ces voleurs. Un jour que le poète gouverneur passait avec six ou sept domestiques, à cheval comme lui, par un défilé de l'Apennin, il rencontra des gens armés assis à l'ombre, et pressa le pas. Lorsqu'il fut passé, le chef de brigands, nommé *Pacchione*, arrête un des gens de la suite, et lui demande le nom de ce gentilhomme. A son nom le brigand court armé comme il était, après Arioste, et l'ayant joint le salue respectueusement, s'excuse de son incivilité sur ce qu'il ne le connaissait pas, se nomme lui-même, lui fait les offres les plus polies, et le quitte en lui prodiguant les plus grandes marques de respect. L'Arioste, d'une santé délicate et faible, fut obligé souvent d'avoir recours à l'art des médecins. Il fit paraître beaucoup de fermeté et de tranquillité dans sa dernière maladie ; il dit à ceux qui étaient présens, « que plusieurs de ses amis étaient déjà partis, qu'il souhaitait de les revoir, et que chaque moment le faisait languir tant qu'il ne serait point parvenu à ce bonheur. » Il mourut en 1533. Il laissa deux fils qu'il eut d'une maîtresse, appelée Alexandra. Il l'aurait épousée, s'il n'avait été retenu par la crainte de perdre ses bénéfices. Landi prétend qu'il se maria sur la fin de ses jours, avec une veuve florentine, de la maison de Benucci, dont il n'eut point d'enfans. — Ce poète s'est fait un nom : par sept *Satires*, Venise, 1560, in-8°, qui furent recherchées. II. Par cinq *Comédies* (Napoli), dans lesquelles il y a beaucoup d'art et de comique. On les compara dans leur naissance à celles de Plaute et de Térence. Celle qui a pour titre *Suppositi*, fut la plus

goûtée, et l'est encore en Italie; les quatre autres sont *la Cassaria, la Lena, il Negromante, la Scolastica*, Venise, 1562, in-8°. III. Par des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Ballades*, des *Chansons*, et par ce que les Italiens appellent *Capitoli*, Firenze, 1724. IV. Par des *Poésies latines*, en deux livres, imprimées à la suite de celles de Pigna et de Celio Calcagnini, Venise, 1553, in-8°. L'ouvrage qui l'a immortalisé est son poème *de Roland le Furieux*. Son grand talent est cette facilité qui le caractérise de passer tour à tour du terrible au tendre, et du plaisant au sublime. Il va et revient de ses descriptions effrayantes aux peintures les plus voluptueuses, et de ces peintures à la morale la plus sage. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est d'intéresser vivement pour ses héros et ses héroïnes, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux dans son poème. On y trouve presqu'autant d'événemens touchans que d'aventures grotesques. Son lecteur s'accoutume si bien à cette bigarrure, qu'il passe de l'un à l'autre sans en être étonné. Sa poésie est une peinture vive et brillante de la nature, avec tous ses charmes. On lui a reproché d'avoir terni ces beautés par le défaut d'art et de vraisemblance. Les poètes de son temps puisaient leurs fictions dans les livres de chevalerie et dans les romans; de là ces épisodes qui ne tiennent point au sujet, ces fables dont le merveilleux révolte. On a dit de lui « qu'il parlait bien, mais qu'il inventait mal » ; et on a dû le dire. Les beaux-esprits de l'Italie balancent encore s'ils doivent mettre l'Arioste au-dessous du Tasse. Quelques-uns ont dit que le tombeau de Roland était dans la Jérusalem délivrée. D'autres ont voulu trouver dans le poème du Tasse des imitations de celui de l'Arioste : l'Armide, disent-ils, est d'après l'Alcine : le voyage des deux chevaliers qui vont désenchanter Renaud paraît imité du voyage d'Astolphe; mais il faut avouer que ces ressemblances sont un peu éloignées. Deux poètes dont le ton est si différent ne doivent pas être mis en parallèle; et, quoi qu'en disent plusieurs Italiens, l'Europe, suivant un célèbre critique, ne mettra l'Arioste avec Le Tasse que lorsqu'on placera l'Énéide avec Don Quichotte, et Callot avec Le Corrège. (*Voy.* BOÏARDO.) La Fontaine y a puisé quelques contes, et Voltaire quelques-unes des fictions d'un poème beaucoup plus obscène, mais bien moins intéressant que le Roland. C'est un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'est un rare mérite dans Le Tasse et dans l'Arioste, que des poèmes si longs, non-seulement rimés, mais rimés en stances, en rimes croisées, ne fatiguent point l'oreille, et que le poète ne paraisse presque jamais gêné. L'édition la plus recherchée *du Roland le Furieux* est celle de Venise, in-fol., 1584, avec les notes de Ruscelli et les figures de Porro. On estime aussi celle de Paris, en 4 petits vol. in-12, 1744. Celle des Aldes, à Venise, in-4°, 1545, quoique moins rare que celle de Venise, in-4°, 1584, est fort chère. Les littérateurs, curieux de connaître les changemens faits à ce poème, recherchent aussi l'édition originale de Ferrare, 1516, qui est assez différente des autres. Mais

la plus belle de toutes, et la plus digne d'orner le cabinet d'un curieux, est sans contredit celle qui a été publiée en 1772, en 4 vol. in-8°, par Molini, libraire italien. Cette édition est sortie des presses célèbres de Baskerville, et elle n'est pas moins distinguée par la beauté des figures qu'on y a jointes, que par l'exécution typographique. Les éditions de luxe sont celles de Bodoni, à Parme, et de Massi, à Milan. Nous avons plusieurs traductions françaises du poème de Roland, mais on ne trouve dans aucune ni le feu, ni la vivacité, ni la gaîté folle de l'original. La plus ancienne est celle de Jean des Gouttes, Lyon, 1544, in-fol., en prose. Jean Foruier de Montauban, a donné une traduction en vers des quinze premiers chants, sous le titre de *premier volume de Roland Furieux*, Paris, Vascosan, 1555, in-4°, réimpr. à Anvers, même année. Les principales sont celles de Mirabeau, 1741, 4 vol. in-12; de Dussieux, 1775, 4 vol. gr. in-8, fig.; de Tressan, 1780, 5 vol. in-12; enfin celle de Panckouke et Framery, en 10 vol. petit in-12, Paris, 1787, se distingue par sa fidélité. On a imprimé en 8 vol. petit in-12, Paris, 1776, ses *Œuvres diverses* pour servir de suite à l'Orlando furioso. Ce recueil avait été déjà publié à Venise, 2 vol. in-fol., 1730. L'immortel auteur de Roland le Furieux eut trois frères, Alphonse, Gabriel et Galeazzo, qui se distinguèrent aussi par leurs poésies; mais la renommée de Louis éclipsa la leur. — Le premier fut camérier du pape Clément VIII; il forma un cabinet précieux d'antiquités, et mourut en 1596. — Le second imita Stace dans ses vers, et termina la comédie de *la Scolastica*, commencée par Louis. Il mourut en 1582, laissant un volume de *Poésies latines*, imprimé à Ferrare, en 1562, in-12. — Le troisième mourut dans l'ambassade que lui confia le duc de Ferrare auprès de Charles-Quint. On a de lui une *Comédie* et un *Recueil de Lettres*.

ARIOSTE (Horace), neveu du poète, naquit à Ferrare en 1555, et y mourut en 1593, curé de la cathédrale. Il défendit avec esprit et avec énergie le poème de son oncle contre les critiques de Pellegrino. Il composa à cette occasion un ouvrage intitulé *Le Difese dell' Orlando Furioso dell' Ariosto*. Il avait lui-même entrepris un poème intitulé *Alphée*, dont il avait composé seize chants quand il mourut, et une comédie intitulée *la Strega*, qui est demeurée inédite.

ARIOSTE (Jean-Baptiste), musicien bolonais, vivait en 1686. Il est auteur d'une *Méthode italienne* pour jouer du sistre.

ARIOSTE (François), unit la science des lois à celle de la médecine, au milieu du 15e siècle. Il fut l'un des ancêtres du célèbre poète de son nom. Né à Ferrare, il y professa le droit civil, et y servit d'échanson à l'empereur Frédéric III, et au pape Pie II, lorsqu'ils passèrent dans cette ville. Les ducs de Ferrare l'employèrent en diverses négociations importantes, surtout auprès de Maximilien. Il mourut en 1492, laissant divers manuscrits et un *Traité sur l'huile de Pétrole*, dont la dernière édition est de 1698.

ARIOSTI (Lippa), belle Ferraraise, fut éperdûment aimée d'Obizzon, marquis d'Este, qui en eut

cinq fils. Celui-ci l'épousa sur la fin de sa vie, vers l'an 1352, et légitima ainsi ses enfans. Ils ont été la souche de la Maison d'Este, qui a long-temps possédé Ferrare, Reggio et Modène.

ARIOT (THOMAS). *V.* HARIOT.

ARIOVISTE, roi des Suèves dans la Germanie, aujourd'hui l'Allemagne, fut défait par Jules-César l'an 58 avant J.-C. Cette bataille eut lieu à 6 journées de Besançon. Deux de ses femmes périrent dans la fuite, et de deux filles qu'il avait, l'une fut tuée, et l'autre faite prisonnière. Il ne manquait ni de talent pour la guerre, ni de courage; mais il était d'une hauteur et d'une fierté qui lui nuisaient beaucoup.

ARIPERT. *Voy.* ARIBERT.

ARISI (FRANÇOIS), né à Crémone, le 3 février 1657, mort le 25 janvier 1743, fut l'un des plus laborieux écrivains d'Italie. Outre un grand nombre de manuscrits, et ceux qu'il perdit dans l'incendie de sa maison, il en donna plusieurs à l'impression. Le plus remarquable est intitulé: *Cremona litterata*, 3 vol. in-fol. Les deux premiers parurent à Parme en 1702 et 1705, le dernier à Crémone en 1741. Mazzuchelli a donné la notice des autres écrits d'Arisi dans le 31e volume de son recueil. Ils sont au nombre de soixante-quatre, tant manuscrits qu'imprimés. Nous citerons les suivans qui ont été publiés : I. *Senatorum Mediolanensium ex collegio judicum Cremonæ ab ipso erecto usque ad hæc tempora continuata series.* Crémone, 1705, in-fol. II. *La Tirannide soggiogata*, Crémone, 1677. III. *Rime per le sacre stimate del Santo Patriarca Francesco*, Crémone, 1713, in-4°. Ce volume contient trois cent vingt-cinq sonnets sur les stigmates de Saint François. IV. *La Vindemmia, Bacchanale ditirambico*, Crémone, 1722, in-12. V. *Il cioccolato, trattenimento ditirambico*, Crémone, 1736, in-4°. VI. *Poesie liriche*, ibid., 1680-84, in-12. On trouve dans les *Rime de' Pastori Arcadi* beaucoup d'autres pièces de vers du même auteur.

ARISTACRIDAS, capitaine spartiate, s'illustra par sa bravoure. Lorsqu'Antipater, lieutenant d'Alexandre, eut défait les Lacédémoniens et tué Agis leur roi, l'an 330 avant J.-C., Aristacridas ayant entendu un homme qui s'écriait : « Malheureux Spartiates! vous serez donc esclaves des Macédoniens? » — Il répondit fièrement : « Hé quoi ! le vainqueur pourra-t-il empêcher les Lacédémoniens d'échapper à l'esclavage par une belle mort, en combattant pour leur patrie? »

ARISTAGORAS, fils de Molpagoras de Milet, gouverneur de cette ville pour Darius, voulant se soustraire à la puissance de son maître, tenta vainement de faire prendre les armes aux Spartiates. Il fit goûter aux autres Grecs ce qu'il n'avait pu persuader à Lacédémone. On lui donna 25 navires, avec lesquels il prit Sardes, qui fut brûlée l'an 503 avant J.-C. Darius, irrité contre ce traître, ordonna que tous les jours on lui rappelât qu'il avait une injure à venger. Aristagoras, abandonné des Athéniens, voyant qu'il ne pouvait résister aux forces du grand roi, s'embarqua pour passer en Thrace, où il fut tué par les barbares l'an 498 avant J.-C.

ARISTANDER, de Paros,

sculpteur. Suivant Pausanias, il était l'auteur *d'une figure de femme tenant la lyre*, que l'on voyait encore, du temps de cet auteur, auprès du trépied du temple d'Amyclée. On conjecture qu'Aristander florissait vers la 95ᵉ olympiade.

ARISTANDRE, fameux devin, était de Telmèse, ville de Lycie ; il exerça son métier à la cour de Philippe, et ensuite d'Alexandre-le-Grand, dont il se fit aimer par les prédictions les plus flatteuses. Philippe rêva qu'il appliquait sur le ventre de la reine un cachet où la figure d'un lion était gravée ; le devin courtisan dit que ce songe promettait au roi un fils qui aurait le courage d'un lion. Dans un combat contre les Perses, Aristandre fit remarquer aux troupes un aigle qui planait sur la tête d'Alexandre : ce présage heureux encouragea les soldats, et ne fut pas infructueux au devin.

ARISTARÈTE, fille de Néarque, peintre de l'antiquité, qui n'est connue que par elle. On connaissait d'elle un tableau représentant *Esculape*.

ARISTARQUE, astronome grec de Samos, vivait dans la 140ᵉ olympiade, selon Vossius. Il est un des premiers qui ait soutenu que la terre tournait sur son centre, et qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du soleil. Il inventa une horloge solaire. On lui attribue un *Traité des grandeurs et des distances du Soleil et de la Lune*, publié en grec et en latin à Pesaro, 1572, in-4°, puis à Oxford, in-8°, 1688 ; enfin avec la version latine de Frédéric Commandin, par Wallis, en 1675, in-8°. On ne sait en quel temps ce philosophe a vécu ; mais il était antérieur à Archimède. Son système de la rotation du globe, en lui faisant honneur, pensa lui être funeste. Les prêtres l'accusèrent d'irréligion, pour avoir troublé le repos des dieux Lares de la terre.

ARISTARQUE, de Samothrace, où il naquit l'an 160 avant J.-C., fut précepteur du fils de Ptolémée Philométor. Il publia *neuf livres de corrections* sur l'Iliade d'Homère, sur Pindare, sur Aratus, et sur bien d'autres poètes. Étant malade d'une hydropisie, et n'en pouvant guérir, il se laissa mourir de faim dans l'île de Chypre, à l'âge de 72 ans. On croit que c'est lui qui divisa l'Iliade et l'Odyssée en autant de livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet ; et l'on prétend même qu'il en retrancha plusieurs vers. Il suffisait qu'un passage ne lui plût point pour qu'il le regardât comme supposé. Grace à l'édition de l'Iliade par M. Villoison, les hellénistes sont à portée d'apprécier aujourd'hui le mérite des critiques d'Aristarque. Cependant il fallait que sa critique fût judicieuse, puisqu'on se sert de son nom pour désigner un censeur d'un goût sûr. — Il y eut un autre ARISTARQUE, poète tragique, natif de Tégée en Arcadie. Il vivait du temps d'Euripide, et on lui attribue l'invention du cothurne. Suidas nous apprend qu'il avait fait 60 tragédies, dont une intitulée *Achillès*, fut traduite par Ennius. Il est aussi question d'un Aristarque dans Athénée. Il vécut, dit-on, plus d'un siècle.

ARISTARQUE, disciple et compagnon de Saint Paul, était de Thessalonique, mais juif de naissance. Il accompagna cet apôtre à Éphèse, et demeura avec lui pendant les deux ans qu'il y fut, partageant les dangers et les

travaux de l'apostolat. Dans le tumulte que les orfèvres de cette île excitèrent au sujet de la statue de Diane, il manqua de périr. Il sortit d'Éphèse avec Saint Paul, et l'accompagna dans la Grèce. De là il le suivit en Asie, en Judée, et enfin à Rome, où l'on prétend qu'il fut décapité avec cet apôtre, sous Néron.

ARISTÉE (Aristæus) le Proconésien, historien et poète grec, florissait du temps de Cyrus et de Crésus, vers l'an 565 avant J.-C. On lui attribue un poème épique, en trois livres, *sur la Guerre des Arimaspes ou Scythes hyperboréens*. Cet ouvrage s'est perdu. Aristée avait encore composé un livre en prose sur *la Théogonie*, ou l'origine des dieux. Cet ouvrage n'est pas venu jusqu'à nous, et on doit le regretter plus que ses vers.

ARISTÉE, que Pappus a surnommé l'*Ancien*, vivait vers le temps d'Alexandre-le-Grand. Euclide avait tant d'estime et d'attachement pour lui, qu'il ne voulut pas écrire sur un sujet qu'avait traité son ami, de crainte de nuire à la réputation qu'Aristée s'était acquise. On avait de lui deux ouvrages qui roulaient sur *la Géométrie sublime*; mais ils n'existent plus.

ARISTÉE, préfet ou officier de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, qui l'aimait tendrement à cause de sa modération et de sa sagesse, était juif d'origine. Ce prince l'envoya, dit-on, demander au grand-prêtre Éléazar des savans pour traduire la loi des Juifs d'hébreu en grec. Éléazar en choisit 72, qui firent cette traduction appelée des *Septante*, dont se servaient, dans leurs synagogues, les Juifs établis en Égypte, et qui ignoraient presque tous l'hébreu. Cette version est encore la seule que reconnaissent les églises grecques. On raconte, à cette occasion des choses plus merveilleuses que vraisemblables. On dit, entre autres particularités, que les soixante-douze interprètes traduisirent chacun en particulier la Bible en entier, et que leurs traductions, ayant été ensuite comparées, se trouvèrent parfaitement semblables tant pour le sens que pour les expressions; mais ce n'est qu'une fable inventée à plaisir, pour répandre plus de merveilleux sur cette version. Maintenant l'opinion la plus commune est que la version dite des Septante a été faite par parties et à diverses époques par des Juifs d'Alexandrie. Elle est la première dont les chrétiens se soient servis. Elle a eu un grand nombre d'éditions. Les plus estimées sont celle du Vatican, Rome, 1587, in-fol., celle de Lambert Bos, Franeker, 1709, in-4°, 2 vol.; celle de Grabe, Oxford, 1707, in-fol. 2 vol.; et Zurich, 1720, in-4°, 4 v.; et celle de Millius, 1725, in-8°, 2 v. On prétend qu'Aristée composa l'*Histoire de cette version*. Nous en avons une, à la vérité, qui porte son nom. On l'a publiée sous le titre : *Historia de S. Scripturæ interpretibus*. Oxford, 1792, in 8°, Bâle, 1561, et dans la Bible de Rome, 1471, 2 vol. in-fol. Paradin en a donné une traduction française, Lyon, 1564, in-4°. Vandale a donné une savante dissertation sur cet ouvrage, à Amsterdam, 1705, in-4°. Mais il est constant que l'ouvrage qui nous reste sous le nom d'Aristée est un livre fabuleux composé par un juif helléniste d'A-

lexandrie, et non par un Aristée païen et officier de Ptolémée. Il parle toujours en juif, et fait parler ou écrire les autres de même. Son roman ne s'accorde pas avec les historiens du temps; il est plein d'anachronismes. L'historien Josephe est le premier qui ait fait mention expresse d'Aristée. *Voyez* Dupin, Dissertation préliminaire sur la Bible.

ARISTÉNÈTE (Aristænetus), auteur grec. On est incertain sur le siècle dans lequel il a vécu, les uns le placent dans le 5e, d'autres prétendent que le nom même de cet auteur est pseudonyme; enfin d'autres le font périr dans un tremblement de terre qui renversa la ville de Nicomédie en 368. Nous avons de lui des *Lettres érotiques*, Anvers, 1566, in-4°; Paris, 1610, in-8°; Utrecht, 1737, *cum notis var.*; enfin, une dernière à Vienne, 1803, avec les notes de M. Polizoïs, augmentée d'une nouvelle lettre inédite, Zwoll, 1749, in-8°. On trouve la suite des *Lectionum Aristenetarum libri duo*. Le Sage les a traduites en français, Rotterdam, 1695, in-12. Celle de Cyre-Foucault, 1597, est plus exacte. On en a une de Moreau, Cologne (Paris), 1750, in-8°. Mercier et Paw pensent que ce recueil est pseudonyme. Il y en a quelques-unes d'ingénieuses, et même de passionnées; mais la plupart ne sont qu'un tissu de passages de Platon, de Lucien et de quelques autres. Shéridan et Alhed, son ami, ont fait une traduction anonyme en vers anglais assez élégans, des lettres d'Aristénète.

ARISTIDE, surnommé *le Juste*, était fils de Lisymaque, de la tribu Antiochide, et du bourg d'Alopèce. S'étant pénétré de bonne heure des principes de Lycurgue, législateur de Lacédémone, il eut pour rival à Athènes le célèbre Thémistocle. Ces deux grands hommes, élevés ensemble dès leur enfance, avaient des qualités bien différentes : l'un fut plein de candeur et de zèle pour le bien public; l'autre, d'adresse et d'ambition. Aristide aurait voulu éloigner du gouvernement cet esprit dangereux; mais les intrigues de son ennemi le firent condamner lui-même à l'exil par le jugement de l'ostracisme, vers l'an 483 avant J.-C. On rapporte qu'un paysan, ne le connaissant point, vint le prier de mettre sur sa coquille le nom d'Aristide. L'Athénien surpris lui demanda s'il avait à se plaindre de celui qu'il voulait faire bannir? « Point du tout, répondit le rustre; mais je suis fatigué de l'entendre toujours appeler le *Juste*. » Aristide, sans se troubler, écrivit son nom sur la coquille, et la lui rendit. En quittant la ville, il pria les dieux qu'il n'arrivât rien à sa patrie qui pût le faire regretter. Les Athéniens se repentirent bientôt de leur injustice; Aristide fut rappelé. Il alla au-devant de Thémistocle, pour l'inviter à travailler avec lui au salut de l'état. Il engagea les Grecs à se réunir contre les Perses, s'illustra autant par son courage que par sa justice, et se couvrit de gloire aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée. Il fit établir une caisse militaire pour soutenir la guerre. L'équité et le désintéressement avec lesquels il leva la taxe imposée à cette occasion, fit appeler *siècle d'or* le temps de son administration. Il mourut si pauvre que la républi-

fut obligée de faire les frais de ses funérailles, de donner des terres à son fils, et de doter ses filles. Lisymachus, fils de l'une d'elles, gagnait sa vie à expliquer des songes dans les carrefours. On ignore le lieu et le temps de la mort d'Aristide. Thémistocle, Cimon, Périclès, remplirent Athènes de superbes bâtimens, de vastes portiques, de riches statues; Aristide la remplit de vertus. C'est le témoignage que lui rend Platon, et la postérité y a souscrit. Le surnom de *Juste* lui fut confirmé plusieurs fois de son vivant. A la représentation d'une pièce d'Eschyle, l'acteur ayant récité un vers sur Amphiaraüs, dont le sens était : « Il ne veut pas paraître homme de bien, mais il veut l'être en effet », tout le monde jeta les yeux sur Aristide. Un jour qu'il présidait au jugement de la cause de deux particuliers, l'un ayant commencé par dire que son ennemi avait fait dans sa vie bien des maux à Aristide : « Eh, mon ami, lui répartit Aristide, en l'interrompant, dis seulement le tort qu'il t'a fait; car c'est ton affaire que je juge et non la mienne. » Aristide ayant traduit en justice un de ses concitoyens, les juges, qui connaissaient son équité, allaient le condamner sur sa seule dénonciation; mais cet homme juste les conjura de ne point transgresser les règles ordinaires, et de laisser à l'accusé la liberté de produire ses moyens de défense. Nous avons peint Aristide d'après le témoignage des meilleurs historiens de l'antiquité. Sa vie a été écrite par Plutarque et par Cornelius-Nepos.

ARISTIDE, de Milet, historien connu par ses *Milésiaques*, contes romanesques et souvent licencieux. Apulée, auteur de l'Ane d'or, avertit, dans sa préface, qu'il va écrire des contes à la Milésiaque : ce qui prouve que les ouvrages d'Aristide avaient eu du succès. Plutarque le cite souvent dans ses *Petits Parallèles*. Les Fables milésiennes, célèbres par la licence qui y régnait, le sont également par la fureur avec laquelle les Romains dévorèrent la traduction qui en fut faite sous Sylla. Suréna, général des Parthes, les ayant trouvées dans le bagage d'un soldat de l'armée, ne put s'empêcher de déplorer la corruption des Romains, qui, même au milieu des horreurs de la guerre, se livraient à de pareilles lectures.

ARISTIDE (Ælius), sophiste grec, né à Adriane dans la Bythinie, vers l'an 129 de J.-C. prit le surnom de *Théodore*, en mémoire d'une guérison qu'il avait éprouvée, et qu'il crut surnaturelle. Les plus grands maîtres lui donnèrent des leçons d'éloquence. Il passa sa vie à haranguer et à voyager. Il s'établit enfin à Smyrne. Lorsque cette ville fut ruinée par un tremblement de terre, l'an 178, il écrivit une lettre si touchante à l'empereur Antonin, que ce prince ordonna sur-le-champ de la rétablir. Les habitans érigèrent, en reconnaissance, une statue à Aristide. « Malheureusement, dit Thomas, ses ouvrages démentent un peu ces honneurs. Son *Panégyrique de Marc-Aurèle* surtout est trop inférieur au sujet. On n'y trouve ni élévation, ni chaleur, ni sensibilité, ni force. L'éloquence en est faible, et la philosophie commune. C'est à peu près le carac-

tère de ses autres productions. » On a de lui des *Hymnes* en prose, en l'honneur des dieux et des héros, des *Panégyriques*, des *Oraisons funèbres*, des *Apologies*, des *Harangues*, où il soutient le pour et le contre. Samuel Jebb, savant médecin anglais, nous en a donné une édition, en 2 vol. in-4°, grecque et latine, à Oxford, en 1722 et 1730, avec des notes pleines d'érudition; mais le texte en est extrêmement fautif: on doit préférer l'édition de Genève, 1604, en 3 vol. in-8°. On a en outre les éditions de Florence (1517), chez les Juntes, in-fol.; et celle d'Upsal, 1687, in-8°, qui sont estimées. La Biographie universelle a cité, d'après de Bure sans doute, une édition de Venise, Aldes, 1527, in-fol., qui n'existe pas. (*Voyez* Aristoxène). Aristide mourut dans sa patrie, à l'âge de 60 ans.

ARISTIDE (Saint), philosophe d'Athènes, apologiste de la religion, vivait dans le 2° siècle. S'étant fait chrétien, il ne changea point de profession. Il composa, pour les chrétiens, une excellente *Apologie*, qu'il présenta à l'empereur Adrien, lorsqu'il était à Athènes, vers l'an 125. Saint Jérôme dit que l'on voyait encore de son temps cet ouvrage, dont Eusèbe a fait mention dans son *Histoire*, liv. 4, ch. 3 et 5. Les anciens martyrologes, de même que les modernes, font mémoire de ce Saint au 31 d'août. *Voyez* D. Cellier, *Histoire des aut. sac. et ecclés.*, tom. 1.

ARISTIDE, peintre de Thèbes, élève d'Euxenidas, fut le premier, dit-on, qui mit sur la toile les mouvemens de l'ame et les passions qui l'agitent. Le plus célèbre de ses tableaux représentait *le sac d'une ville*. Sur le devant, une femme étendue, luttant contre la mort, ayant un poignard dans le sein, et repoussant son enfant à la mamelle, qui au lieu du lait ordinaire suçait le sang de sa mère, faisait frissonner les spectateurs. Il avait peint une *Bataille entre les Grecs et les Perses*, où l'on comptait 100 figures, que Mnason, tyran d'Élatée, paya à raison de 10 mines chacune, c'est-à-dire, 720 livres de notre monnaie; ce qui fait pour les 100 figures, ou pour le tableau entier, 72,000 livres. Pline le naturaliste dit qu'Attale offrit jusqu'à 600,000 sesterces, c'est-à-dire 114,000 livres d'un de ces tableaux, où il avait représenté *Bacchus*. Le consul romain Mummius, ignorant le prix que le goût peut mettre aux arts, s'imagina que ce tableau était une sorte de talisman qui possédait quelques vertus secrètes, le retira des mains d'Attale et le porta à Rome. Ce peintre vivait du temps d'Apelles, 340 ans avant J.-C.

ARISTIDE QUINTILIEN, vivait, dit-on, vers le commencement du 2me siècle, un peu avant Ptolémée. Il nous a laissé trois livres écrits en grec *sur la musique*, dont la meilleure édition est celle de M. Meibomius, grec et latin, avec des notes dans le recueil intitulé: *Antiquæ musicæ auctores*, Amstelodami, Lud. Elzevirius, 1652, in-4°.

ARISTION, fils d'un athénien, philosophe péripatéticien, fut envoyé comme ambassadeur à Mithridate, roi de Pont, et gagna ses bonnes grâces. Dans la suite, ce prince le chargea de faire déclarer les Grecs contre les Romains

dans la guerre où il lui donna 2000 hommes, à l'aide desquels Aristion s'empara de la citadelle d'Athènes, et usurpa le pouvoir souverain. Mais Sylla vint l'y assiéger, et l'ayant forcé à capituler, le fit mettre à mort. Il était de la secte d'Épicure selon Appius, et péripatéticien, selon Possidonius.

ARISTIPPE, tyran d'Argos, succéda au premier Aristomachus, quoique protégé par Antigone Gonatas; il vivait dans des frayeurs continuelles. Le soir, il fermait toutes ses portes, quoiqu'elles fussent gardées par un grand nombre de soldats; il montait ensuite par une échelle, dans une chambre écartée, avec sa maîtresse, dont la mère retirait aussitôt l'échelle, l'enfermait sous la clef, et le lendemain matin venait la remettre à la trappe pour ouvrir leur prison. Aratus de Sycione forma le projet de délivrer Argos du joug de ce tyran soupçonneux. Aristippe lâcha contre lui plusieurs assassins, mais inutilement, parce que l'amour des citoyens veillait à sa sûreté. Aratus l'attaqua et perdit une bataille; mais dans un second combat il fut vainqueur, et Aristippe fut tué par un Crétois l'an 242 avant J.-C.

ARISTIPPE, célèbre philosophe de Cyrène en Afrique, disciple de Socrate, fondateur de la secte cyrénaïque, quitta la Libye dont il était originaire, pour aller entendre Socrate à Athènes. Il s'éloigna beaucoup du plan de sagesse de ce grand homme. Le fond de sa doctrine était « que la volupté est le souverain bien »; et il ne distingua point les plaisirs de l'ame de ceux des sens. Il n'admettait de connaissance certaine que celle que nous devons au sentiment intérieur. « On a, disait-il, des idées distinctes de la volupté et de la douleur; mais ce qui en cause les sensations est inconnu, parce que les sens extérieurs nous trompent continuellement. La même personne juge différemment d'un objet extérieur, selon qu'elle est différemment affectée. De deux personnes qui goûtent le même mets, l'une le trouvera insipide, et l'autre agréable. Il n'y a donc rien de certain dans les choses extérieures, mais seulement dans ce qui nous touche intérieurement. Entre les différens sentimens intérieurs, les uns sont agréables, les autres désagréables; d'autres tiennent le milieu. La nature abhorre ceux qui causent la douleur, et cherche le souverain bien dans ceux qui causent le plaisir. » Cependant Aristippe ne rejetait pas la vertu; mais il ne la regardait comme un bien qu'en tant qu'elle cause de la volupté. Il ne croyait pas qu'on dût la rechercher pour elle-même, mais seulement par rapport aux plaisirs et aux avantages qu'elle peut procurer. Aristippe, fidèle à ses principes, ne se refusait rien de ce qui pouvait rendre la vie agréable; et comme il avait l'esprit souple et insinuant, et que sa philosophie était commode, il eut beaucoup de partisans. Les grands seigneurs l'aimèrent; Denys-le-Tyran le rechercha. Il couvrit, à la cour de ce prince, le manteau de philosophe, de celui de courtisan. Il dansait, il s'enivrait avec lui. Il donnait sa décision sur tous les plats; les cuisiniers prenaient ses ordres. Sa conversation était piquante. Denys-le-Tyran lui ayant demandé pourquoi les philosophes assiégeaient les portes des grands, tandis que ceux-ci n'allaient jamais chez les philosophes: « C'est ré-

pondit Aristippe, que les philosophes connaissent leurs besoins, et que les grands ne connaissent pas les leurs. » D'autres disent qu'il lui répondit : « C'est que les médecins vont ordinairement chez les malades. » Un jour ce prince lui donna le choix entre trois courtisanes; le philosophe les prit toutes trois, disant « que Pâris ne s'en était pas mieux trouvé, pour avoir jugé en faveur d'une déesse contre deux autres. » Il les mena ensuite jusqu'à sa porte, et les congédia; tant il lui était aisé de commander à ses goûts! Quelqu'un le plaisantant un jour sur son commerce avec la courtisane Laïs (*voyez* ce mot) : « Il est vrai, dit-il, que je la possède, mais elle ne me possède pas. » Quand on lui reprochait qu'il vivait trop splendidement, il disait : « Si la bonne chère était blâmable, ferait-on de si grands festins dans les fêtes des dieux? » Si Aristippe pouvait se contenter de légumes, disait Diogène-le-Cynique, il ne s'abaisserait pas à faire la cour aux princes. « Si celui qui me condamne, répliquait Aristippe, savait faire la cour aux princes, il ne serait pas forcé de se contenter de légumes. » Comme on lui demandait ce que la philosophie lui avait appris : « A bien vivre avec tout le monde, et à ne rien craindre. » En quoi les philosophes sont-ils au-dessus des autres hommes? « C'est, disait-il, que quand il n'y aurait point de lois ils vivraient comme ils font. » On dit qu'il fut le premier qui exigea une rétribution de ses disciples. Ayant demandé cinquante drachmes à un père pour instruire son fils : « Comment, cinquante drachmes! s'écria cet homme : il n'en faudrait pas davantage pour avoir un esclave. — Eh bien! repartit le philosophe, achète-le, et tu en auras deux. » Aristippe florissait vers l'an 400 avant J.-C. Il mourut en revenant à Cyrène, de la cour de Syracuse. Il avait composé des livres d'histoire et de morale que nous n'avons plus. Il laissa une fille nommée Arétée, qu'il avait pris soin d'instruire dans toutes les parties de la philosophie, et qui fut un prodige de beauté et de vertu. On prétend qu'elle enseigna publiquement à Athènes, et propagea la doctrine de son père.

ARISTIPPE, dit le *Jeune*, petit-fils du précédent, était fils d'Arétée, fille d'Aristippe. Il devint un des plus zélés défenseurs de la secte de son grand-père, vers l'an 364 avant J.-C. Elle admettait pour principes de toutes les actions, deux mouvemens de l'âme, la douleur et le plaisir. — Il y eut un autre Aristippe, auteur d'une *Histoire d'Arcadie*.

ARISTOBULE, de Cassandrie en Macédoine, fut au nombre des gens de lettres qui flattèrent la vanité d'Alexandre-le-Grand, c'est dans cet esprit qu'il écrivit l'*Histoire* de ce conquérant. Alexandre, écoutant la lecture de cet ouvrage pendant qu'il naviguait sur l'Hydaspe, fut si indigné des basses adulations de l'auteur, qu'il jeta son livre dans le fleuve. « Tu mériterais, lui dit-il, que je t'y précipitasse, toi, vil menteur, qui me fais combattre seul un éléphant et le tuer d'un seul trait. » C'est Lucien, dans son *Traité de la manière d'écrire l'histoire*, qui a principalement jeté sur Aristobule ce blâme d'adulation et de bassesse. L'auteur de l'*Examen critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand*, Paris,

1775, in-8°, élève des doutes spécieux sur l'authenticité de ce reproche. Ruhnken rétablit le nom d'Aristobule dans un passage corrompu de Suidas. Aristobule fut un des généraux d'Alexandre: il vécut jusqu'à 90 ans, et n'écrivit, comme il l'assurait dans son préambule, qu'à l'âge de 84 ans, après la mort de ce prince, afin de pouvoir dire la vérité sans entrave ni ménagement. Il faut donc, d'après cette dernière version, qu'il y ait en deux Aristobules, historiens d'Alexandre.

ARISTOBULE, de la race des sacrificateurs juifs, était précepteur de Ptolémée Evergète, fils aîné de Philométor, roi d'Égypte, l'an 120 avant J.-C. La synagogue de Jérusalem lui écrivit pour lui donner avis des graces que Dieu avait faites à la nation, en la délivrant du cruel Antiochus, de l'oppression des Macédoniens, et en découvrant aux Solymitains le feu sacré, caché depuis si long-temps. Ils le suppliaient, lui et tous les Juifs qui étaient en Égypte, de célébrer en action de graces avec pompe et solennité la fête de la scénopégie.

ARISTOBULE, fils de Jean Hircan, grand-prêtre des Juifs, auquel il succéda, prit le diadème et le titre de roi. Ce fils dénaturé fit arrêter sa mère, qui prétendait que la souveraineté lui appartenait, et la laissa mourir de faim en prison. Il fit ensuite la guerre aux Ituréens, qu'il soumit et qu'il força d'embrasser la religion juive. Une maladie l'obligea de revenir à Jérusalem. Il laissa le commandement de l'armée à Antigone, celui de ses frères qu'il aimait le plus. Cette prédilection excita l'envie des courtisans, et la reine son épouse, s'étant jointe à cette cabale, le détermina par les plus noires calomnies à faire mourir Antigone. Le repentir qui suivit de près ce meurtre, joint aux remords que lui causait la mort de sa mère, augmentèrent son mal; il mourut, après un an de règne, l'an 104 avant J.-C. Salomé, sa femme, qu'on nommait aussi Alexandra, mit en liberté trois frères d'Aristobule, que ce prince soupçonneux tenait dans les fers, et donna le trône à l'aîné, nommé Alexandre Jannée.

ARISTOBULE, était fils d'Alexandre Jannée et frère d'Hircan II (*voyez* ce mot), auquel il enleva le royaume de Judée et la souveraine sacrificature. Pompée, ayant eu à se plaindre de lui, rétablit Hircan, et emmena Aristobule à Rome pour en orner son triomphe. Jules-César lui rendit la liberté long-temps après, et voulut le charger d'une expédition contre Pompée; mais les partisans de celui-ci l'empoisonnèrent après qu'il fut sorti de Rome, l'an 45 avant J.-C.

ARISTOBULE, petit-fils du précédent, frère de Mariamne, épouse d'Hérode-le-Grand, obtint, à l'âge de 17 ans, la sacrificature par le crédit de sa sœur. Mais l'affection que le peuple juif conçut pour lui ayant donné de l'ombrage à Hérode, ce prince cruel le fit noyer. Ce fut l'an 36, avant J.-C.

ARISTOBULE, fils d'Hérode-le-Grand. *Voy.* HÉRODE-LE-GRAND.

ARISTOBULE, juif et philosophe peripatéticien, composa un *Commentaire sur le Pentateuque*, et le dédia à Ptolémée, fils de Lagus.

ARISTOCLÉE, devint prêtresse du temple d'Apollon à Delphes. Quelques-uns l'ont crue sœur de

Pythagore. Ce philosophe, suivant Porphyre, annonça qu'Apollon, par l'organe d'Aristoclée, lui avait appris à Delphes tous les préceptes de la morale qu'il enseignait à ses disciples.

ARISTOCLES. Il y a eu en Grèce plusieurs artistes de ce nom. Le plus ancien était sculpteur, et avait fait pour la ville d'Élis un *Hercule combattant Antiope pour lui enlever sa ceinture:* un second, aussi sculpteur de Sycione, fit pour la même ville d'Élis, un groupe de *Jupiter et Ganymède;* enfin il y eut un peintre de ce nom, élève de Nicomaque.

ARISTOCLES, de Messine, philosophe péripatéticien du 2me siècle, a composé 10 livres de *l'Histoire des philosophes et de leurs opinions, et des Commentaires sur la philosophie d'Aristote.*

ARISTOCLES, de Pergame, philosophe péripatéticien et rhéteur. Il eut pour maître d'éloquence, Hérode-Atticus.

ARISTOCRATE Ier, roi d'Arcadie, succéda à son père Æchmis, l'an 720 avant J.-C. Épris d'Hymnia, prêtresse de Diane, il lui fit violence dans le temple même de cette déesse. Les Arcadiens, révoltés de cet outrage, le lapidèrent. Il eut pour successeur Hicetas son fils.

ARISTOCRATE II, roi des Arcadiens, fils d'Hicetas et petit-fils du précédent, parvint au trône vers l'an 640 avant J.-C., a laissé après lui un nom flétri par le souvenir de sa perfidie. Allié des Messéniens dans la seconde guerre qu'ils soutinrent contre Lacédémone (commencée vers l'an 640 avant Jésus-Christ), il les trabit à deux reprises de la manière la plus infame. Convaincu de ses forfaits devant l'assemblée de sa nation, ses sujets devinrent ses bourreaux; il expira sous une grêle de traits; son corps fut porté dans une terre étrangère, et l'on dressa une colonne qui attestait son infamie et son supplice.

ARISTODÊME, roi des Messéniens dans le Péloponèse, épuisa tellement Lacédémone de citoyens, dans une guerre qu'il eut contre cette république, que l'armée Lacédémonienne renvoya à Sparte les nouveaux soldats, et leur livra les femmes et les filles pour repeupler le pays. Aristodême, après avoir échappé des mains des Spartiates d'une manière presque miraculeuse, en l'an 680, ayant défait les Corinthiens qui venaient à leur secours, fit, en action de graces à Jupiter Ithomate, un sacrifice appelé *hécatomphonie*, et usité de tout temps chez les Messéniens: il n'avait lieu que lorsqu'un général avait tué de sa propre main cent personnes. Cela arriva trois fois à Aristodême; et le savant Sainte-Croix attribue à cette cause une erreur où Clément-d'Alexandrie est tombé sur le compte de ce héros. Ceux qui naquirent de ce commerce furent appelés Parthéniens; ils se bannirent ensuite eux-mêmes de Sparte, et allèrent, sous la conduite d'un certain Phalante, s'établir à Tarente en Italie. Aristodême se tua sur le tombeau de sa fille, qu'il avait sacrifiée pour faire cesser une peste qui ravageait sa patrie vers l'an 724 avant J.-C.

ARISTODÊME, surnommé Malacus, né à Cumes, en Italie, donna de si grandes preuves de bravoure, quoique fort jeune encore, dans un combat contre les Barbares qui étaient venus assiéger Cumes, que le peuple voulut

qu'on lui décernât le premier prix de valeur. Les grands, appuyés du gouvernement, voulaient le faire donner à Hippomédon, général de la cavalerie. Une sédition allait éclater, lorsque les vieillards vinrent calmer les esprits, en proposant de partager le premier prix entre les deux prétendans. Cette circonstance plaça Aristodème à la tête du peuple, et lui attira la haine des grands, qui cherchèrent l'occasion favorable de le perdre. Ils crurent l'avoir trouvée vingt ans après; ils chargèrent Aristodème d'une expédition très-périlleuse, mais celui-ci en étant sorti vainqueur, revint à Cumes, y fit massacrer les principaux de la ville, et s'empara de l'autorité. Son gouvernement dura quatorze ans; mais au bout de ce temps, les fils de ceux qu'il avait fait massacrer et qui avaient été eux-mêmes exilés, s'étant réunis sous la conduite du fils d'Hippomédon, s'emparèrent de Cumes par surprise, firent périr le tyran dans les plus affreux tourmens, massacrèrent toute sa famille, et rétablirent l'ancien gouvernement.

ARISTODÈME, athénien, fameux acteur tragique du théâtre grec. A l'époque de sa plus grande splendeur, il se rendit avec Néoptolème à la cour de Philippe, roi de Macédoine, avec lequel Athènes, sa patrie, était en guerre. Philippe le combla de présens, et lui témoigna qu'il desirait faire la paix avec les Athéniens. Ceux-ci nommèrent, sur-le-champ, Démosthène et Eschine, qui se laissa gagner. On doit à cette circonstance un des plus beaux discours de Démosthène.

ARISTOGITON, jeune athénien, était lié de l'amitié la plus tendre avec Harmodius, son compatriote. Ces deux jeunes gens, ayant reçu un outrage indigne de la part d'Hipparque, fils du tyran Pisistrate, résolurent de se venger. Mais comme les princes étaient toujours entourés d'une garde nombreuse, Harmodius et Aristogiton différèrent l'exécution de leur vengeance jusqu'à la fête des Panathénées, où il était permis aux citoyens d'approcher les tyrans avec des armes. Au moment où Hipparque s'avançait vers le temple à la tête de la procession, ils fondent sur lui et le font tomber sous leurs coups. Harmodius au même instant fut accablé par les satellites du tyran, qui saisirent Aristogiton, et le conduisirent devant Hippias, frère d'Hipparque. Pressé de dénoncer ses complices, Aristogiton accusa les plus fidèles amis du tyran, qui furent conduits sur-le-champ au supplice. Un moment plus tard, Hippias reconnut son erreur; mais il n'était plus temps, et la mort d'Aristogiton fut aussitôt prononcée. Trois ans après cet événement, les Athéniens ayant recouvré leur liberté, rendirent de grands honneurs à la mémoire de ces libérateurs de la patrie. Les poètes contemporains, les célébrèrent dans des vers qui se chantaient dans les festins plusieurs siècles après leur mort. Athénée nous a transmis une de ces chansons, la voici : « Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton, quand ils tuèrent le tyran, et rétablirent à Athènes l'égalité des droits. Cher Harmodius, vous n'êtes pas encore mort, vous êtes dans les îles des bienheureux, où sont Achille et Diomède. Je porterai..... que

votre gloire soit éternelle, parce que vous avez tué le tyran et rétabli l'égalité des lois. » La mort d'Aristogiton arriva l'an 514 avant J.-C.

ARISTOLAUS, peintre grec de l'antiquité, fils et élève de Pausias. Il s'attacha particulièrement à représenter les personnages illustres de sa patrie. On avait de lui un *Thésée*, un *Épaminondas*, un *Périclès*. Ses compositions n'étaient que d'une seule figure, à l'exception d'un tableau qui représentait un *Sacrifice de bœufs*. Il se recommandait par la pureté du dessin.

ARISTOMACHUS, était tyran d'Argos lorsqu'Aratus chercha à surprendre cette ville. Le peu de succès de cette entreprise, donna occasion à Aristomachus de faire périr, dans les plus affreux supplices, les citoyens qu'il soupçonnait d'avoir été d'intelligence avec Aratus. Il fut fait prisonnier quelque temps après, par Antigone et les Achéens, qui le noyèrent à Cenchrées.

ARISTOMAQUE, philosophe péripatéticien, né à Soles en Cilicie, cultiva l'histoire naturelle, et écrivit sur l'agriculture. Il est cité souvent dans Pline. Il observa principalement les abeilles, et consacra à l'étude de ce précieux insecte, cinquante-huit ans.

ARISTOMÈNE, général des Messéniens, souleva son pays contre Sparte, l'an 685 avant J.-C. Ceux d'Argos, d'Élide, de Sycione, favorisèrent sa révolte. Il battit les Lacédémoniens, s'introduisit à Sparte pendant la nuit, et attacha à la porte du temple de Minerve un bouclier avec une inscription qui portait, « qu'Aristomène faisait ce présent à la déesse. » Les Lacédémoniens, indignés de cette bravade, se mirent en campagne ; mais ils furent encore défaits. Cependant ils remportèrent sur lui, peu après, une victoire si complète, qu'ils le mirent hors d'état de tenir la campagne ; il se retira sur une montagne escarpée appelée Iva, où il se défendit pendant onze ans, et y fit une infinité d'actions héroïques. Enfin la trahison de quelques-uns de ses officiers l'ayant obligé d'abandonner ce poste, il se réfugia près du tyran de Rhodes, qui avait épousé sa fille, et y mourut l'an 640 avant J.-C. On dit que, lorsqu'on ouvrit son corps, on lui trouva le cœur tout velu. Sa vie a été écrite, avec beaucoup de détail, par Pausanias, dans le 4me livre de sa *Description de la Grèce*.

ARISTON, fils et successeur d'Agasiclès dans le royaume de Lacédémone, parvint au trône vers l'an 560 avant J.-C. Sous son règne les Lacédémoniens remportèrent de grandes victoires sur les Tégéates qui les avaient vaincus plusieurs fois, et furent recherchés par Crésus qui avait à se défendre contre Cyrus. Il est connu par ses réparties, citées dans Plutarque. Quelqu'un lui ayant dit que le devoir d'un roi était de faire du bien à ses amis et du mal à ses ennemis, il répondit : « qu'il convenait bien plus à un roi de conserver ses anciens amis, et de savoir s'en faire de nouveaux de ses plus grands ennemis. » Ayant appris que l'on avait fait un éloge funèbre des Athéniens qui avaient été tués en combattant vaillamment contre les Lacédémoniens, il dit : « S'ils honorent tant les vaincus, quels honneurs méritent donc les vainqueurs ? » Il régnait vers l'an 580 avant J.-C. Son fils

Démarate fut son successeur.

ARISTON, de l'île de Chio, surnommé *Sirène* à cause de la douceur de son éloquence, et disciple de Zénon, disait qu'un sage ressemble à un bon comédien, qui fait également bien le rôle d'un roi et celui d'un esclave. Le souverain bien, selon lui, était dans l'indifférence pour tout ce qui est entre le vice et la vertu. Il comparait les argumens des logiciens aux toiles d'araignée faites avec beaucoup d'art, mais qui n'arrêtent que les mouches. Il rejetait la logique, parce que, disait-il, elle ne mène à rien, et la physique, parce qu'elle est au-dessus des forces de notre esprit. Quoiqu'il n'eût pas absolument rejeté la morale, il la réduisait à peu de chose; aussi finit-il par la volupté, après avoir commencé par la philosophie. Il florissait vers l'an 236 avant J.-C.

ARISTON (TITUS), jurisconsulte romain sous l'empire de Trajan, cherchait la récompense de la vertu dans la vertu même. Il était philosophe, sans afficher la philosophie. Ayant été attaqué d'une longue maladie, il pria ses amis de demander aux médecins s'il pouvait en réchapper, en leur déclarant que, s'il n'y avait pas d'espérance, il se donnerait la mort; mais que, si son mal n'était point incurable, il se résoudrait à souffrir et à vivre pour sa femme, sa fille et ses amis. Pline le jeune, qui était du nombre, fait son éloge dans sa 22ᵉ lettre du 1ᵉʳ livre. Aulugelle dit qu'il avait composé beaucoup de livres, et fait mention d'un de ses ouvrages.

ARISTONE, fille de Cyrus et femme de Darius, roi de Perse, inspira par sa beauté une si grande passion à son époux, qu'il lui fit élever des statues, et ordonna à ses sujets de l'adorer comme le plus bel ouvrage des dieux.

ARISTONICUS, fils d'Eumènes et d'une joueuse d'instrumens d'Éphèse, irrité de ce qu'Attale III avait donné en mourant le royaume de Pergame aux Romains, leva des troupes pour s'en emparer et s'y maintenir, et défit et fit périr, l'an 128 avant J.-C., le consul Licinius Crassus. La même année, le consul Perpenna le prit; et l'ayant fait conduire à Rome, où on le donna en spectacle, il y fut étranglé en prison par ordre du sénat. Ce prince fut le dernier des Attalides, qui occupèrent le trône de Pergame l'espace de 154 ans. Mithridate, dans une lettre à Arsace, roi des Parthes, accuse les Romains d'avoir supposé un faux testament d'Attale pour frustrer Aristonicus. On ne sait ce qu'il faut croire de cette imputation faite par un ennemi capital. Aristonicus obtint à Athènes le droit de citoyen et l'honneur d'une statue pour son habileté à la sphéristique ou à la balle. Alexandre aimait à y jouer avec lui, et il l'avait pris dans une affection particulière.

ARISTOPHANE, célèbre poète comique grec, était fils de Philippe et était né à Athènes vers l'an 446 avant J.-C. Le théâtre d'Athènes retentit des applaudissemens donnés à ses pièces. On lui décerna, par un décret public, une couronne de l'olivier sacré, en reconnaissance des traits qu'il avait lancés contre les chefs de la république. Il était si mordant, qu'il n'épargnait pas sa propre famille. On lui disputait un jour sa qualité de citoyen d'Athènes; il répondit par ces deux vers parodiés d'Homère:

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère,
Pour moi, je n'en sais rien : Dieu sait quel est mon père.

Ses saillies amusèrent le peuple, et réprimèrent les vices des grands. Socrate et Euripide furent en butte à ses sarcasmes. Dans la pièce qu'il fit contre le philosophe, il profite de tout pour le rendre, non-seulement ridicule, mais odieux. Il lui reproche l'oracle de Delphes, qui l'avait nommé le plus sage des Grecs; la manie de décrier toutes les sectes, et de n'en adopter aucune; l'antipathie pour ce qui était mode, agrémens, magnificence, plaisirs, fêtes; ses goûts suspects, ses tracasseries de ménage; le prétendu démon dont il se disait inspiré; tout, jusqu'à sa naissance et à sa profession, fournit des armes contre lui. Il lui donne même le talent *de décrocher les manteaux*. Le poète intitula sa comédie, ou plutôt sa satire, les *Nuées*. Il suppose que Strepsiade, qui avait passé sa vie à la campagne, mais qui était venu demeurer à la ville, étant abîmé de dettes, entre dans l'école de Socrate, pour y apprendre à se débarrasser de ses créanciers; mais étant trop vieux lui-même, il met son fils à sa place. Le jeune homme profite si bien des leçons de son maître, qu'il débute par battre son père; et il prouve ensuite éloquemment qu'il a très-bien fait. Cette action amène le dénouement de la pièce, qui finit par l'incendie de l'école de Socrate. Le rôle que ce philosophe y joue, est digne de la pièce. On le voit enflé de vaine gloire, chantant ses propres louanges; répétant qu'il était initié dans tous les secrets de la nature; qu'il était envoyé des dieux pour éclairer la terre, que la jeunesse vient à lui pour s'instruire; qu'il avait une méthode à laquelle étaient attachées la gloire et la félicité des générations à venir. Après s'être prodigieusement vanté lui-même, il fait la satire des hommes et celle des dieux. La comédie *des Nuées* n'eut pas un grand succès sur le théâtre d'Athènes; elle n'y fut jouée que deux fois, la première année de la 89ᵉ olympiade, et l'année suivante. C'est donc aller un peu trop loin que de penser qu'Aristophane, en rendant Socrate méprisable à la populace, ait préparé de loin l'arrêt que des juges corrompus prononcèrent vingt-trois ans après, et la première année de la 95ᵉ olympiade, contre l'homme le plus vertueux de la Grèce. Ce poète joua, non-seulement Socrate et Euripide, mais même les chefs de la république, et surtout Cléon, qui était très-populaire et tout puissant. Tous les ouvriers ayant refusé de faire son masque, et tous les comédiens de se charger de son rôle, Aristophane eut l'impudence de le représenter lui-même. Sa comédie des *Guêpes* a été agréablement imitée par Racine dans ses Plaideurs. Ce poète grec avait composé 54 *Comédies*; il ne nous en reste plus qu'onze. Ce qui le distingua parmi les comiques grecs, c'est le talent de la raillerie. Il saisissait les ridicules avec facilité, et les rendait avec vérité et avec feu. Il est vrai que ses *Comédies* n'étaient très-souvent que des satires atroces, qui n'épargnaient pas plus les dieux que les grands. Ses plaisanteries dégénérèrent quelquefois en turlupinades et en obscénités. Plutarque, qui pouvait en juger plus sainement que nous, le mettait au-dessous de Ménandre. (On peut voir, sur ces deux poètes, le théâtre des Grecs,

en faisant attention que le P. Brumoy flatte quelquefois les Anciens en les comparant aux Modernes.) Platon aimait particulièrement la gaîté d'Aristophane, au rapport d'Olympiodore; et, à sa mort, on trouva les œuvres de ce poète dans son lit. Ludolphe Kuster, a donné une édition magnifique des *Comédies* d'Aristophane, en grec et en latin, avec de savantes notes, sous ce titre : *Aristophanis Comœdiæ græcè et latinè, ex codd. mss. emendatæ, cum scholiis antiquis. Accedunt notæ virorum doctorum in omnes comœdias. Omnia collegit et recensuit, notasque in novem comœdias, et quatuor indices in fine adjecit Ludolph. Kusterus*, in-fol., Amsterdam, 1710. Elle a été réimprimée à Leyde, en 1760, en 2 vol. in-4°, par les soins de Burmann, *cum notis variorum* : mais cette réimpression, quoique bien exécutée, n'a rien diminué du mérite de l'édition originale. Rich. Franc. Phil. Brunck a donné une édition d'Aristophane très-supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée, à Strasbourg, en 3 vol in-8°, 1783. Burmann second a donné une édition d'Aristophane avec les notes posthumes de Bergler, et n'a pas réimprimé Kuster. On doit citer aussi deux éditions plus anciennes que les précédentes, et cependant belles et rares; ce sont : 1° celles de Venise, Alde, 1498, in-8°; 2° celle de Florence, 1525, in-4°. Les comédies d'Aristophane sont : le *Plutus*, les *Oiseaux*, toutes deux contre les dieux et les déesses ; les *Nuées*, contre Socrate; les *Grenouilles*, les *Chevaliers*, les *Acarnaniens*, les *Guêpes*, la *Paix*, les *Harangueuses*, les *Femmes au Sénat*, et *Lysistrate*. Nous avons une traduction française du *Plutus* et des *Nuées*, par madame Dacier, 1684, in-8°; des *Oiseaux*, par Boivin le cadet. Poinsinet de Sivry a traduit en français, partie en vers, partie en prose, le *Théâtre* d'Aristophane, Paris, 1784, 4 volumes in-8°. M. Hoffman a imité et parodié *Lysistrate* dans un opéra comique du même nom, représenté en 1802. Il a été imprimé in-8°.

ARISTOPHANE, de Bysance, disciple d'Eratosthène, et célèbre grammairien, mérita la place de surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie, que le roi Ptolémée Evergète lui donna. Il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 220 avant J.-C. C'est Aristophane de Byzance qui a imaginé *les accens de la langue grecque*, à l'imitation des notes de musique; ce que nous apprend authentiquement le granmairien Arcadius (*voyez* ce nom). Arcadius cite le traité de Nicanor, fils d'Hermias. Aristophane, qui, outre Eratosthène, avait pour maîtres Callymaque et Zénodote d'Ephèse, le fut, à son tour, du célèbre Aristarque. Il florissait dans la 145e olympiade. Wieland a fait une traduction d'Aristophane. Nous ignorons si elle est imprimée.

ARISTOTE, surnommé *le Prince des philosophes*, naquit à Stagire, ville de Macédoine, l'an 384 avant J.-C. Son père Nicomachus était médecin, et descendait, dit-on, d'Esculape. Aristote l'ayant perdu lorsque sa jeunesse lui rendait ses conseils nécessaires, à l'âge de 18 ans, dissipa son bien, se livra à la débauche, et prit le parti des armes. Il fut ensuite obligé de faire un petit trafic pour vivre. Dégoûté de ce métier, il consulta l'oracle de Del-

phes, qui lui dit : « Allez à Athènes étudier la philosophie : vous aurez plus besoin d'être retenu que poussé. » Il se rendit en cette ville, entra dans l'école de Platon, et en fut l'ame et la gloire. (*Voyez* THÉOPHRASTE et XÉNOCRATE.) Continuellement livré au travail, il mangeait peu, et dormait encore moins. Diogène Laërce rapporte que, pour ne pas succomber à l'accablement du sommeil, il étendait hors du lit une main dans laquelle il tenait une boule d'airain, afin que le bruit qu'elle ferait en tombant dans un bassin le réveillât. Aristote eut bientôt surpassé tous ceux qui étudiaient avec lui. On ne l'appelait que l'Esprit ou l'Intelligence. Platon, secrètement jaloux de ses progrès, se fit souvent un plaisir de le mortifier. Il lui reprochait publiquement l'affectation de ses discours et la magnificence de ses habits; et en mourant, il laissa le gouvernement de son académie à Speusippe, son neveu. Cette préférence choqua Aristote; il prit le parti de voyager. Il parcourut les principales villes de la Grèce, se familiarisant avec tous ceux dont il pouvait tirer quelque instruction. Enfin il se retira à Atarné, petite ville de Mysie, auprès de son ami Hermias, usurpateur de ce pays. Ce prince ayant été mis à mort par ordre du roi de Perse, Aristote composa en son honneur un hymne, qui est un des plus beaux morceaux de poésie que nous connaissions, et épousa sa sœur, qui était restée sans biens. Philippe lui confia l'éducation de son fils Alexandre. La lettre qu'il lui écrivit à l'occasion de sa naissance honore également le prince et le philosophe. « Je vous apprends, lui disait-il, que j'ai un fils. Je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. J'espère que vous en ferez un successeur digne de moi, et un roi digne de la Macédoine. » Les espérances de Philippe ne furent pas trompées. Le maître apprit à son disciple toutes les sciences dans lesquelles il excellait, et cette sorte de philosophie qu'il ne communiquait à personne, comme dit Plutarque. Alexandre disait être redevable à Philippe de vivre, et à Aristote de bien vivre. En reconnaissance, Philippe érigea des statues au philosophe, et fit rebâtir sa patrie ruinée par les guerres. Son élève se disposant à la conquête de l'Asie, Aristote, qui préférait le repos du cabinet au tumulte des armes, revint à Athènes. Les Athéniens, auxquels Philippe avait accordé beaucoup de graces à sa considération, lui donnèrent le Lycée pour y tenir son école. Il enseignait en se promenant, ce qui fit appeler sa secte, la *secte des Péripatéticiens*. Le succès de la philosophie d'Aristote ne fut pas ignoré d'Alexandre. Ce prince lui écrivit de s'appliquer à l'histoire des animaux, lui envoya huit cents talens pour la dépense que cette étude exigeait, et lui donna un grand nombre de chasseurs et de pêcheurs pour faire des recherches. Aristote, au comble de la gloire, fut attaqué par l'envie. Sa passion pour sa femme Pythias le porta, dit-on, à l'ériger en divinité, et à lui rendre après sa mort le même culte que les Athéniens rendaient à Cérès. Eurymédon, prêtre de cette déesse, l'accusa de ne pas y croire. Aristote, se souvenant de la mort de Socrate, se retira à Chalcis, pour empêcher qu'on ne

commît une seconde injustice contre la philosophie. Si l'on en croit Origène, Aristote avait donné lieu aux accusations d'impiété. Dans les conversations particulières, il ne se ménageait pas assez; il osait soutenir « que les offrandes et les sacrifices sont tout-à-fait inutiles, et que les dieux n'ont pas besoin de la pompe extérieure des temples. » Quoi qu'il en soit, il mourut loin de sa patrie (on ignore si ce fut naturellement ou volontairement), l'an 322 avant J.-C., à 63 ans. Il ne survécut que de deux années à son disciple Alexandre, à la mort duquel on l'avait faussement accusé d'avoir eu part. Les Stagirites enlevèrent le corps de ce grand homme, lui dressèrent des autels, et lui consacrèrent un jour de fête. Il laissa de sa femme Pythias une fille, qui fut mariée à un petits-fils de Démarate, roi de Lacédémone. Il avait eu aussi d'une concubine un fils nommé Nicomachus comme son aïeul : c'est à lui qu'il adressa ses *Livres de morale*. Le sort d'Aristote après sa mort n'a pas été moins singulier que durant sa vie. Il subjugua les esprits et les opinions, fut long-temps le seul oracle des écoles, et ensuite trop dédaigné. Le nombre de ses commentateurs, anciens et modernes, prouve le succès de ses ouvrages. Quant aux variations que sa gloire a éprouvées, on peut consulter Launoi, dans son livre intitulé : *De variâ Aristotelis fortunâ*; et Patricius, dans ses *Peripateticæ Discussionnes*. Diogène Laërce rapporte quelques-unes de ses sentences : « Les sciences ont des racines amères, mais les fruits en sont doux. — Il y a la même différence entre un savant et un ignorant qu'entre un homme vivant et un cadavre. — L'amitié est comme l'ame de deux corps. — Il n'y a rien qui vieillisse sitôt qu'un bienfait. — L'espérance est le songe d'un homme éveillé. — Soyons amis de Socrate et de Platon, et encore plus de la vérité. — Les lettres servent d'ornement dans la prospérité, et de consolation dans l'adversité. — La philosophie apprend à faire volontairement ce que les autres font par contrainte. — La vertu tient un juste milieu. » On l'interrogeait pourquoi on goûtait tant de plaisir à voir une belle figure ? « C'est-là, répondit-il, la demande d'un aveugle. » Il définissait un bon livre, « celui où l'auteur dit tout ce qu'il faut, ne dit que ce qu'il faut, et le dit comme il faut. » Le Baharistan, ouvrage indien, rapporte cette maxime politique d'Aristote : « Qu'un prince doit plutôt ressembler au vautour qui est au milieu de la proie, qu'à une proie entourée de vautours; » c'est-à-dire, qu'il est aussi utile à un prince de savoir tout ce qui se passe autour de lui, qu'il lui est pernicieux que ses voisins sachent ses propres affaires. La philosophie d'Aristote n'était point sauvage; il avait la politesse d'un courtisan, et toutes les qualités d'un véritable ami. Il confia en mourant ses écrits à Théophraste, son disciple et son successeur dans le Lycée. Celui-ci les légua à son tour à Nélée de Scepsis, dont les héritiers en négligèrent beaucoup la conservation. Ils se trouvèrent dans la bibliothèque d'Apellicon de Téos, qui venait de mourir lorsque Sylla prit Athènes. On admire comment il a pu en composer un si grand nombre, et y répandre autant de variété. Les plus estimés sont sa

Dialectique, sa *Morale*, son *Histoire des animaux*, sa *Poétique*, sa *Rhétorique*, et sa *Politique*. Les anciens interprètes d'Aristote, Alexandre d'Aphrodisée, Aspasius, Thémisthius, Eustrate, etc., ont négligé d'éclaircir sa *Politique*. Parmi les modernes, Pierre Victorius, Daniel Heinsius, Herman Comingius, François-Wolfgang Reitzius s'y sont particulièrement exercés. Nicolas Oresme et Louis Le Roi l'ont traduite en français. La traduction de Le Roi a eu trois éditions. (*Voyez* son article.) M. Champagne vient de se livrer encore à la même tâche, et le savant Sainte-Croix a apprécié son travail avec sévérité. Le précepteur d'Alexandre montra dans *sa Rhétorique*, que la philosophie est le guide de tous les arts. Il fit voir que la dialectique en est le fondement, et qu'être éloquent c'est savoir prouver. Tout ce qu'il dit sur les trois genres, le délibératif, le démonstratif et le judiciaire, sur les passions et les mœurs, sur l'élocution, sans laquelle tout languit, sur l'usage et le choix des métaphores, mérite d'être étudié. En donnant les règles de l'éloquence, il est éloquent avec simplicité. Aristote fit cet excellent ouvrage suivant les principes de Platon, sans s'attacher servilement à la manière de son maître. Celui-ci avait suivi la méthode des orateurs; son disciple crut devoir préférer celle des géomètres. Sa *Poétique* est un traité digne du précédent; l'un et l'autre furent composés pour Alexandre. Aristote chercha dans le goût épuré et délicat des honnêtes gens d'Athènes les raisons des suffrages qu'on accordait à Homère, à Sophocle et aux autres poètes. Il remonta aux principes, et de toutes ces observations il forma ce corps admirable de préceptes si propres à faire connaître le différent caractère des poèmes, et à conduire à la perfection de la poésie. Quant à la philosophie, il établit deux principes qui montrent beaucoup de sagacité. Le premier, que l'ame acquiert ses idées par les sens, et que, par les opérations qu'elle fait sur ses idées, elle se forme des connaissances universelles et évidentes. Voilà en quoi consiste la science. Des connaissances sensibles, l'esprit s'élève à des connaissances purement intellectuelles; mais comme les premières émanent d'une source qui peut être sujette à erreur, c'est-à-dire des sens, Aristote établit un second principe pour rectifier le premier : c'est l'art du raisonnement, au moyen duquel il forme un nouvel organe à l'entendement, qu'il appelle *organe universel*. Cependant sa dialectique n'est pas exempte de défauts. « 1° Il s'étend trop, dit Deslandes, par là il rebute. On pourrait réduire à peu de pages tout son livre des *Catégories*, et celui de l'*Interprétation* : le sens y est noyé dans une trop grande abondance de paroles; 2° il est obscur et embarrassé : il veut qu'on le devine, et qu'on produise avec lui ses pensées. Quelque habile qu'on soit, on ne peut se flatter de l'avoir totalement entendu; témoin ses *Analytiques*, où tout l'art du syllogisme est enseigné. » On connaîtra encore mieux ce qu'Aristote a de bon et de mauvais, en rapportant ici l'ingénieux parallèle que le P. Rapin en a fait avec Platon. Voici à peu près comme il s'exprime : « Les

qualités de l'esprit étaient extraordinaires dans l'un et dans l'autre. Ils avaient le génie élevé et propre aux grandes choses. Il est vrai que l'esprit de Platon est plus poli, et celui d'Aristote plus profond. Platon a l'imagination vive, abondante, fertile en inventions, en idées, en expressions, en figures, donnant mille tours, mille couleurs nouvelles, et toutes agréables, à chaque chose; mais après tout, ce n'est souvent que de l'imagination. Aristote pense; mais il est dur et sec dans son style, et a je ne sais quoi d'austère : ses obscurités affectées dégoûtent et fatiguent les lecteurs. Platon est délicat dans tout ce qu'il pense et dans tout ce qu'il dit. Aristote ne l'est pas du tout; mais il en est plus naturel. Son style simple et uni est serré et nerveux; celui de Platon est grand et élevé, mais lâche et diffus. Celui-ci en dit toujours plus qu'il n'en faut dire, celui-là n'en dit jamais assez, et laisse à penser plus qu'il n'en dit. L'un surprend l'esprit et l'éblouit par des expressions éclatantes et fleuries; l'autre l'éclaire et l'instruit par une méthode juste et solide; et comme les raisonnemens de celui-ci sont plus justes et plus simples, les raisonnemens de l'autre sont plus ingénieux et plus embarrassés. Platon donne de l'esprit par la fécondité du sien, et Aristote donne du jugement et de la raison, par l'impression de bon sens qui parait dans tous ses écrits. Enfin Platon ne pense le plus souvent qu'à bien dire, et Aristote qu'à bien penser, à creuser les matières, à en rechercher les principes, et à tirer de ces principes des conséquences infaillibles. Platon, en se donnant plus de liberté, en prodiguant les ornemens, plaît davantage; mais, par la trop grande envie qu'il a de plaire, il se laisse emporter à son éloquence. Aristote se possède toujours; avare d'expressions figurées, il appelle les choses simplement par leur nom : comme il ne s'élève point et qu'il ne s'égare jamais, il est aussi moins sujet à tomber dans l'erreur que Platon, qui, donnant à tout la couleur de l'éloquence et les graces du style, y fait tomber ceux qui s'attachent à lui. » Alexandre était très-attaché aux opinions de son précepteur, et très-jaloux de ses ouvrages. Il lui écrivit au milieu de ses conquêtes : « J'apprends que vous publiez vos *Traités acroatiques.* Quelle supériorité me reste-t-il maintenant sur les autres hommes? Les hautes sciences que vous m'avez enseignées vont devenir communes; et vous savez cependant que j'aime encore mieux surpasser les autres hommes par la connaissance des choses sublimes que par la puissance. » La meilleure édition des ouvrages d'Aristote est celle qui a été donnée par Fréd. Sylburge à Francfort, in-4°, chez les héritiers d'And. Wechel; en voici le détail : *Organon*, 1585; *Rhetorica et poetica*, 1584; *Ethica ad Nicomachum*, 1584; *Ethica magna*, etc., *ibid.*; *Politica et œconomica*, 1587; *De Animalium Historia*, 1587; *Animalium partibus*, etc. 1585; *Physicæ Auscultationis lib.* VIII, *et alia opera*, 1596; *De cœlo, lib.* IV sans titre; *De Generatione et Conceptione*, ibid.; *De Meteoris*, *lib.* IV. ibid.; *De Mundo*, ibid.; *De animâ*, ibid.; *Parva naturalia*, ibid.; *Varia opuscula*, 1587; *Aristotelis Alexandri et Cassii proble-*

mata, 1585; *Aristotelis et Theophrasti methaphysica*, 1585. Cette édition est fort rare et très-recherchée des savans. C'est à Venise, de 1495 à 1498, que parut la première édition, toute grecque, chez Alde Manuce, en 5 vol. in-fol.; elle est rare. Camotius en a donné une autre à Venise, chez Paul Manuce, 1551-53, in-8°, qui est fort estimée. On fait aussi beaucoup de cas de celle de Paris, au Louvre, 1619, donnée par Duval, en 2 vol. in-fol. grec et latin. On estime l'édition donnée à Deux-Ponts et Strasbourg par M. Buhle, 1791 et suiv., 5 v. in-8°, avec une version latine corrigée, et des notes explicatives. Gaza a mis en latin son *Histoire des Animaux*. Camus l'a traduite en français, Paris, 1783, 2 vol. in-4°. La *Politique* a eu deux traducteurs dans ces derniers temps, Champagne, 1797, 2 vol. in-8°; et M. Millon, 1803, 3 vol. in-8°. La *Rhétorique* a été traduite par Cassandre, 1718, in-12; et la *Poétique*, par Dacier, 1692, in-4°. Batteux a réuni une bonne traduction de cette dernière à celle des Poétiques d'Horace et de Vida, et à la Poétique de Boileau, Paris, 1771, 2 vol. in-8°. Le savant Sainte-Croix affirme que les ouvrages d'Aristote, appréciés même avec une sévère critique, doivent moins perdre que gagner; et il augure que le moment n'est pas très-éloigné où ils recouvreront une partie de leur ancienne autorité. « Pour cela, dit-il, ils n'auront besoin que d'être mieux entendus : et l'on ne saurait se dissimuler que la manière dont ils ont été composés, le sort qu'ils ont eu après la mort de leur auteur, etc., n'en rendent pas l'intelligence facile. » L'archimandrite Anthimus Gaze, dans une de ses lettres de 1803, dit qu'on venait de trouver en Thessalie, sous d'antiques ruines, un très-beau buste en marbre d'Aristote.

ARISTOTE, de Chalcide, dont Apollonius le scoliaste fait mention, avait écrit une *Histoire de l'île d'Eubée*, la plus considérable des îles de l'archipel grec, après la Crète ou Candie. Cette histoire n'est point parvenue jusqu'à nous. Diogène Laërce parle de trois autres ARISTOTES. Le premier était de Cyrène, et avait écrit *sur l'art poétique;* le second avait long-temps été à la tête du gouvernement d'Athènes, et avait publié *des Harangues* estimées; le troisième, dont on ignore la patrie, *avait commenté l'Iliade*.

ARISTOTE, est le même qu'ALBERTI-ARISTOTILE. *Voyez* ce mot, et BATTUS.

ARISTOTIMUS, tyran d'Élide, vivait du temps de Pyrrhus, roi des Epirotes. Après avoir exercé des cruautés inouïes, il fut tué dans un temple de Jupiter par Thrasibule et Lampis. Sa femme et ses deux filles se pendirent de désespoir avec leurs ceintures.

ARISTOXÈNE, naquit à Tarente en Italie, vers la 114e olympiade, 320 ans avant J.-C. Il s'adonna à la musique et à la philosophie, sous Alexandre-le-Grand, et sous ses premiers successeurs. Il était fils du musicien Mésias. Il fut d'abord disciple de son père, et ensuite de Lamprus d'Érithrée, du pythagoricien Xénopile, et enfin d'Aristote, dans l'école duquel il eut Théophraste pour compagnon d'étude. Jaloux de la préférence que son maître avait donnée à Théophraste, en le plaçant à la

tête de son école, il ne le ménagea pas dans ses écrits. De 453 vol., dont Suidas le fait auteur, il ne reste que ses *Élémens harmoniques*, en 3 livres; c'est le plus ancien traité de musique qui soit parvenu jusqu'à nous. Meursius le publia à Leyde en 1616, in-4°. Cet ouvrage reparut bien plus correct dans le *Recueil des musiciens grecs* de Marc Meibomius, en 2 vol. in-4°, Amsterdam, 1652, avec de savantes notes. Aristoxène attaque dans ce traité le système musical de Pythagore, qui voulait soustraire la musique au rapport des sens, pour l'assujettir au seul jugement de la raison. Aristoxène prouve que cet art étant fait principalement pour l'oreille, c'est à elle de juger ses productions; son opinion divisa la Grèce en deux sectes de musiciens, les Pythagoriciens et les Aristoxéniens. (*Voyez* une savante note sur Aristoxène, dans la Bibliothèque crit. de Wittenbach, part. 8, p. 111.) *Aristoxeni rhythmicorum elementorum fragmenta, cum Aristidis oratione adversùs Leptinem, et Libanii declamatione pro Socrate, ex bibliothecâ D. Marci*, Venetiis, *primus edidit* abbas Morelli, 1785, in-8°. M. Mahuc a donné une savante dissertation intitulée: *Diatribe de Aristoxeno philosopho peripatetico*, 1793, in-8°, que l'on peut consulter sur cet auteur.

ARITPERT. *Voyez* ARIBERT.

ARIUS, roi de Sparte, fit alliance avec Onias, grand-prêtre des Juifs, et lui écrivit une *Lettre* scellée d'un cachet où était empreinte la figure d'un aigle qui tient un serpent dans ses serres. Il lui mandait que les Juifs et les Lacédémoniens n'avaient qu'une même origine, étant descendus d'Abraham, et qu'ainsi ils devaient n'avoir que les mêmes intérêts. » (*Voyez* le premier livre des Machabées, chapitre XII.)

ARIUS, le plus fameux hérésiarque qui ait paru dans les premiers siècles de l'Église, était né dans la Libye Cyrénaïque, ou, selon d'autres, à Alexandrie. Achillas, évêque de cette ville, le fit prêtre dans un âge assez avancé, et le chargea du gouvernement d'une de ses églises. C'était un homme d'une taille avantageuse, d'une figure imposante, d'un maintien grave qui inspirait le respect. Son éloquence, ses mœurs austères, son air mortifié, semblaient le rendre digne du sacré ministère; mais son ambition le perdit. Après la mort du Saint évêque Achillas, le prêtre Arius, irrité de n'avoir pas été son successeur, combattit la doctrine catholique sur la divinité du Verbe. Il soutenait « que le fils de Dieu était une créature tirée du néant, capable de vertu et de vice; qu'il n'était pas véritablement Dieu, mais seulement par participation, comme toutes les autres à qui on donne le nom de Dieu. En avouant qu'il existait avant tous les siècles, il affirmait qu'il n'était point coéternel à Dieu.» Voici ce qui occasionna en partie son erreur, suivant l'abbé Pluquet: « Dans les lieux où les sciences et la philosophie étaient cultivées, les chrétiens s'appliquaient à expliquer les mystères, surtout à les dégager des difficultés de Sabellius, de Praxée, de Noët, qui, dans le siècle précédent, avaient prétendu que les trois personnes de la Trinité n'étaient que trois noms donnés à la même substance, selon la manière dont on la considérait. L'Église avait

condamné ces erreurs ; mais elle n'avait pas expliqué comment les trois personnes de la Trinité existaient dans une seule substance. La curiosité et le desir de rendre ces dogmes croyables à ceux qui les rejetaient, porta l'esprit vers la recherche des idées qui pouvaient expliquer le dogme de la Trinité. Arius entreprit cette explication. Il fallait, en établissant contre Sabellius la distinction des personnes, ne pas admettre plusieurs substances increées, comme Marcion, Cerdon, etc. Arius crut éviter ces deux écueils, et rendre le dogme de la Trinité intelligible, en supposant que les trois personnes de la Trinité étaient trois substances; mais que le père seul était increé. Arius fit de la personne du Verbe une créature. Ses argumens parurent plausibles à plusieurs personnes. Saint Alexandre, évêque d'Alexandrie, l'anathématisa dans deux conciles, en 319 et 321. L'hérésiarque, retiré en Palestine, gagna des évêques, parmi lesquels Eusèbe de Nicomédie et Eusèbe de Césarée furent les plus ardens.

« Condamné par Alexandre, mais défendu par plusieurs évêques, Arius, ajoute l'abbé Pluquet, ne se présenta plus que comme un malheureux qu'on persécutait ; il répandit sa doctrine. Il intéressa même le peuple en sa faveur. C'était un homme grave dans ses démarches, agréable par la vivacité de sa conversation, et ayant quelques talens pour la poésie et la musique : il fournissait des chansons spirituelles aux gens de travail et aux dévots. Il mit en cantiques sa doctrine, et par ce moyen il la répandit dans le peuple. (On chantait surtout sa *Thalie*, titre emprunté d'une pièce efféminée du poète Sotade.) C'est un moyen que Valentin et Hermonius avaient employé avant Arius, et qui a souvent réussi aux hérétiques, et en général à tous les novateurs religieux et politiques. Apollinaire l'employa après Arius, et perpétua sa doctrine plus par ce moyen que par ses écrits. Ainsi le parti d'Arius se grossit insensiblement, et, malgré la subtilité des questions qu'il agitait, il intéressa jusqu'au peuple dans sa querelle. On vit donc les évêques, le clergé et le peuple divisés : bientôt les disputes s'échauffèrent, firent du bruit; et les comédiens, qui étaient païens, en prirent occasion de jouer la religion chrétienne sur leurs théâtres. Constantin n'envisagea d'abord cette querelle qu'en politique, et écrivit à Alexandre et à Arius qu'ils étaient des fous de se diviser pour des choses qu'ils n'entendaient pas, et qui n'étaient de nulle importance. L'opinion d'Arius parut d'une trop grande conséquence aux catholiques, pour qu'ils restassent dans l'indifférence que Constantin leur conseillait. Alexandre écrivit partout pour en prévenir le progrès. D'un autre côté, Arius et ses partisans faisaient tous leurs efforts pour décrier la doctrine d'Alexandre : les catholiques et les ariens s'imputaient réciproquement les conséquences les plus odieuses de leurs principes opposés. Ces chocs continuels échauffèrent les deux partis jusqu'à la sédition ; il y eut même des endroits où l'on renversa les statues de l'empereur, parce qu'il voulait qu'on supportât les ariens. » Cependant Eusèbe de Nicomédie assembla un concile, formé de la plus grande partie des évêques de la Bithynie et de la Palestine, qui leva l'excommunication prononcée contre Arius. Il

avait voulu faire entendre à Constantin, comme nous venons de le voir, que cette question n'était qu'une vaine subtilité ; mais cet empereur, ayant changé d'avis, assembla à Nicée en Bithynie, l'an 325, un concile œcuménique, où Arius fut excommunié par les PP., et condamné au bannissement par le prince. Après trois ans d'exil, Constantin rappela Arius et ceux de son parti qui avaient été anathématisés par ce concile. Il présenta à l'empereur une profession de foi, composée avec beaucoup d'art. Les évêques ariens rentrèrent peu à peu en faveur, et les exilés furent rappelés. Les édits de Constantin contre les ariens n'avaient produit que l'apparence du calme. Les disputes se ranimèrent peu à peu, et elles étaient devenues fort vives, lorsque les évêques exilés furent rappelés. Arius revint triomphant à Alexandrie ; mais Athanase, successeur d'Alexandre, ne voulut pas le recevoir à sa communion. Il assista ensuite, en 335, au concile de Tyr, auquel il présenta une profession de foi qui fut approuvée. Les Pères écrivirent même en sa faveur à l'église d'Alexandrie. Il retourna dans cette ville, où le peuple, qui suivait la doctrine de Saint Athanase, refusa de le recevoir. Constantin, instruit du trouble que sa présence avait causée à Alexandrie, l'appela à Constantinople : il lui demanda s'il suivait la foi de Nicée? Arius le jura en lui présentant une nouvelle profession de foi, où il s'appuyait des paroles tirées de l'Écriture. Constantin fit ordonner à Alexandre, évêque de Constantinople, de l'admettre à la communion des fidèles. Le saint évêque refusant de le faire, les ariens se vantèrent qu'ils le feraient entrer dans l'église malgré lui. Il devait y être admis un dimanche. Le samedi sur le soir, l'orgueil impatient des ariens leur fit conduire Arius par la ville en triomphe. Comme il approchait de la place dite Constantinienne, il sentit tout à coup les douleurs d'une colique violente, qui lui déchirait les entrailles. Pressé par un besoin naturel, il alla dans un lieu destiné à cet usage, et l'histoire rapporte qu'il fut trouvé mort dans cette affreuse attitude, ayant rendu ses entrailles et perdu son sang. Ses sectateurs dirent qu'il avait été empoisonné. Les catholiques regardèrent cet événement comme miraculeux, et n'approchèrent jamais qu'avec horreur du lieu où il était arrivé l'an 336. Cette mort n'éteignit point l'hérésie qu'il avait fait naître. Elle prit au contraire de nouvelles forces, et fit en Orient des progrès aussi étendus que rapides. Ils furent moindres en Occident. Cependant deux évêques ariens y firent des prosélytes; ils firent entendre à beaucoup de prélats que, pour rendre la paix à l'Église, il ne s'agissait que de sacrifier quelques termes amphibologiques. Quelques Occidentaux souscrivirent à Rimini une formule arienne, tandis que les ariens assemblés à Nicée en signaient une à peu près semblable. En sorte que le monde, dit Saint Jérôme, fut étonné de se trouver tout à coup arien. La paix ne fut pas durable. La plupart de ceux qui avaient souscrit la formule de Rimini se rétractèrent. Cependant l'arianisme domina toujours à la cour et dans la capitale jusqu'à Théodose-le-Grand. A la fin du 4e siècle, les ariens se

trouvèrent réduits, par les lois des empereurs, à n'avoir ni églises, ni évêques dans toute l'étendue de l'empire. Les Vandales portèrent cette hérésie en Afrique, et les Visigoths en Espagne. C'est dans ces deux contrées qu'elle subsista le plus long-temps, sous la protection des rois qui l'avaient embrassée; mais les Souverains l'ayant enfin abjurée, les sujets l'abandonnèrent vers l'an 660. Il y avait près de 9 siècles qu'elle était ensevelie sous ses ruines, lorsqu'au commencement du 16e, Érasme fut soupçonné de vouloir la réveiller. Il se justifia. (*V.* sa vie par Burigny, t. 2, p. 551 et suiv., et un ouvrage anonyme, mais dont l'auteur est Richard, curé de Triel, intitulé : ***Sentimens d'Érasme conformes à ceux de l'Église Catholique, sur tous les points controversés***, Cologne, 1688, in-12.) Ceux qui reprochent l'arianisme renaissant à la réformation, dit un savant du 18e siècle, font à cette doctrine plus d'honneur qu'ils ne pensent, en la mettant en rapport avec le retour des lumières. Les réformateurs et tous les partisans les plus distingués de l'orthodoxie réformée se sont attachés cependant à repousser cette imputation. Jean Valentin Gentilis est le premier qui fit quelque bruit parmi les ariens du 16e siècle; il y gagna la proscription et la mort. (*Voy.* son article.) Servet, qui fut sabellien plutôt qu'arien, l'avait précédé au supplice. Si nulle hérésie ne s'enveloppe et ne se défend avec plus de subtilité, on peut dire qu'aucune n'a été ni mieux démêlée, ni combattue avec plus de zèle par les théologiens tant protestans que catholiques. On distingue Socin parmi les modernes anti-trinitaires. Dans le siècle dernier, la doctrine des unitaires a fait en Angleterre de très-grands progrès, elle y a trouvé d'illustres défenseurs. L'Académie de Genève réclama peut-être avec plus d'ostentation que de bonne foi contre les inculpations de d'Alembert et de J. J. Rousseau. S'il fallait convenir qu'aujourd'hui, un grand nombre de théologiens de l'Allemagne protestante sont bien au-delà de l'arianisme, on devrait en gémir sans doute.

ARIUS MULTISCIUS, né en Islande l'an 1067, mort en 1148, entra dans le sacerdoce, cultiva les lettres, et composa en langue norwégienne divers ouvrages, dont plusieurs sont perdus. Celui qui nous reste est une espèce de *chronique* de sa patrie, qui embrasse 264 ans, depuis l'an 870 à 1134. Elle a été imprimée pour la première fois en Skalholt, in-4°, 1688, par Théodore Thorlacius; réimprimée en 1716, in-8°, à Oxford et à Copenhague, in-4°, 1733. Contemporain de Nestor, premier historien de Russie, Arius passe, chez la plupart des érudits, pour le père de l'histoire islandaise, quoique d'autres auteurs donnent ce titre à Islef, premier évêque de cette île. M. Werlauff a publié, en 1808, à Copenhague, une notice curieuse et savante sur Arius, dont il loue la candeur et la véracité.

ARKENHOLTZ. *Voyez* ARCKENHOLTZ.

ARKWRIGHT (sir RICHARD), célèbre manufacturier d'Angleterre, était né pauvre. Lorsqu'il vint pour la première fois à Manchester, il se mit en boutique chez un petit barbier. Quoique son gain fût très-modique, il n'en épargnait pas moins quelques petites

sommes, et, avec le temps, il parvint à se faire un trésor de quelques guinées. Il loua une cave, prit pour enseigne, *au Barbier souterrain : on rase ici pour un penny par personne* (2 sous de France). Cette nouveauté eut tant de succès, que les autres barbiers furent obligés de baisser leur prix comme leur confrère. Arkwright se réduisit à un demi-penny. Un jour, un savetier vint chez lui, et lui montra une barbe excessivement dure. « Vous me donnerez un penny, lui dit le barbier, car vous allez gâter mon rasoir. » Le savetier ne voulut pas y consentir, et Arkwright ne lui demanda que le prix ordinaire, et lui donna de vieux souliers à raccommoder. Ce fut à cette aventure, si simple en apparence, qu'il dût sa fortune. Le savetier le prit en affection, lui rendit plusieurs services, et le conduisit chez un homme qui avait inventé la machine à filer le coton. Arkwright l'acheta, la perfectionna, et c'est par cette invention qu'il acquit une fortune d'un demi-million sterling, et le titre de chevalier.

ARLAUD (Jacques-Antoine), naquit à Genève en 1668. Il fut peintre de très-bonne heure, et fut lui-même son maître. Dès l'âge de 20 ans il passa en France, où son pinceau délicat et son coloris brillant, lui firent une grande réputation. Le duc d'Orléans, régent du royaume, protecteur et juge de tous les arts, disait, en parlant de sa miniature : « Les peintres en ce genre n'ont fait jusqu'ici que des images; Arlaud leur a appris à faire des portraits. Sa miniature s'exprime aussi fortement que la peinture à l'huile. » Ce prince se l'attacha, et le logea dans son château de Saint-Cloud, où Arlaud lui donnait des leçons. Dès qu'il fut à la tête du gouvernement, il ajouta à cette faveur celle de l'obliger de choisir dans sa galerie de peinture, les tableaux qui lui plaisaient davantage. Arlaud, après avoir résisté à une offre si flatteuse, fut forcé de céder. Il fixa son choix sur deux tableaux peints par le régent lui-même. « Je suis fâché, lui dit le prince, que vous vous contentiez de si peu de chose. » — « C'est, monseigneur, répondit Arlaud, qui était aussi bon courtisan qu'excellent peintre, ce que je pouvais emporter de plus précieux. » Son désintéressement fut admiré du duc d'Orléans, qui lui envoya deux tableaux des premiers maîtres, et 20,000 fr. en or. Les portraits d'Arlaud étaient non-seulement ressemblans; ils avaient encore le mérite singulier d'exprimer les qualités de l'ame des personnes qu'il peignait. Ce fut dans ce temps que la riche collection de Christine, reine de Suède, passa en France; Arlaud en profita pour se fortifier par ses réflexions sur ces chefs-d'œuvre. Il eut une grande protection en la personne de la princesse Palatine, mère du régent : elle donna au peintre son portrait, enrichi de diamans; et, dans le voyage qu'il fit en Angleterre, elle lui accorda des lettres de recommandation pour la princesse de Galles, depuis reine. Il y fut reçu honorablement, et ses beaux ouvrages achevèrent de lui procurer l'amitié des grands et des savans. Newton lui communiqua ses idées sur l'optique, que notre peintre acheva de rendre sensibles par les figures. Le portrait qu'il venait de faire de la princesse de Galles eut un grand succès. Tous les poètes, entre lesquels on distingue le comte Ha-

milton, firent des vers à sa louange. Arlaud, en quittant la cour de Londres, fut comblé de présens, entre autres, de plusieurs médailles d'or. Il revint à Paris. Un jour, en visitant le cabinet de M. Cromelin, il y découvrit un bas-relief de Michel-Ange; ce morceau le frappa tellement, qu'il demanda à le copier. Il se mit à l'imiter sur du papier avec un soin extrême et un tel succès, que tous les connaisseurs furent frappés de l'illusion : cette superficie plate devint bosse; la vue pouvait à peine détromper les plus habiles artistes. On assure que le duc de La Force en avait fait l'acquisition pour 12,000 liv., mais que des changemens dans la fortune de ce seigneur, l'obligèrent de rendre la Léda au peintre, en lui donnant 3,000 livres, pour le dédommager du temps qu'il l'avait gardée. Arlaud, après avoir passé 40 ans à Paris, et amassé 40,000 écus, s'en retourna dans sa patrie pour y finir ses jours, emportant avec lui de bons tableaux des meilleurs artistes, dont il orna son cabinet. Sa Léda y tenait la première place: soit qu'il s'aperçût que cette figure était trop nue, ou qu'on lui en fît des reproches, ce joli tableau disparut en 1738. On a su depuis qu'il l'avait coupé en morceaux, de manière que les parties n'en ont point été gâtées. Arlaud avait une si grande prédilection pour cette miniature, que, dans son portrait par Largilière, il est représenté travaillant à ce morceau. Arlaud se retira ensuite à Genève. Le grand-duc de Toscane, Jean Gaston, le dernier de l'illustre famille des Médicis, souhaita de joindre le portrait d'Arlaud à la grande collection des portraits des plus illustres peintres, faits par eux-mêmes. Arlaud le lui envoya, et en reçut une très-belle médaille d'or. Il mourut à Genève, en 1746. Il légua à la bibliothèque de cette ville, une très-belle collection de livres rares et curieux, et plusieurs bons tableaux anciens et modernes. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, il s'acquit l'amitié de Newton, qui, depuis, lui adressa ses ouvrages, et entretint avec lui une correspondance d'autant plus honorable, que ce grand homme avoue qu'il écrivait peu de lettres. Arlaud mettait de l'ordre jusque dans ses plaisirs : il aimait la décence; il avait du dégoût pour le jeu, et, quoique célibataire, on ne lui a pas connu d'intrigues. Il était libre et très-franc avec ses amis. Il ne changea point la simplicité de ses mœurs, quoiqu'il eût passé sa vie dans une cour brillante; mais il avait de l'amour-propre, et se mettait, sans façon, au premier rang parmi les plus grands peintres. Louis XV, en faisant placer dans son cabinet les meilleurs ouvrages d'Arlaud, après les avoir examinés, lui dit les choses les plus flatteuses, et fit l'éloge de ses ouvrages en présence d'un seigneur qui aimait l'artiste. Ce seigneur lui dit: « Vous devez être bien satisfait de voir vos ouvrages loués par le roi. » — « Sa majesté, répondit Arlaud, me fait beaucoup d'honneur; mais elle me permettra de dire que l'Académie est encore un meilleur juge. » Ce seigneur s'écria, en lui frappant sur l'épaule : « L'excellent républicain, qui est si peu sensible aux louanges même d'un grand monarque. — Son neveu, Louis-Amé Arlaud, né en 1752, l'a surpassé, s'il faut en croire Senebier dans son *Histoire littéraire de Genève*, tome 3, pag. 333.

ARLET (N.), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, de la société royale des sciences de la même ville, vivait dans le 18e siècle. On a de lui *un Mémoire estimé sur les différences du volume, du poids, de la consistance et de l'arrangement du cerveau de l'homme et de celui de plusieurs animaux, avec le rapport qui se trouve entre ces différences et la diversité de leurs exercices*, 1746, in-8°.

ARLOTTE, née à Falaise, devint maîtresse de Robert-le-Diable, duc de Normandie, et mère de Guillaume-le-Bâtard, dit *le Conquérant*. Elle épousa Herluin, gentilhomme normand, dont elle eut plusieurs enfans.

ARLOTTI (RODOLPHE), né à Reggio en Lombardie, se distingua par ses poésies répandues dans les recueils du temps. Il avait commencé un *Poème* en octaves sur la *conquête de Grenade*, par Ferdinand de Castille, sujet heureusement traité ensuite par Graziani, Florian, et par plusieurs autres. Arlotti fut intime ami du Tasse, de Querengi et de Guarini.

ARLOTTO MAINARDI, prêtre, né à Florence le 25 décembre 1396. Il fut d'abord ouvrier en laine; mais ayant étudié, il se fit prêtre, et obtint la cure de Saint-Cresci à Maciuoli, dans le diocèse de Fiesole, et fut, par cette raison, nommé le curé (il piovano), Arlotto. Il est mort à Florence, le 26 décembre 1483, et fut enseveli, à l'hôpital des prêtres, dans le tombeau qu'il avait fait préparer pendant sa vie, avec l'épitaphe suivante : *Questa sepoltura ha fatto fare il piovano Arlotto per se, et per tutte quelle persone le quali dentro vi volestero entrare*. Le nom de famille de ce curé plaisant, était *Mainardi*. Mais il est plus connu sous celui d'Arlotto. Il se rendit célèbre par ses bons mots, ses tours joyeux et ses saillies originales, qui ont été recueillies après sa mort, sous le titre de *Facetie fabule e motti del piovano Arlotto, prete fiorentino*, Vinegia, 1538, in-8°, édition la plus complète; *idem*, 1548, in-12, et Florence, Juntes, 1568, in-8°. Ces trois éditions sont rares.

ARLOTTO, notaire de Vicence en 1284, fut témoin des guerres civiles de son pays, et de toutes les fureurs qu'elles entraînent. Les Padouans faisaient depuis longtemps la guerre à Vicence, lorsqu'Arlotto, dans la vue d'affaiblir leur parti, publia l'*Histoire de leur tyrannie et de leurs excès*. Les Padouans restèrent vainqueurs; Arlotto fut banni, ses biens furent acquis à ses ennemis, qui publièrent la peine de mort contre quiconque lirait, garderait chez soi ou traduirait son ouvrage. Chacun s'empressa de le brûler. Lorsque Vicence eut secoué le joug de Padoue, Arlotto, rétabli dans sa fortune, le fit chercher pour le publier de nouveau; on n'en put trouver un seul exemplaire.

ARLUNO (BERNARDIN), noble Milanais, florissait au commencement du 16e siècle. Il s'appliqua à la jurisprudence, et la professa à Pavie et à Padoue. Il est auteur d'une *Histoire des guerres de Venise*, imprimée dans le *Thesaurus antiquit. Italiæ*, t. 5, Leyde, in-fol. Pierre Burmann loue cette histoire, sous le rapport de l'exactitude; mais il trouve que l'auteur y parle plus souvent en poëte qu'en historien. Il avait travaillé à un autre ouvrage intitulé:

Historia patriæ, qu'il n'acheva point, et dont le manuscrit est conservé à Milan, dans la Bibliothèque ambroisienne.

ARLUNO (Pierre-Jean), médecin du 16e siècle, était de Milan, où il s'acquit une grande réputation, tant par les emplois qu'il y occupa, que par les heureux succès de sa pratique. On a de lui : I. *De febre quartanâ commentarius*, Mediolani, 1552, in-fol. II. *De faciliori alimento commentarius tripartitus. De balneis commentarius*, Basileæ, 1553, in-8°. III. *De lotii difficultate commentariolus; de articulari morbo commentarius; de ashmate commentarius; de supprimenda genitura lotio confusa commentariolus*. Manget, qui cite cet auteur, ne dit rien de l'année et de l'impression de ces derniers ouvrages; peut-être sont-ils compris dans l'édition de Milan. On attribue encore à Arluno un écrit intitulé: *Commentatio: vinumne mixtum, an meracum, obnoxiis juncturarum doloribus magis conveniat*, Perusiæ, 1573 in-8°. On a publié, in-folio, en 1615, à Milan, la collection complète de ses œuvres.

ARMA (Jean-François), médecin du 16e siècle, était de Chivas en Piémont. En 1553, Emmanuel Philibert, duc de Savoie, le nomma son premier médecin. Les ouvrages qu'il a laissés sont : I. *De Pleuritide liber*, Taurini, 1549, in-8°. II. *Paraphrasis in librum de venenis Petri de Abano*, Bugellæ, 1550, in-8°; Torini, 1557, in-8°. III. *De Vesicæ et Renum affectibus liber*, Bugellæ, 1550, in-8°. IV. *Examen trium specierum hydropum in dialogos deductum*, Taurini, 1566, in-8°. V. *Quod medicina est scientia et non ars*, ibid., 1567, 1575, in-8°. VI *Commentarius de morbo sacro*, ib., 1568, 1586, in-8°. VII. *Che il pane fatto con il decotto del riso non sii sano*, Turin, 1569. VIII. *De tribus capitis affectibus*, Taurini, 1573, in-8°. Il est question de la frénésie, de la manie et de la mélancolie. IX. *De significatione stellæ crinitæ*, Taurini, 1578, en latin et en italien.

ARMACH ou ARMACHANUS. *Voyez* Richard d'Armach.

ARMAGNAC (Jean Ier, comte d'), fils de Bernard VI, comte d'Armagnac, descendait des Mérovingiens et de Clovis par les ducs d'Aquitaine. Il secourut le comte d'Eu en 1336, dans la guerre contre les Anglais, en Gascogne et en Guienne. Une inimitié célèbre s'étant élevée entre les familles de Foix et d'Armagnac, le comte d'Armagnac fut fait prisonnier, et dût payer 50,000 livres pour sa rançon. Il mourut en 1373.

ARMAGNAC (Jean III, comte d'), l'un des petits-fils du précédent, rassembla, en 1391, une armée de quinze mille aventuriers, et vint, à leur tête, attaquer Galéas Visconti. Cette expédition lui fut fatale; il tomba, avec son avant-garde, dans une embuscade près d'Alexandrie-de-la-Paille, dont il faisait le siége; ses troupes furent passées au fil de l'épée, il fut lui-même blessé grièvement, et mourut le lendemain entre les mains de ses ennemis. Son armée restée sans chef, périt, soit par le fer de l'ennemi, soit de faim et de misère.

ARMAGNAC (Jehan d'), cardinal, fils naturel de Jean II, comte d'Armagnac, et frère de Jean III, et de Bernard, connétable de

France, parvint aux premières dignités de l'Église de France, et les dut au crédit de sa famille, l'une des plus illustres du royaume. Il fut fait archevêque d'Auch, par Clément VII, en 1391, puis conseiller d'état en 1401, par le roi Charles VI; et enfin cardinal, par Pierre de Lune, en 1408. Il avait eu aussi la nomination de cet antipape pour l'archevêché de Rouen; mais le chapitre de cette métropole se maintint dans le droit d'élire son archevêque, et refusa Jehan d'Armagnac. Ce prélat mourut peu de temps après avoir été décoré de la pourpre.

ARMAGNAC (Bernard, comte d'), frère du précédent, fut un seigneur du premier mérite. Il avait fait la guerre pendant vingt ans avec distinction. La reine, Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, le fit venir à la cour, pour le mettre du parti des Orléanais; c'est de là qu'ils furent nommés Armagnacs. Le comte se fit acheter bien cher; car, outre l'épée de connétable qu'il reçut presque en arrivant, il se fit encore donner le commandement absolu des troupes et des forteresses du royaume, ainsi que l'administration des finances; il établit de nouveaux impôts, et le trône, environné de soupçons et d'alarmes, fut accessible à toutes les délations. Les emprisonnemens et les supplices portèrent la terreur dans toute la France. La liaison de la reine et du connétable ne fut pas de longue durée. Le comte d'Armagnac, homme fort rigide, désapprouvait publiquement la conduite de cette princesse, qui, pour s'en débarrasser, s'unit avec ses ennemis. La reine voyant que le connétable avait juré sa perte, et que le roi, prévenu contre elle, allait l'exiler, prit la fuite, et alla se mettre sous la protection du duc de Bourgogne. Ce prince arma pour sa défense. Le connétable laissa surprendre Paris en juin 1418. Il se cacha, et fut décelé par un maçon, chez qui il s'était sauvé. Les Bourguignons ne firent d'autre mal au connétable que de le mettre en prison, dans l'espérance qu'il avouerait où étaient ses trésors. Mais à quelques jours de là, sur le bruit qui se répandait que lui et le chancelier en seraient quittes pour de l'argent, le peuple en fureur alla les tirer de la conciergerie, et les massacra sur-le-champ dans la cour du palais.

ARMAGNAC (Jean V, comte d'), le dernier des princes souverains de cette Maison, comte de Fézensac, de Rodez, etc., vicomte de Lomagne, fils de Jean IV, comte d'Armagnac, et d'Isabelle de Navarre, naquit vers l'an 1420. Son père étant mort en 1450, il lui succéda dans la principauté d'Armagnac, et devint bientôt après éperdûment amoureux d'Isabelle, la plus jeune de ses sœurs, dont la beauté était célèbre, et eut d'elle deux enfans. Cet inceste lui attira l'excommunication du pape et l'indignation de Charles VII, roi de France. Ce roi lui députa des gens de confiance pour le ramener à son devoir, et lui assurer que, s'il renonçait à cette union illégitime, il obtiendrait son absolution. Le comte d'Armagnac promit d'y renoncer et fut absous; mais sa passion était trop vive. Au lieu de la vaincre, il voulut la légitimer par un mariage. Il mit dans ses intérêts deux ecclésiastiques en dignité. Antoine de Cambrai, référendaire du pape, depuis maître des

requêtes et évêque d'Aleth, et Jean de Voltaire, notaire apostolique, fabriquèrent de fausses lettres du pape, qui portaient dispense et autorisation au frère d'épouser sa sœur. En vertu de cette pièce, un chapelain leur donna la bénédiction nuptiale. Le pape excommunia une seconde fois les deux prétendus époux. Le roi de France envoya de nouveau auprès d'eux, à Lectoure, où ils faisaient leur résidence, leurs propres parens pour les porter à rompre cette union scandaleuse; mais les démarches du roi de France ne firent pas plus d'effet que l'excommunication du pape, et un troisième enfant naquit de ce mariage incestueux. Le comte d'Armagnac, au lieu d'adoucir l'esprit de Charles VII, l'irrita en faisant nommer à l'archevêché d'Auch le bâtard de Lescun, au préjudice de Philippe de Lévis, que ce roi protégeait. Charles VII alors ne garda plus de ménagement; il envoya une armée de vingt-quatre mille hommes qui, vers la fin de mai 1455, mit le siége devant Lectoure. Cette ville fut prise. On saisit les biens du comte d'Armagnac, qui, avec sa sœur, s'était évadé et réfugié dans les états du roi d'Aragon. Il fut cité l'année suivante au parlement de Paris; il y comparut, subit interrogatoire, fut emprisonné, parvint à s'échapper; mais le parlement continua ses procédures, et, le 13 mai 1460, le comte d'Armagnac fut condamné au bannissement, et tous ses biens furent confisqués au profit du roi. Dans cet état de dénuement, il s'adressa au pape, et fit à Rome un voyage de pénitence. Pie II lui imposa une pénitence rigoureuse, lui donna l'absolution, et écrivit au roi de France pour lui demander la grace du comte pénitent. Charles VII fut inflexible; mais, après sa mort, Louis XI, qui lui succéda, rappela, en 1461, le comte et le rétablit dans tous ses domaines, droits et prérogatives. Le comte d'Armagnac, peu sensible à ce bienfait, prit bientôt les armes contre le roi dans la guerre civile, appelée *du bien public*. Louis XI défendit à tous les nobles et autres de le suivre à la guerre. La paix étant faite, le comte jura avec serment, le 5 novembre 1465, de servir le roi envers et contre tous, même contre son propre frère, le duc de Normandie; mais ce serment fut bientôt violé. Il entretint des intelligences avec les ennemis de la France, et se lia avec le duc de Bourgogne contre le roi, qui chargea, en 1469, Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, d'assiéger Lectoure et de saisir les biens du comte. Celui-ci prit la fuite, laissa ses terres sans défense, et sortit du royaume. Charles, frère et ennemi du roi, étant duc de Guienne, rétablit le comte d'Armagnac dans ses biens, accrut ses dignités, et le nomma son lieutenant-général. Le comte en profita, et conquit, à main armée, ses anciennes propriétés et plusieurs autres qui ne lui avaient jamais appartenu. Cet état de prospérité ne fut pas de longue durée. Le duc de Guienne mourut le 28 mai 1472, empoisonné, dit-on, par les ordres du roi, son frère, et par la main de l'abbé de Saint-Jean-d'Angely. Dépourvu de cet appui, le comte d'Armagnac se vit assiéger dans Lectoure par une armée de quarante mille hommes, commandée par Pierre de Bourbon et par Jean Geoffroy, cardinal et arche-

vêque d'Albi. La famine et la faiblesse de ses troupes l'obligèrent à demander une capitulation le 15 juin 1472. Il s'engageait à rendre la place, à céder tous ses domaines, à condition que le roi lui ferait une pension de douze mille livres. Cette capitulation fut acceptée. Pierre de Bourbon entra dans Lectoure, y mit garnison, et congédia son armée. Au mois d'octobre suivant, le comte d'Armagnac, auquel la violation des sermens ne coûtait rien, s'était ménagé des intelligences dans Lectoure : il engagea le cadet d'Albret à surprendre cette ville; elle fut prise, et Pierre de Bourbon et d'autres seigneurs y furent faits prisonniers. A cette nouvelle, Louis XI, irrité, convoqua toute la noblesse du Languedoc pour aller de nouveau assiéger Lectoure. Au mois de janvier 1473, l'archevêque d'Albi, qui commandait l'armée du roi, commença le siége de cette place. Le comte d'Armagnac s'y défendit avec la plus grande valeur, et soutint, pendant plus de deux mois, tous les efforts de l'armée royale. L'archevêque, voyant le peu de succès du siége, fit au comte des propositions avantageuses; elles furent acceptées. La capitulation fut signée, et, pour la rendre plus solennelle et plus solide, les deux contractans, se méfiant, avec raison, l'un de l'autre, communièrent ensemble et reçurent chacun la moitié d'une même hostie consacrée. La ville fut rendue; tout annonçait la cessation des hostilités, lorsque le lendemain, le comte d'Armagnac, étant dans sa chambre avec son épouse légitime, Jeanne de Foix, vit entrer Guillaume de Montfaucon, accompagné d'un gendarme et d'un franc archer, vêtu et armé d'une manière effrayante. Après quelques saluts et paroles amicales, Montfaucon fait signe au franc archer; celui-ci tire aussitôt son épée, en perce le comte de plusieurs coups, aux yeux de sa femme. Son corps est traîné dans la cour, le palais est au pillage, les femmes du comte échappent avec peine aux violences des soldats. Tous les habitans de Lectoure, à l'exception de quatre hommes et trois femmes, sont massacrés; les maisons et les églises de cette ville, tout devient la proie des flammes. La comtesse fut conduite prisonnière au château de Burzet; elle y avoua sa grossesse, et plusieurs gentilshommes vinrent quelque temps après dans sa prison, la forcèrent d'avaler un breuvage qui la fit avorter et mourir. Le cadet d'Albret, qui avait surpris Lectoure, eut la tête tranchée. Cet événement tragique combla de joie Louis XI. Ce roi récompensa le franc archer qui avait assassiné le comte d'Armagnac, en lui donnant une tasse d'argent pleine d'écus, et en le plaçant parmi ses gardes. Quant à Isabelle, sœur de ce comte, après avoir reçu plusieurs domaines de son frère, elle se fit religieuse dans le couvent du Mont-Sion à Barcelonne; mais il paraît qu'elle épousa dans la suite, malgré ses vœux, Gaston de Lyon, sieur de Besaudun. Charles, comte d'Armagnac, frère de Jean V, quoiqu'il ne fût pas complice de son frère, éprouva la même persécution; il fut pris, enfermé à la Bastille, où il resta quinze ans, et n'en sortit qu'à la mort de Louis XI.

ARMAGNAC (Jacques d'), duc de Nemours, comte de Pardiac,

de Carlat et de Murat, descendant des Comtes Souverains d'Armagnac, était petit-fils de Bernard VII, comte d'Armagnac, et fils aîné de Bernard, comte de Pardiac; il eut pour mère Éléonore de Bourbon, fille de Jacques, comte de la Marche et de Castres, roi de Sicile et de Hongrie. Il épousa, en 1462, Louise d'Anjou, fille de Charles, comte du Maine; et quelques mois après, il figura à la tête de sept cents lanciers, dans l'armée que commandait Gaston, comte de Foix, dans le Roussillon. Lorsque Louis XI fut monté sur le trône de France, Jacques, duc de Nemours, entra, avec un grand nombre de seigneurs, dans la ligue dite du *bien public*. Le roi parvint à le détacher de ce parti, en lui donnant le gouvernement de l'Ile-de-France; et le duc de Nemours fit serment de le défendre envers et contre tous, même contre le duc de Normandie, frère de ce roi : mais ce serment ne fut qu'une vaine cérémonie. De nouveaux troubles agitèrent le royaume; les ducs de Bourgogne, de Bretagne, et le frère du roi en étaient les chefs. Le duc de Nemours, ainsi que son cousin Jean V, comte d'Armagnac, et son frère, évêque de Castres, secondèrent de tous leurs moyens les entreprises de ces princes. Ils projetaient, dit-on, de s'emparer de la ville de Toulouse. En 1469, Louis XI envoya en Guienne Antoine de Chabanne, comte de Dammartin, qui, à la tête de forces suffisantes, mit en fuite le comte d'Armagnac, s'empara de ses terres, et chargea le sénéchal de Normandie d'assiéger le duc de Nemours dans son château du Carlat où il faisait sa résidence; mais ce duc s'y défendit pendant dix-huit mois : ses ennemis levèrent le siége, et le comte de Dammartin conclut, en janvier 1470, un traité par lequel le duc de Nemours jurait d'être fidèle au roi, consentait que tous ses domaines fussent confisqués s'il manquait à son serment. Le duc de Nemours ne le respecta guère : de nouvelles intrigues se tramèrent contre Louis XI; il y prit une part active, et ce roi envoya, en 1475, Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, en Auvergne, avec ordre d'assiéger de nouveau le château de Carlat, et d'y faire prisonnier le duc de Nemours; le siége fut poussé avec vigueur; la place fut prise, le duc de Nemours fait prisonnier, conduit d'abord au château de Pierre-en-Cise, et puis à la Bastille; et enfermé, par ordre du roi, dans une cage de fer. Louise d'Anjou fut tellement affectée de la prise de son mari, qu'elle accoucha avant terme et mourut. Jacques, duc de Nemours, écrivit de sa prison à Louis XI. Il lui demanda grace pour *ses pauvres enfans;* il eût inspiré un plus grand intérêt, s'il se fût borné à parler en leur faveur; mais il demanda grace pour lui en s'avouant coupable. Cette lettre est ainsi datée et signée : « Ecrit en la cage de la Bastille, le dernier jour de janvier 1477, *le pauvre Jacques.* » Louis XI fut insensible à de telles prières. Le 4 août, Jacques, duc de Nemours, condamné à mort, eut la tête tranchée sur la place de Grève. Le roi ordonna que ses fils, encore jeunes, placés sous l'échafaud, la tête nue, les mains jointes, et vêtus de blanc, participassent au supplice, et que le sang du père rejaillit sur ses enfans.

ARMAGNAC (Jehan d'), maréchal de France, seigneur de Gourdon, chevalier et chambellan du roi Louis XI, était fils naturel de Jehan IV, comte d'Armagnac. Il fut l'un des principaux favoris de Louis XI, qui lui donna le gouvernement du Dauphiné. Il mourut en 1471, avec une réputation très-médiocre de capacité et de valeur. Il dut le bâton de maréchal à la faveur de Louis XI; car il n'avait jamais servi.

ARMAGNAC (George d'), fils de Pierre, bâtard de Charles d'Armagnac, comte de l'Ile-en-Jourdain, devint évêque de Rhodès, archevêque de Toulouse, co-légat et archevêque d'Avignon. Il fut fait cardinal en 1544 par Paul III, et mourut en 1585, à 85 ans. Ce cardinal avait fait des *Statuts synodaux* pour l'évêché de Rhodes, imprimés à Lyon en 1556, in-8°. Il protégea les gens de lettres, et en fit connaître plusieurs à François Ier. C'était d'ailleurs un homme vain et am' itieux.

ARMANÇAI (Sabathier, marquise d'), fille d'un gentilhomme provençal, se fit avantageusement connaître, en 1684, par *d'agréables Opuscules en prose et en vers.*

ARMAND DE BOURBON, prince de Conti. *Voyez* Conti.

ARMAND (François Armand Huguet), comédien. On le place ici sous l'un de ses prénoms, parce qu'il n'est connu que sous ce nom. Il était né à Richelieu, en 1699, d'une famille honnête du Poitou, et fut d'a' ord placé chez un notaire à Paris; mais un penchant invinci le pour les plaisirs et pour le théâtre, lui fit abandonner les affaires. Après diverses aventures, dignes de Gil Blas de Santillane, il joua la comédie en Languedoc, et revint ensuite à Paris, où il débuta sur le théâtre de la Comedie française en 1723. La nature lui avait donné le masque le plus propre à caractériser les talens d'un valet adroit et fourbe, et c'est principalement dans ce rôle qu'il excellait. Il contrefit si bien le Pantalon des Italiens, dans la comédie de la *Française italienne*, que celui -ci s'écria : « Si je ne me sentais au parterre, je me croirais sur le théâtre. » Ce comédien, mort à Paris le 26 décembre 1765, voyait tout gaîment; et dans les affaires les plus sérieuses il ne pouvait se refuser quelque plaisanterie. Il narrait d'une façon à faire distinguer les différens interlocuteurs qu'il mettait en action dans ses récits; il imitait leurs voix et leurs moindres gestes. Ses amis étaient quelquefois les victimes de ses facéties. On eût dit que Scarron l'avait deviné dans son personnage de la Rancune. Il fit, en société avec Derozée, l'*Heureux événement*, divertissement, 1751. Il laissa un fils, auteur de quelques *petites pièces* pour le théâtre de Fontainebleau.

ARMELLE (Nicole), fut célèbre par sa piété. Née en 1606 à Campenac, dans le diocèse de Saint-Malo, et morte à Vannes en 1671, elle fut obligée d'entrer en condition. Elle passa les 35 dernières années de sa vie chez un gentilhomme, qui rendit compte de tous les exemples de vertu que cette fille lui avait donnés. Sa vie fut publiée par une ursuline de Vannes, nommée sœur Jeanne de la Nativité. Poiret la fit réimprimer en 1704, in-12, sous ce titre : l'*École du pur amour de Dieu.* Duché de Vancy en a in-

séré un abrégé dans ses *Histoires édifiantes*. On y raconte qu'Armelle croyait voir les diables sous des figures horribles, et sentir leur puanteur ; qu'ayant sans cesse l'esprit préoccupé de l'objet sacré de sa flamme, elle serrait amoureusement ce qu'elle rencontrait sous ses mains, des piliers, des colonnes de lit, et qu'elle leur demandait : « N'est-ce point vous qui cachez le Bien-aimé de mon cœur? » On dit qu'elle mourut d'un excès d'amour divin. On voit que sa dévotion était mêlée de folie.

ARMELLINI (Jérôme), né à Faenza, se fit dominicain, et devint grand-inquisiteur à Mantoue en 1516. Il combattit, dans un écrit, l'opinion de l'astrologue Rossiliano de Calabre, qui avait soutenu que, par l'inspection des planètes, il était facile de prévoir le déluge universel qui devait se renouveler à certaines époques. Cet écrit est perdu. Mazzuchelli a trouvé dans la bibliothèque du Vatican, un autre manuscrit du même auteur, qui est une explication morale du psaume *Dixit Dominus domino meo*, adressée au cardinal Adrien.

ARMELLINI (Mariano), né à Ancone, mourut le 4 mai 1737, avec la réputation d'un fameux prédicateur. On a de lui : I. *Vie de Marguerite Corradi*, Venise, 1726, in-12. II. *Bibliothèque de ceux qui ont honoré par leurs écrits l'abbaye du Mont-Cassin*, Assise, 1731, in-fol. de 238 pages; suite, Assise, 1732, in-fol. de 202 pages; suite, Foligno, 1732, in-fol. de 15 pag.; suite, Assise, 1733, in-fol. de 26 pages, sans la préface et les tables ; suite, Assise, 1733, in-fol. de 20 pages; suite, Rome, 1734, in-fol. de 100 pages. Ces détails sont nécessaires, parce qu'il est rare de trouver des exemplaires complets. D'ailleurs, cet ouvrage a été imprimé aux dépens de l'auteur, qui a donné une partie des exemplaires à ses amis, et l'autre aux couvens de son ordre. Goetze prétend que cette Bibliothèque l'emporte sur celles de Nicolas Antonio, et des PP. Quétif et Eschard; il est seul de son avis ; elle est bonne en son genre, mais on n'y reconnaît ni le jugement, ni la critique, ni l'exactitude qui règnent dans les deux précédentes. L'auteur ajouta deux autres volumes à cet ouvrage en 1733 et 1735.

ARMELLINO (François), né d'un père banqueroutier, vint de bonne heure à Rome, où il sollicita des procès, et tint la banque. Léon X, ayant souvent besoin de son industrie pour trouver de l'argent, le fit cardinal en 1517, et intendant des finances. Cette élévation surprenante lui fit des ennemis; son nom fut en exécration parmi le peuple, qu'il avait chargé d'un grand nombre de subsides et d'impôts. Craignant de se voir exposé à sa fureur, sous le pontificat d'Adrien VII, successeur de Léon X, il céda à l'orage en se retirant. On raconte que dans un consistoire où l'on parlait de trouver une somme dans un moment pressant, le cardinal Pompée Colonne dit qu'il ne fallait qu'écorcher Armellino, et exiger une petite pièce de monnaie de tous ceux qui seraient bien aises de voir sa peau, et que l'argent qu'on en retirerait ferait une somme assez considérable pour fournir à toutes les dépenses nécessaires. Mais le cardinal de Médicis soutint Armellino, et

ayant été depuis élevé au souverain pontificat, sous le nom de Clément VII, il lui donna l'archevêché de Tarente et d'autres bénéfices considérables. Quelque temps après, il fut assiégé avec le pape dans le château Saint-Ange, et mourut de douleur d'avoir perdu tous les biens qu'il avait à Rome, dans le temps que cette ville fut prise par les Impériaux. Le pape se consola de cette mort qui lui laissait en terres plus de 200,000 ducats, lesquels contribuèrent à payer sa rançon. Armellino mourut en 1527.

ARMFELDT (Charles, baron d'), général suédois, naquit en 1666, d'une famille distinguée dans les armes. Il servit d'abord avec distinction dans l'étranger, et obtint des grades supérieurs. Cependant les exploits de Charles XII, éveillèrent en lui le desir de partager la gloire de son Souverain légitime, et il retourna en Suède en 1708. Peu de temps après, Charles XII fut battu par le czar Pierre I[er] à la bataille de Pultava (8 juillet 1709), et vit ses états envahis de toutes parts. Armfeldt fut envoyé alors en Finlande, à la tête d'un corps, pour s'opposer aux progrès des Russes. Il y fit des prodiges de valeur, et pendant plusieurs mois il put arrêter la marche victorieuse de l'ennemi. Mais Pierre I[er] vint en 1713, avec une flotte considérable pour s'emparer d'Helsingfors, une des places les plus importantes qui restaient à Charles XII. Ne pouvant l'empêcher d'entrer dans le port, Armfeldt fit la plus vigoureuse résistance dans la ville et sur la côte; voyant que tous ses efforts étaient vains, il détermina les habitans d'Helsingfors à sortir de la ville avec leurs effets les plus précieux. Il livra alors aux flammes toutes les maisons; et quand l'ennemi entra dans la place, il n'y trouva que des ruines. Armfeldt eut le commandement en 1714 de toutes les troupes de la Finlande; et, s'étant établi au nord de cette province, il n'y put former qu'un corps de 5,500 hommes, qu'il eut à opposer à une armée de près de 18,000 Russes sous les ordres du général Apraxin. La bataille eut lieu près de Storkyro, en Ostro-Bothnie, le 15 février de la même année, sur un terrain encombré de neiges et de glaces. Armfeldt, avec son intrépide infanterie, avait déjà forcé le centre de l'armée russe, lorsque sa cavalerie l'abandonna. Après avoir lutté pendant plusieurs heures contre des forces bien supérieures, il fut contraint de se retirer. En 1718, il reçut l'ordre de Charles XII, qui alors était de retour en Suède, de se transporter avec un corps de 6,000 hommes, sur les côtes septentrionales de la Norwège, et vers Drontheim. Pour y parvenir il fallait franchir des lacs, des torrens, des montagnes escarpées, dans un pays presqu'entièrement désert. Armfeldt se mit en marche; mais il fut surpris par un terrible orage, les chemins furent couverts de neige, et, pour comble de malheur, les Suédois furent égarés par des guides perfides ou maladroits. Leur position fut affreuse. La plupart périrent de froid, de fatigue, ou par le manque de nourriture. Quelques-uns trouvèrent des secours auprès des paysans norwégiens. Armfeldt ne rencontra dans cette expédition malheureuse que fort peu d'ennemis à combattre, mais tous les élémens

conjurèrent contre lui. Il ne revint en Suède qu'avec un petit nombre d'officiers, et pour apprendre la mort de Charles XII (1718). Ulrique Éléonore, qui lui succéda, s'empressa de conclure la paix avec les Russes. Armfeldt fut alors envoyé en Finlande pour y organiser des troupes. La nouvelle Souveraine récompensa amplement ses services, et il mourut en 1736, à l'âge de 70 ans.

ARMINIUS, en allemand HERMANN, chef des Cherusques, qu'Auguste fit citoyen romain et chevalier. Ces titres ne l'empêchèrent point de former le projet de délivrer sa patrie du joug des Romains. Brave, fécond en ressources, d'un esprit pénétrant et dissimulé, il s'insinua adroitement dans la confiance de Varus, général romain qui commandait dans la Germanie, tandis qu'il faisait révolter secrètement les cantons les plus éloignés du pays. Des soulèvemens concertés et partiels eurent d'abord lieu dans les contrées lointaines pour obliger le préfet romain à disséminer ses forces. Le crédule Varus, qui ignorait la conspiration, marcha, l'an 9e de J.-C., avec les trois légions qui lui restaient, contre les rebelles. Mais s'étant engagé imprudemment dans un défilé de bois et de montagnes, Arminius qui le suivait avec ses troupes, comme pour former son arrière-garde, attaqua subitement les Romains, les tailla en pièces, et fit égorger ou attacher en croix tous ceux qui avaient été faits prisonniers, et exerça sur les vaincus d'atroces cruautés. Il parait que la bataille se donna près des sources de l'Ems et de la Lippe et de la petite ville de Dethmold. Le massacre et les supplices des vaincus durèrent trois jours. Sans doute la valeur et la discipline romaine succombèrent de fatigue sous le nombre des ennemis. Cet événement, arrivé sous Auguste, l'an 9 de J.-C., le plongea dans la plus grande douleur. A la première nouvelle, il déchira ses vêtemens, et pendant plusieurs mois il ne cessa de s'écrier en donnant des marques du plus violent désespoir: « Quintilius Varus, rends-moi mes légions. » Sept ans après, sous le règne de Tibère, Germanicus, après de grands préparatifs, livra bataille à Arminius, le défit au-delà du Weser. Il eut le bonheur d'échapper; mais sa femme et son fils furent pris, et ornèrent le triomphe du vainqueur. Arminius, qui s'était montré jusqu'alors le défenseur de sa patrie, voulut quelque temps après l'assujettir à sa domination; ce fut la cause de sa perte. Il fut assassiné dans une conjuration, dans sa 37e année, l'an 20 de J.-C. *Voyez* ADGANDESTRIUS HERMINIUS et VARUS.

ARMINIUS (JACQUES), chef de la secte des Arminiens ou Remontrans, naquit à Oude-Water, ville de Hollande, en 1560. Il fit une partie de ses études à Genève, aux dépens des magistrats d'Amsterdam; mais il fut obligé d'en sortir, parce qu'il marqua trop d'ardeur à soutenir la philosophie de Ramus. Après diverses courses en Italie et en Suisse, il revint à Amsterdam où il fut ministre quinze ans. On le choisit ensuite pour remplir la chaire de théologie à Leyde, en 1603. Les leçons qu'il donna sur la prédestination, l'universalité de la rédemption, mirent la division parmi les protestans. Ne

pouvant pas concevoir Dieu tel que Calvin le peignait, c'est-à-dire, prédestinant les hommes au péché comme à la vertu, il affaiblit les droits de la grace, et releva ceux de la liberté. Il enseignait que Dieu voulait que tous les hommes fussent sauvés, et qu'il leur accordait une grace avec laquelle ils pouvaient se sauver. « Comme tous les réformés, Arminius et ses disciples, dit Pluquet, ne reconnaissaient point d'autorité infaillible qui fût dépositaire des vérités révélées, et fixât la croyance des chrétiens. Ils regardaient l'Écriture comme la seule règle de la foi, et chaque particulier comme le juge du sens de l'Écriture. Ils interprétèrent donc ce que l'Écriture dit sur la grace et sur la prédestination, conformément aux principes de l'équité qu'ils portaient dans leur cœur. Ils ne se fixèrent point dans la doctrine de l'Église romaine sur la prédestination, et passèrent insensiblement aux erreurs des pélagiens et des semi-pélagiens. Comme les arminiens croyaient que chaque particulier était le juge naturel du sens de l'Écriture, par une suite de leur caractère et de leur principe d'équité, ils ne se crurent pas en droit de forcer les autres à penser et à croire comme eux. Ils crurent qu'ils devaient vivre en paix avec ceux qui n'interprétaient point l'Écriture comme eux; et de là vient cette tolérance générale des arminiens pour toutes les sectes chrétiennes, et cette liberté qu'ils accordent à tout le monde, d'honorer Dieu de la manière dont il croyait que l'Écriture le prescrivait. L'arminien qui a cherché à examiner les dogmes du christianisme a donc rapproché insensiblement ces dogmes des idées que la raison nous fournit. Il a rejeté comme contraire à l'Écriture tout ce qu'il ne comprenait pas, parce que chaque particulier, étant obligé de croire l'Écriture et de l'interpréter, il ne pouvait croire que ce qu'il pouvait comprendre. Les arminiens, en suivant scrupuleusement les principes de la réforme sur le jugement des controverses, se sont donc insensiblement réunis aux sociniens, au moins en partie. » Arminius, enseignant une doctrine nouvelle, fut cité à La Haye pour en rendre compte aux pasteurs réformés. Les persécutions qu'il essuya, les fatigues de ses voyages, l'accablèrent au point qu'il en mourut, à Leyde, le 19 octobre 1609. Ce ministre avait les qualités sociales. Il était poli, agréable, amusant même avec ses amis particuliers. Il préférait la piété intérieure à de vaines apparences, et le témoignage de sa conscience aux applaudissemens du public. Sa devise était Bona conscientia Paradisus. Le grand objet de ses vœux était la tolérance mutuelle dans tout ce qui n'ébranlait pas les fondemens de la religion. A cette indulgence de caractère, il joignait beaucoup de modestie et une grande défiance de lui-même. Tel est le portrait qu'en ont tracé ses disciples, tandis que ses ennemis le peignaient comme un ennemi de Dieu, un novateur artificieux, un homme rusé, malin, qui, semblable à Cham, avait découvert la nudité de ses pères, en attaquant le système des premiers réformateurs. Ses disciples furent appelés Arminiens. On les persécuta, et ils n'en furent que plus opiniâtres. Il y en a beau-

coup en Hollande. On a d'Arminius plusieurs ouvrages publiés sous le titre de *Opera theologica*, à Francfort, 1629, 1635, in-4°. Les principaux sont : I. *Disputationes de diversis christianæ religionis capitibus*. II. *Examen libelli Guillelmi Perkensi de prædestinationis modo et ordine*. III. *Dissertatio de vero sensu c. 7 ad Romanos*. IV. *Analysis c. 9 ad Romanos*. V. *Des Lettres* dans les *Præstantium viror. Epistolæ*. L'arminianisme a eu dans son sein plusieurs hommes du premier ordre pour l'érudition : Episcopius, Courcelles, Grotius, Leclerc, etc.

ARMONVILLE (Jean-Baptiste), misérable cardeur de laine à Reims, mérita par l'exaltation de ses opinions, d'être représentant du parti démagogique du département de la Marne, et d'être envoyé, en cette qualité, à la Convention nationale. Il ne trompa pas les espérances que ses honorables mandataires avaient fondées sur lui, et vota la mort de Louis XVI et l'exécution dans les vingt-quatre heures. Cet être vil et abject ne paraissait jamais à l'assemblée que dans un état complet d'ivresse, et coiffé d'un sale bonnet rouge. Après le 9 thermidor, n'étant plus retenu par aucune considération, il se livra sans réserve à ses goûts dépravés, et devint le héros des lieux publics les plus décriés de la capitale. Quand le club des jacobins fut assiégé, Armonville donna des preuves éclatantes de son savoir-faire; il défendit vigoureusement la place *pedibus et pugnis*, et fut l'un des derniers à capituler. Rentré, depuis cette époque, dans la fange impure dont il était sorti, il traîna une vie errante et misérable, et fut encore trop heureux d'aller la terminer dans un hôpital.

ARMSTRONG (John), poète et médecin écossais, était né à Castleton en Roxburghshire, où son père et son frère étaient ministres. En 1735, il publia sous l'anonyme, un *Traité sur les moyens d'abréger l'étude de la médecine*. C'est une satire ingénieuse contre les empiriques. Il y joignit un dialogue assez curieux entre *Hygie, Mercure et Pluton*, sur la pratique de la médecine, et une *Épître du persan Usbeck à Josué Ward*. Mais la production qui lui fit le plus d'honneur, et que l'on place au nombre des ouvrages classiques dans la langue anglaise, est le poème qui a pour titre : *l'Art de conserver la santé*, Londres, 1744. Cet ouvrage, imprimé plusieurs fois, réunit à la chaleur et à l'énergie de la pensée, l'élégance et la clarté du style. En 1737, parut son *Essai sur l'histoire et la cure des maladies vénériennes*, in-8°. Peu de temps après, il mit au jour son *Poème de l'économie de l'amour*, dans lequel il a imité la manière d'Ovide et sa licence; mais dans l'édition de 1768, il avait châtié son livre, avait retranché plusieurs des passages les plus dangereux. En 1751 parut *La Bienveillance*, poème. En 1746, on le nomma l'un des médecins de Buckingham-house, et il s'occupa de rédiger les *Recherches* ou *Essais sur différens sujets de Lancelot-Temple*, qu'il fit imprimer en 1758. Choisi en 1760 médecin de l'armée d'Allemagne, il fit paraître l'année suivante un poème appellé *le Jour* ou *Epître à John Wilkes d'Ay-*

tesbury. Dans cet ouvrage, il parle de Churchill en des termes qui lui attirèrent la haine de cet auteur satirique. Le docteur Armstrong publia en 1770 une *Collection de mélanges*, en 2 vol. in-12; et l'année suivante, *le Court voyage de Lancelot-Temple dans quelques parties de la France et de l'Italie*. Enfin, en 1773, il donna, pour dernier ouvrage, ses *Essais de Médecine*, 1 vol. in-4°, et mourut en 1779. Son chef-d'œuvre est son poème sur *l'Art de conserver la santé*, publié en 1744. Les Anglais le regardent comme un des plus beaux poèmes didactiques dont ils puissent se glorifier.

ARNALDO (Pierre-Antoine), né à Villefranche près Nice, en 1638, étudia la théologie à Milan. Il s'y fit recevoir docteur, et devint protonotaire apostolique. Il est auteur de plusieurs ouvrages ascétiques, et de quelques autres écrits dont voici les plus connus: I. *Un Discours sur l'inauguration du pape Alexandre VII*. II. *La gloria vestita à tutto per la morte di Carlo Emmanuelle II, duca di Savoia*, Turin, 1676, in-4°. C'est un poème en octaves. III. *Honorato II, principi monacœo et poeticæ gratulationes*, Milan, in-4°. IV. *Il Giardin del Piemonte oggi vivente nell' anno* 1673 *diviso in principi, dame, prelati, abbati, cavalieri, ministri*, etc., 1683, in-8°. Recueil de poésies diverses.

ARNAUD de CARCASSES, troubadour, florissait à la fin du 13ᵉ siècle. Il n'est connu que par une *Novelle, ou conte singulier d'une invention bizarre, et d'une naïveté piquante*, dont l'abbé Millot donne la traduction. Cet historien aurait dû ajouter que l'original de ce conte appartient à un *trouvère* français, et qu'Arnaud de Carcasses n'a fait que le traduire en languedocien ou en provençal.

ARNAUD de MARVEIL, troubadour de la fin du 12ᵉ siècle, né au château de Marveil en Périgord. Ses parens étant pauvres et de basse condition, il chercha à faire fortune par ses talens. Après avoir été écrivain chez un notaire, il se dégoûta de son état et se produisit dans le monde comme troubadour. Il s'attacha à la cour d'Adélaïde ou Alexide, femme de Roger II, vicomte de Béziers: étant devenu amoureux de cette dame, il fut éloigné par elle, et se retira à la cour du seigneur de Montpellier. L'abbé Millot donne la traduction de quelques pièces de ce poète; elles sont très-diffuses. Les manuscrits de la bibliothèque du Roi en contiennent vingt-six, dont cinq fort longues; elles sont précédées de sa vie.

ARNAUD (Daniel), troubadour, né dans le 12ᵉ siècle, au château de Ribeyrac en Périgord, de parens nobles et pauvres. Le Dante et Pétrarque l'ont célébré. Ce dernier le nomme à la tête des poètes provençaux, en l'appelant *le grand maître d'amour*. Mais l'abbé Millot trouve que le style d'Arnaud Daniel, outre son obscurité, se sent d'une contrainte aussi frivole que laborieuse: le même historien ajoute que la réputation de ce poète est usurpée, qu'elle s'est fondée sur des jugemens particuliers, dont l'autorité prévaut sans examen, jusqu'à ce qu'enfin la critique discute et le fantôme du préjugé s'évanouisse. Millot a connu dix-sept pièces d'Arnaud; les manus-

crits de la bibliothèque du Roi en contiennent huit qui sont précédés de sa vie. Nostradamus lui attribue d'autres ouvrages; mais cet auteur est si peu digne de foi, qu'on ne peut le prendre pour autorité.

ARNAUD DE MARSAN, troubadour, florissait vers la fin du 13e siècle. Millot croit qu'il appartenait à l'illustre maison de Marsan. Il reste de lui une pièce qui fait honneur à son talent et à ses mœurs, parce qu'elle est exempte des obscénités qui ne sont pas rares dans les pièces de ce genre et du même temps. C'est une instruction sur les modes et la manière de vivre des nobles du siècle où il vivait.

ARNAUD DE TINTIGNAC, troubadour du 14e siècle, que Crescembeni présume, avec vraisemblance, être le même qu'Arnaud de Cotignac, dont la vie se trouve dans Nostradamus. On fait de ce poète, comme de tous ses confrères, un gentilhomme de bonne maison, mais pauvre. On ajoute que par son talent poétique il se concilia les bonnes graces de tous les grands du pays, qu'il devint leur ami, leur confident, leur conseil, tant ils lui trouvèrent de jugement. L'abbé Millot cite trois *chansons* de ce poète, qui, dit-il, ne méritent pas la peine d'être extraites. Nostradamus rapporte qu'il a composé un traité intitulé : *Las Suffrensas d'amours.*

ARNAUD ou ARLAUD (ÉTIENNE), médecin du 14e siècle. On le dit auteur de certaines *Tablettes* qui eurent beaucoup de vogue dans le temps, et qui ne sont autre chose que l'électuaire de citron solutif, dont l'usage a été long-temps accrédité parmi les médecins de Montpellier. On lui attribue quelques ouvrages manuscrits sous les titres de *Viridarium super antidotarium Nicolaï Prognosticationes ; Tractatus de febribus et de evacuatione.*

ARNAUD (ROLAND-PAUL), chirurgien du Roi à l'hôtel-de-ville de Paris, naquit dans cette capitale après le milieu du 17e siècle. Il remplit pendant vingt-sept ans la charge de démonstrateur d'anatomie et des opérations de chirurgie à Saint-Côme. Après la bataille de Malplaquet, il servit dans les armées du Roi en qualité de chirurgien consultant, et il fut un des premiers chirurgiens de Paris que Louis XIV ait appelés pour la fistule, dont il fut opéré en 1687; il mourut le 23 janvier 1723, à l'âge de 66 ans.

ARNAUD (HENRI), pasteur et colonel des Vaudois, a écrit l'*Histoire de la rentrée de nos ancêtres dans leur patrie* (en 1690), 1 vol. in-8°, sans lieu d'impression, 1710. Lui-même avait été constamment à la tête des Vaudois dans cette glorieuse expédition qu'il raconte avec naïveté et intérêt. Il est mort à Stuttgard.

ARNAUD (JUAN), peintre, né à Barcelonne en 1595. Ses parens lui trouvant de grandes dispositions pour la peinture, l'envoyèrent à Madrid, chez Eugène Caxes, peintre d'histoire; il y fit de si grands progrès, qu'à son retour à Barcelonne ses ouvrages furent admirés de tous les connaisseurs. On le perdit dans cette ville, en 1693, à l'âge de 98 ans. Arnaud a peint à Barcelonne, en plusieurs tableaux sur toile, une partie de la *Vie de Saint Augustin*, dans le cloître des religieux de ce nom; on voit aussi dans la chapelle de

Notre-Dame de la Mar, de la même ville, un *Saint Pierre, en habits pontificaux, avec une troupe d'anges, lui apportant des clefs.*

ARNAUD, DE BRÈCE OU BRESCIA, en Italie, célèbre hérétique du 12e siècle, disciple d'Abailard, prit l'habit de moine pour débiter plus facilement ses opinions. Il soutenait que les évêques et les moines qui possédaient des terres, ne pouvaient manquer d'être damnés, et que les biens de l'Eglise appartenaient au prince; que lui seul devait les donner, et seulement à des laïques, parce que les clercs ne pouvaient avoir de propriété, ni les évêques de seigneuries; que le clergé devait vivre des dîmes et des oblations volontaires, et se borner à une vie simple et frugale. Par l'interprétation qu'il donnait à certains passages de l'Evangile qui paraissaient favorables à ses opinions, il animait les séculiers contre les ecclésiastiques. « Le faste des évêques et des abbés, dit Fleury, et la vie licencieuse des clercs et des moines ne lui donnaient que trop de matière. » Ses déclamations firent tant d'impression sur le peuple, que le clergé, tombé dans le mépris, devint l'objet de la raillerie publique, et sa doctrine, prêchée dans un siècle où les brigands n'étaient pas rares, lui fit beaucoup de disciples, contre lesquels on fut obligé de prendre les armes. Le pape Innocent II le condamna dans le concile général de Latran en 1139. Ce pontife avait d'autant plus de raison d'être irrité contre cet hérétique, qu'il se croyait le maître souverain de tous les biens dont ce novateur voulait priver le clergé. Il dit, dans la harangue qu'il prononça à l'ouverture de ce concile, « que l'on recevait les dignités ecclésiastiques par la permission du pontife romain, comme par droit de fief, et qu'on ne pouvait les posséder légitimement sans sa permission. » Arnaud anathématisé se réfugia dans les montagnes de Suisse avec ses disciples. Il entretenait toujours un parti puissant à Rome. Il y revint en 1141, excita une sédition contre le pape, le fit chasser, abolit la dignité de préfet de Rome, obligea les principaux citoyens de se soumettre au patrice, et fit piller les palais des cardinaux. Son règne, ou plutôt cette anarchie dura dix ans. La démocratie fondée par Arnaud trouva son écueil dans ses excès. Le pape Eugène III, après plusieurs combats contre cet enthousiaste turbulent, fut enfin reçu à Rome. Arnaud fut arrêté quelque temps après, sous Adrien IV, par le cardinal Gérard; et malgré les efforts des vicomtes de Campanie qui l'avaient remis en liberté, il fut conduit à Rome, et condamné par le gouvernement de cette ville à être attaché à un poteau et brûlé vif, en 1155. Ses cendres furent jetées dans le Tibre, de peur que ses sectateurs n'en fissent des reliques. Il ne manquait ni d'esprit, ni d'adresse, ni même d'éloquence. Apôtre fanatique de la liberté, il n'est point inutile de remarquer, pour le temps où nous sommes, qu'il méprisait de bonne foi les richesses. Partisan de la réforme ecclésiastique, il était irréprochable dans ses mœurs. Ses discours ne respiraient que douceur, tandis que sa doctrine n'était que du poison, s'il en faut croire Saint Bernard qui le peint comme un homme à tête de colombe et à queue de

scorpion. (*Voyez* Mosheim, Hist. eccl., tom. 3, p. 125.)

ARNAUD, de Villeneuve, célèbre médecin de la fin du 13e siècle, naquit à Barcelonne, et s'adonna à l'étude des langues et aux sciences. Après avoir beaucoup voyagé pour se perfectionner, il se fixa à Paris, où il exerça la médecine et cultiva l'astronomie. Il publia que la fin du monde arriverait infailliblement vers le milieu du 14e siècle. Il en fixa même l'année à 1335 ou 1345. Entraîné par sa curiosité naturelle, il avait effleuré presque toutes les sciences. Il avança plusieurs propositions nouvelles en matière de religion ; il disait : « 1° la nature en J.-C. est en tout égale à la divinité ; 2° l'ame de J.-C., aussitôt après son union, a su ce que savait la divinité : 3° les moines corrompent la doctrine de J.-C. ; ils sont sans charité, et ils seront tous damnés ; 4° l'étude de la philosophie doit être bannie des écoles, et les théologiens ont très-mal fait de s'en servir ; 5° les œuvres de miséricorde sont plus agréables à Dieu que le sacrifice de l'autel ; 6° les fondations des bénéfices ou des messes sont inutiles ; 7° celui qui ramasse un grand nombre de gueux, et qui fonde des chapelles ou des messes perpétuelles, encourt la damnation éternelle. » Toutes ces propositions sont tirées de différens livres composés par Arnaud de Villeneuve ; tels sont le livre intitulé : *De l'humanité et de la patience de J.-C.* ; les livres *de la fin du monde, de la charité*, etc. L'université de Paris le condamna, et l'inquisition se disposait à le poursuivre, lorsqu'il se retira en Sicile, auprès du roi Frédéric d'Aragon. Quelque temps après ce prince l'ayant renvoyé en France, pour traiter Clément V, alors malade, il mourut sur le vaisseau qui le portait, et fut enterré à Gênes, en 1313. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon, en 1504 et 1520, et à Bâle, en 1585, in-fol., avec sa vie et des notes de Nicolas Taurellus. Guillaume Postel lui attribue le livre *De tribus impostoribus*. Mariana l'accuse d'avoir essayé le premier la génération humaine dans une citrouille. Arnaud cultiva la chimie avec succès. En cherchant à faire de l'or, il fut conduit à la découverte des *trois acides sulfurique, muriatique et nitrique, de l'esprit-de-vin, de l'huile de térébenthine, et des eaux de senteur*. (*Voyez* sa *Vie* publiée à Aix, en 1716, in-12, sous le nom de Pierre-Joseph : elle est d'un littérateur provençal, nommé de Haitse.)

ARNAUD (George d'), né à Franecker le 16 septembre 1711. Sa famille s'était réfugiée en ce pays lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il publia, à l'âge de 12 ans, des vers latins et grecs où l'on remarqua de l'élégance et de l'harmonie. En 1728, il publia un autre ouvrage, intitulé : *Specimen animadv. criticarum ad aliquot scriptores græcos*, in-8°. En 1630, il fit paraître un second volume, sous le titre : *Lectionum græcarum libri duo*, La Haye, in-8°. On a encore de lui : I. Une savante dissertation *de Diis, sive adsessoribus et conjunctis*, La Haye, 1732, in-8°. II. *Variarum conjecturarum libri duo*, Franecker, 1738, in-4°, dans lesquels sont traitées plusieurs questions de droit civil. III. *Une Dissertation sur la famille des Scevolas*, publiée à Utrecht,

1767, in-8°, par H. J. Arntzius. On trouve plusieurs morceaux de lui dans les *Miscellanea* d'Amsterdam. Il mourut le 1er juin 1740, n'ayant pas encore vingt-neuf ans accomplis, et au moment où il venait d'être nommé pour remplacer Abr. Wieling à l'Université de Franecker.

ARNAUD DE RONSIL (GEORGE), membre de l'Académie de chirurgie de Paris, quitta cette ville pour se fixer à Londres, où il est mort le 27 février 1774. Ses ouvrages sur son art, ont de la clarté et de la profondeur. Il a publié : I. *Dissertation sur les hernies*, Londres, 1749, 2 vol. in-12. II. *Instructions familières sur le même sujet*, Londres, 1754, in-8°. III. *Observations sur l'anévrisme*, Londres, 1760, in-8°. IV. *Instructions simples sur les maladies de l'urètre et de la vessie*, Londres, 1763, in-8°. V. *Dissertation sur les hermaphrodites*, Londres, 1765, in-8°. VI. *Discours sur l'importance de l'anatomie*, Londres, 1767, in-8°. VII. *Mémoires de chirurgie avec des remarques sur l'état de la médecine et de la chirurgie en France et en Angleterre*, Paris, 1769, 2 vol. in-4°. VIII. *Remarques sur les effets et les usages de l'extrait de saturne*, par Goulard, Londres, 1771, in-8°. La plupart de ces écrits sont en anglais et n'ont point été traduits. On a une édition complète de tous ses ouvrages traduits en français, 2 vol. in-4°.

ARNAUD (FRANÇOIS), abbé de Grandchamp, né à Aubignan près de Carpentras, le 27 juillet 1721, d'un maître de musique, lecteur et bibliothécaire de *Monsieur*, de l'Académie française et de celle des inscriptions, mourut à Paris le 2 décembre 1784. Il travailla au *Journal étranger*, pendant les dernières années de l'existence de cet ouvrage périodique. Il composa ensuite, en 1764 et années suivantes, avec Suard, la *Gazette littéraire de l'Europe*. Il publia aussi, avec le même, une *Histoire ancienne des Peuples de l'Europe*, par Du Buat, 1772, 12 vol. in-12. Il s'était d'abord montré l'ennemi de la nouvelle philosophie, et en avait ensuite soutenu les intérêts, avec beaucoup de vivacité. Sa conversation était animée et intéressante. On a de lui : I. *Variétés littéraires*, ou *Recueil de pièces tant originales que traduites, concernant la philosophie, la littérature et les arts*, Paris, 1768 et 1769, 4 vol. in-12. On a rassemblé dans ce recueil, qui offre de l'instruction et de l'amusement, les différens morceaux que l'abbé Arnaud et Suard avaient répandus dans le Journal étranger et dans la Gazette littéraire de l'Europe, de 1764 à 1766, 8 vol. in-8°. II. *Éloge d'Homère*, morceau court, mais plein de force, où il replace le poète grec sur le trône de la poésie. III. *Portrait de Jules-César ;* c'est une paraphrase élégante du fameux vers de Lucain : *Nil actum reputans si quid superesset agendum*. IV. *Discours de réception à l'Académie française*, 1771, in-4°. V. *Mémoires* lus à l'Académie des inscriptions sur le style de Platon, les poésies de Catulle, la vie d'Apelles, sur les accens et l'harmonie de la langue grecque, sur quelques questions relatives à la musique ancienne. En général, l'abbé Arnaud aimait l'antiquité grecque. Il regardait les

Grecs comme formant un peuple à part, réunissant à la force du génie et à la vivacité de l'imagination une sensibilité exquise et l'héroïsme de toutes les espèces de courage. L'abbé Arnaud apercevait entre la langue, les arts de la Grèce, ses mœurs, ses lois, sa philosophie, une chaîne qui liait entre eux tous ces objets et qui a été brisée par les autres peuples. Voilà qui est grec, disait-il, pour mettre le dernier trait à un éloge. VI. *Lettre au comte de Caylus sur la musique*, 1754, in-8°. Il y annonça son enthousiasme pour un art qui fit les délices de sa vie. Admirateur passionné de Gluck, il disait que la douleur antique avait été retrouvée par ce musicien célèbre; à quoi l'ambassadeur de Naples répondit plaisamment que, pour lui, il aimait mieux le plaisir moderne. L'abbé Arnaud, surnommé le *grand pontife des gluckistes*, déclara la guerre à Marmontel, partisan de Piccini; et l'un et l'autre la soutinrent par des épigrammes. VII. On doit encore à l'abbé Arnaud *d'intéressantes observations sur le génie d'Horace et de Pétrarque*. Il a montré combien le premier sut unir les agrémens à la raison; la pente vers le plaisir, au goût de la sagesse; l'amour des jouissances actives, au penchant pour le repos; la douceur des mœurs, à la probité; une morale facile, aux principes austères. L'abbé Arnaud a très-bien caractérisé le talent de Pétrarque: libre comme l'imagination, hardi comme le génie qui fut consacré aux dieux, aux héros et à l'amour. « L'abbé Arnaud, a-t-on dit, avait étudié les arts en philosophe, il en sentait les beautés en homme passionné; vivement frappé de tout ce qui était grand, simple et vrai, il louait les artistes vraiment dignes de ce nom, avec un enthousiasme qu'il faisait partager. Le talent naissant n'avait qu'à paraître à ses yeux, pour être encouragé et bientôt connu. Le jour qu'il l'avait découvert était pour lui un jour de fête; il en parlait sans cesse et à tout le monde, comme on parle d'un bonheur dont on est plein; et l'artiste, encore obscur, était étonné d'une gloire si prompte, qu'il devait à un seul homme. Il plaisait aux artistes parce qu'il leur parlait plutôt des effets que des moyens de leur art. Il voulait échauffer, aider leur génie, et non le guider ou lui prescrire des lois; aussi ont-ils souvent avoué que sa conversation allumait leur enthousiasme, élevait leurs idées trop souvent rapetissées ou rétrécies par les jugemens et le goût des amateurs. Les artistes les plus célèbres ont donné des regrets à sa perte. Ses *Œuvres complètes* ont été imprimées à Paris, 1809, en 4 vol. in-8°. »

ARNAUD (François-Thomas-Marie Baculard d'), né à Paris le 15 septembre 1718, conseiller d'ambassade de la cour de Saxe et de la cour de Berlin. Sa famille était noble, originaire de Lisle, petite et agréable ville du comtat Venaissin. L'esprit et l'imagination brillèrent en lui dès son enfance; à peine avait-il atteint sa quatorzième année qu'il entra en commerce de lettres avec Voltaire, qui l'encouragea par ses conseils et par ses présens; il lui donnait de temps en temps de petites sommes, pour lui faciliter les moyens d'aller au spectacle. D'Arnaud, entré dans le monde, voulut rendre au poète célèbre, l'ar-

gent qu'il avait reçu, lequel montait à la somme de 600 fr. Voltaire le refusa, en lui disant que c'était une bagatelle, et qu'un enfant ne rendait pas les dragées à son père. Voyant en lui un jeune homme bien né, sage, vrai et ami de la vertu, il le présenta au maréchal de Richelieu, qui le mena avec lui en qualité de gentilhomme, à Dresde, lorsqu'il alla faire la demande de la princesse, deuxième épouse du dauphin : Arnaud fut bien accueilli à la cour de Saxe. Le roi de Pologne lui donna le titre de conseiller d'ambassade, et la reine, une tabatière d'or. Cependant ses poésies légères lui faisaient une réputation en France et en Allemagne. Le roi de Prusse entra en correspondance avec lui, et finit par l'appeler à Berlin. Cette ville fut d'abord pour lui un séjour très-agréable. Mais s'étant brouillé avec Voltaire, qui lui reprochait quelques procédés équivoques, qu'il n'eut pas la générosité de lui pardonner, il fut obligé de revenir à Paris, où il fut reçu avec empressement dans des sociétés distinguées. Aux talens de l'esprit, il joignait une belle figure, de la sensibilité, des mœurs douces, de la politesse, et il avait la première des attentions dans le commerce des gens du monde, celle de dire des choses flatteuses et de ne rien hasarder de désagréable. La révolution survint, et l'état de d'Arnaud qui était sans fortune, et qui n'avait jamais connu l'économie, n'en fut que plus malheureux. Privé des ressources que lui procuraient ses travaux littéraires, portant le poids de l'âge et de la misère, il fut contraint de demander journellement les plus petits secours, même à des inconnus. Cette espèce d'avilissement dut beaucoup coûter à son caractère, naturellement honnête ; il avait montré autrefois plus d'élévation d'ame. On peut citer comme un mot plein de noblesse et de courage, ce qu'il dit un jour au roi de Prusse, dans un souper où tous les convives professaient à l'envi le plus pur athéisme. Lui seul se taisait : « Eh bien ! d'Arnaud, lui dit le roi, quel est votre avis sur tout cela. » — « Sire, répondit-il, j'aime à croire à l'existence d'un Être au-dessus des rois. » Pour mettre le comble à ses infortunes, quelques propos imprudens le firent enfermer sous le règne de la terreur, et il ne sortit de prison que pour mener jusqu'à sa mort une vie triste, aggravée par la vieillesse et l'indigence. Comme écrivain, il a été trop loué par Fréron, et trop déprisé par Labarpe. Ses *Poésies fugitives*, en 3 vol. in-12, prouvent de la facilité, de l'imagination, quelquefois des graces; mais il ne sait pas s'arrêter quand il le faut : il manque en général de goût, de justesse et de liaison dans ses idées. Il montre un peu trop d'envie de paraître libertin, et surtout plus débauché qu'il ne l'était. On distingua dans le temps son *épître* à Manon, beaucoup trop libre, mais d'une tournure agréable. Ses *Épreuves du Sentiment*, sont une collection d'aventures attendrissantes, où les malheurs de l'amour et des passions sont peints avec vérité, mais presque toujours avec trop d'abondance et d'emphase. Il prodigue les exclamations, les apostrophes, l'ithos, et le pathos. Son drame en vers, du *Comte de Comminge*, est la peinture de ce combat perpétuel entre la nature et la foi,



qui déchire une ame sensible et chrétienne. La scène est à la Trappe; cette pièce ne pouvait être jouée que dans un couvent. Elle le fut néanmoins pendant la révolution; mais elle ne s'est pas soutenue sur le théâtre. Elle ne plut que par la nouveauté du spectacle et du costume religieux qui n'aurait jamais dû paraître sur la scène française. On a de cet écrivain fécond : I. *Coligny*, tragédie en trois actes, 1740, in-8°, nouvelle édition, 1751, in-12; la plus nouvelle édition, 1780, in-8°. II. *Les rêves de la philosophie*, poème, 1743, in-8°. III. *Les Epoux malheureux*, ou *Mémoires de M. et de M*[me] *La Bedoyère*, 2 vol. in-12, 1745, 1749; nouv. édit., 1780, 2 vol. in-12; suite en 2 parties, 1783; nouv. édit., Avignon, 1792, 4 vol. in-12. IV. *Thérèse*, histoire italienne, 1746, 2 vol. in-12. V. *Le Bal de Venise*, 1747, in-12; nouvelle édition, sous le titre : *Amour, ce sont-là de tes jeux!* 1749, in-12. VI. *La mort du maréchal de Saxe*, poème, 1750, in-4°, 1752, in-12, 1759, in-8°. VII. *Les Avantages des beaux-arts*, 1750, in-4°. VIII. *Poésies*, 1751, 3 vol. in-12. IX. *Les Lamentations de Jérémie*, odes sacrées, 1752, in-4°; nouvelle édition in-8°, en 1757, et 1769. X. *Elvire*, poème, Amsterdam, 1763, in-12. XI. *La France sauvée*, poème, 1757, in-4°. XII. *A la nation*, poème, 1762. in-4°. XIII. *Les Amans malheureux*, ou *le comte de Comminge*, drame en 3 actes, en vers, précédé d'un discours, et suivi des Mémoires du comte de Comminge, 1764, in-8°; 2° édit., 1765, in-8°; 3° édit. La Have, 1767; Paris, 1767, in-8°. XIV. *Histoire de l'infortuné comte de Comminge, et d'Adélaïde de Lussan*, 1783, in-8°, Lille, 1793, 2 vol. in-12. XV. *Euphémie* ou *le Triomphe de la Religion*, drame en 3 actes, 1768, in-8°; nouv. édit., 1769, in-8°. XVI. *Mémoires d'Euphémie*, formant la suite du drame, Yverdon, 1769, in-8°. XVII. *Fayel*, ou *Gabrielle de Vergy*, tragédie en 5 actes, en vers, précédée d'une préface sur l'ancienne chevalerie, et suivie d'un précis de l'histoire du châtelain de Fayel, 1770; nouv. édit., 1777, in-8°. XVIII. *Les épreuves du Sentiment*, 1772 1781, 12 vol. in-12, Maëstricht, 1784, 7 vol. in-12. XIX. *Les Délassemens de l'homme sensible*, ou *Anecdotes diverses*, 1783, et années suivantes, 1793, 12 vol. in-12. XX. *Nouvelle historique*, 1774-1784, et années suivantes, Maëstricht, 1784, 3 vol. in-12. XXI. *Mérinval*, drame en 5 actes et en vers, 1774, in-8°. XXII. *Vie de Desrues*, exécuté à Paris le 6 mai 1777, in-12. XXIII. *Œuvres dramatiques*, Amst., 1782, 2 vol. in-12. XXIV. *Les Loisirs utiles*, 2 vol. in-8°, 1793. XXV. *Les Matinées*, 3 vol. in-12, etc. On a publié sous le titre *d'Œuvres complètes*, les Délassemens de l'Homme sensible, les Épreuves du Sentiment, les Nouvelles historiques, et les Œuvres dramatiques, 24 vol. in-12. On a encore donné sous le même titre *d'Œuvres complètes*, Paris, 1803, 12 vol. in-8°, figures, une partie des ouvrages de d'Arnaud; mais aucune de ces éditions ne remplit son titre. Il mourut à Paris le 8 novembre 1805.

ARNAUD (Antoine), général français, né à Grenoble en 1749, fut nommé colonel en 1793, après

la bataille d'Hondtscoote, où il avait été grièvement blessé. Le 5 juin 1800, à la tête de cinq compagnies de son régiment, il chargea l'ennemi qui débouchait de la forêt de Battzheim, et bravant, lui et ses soldats, une bordée de mitraille, tirée presqu'à bout portant, il culbuta trois bataillons autrichiens soutenus d'une compagnie de cavalerie, prit huit canons et leurs caissons, et fit 1200 hommes prisonniers. Le 3 décembre de la même année, il se distingua aussi à la bataille d'Hohenlinden, qui fut décisive. Il fut nommé général de brigade en 1802, après la campagne d'Hanovre, et mourut l'année suivante dans l'île de Zélande, où il était employé.

ARNAUDE DE ROCAS, s'est rendue célèbre pour avoir préféré la mort à l'esclavage. Née en Chypre, elle fut faite prisonnière, après la prise de Nicosie par les Turcs, en 1570. Aussitôt sa beauté la fit destiner pour le sérail, et on l'embarqua sur un vaisseau qui fit voile vers Constantinople. Arnaude se leva pendant la nuit, fit sauter le bâtiment en mettant le feu aux poudres, et périt avec l'équipage.

ARNAUDIN (D'), neveu d'Arnaudin, docteur en théologie et grand approbateur de livres, s'adonna avec ardeur à la littérature. On lui attribue : I. *La Traduction du Traité d'Agrippa, de l'excellence des femmes au-dessus des hommes*, Paris, 1713, in-12. II. *La Réfutation par le raisonnement du livre de l'action de Dieu sur les créatures*, Paris, 1714, in-12. III. *La Vie de D. Pierre Lenain, sous-prieur de la Trappe*, Paris, 1715, in-12. Il fut enlevé aux lettres, à l'âge de 27 à 30 ans.

ARNAULD (ANTOINE), fils aîné d'Antoine Arnauld, conseiller de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Il fut reçu avocat au parlement, et s'y distingua par son éloquence autant que par sa probité. De toutes les causes qu'il plaida, il n'y en eût point de plus célèbre que celle où Henri IV et le duc de Savoie assistèrent. Il s'agissait d'une femme qui accusait un jeune homme du meurtre de son fils; Arnauld, avocat de la mère, gagna sa cause. Son plaidoyer contre les jésuites, en faveur de l'université de Paris, en 1594, lui acquit encore plus de célébrité. Il a été réimprimé en 1717, in-12. Il publia un autre ouvrage contre cette société; il a pour titre : *Le franc et véritable discours du Roi, sur le rétablissement qui lui est demandé par les Jésuites*, in-8°. On a encore de lui l'*Anti-Espagnol*, imprimé dans le recueil des excellens et libres discours sur l'état présent de la France, 1606, in-12, et dans les Mémoires de la Ligue, tome IV, page 230; *la Fleur de Lys*, 1593, in-8°; *la Délivrance de la Bretagne*, et un *Avis au roi Louis XIII, pour bien régner*, 1612, in-12, la 1re et 2e *Philippique*, 1592, in-8°; la 1re *Savoisienne*, Grenoble, 1630, in-8°. Il mourut le 29 décembre 1619, âgé de 59 ans. Il eut de Catherine Marion, 20 enfans, dont 10 morts en bas âge, 4 fils et 6 filles, toutes religieuses. Les jésuites l'accusèrent d'être huguenot. Il est vrai qu'il était fort opposé à la ligue; mais il ne l'était pas moins à la religion prétendue réformée.

ARNAULD D'ANDILLY (ROBERT), fils aîné du précédent, naquit à

Paris en 1588. Il parut de bonne heure à la cour, et y eut des emplois qu'il remplit avec distinction. Il y jouit d'un grand crédit, et n'en fit usage que pour rendre service. Balzac disait de lui « qu'il ne rougissait point des vertus chrétiennes, et ne tirait point vanité des vertus morales. A l'âge de 55 ans, il quitta le monde pour se retirer dans la solitude de Port-Royal des Champs. Il avait épousé la fille du sieur Lefebvre de la Boderie, connu par son ambassade en Angleterre. Il en eut trois fils et cinq filles. Il mourut le 27 septembre 1674, à 86 ans. Son esprit et son corps, conservèrent toute leur vigueur jusqu'à ses derniers instans. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *Traduction des Confessions de Saint Augustin*, 1651, in-8° et in-12. II. *Histoire des Juifs* de Josephe, 1701, 3 vol. in-8°, et 1706, in-12; plus élégante que fidèle au jugement de plusieurs savans, et, en particulier, du P. Gillet, génovéfain, dernier traducteur de cet historien. On estime l'édition d'Amsterdam, 1681, 1 vol. in-fol. avec figures, lorsqu'elle est en grand papier, 1756, 3 vol. in-4°. III. *Des Vies des Saints Pères du désert, et de quelques Saintes*, écrites par les Pères de l'Église, 1668 et 1680, 3 vol. in-8°. IV. *L'Échelle Sainte de Saint Jean Climaque; Traité du mépris du Monde*, par Saint Eucher; du *Pré spirituel* de J. Moschus. V. Des *Œuvres de Sainte Thérèse*, in-4°, 1670. VI. De celles du B. Jean d'Avila, in-fol. VII. *Mémoires de sa vie écrits par lui-même*, publiés par l'abbé Goujet, in-12, imprimés en 1734, pleins de candeur et de vérité. VIII. *Poëme sur la vie de Jésus-Christ*, petit in-12. IX. *Œuvres Chrétiennes en vers*; et plusieurs autres ouvrages. Ce qu'il a traduit du latin est plus exact que les versions qu'il a faites sur le grec.

ARNAULD (Henri), frère du précédent, naquit à Paris en 1597, et fit paraître de bonne heure le mérite qui distinguait si éminemment la famille des Arnauld. Après la mort de Gournay, évêque de Toul, le chapitre de cette ville élut unanimement pour son successeur l'abbé Arnauld, alors doyen de cette église. Le roi lui confirma cette nomination, à la prière du fameux père Joseph, capucin; mais les querelles que le droit d'élection occasionna l'empêchèrent de l'accepter. En 1645, il fut envoyé extraordinaire de France à Rome, pour calmer les contestations survenues entre les Barberins et Innocent X. L'abbé Arnauld montra beaucoup de zèle pour l'intérêt de sa patrie et pour ceux des Barberins. Cette maison fit frapper une médaille en son honneur, et lui éleva une statue avec ce vers, que Fortunat avait composé pour Saint Grégoire de Tours :

Arpibus Arvernis veniens Mons altior ipsis.

Les Barberins faisaient allusion aux armes et à la patrie des Arnauld, qui étaient d'Auvergne, et portaient pour armes une montagne. L'abbé Arnauld, de retour en France, fut fait évêque d'Angers, l'an 1649. Il ne quitta qu'une seule fois son diocèse, et ce fut pour convertir le prince de Tarente, et pour le réconcilier avec le duc de la Trémouille son père. La ville d'Angers s'étant révoltée en 1652, ce prélat calma la reine-mère qui s'avançait pour l'en punir, et lui dit un jour en la communiant : « Recevez, madame, votre Dieu, qui a pardonné à ses

ennemis en mourant sur la croix.» Cette morale était autant dans son cœur que sur ses lèvres. On disait de lui : « que le meilleur titre pour en obtenir des graces était de l'avoir offensé. » Il avait une liste de ceux qui lui avaient rendu de mauvais offices, et il ne la consultait que pour leur en rendre de bons. Il était le père des pauvres et le consolateur des affligés. La prière, la lecture, les affaires de son diocèse occupaient tout son temps. Quelqu'un lui représentant qu'il devait prendre un jour de la semaine pour se délasser, il lui dit : « Oui, je le veux bien, pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas évêque. » Il fut fidèle au roi dans la guerre des princes, il signa le formulaire, après l'avoir d'abord refusé, et fit sa paix, par ce moyen, avec Clément IX. Il mourut à Angers le 8 juin 1694, à l'âge de 95 ans, et encore trop tôt pour son diocèse, qui l'honora comme un Saint, le pleura comme le meilleur des évêques, et dans son pieux enthousiasme se disputa les moindres choses qui lui avaient servi. Ses *Négociations à la cour de Rome et en différentes cours d'Italie*, ont été publiées à Paris par Burtin, en 5 vol. in-12, long-temps après sa mort, en 1748. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses, et des particularités intéressantes racontées dans le style qui était commun à tous les Arnauld. On les trouve manuscrites dans la bibliothèque de Lyon, où le P. de La Chaise, jésuite et confesseur de Louis XIV, les envoya.

ARNAULD (ANTOINE), frère des précédens, né à Paris le 6 février 1612, montra de bonne heure son génie. Etant encore enfant, il barbouillait du papier à la campagne dans le cabinet du cardinal du Perron, à qui il demanda une plume. « Qu'en voulez-vous faire, lui dit le cardinal ? Écrire comme vous contre les huguenots.—C'est très-bien, lui répondit du Perron ; je suis vieux, et j'ai besoin d'un substitut. Je vous la donne donc comme le berger Damétas remit, en mourant, son chalumeau au petit Coridon. » Arnauld fit ses humanités et sa philosophie aux colléges de Calvi et de Lisieux avec beaucoup de succès. Il prit ensuite des leçons de théologie sous Lescot, qui dictait le traité de la grace, et s'éleva contre son professeur. Dans son *acte de tentative*, soutenu en 1635, il mit en thèse des sentimens sur la grace, entièrement opposés à ceux qu'on lui avait dictés ; mais l'éloquence et la force avec laquelle il se défendit, prouvèrent que le disciple pouvait se passer de son maître. Il prit le bonnet de docteur en Sorbonne en 1641, et, en prêtant le serment ordinaire dans l'église de Notre-Dame, sur l'autel des martyrs, il jura « de défendre la vérité jusqu'à l'effusion de son sang » ; promesse que font depuis tous les docteurs. Deux ans après, il publia, avec l'approbation de la province ecclésiastique d'Auch en corps, de plusieurs évêques, et de vingt-quatre docteurs de Sorbonne, son livre *De la fréquente communion*, auquel il aurait pu donner un titre tout opposé. Ce traité fut vivement attaqué par ceux contre lesquels il paraissait être écrit ; mais il fut défendu encore plus vivement. Madame de Sévigné parle d'un écrivain qui avait entrepris de prouver que cet écrit renfermait 32 hérésies. Les disputes sur la grace donnèrent bien-

tôt occasion à Arnauld de déployer son éloquence sur une autre matière. Un prêtre de Saint-Sulpice ayant refusé l'absolution au duc de Liancourt, parce qu'on disait qu'il ne croyait pas que les cinq propositions de Jansénius fussent dans le gros livre de cet évêque d'Ypres, Arnauld écrivit deux lettres à cette occasion. On en tira deux propositions, qui furent censurées par la Sorbonne en 1656. La première, qu'on appelait de droit, était ainsi conçue : « Les Pères nous montrent un juste en la personne de Saint Pierre, à qui la grace, sans laquelle on ne peut rien, a manqué dans une occasion où l'on ne saurait dire qu'il n'ait point péché. » La seconde, qu'on appelait de fait : « On peut douter que les cinq propositions condamnées par Innocent X et par Alexandre VII, comme étant de Jansénius, évêque d'Ypres, soient dans le livre de cet auteur. » — Arnauld, n'ayant pas voulu souscrire à la censure, fut exclus de la faculté. Quelque temps auparavant, il avait pris le parti de la retraite. Il s'y ensevelit plus profondément depuis cette disgrace, et n'en sortit qu'à la paix de Clément IX en 1668. L'archevêque de Sens, et l'évêque de Châlons, médiateurs de cet accommodement, présentèrent le docteur Arnauld au nonce. Ce prélat le reçut avec la plus grande distinction, et lui dit : « qu'il ne pouvait mieux employer sa plume d'or qu'à défendre l'Eglise. » Louis XIV, instruit de cette visite, voulut voir aussi le savant théologien qui lui fut présenté par Pomponne son neveu. « J'ai été bien aise, lui dit ce prince, de voir un homme de votre mérite, et je souhaite que vous employiez vos grands talens à la défense de la religion. » Toute la cour l'accueillit comme le méritaient sa réputation et ses ouvrages. *Monsieur*, frère du roi, étant survenu, s'avança et dit : « Il faut bien faire quelques pas pour voir un homme si rare. » Arnauld travailla dès-lors à tourner contre les calvinistes les armes dont il s'était servi contre ses adversaires. Il donna *la Perpétuité de la Foi*, 1672, 1713; *le Renversement de la morale de Jésus-Christ par les Calvinistes*, 5 vol. in-4°, et plusieurs autres ouvrages de controverse, qui le firent redouter des protestans. Il semblait que la tranquillité fût revenue pour toujours; mais la démangeaison de dogmatiser dans les uns, et l'ardeur de s'opposer aux dogmatisans dans les autres, troublèrent bientôt ce calme passager. Arnauld devenu suspect par les visites nombreuses qu'il recevait, et cru dangereux par Louis XIV, se cacha pendant quelque temps. C'est alors que quelqu'un dit devant Boileau que le roi faisait chercher le docteur pour le faire arrêter. « Le roi, répondit le poète, est trop heureux pour le trouver. » — Arnauld, craignant d'être enveloppé par l'orage qui grondait sur sa tête, s'exila de sa patrie en 1679, et se retira dans les Pays-Bas. A peine s'était-il établi à Bruxelles, que le marquis de Grana, qui desirait de connaître un tel homme, le fit assurer de sa protection. Arnauld ne refusa point d'être appuyé par ce seigneur; mais il le fit prier de le laisser dans sa paisible obscurité, et de ne point l'obliger de voir le gouverneur des Pays-Bas espagnols, pendant que l'Espagne était en guerre avec la France. Le marquis de Grana approuva cette

délicatesse. *Son Apologie du clergé de France et des catholiques d'Angleterre*, contre le ministre Jurieu, Liége, 1681, 2 vol. in-12 (*voyez* Oatès), fruit de sa retraite, souleva la bile du prophète protestant. Cet écrivain lança un libelle, intitulé l'*Esprit de M. Arnauld*, rempli de calomnies contre ce docteur, qui ne daigna pas y répondre, mais qui n'y fut pas moins sensible. Le père Simon doute que ce recueil d'infamies ait été fait par Jurieu. Il pense qu'il a été composé à Paris, et qu'on en a fait passer le manuscrit à Jurieu, qui l'a arrangé à sa manière. Quelqu'un a comparé cette satire publiée en 1684, in-12, et condamnée par les États de Hollande, à ces vaisseaux qui, par le conseil d'Annibal, furent pourvus de pots de terre, remplis de serpens. Une nouvelle querelle l'occupa bientôt. Le P. Malebranche, qui avait embrassé des sentimens différens sur la grace, les developpa dans un *Traité*, et le fit parvenir à Arnauld, qu'il regardait comme son maître. Ce docteur, sans répondre à Malebranche, voulut arrêter l'impression de son livre; mais n'ayant pu en venir à bout, il ne pensa plus qu'à lui déclarer la guerre. Il fit le premier acte d'hostilité en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part et d'autre, assaisonnés d'expressions piquantes et de reproches très-vifs. Arnauld n'attaquait pas le *Traité de la Nature et de la Grace;* mais l'opinion *que l'on voit tout en Dieu*, exposée dans la *Recherche de la vérité*, qu'il avait lui-même vantée autrefois. Il intitula son ouvrage, *Des vraies et des fausses idées*. Il prenait ce chemin, qui n'était pas le plus court, pour apprendre, disait-il, à Malebranche, à se défier de ses plus chères spéculations métaphysiques, et le préparer par-là à se laisser plus aisément désabuser sur la grace. Malebranche se plaignit de ce qu'une matière, dont il n'était nullement question, avait été malignement choisie, parce qu'elle était la plus métaphysique et par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart des lecteurs. Arnauld en vint à des accusations certainement insoutenables : « Que son adversaire met une étendue matérielle en Dieu, et veut artificieusement insinuer des dogmes qui corrompent la pureté de la religion. » Arnauld aimait la controverse, et Malebranche la paix. Le premier avait un parti nombreux, qui chantait victoire pour son chef dès qu'il paraissait dans la lice. Cette dispute dura jusqu'à la mort d'Arnauld, arrivée à Broxelles le 5 août 1694; il y fut enterré dans le chœur de la paroisse Sainte-Catherine. Grosley de Troyes légua par testament 600 fr. pour concourir à la confection du monument qu'on érigerait à Arnauld, soit à Paris, soit à Bruxelles. Il est étonnant que Bayle ait pu écrire dans son *Dictionnaire*, article Arnauld, qu'on ne sait où il mourut et où il fut inhumé. Malebranche lui avait déclaré « qu'il était las de donner au monde un spectacle, et de remplir le *Journal des Savans*, de leurs pauvretés réciproques. » Les partisans de Jansénius perdirent le plus habile défenseur qu'ils aient jamais eu, et les jésuites leur plus ardent adversaire. Son cœur fut porté à Port-Royal, puis transféré à Palaiseau. Les poètes les plus illustres, entre autres, Santeuil et Boileau, lui firent des épita-

phes, chacun dans leur langue favorite. Boileau, dans cette occasion, ne craignit pas de déplaire aux ennemis de Port-Royal : on ne sera peut-être pas fâché de la retrouver ici :

Au pied de cet autel de structure grossière,
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit ;
Arnauld qui sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Église, a dans l'église même
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
Plein d'un feu qu'en son cœur souffla l'esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin,
De tous ces faux docteurs confondit la morale ;
Mais, pour fruit de son zèle, on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par la noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté ;
Et même par la mort leur fureur mal éteinte
N'en eût jamais laissé les cendres en repos,
Si Dieu lui-même, ici, de son ouaille sainte,
A ces loups dévorans n'avait caché les os.

Il est à remarquer que Racine osa seul se trouver à son convoi. Voici l'épitaphe de Santeuil :

Per quem religio stetit inconcussa, fidesque,
Magnanimus et pietas et constans regula veri
Contemplare virum ; se totam agnoscit in illo
Rugis pulchra suis patrum rediviva vetustas.

Elle attira au poëte des persécutions et des satires. Personne n'était né avec un esprit plus philosophique, dit un écrivain célèbre ; mais sa philosophie fut corrompue par la faction qui l'entraîna. Cette faction, aussi illustre que dangereuse, plongea pendant 60 ans dans des controverses, toujours longues et souvent inutiles, et dans les malheurs attachés à l'opiniâtreté, un esprit fait pour éclairer les hommes. Nicole, son compagnon d'armes, né avec un caractère plus doux et plus accommodant, lui représentant qu'il était las de se battre la plume à la main, et qu'il voulait se reposer. « Vous reposer ! lui répond impétueusement Arnauld : Eh ! n'avez-vous pas pour vous reposer l'éternité entière ? » Il vécut jusqu'à 82 ans dans une retraite, ignoré, inconnu, sans fortune, même sans domestique, lui dont le neveu avait été ministre d'état, lui qui aurait pu être cardinal ! et cela pour des opinions qu'il ne croyait pas lui-même. Le plaisir d'être chef de parti lui tint lieu de tout. Il avait si grande peur d'être reconnu en Flandre, et qu'on exigeât de lui une soumission parfaite aux décrets de l'Église, que sentant approcher sa dernière heure, il aima mieux expirer entre les bras du père Quesnel, son disciple, qui lui administra le viatique et l'extrême-onction, quoiqu'il n'en eût pas les pouvoirs, que d'appeler un prêtre approuvé de l'ordinaire. Il donna, jusqu'au dernier moment l'exemple d'une ame forte, inébranlable, et supérieure à la mauvaise fortune. Son extérieur n'annonçait point ce qu'il était. Il avait le corps petit et la tête fort grosse. Les traits de son visage auraient annoncé la stupidité plutôt que l'esprit, si la vivacité de ses yeux n'avait parlé en faveur de son génie. Il s'exprimait d'un ton fort haut lorsqu'il soutenait ses opinions. Il était cependant plus modeste que ses ennemis n'ont voulu le faire croire. Son frère, l'évêque d'Angers, l'ayant invité à le venir voir, il se trouva dans une voiture publique où l'on parlait du livre de la *Perpétuité de la Foi.* On le vantait beaucoup : le docteur lui seul le dépréciа. Quelqu'un indigné lui dit, « C'est bien à vous de vous ériger en censeur du grand Arnauld ! Et que trouvez-vous à blâmer dans son livre ? — Beaucoup de choses, répondit Arnauld. On a manqué tel et tel endroit : on eût dû mettre plus d'ordre, pousser davantage le raisonnement. » Il parla de tout en maître, et cependant personne ne fut désabusé. Le carrosse de son frère étant ve-

au le prendre à quelques lieues d'Angers, on reconnut que le censeur d'Arnauld était Arnauld lui-même. Toujours occupé de ses études, il avait très-peu l'usage du monde. Lorsqu'il fut question de le présenter à Louis XIV après la paix de Clément IX, il alla trouver Brienne de l'Oratoire, fils du ministre, et qui avait été ministre lui-même. Arnauld lui confia son ignorance extrême des usages de la cour, et le pria de le mettre en état de paraître décemment. Brienne se mettant sur un fauteuil : « Supposez, lui dit-il, que je sois le roi et que vous ayez à me haranguer. » Arnauld trouva l'expédient très-bon ; il ôte son chapeau et fait un discours. « Fort bien ! reprit Brienne. Voilà tout ce que vous avez à dire. » Le compliment impromptu est mis par écrit, et ce fut celui-là même qu'Arnauld fit au roi. On a de cet homme illustre ou de ses disciples, mais sous son nom, environ cent quarante volumes en différens formats, dont on a donné un recueil complet en 42 et 45 vol. in-4°, à Lausanne; Paris, en 1775-1779. On peut les diviser en cinq classes ; la première composée des livres de belles-lettres et de philosophie : I. *Grammaire générale et raisonnée*, faite avec Lancelot, publiée de nouveau sous ce titre : *Grammaire générale et raisonnée, contenant les fondemens de l'art de parler, etc.*, par MM. de Port-Royal, nouvelle édition, augmentée des notes de Duclos, de l'Académie française, et d'un supplément par M. l'abbé Froment, in-12, 1756, ouvrage fondamental et qui est la clef de toutes les langues. La première édition parut en 1660. Arnauld y travailla avec le laborieux Lancelot. II. *Élémens de Géométrie*. III. *L'Art de penser*, avec Nicole, livre excellent. La plupart des bons professeurs modernes y ont pris leur logique : ils ne pouvaient la puiser dans une meilleure source. Si Arnauld avait écrit de nos jours, il aurait encore rendu son livre plus court. Il n'y a fait entrer certaines matières qu'il aurait exclues aujourd'hui, que pour ménager les partisans de l'ancienne barbarie scolastique. Il est vrai qu'il fait assez sentir le cas qu'il faisait de ces sottises, jouées peu de temps après sur le théâtre par l'inimitable Molière. IV. *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*, Paris, en 1695, in-12, adressées au cardinal Dubois. V. *Objections sur les Méditations de Descartes*. VI. *Le Traité des vraies et des fausses idées*, Cologne, en 1683. La seconde classe est composée des ouvrages sur les matières de la grace, dont on trouve une liste fort longue dans le dictionnaire de Moréri. Le principal est intitulé : *Réflexions philosophiques et théologiques sur le Traité de la nature et de la grace*. Il est dirigé contre Malebranche. La plupart des autres ne roulent que sur des disputes particulières, si l'on en excepte la *Traduction*, des livres de Saint Augustin, *de la Correction, de la Grace*, 1647, in-8°, etc. La troisième, des livres de controverse contre les calvinistes : I. *La Perpétuité de la Foi*, 1672-1713, 3 vol. in-4°, ouvrage auquel il avait eu beaucoup de part, et qu'il publia sous son nom, comme Nicole, qui en était le principal auteur l'avait desiré. Clément IX, à qui il fut dédié, Clément X et Innocent XI lui firent écrire des lettres de remercîment. II. *Le*

Renversement de la morale de Jésus-Christ par les calvinistes, en 1672, in-4°. III. *L'Impiété de la Morale des calvinistes*, en 1675. IV. *L'Apologie pour les catholiques*, en 1681, 2 vol. in-12. V. *Les calvinistes convaincus de dogmes impies sur la morale*. VI. *Le prince d'Orange, nouvel Absalon, nouvel Hérode, nouveau Cromwell;* véritable portrait de Guillaume-Henri de Nassau, 1689, in-8°. L'auteur du *Siècle de Louis XIV*, prétend que ce livre n'est pas d'Arnauld, parce que le style du titre ressemble à celui du P. Garasse. Cet ouvrage a pourtant toujours passé pour être de lui : on dit même que Louis XIV ordonna qu'on le fit imprimer et qu'on en envoyât des exemplaires dans toutes les cours de l'Europe. La quatrième : des écrits contre les jésuites, parmi lesquels on distingue la *Morale pratique des jésuites*, en 8 vol. in-12, 1669, qui sont presque tous d'Arnauld, à l'exception du premier et d'une partie du second, qui sont de Cambout de Pont-Château. Il y a dans cet ouvrage bien des choses vraies, quelques-unes exagérées et quelques autres altérées. On peut mettre dans cette quatrième classe tous les écrits contre la morale relâchée, dont il était l'un des plus ardens ennemis. La cinquième partie comprend les écrits sur l'Écriture sainte : I. *Histoire et concorde évangélique*, en latin, 1653, in-12. II. *La Traduction du Missel* en langue vulgaire, autorisée par l'Écriture sainte et par les Pères, faite avec de Voisin. III. *Défense du Nouveau Testament de Mons*, 1668, in-12, contre les Sermons de Maimbourg, avec Nicole, et quelques autres écrits sur la même matière, etc., etc. On a imprimé après sa mort 9 vol. de *Lettres*, qui peuvent servir à ceux qui voudront écrire sa vie. Le P. Quesnel en publia une avec des pièces relatives et des écrits posthumes. On trouve dans le 3° vol. des *Lettres* d'Arnaud une réponse aux reproches qu'on lui avait faits de se servir de termes injurieux contre ses adversaires. Elle a pour titre : *Dissertation sur la Méthode des Géomètres, pour la justification de ceux qui, en de certaines rencontres, emploient en écrivant, des termes que le monde estime durs*. Il veut y prouver, par l'Écriture et par les Pères, qu'il est permis de combattre ses adversaires avec des traits vifs, forts et piquans. Son style se ressentait de cette morale : il était plein de chaleur et d'énergie ; et cette énergie serait plus frappante s'il avait eu l'art de se resserrer. « Arnauld, dit l'abbé Bossut, était né avec une grande éloquence ; mais il n'en réglait pas assez les mouvemens. Les négligences de la diction, le ton pesant et dogmatique, nuisirent quelquefois à la force de sa logique ; et, dans les premières disputes qui le signalèrent, il eut besoin que Pascal fît valoir ses raisons par les charmes de l'expression et par le piquant de la plaisanterie. Il n'eut pas, comme cet écrivain inimitable, l'art de se resserrer et d'être précis sans cesser d'être éloquent. On lui demandait ce qu'il fallait faire pour se former un bon style ? « Lisez Cicéron, répondit-il. — Il ne s'agit pas, lui répliqua-t-on, d'écrire en latin, mais en français. — En ce cas, reprit le docteur, lisez Cicéron. » Pendant sa vie, Arnauld

avait joui d'un grand crédit à Rome, ses adversaires ne purent faire mettre à l'*index* sa *Morale pratique*, quoiqu'ils se fussent donné beaucoup de mouvement pour en venir à bout. On rapporte qu'un des plus célèbres professeurs du collége de la Sapience ayant appris la mort d'Arnauld, la veille du jour où il devait prononcer un discours latin d'apparat, que devaient entendre les personnages les plus distingués de Rome, consacra sa harangue toute entière à l'éloge de ce savant docteur, déplora sa perte comme irréparable pour l'Église, et le regarda comme supérieur à tous les écrivains anciens et modernes.

ARNAULD (Antoine), abbé de Chaumes, fils aîné de Robert Arnauld d'Andilly, passa quelques années dans le service. Il se retira depuis auprès de son oncle, l'évêque d'Angers, et mourut en 1698. Il a laissé des *Mémoires*, 1756, en 3 parties in-8°, publiées par le P. Pingré.

ARNAULD, marquis de Pomponne, et ARNAULD, abbé de Pomponne. *Voyez* Pomponne.

ARNAULD (Marie-Angélique de Sainte-Magdelaine), sœur d'Antoine Arnauld, née en 1591, religieuse à 8 ans, et, contre le règlement, nommée abbesse de Port-Royal-des-Champs à 11 ans, mit la réforme dans son abbaye à 17. Elle fit revivre dans cette maison l'esprit de Saint Bernard. La réforme de l'abbaye de Maubuisson, gouvernée par la sœur Gabrielle d'Estrées, lui causa bien des sollicitudes. Elle transféra ensuite son monastère des Champs à Paris, et obtint du roi que l'abbesse serait élective et triennale. Elle mourut en 1661, également célèbre par sa vertu, par son esprit et son savoir. — Sa sœur, la mère Jeanne-Catherine-Agnès-de-Saint-Paul, publia deux livres, l'un intitulé : *L'Image d'une Religieuse parfaite et d'une imparfaite*, Paris, 1665, in-12; et l'autre, *Le Chapelet secret du Saint Sacrement*, 1663, in-12, supprimé à Rome, pour que les gens peu instruits n'en abusassent point. Il ne fut pourtant pas censuré. La mère Agnès mourut en 1671, Elle a aussi travaille aux *Constitutions de Port-Royal*, 1721, in-12. Elles étaient six sœurs religieuses dans le même monastère, toutes fortement occupées des disputes sur la grace. — Leur nièce, la mère Angélique-de-Saint-Jean, Arnauld, seconde fille d'Arnauld d'Andilly, religieuse comme elles de Port-Royal, et pendant vingt ans maîtresse des novices, et ensuite abbesse, naquit en 1624, et mourut en 1684. Elle avait composé les *Mémoires pour servir à la Vie de la mère Marie-Angélique Arnauld-de-Sainte-Madeleine, réformatrice de Port-Royal*, publiés en 1737, in-12. Dom Clémencet a publié ses *Conférences* en 1760, 3 vol. in-12.

ARNAULT de Nobleville (L. Daniel), médecin, né à Orléans le 24 décembre 1701, mort le 1er mars 1778, a publié les ouvrages suivans : I. *Manuel des dames de charité*, Orléans, 1747, in-12; Paris, 1755, 1758, 1766, in-12. C'est un recueil de formules et de médicamens faciles à préparer, qu'il a fait à l'usage des personnes charitables qui distribuent les remèdes aux pauvres dans les villes et les campagnes. II. *Ædologie, ou Traité du Rossignol franc ou chanteur, contenant la ma-*

nière de le prendre au filet, de le nourrir facilement en cage, et d'en avoir le chant pendant toute l'année, Paris, 1751, in-12. III. *Histoire naturelle des animaux, pour servir de continuation à la matière médicale de Geoffroy*, Paris, 1756, 6 vol. in-12. Il eut pour colloborateur, pour cet ouvrage et pour le suivant, un nommé Salerne. IV. *Description abrégée des plantes usuelles, employées dans le Manuel des dames de charité*, 1767, in-12. V. *Cours de Médecine pratique*, Paris, 1769, in-12. Cet ouvrage est tiré des Leçons de Ferrein. —Un autre ARNAULT de la Borie (François), né en 1507 à Périgueux, fut successivement archidiacre, et chancelier de l'Université de Bordeaux. Il est auteur des *Antiquités du Périgord*, 1577; d'une traduction du *Traité des démons de Jean Maldonat*, et d'un ouvrage intitulé *l'Anti-Drusac*, Toulouse, 1564.

ARNAULT (Henri), de Zwol en Hollande, naquit vers la fin du 14e siècle. Il s'attacha à la médecine et aux mathématiques, prit ses grades à l'Académie de Marseille, et vint s'établir à Dijon où il mourut en 1460. Il y a un manuscrit de ce médecin dans la bibliothèque du Roi, coté n° 7295, intitulé *Libri duo de motibus planetarum*. On voit à la tête de l'ouvrage la note suivante, écrite d'une main étrangère : *Magister Henricus Arnault, medicus Alemannus de Zwolis, qui olim Divioni domicilium egit, superiorem litteram scripsit, et hunc librum suo labore compilavit, clarus scientiâ horologiorum; qui in æde beati Stephani Divionensis sepultus, plurimam laudis sibi reliquit anno* 1460.

ARND (Jean), Arndtius, ou Arndius, un des mystiques de la religion réformée, naquit à Ballenstædt dans le duché d'Anhalt, en 1555. Il étudia d'abord en médecine; mais ayant été atteint d'une maladie dangereuse, il fit vœu de s'appliquer à la théologie, s'il guérissait. Il fut successivement ministre en son pays, à Quedlimbourg et à Brunswick. Les persécutions qu'il essuya, les erreurs qu'on lui attribua, l'obligèrent de se retirer à Isleb. Georges, duc de Lunebourg, l'en tira trois ans après, en 1611, pour lui donner la surintendance de toutes les églises de son duché. Il mourut en 1621. On a de lui un ouvrage célèbre, intitulé *Du vrai christianisme*, traduit en latin, Londres, 1708, 2 vol. in-8°. et en français par Samuel de Beauval. Il veut y prouver que « le dérèglement des mœurs qui régnaient alors parmi les protestans, ne venait que de ce qu'ils rejetaient les bonnes œuvres, et qu'ils se contentaient d'une foi stérile. » Il avait beaucoup lu, beaucoup médité Taulère, Thomas à Kempis, Saint Bernard, et les autres auteurs ascétiques. Luc Osiander, théologien de Tubinge, l'attaqua avec vivacité dans son *Judicium theologicum*.

ARND (Christian), naquit en 1623, fit ses études dans différentes Universités de Hollande et d'Allemagne, et mourut à Rostock en 1683, où il était professeur de logique. Il a laissé : I. *Discursus politicus de principiis constituentibus et conservantibus rempublicam*, Rostock, 1651. II. *Dissertatio de philosophiâ veterum*, ibid.,

1650, in-4°. III. *De vero usu logices in Theologiâ*, ibid., 1650.

ARND ou Arndius (Josué), né en 1626, professeur de logique à Rostock, où il avait succédé à son frère Christian, prédicateur de la cour, et conseiller ecclésiastique du duc de Mecklembourg, mourut à Gustrou, lieu de sa naissance, le 5 avril 1685, à 61 ans. On a de lui: I. *Miscellanea sacra*, 1648, in-8°. II. *L'Anti-Vallembourg*, Gustrou, 1664, in-4°. III. *Clavis antiquitatum judaicarum*, Leipsick, 1707, in-4°. IV. *Lexicon antiquitatum Ecclesiasticarum*, Greifsswald, 1667, 1669, in-4°. V. *Genealogia Scaligerorum*, Copenhague, 1648. VI. *Trutina statuum Europæ, ducis de Rohan*, Gustrou, 1665, in-8°. VII. *Laniena Sabaudica*, Rostock, 1655, in-4°. VIII. *Exercit, de Claudii Salmasii erroribus in theologiâ*, Witeb, 1651, in-4°. IX. *Observat, ad franc. Vavassoris librum de formâ Christi*, Rostock, 1666, in-8°. On a de plus des *Poésies latines*, et une *Traduction*, dans la même langue, *de l'histoire de Wallenstein*. — Son fils Charles, professeur de poésie et d'hébreu dans l'Académie de Melchin, est mort en 1721, et a laissé plusieurs ouvrages; les principaux sont: I. *Schediasma bibliothecæ græcæ difficilioris*, Rostock, 1702, in-4°. II. *Schediasma de Phalaride*, ibid. III. *Systema litterarium*, Rostock, 1714, in-4°. IV. *Bibliotheca-Politico-Heraldica*, 1705, in-8°. V. *Trois Dissertations philologiques*, Rostock, 1714, in-4°. On trouve aussi plusieurs morceaux de lui dans les *Miscellanea* de Leipsick. Il a également écrit la *Vie* de son père. — Arnd (Godefroy), a publié une *Chronique de la Livonie*, en allemand, Hall, 1747 et 1753.

ARNE (Thomas-Augustin), musicien anglais, né en 1710. Son père était tapissier dans Covent-Garden. Il destinait son fils au barreau, et l'avait fait élever au collége d'Eaton; mais la musique avait pour lui plus d'attrait que l'étude des lois, et il abandonna Thémis pour l'archet. Ses progrès furent si rapides, que bientôt on lui proposa la direction du théâtre de Drury-Lane. En 1733, il composa *la musique de Rosamonde*, opéra d'Addison, qui eut peu de succès; mais, en 1738, il se fit une grande réputation par le *Comus* de Milton, et ensuite, le *Masque d'Alfred* de Mallet, dans lequel il composa le chant de *Rule, Britannia*, (Triomphe, Angleterre), qui est exécuté dans toutes les occasions où l'on veut célébrer quelqu'événement honorable pour la nation, ou exciter le patriostisme national. En 1759, l'université d'Oxford le proclama publiquemeut docteur en musique. Il a composé aussi un grand nombre de *Chants nationaux et populaires*. Il mourut en 1778, âgé de 68 ans.

ARNEMAN, médecin allemand très-distingué, et auteur de plusieurs excellens ouvrages, est mort suicide, dans un village voisin de Hambourg, en juillet 1806. Le dérangement de ses affaires l'avait obligé, deux ans auparavant, de quitter l'université de Gottingue, où il était professeur.

ARNGRIMUS. *Voyez* Jonas.

ARNHEIM ou Arnim (Jean-Georges d'), général saxon, né en 1581, dans l'Uckermark. Il se

trouvait, en 1626, au service de l'empereur d'Allemagne, où Wallenstein le prit en amitié, et le fit feld-maréchal. Peu de temps après, il quitta le service de l'empereur, et prit le commandement des Saxons, qui combattaient sous Gustave Adolphe. Il remporta beaucoup d'avantages sur les ennemis; mais on l'accusa de n'avoir pas fait son devoir dans plusieurs rencontres, et d'avoir favorisé l'ennemi, par suite du ressentiment qu'il avait contre le roi, qui lui avait fait quelques reproches sur sa conduite. Enfin, après la paix de Prague, en 1636, il se retira du service, et alla demeurer dans l'Uckermark. Là, il fut arrêté par les ordres du roi de Suède, sous prétexte d'avoir tramé quelques projets contre la couronne, et fut transféré à Stockholm. Mais il trouva occasion de s'échapper, revint en Allemagne, et reprit du service auprès de l'électeur de Saxe, qui était alors l'allié de l'empereur. Arnheim s'occupait à lever une nouvelle armée, lorsqu'il mourut le 18 avril 1641, âgé de 60 ans. Il fut intrépide, actif, politique profond, et citoyen vertueux. Comme il était fort sobre, ce qui était une chose rare parmi les généraux de ce temps, on l'appelait *le capucin luthérien*.

ARNIGIO (Barthélemi), né à Brescia, en Italie, en 1523, d'un maréchal, fut un des plus célèbres littérateurs de son temps. Il avait exercé jusqu'à 18 ans le métier de son père. Il le quitta pour se livrer avec passion à l'étude, et devint bientôt un poete agréable et un médecin renommé. Cependant on raconte qu'étant à Brescia il y exerça la médecine avec si peu de succès, qu'il faillit être lapidé de ceux qui imploraient son secours. Abandonnant alors la médecine qu'il avait exercée plutôt par nécessité que par goût, il se livra entièrement aux lettres. Parmi ses poésies, les Italiens ont distingué les *Veillées* et la *Médecine d'Amour*, Brescia, 1577, in-4°. Elles ont été traduites en français, Troyes, 1608, in-12. C'est l'un des premiers physiciens qui se soit appliqué à la météorologie, science ignorée de son temps. Les *Observations météorologiques* d'Arnigio parurent en 1568, Brescia, in-8°. Il est mort en 1577. La plus rare de toutes les pièces d'Arnigio est celle qui a pour titre : *Lettera sopra un sonetto del Petrarca*, in Brescia, 1565, in-8°. Les autres ouvrages imprimés sont : *Le Rime*, Venise, 1555, in-8°. *Lettera, Rime, ed Orazione*, 1558, in-4°. *Dieci Veglie degli ammendati costumi dell' umana vita*, Brescia, 1577, in-4°, ouvrage de morale fort estimé.

ARNISOEUS (Henningus), naquit à Halberstadt, et mourut en 1633. Il professa la médecine dans l'université de Helmstadt, et voyagea en France et en Angleterre. Le roi de Danemarck l'appela à sa cour, et le fit son conseiller et son médecin. On a de lui plusieurs ouvrages de politique, de jurisprudence et de médecine : I. *De auctoritate principum in populum semper inviolabili*, Francfort, 1612, in-4°. Il y soutient que le peuple ne peut, en aucun cas, porter atteinte à l'autorité du prince. II. *De jure majestatis*, 1635, in-4°. III. *De jure connubiorum*, 1636, in-4°. *De subjectione et exemptione clerico-*

rum, 1612, in-4°. V. *Lectiones politicæ*, in-4°, VI. *De lue Venereâ*, Oppenheim, 1610, in-4°. VII. *Observationes anatomicæ*, Francfort, 1610, in-4°. Helmstadt, 1618, in-4°. Ces ouvrages sont très-peu connus aujourd'hui.

ARNKIEL (Trogillus), savant dans les antiquités du nord, mourut en 1713. Il a publié : I. *la Religion des Cimbres payens*, en allemand, dont la dernière édition est de Hambourg, 1733, in-4°. II. *Histoire de la conversion des peuples du nord, accompagnée d'un tableau de leurs mœurs* (en allemand). III. Un traité *De philosophiâ et Scholâ Epicuri*, Kiel, 1671, in-4°; et un grand nombre d'ouvrages de controverse et de piété. — Arnkiel, son fils, bourguemestre d'Appenrade, dans le Holstein, est auteur d'une *Histoire de l'établissement du christianisme dans le nord*, Gluckstadt, 1712, in-4°. Cet ouvrage est très-intéressant.

ARNOBE l'ancien (Arnobius Afer), enseigna la rhétorique à Sicca, sa patrie, en Afrique. Lactance fut son disciple. Dans le 3e siècle, il se fit chrétien sous l'empire de Dioclétien, et signala son entrée dans la religion par ses *Livres contre les Gentils*, Rome, 1542, in-folio. Il y a une édition de Plantin, Anvers, 1582, avec les notes de Théodore Cantérius; et la meilleure et la plus ample de ces éditions est celle qui fut publiée à Leyde en 1651, in-4°, chez Jean Le Maire, et réimprimée en 1657, Amsterdam, 1652, in-4. Il n'était pas encore baptisé lorsqu'il composa cet ouvrage, et ne pouvant pas être parfaitement instruit de nos mystères, il lui échappa quelques méprises relevées par le P. Pétau. Il attaque avec plus d'adresse la religion des païens qu'il ne défend celle des chrétiens. Il a dans son style la véhémence et l'énergie des Africains; mais il a écrit souvent en professeur de rhétorique. Il emploie des termes durs, emphatiques, et des phrases obscures et embarrassées. Cette obscurité et cet embarras doivent peut-être aussi être attribués moins à l'auteur qu'aux altérations du texte qui sont nombreuses, comme l'ont remarqué ses annotateurs. Cet ouvrage, divisé en sept livres, contient des notions curieuses sur la mythologie et les pratiques du paganisme. Dans l'édition de 1542, qui est la première, et très-fautive, on attribue par erreur le huitième livre à Arnobe, quoique ce soit le traité de Minucius Felix, qui a pour titre *Octavius*, comme Hadr. Junius l'a remarqué dans ses *Animadversiones*, liv. VI, chap. I. Trithème attribue à Arnobe l'ancien un *Commentaire sur les Psaumes*; mais il est d'Arnobe le jeune. Les ouvrages de l'ancien ont été reimprimés à Leyde, en 1651, in-4°. Ils avaient déjà paru à Rome en 1583, in-4°, édition rare.

ARNOBE le jeune, prêtre gaulois, répandait les erreurs du sémi-pélagianisme vers l'an 460. Il était, dit-on, moine de Lerins, ou, selon d'autres, un de ces prêtres de Marseille qui attaquèrent si violemment la doctrine de Saint Augustin et de ses disciples dans le 5e siècle. Il est auteur d'un *Commentaire sur tout le texte du Psautier*, qui parut à Bâle, 1537 et 1560, in-8°; à Paris, 1539, in-8°, et enfin dans la *Bibliothèque des Pères*. Les autres ouvrages qu'on lui attribue

ne sont pas de lui. Voyez l'*Histoire littéraire de France*, tome 2, page 342.

ARNOLD, archevêque et électeur de Mayence, élu en 1153, fut la victime d'une sédition élevée dans la ville dont il était prélat et souverain. Ayant voulu ôter aux bourgeois quelques privilèges dont ils jouissaient, il fut massacré par le peuple, et son corps fut mutilé, jeté à la voirie sans sépulture, après avoir été traîné nu dans les rues de Mayence. Cet attentat fut puni trois ans après par l'empereur Frédéric II. Il fit mourir les trois principaux auteurs de la révolte, fit raser les fortifications de la ville, lui ôta tous ses priviléges, et la transforma en une affreuse solitude.

ARNOLD (NICOLAS), ARNOLDUS, ministre protestant, né à Lesna, en Pologne, l'an 1618. Après avoir parcouru différentes villes pour cultiver ses talens, il fut recteur, en 1639, de l'école de Jablonow. Nommé ensuite professeur de théologie à Franecker dans la Frise, il se fit une grande réputation par ses sermons, et mourut en 1680. On a de lui, en latin : I. La *Réfutation du Catéchisme des sociniens*, Amsterdam, 1654, in-4°. II. Un *Commentaire sur l'Epître aux Hébreux*. III. Un ouvrage intitulé *Lux in tenebris*, etc., à Leipsick, 1698, in-8°; Francfort, 1682 et 1665. C'est une explication des passages de l'Écriture dont les sociniens abusaient. IV. *Scopæ dissolutæ H. Echardi*, Francfort, 1654, in-8°. V. *Atheismus socinianus, J. Bidelli refutatus*, Francfort, 1659, in-4°. VI. *Oraison funèbre de Christ. Schotanus*, professeur à Franecker, Francf., 1671. in-fol. — Michel ARNOLD, un de ses fils, ministre à Harlem où il est mort, en 1738, a donné à Franecker, en 1680 : *Codex Talmudicus Tamid*, traduit et commenté. On a encore de lui des *Méditations chrétiennes*, en hollandais, Harling, 1687, in-12; et une *Oraison funèbre du prince Henri-Casimir*, Leuw, 1697, in-4°.

ARNOLD (CHRISTOPHE), philologue allemand, né à Nuremberg en 1627, professeur d'histoire, d'éloquence et de poésie. Cet homme savant, mort en 1656, a laissé plusieurs ouvrages; I. *Testimonium Flavianum, seu epistolæ Josephi de testimonio Christi*. II. *Ruperti historia universalis*, et plusieurs éditions d'auteurs latins avec des préfaces et des commentaires.

ARNOLD (GODEFROI), théologien de la communion de Luther, et historiographe du roi de Prusse, né à Annaberg en 1665, fut ministre de Perleberg et un des plus ardens défenseurs de la secte des piétistes, sorte de protestans d'Allemagne, qui se piquent d'être plus réguliers que les autres. Il mourut en 1714. On a de lui : I. l'*Histoire de l'Eglise et des Hérésies*, Leipsick, 1700, in-8°, qui lui attira beaucoup de traverses. II. *Histoire de la théologie mystique*, Francfort, 1702, in-8°, qui est presque le seul ouvrage qu'il ait écrit en latin. III. *Christianorum ad metalla damnatorum historia*, qui se trouve dans l'*Histoire de la sagesse et de la folie*, de Chrétien Thomasius, son ami. IV. *Sophia*, ou *Mystère de la sagesse divine*, Leipsick, 1700, et Amsterdam, 1702 (en allemand). Tous ces

ouvrages peuvent être taxés de partialité, mais on y trouve de savantes et judicieuses recherches. Un peu avant sa mort, Arnold manifesta du repentir d'avoir écrit le livre mystique intitulé : *Sophia*, et de n'avoir pas rédigé avec plus de circonspection son ***Histoire de l'Église et des Hérésies***. Il écrivit lui-même sa *Vie*, en allemand, Leipsick, 1716, in-4°.

ARNOLD (Christophe), simple paysan, né à Sommerfeld, en 1650, près de Leipsick, où il mourut en 1697. Il étudia l'astronomie, et fit de tels progrès qu'il put observer, en 1683, la grande comète, et trois ans après une autre comète ; puis, en 1690, le passage de mercure par le soleil. Le magistrat de Leipsick, pour le récompenser de ses travaux, lui fit présent d'une somme d'argent, et l'affranchit pour toujours de toutes les contributions. Après sa mort, il fit placer son portrait dans la salle de l'hôtel-de-ville. Arnold a fait et consigné un grand nombre d'observations depuis 1688 jusqu'en 1697. Il en céda les six premières années à l'astronome Godefroi Kircher, et les dernières à la bibliothèque de Leipsick où elles sont encore déposées.

ARNOLD (Samuel), musicien organiste, et compositeur de la cour d'Angleterre, né en Allemagne, fut élevé à la chapelle de Saint-James par MM. Gates et Néares. En 1760, il fut choisi compositeur du théâtre de Covent-Garden. La ***Guérison de Saül*** attira la foule pendant très-long-temps, et fut suivie par l'*Enfant prodigue*, oratorio pour lequel il fut, comme Thomas Arne, proclamé docteur en musique à l'université d'Oxford. Il était alors propriétaire des jardins de Marybone, lieu de divertissement public. En 1786, il commença une superbe ***Édition des œuvres d'Handel***, et cette entreprise honorable aurait suffi seule pour le rendre recommandable, et l'associer pour ainsi dire à la gloire de cet immortel compositeur. Il est mort en 1802, et il est enterré à Westminster. On sait que c'est le lieu de la sépulture des rois, et que c'est le plus grand honneur qu'on puisse rendre à un homme d'une haute réputation, que de placer ses restes à côté des princes qui ont régné sur l'Angleterre.

ARNOLD (Benoit), général américain, se rendit célèbre, par ses talens militaires et sa bravoure, pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis. Il fut blessé au siége de Quebec en 1775, et contribua puissamment au succès de deux batailles sanglantes livrées au général anglais Burgoyne près de la rivière du Nord, en 1777. L'année suivante, il fut nommé commandant de Philadelphie. Alors sa conduite changea totalement; de défenseur de sa patrie qu'il avait été jusque-là, il en devint le spoliateur par ses dépenses, son luxe, et ses exactions. Les habitans de Philadelphie crièrent hautement au péculat, et l'assemblée de Pensylvanie le condamna à être réprimé par le général Washington. Pour échapper à cet affront, il se vendit aux Anglais, et traita secrètement avec le général Clinton par l'entremise d'André (*Voy.* ce nom). Le complot étant découvert, Arnold n'eut d'autre ressource que de se réfugier auprès du général Clinton. Il fut nommé major-général de l'armée anglaise, et ravagea sa

patrie qu'il avait si bien défendue d'abord. Après le traité de paix, Arnold se rendit en Angleterre, où il mourut vers la fin du dernier siècle, universellement méprisé.

ARNOLD, d'Hildesheim, historien allemand du 13ᵉ siècle; il écrivit une continuation de Helmeldus, *Chroniques des Esclavoniens*, publiée à Lubeck en 1659.

ARNOLD MELCHTAL. *V.* MELCHTAL.

ARNOLD. *Voyez* ARNAUD DE BRESCIA.

ARNOLFE ou ARNOUL, historien de Milan, vivait en 1085. Il soutint que le mariage des prêtres était licite; ce qui ne plut ni à la cour de Rome, ni à son oncle, archevêque de Milan. Arnoul a laissé une *Histoire de sa patrie.* Elle comprend les événemens arrivés de son temps, c'est-à-dire depuis 925 jusqu'à la fin de 1077, et a été insérée dans les Recueils publiés par Leibnitz, Burmann et Muratori. — Il ne faut pas confondre Arnoul de Milan avec Arnolphe ou Arnoul de Calabre. *V.* ci-après.

ARNOLFO DI LAPO, architecte fameux, né à Florence l'an 1232, fut le premier qui tira l'architecture de l'état de barbarie où elle était plongée, et qui commença à en faire disparaître les faux ornemens et le mauvais goût. Lapo réunit dans ses constructions l'élégance à la solidité. Il a bâti la *Cathédrale* de Florence; et après lui, Brunelleschi a élevé sur cet édifice la coupole hardie qui fait l'admiration des architectes. On doit à Lapo les *Murailles* de Florence flanquées de tours, la *place* des *Priori*, celle de Saint-Michel, l'*abbaye* et l'*église* de Sainte-Croix, dans laquelle se voit le portrait du constructeur, par Le Giotto. Cet architecte se fit une grande réputation par le fameux *Édifice* d'Assise, divisé en trois étages, qui formaient autant d'églises l'une sur l'autre. Il mourut en 1300.

ARNOLPHE ou ARNOUL, de Calabre, composa une *Chronique des événemens arrivés en Calabre depuis* 903 *jusqu'en* 965. Bernardin Taffuri l'a publiée dans le second vol. de son *Histoire* des écrivains nés dans le royaume de Naples, sous ce titre: *Chronicon Saracenico-Calabrum, ab anno* 903 *ad ann.* 965.

ARNON, doyen d'une communauté de chanoines réguliers en Bavière, où il mourut le 30 janvier 1175, écrivit contre Folmar, qui attaquait l'Eucharistie, et publia *le Scutum Canonicorum*, où il cherche à prouver que la vie des chanoines est aussi exemplaire que celle des moines. Raymond Duelli a inséré ce dernier écrit dans son *Miscellanea*, imprimé à Augsbourg, 1723, in-4°.

ARNONE (JEAN), né dans le royaume de Naples, professait en 1535 le droit civil dans l'université de Salerne. On a de lui un *Traité* in-fol. *de Cautelis*, et un gros vol. in-4°, contenant cent *Soliloques*, cent *Problèmes*, *cent Dialogues*, cent *Commentaires*, etc.

ARNOUL, empereur, successeur de Charles-le-Gros, fils naturel de Carloman, roi de Bavière, et petit-fils de Louis-le-Débonnaire, fut déclaré roi de Germanie en 887. Ayant été élu empereur, il passa en Italie pour s'y faire reconnaître. Gui de Spolette lui disputait l'empire. La duchesse de Spolette, femme d'un grand courage, nommée Agiltrude, mère

de Lambert, l'un de ses compétiteurs, arme Rome contre Arnoul. Les Romains ne voulaient plus d'empereurs; mais ils ne savaient pas se défendre contre ceux qui prenaient ce titre. Arnoul attaque la partie de la ville appelée Léonine; il la force. Le reste de la ville au-delà du Tibre se rendit, et Arnoul fut reconnu empereur, après avoir été sacré en 896 par le pape Formose. Cependant Agiltrude se défendait encore contre lui. Arnoul l'assiégea vainement dans la ville de Spolette. Plusieurs auteurs prétendent que cette héroïne lui fit prendre un breuvage empoisonné, par un des domestiques d'Arnoul, qu'elle avait gagné. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il repassa les Alpes pour la troisième fois, avec un corps malade, un esprit inquiet et une armée délabrée. Il mourut de la maladie pédiculaire, le 24 novembre l'an 899, à Ratisbonne, où l'on voit encore son tombeau. Il laissa l'Allemagne dans une grande confusion. Les seigneurs s'étaient cantonnés dans la Lorraine, dans l'Alsace, dans la Saxe, dans la Bavière et dans la Franconie; tandis que les évêques et les abbés s'attribuaient les droits régaliens. Des restes de Saxons mêlés aux Slaves, nommés Abodrites, cantonnés vers la mer Baltique, ravagèrent le nord de la Germanie. Les Bohêmes, les Moraves et d'autres Slaves, désolèrent le midi et battirent les troupes d'Arnoul. Les Huns firent des incursions, les Normands recommencèrent leurs ravages. Ces dévastations réduisirent l'Allemagne à un état très-pauvre et très-malheureux. Arnoul eut, d'Oda sa femme, Louis IV, surnommé *l'Enfant*, le dernier prince de la race de Pépin qui ait occupé le trône de Germanie, et une fille nommée Hedwinge, qu'Othon-le-Grand épousa en secondes noces. Trithème lui donne une autre femme, nommée Agnès, fille d'un empereur grec, dont il fait descendre Arnoul de Bavière, ce duc fameux par les guerres qu'il suscita à Conrad.

ARNOUL, né en Normandie, évêque de Lisieux dans le 12e siècle, défendit hautement Alexandre III et Saint Thomas de Cantorbéri. Sur la fin de ses jours, il se démit de son évêché, et mourut le 3 août 1180, dans l'abbaye de Saint-Victor de Paris, où il s'était retiré. On a de lui un volume d'*Epîtres*, écrites avec assez d'élégance. On y trouve des choses curieuses sur l'histoire et la discipline ecclésiastique de son temps. Turnèbe en donna une édition à Paris, en 1585, in-8°. On a encore de lui des *Poésies* imprimées avec ses *Lettres* : on les trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères*.

ARNOUL (François), dominicain, natif du Maine, projeta, vers le milieu du dernier siècle, d'ériger un ordre de chevalerie pour le sexe, et qui étendit le culte de la Vierge. Anne d'Autriche, à qui il communiqua son dessein, y donna son approbation. Le nouvel instituteur publia, en 1647, à Paris et à Lyon, le projet de son ordre du *Collier céleste du sacré Rosaire, composé de 50 demoiselles;* mais il ne put trouver de chevalières. Ne pouvant être fondateur, il voulut se faire médecin, et n'y réussit guère mieux. Il publia cependant un livre intitulé *Révélations charitables de plusieurs remèdes*, Lyon, 1651, in-12, qui le mit au rang des empiriques.

ARNOUL (Réné), né à Poitiers en 1560, cultiva pendant sa jeunesse la poésie avec quelque succès, si l'on considère le siècle où il vivait. Il publia à Poitiers, en 1587, un recueil in-4° de vers, sous ce titre : *l'Enfance de René Arnoul.* Ce recueil est divisé en trois parties, dont la première contient les amours de Catherine de La Place, jeune et belle demoiselle qu'il aimait. L'on pourra se faire une idée du talent de ce jeune poète, par le sonnet suivant :

J'avais trois fois cinq ans, et trois ans davantage
Quand j'écrivis en vers, témoins de mon ardeur,
Je chantais pour flatter mon ingrate douleur,
Et non pour espérer honneur de mon servage.

Comme je le sentois, je plaignois mon dommage
Véritable poète à mon propre malheur ;
Mon penser incertain me servait de fureur,
Mon tourment de succès, mon espoir de courage.

Pour moi seul j'ai souffert, pour moi seul j'ai chanté;
Ne pouvant pas beaucoup, beaucoup je n'ai tenté,
Sans fard fut mon amour, sans fard furent mes plaintes.

La loi, non le plaisir, me rendit amoureux :
C'est assez qu'on me laisse, entre tant de contraintes,
Faire ce que je dois, dire ce que je veux.

Colletet fait l'éloge de ce poète dans *son Histoire manuscrite des Poètes français.* Il paraît qu'Arnoul ne continua pas à faire des vers. Il mourut à Orléans, en 1639, âgé de 70 ans, après avoir été pendant plus de 30 ans conseiller du duc d'Orléans et contrôleur de sa maison.

ARNOUL ou ARNULPHE, évêque de Rochester au 12e siècle, naquit à Beauvais vers l'an 1040, et mourut en 1124. Il laissa un livre intitulé : *Textus Roffensis,* et quelques autres *Traités* insérés dans le Spicilége.

ARNOUL ou ARNULPHE (St.), martyr, prêcha la foi aux Francs quelque temps après le baptême de Clovis. Il fut sacrifié aux dieux du peuple barbare chez lequel il portait l'Évangile, dans la forêt d'Yveline, entre Paris et Chartres. L'Église célèbre sa fête le 19 juill.

ARNOUL (Saint), évêque de Metz, l'an 614, exerça plusieurs emplois à la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie. Après la mort de son épouse, il entra dans l'état ecclésiastique, fut nommé à l'évêché de Metz, qu'il quitta ensuite pour s'enterrer dans les déserts des Vosges. Saint Arnoul avait eu de Dode, son épouse, deux fils, dont l'un, nommé Anchise, fut père de Pépin-Héristal, qui eut pour fils Charles-Martel, duquel nos rois de la seconde race sont descendus. La vie de ce saint évêque, écrite par un auteur contemporain, a été traduite par Arnauld d'Andilly.

ARNOUL (Saint), servit avec distinction dans les armées de Robert et de Henri I, rois de France. Le peuple de Soissons, charmé de ses vertus, le demanda pour évêque au concile que le légat du pape Grégoire VII avait assemblé à Meaux. Après beaucoup de résistance, Saint Arnoul accepta cette dignité ; mais il s'en démit sur la fin de sa vie, pour aller fonder un monastère à Aldenbourg, ville du diocèse de Bruges, où il mourut l'an 1087.

ARNOUL DE LENS. *V.* Lens.

ARNOUL, de Milan. *Voy.* Arnolfe.

ARNOULD ou ARNOLD (Jean), né à Cambrai, ayant pris les ordres, entra dans un couvent de récollets, sous le nom de frère Luc. Arnould jouissait de quelque célébrité comme peintre d'histoire, lorsqu'il fut appelé à Nuremberg et à Ulm. A son retour en France il peignit, pour l'église Notre-Dame de Paris, un tableau représentant l'*Incrédulité de Thomas ;* ce grand ouvrage fixa

sa réputation. Ce peintre mourut à Lyon en 1685, après avoir gravé plusieurs portraits, parmi lesquels on remarque celui de Louis XIV sur son trône, d'après Antoine-Dieu.

ARNOULD (Sophie), née à Paris, le 14 février 1744, dans la chambre où l'amiral Coligny avait été assassiné. On la destina de très-bonne heure au théâtre; son éducation fut, néanmoins, assez soignée. Elle joignait à une figure remplie de graces et de noblesse un son de voix tendre et touchant, et une sensibilité qu'elle savait communiquer à tout son auditoire. Elle débuta à l'opéra le 15 décembre 1757, et fut reçue l'année suivante. Elle se retira en 1778, après avoir fait les délices de ce spectacle. Peu de femmes ont eu la répartie aussi vive que mademoiselle Arnould. Ses bons mots sont très-nombreux, et, malgré leur cynisme et leur causticité, elle sut se faire et se conserver des amis qui l'ont vivement regrettée.

ARNOULD (Ambroise-Marie), commença à se faire connaître, en 1791, par un écrit intitulé : *De la Balance du Commerce.* Il donna en 1794, un extrait de cet ouvrage, sous ce titre : *Point de terrorisme contre les assignats, ou triple union entre la foi publique et l'intérêt des finances et du commerce.* Nommé membre de la Convention, Arnould presque continuellement occupé de matières financières, ne prit part aux discussions politiques que les 22 et 30 août 1795, lorsque la Convention eut décrété la réélection des deux tiers de ses membres au conseil des Cinq-cents et des Anciens. Il s'opposa fortement à ces mesures, et se joignit à l'opposition sectionnaire. Poursuivi comme l'un des provocateurs des événemens du 5 octobre 1795, il se tint long-temps caché, et ne reparut sur la scène politique qu'en 1798, qu'il fut élu membre du conseil des Anciens pour un an. Dans cette assemblée, il se distingua principalement dans la partie relative aux finances. Après la révolution qui éleva Bonaparte au rang de premier consul, il fit partie du tribunat, et vota, plus tard, pour que la couronne impériale fût placée sur la tête du premier consul, et devînt héréditaire dans sa famille. Le tribunat ayant été supprimé, Arnould fut nommé maître des comptes. Il est mort en 1812.

ARNOULT (Jean-Baptiste), ex-jésuite, né en 1689, et mort à Besançon en 1753. Il a publié quelques ouvrages sous le nom supposé d'Antoine Dumont, pour éviter les désagrémens que n'auraient pas manqué de lui attirer ses plaisanteries contre les jansénistes, alors fort puissans. Il avait passé ses premières années chez les jésuites; il y passa les dernières comme prêtre séculier. Il était frugal et austère, mais mauvais écrivain. Son *Traité de la prudence*, 1733, in-12, est rempli de proverbes en différentes langues, et fort triviaux, ainsi que d'autres passages ridicules dont on peut juger par celui-ci : « Pour guérir du rhumatisme et de la goutte, il faut prendre une livre de graisse d'un vieux curé qui ne soit point avare ; une d'une vieille femme qui n'ait jamais désobéi à son mari, et une d'un vieux âne qui n'ait jamais reçu de coups de bâton ; mêler tout cela ensemble, et en frotter les membres malades » ; c'est-à-dire, que ces

maux sont incurables. Le second ouvrage d'Arnoult est un *Traité de la Grace*, en latin, 1738, in-8°; et le troisième est un traité intitulé *le Précepteur*, ou *de l'Éducation de la jeunesse*, Besançon, 1747, in-4°, ouvrage dans lequel l'auteur a employé une orthographe tout-à-fait ridicule. Il est composé de huit traités, que nous allons citer pour donner un échantillon de l'orthographe qu'Arnoult voulait mettre à la mode; les voici: une *Grammaire francèse;* une *Ortografe francèse;* les *Élémens de l'aritmétique;* un *Abrégé de la cronologie;* un autre *de la Géografie;* les *Éléments de la religion crétienne;* et *l'Art de se santifier*.

ARNOULT (N.), médecin du 18e siècle, né à Aix en Provence, égala en charlatanisme son compatriote Ailhaud. Il est inventeur du *Sachet* anti-apoplectique, dont le prétendu crédit s'est éteint avec lui.

ARNOUX LAFFREY. *Voyez* LAFFREY.

ARNOUX. *Voyez* MOULIN.

ARNPECK (VITUS ou AVITUS), né à Landshut en Bavière, mort en 1465, était chapelain de l'évêque de Freysing dans le 15e siècle; il avait été prieur des bénédictins d'Épersberg, en Bavière. Il est auteur d'une *Chronique*, qui serait restée éternellement dans l'oubli, si Leibnitz n'en eût donné le premier des extraits dans le tome 3 de ses *Scriptores Brunswicences*, en 1711. Elle parut ensuite toute entière dans le 3e volume du *Thesaurus anecdotorum novissimus*, par le P. Bernard Pez, savant bénédictin. Il ne faut pas confondre la chronique d'Arnpeck avec celle d'un autre moine d'Épersberg, nommé aussi VITUS, en allemand Veit.

ARNTZENIUS (JEAN), savant jurisconsulte et littérateur distingué, né à Wezel en 1702. Il fit ses études à Utrecht et à Leyde. Il professa l'histoire et l'éloquence à l'Athénée de Nimègue. Il a laissé: I. *Oratio de delectu scriptorum qui juventuti in scholiis prælegendi sunt*, Nimèg., 1726, in-4°. II. *Oratio de causis corruptæ eloquentiæ*, Nimég., 1728, in-4°. III. *Dissertationes de colore et tinctura comarum, et de civitate romanâ apostoli Pauli*, Utrecht, 1725, in-8°. Il donna en outre plusieurs éditions; une de l'*Histoire Romaine de S. Aurelius Victor*, Amst., 1733, in-4°; une du *Panégyrique de Pline*, Amst. 1738, in-4°; et une du *Panégyrique de Pacatus*, Amst., 1753, in-8°. On a de lui des *Poésies latines* et des *Discours*, que son fils a publiés en 1762, in-8°. Il mourut en 1759.

ARNTZENIUS (OTHON), frère du précédent, né à Arnheim en 1703, et mort en 1763. Il professa les belles-lettres dans diverses villes de sa patrie. Il a publié: I. Une dissertation *De milliario aureo*, Utrecht, 1728, in-4°. II. Une bonne édition (*Variorum*) *des distiques de Caton*, Utrecht, 1735, Amst. 1754. Il est auteur de plusieurs harangues académiques: *Pro latinâ eruditorum linguâ*, Gouda, 1737, in-4°; *De græcâ latini sermonis origine*, Delft, 1741, in-4°; *de Mercurio*, Amst. 1746, in-4°.

ARNTZENIUS (JEAN HENRI), né à Nimègue en 1734, fils de Jean Arntzenius, et neveu du précédent, professeur en droit à l'université d'Utrecht, joignait à une érudi-

tion très-étendue, beaucoup de sagacité, et surtout un jugement très-sain; il était également bon critique et bon poète. Il a composé beaucoup de *Discours* et de *Dissertations académiques;* ou lui doit aussi un volume de *Miscellanea*, in-8°, Utrecht, 1765; 2 vol. d'*Institutiones juris belgici*, Groningue, 1783, et la seconde partie, Utrecht, 1788, in-8°. Une nouvelle édition des poètes chrétiens, Sédulius et Arator, enrichie de notes, Lew, 1961, in-8° pour le premier, et Zutphen, 1769, in-8° pour le second. Une édition des *Panegyrici veteres,* 2 vol. in-4°, dont le premier a paru en 1790, et le second en 1797, Utrecht, chez Wilo et Althéer. Ses observations et ses notes occupent une place honorable à côté de celles de ses plus illustres devanciers dans la même carrière.

ARNU (NICOLAS), naquit à Méraucourt près de Verdun en Lorraine, l'an 1629. Il se fit dominicain en 1644, et mourut à Padoue en 1692, professeur de métaphysique. Nous avons de lui: I. *Clypeus philosophiæ Thomisticæ*, 6 vol. in-12, à Beziers 1672, réimprimé avec des additions, sous ce titre : *Dilucidum philosophiæ syntagma*, 8 vol. in-8°, Padoue, 1686. II. Un *Commentaire sur la première partie de la Somme de Saint Thomas,* 1691, 2 vol. in-fol. On a encore de lui un troisième ouvrage sur la *Ligue entre l'empereur et le roi de Pologne* contre le grand-seigneur, qu'il menace de la destruction de son empire; et, pour donner du poids à cette menace, il entasse des prophéties anciennes et modernes, et tous les pronostics qui ont passé par la tête des rêveurs de tous les siècles. Ce livre parut à Padoue en 1684.

ARNULPHE. *Voyez* ARNOUL.

ARNUPHIS, magicien égyptien, sauva, si l'on en croit Dion-Cassius, Marc-Aurèle et son armée enveloppée d'ennemis, en faisant tomber une pluie et une grêle prodigieuse.

ARODON (BENJAMIN D'), juif allemand, auteur d'un livre de préceptes pour les femmes; il a été traduit de l'allemand en italien par le rabbin Jacob Alpron. Cette version fut réimprimée à Venise l'an 5412 selon les Juifs (1652), après avoir été corrigée par le rabbin Isaac Lévita.

AROMATARI (JOSEPH DEGLI), natif d'Assise, exerça pendant cinquante ans avec distinction la médecine à Venise dans le 17e siècle. Il a publié un écrit sur la *Rage*, Venise, 1625, in-4°; Francfort, 1626, in-4°. On trouve quelquefois à la tête de cet ouvrage, un intitulé : *De generatione plantarum ex seminibus*, qui est celui qui fait le plus d'honneur à son génie; une réponse aux considérations de Tassoni sur les poésies de Pétrarque. Il mourut à Venise le 16 juillet 1660.

ARPAJEAN (D'ASSY D'), médecin de Montpellier, né à Manzac dans les quatre Vallées, en 1738, et mort au commencement du 19e siècle, a publié une *Dissertation sur la Phthisie pulmonaire*, 1779, in-8°. Quoique ce sujet ait déjà été traité savamment par plusieurs célèbres médecins, on trouve encore dans cette dissertation quelques aperçus nouveaux, et des faits qui viennent à l'appui des assertions de l'auteur. On doit encore à ce médecin la *Traduc-*

tion de l'anglais, des *Œuvres de Gorter*, in-4°.

AROUET DE VOLTAIRE. *Voy.* VOLTAIRE.

ARPAJON (LOUIS, marquis DE SÉVERAC, duc D'), d'une ancienne famille de Rouergue, dont le dernier mâle est mort en 1736, servit de très-bonne heure. Il contribua beaucoup à sauver Casal, le Montferrat et le Piémont, se trouva à la prise de trente-deux villes en Franche-Comté, se rendit maître de Lunéville et de quelques autres places, et remit toute la Guienne dans le devoir en 1642. Trois ans après, les Turcs menaçant l'île de Malte, il alla offrir ses services au grand-maître, qui le fit chef de ses conseils et généralissime des armées de la religion. Le grand-maître Jean-Paul Lascaris, et son ordre, pénétrés de reconnaissance pour le zèle avec lequel il avait pourvu à la sûreté de Malte, lui accordèrent pour lui et ses descendans aînés, le privilége de mêler à leurs armes celles de la religion; de nommer chevalier en naissant, au choix du père, un de leurs enfans, qui serait grand-croix à l'âge de seize ans. Ce privilége, après l'extinction des mâles, a été continué à la fille du dernier rejeton de cette famille, mariée au comte de Noailles, et depuis maréchal de Monchi; et il devait passer aux filles au défaut des garçons. Louis d'Arpajon, revenu en France, fut envoyé, comme ambassadeur extraordinaire en Pologne, auprès de Ladislas IV; et, après la mort de ce prince, il favorisa l'élection de Casimir son successeur. Louis XIV le fit duc en 1651. Il mourut en 1679.

ARPE (PIERRE-FRÉDÉRIC), né le 10 mai 1682 à Kiel en Danemarck, mort à Hambourg en 1748, fut pendant cinq ans professeur de droit dans sa patrie. Il était lié avec Vitriarius, Noadt, Basnage et Bayle. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont : I. *Apologia pro Jul. Cæsare Vanino*, Rotterdam, 1712, in-8°, réimprimé en 1718. II. *Theatrum fati, sive notitia scriptorum de providentiâ, fortunâ et fato*, ibid., 1712, in-8°. III. *Bibliotheca fatidica, sive Musæum scriptorum de divinatione*, 1711, in-8°. IV. *Laïcus veritatis vindex*, Kiel, 1717 et 1720, in 4°. V. *Diatribe de prodigiosis naturæ et artis operibus, talismanes et amuletta dictis cum recensione scriptorum hujus argumenti*, Hambourg, 1717, in-8°. VI. *Feriæ æstivales, sive scriptorum suorum historia*, ibid., 1726, in-8°. VII. *Themis cimbrica*, ibid., 1737, in-4°. C'est un recueil d'observations sur les lois des anciens Cimbres et de leurs voisins. Cet ouvrage est plein de recherches utiles.

ARPHAXAD, fils de Sem, et petit-fils de Noé, né deux ans après le déluge, eut pour fils Caïnan, suivant les Septante. L'historien Josephe croit qu'il passa le Tigre, et qu'il se fixa dans le pays appelé de son nom Arphaxitide, et depuis la Chaldée.

ARPHAXAD, roi des Mèdes, que l'on a cru le même que Phraortes, succéda à Déjocès son père dans le gouvernement de la Médie. Hérodote en a fait un conquérant, qui, après avoir soumis les Perses et la plupart des peuples de l'Asie, vint attaquer Ninive, où il fut vaincu et mis à mort par l'ordre de Nabuchodonosor. Le livre de Judith fait

mention de ce prince, et lui attribue la fondation d'Erbatane.

ARPINO (JOSEPH-CÉSAR D'). *Voy.* JOSEPIN.

ARPOCRAZIONE (VALERIO), célèbre rhéteur d'Alexandrie, duquel il reste un curieux *Lexique sur dix orateurs grecs.* Philippe de Mausac en a donné une édition grecque et latine, avec des notes savantes, imprimée à Paris en 1614, in-4°. Valois a fait sur ce même ouvrage des observations importantes dans l'édition de Leyde, 1683 et 1685, in-4°. Ces éditions sont les meilleures.

ARQUIER. *Voy.* DARQUIER.

ARQUIEN. *Voyez* MONTIGNY.

ARRAES (AMADOR), un des plus élégans écrivains de Portugal, né à Béja, en 1530, enseigna la théologie avec succès, et devint coadjuteur du cardinal Henri, archevêque d'Évora. Ses vertus le firent nommer, en 1581, évêque de Port-Alègre; mais les soins de l'épiscopat, sur la fin de sa vie, lui paraissant surpasser ses forces, il se retira dans un monastère de Coïmbre, où il mourut en 1600. Ses *Dialogues d'histoire*, écrits en portugais, sont l'ouvrage qui a fait sa réputation parmi les Portugais.

ARRAGOS (GUILLAUME), né en 1513 dans un village près de Toulouse. Après avoir pris le bonnet de docteur en médecine à Montpellier, il exerça successivement sa profession à Paris et à Vienne en Autriche. Il se retira à Bâle, où il mourut en 1610, âgé de 97 ans. Il a laissé deux *Lettres* qui ont paru successivement sous ces titres : I. *Epistola de extractis chymicè præparatis.* Dans cette lettre il blâme Paracelse, et annonce qu'il ne prendra pas la peine d'expliquer les écrits d'un homme qui ne mérite d'être placé, ni parmi les philosophes, ni parmi les médecins. II. *Epistola de naturâ et viribus hydrargyri.* L'auteur, peu instruit de l'action et des vertus du mercure, en blâme l'usage, et regarde ce remède comme très-dangereux.

ARREDONDO (ISIDORE), peintre, né dans la ville de Colmenar de Oreja, fut élève de Joseph Garcia, ensuite de François Ricci. Ce dernier lui légua en mourant sa belle collection de tableaux et de dessins, et tout son cabinet. Arredondo mourut à Madrid en 1702, dans la quarante-huitième année de son âge. Parmi les tableaux de ce maître qui se voient à Madrid, on remarque celui de l'*Incarnation*, haut de vingt-un pieds; dans l'église des religieux de Notre-Dame de Constantinople, un *Saint Louis, évêque*, et un tableau de *Sainte Claire*, où elle est représentée mettant en fuite les barbares qui voulaient entrer dans ce même couvent. Il a aussi peint un des quatre cabinets de la reine dans le palais de cette même ville, et deux sujets d'histoire dans la galerie del Cierzo.

ARRHACHION, fameux athlète, avait terrassé tous ses adversaires dans les jeux olympiques. Il ne lui en restait plus qu'un à vaincre, qui avait eu un doigt du pied rompu. Ce dernier ayant déclaré qu'il était hors de combat, surprit Arrhachion, qui avait cessé de le presser, se jeta sur lui avec violence, et l'étrangla en lui serrant la gorge. Les Éléens, témoins de cette perfidie, adjugèrent le prix au cadavre d'Arrhachion, qui fut proclamé vainqueur, et couronné de lauriers et de cyprès.

ARRHÉNIUS (Jacob), professeur d'histoire à Upsal, était né à Linkoeping en 1642. Il rendit des services essentiels à l'instruction, soit en procurant des manuscrits précieux à la bibliothèque de l'université de cette ville, soit en faisant construire l'édifice où elle est renfermée. Il résigna la place d'administrateur des finances de l'université à son fils, et mourut âgé en 1716. Ses principaux ouvrages sont: I. *Recueil de cantiques*, Upsal, 1689. II. *Patria et ejus amor, ex Cicerone de legibus*, Upsal, 1670. III. *Dissertations latines* sur divers sujets d'histoire et de littérature.

ARRHIDÉE ou **ARIDÉE**, fils naturel de Philippe, et frère d'Alexandre, après lui avoir fait des obsèques dignes de lui, monta sur le trône, et régna 6 ans et 4 mois, suivant Diodore de Sicile. L'époque même de son avénement à la couronne commence une ère qui porte son nom, et que les calculs astronomiques datent du 12 novembre, 324 ans avant J.-C. Olympias le fit égorger, avec Eurydice sa femme. Justin rapporte cet assassinat, l. 4, chap. 6; ils furent inhumés avec honneur à Age ou Adène, dans le tombeau des rois. Olympias ne survécut que sept mois à son crime, et elle resta sans sépulture, livrée aux outrages d'une vile populace.

ARRIA, dame romaine, célèbre dans l'antiquité par son courage. Cæcina Pætus, son époux, romain consulaire, lié avec Seribonien, qui avait fait soulever l'Illyrie contre l'empereur Claude, fut condamné à la mort pour cet attentat, l'an 42 de J.-C. Perdant tout espoir de sauver son mari, et voyant qu'il n'avait pas le courage de se donner la mort, elle s'enfonça un poignard dans le sein; puis le retirant: «Tiens, dit-elle, Pætus, cela ne fait aucun mal»; et ce Romain se donna la mort à l'exemple de sa femme. Arrie sa fille, femme de Pætus-Traséa, voulut imiter sa mère, lorsque son mari, accusé d'avoir trempé dans la conjuration de Pison contre Néron, se fit ouvrir les veines; mais son généreux époux la pria instamment de lui survivre pour ses enfans. Elle fut bannie quelque temps après par Domitien, et rappelée par Nerva l'an 96 de J.-C.

ARRIAGA (Roderic d'), né à Logrono en Espagne, l'an 1592, jésuite en 1606, professa la théologie à Salamanque et à Prague. Il mourut dans cette dernière ville le 7 juin 1667, plus estimé qu'il ne méritait de l'être. Il fut député trois fois vers Urbain VIII et Innocent X. Il avait plutôt l'esprit de chicane que de métaphysique. On trouve chez lui des choses qu'on n'entend point, et peu de difficultés bien éclaircies. Il gâta beaucoup de jeunes gens, auxquels il donna son esprit minutieux et sophistique. On a de lui plusieurs ouvrages: I. Un *Cours de philosophie*, imprimé à Anvers en 1632, in-fol. II. Une *Théologie* en 8 vol. in-fol. L'auteur travaillait au 9e lorsqu'il mourut.

ARIAGA (Gonzalve), dominicain, né à Burgos, mort en 1657, était recteur du collége de S. Thomas à Ehcadrien. Il a écrit en espagnol la *Vie de Saint Thomas d'Aquin*, et celle de *Jean de Zazcano*.

ARRIAGA (Paul-Joseph d'), Espagnol, se fit jésuite en 1579, et passa au Pérou, où il devint recteur du collége de Lima, qui

lui dut en partie son établissement. Il s'embarqua en 1622 pour revenir en Espagne; mais son vaisseau ayant fait naufrage près de la Havane, il y périt. Il est auteur de quelques *Livres de piété*, et d'un *Traité sur la manière de travailler à la conversion des infidèles*, 1621, in-4°. Cet ouvrage a été imprimé au Pérou.

ARRIEN (Flavius), historien et philosophe grec, disciple d'Épictète, philosophe stoïcien, natif de Nicomédie, se fit un nom célèbre sous Adrien, Antonin et Marc-Aurèle, par son savoir et son éloquence. On l'appelait le nouveau Xénophon; en effet il chercha à l'imiter tant dans ses ouvrages que dans ses actions. Adrien le fit gouverneur de la Cappadoce. Il battit les Alains, et arrêta leurs courses. Il nous reste de lui 7 livres de l'*Histoire d'Alexandre-le-Grand*, Leyde, 1704, in-fol.; Amsterdam, 1668, in-8°, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1757, in-8°. On en a une traduction française de Perrot d'Ablancourt, in-12, 1664, et une de M. Chaussard, 1802, 3 vol. in-8° avec un atlas. Cette histoire d'Arrien est très-estimée, elle est recommandable surtout par le parti qu'a tiré l'auteur de tous les secours que pouvait lui fournir l'état actuel de la littérature et de la géographie, parce qu'il avait eu recours aux histoires de ce conquérant, composées par Ptolémée fils de Lagus, et par Aristobule, qui avaient servi sous lui. L'historien paraît également versé dans la science militaire et dans la politique. Son style est moins doux et plus sec que celui de Xénophon, auquel on le comparait. C'est le seul qui ait écrit d'une manière raisonnable sur Alexandre; parmi les contradictions fréquentes des historiens du héros macédonien, le bon sens d'Arrien devrait toujours prévaloir. Il rapporte la visite que fit le vainqueur de Darius aux princesses ses prisonnières; la méprise de Sysigambis en se jetant aux pieds d'Éphestion, qu'elle prit pour le roi de Macédoine; la belle réponse de ce prince (*voy.* Alexandre); mais, sans assurer le fait comme d'autres historiens, il se contente de dire qu'il y a dans ce trait tant de dignité, que nous devons, sinon le croire, du moins en souhaiter la certitude. Il publia 4 livres des *Discours du philosophe Épictète*, imprimés à Cologne, 1695, in-8°, et Londres, 1739, 2 vol. in-4°. Il assure qu'il n'a composé son recueil que de choses qu'il a ouï dire à son maître, et qu'il les a rédigées presque dans les mêmes termes dont il s'était servi. On voit dans le disciple un homme vertueux et reconnaissant. Il avouait modestement qu'il pouvait se tromper, et qu'il s'était trompé dans plusieurs occasions. On a encore de lui le *Périple du Pont-Euxin*, Genève ou Lyon, 1577, in-fol.; celui de la *Mer-Rouge*, une *Tactique*, Amst. 1683, in-8°, et un *Traité de la chasse*, Paris, 1680. Ces derniers ouvrages ont été imprimés en grec et en latin, avec l'Enchiridion d'Épictète, Amsterdam, 1683, et réimprimés en 1750, in-8°. C'est Arrien qui avait dressé cet Enchiridion. Son *Traité de la chasse* a été traduit en français par Fermat, Paris, 1690, in-12.; et par M. Gail, 1801, in-18. Son portrait du chien est remarquable, et Buffon en a pris les principaux traits. Le traité de la chasse fut découvert beaucoup

plus tard que les autres ouvrages d'Arrien; et ce fut Hortensius, qui, le premier, le fit connaître, en 1744, in-4°; le même Traité fut traduit en français par Fermat, en 1690, in-12.

ARRIEN, poète latin, qui vivait vers l'an 14 de J.-C. Ses vers plaisaient à Tibère, qui les lisait souvent, comme le dit Suétone. Il avait composé une paraphrase des *Géorgiques de Virgile*, et une *Alexandriade*, ou un poème sur les belles actions d'Alexandre en 22 livres. Sainte-Croix, dans son Exa. des Hist. d'Alex. juge Arrien le poète, très-postérieur à l'historien. Suidas lui attribue encore une traduction en vers grecs des Géorgiques de Virgile.

ARRIGHETTI (PHILIPPE), gentilhomme florentin, né en 1582, mort en 1662, fut nommé par le pape Urbain VIII, chanoine de la cathédrale de Florence. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages : I. La *Rhétorique d'Aristote*, divisée en 56 leçons. II. Une *Traduction de la poétique* du même auteur. III. Quatre *Discours académiques sur le plaisir, le rire, l'esprit et l'honneur*. IV. Une *Vie de Saint François*. V. Quelques *Ouvrages de piété*, entre autres, un *Traité sur l'oraison vocale et mentale*.

ARRIGHETTI (NICOLAS), parent du précédent, mort à Florence en 1639, se fit connaître par son amour pour les lettres et les mathématiques. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Orazione recitata al serenissimo Granduca di Toscana*, Florence, 1631, in-4°. II. *Delle lodi del sign. Filippo Salviati*, Florence, 1614, in-4°. III. *Orazione fatta da lui nel dar a spiegare Platone; Cicalata sopra il Citriolo; Cicalata in lode della Torta*, insérés dans le Recueil des proses Florentines. On lui attribue un discours latin prononcé à Rome, dans le consistoire, sur *la canonisation de Santo Diego d'Alcala*, Rome, 1588, in-4°.

ARRIGHETTI, jésuite du même nom qui a publié une *Théorie du feu*, publiée en 1750, in-4°. Ce dernier est mort à Sienne en 1767.

ARRIGHETTO ou ARRIGO (HENRI), poète latin du 12me siècle, naquit à Settimello près de Florence, et remplit la cure de Calanzano. Fatigué par quelques ennemis, il abandonna son bénéfice, et devint si pauvre, qu'il fut forcé de mendier, et qu'il acquit le surnom de *il Povero*. Il peignit sa disgrace *en vers élégiaques*, si touchans et si purs, qu'ils furent répandus comme modèles dans toutes les écoles publiques. Ils étaient restés manuscrits dans les bibliothèques jusqu'à ces deniers temps, où il s'en est fait en Italie trois éditions. La première est de 1684, in-8°; la seconde fait partie de l'Histoire des poètes du moyen âge, publiée par Leyser; la troisième a paru à Florence en 1730, in-4°, avec une traduction très-élégante.

ARRIGHI (LOUIS), célèbre imprimeur de Vicence, fut longtemps occupé à Rome à écrire les brefs apostoliques. Il a publié un *Traité sur l'art d'écrire des lettres de chancellerie*, et une *Méthode de tenir la plume dans les diverses sortes d'écritures*, Rome, 1522.

ARRIGHI (FRANÇOIS), né à Corté dans l'île de Corse, professa le droit à Padoue, et y mou-

rut le 28 mai 1765. Il ne cédait pas aisément à l'avis des autres, et il eut de grandes disputes avec plusieurs antiquaires sur l'explication d'une épitaphe antique; on lui doit : I. Une *Histoire latine de la guerre de Chypre*, en 7 livres. II. *De vità Francisci Mauroceni.*

ARRIGONI (Pompée), cardinal, né à Rome en 1552, mort à Naples en 1616, a laissé des *Lettres latines et plusieurs décisions judiciaires* dans le recueil du tribunal de la Rote, où il fut long-temps auditeur. On lui attribue une traduction inédite des *Prologues d'Hippocrate* en vers latins.

ARRIGONI (François), de Bergame, né le 1er décembre 1610, mort le 28 juillet 1645, s'attacha à l'étude de la langue grecque, et fut employé par le cardinal Frédéric Borromée à l'explication des manuscrits grecs de la bibliothèque Ambroisienne. Il a laissé des *Éloges et des Discours*, recueillis à Bergame en 1636; le *Théâtre de la vertu*, et d'autres écrits dont Vaérini fait mention dans son Histoire des Écrivains de Bergame.

ARRINGTON. *Voyez* Harrington.

ARRIQUIBAR (don Nicolas), négociant de Bilbao en Biscaye, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Recreacion politica*, imprimé à Vittoria, après sa mort, en 1779. Cet écrit est une réfutation des principes des Économistes, et surtout de ceux de *l'Ami des Hommes.* On peut y rencontrer quelques erreurs de calcul, mais les idées en sont très-saines.

ARRIVABÈNE (Jean-François), d'une famille noble de Mantoue, vivait en 1546. Lié d'une étroite amitié avec Possevino et Franco, il partagea leur goût pour la poésie, et composa des *Églogues maritimes* qui furent imprimées avec les Dialogues maritimes de Botazzo, Mantoue, 1547. Arrivabène écrivait aussi bien en prose qu'en vers; on trouve *plusieurs Lettres et Discours* de lui dans le recueil de Ruffinelli, publié à Mantoue à la même époque.

ARRIVABÈNE (Jean-Pierre). Il fut disciple du célèbre Francisco Filelfo, et devint très-habile dans la langue grecque. Il fut pendant quelque temps au service de François de Gonzague; de là il passa à Rome, où il s'occupa quelques années d'affaires publiques, ayant été d'abord secrétaire apostolique, ensuite évêque d'Urbin. Ce fut là qu'il mourut en 1504, âgé de soixante-trois ans. Il est enterré dans la cathédrale, et l'on voit sur son tombeau deux inscriptions honorables, rapportées par Philippo Buonamici dans son ouvrage *De claris pontif. epist. scrip.* p. 161, Luccæ, 1784. Il savait la langue grecque, et s'amusait à composer des poésies latines. On connaît de lui un poème intitulé *Gonzagidos*, à la louange de Louis de Gonzague, général du duc de Milan, mort en 1484. Cet écrit fut imprimé pour la première fois en 1738, in-4°, par Menschenius, qui dit qu'il est conduit *elegantiori modo, quam a sua adhuc incutta ætate vix aliquis expectare poterat.* On trouve aussi quelques *Epîtres* de lui, imprimées avec celles de Jacob Piccolomini, Milan, 1506. Arrivabène avait des mœurs très-pures et des manières très-agréables.

ARRIVABÈNE (Hippolyte),

descendant de la même famille, mort le 22 mars 1739, exerça avec distinction la profession de médecin à Rome. On a imprimé ses *Poésies* à Modène en 1717, et un discours académique sous ce titre : *La vera idea della medicina*, Reggio, 1730, in-4°.

ARROGO (Diégo d'), était peintre de la chambre de Philippe II, roi d'Espagne, et excellait dans la miniature. Il est mort vers l'an 1551.

ARROWSMITH (Jean), professeur à Cambridge en 1660, est auteur de plusieurs bons ouvrages. On estime surtout sa *Tactica sacra*, Cambridge, 1657, in-4°, et Amsterdam, 1700.

ARROY (Bésian), docteur de Sorbonne, théologal de l'Église de Lyon, est connu par quelques ouvrages : I. *Questions sur la justice des armes des rois de France*, Paris, 1634, in-8°. Cet ouvrage que Jansénius chercha à réfuter dans son *Mars Gallicus*, fut composé pour la défense des traités de Louis XIII avec les Suédois et les protestans d'Allemagne. II. *Apologie pour l'Église de Lyon*, Lyon, 1644, in-8°. Cette apologie est une réfutation des notes sur le bréviaire de Lyon par Le Laboureur. III. *Histoire de l'abbaye de l'Ile-Barbe*, Lyon, 1668, in-12. Elle est rare et curieuse. Cet ouvrage est aussi dirigé contre Le Laboureur. IV. *Domûs Umbrævallis Vimiacædescriptio*, 1661, in-4°.

ARRUBAL (Pierre d'), né en Espagne aux confins de la Navarre et de la Vieille-Castille, jésuite en 1579, professeur de théologie à Salamanque et à Rome, fut chargé de soutenir le molinisme dans les congrégations *de Auxiliis*, à la place de Valencia, qui était tombé malade pendant le cours de cette guerre théologique. Il mourut en 1608 à Salamanque. On a de lui 2 vol. : *De Deo uno et trino*, et *De angelis*, écrits avec précision et clarté.

ARSACE (Saint), Arsacius, moine persan retiré à Nicomédie, prophétisa à cette ville sa ruine, qui arriva en effet l'an 358, par un tremblement de terre. Ce saint homme fut trouvé mort de douleur dans une tour.

ARSACE Ier, roi des Parthes, né dans une condition obscure, fut appelé au trône vers l'an 350 avant J.-C., après qu'il eut excité les Parthes à prendre les armes, et qu'il eut expulsé celui qui gouvernait le pays pour Antiochus-Théos. Seleucus, successeur de ce prince, ayant tenté de recouvrer les provinces Parthes, il le battit lui-même et le fit prisonnier. Enfin il établit solidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puissance romaine, et fut une barrière d'airain, que les vainqueurs des nations ne purent forcer. Les successeurs de ce roi furent appelés Arsacides.

ARSACE, 2me roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides, fils et successeur d'Arsace I. Il commença à régner l'an 127 avant J.-C. A peine fut-il sur le trône que les Lozzes, les Chalybes et d'autres peuples voisins du Pont-Euxin, soumis par Arsace, levèrent l'étendard de la révolte et chassèrent les gouverneurs arméniens; mais l'effort qu'ils firent pour recouvrer leur liberté fut inutile, car Arsace marcha contre eux, les vainquit après une assez longue guerre, et les contraignit de rentrer sous son obéissance. Ce prince mourut à Nisibe sa capitale, après un règne heureux et

tranquille, l'an 114 avant J.-C. Son fils Arsace lui succéda.

ARSACE (TIRANUS), roi catholique d'Arménie, qui donna du secours à Julien l'Apostat contre les Perses. Après la mort de cet empereur, Sapor ayant forcé Jovien à une paix honteuse, exigea que les Romains ne donneraient aucune assistance au roi d'Arménie. Il l'attira à un festin splendide sous prétexte d'alliance, et lui ôta la vie en 369, après lui avoir fait crever les yeux.

ARSACHEL. *Voy.* ARZACHEL.

ARSAMES ou ARSAMAS, roi d'Arménie, succéda aux rois d'Assyrie après la mort d'Alexandre-le-Grand. Polien a fait mention de ce prince, il en existe d'ailleurs une médaille dont l'exergue est en grec. Il vivait vers l'an 245 avant J.-C.

ARSEGNINO, notaire de Padoue, qui vivait au commencement du 13e siècle, a laissé un ouvrage intitulé *Quadriga*. Il contient des règles de grammaire, des proverbes, des sentences, des lettres, etc. Personne n'a vu cet ouvrage qui est annoncé sur la foi de Scardeone.

ARSELEYN (JEAN), peintre hollandais, né en 1610, voyagea en France et en Italie. Devenu ami de Bamboche, il imita sa manière. Il rapporta dans sa patrie le goût d'un coloris plus frais, plus éclatant que celui de ses compatriotes, toujours un peu obscur et rembruni. Pérelle a gravé d'après lui des ruines et 24 paysages. Arseleyn ornait ceux-ci de sujets d'histoire et de scènes champêtres qui augmentent leur effet et leur intérêt. En admirant la facilité et la légèreté de son pinceau, on ne pouvait soupçonner que la main qui le conduisait était presque estropiée. Arseleyn est mort à Amsterdam en 1660.

ARSÈNE, moine du Mont-Athos, fut patriarche de Constantinople en 1255. Ayant excommunié l'empereur Michel Paléologue, qui avait fait crever les yeux au jeune Jean Lascaris, confié à sa tutelle, il fut déposé l'an 1266, dans un concile que cet empereur avait fait convoquer, et relégué dans l'île de Proconnèse. On a de lui un *Nomocanon*, ou *Recueil de Canons*, divisés en 141 titres, avec les lois impériales auxquelles ils sont comparés.

ARSÉNIUS, archevêque de Malvoisie, en Morée, vivait du temps de Léon X. Il a publié au commencement du 16e siècle un livre fort rare, intitulé *Præclara dicta philosophorum imperatorum, oratorum et poëtarum*, græcè, Romæ, sans date, in-8°; il est encore auteur de *Scholies grecques sur les sept tragédies d'Euripide*, Venise, 1534, in-8°. Arsénius était fils du célèbre Michel APOSTOLIUS, auteur de *Proverbes* très-estimés.

ARSENNE (SAINT), diacre de l'Église romaine, d'une naissance illustre et d'un rare mérite, fut choisi en 383 par le pape Damase pour être précepteur d'Arcadius, fils aîné de Théodose. Ce prince le pria de regarder son élève comme son propre fils, et de prendre sur lui l'autorité d'un père. Un jour l'empereur étant entré dans la chambre de son fils, pour assister à son étude, le trouva assis, et Arsenne levé. Il commanda à celui-ci de s'asseoir, et à son fils de se tenir debout. Il ordonna en même temps qu'on lui ôtât tous les ornemens impériaux, ajoutant « qu'il le croirait indigne du trône, s'il ne rendait

à chacun ce qui lui est dû. « Cet avis ne changea pas le jeune prince; et Arsenne n'osant plus se flatter de réformer son naturel superbe et opiniâtre, se sauva de la cour, et alla se cacher dans le désert de Scété. On dit qu'Arcadius, après la mort de Théodose, voulant réparer les fautes qu'il avait commises à l'égard de son maître, lui fit offrir les revenus de l'Egypte, pour être employés aux besoins des monastères, et au soulagement des pauvres; Arsenne les refusa. Le désintéressement était une des vertus principales de cet ecclésiastique. Un officier lui ayant apporté le testament d'un de ses parens, qui le nommait son héritier, Arsenne lui demanda depuis quel temps son parent était mort? L'officier répondit: « Depuis peu de mois. — Il y a bien plus long-temps que je suis mort moi-même, répliqua Arsenne; comment donc pourrais-je être son héritier? » Il termina ses jours en 445, âgé de 95 ans.

ARSENNE, évêque d'Hypsèle dans la Thébaïde, était de la secte des méléciens. Eusèbe de Nicomédie et les autres partisans de l'arianisme accusèrent Saint Athanase de l'avoir tué, et d'avoir gardé sa main droite desséchée, pour s'en servir à des opérations magiques. Ils représentaient réellement une main, qu'ils prétendaient être celle d'Arsenne; mais Saint Athanase se justifia en faisant paraître Arsenne, qui était venu secrètement au concile de Tyr, et qui était rentré dans la communion de ce défenseur de la divinité de J.-C.

ARSES, le plus jeune des fils d'Artaxercès Ochus, roi de Perse, régna après lui, et fut empoisonné par Bagoas, qui l'avait placé sur le trône. Il mourut l'an 336 avant J.-C. *Voyez* BAGOAS.

ARSÉZAN (PADER D'), né à Toulouse, suivit long-temps le barreau dans cette ville, où il mourut en 1696. Il donna au théâtre deux tragédies, *Agamemnon* et *Antigone*, qui ont été insérées dans le *Théâtre Français*, publié en 12 vol., à Paris, 1737.

ARSILLI ou ARSIGLI (FRANÇOIS), né à Sinigaglia, dans le duché d'Urbin, au 16e siècle, d'une bonne famille, étudia à Padoue, et s'établit médecin à Rome, où il paraît que, peu courtisan, il n'eut pas le bonheur de plaire à Léon X. Il cultiva la poésie latine, et il nous reste de lui une *Élégie* intitulée *de Poëtis urbanis*, qu'il adressa à Paul Jove, et qui fut imprimée en 1524, à la suite des *Coryciana*. Roscoë l'a placée parmi les pièces justificatives, à la suite du 3e vol. de la Vie de Léon X.

ARSINOÉ, fille de Ptolémée, fils de Lagus, sœur des Ptolémées Philadelphe et Céraunus, était femme de Lysimaque, roi de Macédoine, vers l'an 300 avant J.-C. Son mari étant mort, elle se laissa tromper par les sollicitations et les sermens de son frère Céraunus, qu'elle épousa malgré toute sa répugnance. Le nouvel époux voulant faire son entrée dans la ville capitale, elle envoya au-devant de lui ses deux fils, Lysimaque et Philippe, deux beaux jeunes princes, l'un âgé de 16 ans, et l'autre de 14. Le perfide les combla de caresses jusqu'à la porte de la ville; mais aussitôt qu'il y fut entré, il se saisit de la citadelle, et ordonna de faire mourir ses neveux. Ces

malheureux princes, s'étant échappés des mains des meurtriers, se réfugièrent chez la reine, entre les bras de laquelle ils furent égorgés. Elle fut elle-même arrachée de son palais, et transportée sur un brancard avec les cercueils de ses deux enfans en Samothrace, où elle mourut de douleur et de désespoir. D'autres auteurs prétendent qu'elle en sortit, pour épouser Ptolémée Philadelphe, son frère de père et mère, et que quoiqu'elle fût beaucoup plus âgée que lui, elle lui inspira une telle passion, qu'après sa mort il donna son nom à un des nomes de l'Égypte. Cette circonstance a fait penser à d'autres auteurs qu'il avait existé une autre Arsinoé, sœur de celle-ci, qu'avait épousée Ptolémée Philadelphe. *Voyez* DINOCRATE.

ARSINOÉ, femme de Magas, roi de Cyrène, connue par son amour pour Démétrius, frère du roi de Macédoine, qu'elle épousa depuis.

ARSINOÉ, fille de Ptolémée Aulète, et sœur cadette de la fameuse Cléopâtre. Elle fut enlevée par l'eunuque Ganimède, conduite au camp des Égyptiens, et proclamée reine. Mais peu de temps après, César, épris des charmes de Cléopâtre, lui donna la couronne, et lui associa son jeune frère Ptolémée. Il emmena à Rome Arsinoé, qu'il avait faite prisonnière après la prise d'Alexandrie, et la fit marcher chargée de chaînes à la suite de son char de triomphe; aussitôt après cette pompe, il la mit en liberté en lui défendant de retourner en Égypte. Cette malheureuse princesse s'était retirée dans une province romaine en Asie, où Antoine, l'ayant trouvée, la fit mourir, par complaisance pour sa sœur Cléopâtre, l'an 41 avant J.-C.

ARTABAN ou ARTABANE, frère de Darius, roi de Perse, assista de ses conseils Xerxès, son neveu. Il gouverna l'état pendant l'expédition de ce dernier contre les Grecs. — Un autre ARTABAN, capitaine des gardes de Xerxès, tua ce roi de Perse. — Il y a eu aussi quatre rois des Parthes qui ont porté ce nom, et qui n'ont été soumis qu'avec peine par les Romains.

ARTABAN, roi des Parthes, était frère de Vologèse III. Caracalla se conduisit envers lui de la manière la plus perfide. Reçu dans la capitale du royaume des Parthes, sous prétexte d'épouser la fille de ce prince, qu'il avait demandée en mariage, il donna aux Romains un signal convenu; ils tombèrent sur le peuple, et en firent un horrible massacre. Artaban n'échappa qu'au travers de mille dangers. Il rassembla une armée à la tête de laquelle il vint attaquer les Romains; la bataille dura deux jours, et laissait encore la victoire incertaine, quand le général romain envoya prévenir Artaban de la mort de Caracalla. La paix fut alors conclue en des termes honorables l'an de J.-C. 217. Artaxercès engagea les Parthes à la révolte, et Artaban fut tué, l'an 226, dans une bataille qui mit fin à l'empire des Parthes, qui avait subsisté 475 ans.

ARTABASDE, gendre de l'empereur Léon l'Isaurien, et général de ses armées, était gouverneur d'Arménie, lorsque Constantin Copronyme monta sur le trône de Constantinople en 741. Ce prince qui connaissait ses projets ambi-

tieux, ayant voulu le faire mourir, Artabasde se fit proclamer empereur en octobre 742. Constantin marcha contre lui, le vainquit en bataille rangée, prit Constantinople, où l'usurpateur s'était réfugié; et, après lui avoir fait crever les yeux, l'envoya en exil avec son fils Nicephore, après les avoir exposés dans le cirque, à la risée du peuple montés sur un âne et le visage tourné vers la queue.

ARTABAZE, fils de Pharnace, capitaine de Xerxès, accompagna ce prince dans son expédition contre les Grecs. Il le suivit jusqu'à l'Hellespont, avec 60,000 hommes d'élite. Après la bataille de Platée, où l'imprudent Mardonius s'était engagé contre l'avis d'Artabaze, ce brave général revint avec 40,000 hommes qu'il commandait, et qu'il sauva par une sage retraite. Il publiait partout que Mardonius était vainqueur, afin de n'être point attaqué.

ARTABAZE, fils de Pharnabase et d'Apamée, fille d'Artaxercès Mnémon, déclara la guerre à Ochus son roi, l'an 356 avant J.-C., à la tête d'un parti de mécontens. Il se fortifia dans la Libye, et appela à son secours les Athéniens. Charès, amiral de la république d'Athènes, joint à Artabase, remporta une victoire signalée contre l'armée d'Ochus. Le sénat d'Athènes ayant ensuite rappelé son armée, Artabaze, assisté par les Thébains, défit entièrement les Perses. Il obtint ensuite sa grace, revint en Perse, fut fidèle à Darius Codoman, et le servit contre Alexandre-le-Grand. Après la mort de Darius, le conquérant macédonien lui fit beaucoup de caresses. Artabaze avait alors 95 ans. Il présenta neuf de ses enfans à Alexandre, qui leur fit le même accueil qu'au père : et quoique ce héros allât le plus souvent à pied, il fit amener deux chevaux, un pour lui et l'autre pour Artabaze, de peur que ce vieillard n'eût honte de se voir seul à cheval.

ARTABAZE ou ARTAVASDE, fils de Tigrane, roi de la grande Arménie, succéda à son père. C'était un prince savant, qui composa non-seulement des *Tragédies*, mais aussi des *Discours* et des *Histoires*. Il envoya du secours à Crassus dans la guerre contre les Parthes, et fut très-puissant tant qu'il cultiva l'amitié des Romains; mais il trahit Antoine dans la même guerre. Ce général sut néanmoins l'attirer dans son camp. A peine y fut-il arrivé, qu'il le fit charger de chaînes d'argent, et conduire en triomphe à Alexandrie, où il le fit mourir.

ARTALE (Joseph), poète italien, né en 1628 à Mazzareno en Sicile, cultiva également les Muses, et les armes. N'ayant encore que 15 ans, il blessa mortellement un satirique qu'il avait déjà bâtonné. Il alla ensuite à Candie, dans le temps que les Turcs en faisaient le siége, et s'y distingua tellement, qu'il mérita d'être fait chevalier de l'ordre militaire de Saint-George. De retour en Italie, il se rendit si redoutable dans l'art de l'escrime, qu'on l'appelait le *Chevalier du sang*. Il mourut à Naples en 1679. On a de lui beaucoup d'*Écrits en vers et en prose:* I. *La Bellezza atterrata, Elegia*, Naples, 1646, et Venise, 1661, in-12. II. *Dell' Encyclopedia, parte prima*, Pérouse, 1658, in-8°; Venise,

1660 et 1664, in-12 : *parte seconda*, Naples, 1679, in-12; *parte terza*, Naples, *ibid.* III. *La Pasife, dramma per musica*, Venise, 1661, in-12.

ARTANUS, l'un des plus célèbres jurisconsultes du 2e siècle, naquit à Narbonne. Le desir de se perfectionner dans les sciences le fixa quelque temps dans la ville de Rome. Il retourna bientôt à Narbonne pour y exercer une charge de magistrature. Martial son ami regretta de ne pouvoir l'y suivre : à son départ, ce poète lui fit présent d'un exemplaire de ses poésies, qui n'étaient encore qu'ébauchées; c'est ce que suppose l'épigramme suivante :

Nondum murice cultus, asperoque
Morsu pumicis aridi politus,
Artanum properas sequi, libelle :
Quem pulcherrima jam redire Narbo,
Docti Narbo paterna Votieni
Ad leges jubet annuosque fasces,
Votis quod paribus tibi petendum est,
Continget locus ille, et hic amicus,
Quam vellem fieri meus libellus.

ARTARIO (J. B.), né à Arogna en 1660, excellent architecte et bon stucateur. Ses statues sont d'un dessin noble, et dans le style de l'antique. On trouve de beaux ouvrages de lui à Fulde et à Rastadt. Il sut donner à ses statues une durée presque égale à celles de marbre. Il mourut à la fleur de son âge.

ARTARIO (JOSEPH), fils aîné de Jean-Baptiste, né en 1697, à Arcegno, canton de Lugano, a surpassé son père dans son art. Il alla se former à Rome et y étudier l'antique, de là il passa en Allemagne, en Hollande et en Angleterre; partout il a laissé de ses ouvrages. L'électeur de Cologne, de la maison de Bavière, l'appela à sa cour, et le garda à son service, où il est mort en 1769. Son dessin imite l'antique, ses statues ont du mouvement, les draperies sont légères, etc.

ARTAUD, archevêque de Reims, grand-chancelier de Louis d'Outremer et de Lothaire fils de ce prince, vivait au 10e siècle. Il est connu par les démêlés qu'il eut avec les comtes de Paris, Hébert et Hugues, relativement à son église. Hugues, son compétiteur, n'ayant encore que 20 ans, fut ordonné dans une assemblée d'évêques tenue à Soissons. Il protesta contre cette nomination et fut réintégré sur son siége par le roi en 947. Il a laissé une *Relation de* cette discussion.

ARTAUD (PIERRE JOSEPH), né à Bonieux dans le Comtat-Venaissain en 1706, vint de bonne heure à Paris, et remplit avec distinction différentes chaires dans cette capitale. Devenu curé de Saint-Méry, il édifia son troupeau et l'instruisit. Son mérite lui valut, en 1756, l'évêché de Cavaillon. Il mourut en 1760, à 54 ans, avec la réputation d'un prélat exemplaire et d'un homme aimable. On a de lui : I. *Panégyrique de Saint-Louis*, 1754, in-4°. II. *Discours sur les mariages*, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, 1757, in-4°. III. Quelques *Mandemens* et *Instructions pastorales.* Il règne dans tous ses ouvrages une éloquence solide et chrétienne. Ses *Prônes* étaient des modèles dans le genre familier.

ARTAVEL. *Voyez* ARTEVELLE.

ARTAXERCES, surnommé *Longue-main* à cause de la longueur d'un de ses bras, fils et successeur de Xerxès dans l'empire de Perse, ne parvint au trône qu'après avoir détruit deux factions puissantes qui le lui dis-

putaient. Il extermina dans une bataille sanglante les partisans des fils d'Artaban. Il remporta ensuite une victoire contre Hystaspe son frère, et ruina entièrement son parti. Il tourna ses armes contre les Bactriens, et les vainquit. Thémistocle, qui avait cherché une retraite dans sa cour, y fut comblé d'honneurs et de présens. L'Égypte s'étant révoltée, il la fit rentrer dans le devoir, et en chassa les Athéniens qui étaient venus la secourir. C'est ce prince qui permit à Esdras de rétablir la république et la religion des Juifs, et de rebâtir Jérusalem. On croit que c'est l'Assuerus de l'Écriture, qui épousa Esther. Il mourut l'an 426 avant J.-C., après avoir fait la paix avec les Athéniens. Artaxercès, et la conspiration d'Artaban, sont les sujets des tragédies de Métastase, de Magnon, en 1645; de Crébillon, de Lemière, et en 1808 de M. Delrieu.

ARTAXERCES, surnommé *Mnémon* par les Grecs, à cause de sa grande mémoire. Il succéda à Darius son père, l'an 405 avant J.-C. Cyrus, frère de ce prince, jaloux de le voir en possession du trône, attenta à sa vie. Son projet fut découvert, son arrêt de mort prononcé; mais Artaxercès eut la faiblesse généreuse de lui pardonner. Il le renvoya dans l'Asie mineure dont il avait le gouvernement. Au lieu de rentrer en lui-même, ce perfide leva des troupes sous différens prétextes, et vint présenter bataille à son frère avec 113 mille hommes: elle fut donnée à Cunaxa, à 25 lieues de Babylone; Cyrus y fut tué de la main de son frère; mais Artaxercès ne put jamais contraindre les Grecs qui étaient dans l'armée de Cyrus à se rendre. (*Voyez* Xénophon et Cyrus le jeune.) Parisatis, mère des deux princes, irritée de la mort de son fils, et jalouse du crédit de Statira sa belle-fille, lui fit donner un breuvage empoisonné. Le roi, pour toute punition, se contenta de la confiner à Babylone, où elle demanda elle-même à se retirer. La fin de l'empire de Mnémon fut troublée par les cabales des courtisans. Les seigneurs de sa cour prenaient parti pour ceux de ses fils qui prétendaient à la succession. Il en avait eu cent cinquante de trois cent cinquante concubines; et trois d'Atosse, son épouse: Darius, Ariapse, et Ochus. Pour arrêter toutes les intrigues, il désigna Darius l'aîné pour son successeur, et lui permit de prendre dès-lors le titre de roi et la tiare royale. Mais ce fils ingrat conspira contre la vie de son père, qui le fit punir de mort. Ochus, le troisième de ses fils, voulant aussi être roi, fit périr Ariapse son frère. Ces nouveaux chagrins précipitèrent la fin des jours d'Artaxercès. Il fut tué par Ochus qui lui succéda, l'an 361 avant J.-C.; il eut la réputation d'un prince doux, humain, libéral.

ARTAXERCÈS III, surnommé *Ochus*, fils et successeur du précédent, monta sur le trône l'an 361 avant J.-C. Il cacha pendant dix mois la mort de son père, pour s'affermir en agissant au nom du prince mort. Jamais tyran ne fut plus cruel. Ayant conçu le projet de tarir tout le sang royal, il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avait épousé la fille. Un de ses oncles fut égorgé par ses ordres, avec cent de ses fils ou petits-fils. Tous les principaux

seigneurs persans subirent le même sort. Un seul, nommé *Dathame*, échappé à cette boucherie, fit un parti dans la Cappadoce et la Paphlagonie. Ochus, ne pouvant le vaincre, lui envoya des assassins sous le titre d'ambassadeurs. Dathame les démasqua et les punit. Ce brave homme se laissa tromper par un malheureux qui, ayant gagné son amitié, le perça de plusieurs coups de poignard. Les généraux et les gouverneurs d'Artaxercès tyrannisaient tous les pays qui étaient sous leur dépendance; l'Égypte se souleva. Artaxercès marcha contre elle, s'empara de l'île de Chypre, força les Sidoniens à mettre le feu à leur ville, prit Peluse, et de là se répandit dans toute l'Égypte. Il souilla ses victoires par des cruautés inouïes, ravagea les villes, pilla les temples, fit tuer le bœuf Apis, enleva les livres de la religion, et les annales de la monarchie. L'eunuque Bagoas, égyptien dépositaire de sa puissance, irrité du traitement qu'Artaxercès avait fait au dieu Apis, le fit empoisonner par son premier médecin, l'an 338 avant J.-C. Pour se venger de ce qu'il avait fait manger le bœuf par ses gens, Bagoas fit hacher son corps et le livra à des chats; quant à ses os, il en fit faire des manches de couteau ou d'épée, pour rappeler son humeur sanguinaire. Bagoas mit ensuite la couronne sur la tête d'Arsès, le plus jeune des fils d'Artaxercès, après avoir fait périr tous les autres.

ARTAXERCÈS BABEGAN. (*Voyez* ARDECHYR.)

ARTAXIAS Ier, général d'Antiochus-le-Grand, se rendit maître de l'Arménie, du consentement de ce prince, et la partagea avec un autre général. Annibal, retiré à la cour de ce prince, lui conseilla de bâtir Artaxate sur le fleuve Araxe. Artaxias en fit la capitale de son empire. Ce prince avait soumis son royaume aux Romains après la défaite d'Antiochus. Il fut ensuite défait lui-même par Antiochus Epiphanes, l'an 179 avant J.-C.

ARTÉAGA (ÉTIENNE), jésuite espagnol, était fort jeune lors de la suppression de son ordre en Espagne, et fut en correspondance avec les hommes les plus distingués dans les sciences, la littérature et les arts; lui-même possédait de grandes connaissances. Il a écrit, dans sa langue, un *Traité sur le beau idéal*, et a publié, en italien, un autre ouvrage intitulé : *Le Revoluzioni del teatro musicale italiano, dalla sua origine, fino al presente; secunda edizione*, 1785. Il a fait plusieurs *Dissertations savantes sur la poésie grecque et latine*, dont il se proposait de publier le recueil. Son manuscrit intitulé : *Del ritmo sonoro, e del ritmo muto degli antichi, dissertazioni 7*, devait être un ouvrage de la plus grande utilité. Il a mis à contribution les plus célèbres écrivains de l'antiquité; et, d'après l'avis de plusieurs savans, ses découvertes sont absolument neuves et très-essentielles à l'art. Il a restitué des textes altérés par les commentateurs, expliqué des passages dont ils n'avaient pu saisir le sens, et donné une idée juste et nouvelle de ce qu'on appelait *rhythmes* chez les Anciens. Il y a vingt-cinq ans qu'on voulait faire imprimer cet ouvrage à Parme, avec les caractères du

fameux Bodoni ; mais la révolution a empêché ce projet d'être mis à exécution. Arteaga, depuis cette époque, avait accompagné à Paris le chevalier Azara, ex-ambassadeur d'Espagne. Il confia la traduction de ce beau manuscrit à M. J. B. C. Grainville ; mais sa mort empêcha encore cette entreprise, lorsqu'elle était aux deux tiers de son exécution. Arteaga mourut à Paris le 30 octobre 1799.

ARTÉDI (Pierre), célèbre naturaliste suédois et grand médecin, vit le jour dans l'Angermanie en 1705 ; il fut l'intime ami du célèbre Linné, qui nous a donné sa vie en tête de l'*Ichthyologia*, excellent ouvrage dont Linné lui-même fut éditeur après la mort de son ami. Artédi était très-versé dans la chimie, dans la botanique, et dans presque toutes les parties de l'histoire naturelle. Il finit ses jours d'une manière déplorable à Amsterdam, le 25 septembre 1735. Il revenait de souper chez Séba, la nuit était très-obscure ; il tombe dans le canal, personne ne le voit, il y périt. Ainsi meurt, dit Linné, le plus grand des ichthyologistes. L'ouvrage d'Artédi est intitulé : *Ichthyologia, sive opera omnia de piscibus, scilicet bibliotheca ichthyologica, philosophia ichthyologica, genera piscium*, etc., Lugd. Batav. 1738, in-8°, en 3 parties, réimpr. de 1788 à 1792, avec les notes de Walbaume.

ARTÉMAN ou ARTÉMAS, hérétique qui niait la divinité de J.-C., et dont les principes étaient les mêmes que ceux de Théodore de Byzance.

ARTÉMAS, disciple de Saint Paul, envoyé par ce dernier dans l'île de Crète, où il prêcha la foi.

ARTÈME (Saint), commandant des troupes romaines en Égypte, sous l'empire de Constance, fut chargé d'arrêter Saint Athanase, et le chercha vainement dans les divers monastères de la Thébaïde. Il se repentit ensuite d'avoir contribué à la persécution des chrétiens, et embrassa leurs dogmes. Bientôt après on l'accusa d'avoir brisé les idoles à Alexandrie, et l'empereur Julien le fit décapiter l'an 362. L'Église l'honore comme grand martyr le 20 octobre.

ARTÉMIDORE, natif d'Éphèse, nommé ordinairement *Daldien*, parce que sa mère était de Daldis, ville de Lydie, vivait sous Antonin-le-Pieux. On a de lui un *Traité des Songes et de la Chiromancie*, matière qu'il avait beaucoup étudiée. Son ouvrage, à travers bien des choses minutieuses et absurdes, offre des traits d'érudition. Alde Manuce le publia en grec à Venise, en 1518, in-8° ; et Rigaud, en grec et en latin, à Paris, 1603, in-4°, avec de savantes notes. M. Reiss a donné une nouvelle édition à Leipsick, 1805, 2 vol. in-8° ; mais il n'y a pas mis de traduction latine. Pierre Lauro la traduit en italien, Venise, 1542, in-8°. Antoine Dumoulin en a donné une traduction française, Paris, 1664, in-8°. La dernière édition est de Reiskius, Lipsiæ, 1805, 2 vol. in-8°. Il y a plusieurs Artémidore. *Voyez* Van Goens *ad Porphyr*, pag. 87.

ARTÉMIDORE, géographe, dont Strabon et Pline louent souvent l'ouvrage intitulé : *Description de la Terre*, florissait environ un siècle avant J.-C. On

trouve des fragmens de cet écrivain, dans l'édition des *Géographes secondaires de la Grèce*, publiés par Hudson. Oxford, 1703. —On compte encore un autre Artémidore, dialecticien, qui composa un livre contre Chrysippe, au rapport de Diogène Laërce.

ARTÉMIE (Sainte), que plusieurs ont crue fille de l'empereur Dioclétien, fut convertie à la foi par Saint Cyrille, et périt avec lui sous la persécution de Maximien.

ARTÉMISE, reine d'Halicarnasse et fille de Ligdamie, se trouva à l'expédition de Xerxès contre les Grecs, et se signala surtout à la bataille de Salamine, l'an 480 avant J.-C. Un vaisseau athénien la poursuivant, elle fit ôter le pavillon de Perse, et pour lui donner le change, attaqua un vaisseau de la flotte de Xerxès, commandé par un roi de Calynde, nommé *Damas Acymus*, avec qui elle avait eu une querelle, et le coula à fond. Les Athéniens cessèrent alors de la poursuivre, dans la pensée qu'elle était de leur parti. Xerxès dit à cette occasion : « Que, dans le combat, les hommes avaient été des femmes, et les femmes des hommes. » Les Athéniens la redoutaient tellement, qu'ils avaient promis de grandes récompenses à ceux qui la feraient prisonnière; mais cette princesse eut le bonheur d'échapper à leurs recherches. Sa statue fut placée à Sparte parmi celles des généraux perses: Artémise s'empara de la ville de Patmos, où elle était entrée sous prétexte d'y adorer la mère des dieux. Cette déesse s'en vengea; car Artémise ayant conçu un amour violent pour Dardanus, jeune homme d'Abydos, il n'y répondit pas. Elle lui creva les yeux, et se précipita ensuite dans la mer du haut du rocher de Leucate. Comme ce récit n'est appuyé que sur le témoignage de Ptolémée Éphæstion, on ne peut y ajouter beaucoup de foi.

ARTÉMISE, fille d'Hecatomns, reine de Carie, sœur et femme de Mausole, s'est immortalisée par sa tendresse conjugale. Son époux, étant mort l'an 355 avant J.-C., elle en fut inconsolable et lui fit élever, à Halicarnasse, un monument superbe, compté parmi les sept merveilles du monde. Pline, le naturaliste, en a laissé la description. Les architectes Scopas, Briaxis, Léocharès et Timothée, le construisirent. Pythis ensuite éleva, sur ce monument, une pyramide surmontée d'un char de marbre à quatre chevaux. Les tombeaux dont on a voulu dans la suite faire l'éloge, ont pris leur nom de Mausole, et ont été appelés *Mausolées*. Artémise fit proposer, dans toute la Grèce, des prix considérables pour ceux qui réussiraient le mieux à faire l'oraison funèbre de son époux; et Théopompe de Chio fut le premier qui le remporta. Elle en recueillit les cendres, qu'elle mêlait avec sa boisson, voulant leur servir en quelque sorte de tombeau. Artémise ne survécut pas longtemps à son cher Mausole. Elle mourut auprès du monument qu'elle lui avait fait élever, l'an 351 avant J.-C. *Voyez* Naucrate.

ARTÉMON, de Clazomène, mécanicien célèbre, suivit Périclès au siége de Samos, et y inventa *le bélier, la tortue, et d'autres machines de guerre*, environ 460 ans avant J.-C. Il faut consulter sur Artémon : *His-*

toria Artemonis et Artemônitarum, publiée par J. E. Kappius, à Leipsick en 1757. Add. P. Wesseling, *Probabilia*, pag. 172, 181.

ARTÉMON, peintre de l'antiquité. Ses principaux tableaux sont : *Une Danaé*, *un Hercule* et *une Déjanire*: *l'Histoire de Laomédon avec Neptune et Hercule*; enfin, *la reine Stratonice admirée par des pêcheurs*. (Probablement c'était celle que Séleucus épousa 300 ans avant l'ère chrétienne.) Ce sujet avait rapport au bruit qui courait que cette reine était éprise d'un pêcheur. *Voyez* l'article Cléside.

ARTÉPHIUS, philosophe hermétique, fut un charlatan du 12e siècle, qui écrivit sur la pierre philosophale, et annonça dans son ouvrage, qu'il avait déjà vécu plus de mille ans. Les alchimistes le recherchent, mais il est très-rare. Il est imprimé dans la *Bibliothèque chimique*, par Richemont, Paris, 1741, tome 2, pag. 112. Artéphius a fait, de société avec Synésius, *trois Traités singuliers de la philosophie naturelle*, avec des figures hiéroglyphiques de N. Flamel, Paris, 1612, in-4°. Ces traités sont: I. *Liber secretus*. II. *De characteribus planetarum, cantu et motibus avium, rerum præteritarum et futurarum, lapideque philosophico*. III. *Clavis majoris sapientiæ*. Ce dernier a été imprimé dans le *Théâtre chimique*, à Francfort, 1614, in-8°, et à Strasbourg, 1699, in-12. Il est aussi auteur du *Speculum speculorum*, et d'un Traité *de Vitâ Propagandâ*.

ARTEVELLE ou ARTAVEL (Jacques d'), de Gand, brasseur de bierre, factieux éloquent et adroit politique, causa beaucoup d'inquiétudes au comte de Flandre. Il exerça une tyrannie absolue sur ses compatriotes, et ne paraissait qu'escorté d'une foule de satellites qui exterminaient, au moindre signal, ceux qui avaient le malheur de lui déplaire. Il avait des correspondans dans toutes les villes, et songeait à assujettir la Flandre à Édouard, roi d'Angleterre. Philippe de Valois fit proposer aux Flamands de s'unir à lui contre Édouard; mais Artevelle répondit : « Que la laine d'Angleterre valait mieux pour son pays que l'amitié et l'alliance des Français. » Cependant, malgré son ascendant sur ses compatriotes, il ne put long-temps les engager à violer le serment qu'ils avaient fait de ne point porter les armes contre le roi de France; ils s'étaient même engagés à payer, en forme d'amende, en cas de parjure, deux millions de florins à la chambre apostolique. Artevelle conseilla à Édouard de prendre le titre de *roi de France*, et dès-lors, les Flamands crurent remplir leur promesse en le servant, et en lui rendant foi et hommage. Artevelle eut le sort de presque tous les factieux célèbres, qui périssent sous les coups du peuple même qu'ils ont flatté et séduit. Le peuple de Gand le massacra en 1345. — Philippe Artevelle, son fils, s'étant mis à la tête de près de soixante mille révoltés, fut tué à la bataille de Rosbec, en 1382. Son corps ayant été trouvé parmi un monceau de cadavres, fut pendu à un arbre.

ARTHALIN (Claude-François), professeur en médecine à Besançon, mort doyen de l'uni-

versité le 15 mai 1782, a publié: I. *Institutiones anatomicæ*, 1753, in-8°. C'est une compilation qui ne prouve pas beaucoup en faveur de l'auteur. II. *Lettre à un médecin de province, au sujet d'un coup reçu à la tête.*

ARTHÉNION, peintre grec de l'antiquité, élève de Nicias. Son ouvrage le plus remarquable représentait *un palefrenier avec un cheval*. On avait encore de lui, à Athènes, *le Polygynæcon;* c'était une assemblée de femmes; *un Phylarque dans le temple d'Éleusis;* et *un Ulysse découvrant Achille caché sous des vêtemens de femme.* Pline vante cet artiste, qui mourut à la fleur de son âge.

ARTHUR ou ARTUS, roi fabuleux de la Grande-Bretagne, au 6e siècle, vainquit, dit-on, les Saxons et soumit l'Écosse et l'Irlande. On ajoute qu'il défit Lucius, général romain, qu'il ravagea une partie des Gaules, et qu'à son retour de ces expéditions, il institua les chevaliers de la table ronde: table qu'on montre encore aujourd'hui au château de Winchester, avec les noms de ces prétendus chevaliers. La tradition porte que Mordell, fils de Luthus, roi des Pictes, ayant livré bataille au roi Artus, ce dernier y fut blessé, et disparut sans qu'on pût savoir de ses nouvelles. Henri II, d'après d'anciennes chansons galloises, crut avoir découvert son tombeau dans le cimetière de Glassenbury.

ARTHUR DUCK. *Voy.* DUCK.

ARTHUS ou ARTUR Ier, duc de Bretagne, était fils de Geoffroi-le-Beau, comte d'Anjou, 4me fils de Henri II, roi d'Angleterre, et naquit à Nantes en 1187. C'était le prince le plus aimable de son siècle. Il fut proclamé duc, quoiqu'encore au berceau, après la mort de Geoffroi son père. Jean-Sans-Terre (*voyez* JEAN), son oncle, le fit mourir de sa propre main, à Rouen, l'an 1202. Il l'avait fait enfermer dans une tour située sur la rivière, et ne pouvant trouver des assassins, parce que l'honneur inspirait les uns, et que la crainte retenait les autres, il se rendit lui-même par eau à Rouen, fit amener Artur dans sa barque, lui passa plusieurs fois son épée au travers du corps, et le jeta dans le fleuve avec une grosse pierre attaché au col. Philippe-Auguste cita ce monstre à la cour des pairs, qui rendit l'arrêt suivant: « Jean, duc de Normandie, ayant violé son serment envers le roi Philippe, son seigneur; tué le fils de son frère aîné, vassal de la couronne de France, cousin du Roi, il est déclaré coupable de félonie et de trahison; toutes les terres qu'il tient à hommage seront confisquées. » L'infortuné Artus avait alors quinze ans. Son mariage était arrêté avec Marie, fille de Philippe-Auguste.

ARTHUS II, duc de Bretagne, naquit en 1262, et mourut en 1312, après avoir gouverné assez heureusement.

ARTIÉDA (MICER-ANDRÉ-REY D'), savant et poète espagnol, fils d'un gentilhomme aragonais, naquit à Saragosse, selon quelques auteurs, et selon d'autres, à Valence. On peut rapporter sa naissance à l'année 1560. A quatorze ans, il était gradué en philosophie, et à vingt ans, il avait également un grade dans la faculté de droit. Déjà sa réputation était établie, comme il l'avoue lui-même dans son *Épître au marquis de Cuellar, sur la Co-*

médie. Depuis, il se livra à la culture des sciences et des arts. Il entreprit la carrière militaire, et parvint au grade de capitaine d'infanterie espagnole en Flandre, à l'époque où le duc de Parme en était gouverneur. Il servit dans les guerres de son pays contre les Français et les Turcs. Il occupa ensuite, à Barcelonne, une chaire d'astronomie et de mathématiques. Artiéda avait une vaste érudition. Ses productions composent un volume in-4°, intitulé : *Discours, Épîtres et Épigrammes d'Arthémidore*, imprimé, en espagnol, à Saragosse, en 1605. Il y a dans cet ouvrage des morceaux estimés. Artiéda composa en espagnol et publia aussi à Valence, en 1581, la tragédie *des Amans*, qui, malgré toutes les recherches, n'a jamais pu se retrouver. Il eut des liaisons d'amitié avec les hommes les plus célèbres de son temps, particulièrement avec Luperce Léonard d'Argensola, qui composa un sonnet à sa louange.

ARTIGNY (Antoine Gachet d'), chanoine de l'église primatiale de Vienne, sa patrie, naquit le 9 novembre 1706. Il tourna de bonne heure son esprit vers la littérature et les recherches bibliographiques. Il fit même des vers, mais qui ne lui donnent aucun rang sur notre Parnasse. *Ses Mémoires d'Histoire, de critique et de littérature*, Paris, 1749 et années suivantes, 7 vol. in-12, l'ont fait connaître plus avantageusement. Quoique ce livre ne soit qu'une compilation, il prouve que l'auteur avait l'esprit de discussion et de critique. Mais il est bon d'avertir que les articles les plus intéressans ont été tirés de l'Histoire manuscrite des poètes français, par feu l'abbé Brun, doyen de Saint-Agricole à Avignon. Ce plagiat rendit ses *Mémoires* beaucoup meilleurs; il y a d'ailleurs de lui des choses intéressantes et curieuses, mais trop d'extraits de vieux sermonnaires, et trop d'articles de remplissage. Ce littérateur mourut à Vienne en Dauphiné, le 6 mai 1768, dans sa 62me année. D'Artigni a publié encore un petit écrit sous ce titre : *Relations de l'assemblée tenue au bas du Parnasse*, 1739.

ARTIS (Gabriel), ministre protestant, né à Milhau, dans le Rouergue, était un esprit inquiet, turbulent, et *né pour le débat*, comme il le dit lui-même. Sa vie fut, pour ainsi dire, une dispute continuelle : et presque tous ses écrits des pièces d'attaque ou des actes d'accusation. A peine promu au ministère, à Berlin, il publia ses *Sentimens désintéressés sur la retraite des pasteurs, contre l'histoire et l'apologie de cette retraite*, par le ministre Benoît, La Haye, 1688, in-12. En publiant un tel écrit, il attaquait de front tous les pasteurs réfugiés. S'étant brouillé peu après avec ses collègues, il fut suspendu de son ministère pendant douze ans. Après son retour, il ne se tint pas long-temps tranquille, et fut obligé de quitter Berlin de nouveau. Il y avait accusé de socinianisme trois de ses plus estimables collègues et une société littéraire toute entière. Il forma les mêmes accusations contre Lenfant, Beausobre et des Vignoles, qui repoussèrent ses calomnies dans un écrit intitulé : *Lettres de M. d'Artis et de M. Lenfant sur des matières de socinianisme*, Berlin, 1719, in-4°.

L'écrit dans lequel d'Artis les avait attaqués, portait ce titre : *Lettre pastorale du plus ancien et du plus légitime pasteur de l'église française, à son troupeau*, etc. D'Artis a publié un *Journal d'Amsterdam*, en 1795, et un *Journal de Hambourg*, en 1794-95-96.

ARTOIS (JACQUES VAN), peintre, né à Bruxelles en 1613, excella dans le paysage. Ses arbres paraissent être agités, ses lointains sont purs et doux, ses détails riches et variés. Téniers, son ami, a peint les figures et les animaux de quelques-uns de ses tableaux. On les voit à Malines, à Bruxelles, à Gand et dans la belle galerie de Dusseldorf. Van Artois avait acquis de la fortune dans l'exercice de son art; mais il la prodigua en donnant des festins aux grands, dans la société desquels ses talens et l'agrément de son esprit l'avaient fait admettre.

ARTORIUS, chevalier romain, s'étant engagé dans un portique du temple, durant le siége de Jérusalem, pour éviter d'être consumé par les flammes, proposa à Lucius, son ami, de le recevoir entre ses bras lorsqu'il se jetterait du haut en bas, et s'obligea de le faire son héritier. Lucius le reçut heureusement, et lui sauva la vie; mais accablé par la chute rapide d'un tel poids, il mourut lui-même à l'instant. — Un médecin celèbre de ce nom publia un ouvrage *de Longâ vitâ*, cité par Saint Clément d'Alexandrie. Suivant ce médecin, il ne faut boire que pour humecter les alimens, si on veut parvenir à une longue vie.

ARTOXARES, eunuque de Paphlagonie, entra à la cour d'Artaxercès I vers l'an 540 avant J. C. Il n'avait que 20 ans lorsque ce prince l'envoya avec les grands de l'état en Syrie, pour engager Mégabyze, qui s'y était révolté, à se soumettre sans réserve. Il obtint le gouvernement de l'Arménie, et fut un de ceux qui forcèrent Darius Ochus de prendre la couronne. Ce prince, paisible possesseur de l'empire, témoigna sa reconnaissance à Artoxarès, en lui donnant le premier rang parmi les eunuques. Ces honneurs, loin de satisfaire ses desirs ambitieux, ne firent que les irriter. Il se lassa d'être sujet, et voulut monter sur le trône. Comme la qualité d'eunuque éloignait de lui les mécontens, il se fit faire une barbe postiche. Ce mauvais artifice ne trompa personne. Ses desseins ayant été découverts avant qu'il eût pu pourvoir à sa sûreté, on l'arrêta, et la reine Parisatis, qui gouvernait avec une autorité absolue, lui fit souffrir les plus cruels et les plus honteux supplices.

ARTUR (LACTANCE), né dans un bourg de la Calabre, mort en 1604, entra dans un ordre de religieux, et l'édifia par ses vertus. On lui doit une *Oraison funèbre du cardinal Sirletto*, et *quelques Sermons*.

ARTUR III, dit *le Justicier*. *Voy.* RICHEMOND.

ARTUSI (JEAN-MARIE), né à Bologne dans le 16e siècle, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Sauveur, étudia les mathématiques, et surtout la partie qui concerne l'harmonie. On lui doit : I. Un excellent *Traité de contrepoint*, en italien; livre peu commun, et où, malgré les progrès qu'on a faits depuis dans l'art agréable de la musique, on trouve à s'instruire. Il fut imprimé à

Venise en 1597, in-fol. II. *Raisonnement sur l'imperfection de la musique moderne*, Venise 1600 et 1603, in-fol.

ARTUSINI (Cyprien), né à Ravenne, d'une famille noble, se fit camaldule. Il se livra aux mathématiques et à l'architecture, et fut nommé, par Urbain VIII et Innocent X, mathématicien du pape. Il est mort en 1654, après avoir publié les ouvrages suivans : I. *Ephémérides perpétuelles.* II. *Traité de l'architecture militaire et domestique.* III. *Nuovo methodo di ritrovare il tempo in cui fa la luna perpetuamente*, Bologne, 1642.

ARTUSINI (Antoine), né à Forli le 2 octobre 1554, cultiva avec succès la jurisprudence, la poésie et l'éloquence. On a de lui quelques pièces de vers, entre autres une *Canzone* italienne, insérée par erreur dans les *Rime scelte de' poeti Ravennati;* et un ouvrage intitulé : *Oratio habita in publico consistorio ad S. D. N. Urbanum VIII Pont. opt. Max. in Kal. Maii 1624, dum illustrissimi Helvetiorum legati homini universæ Helvetiorum Cathol. Reipub. debitum eidem Pont. obsequium redderent*, Rome, in-4°. Artusini prenait le titre de chevalier. On ignore la date de sa mort; elle est nécessairement postérieure à celle de l'ouvrage ci-dessus indiqué.

ARUM ou ARUMOEUS (Dominique Van), né à Leuwarde, dans la Frise, en 1579, fut un célèbre jurisconsulte; le plus considérable de ses ouvrages est un recueil de *Discours académiques sur le droit public d'Allemagne*, en 5 v. in-4°, 1623. Ses autres écrits sont : I. *Discursus academici ad auream Bullam Caroli IV*, Jéna, 1617, in-4°. II. *Commentarium de comitiis Rom. Germ. Imp.*, ibid., 1630-35-60, in-4°. Ce dernier ouvrage est fort estimé. Van Arum mourut à Jéna en 1637.

ARUNDEL. (Thomas), né en 1353, fils de Robert, comte d'Arundel, d'une maison illustre d'Angleterre, fut élevé à l'âge de 22 ans, sur le siége d'Ely, sous Edouard III, et transféré par le pape en 1388 à l'archevêché d'Yorck, où il dépensa des sommes considérables pour bâtir le palais archiépiscopal. Il fut grand-chancelier d'Angleterre, et posséda cette dignité jusqu'en 1396, qu'il passa à l'archevêché de Cantorbéry. C'est le premier qui ait quitté le siége d'Yorck pour celui de Cantorbéry. A peine en eut-il pris possession, qu'il encourut la disgrace du roi Richard II. Accusé de haute trahison, il fut condamné, sous peine de mort, à sortir du royaume. Arundel alla d'abord en France et à Rome, où Boniface IX le reçut très-bien, et le nomma à l'archevêché de Saint-André en Ecosse. Ce prélat contribua beaucoup à engager Henri de Bolingbrocke, duc de Lancastre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, à envahir l'Angleterre et à détrôner Richard II. Il fit paraître un grand zèle contre Wiclef et les Lollards, surtout contre le chevalier Jean Oldcastle, lord Cobham. Il mourut le 20 février 1414. C'est peut-être le premier qui ait défendu de traduire l'Ecriture sainte en langue vulgaire.

ARUNDEL (Thomas d'), de la même famille, fut tué, en 1434, au combat de Gerberoi, que Saintraille et La Hire voulaient forti-

fier pour s'opposer aux Anglais. Sa bravoure le fit surnommer l'*Achille des Anglais*.

ARUNDEL (THOMAS HOWARD, comte D') et de Surrey, maréchal d'Angleterre au commencement du 17e siècle, était un zélé protecteur des savans et des artistes; il envoya au levant Guillaume Petty, qui découvrit dans l'île de Paros, les célèbres marbres dit d'*Arundel*, parmi lesquels on trouva la *Chronique de Paros*. Cette collection était composée de trente-sept statues, de cent vingt-huit bustes et de deux cent cinquante marbres chargés d'inscriptions, sans compter d'autres monumens d'un grand prix. Ces monumens précieux renferment les principales époques de l'histoire des Athéniens, depuis la première année de Cécrops, l'an 1582, jusqu'en 364 avant la naissance de J.-C. Le comte d'Arundel plaça ces marbres dans les salles et les jardins de son palais, sur les bords de la Tamise. Jean Selden publia en 1629 des Observations sur ces belles antiquités. Humfrey Prideaux mit au jour, en 1676, un Recueil de ces marbres, et de quelques autres fort curieux, qui ont été donnés à l'université d'Oxford, sous le titre de *Marmora Oxoniensia*. Des différentes explications de ces marbres, la meilleure édition est celle d'Oxford, 1663, in-fol., par Chandler; il y a cependant dans l'édition donnée en 1732, in-fol., par Mettaire, de bons commentaires qui ne sont pas dans celle de 1763. On trouve dans ce recueil des éclaircissemens sur plusieurs points de l'histoire ancienne. Les marbres d'Arundel ont été d'un grand secours au P. Pétau, à Saumaise, à Vossius, et aux autres chronologistes qui sont venus après eux. On dit que la plupart de ces marbres servirent, dans des temps de troubles, à réparer des portes et des cheminées. Scipion Maffei a traduit la Chronique de Paros, ainsi que Lenglet Dufresnoy, Playfair et M. Robinson. Ce dernier a publié une dissertation sur *l'authenticité de cette Chronique*, 1788, in-8°.

ARUNDEL (le comte D'), de la même famille que les précédens, fut accusé de trahison, vers la fin du 16e siècle, pour avoir entretenu une correspondance avec le cardinal Alan. Il fut condamné à mort et exécuté.

ARUNDEL (MARIE, comtesse D'), contemporaine de Henri VIII, d'abord épouse de Robert Radcliffe, et en secondes noces de Henri Howard comte d'Arundel, était très-savante. Elle a laissé les ouvrages suivans : I. *Sentences et actions mémorables de l'empereur Alexandre Sévère*, traduites de l'anglais en latin. II. *Traité de l'origine et de la famille d'Alexandre Sévère, et des signes qui lui présagérent l'empire*, ibid. III. *Sentences choisies dans les sept sages de la Grèce; Comparaisons recueillies dans les livres de Platon, d'Aristote, de Sénèque, etc.*, traduit du grec en latin. Ces ouvrages existent manuscrits dans la bibliot. de Westminster.

ARUNDEL (BLANCHE), fille du comte de Worcester, et femme du lord Arundel, célèbre par la vigoureuse défense qu'elle osa faire dans le château de Wardour contre l'armée des rebelles commandée par sir Edouard Hangerford. Les assiégeans étaient au nombre de 1300, et lady Arundel n'avait à ses ordres que 25 hom-

mes. Cependant elle soutint le siége pendant dix jours, et capitula dans les termes les plus honorables. Elle mourut en 1649, âgée de 66 ans.

ARUNS, petit-fils de Tarquin l'Ancien et frère de Tarquin le Superbe, épousa Tullia, fille de Servius Tullius, princesse ambitieuse et cruelle. Elle se défit de son mari vers l'an 436 avant J.-C., et se maria ensuite à son beau-frère Tarquin, dont le caractère, également furieux et emporté, sympatisait avec le sien.

ARUNS, fils de Tarquin-le-Superbe et de Tullia, fut chassé de Rome l'an 509 avant J.-C., avec toute sa famille : quelque temps après il fut tué par Brutus dans un combat.

ARUNS, historien romain qui vivait sous le règne d'Auguste, écrivit l'histoire *de Bello Punico*, en imitant le style de Salluste, dont il était l'admirateur. Peut-être est-il le même dont parle Pline, qui avoue avoir profité de ses secours et de ses lumières dans son *Histoire naturelle.* — Il y eut encore un ARUNS qui partagea le consulat avec M. Claudius Marcellus, l'an de Rome 732. — Stella ARUNS, poète romain, dont il ne nous reste plus aucun ouvrage, est connu par les éloges que donne Martial aux vers dans lesquels ce poète avait célébré la colombe de sa maitresse : il dit qu'ils étaient autant supérieurs à ceux de Catulle, chantant le moineau de Lesbie, qu'une colombe est préférable à un moineau.

ARUNTIUS PATERCULUS, ancien sculpteur et fondeur, fabriqua, pour Æmilius Censorinus, farouche tyran, à Ægista en Sicile, un cheval creux d'airain, et en fut récompensé comme Perillus pour son ouvrage du même genre.

ARVIDSON (TRULS), graveur suédois, né dans le 17e siècle et mort en 1705, a laissé un grand nombre de dessins et de gravures représentant les anciens monumens du nord. Il a publié l'année de sa mort, un livre intitulé: *Psalmi Davidis idiomate originali habræo, adscripta ad latus litteris italicis vocum lectura.* C'est une espèce de prosodie de ces psaumes, l'intonation de chaque mot étant indiquée en marge. Ce travail pénible ne fut point achevé; il n'en a paru que les sept premiers psaumes.

ARVIEUX (LAURENT D'), né à Marseille en 1635, fut emmené dans le levant par un de ses parens, consul de Seyde. Pendant douze ans de séjour dans différentes villes de la Syrie et de la Palestine, il apprit les langues orientales, et s'appliqua à la connaissance de l'histoire ancienne et moderne des peuples du levant. Revenu en France, il fut d'abord envoyé extraordinaire du roi à la Sublime Porte, en 1668, à Tunis pour y négocier un traité. Il y procura la liberté à 380 esclaves français, qui, en reconnaissance, lui envoyèrent une bourse de six cents pistoles, qu'il refusa. Il fut ensuite consul d'Alger, puis d'Alep, de Tripoli et autres villes du levant, en 1679. Il y fit fleurir le commerce, respecter le nom français, et répandre la religion catholique. Innocent XI lui envoya un bref, par lequel il le nommait à l'évêché de Babylone, et, en cas de refus, lui permettait de faire choix du sujet qui lui plairait. Il mourut en 1702, à 67 ans, à Marseille, où il s'était retiré. Le père Labat a publié, à Paris, en 1735, en 6 vol. in-12,

les *Mémoires* du chevalier d'Arvieux, contenant ses voyages à Constantinople, dans l'Asie, etc. Le voyage d'Arabie, par La Roque, imprimé à Paris, 1717, in-12, a été fait sur un de ses manuscrits : la vie d'Arvieux se trouve à la tête. On joint aux ouvrages du chevalier d'Arvieux les Lettres critiques de Hadgi Mehemmed Effendy, au sujet des Mémoires précédens, 1735, in-12.

ARYSDAGHÈS (Saint), second fils de Saint Grégoire, illuminateur, premier patriarche d'Arménie, naquit l'an 279 de J.-C. Après avoir fini ses études à Césarée de Cappadoce, il vint à Valarsabad en Arménie, et fut sacré, par son père, évêque de la grande Arménie, en 318. Comme coadjuteur de Saint Grégoire, et comme évêque de Diospont, il présida avec les saints Pères de l'Église au concile œcuménique de Nicée, tenu en 325. Il retourna ensuite dans son pays avec les canons et les décisions que venait de faire cette assemblée, et, vers l'an 332, il succéda à son père dans la dignité patriarchale d'Arménie. Arysdaghès fit plusieurs établissemens religieux en rassemblant un grand nombre d'ermites pour vivre dans des lieux retirés. Il bâtit une église à Khozanville, dans la province de Sophène, et un beau monastère près du bourg de Tilmovan qui lui appartenait. Sous son patriarchat, il y eut de grands troubles en diverses provinces d'Arménie, où l'on rencontrait des obstacles pour la propagation de la foi : mais Saint Arysdaghès était si zélé pour l'entier établissement du christianisme, qu'il réprimait publiquement ceux qui n'étaient pas exacts observateurs des lois de l'Évangile qu'on venait de prescrire, et parlait contre tous ceux qui se tenaient encore à la religion de leurs pères. Un des ennemis de Saint Arysdaghès, nommé Arkeloüs, prince particulier de ce pays, et gouverneur de Sophène, le surprit un jour dans un voyage ; le patriarche chercha à se sauver par la vitesse de son cheval, mais il fut pris et martyrisé sur la route en 339, après sept années de patriarchat.

ARYSDAGHES (Bibliophile), surnommé *Krasser*, né dans la haute Arménie en 1178, fit ses études dans le monastère de Sghèvra près du château de Lampron en Cilicie. Après avoir professé avec succès la rhétorique et la théologie en diverses provinces de la grande et petite Arménie, il mourut à Sis en 1259, et laissa deux ouvrages de littérature : I. *Une Grammaire arménienne*. II. *Un Dictionnaire* de la même langue. Le célèbre grammairien Ezengatzy, dont les ouvrages sont dans la bibliothèque du Roi aux manuscrits arméniens, n° 127, parle souvent d'Arysdaghès avec beaucoup d'éloges, et en cite plusieurs passages. Les œuvres de cet auteur n'ont jamais été imprimées.

ARZACHEL (Abraham), né à Tolède, dans le 12ᵉ siècle, fut un des plus célèbres astronomes du moyen âge. Il composa un livre d'*Observations sur l'obliquité du Zodiaque*.

ARZAN, grand-prêtre ou pontife païen, résidait au commencement du 4ᵉ siècle à Vichab, ville de la grande Arménie; il possédait aussi les bourgs appelés Horan, Mèghdy, Govars et Achdi-

chad, et il était en même temps le gardien des temples des dieux Kissané et Thémetz. A cette époque, la religion chrétienne venait d'être établie dans ce royaume par la prédication de Saint Grégoire, Parthe, surnommé *Illuminateur*, et par les ordres du roi Tiridate. Arzan s'opposa avec fermeté, et par les armes et par la persuasion, à l'établissement et aux progrès du christianisme. Il forma une armée de 6,000 combattans, tous dévoués à la défense de l'ancienne religion, et il attendait le moment pour se venger : lui et son fils Thémetz commandaient toutes ces troupes en personne. Saint Grégoire venait de faire alors un voyage à Césarée de Cappadoce, pour être sacré évêque d'Arménie ; il était allé avec une trentaine de personnages distingués, à qui le roi avait ordonné de l'accompagner ; à leur retour en Arménie, Arzan se présenta à leur passage dans la province de Daron : Saint Grégoire, voyant le danger imminent, se mit en sûreté dans la forteresse d'Olgan, et on en donna avis à tous les gouverneurs des cantons voisins ; ces chefs y envoyèrent, avec célérité, chacun un certain nombre de soldats ; l'on forma bientôt une armée assez nombreuse, et le combat eut lieu aussitôt aux environs de Govari ; Arzan y fit des prodiges de valeur, et s'opposa pendant long-temps à la supériorité de l'ennemi avec une opiniâtreté peu ordinaire ; il encourageait ses soldats et les excitait sans cesse au combat, et à mourir plutôt sur le champ de bataille que de vivre pour voir, disait-il, « nos temples détruits et nos dieux injuriés : » Il criait en même temps aux troupes des fidèles : « O renégats des dieux de la patrie, sachez que c'est le glorieux Kissani qui se bat contre vous ; il va vous mettre entre mes mains pour vous crever les yeux et vous ôter la vie. » Ce pontife, voyant que ses forces diminuaient à mesure que le choc devenait plus furieux, invita le prince Ankegadam, qui commandait les troupes chrétiennes, de venir en avant pour se battre corps à corps ; ils s'élancèrent bientôt l'un contre l'autre : Arzan se défendit pendant quelque temps et donna un coup de toutes ses forces sur la cuisse de l'ennemi ; celui-ci, ranimé par la fureur, alongea son épée et fendit la tête au pontife qui resta mort sur le champ de bataille l'an 302 de J.-C.

ARZAN (Arzrouny), issu d'une des principales familles d'Arménie, fit ses études sous la surveillance du patriarche arménien Isaac I, jusqu'à l'an 425 de J.-C. Il alla ensuite à Constantinople pour acquérir de nouvelles connaissances chez les Grecs, et retourna dans sa patrie, vers l'an 432, avec les œuvres de Saint Athanasius, patriarche d'Alexandrie, qu'il avait traduites en arménien. Arzan mourut vers l'an 459, et laissa quelques ouvrages qui sont encore en manuscrit. I. *Traité contre le Pyrisme, ou l'Adoration du feu que les Arméniens venaient de quitter en embrassant la religion de l'Évangile.* II. *Homélie sur l'apôtre Saint Paul.* III. *Discours sur l'Ascension de Jésus-Christ.*

ASA, roi de Juda, fils et successeur d'Abia, l'an 955 avant

J.-C., abattit les autels érigés aux idoles, rétablit le culte du vrai Dieu, remporta une grande victoire sur l'armée des Madianites, vainquit Zara, roi d'Éthiopie, et se rendit maître de plusieurs villes d'Israël; Bénadab, roi de Syrie, l'avait secouru dans cette dernière guerre. Asa fit transporter les matériaux de Rama, que Baasa, roi d'Israël, avait fait élever, et les employa à bâtir la ville de Gabaa. Il obligea sa grand'mère, qui s'était fait prêtresse de Priape, de renoncer à ce culte abominable, et déposa dans le temple toutes les richesses que son père avait rapportées de son expédition contre Jéroboam. Le prophète Ananus lui reprocha d'avoir eu recours à un prince étranger, au lieu de mettre sa confiance dans le Seigneur. Asa, irrité contre ce saint homme, le fit mettre en prison. Ce prince mourut de la goutte, l'an 914 avant J.-C. Josaphat fut son successeur.

ASAN III, roi de Bulgarie, était petit-fils d'Asan II, par Marie sa mère. A peine eut-il été reconnu par les soins de l'empereur Michel Paléologue, son beau-père, que Terter, homme illustre, se révolta contre lui. Pour le gagner, on lui donna une sœur d'Asan en mariage, avec le titre de despote. Cette faveur distinguée ne put assouvir son ambition, et ne l'empêcha pas de travailler tous les jours à grossir son parti. Asan s'en étant aperçu, et préférant une vie privée et tranquille aux troubles auxquels la royauté l'exposait, feignit d'aller faire une visite à son beau-père. Il emporta tous ses trésors à Constantinople, où il vécut avec le titre de despote de Romanie. Ce prince philosophe fut la tige d'une famille illustre, qu'on appela les Asanites. Les événemens que nous venons de rapporter doivent être placés entre 1275 et 1280; on n'en sait pas autrement la date.

ASANDRE, roi de Pont, fut appelé au trône par Auguste, après la défaite de Mithridate, le Pergaménien, fils naturel du grand Mithridate. Il épousa Dynamis, fille de Pharnace, et mourut l'an 14 avant J.-C.

ASBIORN, connu sous le nom de *Blak*, seigneur danois, se mit en 1085, à la tête de la populace révoltée, contre Canut IV. Ayant attiré ce prince dans Odensé, capitale de la Fionie, il se porta avec une poignée de rebelles dans l'église où le roi s'était rendu, et le massacra au moment où il y faisait sa prière. Il parut qu'il périt lui-même très-misérablement.

ASCELIN, né en Poitou, moine de l'abbaye du Bec, combattit, comme Lanfranc son maître, les erreurs de Bérenger, et disputa si vivement contre lui à la conférence tenue l'an 1050 à Brionne, qu'il le réduisit au silence. On a de lui une *Lettre* à cet hérétique *sur la Présence réelle* : elle se trouve dans la Collection des Conciles du P. l'Abbé. — *Voyez* ASSELIN.

ASCELIN ou ANSELME (NICOLAS), religieux missionnaire, fit, en 1247, par l'ordre du pape Innocent IV, le voyage de la Perse, pour aller trouver Baju-Novian, l'un des chefs Mongols, qui campait probablement, avec ses Nomades, dans le Chowarezem. Il écrivit la relation de son voyage, qui ne nous est pas parvenue en entier. Ce que nous en avons se trouve dans le *Miroir historique* de Vincent de Beauvais. Bergeron en a donné une traduction française, dans son recueil, à la

suite de la relation de Carpin, qui est beaucoup plus intéressante que celle du bon missionnaire.

ASCER (R. Jacob Ben) est auteur d'un ouvrage intitulé : *Arbaturim, seu quatuor ordines*, Hebraicè, Plebisacii, 1475, 4 v. petit in-fol. Cette édition est fort rare, et passe pour être le second livre avec Dali, imprimé en hébreu.

ASCH (George-Thomas, baron d'), né à Saint-Pétersbourg en 1789, de parens allemands, avait fait ses études sous le célèbre Haller. Il a contribué à la réputation de l'université de Gottingue, dont la bibliothèque lui doit plus de *cent manuscrits orientaux*, une grande quantité de *livres russes*, de *cartes géographiques* et de *dessins ;* par ses soins, le cabinet des médailles offre actuellement la collection la plus complète des monnaies de Russie, de Sibérie, de l'Inde, du Japon, de Turquie et de Prusse. Le jardin botanique lui doit un grand nombre de plantes de Sibérie et de Crimée. Il a enrichi le musée d'objets curieux d'histoire naturelle et de pièces relatives à l'histoire des peuples de l'orient. Le baron d'Asch attacha aussi son nom à divers écrits. Il fut un des principaux collaborateurs de la *Pharmacopée russe*, imprimée à Pétersbourg, en 1778, in-4°. Il a laissé une dissertation intitulée : *De primo pare nervorum medullæ spinalis*, Gœttingue, 1750, in-4° ; un *Traité sur la peste*, où l'on trouve d'excellentes observations, et quelques fragmens en latin et en allemand, sur diverses questions de médecine et de physiologie. Les titres et les dates de ces opuscules sont mentionnés dans *l'Allemagne littéraire* de Meusel. Un ouvrage de M. Haynes est consacré à la mémoire de ce respectable savant. (*De obitu Georgii L. B. de Asch, ad viros amantissimos. J. Frid. Blumenbach. et Jo. Dav. Reuss. scripsit Chr. Gott.*, in-4°.) Il mourut à Saint-Pétersbourg en 1807.

ASCHAM (Roger), savant écrivain, né dans le comté d'Yorck vers 1515. Henri VIII avait beaucoup d'estime pour lui. Il lui faisait une pension, et le nomma l'un des instituteurs de la princesse Élisabeth. Au bout de deux ans, il retourna à Cambridge, où il jouissait d'une pension du jeune roi Édouard. En 1550, il suivit sir Richard Morysine, ambassadeur d'Angleterre auprès de Charles-Quint, et demeura en Allemagne trois années de suite, à la fin desquelles il revint à Londres, et fut nommé secrétaire du roi Édouard ; mais, à la mort de ce prince, il perdit sa place et sa pension. Cependant il parvint à être nommé secrétaire en langue latine de la reine Marie, et travailla souvent avec le cardinal Pole. A l'avénement d'Élisabeth, il continua son office de secrétaire, et cette princesse fit avec lui de nouvelles études en grec et en latin. Il mourut à Londres en 1568. Un de ses ouvrages les plus estimés est *le Maître d'école*, 1570, in-4°, et dont il parut une excellente édition, rédigée par Upton, en 1711. Ses *Epitres latines*, 1703, in-8°, ont été souvent réimprimées, et sont généralement estimées. Il a encore donné *Poëmata*, 1590, in-8°, et *Toxophilus*, 1598, in-4°. Il a paru une collection complète de ses ouvrages en 1 vol. in-4°. 1769. Sam. Johnson a laissé sur Ascham un morceau

curieux et instructif, qui se trouve à la tête de ses œuvres, recueillies en 1 vol. in-4°, Londres.

ASCHAM (Antoine), républicain anglais, élevé au collège d'Eaton, et à celui du roi, à Cambridge. Au commencement de la rebellion, ils se joignit aux presbytériens, et fut membre du long parlement. En 1649, on l'envoya à Madrid, où six royalistes exilés l'assassinèrent avec son interprète en 1650. Il avait composé *un Discours sur les révolutions et sur la conformation des pouvoirs dans les gouvernemens*, in-8°, 1640.

ASCHAM (Antoine), prêtre et vicaire de Burnishton dans le comté d'Yorck : il vivait sous Édouard VI. Il publia *divers traités sur l'astrologie*, et un livre intitulé: *Petit herbier, ou traité des propriétés des plantes, recueillies en l'année 1750 par Anthony Ascham*, 1 vol. in-12.

ASCHANEUS (Martin), prêtre suédois, vivait au 17° siècle. Il fut un des premiers, en Suède, qui ait travaillé à y former la langue par des traductions. Il publia les traductions de plusieurs ouvrages étrangers, entre autres celle du traité de Chytræus, *De patientiâ et consolatione*, 1615.

ASCHARY. *Voyez* Achary.

ASCHENBERG (Rutger, comte d'), fit l'apprentissage du métier des armes, sous Charles-Gustave, roi de Suède. Au commencement du règne de Charles XI, il contribua beaucoup à l'expulsion des Danois de la province de Scanie, qu'ils avaient envahie. Il était honoré de la confiance de Charles XI qui, pour récompenser ses services l'avait créé successivement comte, feld-maréchal, sénateur et gouverneur-général des provinces du midi. Sa vie a été écrite en suédois par Sven Logerbring.

ASCHER (Rabbi), juif allemand, était recteur de la synagogue à Tolède. Il a composé plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Dissertatio super effato Judæorum : Israël nulli planetæ est subjectus.* Cette dissertation est encore en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. II. *Fasciculus, sive collectanea*, publié à Cracovie, in-fol. III. *Schealoth et theschuvoth*, c'est-à-dire des questions et des réponses. IV. *Thousephoth*, c'est-à-dire appendices. C'est un commentaire du Talmud. On trouve plusieurs autres écrits de R. Ascher, dans la collection de Sal. Ben Jehuda Læw. Prague, 1527, in-4°. Ascher mourut à Tolède en 1321.

ASCHOD Ier, dit le Grand, premier roi d'Arménie, de la dynastie des Pagéotides, fils de Sempad Sparabied, et général des troupes arméniennes, succéda à son père l'an de J.-C. 856, de l'ère arménienne 304. Ce prince qui avait beaucoup de prudence et de dextérité, en affectant à l'extérieur une grande soumission aux ordres des califes, sut jeter peu à peu les fondemens de sa puissance, et enfin rétablir la monarchie arménienne, éteinte depuis plus de 400 ans par la chute des Arsacides. En 859, le calife Motémokkel le créa prince souverain de l'Arménie. Aschod, profitant de l'accroissement de puissance que lui donnait ce titre, fit beaucoup de règlemens pour l'administration intérieure du pays, créa son frère Apas Sparabied, fit bâtir des places fortes, et enfin leva beaucoup de troupes. Ayant ainsi augmenté ses forces, l'au 880, il marcha contre les émirs qui comman-

étaient dans le nord de l'Arménie et dans la Géorgie, et qui s'étaient révoltés contre le calife Mothamed; il les vainquit et les força de rentrer dans le devoir. Pour reconnaître les grands services qu'il lui rendit en cette occasion, Mothamed lui accorda le titre de roi, qu'il avait demandé quelque temps avant cette expédition, et se réserva seulement un tribut. Peu de temps après, l'empereur grec, Basile Ier, le Macédonien, lui fit le même honneur. Aschod établit sa résidence à Ani, où il fut sacré et couronné l'an 885 de J.-C., de l'ère arménienne 335. Il mourut après un règne de 5 ans: il avait été prince 26 ans. Son fils Sempad lui succéda.

ASCIA (Sempronius), jurisconsulte de Bari en Italie, a publié, dans le 16e siècle, un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence. Les plus considérables sont sur la *juridiction ecclésiastique*, le *Droit de Patronage*, les *Enfans naturels*, etc. Naples, 1600; Bari, 1605, in-4°.

ASCLAPO, médecin, vivait vers l'an 4000 du monde. Il fut estimé de Cicéron, qui parle de lui en deux endroits de ses ouvrages, au sujet de la maladie de Tiro, son affranchi. Asclapo le traitait. La maladie était si dangereuse que Cicéron en avait beaucoup d'inquiétude; il ne fallut pas moins que la confiance entière qu'il avait en ce médecin pour le rassurer. La lettre de l'orateur romain à Servius fait connaître qu'on ne peut guère rendre de meilleur témoignage d'une personne qu'on aime et qu'on estime.

ASCLÉPAS, évêque de Gaza en Palestine, fut long-temps en butte aux persécutions des ariens, qui lui firent perdre deux fois son siége. Mais lorsque la pureté de sa doctrine eut été solennellement reconnue dans le concile de Rome, tenu en 342, et par celui de Sardique, assemblé quelque temps après, ce vertueux prélat fut réintégré dans ses fonctions épiscopales. Le pape Jules Ier se montra l'ami et le défenseur d'Asclépas.

ASCLÉPI, jésuite, né le 16 avril 1706, et descendant de la famille noble des Asclépi à Macérata. Il inventa la méthode de peser les particules les plus déliées de l'air. Il enseigna la philosophie à Pérugia, la physique expérimentale à Rome, et ensuite les mathématiques au collége de la même ville, où il mourut en juin 1776. Ses ouvrages sont: I. *Epitome vegetationis plantarum*, Sienne, 1749. II. *Tentamen novæ de odoribus theoriæ*, Sienne, 1749.

ASCLÉPIADE, médecin, natif de Prusa en Bithynie, refusa les offres de Mithridate, qui l'appelait auprès de lui, et exerça son art à Rome du temps de Pompée-le-Grand. Il avait été rhéteur; mais il trouva qu'on gagnait plus à guérir les hommes qu'à les instruire. Il n'employa presque aucun des principes d'Hippocrate, dont la doctrine n'était, selon lui, que la méditation de la mort. Il permit à certains malades l'usage du vin et l'eau froide. Il proscrivit presque tous les remèdes, et n'en fit que plus à la mode. Il en substitua de moins désagréables. Pline les réduit à cinq: l'abstinence des viandes, l'abstinence du vin dans certaines occasions, les frictions, la promenade et la gestation, c'est-à-dire les différentes manières de se faire voiturer. Sa maxime était qu'un médecin doit guérir ses ma-

lades sûrement, promptement, agréablement. Cette pratique serait bonne si elle était sûre. Ce qui contribua le plus à le mettre en vogue, fut l'heureuse rencontre d'un homme qu'on conduisait au bûcher, en qui il trouva un reste de vie, et qu'il rétablit dans une parfaite santé. Pline parle souvent de ce médecin avec fort peu d'estime. Asclépiade, voulant prouver la bonté de sa théorie, fit gageure de n'être jamais malade: il la gagna, et mourut d'une chute dans un âge avancé, l'an 96 avant J.-C. Il ne faut pas le confondre avec un autre ASCLÉPIADE, médecin sous Trajan, ni avec quelques autres médecins qui ont porté le même nom. Christian-Gottlieb Jumpert a donné une très-bonne édition des *Fragmens* qui nous restent d'Asclépiade, à Weimar, en 1798, in-8° de 188 pag.

ASCLÉPIADE, philosophe platonicien, natif de Phliase, ville du Péloponèse, eut pour maître Stilpon. Ménédème, qu'il attira à cette école, se lia avec lui si étroitement, qu'ils ne purent plus se séparer. Leur indigence était telle qu'ils furent réduits à servir de manœuvres à des maçons. Ils s'étaient promis réciproquement de vivre dans le célibat; mais cet état leur pesant trop, ils se marièrent. Ménédème épousa la mère, et Asclépiade la fille. Celle-ci étant morte, son ami lui céda sa femme, et en prit une fort riche. Asclépiade mourut dans un âge très-avancé, quelque temps après la mort d'Alexandre-le-Grand, vers l'an 320 avant J.-C.

ASCLÉPIADE, historien grec, publia divers ouvrages qui n'existent plus, entre autres, une *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, une autre de *Bithynie*, une troisième des *Grammairiens célèbres*. Il vivait sous le règne de Ptolémée Epiphane. Un poète grec du même nom inventa une sorte de vers appelés *choriambiques* ou *asclépiades*.

ASCLÉPIODORE, peintre estimé par Apelles, dont il était contemporain. Mnazon, roi d'Élate dans la Grèce, acheta douze portraits des dieux de cet artiste, 300 mines chacun. *Voyez* ALLEGTUS.

ASCLÉPIODORE, statuaire grec, dont l'habile ciseau excellait à faire les têtes des philosophes.

ASCLÉPIODOTE, natif d'Alexandrie et disciple de Proclus, médecin, était aussi mathématicien et musicien. Il jouit d'une grande réputation, qui s'accrut encore par l'ellébore blanc, dont il rappela l'usage dans la pratique de la médecine. Nous avons sous son nom un ouvrage sur la tactique; mais on n'est pas certain qu'il soit de lui.

ASCLÉPIODOTE, Lesbien, l'un des généraux de Mithridate-le-Grand, conspira contre ce prince avec Miricon, Philotime et Aristèues. Mais, sur le point d'exécuter cette entreprise, il la révéla à Mithridate, qui lui pardonna et fit mourir ses complices dans les tourmens l'an 84 avant J.-C.

ASCLÉPIUS, de Tralles, philosophe du 16° siècle, disciple d'Ammonius, et condisciple de Jean d'Alexandrie, surnommé *Philoponus*, voulut, comme tous les autres éclectiques ou néoplatoniciens, concilier la doctrine de Platon avec celle d'Aristote. Nous avons de lui des *Scholies* sur les six premiers livres des *Métaphysiques* d'Aristote et sur l'*Arithmétique* de Nicomaque, dont les manuscrits sont à la bibliothèque

royale. Il fut peut-être chrétien, comme Philoponus; mais le savant Buhlt, en le faisant évêque de Tralles, l'a vraisemblablement confondu avec Asclépiade, qui occupa le siége épiscopal de cette ville de l'Asie mineure.

ASCLÉTARION, astrologue du temps de Domitien, s'étant avisé de prophétiser sur le compte de l'empereur, ce prince lui dit : « Mais toi qui sais le moment de ma mort, connais-tu le genre de la tienne? — Oui, répartit l'astrologue; je serai dévoré par des chiens. » Domitien, pour le faire mentir, ordonna qu'on le tuât, et que son corps fût brûlé : un orage qui survint ayant éteint le bûcher, les chiens mirent le cadavre en pièces et le mangèrent. C'est Suétone qui rapporte cette fable, certainement plus ancienne que l'astrologue qu'on fait vivre du temps de Domitien. Dion Cassius en fait aussi mention.

ASCONIUS PEDIANUS (Quintus), natif de Padoue, habile grammairien, et ami de Virgile, mourut âgé de 85 ans, vers le commencement de l'empire de Néron. Tite-Live en faisait beaucoup de cas. Ses *Commentaires sur les Harangues de Cicéron* lui acquirent de la célébrité. Le peu qui nous en reste peut servir de modèle en ce genre. Ils ont été publiés à Venise par les Aldes, 1522, 1547 et 1563, in-8°, et Leyde 1644, in-12. On les trouve aussi dans le Cicéron de Gronovius, publié en 1692, 2 vol. in-4°. La première édition des *Commentaires d'Asconius*, publiée à Venise en 1477, in-fol., est très-rare.

ASCOUGH (sir George), vice-amiral anglais, fut chargé en 1651, par Cromwel, d'aller soumettre la Barbade et les autres colonies anglaises des Antilles. Il s'acquitta de cette mission délicate avec tant de modération, qu'il n'eut presque pas de peine à ramener les colons sous les lois de la république Britannique. Au retour de Charles II, ce brave officier conserva le commandement des flottes anglaises. Il livra plusieurs combats aux amiraux hollandais Van Tromp, Ruyter et Wassenaër. Dans une de ces actions périlleuses, le vaisseau qu'il montait ayant échoué sur un banc de sable, il fut fait prisonnier le 2 juin 1666. Il paraît qu'il mourut peu de temps après.

ASCUSNAGE (Jean), philosophe syrien et monophysite, devint le chef des psithéistes dans le 6° siècle. Il imagina dans la divinité trois natures ou substances parfaitement égales à tous égards, mais qui n'étaient jointes par aucune essence commune. Jean Philoponus fut un des zélés partisans de cette doctrine.

ASDRUBAL, général carthaginois, fils de Magon, fut chargé, vers l'an 489 avant J.-C. d'entreprendre la conquête de la Sardaigne. Il était sur le point de terminer glorieusement cette guerre, quand il fut blessé à mort dans une action. Il avait été onze fois magistrat suprême, et avait obtenu quatre fois les honneurs du triomphe.

ASDRUBAL, fils de Hannon, étant venu à la tête d'une armée carthaginoise en Sicile, vers l'an 255 avant J.-C., fut battu complètement, près de Panorme, par le proconsul Métellus. A son retour à Carthage, Asdrubal subit la peine capitale, selon les lois sévères de ce pays.

ASDRUBAL, surnommé *le*

Chauve, fut envoyé, vers l'an 215 avant J.-C., au secours des Sardes qui voulaient secouer le joug des Romains. Il avait pour adversaire le fameux Manlius; il l'attaqua et lui disputa la victoire pendant plusieurs heures. Mais à la fin, il fut vaincu et fait prisonnier. La conquête entière de l'île fut pour les Romains le résultat de cette victoire.

ASDRUBAL, général des Carthaginois, gendre d'Amilcar et beau-frère d'Annibal, suivit son beau-père en Espagne. Ce fut en Numidie qu'il déploya d'abord ses talens militaires. Les Numides, voyant les Carthaginois occupés en Espagne, leur déclarèrent la guerre. Asdrubal quitta l'Espagne pour passer en Afrique, dont ses victoires pacifièrent les troubles. Après la mort de son beau-père, l'armée d'Espagne le proclama général, et ce choix fut confirmé par le sénat, qui crut ne pouvoir mieux confier sa destinée qu'à un élève d'Amilcar. Les premiers jours de son commandement furent marqués par la défaite d'un prince espagnol qui osa le provoquer au combat. La conquête de douze villes qui lui ouvrirent leurs portes fut le fruit de cette victoire. La modération dont il usa envers elles engagea des contrées entières à se soumettre. Plein de reconnaissance pour la mémoire d'Amilcar, il sollicita le sénat de Carthage de lui envoyer Annibal. Un mariage qu'il contracta avec une princesse espagnole acheva de lui gagner tous les cœurs de la nation. Après qu'il eut étendu ses conquêtes, il crut devoir s'en assurer la possession en bâtissant une ville qui pût servir de rempart à ce nouvel empire. Il lui donna le nom de *Carthage-la-Neuve*; et cette ville devint dans la suite une des plus riches et des plus commerçantes du monde. Les Romains, alors trop occupés contre les Gaulois, qui avaient fait une irruption dans l'Italie, n'étaient point en état de l'arrêter. Ils conclurent donc le fameux traité par lequel les Carthaginois s'engageaient à ne point passer l'Ebre, à ne jamais troubler Sagonte et les autres colonies grecques dans la jouissance de leurs priviléges. Ce traité fut religieusement observé, et Asdrubal tourna ses armes contre cette partie de l'Espagne qui s'étend depuis l'Océan jusqu'à l'Ebre. Il la soumit par sa valeur et son affabilité. Il fut tué en trahison, l'an 224 avant J.-C., par un esclave gaulois dont il avait fait mourir le maître. On le surnommait *le Beau*, à cause des grâces de sa figure. *Voy*. CLAUDIUS.

ASDRUBAL BARCA, fils d'Amilcar et frère d'Annibal, général des Carthaginois en Espagne, reçut ordre de passer avec son armée en Italie, pour rejoindre son frère. Il équipa une flotte puissante et mit à la voile pour la Sardaigne. Dès qu'il fut débarqué, il renvoya ses vaisseaux en Afrique pour marquer aux Insulaires, las du joug des Romains, qu'il voulait vaincre ou mourir. Manlius, qui commandait dans l'île, rassemble une armée et livre un combat, où Asdrubal est lâchement abandonné par les Sardes. Il eut bien de la peine à regagner l'Espagne, où toutes les provinces s'étaient déclarées pour les Romains. Son génie fécond y créa une nouvelle armée. Il livra deux combats, et, quoique toujours vaincu, il soutint sa réputation de grand capitaine. Ayant gagné les

Celtibériens, il réunit ses forces à celles de son frère Magon, et de Masinissa, roi des Numides, attaqua séparément les deux Scipions, et détruisit leur armée dans deux combats différens, où ces deux généraux perdirent la vie, l'an 213 avant J.-C. Après cette victoire, Asdrubal se crut en état de passer en Italie pour se joindre à son frère. Après s'être arrêté quelque temps au siége de Plaisance, il le leva et se dirigea sur l'Ombrie. Il s'avançait plein d'espoir lorsqu'il fut attaqué à l'improviste par les consuls Livius Salinator et Claudius Néron qui avaient fait leur jonction. La bataille livrée près du Métauro, fut des plus sanglantes. L'armée carthaginoise fut taillée en pièces, et Asdrubal mourut les armes à la main. Sa tête fut jetée par ordre du vainqueur dans le camp d'Annibal. A cette vue, le Carthaginois, attendri et consterné, s'écria : « En perdant Asdrubal, j'ai perdu tout mon bonheur, et Carthage toute son espérance. » Ce combat meurtrier, donné l'an 207 avant J.-C., coûta, dit-on, aux vaincus 56,000 hommes, et aux vainqueurs près de 8000, tant Romains qu'alliés; mais le premier nombre paraît exagéré.

ASDRUBAL, général carthaginois, fils de Giscon, se distingua de bonne heure en Espagne au commencement de la deuxième guerre punique avec le frère d'Annibal, attira dans son parti Syphax, roi des Numides, passionnément amoureux de sa fille Sophonisbe. Les secours que lui donna ce prince, joints aux troupes qu'il avait déjà, firent échouer le projet de Scipion sur Utique, l'an 204 avant J.-C. Mais l'année suivante le général romain battit les Carthaginois et les Numides en un même jour, et remporta une seconde victoire sur eux. Asdrubal mourut peu de temps après, vers l'an 206 avant J.-C.

ASDRUBAL, surnommé *Hædus*, général carthaginois, fut envoyé à Rome, après la bataille de Zama, pour implorer la paix. Il fit, à cette occasion, un discours touchant au sénat de Rome, et attribua la seconde guerre punique à la seule ambition de la famille d'Amilcar. Le consul Cornélius Lentulus lui ayant demandé quels dieux il rendait garans de la sincérité de ses sermens, le Carthaginois répondit avec fermeté : « Les mêmes qui ont si sévèrement puni nos parjures. » Tout le sénat applaudit à cette réponse, et accorda la paix à Carthage.

ASDRUBAL, autre général carthaginois, dernier suffette de Carthage, n'était point de la famille des Asdrubal Barca; mais il eut la même haine pour Rome. Il fit des efforts inutiles pour défendre sa patrie contre les Romains dans la troisième guerre punique. Une armée de 20,000 hommes, qu'il commandait, ne cessa de harceler les troupes ennemies qui assiégeaient Carthage. Asdrubal traitait inhumainement tous ceux qu'il pouvait surprendre. Scipion-le-Jeune, qui était à leur tête, poursuivit le général carthaginois; celui-ci ne pouvant tenir contre les Romains, se renferma dans la ville. Scipion s'en étant rendu maître l'an 146 avant J.-C., Asdrubal se retrancha avec les transfuges de l'armée romaine, sa femme et ses enfans, dans le temple d'Esculape. Ce temple, situé heureusement, donnait quelque espérance aux assiégés; mais Asdrubal les abandonna bientôt, et

alla se jeter aux pieds de Scipion pour lui demander grace. La femme d'Asdrubal qui l'aperçut en cette posture, se para magnifiquement, et, après avoir vomi mille imprécations contre son mari, mit le feu au temple, égorgea ses deux enfans, et se précipita avec eux et les transfuges au milieu des flammes.

ASDRUBAL, petit-fils de Masinissa, roi de Numidie, défendit Carthage contre les Romains, dont il brûla la flotte; mais ayant ensuite été soupçonné d'avoir des intelligences avec les ennemis, il fut massacré par le peuple de Carthage, l'an 147 avant J.-C.

ASÉ (JACQUES), peintre flamand, en réputation à Rome. Il a été le maître de Michel-Ange des Batailles.

ASEDY ou ASSADI, poète persan, né dans le Khorasan, est auteur d'un *Poème* où il montre avec éloquence les avantages de la nuit sur le jour. Ses *Poésies* sont pleines de douceur et de graces. La raison y est unie au sentiment. On y lit cette sentence: « La vie de ce monde n'est qu'un voyage qui se fait de gîte en gite. » Il florissait du temps du sultan Mahmoud, et avait été le maître de Ferdoucy. *Voyez* cet article.

ASELLI (GASPARD), médecin de Crémone, découvrit les veines lactées dans le mésentère. Il dut cette découverte au hasard, c'est-à-dire, qu'elle fut le résultat de dissections faites dans un autre but. Il publia une dissertation *De lacteis venis*, où sa découverte est consignée, avec des planches en trois couleurs. La première édition de cet ouvrage curieux est de Milan, où il mourut en 1628; mais on le réimprima ensuite à Bâle en 1628, in-4°, et également à Leyde, en 1640, 1647.

ASÉNAPHAR, roi d'Assyrie, qui envoya les Cuthéens dans le pays des dix tribus, après en avoir emmené captifs tous les habitans: c'est le nom que lui donne cette colonie d'Assyriens dans la *Lettre* qu'elle écrivit à Artaxercès, pour empêcher le rétablissement du temple, que les Israélites avaient entrepris sous la conduite d'Esdras, après le retour de la captivité de Babylone. Il y en a qui croient que cet Asénaphar est le même qu'Assarhaddon. *Voy.* son article.

ASENETH, fille de Putiphar, épouse de Joseph, fut mère d'Éphraïm et de Manassès. On croit que ce Putiphar n'est pas le même qui avait acheté Joseph, et qui, trompé par les calomnies de sa femme, le fit mettre en prison, mais un prêtre d'Héliopolis; différent du premier. L'opinion contraire est soutenue par Saint Jérôme, Rupert et Tostat. Aseneth, disent les rabbins, était grande comme Sara, bien faite comme Rebecca, et belle comme Rachel. Les abeilles se plaisaient à déposer leur miel dans sa main.

ASER, né de Jacob et de Zelpha, servante de Lia sa femme, vécut 126 ans. Il fut chef d'une des douze tribus, eut quatre fils et une fille. Son père, par sa bénédiction, lui promit « qu'il serait les délices des rois », voulant désigner la fertilité du pays que sa tribu occuperait. Le partage de ses enfans fut dans une contrée féconde, entre le Mont-Liban et le Mont-Carmel; mais cette tribu, soit par faiblesse ou par négligence, ne put jamais se mettre en possession de tout le terrain qui lui avait été assigné.

ASFELD (BIDAL, chevalier D'),

s'est rendu célèbre par l'héroïque défense de Bonn, en 1689, contre les armées réunies de l'électeur de Bavière et du duc de Lorraine. Avant le siége, il avait fait sortir de la ville, les femmes, les vieillards et les enfans, et il s'y défendit pendant deux mois, quoique sa garnison manquât de munitions, et fut depuis long-temps réduite à manger les chevaux. Après un dernier assaut, l'électeur de Bavière furieux d'avoir vu deux mille de ses soldats précipités du haut des murs, voulait retourner à la charge, mais ses troupes refusèrent d'obéir, et il fut forcé d'accepter les conditions exigées par d'Asfeld. On vit alors un spectacle touchant : huit à neuf cents hommes, presque nus, exténués de faim et de fatigues, sortirent par la brèche, et après eux, leur brave chef, blessé d'un coup mortel dans la dernière action, et porté sur un brancard par ses grenadiers. Le duc de Lorraine et les autres généraux, remplis d'admiration, entourèrent ce héros, qui expira bientôt entre leurs bras.

ASFELD (Claude-François Bidal, marquis d'), fils du ministre de Suède auprès des cours de France, d'Espagne et d'Italie, anobli par la reine Christine, pour les services qu'il lui avait rendus, fut nommé lieutenant-général en 1704. Il avait mérité ce grade par plusieurs actions distinguées. Il fut envoyé la même année en Espagne, où il réduisit plusieurs villes. On lui dut en partie le gain de la bataille d'Almanza en 1707. Il prit ensuite Xativa, Dénia et Alicante, et s'illustra jusqu'à la fin de la guerre par ses talens pour l'attaque et la défense des places. En 1715, il fut fait chevalier de la toison d'or, directeur-général des fortifications de France, et conseiller aux conseils de la guerre et de la marine. En 1734, après la mort du maréchal de Berwick, il eut le commandement en chef de l'armée d'Allemagne, fut fait maréchal de France le 14 juin, et prit Philipsbourg le 18 juillet suivant. Il mourut à Paris, le 5 mars 1743, à 78 ans. Le roi d'Espagne, reconnaissant des services qu'il avait reçus de ce grand homme, lui avait permis d'ajouter à l'écu de ses armes celles du royaume de Valence, et pour devise : *Bellicæ virtutis in Hispania præmium.* Lorsque le régent déclara la guerre à Philippe V, il voulut donner une partie du commandement de l'armée à d'Asfeld, qui lui répondit : « Monseigneur, que voulez-vous que je fasse de ceci, (en lui montrant sa toison), que je tiens du roi d'Espagne ? dispensez-moi de servir contre un de mes bienfaiteurs. » Le régent agréa ce refus, et n'en estima que davantage d'Asfeld. La reine Christine avait élevé son père à la dignité de baron, lui, ses enfans et ses descendans, tant mâles que femelles ; et pour qu'il n'eût pas un vain titre, elle lui donna une baronnie où il pût s'établir. Le baron d'Asfeld fut depuis résident pour Louis XIV à Hambourg et dans la Basse-Allemagne. Il avait épousé Catherine Bastonneau dont il eut cinq fils. Les plus connus sont le maréchal dont nous venons de parler, et l'abbé d'Asfeld, qui est l'objet de l'article suivant. Le maréchal avait été marié deux fois. Il eut de sa seconde femme, Mlle de Lesseville, deux fils et une fille.

ASFELD (Jacques-Vincent Bidal d'), né en 1664, abbé de la Vieuville en 1688, docteur de

Sorbonne en 1692, mourut à Paris, l'an 1745. Il s'était démis de son abbaye en 1726. On lui a attribué plusieurs ouvrages; mais on prétend qu'ils se bornent à la *Préface des Saintes Ecritures*, par Duguet, 1716, in-12; aux 4ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ tomes de l'*Explication d'Isaïe*, 1743, in 12; aux trois vol. in-12 de celle des *Rois* et des *Paralipomènes*; et à quelques autres *Ecrits sur les disputes du temps*, lesquels lui occasionnèrent des chagrins. Son attachement au jansénisme lui valut une lettre de cachet en 1721.

ASGILL (Jean), célèbre jurisconsulte anglais, connu par ses écrits politiques, et surtout par ses opinions singulières en matière de religion. Il vécut au commencement du 18ᵉ siècle. Il publia, vers 1698, un écrit dans lequel il proposait la *création d'une espèce de monnaie autre que l'or et l'argent*, et un *Essai sur un registre pour les titres de terre*. En 1699 il alla en Irlande, où il fut nommé membre de la chambre des communes. Mais il perdit cette place après la publication de l'ouvrage : *The possibility of avoidning death; or an argument proving, that according to the covenant of eternal live revealed in the Scriptures, man may be translated from hence in to that eternal life, without passing through death*, London, 1700, qui fut brûlé à Dublin, comme renfermant des blasphèmes. L'auteur y soutient sérieusement que « ceux qui croient fortement et véritablement en Jésus ne meurent point sur la terre, puisque le Christ, par sa mort, a satisfait à la première loi imposée aux mortels, que les hommes ne meurent ordinairement que par suite de leur manque de foi, de leur terreur panique, de leur pusillanimité, etc.; que lui-même il serait enlevé vivant au ciel, comme Énoc et Élie. » Ces opinions étaient chez lui l'effet d'une tête exaltée; mais ses contemporains y voyaient de l'athéisme. Quelque temps après il revint en Angleterre, fut nommé membre du parlement; mais, accusé de nouveau au sujet de son livre, il passa près de 30 années dans diverses prisons. Il publia pendant ce temps un grand nombre d'ouvrages politiques qui eurent du succès. Son traité écrit en anglais, *De jure divino, or an assertion*, etc., où il prouve que la maison d'Hanovre a un droit divin au trône d'Angleterre (Londres, 1710, in-8ᵉ), fut bien accueilli. Il est mort en novembre 1738, en prison, âgé de près de cent ans, et sans avoir été enlevé au ciel comme il l'avait prédit.

ASHBY (sir John), amiral anglais, commandait l'escadre bleue dans l'armée navale d'Angleterre et de Hollande, réunie sous les ordres de l'amiral Russel, lors de la fameuse journée de La Hogue, l'une des plus mémorables dans l'histoire de la marine moderne. Ashby fit, dans ce combat, des prodiges de valeur; il fut cependant accusé d'avoir laissé sauver, par négligence, les restes de la flotte française; mais il fut déchargé de cette accusation injuste. Dès ce moment sir Ashby quitta sans retour le service dans lequel il avait acquis tant de gloire.

ASHLEY (Jonathan), ministre de Deerfield, état de Massachussetts, mourut en 1780, dans sa 68ᵉ année. Il avait un grand discernement, une imagination vive; c'était un prédicateur éner-

gique et piquant; il enseigna la doctrine de la paix avec une ferveur qui était l'effet, non-seulement de sa soumission et de sa foi à l'autorité des divines Écritures, mais encore d'un sentiment profond et d'une conviction intime de leur importance et de leur excellence. Il publia un *Sermon sur les Saints visibles*, ayant pour objet de partager et de défendre les sentimens de Stoddard relatifs au nombre des églises; un *Sermon* sur le devoir de la charité, et une *Lettre* à W. Cooper, etc.

ASHMOLE (Élie), surnommé aussi le *Mercuriophile anglais*, obtint, sous Charles II, la charge de héraut d'armes et celle d'antiquaire. Il avait les talens nécessaires pour ces deux postes. Sa mort, arrivée le 18 mai 1692, à 75 ans, fut une perte pour la littérature. Le *Musæum Ashmoléen* d'Oxford, a tiré son nom de ce savant, qui l'avait enrichi de plusieurs raretés. C'est un grand édifice élevé aux dépens de l'université d'Oxford, en 1683. On y montre, entre autres curiosités, le portrait d'un homme parvenu à l'âge de 152 ans, le berceau de fer de Henri VI, le chapeau de paille d'Anne de Boulen, et plusieurs antiquités égyptiennes, grecques et romaines. C'est dans un appartement de ce muséum qu'étaient placés en 1787, pour l'utilité de la jeunesse d'Oxford, les manuscrits volumineux du dictionnaire anglais du chevalier Croft, qui devait augmenter de moitié le fameux ouvrage de son ami Johnson; mais la conduite de M. Pitt a obligé d'abandonner cette entreprise avant la fin du siècle. (*Voyez* Mémoires des auteurs anglais vivans, Londres, 1798.) On a d'Ashmole: I. *Theatrum Chemicum Britannicum*, Londres, 1652, in-4°. C'est une espèce de commentaire sur les philosophes hermétiques anglais, qui ont décrit leurs mystères en leur propre langue. Ce livre prouve qu'Ashmole était infatué des chimères de l'alchimie. II. *Histoire, en anglais, et statuts de l'ordre de la jarretière*, Londres, 1672, in-fol., dont on a fait un abrégé in-8°, 1715. C'est le plus considérable de ses ouvrages; il lui valut un présent de 450 livres sterling, que Charles II lui fit, et sa nomination en 1660, comme héraut d'armes à Vindsor, et secretaire de Surinam, en 1662. III. L'édition de l'ouvrage d'un inconnu sur la pierre philosophale, intitulé: *Chemin à la Félicité*, et dont le véritable titre devait être *Chemin à l'Hôpital;* il parut en 1658, in-4°. Il est aussi l'auteur ou l'éditeur de *plusieurs ouvrages sur la pierre philosophale*. Il a laissé des *Mémoires* sur sa vie, que Charles Burman a publiés en 1717.

ASHTON (Charles), prêtre anglais fort savant. Il fut regardé comme un des meilleurs critiques de son temps; il publia divers ouvrages sous l'anonyme: I. *Locus Justini martyris emendatus*, in apol. I. p. ed. Thirlby, inséré dans la Bibl. Litter. 1744, n. 8. II. *Cicéron et Hirtius conciliés, relativement au temps des guerres de César en Afrique, avec une relation de la première campagne de César*, n. 3, page 29. III. *Origen. de oratione*. IV. *Hieroclis in aurea carmina Pythagorea Comment.*, Londres, 1742.

ASIATICUS, esclave et complaisant des débauches de Vitel-

lius, fut affranchi par son maître, quand celui-ci eut obtenu le gouvernement de la Germanie. Vitellius le décora ensuite de l'anneau de chevalier. Il paraît que cet infame favori usa insolemment de son crédit; après la mort de l'empereur, il fut condamné au supplice des esclaves, et mourut l'an 820 de Rome.

ASINARI (Frédéric), comte de Camérano, près d'Asti, réunit la culture des lettres à la profession des armes. Il réussit dans la poésie; les recueils du 16ᵉ siècle offrent plusieurs de ses pièces, et on lui attribue *la belle tragédie de Tancrède*, qui a été imprimée à Paris en 1587, et à Bergame en 1588. Les autres productions de ce poète, sont : I. Quatre-vingt-deux sonnets, *Canzoni* ou madrigaux, qui se trouvent dans les *Rime di diversi illustri Poeti*, Venise, 1599, in-12. II. Quatre *Canzoni* et un sonnet dans la 2ᵐᵉ partie des *Muse Toscane*, Bergame, 1594, in-8°. III. Deux sonnets dans la *Scelta di rime di diversi eccellenti Poeti*, Gênes, 1579, in-12. Il y a dans la bibliothèque de Turin plusieurs manuscrits d'Asinari, entre autres: *Tre libri delle trasformazioni et tre libri dell' ira d'Orlando*.

ASINÉE. *Voyez* Anilée.

ASINELLI, architecte de Bologne, bâtit, vers l'an 1100, la tour de Bologne, qui est la plus élevée d'Italie, et dont on admire la solidité et les proportions.

ASINIUS (Sempronius Rufus), était un fameux gourmand, du temps d'Horace. Il mit en vogue les cigognes comme un mets excellent, et on avait commencé à les préférer aux grues; mais Pline nous apprend que de son temps on était revenu aux grues. Horace l'appelle *Prétorien* par dérision, parce qu'il avait brigué la préture, qui lui avait été refusée; sur quoi on fit un couplet de chanson, dont le dernier vers était : *Ciconiarum populus ultus est mortem*. « Le peuple a vengé la mort des cigognes. »

ASINIUS (Pollio). *V.* Pollio.

ASINIUS (Quadratus), historien, vivait dans le 3ᵉ siècle, sous l'empire des Philippes. Il écrivit en grec une *Histoire romaine* en 15 liv., qu'il intitula : *Millénaire*, parce qu'elle contenait l'histoire romaine jusqu'à l'an 1000 de la fondation de Rome. Indépendamment de cette histoire, et de celle des Parthes en plusieurs livres, il écrivit encore avec beaucoup de soin sur les affaires et l'histoire des Germains; cet ouvrage, perdu pour nous, existait encore au 6ᵉ siècle.

ASKEW ou ASCUE (Anne), fille de sir William Askew de Kersay, en Lincolnshire, née en 1521, fut élevée dans la religion catholique, et devint ensuite protestante zélée. Elle avait épousé un gentilhomme du voisinage qu'elle n'aimait pas, et qui, zélé catholique, fut indigné de voir une jeune femme oser, d'après ses propres lumières, rejeter la religion de ses pères; il la chassa de chez lui. Elle alla solliciter à Londres une sentence de séparation; mais son mari parvint à la faire enfermer dans la prison nommée *le Compter*. On l'y examina à plusieurs reprises sur sa croyance; elle répondit avec une noble fermeté. Ni les mauvais traitemens qu'elle éprouvait, ni les menaces les plus terribles de la part de l'autorité, n'ébranlèrent ses principes. Un de ses parens obtint sa mise en

liberté sous sa garantie ; mais elle fut arrêtée de nouveau, interrogée et envoyée à Newgate. Henri VIII prit cette affaire à cœur, et chargea le chancelier, le lord maire et quelques évêques de l'examiner sur sa croyance. Elle exposa ses principes avec franchise et fermeté : le lord maire lui demanda si elle ne croyait pas qu'un prêtre pût faire d'une hostie le corps de J.-C., elle répondit : j'ai lu que Dieu avait fait l'homme ; mais je n'ai pas lu que l'homme puisse faire Dieu. Le lord maire reprit : « si un rat mangeait l'hostie après qu'elle a été consacrée, qu'arriverait-il au rat ? je ne puis le dire, milord, répondit Anne.—Eh bien ! répliqua le lord maire, je dis que le rat serait damné. —Pauvre rat, dit-elle, en souriant. Elle souffrit les tourmens de la question la plus cruelle, sans que sa constance en fût ébranlée. Cependant la violence des douleurs lui fit perdre connaissance ; revenue à elle, elle retrouva tout son courage. La torture avait disloqué tous ses membres ; on la traina dans un fauteuil au lieu de son supplice. Attachée au poteau où elle devait être brûlée vive, on lui apporta une lettre du chancelier qui lui promettait sa grace si elle voulait abjurer ses erreurs. Elle détourna les yeux du papier qu'on lui présentait, et dit : je ne suis pas venue jusqu'ici pour renier mon Seigneur et maître. Elle vit mettre le feu au bûcher sans paraître troublée. On a de mistriss Askew le *Précis de ses examens juridiques*, et une *Ballade pieuse* qu'elle composa étant à Newgate.

ASKEW (Antoine), célèbre médecin anglais, et un des plus grands littérateurs de son temps, est mort à Hampstead le 27 février 1773. Askew ne s'est pas fait connaître par des ouvrages ; mais tous les amis de la littérature ancienne connaissent ses services importans. Il employa sa fortune pour les progrès de cette branche de nos connaissances, et entreprit un voyage en France, en Allemagne, en Italie et en Grèce. Dans tous ces pays il acheta quantité d'anciens manuscrits grecs, les transporta en Angleterre, et les y laissa à la disposition des amateurs de la littérature ancienne, pour les comparer avec les textes déjà imprimés. Il avait de tous les auteurs grecs les meilleures éditions et les plus mauvaises. Il existait peu de collections aussi complètes que la sienne.

ASMAI, grammairien arabe, né à Bassora, l'an 122 de l'hégire (739 de J.-C.), mort l'an 215 de l'hégire, était très-estimé du fameux Haroun-al-Raschild. Il a composé des ouvrages précieux sur la grammaire, l'éloquence, l'ancienne poésie des arabes, le droit, et divers traités sur les chevaux et les bêtes de somme.

ASMODÉE, nom d'un démon dont parle l'Écriture. Il avait tué tous les époux qu'avait eus la jeune Sara avant d'épouser Tobie. Les rabbins lui donnent le titre de prince des démons, d'exterminant.

ASMONÉE ou ASSAMONÉE, père de Simon, donna son nom à la race des Asmonéens. Cette famille gouverna la Judée pendant 226 ans. Le dernier qui porta la couronne fut Antigonus, qui eut la tête tranchée. Le trône des Juifs passa après sa mort à Hérode, prince étranger.

ASNER (Jean), graveur allemand, n'a donné que des estam-

pes de dévotion. Il a eu deux fils qui le surpassaient dans ce même art. Il est mort à Vienne en 1748.

ASNIER (l'). *Voyez* Lasnier.

ASP (Matthieu), archidiacre de la cathédrale d'Upsal, né en 1696, s'appliqua principalement à l'étude des langues savantes, et voyagea, à cet effet, en Allemagne, en Angleterre et en France. A son retour à Upsal, il professa successivement l'éloquence, les langues anciennes et la théologie. Il mourut en 1763, et l'archevêque d'Upsal prononça lui-même son oraison funèbre. Asp a laissé quelques dissertations latines sur la littérature ancienne, et plusieurs oraisons funèbres. Son fils fit un voyage dans les îles de l'Archipel, et en donna une relation qui renferme des observations intéressantes. Il écrivit aussi sur les finances de Suède.

ASPAR, patrice et général romain, fut chargé en 425, conjointement avec son père, de la défense de Valentinien III et de sa mère Placidie, contre le rebelle Jean. Celui-ci fut fait prisonnier et mis à mort, et Aëtius qui avait pris parti pour lui, fut forcé de se soumettre quoiqu'il eût sous ses ordres une armée formidable de Huns. En 431, Aspar fut moins heureux : il fut battu en Afrique, où il était allé au secours du comte Boniface, par Genseric roi des Vandales, et s'enfuit à Constantinople. L'empereur Marcien étant mort, Aspar n'osant s'emparer de la couronne parce qu'il était arien, chercha à en disposer selon son propre intérêt. Il la mit sur la tête de Léon, simple tribun, auquel il fit promettre de nommer césar un de ses fils. Léon n'ayant pas tenu sa promesse, Aspar forma plusieurs entreprises contre Léon qui déclara enfin césar, Patricius, second fils d'Aspar. Celui-ci peu satisfait, conspira de nouveau avec son fils aîné Ardaburius; mais Léon, les ayant mandés dans son palais, les fit massacrer en 471. Leur mort ne mit pas un terme aux révoltes; des officiers Goths voulurent la venger, et causèrent des troubles qui déchirèrent l'empire pendant quelque temps.

ASPASIE, née à Milet dans l'Ionie, courtisane et sophiste. Son éloquence et ses talens pour la politique la rendirent si célèbre, que Socrate même venait à son école. Périclès l'aima passionnément, et quitta sa femme pour l'épouser. Ce héros se laissa entièrement gouverner par sa nouvelle épouse. On dit que c'est elle qui fit entreprendre la guerre de Samos, pour venger les habitans de Milet, ses compatriotes. Les Mégariens ayant enlevé deux filles de sa suite, elle décida qu'il fallait les combattre; ce qui occasionna la guerre de Mégare, d'où naquit celle du Péloponèse, qui dura vingt-deux ans. Après la mort de Périclès, l'an 428 avant J.-C., elle aima Lysiclès, homme d'une naissance obscure, que son crédit éleva aux premiers emplois de la république. Son nom devint si fameux dans toute l'Asie, que Cyrus, frère d'Artaxercès Mnémon, le fit porter à sa maîtresse, nommée auparavant Milto.—Cette dernière Aspasie, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Milet, était en même temps la maîtresse et le conseil de ce prince. Artaxercès, après l'avoir gardée plus de 37 ans, la céda à son fils Darius, à qui elle avait inspiré l'amour le plus violent. Il la lui enleva quelque temps après, pour la faire

prêtresse de Diane ou du Soleil. Xénophon l'appelle sage, et Plutarque assure que Cyrus lui avait donné cette épithète pour s'être souvent bien trouvé de ses conseils dans les affaires les plus épineuses.

ASPE (A. J. B. d'), né à Auch en 1752, était président à mortier du parlement de Toulouse. Au premier signal de la révolution, il forma une légion de volontaires, à laquelle il donna son nom. Ce corps qui était destiné à soutenir la monarchie contre la révolution, fut bientôt accusé des desseins les plus criminels et les plus absurdes, et on ne le désignait déjà plus que sous le nom de légion de la Saint-Barthélemi, lorsqu'il fut dissous, en 1790, par un décret de l'assemblée constituante. A cette époque, plusieurs des officiers qu'il commandait furent arrêtés. Le président d'Aspe fut traduit par la suite au tribunal révolutionnaire, avec presque tous les membres du parlement de Toulouse, pour avoir protesté contre les décrets de l'assemblée constituante, le 25 et 27 septembre 1790. Il fut condamné à mort le 6 juillet 1794.

ASPELT (Pierre d'), né à Trèves dans le 13me siècle, vint étudier la médecine à Paris. Devenu chanoine de Bâle, il n'en continua pas moins avec succès l'exercice de sa profession, suivant l'usage de son temps en Allemagne, où presque tous les médecins étaient clercs. Trithème raconte que l'empereur, dont d'Aspelt était devenu médecin, l'ayant envoyé à Rome pour y solliciter l'archevêché de Mayence pour son frère, d'Aspelt eut occasion de guérir le pape d'une maladie très-dangereuse, et que le pontife reconnaissant l'avait nommé à l'archevêché préférablement au frère de l'empereur qui était trop jeune. Il occupa ce siége important, depuis l'an 1305 jusqu'en 1320.

ASPENDIUS, célèbre joueur de lyre, prit son nom de la ville d'Aspende en Pamphylie, où il vit le jour. Il ne se servait que de la main gauche pour toucher les cordes, et il le faisait avec tant de délicatesse, qu'il n'était presque entendu que de lui seul. De là ce proverbe par lequel les Grecs lui comparaient ceux qui ne songeaient qu'à leurs intérêts particuliers : «C'est, disait-on, le musicien Aspendius, il ne joue que pour lui. » Ils appelaient aussi les larrons, *joueurs aspendiens*, parce qu'ils font toujours en sorte de n'être entendus de personne quand ils commettent leurs larcins.

ASPER (Hans), peintre, naquit à Zurich en 1499. Il était contemporain de Jean Holbein, dont il parvint à saisir et à imiter si fidèlement la manière, qu'il réussit souvent à faire passer ses tableaux pour ceux de ce grand maître. Plusieurs de ses ouvrages existent à la bibliothèque publique de Zurich, entre autres le *Portrait de Zvingle* fait de profil jusqu'à mi-corps ; un *Gentilhomme en manteau, le chaperon sur la tête, avec sa femme vêtue en velours noir et en satin blanc*, qui se trouve dans le cabinet d'un curieux de cette ville. On cite aussi un *Portrait de femme, habillée en satin blanc, avec un chat sur ses genoux*, remarquable par la correction du dessin, la beauté du coloris et le fini de l'exécution. Il est à regretter que l'on n'ait pas des dessins des peintures qu'il avait faites

dans la grande salle de l'hôtel-de-ville de Zurich, qui fut démoli en 1696; car Asper dessinait bien : ses inventions sont riches et bien groupées. Ses concitoyens frappèrent en son honneur une médaille, et il fut créé membre du grand-conseil en 1545. Malgré tous ces honneurs, il mourut dans l'indigence le 21 mars 1571.—Deux de ses fils, JEAN RODOLPHE et RODOLPHE, suivirent la même carrière que lui, et, malgré ses leçons, ils ne purent le remplacer. Beaucoup de leurs ouvrages ont été vendus sous le nom de leur père.

ASPERTINO (AMICO), peintre, né à Bologne en 1474. Il apprit son art chez François Raibolin, dit *Francia*. On le nomma *Maître-Amico aux deux pinceaux*, parce qu'il peignait en même temps la lumière d'une main, et l'ombre de l'autre. Ses tableaux se sont très-bien conservés jusques à nos jours, à cause de la vivacité de leurs couleurs. On lui doit le perfectionnement de la peinture; car il surpassa son maître. Il était le meilleur peintre d'animaux de son temps. Il est mort en 1552, âgé de 77 ans.

ASPETTI (TITIEN), sculpteur célèbre, né à Padoue en 1565, travaillait en marbre et coulait avec succès le bronze. On lui doit quelques ouvrages qui ornent sa patrie; mais les plus remarquables sont, à Venise, *les statues de Moïse et de Saint Paul* dans la façade de l'église de Saint-François *della Vigna*, et une des statues colossales placées à la porte de la Monnaie. Il était neveu maternel du célèbre peintre Titien, dont il prit le nom. Il mourut en 1607.

ASPRE (le baron D'), major autrichien, né Belge, était, lors de la révolution du Brabant, en 1789 et 1790, capitaine d'un régiment de ligne, infanterie. Après s'être signalé en différentes occasions, il se rendit dans le Limbourg pour organiser une levée en masse en faveur de l'Autriche. Doué par la nature de toutes les qualités propres à faire un chef de parti actif, il souleva tous les Limbourgeois contre les patriotes, qui furent un moment défaits et chassés de cette province. D'Aspre reçut de la gouvernante Marie-Christine, et du duc Albert, son époux l'accueil le plus flatteur, lorsqu'ils passèrent par le Limbourg. On forma ensuite de ceux des Limbourgeois qu'il avait armés, et qui voulurent continuer le métier des armes, un corps de chasseurs dont on le nomma colonel. Il reçut à la même époque la croix de Marie-Thérèse; et en décembre 1790, il fut envoyé avec ces Limbourgeois et des Autrichiens, pour rétablir l'ordre à Liége, alors en insurrection. Il se distingua dans plusieurs affaires à l'ouverture de la campagne de 1792 contre les Français; et en septembre 1793, il contribua aux succès obtenus près de Lille. Le duc de Saxe-Teschen l'envoya au commandant de cette place pour le sommer. Le peuple de Lille s'ameuta contre lui, et sa vie fut un moment en danger. Au combat du 10 mai 1793, il conduisit un des points d'attaque sur les bois d'Anson, d'où le général Clairfayt, qui commandait cette opération, chassa les Français après un combat très-meurtrier. Ce général se loua particulièrement de la bravoure du baron d'Aspre. Il servit en 1796 à l'armée de Latour, et fut blessé vers la fin de la campagne. Em-

ployé ensuite en Italie en qualité de général-major, il fit la campagne de 1799. Ce fut lui qui dirigea l'Insurrection de la Toscane. La paix lui permit de visiter son ancienne patrie, devenue portion de la république française. Il séjourna quelque temps à Bruxelles, et y est mort en 1802, au moment où il allait retourner en Allemagne.

ASPREMONT (François de la Mothe-Villebet, vicomte d'), servit avec distinction dans les armées françaises, et s'acquit une grande réputation dans l'art de l'attaque et de la défense des places fortes. En 1653, il soumit successivement Bourg, Bordeaux et Libourne. Il fut d'un grand secours dans un grand nombre de siéges et de batailles, et reçut différentes blessures aux siéges de Condé, de Valenciennes et de Gravelines. En 1677, il fut nommé maréchal de camp, et envoyé en Espagne, où il se couvrit de gloire à la bataille d'Espouilles; ce furent ses derniers exploits. Il se rendit à Toulon pour y tracer des agrandissemens dont il avait rédigé le projet, et il y mourut en 1678.

ASPREMONT (N. d'), fille célèbre par sa beauté, son goût pour la poésie et la musique; elle naquit en Aquitaine, près de Bordeaux, et devint l'objet des vers et des galanteries de Savari de Mauléon, poète poitevin, gouverneur de l'Aunis, et l'un des plus beaux hommes de son siècle. Il vivait sous Philippe-Auguste.

ASPREMONT (d'), vicomte d'Orthe, homme violent, mais qui s'est fait honneur par la réponse, qu'en sa qualité de gouverneur de Baïonne, il fit à Charles IX, à l'époque de la Saint-Barthélemi. « Sire, j'ai communiqué le commandement de V. M. à ses fidèles habitans, et gens de guerre de la garnison; je n'y ai trouvé que bons citoyens et braves soldats; mais pas un bourreau. C'est pourquoi eux et moi supplions V. M. de vouloir employer en choses possibles, quelque hasardeuses qu'elles soient, nos bras et nos vies, comme étant vôtres, sire, autant qu'elles dureront. »

ASSAHARADDON, que quelques auteurs croient être le même que Sénaphar, succéda à son père Sennacherib, au royaume d'Assyrie, vers l'an 680 avant J.-C. Il réunit les royaumes de Ninive et de Babylone, s'empara d'Azoth, de la Syrie, et envoya une colonie à Samarie. Manassès, roi de Jérusalem, fait prisonnier par ses généraux, fut emmené à Babylone. Assaharaddon mourut l'an 668 avant J.-C. Fréret croit qu'Assaharaddon et Sardanapale ne sont que le même personnage.

ASSAN, pacha, grand-visir, commandait les armées ottomanes dans la guerre de 1790 contre la Russie. La Porte le rendit responsable du mauvais succès de ses armes; il fut arrêté et décapité à Schiumla, le 23 février 1791. Il s'était acquis, dans l'administration civile, la réputation d'un homme intègre.

ASSARACUS, fils de Tros, roi des Troyens, était frère d'Illus, qui lui succéda. Assaracus eut un fils nommé Capis, qui donna le jour à Anchise, père d'Enée; c'est pourquoi Virgile appelle ce prince *Assaraci genus*, fils d'Assaracus.

ASSAS (Nicolas, chevalier d'), était capitaine au régiment d'Auvergne, en 1760. Il était né au Vigan, et périt victime d'un dévouement sublime, dans la nuit

du 15 au 16 octobre 1760, à Clostercamp, où il commandait une grand'garde. Étant allé faire une reconnaissance à la pointe du jour, il tomba dans une colonne ennemie, qui s'avançait pour surprendre l'armée française. Aussitôt des grenadiers lui mirent la baïonnette sur la poitrine, en menaçant de le tuer s'il disait un mot. Il y allait du salut de l'armée. D'Assas recule un moment pour enfler sa voix, et il crie de toutes ses forces : « A moi, » Auvergne, ce sont les enne» mis! » Aussitôt il tombe percé de coups. Louis XVI, voulant conserver la mémoire de ce dévouement héroïque, créa une pension héréditaire dans la famille du héros, mort célibataire, jusqu'à l'extinction des aînés de son nom. Cette pension, qui était de 1000 l., avait été supprimée pendant la révolution, mais elle a été rétablie depuis.

ASSCHERAD (Charles-Gustave Schultz d'), ministre du roi de Suède à Berlin, a décrit, en latin, une partie des événemens du 18e siècle, sous le titre de *Res suo ævo gestas memoriæ tradidit, C. G. Schultz à Asscherade, reg. soc. lit.* Holmens, in-8°, 295 pag. Il débute par un tableau du tremblement de terre de Lisbonne en 1755. Les détails de la guerre de sept ans font le principal objet de cet ouvrage. Il est terminé par des pensées sur le caractère et les mœurs du 18e siècle. Il est mort à Stockholm en 1799.

ASSELIN, moine. *Voyez* Ascelin.

ASSELIN, bourgeois de Caen, fit, dans le 11me siècle, un coup de vigueur que l'histoire nous a transmis. Guillaume-le-Conquérant étant mort à Rouen l'an 1087, son corps fut rapporté à Caen, suivant sa dernière volonté, pour être enterré dans l'abbaye de Saint-Étienne, qu'il avait fondée. Au moment où on allait l'inhumer, Asselin se présenta au milieu de l'assemblée; et, d'une voix forte : « Je déclare devant Dieu, dit-il, que cette terre où vous voulez déposer ce corps, m'appartient légitimement. C'était un champ que le prince usurpa sur mon père, lorsqu'il fit bâtir cette abbaye, sans vouloir lui en faire aucune satisfaction; c'est pourquoi je réclame ce fonds, et je m'oppose à ce que ce corps soit enterré dans mon héritage. » Tous les assistans restèrent dans l'étonnement et le silence; mais Henri, le plus jeune des fils de ce prince, qui assistait à ses funérailles, instruit des droits de l'opposant, lui fit donner sur-le-champ cent livres d'argent, qui étaient la valeur du terrain qu'il réclamait.

ASSELIN (Gilles-Thomas), docteur de Sorbonne, et principal du collége d'Harcourt, était né à Vire, en 1682. Il fut l'élève de Thomas Corneille, et l'ami de La Motte Houdard. Il mourut à Paris, le 11 décembre 1767, à 85 ans. Il avait remporté le prix de poésie à l'Académie française, en 1709, et ceux de l'idylle et du poëme aux jeux floraux en 1711. L'*Ode sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame*, est ce qu'il a fait de mieux. Sa versification était lâche.

ASSELIN (N.), se distingua par un zèle très-actif, lors de la prise de la Bastille, et en fut proclamé l'un des vainqueurs. Mais son triomphe fut de peu de durée. Il fut accusé d'avoir trahi la cause

du peuple, et pendu sans égard pour l'éclat de ses exploits.

ASSELINE (Jean-René), évêque de Boulogne-sur-Mer, naquit à Paris, en 1742; ses parens, qui étaient attachés au service du duc d'Orléans, parvinrent à le faire entrer dans l'université de Paris, où il fit ses études avec beaucoup de distinction. Son savoir le fit choisir pour succéder à l'abbé Ladvocat, dans la chaire d'hébreu établie en Sorbonne. Il fut grand-vicaire de M. de Beaumont, archevêque de Paris, et ensuite de M. de Juigné, successeur de ce prélat. Généralement estimé à cause de ses profondes connaissances et de ses qualités éminentes, Asseline était jugé digne des charges les plus importantes de l'Église. L'évêché de Boulogne vint à vaquer par la mort de M. de Pressy, et il y fut nommé aussitôt. On rapporte à ce sujet, que toute la cour s'étant plaint de cette nomination, à cause de la basse extraction du nouveau prélat, Louis XVI demanda s'il avait autant de vertus et de talens qu'on le disait; et, sur la réponse affirmative, il ajouta: « Voilà précisément comme il nous faut des évêques à l'avenir. » Asseline ne fit que paraître dans son diocèse: l'orage, qui depuis long-temps se formait sourdement, éclata tout-à-coup. La constitution civile du clergé parut, et Asseline refusa courageusement de prêter le *serment civique*. Il publia en 1790, une *Instruction pastorale sur l'autorité spirituelle de l'Église*, dans laquelle il attaquait la constitution civile du clergé. Cette constitution, approuvée par M. de Juigné et par quarante autres prélats, fut déférée à l'Assemblée nationale, et renvoyée au comité des recherches. Asseline, pour se soustraire à la tempête, passa en Allemagne. De cette terre d'exil, il avait toujours les yeux fixés sur son troupeau, et lui envoyait fréquemment des mandemens et des instructions. A l'époque du concordat de 1801, il refusa sa démission. L'abbé Edgewort étant mort, Louis XVIII appela près de lui le pieux évêque de Boulogne, et le choisit pour son confesseur. Ce prélat est mort en Angleterre, le 11 avril 1813. Il avait composé plusieurs ouvrages pendant son exil. On a de lui: I. *Considérations sur le mystère de la Croix, tirées des divines Écritures et des SS. Pères*. II. *Pratiques et Prières tirées des lettres de Saint François de Sales*. III. *Exposition abrégée du Symbole des Apôtres*.

ASSELYN (Jean), peintre, né en 1610, élève d'Isaac Van Ostade. Il se rendit à Rome en 1630, où il dessina des vues, des antiquités et des animaux. A son retour d'Italie, il s'arrêta à Lyon, où il épousa, en 1645, la fille d'un marchand d'Anvers, qui se trouvait alors dans cette ville, et qu'il emmena avec lui à Amsterdam. De retour parmi ses compatriotes, il fut un des premiers qui leur inspira, par la vue de ses ouvrages, une manière franche et claire de peindre le paysage; ses tableaux étaient des sujets d'histoire, des batailles, mais le plus souvent des paysages ornés d'antiquités et de figures d'animaux très-bien représentés. Sa couleur est fraîche, sa touche admirable, et la nature y paraît dans tout son éclat. Il mourut à Amsterdam, en 1660. On voit de

ce peintre, au Musée royal : une *Vue du Tibre*, une autre *du pont Laurentano sur le Teverone*, une *Ruine* et un *Paysage montueux, arrosé par un fleuve*.

ASSEMANI (Joseph-Simon), maronite, archevêque de Tyr, chanoine du Vatican, mort à Rome, octogénaire, le 14 janvier 1768, fut versé dans la connaissance de toutes les langues de l'Asie. A l'imitation de d'Herbelot, il a publié : I. Une *Bibliothèque orientale*, en 4 volumes in-fol., Rome, 1719 à 1728. Dans ce grand ouvrage, il a fait connaître une foule de manuscrits syriaques, arabes et persans, avec la vie de leurs auteurs. II. *Kalendaria Ecclesiæ universæ*, Romæ, 1755 et 1757, 6 vol. in-4°. III. *S. Ephræm, syri, opera omnia quæ exstant, græcè, syriacè et latinè, ad manuscriptos codices Vaticanos aliosque castigata, multis aucta, novâ interpretatione, præfationibus, notis, variantibus lectionibus illustrata*, Romæ, 1732, 1734, 6 v. in-f. IV. *De sanctis Ferentinis in Tusciâ Bonifacio ac Redempto episcopis, Dissertatio*, Romæ, 1745. V. *Italicæ historiæ scriptores ex Bibl. Vatic.*, etc., Romæ, 1751, 1753, 4 vol., in-4°. VI. *Bibliotheca Juris Orientalis canonici et civilis*, Romæ, 1762, 1766, 5 vol., petit in-fol. Édition fort rare, parce qu'une grande partie des exemplaires a péri dans un incendie.

ASSÉMANI (Jos. Aloys), a publié à Rome, un ouvrage intitulé : *Codex liturgicus Ecclesiæ universæ in XV libros distributus, in quo continentur libri rituales, missales, pontificales, officia, dyptica, etc. Ecclesiarum Occidentis et Orientis*, Romæ, 1749-63, 12 v. p. in-4°. Cet ouvrage est précieux pour les liturgies orientales et grecques, qui y sont imprimées avec leurs caractères propres : malheureusement, il a eu le sort de presque toutes les vastes entreprises, il n'a pas été achevé.

ASSEMANI (Simon), savant maronite tripolitain, parent de Joseph-Simon et de Joseph-Louis Assemani, naquit à Tripoli, en 1749, vint faire ses études à Rome, et retourna ensuite en Orient, où il exerça, pendant douze ans, le ministère apostolique dans les missions. Revenu à Rome au bout de ce temps, le nonce Garampi, depuis cardinal, l'attira à Vienne, et lui fit donner un emploi à la bibliothèque impériale de cette ville. Assemani devint ensuite professeur de langues orientales au séminaire de Padoue. Il était membre de plusieurs académies, et entretenait des relations assidues avec les savans les plus distingués de l'Europe. Tiraboschi ne parle de lui qu'avec éloge. On doit à Assemani, en latin et en italien, *la Description du globe céleste*, chargé d'inscriptions cuphiques du Musée Borgia, Padoue, 1790, in-fol.; la *Description* du Musée cuphique de Nani, à Venise; le *Catalogue* raisonné des manuscrits orientaux de la bibliothèque de ce même Musée; des éclaircissemens sur des inscriptions; des dissertations sur des monumens arabes en Sicile et à Vienne, et beaucoup de morceaux sur divers sujets de littérature. Il est mort le 7 avril 1821.

ASSEMANI (Étienne-Évode), archevêque d'Apamée, neveu de

Joseph-Simon, et son successeur dans la charge de préfet de la bibliothèque du Vatican, a publié, en 2 vol. In-fol., Rome, 1748, les *Actes des Martyrs de l'Orient*, tirés de deux manuscrits chaldéens déposés à la bibliothèque du Vatican; *le Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Florence*, avec des notes de Gori, Florence, 1742; et un autre ouvrage intitulé: *Bibliotheca Medico-Laurentianæ et Palatinæ codicum manuscr. orientalium Catalogus*, Florence, 1742, 2 vol. in-fol., avec des notes de Gori.

ASSER, célèbre rabbin, composa, en 376, avec l'aide d'Hammaï, son confrère, le *Thalmud de Babylone*, ainsi appelé, parce qu'il fut fait dans cette ville. C'est une vaste compilation qui renferme la tradition, le droit canon des Juifs, et toutes les questions qui regardent la loi. Il a été commenté par le rabbin Maïr, vers l'an 547, et depuis, par un autre Asser, mort en 1328, a été imprimé à Leyde, chez Elzévir, 1630, in-4°, et avec tous ses commentaires; à Amsterdam, 1744, en 12 vol. in-fol.

ASSER (Asserius Menevensis Jean), surnommé *Ingulph Asker*, né au pays de Galles, bénédictin, précepteur d'un fils du roi Alfred, obtint de ce prince le siége épiscopal de Salisbury. On dit que ce fut par ses conseils que ce grand roi fonda l'université d'Oxford. Il mourut vers l'année 909. On a de lui la *Vie d'Alfred*, imprimée en caractères saxons, avec une version latine, par Math. Parker, Londres, 1574, in-fol.; il a fait plusieurs ouvrages, qui se trouvent: 1° dans Cambden, Francfort, 1603, in-fol., p. 1; 2° dans Dudsae, 1636, tome 2, p. 497. Le docteur Gale publia à Oxford, en 1691, sous le titre d'*Annales*, un ouvrage qu'on attribue à Asser.

ASSERETO ou AXARETO (Giovachino), peintre, né à Gênes, en 1600. Il perdit son père étant encore enfant, et passa sous la tutelle de son frère aîné, qui le mit chez Le Borzone, où il fit de grands progrès dans le dessin. Peu de temps après, il entra dans l'école d'Ansaldo, où il fit de nouveaux progrès dans son art. Parmi les tableaux de ce peintre, on distingue *une Cène*, pour l'oratoire de Sainte-Marie, et *une Bannière* représentant d'un côté *Jésus portant sa croix*, et de l'autre, *Saint Antoine*. En 1639, il alla à Rome visiter les ateliers des principaux artistes. De retour dans sa patrie, il entreprit plusieurs tableaux qui lui firent le plus grand honneur. Il passa ensuite en Espagne, où il exerçait son art et ses talens avec le plus grand éclat, lorsqu'il fut saisi d'une fièvre qui le conduisit au tombeau en 1649.

ASSÉZAN (Pader d'), avocat, né à Toulouse, en 1654, et mort dans la même ville en 1696. Il fut couronné trois fois à l'Académie des jeux floraux, ce qui lui mérita l'honneur d'en devenir un des maitres. On a de lui deux tragédies: *Agamemnon*, représentée en 1680, et *Antigone*, en 1686. La première fut attribuée dans le temps, à Boyer, qui paraît n'y avoir contribué que par les conseils qu'il donna à l'auteur, les corrections qu'il fit à la pièce, et peut-être quelques vers de sa façon qu'il y ajouta. Quoi qu'il en soit, Boyer prétendit, dans la préface d'*Artaxercès*, tragédie de sa

façon, qu'il avait prié d'Assézan de lui prêter son nom, et d'Assézan détruisit ces prétentions dans la préface de son *Antigone*.

ASSHETON (Guillaume), théologien de la religion anglicane, né en 1641, à Middleton, mort à Beckenham, en 1711, a composé des traités de piété, et beaucoup d'ouvrages de controverse. Les plus remarquables sont : I. *La Tolérance désapprouvée et condamnée*, etc., Oxford, 1670. II. *L'Apologie royale* (en faveur de Jacques II), Londres, 1685. III. *Apologie de leurs Majestés actuelles* (le roi Guillaume et la reine Marie), Londres, 1688. IV. *La possibilité des apparitions*. On a taxé Assheton de fanatisme et de superstition.

ASSIGNIES (Jean d'), est connu par un ouvrage singulier, dont voici le titre : *Bourdon des ames dévotes et ambitieuses de cheminer avec repos et conscience au pélerinage de cette vie*, Douai, 1634, in-12.

ASSISI (Andrea di), peintre de l'école romaine, né vers l'an 1470, mort en 1556, fut élève du Pérugin, qu'il aida fréquemment dans l'exécution de ses ouvrages. Il perdit la vue dans un âge peu avancé. On voit de lui, au Musée royal, un tableau représentant *la Vierge offrant son fils à l'adoration de deux Saints martyrs*.

ASSOLIG (Étienne), de la province de Daron en Arménie, naquit l'an 938 de J.-C. Après avoir fini ses études dans sa patrie, il se voua au célibat, et devint bientôt un des docteurs les plus renommés de son siècle ; il fut, pendant quatorze ans, abbé du célèbre monastère arménien appelé *Mecha-Sourp-Garabied*. En 995, il fut appelé à la ville d'Any pour être auprès du patriarche d'Arménie. Assolig y remplit les fonctions de secrétaire et de conseiller intime avec beaucoup de distinction, et mourut vers l'an 1017, laissant des regrets à tous ceux qui l'avaient connu. Il composa trois ouvrages qui sont : I. *Histoire d'Arménie, depuis son origine jusqu'à l'an 1004 de J.-C.* L'auteur écrivit cet ouvrage par ordre du patriarche Sergius Ier. Il est très-exact dans le rapport des faits, des dates et des circonstances. Le monastère arménien, à Venise, possède un exemplaire manuscrit de cette histoire, qui est fort estimée. II. *Commentaire sur la prophétie de Jérémie.* III. *Explication des Cantiques de Salomon*.

ASSOUCI (Charles Coypeau, sieur d'), appelé le *Singe de Scarron*, naquit à Paris en 1604, d'un avocat au parlement; il eut une jeunesse désordonnée. A l'âge de neuf ans, il s'échappa de la maison paternelle, et se rendit à Calais, où il se donna pour fils de César Nostradamus. S'étant mêlé de vouloir guérir, il vint à bout de procurer la santé à un malade d'imagination. Le peuple de Calais, croyant qu'il devait son succès à la magie, voulait le jeter dans la mer. Après plusieurs autres courses à Londres, à Turin, et dans d'autres villes, il vint à Montpellier, escorté de deux petits pages de musique, qui exécutaient ses chansons, et dont la société intime faillit lui attirer un châtiment exemplaire. Chapelle et Bachaumont, dans la relation de leur voyage en Languedoc et en Provence, disent avoir rencontré

d'Assouci à Montpellier et près d'Avignon, accompagné d'un petit page, sur lequel il le plaisante avec autant de grace que de malice. D'Assouci, dans son recueil intitulé : *Les Rimes redoublées*, a inséré une *Lettre* datée de Rome, du 25 juillet 1665, adressée à Chapelle lui-même, dans laquelle il désavoue fortement ces deux rencontres, et traite le récit de ce voyageur de calomnie et de grossière fiction. « Depuis le jour que vous me donnâtes à dîner *au Chêne-Vert*, dit-il, où, si je ne me trompe, vous bûtes tant à ma santé que vous pensâtes altérer la vôtre, je ne me souviens pas de vous avoir vu dans aucun endroit de cet hémisphère, etc. » Il s'était retiré à Rome, comme on le voit par la date de cette lettre ; il y jouissait, à ce qu'il dit, d'un repos digne de son innocence et de l'honneur des Muses. Mais ce repos ne fut pas durable ; car sa mauvaise tête fut pour lui la source de nouveaux malheurs ; et ses satires contre des prélats en dignité, le menèrent dans les cachots de l'inquisition, qu'il appelait un *pieux enfer*. Revenu en France, il fut mis à la Bastille ; et, après être sorti de cette nouvelle prison, il fut conduit au Châtelet, avec ses deux pages, qui donnaient toujours lieu à d'étranges soupçons. Ses protecteurs le firent sortir six mois après. Il mourut en 1679. Ses *Poésies* ont été recueillies en 3 vol. in-12, 1678. On y trouve une partie des *Métamorphoses d'Ovide*, traduites sous le titre d'*Ovide en belle humeur*, déjà imprimées in-4°, 1755. C'est une version burlesque. On y trouve encore une traduction burlesque du *Ravissement de Proserpine*, de Claudien, à laquelle il fait parler le langage des harangères ; ses *Aventures en Italie*, sa *Prison de Paris*, et ses *Pensées dans le Saint-Office de Rome*. Le mérite de ces diverses productions peut être facilement apprécié par ce vers de Boileau :

« Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs. »

« D'Assouci, dit un écrivain, avait choisi le plus pitoyable de tous les genres, sans avoir les mêmes talens que Scarron pour se le faire pardonner. Sa vie, comme sa prose et ses vers, ne fut qu'un mélange de misère, de burlesque et de platitude. Tous les pays où il passa, et il en vit beaucoup, furent marqués par ses disgraces. » Les traits du caractère de d'Assouci se trouvent répandus dans les écrits des poètes de son temps et dans ses propres ouvrages. Insouciant pour sa fortune, son repos, son honneur, il ne savait rien prévoir, et croyait que ses faibles talens justifieraient sa mauvaise conduite. Comme plusieurs poètes de son temps, d'Assouci, dans diverses pièces de ses œuvres, se fait gloire de sa misère, plaisante sur les défauts qui l'ont causée, et ne craint pas d'aller de protecteurs en protecteurs, en échange de quelques éloges outrés, de quelques basses flatteries, leur demander honteusement l'aumône en vers. Il est fort inférieur à Scarron dans ce genre misérable, où la supériorité même, ne fait aucun honneur.

ASSUÉRUS, roi de Perse, épousa Esther, parente du juif Mardochée, après avoir répudié Vasthi. Pour célébrer dignement cet heureux événement, il commanda des fêtes publiques dans ses états, et donna à toute sa

cour des festins qui durèrent six mois. On ne sait point quel est cet Assuérus; on croit que c'est un Artaxercès : les savans ne conviennent pas si c'est Artaxercès II, ou Artaxercès Longue-main. Quelques-uns croient que c'est Cambyse. D. Calmet a vu dans Assuérus, Darius, fils d'Hystaspes, et dans Atorsé, fille de ce monarque, Vasthi, dont parlent les livres saints.

ASSUMPÇAO (D. Joachim de), chanoine régulier de la congrégation de Sainte-Croix, l'un des plus fameux physiciens du Portugal, mourut en 1795, à l'âge de quarante ans. Il a laissé des Mémoires très-savans sur des phénomènes électriques, et des Observations météorologiques d'une grande exactitude. Sa mort prématurée l'empêcha de terminer des travaux qui devaient lui donner une grande célébrité en Europe.

ASSUR, fils de Sem, né un an après le déluge, 2347 ans avant J.-C., quitta le pays de Sennar pour s'établir vers la source du Tigre, dans un pays qui porta ensuite son nom. Il y bâtit Ninive, Rehoboth, Chalé et Rézen. Il est regardé comme le fondateur du royaume d'Assyrie.

ASTARIUS ou ASTÉRIUS (Blaise). Ce médecin, qui était, selon quelques auteurs, de Pavie, et selon d'autres, de Parme, vécut au commencement du 16e siècle. Son savoir et sa grande expérience lui méritèrent l'estime de ses contemporains. On a de lui : I. *De curandis febribus Tractatus ab Aben Haly super primam quart. traditus*, Lugduni, 1506, in-4°, avec d'autres ouvrages; *ibid.*, 1532; Basileæ, 1535, in-fol., avec quelques traités d'autres médecins; Francofurti, 1604, in-8°. II. *Consilia quædam valdè utilia*, Venetiis, 1521, in-fol., avec les consultations de Jean-Matthieu, *de Gradibus*.

ASTELL (Marie), savante anglaise, née en 1668, d'un marchand de Newcastle, sur la Tyne, comté de Northumberland. Elle fit, sous les auspices de son oncle, qui était ecclésiastique, des progrès étonnans dans la philosophie, les mathématiques et la logique. Elle apprit aussi les langues latine et française à l'âge de 20 ans environ : elle se rendit à Londres, où elle suivit ses études avec une application soutenue, et meubla son esprit de plusieurs connaissances nouvelles. L'étendue de son savoir la conduisit à réfléchir sur l'ignorance où languissent la plupart des femmes, et elle leur adressa un ouvrage intitulé : *Proposition sérieuse adressée aux femmes, contenant une méthode pour le perfectionnement de leur esprit*, in-12, 1697. A cet ouvrage succédèrent différens écrits sur des matières de controverse, entre autres des *Lettres concernant l'amour divin*, 1695, in-8°. En 1700, elle publia des *Réflexions sur le mariage*. Elle mit au jour, en 1705, un traité ayant pour titre : *La Religion chrétienne, ainsi qu'elle est professée par une fille de l'église anglicane*; elle y attaque à la fois Locke et Tillotson; mais sa réputation n'y gagne pas infiniment; et en 1706, *six Essais familiers sur le mariage, les contrariétés en amour et en amitié, écrits par une dame anglaise*. On lui doit aussi un *Essai de défense du sexe féminin*, publié en 1696 : elle mourut le 11 mai 1731, à Chelsea,

des suites de l'opération d'un cancer. Mistriss Astell ne pouvait souffrir les visiteurs importuns, et lorsqu'il lui venait quelqu'un qui n'avait d'autre intention que de tuer le temps, elle se mettait à la croisée, lui criait par forme de plaisanterie, comme autrefois Caton à Scipion Nasica : «Mistriss Astell n'est point au logis » ; et l'empêchait très-facilement d'entrer chez elle.

ASTEMIO (Laurent). *Voyez* Abstemius.

ASTER, citoyen d'Amphipolis, ville de Macédoine, s'offrit au roi Philippe, comme un tireur du premier ordre, qui ne manquait jamais les oiseaux au vol. Ce prince lui répondit : « Je te prendrai à mon service lorsque je ferai la guerre aux étourneaux. » L'arbalétrier piqué, se jeta dans Méthon, que Philippe assiégeait, et lui décocha une flèche qui lui creva l'œil droit, avec cette inscription : « Aster envoie ce trait à Philippe.» Le roi lui renvoya la même flèche avec ces mots : « Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville » : et il tint parole.

ASTERE ou ASTÉRIUS (St.), évêque d'Amasée, au 4e siècle, a laissé plusieurs *Homélies*, publiées en partie par Rubénius, Anvers, 1615, in-4°, et en partie par les PP. Combéfis et Richard, dans la *Bibliothèque des PP.*, tom. 1er, Paris, 1684, in-fol. Elles ont été traduites en partie par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1691, in-8°, et par l'abbé de Maucroix, 1695, in-12. On y trouve de la force et des mouvemens oratoires bien ménagés. Les quatorze premières Homélies sont évidemment d'Astérius; on a douté si les suivantes lui appartenaient. Ses *Sermons* ont été traduits en français, à la suite de ceux de Saint Basile, par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1691, in-8°. Le septième concile œcuménique le considère comme un des Pères de la tradition ecclésiastique; ce qui le fait compter au nombre des docteurs de l'Église.

ASTÉRIUS (Saint), confessa la foi chrétienne, et fut martyrisé sous l'empire de Dioclétien, avec Réon et Claude, ses compagnons. Baronius et Ruinart ont publié l'acte de ce martyre.

ASTÉRIUS ou ASTYRIUS (St), sénateur romain, ayant vu avec quelle fermeté Saint Marin avait souffert la mort, fut saisi d'admiration; il prit le corps sanglant dans ses bras, l'emporta chez lui, et lui donna la sépulture. Cette action déplut, et le fit décapiter en l'an 272.

ASTÉRIUS (Saint), évêque de Pétra en Arabie, vivait en 347. Après avoir d'abord partagé les erreurs d'Arius, il les abjura et se réunit au parti de l'Église. Les ariens alors le firent reléguer en Afrique. Il assista au concile de Sardaigne et à celui d'Alexandrie tenu sous l'empereur Julien. Dans ce dernier, il fut député pour en porter les actes à l'Église d'Antioche. Saint Athanase a fait un grand éloge d'Astérius dans sa lettre aux Solitaires.

ASTÉRIUS ou ASTURIUS, consul romain en 449, est auteur d'une *Conférence de l'ancien et du nouveau Testament*, en vers latins. Sa poésie est très-faible. Il revit aussi et publia le Poëme pascal de Sédulius, inséré dans la *Bibliothèque des Pères*.

ASTÉRIUS, rhéteur de Cappadoce, appelé par Saint Atha-

nase *l'avocat des Ariens*, quitta l'idolâtrie pour l'arianisme. Les partisans de cette secte n'osèrent jamais l'élever à l'état ecclésiastique, parce qu'il avait sacrifié aux idoles vers l'an 304, sous Maximilien Hercule; mais ils l'engagèrent à publier un livre sur leur doctrine. Il prétendit « que J.-C. était la vertu du Père, de la même manière que les chenilles, selon Moïse, sont la vertu de Dieu. »

ASTÉRIUS, évêque arien du même nom, qui vivait vers l'an 370. Celui-ci était si éloquent, que Saint Sabas, passant par Cyr, y trouva les catholiques en alarmes, parce que cet évêque devant prêcher le lendemain, ils craignaient l'influence de son discours sur les fidèles. Saint Sabas, dit-on, se mit en prières pour en empêcher l'effet, et Astérius mourut sur-le-champ. Saint Jérôme attribue à ce dernier des *Commentaires sur les Psaumes, les évangiles et les épîtres de Saint Paul.*

ASTÉSAN ou **ASTEXANUS**, religieux de l'ordre de Saint François ainsi nommé parce qu'il était de la ville d'Ast, composa une *Somme de cas de conscience*, l'an 1317. La 1re édition de cet ouvrage est de Venise, 1478, 2 vol. in-fol. L'auteur mourut en 1338.

ASTÉZAN (Antoine), né en 1412 à Villeneuve-d'Asti en Piémont. Son père l'envoya, en 1427, à Turin, et à Pavie, en 1429, pour y étudier sous Valla, Veggio et Antoine Ferrari; mais craignant d'être attaqué de la peste, il quitta Pavie en 1431, et le même motif lui fit bientôt abandonner Gênes. Il vint alors se fixer à Asti, où il enseigna la littérature. On lui doit des *Poésies légères* qu'il composa pour la plupart à Pavie. Il a laissé un manuscrit qui contient plusieurs pièces, et dont Muratori a donné la description; on remarque entre autres morceaux son poème *De varietate fortunæ*, qu'il composa en 1450, et une *traduction* des poésies du duc d'Orléans. Il a aussi fait des *Élégies*, des *Lettres héroïques*, des *Eloges*, etc., etc. Il écrivit en vers élégiaques l'*Histoire d'Asti*, sa patrie; ce qui nous en reste, a été aussi publié par Muratori, et ne va que jusqu'à l'année 1342. Astézan fut un assez bon versificateur, mais un poète médiocre.

ASTIAGES. *Voyez* Astyages.

ASTIOCHUS, commandant des flottes de Lacédémone, prit Phocée et Cumes, et vainquit les Athéniens près de Gnide, l'an 411 avant J.-C.; Alcibiade, jaloux de sa gloire, vint à bout, par ses artifices, de lui faire retirer le commandement.

ASTLE (Thomas), antiquaire du 18e siècle, né dans le comté de Stafford, et fils d'un fermier. Après avoir rempli divers emplois civils, il mourut en 1803, ayant employé à l'étude des antiquités le loisir que pouvaient lui laisser ses fonctions. Plusieurs de ses écrits se trouvent dans les volumes de l'*Archæologia*. Il publia le *Testament du roi Henri VIII*, 1775, in-4°, et un ouvrage intitulé l'*Origine et les Progrès des caractères employés à l'Écriture, et sur les hiéroglyphes, comme élémens de cet art*, suivis d'un *Précis sur l'origine et les progrès de la Peinture*. Cet ouvrage fut imprimé d'abord en 1784, puis en 1803.

ASTOLPHE ou **AISTULFE**,

roi des Lombards, succéda à Rachis son frère, en 749. Plus ambitieux et plus entreprenant que lui, il tourna toutes ses pensées vers la conquête de l'Italie. Après avoir envahi l'exarchat de Ravenne, il se disposait à s'emparer des terres de l'Église. Le pape Etienne II passa en France pour demander du secours au roi Pépin. Ce prince tenta d'abord la voie de la négociation; et n'ayant reçu d'Astolphe qu'un refus absolu accompagné de menaces, il passa en Italie, l'an 754, avec une armée. Astolphe, qui avait voulu lui disputer les défilés des Alpes, fut vaincu et obligé de s'enfuir à Pavie, où il fut presque aussitôt assiégé. Sa perte était comme assurée. Il demanda et obtint le paix à condition qu'il restituerait Ravenne et les autres places dont il s'était emparé. Mais à peine Pépin fut-il de retour en France, qu'Astolphe, loin de remplir ses engagemens, alla mettre en 755 le siége devant Rome, et ravagea toutes les campagnes voisines. Le pape implora de nouveau les armes de Pépin, qui revint assiéger Pavie. Astolphe fut obligé de demander grace. Pépin ne le dépouilla point de ses états; mais il prit de nouvelles précautions pour assurer l'exécution de son premier traité (*voy.* Étienne II): il exigea de plus une indemnité des frais de la guerre, et la cession de Comachio, non comprise dans l'exarchat. Jean-le-Silencieux, qui se trouvait auprès de Pépin, demanda pour l'empire ce que le roi lombard en avait enlevé: car il avait pris également aux Romains et aux Grecs. On lui répondit que Ravenne et les autres places appartenaient à Pépin par droit de conquête, et que son intention était d'en faire un don à l'Eglise. En effet, Fulrad, abbé de Saint-Denis, en prit possession au nom du pape, et en mit les clefs sur l'autel de Saint-Pierre, avec l'acte de donation. Cependant Astolphe différa, sous différens prétextes, de rendre quelques places. Il se préparait même à une nouvelle guerre, lorsqu'étant à la chasse il tomba de cheval, et mourut trois jours après de sa chute, ou de la blessure d'un sanglier, en 756, sans laisser d'enfans mâles. Il était dans la 8e année de son règne.

ASTORGA. *Voyez* Alva.

ASTORGAS (la marquise d'), qui vivait sous Charles II, roi d'Espagne, mort en 1700, se fit, dit-on, connaître par un trait horrible de fureur jalouse. On lui attribue l'aventure fabuleuse de Couci, de Fayel, de Cabestaing, etc. On raconte que le marquis son époux aimait une jeune personne parfaitement belle. Instruite de cette intrigue, la marquise court chez sa rivale, et la tue de sa main: elle lui arrache le cœur qu'elle fait accommoder en ragoût, et servir à son mari. Lorsqu'il en eut mangé, elle lui demanda si ce mets lui semblait bon? il lui dit qu'oui. — « Je n'en suis pas surprise, répond elle aussitôt; car c'est le cœur de ta maîtresse, que tu as tant aimée. » On ajoute à ce conte que la marquise, en disant ces mots, tira d'une armoire la tête encore toute sanglante de la jeune personne, et qu'elle la fit rouler sur la table où son mari était avec plusieurs de ses amis, et que s'échappant, elle fut cacher dans un cloître sa honte et son crime, où bientôt la rage et la jalousie la firent périr dans les angoisses du

désespoir. Heureusement pour l'humanité, nous pouvons assurer que cette aventure est le réchauffé du fabliau de la châtelaine de Vergi et du lai d'Ignaures, dont on peut consulter les traductions dans Legrand d'Aussy. Les Italiens ont attribué cette catastrophe horrible et dégoûtante à plusieurs individus dont les noms ont varié au gré des auteurs.

ASTORI (Jean-Antoine), né en 1672, mort à Venise, sa patrie, en 1743, s'est fait connaître par une étude profonde de la langue grecque, et par sa vaste érudition. Il a publié un grand nombre d'écrits, dont voici les plus remarquables : I. *Commentariolum in antiquum Alcmanis poëtæ laconis monumentum*, Venise, 1697, in-fol. II. *De Deo Brotonte epistola.* III. *Mantui, tragœdia sacra musicè recitanda*, Venise, 1713. IV. *Supplices, tragœdia sacra*, Venise, 1713. V. Des Opuscules grecs, latins et italiens, et des Dissertations sur divers sujets que l'on trouve, ainsi que la plupart de ses autres écrits ci-dessus mentionnés, dans divers recueils et notamment dans la *Galleria di Minerva.*

ASTORINI (Élie), né dans la province de Cosenza dans le royaume de Naples, le 5 février 1651, se fit carme, et devint professeur de mathématiques et de philosophie naturelle. Il est mort en 1702, après avoir publié : I. Une *Dissertation sur la vie du Fœtus dans le sein de la mère*, 1686. II. Une *Traduction des élémens d'Euclide*, 1691, in-12, et 1701, in-8°. III. Un *Traité sur la puissance du Saint-Siége*, 1693. IV. Une *Traduction* de l'ouvrage d'Apollonius de Perge, sur les *Sections coniques*, 1702, in-4°.

ASTORRE (Gérard), appelé aussi Astorgianni, a laissé quelques pièces qui existent manuscrites avec celles du P. Jacopone. *Voyez* aussi les *Laudi di divers.*, Serafin Razzi, Ven. 1563, in-4°, et *Ruscon. Scelta di Laud. spirit.*, Flor., 1578, in-4°.

ASTRAMPSYCHUS, auteur ancien qui composa un poëme en vers ïambiques, intitulé *Onirocriticon*, dans lequel il prétendait expliquer les songes. Nous possédons cet ouvrage sous ce titre : *Astrampsychi versus somniorum interpretes, gr. latinis versibus à Fed. Morello expressis*, Paris, 1599, in-8°. Suidas attribue au même écrivain un *Traité sur la maladie des ânes.*

ASTRONOME (l'). On appelle de ce nom un écrivain du 9e siècle, auteur de la *Vie de l'empereur Louis-le-Débonnaire*, à la cour duquel il avait exercé quelque charge. Cet ouvrage est ce que nous avons de meilleur sur le règne de ce prince. Il eut plusieurs conférences avec lui sur des matières d'astronomie. Le président Cousin a traduit en français son Histoire écrite en latin.

ASTROS (J. G. d'). *Voyez* Goudotli.

ASTRUA (Jeanne), célèbre cantatrice italienne, née à Turin où elle chantait encore, en 1740, au théâtre de la cour. Elle vint à Berlin en 1747, et après s'être fait entendre, pour la première fois, dans la pastorale, *Il pastore*, dont les airs avaient été composés en partie par Frédéric II, et en partie par Quanz et Nikelmann, elle fut reçue cantatrice de la cour avec 6,000 écus d'appointemens. L'admiration qu'elle excitait crois-

sait d'année en année. Elle y exerça ses talens jusqu'en 1757; alors, se sentant la poitrine affaiblie, elle demanda et obtint son congé avec 1000 écus de pension, et mourut dans sa patrie, en 1758, à la fleur de son âge.

ASTRUC (Jean), docteur de la faculté de Montpellier, né à Sauves dans le diocèse d'Alais, le 19 mars 1684, professa d'abord la médecine dans l'université où il avait fait ses études et pris ses degrés. Le bruit de son savoir étant parvenu à la capitale, la faculté de Paris l'adopta en 1743. Louis XV le mit au nombre de ses médecins consultans, et lui donna une place de professeur au collège royal. Les étrangers, que l'ardeur d'apprendre attirait à Paris, s'empressaient de se procurer une place dans son école: la foule des auditeurs la rendit souvent trop petite. Madame de Tencin, dont il était l'ami et le médecin, lui fit un legs considérable après sa mort. Ce savant homme mourut à Paris le 5 mai 1763, après avoir eu le titre de premier médecin d'Auguste II, roi de Pologne. Il s'était rendu auprès de ce prince: mais se trouvant trop gêné à sa cour, il la quitta bientôt. Il passa sa vie entière dans son cabinet. Il ne donnait que peu de momens à ses enfans et à ses amis; il disait « qu'un honnête homme, que son état et son savoir rendaient dépositaire de la vérité, devait mener une vie militante (c'était son expression), et se tenir toujours prêt à la défendre quand elle est attaquée, dût-il en être le martyr. » Il aimait les jeunes médecins; il les instruisait sans affectation, leur donnait ses avis sans orgueil, et corrigeait leurs erreurs avec bonté. Ses principaux ouvrages sont: I. *Dissertation sur la peste de Provence*, 1720, 1722, in-8°. II. *Origine de la peste*, 1721, in-8°. III. *De la contagion de la peste*, 1724, in-8°. IV. *De motu musculari*, 1710, in-12. V. *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Languedoc*, 1737, in-4°. VI. *De morbis venereis libri novem*. Cet ouvrage n'avait d'abord paru qu'en un volume in-4°, en 1736; mais les exemplaires en ayant été rapidement enlevés, l'auteur en fit, en 1740, une seconde édition en 2 volumes, que Jault et Boudon traduisirent en français, 4 vol. in-12, 1740. La matière y est épuisée. On ne peut rien ajouter à l'érudition et à la sagacité de l'auteur. Quelques critiques y auraient désiré plus de précision. L'histoire de ce nouveau fléau du genre humain y est traitée d'une manière curieuse et intéressante. VII. *Traité des maladies des femmes*, où il a tâché de joindre, à une théorie solide, la pratique la plus sûre et la mieux éprouvée, avec un catalogue chronologique des médecins qui ont écrit sur ces maladies, 6 vol. in-12, 1761, 1765. Astruc les juge avec beaucoup de sagesse et d'impartialité. On y trouve, ainsi que dans le précédent, beaucoup de méthode, jointe à une instruction complète sur les différens maux qui affligent le sexe. VIII. *L'Art d'accoucher réduit à ses principes*, où l'on expose les pratiques les plus sûres et les plus usitées dans les différentes espèces d'accouchemens, avec l'*Histoire sommaire de l'art d'accoucher*, et une *Lettre sur la conduite qu'Adam et Eve durent tenir à la naissance de leurs premiers enfans*, 1766, in-12. Ce

traité, purement élémentaire, et à la portée des sages-femmes, auxquelles il est destiné, est le résultat des leçons que l'auteur fit en 1745, 1746 et 1747, aux écoles de médecine, pour les sages-femmes de Paris. IX. *Theses de phantasiâ, de sensatione, de fistulâ ani, de judicio, de hydrophobiâ.* X. *De motûs fermentativi causâ*, 1702, in-12. XI. *Mémoire sur la digestion*, 1714, in-8°. XII. *Tractatus pathologicus*, 1766, in-8°; et *Tractatus therapeuticus*, 1745, in-8°. XIII. *Traité des tumeurs et des ulcères*, 1759, 2 vol. in-12. XIV. *Doutes sur l'inoculation*, 1756, in-12. XV. Des *Dissertations sur différentes matières médicales*, et sur d'autres qui n'ont aucun rapport à la médecine (car Astruc n'était pas borné à un seul genre): telles que ses *Conjectures sur les mémoires originaux qui ont servi à Moïse pour écrire la Genèse*, Bruxelles (Paris), 1753, in-12; et sa *Dissertation sur l'immatérialité et l'immortalité de l'ame*, Paris, 1755, in-12. Les ouvrages de ce savant sont remplis de choses curieuses et variées. Il y règne partout une critique judicieuse et modeste: ils respirent l'ardeur et le zèle d'un médecin ami de l'humanité, et d'un philosophe religieux. On a publié, après sa mort, des *Mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de médecine de Montpellier*, in-4°, 1767.

ASTURIUS. *Voy.* Astérius.

ASTYAGES, fils de Cyaxare, fut le dernier roi des Mèdes, suivant Hérodote. Il monta sur le trône après la mort de son père, vers l'an 594 avant J.-C. Cet historien, et Justin long-temps après lui, rapportent que, pendant la grossesse de Mandane sa fille, mariée à Cambyse, il vit en songe une vigne qui sortait de son sein, et qui étendait ses rameaux dans toute l'Asie. Les mages lui assurèrent que ce songe signifiait que l'enfant que portait Mandane subjuguerait plusieurs royaumes. Cette princesse ayant accouché de Cyrus, Astiages ordonna à Harpages son confident, de le faire mourir; mais Harpages ne put exécuter cet ordre barbare. Le monarque, irrité de sa désobéissance, lui fit manger la chair de son propre fils. On dit qu'Harpages se vengea de cette atrocité en appelant Cyrus, qui détrôna son grand-père l'an 559 avant J.-C. Ce récit d'Hérodote ne paraît qu'un conte. Xénophon en a fait peut-être un autre. Il dit que Cyrus était fils d'un roi de Perse, dont il reçut une très-bonne éducation; qu'Astiages, son grand-père, l'appela à sa cour de bonne heure; que, pendant un séjour de quatre ans, il amusa le vieillard par ses saillies, et le charma par sa douceur et sa libéralité; que Cyrus vécut toujours très-bien avec Astyages et avec Cyaxare son successeur. *Voyez* Amytis.

ASTYDAMAS, poète dramatique grec, vivait dans le 4e siècle avant notre ère: il était neveu de Philoclès (*voyez* cet article), et plus fécond encore que son oncle. Il remporta quinze fois le prix aux concours établis dans les jeux publics. — Il eut un fils du même nom, qui composa aussi plusieurs pièces.

ASYCHIS, roi d'Egypte, porta une loi qui permettait à ses sujets d'emprunter, en donnant en gage le corps de leur père. Il régnait vers

l'an 1052 avant J.-C. Ce prince fit élever une pyramide de briques pour perpétuer sa mémoire.

ATAHULPA ou ATABALIPA, dernier roi du Pérou, de la famille des Incas, hérita en 1517 du royaume de Quito, du chef de sa mère, et bientôt il disputa le reste de l'empire avec son frère Huascar, qui lui contestait la couronne; mais il la perdit depuis, avec la vie, d'une manière bien déplorable. Les Espagnols ayant abordé dans ses états en 1532, Pizarre leur chef, employa l'artifice pour suppléer au peu de monde qui l'accompagnait. Il demanda, sous la foi du serment, une entrevue avec le roi, qui l'accepta aussitôt. Atabalipa, étant sans défiance, se rendit auprès de son ennemi, qui, le voyant à sa disposition, se saisit de sa personne, et le chargea de chaînes à la vue de ses timides sujets effrayés par les armes à feu des Espagnols. On apporta une quantité prodigieuse d'or pour obtenir son rachat : elle ne put adoucir les vainqueurs. La mort de ce prince infortuné fut arrêtée; et il fut étranglé, contre la foi jurée, l'an 1533. C'est ainsi que Garcilasso raconte l'histoire d'Atabalipa. La plupart des historiens espagnols ne sont point d'accord avec lui. Ils disent qu'Atahalipa n'était qu'un bâtard d'Huana-Capac, roi du Pérou; qu'il enleva le trône à Huascar, le légitime possesseur; que celui-ci avant d'être mis à mort par son frère, appela les Espagnols à son secours; et que Pizarre, en faisant mourir l'usurpateur, le punit de ce qu'il avait ordonné secrètement qu'on fît périr son frère qu'il tenait encore prisonnier, et qu'on massacrât les Espagnols. Mais il faut avouer que presque tous les historiens étrangers ont préféré le récit de Garcillasso à celui des auteurs espagnols, naturellement portés à excuser ce qui pouvait rendre odieux les conquérans du Nouveau-Monde.

ATAIDE (DON LOUIS D'), comte d'Atougia, donna des preuves d'une grande valeur dans l'expédition de la Mer Rouge, commandée par Étienne de Gama. En 1547, étant en ambassade auprès de Charles-Quint, il suivit ce prince à la bataille de Muhlberg, et lui rendit de grands services dans cette journée. Nommé vice-roi des Indes, en 1569, il y rétablit en peu de temps les affaires de la nation portugaise, qui étaient dans un état désespéré, et vainquit successivement tous les rois de l'Inde qui osèrent l'attaquer. Il revint en 1575 à Lisbonne, et il y fit une entrée presque triomphale. Il resta peu à la cour, où son ame grande et généreuse ne pouvait s'abaisser jusqu'au vil métier de courtisan. Il fut nommé de nouveau vice-roi des Indes, et mourut à Goa en 1580.

ATANAGI ou ATANACI (DENIS), né à Cagli, dans le duché d'Urbin, fut un des littérateurs italiens les plus célèbres; il se rendit à Rome en 1532, où il se fit distinguer par l'agrément de ses discours et l'excellence de son goût; mais, n'ayant voulu embrasser aucune profession pour se livrer plus entièrement à la culture des lettres, il tomba dans une extrême pauvreté. En 1560, il devint correcteur d'imprimerie à Venise, et faillit y périr sous les coups d'un étudiant de l'université de Padoue, qui lui avait donné, dit-on, un écrit à corriger, et qu'Athanagi s'appropria

et publia sous son nom. Les Italiens le reconnaissent pour un écrivain pur et l'un de leurs meilleurs critiques. On estime plus sa prose que ses vers. On lui doit : I. Une *Traduction de la rhétorique d'Aristote et de celle d'Hermogène*, Venise, 1553, in-4°. II. *Lettres familières de plusieurs hommes illustres*, Rome, 1554; Venise, 1561 et 1575, 2 vol. in-8°. III. *De l'excellence et de la perfection de l'Histoire*, Venise, 1558, in-8°. IV. *Vies d'Alexandre, de Marc-Antoine, de Caton d'Utique, de César et d'Auguste*, 1562, in-8°. V. *Recueil des poésies de divers poètes toscans*, Venise, 1565, in-8°. Il fut en outre l'éditeur de celles de *Cappello, de Jacques Zani, de Bérard Rota*. Tous les ouvrages d'Athanagi sont écrits en italien.

ATANASE (Pierre), rhéteur bysantin, est auteur de plusieurs ouvrages. Il nous reste de lui : I. *Antipellarus : Epistola de unione ecclesiarum ad Alexandrinum et Hierosolimorum patriarchas.—Anticampanella in compendium redactus*, gr. et lat., Paris, 1655, in-4°. II. Trois traités dont le premier est intitulé : *Aristoteles propriam de animæ immortalitate mentem explicans*, Paris, 1642, in-4°.

ATAULPHE, premier roi des Goths en Espagne. Ce prince, après la mort d'Alaric, son beau-frère, auquel il succéda en 411, retenait en ôtage Placidie, sœur de l'empereur Honorius. Il avait donné des preuves de son courage; aussi les Goths l'élurent-ils pour leur roi; et l'empereur, par ce motif, et l'amitié qu'il avait pour sa sœur lui céda la Gaule et l'Espagne. Ataulphe passa d'abord dans les Gaules, où, malgré les forces de Constance, qui y était puissant, il lutta long-temps contre lui. Il fit le siége de Marseille, mémorable par la résistance de ses habitans. Constance était aussi passionné pour Placidie, et la recherchait depuis long-temps en mariage; mais Ataulphe, qui avait une inclination décidée pour Placidie, après s'être emparé de plusieurs villes et forteresses, épousa cette princesse. Sur l'avis de son épouse et de ceux qui l'approchaient de plus près, et pour éviter la rivalité de Constance, il passa en Catalogne, et s'empara de Barcelonne. Il y fut tué d'un coup de poignard par Gobie, qui voulut venger la mort de son maître, qu'Ataulphe avait fait mourir. D'autres assurent qu'il y fut tué par un nain qui lui servait de bouffon, pendant qu'il regardait ses chevaux dans ses écuries. Son règne ne dura que quatre ans.

ATAYDE (Don Alvare d'), gouverneur de Malaca pour Jean III, roi de Portugal, commit tant d'exactions et de violences, que le vice-roi des Indes le fit arrêter, et l'envoya à Lisbonne, où la chambre royale confisca ses biens, et le condamna à une prison perpétuelle. Atayde se montra l'ennemi de Saint François Xavier. Il multiplia les obstacles pour empêcher le voyage de ce zélé missionnaire à la Chine; et en effet ce dernier mourut dans l'île de Sancian avant d'y parvenir.

ATAYDE (George d'), de la même famille que le précédent, assista au concile de Trente, et devint évêque de Viseu. Il fut employé à la réformation du bré-

viaire romain, et il publia les *Privilèges de la chapelle royale de Portugal*. Il avait 76 ans lorsqu'il mourut, en 1611, honoré de la confiance de Philippe II.

ATÉNION, peintre grec, vivait vers la 112e olympiade, 332 ans avant J.-C. Il étudia son art sous le fameux Glaucon de Corinthe, et s'établit à Athènes où il se fit une grande réputation par plusieurs beaux ouvrages, entre autres, un tableau représentant une de ces processions de jeunes filles qu'on appelait *Polygynecon*. On admirait le coloris de ses tableaux et l'érudition qui y brillait. On citait parmi ses chefs-d'œuvre, un *Ulysse découvrant Achille caché sous des habits de femme*, et un *Grec avec son coursier*.

ATÉNOLPHE Ier, prince de Capoue, usurpa, en 887, la principauté de Capoue, sur un de ses parens, nommé Landone, et y établit son autorité. Vers l'an 900, il fit la conquête de Bénévent. En 908, il forma une ligue contre les Sarrasins établis au Garigliano; mais l'armée des chrétiens fut battue par les infidèles. Aténolphe Ier mourut en 910.

ATÉNOLPHE II, fils du précédent, gouverna, conjointement avec son frère Landolphe, les principautés de Bénévent et de Capoue. Les pays qui leur étaient soumis prospérèrent sous leur administration sage et paisible. Ils rameuèrent l'Italie méridionale sous la suzeraineté de l'empire d'Orient. Aténolphe mourut en 940, et Landolphe, son frère, trois ans après.

ATÉPOMARE, roi d'une partie des Gaules, que l'on croit le premier fondateur de Lyon, ayant mis le siége devant Rome, déclara aux assiégés qu'il ne ferait point de paix avec eux, qu'ils ne lui livrassent les femmes les plus distinguées de la ville. Lorsque cette proposition fut portée aux Romains, les servantes de leurs épouses dirent qu'il fallait plutôt les envoyer elles-mêmes à la place de leurs maîtresses, promettant de donner un signal pour surprendre l'ennemi. Cet avis fut adopté. Elles prirent le temps que les Gaulois étaient ensevelis dans un profond sommeil; et l'une d'elles, montant sur une tour, alluma un flambeau pour avertir les Romains, qui vinrent fondre sur les barbares. En mémoire de cette action, on institua à Rome une fête annuelle, qui fut appelée *Fête des Servantes*.

ATHA, célèbre imposteur du 8e siècle (2e de l'hégire), surnommé *Mocanna*, parce qu'il portait un masque d'or, pour qu'on ne vît pas qu'il était borgne, était né à Mérou. Ayant abandonné le métier de foulon qu'il exerçait, pour s'adonner à la magie, il s'attacha à Abou-Moslem, chef de sectaires, et de soldat devint bientôt chef lui-même. Il prétendait que l'esprit de Dieu, après avoir passé successivement dans Adam, Noé, les grands prophètes, et Abou-Moslem, était enfin arrivé jusqu'à lui; cette fable soutenue par les prestiges de la magie, lui attira un grand nombre de prosélytes, avec lesquels il se retrancha dans le château de Kech en Transoxane. Assiégé par le calife Mahdy, et réduit aux abois, il mit le feu au château, et se jeta lui-même au milieu des flammes, en s'écriant: Je pars pour le ciel: quiconque veut partager mon

bonheur, me suive. » Tous ses sectateurs, exaltés par ces paroles, imitèrent son exemple. C'était en l'an 163 de l'hégire (779 de J.-C.

ATHAI, auteur arabe, né à la Mecque, mort, l'an de l'hégire 114, est regardé par les musulmans comme l'un des plus fermes soutiens de leur doctrine. On lui demanda pourquoi Mahomet avait dit que tout ce qu'il y avait de meilleur dans les bonnes œuvres était la pureté d'intention? il répondit : « C'est que cette vertu nous délivre non-seulement de l'hypocrisie, mais encore du doute et de la perplexité d'esprit dans toutes les actions de notre vie. » Jafei a écrit la vie d'Athai dans son Histoire des Saints musulmans.

ATHALARIC, roi d'Italie, obtint le trône après la mort de Théodoric, son aïeul maternel, en septembre 526. Il était fils d'Eutharic et d'Amalasonte, qui lui donna une éducation digne de sa naissance. Les Goths, craignant que les maîtres qu'on lui donnait n'énervassent son courage, demandèrent que ce prince fût formé par des jeunes gens aux exercices militaires. Le jeune Athalaric, n'ayant plus de surveillant, se corrompit au milieu d'une cour de guerriers dissolus, âgé à peine de 17 ans. Il mourut de débauche l'an 534. *Voyez* AMALASONTE.

ATHALIE, fille d'Achab et de Jézabel, femme impie, ambitieuse, cruelle, épousa Joram, roi de Juda. Après la mort de ce prince, elle fit massacrer tous les enfans que son fils Ochosias avait laissés. Jézabel, sœur de ce dernier, sauva Joas, que le grand-prêtre Joïada fit reconnaître pour roi par les soldats et par le peuple. Athalie, accourue dans le temple au bruit du couronnement, entra en fureur, déchira ses vêtemens, et cria à la trahison. Joïada la fit conduire hors du temple par ses soldats, et elle fut massacrée près de la porte de son palais par les troupes, l'an 878 avant J.-C. Racine a mis cet événement au théâtre, et cette pièce en est le chef-d'œuvre.

ATHALIN (CLAUDE-FRANÇOIS), professeur de médecine à l'université de Besançon, né à Cemboing, près Jussey, département de la Haute-Saône, le 10 mars 1701 : il est connu avantageusement par un ouvrage intitulé : *Institutiones anatomicæ per placita et responsa in gratiam et commodum auditorum suorum*, Vesoul, 1756, in-8°. La clarté et la méthode distinguent particulièrement cet ouvrage que l'on consulte encore, malgré les progrès de cette science. Il a encore écrit: *Lettre d'un médecin de province sur un coup à la tête*, Besançon, 1746, in-8°. Athalin est mort à Besançon le 15 mai 1782.

ATHA-MÉLIK, historien persan et homme d'état, né vers l'an 625 de l'hégire (1228 de Jésus-Christ), était originaire du Khoraçan. Son mérite et ses talens le firent nommer gouverneur de Bagdad; mais cette élévation excita la jalousie de quelques grands, qui l'accusèrent de spoliation et d'intelligence avec les ennemis de l'état. Atha-Mélik fut condamné à une amende considérable, et ne pouvant la payer, il fut traité ignominieusement et mis en prison. Le sultan étant mort, son fils Ahmed rappela Atha-Mélik, lui rendit le gouver-

nement de Bagdad. Mais de nouvelles peines étant venues accabler Atha-Mélik, il mourut de chagrin le 6 mars 1283 de J.-C. Il a laissé une histoire des princes du Khovarism et des Mogols, sous ce titre : *La conquête du monde*. Il y en a un exemplaire à la bibliothèque royale. Atha-Mélik avait aussi cultivé la poésie.

ATHANAGI. *Voyez* ATANAGI.

ATHANAGILDE, roi des Visigoths en Espagne, succéda à Agila en 552. Il était d'une famille illustre des Goths. Il gagna l'affection des peuples par sa douceur. Toutefois, ne se croyant pas assez fort pour résister aux armées d'Agila, il demanda des troupes à Justinien, à qui il offrit la possession de quelques villes en Espagne. Il savait que ses troupes s'étaient distinguées en Afrique. L'empereur, qui cherchait à étendre sa domination, fit passer des troupes, qui, jointes à celles qu'Athanagilde avait levées, battirent complètement les troupes d'Agila, qui fut contraint de se retirer à Mérida. Le roi visigoth pour se soutenir par des alliances, maria Calsuinde, sa fille aînée, avec Chilpéric, roi de Soissons, et Brunehaut, la cadette, avec Sigebert, roi d'Austrasie. Pour lui, il s'établit à Tolède, dont il fit la capitale de son royaume. Il y mourut en 566, après avoir régné quatorze ans, ou, suivant Joseph Julien de Tolède, treize ans six mois. On assure qu'il professa secrètement la religion catholique. Il fut très-regretté de ses sujets.

ATHANARIC, roi des Visigoths, se mit à la tête de sa nation, pour combattre les Romains qui lui avaient déclaré la guerre. L'empereur Valens se plaignait de ce que les Goths avaient fourni des secours à l'usurpateur Procope. Athanaric se justifia en présentant des lettres de ce dernier, où il se disait héritier de la Maison de Constantin et de la couronne impériale ; il ajouta qu'ayant été séduit par ces lettres, la bonne foi devait justifier sa démarche. Valens, peu satisfait de cette excuse, marcha contre Athanaric, lui fit la guerre pendant trois ans, le défit en bataille rangée en 369, et le contraignit à demander la paix. Quand il fut question de la conclure et de fixer le lieu du traité, Athanaric ne voulut pas venir sur les terres des Romains, assurant que son père le lui avait fait promettre par serment. D'un autre côté, Valens crut qu'il n'était pas de la dignité impériale d'aller trouver un roi barbare. On prit le parti de construire sur le Danube un pont de bateaux, sur lequel les deux princes se rendirent, et signèrent la paix. Il fut défendu aux Goths de passer le Danube et de mettre le pied sur le territoire romain, à moins que ce ne fût pour le commerce. On leur assigna deux villes frontières où ils pourraient apporter leurs marchandises et acheter celles dont ils auraient besoin. Tous les tributs qu'on leur payait auparavant furent supprimés; mais on conserva la pension annuelle que recevait Athanaric. Ce dernier, quelque temps après ce traité, fut détrôné par ses sujets. Il se réfugia à la cour de Théodose, qui l'accueillit. Il mourut à Constantinople le 25 janvier 381, des excès auxquels il se livra à la table de l'empereur.

ATHANASE (SAINT), né à Alexandrie en 296, d'une famille distinguée, fut élevé au diaconat

par Saint Alexandre, évêque de cette ville. Il l'accompagna au concile de Nicée, et s'y distingua par son zèle et son éloquence. Saint Alexandre le choisit pour lui succéder l'année suivante, en 326. (*Voyez* Lucius.) Il signala son entrée dans l'épiscopat en refusant de recevoir Arius à sa communion. Les sectateurs de cet hérétique inventèrent mille impostures contre celui qu'ils n'avaient pu gagner. L'empereur Constantin indiqua un concile à Césarée pour le juger; Athanase refusa de s'y trouver parce que ses ennemis devaient y être les plus nombreux. On assembla un autre concile à Tyr, en 335; les Ariens et les Méléciens le composaient presque entièrement. Ils l'accusèrent de trois crimes: le premier, d'avoir violé une vierge; le second, d'avoir tué l'évêque Arsène; et le troisième, d'avoir gardé sa main droite pour des opérations magiques. Pour soutenir la première accusation, on produisit une courtisane, qui s'écria qu'elle était bien malheureuse d'avoir succombé aux séductions d'Athanase, lequel, étant allé loger chez elle, avait abusé de sa faiblesse, malgré son vœu de virginité. Le Saint, ayant été sommé de répondre, garda le silence. Mais un de ses prêtres, nommé Thimotée, se tournant vers cette femme, comme si c'eût été lui qu'elle accusait, lui dit: «Vous prétendez donc que j'ai logé chez vous et que je vous ai déshonorée?» Alors la femme, le montrant au doigt, cria, d'un ton de voix encore plus fort: «Oui, c'est vous-même qui m'avez fait outrage.» La bévue fit rire les assistans, mais n'adoucit pas tous les ennemis d'Athanase. Quoique innocent des autres imputations, il fut condamné comme coupable. On le déposa. Il s'adressa à Constantin; mais cet empereur, prévenu contre lui par les ariens, qui l'avaient accusé d'empêcher la sortie des blés d'Alexandrie pour Constantinople, le relégua à Trèves. Ce prince ordonna, dans sa dernière maladie, qu'on le fit revenir, malgré les oppositions d'Eusèbe, évêque de Nicomédie, et sectateur d'Arius. (*Voy.* Arsène et Arius.) Son fils Constantin-le-Jeune, ayant rappelé, en 338, les évêques catholiques chassés de leur siége, fit revenir Saint Athanase. En 340, le concile d'Alexandrie, composé de cent évêques, écrivit une lettre synodale à tous les prélats catholiques, pour le laver des nombreuses calomnies qu'on avait publiées contre lui; mais ses ennemis ne cessant d'en inventer de nouvelles, à mesure que les anciennes étaient détruites, il alla à Rome, où le pape Jules convoqua un concile de cinquante évêques, qui le déclara innocent. Le concile de Sardique, assemblé cinq ans après, en 347, confirma la sentence de celui de Rome, et déposa de l'épiscopat l'usurpateur de son siége. Athanase y fut rétabli en 349, à la sollicitation de l'empereur Constantin. Après la mort de ce prince, Constance, animé par ses ennemis, le fit condamner dans un concile, et l'exila de nouveau. Athanase s'enfonça dans le désert. Le pape Libère, traité avec inhumanité dans l'exil que lui avait attiré sa fermeté contre les ennemis d'Athanase, consentit enfin à sa condamnation: ce ne fut pas un des coups les moins sensibles pour ce prélat. Les ariens mirent un certain George sur le trône patriarchal d'Alexan-

drie, qu'il posséda jusqu'à la mort de l'empereur Constance. Saint Athanase, rendu à son peuple, fut obligé de le quitter de nouveau. Les païens l'ayant desservi près de Julien, ce prince ordonna qu'on le chassât d'Alexandrie. Athanase se cacha une seconde fois; mais dès que Jovien eut monté sur le trône impérial, il reparut dans Alexandrie, où son troupeau le reçut comme un pasteur qui avait souffert pour lui. Il assembla un concile des évêques d'Égypte, de la Thébaïde et de la Libye, au nom duquel il adressa une lettre à Jovien. On y proposait la formule de foi du concile de Nicée, comme règle de la foi orthodoxe. Il se rendit lui-même auprès de ce prince à Antioche, et en fut bien reçu. Valens, successeur de Jovien, fut moins favorable à Athanase, qui se vit obligé de prendre la fuite pour la quatrième fois, et de s'enterrer quatre mois de suite à la campagne, dans un bâtiment construit sur le tombeau de son père. L'empereur l'ayant rappelé, il termina tranquillement ses jours à Alexandrie, le 2 mai 373, après 46 ans d'épiscopat. Athanase lutta près de cinquante ans contre une ligue d'hommes subtils en raisonnemens, profonds en intrigues, courtisans déliés et maîtres du prince, arbitres de la faveur et de la disgrace, calomniateurs infatigables, barbares persécuteurs. Il les déconcerta, les confondit, et leur échappa toujours, sans leur donner la consolation de lui voir faire une fausse démarche; il les fit trembler, lors même qu'il fuyait devant eux, et qu'il était enseveli tout vivant dans le tombeau de son père. Il lisait dans les cœurs et dans l'avenir. Quelques catholiques étaient persuadés que Dieu lui révélait les desseins de ses ennemis; les ariens l'accusaient de magie; et les païens prétendaient qu'il était versé dans la science des augures, et qu'il entendait le langage des oiseaux: tant il est vrai que sa prudence était une espèce de divination. Personne ne discerna mieux que lui les momens de se produire ou de se cacher, ceux de la parole ou du silence, de l'action ou du repos. Il sut trouver une nouvelle patrie dans les lieux de son exil, et le même crédit à l'extrémité des Gaules, dans la ville de Trèves, qu'en Égypte, et dans le sein même d'Alexandrie; entretenir des correspondances, ménager des protections, lier entre eux les orthodoxes, encourager les plus timides, d'un faible ami ne se faire jamais un ennemi; excuser les faiblesses avec une charité et une bonté d'ame qui font sentir que, s'il condamnait les voies de rigueur en matière de religion, c'était moins par intérêt que par principes et par caractère. Julien, qui ne persécutait pas les autres évêques, du moins ouvertement, regardait comme un coup d'état de lui ôter la vie, croyant que la destinée du christianisme était attachée à celle d'Athanase. Rien ne fait plus l'éloge du gouvernement ecclésiastique de cet homme illustre, que la persévérance avec laquelle on le chérissait. Les Alexandrins étant le peuple le plus léger, le plus impatient et le plus impétueux, on doit admirer la conduite d'un évêque qui, par l'uniformité de ses principes et l'inflexibilité de son caractère, devait révolter ces esprits superficiels et volages. Un an avant la mort de ce saint évê-

que, l'empereur Valens, arien très-zélé, avait tenté son expulsion; mais le peuple d'Alexandrie entra en fermentation, et l'empereur, redoutant la fureur de ses habitans qui idolâtraient leur évêque, se désista de son dessein. Il y a plusieurs éditions des ouvrages de Saint Athanase. La meilleure est celle du P. Montfaucon, en 3 vol. in-fol., 1698, corrigée sur tous les anciens manuscrits, enrichie d'une version nouvelle en latin, d'une Vie du Saint; de plusieurs ouvrages qui n'avaient pas encore vu le jour, et de quelques opuscules attribués à Saint Athanase : on y joint ordinairement, du même Montfaucon : *Collectio nova Patrum Græcorum*, Paris, 1706, 2 vol. in-fol. Les principaux ouvrages de ce Père sont : *Défense de la Trinité et de l'Incarnation*; ses *Apologies*, ses *Lettres*, ses *Traités contre les Ariens*, les *Méléciens*, les *Appollinaristes* et les *Macédoniens*. Son *Apologie à l'empereur Constance* est un chef-d'œuvre. Le style de Saint Athanase n'est ni au-dessus, ni au-dessous du sujet qu'il traite; ses écrits sont presque tous dogmatiques ; il y a peu de principes de morale, et ils n'y sont pas traités avec l'étendue qu'ils méritent. On ne sait précisément à qui attribuer le *Symbole* qui porte son nom; plusieurs savans conviennent qu'il n'est pas de lui; cependant, l'abbé Leclerc a publié, en 1730, une dissertation, pour prouver qu'Athanase en est le véritable auteur. Nous avons une *Vie de Saint Athanase*, par Godefroi Hermant, en deux vol. in-4°. Nicolas Fontaine a traduit ses *Opuscules* à la suite de Saint Clément d'Alexandrie, Paris, 1696, in-8°; et l'abbé Guillaume Le Roy, le *Discours contre ceux qui jugent de la vérité par la seule autorité de la multitude*, Paris, 1651, in-4°. Ce même discours a été traduit de nouveau par Le Roy, ex-oratorien, 1732 et 1740, in-12.

ATHANASE (Saint), martyr, diacre de l'Église de Jérusalem, soutint la décision du concile de Calcédoine contre Théodose, chef des Eutychéens. Celui-ci le fit assassiner l'an 452, par des satellites qui le meurtrirent de coups de fouet et le percèrent de coups d'épée. L'Église célèbre sa fête le 5 juillet. Ses discours ont été publiés sous ce titre : *Athanasii Hierosolymitani homiliæ 66, arabicè; nunc primum editæ à Chrysanto Notara Patriarchâ Hierosolymitano*, Aleppi, 1711, in-fol.

ATHANASE, évêque d'Ancyre, assista au concile d'Antioche en 363, et y signa le symbole de Nicée. Saint Basile et Saint Grégoire de Nazianze ont loué ses vertus et son zèle pour la défense de la religion.

ATHANASE (Jean-Baptiste), jésuite, né à Lyon, mourut à Rome, en 1630, âgé de plus de cent ans. Il a publié un ouvrage ascétique, sous le titre de *Tribunal de la conscience*. Allégambe a fait l'éloge de cet auteur et de son ouvrage.

ATHANASE II, évêque et duc de Naples, conspira, en 878, contre son frère Sergius II, qui régnait alors à Naples, et par le crédit duquel il avait été consacré l'année précédente. Il paraît que le pape Jean VIII avait donné les mains à cette conjuration, parce que Sergius avait fait

alliance avec les Sarrasins. Quoi qu'il en soit, Athanase fit arracher les yeux à son frère, et le fit conduire à Rome, où il mourut dans les fers. Mais, contre l'attente du pape, Athanase ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il renouvela l'alliance de Sergius avec les Sarrasins, et s'associa à leurs brigandages. Les foudres de l'excommunication ne l'arrêtèrent pas, et il continua à ravager le midi de l'Italie, jusqu'à sa mort, qui arriva en 900.

ATHANASIE (Sainte), fille de Nicétas et d'Irène, naquit dans le commencement du 9e siècle dans l'île d'Égine. Étant encore vierge, elle avait résolu de se faire religieuse; mais ses parens l'obligèrent de se marier avec un officier, qui fut tué 16 ans après, dans un combat contre les Sarrasins. Après être restée quelque temps en viduité, elle fut obligée de se remarier, par l'édit de l'empereur Michel-le-Bègue, qui ordonnait aux filles de se marier. Le second mari d'Athanasie, touché de la conduite exemplaire de sa femme, entra dans un monastère, et Athanasie changea sa maison en couvent. Quatre ans après, elle transporta cette nouvelle communauté dans un lieu écarté et solitaire, où elle bâtit trois églises. Son monastère fut appelé *Timie*, c'est-à-dire, lieu honoré et respecté. Elle fut obligée de faire un voyage à Constantinople, et mourut à son retour, le 15 août 860. Les Grecs célèbrent sa fête le 16 août.

ATHANASIO (Don Pierre), peintre, né à Grenade en 1638, était disciple d'Alexis Cano. Comme il ne put jamais prendre sur lui d'étudier la nature, ce peintre était froid, maniéré et peu correct dans son dessin; de plus, il péchait par l'invention, mais il avait peu d'égaux pour le coloris. Il était redevable de ce mérite à ses études sérieuses et assidues d'après les plus beaux morceaux de Van Dick et de Pierre de Moya, dont il avait très-bien saisi la manière. Il mourut à Grenade, en 1688, à l'âge de 50 ans. La plupart de ses œuvres sont répandues dans la ville de Grenade : on en voit chez les Chartreux, beaucoup dans le cloître de Notre-Dame-de-Grace, entre autres une *Conception de la Vierge* et une *Conversion de Saint Paul*, qui sont fort belles.

ATHANATUS, athlète d'une force prodigieuse, se promenait sur un théâtre, au rapport de Pline le naturaliste, revêtu d'une cuirasse de plomb du poids de 500 livres, et avec des brodequins qui en pesaient autant.

ATHANE, historien de Syracuse, qui, au rapport de Vossius, écrivit la vie de Dion et de Denis, tyran de Sicile. Il vécut vers la 110e olympiade, c'est-à-dire, environ 306 ans avant J.-C.

ATHÉAS ou ATEAS, roi des Scythes, combattit les Triballiens, les Istriens, et promit à Philippe, roi de Macédoine, de lui léguer sa couronne s'il lui donnait du secours; mais celui-ci ayant envoyé des troupes un peu trop tard, le Scythe les renvoya. Le roi de Macédoine fit demander à Athéas le remboursement des frais qu'il lui avait occasionnés. « Les Scythes, répondit leur roi aux ambassadeurs macédoniens, n'ont ni argent, ni or; leurs uniques richesses sont du fer et du courage. » Philippe conçut le dessein de se venger de cette réponse. Il fit demander à

Athéas l'entrée dans ses états, sous prétexte d'ériger une statue à Hercule, à l'embouchure du Danube. « Qu'il vienne, répondit le Scythe, mais seul et sans armée. Cette réponse, plus piquante que la première, fut la source d'une guerre dans laquelle Athéas fut tué, à 90 ans, 340 ans avant J. C. On dit que, dans les courses que ses gens faisaient sur les Macedoniens, ils prirent un célèbre musicien nommé Iménias. Athéas le fit chanter; et comme ses sujets, tout farouches qu'ils étaient, l'écoutaient avec complaisance : « Pour moi, dit le roi barbare, j'aime mieux entendre hennir mon cheval que d'ouïr chanter cet homme-là. »

ATHELAR. *Voyez* ADELARD.

ATHELSTAN. *Voyez* ADELSTAN.

ATHÉMÈNES, fils de Cratée, roi de Crète, ayant appris de l'oracle qu'il devait avoir le malheur de tuer son père, se retira dans l'île de Rhodes sur une montagne. Son père étant venu l'y chercher longtemps après, Athémènes le priva du jour sans le connaître.

ATHÉNAGORAS, philosophe platonicien d'Athènes, au 2e siècle, adressa une *Apologie de sa religion* à Marc-Aurèle et à son fils Commode, associé à l'empire, imprimée par H. Estienne, 1577, in-8°. On a encore de lui un *Traité sur la résurrection des morts*, dans lequel on retrouve quelques-unes des idées de Platon. Ces deux ouvrages sont écrits avec pureté, mais le style est un peu trop chargé d'hyperboles et de parenthèses. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Ils ont été imprimés plusieurs fois séparément. La meilleure édition de ces deux *Traités* est celle d'Oxford 1706, in-8°, sous le titre de *Legatio pro Christianis*, réimprimé à Leipsick, 1774, in-8°, avec les notes de Lindner. Nous en avons une mauvaise traduction française par Gaussart, prieur de Sainte-Foi, Paris, 1574, et une autre par Armand du Ferrier, Bordeaux, 1577, in-8°, qui est préférable. Martin Fumée, seigneur de Genillé, s'avisa de mettre sous le nom d'Athénagore son mauvais roman : *Du vrai et parfait Amour*, contenant les *Amours honnêtes de Théagènes et de Chariclée*, en 1589 et 1612, 2 vol. in-12. Les *Opuscules* d'Athénagore se trouvent à la suite des œuvres de Saint Justin, Cologne, 1686, 3 volumes in-fol.

ATHÉNAIS, impératrice d'Orient, sous le nom *d'Élia Eudoxia*, fille de Léonce, sophiste d'Athènes. Elle épousa l'empereur Théodose-le-Jeune. Elle avait toutes les grâces de son sexe et les qualités de l'autre. Son père l'instruisit dans les belles-lettres et dans les sciences; il en fit un philosophe, un grammairien et un rhéteur. Le vieillard crut qu'avec tant de talens joints à la beauté, sa fille n'avait pas besoin de biens, et il la déshérita. Après sa mort, elle voulut rentrer dans ses droits, mais ses frères les lui contestèrent. Se voyant sans ressources, elle alla à Constantinople porter sa plainte à Pulchérie, sœur de Théodose II. Cette princesse, étonnée de son esprit autant que charmée de sa beauté, la fit épouser à son frère en 421. Les frères d'Athénaïs, instruits de sa fortune, se cachèrent pour échapper à sa vengeance. Elle les fit chercher, et les éleva aux premières dignités de l'empire. Son trône fut toujours environné de

savans. Paulin, un d'entre eux, plus aimable ou plus ingénieux que les autres, fut le plus en faveur auprès d'elle. L'empereur en conçut de la jalousie; elle éclata au sujet d'un fruit que donna l'impératrice à cet homme de lettres; ce fruit fut une pomme de discorde : Théodose crut sa femme coupable, fit tuer Paulin, congédia tous les officiers d'Eudoxie, et la réduisit à l'état de simple particulière. Elle se retira dans la Palestine, et embrassa les opinions d'Eutichès. Touchée ensuite par les lettres de Saint Siméon Stylite et par les raisons d'Euthimius, elle revint à la foi de l'Eglise, et passa le reste de ses jours à Jérusalem, entre la littérature et les exercices de piété. Elle mourut l'an 460, après avoir juré qu'elle était innocente des crimes dont son époux l'avait soupçonnée. Eudoxie avait composé beaucoup d'ouvrages sur le trône, et après qu'elle en fut descendue. Photius cite avec éloge une *Traduction* en vers hexamètres des huit premiers livres de l'ancien Testament. Il lui donne un rang parmi les poèmes héroïques, quoique les règles n'y soient pas suivies, et qu'on n'y trouve pas les graces de l'imagination, parce que le sujet ne lui permettait pas d'y mêler des fables, ni beaucoup d'autres ornemens de la poésie. On attribue encore à cette princesse un ouvrage appelé le *Centon* d'Homère, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères* Il a été imprimé à part sous ce titre : *Homerici Centones græcè et latinè, interprete Erhardo,* Parisiis, Hen. Steph. 1578, in-16. C'est la Vie de Jésus-Christ, composée de vers pris de ce père de la poésie grecque. Du Cange pense que cet écrit est tout ce qui nous reste de ses ouvrages; mais la plupart des critiques conviennent qu'il n'est ni d'elle, ni digne d'elle. Villefore a écrit sa Vie.

ATHÉNÉE, médecin de Cilicie qui paraît être né à Attale, vers l'an 9 de l'ère chrétienne. Celse et Pline n'en parlent pas; Galien seul en fait mention. Il soutenait que le feu, l'air, l'eau et la terre n'étaient pas les vrais élémens; mais bien le chaud, le froid, le sec et l'humide, et un cinquième qu'il ne savait comment définir; il l'appelait esprit, en grec *pneuma;* ce qui fit donner à ses sectateurs le nom de *Pneumatiques*. Il composa de nombreux ouvrages, dont il ne nous reste que quelques chapitres, qu'Oribaze nous a conservés dans son Recueil.

ATHÉNÉE (ATHENÆUS), grammairien, appelé *le Varron des Grecs*, né à Naucratis en Égypte, vivait dans le deuxième siècle, sous Marc-Aurèle. Schweighauser conjecture qu'il a fini ses *Deipnosophistes* vers l'an 228. La première édition est celle d'Alde, à Venise, en 1514, soignée par Musurus. La seconde se fit à Bâle, en 1535, par les soins de Jean Bedrot et de Christian Herlin. En 1597 parut l'édition de Casaubon, la seule imprimée sous ses yeux, et que suivit son grand commentaire. Depuis plus de deux siècles, Athénée n'avait point trouvé un nouvel éditeur, quand Lefebvre de Villebrune a donné une traduction de ses œuvres de 1789 à 1791. Cette traduction est inexacte et mal écrite. Jean Schweighauser en a donné aussi une édition; le 1er volume du texte d'Athénée, accom-

pagné d'une traduction latine nouvelle; en même temps, le premier volume des *Animadversiones in Athenæum*, parurent à Strasbourg in-8°. Le 4ᵉ volume du texte d'Athénée, et qui complète celui-ci, à Paris, 1804, ainsi que le 5ᵉ et le 6ᵉ volumes des *Animadversiones*, allant depuis le 9ᵉ livre, jusqu'au 12ᵉ. L'érudition d'Athénée était profonde, et sa mémoire prodigieuse. Il ne nous reste que *les Deipnosophistes*, c'est-à-dire les sophistes à table, en 15 livres, dont les deux premiers, une partie du 3ᵉ, et presque tout le dernier nous manquent. Il renferme un nombre infini de citations et de faits curieux qui rappellent les mœurs de l'antiquité. Noël Le Comte *(Natalis Comes)* l'a traduit en latin, et c'est sur cette version que le second abbé de Marolles l'a mis en français. Ces deux traductions sont infidèles; la dernière surtout est un des plus mauvais ouvrages de Marolles. Cependant on recherche l'édition de Paris, chez Langlois, in-4°, 1680. Dalechamp a aussi traduit cet auteur.

ATHÉNÉE, de Bysance, ingénieur sous Gallien, fut employé par cet empereur à fortifier les places de Thrace et d'Illyrie, exposées aux incursions des Scythes.—Il ne faut pas le confondre avec un autre Athénée, mécanicien grec, qui imagina une horloge dont les heures se faisaient entendre par un sifflement d'air que l'impulsion de l'eau faisait sortir par un étroit orifice. Antiphile a célébré cet Athénée dans le recueil des épigrammes grecques. Il est auteur, à ce qu'on croit, d'un *Livre sur les machines de guerre*, imprimé dans le recueil des Ouvrages des anciens mathématiciens, Paris, 1693, in-fol., grec et latin.

ATHÉNÉE, philosophe péripatéticien, était né à Séleucie. Il se lia avec Muréna, et fut fait prisonnier comme lui : mais César ayant reconnu son innocence, lui fit rendre la liberté. Il mourut peu de temps après, enseveli sous les ruines de sa maison qui s'était écroulée tout à coup. — Porphyre fait mention d'un autre Athénée, qui fut philosophe stoïcien.

ATHÉNION, esclave, né en Cilicie, se mit à la tête des esclaves révoltés de Sicile, l'an 104 avant J.-C., et leur persuadant qu'il était inspiré du ciel, il les rendit capables de tout entreprendre. A la tête de 40,000 hommes, il attaqua le préteur Licinius Lucullus, aux environs de Scyrtæum, et il lui disputait la victoire, lorsqu'il fut blessé, et peu après couvert d'un monceau de cadavres. Privés de leur chef, les esclaves se débandèrent, et 20,000 d'entre eux restèrent sur la place; mais Athénion, s'étant dégagé de dessous les morts, rallia les débris de son armée et se jeta dans Triocola qu'il défendit si vaillamment, qu'il força Licinius à lever le siége. Quelque temps après, ayant reçu du renfort, il battit le préteur Servilius, s'empara de son camp, et prit aussi la ville de Macella. En 653, le sénat romain envoya contre lui le consul Marius Aquilius, qui le tua l'année suivante, dans un combat singulier.

ATHENIS. *Voyez* Anthermus.

ATHÉNOBIUS, ambassadeur d'Antiochus, roi de Syrie, vers Simon Machabée, demanda à ce général juif la restitution des vil-

les de Joppé, de Gaza, et de la forteresse de Jérusalem. Simon ayant repoussé cette proposition, Antiochus envoya contre lui son général Candebée qui essuya une déroute complète.

ATHÉNODORE, philosophe stoïcien, précepteur et ami d'Auguste, avait été choisi par César pour veiller à l'éducation de ce prince. Le philosophe donna souvent de très-bons avis à son disciple, qui en profita quelquefois. Auguste aimait les femmes. Parmi celles qu'il courtisait, était l'épouse d'un sénateur, ami d'Athénodore. Celui-ci trouva un jour le mari baigné de larmes. Ayant su la cause de sa tristesse, il prit lui-même des habits de femme, s'arma d'un poignard, se mit dans la litière qu'Auguste envoya à sa maîtresse, et s'étant présenté à ce prince, qui fut très-étonné de son déguisement, il lui dit : » A quoi vous exposez-vous ? Un mari au désespoir ne peut-il pas se déguiser, et laver dans votre sang la honte que vous lui prépariez ? » Auguste ne se fâcha pas de cette leçon; elle le rendit plus circonspect. Athénodore ayant obtenu la permission de se retirer à Tarse, sa patrie, conseilla, en partant, à son élève, pour calmer son naturel bouillant, de prononcer les 24 lettres de l'alphabet des Grecs, avant de suivre les mouvemens de sa colère. Il mourut à l'âge de 82 ans, pleuré de ses compatriotes, qui, par reconnaissance, lui décernèrent des sacrifices comme à un héros. Il avait écrit sur la ville de Tarse, un livre qui a été la proie du temps. — Il doit être distingué d'un autre ATHÉNODORE, qu'Auguste, au rapport de Suétone, chargea de l'éducation de Claude Néron, qui depuis parvint à l'empire. — Deux habiles sculpteurs grecs portèrent le même nom. L'un travailla au groupe de Laocoon avec Polydore et Agésander; l'autre, né dans l'Arcadie, fut élève de Polyclète, et se distingua en sculptant les femmes et leurs vêtemens.

ATHÉNODORE, de Tarse, surnommé *Cordylion*, philosophe stoïcien, retiré à Pergame, fut chargé de la garde de la bibliothèque de cette ville. Il refusa constamment les faveurs que les rois et les généraux voulaient lui faire. Il devint ami intime de Caton, et mourut entre ses bras, avec la réputation d'un homme dont la philosophie ne se démentit jamais.

ATHÉNODORE (SAINT), évêque de Néocésarée, frère de Saint Grégoire Thaumaturge, et disciple d'Origène. Il assista au concile d'Antioche tenu contre Paul de Samosate, et souffrit le martyre sous l'empire d'Aurélien, l'an 233. — Il ne faut pas le confondre avec un autre évêque de même nom, qui périt dans la persécution de Dioclétien.

ATHÉNOGÈNE (SAINT), martyr, fut précipité dans un abîme, et composa à l'instant de sa mort, un *Hymne sur la Trinité* dont Saint Basile a fait mention.

ATHIAS (JOSEPH), rabbin et imprimeur d'Amsterdam, publia en 1661 et 1667, deux éditions de la *Bible hébraïque*, en 2 vol. in-8°, qui lui méritèrent une chaîne d'or et une médaille que lui donnèrent les États-Généraux. Ces éditions étaient recherchées par les savans avant celle d'Amsterdam, 1705, en 2 vol. in-8°, avec les notes d'Everard Van der Hoogt. Il mourut en 1700. —

Voyez Abraham. — Il ne faut pas confondre ce Joseph Athias avec son père Tobie Athias, qui a donné une Bible espagnole à l'usage des juifs, Ferrare, 5313 (1553) in-fol. goth.

ATHLONE (Godard de Rééde, comte d'), d'une famille distinguée de Westphalie, feld-maréchal et général des troupes hollandaises dans la guerre de la succession d'Espagne. Après avoir remporté des victoires, qui facilitèrent à Guillaume III la conquête de l'Irlande, il fit la campagne de 1702 avec le duc de Marlborough, et mourut l'année d'après à Utrecht. Il s'était distingué autant par sa clémence que par sa valeur. Lorsqu'il était vainqueur en Irlande, il reçut avec douceur les vaincus qui voulurent se soumettre à Guillaume, et fit passer en France ceux qui aimèrent mieux aller trouver le roi Jacques.

ATKINS (sir Robert), célèbre jurisconsulte anglais, et l'un des douze grands juges d'Angleterre, dans la cour des communs plaids, né dans le comté de Glocester en 1621. Il fut le défenseur de lord Russel, dans l'accusation capitale de *Rye House*, intentée contre lui, et toute son éloquence ne put le sauver. Ses *Traités*, en 1 vol. in-8°, sont regardés comme un chef-d'œuvre par rapport à la connaissance des lois et de la constitution; on y trouve une *Dissertation sur l'élection des membres du Parlement, des recherches sur le pouvoir de dispenser des lois pénales, une défense de la jurisdiction ecclésiastique dans le royaume d'Angleterre, et un discours du lord chef-baron de l'échiquier, le jour de la réception et de la prestation de serment du lord maire de Londres, devant la cour de l'échiquier en* 1693. Il est mort en 1709.

ATKINS (sir Robert), fils du précédent, né en 1644, fut élevé sous les yeux de son père, et siégea au parlement. Il écrivit *l'Histoire du comté de Glocester*, qui a eu deux éditions in-fol.; la première, dont presque tous les exemplaires furent détruits par un incendie en 1712; la seconde parut en 1768. Il mourut en 1711, deux ans après son père, âgé de 65 ans. *

ATKINS (Richard), auteur anglais, né en 1615 dans le comté de Glocester, publia *l'Origine et les progrès de l'imprimerie en Angleterre*, in-4°, 1664. Une *Apologie*, contenant la relation de quelques circonstances de la guerre qui se faisait à l'ouest de l'Angleterre, suivie d'un opuscule intitulé : *Soupirs et éjaculations de l'ame*, 1669, in-4°. Il mourut en 1677.

ATKINS (Jean), chirurgien anglais, partit, en cette qualité, en 1721, sur un vaisseau de guerre qui allait en croisière contre les pirates. Il vit, dans ce voyage, les côtes d'Afrique, depuis la rivière de Sierra-Leona jusqu'au golfe de Benin; il passa successivement à l'Ile du Prince, au Brésil, à la Barbade et à la Jamaïque, et ne revint en Angleterre qu'en 1723. Il publia la relation de ses voyages, à Londres, en 1735. On y trouve des détails curieux sur les contrées qu'il a visitées, et des renseignemens utiles sur les vents, les marées et les courans qui ont lieu près de la côte de Guinée. On pourrait peut-être reprocher quelquefois au voyageur, qu'il se laisse un

peu trop aller à l'envie de raconter.

ATOSSE, fille de Cyrus, roi de Perse, épousa d'abord Cambyse, son propre frère, ensuite le mage Smerdis. Elle fut mariée en troisièmes noces, l'an 521 avant J.-C, à Darius, dont elle eut Artabarzane et Xerxès qui succéda à son père dans le royaume des Perses. Atosse, selon Ussérius, est la même qui est appelée Vasthi dans l'Écriture. Le médecin Démocède s'acquit une grande célébrité en la guérissant d'un cancer au sein. — Une autre Atosse, fille d'Artaxercès Mnemon se maria avec son père qui avait conçu pour elle une passion désordonnée.

ATRATUS ou LENOIR (Hugues), né à Evesham, dans le diocèse de Worchester en Angleterre, et mort de la peste en 1287, fit de grands progrès dans les sciences, particulièrement dans la philosophie et les mathématiques; il étudia aussi la médecine avec tant de succès, qu'il fut nommé le phénix de son temps. Il embrassa ensuite les ordres, et fut nommé au cardinalat en 1281. On lui attribue les ouvrages suivans : I. *Canones medicinales*. II. *Super opus febrium; Isaaci opusculum*. III. *De Genealogiis humanis*. IV. *Distinctiones prædicabiles*.

ATRI (Jean-Baptiste), bénédictin, naquit dans le 16e siècle. Ses *Discours* furent imprimés à Florence en 1572. — Un autre auteur de même nom (Jacques Atri), médecin et poète, vivait dans le 14e siècle. Il écrivit différens ouvrages, dont il est fait mention dans une épitaphe rapportée par Toppi; elle est dans la sacristie des Pères mineurs de Saint-François, à Atri.

ATRONGE, simple berger, qui se fit roi de Judée, tandis qu'Archélaüs demandait à Rome cette couronne pour lui. Cet usurpateur, s'étant soutenu quelque temps avec le secours de quatre de ses frères aussi vaillans que lui, fut pris enfin par Archélaüs. Ce prince lui mit sur la tête une couronne de fer, le fit promener sur un âne par toutes les villes de son royaume, et l'envoya ensuite à la mort.

ATSIZ. *Voyez* Atzyz.

ATTA (T. Quinctus), ancien poète romain, vivait l'an de Rome 677, et obtint sa sépulture dans la voie Prénestine. On lui donna le surnom d'Atta, parce qu'il avait les jambes débiles. Il composa des pièces de théâtre appelées par les Romains *Fabulæ togatæ;* elles sont citées avec éloge par les grammairiens latins; mais aucune n'est parvenue jusqu'à nous.

ATTAIGNANT (Gabriel Charles de l'), né à Paris, en 1697, d'une famille de robe, qui le destina à l'état ecclésiastique, fut chanoine de Reims, et conseiller clerc au parlement de Paris. Afin d'accorder l'enjouement de son esprit et le penchant très-vif qu'il avait pour les plaisirs avec la littérature qu'il aimait, il s'attacha à la poésie légère. Il faisait les délices d'un repas par sa facilité à composer et à chanter des couplets, quelquefois jolis, d'autres fois très-médiocres, mais toujours agréables pour les personnes qui en étaient l'occasion ou le sujet. Il eut, pendant trente ans, la réputation du plus aimable chansonnier de Paris; mais dès qu'il voulut avoir celle d'auteur, il perdit presque entièrement la première. Quoique l'abbé

de Lattaignant ne fût pas naturellement satirique, il se permit cependant quelques vaudevilles qui lui attirèrent des désagrémens. « Le comte de Clermont-Tonnerre, dit l'auteur de sa notice biographique, attaqué dans une de ses bluettes, le fit, comme dit Boileau, repentir d'avoir imité Regnier. Il arriva même qu'un jour un des mécontens, voulant lui donner sa rétribution ordinaire, se trompa, et s'adressa à un autre chanoine de Reims, qui lui ressemblait, et que le chansonnier appela depuis son *receveur*. Afin de vérifier le proverbe : ***Quand le diable devient vieux, il se fait ermite***, cet abbé chansonnier, après avoir joui de tous les plaisirs, renonça au monde qu'il avait trop aimé, et se retira sur la fin de ses jours, chez les Pères de la doctrine chrétienne, où il mourut le 10 janvier 1779. Sa conversion fut l'ouvrage de l'abbé Gauthier, qui était en même temps confesseur de Voltaire et chapelain des Incurables. Cette double qualité donna lieu à l'épigramme suivante :

Voltaire et l'Attaignant, par avis de famille,
Au même confesseur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Garguille;
Mais Gauthier cependant me paraît mieux trouvé.
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit était réservé
Au chapelain des Incurables.

Ses *Poésies* ont été recueillie en 4 volumes in-12, et on a donné, après sa mort, ses *Chansons* et ses autres *Œuvres posthumes*. Si l'on en excepte une vingtaine de *Madrigaux* ou de *Chansons*, les *Opuscules poétiques* de l'abbé de Lattaignant sont, en général, lâches et faibles; quelques-uns même sont avilis par une bigarrure de termes nobles et bas, et par une familiarité souvent triviale. En 1810, on a publié, en un volume in-18, le *Choix des poésies* de cet abbé, c'est-à-dire, tout ce qui méritait d'être conservé; par ce moyen, en épargnant au lecteur des dégoûts, on a servi la mémoire de Lattaignant.

ATTALE I, roi de Pergame, cousin-germain et successeur d'Eumènes, battit les Galates. Il poussa ses conquêtes jusqu'au mont Taurus, et prit le titre de roi que ses prédécesseurs n'avaient point. Il secourut les Romains contre Philippe, remporta plusieurs avantages sur ce prince, et mourut laissant quatre fils, l'an 198 avant J.-C., après un règne de 44 ans. Il s'illustra par sa valeur et sa générosité. L'usage magnifique qu'il fit de ses richesses lui donna le moyen d'augmenter ses états. Il sut se faire des alliés qui le secondèrent dans toutes ses entreprises, et il gouverna ses sujets avec la plus exacte justice. Mari tendre, père affectionné, il remplit les devoirs de particulier avec le même soin que ceux de prince. *Voy.* APPOLLONIS.

ATTALE II, (PHILADELPHE), roi de Pergame, second fils du précédent, et frère d'Eumènes, il prit la couronne, et la fit passer ensuite sur la tête de son neveu dont il était le tuteur. Il épousa Stratonice, veuve d'Eumènes. Il défit Antiochus, et donna du secours aux Romains contre Persée. Etant venu à Rome l'an 167 avant J.-C., il fut reçu en prince qui avait prouvé sa valeur et son attachement à la république. De retour dans ses états, il eut une guerre à soutenir

contre Prusias, qui, après l'avoir vaincu dans un combat, l'an 156, était entré dans Pergame. Attale envoya son frère Athénée à Rome pour implorer le secours du sénat, qui défendit en vain au roi de Bithynie de continuer la guerre. Prusias éluda cette défense, ou par des délais, ou par des perfidies; car il tenta de se saisir, sous prétexte d'une entrevue, de l'ambassadeur romain et d'Attale. Ce complot fut découvert et demeura sans exécution. Après quelques nouvelles hostilités, les deux rois firent la paix. Attale profita du repos dont il jouissait pour fonder Attalie, Philadelphie et d'autres villes. Il mourut empoisonné l'an 139 avant J.-C., âgé de 82 ans. Ce prince aimait les savans et surtout le philosophe Polémon, avec lequel il entretenait un commerce de lettres. *Voyez* Lacide.

ATTALE III, roi de Pergame, surnommé *Philométor*, fils d'Eumènes et de Stratonice, monta sur le trône par le secours du poison, et le souilla en répandant le sang de ses amis et de ses parens. Il faisait faire ces exécutions par des troupes étrangères, qu'il avait choisies à cet effet parmi les peuples les plus sauvages. Après avoir assouvi sa fureur, il cessa de paraître en public; il mit un habit usé, laissa croître sa barbe, et fit tout ce que faisaient alors les plus grands criminels, comme s'il eût voulu expier ses forfaits. Il abandonna le soin de ses affaires, pour s'occuper entièrement de son jardin. Il y cultivait des plantes vénéneuses, telles que l'ellébore, l'aconit et la ciguë, qu'il envoyait quelquefois en présent à ses amis. Ce prince bizarre quitta le jardinage, pour se livrer à la fonte des métaux; mais ayant trop longtemps travaillé au soleil, il contracta une fièvre, et en mourut l'an 134 avant J.-C., sans laisser d'enfant de Bérénice sa femme. On lui attribue l'invention des tapisseries. Il laissa les Romains héritiers des meubles de son palais: mais la république ayant interprété son testament d'une manière plus avantageuse pour elle, s'empara de son royaume. *Voyez* Aristonic.

ATTALE (Priscus Attalus), né dans l'Ionie, s'avança dans la cour des empereurs d'Occident et obtint le rang de sénateur. Il était préfet de Rome en 409, lorsque Alaric se rendit maître de cette ville. Ce prince le fit reconnaître empereur par le sénat et le peuple romain; mais étant ensuite mécontent de lui, il le dépouilla en 410 de la pourpre impériale, qu'il envoya à l'empereur Honorius. Attale, obligé de suivre Alaric comme un simple particulier, devint la risée de la cour de ce roi, qui le revêtit encore peu de temps après des habits impériaux, pour avilir de plus en plus la majesté romaine. Dans cette vue, il le faisait quelquefois paraître à sa suite avec une robe d'esclave. Ce fantôme d'empereur reprit, après la mort d'Alaric, la pourpre dans les Gaules; mais comme il n'avait ni argent, ni soldats, ni province, il fut errant jusqu'en 416, qu'il fut pris par le général Constance, et envoyé à Honorius qui était à Ravenne. Ce prince, après lui avoir fait couper la main droite, dont il avait porté le sceptre, le donna en spectacle, pour orner son entrée triomphale à Rome, et l'envoya en exil dans l'île

de Lipari. C'est là qu'il finit obscurément une vie abreuvée de tant d'humiliations.

ATTALIOTA (Michel), proconsul et jurisconsulte, vivait vers l'an 1070 de J.-C. Il est auteur d'un *Manuel de droit*, dédié à l'empereur Michel Ducas, et que Leunclavius a inséré dans le second volume de son *Jus græco Romanum*.

ATTARDI (Bonaventure), né à Argire, ancienne ville de Sicile, prit l'habit de religieux augustin, devint professeur d'histoire sacrée à l'université de Catane, et fut dans la suite provincial de son ordre, en 1738. Il a publié : I. *Balance de la vérité*, Palerme, 1738, in-4°. II. *Lettre sur la mission de Saint Philipped'Argire en Sicile*, Palerme, 1738, in-4°. III. *Diverses réponses au savant Muratori*, ibid., 1742.

ATTAVANTI (Paul), appelé communément en Italie le *frère Paul de Florence*, parce qu'il était né dans cette ville en 1419, devint général de l'ordre religieux des Servites, et unit à une grande piété un savoir peu commun dans le siècle où il vivait. Outre plusieurs livres sur la théologie, on lui doit : I. Un *Abrégé du droit canonique*, Milan, 1479, in-fol. II. *Quadragesimale de reditu peccatoris ad Deum*, Milan, 1479, in-4°. III. *Expositio in psalmos pœnitentiales*, Milan, 1479, in-4°. IV. *De origine ordinis Servorum beatæ Mariæ Dialogus*, Parme, 1727, in-4°. V. *Vita beati Joachimi ord. Servorum*, insérée dans les *Actes des Saints*, de Bollandus. Ses ouvrages, que l'on présume être restés en manuscrits, sont : La *vie de Sainte Catherine de Sienne*; un *Commentaire sur les Œuvres du Dante et de Pétrarque*; une *Histoire de l'ordre des Servites*; une autre de la *Maison de Gonzague*.

ATTÉIUS CAPITO, jurisconsulte romain, fut tribun avec Aquilius Gallus, et consul avec Germanicus, l'an 746 de Rome. Tacite nous apprend qu'il fut un des plus habiles jurisconsultes de Rome. Il obtint, sous Tibère, des emplois considérables, et se dégrada par ses basses flatteries à l'égard de ce prince. Un jour, Tibère, qui se piquait de parler avec élégance, s'étant servi dans un édit d'un mot peu usité, demanda l'avis d'Attéius Capito sur cette expression ; celui-ci lui répondit : « Il est vrai, seigneur, que personne ne s'est encore servi de ce mot, mais nous nous en servirons à l'avenir, par respect pour ce qui vient de vous. » C'est dans cette circonstance que Pomponius, moins courtisan, dit à l'empereur : « Vous pouvez, César, donner le droit de bourgeoisie aux hommes, mais non aux mots. » Attéius mourut l'an 23 de J.-C. Il avait composé des ouvrages qui sont perdus, et qui sont cités avantageusement par Aulugelle, Macrobe et plusieurs autres écrivains. Les principaux de ces ouvrages étaient : I. *Commentaria ad XII tabulas*. II. *De jure sacrificiorum*, *lib. X*. III. *De senatoris officio*. IV. *Conjectaneorum lib. CCLX*, *de pontificio jure*.

ATTENDOLO (Darius), docteur en droit, né à Bagnacavallo, dans le royaume de Naples, vers l'an 1530, homme de guerre et homme lettré, suivit le prince de Salerne, général de Charles V, dans son expédition contre le Piémont, et se délassa ensuite de ses

fatigues militaires dans la culture des lettres et de la poésie. On a de lui : I. *Il Duello*, Venezia, 1564, in-8°. C'est l'histoire des duels célèbres et des lois qui les condamnent. II. *Discours sur l'Honneur*, 1562. III. Des *Vers* insérés dans divers recueils.

ATTENDOLO (JEAN-BAPTISTE), fils du précédent, poète et littérateur, mort en 1593, écrasé sous les roues d'une charrette, a laissé une *Relation des obsèques de Charles d'Autriche*, Naples, 1471; un *Discours sur la victoire navale remportée par les confédérés près des Échinades* (petites îles de la Grèce), 1573; des *Poésies*, publiées à Florence en 1584, in-8°, et à Naples en 1588, in-4°. Après la mort du Tansillo, Attendolo corrigea son poème, intitulé : *le Lacrime di S. Pietro;* mais on trouva qu'il avait pris dans ce travail beaucoup trop de licences.

ATTENDOLO (AMBROISE), fut un habile ingénieur qui fortifia Capoue.

ATTENDULI (MARGUERITE), née à Cotignola, petite ville de la Romagne, vers l'an 1370, d'une famille obscure, soutint la gloire de son frère Sforce, qui, par sa valeur et son génie, s'était élevé à la place de grand-connétable du royaume de Naples, et dont les descendans devinrent ducs de Milan. Sforce ayant été arrêté par l'ordre de Jacques, comte de La Marche, qui avait épousé la reine de Naples, Marguerite Attenduli sa sœur, rassembla ses amis, se mit à leur tête, marcha contre le comte de La Marche, et, après divers exploits, s'empara de Tricarico. Le comte lui députa aussitôt plusieurs nobles pour lui annoncer qu'il immolerait Sforce à sa vengeance, si Tricarico ne lui était pas rendu. Marguerite lui fit répondre que son frère ne craignait pas la mort, qu'elle n'achèterait pas sa vie par une lâcheté, et que les jours de ses envoyés, qu'elle retenait, répondraient de sa barbarie. Les parens des députés sollicitèrent la liberté de Sforce, et l'obtinrent. *Voyez* SFORCE.

ATTERBURY (FRANÇOIS), naquit à Middleton, dans la province de Buckingham, le 6 mars 1662. Dès l'âge de 22 ans, il mit en beaux vers latins *l'Absalon et l'Achitophel* de Dryden. En 1687, il écrivit une savante *Apologie pour Martin Luther contre les catholiques romains.* Le roi Guillaume le fit son chapelain. Il eut la même charge sous la reine Anne, fut doyen de Westminster, et évêque de Rochester en 1713. Après la mort de cette princesse, Atterbury, s'étant déclaré pour le prétendant, fut enfermé dans la tour de Londres en 1722, et banni l'année suivante du royaume. Cet évêque, retiré en France, fut le conseil et l'ami des gens de lettres. Il mourut à Paris le 15 février 1732. Atterbury est considéré par les Anglais, aussi bien que Bolingbroke, comme un des grands maîtres de leur prose. Arrivant à Douvres pour passer en exil, il rencontra Bolingbroke, qui avait permission de retourner. L'évêque lui dit : « Il me paraît, milord, qu'on nous a échangés. » L'un et l'autre de ces éloquens écrivains étaient liés de la plus étroite amitié avec Pope. On a de lui : I. Des *Sermons* en anglais. II. Des *Lettres* latines. On les trouve dans le Recueil des pièces de littérature, par l'abbé Granet. III. Des *Réflexions sur le*

caractère de Japis dans Virgile. IV. *Correspondance, Discours et Mélanges de Fr. Atterbury*, Londres, 1788, 1 vol. in-8°. V. *Selecta Poëmata Italorum qui latinè scripserunt*, Londini, 1684, in-8°. A. Pope en a donné une seconde édition en 1740, 2 vol. in-8°.

ATTERSOL (Guillaume), savant anglais, vivait au commencement du 17e siècle. Il a composé plusieurs ouvrages. Le plus connu est son *Commentaire, en anglais, sur le livre des Nombres*, 1618, in-fol.

ATTICHY. *Voy.* Doni.

ATTICUS (Titus Pomponius), chevalier romain, fils d'un père qui cultivait les lettres, et qui lui inspira ce goût, fut étroitement lié avec Cicéron, son contemporain. (*Voyez* Tyrannion.) Les proscriptions de Sylla l'obligèrent de se retirer à Athènes. Les troubles de Rome étant calmés, il revint dans sa patrie, emportant les regrets des Athéniens. Un de ses oncles lui laissa près d'un million, dont il ne se servit que pour se faire des amis. Le célèbre orateur Hortensius, et tout ce qu'il y avait de plus distingué à Rome, furent étroitement liés avec lui. « On ne pouvait discerner, dit Cornélius Népos, qui d'Hortensius ou de Cicéron aimait le plus Atticus. Il était le nœud de l'amitié de ces deux grands hommes, et faisait que, tout rivaux qu'ils étaient, et animés de part et d'autre d'un desir également vif de se distinguer, il n'y avait entre eux aucune jalousie. Atticus, pouvant, par le moyen d'Antoine, tout-puissant alors dans la république, augmenter considérablement son bien, songea si peu à s'enrichir, qu'il n'usa jamais de son crédit auprès du triumvir qu'en faveur de ses amis. Les repas chez lui étaient toujours assaisonnés de quelque lecture. Il ne lui échappait jamais de mensonge, et il ne pouvait le souffrir dans les autres. Son air affable et prévenant était accompagné d'une sorte de sévérité, et sa gravité tempérée par un air de bonté et de douceur: en sorte qu'on ne pouvait dire si ses amis le respectaient plus qu'ils ne l'aimaient. » Durant les guerres civiles de Pompée et de César, de Marc-Antoine et de Brutus, il se ménagea si bien qu'il fut aimé de tous, sans inspirer aucun ombrage. Il refusa constamment toutes les charges. Parvenu à l'âge de 77 ans, sans avoir eu aucune maladie, il se laissa mourir de faim, pour prévenir les douleurs qui venaient l'assiéger, l'an 35 avant J.-C. Cicéron lui écrivit un grand nombre de lettres, dans lesquelles il lui fait part des affaires de la république et de ses affaires domestiques. Elles forment 16 livres. L'abbé Mongault les a traduites en français, avec des notes, en 6 vol. in-12. (*Voy.* Mongault.) On lui avait donné le surnom d'*Atticus*, parce qu'il avait vécu long-temps à Athènes, et qu'il possédait aussi parfaitement la langue grecque que s'il fût né dans la capitale de l'Attique: c'est le témoignage que lui rend Cornélius Népos, qui a écrit sa vie. L'abbé Paul, qui a traduit cet historien, n'adopte pas toutes les louanges qu'il donne à Atticus. Il le dit, « Épicurien raffiné, ne se mêlant d'aucune affaire capable de troubler sa chère tranquillité, vivant à peu près avec les mauvais citoyens comme avec les bons, ami de Cicéron et de Clodius, parlant de morale et de

vertu, mais moins philosophe qu'égoïste. » Atticus avait composé des *Annales*, ou plutôt, comme dit Cicéron dans son Brutus, une *Histoire universelle* qui renfermait un espace de 700 ans, et contenait non-seulement celle des Romains, mais aussi celle des peuples et des empires les plus célèbres. Il doit sa réputation dans la postérité aux lettres de Cicéron, et à Cornélius Népos, qui a écrit sa vie. Il avait aussi écrit les généalogies des familles les plus distinguées de Rome ; il cultivait la poésie, et avait rédigé en langue grecque, les événemens du consulat de Cicéron. Le mariage de sa fille avec Agrippa, l'avait allié à Auguste dont il était l'ami, et avec qui il entretenait une correspondance suivie.

ATTICUS (Hérode), fils d'Atticus, de l'une des principales familles d'Athènes, préfet de toute l'Asie sous Nerva, l'an 97 de J.-C., descendait de Miltiade, avait eu un de ses ancêtres consul à Rome, et fut lui-même consul l'an 143. Disciple de Favorin et de Polémon, il fut le maître de l'empereur Verus. Son père lui avait laissé des richesses immenses ; mais, à tous ses trésors, il préférait la gloire de parler sur-le-champ d'une manière éloquente. On disait de lui « qu'il était la langue grecque elle-même, et le roi du discours. » Il avait composé divers ouvrages ; il ne reste de lui que sa réputation. Il mourut dans un âge avancé. On prétend que, dans sa vieillesse, il répondit à un homme puissant qui le menaçait : « Ne sais-tu pas qu'à mon âge on ne craint plus ? » Cet homme de beaucoup d'esprit eut un fils qui poussa l'ineptie jusqu'à ne pouvoir pas apprendre les lettres de l'alphabet. Son père fut obligé de lui donner vingt-quatre domestiques, ayant chacun une des lettres peintes sur l'estomac. A force de les voir et de les appeler, cet imbécille conçut l'alphabet, et apprit à lire.

ATTICUS, philosophe platonicien, florissait sous l'empereur Marc-Aurèle. Il combattit vivement les principaux points de la doctrine d'Aristote, et s'attacha surtout à établir une différence entre l'école de son maître et celle du philosophe de Stagyre. — Strabon parle aussi d'un autre Atticus, qui était rhéteur à Pergame.

ATTICUS, moine de Sebaste en Arménie, fut mis sur le siége patriarchal de Constantinople en 406, du vivant de Saint Jean Chrysostôme, le seul pasteur légitime. Le pape Innocent I désapprouva cette élection. Cependant, après la mort de Saint Chrysostôme, le même pontife le reçut dans sa communion. Atticus édifia son troupeau et l'instruisit. Il composa un traité *De fide et virginitate*, pour les filles de l'empereur Arcadius. Il écrivit aussi contre les Nestoriens et les Eutychéens, et mourut en 427.

ATTILA, prince scythe, surnommé *le Fléau de Dieu*, était fils de Mundzuk, roi des Huns, qui avaient combattu les empereurs de la Chine. Il monta sur le trône avec Bléda son frère, en 434, après Roas, leur oncle. Il commença par désoler la Thrace et l'Orient, et imposa un tribut annuel de sept cents livres d'or à l'empereur Théodose-le-Jeune. L'ambition de régner seul le tourmentait. Il fit assassiner, l'an 444, son frère Bléda, dont il s'était servi comme d'un instrument pour augmenter sa puissance. Il devint,

par ce crime, seul roi des Huns, des Goths, des Gépides, des Alains, des Sarmates, des Suèves, des Hérules, des Scythes et des Germains. Ayant affermi sa domination, qui s'étendait depuis les bornes de l'Occident jusqu'à la Perse, il s'avança du côté du Danube et du Rhin, avec une armée que les historiens font monter à 700,000 hommes, mit tout à feu et à sang, entra dans les Gaules, tomba sur Trèves, Worms et Mayence, emporta Metz, et fondit sur Orléans l'an 451. (*Voyez* HONORIA et MARCIEN.) Aëtius, Théodoric et Mérouée, qui avaient joint leurs troupes, le chassèrent de devant cette ville. Ils lui livrèrent bataille peu de temps après dans les plaines de Châlons, et lui tuèrent, dit-on, plus de 200 mille hommes; mais ce nombre est sans doute bien exagéré. Attila, frémissant de fureur et de rage, craignit pour la première fois. Il avait fait dresser au milieu de son camp un large bûcher, où il devait se précipiter avec ses trésors, au cas que tout fût désespéré. C'était fait de lui, si Aëtius, qui appréhendait que la défaite des Huns n'augmentât trop la puissance de Thorismond, roi des Goths (*voyez* LOUP), n'eût empêché ce prince de forcer le camp des barbares et de les massacrer tous. Attila eut le temps de se retirer vers le Rhin. De là il passa dans la Pannonie, pour recruter ses troupes et rassembler ses forces contre l'Italie, où il entra en 452. La ville d'Aquilée fut la première dont il se rendit maître. Après en avoir enlevé toutes les richesses et massacré les habitans, il y mit le feu, et l'ensevelit sous ses ruines. Milan, Padoue, Vérone, Parme, Mantoue, Plaisance, Modène, essuyèrent à peu près le même traitement. Les peuples de la Vénétie, épouvantés de ces désastres, cherchèrent un asile dans les lagunes de la mer Adriatique, et fondèrent Venise, qui doit ainsi son origine à la terreur qu'inspirait Attila. Le pape Saint Léon, craignant que Rome ne fût la proie de ce barbare, eut le courage de l'aller trouver, et lui promit un tribut annuel au nom de Valentinien III. Cette proposition, jointe à la terreur que lui inspirait Aëtius, l'engagea à repasser le Danube avec un butin immense. L'année suivante, il revint dans les Gaules; mais Thorismond l'en ayant chassé, Attila n'osa plus se montrer. Il épousa peu de temps après Ildico, fille du roi des Bactriens, d'une beauté ravissante. Il se livra avec tant d'emportement aux plaisirs de la bonne chère et de l'amour, le soir et la nuit de ses noces, que, s'étant enfin endormi, il lui prit un saignement de nez, qui l'étouffa, l'an 454. Ses généraux l'ensevelirent dans un triple cercueil d'or, d'argent et de fer, et mirent dans son tombeau les effets les plus précieux, enlevés par eux dans les palais des souverains. La cérémonie achevée, ils ôtèrent la vie à ceux qui avaient aidé à le mettre en terre, afin que le lieu de sa sépulture fût inconnu à la postérité. C'est ainsi que se termina la carrière de ce conquérant, qui, à quelques qualités brillantes, au courage, à la prudence, au génie, à la politique, joignit la férocité, l'artifice et la fourberie. Il avait fait accroire à ses soldats « qu'il avait le coutelas de Mars, un de leurs dieux, et que la conquête du monde entier était attachée à cette épée. » Il avait coutume de

dire « qu'il était le fléau de Dieu et le marteau de l'univers : que les étoiles tombaient devant lui, et que la terre tremblait. » Il fut tourmenté pendant vingt ans de l'ambition de subjuguer le monde, et ne commit de pillages que pour enrichir son armée. Après ses expéditions il se reposait dans une cabane, où on lui servait à manger dans des plats de bois. Il rendait une justice aussi prompte qu'exacte. Inexorable pour ceux qui lui avaient résisté, il faisait grace à tout ce qui se soumettait. Il traînait à sa suite plusieurs rois captifs, qui le servaient comme des esclaves. Corneille a peint d'un seul trait la manière hautaine avec laquelle il traitait les princes qui suivaient sa cour ;

Ils ne sont pas venus nos deux rois, qu'on leur die
Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila s'ennuie

« Fier et cependant rusé ; ardent dans sa colère, mais sachant ordonner ou différer la punition, suivant qu'il convenait à ses intérêts; ne faisant jamais la guerre quand la paix pouvait lui donner assez d'avantages; fidèlement servi des rois mêmes qui étaient sous sa dépendance, il avait gardé pour lui seul l'ancienne simplicité des Huns. Du reste, on ne peut guère louer sur sa bravoure le chef d'une nation où les enfans entraient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs pères, où les pères versaient des larmes parce qu'ils ne pouvaient pas imiter leurs enfans. » C'est ce que dit Montesquieu dans sa *Grandeur des Romains*, en renvoyant, pour la connaissance de ce prince et des mœurs de sa cour, aux Histoires de Jornandès et de Priscus. Le premier de ces historiens nous a laissé un portrait de ce roi barbare, qui rappelle son origine, et qui nous offre les traits qu'on retrouve encore dans les Tartares Kalmoucks. Attila était d'une taille au-dessous de la médiocre. Il avait le teint noir, la tête grosse, les yeux petits, mais féroces et pleins de feu; le nez aplati, de larges épaules, une taille courte et carrée. La fierté de son caractère était marquée sur sa figure, et peu de personnes l'abordaient sans être intimidées. L'empire des Huns périt avec lui, et les ruines de 500 villes furent les seuls monumens de sa puissance. Sa vie a été écrite dans le 12e siècle par Juvencus-Cæcilius-Calanus, et dans le 16e par Nicolas Olaüs, archevêque d'Upsal. Elle fut imprimée en italien à Venise en 1572, In-fol. Elle est extrêmement rare.

ATTILIUS (Marcus), ancien poète latin, qui, suivant Bayle, vivait au commencement du 7e siècle, depuis la fondation de Rome, et, suivant Konig, quelque temps après cette époque, s'attacha au théâtre, et y donna plusieurs *Comédies*. Il traduisit l'*Electre de Sophocle*. Cicéron donne à ce poète le surnom de *Dur*, et Licinius l'appelle aussi le *Ferré*.

ATTINGHAUSEN (Guérard), était landamman d'Uri en 1206. Il contribua la même année à l'établissement de la fédération entre les trois pays d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, qui depuis se renouvelle tous les dix ans.

ATTIRET (le frère Jean-Denis), de la mission de Pekin, peintre et jésuite, né à Dôle en Franche-Comté, le 31 juillet 1702. Si le zèle pour la religion n'avait conduit cet artiste à la Chine, il aurait égalé les plus grands maîtres. Il a la gloire d'avoir porté au bout

de l'univers la perfection d'un art cultivé en Europe avec tant de succès, et d'avoir forcé les Chinois, si vains de leurs talens, à convenir qu'au lieu d'exceller dans la peinture, ils étaient loin d'égaler les Européens. L'empereur de la Chine chérissait le frère Attiret; afin de lui témoigner sa satisfaction, il le nomma mandarin. Une si haute distinction aurait pu séduire une ame moins religieuse. Attiret fut se jeter aux pieds du comte-ministre et ensuite de l'empereur, pour faire agréer son refus, qui pouvait lui devenir funeste; car il y va de la vie pour quiconque n'accepte pas sur-le-champ ces sortes de graces. Le frère Attiret fut assez heureux pour ne pas irriter le monarque par son refus. Ses plus belles peintures sont dans les palais de l'empereur, où il n'est pas permis d'entrer, mais l'on voyait dans la chapelle des jeunes néophytes, dans l'église de la mission française de Pékin, un tableau de l'*Ange gardien*, que l'on ne pouvait se lasser d'admirer. Le frère Attiret avait du feu, de la vivacité, beaucoup d'esprit. Il mourut en 1768, pleuré des missionnaires, ses collaborateurs, et regretté de l'empereur de la Chine. Le frère Attiret écrivait agréablement. Ses *Lettres*, que l'on trouve dans le Recueil des missionnaires, sont remplies d'intérêt.

ATTIRET (Claude-François), neveu du précédent, sculpteur, né à Dôle le 14 décembre 1728. Tous ses ouvrages sont remarquables par un grand caractère et une exécution savante. Il avait remporté un prix à l'Académie royale de Paris, et un autre à l'Académie de Saint-Leu à Rome. Il avait été nommé professeur de l'Académie de Saint-Leu à Paris, et, quelque temps après la suppression de cet établissement, il alla se fixer à Dijon. Ce fut lui qui exécuta en marbre, d'après le modèle de Pigal, la *statue de Voltaire* placée au foyer de la comédie française, et que l'on transporta ensuite dans la salle de l'Institut. Il a fait à Dôle la *Fontaine publique décorée de trois figures en pied.* On voit de lui à Dijon six *statues* de sa composition, représentant les *quatre Saisons*, *Melpomène* et *Thalie.* Il est mort à Dôle en 1804.

ATTWOOD (George), physicien anglais, né vers 1745, fut professeur au collége de la Trinité de Cambridge, où il avait achevé ses études. Ses talens lui acquirent l'estime du célèbre Pitt, qui lui donna un emploi dans le ministère des finances, et lui fit obtenir une pension. Attwood est auteur de plusieurs ouvrages écrits en anglais. Les principaux sont: I. *Analyse d'un cours sur les principes de la physique, fait à l'université de Cambridge*, 1784, in-8°; ouvrage estimé sous le rapport de la science. II. *Recherches fondées sur la théorie du mouvement pour déterminer les temps de vibration des balanciers des horloges.* On trouve cet écrit dans les *Transactions philosophiques.* III. *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps, avec une description d'expériences relatives à ce sujet*, 1784. Attwood inventa pour ces expériences une machine très-ingénieuse qui porte son nom. Il mourut en 1807.

ATZYZ, 2ᵉ prince de la dynastie des Kharismiens, favori et échanson de Sangiar, sultan des

Selginsides, gouverna son empire avec gloire, lorsque ce souverain fut fait prisonnier par les Turcomans. Quelque temps après, Sangiar, se trouvant à la chasse, fut encore enveloppé par une troupe de conjurés. Atzyz, qui dormait dans sa tente, se réveilla au milieu d'un songe où il avait vu son maître en danger; il se hâta de rassembler une troupe, et d'aller au lieu de la chasse. Les conjurés, qui s'étaient déjà saisis de la personne du sultan, le relâchèrent aussitôt, et ne songèrent qu'à se sauver. Atzyz, sur la fin de sa vie, se révolta contre Sangiar, et lui fit pendant plusieurs années une guerre cruelle, qui lui valut un vaste gouvernement. Il mourut l'an 551 de l'hégire, dans la vallée de Khahouschan, l'une des plus belles de l'Asie. Pendant sa maladie, il entendit la voix d'un homme qui lisait; et, ayant fait prêter l'oreille à ceux qui étaient auprès de lui, on entendit ces paroles de l'Alcoran: « Nul homme ne sait en quel pays il doit mourir. » Ces paroles firent tant d'impression sur son esprit, qu'il ne douta plus que sa mort ne fût marquée dans le lieu où il se trouvait, et cette triste pensée avança sa mort de quelques jours, arrivée en 1155. Il était âgé de 61 ans. Le poète Raschid suivit le cercueil, et prononça son oraison funèbre en vers. Atzyz, brave et habile guerrier, se montra de plus libéral envers les gens de lettres, au nombre desquels il était compté lui-même.

ATYS, fils de Crœsus, roi de Lydie, qui était muet; voyant un soldat dans la bataille prêt à percer son père d'un coup d'épée, il fit de si grands efforts pour parler, que sa langue se délia, et qu'il demanda grace pour lui. (*Voy.* ADRASTE.)

AUBAIS (CHARLES DE BASCHI, marquis D'), des Académies de Marseille et de Nîmes, né près de cette ville, au château de Beauvoisin, en 1686, et mort dans son château d'Aubais, près de Nîmes, en 1777, âgé de 91 ans, eut une vieillesse considérée. Son nom était illustre, et il l'illustra encore par ses vertus. Il aima les sciences, encouragea les savans, et forma une des plus belles bibliothèques, des plus nombreuses et des mieux choisies qu'un particulier puisse rassembler. Il donna à Ménard les matériaux de son *Recueil de pièces fugitives pour l'Histoire de France*, 1759, 3 vol. in-4°, et publia une *Géographie historique*, in-8°, qui fut peu recherchée, parce qu'elle n'était ni bien rédigée, ni bien exacte.

AUBAN.... (marquis de SAINT-). On ignore l'époque et le lieu de sa naissance, ainsi que ses prénoms. Il mourut en septembre 1783. Il était lieutenant-général, avait fait dix-sept campagnes, et avait assisté à un grand nombre de siéges et de batailles. Il a laissé plusieurs ouvrages sur l'art militaire, en voici les titres: I. *Mémoires sur les nouveaux systèmes d'artillerie*, 1775, in-8°. II. *Considérations sur la réforme des armes, jugée au conseil de guerre*, 1773, in-8°. III. *Supplément aux considérations sur la réforme des armes*, in-8°. Le marquis de Fraguier, beau-fils de Saint-Auban, a publié, sous le nom de ce dernier, une traduction du *Traité des armes à feu* d'Antoni.

AUBANIE. *Voyez* LAUBANIE.

AUBENTON. *Voyez* DAUBENTON.

AUBERT (Saint), mort en 638, après avoir rempli pendant trente-huit ans les fonctions d'évêque à Cambrai et à Arras, dont les sièges étaient alors réunis. Il fonda des monastères et contribua à l'érection de celui de Saint-Vaast d'Arras. Le tombeau de Saint Aubert est dans l'abbaye de son nom à Cambrai. Mabillon a publié sa vie dans le t. 2 des *Act. bened.*

AUBERT (Saint), évêque d'Avranches, vivait au commencement du 10ᵉ siècle. Il fut le fondateur du Mont Saint-Michel, en y établissant des chanoines. Le relâchement s'étant glissé parmi eux, il les remplaça en 976, par des bénédictins qui y sont restés jusqu'à nos jours. Le monastère devint un lieu de pélerinage très-fréquenté, et le corps de Saint Aubert, qui y avait été enterré, y ayant été découvert 300 ans après sa mort, la ferveur des fidèles redoubla. Louis XI s'y rendit, et ce fut ce qui le détermina à établir l'ordre dit de *Saint-Michel* en 1469.

AUBERT ou *le Moine de Puicibot*, troubadour, mort en 1263. Placé dès son enfance, par ses parens, dans un couvent de bénédictins, il eut recours, dans un âge plus avancé, au crédit de Savary de Mauléon, pour en sortir et rentrer dans le monde, où il ne tarda pas à se ranger sous les bannières de l'amour. Il reste de lui *quinze chansons* d'un style lâche, diffus et hérissé de mauvais jeux de mots.

AUBERT (Pierre-Guillaume), sieur *de Massoignes*, né à Poitiers en 1534, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, ensuite avocat-général de la cour des Aides, et mourut en 1601. On lui doit : I. *Histoire des guerres des Chrétiens contre les Turcs, sous Godefroi de Bouillon*, Paris, 1559, in-4°. II. *Vers au chancelier de l'Hôpital*, in-8°. Scévole de Sainte-Marthe les a traduits en vers latins. III. *Les retranchemens*, 1585, in-8°, avec la version latine de Sainte-Marthe. C'est un recueil fait par l'auteur de ce qu'il croyait digne de la postérité. On y distingue un *Traité de la connaissance de soi-même*, et un *Éloge du président de Thou*, en vers. IV. *Discours sur les moyens d'entretenir la paix entre les princes chrétiens*, Paris, 1559, in-4°. V. Une *Élégie sur la mort de Joachim du Bellay*, 1560, in-4°. VI. *Les occasions*, 1595, in-8°. Ce sont 4 discours politiques. Guillaume Aubert est un des traducteurs d'*Amadis des Gaules*, Lyon, 1577 et années suivantes.

AUBERT (Pierre), avocat, né à Lyon le 9 février 1642, et mort en 1733, laissa sa bibliothèque à la ville de Lyon, sa patrie, à condition qu'elle serait publique. On a de lui : I. Une nouvelle édition du *Dictionnaire de Richelet*, en 3 vol. in-fol., 1728, que les dernières ont fait oublier. II. Un recueil de *Factums*, 2 v. in-4°, Lyon, 1710. III. Un petit roman intitulé : *Voyage de l'île d'amour*, et un second intitulé : *Retour de l'île d'Amour*. Il n'avait que 16 ans lorsqu'il le publia.

AUBERT (François), médecin de Marseille, devint celui des pauvres, auxquels il légua tout son bien. Il laissa dans cette ville deux établissemens utiles ; le premier fut une place de médecin à l'hôpital du Saint-Esprit, pour les émolumens de laquelle il constitua une rente de mille livres ; le second fut un nouvel hôpital, à l'entretien

duquel il consacra toute sa fortune. Il mourut en 1782, âgé de 84 ans.

AUBERT (François), né le 28 septembre 1695, à Dormans en Champagne, se livra à l'étude de la médecine; et après avoir reçu les honneurs du doctorat en cette science, il fut nommé médecin des hôpitaux de Châlons-sur-Marne. On a de lui : I. *Discours sur les maladies des bestiaux.* II. *Consultations médicinales sur la maladie noire*, 1745, in-4°. III. *Réponse aux écrits de* M. Navier, *touchant le péritoine*, 1751, in-4°.

AUBERT (Jacques), écrivain du 16e siècle, né à Vendôme, docteur en médecine, mort à Lausanne en 1586. Il a laissé les ouvrages suivans : I. *Libellus de peste*, Lausannæ, 1571, in-8°. II. *Des natures et complexions des hommes, et d'une chacune partie d'iceux, et aussi des signes par lesquels on peut discerner la diversité d'icelles*, Lausanne, 1571, in-8°; Paris, 1572, in-16. III. *De Metallorum ortu et causis, brevis et dilucida explicatio*, Lugduni, 1575, in-8°. IV. *Duæ apologeticæ responsiones ad Josephum Quercetanum*, Lugduni, 1576, in-8°. Ce sont deux déclamations contre la chimie que l'auteur avait déjà attaquée dans l'ouvrage précédent. V. *Progymnasmata in Joannis Fernelii librum de abditis rerum naturalium causis*, Basileæ, 1579, in-8°. VI. *Institutiones physicæ instar commentariorum in libros physicæ Aristotelis*, Lugduni, 1584, in-8°. VII. *Semeiotice, sive ratio dignoscendarum sedium malè affectarum et affectuum præter naturam*, Lausanne, 1587, in-8°; Lugduni, 1596, in-8°. Ce dernier ouvrage ne parut qu'après la mort de l'auteur.

AUBERT, avocat à Nanci, vivait dans le 18e siècle. Il paraît que ses occupations au barreau ne l'empêchèrent pas de cultiver la littérature; car on a de lui : I. *Vie de Stanislas Leczinski, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, Nancy, 1769, in-12. II. *Vie de Marie-Thérèse Leczinska, princesse de Pologne, reine de France et de Navarre*, 1774, in-8°. Le style de cet auteur est diffus, ses réflexions sont triviales.

AUBERT DU BAYET (N.), né à la Louisiane le 19 août 1759, était en 1780, sous-lieutenant au régiment de Bourbonnais. Il fit la guerre d'Amérique, et revint en France au commencement de la révolution. Il ne se montra pas d'abord favorable à ses principes, et publia, en 1789, un écrit violent contre l'admission des juifs à l'état de citoyen : mais dès qu'il eut été élu, en 1791, par le département de l'Isère, à l'assemblée législative, il parut l'un des plus ardens novateurs. Il fit décréter que le mariage n'était qu'un contrat civil, dissoluble par le divorce; que les religieuses qui sortiraient de leur monastère auraient une augmentation de pension, etc. Après l'assemblée législative, il rentra dans le service militaire, et devint successivement lieutenant-colonel du régiment de Saintonge, général de brigade et général en chef. Il défendit Mayence en 1793; après la reddition de cette place, il commanda l'armée de la Moselle, et ensuite celle de la Vendée. Battu à Clisson, où il perdit huit mille hommes et ses bagages, il entra en négociation,

et fut assez heureux pour arrêter l'effusion du sang dans ce malheureux pays, et y faire naître quelques jours de trêve et de paix. En 1796, il était à la tête de l'armée des côtes de Cherbourg; l'année suivante, il fut appelé, malgré lui, au ministère de la guerre. Il sentait qu'il était plus propre à commander une armée qu'à diriger ses opérations. Il le quitta bientôt pour l'ambassade de Constantinople. C'était depuis longtemps le but secret de son ambition. « Aussi, disait-il, j'ai commandé les armées de la république; j'aurais pu être directeur; je suis nommé à la plus brillante ambassade de l'Europe; il ne me reste plus qu'à mourir les armes à la main, en combattant pour la liberté. » Ce dernier vœu ne fut pas rempli; il mourut à Constantinople le 17 décembre 1797.

AUBERT (MICHEL), graveur français. Ses principaux ouvrages sont: ***Mars et Vénus attachés par l'Amour; Mars désarmé par Vénus; Laban cherchant ses dieux; la réconciliation d'Esaü et de Jacob; le repos de Vénus et de l'Amour; la mort d'Adonis.*** Cet artiste mourut en 1755.

AUBERTIN (EDME), savant ministre de l'Église réformée de Charenton, né à Châlons-sur-Marne en 1595, exerça le ministère de la religion réformée à Chartres et à Paris, et mourut dans cette dernière ville en 1652. Sa réputation est fondée sur son ouvrage de l'***Eucharistie de l'ancienne Église***, 1633, in-fol. Il le perfectionna et le traduisit en latin; mais cette traduction ne parut qu'après sa mort, en 1654, in-fol. Aubertin avait préludé à ce livre, estimé dans sa communion, et que le célèbre Arnauld s'est attaché d'autant plus à réfuter dans sa *Perpétuité de la foi*, par un traité qu'il publia en 1626, sous le titre de *Conformité de la créance de l'Église* (réformée), *avec celle de Saint Augustin, sur le sacrement de l'Eucharistie*, in-8° de plus de 500 pages. On a encore de lui des *Observations* sur un livre de la Milletière, ayant rapport aux mêmes controverses, imprimées en 1648.

AUBERY (CLAUDE), médecin français, se retira à Lausanne dans le 16e siècle, après avoir embrassé la réforme. Mais le synode de Berne, ayant condamné un de ses écrits qui parut trop conforme aux principes du catholicisme, Aubery revint en France, fit abjuration à Dijon, et y mourut en 1596. Ses écrits relatifs à son art, sont: un traité ***De concordiâ medicorum***, et des commentaires sur Hippocrate et sur Aristote, qui n'ont pas été publiés. Ses autres ouvrages sont: *Posteriorum nationum explicatio*, Lausanne, 1576, in-8°. II. *De interpretatione*, 1577, in-8°. III. ***Instrumentum doctrinarum omnium***, 1584, in-4°. IV. ***De terræ motu***, 1585, in-8°. V. ***De animæ immortalitate***, in-8°. VI. ***De caritate***. VII. ***De resurrectione mortuorum.***

AUBERY (ANTOINE), né à Paris le 18 mai 1616, avocat en parlement et aux conseils du Roi en 1651, écrivain infatigable, mourut d'une chute, le 29 janvier 1695, à plus de 78 ans. On a de lui plusieurs ouvrages qui sont presque tous au-dessous du médiocre, pour le style, mais dans lesquels on trouve des recherches. Les principaux sont: I. ***Histoire générale des cardinaux***, en 5 v. in-4°, 1642, composée sur les

Mémoire de Naudé et de Du Puy, livre très-ennuyeux. II. *Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu*, 1660, en 2 vol. in-fol., et 1667, 5 v. in-12. III. *Histoire du même ministre*, 1660, in-fol. Les matériaux en sont bons, mais mal employés. Le cardinal, que l'auteur loue sans restriction, n'y est pas peint tel qu'il était. « Quoique cette histoire soit faite sur de bons mémoires, dit l'abbé Lauglet, elle est cependant peu estimée et peu recherchée. Le Clerc, qui traite l'auteur de flatteur insupportable, a raison. Aubery a voulu faire du cardinal un trop honnête homme, il ne l'a pas fait assez politique : c'était néanmoins de ce côté-là qu'il fallait peindre ce cardinal. » Gui-Patin, dans sa cent trente-sixième lettre à Charles Spon, parle d'une manière fort méprisante de cette histoire : « Madame la duchesse d'Aiguillon, dit-il, fait imprimer l'histoire de son oncle le cardinal de Richelieu, écrite par M. Aubery sur les mémoires qu'elle a fournis; mais elle est déjà méprisée, étant trop suspecte pour le lieu d'où elle vient, et pour le mauvais style de ce chétif écrivain, qui, *lucro adductus et adductus*, n'aura pas manqué d'écrire mercenairement, et de prostituer sa plume au gré de cette dame. » Aubery est un de ceux qui doutaient que le Testament, publié sous le nom du cardinal de Richelieu, fût réellement de lui. IV. ***Histoire du cardinal Mazarin***, 1751, en 4 vol. in-12; ouvrage encore moins estimé que le précédent. Cependant, comme elle a été faite sur les registres du parlement, dont plusieurs ont disparu depuis; il y a bien des détails qu'on chercherait vainement ailleurs. Le cardinal Mazarin, dont le portrait est flatté, s'y trouve confondu très-souvent parmi le grand nombre de faits qui y sont entassés, et où il ne joue quelquefois qu'un rôle subalterne. V. Un *Traité historique de la prééminence des rois de France*, 1649, in-4°. VI. Un ***Traité des justes prétentions du roi de France sur l'Empire***, qui le fit mettre à la Bastille, parce que les princes d'Allemagne parurent persuadés que les idées d'Aubery étaient celles de Louis XIV.

AUBERY ou AUBRY (JEAN), Albériens, natif du Bourbonnais, médecin du duc de Montpensier, vivait au commencement du 17me siècle. On a de lui l'*Apologie de la médecine*, en latin, Paris, 1608, in-8°; un traité ***des Bains de Bourbon-Lancy*** et de ***Bourbon-l'Archambault***, Paris, 1604, in-8°, et l'***Antidote de l'amour***, 1599, in-12. Cet ouvrage curieux et savant fut remis sous presse à Delft en 1663, in-12.

AUBERY (LOUIS), sieur DU MAURIER, fils de Benjamin Aubery, sieur du Maurier, ambassadeur en Hollande, suivit son père dans son ambassade, d'où il passa à Berlin, en Pologne et à Rome. Revenu à Paris, il acquit la faveur de la reine-mère; mais cette faveur ne lui étant d'aucune utilité, il se lassa d'être courtisan, et, ne voulant plus être que philosophe, il se retira dans ses terres. Il y mourut en 1687. On a de lui des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Hollande*, 1688, 2 vol. in-12, que les historiens ont cités et citent encore, quoique ces mémoires soient cependant très-imparfaits; l'auteur doit être suspect dans ce qu'il rapporte des princes d'Orange sur la foi de son père,

qui avait été ambassadeur. Amelot de La Houssaye en a donné, en 1734, une nouvelle édition avec beaucoup de notes. Son petit-fils a donné des *Mémoires de Hambourg*, in-12, Blois, 1735, et La Haye, 1748. On lui doit encore une *Relation de l'exécution de Cabrières et de Mérindol*, Paris, 1645, in-4°, et une Dissertation *super vetere Austriacorum proposito, de occupando mari Balthico, omnibusque Poloniæ et septentrionalis Germaniæ mercaturis ad se attrahendis, in Galliarum et fœderati Belgii detrimentum*, Parisiis, 1644, in-4°.

AUBERY (Jean-François), médecin, intendant des eaux minérales de Luxeuil, sa patrie, a publié un ouvrage estimé sous ce titre : *Les Oracles de Cos*, Paris, 1776 et 1781, in-8°; une seconde édition, Paris, Didot, 1781, in-8°, est augmentée d'une *Introduction à la thérapeutique de Cos*. Ce morceau offre, en 150 pages, l'abrégé d'un ouvrage plus considérable, que l'auteur, par une analyse extrêmement difficile et deux fois répétée, a su réduire de manière qu'il renferme plus de choses que de mots, avantage dont jouissent peu de livres. Aubry est mort à Luxeuil en 1795, avec la réputation d'un médecin très-instruit.

AUBESPINE (Claude de l'), baron de Châteauneuf sur Cher, d'une famille originaire de Bourgogne, fut secrétaire d'état, et employé dans différentes affaires importantes, sous François I, Henri II, François II et Charles IX. Il servit l'état jusqu'au dernier moment de sa vie; car la reine Catherine de Médicis, qui avait en lui une entière confiance, alla le consulter au chevet de son lit le jour de la bataille de Saint-Denis. Il mourut le lendemain, en 1567. C'était le bouleversement des affaires de l'état qui avait causé sa maladie. Il vécut au milieu des orages de la cour.

AUBESPINE (Gabriel de l'), fils de Guillaume, ambassadeur en Angleterre, fut le successeur d'un de ses parens dans l'évêché d'Orléans, en 1604. Il joignit aux études d'un savant laborieux le zèle d'un pasteur vigilant. Il fut employé, comme son père, dans plusieurs affaires intéressantes, et mourut à Grenoble, le 15 août 1630, âgé de 52 ans. On a de lui : I. *De veteribus ecclesiæ ritibus*, in-4°, 1622. Cet ouvrage prouve dans son auteur l'érudition la plus profonde, et la connaissance la plus vaste des antiquités ecclésiastiques. II. Un *Traité de l'ancienne police de l'Église sur l'administration de l'Eucharistie*, très-savant. III. Des *Notes sur les Conciles, sur Tertullien, et sur Optat de Milève.*

AUBESPINE (Charles de l'), marquis de Châteauneuf, frère du précédent, né à Paris en 1580, remplit diverses ambassades avec une distinction qui lui mérita les sceaux en 1630. Il présida, deux ans après au jugement du maréchal de Marillac, et à celui du duc de Montmorency, qui le couvrirent d'infamie. Le cardinal de Richelieu, qui lui avait procuré les sceaux, les lui fit ôter en 1633. On n'a jamais bien su la raison de cette disgrace : les uns prétendent qu'il dansa aux violons pendant une maladie qui mit ce ministre à l'extrémité; les autres disent que l'amour que la duchesse de Chevreuse avait pour Châteauneuf

excitait la jalousie du cardinal, qui n'avait jamais pu s'en faire aimer. Quoi qu'il en soit, le garde des sceaux fut mis en prison l'an 1633. (*Voyez* JARS.) Anne d'Autriche l'en tira deux ans après, au commencement de sa régence. Elle lui rendit les sceaux en 1650; mais dès l'année suivante on fut obligé de les lui reprendre, parce que cet homme impérieux, loin d'avoir de la déférence pour le cardinal Mazarin, ne cessait de le décrier et de cabaler contre lui. Châteauneuf mourut en 1653, âgé de 73 ans, *chargé d'années et d'intrigues*, dit madame de Motteville. C'était un homme d'état, mais d'un orgueil extrême. On a dit de lui, « qu'il avait plutôt les manières d'un grand-visir que d'un ministre de la cour de France. » Outre Gabriel de l'Aubespine, il avait un autre frère dont la postérité subsiste.

AUBESPINE (MAGDELEINE DE L'), fille de Claude de l'Aubespine et tante des précédens, épousa Nicolas de Neufville de Villeroi, secrétaire d'état. Son esprit et sa beauté la rendirent un des ornemens de la cour de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Ronsard la célébra dans un sonnet, où il lui conseille « de substituer les lauriers qu'elle a mérités à l'aubespine qui compose son nom. » Elle mourut à Villeroi en 1606. Bertaud, évêque de Séez, fit son épitaphe. On lui attribue une *Traduction des épîtres d'Ovide, et d'autres ouvrages en vers et en prose.* Sa statue en marbre blanc se voit au Musée des Monumens français. Ce bel ouvrage est attribué à Germain Pilon.

AUBETERRE (DAVID BOUCHARD, vicomte D'), d'une illustre famille de France, naquit à Genève, où son père et sa mère s'étaient retirés, après avoir embrassé la religion réformée. Leurs fonds de terre furent confisqués, et on en fit présent au maréchal de Saint-André. Mais la mère de David d'Aubeterre en obtint la restitution. Son fils, étant revenu en France, fit profession de la religion catholique, et obtint du roi Henri IV le gouvernement du Périgord. En 1598, il fut inquiété dans son gouvernement par Montpezat, un des généraux de la Ligue, qui avait quelques troupes dans le Quercy et dans l'Agénois. D'Aubeterre l'attaqua dans le bourg de Cournil, le battit complètement, et traita généreusement les prisonniers qu'il fit en cette occasion. Peu de temps après, au mois de juillet de la même année, il fut blessé d'un coup de mousquet, en assiégeant une petite place du Périgord, nommée Lisle. Il en mourut le 9ᵉ jour, avec la réputation d'un grand capitaine.

AUBETERRE (FRANÇOIS D'ESPARBÈS DE LUSSAN, vicomte D'), d'une famille connue à la fin du 14ᵉ siècle, et qui subsiste, servit sous Henri IV et sous Louis XIII, et se distingua dans différentes occasions. Il fut pourvu par le premier, l'an 1590, du gouvernement de Blaye, sur la démission de son père; et par le second, l'an 1620, de la dignité de maréchal de France, après avoir remis son gouvernement de Blaye à Brantès, frère du connétable de Luynes. Lussan se déclara pour la reine en 1620, fit le siége de Nérac et de Caumont en 1621, sous le duc de Mayenne, et se retira ensuite à Aubeterre, où il mourut en 1628. — Son père, Jean-Paul d'ESPARBEZ, s'était maintenu dans Blaye malgré le maréchal de Ma-

tignon, qui l'y assiégea pour l'en déposséder. Il avait commencé à servir en Italie sous Montluc, qui parle avec éloge de sa bravoure naissante au siége de Sienne en 1554.

AUBIGNAC (François Hédelin, plus connu sous le nom d'abbé d'), abbé de Meimac, d'abord avocat, ensuite ecclésiastique, naquit à Paris en 1604. Le cardinal de Richelieu lui confia l'éducation du duc de Fronsac, son neveu, et récompensa ses soins par deux abbayes. D'Aubignac se rendit si agréable à son élève, que celui-ci étant mort dans l'âge de tester, lui légua une pension de 4000 livres. Le prince de Condé, héritier du jeune Fronsac, refusa de la payer. D'Aubignac écrivit une savante requête qu'il adressa au prince, en le laissant seul juge de la contestation. Condé après l'avoir lue, ne voulant pas être vaincu en générosité, ordonna que la pension serait continuée. La protection dont Richelieu honorait d'Aubignac, et son propre mérite lui firent jouer un grand rôle dans le monde et dans la république des lettres. Il fut tour à tour grammairien, humaniste, poète, antiquaire, prédicateur et romancier. Dans une de ses dissertations, il entreprit de prouver qu'Homère n'avait jamais existé, et que l'Odyssée et l'Iliade n'étaient qu'une compilation de plusieurs tragédies chantées anciennement sur les théâtres de la Grèce. Il avait beaucoup de feu dans l'imagination, mais encore plus dans le caractère. Hautain, présomptueux, bizarre, il se brouilla avec une partie des gens de lettres. Ses querelles avec Corneille, Ménage, mademoiselle de Scudéri et Richelet, sont celles qui ont le plus éclaté. Il rompit avec le premier, parce qu'il n'avait pas cité sa *Pratique du théâtre* dans l'examen de ses tragédies; avec le second, parce qu'il n'estimait pas assez Térence; avec mademoiselle de Scudéri, parce qu'elle se plaignit que l'abbé, dans son *Royaume de Coquetterie*, n'avait fait que copier ou développer les idées de sa Carte de Tendre; enfin avec Richelet, parce qu'il n'avait pas assez loué son insipide roman de *Macarise*. Cependant, malgré sa causticité, l'abbé d'Aubignac avait un fonds de philosophie que la vie de la cour ne lui fit pas perdre. Il se renferma de bonne heure dans son cabinet. Aussi, dit-il dans sa quatrième *Dissertation* sur le poème dramatique, « que depuis 17 ans il n'avait pas vu seulement la porte du Louvre, et qu'il n'avait jamais voulu demander de pensions au cardinal de Richelieu. Il me suffit, ajoute-t-il, d'un grand don que le roi me fait, et pour lequel je me sens fort obligé à ses bontés. Il me donne la liberté de vivre selon mon plaisir, de philosopher en repos, de jouir de la paix de mon cabinet, comme de celle du royaume, d'étudier les vertus, et d'écrire mes fantaisies pour me divertir.... « Je ne suis pas propre, dit-il dans sa troisième *Dissertation*, à faire de grands voyages; et l'on ne peut me conter de la Chine ou de l'Amérique d'assez grandes merveilles pour me donner envie de les aller voir. Ma mauvaise santé ne me permet pas de prendre aucun emploi laborieux; et ceux que j'avais pris autrefois volontairement dans la chaire et dans le barreau, avec un assez favorable succès, me sont maintenant, en 1663, interdits;

sans retour. La promenade est un divertissement trop proche de la lassitude, et pour moi trop pénible : l'application de la pensée aux ouvrages qui demandent une forte méditation ne manque jamais à me rendre malade. Je n'aime pas le jeu, et quoique je le sache, je n'y trouve aucun charme capable de m'y faire perdre du temps ; il y a trop de violence pour la faiblesse de mon corps, ou trop d'oisiveté pour l'activité de mon esprit...» L'abbé d'Aubignac mourut à Nemours le 25 juillet 1676. On a de lui : I. *Pratique du Théâtre*, Amsterdam, 1717, 2 vol in-8°, et Paris, in-4°, pleine d'érudition. II. *Térence justifié ;* livre semé de recherches sur le théâtre ancien ; il se trouve dans l'édition de sa *Pratique*, faite en Hollande en 1715. III. Une mauvaise *Apologie des spectacles.* IV. *Zénobie*, 1647, in-4°, tragédie en prose, composée suivant les règles prescrites dans sa *Pratique du Théâtre ;* elle fut sifflée. Jamais pièce n'ennuya plus méthodiquement. Cette triste expérience, dit un auteur, dut apprendre à l'abbé d'Aubignac que le génie fait tout, que du moins sans lui les règles ne sont rien. Il dut voir qu'il n'était pas plus initié dans le grand art d'exciter fortement les passions, que ne l'est, dans les secrets de l'architecture, un manœuvre servile et sans talens. Le prince de Condé disait : « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote; mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire à l'abbé d'Aubignac une si méchante tragédie. » Il a encore laissé les tragédies de la *Pucelle d'Orléans*, Paris, 1667, in-12 ; de *Cyminde*, Paris, 1642, in-12, en prose (d'autres l'attribuent à Colletet), et *le Martyre de Sainte-Catherine*, en vers, Paris, 1650, in-4°. Ouvrages plus mauvais, s'il se peut, que sa *Zénobie.* V. *Macarise* ou *la Reine des Isles fortunées*, Paris, 1664, 2 vol. in-8°. VI. *Conseils d'Ariste à Célimène sur le moyen de conserver sa réputation*, Paris, 1665, in-12. VII. *Essais sur l'éloquence*, dont il n'y a qu'un tome d'imprimé. VIII. *Discours au Roi sur l'établissement d'une seconde Académie dans sa ville de Paris*, 1664, in-4°. D'Aubignac demandait la formation de cette académie pour lui et ses amis. IX. *Histoire du temps*, ou *Relation du Royaume de la Coquetterie*, in-12. Quelques-uns lui attribuent encore un *Traité*, curieux et peu commun, *des Satyres, Brutes, Monstres et Démons, etc.*, Paris, 1627, in-8° ; mais il n'est pas sûr qu'il soit de lui. L'auteur de ce livre singulier s'appelait bien Hédelin ; mais on n'a aucune preuve qu'il fût le même que l'abbé d'Aubignac. Ce livre n'est point non plus de Claude Hédelin son père, dont on a des poésies latines et françaises dans un recueil intitulé *Les Muses françaises*, et séparément, les *Héroïdes d'Ovide.*

AUBIGNÉ (THÉODORE-AGRIPPA D'), né le 8 février 1550 à Saint-Maury, près de Pons, dans la Saintonge, d'une famille noble et ancienne, perdit sa mère en recevant le jour ; il fit des progrès si rapides sous les habiles maîtres qu'on lui donna, qu'à huit ans il traduisit le *Criton* de Platon. Son père, qu'il perdit à l'âge de 13 ans, ne lui ayant laissé que son nom et des dettes, le jeune orphelin crut que l'épée lui serait plus utile que la

plume. Il s'attacha à Henri, roi de Navarre, qui le combla de graces, le fit gentilhomme de sa chambre, maréchal de camp, gouverneur de l'île et du château de Maillezais, vice-amiral de Guienne et de Bretagne. D'Aubigné perdit sa faveur par le refus qu'il fit de servir les passions de son maître, et surtout par l'inflexibilité de son caractère, que les rois n'aiment pas, et que les particuliers souffrent avec peine. On sait que l'ingratitude n'était pas le vice de Henri IV; mais ce prince, obligé de se concilier par ses bienfaits les seigneurs catholiques, se voyait souvent forcé de priver ses plus anciens serviteurs des récompenses qu'ils méritaient. D'Aubigné, mécontent du roi, quitta la cour; Henri lui écrivit quatre lettres consécutives pour l'y rappeler. D'Aubigné fut inexorable; mais ayant appris que, sur la fausse nouvelle qu'il avait été fait prisonnier au siége de Limoges, le roi avait pris plusieurs bagues à la reine pour payer sa rançon, il fut touché de cette preuve d'attachement, et revint à la cour; il y faisait souvent des plaintes du monarque. Couchant dans la garderobe du roi, il dit un soir à La Force qui dormait à côté de lui: « La Force, notre maître est le plus ingrat mortel qu'il y ait sur la terre! » — La Force, qui sommeillait à moitié, lui demanda ce qu'il disait. — « Sourd que tu es, cria le roi que l'on croyait bien endormi, il te dit que je suis le plus ingrat des hommes. » — « Dormez, sire, lui répondit d'Aubigné, nous en avons encore bien d'autres à dire. Le lendemain, dit d'Aubigné dans son histoire, le roi ne me fit pas plus mauvais visage; mais aussi il ne me donna pas un sou de plus. » — Ségur, chef du conseil de Henri IV, rapporta à ce prince plusieurs propos libres de d'Aubigné; il fut question de l'exiler. Cependant d'Aubigné eut la confiance de se présenter devant Henri IV, et de lui dire: « Mon maître, je suis venu pour savoir quel est mon crime; et si vous voulez payer mes services en bon prince, ou en vrai tyran. » — « Vous savez bien, lui répondit le roi, que je vous aime; mais Ségur est irrité contre vous: réconciliez-vous avec lui. » D'Aubigné l'alla trouver, et l'effraya si fort par ses reproches menaçans, que Ségur courut dire au roi: « Sire, d'Aubigné est plus homme de bien que vous et moi. » — Henri lui pardonnait tout, parce qu'il était sûr de sa fidélité. Quoiqu'il eût refusé de le suivre au siége de Paris, ce prince mit sous sa garde le cardinal de Bourbon, reconnu roi de France par la ligue. En vain Duplessis Mornai allégua les sujets de plaintes que d'Aubigné avoit contre la cour. « La parole d'Aubigné mécontent, répliqua le roi, vaut la reconnaissance d'un autre. » Cependant d'Aubigné finit par éprouver que l'extrême franchise déplaît aux meilleurs rois. Sous le règne de Louis XIII, son parti ne voyant point de sûreté pour sa personne, il quitta, en 1620, la France, se réfugia à Genève, où il mourut le 9 avril 1630, à l'âge de 80 ans. Il avait épousé, le 6 juin 1583, Suzanne de Lezay, de laquelle il eut plusieurs enfans, dont l'un, Constant d'Aubigné, fut le père de madame de Maintenon. Cette république l'avait comblé d'honneurs et de distinctions. Il y avait épousé une veuve d'une famille distinguée, et qui consentit à unir son sort au sien,

quoique, pour éprouver ses sentimens, d'Aubigné lui eût fait accroire qu'il n'avait plus aucune ressource en France, et qu'il y était condamné à mort. La générosité de ses sentimens égalait son courage. (*Voyez* de lui un trait de dévouement comparable à celui de Régulus, dans les Essais Hist. sur Paris de Saint-Foix, t. 5 de ses œuvres, p. m. 407, art. Saintonge, Leucate, etc.) Henri IV lui reprochait son amitié pour La Trémouille, exilé et disgracié. « Sire, lui répondit d'Aubigné, La Trémouille est assez malheureux d'avoir perdu la faveur de son maître; pourrais-je lui refuser mon amitié, dans le temps qu'il en a le plus besoin? » Le principal ouvrage de d'Aubigné est son *Histoire universelle depuis* 1550 *jusqu'en* 1601, avec une *Histoire abrégée de la mort de Henri IV*, en 3 vol. in-fol., imprimée à Saint-Jean-d'Angely, quoique le titre porte à Maillé, 1616-18-20, et réimprimée en 1626, avec des augmentations et des corrections. La première édition faite à Maillé, étant très-satirique, est la plus recherchée, quoique moins ample que la seconde. La préface de cette histoire est digne de Tacite, si ce n'est quant au style, souvent trop ampoulé, du moins quant aux pensées pleines de noblesse et de hardiesse. A peine le premier volume était-il répandu, que le parlement de Paris le fit brûler le 4 janvier 1620, comme une production où les rois, les reines, les princes et les princesses étaient non-seulement peu ménagés, mais quelquefois outragés. Henri III y joue un rôle qui inspire le mépris et l'horreur. On y conte, sur son caractère et sur ses mœurs, mille particularités curieuses. Les détails militaires y sont bien traités; l'auteur parle en soldat et en capitaine. Son style est celui de son siècle: quelquefois ampoulé, il est néanmoins clair, précis, énergique. L'attachement qu'il montre invinciblement pour sa religion et sa patrie, son caractère ardent, ont pu l'emporter quelquefois hors des limites de la vérité; aussi on doit lire son histoire avec quelque précaution. La première partie, sur les guerres du prince de Condé et de Coligny, ainsi que la seconde, qui commence peu avant la Saint-Barthélemi jusqu'aux premiers exploits de la Ligue, sont un peu abrégées; mais la troisième, jusqu'à la paix de Henri-le-Grand, est plus ample et plus correcte. On a encore de lui: I. Les *Tragiques*, 1616, in-4° et in-8°. II. *Petites œuvres mêlées* (Poésies), Genève, 1630, in-8°. III. La *Confession de Sancy*, satire amère de ce seigneur, auquel il donne le rôle de Mercure de Henri IV. Il y a du sel et de l'esprit dans cette pièce, qui se trouve à la suite du *Journal de Henri III*, par l'Étoile; les allusions en sont fines, et la plaisanterie assez délicate. Les *Aventures du baron de Fœneste* parurent pour la première fois, en 1617, à Maillé, puis avec la 3e partie, en 1630, au Désert. Il en parut successivement une 4e et 5e édition en 1729 et en 1731, à Amsterdam, augmentée de l'*Histoire secrète de d'Aubigné, écrite par lui-même*. Le *baron de Fœneste* est une satire ingénieuse, quelquefois obscène, semée de contes de la vieille cour, un peu libres, et de traits sanglans, dirigés contre un gascon fanfaron, qui veut paraître

ce qu'il n'est pas, brave, riche et puissant à la cour.

AUBIGNÉ DE LA FOSSE (NATHAN D'), en latin, Albinæus, autre fils de Théod. Agr., professa la médecine à Genève, où il obtint la bourgeoisie en 1627. On a de lui : *Bibliotheca chemica*, Genève, 1654 et 1673, in-8°; *Carmen aureum et ænigma.* C'est un poème sur des matières chimiques; on le trouve dans la *Bibliothèque de Manget.* Ce dernier lui attribue mal à propos deux autres ouvrages : *Novum lumen chemicum*, qui est de Michel Sendivogius, Polonais; et *Arcanum philosophiæ hermeticæ*, qui est de d'Espagnet.

AUBIGNÉ (TITE D'), fils et non pas frère de Nathan, né à Genève en 1634, créé docteur en médecine en 1660, fut ingénieur ordinaire au service des États-Gén. des Prov. Unies. Il a publié *la Défense droite, qui est la fortification défensive, établie sur les principes fixes et nouveaux* de M. Cœhurn, in-8°, Breda, 1705.

AUBIGNÉ MAINTENON. *V.* MAINTENON.

AUBIN. *Voyez* SAINT-AUBIN.

AUBIN (SAINT), Breton d'origine, élu évêque d'Angers par le choix unanime du clergé et du peuple, assista, en 538, au concile d'Orléans, où il fit renouveler le canon du concile d'Épone qui défendait les mariages entre proches parens. Il mourut le 1er mars 549, à 81 ans. Le roi Childebert fonda, dans la ville d'Angers, l'abbaye de Saint-Aubin, où l'on transporta les restes de ce saint évêque.

AUBIN (N.), fille d'un officier français réfugié à Londres, naquit dans cette ville, et chercha dans ses écrits une ressource contre l'indigence. Après avoir publié quelques *Romans* qui n'eurent pas un grand succès, elle composa des *Sermons.* N'ayant trouvé personne à qui les vendre, elle s'avisa de les prêcher elle-même, et d'attacher une rétribution au plaisir de l'entendre. Cette nouveauté lui attira un grand nombre d'auditeurs qui lui fournirent une somme assez considérable pour lui assurer un peu d'aisance et des jours heureux. Madame Aubin mourut à Londres vers le milieu du 18e siècle.

AUBIN (SAINT). *Voy.* GUEDIER.

AUBLET (JEAN-BAPTISTE-CHRISTOPHE FUSÉE), botaniste, né à Salon le 4 novembre 1720, mort à Paris le 6 mai 1778. On a de lui une *Histoire des plantes de la Guiane française*, 1775, 4 vol. in-4°. Banko, fameux Anglais, acheta 60 louis l'herbier d'Aublet, qui renfermait des plantes de Cayenne et de l'Ile-de-France, qu'un n'avait point encore décrites. C'était lui qui faisait la meilleure essence de rose. Son nom a été donné à quelques plantes par plusieurs naturalistes.

AUBRÉE, général français, servait comme chef de brigade, en Hollande, du temps de la république. Il déploya une rare valeur, au combat de Berghen, livré le 20 septembre 1799, et où les Anglais et les Russes coalisés furent battus complètement. Pour récompenser son intrépidité et ses talens, le général en chef Brune, le nomma général de brigade sur le champ de bataille. Peu après, Aubrée se signala encore au combat de Kastricum. Il est mort au champ d'honneur.

AUBONNE (le baron D'). *Voy.* MAYERNE.

AUBREY (JEAN), Albericus, né en Angleterre l'an 1626, fut un

des premiers membres de la société royale de Londres, perdit tout le bien que lui avait laissé son père, par des procès qu'on lui intenta. Il fit naufrage en 1660, en revenant d'Irlande, et manqua de périr. Il se maria l'année d'après; mais sa femme lui fit peu d'honneur, et lui procura si peu de plaisir, qu'il aurait voulu cacher ses liens à tout le monde. Sur la fin de ses jours, il fut heureux de trouver un asile chez une dame, qui eut la générosité de le lui offrir. Il mourut à Oxford l'an 1700. On a de lui : I. *La Vie de Hobbes*, en anglais, et publiée ensuite en latin par le médecin Richard Blackburn, 1682, in-4°. II. Une *Histoire naturelle de la province de Surrey*, en anglais, sous le titre de *Promenade de la province de Surrey ;* ouvrage plein de recherches. III. *Mélanges sur divers sujets*, 1721, in-8°, dans lesquels il traite de la fatalité des jours et des lieux, des présages, des songes, etc. Il s'y montre fort superstitieux. IV. *Idée d'éducation universelle.* V. *Des Lettres sur la physique et autres sujets intéressans*, publiées dans divers recueils.

AUBRIET (Claude), célèbre peintre de fleurs, de plantes, de papillons, d'oiseaux et de poissons, soit à la gouache, soit en miniature, né à Châlons-sur-Marne en 1651, et mort à Paris en 1743. Il fut d'abord attaché au jardin du Roi en qualité de dessinateur; ses talens engagèrent le fameux Tournefort à l'emmener avec lui dans le Levant pour l'aider dans la recherche et le choix des plantes, dans le voyage qu'il fit en 1700. A son retour, Aubriet fut nommé pour remplacer Jean Joubert, en qualité de peintre du Roi, au jardin royal des plantes; il y continua le beau recueil qu'avait commencé à Blois le fameux Nicolas Robert, par ordre de Gaston d'Orléans. Ce qui a le plus distingué Aubriet, c'est un volume de poissons de mer que Louis XIV avait en nature à sa ménagerie, et dont les peintures sont d'une exécution admirable. C'est d'après ses dessins qu'ont été gravées les planches du *Botanicon parisiense* de Vaillant, impr., à Leyde, 1727, in-fol. Le cabinet des dessins et estampes de la bibliothèque du Roi possède 5 vol. in-fol. de ce maître : I. Un superbe *Recueil de coquilles et poissons*, grand in-fol. oblong. II. *Deux suites de papillons, oiseaux et poissons.* La collection des peintures d'histoire naturelle, commencée par les ordres de Gaston d'Orléans, peinte par Nicolas Robert de Blois, Jean Joubert, et Claude Aubriet, forme 66 vol. in-fol. Louis XIV en fit l'acquisition, ordonna sa continuation, et depuis elle fut déposée au cabinet du jardin du Roi. On l'augmente tous les ans de douze dessins. On ignore ce que sont devenus les 4 vol. de peintures par Aubriet, qui faisaient partie de la riche et précieuse collection du duc de La Vallière. M. Peignot cite, dans ses Curiosités bibliographiques de 1804, cinq recueils de différens objets d'histoire naturelle, peints à la gouache par Claude Aubriet, de format in-fol. Il ont été portés isolément à des prix considérables dans des ventes publiques. M[lle] Basseporte, qui remplaça Aubriet son maître, lui fut fort inférieure.

AUBRIOT (Hugues), intendant des finances et prevôt de Paris sous Charles V, était natif de Dijon, et frère de Jean Aubriot, évêque

de Châlons-sur-Saône. Il décora Paris de plusieurs édifices. Il fit bâtir la Bastille en 1369, pour servir de forteresse contre les Anglais, le pont Saint-Michel, le pont au Change, le Petit-Châtelet, pour réprimer les excès des étudians de l'université, les murs de la porte Saint-Antoine, etc. Aubriot fut la victime de son zèle pour l'ordre public. Ayant fait arrêter des écoliers insolens, l'université, dont les priviléges étaient alors excessifs, se déchaîna contre lui, et, avec l'appui du duc de Berri, lui fit faire son procès sous prétexte d'hérésie, et le fit renfermer à la Bastille, et quelques mois après à la prison de l'évêque de Paris, qu'on appelait les *Oubliettes*. Des séditieux, nommés maillotains, l'en tirèrent en 1381, pour le mettre à leur tête; mais Aubriot les quitta dès le soir même. Il mourut l'an 1382, en Bourgogne où il s'était retiré.

AUBRY, médecin. *V.* Aubery.

AUBRY (Jacques-Charles), digne émule de Cochin et de Normant, reçu avocat au parlement de Paris, sa patrie, en 1707, y plaida avec le plus grand succès. Son principal talent était l'art de manier l'ironie. On a de lui un grand nombre de *Consultations* et de *Mémoires* imprimés, mais épars dans différentes bibliothèques. Ceux qui ont fait le plus de bruit sont: I. Les deux *Consultations pour Soanen, évêque de Sénez*, la première souscrite de vingt avocats, et la seconde de cinquante. II. Deux *Mémoires pour les ducs et pairs, contre le comte d'Agénois, depuis d'Aiguillon*, etc. Sa modestie et son désintéressement dans l'exercice de sa profession donnèrent un nouveau lustre à ses talens. Il mourut en 1739, âgé de 51 ans. Il laissa deux fils et une fille; son fils aîné qui embrassa la même profession, hérita de ses talens.

AUBRY (Jean d'), auteur d'un ouvrage singulier, dont voici le titre: *Le Firmament de la vérité contenant cent démonstrations qui prouvent que les prêtres, diacres, etc., doivent être damnés, s'ils ne vont prêcher l'Évangile aux Turcs, Arabes, Maures, etc.*, 1642, in-4°.

AUBRY (Jean-Baptiste), né à Deyviller, près d'Épinal, en 1736, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, devint prieur de la maison de Commercy, où il resta après la suppression des ordres monastiques. C'est dans cette ville qu'il est mort à la fin de 1809, emportant les regrets de tous ceux qui l'ont connu. Né d'un caractère doux et affable, il se fit aimer dans le cloître comme dans le monde, et y mérita l'estime générale. Le trait suivant prouve combien il fut humble et modeste. Ayant sollicité près du garde des sceaux, sans l'agrément de ses supérieurs, la permission de publier *ses Questions philosophiques*, permission qu'il obtint avec les éloges du censeur royal Riballier, il fut condamné à dîner à genoux, au réfectoire avec du pain et de l'eau, et ce religieux eut le courage d'accomplir cette pénitence. D. Aubry, quoique d'une faible constitution, se livra de bonne heure au travail, avec beaucoup d'assiduité. Il venait de recevoir la prêtrise à l'époque de la mort de D. Ceillier, lorsqu'il fut chargé de continuer *l'Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, que le prélat de Flavigny n'avait pu achever. D. Aubry s'acquitta de sa commission

avec zèle, et bientôt il présenta la matière d'un volume qui fut soumise à l'examen de plusieurs savans de la congrégation de Saint-Maur. Ces juges éclairés en rendirent le compte le plus avantageux; cependant ce volume ne fut point imprimé, pour des raisons d'économie, dit-on, mais bien plutôt à cause de l'esprit d'insouciance et de relâchement dans lequel tomba peu à peu cet ordre antique, si justement célèbre dans la république des lettres. D. Aubry se livra à un autre genre d'études, et quelques années après il fit paraître *l'Ami philosophe*, imprimé à Nanci en 1775; production qui fut très-bien accueillie du public, et qui valut à son auteur une lettre flatteuse de la part du prince Charles de Lorraine, à qui l'ouvrage était dédié. D'Alembert ayant lu ce traité de l'amitié écrivit à son auteur: « L'ami philosophe est digne d'estime par son objet et par la manière dont cet objet est traité. C'est le livre d'un philosophe vertueux et citoyen. » Le même auteur publia ensuite ses *Questions philosophiques sur la religion naturelle*, dont Bergier a parlé aussi avantageusement que le censeur Riballier. Il fit imprimer successivement plusieurs autres brochures, écrites d'un style pur et naturel, quoiqu'il descende souvent dans le labyrinthe obscur de la métaphysique. Quelques manuscrits laissés à un de ses amis prouvent qu'il consacra sa vie entière à défendre par ses écrits la religion chrétienne. Les autres ouvrages publiés par ce bénédictin sont: I. *Théorie de l'ame des bêtes et de celle qu'on attribue à la matière organisée*, 1780 et 1790. II. *Leçons métaphysiques sur l'existence et la nature de Dieu*, 1790. III. *Questions aux philosophes du jour*, 1791. IV. *L'anti-Condillac, ou harangues aux idéologues modernes*, 1801. V. *La nouvelle théorie des êtres*, 1804. VI. *Aubade, ou lettres apologétiques, etc.*

AUBRY (Jean-Baptiste), maître paveur à Paris, où il mourut le 20 mai 1692, donna au théâtre français deux tragédies, *Démétrius* et *Agathocle*, qui n'ont pas été imprimées.

AUBRY (N.), peintre, né à Versailles en 1745, copia, dès sa jeunesse, beaucoup de portraits à la surintendance, se perfectionna dans ce genre, fut reçu en 1774 à l'Académie de peinture, et se plut à représenter des groupes de famille, et des scènes morales et douces. Son tableau du *Mariage interrompu*, exposé en 1777, celui des *Adieux de Coriolan, à sa femme*, lui ont fait beaucoup d'honneur. Il est mort à Berne, en 1781, à 36 ans.

AUBRY (Jean), prêtre, né à Montpellier, docteur en droit, abbé de Notre-Dame-de-l'Assomption, fit une étude particulière de la chimie. Décoré du titre de médecin ordinaire du Roi, il exerça son talent à Paris en 1658, 1659 et 1660. Il avait voyagé dans l'Orient pour convertir les infidèles. Peu content des succès qu'il y avait eus, il revint en France. En 1664, il publia l'*Admirable quintescence* de Raimond Lulle, dont la propriété était de rafraîchir les échauffés et d'échauffer les trop rafraîchis, de même que le soleil qui dessèche la terre fond la cire. Gui-Patin, témoin de l'enthousiasme qu'il avait inspiré aux imbécilles, en parle comme d'un misérable charlatan,

merus et ignarus nebulo, qui avait été ci-devant compagnon chirurgien, puis moine, et qui enfin s'étant défroqué, est demeuré prêtre séculier, fort débauché. Il eut cependant beaucoup de vogue. Il mourut vers 1667, laissant plusieurs ouvrages qui se sentent de l'esprit rabbinique du Talmud. Peu de temps avant sa mort, il publia une brochure de huit pages in-4°, qui commence par ces mots: « AU PUBLIC. A l'honneur et gloire de Dieu, à l'exaltation de la Sainte Vierge et de toute la Cour céleste, je commencerai la trompette de l'Évangile, etc. » Les livres suivans ne sont pas moins singuliers par leur titre emphatique : I. *La Merveille du monde*, ou *la médecine véritable ressuscitée*, Paris, 1665, in-4°. II. *Le triomphe de l'Arche, et la merveille du monde* ou *l'universelle et véritable médecine*, ibid., 1656, in-4°. Ces deux ouvrages réunis ont paru sous ce titre : *La Médecine universelle et véritable pour toutes sortes de maladies les plus désespérées*, in-4°. III. *Abrégé des secrets de Raimond Lulle*, in-4°, etc. « On voit par ces différens ouvrages, dit Nicéron, que c'était un visionnaire rusé qui cherchait à en imposer aux simples par des apparences de piété. »

AUBRY (N.), curé de Véel, fut envoyé aux États-Généraux en 1789, par le clergé du bailliage de Bar-le-Duc, et s'y prononça en faveur des innovations; son zèle pour les opinions dominantes, lui fit obtenir le siége constitutionnel du département de la Meuse. Il fut l'un des signataires de la constitution présentée le 13 septembre au roi Louis XVI. Lors de la persécution universelle du clergé, il quitta le froc, et se lança dans la carrière administrative où il demeura jusqu'à l'époque du concordat. Rendu alors à ses anciennes fonctions, il obtint la cure de Commerci. Il est mort en 1813.

AUBRY (FRANÇOIS), né à Paris, était capitaine d'artillerie au commencement de la révolution. En 1792, le département du Gard le nomma député à la Convention nationale. Il y vota la mort de Louis XVI, avec sursis jusqu'à l'acceptation de la constitution par le peuple. Le 31 mai 1793, il se montra opposé au parti de la Montagne et fut un des soixante-treize députés mis en état d'arrestation. L'année suivante, il fit partie du comité de salut public, et fit décréter la peine de mort contre quiconque ferait battre la générale sans autorisation. Chargé de la direction de la force armée et de la sûreté de la capitale, il fit marcher les sections de Paris, contre les faubourgs insurgés, et fit licencier la gendarmerie. Le 1er août, la faction jacobine l'accusa d'avoir rempli l'armée d'aristocrates, au détriment d'une grande quantité d'officiers patriotes; et dès-lors il devint suspect aux chauds partisans de la république. Ce qui acheva de le perdre dans leur esprit, ce fut la destitution de Bonaparte. Plusieurs de ses collègues tentèrent en vain de le faire changer d'avis sur le compte de ce général. Un jour, un homme long-temps malheureux sous le régime de la terreur, et connu par sa haine pour l'anarchie, le sollicitait vivement en faveur de Bonaparte: « Est-ce bien vous, lui dit Aubry, qui intercédez pour un tel homme; vous qui vous êtes si énergiquement prononcé contre les terroristes dont il est le complice,

et dont il serait bientôt l'appui si on lui rendait quelqu'influence? Bonaparte, qui était resté dans une pièce voisine, frémit de fureur en entendant ces paroles, dont il conserva un souvenir implacable. Dès ce moment toutes les démarches d'Aubry parurent n'avoir d'autre but que le rétablissement de la dynastie des Bourbons. La haine de ses adversaires ne fut pas un obstacle assez puissant pour l'empêcher d'entrer au conseil des Cinq-Cents. Le 25 août 1796, il proposa à cette assemblée, l'adoption du projet d'amnistie, présenté par Camus; il insista sur l'oubli du passé à l'égard de tous les partis, et profita habilement de cette occasion pour faire rapporter la loi qui excluait des emplois publics les parens d'émigrés et les nobles. Enfin, il présenta le projet d'un code pénal militaire qui fut adopté, et dont toutes les dispositions ont été maintenues dans la suite. Lors des événemens du 4 septembre 1797, Aubry entraîné dans la chute de son parti (les clichiens), fut condamné à la déportation, embarqué à Rochefort et conduit à Cayenne, d'où il s'échappa le 4 juin de l'année suivante, avec Pichegru et plusieurs autres compagnons d'infortune, se rendit à Démérary, de là aux États-Unis, et enfin, en Angleterre, où il termina sa carrière. Quand Bonaparte, parvenu au pouvoir suprême, rappela en France, tous les déportés, Aubry fut seul excepté de cette faveur, et malgré les instantes prières que firent ses amis pour obtenir sa grace, le premier consul fut inflexible, et n'oublia jamais l'injure faite au général.

AUBUSSON (PIERRE D'), grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, naquit dans la Marche, en 1423, d'une famille très-distinguée. Son courage se développa de fort bonne heure. Les Turcs dévastaient alors la Hongrie. D'Aubusson suivit Albert, duc d'Autriche, gendre et général de Sigismond, et, dans une bataille gagnée sur les infidèles, rallia l'infanterie chrétienne qui pliait; il la ranima tellement, qu'elle tua dix-huit mille ennemis, et mit en fuite le reste. Le jeune guerrier revint dans sa patrie, et se fit aimer du dauphin, depuis Louis XI, fils de Charles VII. Il l'accompagna au siége de Montereau-faut-Yonne, dont ce prince avait la direction, et y donna les mêmes preuves de valeur qu'en Hongrie. Le dauphin s'étant ensuite révolté contre son père, d'Aubusson eut assez de pouvoir sur son esprit pour le porter à mettre bas les armes. Charles VII, qui eut occasion de le connaître, dit de lui « qu'il était rare de voir ensemble tant de feu et tant de sagesse. » Le récit des beaux exploits de Huniade et des barbaries exercées par les Turcs, enflamma son imagination. Il alla se faire recevoir chevalier à Rhodes. En 1457, le grand-maître de Milly envoya d'Aubusson, déjà commandeur, pour implorer le secours du roi de France contre l'ennemi du nom chrétien. Il s'acquitta de cette ambassade avec succès, et en rapporta 16,000 écus d'or. A son retour, il fut élu premier bailli, et ensuite grand-prieur d'Auvergne, dignité qu'il quitta en 1476, après la mort de J. B. des Ursins, pour gouverner la religion en qualité de grand-maître. D'Aubusson, à la tête de son ordre s'occupa à le faire respecter au dehors, et à régler les affaires

du dedans. Il fit fermer le port de Rhodes, d'une grosse chaîne, bâtit des tours et des forts, et prépara tout ce qu'il fallait pour repousser les efforts de Mahomet II, qui menaçait Rhodes depuis longtemps. Sa flotte, forte de 160 voiles, et de cent mille hommes, parut devant l'île en 1480; mais la vigoureuse résistance des Rhodiens, et surtout la valeur éclairée du grand-maître, qui y reçut cinq blessures considérables, obligèrent les Turcs deux mois après de lever le siège, laissant 9,000 morts, et emmenant 1,500 blessés. (*Voyez* DÉMÉTRIUS.) Mahomet II mourut l'année suivante. Bajazet, son fils aîné, et Zizime, son cadet, se disputèrent l'empire: le dernier, forcé de céder, demanda un asile à Rhodes. D'Aubusson le lui accorda en 1482, et ordonna qu'on le traitât en fils d'empereur et en roi. Au bout de trois mois, il fit passer ce prince en France, pour le soustraire aux embûches de son frère; et il le faisait garder à vue par des chevaliers dans la commanderie de Bourganeuf, dans la Marche. Plusieurs Souverains le demandèrent pour le mettre à la tête de leurs armées contre Bajazet: d'Aubusson le remit par préférence entre les mains des agens d'Innocent VIII. En reconnaissance, ce pape, qui avait donné au grand-maître les noms de *Bouclier de l'Église* et de *Libérateur de la chrétienté*, l'honora de la pourpre en 1489, et renonça au droit de pourvoir aux bénéfices de l'ordre. Bajazet ne put s'empêcher de l'estimer et de le respecter. Il lui fit témoigner qu'il ne troublerait jamais la paix, et lui donna pour gage de son amitié la main de Saint Jean qui avait baptisé Jésus-Christ. D'Aubusson, n'ayant pu obtenir une croisade, tomba dans une mélancolie qui l'emporta le 13 juillet 1503. L'ordre n'a point eu de chef plus accompli. Le chapitre général de Rhodes ordonna que la religion lui élèverait, des deniers publics, un magnifique mausolée en bronze, avec une épitaphe pour consacrer ses exploits. La branche d'Aubusson, dont était le grand-maître, finit en 1507. Le père Bouhours publia sa Vie en 1677, in-4° et in-12, réimprimée en 1680, avec des notes. Au tome 2, page 158, on trouve, dans le recueil *De Scriptoribus Germaniæ*, une pièce de Pierre d'Aubusson, sous ce titre: *De servatâ urbe præsidioque suo, et insigni contra Turcas victoriâ, ad Frider. III imper. Relatio.* Francfort, 1602, in-fol.

AUBUSSON (FRANÇOIS D'), duc de la Feuillade. *V.* LA FEUILLADE.

AUBUSSON (JEAN D'), ancien troubadour du 13° siècle, de qui on ne connaît qu'une pièce assez curieuse; c'est un *Dialogue entre lui et Nicolet*, dans lequel il prie ce dernier de lui expliquer un songe, qui n'est qu'une allégorie sur l'expédition de l'empereur Frédéric II contre les Lombards, en 1236. Cette pièce se trouve dans *l'Histoire des Troubadours* de Millot.

AUBUSSON BERRUYER (JEAN D'), dit de *La Maison-Neuve*. La Croix du Maine et du Verdier, qui ont fait mention de cet auteur, ne nous apprennent rien touchant l'époque de son existence, sa patrie ou sa profession. Les ouvrages en vers qu'ils citent de lui, sont: I. *Discours sur le magnifique accueil fait par les Vénitiens à M. le cardinal de Lorraine*, Paris, 1556. II.

L'Adieu des neuf muses aux rois, princes et princesses de France, à leur département du festin impérial de François de Valois, roi-dauphin, et de Marie Estuart, royne d'Écosse, Paris, 1558. III. *Le Colloque social de paix, justice, miséricorde et vérité, pour l'heureux accord entre les rois de France et d'Espagne*, in-8°, Paris, 1559. Cet ouvrage est en vers. IV. *Huitaines poétiques de l'onction des rois élus de Dieu, etc.*, Paris, 1561. Bernard La Monnoie attribue en outre à cet auteur une *Déploration sur le trépas de noble et vénérable personne, M. maître François Le Picart, docteur en théologie, etc.*, imprimée pour la première fois à Paris en 1550, et depuis, dans le livre intitulé le *Parfait ecclésiastique*, par le P. Hilarion de Coste. Il se fonde sur ce qu'on trouve au bas de cette pièce les mots latins *Dena suasu boni* qui renferment par anagramme le nom de Jean d'Aubusson.

AUCOUR (JEAN BARBIER D'). *Voyez* BARBIER.

AUDÉ. *Voyez* DAUDÉ.

AUDEBERT (JEAN-BAPTISTE), né à Rochefort en 1759, de parens très-pauvres, ne reçut d'eux que de très-faibles notions de dessin; mais son extrême intelligence et son application suppléèrent à l'instruction de sa jeunesse. Il trouva des moyens de subsistance, et sut même se faire un nom dans un art acquis par sa seule pénétration. Son génie était dirigé vers l'étude des animaux: comme il était convaincu que le dessin est la meilleure manière de graver dans l'esprit et la mémoire les descriptions les plus exactes, il entreprit l'*Histoire naturelle des singes, des makis, et des galeopithèques*, 1 vol. grand in-fol. fig. imprimé en couleur, Paris, 1800, 62 planches. Il joignit à leur description la figure de chaque animal, qu'il sut graver et enluminer d'une manière tout-à-fait neuve. Il composa et publia l'*Histoire des colibris, des oiseaux-mouche, des Jacamars et des promerops*, 1 vol. grand, in-fol., Paris, 1802, ouvrage parfait dans son genre. On concevra difficilement le procédé par lequel il a pu donner au plumage des oiseaux l'éclat et le chatoyant de la nature. Ses couleurs, l'attitude, tout est d'une vérité frappante. En voyant ce qu'il a laissé, combien on doit regretter deux grands ouvrages qu'il méditait: l'un *sur les oiseaux de proie*, l'autre *sur les animaux carnassiers*. Il commençait l'*Histoire des grimpereaux et celle des oiseaux de paradis*, 1 vol., lorsqu'il mourut. Ces deux ouvrages ont été terminés par les soins de M. Desray, qui possédait les manuscrits de l'auteur. Le texte a été rédigé par M. Vieillot, naturaliste, ami d'Audebert. Ils ont paru sous ce titre collectif: *Oiseaux dorés, ou à reflets métalliques*, 2 vol., Paris, 1802. Il reste après lui une fort belle collection de *quadrupèdes et d'oiseaux*, parmi lesquels il se trouve des espèces très-rares, et quelques-uns d'uniques. Ils sont tous montés de sa main. A cette collection il faut en ajouter une autre *de fort beaux insectes, tant étrangers que du pays*. Audebert avait inventé *une machine contre les incendies*. Il cultivait aussi la littérature, et même il a composé des comédies.

AUDEBERT (GERMAIN), né à

Orléans, disciple d'Alciat, parcourut l'Italie et fit en vers l'*Éloge de Rome, de Naples et de Venise*. La république de Venise le fit, en reconnaissance, chevalier de Saint-Marc, et lui envoya la chaîne d'or de l'ordre, jointe à la médaille du doge. Henri III l'anoblit, avec permission de porter des fleurs de lis en chef dans ses armoiries. Il mourut en 1598, âgé de plus de 80 ans, honoré de l'estime générale. C'est lui que concerne la trop fameuse pièce de Théodore de Bèze, intitulée *De suâ in Candidum et Audebertum benevolentiâ;* et c'est une raison de plus pour en écarter toutes les interprétations de la malveillance. Ses trois *Poëmes* latins insérés au premier volume *de Delectu poëtarum Gallorum*, ont aussi été réimprimés à Hanau, en 1603, in-8°.—Il a laissé un fils nommé Nicolas AUDEBERT, conseiller au parlement de Rennes, homme de beaucoup de mérite, et qui suivit son père au tombeau au bout de cinq jours.

AUDEBRAND (ÉTIENNE), prieur du monastère de Turet en Auvergne, y reçut avec hospitalité Pierre Rogier, moine de la Chaise-Dieu, qui, revenant de faire ses études à Paris, fut dépouillé par des voleurs dans une forêt voisine. Rogier, touché des soins que le prieur lui avait rendus, lui demanda quand il pourrait lui témoigner sa reconnaissance : « Quand vous serez pape, lui répondit Audebrand. » Cette réponse fit sa fortune. Rogier devenu pape, sous le nom de Clément VI, ne l'oublia pas. Il appela Audebrand près de lui, le fit trésorier, puis camerlingue de l'Église romaine, évêque de Saint-Pons, et enfin archev. de Toulouse en 1331.

AUDÉE, chef des Audiens, secte religieuse, était né en Mésopotamie vers le milieu du 4me siècle. Un zèle ardent l'entraîna dans l'hérésie. Il commença par déclamer contre quelques membres de l'Église, qui, dit-on, excitaient sa jalousie. Il enseignait à ses disciples « qu'on devait célébrer la Pâque comme les Hébreux; que Dieu avait une figure humaine; que sa ressemblance avec l'homme, consistait justement dans la matière, et qu'il fallait donner l'absolution sans attendre de grandes preuves de pénitence. » Il affectait des mœurs assez austères, comme tous les chefs de sectes; il avait en horreur toute espèce d'indulgence pour les opinions, qu'il qualifiait du nom odieux de *respect humain*. Il trouva beaucoup de partisans parmi les esprits faibles et les caractères inquiets, et fut enfin exilé en Scythie où il travailla à la conversion des infidèles, loin de ses prosélytes. Il passa chez les Goths, et s'y forma un autre parti. Ses disciples s'établirent dans les monastères où le célibat et la retraite étaient adoptés. Après sa mort, ils furent gouvernés par des évêques qu'ils s'étaient choisis; mais la mort diminuant peu à peu leur nombre, ils s'éteignirent enfin en 377. Alors le reste des sectaires se retira dans les déserts, pratiquant beaucoup d'œuvres de pénitence, mais toujours séparés des catholiques.

AUDEFROI, surnommé le *Bâtard*, poète chansonnier du 13me siècle, semble être l'inventeur de ce genre de pièces que nous nommons *romances*, et qu'il a appelées *lais*. Il s'en trouve cinq de sa composition dans le recueil de *Fabliaux*, par Le Grand.

AUDEN-AERD (Robert Van), graveur flamand, né à Gand en 1665, entreprit le voyage d'Italie pour se perfectionner dans son art, et y devint élève de Carle Maratte. Il fut renvoyé de chez son maître pour avoir gravé à son insu une exquisse représentant le *Mariage de la Vierge;* mais il rentra peu de temps après, et grava plusieurs de ses ouvrages. Les sujets qu'il a gravés sont principalement d'après Le Dominiquin, Le Bernin, Pierre de Cortone, Daniel de Volterre et Annibal Carrache: *Apollon et Daphné, Romulus et Rémus, la Mort de la Vierge, et le Martyre de Saint Blaise*, qui est le meilleur de ses ouvrages. Il est mort à Gand, vers l'an 1743.

AUDIERNE (Jacques), professeur de mathématiques, né à Beauchamp dans la vallée de Montmorenci, vivait dans le 18e siècle. Les ouvrages qu'il a publiés sont: I. *Géographie de Robbe*, augmentée, 1746, 2 vol. in-12. II. *Élémens d'Euclide*, du R. P. Deschales et de Ozanam, 1746, nouvelle édition, 1765, 1778, in-12. III. *Traité complet de trigonométrie*, 1758, in-8°. IV. *Élémens de géométrie*, 1765, in-8°. V. *Traité de l'arpentage et du toisé*, etc., par Ozanam, nouvelle édition, mise dans un nouvel ordre et augmentée d'un nouveau Traité d'arithmétique, de trigonométrie et du nivellement, 1779, in-12. VI. *Méthode de lever les plans et les cartes de terre et de mer*, par Ozanam; ouvrage entièrement refondu et augmenté, 1782, in-12. VII. Plusieurs *Mémoires* sur les mathématiques insérés dans les journaux.

AUDIERNE (Joseph d'), provincial des capucins de la province de Bretagne, vivait dans le 18e siècle. On a de lui: I. *Lettres curieuses, utiles et théologiques, ou Abrégé de l'ouvrage de Benoît XIV sur la béatification des Saints*, 1759 et années suivantes, 6 vol. in-12. II. *Instructions militaires, ou explication d'un grand nombre de difficultés relatives à la conscience, qui se rencontrent dans le métier de la guerre*, 1772, deux part. in-12.

AUDIFFREDI (Jean-Baptiste), dominicain, naquit à Saorgio, château peu éloigné de Nice en Provence, l'année 1714. A l'âge de 16 ans, il entra dans l'ordre de Saint Dominique, où il fit de grands progrès, non-seulement dans les études sacrées, mais encore dans les mathématiques et dans les langues. A l'âge de 35 ans, il eut le grade de maître, et fut nommé second bibliothécaire de la Casanatte. Dix ans après, il devint premier bibliothécaire, et continua de l'être le reste de sa vie. Il s'appliquait aux mathématiques, à l'astronomie, à l'étude des antiquités, à l'histoire naturelle, à la critique et à la bibliographie; mais l'astronomie fut son étude favorite. Il publia quelques opuscules sur cette matière. Il fut chargé par le pape Pie VI, de faire quelques observations minéralogiques dans les nouvelles mines de Tolfa. Il mourut le 3 juillet 1794. Les ouvrages publiés par le P. Audiffredi, sont: I. *Mercurius in sole visus, observatio habita Romæ, in ædibus S. Mariæ super Minervam*, 6 mai. 1753, in-4°, typ. Palearinis. 1753. II. *Phænomena cœlestia observata*, Romæ, ex typ. Salomoni, 1754, in-8°. III. *Otia as*

tronomica, in-4°, typ. Palearinis, Romæ, 1755. IV. *Novissimus Mercurii transitus sub sole observatus, Romæ 7 novembris*, 1756, in-8°, Romæ, typ. de Salvionis, 1756. V. *Passaggio di Venere, etc. Passage de Vénus devant le soleil, observé à Rome au couvent de la Minerve, le 6 juin* 1761, in-4° (sans lieu ni année). VI. *Transitus Veneris ante solem observati Romæ, apud PP. S. Mariæ super Minervam*, 1762, *Expositio historico-astronomica; accedit descriptio aurei nummi C. Dominii Ahenobardi*, Romæ, apud fratres Salvionos, 1762. VII. *Investigatio Parallaxis solaris ex selectis aliquot observationibus transitûs Veneris ante solem qui accidit die 6 juin 1761; collatis cum ejusdem transitu, Romana observatione habitâ, apud PP. S. Mariæ supra Minervam (sub nomine anagrammatico Dadci Ruffi)*, in-8°, Romæ, typ. Hermathenea, 1765. VIII. *De solis Parallaxi ad V. Cl. Grandjean-de-Fouchy commentarius*, in-8°, Romæ, ex typ. Hermathenea, 1766. IX. *Dimostrazione della teoria, etc. Démonstration de la théorie de la comète de l'année 1769, annoncée dans le journal ordinaire de Rome*, 1770, in-4°. X. *Lettere tipografiche, etc. Lettres typographiques*, sous le nom de l'abbé Nicolas Ugolini de Foligno, au P. Xavier Laire, auteur de l'Essai historique sur la typographie romaine du 15e siècle, imprimé à Mayence, 1778, in-8°, à l'usage des jeunes gens (trait satirique contre le P. Laire). XI. *Catalogus historico-criticus Romanarum editionum sæculi* 15, *etc.*, *in*-4°, Romæ, ex typ. Palear iniana, 1783. XII. *Catalogus librorum typis impressorum bibliothecæ casanatensis, præstantioribus notis et observationibus illustratus*, tomi 4, priores à lett. A. usque ad K., in-fol., Romæ, 1761, 1768, 1775, 1788. L'abbé Mercier de Saint-Léger, regardait ce catalogue comme un chef-d'œuvre. Malheureusement il n'a pas été achevé. XIII. *Saggio di osservazioni di Giulio, etc. Essai d'observations de Jules-César Bottone* (l'auteur s'est déguisé sous le nom de *MonteToraggio*), *sur le Discours mis à la tête du Cours de la vie chrétienne du bienheureux Simon da Cassia*, imprimé à Turin en 1779. XIV. *Articoli tre concernenti, etc. Trois articles concernant la Méridienne et l'Observatoire du duc de Sermoneta* (inventé et exécuté par le P. Audiffredi), insérés, mais sans nom d'auteur, dans l'*Antologia Romana* (c'est un journal italien qui s'imprime à Rome, de format in-4°), année 1778. XV. *Articoli due concernenti l'Osservazione, etc. Deux articles concernant l'Observation du passage de Mercure sous le soleil, en novembre* 1756, *faite par le P. Audiffredi sous les murs de Rome.* On les trouve, mais sans nom d'auteur, dans le même journal, année 1789 (août, nos 5 et 6). C'est un extrait de la Dissertation latine citée plus haut, *Novissimus, etc.* XVI. *Specimen historico-criticum editionum Italicarum sæculi* 15, Romæ, 1794, in-4°.

AUDIFFRET (Hercule), né à Carpentras le 15 mai 1603, pieux et savant général de la Doctrine chrétienne, oncle et maître de

Fléchier, fut effacé par son disciple. Il mourut à Paris en 1659. On a de lui deux *Oraisons funèbres* et *des ouvrages de piété*, dont le plus connu est intitulé : *Questions spirituelles et curieuses sur les Psaumes*, 1668, in-12. La chaire était livrée de son temps à la déclamation. Il fut un des premiers qui s'attachèrent à proportionner les expressions aux pensées et les mots aux choses.

AUDIFFRET (JEAN-BAPTISTE D'), gentilhomme, né à Marseille, envoyé extraordinaire aux cours de Mantoue, de Parme, de Modène et de Lorraine en 1702, mourut à Nanci en 1733, à 76 ans. On a de lui une *Géographie ancienne, moderne et historique*, en 2 vol. in-4°, 1689 à 1694, et en 3 vol. in-12, 1694, qui ne contient que quelques parties de l'Europe. L'accord heureux que l'auteur fait de la Géographie et de l'Histoire, a fait regretter qu'il n'ait pas achevé son ouvrage.

AUDIGUIER (VITAL D'), sieur de La Menor, terre près Villefranche de Rouergue, naquit vers l'an 1565, à Clermont. Son père était magistrat royal; il le fut aussi. En 1590, onze ligueurs l'attaquèrent et le blessèrent dangereusement. A peine fut-il guéri, qu'il fut blessé de nouveau, avec son père, par ces mêmes gens, qui soulevaient la bourgeoisie contre Henri IV. Dégoûté de sa charge par ces deux attaques, il résolut de quitter la Gascogne, malgré les remontrances de son père, qui était âgé, et malgré les larmes de sa mère. Son projet était de passer en Hollande, et de là en Hongrie; mais divers incidens dérangèrent ses vues. Un domestique le vola, et, comme celui de Marot, de deux chevaux il prit le bon, laissa le pire, et se retira sans dire adieu. Notre cavalier démonté demeura dans l'embarras, sans pouvoir ni retourner chez lui, ni poursuivre sa route. Son courage surmonta ce commencement de mauvaise fortune. Il se traîna comme il put à Paris, y trouva des protecteurs, s'introduisit à la cour, s'y livra aux plaisirs, et oublia ses premières résolutions. Un faux ami l'appela en duel; il blessa son adversaire, et fut obligé de fuir. Il erra long-temps, dépensa beaucoup, s'endetta, et se vit réduit à l'indigence. Il surmonta de nouveau sa mauvaise fortune; mais un crime dont on l'accusa le fit mettre en prison. Il se justifia, eut de nouvelles aventures, et fut, dit-on, assassiné vers l'an 1630. Sorel, dans sa *Bibliothèque*, donne la liste de ses ouvrages. Il écrivit en vers et en prose sans aucun succès. Il publia des *Romans* et des *Livres de piété*. Il traduisit de l'espagnol les *Nouvelles de Cervantes*, Paris, 1618, 2 vol. in-8°; fit un *Traité de la conversion de la Madeleine*, des *Poésies* publiées en 1606 et 1614, et tout-à-fait oubliées; enfin *le vrai et ancien usage des duels*, 1617, in-8°.

AUDIGUIER (HENRI D'), sieur de MAZET, avocat-général de la reine mère en 1662. Il a fait des corrections à la traduction d'Héliodore, par Montlyard, 1626-28, in-8°.

AUDINOT (NICOLAS-MÉDARD), né à Nanci, entrepreneur de spectacles, acteur, et auteur de quelques pièces de théâtre, débuta en 1764 au théâtre italien, et le quitta trois ans après, à la suite d'une injustice qu'il y avait éprouvée. Il parodia, à la foire Saint-Germain, avec les *Bamboches* ou comé-

diens de bois, les acteurs du théâtre italien, et attira la foule. Il fut le fondateur du théâtre situé sur les boulevards, et nommé l'*Ambigu-comique*, où il substitua des enfans à des marionnettes. Ils ne débitaient d'abord que des scènes détachées; mais encouragé par le succès, il agrandit sa salle en 1772, et s'enhardit à y donner des pantomines qui firent sa fortune. Il mourut, longtemps après avoir affermé son théâtre, le 21 mai 1800. On a de lui: I. Le *Tonnelier*, opéra comique, représenté sans succès, et imprimé en 1761. M. Quétant fit quelques changemens à cette pièce, qui fut rejouée en 1765, et est depuis restée au théâtre. II. *Dorothée*, pantomime précédée d'un prologue intitulé les *Preux chevaliers*, 1782, in-8°.

AUDOENUS. *Voyez* OUEN (S.) et OWEN.

AUDOIN ou ALDUIN, peut être regardé comme 9e roi des Lombards, hors l'Italie. Il fit la conquête de la Pannonie vers l'an 548. Il eut à combattre les Gépides, détruisit leur armée en 551. Il mourut deux ans après. Il eut deux fils, Alboin Ier, roi des Lombards en Italie, et un autre dont on ignore le sort.

AUDOIN DE CHAIGNEBRUN (HENRI), chirurgien des hôpitaux et armées du roi de France, se préparait, en 1762, à donner ses *Cartes microcosmographiques, ou description du corps humain*, lorsque Chirol fit paraître sa première Carte sur l'angéiologie. La ressemblance qu'Audoin crut y trouver avec les siennes excita ses plaintes; mais la contestation a été décidée en 1770. On a de ce chirurgien: I. *Relation d'une maladie épidémique et contagieuse, qui a régné l'été et l'automne de 1757 sur les animaux de différentes espèces, dans la Brie*, Paris, 1762, in-12. II. *Cartes microcosmographiques, ou description du corps humain*, Paris, 1770, in-4°. III. *Parallèle nouveau, ou abrégé des différentes méthodes détaillées*, in-4° de 6 pages. IV. *Lettre à M. Guattani, chirurgien-major de l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, sur la cautérisation des plaies d'armes à feu*, 1749, in-4° de 8 pages.

AUDOUL (GASPARD), né en Provence, se rendit dès sa jeunesse à Paris, y suivit le barreau, et devint membre du conseil de la Maison d'Orléans. Il publia, en 1708, in-8°, un *Traité de l'origine de la régale, et des causes de son établissement*, 1708, in-4°. Il y combat avec vigueur Bellarmin et Baronius. Cet ouvrage a été censuré par un bref du pape Clément XI, en 1710; et cette condamnation lui donna quelque célébrité. L'auteur mourut en 1691.

AUDOVÈRE, reine de France, et première femme de Chilpéric, venait de lui donner un quatrième enfant, lorsque la jeune Frédegonde, l'une de ses suivantes, et dont le roi était épris, lui conseilla de tenir cet enfant sur les fonds de baptême dans l'absence du roi. Audovère crut sa favorite. A peine son époux était-il de retour, que l'évêque lui annonça qu'ayant contracté avec Audovère une alliance spirituelle, il ne pouvait plus la garder pour femme. L'Église alors interdisait le mariage à ceux qui avaient contracté une alliance spirituelle. Chilpéric, déjà touché de la beauté de Frédegonde, répudia la reine, et donna sa place à sa rivale. Audovère

fut renfermée dans un monastère, où l'on dit que Frédegonde la fit étrangler vers l'an 580.

AUDRA (JOSEPH), né à Lyon en 1714, se consacra à l'état ecclésiastique, et devint professeur de philosophie dans sa patrie. Lié d'amitié avec l'intendant La Michaudière, il travailla avec lui à un état de la population de la généralité de Lyon, qui parut sous le nom de Mézence, secrétaire de l'intendance; l'abbé Audra, nommé en 1769 professeur d'histoire au collége de Toulouse, remplit cette chaire avec distinction. Il y donna le premier volume d'une *Histoire générale* qui lui fit perdre sa place et causa sa mort. Cette histoire générale, à l'usage des colléges, n'est autre chose que l'Essai de Voltaire avec quelques retranchemens; mais les suppressions n'étaient pas assez considérables pour que les gens dévots ne fussent pas alarmés. Le discours préliminaire prouve qu'Audra réussissait mieux comme professeur que comme écrivain. Son style est fort inférieur à celui de l'auteur dont il empruntait l'ouvrage. Un mandement de l'archevêque de Toulouse condamna l'ouvrage comme rempli de maximes philosophiques. Le chagrin qu'en conçut l'auteur lui donna un transport au cerveau qui l'emporta en vingt-quatre heures, en 1770. Voltaire écrivait à l'abbé Audra sur cette histoire : « D'Alembert est bien content de votre abrégé de l'Histoire générale. Quelques fanatiques n'en sont pas si contens; mais c'est qu'ils n'ont ni esprit, ni mœurs. A l'égard de votre sage hardiesse, vous n'avez donc rien à craindre : il n'y a pas un mot dans votre écrit sur lequel on puisse vous inquiéter. On sera fâché, mais comme les plaideurs qui ont perdu leur procès. Vous avez, d'ailleurs, un archevêque qui pense comme vous, et qui sera bientôt de l'Académie. » Cet archevêque était M. de Brienne; mais il ne justifia pas les assurances de Voltaire. L'abbé Audra avait fait à Toulouse les démarches les plus actives pour faire reconnaître l'innocence de Sirven; ce qui lui avait obtenu l'amitié et la correspondance de Voltaire. « Vous avez dû recevoir, lui disait-il, le *factum* des dix-sep avocats du parlement de Paris en faveur de Sirven : il est très-bien fait. Mais Sirven vous devra beaucoup plus qu'aux dix-sept avocats, et vous aurez fait une action digne de la philosophie et de vous. »

AUDRADE, célèbre visionnaire du 9ᵉ siècle, soutint si bien ce personnage, que Léon IV et le roi Charles-le-Chauve ne purent démontrer la fourberie de ses prétendues révélations. Son recueil de *Visions* suppose beaucoup d'imagination dans cet imposteur; mais le poème intitulé *Fons vitæ* est un monument fastidieux du mauvais goût et de la mysticité d'Audrade, chorévêque de Sens.

AUDRAN (CARLE ou KARLE), graveur, né à Paris en 1594, mort dans la même ville en 1674. Il a beaucoup travaillé en Italie et en France. Il était fils de Louis Audran, officier de louveterie sous Henri IV. Ses principaux ouvrages sont : Une *Annonciation* et une *Assomption* : il a gravé au burin quantité de tableaux des meilleurs maîtres, tels que *Perrin del Vaga*, *Le Titien*, *Le Guide*, *P. de Cortone*, *l'Albane*, *André Sacchi*, *Eustache Le Sueur*, *Vouet*, etc. etc.

AUDRAN (Claude), graveur, fils du précédent, né à Lyon en 1597, mort en cette ville en 1677, fut le père du célèbre Girard Audran. On connaît peu ses estampes, qui sont médiocres, quoique d'assez bon goût. Il eut trois fils, Germain, professeur à l'Académie de Lyon, et dont on a quelques estampes, Claude et Girard, et qui tous méritent une place distinguée parmi les artistes.

AUDRAN (Claude), fils du précédent, né en 1641 à Lyon, comme lui, mourut à Paris en 1684, à 42 ans, professeur de l'Académie de peinture. Il fut employé par Le Brun dans plusieurs ouvrages, et surtout dans les quatre grands tableaux des batailles d'Alexandre. Une *Elévation de Croix; l'Adoration des anges; l'Institution de l'Eucharistie*; le *Portrait de l'électeur de Cologne; Alexandre malade*; quatre sujets de *Vénus*; et *les estampes du roman de Daphnis* et *Chloé*, sont ses meilleurs ouvrages. Dans ces dernières, Philippe d'Orléans, régent de France, partagea ses travaux, dessina les sujets, et ne dédaigna pas d'unir son nom à celui d'Audran. Il peignit à fresque la chapelle du château de Sceaux, celle de la galerie des Tuileries, le grand escalier de Versailles, et plusieurs bas-reliefs et trophées, couleur de bronze, pour la salle des gardes; de grands tableaux commandés par le cardinal de Furstemberg, pour son château de Saverne; un *May* pour Notre-Dame de Paris, représentant la *Décollation de Saint Jean-Baptiste*; deux chapelles des chartreux de Paris, où l'on voyait *Saint Denis et Saint Louis donnant la sépulture aux martyrs de la foi*; et le tableau d'autel représentant *le Miracle des cinq pains*. Il avait pris si bien le style de Le Brun, qu'il était difficile de discerner ses ouvrages de ceux de ce grand maître.

AUDRAN (Girard), naquit à Lyon, en 1640, de Claude Audran, et peut être regardé comme le plus célèbre graveur d'histoire qui ait jamais existé. Son père lui donna les premières leçons de son art. Ses talens se perfectionnèrent à Rome dans un séjour de deux ans. Revenu à Paris, il publia *Les proportions du corps humain, mesurées sur les plus belles figures de l'antiquité*, Paris, 1683, in-fol. Le Brun le choisit pour graver les batailles d'Alexandre, ouvrage qui immortalise également Le Brun et Audran. On a encore de lui de grands morceaux gravés d'après Le Poussin, Mignard et autres. Tous ses ouvrages sont marqués au coin du talent le plus rare. Cet excellent artiste, desirant donner à ses gravures le moelleux de la peinture, au lieu de suivre la manière de faire de ses prédécesseurs, qui consiste dans un servile arrangement des tailles les unes à côté des autres, fit valoir ses ouvrages par un mélange de hachures libres, rangées comme le seraient celles d'un dessin. En y mêlant avec art une quantité de point-, il parvint à donner à ses gravures l'harmonie, la vigueur et l'effet d'un tableau. Cette belle et grande manière, dont on lui doit l'invention, eut le plus grand succès pour rendre les tableaux d'histoire; aussi considère-t-on encore les belles batailles d'Alexandre de Girard Audran, comme des modèles propres à diriger les élèves qui suivent cette carrière. Ses plus belles

pièces, après les batailles d'Alexandre, sont six feuilles de la coupole du Val-de-Grace, gravées sur les dessins de Mignard : *la mort de Saint François*, d'après Le Carrache; *Énée sauvant son père; le Martyre de Sainte Agnès; le Baptême des Pharisiens; la Femme adultère; Coriolan fléchi par les larmes de sa mère; Pyrrhus soustrait aux recherches des Molosses; le Temps qui enlève la Vérité; l'empire de Flore; le Martyre de Saint Laurent.* Il fut nommé conseiller de l'Académie de peinture en 1681, et mourut à Paris, en 1703, âgé de 63 ans.

AUDRAN (Germain), graveur, fils de Claude Audran, né à Lyon en 1631, mort dans la même ville en 1710, élève de son père et de Carle. Il obtint la place d'adjoint-professeur de l'Académie de Lyon. Il fut le père de quatre artistes, dont nous parlerons ci-après.

AUDRAN (Claude), fils de Germain, peintre du Roi, né à Lyon en 1658. Il peignait la décoration. Son principal ouvrage est le *Recueil des douze mois de l'année*. Il mourut en 1734. Le genre des arabesques et des grotesques est celui qu'il a le plus particulièrement cultivé.

AUDRAN (Benoît), fils de Germain, et frère du précédent, graveur, né à Lyon en 1661, élève de son père et de son oncle Gérard. Il gravait le portrait et l'histoire. Il fut nommé graveur et pensionnaire du Roi, et reçu à l'Académie, dont il fut nommé conseiller en 1715. On a de lui l'estampe d'*Alexandre malade*, d'après Le Sueur; les *sept Sacremens; deux pièces d'après Rubens; une Élévation en croix; Jésus-Christ chez Marie et Marthe*, etc. Il mourut en 1721, à Louzouer, près de Sens.

AUDRAN (Jean), fils de Germain, graveur, né à Lyon en 1667; élève de Girard. Il fut graveur et pensionné du Roi. Ses estampes sont fort estimées. Les principales sont : *Galatée sur les eaux*; les *Quatre saisons*; les *Batailles d'Alexandre* réduites en petit; la *Pêche miraculeuse*; la *Résurrection du Lazare*; une *Présentation au temple; Jacob et Laban; Moïse sauvé des eaux; Esther devant Assuérus*; le *Couronnement de Marie de Médicis*; le *Départ de Henri IV*; les *tableaux de Rubens* au Luxembourg. Il mourut aux Gobelins, à Paris, en 1756, âgé de près de 90 ans.

AUDRAN (Louis), quatrième fils de Germain, graveur, élève de Girard, né à Lyon en 1670. On a de lui les *Sept œuvres de miséricorde*, d'après Bourdon, et le *Cadavre* d'après Houasse. Il mourut subitement à Paris, en 1712.

AUDRAN (Benoît), graveur, fils de Jean, mort en 1772. On a de lui les *Ages et les Élémens*, d'après Lancret.

AUDRAN (Michel), fils de Jean, et frère du précédent, peintre. Il fut entrepreneur des tapisseries de la couronne. Il eut deux fils, dont un lui succéda, et l'autre fut conseiller au Châtelet de Paris.

AUDRAN (Prosper Gabriel), né à Paris, fut d'abord conseiller au Châtelet. Les connaissances étendues qu'il avait sur les langues orientales mortes et vivantes, lui firent obtenir la chaire d'hébreu au collége de France. Il a publié deux ouvrages estimés, qui sont : I. *Grammaire hébraïque en tableaux*, Paris, 1805 et 1818,

in-4°. II. *Grammaire arabe en tableaux, à l'usage des jeunes étudians qui cultivent la langue hébraïque*, 1818, in-4°. Ce savant orientaliste est mort à Paris, le 23 juin 1819.

AUDREIN (Yves-Marie), né dans le diocèse de Quimper, en 1741, après avoir professé les belles-lettres au collége de Quimper, fut appelé pour être préfet des études au collége de Louis-le-Grand; il passa ensuite à celui des Grassins, et publia un *Recueil* de sermons propres à la jeunesse des colléges; puis un *Plan* d'éducation, dans lequel ont puisé quelques-uns de ceux qui, depuis, ont écrit sur la même matière. Devenu premier vicaire épiscopal de l'évêque de Vannes, il fut député à la première législature, et eut le courage d'exposer sa vie pour s'opposer au massacre des prisons, en septembre 1792. Élu député du Morbihan à la Convention, il y vota la mort de Louis XVI, avec la restriction d'examiner la question du sursis. Un écrit qu'il publia en juillet 1795, en faveur de l'infortunée fille du Roi, apporta quelques adoucissemens aux rigueurs de la captivité de cette jeune princesse. Il se distingua constamment par son zèle pour défendre la religion et les malheureux, auxquels il ne refusa jamais son appui, et dont plusieurs ont été, par ses soins, arrachés aux prisons et à la mort. En 1798, il fut élevé au siége épiscopal de Quimper, à la place du vénérable Expilly, assassiné judiciairement en 1793. Dès ce moment, Audrein, exclusivement voué aux fonctions épiscopales, dont il ne négligeait aucune, s'efforce d'éteindre le schisme, en proposant aux dissidens des conférences publiques qu'ils refusent, joint au langage de la charité envers eux, celui des bons procédés et des bonnes œuvres, réorganise les paroisses, rétablit les conférences ecclésiastiques, et visite son diocèse, prêchant, édifiant partout. En novembre 1800, il part à neuf heures du soir dans la voiture publique, pour aller à Morlaix, où il se proposait de passer l'Avent, et d'annoncer les vérités évangéliques. A une lieue et demie de Quimper, près d'une chapelle dédiée à Saint Hervé, des brigands arrêtent la voiture, demandent si l'évêque de Quimper y est; les scélérats le savaient déjà : ils le font descendre, en protestant aux autres personnes qu'on ne leur fera aucun mal; ils le font marcher à quelques pas devant eux, et le fusillent. Ensuite, par une dérision sacrilége, lui mettent dans la main un mandement qu'il venait de publier; dans l'autre, une boite des saintes huiles. Tous les journaux du temps firent retentir un cri d'indignation contre un tel attentat, dont on n'a pu que soupçonner les instigateurs. Le corps ensanglanté de l'évêque fut porté à la cathédrale de Quimper, et inondé de pleurs de la ville consternée, et de la garnison, qui assistèrent aux funérailles. On a de lui : I. *Discours prononcé à l'occasion du serment civique*, 1790. II. *Recueil de Discours à la jeunesse*, ibid., in-12. III. *Mémoire à l'Assemblée nationale, sur l'importance du maintien des lois organiques du culte catholique*, 1792, in-8°. IV. *Apologie de la Religion, contre les prétendus philosophes*, 1797, in-8°. V. *Mémoire sur l'édu-*

cation nationale française.

AUDU (Louise-Reine), surnommée *la Reine des Halles*, était une fruitière de Paris, remarquable par sa beauté, et plus encore par sa force et son audace. Dès le commencement de la révolution, cette femme se mêla à tous les mouvemens insurrectionnels. Les 5 et 6 octobre 1789, elle dirigeait les pelotons d'hommes et de femmes qui pénétraient dans les appartemens du château de Versailles, et qui égorgèrent plusieurs gardes du Roi. A la fatale journée du 10 août, elle combattit et tua de sa propre main plusieurs suisses. Ses horribles exploits ne demeurèrent point perdus dans la foule : le lendemain les vainqueurs lui décernèrent les honneurs du triomphe.

AUFFRAY (François), gentilhomme breton, et chanoine de l'église cathédrale de St.-Brieux, né sur la fin du 16ᵉ siècle. On ne cite guère de cet auteur très-obscur, que sa tragédie morale intitulée : *Zoanthropie, tragi-comédie morale de la vie de l'homme*, etc., imprimée avec quelques *autres pièces de poésies diverses*, in-8°, à Paris, 1614-1615. M. Colletet dit cependant qu'il publia, en 1623, à Saint-Brieux, une *Traduction, en vers français, des hymnes et cantiques de l'Église, avec des quatrains ou sentences morales tirées de Saint Grégoire de Nazianze.*

AUFFRET QUOATQUÉVERAN. On croit que c'est le nom d'un écrivain du 14ᵉ ou du 15ᵉ siècle, dont nous avons un ouvrage sous ce titre : *Cy finist ce présant libere*, nommé *le Catholicon*, lequel contient trois langaiges, savoir : breton, franczoys et latin, lequel a esté construit, côpilé et intitulé par maistre Auffret Quoatquéveran, en son temps chanoine de Tréguier... et imprimé à la cité de Tréguier, le cinquième jour de novembre, l'an MIL CCCC. IIII. Le père Grégoire de Rostrenen, dans la liste des ouvrages qu'il a consultés pour son Dictionnaire français celtique, attribue ce *Catholicon* à D. Yves Lagadec.

AUFIDIUS, nom de plusieurs hommes célèbres d'une illustre famille romaine, dont les plus connus sont : — Aufidius, orateur du temps de Sylla. — Cnéius Aufidius, savant historien, vers l'an 100 avant J.-C. — Aufidius Bassus, historien sous Auguste.

AUFRÉRI (Étienne), savant président du parlement de Toulouse, dans le 15ᵐᵉ siècle, a publié divers traités latins sur les *Récusations des juges*, le *Devoir et le Pouvoir des juges ordinaires*; une *Bibliothèque des Traités de droit*, ou *Recueil de Décisions de l'officialité de Toulouse*. Ce dernier fut publié à Lyon, en 1616, in-4°. — L'auteur avait été long-temps official. Étienne Pasquier en parle au livre 19 de ses lettres.

AUFRESNE (Jean-Rival), acteur français, qui a joui d'une grande célébrité. Il était né en 1729, à Genève, d'un horloger nommé Rival, cité par J.-J. Rousseau, dans ses *Confessions*, comme un homme d'esprit et de goût. Rival, entraîné par son penchant pour le théâtre, embrassa cette profession contre le gré de ses parens, et prit le nom d'Aufresne pour les apaiser. Il débuta à la Comédie française, en 1765, par le rôle d'*Auguste* dans *Cinna*, et produisit un grand effet : son débit était naturel, et il parut

parler la tragédie; il ressemblait, à beaucoup d'égards, à l'acteur Baron. Cette innovation au théâtre lui fit beaucoup d'ennemis de ses camarades, et les choses en vinrent au point, qu'il fallait ou qu'il changeât de manière, ou que la Comédie changeât sa méthode. Fatigué de cette lutte, il quitta la France, passa en Russie, et fut favorablement accueilli de Catherine-la-Grande. Peu de temps avant sa mort, arrivée en 1806, il fit encore un grand effet en remplissant le rôle dans lequel il avait débuté à Paris.

AUFUSTIA, Romaine, qui, à l'imitation du baptême des chrétiens, imagina, dit-on, la cérémonie du Torobole, environ l'an 175 de J.-C.; mais elle est bien plus ancienne. Elle consistait à placer l'initié dans une fosse couverte de planches percées. On immolait au-dessus un ou plusieurs taureaux, dont le sang, coulant par les ouvertures, inondait celui qui se trouvait dans la fosse. Dès-lors il ne pouvait plus quitter ses habits ainsi souillés, et il fallait qu'ils se détachassent en lambeaux. On consacrait le souvenir de cette aspersion sanglante par des monumens. On en a trouvé un à Lyon, qui a mérité les recherches de Gros de Boze, de Colonia et d'autres savans.

AUGÉARD (Matthieu), avocat au parlement de Paris, mourut le 27 décembre 1751. Il a donné au public un *Recueil d'arrêts de différens tribunaux du Royaume*, en 3 volumes in-4°, dont le premier parut en 1710, et le troisième en 1716. Ce recueil a été réimprimé en 1755, in-fol., 2 vol.

AUGEARD, était secrétaire des commandemens de la reine Marie-Antoinette, lorsqu'il fut accusé, dès l'origine de la révolution, d'avoir formé le complot de conduire le Roi et sa famille à Metz. Il fut traduit pour cette affaire, devant le Châtelet de Paris, qui l'acquitta; trois mois après, Augeard ayant été impliqué dans le projet de départ de la famille royale pour Montmédi, échappa aux conséquences d'une seconde instruction criminelle, en se retirant à Bruxelles. Ce fut dans cette ville qu'il composa et publia, par l'ordre des princes, le manifeste par lequel ils protestaient contre la constitution. Il rentra en France après le 9 novembre 1799, et mourut à Paris le 30 mars 1805. Il a laissé des manuscrits intéressans sur les événemens arrivés en France de 1771 jusqu'à 1775.

AUGÉNIO (Horace), né près de Lorette en 1527, devint professeur de médecine à Rome, à Turin, et enfin à l'université de Padoue, où il est mort en 1603. La plupart de ses écrits sur la médecine, sont estimés et ont été publiés à Venise, à Turin et à Francfort.

*AUGER (Edmond), né en 1515, à Allemans, village du diocèse de Troyes, fit ses études chez un de ses oncles, qui était curé de campagne. On rapporte qu'il alla à Rome, à pied, mendiant son pain sur la route, muni d'une lettre de recommandation pour un jésuite de cette ville, qui était mort quand il y arriva. Sans appui, sans protecteur, au sein d'une ville où il était tout-à-fait étranger, il chercha à tirer quelque fruit des études qu'il avait faites, et se fit écrivain public au *Campo di Fiori*, prit l'habit de jésuite à Rome, sous Saint Ignace. Il enseigna les humanités en Italie

avec succès, et se distingua en France par son zèle pour la conversion des hérétiques. Le baron des Adrets, l'ayant arrêté à Valence, le condamna à être pendu. Auger était déjà sur l'échelle, lorsqu'un ministre, attendri par son éloquence, espérant le gagner à son parti, obtint sa grace. Auger n'en fut que plus ardent à ramener les hérétiques dans le sein de l'Église. Son zèle se fit surtout admirer dans Lyon, au milieu des ravages d'une peste cruelle. Henri III le nomma son prédicateur et son confesseur. Ce fut le premier jésuite qui remplit cette fonction délicate. Le P. Auger, dans ce poste, déplut à ses confrères. Après la mort de Henri III, ses supérieurs l'appelèrent en Italie. Il mourut à Como, épuisé de fatigue et de chagrins, le 17 juin 1591, dans la 61me année de son âge. Il est auteur d'une cinquantaine d'*Ouvrages de controverse*, où il ne montre pas la même modération qu'il eût quelquefois dans sa conduite, et qui sont oubliés aujourd'hui. C'est lui qui fit imprimer, en 1568, le *Pédagogue d'armes à un prince chrétien, pour entreprendre et achever heureusement une bonne guerre, victorieuse de tous les ennemis de son État et de l'Église*, ainsi que le *Breviarium Romanum, cum rubricis gallicis (vulgò Breviarium Henrici III) cum præfat. gallicâ*. Paris, 1588, 2 vol. in-fol. Il publia, en 1584 : *Métanéologie sur le sujet de l'archi-Congrégation des pénitens de l'Annonciation de N.-D., et de toutes les autres dévotieuses assemblées de l'Église*. Le Père Dorigny a écrit sa vie, in-12, 1716.

AUGER (Nicolas), comédien qui acquit de la réputation dans l'emploi des valets. Après avoir joué à Vienne en Autriche, il débuta à Paris en 1763, avec beaucoup de succès. Il conserva ses rôles pendant 19 ans, et quitta le théâtre en 1782. Il avait voulu essayer ses talens dans la tragédie, mais le froid accueil du public l'eut bientôt dégoûté du cothurne. Il mourut à Paris en 1783.

AUGER DE MAULÉON. *Voy.* Mauléon.

AUGER (Athanase), né à Paris, le 12 décembre 1734, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord professeur d'éloquence au collége de Rouen. L'évêque de Lescar, de Noé, qui l'avait connu dans cette ville, lui donna le titre de son grand-vicaire, et l'appelait ordinairement son grand-vicaire *in partibus Atheniensium*, par allusion à sa profonde connaissance de l'ancienne langue d'Athènes. Auger a traduit la plupart des orateurs grecs, sinon avec éloquence du moins avec pureté ; il fut de l'Académie des inscriptions, et mourut le 7 février 1792. Ses principaux ouvrages sont : I. *Harangues de Démosthènes et d'Eschines sur la couronne*, Rouen, 1768, in-12. II. *Œuvres complètes de Démosthènes et d'Eschines*, 1777, 1778 et 1804, 6 vol. in-8°. C'est le premier traducteur qui ait fait passer, dans notre langue, les ouvrages entiers de ces deux orateurs grecs, dont on ne connaissait que quelques discours. III. *Œuvres complètes d'Isocrate*, 1781, 3 vol. in-8°. IV. *Œuvres complètes de Lysias*, 1783, in-8°. V. *Homélies, Discours et Lettres choisies de Saint Jean Chrysostôme*, 1785, 4 vol. in-8°. VI. *Discours choisis de Cicéron*, 1787, 3 vol.

in-8°. VII. *Harangues tirées d'Hérodote, de Thucydide et des œuvres de Xénophon*, 1788, 2 vol. in-8°. VIII. *Projet d'éducation publique*, 1789, in-8°. IX. *Des Gouvernemens en général, et en particulier de celui qui nous convient*, 1791, in-8°. X. *Combien il nous importe d'avoir la paix*, 1792, in-8°. XI. *De la Constitution des Romains sous les rois et au temps de la république*, 1792, 1793 et 1794, 10 vol. in-8°. Cet ouvrage contient la traduction de tous les discours de Cicéron. L'auteur montre quelles étaient à Rome l'organisation et l'action des trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire. Il présente d'abord la constitution romaine dans son ensemble, ensuite dans chacune de ses parties. Auger annonce qu'il a employé plus de 30 ans à ce travail. XII. *De la Tragédie grecque*, 1792, in-8°. Ce dernier écrit parut quatre jours après la mort de l'auteur, il était destiné à servir de préface à une traduction des trois tragiques grecs en prose et en vers. En général, les traductions d'Auger sont très-exactes et très-correctes; mais elles prouvent que l'auteur ne s'est pas identifié avec ses modèles. Ce sont des copies froides et inanimées de tableaux pleins de chaleur et de vie. Les écrits d'Auger réunis forment 29 vol. in-8°, non compris ses œuvres posthumes, qui forment 10 vol. in-8°, et qui sont la constitution des Romains, et tous les discours de Cicéron.

AUGEREAU (Antoine), imprimeur de Paris, fut l'un des premiers qui substitua aux caractères gothiques les lettres romaines; il a publié, en 1533, *les Discours latins d'André Navagero, et la préparation évangélique d'Eusèbe*; *Plinii secundi historiarum naturæ, libri 37*, 1532, in-fol.; *Novus Orbis regionum ac insularum Veteribus incognitarum*, etc., 1532, in-fol.; *le Château de Labour*, ou *les Faintises du monde*, 1532, in-fol.; *le Miroir de Marguerite de France, reine de Navarre*, 1533, in-8°; *Hesiodi opera et dies, græcè*, 1533, in-8°; *M. F. Quintiliani Institutiones orator., lib.* 12, 1533, in-fol.; *Eusebius de præparatione Evangel.*, 1534, in-8°; *Sancti Augustini de naturâ et gratiâ libellus*, 1534, in-12; *Sancti Prosperi de gratiâ et libero arbitrio Epistola*, 1534, in-8°. Augereau mourut vers 1535.

AUGEREAU (Pierre-François-Gabriel), maréchal et pair de France, duc de Castiglione, etc., naquit à Paris, le 11 novembre 1757, de parens pauvres, mais honnêtes. Suivant son goût pour le métier des armes, il s'engagea, fort jeune encore, dans les carabiniers de France, et passa ensuite au service de Naples, où il resta jusqu'en 1787. Rentré en France en 1792, il obtint de l'emploi dans les troupes de la république. Jusque-là, Augereau n'avait encore rien fait de remarquable, et il était demeuré caché dans l'obscurité des rangs; mais dès-lors s'ouvrit devant lui une carrière toute nouvelle. Sa bravoure et son intelligence le firent avancer rapidement, et il était déjà général de division en 1796, lorsqu'il emporta les gorges de Millesimo, repoussa l'ennemi sur tous les points, et fit prisonnier le général Provera et les troupes autrichiennes qui étaient sous ses ordres. Augereau se couvrit de

gloire dans cette guerre, et donna, dans plus d'une occasion, des preuves d'une rare intrépidité. Le 17 mai de la même année, il attaqua le pont de Lodi, dont l'ennemi défendait le passage avec une artillerie formidable; et, enflammant ses soldats par son exemple, il força en peu d'heures les retranchemens ennemis, et se rendit maître du pont. Ce beau fait d'armes fut suivi d'une foule d'autres actions d'éclat. Mais ce qui lui acquit, à juste titre, une place distinguée parmi les généraux français, ce furent les combats opiniâtres qu'il soutint, pendant plusieurs jours, contre des troupes beaucoup plus nombreuses que les siennes, et surtout la prise du village de Castiglione, dans le moment même où Bonaparte, alors général en chef, croyait l'armée dans le plus grand danger. La suite de cette campagne si glorieuse pour les armées françaises, fut aussi, pour Augereau, une série non interrompue de triomphes, et la journée d'Arcole immortalisa son nom. Jamais on n'oubliera l'action héroïque qu'il fit dans cette bataille célèbre; action qui a renouvelé de nos jours le trait fameux d'Horâtius Coclès. Une artillerie formidable défendait un pont et le couvrait de morts, à chaque effort nouveau tenté par les Français pour le forcer. Augereau s'aperçoit du découragement de ses troupes, il prend un drapeau, s'élance en l'agitant, au milieu du pont, et appelle ses soldats à la victoire ou à la mort; son exemple en fait des héros; ils se précipitent sur les pas de leur intrépide général, traversent le pont, à travers un feu terrible, et décident la victoire. Le drapeau avec lequel Augereau avait déterminé le gain de la bataille, lui fut décerné, par un décret du corps législatif du 25 janvier 1797. Peu après il revint à Paris, fut nommé commandant de la 17ᵉ division militaire (Paris), et devint l'appui et l'instrument du directoire. Ayant ensuite remplacé le général Hoche dans le commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle, et de Sambre-et-Meuse, il donna bientôt des inquiétudes au Directoire. On l'accusa sourdement d'avoir voulu révolutionner la Souabe, et cette accusation fut le prétexte de son rappel; nommé membre du conseil des Cinq-Cents en 1799, il appuya, de toutes ses forces, la proposition du général Jourdan, qui avait pour objet de faire déclarer la patrie en danger, et se montra de nouveau favorable au parti du Directoire. Cependant dans la matinée même du 18 brumaire, il se rendit près de Bonaparte qui commandait aux Tuileries, et lui dit : « Comment, général, vous avez voulu faire quelque chose pour la patrie, et vous n'avez pas appelé Augereau! » Il fut bientôt après nommé au commandement en chef de l'armée de Hollande, à la tête de laquelle il remporta quelques avantages sur l'Autriche. La campagne terminée, il fut remplacé par le général Victor, rentra en France et se retira dans une terre près de Melun, où il resta deux ans sans emploi. Quand la guerre se ralluma contre l'Angleterre, il fut chargé de commander une expédition contre le Portugal : cette expédition n'ayant pas eu lieu, il revint à Paris, où il reçut le bâton de maréchal d'Empire et le cordon rouge comme grand-officier. Les hostilités ayant re-

commencé avec l'Autriche, Augereau, à la tête de son corps d'armée, attaqua l'ennemi près du lac de Constance, le battit, prit plusieurs villes, et eut, par ses succès, une grande part à la paix de Presbourg. La campagne de Prusse lui fournit aussi une foule d'occasions de faire éclater sa bravoure et ses talens militaires. Il contribua beaucoup au gain de la bataille d'Iéna, et prit la ville de Berlin, le 26 octobre 1806. Au combat de Golymin, en Pologne, il eut un cheval tué sous lui dans la chaleur de l'action. Il ne fut pas heureux à la bataille d'Eylau contre les Russes, mais il fut toujours brave : au moment du combat, il était en proie à une fièvre ardente qui le privait de l'usage de ses forces; il se fit attacher sur son cheval, et resta constamment exposé aux batteries de l'ennemi. Ses courageux efforts ne purent empêcher que son corps d'armée ne fût presque entièrement détruit ; il fut lui-même grièvement blessé d'un coup de feu. Après cette affaire, il rentra en France pour faire guérir sa blessure. En 1809, il fut chargé du siége de Gironne, et y entra, le 11 octobre, par suite d'une capitulation; mais au mois d'avril suivant, il essuya plusieurs échecs assez considérables, et fut obligé de se replier sur Barcelonne, où il fut remplacé dans le commandement par le maréchal Macdonald. Sa disgrace dura jusqu'en 1812, époque de la guerre de Russie. Il fut alors envoyé à Berlin, pour y commander le 11me corps de la grande armée. Mais le malheureux dénouement de cette campagne désastreuse, le contraignit bientôt de quitter cette ville et de se rendre à Francfort, dont il fut nommé gouverneur-général, ainsi que du grand-duché de Wurtzbourg. Le 18 octobre, il combattit à la bataille de Leipsick, où il défendit un bois pendant une journée entière, contre des forces infiniment supérieures, et ne battit en retraite que lorsqu'il eut jugé toute défense inutile. Augereau rentra en France avec les déplorables restes d'une armée naguère si formidable, et fut investi du commandement en chef des 6me et 7me divisions militaires. Quoiqu'il n'eût pas à se louer des procédés de Bonaparte à son égard, il fit néanmoins tous ses efforts pour sauver son pays, et arrêta même pendant quelque temps, la marche du général comte de Bubna. Mais enfin il fallut céder à la force, et se conformer aux circonstances. Le sénat avait prononcé la déchéance de Bonaparte, et le rétablissement des Bourbons sur le trône de France : Augereau en instruisit les habitans des villes soumises à son commandement, et prit la route de Paris. A son retour dans la capitale, il fut nommé par le Roi, membre du conseil de la guerre, chevalier de Saint-Louis et pair de France. Au mois de mars 1815, Louis XVIII lui donna le gouvernement général de la 14me division militaire. Lors du débarquement de Bonaparte en Provence, Augereau étouffant ses ressentimens personnels, suivit le mouvement presque général, et se déclara hautement en sa faveur. Mais cette démarche ne lui rendit pas les bonnes graces du rancuneux empereur. Il resta donc sans emploi pendant le règne des cent jours. Au mois de juillet 1815, le Roi de retour à Paris, le nomma de nouveau pair de France, et membre du conseil chargé de juger le maréchal Ney,

prince de la Moskowa; mais Augereau se récusa ainsi que plusieurs autres maréchaux. Dès ce moment il se retira dans sa terre de la Houssaye, où il est mort, le 12 juin 1816, d'une hydropisie de poitrine.

AUGERVILLE. *Voyez* BURI.

AUGIER (JEAN), sieur DE MAISONS-NEUVES, fut maître des eaux et forêts d'Issoudun, contrôleur-général des finances, et secrétaire du duc d'Anjou. Il n'est connu que par un recueil de vers imprimé in-8°, à Paris, en 1589, sous le titre de *Torrent des pleurs funèbres, etc.* Les différentes pièces qui le composent, odes, sonnets, dialogues, etc., ne paraissent lui avoir été inspirées que par le regret d'avoir perdu, à la fleur de son âge, une épouse qu'il idolâtrait, et sont toutes un monument de la plus constante fidélité.

AUGIER. *Voyez* MARIGNY.

AUGIER. *Voyez* DUFOT.

AUGIER (GUILLIELM), appelé aussi OGIER ou UGIER, naquit à Saint-Donat, près de Vienne en Dauphiné. Il fut un des troubadours du 12ᵉ siècle. Dans sa jeunesse, il voyagea en Lombardie, et s'attacha ensuite à Raymond Bérenger, comte de Provence. Le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 2701, in-fol., fonds de La Vallière, contient quatre pièces de Gullliehn Augier.

AUGIER (JEAN), né à Sénez en Provence, et docteur en médecine de la faculté de Montpellier, vivait dans le 18ᵉ siècle. On ne connaît de lui qu'une seule dissertation intitulée : *Dissertatio de fœcondatione*, Montpellier, 1743, in-8° : ouvrage à la vérité un peu systématique, mais où l'on trouve quelques vues nouvelles qui méritent d'être approfondies.

AUGIER (JEAN-BAPTISTE), né à Bourges, le 27 janvier 1769, était fils du doyen de la Faculté de droit de cette ville, et avait d'abord été destiné au barreau ; mais les événemens de la révolution en décidèrent tout autrement. Augier entra dans la carrière des armes, en 1792, et se couvrit de gloire, l'année suivante, par la défense presque miraculeuse du fort de Bitche contre les Prussiens. Une blessure grave qu'il reçut dans cette occasion, le força de renoncer dès-lors au service actif. En récompense de ses services, il fut nommé général de brigade, et appelé au commandement militaire du département du Cher et de celui de la Manche. Malgré sa blessure, Napoléon l'employa en 1812 dans l'armée de Russie, et le nomma commandant de la légion d'honneur. Ayant eu le bonheur de survivre à la malheureuse issue de cette campagne, il fut élu député du Cher au Corps législatif. En 1814, il donna son adhésion à la déchéance de l'empereur ; au mois de mars 1815, lors du débarquement du prisonnier de l'île d'Elbe, il se prononça fortement contre lui, et proposa plusieurs mesures énergiques pour s'opposer à son entrée en France ; entre autres, d'adopter la cocarde tricolore ; pour ôter tout moyen de ralliement à ses partisans. Pendant les cent jours, il donna sa démission, au moment même où on lui envoyait sa destitution. Le retour de Louis XVIII le réintégra dans son grade militaire, et il fut bientôt réélu député du Cher, par le collége de l'arrondissement de Saint-Amand, dont le Roi lui avait confié la présidence. Le 25 mars 1816, il vota pour que l'emprunt de cent millions ne fût pas

inscrit sur le grand-livre, ni remboursé au moyen d'une nouvelle taxe. Il est mort à Bourges le 3 septembre, à l'âge de cinquante ans, des suites d'une maladie dont il était atteint depuis plusieurs années.

AUGUIS (F. J. B.), député des Deux-Sèvres à l'Assemblée législative et à la Convention nationale, vota, en 1793, le bannissement de Louis XVI à la paix, et sa détention jusqu'à cette époque. Après la mort de Robespierre, il fut envoyé en mission à Marseille, et se montra l'ennemi constant des terroristes et des anarchistes. De retour à Paris, ses opinions modérées le firent arrêter le 1er avril 1795, par la section du Panthéon, au moment où il visitait les prisons par ordre du comité de sûreté générale; il fut blessé, dans cette journée, de deux coups de pique, à la lèvre et à la main. Le 20 mai 1795, il fut un des députés qui se rendirent, à minuit, dans la salle des séances de la Convention, à la tête de la force armée, et en chassèrent la multitude. Ce fut lui aussi qui provoqua la journée du 23 mai, et qui en dirigea les événemens avec les députés Barras et Fréron. Entré ensuite dans le Conseil des Anciens, il y repoussa la motion du général Jourdan, pour faire déclarer la patrie en danger, avouant que par une mesure toute semblable, les membres de l'Assemblée législative qui l'avaient votée avant le 10 août 1792, avaient eu comme lui l'intention de la faire servir à renverser le trône, et qu'il voulait prévenir le même résultat pour le gouvernement directorial. Sous le gouvernement consulaire, il passa au Corps législatif, dont il fut nommé secrétaire en 1800. Il y fut réélu plusieurs fois depuis par son département (Deux-Sèvres). Il est mort à Paris au commencement de 1810.

AUGURELLO (Jean Aurélius), duquel Paul Jove a dit qu'il avait un grand génie dans un petit corps, naquit à Rimini vers 1441, selon Roscoë (d'après Avogari, Mazzuchelli recule sa naissance jusqu'en 1454), et mourut à Trévise, âgé de 83 ans. Il professa avec succès les belles-lettres à Venise et à Trévise. On a de lui: I. Des *Odes* sans enthousiasme. II. Des *Elégies* sans délicatesse. III. Des *Vers iambes* sans agrément. IV. Des *Harangues*, dans lesquelles il n'y a que des mots, à ce que prétendait Jules Scaliger; mais cette critique sent trop l'antithèse pour n'être pas outrée. Sa meilleure pièce est la *Chrysopée*, poème latin, où il enseigne ce qu'il croit savoir sur la pierre philosophale. Elle se trouve dans la *Bibliotheca chemica*, Coulanges 1673, in-8°; elle a été traduite en français par F. Habert de Berri, dans l'ouvrage intitulé: *Trois anciens Traités de philosophie naturelle*, Lyon, 1548, et Paris, 1626, in-8°. Cet homme doublement fou, mauvais poète, et alchimiste, se ruina à souffler et à vouloir faire de l'or. Léon X lui donna, dit-on, une grande bourse vide, pour le remercier de la dédicace de sa Chrysopée, en lui disant: « Celui qui sait faire l'or n'a besoin que d'une bourse pour le mettre. » Les *poésies* d'Augurello parurent à Vérone en 1491, in-4°, et à Venise, 1605, in-8°, par les soins d'Alde Manuce.

AUGURIN (Sentius), fils de Cnæus Sentius, gaulois, se désennuyait du barreau avec les Muses; c'est probablement le

même qui géra le consulat à Rome en 132, avec Arrius Sévérianus. Il était particulièrement lié avec Pline le jeune, qui nous a conservé quelques vers endécasyllabes de lui, *Épist.* 4, 27. La même pièce et quelques autres se trouvent aussi dans le recueil des *Priapeæ*.

AUGUSELLI (JEAN), jurisconsulte de Cézène, en Italie, écrivait en 1300. Il professa les lois à Padoue et à Bologne, et a écrit savamment *sur les dots, les mariages, les protestations*, etc.

AUGUSTA (NICOLAS), de l'ordre des prédicateurs, mort en 1446, a laissé quelques ouvrages de théologie, et aussi *Commentaria in libros logicos Aristotelis, et concordantiæ antilogiorum hujus philosophi*. Ses manuscrits se trouvent dans la bibliothèque de Saint-Jean et Saint-Paul, à Venise.

AUGUSTE (CAÏUS JULIUS CÆSAR OCTAVIANUS), était fils d'Octavius, édile du peuple, et d'Attia, fille de Julia, sœur de Jules-César. Il naquit à Rome le 23 septembre, l'an 62 avant J.-C. Sa famille, originaire de Velletri, était partagée en plusieurs branches : celle des Cnéiens, et celle des Caïens. Les Cnéiens rapportaient leur illustration aux premiers temps de la république; les autres, dont descendait Auguste, n'étaient point encore sortis de l'ordre des chevaliers au temps de la ruine de Carthage. Cicéron, dans une de ses lettres, appelle Auguste petit-fils d'orfévre; et Antoine va plus loin, il le traite de petit-fils d'affranchi. Il y a apparence que dans ce temps-là l'un et l'autre voulaient insulter ce prince. Quoi qu'il en soit, le bisaïeul d'Auguste était tribun légionnaire en Sicile; le petit-fils de ce tribun parvint, du rang de simple citoyen, à la monarchie universelle. Il n'avait que quatre ans lorsqu'il perdit son père, et 18 seulement lorsque César, son oncle, fut assassiné au milieu du sénat, l'an 44 avant J.-C. Mais, avec beaucoup d'ambition, il avait une prudence et une dextérité au-dessus de son âge. Il était d'une figure agréable et prévenante, bien fait, quoique d'une taille au-dessous de la médiocre, et ses yeux jetaient un feu dont il était difficile de soutenir l'éclat. A ses qualités extérieures, il joignait un esprit étendu et cultivé, une extrême facilité à s'exprimer avec une noble élégance, et une adresse qui lui gagnait tous ceux qu'il voulait s'attacher. C'est à Apollonie, en Grèce, où il nourrissait son goût pour toutes les belles connaissances, qu'il apprit le meurtre de César. Il partit sur-le-champ pour aller recueillir la succession de son grand-oncle, qui l'avait adopté pour son fils. Il prit en arrivant le nom de Caïus-Julius César Octavianus. Son premier soin fut de demander compte à Antoine des biens immenses de César. Antoine ne se contenta pas de lui opposer un refus insultant, il cabala pour que son adoption ne fût pas confirmée. Octave s'adressa au sénat, auprès duquel il trouva de l'appui par le secours de Cicéron, qu'il appelait alors son père. Il s'attacha les sénateurs par ses souplesses, et la multitude par des libéralités, des jeux et des fêtes. Il promit solennellement d'acquitter non-seulement les legs que César avait faits à chaque citoyen, mais de les doubler par une libéralité volontaire. Pour fournir à de si prodigieuses dépenses, il vendit son patrimoi-

ne, les biens de sa mère et ceux de son beau-père Philippe, qu'il avait fait entrer dans ses vues. Une telle conduite devait lui faire des partisans. Le sénat, qui voulait l'opposer à Antoine, déclaré ennemi de la république, lui fit élever une statue, et lui donna la même autorité qu'aux consuls. Octave s'en servit heureusement. Antoine fut défait à la bataille de Modène et les deux consuls Hirtius et Pansa qui commandaient l'armée, ayant péri dans cette journée, Octave resta seul à la tête des troupes. Pansa mourant lui révéla le dessein du sénat, qui était d'affaiblir Octave et Antoine l'un par l'autre, et de confier ensuite l'autorité aux partisans de Pompée. Il commença dès-lors à négocier avec son rival, devenu plus fort par sa jonction avec Lépide. Ces trois généraux eurent une entrevue, dans laquelle ils firent cette ligue connue sous le nom de *Triumvirat*, et convinrent de partager entre eux toutes les provinces de l'empire et le pouvoir suprême pendant cinq ans, sous le titre de *Triumvirs réformateurs de la République, avec la puissance consulaire*. Ces réformateurs jurèrent en même temps la perte de tous ceux qui pouvaient s'opposer à leurs projets ambitieux. On disputa long-temps sur ceux qui devaient être proscrits. Ils s'abandonnèrent enfin l'un à l'autre leurs amis et leurs parens. La tête de Cicéron, à qui Octave devait beaucoup, et qu'il avait accablé de caresses, fut donnée en échange de celles de l'oncle d'Antoine et du frère de Lépide. Ce traité de sang fut cimenté par une promesse de mariage entre Octave et Clodia, belle-fille d'Antoine. Les tyrans conjurés arrivent à Rome, affichent leur liste de proscription, et la font exécuter. Il y eut plus de trois cents sénateurs et plus deux cents chevaliers massacrés. Des fils livrèrent leurs pères aux bourreaux pour profiter de leur dépouille. Les vengeances particulières firent périr beaucoup plus de citoyens que les triumvirs n'en avaient condamnés. Tous ces meurtres furent colorés des apparences de la justice. On assassina en vertu d'un édit émané de trois hommes, qui, dans une république bien policée, auraient péri par le dernier supplice. L'avarice eut tant de part aux proscriptions, que les triumvirs imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes et les filles des proscrits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de César ne souillassent leurs usurpations. Octave ne fut pas le moins barbare des trois. Un citoyen qu'on menait au supplice par son ordre lui demanda de faire au moins accorder à son cadavre les honneurs de la sépulture : « Ne t'en inquiète pas, lui répondit le brigand, appelé depuis Auguste; les corbeaux en auront soin. » Antoine et Octave, ayant assouvi leur rage à Rome, marchèrent contre Brutus et Cassius, meurtriers de César, qui s'étaient retirés en Macédoine. Ils leur livrèrent bataille dans la plaine de Philippes. Brutus remporta un avantage considérable sur les troupes d'Octave, qui ce jour-là était retenu au lit, par une maladie vraie ou feinte. Antoine répara le désordre, et, s'étant joint à Octave, ils battirent Brutus, qui se tua la nuit d'après ce second combat, l'an 42 avant J.-C. Octave s'étant fait apporter sa tête, l'accabla

d'outrages, et la fit embarquer pour Rome, avec ordre de la jeter aux pieds de la statue de César. Il fit mourir les prisonniers les plus distingués, après les avoir accablés d'injures. Ce barbare revint en Italie, pour distribuer aux vétérans les terres qu'on leur avait promises en récompense de leurs services. Il fit dépouiller les habitans des plus beaux pays de l'Italie, et chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes, pour enrichir l'armée. Cette tyrannie souleva tout le monde. Octave emprunta, pour faire cesser le cri universel; mais ces emprunts ne suffisant point, il ferma les oreilles à l'indignation publique et ne les ouvrit plus qu'aux louanges de Virgile, qui pour quelques arpens de terre qui ne lui furent point ravis, mit Octave au-dessus de tous les héros. Fulvie, femme d'Antoine, voulant faire revenir à Rome son mari, retenu en Égypte dans les liens de Cléopâtre, remua contre Octave, qui pour s'en venger répudia Clodia, sa fille, et la força elle-même de sortir de l'Italie. Lucius, beau-frère de Fulvie, avait pris les armes à la sollicitation de cette femme audacieuse; il fut vaincu et fait prisonnier par Octave; Antoine alors quitta sa maîtresse, pour arrêter les progrès de son compétiteur. La mort de Fulvie les réconcilia, et l'amant de Cléopâtre épousa Octavie, sœur d'Octave. Ils se partagèrent ensuite l'empire du monde; l'un eut l'Orient, et l'autre l'Occident. Octave, après avoir chassé de Sicile le jeune Pompée, voulut réunir l'Afrique à son lot, il en dépouilla Lépide, qu'il exila, et à qui il ne laissa que le titre de grand-pontife. Son pouvoir fut sans bornes à Rome. On lui décerna les plus grands honneurs, qu'il n'accepta qu'en partie. Il abolit les taxes imposées pendant les guerres civiles, établit un corps de troupes, chargé d'exterminer les brigands qui infestaient l'Italie, décora Rome d'un grand nombre d'édifices, distribua aux vétérans les terres qu'on leur avait promises, n'employant cette fois-ci que des fonds appartenant à la république, et fit brûler publiquement des lettres de plusieurs sénateurs, trouvés dans les papiers du dernier Pompée, et dont il aurait pu se servir contre eux. Le peuple romain le créa tribun perpétuel. Le refus que fit Antoine de recevoir sa femme Octavie, joint à d'autres motifs, ralluma la guerre. Elle fut terminée, après quelques petits combats, par la bataille navale d'Actium, l'an 31 avant J.-C. (*Voyez* CLÉOPATRE.) Antoine lui avait fait proposer auparavant un combat particulier; mais il répondit froidement : « qu'Antoine avait, pour sortir de la vie, d'autres chemins que celui d'un duel. » La journée d'Actium donna l'empire du monde à l'heureux Octave. Pour en conserver la mémoire, il bâtit une ville dans l'endroit où était son camp, et l'appela *Nicopolis*, c'est-à-dire, ville de la victoire. C'est-là qu'on célébrait tous les ans, en l'honneur d'Apollon, des jeux appelés *Actiens* (*Ludi Actiaci*). La clémence d'Auguste, envers les officiers et les soldats à qui il fit grace, aurait fait honneur à son caractère, si les cruautés de sa vie passée ne l'avaient fait attribuer à sa politique. Octave fut cruel, lors de la proscription et après la bataille de Philippes, parce

qu'il n'était pas encore le maître, et qu'il voulait l'être; il fut clément après celle d'Actium, parce qu'étant parvenu par cette journée au plus haut degré de puissance, il fallait la conserver par la douceur. Octave s'avança ensuite vers Alexandrie, la prit, fit grace aux habitans, et permit à Cléopâtre de faire de magnifiques funérailles à Antoine, dont il pleura la mort; mais ces larmes étaient celles d'un hypocrite, puisque, peu de temps après, il fit mourir Antyllus, l'aîné des fils d'Antoine. Pendant qu'il était en Égypte, il fit ouvrir le tombeau d'Alexandre. On lui demanda s'il voulait qu'on ouvrît ceux des Ptolémées? « Non, dit-il, j'ai voulu voir un roi, et non des morts. » Octave de retour à Rome, l'an 29 avant J.-C., célébra trois triomphes : l'un pour une bataille gagnée sur les Dalmates, dans laquelle il reçut une blessure dangereuse; un autre pour la journée d'Actium; et le troisième pour celle d'Alexandrie. On vit dans ce triomphe le portrait de Cléopâtre mourante. On ferma le temple de Janus, qui depuis 205 ans avait toujours été ouvert. On déféra le titre d'empereur à Octave. On multiplia les jeux et les fêtes en son honneur. On lui éleva des temples et des autels. Le sénat lui donna le nom d'Auguste. On dit que cet empereur voulait renoncer à l'empire, et qu'ayant consulté Agrippa et Mécène, le premier le lui conseilla, et le second l'en détourna. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Auguste proposa au sénat de se démettre de la souveraine puissance, qu'on le pria de garder : mais ce n'était qu'un jeu de sa politique. Pour accoutumer insensiblement les Romains à sa domination, il déclara publiquement « qu'il ne prétendait retenir la souveraine puissance que pendant dix ans, et qu'il s'en dépouillerait avec plaisir sitôt qu'il aurait rétabli le calme dans la république. » Sous différens prétextes on le vit renouveler tous les dix ans la même protestation, comme un délai que la peur lui faisait prendre pour sa conservation. Il fut surnommé le *Père de la patrie*. Libéral à l'égard des troupes, affable avec le peuple, familier avec les gens de lettres, il gagna tous les cœurs. On voyait tous les jours des mourans ordonner à leurs héritiers d'aller au Capitole offrir aux dieux des victimes pour sa conservation. Dans ses différens voyages, chez les Gaulois, les Espagnols, en Sicile, en Grèce et en Asie, il se fit admirer et aimer. Revêtu de la dignité de grand-pontife, huit ans avant J.-C., il fit brûler les livres des Sibylles, et réforma le calendrier. C'est alors qu'il donna son nom au mois appelé auparavant *Sextilis*, nommé depuis *Augustus*. Voulant régner par les lois, il retoucha celles qui étaient déjà reçues, et en fit de nouvelles, entre autres une qui favorisait les mariages, et plusieurs très-sévères contre les débauchés, car il affecta toujours un grand soin de conserver les mœurs, surtout celles de la jeunesse. Les chevaliers romains lui ayant demandé la révocation des lois contre les célibataires, Auguste fit mettre d'un côté ceux qui étaient mariés, et de l'autre ceux qui ne l'étaient pas. C'était le plus grand nombre; puis, prenant le ton de gravité des anciens censeurs, il leur parla ainsi : « Pendant que les maladies et la guerre nous enlè-

vent tant de citoyens, que deviendra la ville, si l'on ne contracte plus de mariages? La cité ne consiste point dans les maisons, les portiques, les places publiques. Ce sont les hommes qui font la cité. Vous ne verrez point, comme dans les fables, sortir des hommes de dessous terre pour prendre soin de vos affaires. Ce n'est point pour vivre seuls que vous vivez dans le célibat; chacun de vous a des compagnes de sa table et de son lit; et vous ne cherchez que le repos dans vos dérèglemens. Mon unique objet est la perpétuité de la république. J'ai augmenté les peines de ceux qui n'ont pas obéi; et à l'égard des récompenses, elles sont telles, que la vertu n'en a pas encore eu de pareilles. Il y en a de moindres qui portent mille gens à exposer leur vie; et celles-ci ne vous engageraient pas à prendre une femme et à nourrir des enfans! » Auguste, malgré son grand âge, alla voir à Naples des jeux institués en son honneur. En revenant à Rome, une dyssenterie l'arrêta à Nole, où il mourut le 19e jour du mois d'août, auquel il avait donné son nom, l'an 14 de J.-C., et de Rome 765. Il avait vécu 76 ans moins un mois, en avait régné 44 depuis la bataille d'Actium. Le sénat lui décerna les honneurs divins, et lui consacra un temple avec des prêtres pour le desservir. On en fit un aussi de la maison où il était mort à Nole. Sur le point d'expirer, il dit à ses amis « qu'il avait trouvé Rome de briques, et qu'il la laissait de marbre. Se sentant défaillir de plus en plus, il demanda un miroir, se fit peigner et raser. Après quoi, il dit à ceux qui étaient autour de son lit : « N'ai-je pas bien joué mon rôle? on lui répondit, oui.—Battez donc des mains, répliqua-t-il, la pièce est finie, se servant en cette occasion des paroles que prononçaient les acteurs à la fin des pièces. » L'éclat de ses derniers jours n'a fait oublier ni sa barbarie, ni ses vices. Les historiens lui reprochent de s'être livré à la volupté sans pudeur et sans ménagement. Son impudence alla jusqu'à ravir une femme consulaire à son mari au milieu d'un souper; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, et la ramena ensuite à table, sans que ni lui, ni elle, ni son époux, en rougissent. Avec des mœurs si dépravées, il affecta souvent le langage de la vertu. Il feignit même d'être religieux, et il le fut quelquefois jusqu'à la superstition. Il eut, au rapport de Suétone, la faiblesse de croire qu'un poisson qui sauta de la mer sur le rivage d'Actium lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne; l'ânier lui répondit qu'il s'appelait *Vainqueur*. Octave ne douta plus qu'il ne dût remporter la victoire : il fit faire des statues d'airain, de l'ânier, de l'âne et du poisson, et les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitesses, au nombre desquelles on peut compter l'ascendant que prit sur lui Livie, son épouse, qui l'assujettit trop souvent à ses caprices. Le siècle d'Auguste est compté parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain. Virgile, Horace, Ovide, Properce, Tibulle, etc., fleurirent dans cet âge illustre. La passion d'Auguste pour les sciences était telle, qu'à ses repas il s'entrete-

nait toujours de matières d'érudition. Auguste eut, comme presque tous les Romains célèbres de son temps, le mérite de l'éloquence. Il fit élever dans le Forum une colonne de bronze doré, pour servir de point central aux mesures de toutes les grandes voies qui partaient de Rome, et cette colonne fut appelée le miliaire doré. Le temple de Janus fut fermé trois fois pendant son règne: la première fois pendant trois ans, la seconde pendant huit ou dix ans, et la troisième pendant douze. Auguste, le protecteur et l'ami des poètes, cultivait lui-même la poésie, et lui consacrait ses momens de loisir. Suétone nous apprend qu'il *avait décrit la Sicile en vers hexamètres*, et fait un livre d'*Epigrammes* qu'il composait ordinairement dans le bain. (*Voy.* ATHENODORE et OVIDE.) Il avait composé une tragédie d'*Ajax et* d'*Ulysse*. Ce qui nous en reste a été recueilli par J. Ruttgen et publié par J. A. Fabricius, Hambourg, 1727, in-4°.

AUGUSTE, dit le *Pieux*, duc de Saxe, naquit en 1526 de Henri *le Pieux*, et succéda en 1553 à son frère Maurice. Il s'opposa, en 1582, à la diète d'Augsbourg, à l'introduction du calendrier grégorien, et tout le parti protestant fut de son avis. Il mourut en 1586. Il avait dépensé des sommes considérables pour la construction du château d'Augustenbourg, et laissa cependant dans ses coffres, à sa mort, dix-sept millions d'écus d'or.

AUGUSTE II (FRÉDÉRIC), roi de Pologne, né à Dresde, le 12 mai 1670, de Jean-George III, électeur de Saxe, après la mort de Jean-George IV son frère, en 1694, fit ses premières campagnes contre les Français en 1689, sur les bords du Rhin, et y donna des marques de valeur. Choisi, en 1695, pour commander l'armée chrétienne contre les Turcs, il soutint sa réputation de bravoure, et gagna sur eux la bataille d'Oltatsch en 1696. Ayant embrassé la religion catholique l'année suivante, il fut élu roi de Pologne le 27 juin, et couronné à Cracovie le 15 septembre. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse polonaise, et forcé l'autre par l'approche d'une armée saxonne, qu'il ne tarda pas d'employer contre Charles XII. Il se jeta d'abord sur la Livonie, et y remporta quelques avantages sur les Suédois; mais ils furent suivis de plusieurs échecs. Frédéric, obligé de lever le siége de Riga, perdit la bataille de Clissow et celle de Frauenstadt; et après une guerre où il avait été aussi malheureux que brave, il signa la paix en 1706. Par ce traité, il fut dépouillé de la couronne de Pologne, que Charles XII avait fait donner à Stanislas Leczinski en 1704. Après la bataille de Pultawa, Fréderic-Auguste remonta sur le trône, et s'y soutint avec honneur jusqu'à sa mort, arrivée le 1er février 1733. Ce monarque avait une force de corps incroyable; mais il était plus connu encore par sa bravoure, et surtout par sa grandeur d'ame dans la bonne et la mauvaise fortune. Sa cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de Louis XIV. Auguste l'imita dans l'amour des plaisirs, ainsi que dans celui des arts. Il signala son règne par un nouveau *Code*, par l'érection de différentes chaires académiques,

par la fondation d'un gymnase pour la noblesse à Dresde, et par d'autres établissemens qui l'ont immortalisé dans le cœur de ses sujets. On rapporte de lui différentes réponses qui prouvent ses vertus. Le primat du royaume étant mort en 1722, le roi disposa de cette place en faveur de l'évêque de Warmie, en lui disant : « Je suis persuadé que vous aurez soin de la patrie, et je ne veux pas que vous fassiez rien pour moi qui soit injuste et contre les lois. » Les protestans étaient persécutés par les catholiques; il donna ordre au primat et au sénateur de faire cesser les vexations, disant : « qu'il était établi par Dieu pour protéger ses sujets, sans aucune acception, et pour les maintenir dans leurs priviléges, conformément aux lois de son royaume. » Ayant été obligé de voyager en hiver quelque temps avant sa mort, on lui représenta le péril auquel il s'exposait, avec une santé chancelante, et dans la saison la plus rude de l'année; il répondit : « Je vois tout le danger que je cours; mais je dois plus à mes peuples qu'à moi-même. » Ce prince avait parcouru dans sa jeunesse toutes les cours de l'Europe, et avait rapporté de ses voyages beaucoup de connaissances, de politesse, et d'affabilité. Il fut clément envers ses ennemis, et aima la paix. Les Saxons le regardaient comme leur père, et il les chérissait comme ses enfans. Les Polonais le respectaient; mais l'esprit républicain qui les animait, et la crainte perpétuelle où les tenait la conservation de leur liberté, les empêchèrent de lui accorder toute leur confiance. Ce prince laissa de Christine-Everbardine de Brandebourg-Bareuth, un fils unique qui lui succéda. Son épouse, morte en 1727, n'ayant pas voulu renoncer à la religion protestante, ne put être couronnée reine de Pologne.

AUGUSTE III (Frédéric), électeur de Saxe et roi de Pologne, fils du précédent, né en 1676, parvint au trône en 1733. Les dernières années de son règne furent très-malheureuses. En 1756, le roi de Prusse l'ayant soupçonné d'être entré dans les projets hostiles qui se formaient contre lui, marcha vers Dresde. Auguste lui abandonna sa capitale, et se renferma avec 17,000 hommes dans le camp de Pyrna, qui fut bientôt forcé. Son armée se rendit prisonnière de guerre, et fut incorporée dans les troupes prussiennes. Il fit en vain des propositions de paix, en demandant au vainqueur de prescrire lui-même les conditions. Frédéric répondit qu'il n'en avait point à faire; qu'il n'était pas entré en Saxe comme ennemi, mais comme dépositaire; il lui refusa même ses gardes, prétendant qu'il ne voulait pas avoir la peine de les reprendre. Toutes les réponses du roi de Prusse furent des insultes ou des marques de mépris. Enfin, le malheureux prince obtint pour toute grace des passeports pour se retirer en Pologne. La Saxe resta entre les mains du vainqueur jusqu'à la paix conclue à Hubersbourg le 15 février 1763. Frédéric-Auguste mourut le 5 octobre suivant. C'était un prince plein de bonté et de générosité; mais qui, se livrant à des dépenses de luxe, tandis qu'il avait des voisins puissans, négligea trop le soin de préparer de bonne heure les moyens de leur

résister. La Russie lui enleva la Courlande. Il eut de Marie-Josèphine, fille de l'empereur Joseph, plusieurs enfans, Frédéric-Chrétien-Léopold, prince électoral de Saxe, Marie-Amélie, mariée à don Carlos, roi de Naples, et ensuite roi d'Espagne, et Marie-Josephe, dauphine de France et mère de Louis XVI. Marie-Joséphine, épouse d'Auguste, montra dans les malheurs qu'essuya sa maison, la force d'ame que sa situation exigeait. Jamais elle ne voulut sortir de Dresde; mais enfin elle succomba sous les chagrins et les duretés qu'elle eut à essuyer, et mourut au milieu des ruines de son pays.

AUGUSTE DE BRUNSWICK. *Voyez* BRUNSWICK.

AUGUSTE (GUILLAUME), prince de Prusse, 2ᵉ fils du roi Fréderic Guillaume Iᵉʳ, né à Berlin le 9 août 1722. Pendant la guerre de sept ans il accompagna son frère Frédéric II, à la guerre de sept ans, commanda l'infanterie prussienne, déploya une grande bravoure, et obtint de grands avantages. Après la défaite de Kollin, ayant été chargé d'effectuer la retraite, il indisposa son frère, qui lui écrivit d'une manière si dure, qu'il en tomba malade de chagrin et en mourut. Fréderic II se conduisit en cette occasion avec inhumanité, et en cela il n'agit que conséquemment à son caractère. La correspondance de ces deux princes a été publiée en 1769, sous le titre *d'Anecdotes pour éclaircir l'histoire de la Maison de Brandebourg, et de la dernière guerre*.

AUGUSTE, poète latin d'Udine, en Italie, changea son nom d'Augustin en celui de *Publius Augustus Grazianus*. Il professa les belles-lettres à Trieste et à Udine, et mourut dans cette ville, où on lui éleva un tombeau de marbre, avec cette épitaphe: *Augustus vates hic situs est*. Les *Odes* de ce poète ont été publiées à Venise, en 1529, in-4ᵉ.

AUGUSTI (FRÉDÉRIC-ALBERT), né en 1696, à Francfort-sur-l'Oder, de parens juifs, fut converti au christianisme en 1722, par le surintendant luthérien Reinhard. En 1734, il fut nommé pasteur à Eschenberg, dans le duché de Gotha, et il y mourut en 1782. Il était très-instruit, et a laissé plusieurs ouvrages dont on trouve la notice dans le *Répertoire des auteurs allemands, morts de 1750 à 1800*. Les plus remarquables sont: I. *De Adventûs Christi necessitate, tempore templi secundi*, Leipsick, 1794, in-4ᵉ. II. *Mystères des Juifs concernant le fleuve miraculeux Sambathion*, Erfurt, 1748, in-8ᵉ. Cet ouvrage est écrit en allemand. III. *Aphorismi de studiis Judæorum hodiernis*, Gotha, 1731, in-4ᵉ. IV. *Notice sur les Karaïtes (en allemand)*, Erfurt, 1752, in-8ᵉ. V. *Dissertationes, historico-philologicæ in quibus Judæorum hodiernorum consuetudines, ritus et mores exponuntur*, ibid., 1753, in-8ᵉ.

AUGUSTIN AURELIUS (St.), né à Tagaste, petite ville d'Afrique, le 13 novembre 354, de Patrice, honnête citoyen de cette ville, et de Monique, étudia d'abord dans sa patrie, ensuite à Madaure et à Carthage. Ses mœurs se corrompirent dans cette dernière ville, autant que son esprit s'y perfectionna. Il eut un fils nommé Adéodatus, fruit d'un

amour criminel; né avec le génie de son père, il ne donna que des espérances, ayant été moissonné à la fleur de son âge. La secte des manichéens fit d'Augustin un prosélyte, qui en devint bientôt un apôtre. La lecture d'un livre philosophique de Cicéron commença à le dégoûter des voluptés et des richesses. Il professa la rhétorique à Tagaste, à Carthage, à Rome, à Milan où le préfet Symmaque l'envoya. Ambroise était alors évêque de cette ville. Augustin, touché de ses discours et des larmes de sa mère, se fit baptiser à Milan, à la Pâque de 387, dans la 32e année de son âge. Voici comme il raconte lui-même dans ses *Confessions*, les principales circonstances de sa conversion. Un jour qu'on lui avait raconté comment deux officiers de l'empereur avaient abandonné leur brillante existence, pour vivre en chrétiens, il se sentit agité d'un mouvement extraordinaire, et un combat intérieur vint agiter son ame. Il alla se coucher sous un figuier, se roulant à terre, versant des torrens de larmes, et demandant à Dieu de lui donner la force nécessaire pour sortir victorieux de cette lutte décisive. Alors il lui sembla entendre une voix qui disait : « Prenez et lisez. » Il se leva et prenant les épîtres de Saint Paul, il les ouvrit au hasard avec une angoisse inexprimable. Il y lut : « Ne vivez pas dans les festins ni dans l'impudicité. Revêtez-vous de N. S. J.-C., et ne cherchez pas à contenter votre chair suivant les désirs de votre sensualité. » Dès ce moment il se sentit soulagé du poids qui l'accablait, et son sort fut à jamais fixé. Il renonça dès-lors à la profession de rhéteur. De retour à Tagaste, il se consacra au jeûne, à la prière, donna ses biens aux pauvres, forma une communauté avec quelques-uns de ses amis. Quelque temps après s'étant rendu à Hippone, Valère, qui en était évêque, le fit prêtre malgré lui, au commencement de l'an 391. Il lui permit, par un privilége singulier et inouï jusqu'alors en Afrique, d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante, Augustin confondit Fortunat, prêtre manichéen, dans une conférence publique, et avec d'autant plus de succès, qu'il avait connu à fond cette secte. Un an après, en 392, il fit une explication si savante du *Symbole de la Foi*, dans un concile d'Hippone, que les évêques pensèrent unanimement qu'il méritait d'être leur confrère. Un autre concile convoqué en 395 le donna pour coadjuteur à Valère dans le siége d'Hippone. Il établit dans sa maison épiscopale une société de clercs, avec lesquels il vivait. Félix, un des plus célèbres manichéens, qui était du nombre des élus, c'est-à-dire des plus attachés à la secte, vaincu par le nouveau prélat dans une conférence publique, abjura bientôt sa doctrine entre les mains de son vainqueur. Augustin ne signala pas moins son éloquence dans une conférence des évêques catholiques et des donatistes à Carthage, en 411. Il y déploya son zèle pour l'unité de l'Eglise, et le communiqua à tous ses collègues. Son grand ouvrage de la *Cité de Dieu* ne tarda pas à paraître. Il l'entreprit pour répondre aux plaintes des païens qui attribuaient les irruptions des barbares et les malheurs de l'em-

pire à l'établissement de la religion chrétienne et à la destruction des temples. L'an 418, il y eut un concile général d'Afrique tenu à Carthage contre les pélagiens. Augustin, qui les avait déjà réfutés, dressa neuf articles d'anathème, et montra contre cette hérésie un zèle qui lui a mérité le titre de docteur de la grace. Après avoir triomphé des ennemis de l'Eglise, il eut à combattre ceux de l'empire. Les Vandales passèrent d'Espagne en Afrique, en 428, sous la conduite de leur roi Gensérie. Ils se rendirent maitres d'une partie de ces contrées. Carthage, Hippone et Cirte, les trois principales villes de l'Afrique, résistèrent plus long-temps. Saint Augustin, consulté par quelques-uns de ses confrères, s'il fallait fuir, ou attendre les barbares, répondit «qu'il valait mieux combattre en faisant son devoir que de s'exposer par la fuite à de plus grands maux.» Il suivit le conseil qu'il donnait aux autres. Les Vandales étant venus assiéger sa ville épiscopale avec une puissante armée, il fortifia ses habitans par son courage et ses discours. Il craignait cependant de voir Hippone au pouvoir de l'ennemi; il demandait à Dieu de le retirer du monde avant ce malheur. Il fut exaucé : une fièvre violente le conduisit au tombeau, le 28 août 430, à l'âge de 76 ans. Les Vandales, qui prirent Hippone l'année suivante, respectèrent sa bibliothèque, ses ouvrages et son corps. Les évêques catholiques d'Afrique, chassés de leurs siéges par Thrasamond, roi des Vandales, emportèrent ses reliques en Sardaigne, lieu de leur exil. Luitprand, roi des Lombards, les transporta, environ 200 ans après, à Pavie sa capitale. On les plaça dit Baillet, dans un endroit de l'église de Saint-Pierre, qui est encore aujourd'hui inconnu aux hommes. Il composa un nombre infini d'ouvrages. On remarque dans tous un esprit subtil et pénétrant, une mémoire heureuse, un style énergique, malgré les mots impropres et barbares dont il se sert quelquefois. Les pointes et les jeux de mots dont il est semé, surtout dans ses *Homélies*, ont fait sentir combien il était audessous de Saint Chrysostôme. Il tourne souvent autour de la même pensée. Il est admirable dans quelques morceaux particuliers; mais il fatigue par ses antithèses, quand on le lit de suite. Cette affectation doit être attribuée moins à son génie qu'à son siècle et à son pays, qui avait perdu le goût de la véritable éloquence. Ce qui sert encore à l'excuser, c'est qu'il est touchant, lors même qu'il fait des pointes et des antithèses. La meilleure édition de ses ouvrages est celle des savans bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, en 11 vol. in-fol., qui se relient en huit, et qui parurent successivement depuis 1679 jusqu'en 1700. On peut y joindre *l'Appendix augustinianus* volume qui fait partie de la réimpression des œuvres de Saint Augustin, faite à Anvers par T. Leclerc, 1700; Et le fragment intitulé : *Epistolæ duæ recens in Germaniâ repertæ*, Paris, 1734, in-fol., ainsi qu'un autre fragment qui a paru sous ce titre : *S. Augustini Sermones inediti*, Vindobona, 1792, in-fol. Cette édition fut entreprise par le conseil du docteur Antoine Arnauld, un des

plus zélés partisans de Saint Augustin. Le premier volume renferme les ouvrages qu'Augustin composa avant d'être prêtre, avec ses *Rétractations* et ses *Confessions* qui sont comme la préface de son immense recueil. Les *Rétractations* sont une espèce de critique des différens écrits qu'il avait mis au jour. Il en rapporte le titre et les premiers mots. Il en fait le catalogue selon l'ordre des temps, et marque à quelle occasion et pourquoi il les a composés. Il reconnaît de bonne foi ses fautes et ses méprises, et rétablit la vérité dans les passages où il croit s'en être écarté. Sa préface est fort modeste. Il dit qu'il veut être lui-même son propre censeur. Ses *Confessions*, qui ne prouvent pas moins son humilité que ses *Rétractations*, sont divisées en 13 livres. Les dix premiers contiennent *l'Histoire de sa vie*, et les trois derniers *des Réflexions sur le commencement de la Genèse*. Les *Confessions* ont été traduites par Arnauld d'Andilly et Dubois, in-8° et in-12, et par Dom Martin, avec le texte en regard, 1741, 2 vol. in-8°. Le second volume est occupé par ses *Lettres*, disposées selon l'ordre chronologique, depuis l'an 386, jusqu'à sa mort en 430. Il y en a deux cent soixante et dix, qui forment une collection précieuse pour ceux qui s'appliquent à l'histoire, au dogme, à la morale, à la discipline de l'Eglise. Dubois les a traduites en français, en 6 vol. in-8° et in-12, que Tillemont fit réimprimer en 2 vol. in-fol., 1648, avec des notes sur des points d'histoire, de chronologie, etc. Les deux premiers volumes de ses œuvres, ayant été réimprimés avec quelques changemens, les curieux en recherchent la première édition. Le troisième est consacré à ses *Traités sur l'Ecriture;* le quatrième, à son *Commentaire sur les Psaumes*. Le cinquième renferme ses *Sermons*, traduits encore par Dubois. Le sixième, ses *Ouvrages dogmatiques sur divers points de morale et de discipline*. Le septième, l'ouvrage de la *Cité de Dieu*, son chef-d'œuvre, traduit en français, 2 vol. in-8°, 1693 et 1707, par Lombert, qui a aussi traduit le *Commentaire* du même docteur, dont l'abbé Gouget a donné une nouvelle édition, 1736, en 4 vol. in-12, précédé de l'éloge du traducteur. *De Sermone Christi in monte*, 1701, in-12. Le huitième volume contient ses *Traités contre différens hérétiques*. Le neuvième, *ceux contre les donatistes*. Le dixième, *ses Traités contre les pélagiens*. Le dernier sa *Vie*, traduite en latin sur le français de Tillemont. Elle compose le treizième volume des *Mémoires* pour servir à l'histoire ecclésiastique de ce célèbre écrivain. Elle est très-circonstanciée et très-exacte, et contient, non-seulement toutes les particularités de la vie de l'illustre évêque d'Hippone, mais encore l'analyse critique de ses ouvrages, et le précis de sa doctrine. On l'a traduite en italien en 1729; mais cette version, tronquée en plusieurs endroits, est bien différente de l'original. Eugipius a donné *Thesaurus ex Sancti Augustini operibus;* Basileæ, 1542, deux tomes en un vol. in-fol., qui n'est pas commun. (*Voyez* GUERARD.) Saint Augustin fit éclater beau-

coup de modération dans toutes ses disputes, non-seulement dans celle qu'il eut avec Saint Jérôme, à l'occasion de Saint Pierre et de Saint Paul, mais encore dans celles où il confondit les hérétiques. Il abandonna cependant, sur la fin de ses jours, ses principes d'indulgence, et prêcha l'intolérance contre les donatistes, qui étaient eux-mêmes très-intolérans. Les ennemis de sa doctrine l'ont accusé d'employer, dans l'exposition des dogmes et de la morale, plus d'art et de subtilité que de savoir et de justesse. Aussi le jésuite Adam l'appelat-il, dans un de ses sermons, *l'Africain échauffé* et le *Docteur bouillant*. Outre que Saint Augustin doit être regardé comme le père de la théologie latine, il est encore vrai de dire que ses hypothèses ont eu une influence marquée sur les systèmes de théologie protestante. Luther, Mélancthon avaient une très-haute estime pour cet écrivain, et crurent devoir adopter sa doctrine concernant le péché originel, le libre arbitre, etc. (*Voyez* la préface de Luther au traité de Saint Augustin, *De spiritu et litterâ;* et Mélanchthon, *De ecclesiæ auctoritate et de Veterum scriptis libellus*, tiré du Discours de Haffner *sur les secours que l'étude des langues offre à la théologie*, Paris, 1804, in-8°, pag. 12.)

AUGUSTIN (Saint) ou AUSTIN, premier archevêque de Cantorbéry, fut envoyé par Saint Grégoire-le-Grand, en 596, prêcher le christianisme en Angleterre, qui le regarde comme son apôtre. Augustin convertit, l'année d'après, Ethelbert, roi de Kent : ils trouvèrent dans ce prince des dispositions à recevoir l'Evangile, parce qu'ayant épousé une princesse de France, fille du roi Caribert, qui était chrétienne, il écouta favorablement tout ce que son épouse lui dit du christianisme. Augustin obtint d'Ethelbert un établissement à Cantorbéry. Il passa ensuite en France pour être fait évêque, et, à son retour, baptisa plus de dix mille personnes le jour de Noël, dans la Swale. A défaut de prêtres suffisans pour la cérémonie, Augustin bénit cette rivière, puis ordonna au peuple assemblé, d'y entrer deux par deux, qui se conféraient mutuellement au nom de la Sainte Trinité, le sacrement de régénération. Le christianisme s'étant répandu par ses soins en Angleterre, le pape y établit plusieurs nouveaux évêchés, dont il le fit métropolitain, avec l'usage du *pallium*. Saint Grégoire lui conseilla de changer les temples des Anglais en églises plutôt que de les abattre, et de permettre aux nouveaux convertis, de faire à l'entour des cabanes avec des branches d'arbres, pour y célébrer les fêtes par des repas modestes, au lieu de sacrifier des animaux aux idoles: voulant les faire monter par degrés de la fausse religion à la vraie. « On ne peut qu'avoir la plus haute idée de Saint Augustin et de ses coopérateurs, dit un historien moderne, lorsqu'on examine le merveilleux changement qu'ils opérèrent en Angleterre. Avant l'arrivée des missionnaires, les Anglais étaient livrés à toutes sortes de vices, et plongés dans la plus grossière ignorance. Ce qui prouve surtout cette ignorance, c'est que quand ils débarquèrent dans la Bretagne, ils ne connaissaient point

l'usage des lettres, et que tout le progrès qu'ils firent dans les sciences, jusqu'au temps de Saint Augustin, se borna à emprunter l'alphabet des Irlandais. Les Northumbres, selon Guillaume de Malmesbury, vendaient leurs enfans comme esclaves; mais la lumière de l'Evangile n'eut pas plutôt brillé aux yeux de ces peuples, qu'ils devinrent des hommes nouveaux.» Augustin mourut le 26 mai l'an 607, après avoir ordonné plusieurs évêques, et désigné Laurence pour son successeur. Warthen place cette mort en 604.

AUGUSTIN (Antoine), auditeur de Rote, évêque d'Alise, puis de Lérida, et enfin archevêque de Tarragone, naquit à Saragosse de parens illustres, et mourut dans son siége archiépiscopal, l'an 1586, dans sa 69e année. Sa charité était si grande, qu'on ne trouva pas dans ses coffres de quoi le faire enterrer. Il se trouva au concile de Trente en 1562, et s'y distingua beaucoup. C'était un des plus savans hommes de son siècle. «Vous excellez, lui écrivait Paul Manuce, dans la belle littérature, et si je suis quelque chose à l'égard des autres, je ne suis rien quand on me compare à vous.» Il nous reste de lui plusieurs ouvrages de droit, dont on peut voir le catalogue à la fin de son édition *De emendatione Gratiani*, in-8°, 1672, donnée par Baluze, avec des notes, livre savant et profond. L'édition originale de Tarragone, in-4°, 1587, est fort recherchée. L'auteur publia cet ouvrage à 25 ans. On a encore de lui: I. *Antiquæ collectiones decretalium*, Ilerda, 1567, in-fol.; Rome, 1583, et Paris, 1609, in-fol., avec des notes estimées. II. Cinq livres des *Constitutions de l'Église de Tarragone*, en latin, imprimées dans cette ville, chez Mey, en 1580, in-4°. Cet ouvrage est fort recherché, de cette édition. III. *Canones pœnitentiales*, imprimés chez le même en 1581, in-4°. Ce livre est rare. IV. Ses *Dialogues sur les médailles*, publiés à Tarragone en 1575, in-4°, en espagnol, le sont encore davantage. Il y en a plusieurs traductions italiennes, in-4° et in-fol., sous ces titres: 1° *Dialoghi di Ant. Agostini, iscrizioni, ed altre antichità, trad. di lingua spagnuola in ital.* Roma, 1592 et 1648, in-fol., figures; 2° *Anton. Augustini antiquitatum Romanarum, Hispanarumque in nummis veterum, dialogi* 11, *latinè redditi ab Andreâ Schotto*, Antverpiæ, 1617, in-fol., fig. Il faut prendre la traduction italienne in-4°, pour avoir les médailles des Dialogues trois à huit, parce qu'elles ne sont pas dans l'édition de 1387, V. *Epitome juris pontifici veteris*, tome 1er, à Tarragone, 1586, tom. 2 et 3, Rome, 1611, in-fol. VI. *De propriis nominibus Pandectarum Florentinarum*, Tarragone, 1579, in-fol., très-rare. L'édition qui porte sur le titre: *Barcinone*, 1592, est la même. VII. *Familiæ Romanorum triginta*, 1557, Rome, in-fol. VIII. *De militiis.* IX. *De legibus et senatus-consultis Romanis*, etc. Rome, 1583, in-4°. André Schott a publié l'éloge d'Augustin, Anvers, 1586. Il a été aussi inséré dans l'édition des *Dialogues*, donnée par Étienne Baluze.

AUGUSTIN DE SIENNE. *V.* Agostino.

AUGUSTIN, Vénitien, graveur, né en 1490. Il était élève de Marc-Antoine Raimondi. On a de lui un grand nombre d'estampes dans la manière de son maître, mais bien moins estimées, surtout pour la correction du dessin. Ses principaux ouvrages sont : Une *Iphigénie*, d'après l'antique ; un *Portement de croix*, d'après Raphaël ; *le sacrifice d'Isaac ; Saint Paul frappant d'aveuglement Elymas ; l'Adoration des bergers ; une Bataille ; les Israélites recueillant la manne ; des Squelettes formant une assemblée à laquelle la mort préside*. Ce célèbre graveur mourut à Rome, vers 1540.

AUGUSTIN, de Ferrare, imprima, dès l'an 1474, Boccace, qui est le premier conteur italien qui soit sorti des presses d'Italie. Cette édition, sans date, est aussi sans nom d'imprimeur.

AUGUSTIN, de Bologne, surnommé des *Perspectives* par les Italiens, à cause du rare talent avec lequel il peignait ce genre et toutes sortes d'objets d'architecture auxquels il donnait tant de vérité qu'il trompait les hommes et les animaux. Il vivait en 1525.

AUGUSTIN (Fr. Miguel), auteur espagnol, a laissé un ouvrage intitulé : *Libro de los secretos de agricultura, casa de campo, y pastoril ; traducida de lingua catalana en castellano par Fr. Miguel Augustin, de libro que el mismo autor saco a luz el ãno de* 1617, Saragosse, 1646, Barcelonne, 1749, Madrid, 1781.

AUGUSTULE, était fils d'Oreste, patrice et général des armées romaines dans les Gaules. Romulus Augustus était son vrai nom ; mais presque tous les auteurs lui ont donné celui d'Augustulus, soit par dérision, soit à cause de sa jeunesse. Oreste son père, ayant excité une révolte en 475, aima mieux faire proclamer son fils empereur que de prendre pour lui-même le sceptre. Augustule était un très-beau prince, et c'est la seule qualité qu'on lui donne. On sait seulement qu'il envoya un ambassadeur à Basilisque, alors empereur de Constantinople, pour lui annoncer son élévation au trône d'Occident, d'où il fut bientôt renversé. Odoacre, roi des Hérules, appelé par la noblesse romaine, fit décapiter Oreste à Pavie en 476, dépouilla son fils des marques impériales, l'exila dans la Campanie, avec un revenu de six mille livres d'or, et se rendit souverain de l'Italie sous le titre de roi. Ce fut ainsi que finit l'empire d'Occident. Rome fut obligée de se soumettre à un prince d'une nation barbare, et dont le nom était une insulte dans les temps florissans de la république. Cette révolution avait commencé à s'annoncer sous Honorius, et depuis ce prince l'état n'avait fait que languir. Cet empire qui avait rassemblé dans son sein presque tous les royaumes du monde connu, grace à près de quatre cent cinquante batailles livrées par les anciens Romains, ne put soutenir long-temps une puissance trop étendue, qui n'était plus défendue par des princes belliqueux et par des soldats soumis et disciplinés. Telle était depuis quelque temps la mollesse des soldats romains, qu'ils demandèrent et obtinrent de l'empereur Gratien la permission de quitter leur casque et leur cuirasse. D'habiles généraux, la faiblesse des enne-

mis, leurs discordes, d'autres causes accidentelles, pouvaient bien prolonger plus ou moins la durée de l'empire; mais il n'en portait pas moins dans son sein le germe de sa destruction, et ce germe fut entièrement développé sous Augustule. Nous remarquerons comme une singularité, que le dernier empereur ait été appelé *Romulus Augustus*, comme le premier roi et le premier empereur des Romains, et que son prédécesseur ait porté le nom de *Jules*, comme le prédécesseur d'Auguste. L'empire d'Occident, qui périt avec lui, avait subsisté 1229 ans depuis la fondation de Rome, et 506 depuis la bataille d'Actium. Sa chute avait été préparée par Constantion-le-Grand. Ce fut sur ses débris que s'élevèrent les fondemens des divers états dont les annales forment l'histoire moderne de l'Europe.

AUHADI-MARAGAH, un des plus célèbres mystiques mahométans, mit en vers persans le livre intitulé *Giam-Giam*, production qui est comme l'élixir de la spiritualité musulmane. Il a composé encore un *Divan poétique*, qui contient dix mille vers, et plusieurs *Lettres*, qui ont été publiées parmi les Orientaux. Il vécut dans la pauvreté, et mourut assez riche des libéralités de l'empereur des Tartares, l'an 1319 de J.-C. Son sépulcre est en grande vénération à Ispahan. Ce poëte mystique avait fait aussi des *Ouvrages de galanterie*.

AULAIRE. *V.* SAINT-AULAIRE.

AULAY-DE-LAUNAY (JEAN), général français, servit d'abord dans la marine, mais il passa en 1792 dans les armées de terre. Les campagnes d'Espagne et d'Italie, qu'il fit successivement, lui fournirent une foule d'occasions de faire remarquer son courage et ses talens militaires, de sorte qu'il parvint rapidement au grade de général de brigade. Ce fut en cette qualité, qu'il remporta de si brillans avantages, à l'affaire de Caldiero, en Lombardie, en 1797. Peu de temps après un boulet de canon termina sa glorieuse carrière.

AULBERY. *Voyez* ALBERY.

AULESIUS (ALARD), né en 1545 à Leuwarde, ou, selon d'autres, à Dockum en Frise, où il obtint la place de recteur du collége. Il abandonna cet emploi pour une chaire de médecine de Franecker. Il mourut le 21 janvier 1606. On n'a de lui qu'un ouvrage intitulé *Monitio ad ordines Frisiæ, de reformandâ praxi medicâ*, Franekeræ, 1603, in-4°.

AULISIO (DOMINIQUE D'), né à Naples en 1639, chanoine de Saint-Janvier, fut un des plus célèbres littérateurs des 17ᵉ et 18ᵉ siècles. Il apprit sans maître toutes les langues savantes de l'Europe et de l'Orient, et embrassa dans ses travaux la jurisprudence, les antiquités, l'architecture, la rhétorique et l'histoire. Charles II érigea une chaire d'architecture militaire pour Aulisio, qui est mort en 1717, âgé de 78 ans. Son attachement aux opinions de Platon lui fit des ennemis. Ses principaux ouvrages ont pour objet la *Construction des gymnases et des mausolées*, 1694, in-4°; les *Nombres vénérés en médecine*; un *Commentaire sur divers titres des Pandectes*, 3 v. in-4°; des *Considérations sur la jurisprudence établie à Capoue*; des *Essais historiques sur les poésies hébraïques, grecques, latines, italiennes et espagno-*

les; un *Abrégé de chronologie*, un autre *d'architecture civile*, un autre *de rhétorique et de philosophie*, *etc.* Ces divers écrits sont en latin ou en italien. La plupart de ces productions se trouvent dans différens recueils.

AULNOY. *Voyez* AUNOY.

AULU-GELLE (AULUS-GELLIUS), célèbre grammairien et critique latin, florissait à Rome, sa patrie, vers l'an 130 de J.-C., et mourut au commencement du règne de Marc-Aurèle. Il publia un ouvrage en vingt livres, intitulé *Noctes Atticæ* (*Les Nuits Attiques*), qu'il nomma ainsi, parce qu'il l'avait composé à Athènes pendant les longues soirées de l'hiver. C'est un recueil de beaucoup de matières différentes. Il peut servir à éclaircir les monumens et les écrivains de l'antiquité; on y trouve quantité de fragmens des anciens auteurs; mais trop de remarques minutieuses de grammaire, et trop peu de pureté et de clarté dans le style. Cette collection, qu'Aulu-Gelle fit pour ses enfans, a eu plusieurs éditions. On estime celle du P. Proust, *ad usum Delphini*, Paris, 1681, in-4°; et celle de Leyde, par Gronovius, 1706, in-4°. On a encore l'Elzévir, 1651, petit in-8°; l'édition de Longolius, 1741, in-8°; de Conrad, 1762, 2 vol. in-8°, et de Deux-Ponts, 1784, 2 vol. in-8°. En 1776 et 1777, il en a paru une traduction française par l'abbé de Verteuil, à Paris, 3 vol. in-12. La première édition de l'original est de 1469, in-fol. Lambécius publia, en 1647, de savantes remarques sur cet auteur.

AUMALE (CLAUDE DE LORRAINE, duc D'), fils de René II, duc de Lorraine, vint s'établir en France où il se fit naturaliser. Il rendit de grands services à François Ier pendant sa captivité, en s'opposant avec le duc Antoine, son frère, à l'invasion que les paysans des bords du Rhin se préparaient à faire en Lorraine et en France. Il les défit complètement à Saverne. François Ier érigea la terre de Guise en duché, et lui donna le gouvernement de la Champagne qu'il sut défendre contre l'ennemi. C'est de cette époque que date l'affection des Parisiens pour la maison de Lorraine et de Guise dont il fut le chef en France. Il mourut à Joinville en 1550.

AUMALE (CLAUDE II DE LORRAINE, duc D'), troisième fils du précédent, né en 1523, grand-veneur de France, hérita de son père la terre dont il prit le nom. Il assista au sacre des rois Henri II, François II et Charles IX, et montra à cette occasion, pour la préséance, les prétentions que ses enfans poussèrent si loin dans la suite. Il se distingua comme son père dans la carrière des armes. Il secourut Metz assiégée en 1552, par Charles-Quint, il déploya un grand talent et beaucoup de valeur au combat de Renti et aux batailles de Dreux, Saint-Denis et Moncontour. Il fut le principal moteur du massacre de la Saint-Barthelémi, et de la mort de Coligny, qu'il regardait comme l'auteur ou le complice de l'assassinat de son frère François, duc de Guise. Après avoir assouvi sa vengeance personnelle, il montra de la générosité à l'égard des protestans, et contribua à en sauver un grand nombre. Il fut tué d'un boulet de canon au siége de la Rochelle, en 1573.

AUMALE (CHARLES DE LORRAINE, duc D'), fils du précédent,

succéda à ses biens et dignités. Il fut un des plus chauds partisans de la ligue. Nommé par les Parisiens au gouvernement de leur ville et au commandement de l'armée, il fut défait près de Senlis qu'il voulait prendre, et perdit peu après avec le duc de Mayenne les batailles d'Arques et d'Ivry. Il défendit Paris contre Henri IV, et le força à en lever le siége. Son obstination à ne pas vouloir se soumettre au roi, qui le porta à seconder les Espagnols, fut cause qu'il fut condamné par le Parlement, comme criminel de lèse-majesté, à être écartelé. La sentence fut exécutée en effigie en 1595. Les égards qu'eurent pour lui les cours d'Autriche et d'Espagne ne purent le consoler de sa disgrace. Il mourut à Bruxelles en 1631.

AUMALE (Claude, chevalier d'), frère du précédent, est également célèbre dans l'histoire de la guerre de la Ligue. Il fut tué à l'attaque de Saint-Denis qu'il avait voulu surprendre sur Henri IV, le 3 janvier 1591. Il n'avait alors que 28 ans.

AUMONT (Jean d'), né en 1522, d'une maison noble et ancienne, porta les armes de bonne heure, et se distingua par sa bravoure, sous le maréchal de Brissac, en Piémont. Henri III le fit chevalier du Saint-Esprit en 1578, et maréchal de France en 1579. Après la mort funeste de ce prince, les premiers qui amenèrent des secours à son successeur furent Souvré, d'O, et d'Epernon qui avait eu des démêlés très-vifs avec d'Aumont. Henri IV craignait que le séjour de ce favori de Henri III à la cour ne les renouvelât; il s'en expliqua avec d'Aumont, qui lui dit : « Sire, j'oublie tous mes ressentimens, jusqu'à ce que vous ayez triomphé de vos ennemis. » D'Épernon, instruit par le roi de cette reponse, demanda à d'Aumont son amitié, et lui offrit la sienne. « Allez, lui dit le vieux guerrier, je ne veux d'autre satisfaction que celle de vous voir soumis aux ordres de votre maître. Combattons tous deux pour sa gloire et pour le salut de la patrie : quand nous aurons rendu la paix à la France, nous disputerons de générosité. » D'Aumont se signala à la bataille d'Ivry. Le soir de cette mémorable journée, Henri IV l'invita à souper, en lui disant : « Il est bien raisonnable, que vous soyez du festin, puisque vous m'avez si bien servi à mes noces. » La sage conduite du maréchal dans son gouvernement du Poitou contint cette province. Le roi l'envoya en Bretagne pour l'opposer au duc de Mercœur. Il fut tué le 19 août 1595, à 73 ans, d'un coup de mousquet qu'il reçut à Camper, à 4 lieues de Tours. Son courage soutint toutes les épreuves auxquelles on le mit; mais il était plus vaillant que rusé. Ses manières dures et impolies le faisaient passer à la cour pour un Franc-Gaulois : c'était d'ailleurs un sujet fidèle, un citoyen zélé, un homme d'honneur, également ferme et habile. Il fut d'avis, en 1588, de faire trancher la tête en place publique au duc de Guise, au lieu de l'assassiner. Mais ce conseil généreux était plus facile à donner qu'à suivre. (*Voyez* Henri IV.)

AUMONT (Antoine d'), petit-fils du précédent, se trouva à divers siéges et combats, eut le commandement de l'aile droite à la bataille de Réthel en 1650, et

contribua beaucoup au succès de cette journée. Il fut fait maréchal de France, en 1651, gouverneur de Paris en 1662, duc et pair en 1665, et mourut dans cette capitale en 1669, âgé de 68 ans. Il était plus courtisan que son aïeul ; et lui resta inférieur en talens, quoiqu'il ne fût pas sans mérite.

AUMONT (Louis-Marie-Victor de Rochebaron, duc d'), né en décembre 1632, mort en 1704. Il fut colonel de cavalerie à l'âge de dix ans, et à seize ans il obtint la survivance de la charge de capitaine des gardes. Il suivit constamment le jeune roi dans les diverses guerres qu'il eut à soutenir pendant sa minorité, et il s'y montra digne des vertus qui avaient distingué son père. On le vit également aux côtés du roi lorsqu'il marcha en Flandre pour les droits de la reine, et il s'y empara successivement d'Armentières, de Bergues, de Furnes et de Courtrai. Il avait alors la qualité de brigadier du roi. Le monarque le fit ensuite gentilhomme de la chambre, pour l'approcher plus près de sa personne. Par suite de la confiance que ce grand prince avait en lui, il l'envoya à son gouvernement du Boulonnais, pour s'assurer contre les entreprises des ennemis qui menaçaient les côtes maritimes. Il établit en peu de temps un ordre tellement judicieux dans cette province, qu'en un moment il y assembla quinze mille hommes. Un seul signal arma ensuite tout un peuple qui a si bien fait respecter cette frontière, et en a si bien défendu l'approche aux flottes redoutables de l'Angleterre et de la Hollande, que le même ordre et la même discipline ont été dans la suite observés avec le même succès sur toutes les côtes de France. Le duc d'Aumont a beaucoup contribué au progrès de la connaissance des médailles. Il a pendant long-temps assemblé chez lui les premiers savans, et leur offrait tous les jours les antiques les plus rares. Aussi, lorsque le roi voulut augmenter l'Académie des inscriptions, le choisit-il comme l'une des personnes les plus propres à aider cette société par ses connaissances et par son goût dans tout ce qui regarde les arts.

AUMONT (Jacques, duc d'), de la même famille que les précédens. Le jour de la prise de la Bastille on lui proposa le commandement en chef de la garde nationale parisienne ; ayant hésité de l'accepter, on y nomma le marquis de La Salle, puis le marquis de La Fayette. Il commandait l'avant-garde de l'armée parisienne, qui, sous la conduite de La Fayette, alla chercher le roi à Versailles le 5 octobre 1789. Il fut envoyé en avril 1791, pour servir en qualité de maréchal-de-camp près la dixième division formée des départemens de la Gironde, des Landes et des Basses-Pyrénées. Il commandait le bataillon national de garde près du roi à l'époque du 20 juin 1791. Le peuple, voulant le rendre responsable de l'évasion de ce prince, l'arrêta et le conduisit à l'Hôtel-de-Ville après l'avoir maltraité. Il fit passer à l'assemblée une lettre contenant son serment de fidélité à la constitution, et l'expression de son dévouement à l'assemblée nationale. Au mois de juillet suivant, il alla prendre le commandement de Lille, avec le titre de lieutenant-

général. Il mourut dans sa retraite de Guiscard, à la fin d'octobre 1799.

AUMONT (Arnulphe d'), professeur royal de la faculté de médecine à Valence en Dauphiné, naquit à Grenoble le 27 novembre 1720. Témoin des fêtes que l'université de Montpellier avait données au sujet de la convalescence de Louis XV, il en publia la relation en 1744, sous ce titre : ***Relation des fêtes publiques données par l'université de Montpellier, à l'occasion du rétablissement de la santé du roi, procuré par trois médecins de cette école.*** En 1762, il fit paraître un ***Mémoire sur une nouvelle manière d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes et autres.*** Sa méthode consiste dans l'usage du lait des animaux frictionnés.

AUNAI (Philippe et Gauthier d') *Voyez* Marguerite de Bourgogne.

AUNAIRE (Saint), évêque d'Auxerre, contribua à rétablir, dans son diocèse, la discipline dont le relâchement était au comble. Il assembla un synode en 581, et y fit dresser 45 canons, dont le premier défendait de se déguiser le premier de l'an en cerf ou en vache ; le troisième défendait de célébrer les veilles de fêtes dans des maisons particulières ; le neuvième défend aux laïques de danser dans l'église, d'y faire chanter des filles, ou d'y donner des festins. Ce saint prélat mourut en 605.

AUN-ARTHABAN-ALBASRIS, philosophe musulman, né à Bassora, fut d'abord esclave et ensuite affranchi. Il acquit la plus grande réputation par sa tempérance. On dit qu'il fut tellement maître de sa langue, qu'il ne lui échappa jamais une parole indiscrète, et qu'il ne proféra jamais une injure. Il mourut l'an 150 de l'hégire, sous le califat d'Almansor, à l'âge de 85 ans.

AUNGERVILLE (Richard) ou RICHARD DE BURY, savant prélat anglais, mort en 1345, à 57 ans, fut d'abord précepteur de son maître, Édouard III, ensuite son homme de confiance dans diverses négociations, puis évêque de Durham, chancelier, grand-trésorier, et enfin plénipotentiaire pour conclure la paix avec la France. Les lettres lui ont beaucoup d'obligation. Il eut pour les sciences une avidité insatiable, et supérieure aux obstacles que lui opposait son siècle. Ses richesses lui servirent à former la plus nombreuse bibliothèque qu'il y eût alors en Europe, à chercher avec beaucoup de soin des manuscrits d'auteurs anciens, et à en faire de bonnes copies. Il nous a fait part lui-même des mouvemens incroyables qu'il se donna, et des grandes dépenses qu'il fit à cet égard. C'est dans son ***Traité sur l'amour et le choix des livres***, imprimé pour la première fois à Spire en 1483, et ensuite en différentes villes, sous ce titre : ***Philobiblos.*** Le fameux critique Fabricius ôte cet ouvrage à Bury, pour le donner au dominicain Holkot.

AUNILLON (Pierre-Charles-Fabiot), abbé du Gué de Launay, mort en 1760, à 76 ans, avait commencé par la prédication ; il finit par des romans : ***Azor*** ou le ***Prince enchanté***, 1750, in-12 ; la ***Force de l'Éducation***, 1750, in-12. Le romancier ne

réussit guère plus que le prédicateur.

AUNOY ou AULNOY (Marie-Catherine Jumelle de Berneville, comtesse d'), veuve du comte d'Aunoy, mourut en 1705. Elle était nièce de la célèbre madame Desloges, qui, sous Louis XIII, se fit une grande réputation d'esprit, et fut l'amie des hommes les plus distingués de son temps. Elle écrivait avec une facile négligence. Les gens désœuvrés lisent encore aujourd'hui avec plaisir ses *Contes de Fées*, 1698, 8 vol. in-12, 1782, 6 vol. in-18, ou 4 vol. in-12, et surtout ses *Aventures d'Hippolyte comte de Duglas*, in-12, où il y a de la chaleur, du naturel dans le style, et des aventures merveilleuses. *Ses Mémoires historiques de ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe depuis* 1662 *jusqu'en* 1679, 1692, 2 vol. in-12, sont mêlés de vrai et de faux. *Ses Mémoires de la cour d'Espagne*, où elle avait vécu avec sa mère, 1692, 2 vol. ne donnent pas une idée favorable de la nation espagnole, qu'elle traite avec trop de rigueur. *Son Histoire de Jean de Bourbon, prince de Carency*, 1692, 3 vol. in-12, est un de ces romans historiques, fruits d'un peu d'esprit et de beaucoup de galanterie, qui plaisent à la paresse et à la frivolité. Madame d'Aunoy a fait encore plusieurs autres ouvrages qui eurent du succès lorsqu'ils parurent, mais qui sont oubliés maintenant. Son mari, le comte d'Aunoy, accusé du crime de lèse-majesté par trois Normands, manqua d'avoir la tête tranchée. Un des accusateurs le déchargea par un remords de conscience.

AURAN (Joseph-François), né en Provence, fut employé en qualité de chirurgien dans l'hôpital de Strasbourg; les progrès qu'il fit dans les écoles de médecine de cette ville, dont il suivit les professeurs avec assiduité, lui méritèrent les honneurs du doctorat en 1766. On a de lui: I. *Elinguis feminæ Loquela*, Argentorati, 1766, in-4°. C'est sa dissertation inaugurale, qui a pour sujet l'observation d'une femme qui parlait, quoique privée de la langue par les suites de la petite-vérole. II. *Table des articulations des os, selon un nouveau système, et leur rapport à celui des Anciens.* III. *Table des articulations et des connexions des os, selon le système des anciens anatomistes, et leur rapport à celui des modernes.* Ces deux tables ont été publiées à la suite du *Cours abrégé d'ostéologie* de Le Cat.

AURAT. *Voyez* Dorat (Jean).

AURBACH (Jean d'), est auteur de l'ouvrage suivant : *Summa de confessione et Ecclesiæ sacramentis.... in urbe Augustensi feliciter impressus anno millesimo quadragesimo sexagesimo nono*, in-fol. goth.

AURÈLE (Marc). *Voy.* Marc-Aurèle Antonin.

AURÈLE (Saint), archevêque de Carthage en 588, se distingua par son zèle contre les donatistes et les pélagiens. Il fit condamner dans un concile Pélage et Célestius, son disciple, avant que Saint Augustin eût attaqué avec vigueur leur doctrine. Aurèle mourut en 423. Saint Fulgence donne de grands éloges à son savoir et à sa piété.

AURÉLIANUS *Voy.* Cælius Aurélianus.

AURÉLIANUS AMBROSINUS *Voy.* Ambrosinus.

AURÉLIEN (Lucius Domitius Aurelianus), naquit dans un village de Pannonie, d'une famille obscure. Après avoir passé par tous les grades de la milice, il fut tribun et défit les Francs à Mayence. Valérien, qui connaissait son zèle pour la discipline, lui confia le soin de veiller sur tous les quartiers des troupes, pour l'y rétablir et la maintenir. Un soldat ayant fait violence à une femme, il le fit écarteler en l'attachant à deux branches d'arbre courbées de force. Les querelleurs, les ivrognes, les maraudeurs étaient fouettés sur-le-champ : « Enrichissez-vous, disait-il à ses soldats, des dépouilles de l'ennemi, et non des larmes des citoyens. » Il fut élevé au consulat en 258, et Valérien qui qui le l'appelait que le libérateur de l'Illyrie et des Gaules, et l'imitateur des Scipions, voulut faire les frais de sa promotion. Ulpius Crinitus, dont il avait été lieutenant dans la Thrace, l'adopta; et Claude II, qui aimait et estimait sa valeur et sa sagesse, le fit général de l'Illyrie et de la Thrace. Après la mort de cet empereur, arrivée en 270, tous les suffrages se réunirent en faveur d'Aurélien. Élu par l'armée, il fut confirmé par le sénat et le peuple. Il vainquit les Goths, les chassa de la Pannonie, battit les Vandales, les Marcomans et les Sarmates, assura la paix au-dehors et la tranquillité au dedans. On lui reprocha d'avoir terni l'éclat de ses victoires en punissant avec cruauté de légers propos tenus à Rome sur quelques échecs qu'il essuya. Il quitta bientôt la capitale de l'empire pour aller conquérir l'Orient sur Zénobie, traversa la Sclavonie et la Thrace, tailla en pièces les barbares, passa en Asie, prit Tyane en Cappadoce, et jura, pendant le siége de cette ville, « qu'il n'y laisserait pas un chien en vie » ; mais, lorsqu'il s'en fut rendu maître, il se calma, et dit aux soldats qui voulaient la mettre à feu et à sang, « qu'il leur permettait seulement de tuer tous les chiens qu'ils rencontreraient. » Après avoir vaincu deux fois Zénobie, il la poursuivit jusqu'à Palmyre, où il l'assiégea. Cette reine, qui avait conduit elle-même ses armées, se défendit en grand capitaine. Aurélien, impatient d'entrer dans la ville, lui écrivit pour l'inviter à se rendre. Zénobie, lui répondit avec une fierté qui ne fit qu'augmenter l'envie d'Aurélien de prendre la place. *Voyez* Zénobie). Elle se rendit bientôt après, l'an 273. (*Voyez* Apsée.) Zénobie avait tenté de se réfugier en Perse; mais Aurélien la fit arrêter et charger de chaînes. Palmyre, qui se révolta quelque temps après, fut rasée, et ses habitans livrés pendant trois jours à la fureur du soldat, sans égard pour l'âge, ni pour le sexe. Aurélien, avant cette révolte, avait déjà fait périr plusieurs partisans de Zénobie, entre autres le fameux philosophe Longin, auquel il attribuait la lettre altière de cette princesse. Cette mort est une tache imprimée à la mémoire d'Aurélien et de Zénobie qui rejeta tout le blâme sur Longin. Il marcha ensuite contre Firmius, qui s'était fait proclamer empereur en Égypte pour venger Zénobie, le défit et lui ôta la vie par des tourmens recherchés. De là il vint attaquer, l'an 274, Tétricus, qui dominait

dans les Gaules, et qui mit fin à la guerre en se soumettant. Aurélien, vainqueur de tant de peuples, orna son triomphe de captifs Goths, Alains, Roxelans, Sarmates, Francs, Suèves, Vandales, Allemands, Éthiopiens, Arabes, Indiens, Bactriens, Géorgiens, Sarrasins et Perses. Zénobie et Tétricus suivirent le char de triomphe. Zénobie était chargée de chaînes d'or et de bijoux précieux. Tétricus portait le costume de roi gaulois. La première obtint une *villa* dans le territoire de Tivoli, et le second eut le gouvernement d'une partie de l'Italie. Aurélien, tranquille à Rome, l'embellit, la réforma, fit distribuer aux pauvres du pain et de la viande, fit remise des impôts, fixa le nombre des eunuques, et défendit d'avoir des concubines, si ce n'était une esclave. Il était en marche contre les Perses, lorsque Mnesthée, l'un de ses affranchis, craignant de voir ses extorsions punies du dernier supplice, contrefit l'écriture de son maître, et fit une liste de proscrits, où il mit les noms des principaux capitaines de l'armée romaine; cette liste, ayant été montrée aux intéressés, excita une révolte qui coûta la vie à l'empereur. Il fut tué près d'Héraclée l'an 275. Peu de temps après, l'imposture ayant été découverte, Mnesthée fut livré aux bêtes, et tous les conjurés furent punis. Dans la crainte de donner l'empire à quelqu'un de ceux qui avaient eu part à la mort d'Aurélien, l'armée pria le sénat d'élire lui-même un empereur. Les sénateurs, au lieu de saisir cette occasion de rentrer dans leurs droits, renvoyèrent le choix à l'armée. Cette modération à laquelle on ne s'attendait point, occasionna un interrègne de huit mois. Ce qui étonna encore davantage, fut le calme qui régna pendant la vacance de l'empire. Il n'y eut de soulèvement ni parmi le peuple, ni parmi les soldats. Aucun général ne tenta de se revêtir de la pourpre impériale; aucun même ne brigua pour l'obtenir. Rien ne pouvait donner une plus grande idée de l'ordre qu'Aurélien laissait après lui; cependant cet empereur fut plus admiré qu'aimé, parce que sa sévérité était extrême. Il était si cruel dans les châtimens, qu'il fit dire de lui : « qu'il était bon médecin, mais qu'il tirait un peu trop de sang. » On prétend que, dans ses différentes batailles, il avait tué de sa main neuf cents cinquante hommes. Il assistait souvent au supplice des soldats condamnés à la mort ou au fouet. Cet homme sévère était fastueux. Il fut le premier empereur qui prit le diadème. Après avoir traité les chrétiens avec douceur au commencement de son règne, il avait rendu contre eux des édits terribles ; mais il mourut avant leur publication.

AURÉLIEN (SAINT), devint évêque d'Arles en 548. Le pape Vigile lui accorda le pallium et le titre de vicaire du Saint Siége. Il fonda, dans la ville d'Arles, un monastère auquel il donna une règle pleine de sagesse. Aurélien mourut à Lyon, comme il paraît par l'inscription de son tombeau, découverte en 1308 dans l'église de Saint-Dizier.

AURÉLIO, roi des Asturies, conspira contre Froila Ier, son cousin germain, et fut élu en sa place en 768. Son règne, qui dura six ans, n'eut rien de remarquable.

Il laissa à sa mort, arrivée en 774, la couronne à son ami Silo, auquel il avait fait épouser Adosinda, sa parente.

AURÉLIO (LOUIS), de Pérouse, chanoine de Saint-Jean-de-Latran, est mort à Rome en 1637. Ses connaissances historiques le firent considérer par le pape Urbain VIII, comme l'un des plus savans historiographes de son siècle. On lui doit: I. Un *Abrégé de l'Histoire universelle* de Turselin, Pérouse, 1623. II. Un autre des *Annales* de Baronius. Rome, 1636, et Paris, 1637. III. Un autre du grand ouvrage de Bsovius *sur l'Histoire ecclésiastique*, en 9 vol. in-fol., Rome, 1641. IV. Une *Histoire de la révolte de la Bohême contre les empereurs Mathias et Ferdinand*, Rome, 1625. On le croit auteur de deux tragédies *Pompée et Germanicus*, qu'il écrivit d'abord en latin, et dont il donna ensuite une traduction italienne; elles sont restées manuscrites.

AURELIO (AURELIO), poète vénitien, florissait du 17ᵉ au 18ᵉ siècles; il a composé un grand nombre de drames en musique. On trouve, dans le recueil intitulé : *Scrittori ital.*, les titres et les dates de trente-six de ses drames; et Mazzuchelli prévient qu'ils n'y sont pas tous indiqués.

AURÉLIO (JEAN MUZIO) ou plutôt ARELLI, poète latin, né à Mantoue dans le seizième siècle. Ses *poésies* sont dans les *Délices des poètes latins* d'Italie. Il se proposa Catulle pour modèle, aux obscénités près. On trouve dans ses *poésies* de l'harmonie, de la délicatesse, de l'enjouement et de l'élégance. Le pape Léon X ayant donné le gouvernement d'une place à Aurelio, il fut trouvé mort quelque temps après, avec la mule qu'il montait, au fond d'un puits. Les habitans, que ce gouverneur opprimait, tirèrent de lui cette cruelle vengeance en 1520.

AURÉLIUS COTTA (C.), était consul dans les armées romaines, lors de la première guerre punique, vers l'an 502 de Rome. Il était très-sévère et punissait rigoureusement toute infraction aux lois militaires. Ses deux lieutenans Quintus Cassius et P. Aurélius Pécumola, son parent, ayant attaqué, malgré sa défense, la ville de Lipari, pendant son absence, il dégrada le premier, fit battre de verges le second, et le relégua dans le rang des simples soldats. Il emporta ensuite Lipari d'assaut et en fit massacrer une grande partie des habitans. Cette conquête lui valut les honneurs du triomphe. La première guerre punique terminée, il fut nommé censeur, et fit, en cette qualité, le dénombrement du peuple. L'histoire ne nous apprend rien de plus sur Aurélius Cotta.

AURÉLIUS-VICTOR (SEXTUS), Africain, né dans la pauvreté, alla chercher fortune à Rome, et s'éleva par son mérite aux premiers emplois de l'empire. Il fut gouverneur de la seconde Pannonie en 361. Étant devenu préfet de Rome, il fit élever une statue à Théodose, l'un de ses bienfaiteurs. Enfin il fut honoré du consulat, avec Valentinien, en 369. Il composa une *Histoire romaine*, que nous avons perdue, et dont il ne nous reste qu'un *Abrégé*. La sécheresse de ce précis, qui ne contient presque que des dates, a fait penser qu'il n'était pas de lui, et qu'il

devait avoir composé un ouvrage plus étendu. Nous avons une édition de cet auteur, avec des notes, par madame Dacier, *ad usum Delphini*, Paris, 1681, in-4°. Les éditions *cum notis varior.* d'Utrecht, 1696, in-8° et d'Amsterdam, 1733, in-4°, sont estimées. Gruner en a donné une nouvelle à Erlang, 1787, in-8°, qui a été réimprimée à Vienne en 1806, in-8°. Voici la notice de ses principaux ouvrages : I. *Origo gentis romanæ*. II. *De viris illustribus urbis Romæ*; ce livre a été aussi attribué à Pline le jeune, à Suétone, à Æmilius Probus, et à Cornélius Népos. III. *de Cæsaribus historia*, Anvers, 1576, in-8°.

AURÉLIUS (Cornelius), savant, né à Gouda en Hollande, chanoine régulier de Saint-Augustin, et précepteur d'Érasme, fut honoré par Maximilien de la couronne de poète. Son disciple valut mieux que lui. Aurélius est auteur de deux traités, l'un intitulé : *Defensio gloriæ batavinæ;* et l'autre, *Elucidarium variarum quæstionum super Batavinâ regione.* On ne sait point la date de sa mort : on croit qu'il vivait encore en 1520. Dans la préface de son Hadrianus VI, Burman a inséré une production d'Aurélius jusqu'alors inédite et inconnue. Elle a pour titre : *Corn. Aur. Gaud. Apocalypsis, et visio mirabilis super miserabili statu matris Ecclesiæ, et de summâ spe ejus reparandæ ex inopinatâ promotione Ven. Dom. Hadriani, Trajectensis in summum romanorum pontificem, etc.* Cette pièce, tirée de la poussière de la Bibliothèque de Leyde, où elle se trouvait parmi les papiers de Bonaventure Vulcanius, éditeur, en 1586, des autres productions d'Aurélius, qu'il a fait précéder de sa vie, est divisée en quatre livres, et occupe depuis la p. 259 jusqu'à 314, sans compter la préface et la dédicace. Elle est remarquable surtout par le courage et la force avec lesquels l'auteur s'élève contre les désordres du clergé et les abus qui s'étaient glissés dans l'Église. Aurélius, dans sa dédicace, parle de ses autres ouvrages en prose et en vers (*prosas et carmina*), et il témoigne l'intérêt le plus ingénu à leur conservation. Il craint que les moines, offensés de sa vivacité, ne les vouent au feu ou à l'eau, comme ils l'avaient juré pour ceux d'Érasme, son disciple.

AURENG-ZEB, Grand-mogol, né le 20 octobre 1619, se ligua avec un de ses frères contre son père Schah-Géhan, et l'enferma dans une dure prison en 1660. Il se défit ensuite de son complice, et fit étrangler les deux autres frères qui lui restaient. Son père étant tombé malade, il lui envoya un médecin, ou pour mieux dire, un empoisonneur, qui le fit mourir. Devenu paisible possesseur de l'empire, il crut expier ses atrocités en se bornant au pain d'orge, aux légumes et à l'eau. « C'est à vous, Dieu puissant! s'écriait-il quelquefois, que je dois le trône : d'un pauvre faquir vous avez fait le plus grand roi de l'univers, pour apprendre à tous les hommes que vous humiliez les superbes et que vous élevez les humbles. » Ce scélérat pénitent fut heureux dans toutes ses expéditions. Il conquit les royaumes de Décan, de Visapour, de Golconde, et presque toute cette grande presqu'île que bor-

dent les côtes de Coromandel et de Malabar. Il campait ordinairement au milieu de son armée, de crainte que ses enfans ne le traitassent comme il avait traité son père. Il mourut âgé de près de 100 ans, en 1707. Il paraît, par ce qu'en rapportent les historiens, que, s'il eût régné sur un peuple éclairé, il aurait fait du bien et protégé les lettres. Il dut en partie ses succès à sa tempérance, à sa bravoure, à son infatigable activité. Il sortait d'une grande maladie, et travaillait plus que sa faiblesse ne pouvait le lui permettre : un ministre lui représenta combien cet excès de travail était dangereux; Aureng-Zeb lui lança un regard de mépris et d'indignation, et se tournant vers les autres courtisans, il leur dit ces paroles remarquables : « N'avouez-vous pas qu'il y a des circonstances où un roi doit hasarder sa vie, et périr les armes à la main, s'il le faut, pour la défense de la patrie? et ce vil flatteur ne veut pas que je consacre mes veilles et ma santé au bonheur de mes sujets! Croit-il donc que j'ignore que la Divinité ne m'a conduit sur le trône que pour la félicité de tant de millions d'hommes qu'elle m'a soumis? Non, non; Aureng-Zeb n'oubliera jamais le vers de Sadi : « Rois, cessez d'être rois, ou régnez par vous-mêmes. » Hélas! la prospérité et la grandeur ne nous tendent déjà que trop de piéges. Malheureux que nous sommes! tout nous entraîne à la mollesse; les femmes par leurs caresses, les plaisirs, par leurs attraits. Faudra-t-il que des ministres élèvent leurs voix perfides pour combattre la vertu toujours faible et chancelante des rois, et pour les perdre par de funestes conseils? » Quoique ce prince affectât beaucoup de zèle pour l'Alcoran, l'auteur des Révolutions des Indes prétend qu'il n'avait d'autre religion que le déisme. Il dit qu'Aureng-Zeb s'entretenant sur les diverses religions qui partagent l'univers, avec un savant rabbin : « A laquelle, lui dit-il, doit-on donner la préférence, ou de la chrétienne, ou de la musulmane, ou de celle de Moïse? — Seigneur, répondit le docteur juif, qui craignait les suites d'un pareil entretien : Un père de famille avait un diamant d'un prix inestimable; chacun de ses trois fils souhaitait avec passion de l'avoir pour partage, afin de prévenir les querelles après sa mort; le père de famille fit tailler deux autres diamans avec tant d'art, et si semblables au premier, que, quoiqu'ils fussent faux, il était impossible de ne pas s'y méprendre. Il les distribua tous les trois à ses enfans; chacun d'eux crut avoir le véritable. » Aureng-Zeb, à ce que dit le même auteur, en conclut que toutes les religions étaient indifférentes. Mais cette histori[illegible]tte est beaucoup plus ancienne qu'Aureng-Zeb. Il paraît d'ailleurs, par ce que rapportent Gemelli Careri et d'autres historiens, que ce prince était très-religieux, du moins sur la fin de sa vie. Gemelli dit que, depuis qu'il se consacra à la pénitence, il cessa d'être sanguinaire; il devint même si bon, que les gouverneurs et les Omras faisaient à peu près ce qu'ils voulaient. Lorsqu'on lui reprochait cette extrême bonté à l'égard des ministres des provinces; il répondait : « qu'il n'était pas Dieu pour leur faire faire tout ce qu'il fallait, et

que, s'ils faisaient mal, Dieu les punirait.» Gemelli ajoute qu'il vivait du travail de ses mains, et qu'il faisait des bonnets qu'il distribuait aux principaux seigneurs de son empire. *Voyez* l'Histoire de l'empire du Grand-Mogol, par le père Catrou.

AURÉOLE (MANIUS ACILIUS AURÉOLUS), né dans la Dace, fils d'un berger et berger lui-même, s'enrôla dans la milice, et devint général de l'empire romain sous Valérien. En 262, il délivra ce prince des deux tyrans Macriens; mais sa fidélité se démentit sous Gallien. Cet empereur étant parti pour faire la guerre aux Goths, Auréole, qui commandait à Milan, se fit donner la pourpre impériale à la fin de 267. Gallien revint sur ses pas, et vainquit l'usurpateur dans une bataille rangée; mais ce prince ayant été assassiné sur ces entrefaites, Auréole se maintint encore quelque temps. Claude II, successeur de Gallien, tâcha de l'attirer hors de Milan où il s'était réfugié, et lui ayant livré bataille, le fit prisonnier. Le vainqueur voulait lui laisser la vie; mais les soldats irrités de sa rébellion, le tuèrent en avril 268. Claude respecta cependant sa mémoire, donna des éloges à ses talens supérieurs pour les armes, et lui fit élever un tombeau.

AURÉOLUS. *Voyez* AURIOL (BLAISE D') et ORIOL (PIERRE).

AURIA (DOMINIQUE D'), sculpteur et architecte napolitain, a laissé dans sa patrie des monumens qui prouvent son habileté dans son art. On lui doit *les bas-reliefs de Sainte-Marie delle grazie, et la fontaine de Médicis*, qui orne la grande place en face de Castel-Nuovo. André Barchetta fut son élève.

AURIA (FRÉDÉRIC et JEAN-FRANÇOIS), nés à Palerme, mais originaires de Gênes, furent l'un et l'autre de profonds jurisconsultes, et de savans littérateurs. Frédéric a publié : I. *Aureum repertorium*, 6 vol. in 4°. II. *Des questions légales*, in-fol. III. *Index regalis*, in-4°. IV. *Protheum legale, seu de variâ hominum fortunâ*. V. *Élémens de la langue hébraïque*, in-8°. VI. *Notices historiques sur les ouvrages qui attaquent les Hébreux*. Jean-François est auteur : I. D'un *Répertoire féodal* en 6 vol. II. *Relation de la peste de Palerme*, 1624. III. *Disputationes de Siciliæ monarchiâ*. Cet écrit attaque les opinions de Baronius.

AURIA (VINCENT), né à Palerme en 1625, et mort dans la même ville en 1710, abandonna le barreau pour la littérature. Il fut assez mal partagé des biens de la fortune; mais il se consola avec les Muses. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien, et quelques-uns en latin. Les premiers sont plus estimés que les seconds; parmi ceux-là on compte une *Histoire* assez recherchée, *des grands hommes de Sicile*, Palerme, 1704, in-4°; une *Histoire des vice-rois de Sicile*, ibid. 1697, in-fol.; une autre de *l'Origine des principales cités de Sicile*; une *Dissertation sur l'origine de la poésie italienne*, etc., etc.

AURIAC (BERNARD D'). *Voyez* BERNARD D'AURIAC.

AURIFABER (ANDRÉ), médecin de Breslaw dans le 16° siècle, se fit connaître par son érudition. On a de lui des *Notes* estimées sur la première édition du *Cynosophion* de Phæmon, ou *Traité des maladies des chiens*,

imprimée à Wurtemberg en 1545, in-8°. On lui doit également : *Succini historia*, Kœnigsberg, 1561, in-4°, publié dans le 4ᵉ livre des *Conciliorum et epistolarum Cratonis*. Aurifaber mourut le 12 décembre 1559, âgé de 46 ans.

AURIFABER (Égide), chartreux au couvent du Mont-Sion, près de Ziéricsée en Zélande, est auteur de trois opuscules *de Laude Carthusianâ; Opus exemplorum; Sermones de tempore sancto*. Il mourut en 1566.

AURIFICUS ou **ORIFICUS BONFILIUS** (Nicolas), carme de Sienne, a laissé divers ouvrages *de morale et de piété*. Il a publié les Œuvres de Thomas Waldensis. Il vivait encore en l'année 1590, qui était la 60ᵉ de son âge. Sa principale production, *De antiquitate et cæremoniis missæ*, parut à Venise en 1572, in-8°.

AURIGNI ou **AVRIGNI** (Gilles d'), dit le *Pamphile*, poète français du 16ᵉ siècle, né à Beauvais, dont la vie est peu connue, mais dont les ouvrages méritent de l'être. Il était avocat au parlement de Paris. Les éditeurs des *Annales poétiques* ont inséré dans leur Recueil ses meilleures productions, entre autres, son *Tuteur d'amour*, petit poème en quatre chants, plein d'imagination, de grace et de mollesse, le meilleur du siècle. Ses ouvrages sont : I. *Le cinquante-deuxième Arrêt d'amour, avec les ordonnances sur le fait des masques*, 1528, in-8°. II. *La Généalogie des dieux poétiques*, 1545, in-12. III. *Aureus de utrâque potestate libellus, in hunc usque diem non visus, Somnium Viridarii vulgariter nuncupatus*, etc., 1516, in-4°.

AURIOL. *Voyez* Oriol.

AURIOL ou **AVRIOL** (Blaise d'), natif de Castelnaudari, et professeur de droit-canon à Toulouse, demanda à François Iᵉʳ, en 1533, à son passage par cette ville, d'accorder à l'université le titre de *noble*, et aux professeurs le privilége de faire des chevaliers; ce prince lui accorda sa demande. Pierre-Daffis, docteur-régent, et comte-ès-lois, titre qu'on donnait aux docteurs qui avaient régenté vingt ans, mit à Blaise d'Auriol les éperons dorés, la chaîne d'or au cou et l'anneau au doigt, et fit un beau compliment au docteur chevalier. Bodin dit dans sa *République*, que des astrologues ayant prédit un nouveau déluge, Blaise d'Auriol, qui craignait de périr, fit faire une grande arche pour lui, ses parens et ses amis. Il mourut vers l'an 1640. Il se mêlait de poésie : nous connaissons sa *Départie d'Amours*, à la suite de la *Chasse d'Amours* d'Octavien de St.-Gelais, Paris, 1509, in-fol., et 1536, in-4°. *Les Joies et Douleurs de Notre-Dame*, en vers et en prose, Toulouse, 1520, in-4°. Le premier est fait d'après les poésies de Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, dont les manuscrits se trouvent aux bibliothèques royale et de l'Arsenal. On a encore de d'Auriol quelques *Ouvrages de jurisprudence* peu connus aujourd'hui; mais le nom de l'auteur a toujours été en vénération dans l'université de Toulouse.

AURISPA (Jean), né à Noto, ville de Sicile, en 1369, illustre savant italien, un de ceux qui contribuèrent le plus à faire fleurir les lettres, fut élève d'Emmanuel Chrysoloras. Il étudia la langue grecque, et passa à Cons-

tantinople pour y recueillir d'anciens manuscrits en cette langue. Il en rapporta deux cent trente-huit, parmi lesquels étaient Platon, Proclus, Lucien, Xénophon, Arrien, Diodore de Sicile, Strabon, Callimaque, Pindare, Appien, et le Pseudo-Orphée. Il s'y fit connaître et aimer de l'empereur Jean Paléologue, qu'il retrouva ensuite à Ferrare, où il était venu pour assister au concile assemblé par Eugène IV. Aurispa devint le secrétaire de ce pape et de Nicolas V, son successeur, qui lui donna deux riches abbayes, et il mourut à Ferrare âgé de 90 ans, en 1460. On a de lui la *Traduction* d'Archimède, celle du *Commentaire* d'Hiéroclès, sur les vers dorés de Pythagore, Bâle, 1543, in-8°. Un livre d'*Épigrammes*, une *Traduction des Économiques* de Xénophon, et *de quelques dialogues* de Lucien.

AURISPI (Victoire Galli), naquit à Urbin, d'un père qui aimait la poésie, et qui lui apprit de bonne heure l'art des vers. Ceux qu'elle publia furent estimés, et recueillis en partie à la suite des églogues de Frédéric Riccioli, à Urbin, en 1594. Victoire Aurispi mourut vers le même temps.

AURIVILLIUS (Charles), professeur en langues orientales à Upsal, et secrétaire de la société royale des sciences dans la même ville, né à Stockholm en 1717, et fils de l'évêque Aurivillius de Carlstad en Wermeland, fit ses études à Upsal, et voyagea de 1741 à 1744 en Allemagne, en France et en Hollande, s'appliqua particulièrement à apprendre les langues orientales, et principalement l'arabe chez Étienne Fourmont à Paris, et Albert Sesucten à Leyde. En revenant dans sa patrie, il fut nommé professeur à Upsal, d'abord en poésie, et ensuite dans les langues orientales; peu de temps après, et en conservant sa chaire à Upsal, interprète des langues arabe et turque dans le bureau des affaires étrangères, membre du comité pour la version nouvelle de la Bible, dont il traduisit presque tout le vieux Testament. Il mourut à Upsal le 19 janvier 1786. Ses ouvrages, en fait de littérature orientale, ont été rassemblés et imprimés à Gottingue en 1790, sous le titre: *Dissertationes ad sacras litteras et philologiam orientalem pertinentes, cum præfatione editoris Johannis Davidis Michaëlis,* un des plus grands orientalistes de l'Allemagne, et qui dans sa préface nomme Aurivillius: *Vir inter peritos linguarum orientalium primarius.* Il laissa une bibliothèque, la plus considérable et en même temps la mieux choisie, qu'aucun professeur en Suède ait possédée.

AUROGALLUS (Matthieu), natif de Bohême, l'un des collaborateurs de Luther pour sa traduction de la Bible en langue allemande, professeur de langues dans l'Académie de Wittemberg, mourut en 1543. Il publia une *Grammaire hébraïque et chaldaïque*, à Bâle, 1539, in-8°, une *Géographie de la Terre-Sainte*, et *Commentarii rerum Bohemicarum*; *collection Gonomicorum cum Callimachi hymnis græcisque in ilios scholiis*. Bâle, 1523, in-4°. (*Voyez* John Bismavei, *Vitæ præcip. theologorum*.

AUROTIN (Corneille), chanoine de Tergau ou Gouda, était ami et correspondant d'Érasme. Les deux premières des lettres qui

nous restent d'Érasme lui sont adressées. Elles sont de 1489 et 1490.

AUROUX (Nicolas), graveur, né en 1660 à Pont-Saint-Esprit. Il a travaillé à Turin et à Lyon. Ses meilleurs ouvrages sont: Une *Vierge avec l'Enfant-Jésus et Saint Jean*, et les *Portraits du jésuite Spinola et de Vincent Voiture*.

AUROUX DES POMMIERS (Matthieu), conseiller-clerc en la sénéchaussée de Bourbonnais et siége présidial de Moulins, était prêtre et docteur en théologie. Il a publié un *Commentaire* fort estimé et rare, sur *la Coutume du Bourbonnais*, 1732, 2 part. in-fol. En 1741, il donna des additions à son ouvrage.

AUSONE (Jules), père du poète de ce nom, natif de Basas, en Aquitaine, vers l'an 287, premier médecin de l'empereur Valentinien Ier, se fraya des routes nouvelles dans son art, qu'il exerçait gratuitement. Il avait composé des *Livres de médecine*, qui se sont perdus. Il était philosophe, et se vit élever aux honneurs, sans les rechercher, fut préfet de l'Illyrie, sénateur honoraire de Rome et de Bordeaux, et mourut à 90 ans. Son fils lui a donné l'immortalité dans ses vers. Il lui consacra un éloge funèbre.

AUSONE (Decius-Magnus), fils du précédent, le poète le plus célèbre du 4me siècle, naquit à Bordeaux en 309. Il étudia sous les maîtres les plus fameux des écoles de Bordeaux, qui avaient alors une grande célébrité. Il professa la grammaire et la rhétorique avec tant de distinction, que l'empereur Valentinien Ier lui confia l'éducation de Gratien son fils. Cet emploi le conduisit aux premières dignités de l'empire. Il fut questeur, préfet du prétoire, et consul en 379. Gratien en lui conférant cette dernière place, lui écrivit une lettre qui fait honneur au cœur de ce prince. « Lorsque je pensais, lui disait-il, il y a quelque temps, à créer des consuls pour cette année, j'invoquai l'assistance de Dieu, comme vous savez que j'ai coutume de faire en tout ce que j'entreprends, et comme je sais que vous voulez que je fasse. J'ai cru que je devais vous nommer premier consul, et que Dieu demandait de moi cette reconnaissance, pour les bonnes instructions que j'ai reçues de vous. Je vous rends donc ce que je vous dois; et sachant qu'on ne peut jamais s'acquitter ni envers ses pères, ni envers ses maîtres, je confesse que je vous suis encore redevable de tout ce que je puis vous rendre. » Ausone, reconnaissant, prononça le panégyrique de Gratien. «L'ouvrage, dit Thomas, n'a aucun mérite pour le fond; et, à l'égard du style, il est quelquefois ingénieux, mais sans goût, sans harmonie et sans graces. » Après la mort de son élève, Ausone se retira dans la Saintonge, où il finit ses jours vers l'an 393. Il avait composé des *Fastes consulaires* jusqu'à l'an 383; mais cet ouvrage est perdu. Nous n'avons que ses *Poésies*, dont il y a une très-belle édition *ad usum Delphini*, 1730, in-4°; et dont l'abbé Jaubert a publié une Traduction en 4 vol. in-12. 1769, avec le texte. On y trouve les éloges des principales villes de l'empire, un ouvrage en vers sur les empereurs, etc. On y remarque beaucoup de facilité, de brillant et de feu; mais les pensées

en sont recherchées, le style dur, inégal, et la latinité peu correcte. Son *Poème sur la Moselle* est admiré de tous les gens de goût; mais son *Centonuptialis*, production obscène, composée de vers pris de côté et d'autre dans le chaste Virgile, a révolté tous ceux qui ont des mœurs. On a paru douter qu'Ausone fût chrétien, quoique Trithème le fasse évêque de Bordeaux. Il paraîtrait cependant surprenant que Valentinien, un des empereurs les plus attachés au christianisme, eût confié l'éducation de son fils à un homme qui aurait professé une autre religion. La première édition des *Épigrammes* d'Ausone, parut à Venise en 1472, in-fol.; mais on a ajouté d'autres pièces aux Épigrammes dans l'édition de Milan, 1490, in-fol.; George Mérula en donna une autre à Venise en 1494, à laquelle il joignit une préface. Joseph Scaliger en publia une troisième avec un savant commentaire, en 1549 et 1588, in-8°; enfin, la meilleure est celle d'Amsterdam en 1671, avec les remarques de Tollius. L'édition d'André Vinet est de 1580, in-4°, imprimée à Bordeaux.

AUSONE (St), premier évêque d'Angoulême, prêcha la foi dans les environs de cette ville, et convertit un grand nombre d'idolâtres. Il scella sa doctrine de son sang, et eut la tête tranchée. Ses reliques furent brûlées en 1568 par les calvinistes. L'église célèbre le 11 juin la commémoration de ce martyr.

AUSPICE (Saint), évêque de Toul, fut l'un des plus savans prélats de son temps. Il fut ami de Sidoine Apollinaire. Le tome premier de la collection de Duchêne, renferme une *Epître en vers* de Saint Auspice, adressée au comte Arbogaste, alors gouverneur de Trèves. Il mourut vers l'an 474.

AUSQUAI. *Voyez* Dausquai.

AUSSUN (Pierre d'), grand capitaine, d'une famille noble et ancienne du Bigorre, servit pendant quarante ans avec beaucoup de réputation, et se distingua surtout à la bataille de Cérisoles en 1544. Il fut moins heureux à celle de Dreux en 1562 : le nombre des fuyards fut si grand qu'il fut emporté par eux. La douleur d'avoir fui le saisit tellement, qu'il en mourut la même année. Il était chevalier de Saint-Michel.

AUSSURD (Antoine), l'un des premiers imprimeurs de Paris, fut reçu en 1519, et se distingua par le choix et la netteté de ses éditions. Il publia cette même année les *Œuvres* de Justin, de Florus et de Sextus-Rufus, in-fol., dont il trouva l'ancien manuscrit dans la bibliothèque du collége de Lisieux. On croit qu'il mourut vers 1524.

AUSSY (d'). *Voyez* Le Grand d'Aussy.

AUSTAU D'ORLHAC, troubadour, dépeignit dans ses vers les calamités produites par les croisades. Après avoir déploré la mort de Saint Louis, il maudit le clergé promoteur de la guerre sainte. Il veut que l'empereur se croise avec les Français pour le combattre et l'abolir, « puisqu'il a fait périr la chevalerie, tandis qu'il ne songe lui-même qu'à dormir; » il desire enfin que les chrétiens se fassent mahométans, puisque Dieu s'est déclaré pour les infidèles.

AUSTIN. *Voyez* Augustin.

AUSTIN (Jean), natif de Walpole au comté de Norfolck, passa pour un des meilleurs écrivains

de son temps, et mourut à Londres en 1669. Il a laissé les ouvrages ci-après mentionnés : I. *Modérateur chrétien*, 1652, in-4°, publié sous le nom de Guillaume Birkley; l'auteur y parle en faveur de la tolérance religieuse. II. *Réflexions sur les sermens de suprématie et d'allégeance, par un catholique, enfant obéissant de l'Église, et loyal sujet du roi*, 1661. III. *Dévotions suivant l'ancienne pratique*, Paris, 1675, 2 vol. in-8°, ouvrage posthume. IV. *Réponse à la règle de la foi du docteur Tillotson*, ouvrage que l'auteur n'eut pas le temps d'achever.—Il y a eu un autre Austin (Guillaume), qui a composé des *Méditations sur les principales fêtes de l'Église*, 1687, et un *Traité de l'excellence des femmes*, imité de celui d'Agrippa.

AUSTREGÉSILE (Saint), *vulgò* S. Outrille, était archevêque de Bourges, et mourut en 624. Un seigneur nommé Betlin l'accusa devant le roi Gontran d'avoir détourné à son profit les fonds du trésor public. L'évêque affirma son innocence. Gontran remit la décision de l'affaire au jugement de Dieu, par des champions respectifs; mais le jour où le combat devait avoir lieu, Betlin tomba de cheval, et mourut de sa chute. Mabillon a publié la Vie de Saint Austregésile.

AUSTREGILDE, simple suivante de la reine Marcatrude, première femme de Gontran, roi d'Orléans, parvint bientôt, par ses intrigues et ses charmes, à dégoûter le roi de son épouse, et à la remplacer en 556. Austregilde, parvenue au but de son ambition, abusa de son pouvoir, et rendit son époux cruel. Deux frères de Marcatrude s'étant plaints avec un peu d'amertume de la répudiation de leur sœur, Gontran, animé par les reproches d'Austregilde, les poignarda de sa propre main. La reine ne jouit pas long-temps de sa vengeance; frappée d'une maladie mortelle à l'âge de 32 ans, elle imputa sa mort à ses deux médecins, et pria le roi de les faire égorger sur son tombeau. Il exécuta cet horrible testament. Pour rendre l'anecdote plus croyable, on y a joint leurs noms : ils se nommaient Nicolas et Donat. Cette méchante femme mourut en 580.

AUSTREMOINE (Saint), l'un des 7 missionnaires envoyés dans les Gaules par l'Église de Rome vers l'an 250, fonda l'église de Clermont en Auvergne. On assure qu'il fut enterré à l'abbaye d'Issoire.

AUSTRIUS (Sébastien), de Ruffach en Alsace, pratiqua la médecine avec succès vers l'an 1530. Justus en parle dans sa Chronologie, et Maugets lui attribue les ouvrages suivans : I. *De secundâ valetudine tuendâ, in Æginetæ librum explanatio, universalem super hâc re materiam complectens*, Argentorati, 1538, in-4°; Basileæ, 1540, in-8°. II. *Cornelii, de puerorum infantiumque morborum dignotione et curatione liber, ex barbaro latinum fecit et emendavit*, Basileæ, 1540, in-8°; Lugduni, 1549, in-16.

AUTCAIRE. *Voyez* Oger.

AUTELZ (Guillaume des), poète français et latin, naquit à Charolles en Bourgogne, vers l'an 1529, et mourut en 1576. Ses talens pour la poésie française furent très-médiocres. Il savait quelque peu de grec et de latin,

dont il farcissait tous ses vers. Son style manque de clarté et de naturel; il est même très-souvent inintelligible. Des Autelz avait une Iris, réelle ou feinte, comme tous les poètes de son temps. Il l'appelle *sa sainte*, et déclare qu'il n'a eu pour elle qu'un amour pur. Il a laissé beaucoup de mauvais ouvrages en vers et en prose, dont les titres sont tous plus ou moins baroques; en voici quelques uns : I. *Fanfreluche et Gaudichon, mythistoire baragouine.* II. *Le mois de mai.* III. *Traité touchant l'ancien orthographe français contre l'orthographe des Meygretistes.* IV. *Repos du plus grand travail* (recueil de poésies), etc.

AUTEROCHE (CHAPPE D'). *Voyez* CHAPPE D'AUTEROCHE.

AUTHARIS ou ANTHARIC, roi des Lombards, ne succéda pas d'abord à Cleph ou Cléphis son père. Après la mort de ce prince, en 574, ses sujets avaient confié le gouvernement à trente ducs, qui commandaient en autant de petites provinces, et qui administraient l'état avec une autorité égale. La mésintelligence se mit bientôt entre eux. Les impériaux menaçaient les Lombards et les contrées qui en dépendaient. Pour résister à leurs efforts, il fallut élire un roi, et le choix tomba sur Autharis. Le nouveau roi, voulant s'attirer plus de respect, prit le prénom de *Flavius*, que tous les empereurs avaient adopté depuis Constantin. Ayant ensuite exigé de chacun des trente gouverneurs la moitié de leur revenu, il commença la guerre. Il soumit d'abord l'Istrie, et fit des courses jusqu'aux portes de Rome et de Ravenne. Quelque temps après, il remporta des avantages sur les troupes de l'empereur Maurice, qui engagea Childebert II, roi d'Austrasie, à secourir l'Italie. Childebert envoya une armée considérable qu'Autharis battit. Délivré de la crainte des Francs, ce prince s'était saisi de la plupart des provinces d'au-delà du Pô, lorsqu'il mourut, en 590, à Pavie. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné. Ses talens militaires et politiques furent ternis par quelques actes de cruauté.

AUTHIER DE SIGAU (CHRISTOPHE D'), natif de Marseille, bénédictin de l'abbaye de Saint-Victor, institua, à l'âge de 23 ans, en 1632, la congrégation des Prêtres du Saint-Sacrement, pour les missions et la direction des séminaires. Authier fut fait évêque de Bethléem. Il gouverna son institut, confirmé en 1647 par Innocent X, jusqu'à sa mort, arrivée à Valence en 1667. Borély, prêtre de sa congrégation, a écrit sa vie, Lyon, 1703, in-12 : c'est un tableau des principales vertus religieuses et sacerdotales.

AUTHON. *Voyez* AUTUN.

AUTHVILLE DES AMOURETTES (CHARLES-LOUIS D'), né à Paris en 1716, embrassa l'état militaire, et parvint au grade de lieutenant-colonel des Grenadiers royaux. Il est mort vers 1762. Il a laissé les ouvrages suivans : I. *Mémoires des deux dernières campagnes de Turenne* en Allemagne, 1756, in-12. C'est une édition nouvelle de l'ouvrage de Deschamps. II. *Essai sur la cavalerie*, Paris, 1756, in-4°. III. *Relation navale de* 1759, in-4°. IV. *Politique militaire du traité sur la guerre*, par Paul Hay du Chastelet, augmenté de notes, nouvelle édition. Paris, 1757, in-12. V. *L'anti-légionnaire*

français, 1762, in-12. On trouve dans l'*Encyclopédie* plusieurs articles d'Authville.

AUTIÉ (Jean-François-Étienne), né le 13 juin 1771, à Villeneuve, embrassa l'état militaire, et y donna, dans plusieurs occasions remarquables, des preuves d'intelligence et de valeur. Il dut à son seul mérite le grade de colonel du 8e régiment de ligne, avec lequel il passa en Espagne en 1810. Il se fit remarquer au siége de Cadix, et périt, le 5 mars 1811, à la bataille de Chiclana, après avoir fait des prodiges de valeur.

AUTOLÉON, général de Crotone, livra bataille aux Locriens. Dans le fort de la mêlée, il aperçut dans le rang des ennemis une place vide, que ceux-ci y laissaient toujours par respect pour la mémoire d'Ajax. Autoléon fondit en cet endroit, et y fut grièvement blessé. Sa plaie ne pouvant guérir, il consulta l'oracle, qui lui ordonna d'apaiser les mânes d'Ajax. Autoléon se rendit dans l'île de Leucée, où l'on honorait ce héros, et sa plaie se ferma.

AUTOLYCUS, célèbre mathématicien et philosophe grec, né à Pitane, vers l'an 330 avant J.-C., a laissé quelques *Traités d'astronomie*, que Joseph Auria, de Naples, a mis en latin, et que Forcadel a traduits en français, Paris, 1572, in-4°.

AUTOMNE (Bernard), avocat au parlement de Bordeaux, né dans l'Agénois en 1587, mourut pauvre en 1666, à 79 ans. Une édition du *Corps du droit*, qu'il avait entreprise, et pour laquelle le chancelier lui avait promis des fonds qui lui manquèrent, l'exposa à de très-grandes dépenses, et aux poursuites de ses créanciers. La générosité de Le Bret, conseiller d'état, le délivra de leur importunité. Le plus célèbre de ses ouvrages est son *Commentaire sur la coutume de Bordeaux*, dont la meilleure édition est celle de Dupin, 1728, in-fol. avec des notes. Ses autres ouvrages sont, une *Conférence du droit romain avec le droit français*, 1644, 2 vol., et sa *Censura Gallica in Jus civile Romanum*, Paris, 1615, in-8°. Dans le choix des opinions, il ne s'attache pas toujours à la meilleure, et on trouve plus d'érudition que de jugement dans ses ouvrages.

AUTPERT ou AUSBERT, natif de Provence, bénédictin, abbé de Saint-Vincent de Voltorno dans l'Abruzze, commenta les *Psaumes*, le *Cantique des Cantiques* et l'*Apocalypse* (dans la Bibliothèque des Pères et dans la Collection de Martenne). Il mourut en 778. Il est le premier qui ait demandé au pape l'approbation de ses ouvrages.

AUTREAU (Jacques d'), peintre par besoin et poète par goût, mourut en 1745, âgé de 89 ans, à l'hôpital des Incurables de Paris, où il était né en 1656. D'Autreau, d'un caractère sombre et mélancolique, a fait des *Comédies* qui ont fait rire et qui amusent encore. Il avait presque 60 ans lorsqu'il s'adonna au théâtre. Ses intrigues sont trop simples; on en voit tout de suite le dénouement. Son dialogue est naturel, son style aisé, quelquefois négligé. Quelques-unes de ses scènes sont d'un bon comique. Le théâtre italien avait conservé *le Port à l'Anglais*, en prose; *Démocrite prétendu fou*, en trois actes et en vers. Le théâtre français a représenté *Clorinde*,

tragédie en cinq actes; *le Chevalier Bayard*, en cinq actes, et *la Magie de l'Amour*, pastorale en un acte et en vers. Il donna à l'Opéra, *Platée, ou la Naissance de la Comédie*, dont la musique est du célèbre Rameau. *Le Port à l'Anglais* est la première pièce dans laquelle les comédiens italiens aient parlé français. (*Voyez* BIANCOLELLI.) Les *Œuvres* de d'Autreau ont été recueillies en 1749, en 4 vol. in-12, avec une préface de Pesselier, pleine de goût et d'esprit. Le plus connu des tableaux de ce peintre est celui de *Diogène*, la lanterne à la main, cherchant un homme, et le trouvant dans le cardinal de Fleury; un autre représente La Mothe, Danchet et Fontenelle, écoutant une lecture. Autreau occupe une place dans les fameux couplets attribués à Rousseau, et qui causèrent tous les malheurs de ce célèbre poète. Il y est appelé, *le peintre Autreau, toujours ivre*. Ce fut sans doute pour s'en venger, qu'Autreau fit contre Rousseau la chanson connue qui commence par ces mots:

Or, écoutez petits et grands,
L'histoire d'un ingrat enfant, etc.

AUTREPE (N. D'), syndic des experts-jurés écrivains à Paris, mort sur la fin du 18ᵉ siècle, est auteur des ouvrages suivans: I. *Épître a Tronchin*. II. *Ordonnance du Parnasse*. III. *Pilo-Bouffi*, tragédie burlesque, 1759, in-8°. VI. *Traité sur les principes do l'art d'écrire*, 1759, in-fol. V. *Arithmétique de la noblesse commerçante*, 1760, in-4°. IV. *L'arithmétique méthodique et démontrée, avec un Traité des Changes étrangers*, in-8°. VII. *Discours et dissertations pour la vérification des écritures, avec Paillasson*, 1762, in-4°. VIII. *Éloge de Jean-Baptiste Colbert*, Genève, 1768, in-8°. IX. *Lettres sur la vérification des écritures arguées de faux*, 1770, in-12; et d'autres écrits sur les mêmes sujets.

AUTREY (HENRY-FABRI, comte D'), né en 1725, mourut en 1777, après avoir réfuté l'ouvrage de Boulanger, intitulé: *L'Antiquité dévoilée*, par celui qui a pour titre: *L'Antiquité justifiée*, in-12, 1766.

AUTUN (JÉHAN D'), né en 1466, aumônier et historiographe de France sous Louis XII, abbé d'Angle en Poitou, était originaire de Saintonge, et d'une famille de laquelle descendait, selon quelques auteurs, le fameux Barberousse. Il écrivit l'*Histoire de France depuis* 1490 *jusqu'en* 1508, avec la fidélité d'un témoin qui dépose. L'abbé Garnier a porté sur cet historien un jugement sévère. « Louis XII, dit-il, qui avait su employer les plumes les plus célèbres, choisit avec moins de discernement Jean d'Autun pour écrire l'histoire particulière de son règne. Autun n'est qu'un froid bel-esprit, fastidieux dans le détail des petits faits, stérile ou aveugle dans le développement des causes, etc. » Théodore Godefroi a fait imprimer les quatre premières années de son *Histoire*, en 1615, in-4°, et les deux dernières, qui avaient paru dès 1615, in-4°, avec l'histoire de Louis XII, par Seyssel; les trois autres, qui n'ont pas encore vu le jour, se trouvent à la Bibliothèque royale sous les nᵒˢ 8421, 9700 et 9701. Nous avons encore de cet historien les ouvrages suivans: I. *Les Épistres*

envoyées au roy par les estats de France, avec certaines Ballades et Rondeaux, Lyon, 1509, in-4°. II. *L'exil de Gesne, la Superbe*, in-4°, 1508. III. *Diverses pièces sur la mort de Thomassine Espinole* (Spinola), m^ss^. Il mourut en janvier 1527, dans son abbaye d'Angle.

AUVERGNE (Pierre d'), surnommé *le Vieux*, fils d'un bourgeois de Clermont, qui vécut dans le 13e siècle. Il passe pour être le premier qui fit connaître les vers provençaux dans son pays. Ses talens, comme poète et comme musicien, lui procurèrent de grands succès dans le monde. Après y avoir brillé plusieurs années, il se retira dans un couvent, où il termina ses jours. Il reste maintenant de lui vingt-quatre pièces, parmi lesquelles on trouve des *Chansons galantes et pieuses*; trois *Poèmes sur des sujets de dévotion*; deux *Sirventes pour exhorter les chevaliers à la croisade*; et un troisième rempli de personnalités révoltantes contre plusieurs troubadours de son temps. Il paraît cependant qu'il ne prit pas toujours vis-à-vis d'eux le langage de la satire; car Nostradamus parle d'une de ses chansons dans laquelle il prodiguait des louanges à tous ses confrères.

AUVERGNE (Antoine d'), directeur de l'Opéra de Paris, surintendant de la musique de la cour, naquit à Clermont en Auvergne, le 4 octobre 1713. En se livrant à l'étude de la musique, il ne fit d'abord que céder aux vœux de son père, musicien lui-même. Lorsqu'il atteignit sa 18e année, on vit s'opérer en lui un changement aussi prompt qu'extraordinaire: à l'indifférence extrême qu'il avait jusque-là témoignée pour son art, succéda tout à coup l'enthousiasme le plus vrai, le plus prononcé. Il travailla jour et nuit, et acquit en très-peu de temps sur le violon, une supériorité d'exécution qui lui mérita, en 1739, d'être admis au nombre des musiciens de la chambre du roi; mais c'était peu pour lui. Son génie le tourmentait, et avec les seuls ouvrages de Rameau, sur la composition, il parvint à s'en rendre les règles si familières, qu'il composa un *Œuvre de trio pour deux violons et une basse*. D'Auvergne vint s'établir à Paris; il a donné, tant à la cour qu'au théâtre de l'Opéra, un grand nombre d'ouvrages qui tous, et notamment *Canente*, *Énée et Lavinie*, et *Hercule mourant*, offrent des beautés du premier ordre. En 1766, s'étant chargé de l'entreprise du concert spirituel, et n'ayant pu traiter avec Mondonville, qui mettait ses motets à un prix exorbitant, d'Auvergne ne fut point effrayé de la grande réputation que l'Orphée languedocien s'était acquise dans ce genre de composition. Il s'y livra avec ardeur; des succès multipliés couronnèrent ses efforts, et l'on peut dire que son *Te Deum*, son *De profundis* et son *Miserere*, sont autant de chefs-d'œuvre. D'Auvergne a fait la musique du premier opéra comique qui ait été joué en France, en 1753. Monnet, directeur de l'opéra-comique, où l'on ne jouait que des pièces à vaudeville, conçut le projet de donner un démenti aux partisans outrés de la musique italienne, qui, non contens d'accabler de sarcasmes les compositeurs français, soutenaient que notre langue n'était

point susceptible des modulations variées et brillantes du chant italien. Il chargea Vadé de faire un opéra comique, et celui-ci composa la jolie pièce des Troqueurs, que d'Auvergne mit en musique dans l'espace de quinze jours. Cet ouvrage, donné comme d'un compositeur d'Italie, obtint le plus grand succès. D'Auvergne a dirigé le grand Opéra de 1767 à 1775, et de 1785 à 1790. Trop véritablement artiste pour s'occuper beaucoup de sa fortune, il jouissait cependant d'une honnête aisance, lorsque la révolution, le privant de toutes ses places, le précipita dans un état voisin de l'indigence. Marié deux fois, il était veuf depuis 1788 : il se rendit à Lyon en 1796, auprès des sœurs de sa dernière femme; c'est chez elles qu'il est mort en 1797. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, d'Auvergne a fait la musique des opéras suivans : I. *les Amours de Tempé*, paroles de Fuselier, joué en 1752. II. *Les Fêtes d'Euterpe ;* ce ballet en 4 actes, représenté en 1758, eut quatre auteurs pour les paroles, Moncrif, Danchet, Favart et Brunet. III. *Polyxène*, opéra en cinq actes, paroles de Joliveau, 1763. IV. *La Vénitienne*, en 3 actes, paroles de Lamothe. V. En 1773, d'Auvergne retoucha l'*opéra de Callirhoé*, paroles de Roy, et refit les airs du ballet et les chœurs dans l'acte de Tibulle, des Fêtes grecques et romaines. Le même compositeur a fait encore la musique de plusieurs ballets donnés à Versailles et à Fontainebleau, tels que *le Prix de la valeur*, la *Coquette trompée*, le *Retour du printemps*, la *Tour enchantée*. Il a dû laisser dans son portefeuille la musique de deux opéras anciens, *Orphée* et *Sémiramis*.

AUVERGNE (Latour d'). *Voy.* Latour.

AUVERGNE. *Voy.* Martial.

AUVIGNY (Jean du Castre d'), né dans le Hainaut en 1712, demeura quelque temps avec l'abbé Desfontaines, qui forma son goût. Il entra ensuite dans les chevau-légers de la garde, et fut tué à l'âge de 31 ans au combat de Dettinghen, en 1743. C'était un homme d'esprit et d'imagination. On a de lui : I. *Les prétendus Mémoires de madame de Barnewelt*, avec les portraits satiriques insérés par l'abbé Desfontaines, 2 volumes in-12. II. *Un Abrégé de l'Histoire de France* et de *l'Histoire Romaine*, par demandes et par réponses, 2 vol. in-12, qui peut être de quelque utilité à la jeunesse. On l'attribue ordinairement à l'abbé Desfontaines, qui ne fit que le revoir, et qui y laissa quelques inexactitudes dans les dates, et des négligences dans le style. III. *Les Amusemens historiques*, Paris, 1735, 2 vol. in-12. IV. *Aventures d'Aristée et de Télasie*, Paris, 1731, 2 vol. in-12. V. Les trois 1ers volumes, et la moitié du quatrième de *l'Histoire de Paris*, 1735, en 5 vol. in-12. VI. Les huit premiers volumes des *Vies des hommes illustres de la France*, 10 vol. in-12. Le neuvième et le dixième ont été publiés en 1744, par son frère, chanoine des Prémontrés. L'abbé Pérau et Turpin ont continué cet ouvrage. La partie que d'Auvigny a traitée est écrite avec chaleur ; il y a des anecdotes curieuses et des faits peu connus; mais l'auteur préfère les ornemens du style à l'exactitude his-

torique; il prend souvent le ton romanesque; sa diction est quelquefois trop oratoire, et d'autres fois trop négligée.

AUVRAY (Jean), né en Normandie vers l'an 1590, et mort en 1633, était avocat au parlement de Normandie. D'un cynisme effronté dans quelques-unes de ses poésies, il n'en a pas moins exercé plusieurs fois sa verve sur des sujets de piété, comme on peut le voir par le titre de trois des ouvrages compris dans la liste suivante, qui renferme tous ceux que l'on a de lui: I. ***Diverses Poésies, etc.***, Rouen, 1608, in-12. II. ***L'Innocence découverte,*** tragi-comédie, 1709, in-12, sans indication de lieu. III. ***Le Trésor sacré de la Muse sainte, etc.***, in-8°, Rouen, 1613. IV. ***Les poèmes præmiez au Puy de la conception***, 1621, etc. Rouen, 1622, in-8°. V. ***Le Triomphe de la croix***, in-8°, Rouen, 1622. VI. ***Le Banquet des Muses, etc.*** Rouen, 1628 et 1633, in-8°. VII. ***Théâtre et autres Œuvres poétiques*** (contenant outre la ***Tragi-comédie de l'Innocence découverte***, celles de ***Madonte et de Dorinde***), Paris, 1629 et 1631, in-8°. VIII. ***Satires***, Rouen, 1631, in-8°. IX. Enfin, ***des Œuvres saintes***, etc., in-8°, Rouen, 1634.

AUXENCE, arien, de Cappadoce, intrus dans le siége de Milan par l'empereur Constance, fut condamné dans un concile à Rome en 372. Il était né pour être plutôt homme d'affaires qu'évêque. Il ne savait pas le latin, il ne connaissait que l'intrigue. Il posséda cet évêché jusqu'à sa mort, en 374.

AUXILIUS, prêtre du 11e siècle, ordonné par le pape Formose, publia, en 907, trois *Traités contre le pape Sergius III, pour soutenir la validité des ordinations faites par Formose.* Deux de ces écrits sont dans le Traité des ordinations du P. Morin. Le ton en est ferme et noble. D. Mabillon les a fait imprimer tous trois dans ses Analectes, in-fol.

AUXIRON (Jean-Baptiste d'), jésuite, né à Baume-les-Dames, mourut à Dôle en 1635. Alegambe dit de lui: ***Vir fuit omnibus disciplinis excultus.*** On a de lui un ouvrage de philosophie morale, latin et français, imprimé à Lyon en 1672, sous le titre d'***Historia Liderici***, Histoire de Lydérique.—Un autre d'Auxiron, médecin, né dans la même ville que le précédent, s'adonna à l'étude de la chimie et des mathématiques; il publia: I. *Démonstration d'un secret utile à la marine*, Paris, 1750. II. *Nouvelle manière de diriger la bombe*, 1754, in-8°. Il eut deux fils, dont l'un, capitaine, a publié des ***Principes de tout gouvernement***, ou ***Examen des causes de la splendeur et de la faiblesse de tout état***, Paris, 1766, 2 vol. in-12; et l'autre, professeur en droit français, de l'Université de Besançon, a fait imprimer: I. ***Traité sur les fontaines publiques de Besançon***, 1777, un vol. in-12. II. *Mémoire historique sur les écluses de Besançon et sur la navigation du Doubs*, Genève, 1785, un volume in-8°. — Enfin, Claude-François-Joseph d'Auxiron, avocat au parlement de Besançon, alla s'établir en Autriche; il se fit connaître à la cour de l'empereur, et composa un *Traité de l'éducation d'un prince*, in-8°.

AUZANET (Barthélemi), jurisconsulte parisien et avocat, né en 1591, mourut en 1673, âgé de 82 ans. On a de lui des *Notes sur la coutume de Paris*, des *Mémoires*, des *Arrêts*, *etc.* Le *Recueil* de ses ouvrages a été publié en 1708, in-fol.

AUZAT (A...), ancien commissaire du gouvernement impérial à la radiation des émigrés, a publié les ouvrages suivans. I. *Réponses aux adieux à Buonaparte*, 1800, in-8°. II. *Très-humbles remontrances à S. M. Louis XVIII, au nom du peuple français, avec des réflexions sur la guerre*, 1815, in-8°. Auzat est mort le 27 mars 1816.

AUZÉBI (Pierre), chirurgien dentiste, né à Nîmes en 1736, fixa son séjour à Lyon, et y publia, en 1771, un *Traité d'odontalgie*, qui obtint l'attention des gens de l'art, parce que l'auteur y développe un nouveau système sur la formation des dents, et y décrit les différentes maladies qui affectent la bouche. Auzébi est mort à Lyon en 1791.

AUZOLES. *Voy.* Peyre (la).

AUZOUT (Adrien), célèbre mathématicien, né à Rouen, mourut en 1691, membre de l'Académie des sciences de Paris. Il inventa, en 1667, le *Micromètre* à fils mobiles, qui sert aujourd'hui aux astronomes pour mesurer les diamètres apparens des petits objets, particulièrement ceux des corps célestes, et publia un *Traité* imprimé au Louvre, dans le Recueil de l'Académie, in-fol. 1693. Quelques Anglais lui disputèrent mal à propos la gloire de cette invention, pour l'attribuer à Gascoigne. Notre astronome eut encore la première idée d'appliquer le télescope au quart de cercle astronomique, dont quelques savans ont fait honneur à Picard, qui perfectionna seulement cette idée. On a encore de Auzout : I. *Lettres sur les grandes lunettes*. II. *Voyage de M. Cassini*. III. *Observations envoyées des Indes et de la Chine*. Amsterdam, 1735, in-4°.

AVAK (Sergius), fils d'Ivané Atabeg, prince de la ville de Lory dans la Haute-Arménie, naquit en 1202, et s'appliqua à l'art militaire dès sa plus tendre jeunesse. Il y acquit en très-peu de temps une si grande réputation, qu'à l'âge de 29 ans il fut nommé généralissime des troupes de la Géorgie par la reine Rouzoutan, qui gouvernait alors ce royaume après la mort de son frère, le roi Lacha. A l'entrée des Tatars en Arménie, Avak se battit en héros contre leurs nombreuses armées, commandées par Tcharmaghan et Thoukbata-Khans. Après plusieurs combats sanglans, Avak perdit presque toutes ses troupes, et se renferma dans la forteresse de Gaën. Là, il se défendit pendant quatre mois, et jusqu'à ce que toutes ses provisions fussent épuisées. Avak envoya alors deux officiers auprès de Tcharmaghan, et il conclut avec lui une paix, en 1239, aux conditions qu'on lui laisserait la possession de ses états, et pour cela qu'il paierait aux Tatars un tribut annuel, et leur fournirait un contingent de troupes de cavalerie. Dès qu'Avak fut remis à la tête de son gouvernement, il rassembla une nouvelle armée, la réunit aux troupes des conquérans, et leur assura la soumission de toutes les provinces d'Arménie et de Géorgie. Ce prince alla l'année suivante, avec sa sœur

appelée Tamta, auprès du Souverain de la Tartarie, qu'on nommait Oukhata-Khan, et en obtint une pareille paix en faveur de la Géorgie, et de quelques petits princes de son pays. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, Avak donna de grandes preuves de dévouement et de fidélité à ce Souverain qui avait beaucoup de confiance en lui et l'aimait d'une manière distinguée. Aux derniers momens de sa vie, la reine Rouzoutan le nomma tuteur de son fils David, et lui confia par testament le soin de le placer sur le trône de la Géorgie, lorsqu'il serait à l'âge prescrit. Les généraux Tatars, jaloux de la renommée et du crédit d'Avak, cherchèrent souvent à lui nuire et à le faire disgracier par leur maître; mais ce prince franc et circonspect, conserva toujours l'amitié et l'affection de leur Souverain. Il était le protecteur des villes opprimées par les commandans, et l'on faisait toujours droit aux demandes et aux réclamations qu'il adressait aux différens chefs du gouvernement des Tatars. Avak mourut sans enfans l'an 1249, et laissa les rênes de son gouvernement à sa femme, nommée Vartouch.

AVAL. *Voyez* Daval et Laval.

AVALON (Irénée d'), né en Bourgogne, s'occupa de la conversion des hérétiques et calvinistes, et publia ses *Controverses* à Lyon, 1628, en 3 vol. in-4°.

AVALOS (Ferdinand-François d'), marquis de Pescaire, d'une des maisons les plus distinguées du royaume de Naples, originaire d'Espagne, se fit remarquer de bonne heure par son esprit et par sa valeur. Ayant été fait prisonnier en 1512, à la bataille de Ravenne, il consacra le temps de sa prison à composer un *Dialogue de l'amour*, qu'il dédia à son épouse, Victoria Colonna, dame également illustre par sa beauté, sa vertu et son esprit, dont les *Poésies* parurent en 1548, in-8°. Dès qu'il eut sa liberté, il s'en servit avantageusement pour l'empereur Charles V. Il eut beaucoup de part au gain de la bataille de la Bicoque, au recouvrement du Milanais, et à la victoire de Pavie, l'an 1525. Clément VII, et les princes d'Italie, alarmés des progrès de l'empereur, proposèrent au marquis de Pescaire d'entrer dans la ligue qu'ils vouloient opposer à ses conquêtes. On dit que d'Avalos, à qui le pape promettait l'investiture du royaume de Naples, goûta ces propositions; mais que l'empereur l'ayant su, il s'en défendit en disant que « c'était une feinte de sa part pour avoir le secret des ennemis. » Il mourut sans postérité à Milan, le 4 novembre 1525, âgé de 36 ans. Il avait pris pour devise un bouclier avec ces mots : aut cum hoc, aut in hoc. Il disait qu'un grand capitaine devait être sans charge dans une armée, ou, ce qui revient au même, prêt à remplir tous les emplois. François Ier disait de lui que, « sans Antoine de Lève, Pescaire aurait été le premier des capitaines de Charles-Quint. » Son neveu Alphonse d'Avalos lui succéda.

AVALOS (Alphonse d'), marquis de Guasto, héritier des biens de son oncle, dont nous venons de parler, était né à Naples en 1502. Il fut fait lieutenant-général des armées de Charles-Quint (*voy.* ce nom) en Italie. Il avait suivi, en 1535, cet empereur à l'expé-

dition de Tunis. Il fut chargé ensuite d'une ambassade à Venise, et, quelque temps après, il fit lever le siége de la citadelle de Nice, formé par Barberousse II et par le duc d'Enghien, en 1543. Ce dernier général le battit l'année suivante, le 14 avril 1544, dans la fameuse journée de Cérisoles, où il prit des premiers la fuite. Il mourut à Vigevano, le 31 mars 1546, à 42 ans.

AVALOS (CONSTANCE D'). *Voy.* AMALFI.

AVANCINUS (NICOLAS), jésuite, chapelain de l'empereur Léopold II, a laissé un *Recueil de discours latins* sur différens sujets, *Orationes;* de plus, *Collecta è 4 Evangelistis de vitâ et doctrinâ J.-C.* (*Voyez* Morhoff, Polyt., 1, 6, 4, 14), ainsi que des *Poésies latines* estimables, réimprimées à Amsterdam en 1711, 1 vol. in-12, pet. form. sous le titre de *Nic. Avancini, poëmata, quotquot reperiri potuerunt, nempè odarum libri 4 et Epodon, liber* 1. Baillet n'en a pas fait mention parmi les poëtes latins modernes. Dans la dernière pièce du 3e livre, l'auteur, en énumérant les diverses productions de sa muse, parle entre autres d'une *Tragédie* sur Théodose-le-Grand.

. . . . Theodosii
Magni triumphos suscitari
In tragicos numeros, camœnâ
Non infecundâ.

Morhoff, 1, 7, 3, 10, ne l'a pas mal apprécié, comme poëte latin.

AVANTIN. *Voyez* AVENTIN.

AVANZI (JEAN-MARIE), jurisconsulte et poëte distingué, naquit à Rovigo en 1549. Il étudia sous Antoine Riccoboni, et fut lié d'amitié avec Baptiste Guarini et Le Tasse. Il quitta sa patrie pour aller s'établir à Padoue, où il mourut en 1622. Il a laissé : I. *Il Satiro, favola pastorale,* Venise, 1587, in-12. II. La *Lucciola,* poème en neuf chants, Padoue, 1627, in-12. Plusieurs autres de ses poésies ont été publiées dans divers recueils. Il avait composé une *Histoire ecclésiastique de l'apostasie de Luther,* qui n'a pas été publiée, non plus que ses *Consultations sur différentes matières civiles et criminelles.*

AVANZI (CHARLES), fils du précédent, célèbre médecin, s'est fait connaître aussi par ses *Annotations sur l'ouvrage de Baptiste Fiera,* qui parurent après sa mort, à Padoue, 1649, in-4°.

AVANZI (NICCOLÒ), né à Vérone, peintre et graveur de camées et de pierres fines, se rendit célèbre par un morceau de lapis lazuli, large de trois doigts, sur lequel il grava la nativité de Jésus et un nombre considérable de figures. Ce chef-d'œuvre fut acheté un grand prix par la duchesse d'Urbin. On croit que ce fut lui qui donna le nom de *Niccolò* à certaines pierres antiques, *intaillées bleues et blanches,* après les avoir imitées. Il mourut en 1663.

AVANZINO (JOSEPH-MARIE), né dans le territoire de Vérone, étudia la médecine à Padoue, et la professa à Florence, où il mourut en 1739. Disciple et ami du célèbre Valisnieri, il défendit son opinion sur l'origine des fontaines, contre les physiciens qui l'attaquèrent. On lui doit encore un *Discours sur l'utilité du chocolat,* dont l'usage était regardé comme funeste par J. B. Felici, Florence, 1728, in-4°.

AVARAY (le comte D'), colo-

nel du régiment de Boulonnais, quitta la France, le 20 juin 1791, à la suite de MONSIEUR, comte de Provence, et rendit à ce prince, pendant le voyage, des services de la plus haute importance. Devenu roi de France par le droit, MONSIEUR récompensa le comte d'Avaray en le nommant capitaine de ses gardes et l'un de ses ministres, et en accordant à sa famille la faveur de placer dans ses armoiries l'écu de France, et cette devise : *Durum facit pietas iter*. Le comte d'Avaray est mort en 1810, dans l'île de Madère.

AVAUX (CLAUDE DE MESMES, comte D'), ambassadeur plénipotentiaire, ministre, surintendant des finances, commandeur des ordres du roi, et deuxième fils de Jean-Jacques de Mesmes, fut d'abord conseiller au grand conseil, maître des requêtes, ensuite conseiller d'état en 1623. Le roi, instruit de son mérite, l'envoya, en 1627, ambassadeur à Venise, puis à Rome, à Mantoue, à Florence et à Turin; et de là en Allemagne, où il vit la plupart des princes de l'empire. A son retour, le roi fut si satisfait de ses négociations, qu'il l'envoya peu après en Danemarck, en Suède et en Pologne. Il fut plénipotentiaire au traité de Munster et d'Osnabruck, conclu en 1648. Sa réputation de probité était telle, que dans les cours où il négociait, sa parole valait un serment. Le comte d'Avaux, quoique sans cesse occupé des plus grandes affaires de l'Europe, entretenait commerce avec les gens de lettres, dont il était l'ami et le protecteur. Il mourut à Paris le 9 novembre 1650. On a de lui *Exemplum litterarum ad serenissimum Daniæ et Norwegiæ regem à Gallico per Germaniam legato scriptarum circa tractatus pacis*, Paris, 1642, in-fol. II. *Lettres de d'Avaux et de Servien*, 1650, in-8°. III. *Mémoires touchant les négociations du traité de Munster*, Cologne, 1672, in-12.

AVAUX (JEAN-ANTOINE, comte D'), marquis de Givry, petit-neveu du précédent, avec les mêmes talens et les mêmes emplois que son oncle, fut conseiller au parlement, puis maître des requêtes, conseiller d'état, ambassadeur extraordinaire à Venise, plénipotentiaire à la paix de Nimègue, qu'il conclut, puis ambassadeur en Hollande, en Angleterre et en Suède. Il mourut à Paris le 11 février 1709, à 69 ans. L'abbé Mallet a fait un recueil de ses *Négociations* en Hollande, La Haye, 1752, 6 vol. in-12. Ses *lettres et négociations* ont aussi été imprimées à La Haye en 1710 avec celles d'Estrades et de Colbert de Croissy, 3 vol. in-12. On a encore de d'Avaux un *Mémoire présenté aux États-Généraux*, le 5 novembre 1681, in-12.

AVED (JACQUES-ANDRÉ-JOSEPH), peintre, fils d'un médecin de Douay, naquit le 12 janvier 1702, et mourut à Paris le 4 mars 1766. Les estampes du célèbre Bernard Picart frappèrent sa vue et décelèrent son goût pour la peinture. Après avoir parcouru la Flandre, il vint à Paris, en 1721, puiser dans les leçons des meilleurs artistes les principes dont il avait besoin. Il entra chez Le Bel, de l'Académie royale de peinture; il eut pour amis Carle Vanloo, Boucher, Chardin et Dumont-le-Romain, jeunes élèves comme lui. Ils le devancèrent et l'attirèrent à l'Académie; il n'avait que 27 ans lorsqu'il y fut agrégé, en

1729. Il fut reçu en 1734. Alors sa réputation s'étendit; et l'ambassadeur de la Porte, Méhémet-Effendi, voulant offrir son portrait à Louis XV, choisit Aved comme le meilleur peintre. Le portrait fut agréé du roi et admiré du public. Le succès qu'eut ce tableau lui procura bientôt après l'honneur de peindre le roi lui-même. Aved avait une touche agréable, un coloris harmonieux, et saisissait assez bien la ressemblance.

AVEILLON (JEAN-JOSEPH), fils d'un procureur du roi, de l'élection de Lyon, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il a publié des *Conférences* qu'il avait faites à Paris, pendant qu'il était supérieur de sa maison. On lui doit encore des *Méditations pour les séminaires et pour les gens du monde.* Aveillon était ami de Bossuet. Il mourut à Paris, le 29 mai 1713, à l'âge de 83 ans.

AVEIRO (JOSEPH MASCARENHAS, duc D') était un des plus grands seigneurs de Portugal. Sa maison avait pour tige George, fils naturel de Jean II, dit *le Grand.* Aussi se vantait-il, dit-on, « qu'il n'avait qu'un seul degré à franchir pour monter au trône. » Il était surtout puissant pendant le règne de Jean V. L'avénement de Joseph Ier au trône ayant diminué sa faveur, il conçut le dessein d'attenter sur sa personne. Il tâcha de gagner ceux qui pourroient avoir des mécontentemens de la cour, et de les envenimer par les calomnies les plus atroces. Dans ces circonstances, les jésuites perdirent l'emploi de confesseurs de la cour. Le duc d'Aveiro, qui avait été peu lié avec ces pères, s'unit avec quelques membres de la société, et leur fit part de son projet. Les conjurés engagèrent dans ce complot la marquise dona Éléonore de Tavora, belle-sœur du duc. Cette femme, d'un esprit altier et d'une ambition démesurée, ne souffrait qu'avec peine que le titre de duc eût été refusé à son époux. Son caractère insinuant lui fit bientôt des complices de toute sa famille. Son mari, ses deux fils, ses deux filles et leurs époux, ses deux beaux-frères, et leurs domestiques affidés, furent confidens de ses secrets. Pour se concilier un plus grand nombre de partisans, elle pratiquait des exercices de religion, de pélerinage, de pénitence, sous la direction du jésuite Malagrida. La conjuration éclata le 3 septembre 1758, à 11 heures du soir, comme le roi de Portugal venait de son château de Bélem, et sortait de la porte appelée la Guesta, pour se rendre *incognito* chez la jeune marquise de Tavora, sa maitresse. Trois des principaux conjurés, à cheval, tirèrent sur le derrière du carosse deux coups de carabine; mais ces coups ne produisirent heureusement que de légères blessures. Ce prince fit rechercher les coupables. Des propos imprudens du duc d'Aveiro découvrirent son crime. On l'arrêta avec ses autres complices. Leur procès fut bientôt fait, et, le 13 janvier 1759, le duc d'Aveirò et le marquis de Tavora furent rompus vifs, leurs corps brûlés, et leurs cendres jetées dans la mer. La marquise de Tavora eut la tête tranchée, et les autres coupables périrent par divers supplices. Sa belle-fille, la jeune marquise de Tavora, maitresse du Roi, ne fut point impliquée dans cet effroyable procès, mais eut ordre de se retirer dans un couvent. Les jé-

suites furent chassés du Portugal, comme instigateurs, ou comme confesseurs de quelques-uns des coupables. La disgrace du marquis de Pombal, sous le ministère duquel le duc d'Aveiro, son ennemi personnel, fut exécuté, a fait naître des doutes sur la vérité de son crime. Cependant sa mémoire n'a pas été rétablie, et le nommé Joseph-Polycarpe de Azevédo, son valet-de-chambre, mort à l'hôpital-général de Lisbonne, en janvier 1783, et par sentence déclaré coupable d'avoir tiré sur le roi de Portugal, avoua, dit-on, en mourant, à son confesseur, qu'il avait réellement commis le crime dont il avait été accusé, et le supplia de rendre, après sa mort, sa déclaration publique.

AVEIS Ier, descendant d'Abou-Saïd, empereur des Mogols, et de Gengiskan, commença à régner l'an de l'hégire 757. Il conquit l'Adzerbiglan, qui est l'ancienne Médie, et les villes de Mosul et de Maredyn en Mésopotamie. Aveis étant tombé malade, ses ministres lui demandèrent quel ordre il voulait laisser pour le partage de sa succession entre ses quatre fils. Le sultan leur répondit qu'il choisissait Hocein pour son successeur, et qu'il voulait que l'aîné, Hassan, se contentât du gouvernement d'une province. Les ministres lui ayant remontré que ce dernier pourrait n'être pas content de son lot, le sultan leur répondit : « Vous savez ce qu'il faut faire. » Aussitôt les ministres firent arrêter Hassan; et, son père ayant perdu la parole, et ne pouvant s'expliquer davantage sur son sujet, ils firent massacrer ce malheureux prince, et le firent ensevelir le même jour qu'Aveis, dans le même tombeau.

AVEIS II (Ahmed Djesaïr), fils du précédent, succéda à son frère Hocein, qu'il fit mourir. Ce fratricide indigna les peuples, et lui fit perdre ses états; mais il y fut rétabli par Cara Mohammet le Turcoman, premier prince de la famille, que l'on appelle ordinairement du *Mouton-Noir*. Quelque temps après, Tamerlan, vainqueur de la Perse, vint assiéger Aveis dans Bagdad. Celui-ci fut forcé d'abandonner sa capitale, et de se retirer d'abord chez Manuel, empereur de Constantinople, puis auprès de Farage, sultan des Mamelucks en Égypte. Après la mort de Tamerlan, Aveis, revêtu d'un habit de mendiant, pénétra dans la ville de Bagdad, excita une sédition contre le gouverneur, se fit reconnaître, et reprit le souverain pouvoir. Il fut encore chassé de ses états, et assassiné par les Turcomans. Aveis était courageux et spirituel. On cite de lui deux vers qu'il écrivit à Tamerlan (qui était manchot et boiteux) lorsqu'il prit la fuite devant lui. Le sens était : « Si j'ai été manchot dans le combat, je ne suis pas boiteux dans la fuite. »

AVELAR, peintre portugais, amassa tant de richesses, qu'il acheta une file de maisons tenant une rue entière à Lisbonne, et qu'il donna lieu au proverbe local : *Riche comme Avelar*. Nous ignorons le siècle où il florissait.

AVELINE (Pierre), graveur, et membre de l'Académie de Paris, où il naquit en 1710, y mourut en 1760. Cet artiste, fils de François Aveline, graveur, né à Paris, et mort dans la même ville, en 1743, à l'âge de 73 ans, a donné plusieurs estampes estimées, d'après Boucher, Jouvenet, Wat-

teau, Natoire, Oudry. On remarque parmi ses ouvrages, un *Paysage*, d'après Berghem, *la Folie, le Chien basset, la Naissance de Bacchus*, et *l'Enlèvement d'Europe*. On admire surtout celle *qui représente la mort de Sénèque*, qu'il fit d'après les dessins de Luc Jordaens.

AVELINE (F. A.), graveur, cousin de Pierre, a gravé diverses vignettes. Il passa plusieurs années à Londres, où il a gravé des estampes chinoises. Il mourut dans cette ville.

AVELINE (N.), graveur, frère du précédent. Il a gravé à Paris beaucoup de sujets peu estimés. Le principal est *l'Heureux Vieillard*, d'après Wille fils.

AVELLA (Jean), duquel on a des *règles de musique en cinq traités*, imprimés à Rome en 1512, était né dans le royaume de Naples, et fut religieux observantin.

AVELLANEDA (Alphonse-Fernand d'), auteur espagnol du 16e siècle, et natif de Tordesillas, fut le continuateur de Don-Quichotte; mais il est resté bien au-dessous de son modèle. Son ouvrage publié à Tarragone, 1614, in-8°, a été traduit en français par Lesage, sous le titre de *Nouvelles aventures de Don-Quichotte de la Manche*, 1704, 1716, 2 vol. in-12.

AVELLANEDA (Didacus), jésuite espagnol, était né à Grenade, et mourut à Tolède en 1598. Il composa pour la défense de sa société, relativement au secret de la confession, un ouvrage anonyme qu'il publia à Rome, en 1593, et sous ce titre: *Tractatus utrum in confessione sacramentali criminis consors nominari debeat*. — Il y a eu deux autres Didacus Avellaneda : l'un, de Tolède, qui a laissé *Tratado de la Casa y familia de Avellaneda*, 1615; l'autre de Guadalaxara, en Castille, qui fut avocat et professeur de droit à Siguenza, et dont il nous reste un ouvrage intitulé : *Commentariorum pragmaticæ in favorem rei frumentariæ, et agricolarum, et rerum quæ agriculturæ destinatæ sunt libri tres*, Madrid, 1606, in-4°.

AVELLINO. *V.* André (Saint).

AVELLINO (François), médecin de Messine, florissait vers le milieu du 18e siècle. On a de lui : I. Un *Discours contre les chimistes de son temps*, Messine, 1637. II. Un autre *contre ceux qui condamnaient l'usage des vésicatoires dans les fièvres malignes*. Cet écrit en latin, ainsi que le précédent, a été publié à Messine en 1664.

AVELLINO (Raphael) a donné une explication d'une fausse médaille hébraïque de David et d'Abraham, que Fabricius a oublié d'insérer dans son recueil d'*Antiquités hébraïques*.

AVENANT. *Voyez* Davenant.

AVENDANO (Diego), jésuite espagnol, né à Ségovie, quitta sa patrie pour aller prêcher l'évangile dans l'empire du Pérou. On a de lui : *Thesaurus Indicus pro regimine conscientiæ in iis quæ ad Indias spectant*, Anvers, 1668, 2 vol. in-fol.

AVENELLES (maître ALBIN, ou AUBIN DES), chanoine de l'église de Soissons, que l'on croit avoir vécu vers la fin du 15e siècle. Il a composé la *Clef d'amour*, ou le *Chief d'amour*, *les Sept arts libéraux d'amour*, et a traduit en vers le *Remède d'amour, composé par Æneas Silvius, autrement pape Pie II*,

etc., *avec aucunes additions de Baptiste Mantuan; la Complainte dudit Pape, tirée d'une de ses élégies*, à laquelle il a joint une *Déclamation de l'amant renonçant à la folle amour*, qui est de sa composition. Ces ouvrages imprimés d'abord sans date à Paris, petit in-8°, se trouvent aussi dans un recueil d'Opuscules en rime française, contenant un traduction de l'Art d'aimer d'Ovide, qui n'est pas d'Avenelles, imprimé à Paris en 1548, in-8°, et 1556, in-16.

AVENELLES (PIERRE), avocat de Paris. La Renaudie, chef de la conspiration dite d'Amboise, ayant pris un appartement dans sa maison, s'ouvrit à lui de son projet. Avenelles épouvanté de la confidence, découvrit à l'intendant du cardinal de Lorraine ce qui se tramait sourdement contre les Guises, en 1560. *Voyez* RENAUDIE (la).

AVENNE. *Voyez* DAVESNE.

AVENPACE. *Voy.* ABEN-PACE.

AVENPORT (FRANÇOIS D'). *V.* DAVENPORT.

AVENTIN (SAINT), archidiacre de Chartres, s'y distingua par ses lumières. S. Solenne, ou, comme d'autres l'appellent, S. Souleine, avait été élu et ordonné évêque de Chartres. (*Voyez* dans Baillet, la vie de S. Aventin, 4 février, et celle de S. Souleine, le 24 sept.) Redoutant le fardeau de l'épiscopat, Souleine abandonna son diocèse et s'enfuit. Les fidèles affligés de ce départ, mais ne voulant pas laisser l'église sans pasteur, fixèrent leur choix sur Aventin, qui fut sacré. Souleine, charmé d'apprendre qu'on lui avait donné un successeur, sortit de la solitude où il s'était caché. Alors les sollicitations nouvelles des Chartrains ayant vaincu sa répugnance, il accepta enfin le gouvernement du diocèse, et confia au zèle d'Aventin, son coopérateur dans l'épiscopat, la partie nommée depuis le *Dunois*, dont Châteaudun était la capitale. A la mort de Souleine, arrivée vers l'an 509, Aventin remonta sur le siége de Chartres, et souscrivit, comme évêque de cette ville au concile d'Orléans en 511. L'Église compte au nombre des Saints ces deux pontifes, dont l'esprit de charité et de paix est un modèle qui, malheureusement, n'a pas trouvé partout des imitateurs. Saint Aventin, mort vers l'an 528, est honoré à Châteaudun.

AVENTIN (JEAN TOURMAYER, plus connu sous le nom D'), fils d'un cabaretier, naquit à Abensperg, dans la Haute-Bavière, l'an 1466. Il est auteur des *Annales* de ce pays, en latin, et traduites par lui-même en allemand. Il mourut en 1534, âgé de 68 ans. Son ouvrage ne vit le jour qu'en 1554, par les soins de Jérôme Ziégler, qui en retrancha les déclamations contre les ecclésiastiques, et la plupart des fables dont cet historien avait rempli ses *Annales*. Elles ont été réimprimées en 1710, in-fol. Les ouvrages qu'il a laissés sont : I. *Annalium Boiorum libri VII ad annum usque* 1533, *cum notis Gunalingii*, Lipsiæ, 1710, in-fol. II. *Chronica Bavariæ*, Norimbergæ, 1522, in-fol. III. *Henrici IV vita, epistolæ, etc.*, Augusta Vindel., 1518, in-4°. IV. *Chronicon, sive Annales Schirenses*, Biponts, 1600, 1623, 1716, in-4°. V. *Liber de causis miseriarum, cum chronicis Turcicis*, Loniceri, 1578, in-4°. VI. *Antiquitatum Danicarum*,

Hafniæ, 1642, in-4°. VII. *Historia cœnobii Œtingensis in Bavariâ cum diplomatibus*, Nuremberg, 1518. VIII. *Numerandi per digitos manusque quin etiam loquendi Veterum consuetudinis abacus*, 1525, in-4°. IX. *Rudimenta grammaticæ et Encyclopædiæ orbisque doctrinarum*, 1519 et 1520.

AVENZOAR. *Voyez* Abenzoar.

AVERANI (Benoit), professeur de belles-lettres, né à Florence en 1645, d'une honnête et ancienne famille, et mort à Pise en 1707, avait reçu de la nature les dispositions les plus heureuses : c'était un savant universel. Philosophie, théologie, jurisprudence, littérature, géométrie, mathématiques, astronomie, tout lui était familier. Ce qui est le plus à remarquer, c'est qu'il avait étudié la plupart de ces sciences sans le secours d'aucun maître, et qu'il y était assez profond pour les enseigner. C'est ainsi qu'il avait appris en six mois la langue grecque, qu'il professa ensuite dans l'université de Pise. Sa mémoire était prodigieuse; sans avoir fait d'extraits des auteurs, il en citait exactement les passages dans ses leçons, ou les trouvait sous sa main à l'ouverture du livre. Comme il avait beaucoup de goût pour la poésie latine et italienne, il était peu de poëtes, dans ces deux langues, qu'il ne sût par cœur en grande partie. On a de lui : I. *Dieci lezioni composte sopra il quarto sonetto della Ima parte del canzoniere del Petrarca*, Ravenne, 1707, in-4°. II. *Dissertationes habitæ in Pisanâ academiâ, in quibus græcæ, latinæque eloquentiæ principes explicantur et illustrantur*. Florence, 1716 et 1717, 3 vol. in-fol. On trouve de lui plusieurs leçons sur divers sujets dans les vol. 3 et 4 des *Prose Fiorentine*, et des morceaux de poésie ou de prose dans différens recueils.

AVERANI (Joseph), né à Florence en 1662, mort en 1738, était frère du précédent. Il se distingua par ses profondes connaissances dans le droit romain, qu'il enseigna à Gaston, grand-duc de Toscane. Il aimait la physique, et il eut part à toutes les expériences qui furent faites en 1693, à Florence, sur la fusion des pierres, des métaux et des corps les plus durs, par le moyen du miroir ardent. Ses principaux ouvrages sont : I. *Interpretationum juris libri duo*, Leyde, 1716, 1736 et 1742-46. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois, in-8°. II. *Oratio de jurisprudentiâ, medicinâ et theologiâ*. III. *De calculorum seu latrunculorum ludo dissertatio*. IV. *Lezioni Toscane, monumenta latina posthuma, nunc primùm edita*, Florentiæ, 1769, in-4°. Dans ce qu'il a écrit sur la jurisprudence, on trouve, selon Grosley, les fleurs de la belle littérature réunies à la connaissance profonde des lois romaines, et de leur analogie avec le droit naturel et le droit public. Il s'y montre historien exact et critique sévère. Son visage, ses traits et sa physionomie, offraient une ressemblance frappante avec ceux de Voltaire, du moins si l'on en juge par un médaillon en marbre, que Nicolini, son disciple, lui a consacré dans le cloître de Saint-Marc à Florence.

AVERANI (Nicolas), frère des précédens, mort en 1727, exerça avec honneur la profession d'avocat. Il fut le premier éditeur des

Œuvres de Gassendi, publiées à Florence en 6 vol. in-fol. On doit à Nicolas Averani une savante *Dissertation latine sur le calendrier égyptien*, Florence, 1737, in-4°.

AVERDY (Clément-Charles-François de l'), naquit à Paris en 1723. Conseiller au parlement de Paris, il y donna des preuves de désintéressement et de probité qui le firent distinguer de la cour. Nommé ministre d'état et contrôleur-général des finances, sous Louis XV, par la protection de Mme de Pompadour, en 1763, on en conçut des espérances qui ne se réalisèrent pas. Il s'attira l'animadversion publique, et fut attaqué dans mille écrits. Alors parut l'édit de décembre 1764, sur la libération publique, qui défendait de rien publier ni imprimer contre l'administration des finances. Bientôt s'établit le monopole des grains, qui s'étendit d'un bout de la France à l'autre. On ouvrit des entrepôts dans les îles de Gersey et de Guernesey. Là s'entassait le blé, revendu ensuite au prix fixé par les monopoleurs. L'Averdy, trop faible pour s'opposer à ce plan destructeur, et devenu odieux à tout le monde, fut renvoyé. Les courtisans, qui l'avaient caressé dans la faveur, le déchirèrent dans la disgrace. Voltaire le jugea bien plus impartialement dans une de ses lettres à M. Taboureau. « Tout le monde, dit-il, paraît content du débusquement de M. de l'Averdy. C'est le nom que les généalogistes lui ont donné en le faisant descendre d'une famille noble d'Italie, et on ne l'appelle plus que M. *Laverdy*. Son renvoi semble prouver qu'il voulait de l'économie. On ne ne l'aime point à la cour; mais il en faut pour le pauvre peuple. Cependant ce ministre avait fait du bien; on lui devait la liberté du commerce des grains, celle de l'exercice de toutes les professions, la noblesse donnée aux commerçans, la suppression des recherches sur le centième denier après deux années, les priviléges des corps de ville, l'établissement de la caisse d'amortissement. Trop souvent le public est injuste et ingrat. » Il le fut envers l'Averdy. Celui-ci, loin des affaires publiques, reprit alors son premier caractère. Retiré dans sa terre de Gambais, il s'occupait d'améliorations rurales, lorsque la révolution vint troubler sa tranquillité. Arrêté, traduit Paris, il y fut condamné à mort, sur l'accusation, devenue si générale, d'avoir fait jeter des grains pour produire la famine. L'Averdy, repoussa avec calme et dignité cette imputation odieuse, et marcha au supplice en consolant un compagnon de son sort. Il périt en novembre 1793, âgé de plus de 70 ans. Il était membre de l'Académie des inscriptions, et avait mérité cet honneur par les ouvrages suivans : I. *Code pénal*, 1752, in-12. II. *De la pleine souveraineté du roi sur la province de Bretagne*, 1765, in-8°. III. *Mémoire sur le procès criminel de Robert d'Artois, pair de France*, inséré dans les Notices des manuscrits de la bibliothèque royale. IV. *Expériences de Gambais sur les blés noirs ou cariés*, 1788, in-8°. V. *Tableau général, raisonné et méthodique des ouvrages contenus dans le recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, depuis sa naissance, jusques et com-*

pris 1788, Paris, 1791, in-4°. Il fit cet ouvrage avec G. Poirier.

AVEROLDI (Jules-Antoine), savant antiquaire, né à Venise en 1651, se livra aux recherches de l'érudition, et forma un superbe cabinet de médailles et de bustes antiques. Il traduisit en italien l'ouvrage français de Rainsant, *sur les médailles de Domitien*, représentant les jeux séculaires, Brescia, 1687, in-8°. Il annonça de très-grandes connaissances en peinture et en antiquités, dans son ouvrage intitulé *le Scelte pitture di Brescia*, 1700, in-4°. Ce savant est mort à Brescia en 1717.

AVERONI (Valentin), né à Florence, se fit moine dans l'abbaye de Vallombreuse. Il traduisit, en 1577, les *Traités de Saint Thomas, sur le gouvernement des Juifs, et sur celui des princes.* Il dédia le premier au grand-duc de Toscane; et le second à Gui de Lusignan, roi de Chypre. Il a fait aussi des *Traductions de la doctrine chrétienne de Denys-le-Chartreux*, et de *la Cité de Dieu de Saint Augustin.*

AVERRHOÈS ou IBN-ROCHD, philosophe et médecin, fut surnommé *le Commentateur*, parce qu'il traduisit, le premier, Aristote en arabe, et qu'il le commenta. Il naquit à Cordoue, en Espagne, dans le 12e siècle, d'une famille illustre, et se signala autant par sa vertu que par ses lumières. Almanzor, roi de Maroc, lui donna la charge de juge de Maroc et de toute la Mauritanie; mais il la fit exercer par des subdélégués, pour ne pas quitter Cordoue. Ses envieux l'accusèrent d'hérésie, auprès de ce prince, qui l'obligea de se rétracter à la porte de la mosquée, et de recevoir sur le visage les crachats de tous ceux qui y entreraient, acte bien digne du despotisme oriental. Il mourut à Maroc en 1198, dans les fonctions de la magistrature. Les historiens de la philosophie l'ont mis à la tête des philosophes arabes, à cause de sa subtilité et de sa pénétration. Sa *Traduction d'Aristote*, quoiqu'infidèle, fut mise en latin, et nous n'eûmes longtemps que cette version latine, très-inexacte, faite sur une copie arabe qui ne l'était pas moins. On a de lui d'autres ouvrages: *De naturâ Orbis; de Re medicâ; de Theriacâ*, etc. Quoiqu'il ait écrit sur la médecine, il craignait de l'exercer. «Un honnête homme, disait-il, peut se plaire à la théorie de cet art, mais la pratique doit le faire trembler.» On ne peut affirmer qu'on doive lui attribuer avec fondement qu'il soutenait que le monde avait été séduit par trois imposteurs: Moïse, Jésus-Christ, et Mahomet. Grégoire IX l'accusa publiquement de soutenir, ainsi que l'empereur Frédéric II, que la religion chrétienne était une *Religion impossible*, à cause du mystère de l'Eucharistie; celle des juifs, une *Religion d'enfans*, à cause des différens préceptes et des observations légales; enfin que la religion des mahométans, bornée aux plaisirs des sens, était une *Religion de pourceaux;* ensuite il s'écriait: «*Moriatur anima mea morte philosophorum!*» On dit que dans sa jeunesse il se permettait des friponneries, pour détourner sur ses mœurs les critiques qu'on aurait pu faire de ses ouvrages; anecdote peu vraisemblable, et qui pourrait bien être une mauvaise imitation de celle de la mutilation

du chien d'Alcibiade. Son *Commentaire sur Aristote* parut à Venise, en 1495, in-fol. Le recueil de ses ouvrages porte pour titre : *Collectaneorum de Re medicâ sectiones tres*. L'édition donnée à Lyon en 1537, in-4°, et celle des Juntes, à Venise, 1552, in-fol., sont beaucoup plus estimées que celle de Venise, 1590, même format. On voit dans la *Bibl. arab. Hisp.* de Casiri, la liste de tous les écrits d'Averrhoès.

AVERSA (Thomas), poète italien du 17e siècle, né à Amistrato, ville de Sicile. Il passa une partie de sa vie à Palerme, et y mourut en 1663. Il a laissé : I. *Piramo e Tisbe*, idylle, Palermo, 1617, in-8°. II. *Gli avventurosi intrighi*, comédie en prose, *ibid.*, 1637, in-8°. III. *La notte di Palermo*, comédie en vers, *ibid.*, 1638, in-8°. IV. *Il primo tomo dell' Eneide de Virgilio*, tradotto in rima siciliana, *ibid.*, 1654, in-12. Le second volume parut en 1657 ; le troisième et dernier en 1660. V. *La Corte nelle selve, trattenimenti modesti ed utili*, Rome, 1657, in-12. Ce sont des amusemens partagés en veillées, pour les derniers jours du carnaval. Aversa a composé d'autres poésies, que l'on peut voir dans divers recueils, et dont quelques-unes ont été imprimées à part.

AVERSA (Matthieu d'), fut ainsi nommé parce qu'il était né dans la ville d'Aversa au royaume de Naples ; malgré la pauvreté de sa famille, il parvint à connaître parfaitement les langues latine, grecque et hébraïque. S'étant fait religieux au monastère des Olivétans à Naples, il en devint abbé en 1656. Il a publié diverses traductions des Pères de l'Église, et surtout celle du Traité de Saint Jean Chrysostôme sur la discipline ecclésiastique.

AVERULANI (Antoine), architecte florentin, vivait en 1460, et publia un *Traité d'Architecture*, divisé en vingt-cinq livres, que Bonfini a traduit en latin.

AVESBURY (Robert d'), historien anglais du quatorzième siècle, écrivit l'*Histoire du règne d'Édouard III jusqu'en* 1356. Elle a été publiée en 1720 par Hearne, à Oxford.

AVESNE. *Voyez* Davesne.

AVIA (le chevalier d'), gentilhomme bolonais au service de la Maison d'Autriche, se signala dans la guerre de la succession par des témérités heureuses. En 1702, il fit prendre à quatre cents cavaliers l'uniforme d'un régiment de l'armée de France, et parcourut les derrières du camp de Vendôme, depuis le Parmesan jusqu'à Pavie, où il exigea des contributions considérables. De là, il s'approcha de Milan, se saisit d'une des portes au moment qu'on l'ouvrit, pilla quelques maisons voisines, et s'empara d'une recette de deniers publics, et, à l'aide de quelques détours, regagna son camp.

AVIANO (Jérôme), né à Vienne, consacra son temps à la poésie burlesque, et y réussit d'une manière très-agréable. Il florissait en 1610, était riche, et faisait un noble usage de sa fortune au milieu des hommes de son temps les plus instruits, dans une maison de plaisance délicieusement décorée, qu'il habitait en été avec sa femme et ses enfans, qu'il élevait avec soin, et avec lesquels il était heureux. On ne sait pas pré-

cisément l'instant de sa mort, mais en 1607, il n'était déjà plus. Ses *Poésies* consistent en trois *Épîtres*, que Mazzuchelli trouve belles, et qui sont louées aussi par Crescimbeni et par Quadrio. La première édition parut en 1603, et se trouve dans les *Rime piacevoli del Borgogna, Ruscelli, Sansovino, ed altri vivaci ingegni*. Vicence, in-12. Elles furent réimprimées en 1615 et en 1627.

AVICENNE ou ABU-ALI-IBN-SINA, philosophe, et le plus célèbre des médecins arabes, naquit à Bokhara en Perse, l'an 980 de J.-C., avec des dispositions si heureuses, qu'à l'âge de dix ans il savait l'Alcoran par cœur. Il apprit les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques et la médecine avec la même facilité. Il s'adonna ensuite à la théologie : ses études furent finies dès l'âge de 18 ans. Le sultan le nomma intendant ou receveur des revenus d'un certain quartier ; mais les affaires de ce prince ayant mal tourné, Avicenne fut obligé de quitter Bokhara. Il fut ensuite médecin et visir du sultan Cabous. Il mourut de ses débauches, l'an 1050 de J.-C., et de l'hégire 428. Nous avons de lui *plusieurs ouvrages de médecine et de philosophie*, vraisemblablement apportés en Occident par les croisés, ou pendant les croisades, imprimés d'abord à Rome, en arabe, l'an 1593, in-fol. Ils ont été traduits en latin, à Venise, 1594, 2 vol. in-fol., et de même en 1595 et 1608. Lattier (*voy.* son article), en avait annoncé une traduction française dans la préface de sa traduction de l'*histoire des Martyrs*, pag. 29. Cet ouvrage, qu'il disait tout prêt à voir le jour, n'a point été imprimé, et s'est perdu. Il y en a une traduction de Vopiscus Fortunatus, Louvain, 1658, in-fol., et ils ont été commentés par différens auteurs. On y remarque quelques observations utiles, au milieu de beaucoup de minuties. Son ouvrage de théologie, le plus célèbre chez les Orientaux, est intitulé *Sahih*, c'est-à-dire *le Sincère*. C'est un Recueil de traditions sur l'histoire et le dogme de la religion musulmane. Avicenne l'entreprit à la Mecque, où il resta seize ans pour l'achever. Il n'y a pas d'écrits sur lesquels les docteurs arabes aient fait plus de commentaires. Les principales éditions des ouvrages d'Avicenne, sont : I. *Canon. Avic. libri* 5. *lat. versi à G. de Cremonâ. Tractatus de viribus cordis, Arnaldo de Villanova interpr.* Venise, 1483. II. *Canon. Avic. hebr.*, *Neapoli*, 1492. III. *Opera philosophica, castigata per canones regulares S. Augusti de Viridario*, Venise, 1495, in-fol. IV. *Metaphysica, sive prima philosophia*, Venise, 1405. V. *Textus fen. Avic.*, *et cantica lat. cum Isagoge Joannitii*, Venise, 1507. VI. *Canones, cum explan. Gentilis Folgin*, Venise, 1520. VII. *Quarta fen. libri primi de universali ratione medendi*, *Jac. Mantino medico hebræo interprete*. Paris, 1532. VIII. *Compendium de animâ lat. fact. ab Alpago*, Venise, 1546. IX. *Prima fen. quarti can. de febribus*, Paris, 1549. X. *Libri tertii fen. secunda de ægritudine nervorum*, Paris, 1770, in-8°. XII. *Libri quinque canon. medic. quibus additi sunt libri logicæ*

physic. metaphys. Rome, 1593, in-fol. XIII. *Libri quinque canon. Avic.* Venise, 1608, in-fol. Cette édition est souvent citée. XIV. *Libri duo canon. Avic.* Wratislaviæ, 1609. XV. *De congelatione et conglutinatione lapidis*, qui se trouve dans le 1er tome de l'*Ars aurifera*, Bâle, 1610, et dans plusieurs autres Recueils. XVI. *Ars chymica*, Perna, 1572. XVII. *Ad regem Hasen epistola de re recta*, dans le *Theatrum chimicum*. XVIII. *Canon. Avincennæ libri primus, secundus, atque ex libro quarto Tractatus de febribus*, Lovanii, 1658. XIX. *De morbis mentis tractatus*, Paris, 1659. XX. *Cantica Avicennæ*, Nemasi, 1630. XXI. *De tincturis metallorum*, Francfort, 1559, in-4°. XXII. *Porta elementorum*, Bâle, 1572. XXIII. *Tractatulus de alchimiâ*, dans le 2e volume de *l'Ars aurifera*. XXIV. *De mineralibus*, dans le *Magisterium* de Geber. *Voy.* Champier.

AVIÉNUS (Rufus Festus), poëte latin, florissait sous Théodose l'Ancien, vers l'an 400. On a de lui une *Traduction en vers latins des phénomènes d'Aratus*, Venise, 1499, in-fol., et Amsterdam, *cum notis var.* 1786, in-8°, de *la Description de la terre*, par Denys d'Alexandrie, et de *quelques Fables d'Ésope*, fort au-dessous de celles de Phèdre, pour la pureté et les graces du style. La collection de ses Œuvres a été publiée à Venise en 1488, in-4°, et à Madrid, en 1634, in-4°; la *Descriptio orbis terræ, cum notis var.*, à Paris et à Amsterdam, 1768, in-8°. On trouve sa traduction d'Esope en vers élégiaques dans le Phèdre de Paris, 1747, in-12, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1751, réimprimé en 1787, in-8°. Il avait mis aussi en vers iambes tout Tite-Live, travail ridicule de son temps, mais qui, à présent, pourrait suppléer en partie à ce qui nous manque de cet historien. Ses fables ont été traduites en français par frère Julien des Augustins, Lyon, 1484, in-fol.

AVIGNONI (Ambroise), né à Milan en 1705, fut long-temps professeur de théologie à Rome et dans sa patrie. On lui doit une *énergique et savante réponse* à l'ouvrage de Gorini Corio, intitulé: *la Politique, le droit et la Religion*. Cette Réponse fut publiée, à Milan, en 1742, in-4°.

AVILA Y ZUNIGA (Don Louis d'), écrivain espagnol qui vivait vers la fin du règne de Charles V. Il naquit à Plarentia, dans la province de l'Estramadure en Espagne. Il fut grand-commandeur de l'ordre d'Alcantara, et ambassadeur de Charles-Quint auprès des papes Paul IV et Pie IV. Il fut chargé de presser les opérations du concile de Trente. Il accompagna l'empereur Charles V en Allemagne, dans la bataille livrée en 1546 contre la ligue des protestans. Les deux campagnes mémorables qui mirent un terme à cette guerre terrible, forment le sujet d'une relation historique très-courte, qui a été imprimée pour la première fois en espagnol, sous le titre de *Commentaires de la guerre d'Allemagne faite par Charles V, grand empereur des Romains, roi d'Espagne*, pendant les années 1546 et 1547, Madrid, 1549, in-8°. On en fit deux éditions l'année suivante,

l'une à Tolède, l'autre à Anvers. L'auteur en donna une traduction italienne à Venise, en 1549, in-8°. Guillaume Malinæus, natif de Bruges, et non Molinæus, comme Nicolas Antonio le nomme mal à propos, en publia une traduction latine, Anvers, 1550, in-8°. Il en existe trois traductions françaises, l'une par Matthieu Vaulchier, héraut d'armes de Charles V. Anvers, 1550, in-8°; l'autre par Gilles Boyleau, contrôleur à Cambrai, Paris, Sertenas, 1551, in-8°; la troisième est anonyme; elle est intitulée : ***Histoire de la guerre civile d'Allemagne sous l'empereur Charles-Quint***, Paris, 1672, in-12. Philippe Magnus, duc de Brunswick, a traduit le même ouvrage en allemand, Wolfenbuttel, 1552, in-4°. Charles V s'avouait inférieur à Alexandre, mais il se disait plus heureux que lui, relativement à son historien. L'ouvrage d'Avila est peu recherché aujourd'hui; cependant Robertson le cite plusieurs fois. Avila est précis et profond dans ses sentences; ses descriptions sont pleines d'énergie et de magnificence. Les amis des lettres doivent des regrets à un autre ouvrage de Louis d'Avila, qui n'a pu se retrouver; et cependant don Juan de Ginès de Sépulvéda, né à Cordoue en 1491, mort en 1572, affirme l'avoir lu. Il était intitulé : ***Commentaires des guerres que l'empereur Charles V a faites en Afrique.***

AVILA (Jean d'), professeur de philosophie, né vers l'an 1498, à Almodovar-del-Campo, dans le diocèse de Tolède. Sa famille, qui jouissait d'une honnête aisance, et d'une grande considération, l'envoya, à l'âge de 14 ans, à l'université de Salamanque pour y faire son droit. De retour chez ses parens, le jeune d'Avila se livra à des exercices de piété et à des austérités au-dessus de son âge. Un religieux franciscain persuada à la famille d'Avila d'envoyer ce jeune homme à l'université d'Alcala pour y apprendre la théologie. Ses études achevées, il fut ordonné prêtre, et dès ce moment il se dévoua à la prédication. Devenu maître de ses biens par la mort de son père, d'Avila les distribua aux pauvres sans en rien conserver pour lui, et dès-lors il occupa successivement les chaires de Séville, de Cordoue, de Grenade, de Priégo et autres principales villes de l'Espagne, avec un succès toujours croissant. Ses talens le firent surnommer ***Apôtre de l'Andalousie*** et ***professeur par excellence***. Les longs travaux de d'Avila altérèrent considérablement sa santé; il cessa de vivre le 10 mai 1569. L'édition complète de ses ***Œuvres morales et spirituelles*** fut publiée à Madrid en 1618, et réimprimée en 1757, 9 vol in-4°. Plusieurs ouvrages de ce professeur ont été traduits en italien et en flamand. Le P. Simon Martin, religieux de l'ordre des Minimes, a donné une traduction des ***Lettres spirituelles***, en 1653, in-8°. Arnaud d'Andilly a aussi traduit en français ses ***Lettres spirituelles***, et ses ***Traités de piété***, Paris, 1675, in-fol.; mais cette traduction ne renferme pas toutes les œuvres d'Avila. La partie qui manque contient ***vingt-sept Traités du Saint-Sacrement, cinq du Saint-Esprit, un de l'Incarnation, un de Saint Joseph, etc.*** On ne parle de cette partie que parce qu'elle est extrêmement rare.

AVILA (Sanche d'), ainsi

appelé de la ville de ce nom en Espagne, qui fut son berceau, l'an 1546, sortit d'une famille distinguée. Sa naissance l'illustra moins que sa science et ses prédications, qui eurent un grand succès (*Voy.* JEAN.) On lui donna l'évêché de Murcie ou de Carthagène, puis celui de Siguenza, et enfin de Placentia, où il mourut en 1625. Il a laissé : I. *De la vénération qu'on doit aux Corps des Saints et à leurs reliques*, Madrid, 1611, in-fol. II. *Des Sermons*, Baeza, 1615, in-4°. Une Traduction espagnole des *Soupirs de Saint Augustin*, Madrid, 1601, 1626, in-16. Parmi ses écrits qui n'ont pas vu le jour, on cite la *Vie de Saint Augustin* et celle *de S. Thomas.*

AVILA (ALPHONSE), jésuite, né à Belmonte en Espagne, en 1546, et mort à Malaga en 1618. Il fut éloquent prédicateur et supérieur du collège de Ségovie et de Palencia. Il a écrit deux volumes de *Sermons*, Anvers, 1610, in-4°.

AVILA (ALPHONSE), jésuite, né à Avila, a écrit en espagnol un *Traité* sur le bienheureux Saint Second, évêque de cette ville.

AVILA (ÉTIENNE D'), jésuite espagnol, né en cette ville en 1549, mourut à Lima en 1601. Il a écrit : I. *De censuris ecclesiasticis tractatus*, Lugd., 1608, in-4°. II. *Compendium Summæ*, Lyon, 1609, et Paris, 1620, in-16.

AVILA (GILLES-GONZALÈS D'), historiographe du roi d'Espagne pour la Castille, vit le jour dans la ville dont il porte le nom, et mourut en 1658, âgé de plus de 80 ans. Il publia en espagnol l'*Histoire des antiquités de Salamanque*, 1606, in-4° ; le *Théâtre des églises des Indes*, 1649-1656 ; *Théâtre des grandeurs de la ville de Madrid*, 1625, in-fol. ; *l'Histoire de la vie et gestes de D. Henri III, roi de Castille*, Madrid, 1638, in-fol., (attribuée au P. Barraut Maldonadus ; *le Théâtre des églises d'Espagne*, Madrid, 1645-50, 4 vol. in-fol.

AVILER (AUGUSTIN-CHARLES D'), architecte, naquit à Paris en 1653. Le goût de l'architecture le détermina à s'embarquer à Marseille pour aller perfectionner ses talens à Rome. La felouque sur laquelle il était monté, fut prise par les Algériens. Mené à Tunis, il donna le dessin de la superbe mosquée qu'on y admire. D'Aviler n'eut sa liberté que deux ans après, et retourna étudier les chefs-d'œuvre de Rome. De retour en France, il éleva à Montpellier la magnifique *Porte du Peirou*, à la gloire de Louis XIV, en forme d'arc de triomphe, et à Toulouse, le *Palais de l'archevêché*. Les états de Languedoc créèrent pour lui un titre d'*Architecte de la province* en 1693. Il mourut à Montpellier en 1700, n'étant âgé que de 47 ans. On a de lui un *Cours d'Architecture*, 2 vol. in-4°, qui est estimé. L'édition la plus belle et la plus complète de cet ouvrage est celle de Paris, 1738, 1750 et 1755, in-4°. Mariette y joignit plusieurs nouveaux dessins, et un grand nombre de remarques utiles. On doit encore à d'Aviler un *Commentaire sur Vignole*, et un *Dictionnaire d'Architecture.* D'Aviler avait auparavant traduit de l'italien *le sixième livre de l'Architecture* de Scamozzi, Paris, 1685, et Leyde, 1713, in-fol.

AVIRON. *Voy.* BATELIER (le).

AVIS. *Voyez* Aveïs.

AVIS (Jean), médecin de Paris, fut un des quatre députés de la faculté de médecine qui assistèrent aux conférences tenues à Paris pour faire condamner la secte des nominaux. Il était doyen de cette Faculté, lorsque Louis XI y fit demander les œuvres de Rhasis, célèbre médecin arabe, pour les faire copier et les répandre : ce qui prouve le prix qu'on attachait aux livres dans ce temps, c'est que la Faculté ne consentit à prêter cet ouvrage que moyennant caution; et, à la fin de la lettre respectueuse qu'elle adressa au roi pour demander cette caution, on trouve en latin (la lettre est en français) : *Fuit pignus facultati*, XII *marcarum argenti*, *cum* XX *sterlinis unà cum obligatione..... Malingre, qui constituit se fidejussorem pro* C *scutis auri, ultra pignus traditum.*

AVISSE (Étienne), poète dramatique, mort en 1747. Il a composé six pièces de théâtre, qui sont : *La Réunion forcée ; le Divorce ; les Petits-Maîtres ; les Vieillards intéressés ; la Gouvernante*, et *le Valet embarrassé*. La *Gouvernante* a fourni à Collin-d'Harleville l'idée de son *Vieux Célibataire*. Lors de la première représentation de cette dernière pièce, un journaliste ayant fait naître ce soupçon, Collin-d'Harleville protesta qu'il ignorait même jusqu'à l'existence de la Gouvernante. Néanmoins, sans rien ôter à la gloire de cet aimable poète, on peut croire qu'il avait lu cette pièce dans sa jeunesse. Le *Valet embarrassé* a été évidemment d'un grand secours à l'auteur de *ma Tante Aurore*, opéra comique. Son *Théâtre*, imprimé in-8°, à Paris, en 1758, ne contient que les deux dernières.

AVISSE, né à Paris en 1772, partit pour l'Afrique à l'âge de 15 ans, allant chercher des connaissances et de la fortune. Il parcourut deux fois les côtes d'Afrique, et au deuxième voyage il se trouva frappé d'une cécité absolue. Accablé de ce malheur, il revint en France à l'âge de 18 ans. Cependant, il ne renonça point à l'étude, qui pouvait lui donner des consolations, et, à l'aide d'un lecteur, il acquit une vaste érudition. Ses réflexions portaient l'empreinte d'une longue méditation ; son entretien était agréable et instructif. Métaphysicien et poète, il ne fut pas long-temps ignoré ; mais au milieu des troubles dont la France était agitée, il ne put obtenir qu'une place de professeur de grammaire à l'Institut des aveugles travailleurs, pour laquelle il recevait 800 francs, avec lesquels il mourait de faim. Avisse a fait de jolies *Fables*, et une comédie intitulée : *la Ruse d'aveugle*. Il était de l'institution des aveugles-travailleurs, et plusieurs hommes de lettres de la Société des Amis des Arts, qui se rassemblaient dans la maison des aveugles, l'y ont vu avec plaisir. Il vécut simple et vertueux, dit M. Dampierre, qui a écrit le discours préliminaire de ses *Œuvres*. Elles forment un volume in-8°. Elles ont été imprimées au profit de sa veuve. Il est mort à Paris en 1802.

AVIT (Saint), Ecditius Avitus, neveu de l'empereur Avitus, et archevêque de Vienne, contribua à la conversion de Clovis, présida au concile d'Epaune,

puis à celui de Lyon, et mourut l'an 525, à l'âge de 73 ans. Ses ouvrages ont été publiés à Paris, in-8°, en 1643, et au Louvre en 1696, avec des notes par le P. Sirmond. On remarque dans ses écrits de belles pensées, mais le style en est dur et obscur. Ce qui nous reste de ses traités contre les ariens, fait regretter que nous ne les ayons pas complets. Ses *Poésies* sont réunies avec celles de Marius Victor. Elles offrent un *Poëme sur la virginité*, qu'il dédia à sa sœur Fuscina. On trouve dans le cinquième volume du *Thesaurus anecdot.*, une homélie qui a été publié par D. Martenne.

AVITABILE (Pierre), Napolitain, se fit théatin à Bitonto en 1607. Il fut choisi par la congrégation de la Propagande, en 1626, pour chef d'une mission dans la Géorgie et dans les Indes. Il mourut à Goa en 1650. Il a laissé en latin la *Relation de ses travaux et de l'état de l'Église en Géorgie*. Elle est adressée au pape Urbain VIII. François Maggi a écrit la vie de ce missionnaire.

AVITABILE (Corneille), mort à Naples en 1636, a laissé des *Sermons* et un *Traité de la véritable vie religieuse*, imprimés dans cette ville en 1605.

AVITABILE (Blaise), qui vivait dans le même temps, devint un jurisconsulte célèbre, à qui l'on doit : I. *Plusieurs Vies des membres de l'Académie des Arcadiens*. II. Des *Lettres apologétiques sur la théologie morale*. III. La tragi-comédie de *Torzone*.

AVITUS (Flavius Mœcilius), ou Cœcilius, suivant les médailles, et Flavius Éparchius, suivant quelques inscriptions, fut empereur d'Occident. Il était natif d'Auvergne, et issu d'une ancienne et illustre famille de ce pays. Son éducation fut soignée. Il était encore très-jeune lorsque, vers l'an 421, les habitans de l'Auvergne le députèrent auprès de l'empereur Honorius pour en obtenir la suppression d'un tribut injuste. Il s'acquitta de cette mission avec intelligence et succès. Théodoric, roi des Visigoths, qui tenait alors sa cour à Toulouse, venait de conclure un traité de paix avec les Romains, et avait exigé d'eux plusieurs ôtages ; de ce nombre était un jeune homme, nommé Théodore, ami et parent d'Avitus. Celui-ci, n'écoutant que l'impulsion de son amitié, se présenta sans crainte au milieu de cette cour à demi-barbare, et l'ennemie naturelle des Romains. La confiance d'Avitus, le sentiment louable qui l'avait amené, touchèrent le roi des Visigoths, qui l'accueillit, lui accorda ses bonnes graces et son estime. Avitus combattit dans la suite avec distinction sous le général Aétius, contre diverses nations du nord qui faisaient des incursions dans la Gaule. L'an 436, la guerre se renouvela entre les Romains et les Visigoths. On doit remarquer qu'Avitus, en cette occasion, ne prit point les armes contre ces derniers, et qu'à quelques égards il se montra leur partisan. Littorius avait pris à sa solde un corps de cavalerie, composé de Huns ; il traversait l'Auvergne pour le conduire contre les Visigoths. Cette troupe auxilaire pillait et dévastait tout sur son passage. Le plus cruel de ces barbares, avait un favori qu'Avitus, indigné de ses excès, tua de sa propre main ; son

maître, pour en tirer vengeance, défia Avitus en combat singulier, et fut tué à son tour. Ceux-ci furent mis en déroute, ainsi que les Huns auxiliaires. Littorius qui les commandait fut fait prisonnier. Les Visigoths vainqueurs assiégeaient Narbonne, et menaçaient de pousser leurs conquêtes jusqu'au bord du Rhône. Les Romains, battus et attaqués de toutes parts, n'avaient aucune armée à leur opposer. Dans cette extrémité, Avitus se montra Romain; il adressa une lettre au roi Théodoric, et cette lettre suffit, dit-on, pour calmer l'orage, désarmer les Visigoths et procurer la paix qui fut conclue en 439. Il paraît que ce fut pour reconnaître ce service, que l'empereur Valentinien lui conféra la dignité de préfet du prétoire des Gaules. Les cinq années de sa préfecture étant écoulées, Avitus se retira à la camgne, s'y livra aux lettres, à l'agriculture, et y séjourna depuis l'année 444 jusqu'en 451, époque où le fameux Attila fit une incursion dans la Gaule, et poussa ses conquêtes et ses dévastations jusqu'au bord de la Loire. Aétius franchit les Alpes, vint au secours des provinces gauloises, avec des forces insuffisantes. Il espérait que Théodoric lui fournirait des troupes; mais ce roi s'y refusa. Le général romain eut alors recours à l'ami des Visigoths. Avitus se rendit sans hésiter à la cour de Toulouse, et parvint à déterminer Théodoric à joindre ses forces à celles des Romains. Il se distingua dans cette guerre, Attila fut chassé de la Gaule; mais Théodoric, qui commandait ses Visigoths, perdit la vie en combattant. En 454, l'empereur Valentinien poignarda de sa propre main Aétius, le seul général qui pût alors défendre l'empire et en retarder la ruine. Le 16 mars de l'année suivante, il fut lui-même assassiné; et un Gaulois, Pétrone Maxime, lui succéda sur le trône impérial. Pendant ces agitations intestines, des barbares attaquaient l'empire sur plusieurs points. Les Visigoths même, profitant du désordre général, se disposaient à recommencer la guerre contre les Romains. Le nouvel empereur éleva à la dignité de maître de l'une et l'autre milice dans les Gaules, Avitus, qui reçut son diplôme lorsqu'il vivait à la campagne. Sidoine Apollinaire a saisi cette circonstance pour comparer son héros à Cincinnatus. A la tête de toutes les forces de la Gaule, Avitus, dans l'espace de trois mois, parvint à repousser les Saxons, les Allemands et les Cattes, en délivra le nord de la Gaule, puis, se transportant au midi, où les Visigoths, ennemis bien plus redoutables, faisaient de grands préparatifs de guerre, il se présenta à la cour de Toulouse. Théodoric II et son frère Frédéric l'accueillirent comme l'ami de leur père; il les disposa à la paix. Pendant qu'il la négociait, on apprend que Rome venait d'être prise et saccagée par Genséric et ses Vandales, et que l'empereur Maxime, en fuyant à leur approche, avait été massacré par le peuple et ses propres soldats. Le trône impérial restait vacant. Ce poste dangereux excita, suivant Grégoire de Tours, l'ambition d'Avitus; mais, si l'on en croit Apollinaire, son panégyriste, en l'acceptant, il ne fit que céder aux pressantes sollicitations du roi des Visigoths, qui lui promit tous les secours nécessaires pour le maintenir. « Si vous de-

venez empereur, lui dit-il, je suis prêt à combattre sous vos ordres. Vous me trouverez toujours habile à vous servir. Je le jure, et vous devez m'en croire. » Le 10 juillet 455, Avitus fut proclamé Auguste, et empereur d'Occident à Toulouse. Au mois d'août suivant, époque où se tenait, à Arles, l'assemblée des sept provinces, cette élection fut confirmée au château d'Ugernum, voisin de cette ville, par les principaux de la Gaule, et par l'armée; et bientôt après, Marcien, empereur d'Orient, la ratifia. Le nouvel empereur ne partit pas aussitôt pour Rome. Il passa quelques mois à Trèves, séjour ordinaire des Césars et des Augustes dans la Gaule. Dans cette ville, il abusa, dit-on, de son pouvoir, et son élévation ne servit qu'à mettre ses défauts en plus grande évidence. Suivant la chronique de Moissac, et l'épitomé de Grégoire de Tours, par Frédégaire, Avitus enleva la femme d'un sénateur de Trèves, appelé Lucius, il passa la nuit avec elle, et le lendemain matin, il fit venir le mari, et lui adressa cette plaisanterie insultante : « Vous avez des bains chauds (des thermes) d'une grande beauté, et cependant vous vous êtes lavé dans l'eau froide. » Il convient de dire que quelques savans ont pensé que ce trait doit s'appliquer à Jovin plutôt qu'à Avitus. Cependant Avitus ne négligea point les devoirs que lui imposait son rang suprême. Il envoya en Espagne le comte Fronton, pour y négocier la paix avec les Suèves, qui menaçaient d'anéantir dans ce pays les faibles restes de la domination romaine. Il nomma Ricimer, chef des forces d'Italie, et le chargea de poursuivre les Vandales. Il quitta la Gaule, et, côtoyant les rives du Danube, il soumit, en peu de temps, les Pannoniens révoltés. Enfin il se rendit à Rome, et fut reçu dans cette ville avant le premier janvier 456; en ce jour il fut nommé consul, et son gendre, Sidoine Apollinaire, y prononça devant lui son panégyrique. Dans l'état de désordre et de confusion où se trouvait l'empire, Avitus ne put maintenir long-temps son autorité; il eut pour ennemis le sénat de Rome et Ricimer, chef des armées d'Italie. Il indisposa les sénateurs par ses débauches, dit Grégoire de Tours. On ignore quelle cause lui attira la haine de Ricimer. Ce général venait de remporter quelques avantages sur la flotte des Vandales. Il entre en triomphe à Rome, aux acclamations du peuple, qui le proclame le libérateur de l'Italie. A son arrivée, Avitus prit la fuite du côté de la Gaule, où il espérait être secouru par ses alliés, les Visigoths. Ricimer marcha contre lui, l'atteignit à Plaisance, et l'obligea à renoncer à l'empire et à se faire ordonner évêque de cette ville. Ses ennemis ne respectèrent ni cet asile, ni ce nouvel état. Avitus menacé, quitta Plaisance avec ses richesses, arriva jusqu'à Arles, où il apprit que sa mauvaise fortune avait altéré l'amitié que lui portait le roi des Visigoths, qui d'ailleurs était, par les liens du sang, attaché à Ricimer. Il se retirait en Auvergne, mais il mourut en chemin. L'historien Evagrius attribue sa mort à la peste; d'autres semblent indiquer qu'il périt de mort violente. Son corps fut transporté dans l'église de Saint-Julien de Brioude, où on lui éleva un tombeau. On a dit qu'il ne ré-

gna que quatorze mois, et qu'il fut déposé le 16 octobre 456. Il paraît certain, par des inscriptions, par l'époque où son successeur Majorien fut élu, et par le témoignage d'Idace, qui dit qu'il perdit l'empire et la vie la troisième année de son règne; il paraît certain, dis-je, qu'il conserva le titre d'empereur jusqu'aux premiers mois de l'année 457. Il laissa une fille, nommée Papianilla, qui épousa Sidoine Apollinaire, et un fils appelé Ecdicius, qui défendit avec distinction l'Auvergne contre les Visigoths, et qui fut maître de la milice des Gaules et patrice de Rome.

AVITY. *Voyez* DAVITY.

AVOGADRO (ALBERT), de Verceil en Italie, vivait au 15e siècle, sous le gouvernement de Cosme de Médicis, *Père de la Patrie*, et non sous Cosme Ier, grand-duc de Toscane. C'est donc du premier qu'il a célébré la piété et la magnificence, dans un poëme en vers élégiaques, divisé en deux livres. Il a été réimprimé depuis dans le tome 12 du recueil de Lami, intitulé : *Deliciæ eruditorum*.

AVOGADRO (NESTOR-DENIS), patrice novarrois, né à Novarre, a publié un *Lexique* estimé, dont l'édition parut à Venise en 1488, in-fol. L'édition de Strasbourg, 1507, in-fol., renferme divers traités du même auteur *Sur les huit parties du discours, sur la prosodie des syllabes, etc.*

AVOGADRO (LUCIA-ALBANI), née à Bergame, d'une famille noble et ancienne, florissait vers l'an 1560. Elle excella dans la poésie italienne, et mérita d'avoir Le Tasse pour admirateur et commentateur de ses vers. Ceux-ci furent recueillis en 1553 et 54, dans le recueil de *Diversi eccellenti poëti Bresciani*, Venise, et ensuite dans plusieurs autres recueils. Lucia avait épousé un noble de Brescia dans l'état de Venise, et mourut dans cette ville en 1568. Calvi a consacré à l'éloge cette de femme célèbre un article de la Scène littéraire des écrivains de Bergame.

AVOGADRO (le comte LOUIS), gentilhomme de Brescia, fit soulever ses compatriotes en faveur des Vénitiens, leurs anciens Souverains, pendant la guerre de la ligue de Cambrai. Ce fut en 1512 qu'il exécuta ce dessein hardi. Les Français étaient maîtres de Brescia depuis trois ans; André Gretti, procurateur de Saint-Marc, vint les attaquer. Avogadro saisit cette occasion, et força les Français à se retrancher dans la citadelle. Mais Gaston de Foix étant accouru au secours du comte de Lude, qui commandait les Français à Brescia, entra dans la ville par la citadelle. Avogadro, à la tête de deux cents hommes, combattit en désespéré, mais fut obligé de céder au nombre de ses ennemis; il fut pris et écartelé. Ses deux fils eurent la tête tranchée.

AVOGADRO (JÉRÔME), fils du précédent, devint le Mécène des gens de lettres dans sa patrie, étant également favorisé des dons de l'esprit et de ceux de la fortune. Il fut le premier éditeur des *Œuvres de Vitruve*.

AVOGADRO (AMBROISE), jurisconsulte de Brescia, se rendit également fameux par son courage dans la défense de sa patrie, assiégée en 1438, et par son éloquence et ses écrits.

AVOGADRO (PIERRE), de Vérone, vivait en 1490. On lui doit des *Mémoires littéraires sur les hommes illustres de sa pa-*

tric; un *Discours sur l'origine du Mont-de-Piété en Italie*; un autre *De origine gentis Rizzonæ*. Le marquis Maffei a parlé de ce littérateur avec éloge dans son Histoire de Vérone, *Verona illustrata*. Quelques autres savans du même nom se sont distingués en Italie.

AVOIE. *V.* HEDWIGE (SAINTE.)

AVOLA (FRANÇOIS), docteur en philosophie et en médecine, né en Sicile le 11 septembre 1667, parvint à la plus grande célébrité dans la pratique de la médecine, des belles-lettres et de la poésie. Il nous reste de lui plusieurs beaux morceaux. Il perdit la vue, en 1702, par sa trop grande application au travail. On ignore l'époque de sa mort; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vivait en 1706.

AVOND (JACQUES), né dans la religion réformée, y vécut pendant plusieurs années, après lesquelles il fit abjuration, et dès-lors consacra sa plume à des ouvrages propres à ramener dans le giron de l'Église ceux qui en étaient encore éloignés. Il a donné un *Poëme à l'honneur du sacré vœu de virginité et de continence, avec plusieurs remarques et advis pour le salut des âmes et conversion des dévoyez*; qu'il fit imprimer in-4°, à Grenoble, en 1651. Il se qualifie dans le titre de cet ouvrage de *Prestre de la ville de Dye, et sacristain d'Aouste en Dyois*.

AVONT (PIERRE VAN), peintre et graveur, né à Anvers en 1619. Il a gravé plusieurs sujets de *Vierges*, plusieurs *Bacchanales d'enfans*, et quelques autres pièces.

AVOST (HYÉROSME ou JÉRÔME D'), surnommé *de Laval*, du nom de sa patrie, né en 1558, et mort vers l'année 1584. Il a traduit plusieurs ouvrages de l'italien, entre autres la Jérusalem délivrée, sous le titre de *la Croisade*; la comédie des *Deux Courtisanes*; et *trente Sonnets* de Pétrarque. Ces derniers seuls ont été imprimés en forme d'*Essais*, avec d'autres poésies du traducteur, in-8°, Paris, 1584. Il se qualifie, dans ce recueil, du titre d'*Anagrammatiste de l'alme de très-vertueuse royne de Navarre*. La Croix-Dumaine, son contemporain, et Colletet lui attribuent des *Quatrains sur la mort*, imprimés à Paris. Ses autres ouvrages sont: Les *Amours d'Ismène et de la chaste Ismène*, traduit de l'italien, Paris, 1582, in-16; *Dialogue des grâces et excellence de l'homme, et de ses misères et disgrâces*, traduit de l'italien, Paris, 1583, in-8°.

AVRIGNY (HYACINTHE ROBILLARD D'), né en 1674 à Caen, jésuite en 1691, mourut le 24 avril 1719, du chagrin que lui causèrent les retranchemens qu'on fit à ses ouvrages. La régence pénible des basses classes ayant beaucoup affaibli sa santé, naturellement délicate, on le fit procureur du collége d'Alençon, où il resta inconnu, malgré ses talens. On a de lui: I. *Mémoires chronologiques et dogmatiques, pour servir à l'histoire ecclésiastique, depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions et des remarques critiques*, 1739, 4 v. in-12. On s'est plaint que, dans cet ouvrage, estimable par l'exactitude des dates et par plusieurs faits très-bien développés, par la clarté et l'intérêt qu'il répand sur les matières théologiques, l'auteur se soit trop laissé conduire par l'esprit de parti; que ses remarques critiques sont poussées en quelques en-

droits jusqu'à la satire, et semblent avoir été trop souvent dictées par ses préventions contre les adversaires des Doucin et des Tellier, plus que par la vérité. II. *Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis* 1600 *jusqu'en* 1716, à Paris, 1725, 4 vol. in-12; et réimprimés, en 1757, en 5 v. in-12, avec des additions et des corrections par le P. Griffet. Le discernement des faits, la justesse de la chronologie, le choix des matières, l'élégante précision du style, ont fait comparer cet ouvrage aux meilleurs Abrégés chronologiques que nous ayons. Les étrangers lui ont reproché cependant des préjugés nationaux, et l'apologie qu'il ose faire des cruautés exercées dans le Palatinat.

AVRIL (Jean), sieur de La Roche, prieur de Corzé, natif du Pont-de-Cé, près Angers, poète latin et français, qui florissait vers la fin du 16e siècle. On a de lui, en vers français : *Les regrets sur la rupture de la paix, l'an* 1568, et une *Ode sur les victoires obtenues par le duc d'Anjou*, le tout imprimé ensemble en 1570; plus *le Bienveignement à Monseigneur entrant en Anjou*, Angers, 1578, in-8°. La Croix-Dumaine cite en outre de lui une *Traduction en vers* des deux premiers livres du Zodiaque de Palingène, et un *Poème touchant sa naissance*, qui n'ont point été imprimés.

AVRILLON (Jean-Baptiste-Elie), né à Paris en 1652, minime distingué dans son ordre par ses sermons et sa piété, mourut à Paris en 1729, âgé de 78 ans environ. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'onction. Les principaux sont : I. *Méditations et Sentimens sur la sainte Communion*, in-12. II. *Retraite de dix jours pour tous les états*, in-12. III. *Conduite pour passer saintement le temps de l'Avent*, in-12.—*pour passer saintement le temps du Carême*, in-12. — *pour passer saintement les octaves de la Pentecôte, du Saint Sacrement et de l'Assomption*, in-12. IV. *Commentaire affectif sur le psaume Miserere, pour servir de préparation à la mort*, in-12. V. *L'Année affective*, ou *Sentimens sur l'amour divin, tirés du Cantique des Cantiques*, in-12. VI. *Réflexions théologiques, morales et affectives sur les attributs de Dieu*, in-12. VII. *Commentaire affectif sur le grand précepte de l'amour de Dieu*, in-12. VIII. *Réflexions pratiques sur la divine enfance de J.-C.*, in-12. IX. *Sentimens d'un Solitaire en retraite pendant l'octave du S. Sacrement*, in-24. X. *Traité de l'amour de Dieu à l'égard des hommes, et de l'amour du prochain*, in-12. XI. *Pensées sur divers sujets de Morale*, in-12.

AVRILLOT (Barbe) ou *Sœur Marie de l'Incarnation*, naquit à Paris de Nicolas Avrillot, seigneur de Champlâtreux, maître des comptes. Sa vertu et ses agrémens l'ayant fait rechercher en mariage, elle épousa Acarie, aussi maître des comptes, et ligueur furieux, dont elle eut six enfans. Après la mort de son mari, elle se fit carmélite, en 1614, à Amiens, et mourut à Pontoise, en odeur de sainteté, l'an 1618. On rapporte que son tombeau fut honoré de plusieurs miracles. Pie VI l'a mise, en 1791, au nombre des bienheureux. Duval, professeur

de Sorbonne, Maurice Morin, barnabite, l'abbé Caron et d'autres, ont écrit sa vie, qui contient des exemples d'une piété solide, et des choses singulières. Elle passe pour la fondatrice des Carmélites réformées en France, parce qu'elle contribua beaucoup à la propagation de cette réforme. — Marguerite ACARIE sa fille, se fit aussi carmélite, et a vécu saintement comme sa mère. Elle mourut à soixante-dix ans.

AXAJACATL, septième empereur du Mexique, monta sur le trône en 1464. Il défit les Indiens de Quatulco, dans une grande bataille, et après, rentra triomphant dans sa capitale, traînant à sa suite les vaincus; il les sacrifia à l'occasion de son couronnement. Ce prince vécut ensuite en paix, et rendit ses peuples heureux. Il mourut en 1477.

AXEL (JEAN-HONORÉ D'), seigneur de Seny, était natif d'Utrecht. Reçu docteur en droit, il s'établit à Rome, et y exerça la profession d'avocat jusqu'à la fin de ses jours. Il avait une mémoire prodigieuse, mais souvent il manquait de jugement. On a de lui un *Abrégé du droit canon*, où il concilie *les cinq livres des Décrétales avec les Décrets du concile de France*, imprimé à Cologne, en 1530 et en 1536, in-4°.

AXELSON (ERIC), né vassal du Danemarck dans le 15e siècle, était de l'illustre famille Totl. Il contribua à porter au trône Christian Ier, roi de Danemarck. Il eut en partage la Finlande, où il gouverna comme Souverain, et où il mourut en 1480.

AXERETO ou ASSERETO, (BLAISE), général des galères de Gênes, gagna, en 1435, la fameuse bataille navale de l'île de Ponce, où Alphonse V, roi d'Aragon, et plusieurs autres princes, furent faits prisonniers. Il se signala aussi dans la guerre contre les Vénitiens.

AXIOTHÉE, femme d'esprit, disciple de Platon, se déguisait en homme pour assister aux leçons de ce célèbre philosophe. D'autres femmes qui voulurent l'imiter donnèrent lieu à beaucoup de bruits injurieux à la vertu du divin Platon.

AXTEL (DANIEL), officier anglais, né d'une famille obscure, ayant pris du service dans l'armée des Puritains, fut un des plus fermes appuis du long parlement qui gouverna l'Angleterre, avant l'élévation du Protecteur, et après sa mort.

AXTIUS (JEAN CONRARD), professait la médecine en Allemagne, dans le 17e siècle. Il a composé un ouvrage fort curieux, intitulé: *Tractatus de arboribus coniferis, et pice conficiendâ, aliisque ex illis arboribus provenientibus*, Jéna, 1679, in-12. On trouve jointe à cet ouvrage, une *Lettre sur l'antimoine*, dans laquelle Axtius accusait Guy-Patin, grand détracteur de ce remède, de l'avoir employé pour se défaire de son fils. Après la publication de cette lettre calomnieuse, Axtius fut forcé de faire une rétractation publique.

AYALA (PEDRO LOPEZ D'), écrivain espagnol qui vivait vers la fin du 14me siècle. Il naquit en 1342 et mourut en 1407, à Calahorra. Il descendait, du côté paternel, de la grande maison de Haro; et, du côté maternel, il était issu de l'ancienne et noble famille de Cevallos, et fut grand-chancelier de Castille et seigneur de Salvatierra d'Alava. C'était

un homme de beaucoup de sens et d'un esprit vraiment supérieur, surtout dans les conseils, en paix comme en guerre. Il eut une grande influence auprès des rois de son temps; tout jeune encore, il força Pierre-le-Cruel à l'estimer, et sut s'acquérir des droits plus étendus à la considération de Henri II, qui l'admit dans son conseil. Les rois Jean Ier et Henri III, son fils, donnèrent aussi à Ayala des témoignages particuliers d'estime et de confiance. Il concourut par ses travaux, à l'expédition de plusieurs affaires d'état très-importantes, et ajouta à ce mérite celui d'avoir payé de sa personne dans différens combats. Deux fois il fut fait prisonnier, d'abord à la bataille de Naxara, ensuite à celle d'Aljubarrata. Il se fit aimer par la douceur de son caractère et de son commerce, par sa droiture et sa probité. Il était passionné pour les sciences et pour tous les genres de littérature; il consacrait une grande partie de son temps à la lecture, à l'étude de l'histoire et de la saine philosophie. On lui dut les premières *Traductions*, faites en Espagne de plusieurs ouvrages anciens, tels que *Histoire romaine de Tite-Live*, Salamanque, 1497, in-fol., et réimpr. à Cologne, 1552-55. *La chute ou les malheurs des princes*, de Boccace, Séville, 1495. *Œuvres morales de Saint Grégoire*, *De sommo bono*, d'Isidore; *de Consolatione philosophiæ*; de Boèce, et *l'Histoire de Troie*. Ayala voulut transmettre à la postérité les événemens les plus remarquables du royaume de Castille; il composa l'*Histoire* de quatre de ses rois, depuis Pierre-le-Cruel jusqu'à Henri III, Pampelune, 1591, in-fol. Il ne se contenta point de ces travaux importans, il écrivit un traité sur l'art de la fauconnerie, intitulé *De la chasse des oiseaux, de leurs plumages, etc.* Il composa aussi un ouvrage intitulé: *El Rimado de Palacio*, qui traite de l'étiquette, du cérémonial, et des usages du palais. Cet écrit est en vers de 14 syllabes. Cet écrivain est quelquefois correct, quelquefois même pathétique; sa morale est très-pure; mais aujourd'hui sa manière d'écrire, comme historien surtout, n'est plus agréable à cause de son inégalité. Il se livre à d'éternelles répétitions, à des comparaisons fatigantes, défauts inséparables d'un style sec et travaillé, quoique n'étant pas d'ailleurs dépourvu de clarté et de naturel.

AYALA (Diégo Lopez de), chanoine de Tolède, vivait vers le milieu du 16me siècle. Il est connu par deux traductions très-estimées; l'une du *Philocopo*, de Boccace, et l'autre de l'*Arcadie* de Sannazar. La première parut en 1553, la seconde en 1547.

AYALA (Gabriel), né à Anvers au commencement du 16me siècle, s'appliqua à la médecine, et obtint les honneurs du doctorat dans la faculté de Louvain en 1556, et mourut vers 1562. Il alla ensuite exercer son art à Bruxelles, et fut nommé médecin pensionnaire de cette ville. Il se rendit encore célèbre par ses connaissances dans les belles-lettres et la poésie; il a publié les ouvrages suivans: I. *Popularia epigrammata medica ad reverendissimum et illustrissimum cardinalem Grandvellum*, Anvers, 1562, in-12. Ces épigrammes sont au nombre de 89; plusieurs pèchent par leur longueur. II. *Carmen pro verâ*

medicinâ. De Lue Pestilenti, additis ab authore in hoc ipsum Scholiis. Elegiarum liber unus, Antverpiæ, 1562, in-4°, avec l'ouvrage précédent.

AYALA (Balthazar), parent du précédent, naquit à Anvers en 1548. Il était jurisconsulte et auditeur des troupes de Philippe II dans la Belgique. Il a composé un ouvrage intitulé : *de Jure, officiis bellicis, ac militari disciplinâ, libri tres*, Douai, 1582, in-8°, Anvers, 1597, in-8°.

AYALA (Athanase d'), page de l'empereur Charles-Quint, suivit ce prince en Allemagne. Ayant appris que son père était proscrit, il vendit son cheval, et en envoya le prix à un gentilhomme espagnol, pour le lui faire tenir. Dès qu'on se fut aperçu qu'il n'avait plus son cheval, on lui imposa des peines pour savoir ce qu'il en avait fait; mais on n'en put rien arracher, ni par les châtimens ni par les caresses. Enfin la vérité se découvrit. On le dénonça à l'empereur, et d'Ayala avoua tout à son prince. Charles feignit d'être fâché, pour ne pas autoriser une action qui était contre la discipline; mais ne voulant pas laisser sans récompense cet acte de piété filiale, il saisit la première occasion dans laquelle se distingua ce jeune page, pour lui donner les marques les plus honorables d'estime et de générosité.

AYAMONTE (le marquis d'), seigneur espagnol de la famille des Guzman, né au commencement du 17me siècle, chercha à susciter une révolution dans l'Andalousie, de concert avec le duc de Medina-Sidonia qui était gouverneur de cette province. Mais le complot ayant été découvert au moment où il allait être mis à exécution, le marquis d'Ayamonte fut seul accusé de cet attentat, et condamné à la peine capitale. Quand ses juges lui prononcèrent sa sentence, il l'écouta tranquillement, soupa ensuite comme à son ordinaire, et s'endormit si profondément qu'il fallut le réveiller pour aller à l'échafaud. Il marcha au supplice, sans se troubler ni se plaindre, et mourut avec une fermeté digne d'une meilleure cause.

AYDER-ALY. *Voyez* Hyder-Aly.

AYDIE (Odet d'), sire de Lescun, d'une famille noble du comté d'Armagnac, fut d'abord amiral de Guienne, place que lui avait conférée le duc de Guienne, frère de Louis XI. Il s'attacha ensuite au duc de Bretagne; mais Louis XI le détacha de ce prince en lui donnant le comté de Comminges et le vicomté de Fronsac. Après la mort de Louis, il perdit l'amirauté et le gouvernement de Guienne, parce qu'il suivit le parti du duc d'Orléans contre la dame de Beaujeu. Il mourut en 1498, regardé comme un homme d'un grand sens et d'un bon conseil. Sa fille unique épousa le père du maréchal de Lautrec. La famille d'Aydie se perpétua par un frère d'Odet.

AYESHA, femme de Mahomet. *Voyez* Aichah.

AYGUEBERRE (Jacques Dumas d'). *Voyez* Aigueberre.

AYLESBURY (Thomas), riche baronnet d'Angleterre, né à Londres en 1576, aimait et protégeait les savans et les gens de lettres. Ceux d'entre eux qui avaient à se plaindre de la fortune, étaient assurés de trouver en lui un généreux bienfaiteur. Attaché à la cause du malheureux Charles Ier, il fut

obligé, en 1642, de se réfugier dans les Pays-Bas, où il mourut quinze ans après, âgé de 81 ans.

AYLESBURY (Guillaume), fils du précédent, ayant été nommé par Charles Ier, gouverneur du duc de Buckingham et de son frère, voyagea, avec ses élèves, dans les différentes contrées de l'Europe. On a de lui une traduction anglaise de l'*Histoire des guerres civiles de France*, par Davila, Londres, 1647 et 1668, in-fol. Il eut pour collaborateur sir Charles Cottcrel; quelques-uns même prétendent que ce dernier composa presque tout l'ouvrage. Guillaume Aylesbury mourut à la Jamaïque; on ignore la date de sa mort.

AYLETT (Robert), écrivain anglais qui composa deux poëmes intitulés, l'un *Susanne*, ou *le Procès des deux Vieillards*, in-8°, et *Contemplations divines et morales*. Wood lui attribue la *Britannia antiqua illustrata*, qui a paru sous le nom de son neveu.

AYLIN (John) ou Æilino, surnommé *de Maniaco*, était né dans un château du Frioul. Il florissait dans le 14me siècle. Il écrivit l'*Histoire de la guerre du Frioul*, qu'on trouve dans l'ouvrage de Muratori, intitulé : *Antiquitates Italiæ medii ævi*, Milan, 1740.

AYLMER (Jean), évêque anglais, né à Aylmer-Hall, vers 1521, fut d'abord précepteur des enfans de Henri Grey, marquis de Dorset, par les soins duquel il avait été lui-même élevé. Parmi ces enfans était lady Jeanne Grey, devenue depuis si célèbre par ses malheurs. Aylmer s'éleva dans quelques-uns de ses écrits contre la richesse et le luxe des ecclésiastiques; ce qui nuisit à son avancement ; mais dans la suite il écrivit sur un ton tout différent, et ayant été élu évêque de Londres, en 1576, il surpassa tous ses prédécesseurs par sa magnificence. Il se montra dans toutes les occasions, l'ennemi déclaré des puritains, et sa tyrannie à leur égard le rendit si généralement odieux, qu'il demanda plusieurs fois à résigner son évêché. Aylmer s'était fait une réputation dans l'éloquence de la chaire. On cite de lui une *réponse* au livre de Knox *contre le gouvernement des femmes*, et on croit qu'il fut un des collaborateurs de Fox, pour la traduction latine de l'*Histoire des martyrs*. Il mourut en 1594, et fut enterré à Saint-Paul de Londres.

AYLOFFE (sir Joseph), né vers 1708, élevé à Westminster, était membre de la société des antiquités; il fut chargé de la construction du pont de Westminster en 1737. Il imprima en 1772 le *Calendrier des anciennes chartres de la Tour de Londres*, 1772, in-4°. Il fut aussi l'éditeur des *Collectanea*, de Leland, 2 vol. in-8°; du *Liber niger Scaccarii*, 2 vol. in-8°; du *Discours curieux*, de Hearne, 2 vol. in-8°. Il mourut en 1780. On trouve dans l'*Archæologia*, plusieurs morceaux curieux sortis de sa plume. Il avait aussi formé l'entreprise d'une traduction de l'Encyclopédie française ; mais elle ne réussit pas.

AYLON (Luc Vasquès d'), Espagnol, conseiller du tribunal supérieur établi en 1509 à Saint-Domingue, s'est rendu célèbre par ses expéditions dans le Nouveau-Monde. Vélasquès, gouverneur de Cuba, avait fait un grand armement contre Fernand Cortès,

qui lui envoya d'Aylon pour traiter d'un accommodement. Mais celui-ci, n'ayant rien gagné sur l'esprit de Vélasquès, passa au Mexique, avec Narvaès, amiral de la flotte de Vélasquès; et voyant qu'il rejetait aussi toute voie de conciliation, il lui fit intimer, sous peine de la vie, une défense de passer outre, sans en avoir reçu les ordres de l'audience royale. Pour prévenir les suites de ce coup d'autorité, Narvaès fit embarquer d'Aylon sur une caravelle qu'il envoyait à Cuba; mais d'Aylon engagea le patron à cingler droit vers Saint-Domingue. En 1520, il fit une expédition dans la Floride, d'où il enleva par trahison un assez grand nombre de sauvages, qui périrent presque tous. Il fit sonner si haut cette expédition, qu'il obtint des provisions du gouverneur de la province de Chicora. Les dépenses qu'il y fit le ruinèrent. On croit qu'il périt dans un second voyage de la Floride.

AYM (Nicolas-François), antiquaire, bibliographe et musicien du 13e siècle, naquit à Rome et vint à Londres, où il établit un opéra italien, qui eut assez de succès, jusqu'en 1710, époque à laquelle parut le *Rinaldo*, de Haendel, qui fixa l'attention de tous les amateurs de musique dramatique. Son opéra italien ayant été abandonné, il passa en Hollande, et il y publia, en 1713, à Amsterdam, deux cahiers de sonates qui sont peu inférieures à celles de Corelli. Il a composé et publié (en italien), à Londres, 1726, in-8°, un traité des livres rares, en langue italienne, sous ce titre : *Notizia de' libri rari nella lingua italiana*, dans lequel on trouve trois mille articles placés par ordre de matières, avec une table alphabétique des noms des auteurs, pour en faciliter les recherches. Il en a été publié, à Milan, une édition augmentée, sous le titre de *Biblioteca italiana*, 1771, 2 vol. in-4°. Il fut aussi l'auteur d'un ouvrage considérable, intitulé : *Del Tesoro Britannico*, ou le *Museo nummario;* c'est-à-dire *Collection gravée des médailles grecques et latines de toutes les espèces*, publiées, dessinées et décrites par Nicolo-Francesco Aym, Romain, Londres, Jac. Thomson, ann. 1719, 1720, 1 vol. in-4°. Il est mort à Londres en 1730.

AYMAR ou ADÉMAR, dernier comte d'Angoulême, mort en 1218, n'est connu dans l'Histoire que parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Angoulême. Isabelle sa fille, morte en 1245, veuve de Jean Sans-Terre, épousa le comte de La Marche, dont l'arrière-petite-fille Marie, héritière de ce comté, le céda à Philippe-le-Bel. Il devint le partage de Jean, cinquième fils de Louis duc d'Orléans, fils de Charles V, qui passa près de 30 ans, comme ôtage en Angleterre, et mourut en 1467. Son fils Charles, mort en 1495, qui fut père de François Ier, le réunit à la couronne. Charles, second fils de François Ier, mort en 1545, eut pour apanage ce duché jusqu'à ce qu'il portât le nom de duc d'Orléans. Henri II le donna à son fils naturel Henri. Celui-ci ayant vu à la fenêtre d'une hôtellerie Altoviti, contre qui il avait du ressentiment, monta dans la chambre, et lui passa son épée au travers du corps. Altoviti, se sentant blessé mortellement, le perça de

la sienne, et le tua sur la place en 1586. Le bâtard de Charles IX, nommé Charles de Valois, eut le comté d'Angoulême. (*Voyez* Charles, comte d'Angoulême et comte d'Auvergne.)

AYMAR. *Voy.* Adémar et Aimar.

AYMEN (Jean-Baptiste), médecin à Castillon-sur-Dordogne, associé de l'Académie royale de Bordeaux, et correspondant de celle de Paris, a publié une dissertation imprimée dans cette dernière ville en 1752, in-8°, sous ce titre : ***Dissertation dans laquelle on examine si les jours critiques sont les mêmes en nos climats qu'ils étaient dans ceux où Hippocrate les a observés.***

AYMON, comte de Savoie. *V.* Savoie (Maison de).

AYMON (Jean), écrivain, né en Dauphiné, accompagna en France l'évêque de Maurienne, en qualité d'aumônier. Il se retira ensuite en Hollande, où il embrassa le calvinisme; quelques années après, il feignit de vouloir rentrer dans l'Église romaine. Clément, garde de la bibliothèque du roi, lui obtint un passe-port pour revenir en France. Le cardinal de Noailles lui fit avoir une pension, et le mit au séminaire des missions étrangères. Pendant ce temps-là, Clément lui donna une entière liberté dans la bibliothèque du roi; il y vola plusieurs livres, entre autres l'original du Synode de Jérusalem tenu en 1672. Il fit imprimer ce manuscrit avec des Lettres de Cyrille Lucar, et quelques autres pièces sous ce titre : ***Monumens authentiques de la religion des Grecs, et de la fausseté de plusieurs confessions de foi***, La Haye, 1718, in-4°. Cet ouvrage a été vivement réfuté par l'abbé Renaudot, qui prouve l'ignorance et la mauvaise foi de l'auteur. Ce livre fut réimprimé à Amsterdam, 1718, in-4°, sous le titre : ***Anecdotes de Cyrille Lucar, et sa confession de foi, avec des remarques.*** On a encore d'Aymon : I. ***Actes ecclésiastiques et civils de tous les synodes nationaux des Églises réformées de France***, La Haye, 1736, 2 vol. in-4°. II. ***Tableau de la cour de Rome***, 1707, 1726 et 1729, in-12, ouvrage satirique. III. Une mauvaise ***Traduction des lettres et mémoires du nonce Visconti***, 1719, 2 vol. in-12. IV. ***Mémoires et négociations de la cour de France, touchant la paix de Munster***, Amsterdam, 1718, in-fol. *Voyez* Estrades.

AYMON, prince des Ardennes, fut le père de ces quatre preux qu'on appelle communément ***les quatre fils Aymon.*** Le prince Renaud, l'aîné des quatre, après avoir porté les armes sous Charlemagne, se fit moine à Cologne, et mourut martyr, à ce que prétendent quelques légendaires allemands.

AYMON, François de naissance et d'origine, avait à peine seize ans lorsqu'il fit profession de la vie monastique dans l'abbaye de Fulde. Il alla ensuite étudier à Tours sous le docte Alcuin. De retour à Fulde, Aymon obtint la direction des écoles théologiques de ce monastère; mais il quitta bientôt cet emploi pour passer au gouvernement de l'abbaye d'Hersfeld au diocèse de Mayence. En 841, il fut choisi pour succéder à Thiargrim sur le siége épiscopal d'Halberstadt; il occupa ce siége jusqu'à sa mort arrivée en

852. Les écrits qui nous restent de ce prélat sont des *Commentaires sur l'ancien et le nouveau Testament ;* mais de ce travail énorme, on ne connaît aujourd'hui que son *Interprétation des Psaumes*, Cologne, 1561, in-8°. Celle du *Cantique des Cantiques*, Worms, 1631, in-8°. Son *Commentaire sur Isaïe et les douze petits prophètes*, Cologne, 1573, in-8°. Aymon néglige ordinairement le sens littéral, pour ne s'attacher qu'au sens allégorique. On a encore de lui un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, qui n'est qu'un extrait de celle d'Eusèbe ; dans l'édition de Leyde, 1650, il porte en titre, *de Christianarum rerum memoriâ*.

AYMON, moine de l'abbaye de Savigni, de l'ordre de Cîteaux, était breton, et natif de Landarob. Il prit l'habit de religieux dans l'abbaye de Savigni, au diocèse d'Avranches en Normandie, différente de l'abbaye de ce nom qui est dans le diocèse de Lyon, de l'ordre de Saint-Benoît. Il écrivit divers ouvrages de piété, et mourut en odeur de sainteté, vers l'an 1174.

AYMONNET (Jacques-Antoine), né à Vesoul dans le 16ᵉ siècle, cultiva la poésie. Il publia, en 1657, sur la naissance du prince d'Espagne, trois odes intitulées *Généthliaques*, mot tiré du grec *généthè*, qui signifie *origine, naissance ;* c'est ainsi qu'on appelle toute pièce de poésie faite pour la naissance de quelqu'un. — Thomas Aymonnet, frère du précédent, était grammairien et théologien.

AYNARD, est auteur d'un glossaire manuscrit, de la basse latinité, que les Bénédictins de Saint-Arnoud, de Metz, conservaient dans leur bibliothèque. Son titre porte : *Incipit Glossarium, ordine Clementorum aggregatum, ab Aynardo, anno ab incarnatione Domini 669, indictione 12, imperio magni Othonis, sepulchro dedicatum S. Apri Leucorum quinti pontificis.* Le premier mot de ce glossaire est *Apoforeta*, dont les diverses acceptions sont aussi expliquées par Du Cange. Du reste, on n'a aucuns renseignemens sur cet auteur.

AYOLAS (Juan d'), fut nommé gouverneur provisoire de Buénos-Ayres, après la conquête de la rivière de la Plata, dans laquelle il rendit de grands services à don Pedro de Mendoza. Il continua la découverte du pays, fit de nouvelles conquêtes et fonda la ville de l'Assomption. Mais s'étant avancé dans l'intérieur des terres, avec deux cents espagnols pour ouvrir une communication avec le Pérou, les Indiens le surprirent et le massacrèrent, lui et sa troupe, en 1538.

AYRAUT (Pierre), célèbre avocat de Paris, ensuite lieutenant-criminel à Angers, naquit dans cette dernière ville en 1536. Il y exerça la charge de président par *interim*, pendant les troubles funestes de la Ligue, qu'il ne favorisa jamais, et contre laquelle même il se déclara. Il mourut à Angers en 1601. On a de cet auteur deux bons ouvrages : I. *Traité de l'ordre et instruction judiciaire, dont les anciens Grecs et Romains ont usé en accusation publique, conféré à l'usage de la France*, Paris, 1598 ; livre plein de recherches. II. Celui de la *Puissance paternelle ;* in-4°, fait à l'occasion d'un

siorum tyrannide, Giessen, 1726, in-4°. II. *Introduction à l'histoire de la Hesse pendant les temps anciens et le moyen âge* (en allemand), Francfort et Leipsick, 1732, in-8°. III. *Disputatio de originibus Germanicis*, Giessen, 1724, in-4°. Ayrmann avait aussi publié sous le nom d'*Emmanuel Sincelus*, des éditions classiques de Suétone, de Velleius Paterculus et de Jules-César, enrichies de notes savantes et judicieuses.

AYSA, fille mauresque, d'une naissance illustre, fut prise au siége de Tunis par un officier espagnol. Muley-Hasseim, qui, après avoir été dépouillé de son royaume par Barberousse, servait l'empereur Charles V, lequel avait détrôné à son retour ce roi corsaire, offrit de la racheter. La Mauresque lui cracha au visage, en disant : « Retire-toi, malheureux! qui, pour recouvrer un royaume qui ne t'appartenait pas, as trahi honteusement ta nation. » Et comme cette réponse ne rebutait pas le prince, apparemment charmé de sa beauté, Aysa lui répéta : « Retire-toi, te dis-je; je ne veux pas d'un traître pour libérateur. »

AYSCOUGH (Samuel), studieux compilateur, né à Nottingham, où il fut élevé par Johnson. Son père, ayant éprouvé de grands malheurs, fut obligé de le retirer de son école, et le jeune homme contraint à servir un meunier. Vers 1770, un gentilhomme, qui avait été son camarade de collége, apprit sa détresse, le fit chercher, et l'appela près de lui à Londres, où bientôt après il lui fit avoir de l'emploi au muséum britannique. Il entra dans les ordres, et se vit bientôt pourvu d'un bénéfice par les soins de son ami. Il contribua à mettre en ordre les *Registres de la Tour de Londres*, et fit *le Catalogue des manuscrits du muséum*, Londres, 1782, in-4°, et le *Catalogue des livres du même musée* 1788, in-fol.; l'*Index de 56 vol. du Monthly Magazine*; celui du *Monthly Review*; celui du *British critic.*; celui de *Shackespeare*, etc. Il est aussi l'auteur de *Remarques sur les lettres d'un fermier américain*. Il est mort en 1805.

AYSCOUGH (George-Édouard), fils du docteur Ayscough, doyen de Bristol, servit dans les armées d'Angleterre. On a de lui : I. Une tragédie intitulée *Sémiramis*, 1777, in-8°. II. *Lettres d'un officier à son ami en Angleterre, contenant des remarques sur la France et sur l'Italie*, 1778, in-8°. Il donna aussi une édition des *Œuvres diverses* de lord Littleton, son oncle, 1775, in-8°.

AYSCUE. *Voyez* Ascough.

AYTA (Van Zuichem Viglius de), jurisconsulte et diplomate, naquit dans la Frise, en 1507. Il fut le disciple d'André Alciat, et l'ami d'Érasme, et fut, par ses talens, digne d'un tel maître et d'un tel ami. Son rare mérite lui ouvrit la porte des honneurs et des dignités. Il fut successivement professeur de droit à Padoue, official de l'évêque de Munster, assesseur de la chambre impériale de justice de Spire, professeur de droit à l'université d'Ingolstadt; appelé dans les Pays-Bas par Charles-Quint, il fut chargé par ce prince d'appuyer par un écrit, ses prétentions sur les duchés de Gueldres et de Zutphen. En 1544, il fut nommé membre du conseil inti-

me de Malines, et en cette qualité, l'empereur lui confia plusieurs missions délicates dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. Quand Philippe eut été chargé par son père du gouvernement des Pays-Bas, Ayta, prévoyant les troubles que ce prince inquiet allait causer dans sa patrie, demanda sa démission, et ne l'obtint qu'avec beaucoup de peine, en 1565. Les craintes d'Ayta ne furent que trop bien confirmées dans la suite : alors, quoique retiré des affaires, il osa, en courageux citoyen, faire entendre plusieurs fois sa voix en faveur de sa patrie. Il mourut à Bruxelles, en 1577, laissant une mémoire chérie et respectée de tous ses concitoyens. Il avait fondé un hôpital à Zuichem, en Frise, doté richement un collége, qui fut nommé par lui le *Collége de Viglius*. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart, restés manuscrits, ont été déposés à la bibliothèque de Louvain. Ceux qui ont été imprimés sont : I. *Institutiones D. Justiniani in græc. ling. per Theophilum olim traductæ*, Louvain, 1536, in-4°. II. *Justificatio rationum ob quas regina Hungariæ, Belgiæ gubernatrix, contrà ducem Cliviæ arma sumpsit*, Anvers, 1543, in-8°. III. *Comment. in tit. 10 lib. 2 instit. de testamentis*, Bâle, Louvain, etc. IV. *Comment. in tit. digest. de rebus creditis*, Cologne, 1585, in-8°. V. *Epistola politica ac historica ad Joach. Happerum*, Louvain, 1661, in-8°.

AZADE (Saint), eunuque de Sapor II, roi de Perse, périt dans la persécution ordonnée par ce prince l'an 341. L'historien Sozomène dit qu'il y périt plus de seize mille chrétiens. On les massacra en tout lieu, depuis le Vendredi Saint jusqu'au dimanche de la Pentecôte. Sapor, qui estimait la probité et les vertus d'Azade, apprit sa mort avec douleur, ne le soupçonnant pas chrétien ; dès-lors il restreignit la persécution au clergé.

AZAEL, frère de Joab, était, dit l'Écriture, aussi léger à la course que les chevreuils. Il fut tué par Abner vers l'an 1053 avant J.-C.

AZAEL, officier de Bénadad, roi de Syrie, fit mourir ce prince 89 ans avant J.-C. et usurpa la couronne. Il fit la guerre aux Juifs, dévasta leur pays, et mit le siége devant Jérusalem. Joas, pour empêcher la ruine de cette ville, acheta la retraite d'Azaël, en lui envoyant tout l'or et l'argent du temple. Ce dernier eut pour successeur son fils Bénadad.

AZALAIS DE PORÇAIRAGUES, femme poète parmi les troubadours, florissait à la fin du 12e siècle, et composa des chansons qui sont perdues, à l'exception d'une. L'abbé Millot ne manque pas de la faire sortir d'une famille distinguée du pays de Montpellier; elle aima Gui-Guerujat, et les chansons qu'elle fit pour son amant eurent beaucoup de succès, peut-être, dit le même historien, sans en mériter beaucoup. Il ne nous reste qu'une seule pièce d'Azalaïs, et le peu d'intérêt qu'elle offre doit dispenser du regret de la perte des autres. Les différens ouvrages sur les poètes provençaux ne font point mention de cette femme.

AZAMBUZA (Diégo d'), Portugais fut choisi par Jean II, roi de Portugal pour aller former un

établissement sur la côte de Guinée. Il partit en 1481, ayant douze vaisseaux sous son commandement, avec des troupes, des ouvriers et des missionnaires. Il débarqua sans difficulté, et proposa à ceux qui étaient venus au devant de lui de les instruire de la religion chrétienne; cette proposition fut acceptée sans répugnance; mais Azambuza ayant ensuite demandé la permission de fonder un établissement, sa demande fut fort mal accueillie. Cependant le roi du pays cédant à ses instances, lui accorda ce qu'il demandait. Azambuza fit aussitôt construire un fort auquel il donne le nom de Saint-Georges de *la Mina*. Ce fort était construit sur une hauteur qui était pour les habitans l'objet d'un culte particulier. Il y parvint, malgré les obstacles continuels qu'ils faisaient naître sans cesse; après quoi, il renvoya sa flotte en Portugal, et resta en Guinée pour consolider son établissement naissant, qui est devenu depuis le plus important de toute la côte. Trois ans après, il retourna dans sa patrie. Les historiens portugais le rangent dans le petit nombre d'hommes qui ne sont parvenus à s'établir chez les nations sauvages qu'à l'aide de la douceur et de la modération.

AZARA (Don Joseph-Nicolas d'), né en 1731, à Barbunalès, près de Balbastro, en Aragon. Il manifesta de bonne heure un goût très-vif pour les sciences et les arts; ce goût se fortifia et s'étendit par la liaison intime qui se forma entre lui et Mengs, peintre fameux né en Saxe, mais qui, après avoir perfectionné son talent en Italie, passa à Madrid, où il devint premier peintre du roi d'Espagne. Après la mort de Charles III, Azara fit élever à la mémoire de ce prince, dans l'église de Saint-Jacques, un temple d'une forme antique, qui ne fut pas à l'abri des censures, mais qui prouvait incontestablement dans son auteur du goût et du talent pour l'architecture. Il entra de bonne heure dans la carrière diplomatique. Il fut envoyé à Rome, sous le pontificat de Clément XIII, comme agent des affaires ecclésiastiques auprès de la daterie. Il fut ensuite attaché à l'ambassade d'Espagne, et eut constamment une grande influence sur les affaires les plus importantes de sa cour avec celle de Rome. En 1796, il fut chargé d'aller solliciter la clémence du vainqueur en faveur de Rome, où l'ambassadeur français avait été insulté. Envoyé à Paris avec un caractère diplomatique, il y trouva, dans les agrémens de la société et dans l'accueil qu'il y reçut, un dédommagement des pertes qu'il faisait, en laissant à Rome d'anciens amis, une belle bibliothèque et une riche collection de tableaux et d'antiques. Sa mission à Paris fut troublée par une alternative de faveur et de disgrace; mais rappelé par sa cour, exilé à Barcelonne, renvoyé à Paris avec le caractère d'ambassadeur, on lui retira pour la troisième fois cette place. Sa santé était fort altérée; il avait formé le projet de retourner en Italie, avec l'espérance d'y consacrer le reste de sa vie aux arts, au repos et à l'amitié. Le sort trompa ses espérances. Il sentit ses forces l'abandonner tout à coup. La veille de sa mort, il dit à son frère: « De l'état où je suis à celui où je ne serai plus, il n'y

a qu'un pas, et je vais le faire. » Un geste acheva sa phrase. Le lendemain, 26 janvier, il expira. Il laissa une fortune considérable, non en biens-fonds, mais en capitaux, meubles, tableaux, bustes, pierres gravées, etc. Il est mort sans postérité. Le chevalier d'Azara cultivait les sciences comme les arts; il écrivait dans sa langue avec grace et énergie. Il a traduit: I. La Vie de Cicéron, par Middleton, et quelques fragmens de Pline et de Sénèque, sous le titre de *Historia della Vida di M. T. Ciceron*, Madrid, 1790, 4 vol. in-4°. II. *Introduzione alla Storia naturale e alla Geografia fisica di Spagna*, Parme, 1784, 2 vol. in-8°. III. *Opere di Antonio Raffaele Mengs*, Parme, Bodoni, 1780, 2 vol. grand in-4°, avec une *Vie* de ce peintre, très-bien écrite; il ne s'est pas contenté de rendre cet hommage à la mémoire de l'artiste qu'il avait aimé et obligé pendant sa vie, il a répandu des bienfaits sur sa famille.

AZARIAS, prophète. *Voyez* OZIAS.

AZARIAS, savant rabbin d'Italie, auteur d'un livre hébreu, intitulé : *La Lumière des yeux*, imprimé à Mantoue en 1[illegible], 1 vol. in-12, dans lequel il discute plusieurs points d'histoire et de critique. Il cite fréquemment les livres des chrétiens qu'il avait étudiés avec beaucoup d'attention.

AZARIAS, fils du prophète Obed, prophétisa comme son père. Il vint au-devant d'Aza, vainqueur de Zéra, roi des Madianites, et l'exhorta vivement à ne point abandonner le culte du vrai Dieu. D'après les conseils du prophète, Aza détruisit l'idolâtrie dans ses états l'an du monde 3063. C'est à un autre Azarias qui vivait 60 ans après le premier, que le grand-prêtre Joïada découvrit que le jeune monarque Joas était vivant. *Voyez* JOAS.

AZARIO (PIERRE), notaire, né à Novare en Italie, dans le 14° siècle, composa *l'Histoire de Lombardie depuis l'an* 1250 *jusqu'en* 1362. Elle est écrite avec intérêt et simplicité. L'auteur l'avait continuée jusqu'en 1389, mais cette édition s'est perdue. Burmann et Muratori ont inséré la chronique d'Azario dans leurs recueils. Azario est encore auteur d'un autre ouvrage intitulé : *De bello Canapiciano et comitatu Masini*, inséré dans le recueil de Muratori.

AZAZEL, nom du démon invoqué par Marc, chef des Gnostiques dans ses conjurations.

AZE, rabbin, compila le Talmud de Babylone, l'an 500, ou 600 suivant le P. Morin.

AZÉMAR (N. D'), mort sur la fin du 18° siècle, est auteur des *deux Miliciens* ou *l'Orpheline villageoise*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, Paris, 1771, broch. in-12.

AZEVEDO (DON JÉRÔME D'), était depuis plus de douze ans commandant général des Portugais dans l'île de Ceylan, lorsque les habitans de l'île se révoltèrent en 1612. Il fut alors obligé de se retirer à Malvana; mais étant ensuite parvenu à rentrer dans l'île, il y commit d'horribles cruautés. Devenu vice-roi des Indes, il fut accusé de concussion, de tyrannie et de trahison, et étant revenu en Portugal en 1617, après l'expiration de sa vice-royauté, il fut arrêté, et mourut en prison.

AZEVEDO (Ignace d'), né à Porto en 1527, jésuite portugais, nommé procureur de son ordre dans le Brésil, s'embarqua avec trente-neuf autres pour aller remplir sa mission. Le vaisseau sur lequel ils étaient, fut attaqué et pris à la hauteur de Palma par une escadre calviniste, le 15 juillet 1570, commandée par Jacques Sourie de la Rochelle, vice-amiral de la reine de Navarre et zélé calviniste. Le capitaine portugais ayant armé les jésuites, Azevedo et 39 de ses compagnons furent massacrés par les vainqueurs, et leurs corps jetés à la mer. Cet événement fit grand bruit en Europe; il devint le sujet d'un célèbre tableau de Borguignon; le pape Pie V, dans une bulle, proclama Azevedo martyr, et Benoît XIV l'a confirmée par un décret du 21 septembre 1745. Les jésuites Beauvais et Cordara ont publié la vie et le martyre d'Azevedo, Venise, 1745, in-8°.

AZEVEDO (Emmanuel d'), a été l'éditeur des Œuvres du pape Benoit XIV.

AZEVEDO (Louis d'), Portugais comme les précédens, né à Chaves, en 1573, se fit jésuite en 1589. Il fut missionnaire en Éthiopie, et y convertit Seltame, roi du pays. Il a traduit dans la langue amharique le *nouveau Testament*, un *Catéchisme* et une *Grammaire*. Il a fait aussi, en langue éthiopique, une traduction des ouvrages ecclésiastiques de Tolète. Il est mort le 17 février 1634.

AZEVEDO (Sylvestre), missionnaire portugais, de l'ordre de Saint-Dominique, alla à Camboje en 1580, et y prêcha l'Évangile avec un succès étonnant. Il écrivit dans la langue du pays, et à la sollicitation expresse du roi de Camboje, un petit traité intitulé : *De mysteriis fidei christianæ*. Azevedo mourut en 1589.

AZIZ. *Voyez* Asis.

AZNAR, comte de Vasconie (aujourd'hui la Gascogne), fut chargé par Pépin, roi d'Aquitaine, d'étouffer la révolte des Vascons navarrois. Étant mécontent de ce prince, Aznar repassa les Pyrénées en 831, fit révolter une partie de la Navarre, et s'en appropria la souveraineté, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée en 836. Sanche, son frère, lui succéda sous le titre de comte, et se maintint dans l'indépendance, qu'il transmit à Garcias, son successeur. Celui-ci fut reconnu pour chef par le reste des Navarrois qui étaient encore soumis à la domination française.

AZON vécut vers l'an 22 du 7e siècle. La petite-vérole, qu'il a en effet décrite un des premiers, et que les médecins grecs ne paraissent pas avoir connue, régnait du temps d'Azon en Arabie. Elle avait pris naissance en Égypte, où elle resta concentrée, jusqu'à la conquête de ce pays par les Sarrasins, qui la répandirent par la communication désastreuse de leurs conquêtes dans les provinces chrétiennes de l'Afrique, et de là en Espagne, d'où elle se répandit ensuite en Europe. L'ouvrage d'Azon, connu sous le nom de *Pandectæ*, est écrit en langue syriaque. Il est connu des auteurs grecs et fut traduit en arabe, vers l'an 689, par Masserjawalh.

AZON, religieux et architecte célèbre, florissait en 1050 : il a bâti la cathédrale de Séez en Normandie.

AZON (Azo Portius), jurisconsulte du 12e siècle, surnommé *le maître du droit et la source*

des lois, professeur de jurisprudence à Bologne, s'y acquit une si grande réputation, que l'école de droit ne put contenir tous ses élèves, et qu'il fut obligé de faire ses leçons dans une place publique; aussi disait-on aux jurisconsultes, en proverbe, que s'ils ne possédaient pas Azon ils ne pouvaient aller à la fortune : « chi non ha Azzo, non vada a palazzo. » Il mourut l'an 1200. On dit qu'il était si ardent dans la dispute, qu'un jour il tua son adversaire d'un coup de chandelier. Les œuvres qui existent de lui sont : I. *Summa codicis cum omnibus extraordinariis.* II. *Summa Institutionum.* Il y joignit les *Scolies* de différens jurisconsultes célèbres, Barthole, Balde, Paolo Castrense, Alex. d'Este, Ægide et autres. Jérôme Gigante, célèbre dans le même genre, fit depuis les sommaires de tous les titres. III. *Apparatus in libros Digestorum*, qui n'a jamais été imprimé. Il écrivit ensuite *Apparatus majores* et *Apparatus minores*, extrêmement loués par Odofredo, *In l. Julianus* §. *de condit. indeb.*; c'est-à-dire que ce sont, suivant l'abbé Sorti et le docteur Gaëtan Monti, des gloses sur le Digeste, avec des amplifications, explications et additions. IV. Dans la bibliothèque du Vatican, on trouve un très-ancien *Codice du Digeste* avec des gloses d'Azzo, et cette œuvre a été imprimée et recueillie par Alexandre de Saint-Ægide, dans les leçons journalières de son maître. V. *Quæstiones Azzonis (Codice Vaticano* nº 2661 *)*. VI. *Definitiones Azzonis.* VII. *Brocarda Azzonis.* Ceci est imprimé sous ce titre : *Generalia, quæ vulgò Brocardico, alias Brocarda dicuntur à D. Azzone composita, et eorum discordantium concordantia.* Ce sont des règles générales, et comme des lieux communs, ou *Jus civile.* VIII. *Summa Institutionum juris*, imprimée à Lyon, in-fol. IX. *Summa de usuris.* Il en est fait mention dans la glose. *C. ad l. cuncta populos, de summa trinitate*, en ces termes : *Unde dominus Azzo in Summâ usuris concessitque s. non possunt peti.* X. *M. Azzonis repetita.* C'est le titre d'un *Codice* manuscrit de la *Bibliotheca vallis clericorum*, indiqué par Montfaucon dans la *Bibliotheca Bibliothecarum*, p. 1299.

AZON, historien et théologien, né en Franche-Comté, vers l'an 918, reçut sa première éducation à l'abbaye de Luxeuil. Ses progrès dans les lettres sacrées et profanes, le mirent bientôt en état de les enseigner au monastère de Montier-en-Der. Il a composé un grand nombre d'écrits. Le plus curieux est son *Traité de l'Anté-Christ*, qu'il fit à la prière de Gerberge, femme de Louis d'Outremer; il cherche à y prouver que la fin du monde est encore éloignée, et qu'aucun des prodiges qui doivent l'annoncer n'est encore arrivé. Il observe que la destruction absolue de l'empire romain, doit précéder cette grande catastrophe. Ce traité est passablement écrit. Azon mourut en 992.

AZOR (JEAN), jésuite espagnol, professeur à Alcala et à Rome, mourut dans cette dernière ville en 1603. Il laissa des *Institutions morales* en latin, Lyon, 1612, 3 vol. in-fol., et d'autres ouvrages peu lus.

AZPILCUETA (MARTIN), surnommé *Navarre*. *V.* NAVARRE.

AZRUN, sœur jumelle de Caïn, suivant la tradition des chrétiens d'Orient, fut promise à son frère Abel. Caïn qui l'aimait conçut une violente jalousie qui le porta à tuer Abel.

AZYMET-GUÉRAI, fut élu khan de Crimée en 1764. L'année suivante, ayant été appelé à Constantinople, il fut très-bien reçu par le Grand-Seigneur; mais il fut en revanche très-mécontent des ministres, dont il n'obtint qu'avec beaucoup de peine, la promesse de détruire les forts de Kabartah, extrêmement dangereux pour la Crimée. Il paraît même que ces représentations utiles lui furent funestes; car il fut déposé deux ans après.

AZYZ-BILLIAH, fils de Moez, second calife de la race des Fatimites en Égypte, succéda à son père à l'âge de 21 ans, l'an 365 de l'hégire. Il laissa la principale conduite des affaires à Giauhar, ministre prudent et vertueux. Ce prince était lui-même plein de clémence et de douceur. Un poète satirique avait composé des vers très-injurieux contre le visir et contre lui-même. Le ministre demandait le châtiment de l'auteur; Azyz, après avoir lu les vers, lui répondit : « Comme j'ai part avec vous à l'injure, je desire que vous preniez part avec moi au mérite du pardon que je lui accorde. » Ce calife avait épousé une femme chrétienne. Il mourut dans la ville de Bilhéis, après un règne pacifique de plus de vingt ans. Son fils Hakem-Bamrilha fut son successeur.

AZZANELLO (GRÉGOIRE), de Crémone, a laissé des *Opuscules historiques* insérés dans le recueil d'Arisi. Son frère Pierre a publié un *Commentaire sur Gallien et Avicenne, et une relation politique de la situation de Crémone en* 1452.

AZZARI (FULVIUS), né à Reggio vers l'an 1540, écrivit en latin une histoire de sa patrie qui n'a jamais été imprimée, mais dont Octavio son frère a fait un abrégé qui a été publié en 1623, in-4°, à Reggio.

AZZ-EDDAULAH, prince Bouïde, régnait vers l'an 356 de l'hég. (967) sur le Khouzistan et Bagdad. Ce prince faible et débauché ne resta pas long-temps sur le trône. Il fut dépouillé de ses états par son cousin Adbad-Eddaulah. Ayant fait dans la suite quelques tentatives pour recouvrer sa couronne, il tomba au pouvoir de l'usurpateur qui le fit périr. On rapporte qu'Azz-Eddaulah était d'une force prodigieuse; il prenait un taureau par les cornes et le terrassait.

AZZI (FRANÇOIS-MARIE DEGLI), poète italien, né à Arezzo en 1653, et mort dans la même ville en 1707, fut un des fondateurs de la colonie Arcadienne établie dans sa patrie, et où il prit le nom d'*Orenio Batilliano*. On a de lui un recueil intitulé : *Genesi con alcuni sonetti morali*, Florence, 1700, in-8°. C'est un abrégé de la Genèse mis en sonnets. Il travaillait à une traduction d'Homère en octaves, quand la mort vint l'enlever aux muses.

AZZI NÉE FORTI (FAUSTINA), née à Arezzo, se distingua par ses talens poétiques, et fut reçue à l'Académie des Arcadiens, sous le nom d'Eurinomia. Elle mourut le 4 mai 1724, après avoir donné un vol. de poésies italiennes sous le titre de *Guirlande poétique, il Serto poetico*, Arrezzo, 1697. Diverses autres productions de

cette femme-poète, ont été insérées dans plusieurs recueils, et notamment dans ceux des *Rimatrici viventi*, publiés à Venise, 1716, par Recanati.

AZZI (Jean), ingénieur de la république de Lucques en 1690, a publié divers opuscules physiques, et entre autres un sur la *Retraite de la Mer du territoire de Toscane*.

AZZIO (Thomas), savant jurisconsulte de Fossombrone, connu en latin sous le nom de Thomas Actius, remplissait l'emploi d'auditeur de Rote à Macérata, ville de la Marche d'Ancône, en 1598. Ses principaux ouvrages de droit ont pour objet *les Jeux et les Contrats qui en dérivent*, 1583, in-4°; *les Infirmités et leurs effets légaux*, Venise, 1603; *un Traité de droit universel, etc.* Ils sont tous écrits en latin.

AZZO (Alberto), seigneur de Canossa, fut élevé au rang de marquis, en 902, par l'empereur Othon Ier, qui lui donna en outre les villes de Reggio et de Modène, pour le récompenser d'avoir donné un refuge dans la forteresse de Canossa, à la reine Adélaïde, veuve de Lothaire, et de l'avoir défendue contre Bérenger II. Azzo était le bisaïeul de la fameuse comtesse Mathilde.

AZZO-GUIDI (Taddeo), chef du parti de l'Échiquier à Bologne, affranchit, en 1376, sa patrie de la domination du pape. Cependant l'année suivante, ayant voulu faire participer les Pepoli, anciens seigneurs de Bologne, à l'amnistie accordée aux rebelles, il fut lui-même envoyé en exil.

AZZO-GUIDI (Valerius-Félix), antiquaire de Bologne, mort en 1728, à l'âge de 77 ans, a étudié avec succès l'histoire sacrée et profane, et a laissé deux écrits, le premier *sur l'Origine de la ville de Bologne*, et *la Chronologie des premiers rois d'Étrurie*, Bologne, 1716; le second, *sur l'âge véritable des patriarches et des premiers hommes dont il est parlé dans la Genèse*, Bologne, 1720, in-4°. Ces deux écrits sont en latin.

AZZO-GUIDI (Pierre), natif de Bologne, chanoine de Saint-Pétrone, en 1475, a composé en vers, *une Vie de Sainte Catherine de Bologne*. On voit dans le *Livre de la canonisation de cette Sainte*, Rome, 1679, in-fol., que cette *Vie* a été imprimée.

AZZO-GUIDI (Antoine-Marie), né à Bologne en 1697, et mort en 1770, était bibliothécaire du couvent des Mineurs conventuels de l'ordre de Saint-François. Il a publié les Sermons de Saint Antoine de Padoue, avec une préface, des notes, et la vie du Saint, écrite par Sicco Polentone, sous ce titre: *Sancti Antonii Ulyssiponensis, cognomento Patavini, sermones in psalmos, ex autographo nunc primùm in lucem editi*, Bologne, 1757, in-4°.

AZZOLINI (Décio), né à Fermo en 1623. La noblesse de son style et l'élévation de ses pensées déterminèrent le pape Innocent à l'honorer de la pourpre, et à lui accorder le titre honorifique de l'aigle. Alexandre VII le recommanda à la reine Christine, pour établir ses affaires très-dérangées par sa prodigalité. Azzolini était l'ami et le confident de la reine Christine, et si l'on peut ajouter foi aux bruits qui couraient alors, il était son amant. On a dit que cette reine n'avait estimé que trois hommes: Condé pour sa valeur, le

cardinal de Retz pour son esprit, et Azzolini pour ses complaisances. Ce cardinal fut l'héritier de cette princesse; mais il ne jouit de sa succession que pendant 50 jours; car il mourut en 1689, âgé de 67 ans. Il avait publié des réglemens pour la tenue du conclave, qui furent traduits en latin sous ce titre : *Aphorismi politici, quæ in conclavi observanda habeat cardinalis pontificium axioma ambiens hujusque desideriis favens*, Osnabruck, 1691, in-4°.

AZZOLINI (Laurent), né à Fermo d'une famille noble, d'abord secrétaire du pape Urbain VIII, puis évêque de Narni, allait être promu au cardinalat, lorsque la mort l'enleva en 1632. Les littérateurs italiens ont loué la grace de ses poésies, et la rapidité de son style. On distingue surtout *sa Satire contre la débauche*, imprimée à Venise en 1586, in-8°. Bianchini la préfère à toutes celles de Salvator Rosa, qui parurent dans le même temps.

AZZOLINI (Jean), religieux théatin, mort à Sorrente en 1655, a laissé *des Sermons; un Traité de la consolation des ames timides, et un Éloge de Sainte Marie-Madeleine de Pazzi.*

BAADIN (Mahomet Gebbet Amali), docteur persan, a composé, par ordre d'Abas-le-Grand, et sous son nom, un ouvrage intitulé : *Sommaire du droit civil et canonique.*

BAAN (Jean de), peintre hollandais, né à Harlem en 1633, fut mis sous la tutelle d'un de ses oncles, dès l'âge de trois ans. Celui-ci lui inspira le goût de la peinture, et le plaça sous la direction de Backer. Le jeune Baan ne tarda pas à se distinguer dans le genre du portrait, et il y égala souvent Van-Dick. Le roi d'Angleterre, Charles II, le fit venir près de lui pour faire le sien, celui de la reine, et ceux des principaux seigneurs de la cour. Ayant quitté Londres, il peignit le grand-duc de Toscane, et Baan lui fit don de son propre portrait, que le grand-duc fit placer dans sa galerie. Lorsque Louis XIV était à Utrecht, il le fit appeler pour le peindre; mais il s'en excusa, de peur que ses compatriotes n'en conçussent des soupçons contre lui. Ce prince ne l'en estima pas moins, et le consulta sur le choix de différens tableaux qu'il voulait acheter. Baan excita l'envie par la supériorité de ses talens, et surtout celle d'un peintre de Frise, qui se rendit à Amsterdam pour l'assassiner. Il suivit long-temps Baan dans les rues; mais la crainte d'un énorme dogue, dont ce dernier était toujours accompagné, l'empêcha d'exécuter son crime. Il lui fit demander la permission de voir son cabinet de tableaux; et comme Baan s'empressait de le lui montrer, il tira un poignard pour le frapper; mais un ami de

Baan, qui survint à l'instant même, lui arrêta le bras; l'assassin s'échappa et ne put être arrêté. Baan mourut à Amsterdam en 1702, à 67 ans, père de huit enfans.

BAAN (Jacques de), fils du précédent, né à La Haye en 1673. Encouragé par les exemples et les succès de son père, il acquit de bonne heure de la célébrité. Il passa en Angleterre à la suite de Guillaume III, et fit le portrait en pied du duc de Glocester, qui fut admiré. On voulut le retenir à Londres; mais l'envie de voir Rome le fit partir, et il ne s'arrêta qu'à Florence, où le grand-duc lui fit voir sa belle collection; il voulait même le fixer auprès de lui; mais rien ne put tenter le jeune Baan. Il arriva donc à Rome, rempli de son projet, qui était l'étude, et s'y livra avec ardeur; il y composa *des portraits d'histoire et des sujets galans*, pris dans la vie privée, et fit quelques portraits. Quelque temps après il passa à Vienne, où sa réputation l'avait précédé; mais à peine commençait-il à jouir de sa gloire, qu'une maladie violente l'enleva en 1700, âgé seulement de 27 ans.

BAAR ou BAR (George-Louis de), né dans le pays d'Osnabruck en 1701, mort le 6 août 1767. On a de lui: I. *Épîtres diverses sur différens sujets*, Londres, in-12. II. *Babioles littéraires*, Hambourg, 1760, in-12.

BAARSDORP (Corneille Van). *Voy.* Baersdorp.

BAARDT (Pierre), docteur en médecine, poète latin et flamand, du 17me siècle, est auteur d'un poème estimé, qui a pour titre: *l'Agriculture pratique de Frise*. Ce sont des Géorgiques flamandes. Les gens de son pays l'ont comparé à Virgile; mais les étrangers, sans mépriser Baardt, l'ont mis fort au-dessous. On a encore de lui un poème intitulé: *le Triton de Frise*, qu'il fit à l'occasion de la prise d'Olinda, capitale du Fernambourg. Il écrivait dans le 17me siècle. Nous ignorons l'année de sa mort.

BAARDT (Arnold), jurisconsulte qui florissait à Bruxelles, dans le 16me siècle. Il est auteur de plusieurs dissertations qui ont été publiées à Cologne.

BAASA, fils d'Ahias, usurpa la couronne d'Israël, après avoir tué son roi Nadab, fils de Jéroboam, et avoir exterminé toute la race de ce prince. Baasa déclara ensuite la guerre à Asa, roi de Juda, et se livra à toutes sortes de déréglemens. Dieu lui envoya le prophète Jéhu, pour le menacer de ses châtimens, s'il ne se corrigeait pas; mais ce roi n'en tint compte et le fit mourir. Éla, son fils, lui succéda l'an 996 avant J.-C.

BAAT (Catherine), Suédoise, célèbre par son savoir et son talent pour la peinture. Elle employa l'un et l'autre *à dresser et à peindre des tables généalogiques de la noblesse de Suède*; elle y corrigea les erreurs du traité de Jean Messénius, sur le même objet.

BAAZIUS (Jean), savant évêque suédois, né en 1581, fut élevé par son mérite au siége épiscopal de Wexiœ. Il avait d'abord été régent de l'école de cette ville, ensuite pasteur et prevôt de Jenkoping. Il mourut en 1649. Il a composé, par ordre de la reine Christine, une bonne *Histoire ecclésiastique de Suède*, connue sous ce titre: *Inven-*

tarium ecclesiæ Succo-Gothorum, Lincopiæ, 1642, in-4°. Cette histoire est fort bonne pour les temps modernes, mais on lui préfère pour les temps anciens, celles d'Œrnhielm, Stockholm, 1689, in-4°, et de Celsius.—Il ne faut pas confondre ce Jean Baazius avec Jean Baazius son fils, qui fut d'abord pasteur à Wingaker, puis évêque de Wexiœ, ensuite évêque de Skara, enfin archevêque d'Upsal. Il a aussi composé différens ouvrages, et est mort en 1681. Quelques auteurs lui ont attribué mal à propos l'Histoire ecclésiastique dont nous venons de parler.—Eric Baazius, anobli sous le nom de Leionhielm, se distingua par sa bravoure et ses talens militaires.—Benoît Baazius auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et de littérature, fut instituteur du prince Charles Gustave, qui monta sur le trône de Suède.

BAB (Jean), naquit l'an 816 de J.-C. Il étudia la théologie et l'histoire, dans le célèbre monastère arménien, appelé Maïravank. Il acquit de la renommée par ses connaissances, et mourut vers la fin du 9me siècle. On a de lui : I. Un *Commentaire des quatre Évangiles*. II. *L'Explication de l'Épître de Saint Paul aux Romains*. III. Une *Chronologie de l'Histoire ecclésiastique depuis la naissance de J.-C. jusqu'à son temps*. IV. Un *petit Traité de controverse en faveur du rit arménien*. Tous les ouvrages de cet auteur sont encore manuscrits.

BABA, sectaire turc, qui parut dans la ville d'Amasée l'an 638 de l'hégire (1240 de J.-C.) faisait prononcer à ses disciples cette profession de foi : «Il n'y a qu'un seul Dieu, et Baba est envoyé de Dieu.» Les sectateurs de Mahomet voulurent se saisir de sa personne, mais Baba mit bientôt sur pied une armée avec laquelle il ravagea la Natolie. Les Musulmans se réunirent aux Francs pour le poursuivre, et détruisirent sa secte.

BABAKOUSCHI, surnom ou titre d'Abdalrahman Moustapha, mufti de Caffa dans la Tauride, mort l'an de l'hégire 783, auteur d'un ouvrage de politique intitulé : Anio al Moluk, *l'Ami et le Favori des princes*. Il y a un autre Babakouschi, auteur d'un ouvrage de morale qui a pour titre : Bosta al Seha-Kailk, *le Jardinier des anémones*, mort l'an de l'hégire 974. Peut-être ne sont-ils qu'une seule et même personne ; car celui-ci est aussi désigné comme mufti de Caffa, et on pourrait s'être mépris sur le temps où ils ont vécu.

BABEK (Khorremy ou Harramy), célèbre imposteur persan, fit profession de n'être attaché à aucun culte de l'Asie. L'an 201 de l'hégire, il rassembla une foule de gens sans aveu, et en forma une armée avec laquelle il remporta une victoire sur le calife Almamoun. Le successeur de ce dernier, Motassem, alors régent, fut obligé d'employer contre lui toutes les forces de l'empire. Babek, après 20 ans de résistance et de succès, fut enfin défait et livré au calife, qui ordonna aussitôt qu'il fût mis sur un éléphant et promené dans les rues de Bagdad, pour devenir l'objet des outrages du peuple. On lui coupa ensuite les bras et les jambes, et il périt dans ce supplice, qu'il avait mérité par ses violences et sa cruauté.

BABELOT, cordelier, aumônier du duc de Montpensier, quitta le cloître pour suivre les armées, poussé par la haine implacable qu'il portait aux calvinistes, dont il sollicitait avec acharnement le supplice, lorsque quelques-uns d'entre eux avaient eu le malheur de tomber entre les mains des catholiques. Mais ayant été pris par les soldats du prince de Condé, chef des protestans, il fut pendu, dit Brantôme, à un gibet extraordinairement haut, et expia par son supplice les cruautés qu'il avait fait commettre au duc de Montpensier.

BABEUF (FRANÇOIS-NOEL), connu aussi sous le nom de *Gracchus,* né à Saint-Quentin, fut dans sa jeunesse laquais, clerc, et commissaire à terrier. Il apprit de son père, ancien militaire, la langue allemande, qu'il possédait comme la sienne. Il entra à l'âge de seize ans chez un architecte et arpenteur, apprit rapidement la géométrie et l'algèbre. Ayant eu des difficultés avec son maître, il plaida contre lui, et vint fixer sa demeure dans la petite ville de Roye. La révolution de 1789 lui présenta quelques avantages pour obtenir des places. Il écrivit Contre les aides et gabelles, pour la suppression du régime feodal et le partage des biens communaux. Il développa ses principes démocratiques dans une feuille intitulée: *le Correspondant Picard;* ce qui lui valut sa première arrestation, en 1790. Amené de Roye, sa résidence ordinaire, à la Conciergerie de Paris, il retourna après un jugement, dans sa commune. Devenu électeur, nommé en 1792 administrateur du district de Montdidier, lors de l'incursion des Prussiens sur le territoire français, il déjoua un complot qui ne tendait à rien moins qu'à livrer Péronne aux puissances coalisées. Destitué de ses fonctions par le représentant André Dumont, peu de temps après, réélu administrateur du district de Montdidier, il fut accusé d'un faux, condamné par contumace, et vint se réfugier à Paris, où il fut nommé secrétaire général de l'administration des subsistances; arrêté en novembre 1793, pour cause du même faux, renvoyé par jugement du tribunal de cassation par devant celui du département de l'Ain, où il fut acquitté, il vécut à Paris dans l'obscurité jusqu'à la chute de Robespierre. Ennemi du système dominant, il reparut sur la scène politique, et écrivit plusieurs *Pamphlets* contre les jacobins; il blâma le système de terreur, et, après le supplice de Carrier, il publia une brochure intitulée *du Système de dépopulation*, ou *la Vie et les crimes de Carrier*, 1 vol. in-8°. (*Voyez* CARRIER.) Il attaquait dans ses écrits le gouvernement révolutionnaire, qui était encore en activité; mais bientôt après il devint l'apologiste des maximes de Robespierre. Dans une feuille intitulée le *Tribun du peuple, par Gracchus Babeuf*, il chercha à propager les principes démocratiques. Il fut accusé d'avoir outragé la représentation nationale, arrête et envoyé dans les prisons d'Arras. L'amnistie qui termina le règne de la Convention natinnale lui rendit sa liberté. De retour à Paris, après l'organisation de la constitution de l'an 3 de la république (1795), il reprit son journal, y proclama les principes démagogiques de 1793, et fut ac-

cusé d'avoir tramé un complot contre le gouvernement directorial. Il paraît qu'il fut poussé à cette démarche par des hommes alors influens et qui n'osèrent le soutenir. Tous ses protecteurs l'abandonnèrent. Traduit devant le ministre de la police, il eut le courage de s'avouer l'auteur d'un *Plan d'insurrection* pour anéantir la constitution de l'an 3. Condamné à mort en 1797, par la Haute-Cour nationale convoquée à Vendôme, il voulut prévenir son exécution en se donnant la mort avec un stylet qu'il avait caché sous ses vêtemens; mais ses coups ne furent pas mortels. Il fut exécuté le 25 mai 1797; il était alors âgé de 35 ans.

BABEY (Athanase-Marie), était, avant la révolution, avocat à Orgelet, dans le Jura. Il adopta avec chaleur les idées de régénération politique, qui faisaient alors tourner toutes les têtes, et fut nommé par le tiers-état du bailliage d'Aval, député aux États-Généraux. Il se montra, dans cette assemblée, l'un des plus ardens défenseurs de la cause démocratique, et se prononça fortement en faveur des mesures prises contre le clergé et les émigrés. Lors du départ du roi pour Varennes, il appuya l'opinion de Vernier, qui proposait de s'emparer de tous les pouvoirs. Le 15 juillet suivant, il fit une proposition pour que le roi fût suspendu de ses fonctions jusqu'à l'achèvement de la constitution, et déclaré déchu du trône, s'il refusait de l'accepter. En 1792, Babey fut élu membre de la Convention, et il y vota pour la réclusion et le bannissement de Louis XVI. Il protesta ensuite contre les fatales journées du 31 mai, 1er et 2 juin 1793, et fut proscrit par le parti de *la Montagne* avec soixante-douze de ses collègues qui avaient fait la même démarche. L'année suivante, il fut rappelé et il rentra à la Convention; il passa de là au conseil des Cinq-Cents, où il est resté jusqu'en 1797. Babey est mort en 1815.

BABI (Jean-François), propriétaire du département de l'Arriège, se distingua dans ce pays, par la fougueuse exaltation avec laquelle il embrassa les principes de la révolution. Tant de zèle ne pouvait rester sans récompense; il fut nommé commandant de l'armée révolutionnaire à Toulouse, et commit dans cette ville toutes sortes d'excès; c'était le plus sûr moyen de se montrer digne du poste qu'il occupait. Ayant été accusé en décembre 1793, par Clausel, député de l'Arriège, d'avoir continué de remplir des fonctions supprimées par la loi, il fut décrété d'accusation, accourut à Paris, parvint à se justifier, et loin d'être puni par le comité de salut public, il fut renvoyé dans l'Arriège avec une mission secrète pour déjouer les projets des contre-révolutionnaires. Babi s'acquitta à merveille de cette nouvelle mission: il fit arrêter 400 personnes comme suspectes, et il n'y eut pas de violences qu'il n'exerçât dans les campagnes. Le 27 juillet 1794, mit fin à ses hauts faits; il fut traduit au tribunal criminel de Foix, et ne dut son salut qu'à l'amnistie du 4 brumaire an 4 (26 octobre 1795.) Il eut alors l'audace de paraître à la barre des Cinq-Cents pour solliciter des indemnités pour les pertes qu'il avait éprouvées, disait-il, pendant son emprisonnement. Sa demande ayant été rejetée, la misère et le desir de se venger le

firent entrer dans les projets des jacobins les plus entreprenans et les plus subalternes. Il fut un de ces insensés qui dans la nuit du 23 au 24 fructidor an 4 (9 au 10 septembre 1796), se portèrent à la plaine de Grenelle, pour fraterniser avec les troupes qui s'y trouvaient, se réunir à elles, marcher contre le Directoire, en égorger les membres et changer la face du gouvernement. Les troupes les reçurent à coups de fusil et en tuèrent un grand nombre; les autres furent pris, condamnés à mort, et fusillés au milieu du camp : parmi les derniers était Babi, qui avait alors 37 ans.

BABIN (François), né le 6 décembre 1651 à Angers, d'un avocat; professeur, grand-vicaire et doyen de la faculté de théologie de cette ville, mort le 19 du même mois 1734, à 83 ans, se distingua par ses lumières et ses vertus. Il est le rédacteur des dix-huit premiers volumes de l'édition en gros caractères *des Conférences du diocèse d'Angers*, fort estimées et fort répandues. La suite, contenant trois volumes sur la Grace, est de Joseph François Audebois de La Chalinière, grand pénitencier d'Angers, sa patrie, où il est mort en 1759. Ils excitèrent de vives réclamations de la part des disciples de Saint Augustin. Les cinq autres sont de différens auteurs. Le style de Babin est tel qu'il le faut pour ces sortes d'ouvrages, net, clair, méthodique, et ne sentant point la barbarie de l'école. Son continuateur, La Blandinière, n'a ni sa netteté ni sa précision, mais il a bien discuté plusieurs sujets de morale. Les *Conférences d'Angers* renfermaient 28 vol. in-12, que l'on a réduits à 14, petit caractère, et auxquels on a ajouté depuis 7 vol. Babin est encore auteur du *Journal* ou *Relation fidèle de tout ce qui s'est passé dans l'université d'Angers, au sujet de la philosophie de Descartes*, 1679, in-4°.

BABINGTON (Gervais), évêque anglais du 16e siècle, né dans le comté de Nottingham, fut élevé au collège de la Trinité, à Cambridge, promu à l'évêché de Landaff en 1591, et successivement à celui d'Exeter en 1594, et de Worcester en 1597. Il mourut le 17 mai 1610, laissant à la cathédrale de Worcester, qu'il fit réparer, une riche bibliothèque. On a imprimé ses œuvres, in-4°, et ensuite in-folio, en 1615 et 1637, avec des additions; elles contiennent des commentaires sur le *Pentateuque*, sur l'*exposition du Symbole*, les *Commandemens de Dieu*, l'*Oraison Dominicale*, *quelques Sermons*, etc.

BABINGTON (Antoine), gentilhomme de Derbyshire en Angleterre, poussé par un zèle aveugle pour la religion catholique, et par le desir de mettre en liberté la reine Marie Stuart, conspira contre la reine Élisabeth. Un prêtre du séminaire de Reims, nommé Jean Ballard, lui inspira, dit-on, ce dessein. Babington, ayant de grands biens et de l'esprit, n'eut pas de peine à faire entrer plusieurs gentilshommes dans son complot. Le jour était pris pour se défaire d'Élisabeth. C'était le 24 août 1586. On devait mettre Marie sur le trône, et rétablir la religion catholique. On a prétendu que Marie Stuart en eut connaissance. « Mais, dit l'abbé Gaillard, il est avéré qu'elle n'y eut aucune part. » On le supposa ensuite

pour la faire périr. Mais Walsingham, secrétaire d'état, découvrit toute la trame par le moyen de l'un des conjurés. Babington fut condamné à être pendu et ensuite écartelé. Cette exécution se fit le 13 septembre suivant. Il eut pour compagnons de son supplice Jean Ballard, Jean Savage, Barnwell, Tickburne, Tilnee et Abington. Ils souffrirent la mort avec une fermeté héroïque. Cette conspiration, aussi mal ourdie que mal conduite, hâta la mort de l'infortunée Marie Stuart, qui, transférée de château en château, fut enfin amenée dans la forteresse de Fotheringay, où elle fut jugée et exécutée.

BABINOT (Albert), l'un des élèves de Calvin, propagea les opinions de son maître dans la province de Poitou, où il était né. Il a laissé un ouvrage intitulé *la Christiade*, contenant des sonnets, des odes et des cantiques, Poitiers, 1560, in-8°. Il mourut dans un état de dénuement absolu.

BABOLENUS (Saint) ou BABOLEIN, premier abbé de Saint-Maur-les-Fossés, près de Paris, mourut vers l'an 660. Il seconda l'évêque Audebert et Saint Landri son successeur, dans les services qu'ils rendirent au diocèse de Paris. Saint Babolein contribua à la fondation de plusieurs églises et hôpitaux.

BABON, seigneur d'Abensberg, bourgrave de Ratisbonne, avait, selon quelques historiens, trente-deux fils et huit filles. Un jour l'empereur Henri II ayant invité à la chasse tous les seigneurs qui se trouvaient à Ratisbonne, en leur recommandant de ne pas amener une suite nombreuse: Babon se fit accompagner de ses fils, et sur ce que l'empereur se plaignait du grand nombre de ses gens: « Ce sont mes fils, dit Babon, et chacun d'eux n'a avec lui qu'un domestique. » Henri II, émerveillé, les retint à la cour et les dota richement. Babon mourut en 1030.

BABOUR ou BABR (Zéhyr-Eddyn-Mohammed), descendant du fameux Tamerlan, né à Indidjah, vers l'an 1483, monta sur le trône de l'empire Mogol, après la mort de son père, arrivée le 4 ramadhan 899 (9 juin 1494). Ce prince fit la conquête de l'Indostan. Il mourut à l'âge de 49 ans. Il était brave, et possédait de grands talens militaires et politiques, mais on lui reproche d'avoir quelquefois été perfide et cruel. Il cultivait les lettres avec quelque succès. Il écrivit lui-même, en langue mogole, des *Commentaires* sur ses conquêtes, et sur l'histoire de sa vie. Il est le fondateur de l'illustre dynastie qui a régné sur l'Indostan pendant plus de deux cent cinquante ans, et qui s'est éteinte dans la personne du malheureux Chah-Aâlem.

BABRIUS (et selon quelques-uns BABRIAS, fabuliste grec, vécut sous le règne d'Auguste. Il mit en vers choriambes les *Fables d'Esope, et celles de beaucoup d'autres auteurs anciens.* Il publia cette collection, divisée en dix livres ou en deux selon Avienus, sous le titre de *Modika*. La plupart de ces fables sont perdues, excepté celles qui se trouvent encore dans Esope sous leur forme actuelle, et le petit nombre de celles publiées par Tyrwhitt, dans la *Diss. de Babrio*, London, 1775, grand in-8°, et dont une seconde édition a été donnée

par le conseiller Harles, Erlangæ, 1785, in-8°. Les fables qui portent le nom de Babrias ou Gabrias, écrites en vers ïambiques de quatre pieds, ne sont pas de cet auteur, mais du patriarche de Constantinople. On les trouve dans l'édition donnée par Teucher *De Antonini liberalis transformas. conger.*, Leipsick, 1791, in-8°. Il en existe une traduction allemande assez médiocre, par Bahrens. imprimée à Cologne et Leipsick, 1787, in-8°. M. Coray, dans son excellente édition d'*Ésope*, Paris, 1810, in-8°, a mis au bas de chaque fable les fragmens de Babrius qu'il a pu recueillir.

BABUER ou BABURE (Théodore), peintre à Utrecht, vivait au commencement du 17° siècle, et peignait dans le goût de Pierre Neef; il excellait à représenter les vues intérieures des églises. Dans l'église de S. Petro in Montorio, est une *Descente du Christ au tombeau*, exécutée par lui, dont on admire le coloris. Jérôme David et Corn. Bloémart ont travaillé d'après lui.

BABUR, petit-fils de Tamerlan, disputa l'empire à son frère aîné Eddoulah, et conclut avec lui une paix glorieuse, l'an 831 de l'hégire. Par le traité, Babur resta maître de la belle province du Giorgian. Son oncle Ulubeg s'étant approché de ses états avec des intentions hostiles, il le força de se retirer. Un Turcoman, nommé Jar-Ali, s'empara par surprise de sa capitale, et s'occupait à la piller, lorsque les troupes de Babur, qui tenaient encore la campagne et rôdaient autour de la ville, trouvèrent, au bout de vingt jours, l'occasion de se saisir d'une porte et de la personne de Jar-Ali; ce dernier eut la tête tranchée, d'après les ordres de Babur. Quelque temps après, il vainquit encore l'émir Hagi, général de l'un de ses frères qui lui avait déclaré la guerre. Bientôt ce dernier, appelé Mohammed, lui livra en personne l'une des plus sanglantes batailles dont les annales asiatiques aient fait mention. Les deux sultans y firent des prodiges de valeur, et la victoire balança long-temps entre les deux armées; mais Mohammed ayant été trop téméraire, se trouva si fort engagé dans la mêlée, qu'il fut enveloppé et fait prisonnier. Babur ordonna sans pitié la mort de son frère. Il mourut lui-même, l'an 861 de l'hégire, d'un accès de colère. Ce Souverain fut cruel, mais brave: il sut allier la politique au goût des plaisirs, et une dévotion apparente aux barbaries d'un despote. Il fut enterré à Thous, sous un dôme, à côté du tombeau d'un célèbre iman musulman, qu'on appelle le *Saint-Sépulcre*.

BABYLAS (Saint), évêque d'Antioche, fut mis dans les chaînes pour la foi de J.-C., sous l'empereur Dèce. Il mourut dans sa prison, et voulut être enterré avec ses fers. On prétend que ses reliques imposèrent silence à un oracle d'Apollon que Julien se plaisait à consulter, et auquel il s'efforça vainement de rendre la parole. Saint Chrysostôme a déployé plus d'une fois toutes les forces de son éloquence pour célébrer la mémoire de Saint Babylas; mais on voit qu'il n'est pas assez instruit des faits qu'il avance. C'était un prélat plein de zèle. On dit qu'il défendit l'entrée de l'église à l'empereur Philippe, qui était monté sur le trône par le meurtre de

Gordien, son bienfaiteur et son pupille. Il mourut l'an 251 de J.-C. Gallus César fit transporter-le corps de Saint Babylas à Daphné, faubourg d'Antioche, lieu célèbre par l'oracle d'Apollon et les superstitions des Grecs. Saint Chrysostôme a composé une histoire de Saint Babylas.

BABYLONE (François de), graveur, avait adopté, pour unique marque de ses estampes, un caducée, ce qui l'a fait surnommer le *Maître au caducée*. Quelques auteurs l'appellent aussi Martin, et pensent qu'il vivait du temps d'Albert Durer. Il a gravé un *Sacrifice à Priape*, assez estimé, et qu'on attribue à Marc-Antoine : il a fait aussi plusieurs *Sujets de la Sainte Famille* dont les figures ont de l'expression.

BACAI. *Voy.* Borhan-Eddyn.

BACCALAR Y SANNA. *Voyez* Saint-Philippe (marquis de).

BACCELLI (Jérôme), gentilhomme de Florence, naquit en 1514 ou 1515, et mourut dans la même ville en 1581. Il entreprit la traduction d'Homère par ordre du grand-duc Ferdinand. Cette traduction est ainsi annoncée dans Argellati : *l'Iliade, e l'Odissea d'Omero, tradotte in volgar Fiorentino da Girolamo Baccelli*, Firenze, 1582, in-8°. Mais cet auteur n'a vraiment traduit que l'Odyssée entière : il a aussi traduit les six premiers livres et la moitié du septième de l'Iliade. Quelques-uns prétendent cependant que la traduction complète de l'Iliade, par cet auteur, peut se trouver manuscrite à la bibliothèque du Vatican, mais cette assertion est dépourvue de fondement. — C'est Baccio Baccelli, frère de Jérôme, qui a publié la traduction de l'Odyssée sous ce titre : l'*Odissea di Omero, tradotta in volgar Fiorentino*, Florence, 1582, in-8°.

BACCETTI (Nicolas), naquit à Florence vers 1567, et y mourut à l'âge de 80 ans, en 1647. Il devint abbé du monastère de Saint-Lucas de l'ordre de Citeaux, et s'acquit quelque renommée par ses écrits. Le plus considérable est intitulé : *Nicolai Baccetti Florentini ex ordine cisterciensi abbatis Septimianæ Historiæ*, lib. 7, et Rome, 1724, in-fol.

BACCHANELLI ou BACCANELCIUS (Jean), médecin, né à Reggio, vivait dans le 16e siècle. La nature, en faisant de lui un nouvel Ésope par les irrégularités du corps, l'en dedommagea par les qualités de l'esprit. Il a donné deux ouvrages intitulés : I. *De consensu medicorum in curandis morbis libri quatuor*. II. *De consensu medicorum in cognoscendis simplicibus liber*, Lutetiæ, 1554, in-12 ; Venetiis, 1555, in-8°, 1558, in-16 ; Lugduni, 1572, in-12. Il y a recueilli ce qu'il y a de plus utile dans la pratique des médecins grecs et arabes.

BACCHARELLES (Gilles), d'Anvers, célèbre paysagiste, ainsi que Guillaume son frère. Leur famille a produit plusieurs bons peintres.

BACCHETTI (Laurent), jurisconsulte et médecin de Padoue, professeur de médecine en l'Université de sa patrie, depuis 1688 jusqu'en 1708. Il est auteur de diverses *Dissertations*, dont la plus remarquable a pour objet la *nature et la propriété des acides et des alkalis*. Il fut encore l'éditeur d'un ouvrage posthume

de Montanari sur la mer Adriatique.

BACCHIARIUS, philosophe chrétien, florissait au 5e siècle. On a de lui une *Lettre*, écrite à l'évêque Januarius, ***touchant un moine qui avait abusé une religieuse***. Elle se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. On a encore de lui une *Apologie*, conservée par Muratori dans ses *Anecdotes*.

BACCHIDES, général de Démétrius Soter, et gouverneur de la Mésopotamie, vint en Judée pour y rétablir Alcime dans la grande sacrificature. Il combattit Judas Machabée, qui osa l'attaquer avec des forces très-inférieures, et qui périt dans le combat. Bacchides fut ensuite contraint par Jonathas d'abandonner la Judée.

BACCHILLE, évêque de Corinthe, sur la fin du 2e siècle, est auteur d'une *Lettre sur la célébration de la Pâque*, qu'il écrivit au nom des évêques d'Achaïe.

BACCHINI (BENOIT) ou BACCHINUS, religieux bénédictin, et l'un des plus savans littérateurs de son siècle, né à Borgo-San-Donino dans le duché de Parme, en 1651, entra dans la congrégation du Mont-Cassin, et s'y distingua d'abord par ses *Sermons*. Sa santé ne lui permettant plus les travaux de la chaire, il s'adonna à ceux du cabinet. C'était un savant universel. Il mourut à Bologne, le 1er septembre 1721, à 70 ans. On a de lui: I. *Giornale de' letterati*, en 9 tomes in-4°, depuis 1686 jusqu'en 1697. Il eut beaucoup de cours en Italie, et même ailleurs. Il entreprit cet ouvrage à la sollicitation du P. Gaudence Roberti, de l'ordre des Carmes. II. *De sistris corumque figuris ac differentiâ dissertatio*, Bologne, 1691, in-4°; Utrecht, 1696, in-4°, avec les remarques de Tollius. Bacchini ne fit tirer que 50 exemplaires de cette pièce. III. *Anonymi Dialogi tres: De Constantiâ; de Dignitate tuendâ; de Amore ergâ rempublicam*, Modène, 1691, in-12, 1799, in-8°. IV. *Dell' Istoria del monastero di S. Benedetto di Polirone nello stato di Mantova, libri cinque*, in Modena, 1696, in-4°. Il dédia cette histoire au cardinal Célestin Sfrondati, protecteur de la congrégation du Mont-Cassin. On y trouve beaucoup de faits concernant l'histoire de la comtesse Mathilde, bienfaitrice de ce monastère. Bacchini avait préparé un second volume qui s'est trouvé parmi ses papiers, mais qui ne fut point publié, parce que certaines vérités qu'il avait énoncées dans le premier avaient déplu. V. *De ecclesiasticæ hierarchiæ origine dissertatio*, Modène, 1703, in-4°. Le P. Nicéron a commis une bévue insigne au sujet de cet ouvrage. « Le système de l'auteur, dit-il, est que le gouvernement ecclésiastique a été réglé suivant la forme du gouvernement civil, c'est-à-dire que l'on a établi les métropoles ecclésiastiques dans les métropoles civiles. » C'est ce que n'a jamais avancé le P. Bacchini. Le marquis Scipion Maffei se glorifiait d'être son disciple; il surpassa son maître. Le P. Bacchini est auteur de plusieurs autres ouvrages imprimés, entre autres, sa propre Vie écrite en latin, imprimée pour la première fois dans le tome 34 du *Giornale de' letterati*, année 1723.

BACCHIUS, écrivain grec, a

traité de la musique. Il nous reste de lui des *Élémens de musique* par demandes et par réponses, dont Meibomius a donné une bonne édition. Ils ont été traduits en latin par Fed. Morel. On ne connaît pas l'époque à laquelle vivait cet auteur.

BACCHIUS (Jacques), médecin, a écrit un livre qui traite *des choses les plus remarquables, concernant Hérophile et ceux de sa secte;* il a aussi donné *des Commentaires sur les Épidémiques d'Hippocrate,* dont il a éclairci les endroits les plus obscurs. On lui doit encore *Thesaurus chimicus experimentalis*, 1609, in-8°, et 1620, in-12.

BACCHYLIDES, poète lyrique grec, né à Julia, dans l'île de Céos, florissait l'an 450 avant J.-C., sous le roi Hiéron de Syracuse, qui l'honorait de son amitié, et le préférait à Pindare. Il ne nous reste de ses *Poésies* que très-peu de chose. Elles étaient remplies de morale. Une de ses maximes était : « Que la chasteté est le plus grand ornement d'une belle vie. » On trouve ses fragmens avec les *Fragmens d'Alcée*, à la suite des Œuvres de Pindare, imprimées à Anvers en 1567, in-16, et de plusieurs autres éditions du même poète. Ils sont aussi réunis dans le tome 1er, 49 des *Analectes* de Brunck. Horace a imité Bacchylides dans plusieurs de ses odes.

BACCI ou BACCIUS (André), médecin et philosophe célèbre, né à Sant'-Elpidio, dans la Marche d'Ancône, florissait vers la fin du 16e siècle. Il professa la médecine à Rome, et fut premier médecin du pape Sixte V. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'une érudition recherchée. I. *De Thermis libri septem*, in-fol., Venise, 1571 et 1588; et Padone, 1711, in-fol. Cette édition est augmentée d'un huitième livre. II. *De naturali Vinorum historiâ*, Rome, 1596, in-fol. (livre très-rare, quoique curieux et savant; l'auteur l'a dédié au cardinal Ascagne Colonne). Il y prouve que les vins renommés chez les Anciens n'étaient que des liqueurs épaisses, des espèces de sirops auxquels il préfère, avec raison, nos vins modernes. En citant ceux de France, et particulièrement les vins des provinces de Bordeaux et de Champagne, il annonce que ceux des environs de Paris passaient alors pour leur être supérieurs. C'est le premier écrivain agronomique qui ait parlé de l'eau-de-vie et blâmé son usage pour boisson. III. *De venenis et antidotis*, Rome, 1586, in-4°. IV. *Le dodici Pietre preziose*, Roma, 1587, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en latin avec des notes de Wolf Gabelchoverus, Francfort, 1643, in-8°, sous ce titre : *De Gemmis et Lapidibus pretiosis, eorumque viribus et usu tractatus*. V. *Tabula simplicium medicamentorum*, Rome, 1517, in-4°. VI. *De conviviis antiquorum*. VII. *Notizie dell'antica Cluana* Macerata, 1716, in-4°. VIII. *Del Tevere, della natura e bonte dell' acquà e dell' inundazioni, l.* 2, Romæ, 1558, in-8°. Le même ouvrage en trois livres, Venise, Alde, 1576, in-4°; Rome, 1599, in-4°. IX. *Discorso dell' acque Albule, bagni di Cesare Augusto a Tivoli*, etc., Rome, 1564, in-4°, ibid., 1567, in-4°. X. *Discorso dell' Alicorno, della natura dell' Alicorno e delle sue eccellentissime virtù*, Rome, 1587. Ces divers écrits ren-

ferment des recherches curieuses, et des connaissances en physique, supérieures à celles de son siècle. Il vivait encore en 1596, et non en 1686, comme le dit Osmond.

BACCIARELLI (ÆGIDIUS), d'Anvers, fut célèbre peintre de paysages, ainsi que son frère Guillaume. Cette famille a produit plusieurs peintres distingués.

BACCIO DA MONTE-LUPO, architecte et sculpteur, né en Italie vers l'an 1445, habita longtemps Florence, et vint ensuite se fixer à Lucques, où il mourut vers l'an 1533. Il exécuta dans ces deux villes divers ouvrages de sculpture et d'architecture, parmi lesquels on remarque une belle statue en bronze de *Saint-Jean-Baptiste*, qu'il fit pour l'église *d'Or San Michele*, à Florence. L'église de San Paulino, à Lucques, dans laquelle il a été enterré, fut construite sous sa direction.

BACCIO DELLA PORTA, peintre, plus connu sous le nom de FRA BARTOLOMEO DI SAN MARCO ou DU FRATE, né à Savignano près Prato en Toscane en 1469. Il fut d'abord disciple de Cosimo Rosselli, et ensuite de Léonard de Vinci. Lorsqu'en 1498, son ami Jérôme Savonarole, ce fougueux prédicateur, se fut réfugié dans le couvent de Saint-Marc, Baccio l'y avait suivi. Le couvent ayant été forcé, Savonarole fut condamné à être brûlé vif, pour avoir montré trop de zèle contre les abus d'alors. Baccio ayant fait de vains efforts, avec 150 autres amis, pour lui sauver la vie, fit vœu, dans ce grand danger, de se faire dominicain, et se fit appeler fra Bartolomeo. Il prit l'habit à Prato le 26 juillet 1500. Quelque temps après, il fut envoyé au couvent de Saint-Marc, à Florence, où le Supérieur lui permit de s'occuper de peinture. Il y travailla quelque temps sous Raphaël d'Urbino, et apprit de lui à peindre en perspective; Raphaël, de son côté, adopta son genre de coloris. Il existe de lui plusieurs tableaux. Lorsqu'un jour on lui reprochait son impuissance à peindre des corps nus, *il peignit un Saint-Sébastien*, dont le coloris, le dessin et la vérité excitaient tellement l'admiration des femmes que les moines le firent enlever de leur église, et l'envoyèrent à François Ier. Sa dévotion outrée l'avait porté à brûler publiquement, comme profanes et scandaleux, tous les livres, dessins, peintures et sculptures qui offraient des nudités. Il mourut le 8 août 1517. Le Musée royal possède deux tableaux de ce peintre : ils représentent *la Vierge présidant au mariage mystique de Sainte Catherine de Sienne*, et *l'Annonciation*. Le célèbre tableau de *Saint Marc* n'y est plus.

BACCIO. *Voyez* BALDINI.

BACCIUS ou BACK (JACQUES), médecin de Rotterdam, sa patrie, vécut dans le 17e siècle. On lui attribue : I. Une *Lettre latine dans laquelle il discute plusieurs questions touchant la pierre et la gravelle*. Elle parut à Leyde en 1638, in-12, avec le traité *de Calculo de Beverovicius*. II. *Dissertatio de corde, in quâ agitur de nullitate spirituum, de hæmatosi, de viventium calore*. Rotterodami, 1648, in-12. *Ibidem*, 1660, 1671, in-12, avec les écrits de Harvier.

BACCIUS (MARTIN), de Tiel en Flandre, curé de Saint-Martin, à Alost, puis chanoine de la cathédrale d'Ypres en 1583, et enfin archiprêtre en 1601, mourut en

1609, et a laissé un volume de *Sermons en latin.*

BACELLAR (Antoine-Barbosa), poète, historien et jurisconsulte, né à Lisbonne en 1610, mourut dans la même ville en 1663. Le recueil de poésies qu'il publia en 1635, semblait promettre au Portugal un poète du premier ordre, mais Bacellar se livra tout à coup avec ardeur à l'étude de la jurisprudence, et publia en 1641, une très-bonne défense du droit de la Maison de Bragance au trône de Portugal. Cet ouvrage lui fit une réputation distinguée, et fut la cause de sa fortune. Il a écrit l'*Histoire de la guerre du Brésil*, et de l'expulsion des Hollandais de ce continent, et une *Relation* de la campagne du marquis de Marialva contre les Espagnols en 1659. Bacellar laissa en mourant de précieux manuscrits d'histoire et de jurisprudence.

BACH (Jean-Sébastien), musicien allemand, né à Eisenach en 1685, mort à Leipsick en 1754, a été musicien du duc de Weimar. Dès l'âge de 18 ans, il était organiste du prince d'Anhalt-Cœthen. En 1717 il devait lutter sur le piano avec le musicien français Marchand; mais ce dernier, sentant son infériorité, s'esquiva avant le concert. Il passa pour l'égal de Handel sur l'orgue. Il eut onze fils, tous habiles dans leur art; quatre surtout se rendirent célèbres. — Guillaume-Friedmann, l'aîné, né à Weimar en 1710, est mort à Berlin en 1784. Il était excellent organiste, mathématicien, et un des plus savans musiciens d'Allemagne. Il a publié en 1778 *six fugues pour le piano*, et beaucoup d'autres ouvrages. — Charles-Philippe-Emmanuel, né en 1714 à Weimar, fut un des plus grands compositeurs du dernier siècle. En 1738 le prince royal de Prusse, depuis Frédéric II, l'appela auprès de lui à Berlin, il resta à son service jusqu'en 1767. Il se rendit de là à Hambourg pour y remplir la place de directeur de la musique, et y mourut le 14 décembre 1788. Toutes ses compositions se distinguent par de l'originalité. Il a publié, *Essais sur la véritable manière de jouer du piano*, avec des exemples, et *six Sonates* 4 parties, 1753, 1761, 1787, in-4°. Il a composé un grand nombre de morceaux de musique, entre autres des *Airs pour les cantiques sacrés de Gellert*, Berlin, 1759; Leipsick, 1784. C'est aussi lui qui publia la musique à quatre voix de son père (Jean-Sébastien Bach), divisée en quatre parties, 1784-1788. — Jean-Christophe-Frédéric, né en 1732, fut également grand compositeur et célèbre organiste du dernier siècle. Sous la direction de son père, il apprit l'art musical, et fut pendant long-temps directeur de la chapelle de Guillaume, comte de la Lippe-Schaumbourg, avec 1000 écus d'appointemens. Il passa sa vie à Buckebourg, où il mourut le 26 février 1795. Il possédait à fond la théorie musicale. Ses compositions sont savantes, majestueuses et tempérées par de la simplicité et un chant suave plein de mélodie. Son doigté, dans ses compositions pour le piano, est inimitable. Il avait la plus grande facilité pour exprimer ses inspirations, et un génie inépuisable. Parmi ses ouvrages imprimés, nous citerons les suivans : *Six Sonates pour le piano, violon et basse*, Riga, 1777; *Sonate à quatre mains pour le*

clavecin; Francfort-sur-le-Mein, 1780; *Trois grands Concertos pour le clavecin*, Francfort-sur-le-Mein, in-fol; *Six Sonates faciles pour le piano*, Leipsick, 1785, *Sei Sonate all'uso delle donne*, Riga, 1786, etc. *Cantiques sacrés de Münter*, Leipsick, 1773-74, in-4°. — Jean-Christian, surnommé *l'Anglais*, fut aussi un compositeur célèbre. Il était le plus jeune fils de Sébastien Bach, de sa seconde femme. Il naquit à Leipsick en 1735. A Berlin, il se perfectionna dans la composition musicale, sous son frère Emmanuel, et s'y distingua par plusieurs ouvrages. De là il se rendit avec une cantatrice italienne à Milan, où il fut organiste de la cathédrale. En 1759 il alla à Londres, où il fut nommé maître de chapelle de la reine, et y jouit d'un traitement de 1800 écus jusqu'à sa mort, arrivée en janvier 1782. Il avait été comblé des bienfaits de la cour. Ses ouvrages qui ont été publiés sont : 15 *Symphonies à 8 instrumens*; 18 *Concerts pour le piano avec accompagnement de violon; des Quintets et Quartets pour flûte et violon*; 30 *Sonates pour le piano, avec accompagnement de violon*, etc. Les opéras qu'il a composés sont : *Caton; Orion; Adrien en Syrie; Orphée; Thémistocle; La Clemenza di Scipione;* et un *Oratorio*.

BACH (Jean-Auguste), professeur de droit à Leipsick, naquit à Hohendorp en Misnie, et mourut le 6 décembre 1759, à l'âge de 38 ans. Il avait des connaissances très-étendues, non-seulement dans la jurisprudence, mais encore dans toutes les parties de la littérature. Il sacrifia aux Muses dans sa jeunesse, et l'on connaît de lui plusieurs *Élégies* pleines de sentiment, et un *Éloge de l'imprimerie* en vers grecs et latins. Ses principaux ouvrages sont : I. *Une Dissertation sur les mystères d'Éleusis*, Leipsick, 1745, in-4°. II. *Commentarium de divo Trajano, sive de legibus Trajani*, Leipsick, 1747, in-8°. III. *Historia jurisprudentiæ Romanæ*, Leipsick, 1806, in-8°, ouvrage devenu classique. IV. *Une Critique impartiale des ouvrages de droit* (en allemand), 6 vol. in-8°. On doit à Bach une bonne édition de l'*Œconomique*; de l'*Apologie*; de l'*Agesilas*; de l'*Hieron* et du *Bouquet de Xénophon*, Leipsick, 1749, in-8°. Il est aussi l'éditeur de l'ouvrage de Brisson, *De Formulis*, Leipsick, 1754, in-fol., et de celui de Berger, intitulé : *Æconomia juris*, Leipsick, 1755, in-4°. Klotz a recueilli la plupart des Dissertations de Bach, sous ce titre : *Opuscula ad historiam et jurisprudentiam spectantia*, Halle, 1767, in-8°, avec l'éloge de l'auteur par Platner.

BACH (N.), médecin à Paris, fut un des partisans les plus exaltés de la liberté révolutionnaire : nommé électeur du département de la Seine en 1798, il fut constamment contraire au gouvernement directorial, qui le fit bientôt traduire devant un jury d'accusation comme auteur d'un libelle dirigé contre les auteurs de la loi qui avait annullé une partie des choix faits par les colléges électoraux. Bach fut acquitté par le jury et devint le coryphée du club des Jacobins de la rue du Bac; il y parla avec véhémence contre les directeurs, proposa l'organisation d'un gouvernement purement démocratique, et y lut un plan

de constitution, auprès duquel la constitution de 1793 n'eût été elle-même qu'un acte aristocratique. La révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799) vint renverser toutes les espérances chimériques de Bach; l'élévation de Bonaparte lui porta un coup mortel; sa raison s'aliéna; il ne put survivre à la perte de la liberté, et se donna la mort, sur les marches du piédestal de l'ancienne statue de Louis XV, à laquelle on avait substitué celle de la liberté.

BACHARELLI ou BACHERELLI (VINCENT), peintre très-distingué, naquit à Florence. Il composa un grand nombre de tableaux à Lisbonne pour la cour et les églises de cette capitale. Après avoir ramassé une fortune de 17,000 écus, il retourna dans sa patrie, et y mourut en 1745, âgé de 45 ans.

BACHAUMONT (FRANÇOIS LE COIGNEUX DE), né à Paris en 1624, de Jacques le Coigneux, président à mortier au parlement; fut conseiller-clerc de la même compagnie. Il cabala comme plusieurs autres durant les troubles de la Fronde, et le cardinal de Retz s'en servit plusieurs fois utilement. Bachaumont quitta le rôle qu'il avait pris durant les troubles, pour se livrer à une oisiveté voluptueuse, égayée par les vers, l'amour et le vin. C'est ainsi qu'il passa une partie de ses jours avec les hommes les plus aimables de son siècle, entre autres le fameux Chapelle. C'est avec cet ami qu'il fit ce voyage célèbre par la *Relation* qu'ils nous en ont laissée en vers et en prose, in-12. Bachaumont y eut beaucoup de part. C'est de lui que sont ces vers charmans, et qu'on relit toujours avec plaisir :

Sous ce berceau qu'amour exprès
Fit pour charmer quelque inhumaine, etc.

Il ne nous reste de lui que cet ouvrage. Il avait fait bien des *Chansons* et des petits *Vers de société*, que nous n'avons plus ou qui nous ont échappé par ce qu'ils sont confondus dans les recueils du temps. Ses *Œuvres* avec celles de Chapelle ont été publiées par Saint-Marc, La Haye et Paris, 1755, in-12. Il mourut à Paris, en 1702, âgé de 78 ans. Ce fut lui qui forma la célèbre madame Lambert, dont il avait épousé la mère.

BACHAUMONT (LOUIS PETIT DE), naquit à Paris à la fin du 17[e] siècle. La politique et la littérature l'occupaient tour à tour, et il recueillait tout ce que les connaisseurs et les nouvellistes disaient d'intéressant, et en formait une espèce de journal historique et littéraire. Il l'avait commencé en 1762, et, après sa mort, arrivée en 1771, un curieux rassembla ses *Notes* et les publia en 1777, en 6 vol. in-12, sous le titre de *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*, auxquels on a donné une suite en 30 vol. Ces 36 volumes sont assez recherchés. On y trouve tout ce qui est relatif aux grands événemens, et beaucoup d'anecdotes particulières sur tous les personnages qui ont joué un rôle. On y parle des ouvrages qui ont fait quelque sensation, des critiques qu'ils ont essuyées. On y insère les vaudevilles, les épigrammes, et tout ce qui sert d'aliment à la curiosité ou à la malignité publique. Le style est sans prétention, clair, net et précis. Diverses anecdotes ont paru ou fausses ou altérées; mais la vérité en a dicté un grand nombre

d'autres. On prétend que Bachaumont ne présida pas toujours à la rédaction de ces *Mémoires*, et que son valet de chambre le suppléait quelquefois. M. Chopin a donné un *Choix des Mémoires secrets*, depuis 1762 à 1785, Londres (Paris), 1788, 2 vol. in-12; chez Léopold Collin. Il en a paru un abrégé plus étendu mais beaucoup moins estimé (depuis 1762 à 1788), Paris, 1808, 2 vol. in-8°, ensuite, 1809, 3 vol. in-8°. Ce choix a été suivi d'Anecdotes du 18e siècle, 2 vol. in-8°, bien inférieures aux *Mémoires* de Bachaumont, quoiqu'on y ait puisé. On doit encore à cet auteur: I. *Mémoires sur le Louvre, l'Opéra, la place Louis XV et les Salles de spectacle*, 1751, in-8°. II. *Essai sur la peinture, la sculpture et l'architecture*, 1752, in-8°. III. Une édition de *Quintilien*, traduit par Gédoyn, avec une vie du traducteur, 1752, 4 vol. in-12. IV. *Vers sur l'achèvement du Louvre*, 1755.

BACHE, neveu de Franklin, est mort en 1798, de la maladie épidémique qui affligea, dans cette année, les États-Unis de l'Amérique septentrionale. Il était rédacteur d'un journal intitulé l'*Aurore*, et il avait hérité de la partie la plus importante des manuscrits de son oncle.

BACHELEY (Jacques), s'est exercé dans l'art du dessin jusqu'à 30 ans, qu'il a commencé à graver. Il quitta alors son pays et vint à Paris suivre les leçons de Lebas. Il choisit ses modèles parmi les paysagistes hollandais, et nous a laissé plusieurs *Marines* et *Paysages* gravés d'après eux. Né dans un village près de Lisieux, en 1712, il est mort à Rouen, membre de l'Académie des arts de cette ville, en 1781.

BACHELIER (Nicolas), sculpteur et architecte, né à Toulouse, dans le 16e siècle, originaire de Lucques, étudia à Rome, sous Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il y fit régner le bon goût, et en bannit la manière gothique qui y avait été en usage jusqu'alors. Ses ouvrages de sculpture, qui subsistent encore dans plusieurs églises de Toulouse se font toujours admirer, quoique la dorure dont on les a couverts leur ait ôté cette grace et cette délicatesse que leur avait donnés Bachelier. Il travaillait encore en 1553; mais on ignore l'époque de sa mort.

BACHELIER (J.J.), peintre français assez médiocre, mais recommandable par le service signalé qu'il a rendu à l'industrie et aux arts. Il naquit en 1724, et mourut en avril 1805. Il fonda, en 1763, l'école gratuite de dessin, en faveur des ouvriers, et l'ouvrit, en 1766, à 1500 élèves. Il était peintre de genre, et avait assez travaillé pour économiser environ 60,000 livres, qu'il consacra à établir son école. On ne lui permit d'en faire l'essai qu'à ses risques et périls. Il loua l'ancien collége d'Autun, rue Saint-André-des-Arcs, et, en 1766, il commença l'exécution de son plan. Un an après, lorsque le succès en fut décidé, on lui accorda des lettres-patentes, et le roi lui fit présent de mille louis pour l'acquisition et la disposition des bâtimens. Les princes, les courtisans, les fermiers généraux et les hommes du monde, imitèrent cet exemple, et les souscriptions volontaires jointes à un léger tribut, que les corps et métiers imposèrent sur les maîtres et les ap-

prentis, formèrent un revenu de plus de 45,000 liv., qui permirent de donner à 1500 élèves le degré d'instruction suffisant. Si l'on calculait l'influence qu'a exercée, depuis quarante ans, sur les arts et métiers, cette école, il en résulterait que peu d'hommes ont aussi bien servi leur patrie. A ce seul titre, la mémoire de Bachelier mérite d'être honorée. La manufacture de porcelaine de Sèvres lui doit ses premiers progrès; il la dirigea pendant quarante-quatre ans, réforma le mauvais goût des peintures chinoises, il fit le premier exécuter ces dessins purs et corrects, qui font aujourd'hui de nos vases de porcelaine des modèles de goût, d'élégance, de grace et de coloris. Bachelier aida Caylus à retrouver la peinture encaustique des Anciens, et fit plusieurs tableaux avec ce procédé; il découvrit aussi une autre espèce d'encaustique dont les Grecs se servaient pour enduire leurs statues de marbre, afin qu'en entrant dans ses pores, il empêchât la végétation de ces espèces de lichens qui les noircissent et parviennent à les détruire; il serait à souhaiter que l'on employât ce procédé pour conserver les statues exposées aux injures du temps, au lieu de les frotter avec des brosses très-dures et autres objets, qui finissent par en ôter les finesses et les principales beautés. Bachelier mourut à 81 ans, il a publié: I. le *Conseil de Famille,* proverbe en un acte, 1774, in-8°. II. *Mémoire sur l'éducation des filles,* 1789, in-8°.

BACHER (George-Frédéric), né à Blotsheim, dans la Haute-Alsace, le 26 octobre 1709, s'appliqua de bonne heure à la médecine, et fut reçu docteur à l'université de Besançon en 1733. Revenu dans sa patrie, il exerça son art avec une sagacité qui lui acquit une grande réputation; il est l'inventeur de pillules qui portent son nom, et dont la base est l'ellébore, et qui sont employées quelquefois avec succès dans les hydropisies. On a de lui: I. *Précis de la méthode d'administrer les pillules toniques dans les hydropisies,* Paris, 1765, 1767, in-12, Paris, 1771, in-12, avec des augmentations. II. *Observations faites par ordre de la cour sur les hydropisies, et sur les effets des pillules toniques,* Paris, 1769, in-12. III. *Exposition des différens moyens usités dans le traitement des hydropisies,* 1765, in-12. IV. *Recherches sur les maladies chroniques,* 1776, in-8°. V. *Traité des incorporations, vertus et propriétés des eaux minérales,* 1772, in-12. VI. *Seconde lettre à M. Bouvard sur les maladies chroniques,* 1776, in-8°.

BACHER (Alexandre-André-Philippe-Frédéric), membre de la faculté de médecine de Paris, fils du précédent, naquit à Thaun vers 1730. Bacher fils, élevé sous les yeux et formé par les principes de son père, était déjà avancé dans l'étude de la médecine, lorsqu'il se mit sur les bancs de la faculté de Besançon, où il fut reçu en 1764. Peu de temps après il vint à Paris, dans le dessein de s'y faire connaître par l'administration des pillules toniques. Il se distingua par le traitement de plusieurs maladies chroniques, et principalement des hydropisies, dont il a publié un ouvrage dans lequel il a ramené à des principes sages et raisonnés le traite-

ment d'une maladie livrée si long-temps à un empirisme aussi aveugle que meurtrier. Il a rédigé long-temps avec un grand succès le *Journal de Médecine*. Bacher était d'un caractère gai, abondant en saillies heureuses; mais la bonté de son cœur était plus intéressante encore que son savoir et son esprit. Il avait conçu le plan d'*un Cours de droit public* qui devait paraître en plusieurs vol. in-8°. Il fit imprimer en 1803 deux vol. de cet ouvrage. Ces deux volumes sont fort rares, et l'ouvrage, dit M. Barbier, peut être mis au rang des bizarreries littéraires.

BACHER (N.), négociant napolitain, organisa, en 1799, une vaste conspiration, dont le but était de massacrer tous les chefs de l'armée française, qui occupait alors le royaume de Naples, et d'égorger tous les Français qui s'y trouveraient. Le complot fut découvert au moment d'être exécuté. Les papiers saisis chez les conjurés fournirent les renseignemens les plus positifs sur leur plan. Bacher et ses principaux complices furent condamnés à la peine capitale, et exécutés publiquement.

BACHERIUS ou BAKER (François-Pierre), dominicain de Gand, professeur de théologie, à Louvain, mort en 1601, âgé de 84 ans, est auteur d'un ouvrage singulier, intitulé : *Jurgium conjugale contra reformatorum gentem*, 1585, in-4°.

BACHET DE MEZIRIAC. *Voyez* Meziriac.

BACHIÈNE (Guillaume-Albert), né à Leerdam, en 1712, fut en 1759 appelé pasteur réformé à Maëstricht, et créé, en 1764, professeur d'astronomie et de géographie à la même ville. Il a publié, en hollandais, plusieurs ouvrages de géographie, parmi lesquels on distingue une *Description géographique de la Palestine*, 1765, 9 cahiers avec douze cartes. II. *Une géographie ecclésiastique*, 1778, 5 cahiers avec cartes. III. Une *Topographie de la Hollande*, faisant suite à la géogr phie de Busching. IV. Une *nouvelle édition de la géographie* de Hubner, 1769, 6 vol. Il est mort à Maëstricht en 1783.

BACHIÈNE (Jean Henri), frère du précédent, né en 1708, mort en 1789, fut aussi ministre de l'Evangile, et cultiva avec succès la littérature sacrée. Il a composé plusieurs ouvrages de morale et de théologie, écrits en Hollandais et dont voici les titres: I. *Eerste Beginzelen der goddelijke Waarheden*, 1759. II. *Leerreden over zenhanja*. III. *De leer der sacramenten*, etc. 1771.

BACHIÈNE (Philippe-Jean), fils du précédent, suivit la même carrière que son père. Il fut pasteur, et professeur de théologie à Utrecht pendant vingt-un ans, et y mourut en 1797.

BACHINI. *Voy.* Bacchini.

BACHIUS (J. A.). *Voyez* Bach.

BACHMANN (Jean-Henri), né à Feuchtwangen, au commencement de 1719, mourut le 5 juillet 1788, à Deux-Ponts, où il résidait, en qualité de conseiller intime et d'archiviste du duc de Deux-Ponts. Les ouvrages qu'il a publiés, sont : I. *Exposition des droits par fidéicommis, de la Maison palatine en général, et du duc régnant de Deux-Ponts, sur les pays et*

les sujets laissés par feu Maximilien Joseph, électeur de Bavière, avec 44 documens et une table généalogique, Deux-Ponts, 1778, in-4°. II. *Douze Chartes pour servir à l'histoire de la captivité de Philippe-le-Généreux, landgrave de Hesse, tirée des archives de Deux-Ponts*, et accompagnés de notes, Manheim, 1787, in-8°. III. *Droit politique du Palatinat*, Tubingen, 1784, in-8°; ouvrage fort estimé en Allemagne.

BACHMANN, professeur d'histoire et de poésie à Marbourg, vivait dans le 16ᵉ siècle. Il a écrit plusieurs ouvrages estimés, entre autres: *Compendium præceptionum poëticarum*, Marbourg, 1610, in-8°.

BACHMANN (N....), major-général des Gardes-Suisses au service de France, donna le 10 août 1792, les ordres les plus précis, pour défendre l'infortuné Louis XVI; mais ces ordres ne furent point exécutés. Bachmann fut arrêté immédiatement après la journée du 10. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il y fut condamné à mort. Il renferma toute sa défense dans ces belles paroles: «J'ai fait mon devoir,» et il marcha à la mort avec un rare courage.

BACHMEGYBI (ETIENNE-PAUL), médecin hongrois, né vers la fin du 17ᵉ siècle, mourut en 1735 des suites d'une blessure qu'il avait reçue au visage, en faisant une expérience chimique. Ses ouvrages sont: I. *Observationes de morbo Csœmœr Hungariæ endemico*, dans les *disputationes medicæ* de Jean Milleter, Leyde, 1717. II. *Observationes diversæ*, dans le *Commerc. Litter. Noricum*, 1733. III. *Otia Bachmegybiana documenta verit. fidei roman. cathol. formâ colloquii*, Tirnau, 1733.

BACHOV (REINHARD OU REINIER), jurisconsulte, né à Cologne en 1544, fut long-temps négociant à Leipsick où il cultiva les lettres. Il s'appliqua aux langues, à la jurisprudence et à la théologie. Il composa quelques écrits dans ces deux derniers genres. Il sortit de Leipsick, parce que le calvinisme qu'il avait embrassé préférablement au luthéranisme n'y était pas accrédité. Bachov s'étant fait catholique, après le rétablissement de l'université d'Heidelberg, on lui remit la chaire de professeur, qu'il occupait avant que le duc Maximilien de Bavière l'eût supprimée. Il mourut en cette ville le 7 février l'an 1614. Il a laissé un manuscrit intitulé: *Catechesis Palatinatûs testimoniis Scripturæ ac sententiis Patrum qui primis* 500 *a C. N. annis in ecclesiâ claruerunt, exornata*. — Son fils né à Leipsick en 1575, professeur de jurisprudence à Heidelberg, publia plusieurs écrits sur la science qu'il enseignait, et embrassa deux fois le luthéranisme. On lui doit un *Traité des gages et hypothèques*, Francfort, 1656, in-4°, des *Observations sur les arrêts de Papon*, un *Traité sur les erreurs des interprètes du droit*, un *Commentaire sur la partie du Digeste*, et un autre *sur les Institutes*. Ce dernier ouvrage parut à Francfort en 1665, in-4°.

BACHSTROM (JEAN-FRÉDÉRIC), né en Silésie, à la fin du 17ᵉ siècle, se livra avec ardeur à l'étude de la théologie, et y fit de grands progrès. Mais ses opinions religieuses le firent sou-

vent persécuter; de sorte qu'il erra toute sa vie, de contrée en contrée. Il étudia la médecine, et fut admis dans la société royale des Sciences de Londres. Vers 1729, il établit une imprimerie à Constantinople, et répandit dans cette ville des livres de piété. On ne sait rien de certain sur le reste de sa vie. Ses ouvrages sont : I. *De Plicâ Poloniâ*, Copenhague, 1723. II. *Nova astûs marini theoria*, Leyde, 1734, in-8°. III. *L'art de nager, ou invention à l'aide de laquelle on peut toujours se sauver du naufrage*, Amsterdam, 1741, in-8°.

BACHTISHUA (George), médecin indien, qui se distingua dans le 8e siècle par son application à l'étude, et par la connaissance qu'il avait des langues persane et arabe. Almansor II, calife de Bagdad, fit venir Bachtishua à sa cour pour demander ses conseils sur la maladie qui mettait ses jours en danger; l'espoir qu'il avait en ce médecin ne fut point trompé, et une guérison prompte justifia la confiance du calife. Ce prince le retint à Bagdad pour travailler à la traduction de quelques livres de médecine; il s'en acquitta à la satisfaction du calife, qui le combla de ses bienfaits.

BACHUSIUS ou BACHUISEN (Guillaume). Il fut long-temps lié, ainsi que Van Espen, avec le parti d'Arnauld et de Quesnel. Il a laissé un Traité sur Van Espen, Quesnel et Erkel, intitulé : *De Bernard. Van Espen*, etc. On voit dans ce traité tout ce que la nouvelle secte a fait dans la mission de Hollande. Bachusius est mort chanoine à Bruges en 1779.

BACICCIO (Jean-Baptiste GAULLI, surnommé le), peintre, né à Gênes en 1639, alla dès l'âge de 14 ans à Rome, où il étudia son art avec beaucoup de zèle. Il logeait chez un marchand de tableaux, où il eut occasion de voir Le Bernin, de qui il reçut des conseils et des secours. Ses premiers coups d'essai furent des coups de maître. Le Baciccio excellait dans le portrait. Il fit celui d'un homme mort depuis vingtans. Il crayonna d'abord une tête d'imagination; puis réformant peu à peu son ouvrage, et suivant les avis de ceux qui avaient vu la personne vivante, il parvint à en faire un portrait des plus ressemblans. Il avait des idées grandes et hardies, quelquefois bizarres; ses figures ont un relief étonnant. Il était bon coloriste, et excellait à rendre les raccourcis. On lui reproche beaucoup d'incorrections dans son dessin, et du mauvais goût dans ses draperies. Il recommandait aux personnes qui posaient devant lui, de parler et de gesticuler, ne voulant pas, disait-il, représenter des statues. Ses ouvrages sont néanmoins très-estimés. Le Baciccio était spirituel et gai; mais son caractère vif et emporté lui causa de grandes disgraces. Ayant un jour donné un soufflet à son fils en présence de ses camarades, le jeune homme, outré de cet affront, alla se précipiter dans le Tibre. Cette catastrophe lui fit négliger pendant quelques années l'exercice de son art. Les dessins de ce maître sont pleins de feu, et d'une touche légère et spirituelle. Baciccio mourut en 1709, âgé de 70 ans.

BACIOCCHI (Jean-Domini-

que), médecin-chirurgien, exerçait cet état, avec une grande réputation, dans le grand hôpital de Brescia en Italie. Il publia dans cette ville un ouvrage intitulé: *Lettera intorno l'estrazione d'un calcuto esistente sotto la lingua*, in-8°.

BACK (Abraham). *Voyez* BÆCK.

BACKER (Jacques de), peintre d'histoire, né à Anvers en 1530, était fils d'un assez bon peintre. Obligé de se retirer en France, il mourut en 1560, à l'âge de 30 ans. Ses ouvrages sont dans tous les cabinets, et principalement à Middelbourg : on y distingue entre autres un *Adam et Ève*, un *Christ en croix*, une *Charité*, *Vénus*, *Junon* et *Pallas*. De Backer disposait assez bien ses sujets; les draperies et les fonds en sont traités avec soin. Il est regardé comme un des meilleurs coloristes d'Anvers.

BACKER (Jacques), peintre hollandais, né à Harlingen, en Frise, l'an 1608 ou 1609, mort à Amsterdam en 1641, excella dans le portrait, et surtout dans celui des femmes dont il dessinait parfaitement le corps. Il a laissé aussi quelques *Tableaux d'histoire*. On estime celui du *Jugement dernier*, placé dans l'église des Carmes d'Anvers, à présent au Musée royal. Ses autres ouvrages sont en Espagne. Les dessins de Backer au simple crayon sont très-recherchés des amateurs. — Adrien, neveu du précédent, né à Amsterdam en 1643, et mort dans la même ville en 1686. Cet artiste est recommandable par la correction de son dessin, et le beau style des figures nues de ses tableaux. Celui qui représente *le Jugement dernier* est composé dans la manière des grands maîtres. Il est placé à l'hôtel-de-ville d'Amsterdam dans la salle des plaidoyers. C'est l'ouvrage le plus considérable d'Adrien Backer. — Il y a un autre Backer, né à Anvers en 1648, qui travailla en Angleterre sous la direction de Kneller. Il réussissait parfaitement dans le portrait.

BACKER (George), médecin du 18e siècle, avait exercé à Londres son art avec distinction depuis plusieurs années, lorsqu'il fut nommé médecin de la maison du roi, et ensuite médecin ordinaire de la reine. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *De catarrho et de dysenteriâ Londinensibus, epidemicis utrisque anno* 1762, Londini, 1764. II. *Recherches sur les avantages de l'inoculation*, Londres, 1776, in-8°. III. *Essai sur la cause de la colique endémique du Devonshire*, Londres, 1767, in-8°. Il regarde cette colique comme l'effet du plomb dissous par l'acide du cidre dans les pressés qui sont doublées de ce métal. IV. *Opuscula medica iterùm edita*, Londini, 1771, in-8°. C'est le recueil de ses opuscules qui n'avaient encore été imprimés que séparément.

BACKER. *Voyez* Baker, Bacher ou Bakker.

BACKERS, habile sculpteur à Berlin sous Frédéric Ier; c'est lui qui fit avec Hensi et Herfort, les *Esclaves* qui entourent le piédestal de la statue de Frédéric-Guillaume sur le pont de Berlin.

BACKHOUSE (Guillaume), astrologue et alchimiste, né dans le Berkshire, a publié *la Fontaine des connaissances*, traduite du français, in-8°; *les*

Complaintes de la nature; la Toison d'or. On lui doit l'invention d'un instrument appelé en anglais *Waywiser.* Cet alchimiste est mort en 1248.

BACKUS (Isaac), ministre anabaptiste de l'état de Massachussetts, naquit à Norwich, dans le Connecticut, le 20 janvier 1734. En 1746, il commença à prêcher l'Évangile, et en avril 1746 il fut ordonné premier ministre de l'église de la congrégation de Middleborough. Une église d'anabaptistes ayant été ouverte le 16 janvier 1756, il en fut installé le pasteur le 23 juin de la même année par les ministres de Boston et de Rehoboth. Il y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 20 novembre 1806, dans la 60me année de son ministère; il était âgé de 85 ans. Il s'était distingué dans la carrière de la prédication.

BACKUS (Charles), docteur en théologie, né à Norwich, état de Connecticut, en 1749, perdit ses parens dans son enfance; mais comme il montra de bonne heure l'amour de la science, ses amis concoururent à lui faire donner une bonne éducation. Il prit ses degrés au collége de Yale en 1769. En 1774, il fut ordonné à la place pastorale de l'église de Somers, et il demeura dans cette ville jusqu'à sa mort, arrivée le 20 décembre 1803, après un ministère exemplaire qui avait duré pendant 29 années. Il a publié un volume de *Sermons.*

BACMEISTER (Jean), docteur et professeur en médecine dans l'université de Rostock sa patrie, mort dans cette ville le 5 novembre 1631, à l'âge de 68 ans, est auteur de plusieurs *Ouvrages académiques.*

BACMEISTER (Matthieu), médecin de Rostock, de la famille du précédent, s'établit, en 1607, à Kiel, et alla occuper, en 1616, l'emploi de médecin ordinaire de la ville de Lunebourg, avantage dont il ne jouit pas longtemps, car il mourut le 7 janvier 1626. Il publia à Rostock, en 1614, in-4°, les quatre premiers tomes des ouvrages de François Joël, qu'il a enrichis de *Notes savantes;* l'année précédente, il avait fait imprimer dans la même ville, sous le même format, un recueil de sa composition, intitulé : *Dissertationes medicæ IX de medecinâ in genere.*

BACMEISTER (Hartmann-Louis-Christian), chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir, inspecteur du gymnase et membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg, était né à Hernebourg, en 1736. Il se rendit à Pétersbourg, et contribua puissamment au progrès des lettres en Russie. Il fut long-temps à la tête du collége allemand de cette ville, et favorisa le développement de plusieurs institutions utiles. Ses ouvrages, tous écrits en allemand, n'ont pas procuré à leur auteur une aussi grande réputation que ceux des Pallas, des Guldenstedt, des Muller, des Georgi; mais ils donnent une idée exacte de la Russie, sous plusieurs rapports intéressans, et sont d'une grande utilité pour ceux qui écrivent sur ce pays. Il a confié à M. Busse un grand nombre de manuscrits. Les principaux ouvrages qu'il a imprimés sont : *Une Histoire de la nation suédoise,* Leipsick, 1767; *Bibliothèque russe pour la connaissance de l'état actuel de la littérature en Russie,* Pétersbourg, 11 vol., depuis 1778-1788;

Géographie abrégée de l'empire de Russie, Pétersbourg, 1773; *Pièces relatives à l'histoire de Pierre-le-Grand*, Riga, 1785. Bacmeister avait aussi composé un ouvrage historique sur la Suède, qui est très-peu connu. Il est mort à Pétersbourg le 3 juin 1806.

BACMEISTER (Luc), théologien, né à Rostock en 1570, visita la Flandre et le Brabant, et, étant à Louvain, il fit connaissance avec le savant Juste-Lipse. En 1600, il fut nommé professeur de théologie dans sa ville natale. Il a publié des Dissertations théologiques sur des questions peu intéressantes, et qui aujourd'hui ne présentent aucun intérêt. Il mourut en 1638.

BACO. On a de lui des *Fables* et des *Réflexions morales*. Il composa aussi des *Inscriptions;* et, parmi celles qui furent faites pour le monument du lord Chatam, on choisit la sienne. Il mourut le 4 août 1799.

BACO DE LA CHAPELLE, procureur du roi à Nantes, et député de cette sénéchaussée aux États-Généraux. Ardent partisan de la révolution, il ne parut néanmoins jamais à la tribune de l'assemblée nationale. On le vit seulement, dans la séance du 13 novembre 1790, attaquer l'abbé Maury, qui y parut avec des pistolets, à l'occasion du duel entre Charles de Lameth et M. de Castries. Il le dénonça comme étant la première cause des divisions qui agitaient l'assemblée. En 1792, il fut nommé maire de Nantes; et, l'année suivante, il contribua à défendre cette ville contre les Vendéens. Il se prononça d'abord contre la révolution du 31 mai 1793, et fut accusé de fédéralisme, et mis en prison à l'Abbaye. Il obtint sa liberté après le 9 thermidor 1796. Il fut nommé l'un des agens français aux îles de France. Arrivés à leur destination, on refusa de les reconnaître; on les fit exporter aux Manilles. Baco fut nommé directeur de l'Opéra, puis commandant à la Guadeloupe, où il mourut en 1801.

BACON (Robert), théologien anglais de l'ordre des frères prêcheurs, s'est rendu célèbre par son opposition à Pierre Desroches, natif du Poitou, évêque de Winchester, qui s'était emparé de l'esprit de Henri III et de son conseil. Il naquit en 1168, et fit ses études à Oxford, où il enseigna la théologie. Il avait perfectionné ses connaissances en visitant les colléges de Paris. Il fut fait trésorier de la cathédrale de Salisbury en 1233, et professa à l'école de Saint-Édouard, en concurrence avec le fameux Richard Fishekel. On a de Robert Bacon, une *Vie de Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, et quelques autres Opuscules*. Il mourut en 1248.

BACON (Roger), moine anglais du 13e siècle, dont le génie inventif fut admiré de toute l'Europe, à cause de l'importance et de l'utilité des découvertes qu'il fit dans les sciences physiques. Il naquit vers 1214, près d'Ilchester, dans le Sommerset. Après avoir achevé ses études, qu'il perfectionna à l'université d'Oxford et à celle de Paris, où il reçut le degré de docteur en théologie, il entra dans l'ordre de Saint François, se fixa à Oxford, et se livra avec ardeur à l'étude de la physique. De généreux amis

des sciences encouragèrent ses travaux, en lui donnant les moyens de se procurer les livres et les instrumens qui lui étaient nécessaires. Les progrès rapides qu'il fit dans l'astronomie, dans la physique, dans la mécanique et dans les mathématiques, le firent regarder comme un homme extraordinaire. Les ignorans, naturellement amis du merveilleux, attribuèrent les succès de ses expériences à la magie et à l'entremise des démons. Les religieux de son couvent, dont il censurait hautement l'ignorance et les mœurs, et qui étaient jaloux de ses talens et de sa réputation, accréditèrent ces bruits absurdes, afin de le perdre. Bacon fut dénoncé à la cour de Rome, comme magicien; le Pape lui défendit d'abord de professer dans l'université, puis il le fit enfermer dans une étroite prison, où il resta jusqu'à l'avénement de Clément IV au siége pontifical. Ce Pape le fit mettre en liberté et lui accorda sa protection. Bacon lui envoya en témoignage de reconnaissance, un recueil de tous les écrits qu'il avait composés, et qui ont été imprimés sous le titre d'*Opus majus*. Bacon fut encore persécuté sous le pontificat de Nicolas III, successeur de Clément IV. Ce pontife confirma une sentence d'emprisonnement rendue contre ce savant religieux, par Jérôme Esculo, général des Franciscains, et interdit la lecture de ses ouvrages. Bacon resta dix ans en prison, et ne dut, au bout de ce temps, son élargissement qu'aux sollicitations pressantes de quelques nobles anglais. Il revint à Oxford, et mourut peu après, en 1292, ou en 1294. Il mérita, sous beaucoup de rapports, le surnom de *Docteur admirable*, que lui donnaient de son temps plusieurs savans éclairés. On voit, dans plusieurs de ses écrits, qu'il avait des connaissances étendues et tout à fait neuves sur l'optique. Quoi qu'il en soit, il n'a pas inventé le télescope, ainsi que l'ont prétendu quelques écrivains anglais. C'est avec plus de fondement qu'on lui attribue l'invention de la poudre à canon; du moins est-il certain qu'il possédait des secrets chimiques très-curieux et absolument nouveaux pour le temps où il vivait. Il parle, dans ses écrits, d'une détonation semblable à celle de la foudre, et qu'on peut opérer avec un mélange de salpêtre, de soufre et de charbon. Bacon écrivit au pape Clément IV, pour lui démontrer les erreurs du calendrier, et forma lui-même un calendrier correct, dont la bibliothèque bodleienne possède encore une copie. Avec un très-beau génie, il ne put néanmoins se mettre au-dessus de quelques erreurs de son siècle. Il adopta la chimère de la pierre philosophale, les rêves de l'astrologie judiciaire et de la baguette divinatoire. C'était, dit Voltaire, *de l'or encrouté de toutes les ordures de son siècle.* On a de lui : I. *Specula mathematica et perspectiva.* Il tâche d'y résoudre divers problèmes sur les foyers des verres et des miroirs sphériques. On y trouve des réflexions sur la réfraction de la lumière des astres, sur la grandeur apparente des objets, etc. Mais ces réflexions ne contribuèrent pas aux progrès de l'optique; elles venaient dans un temps malheureux pour la perfection des sciences. II. *Speculum alchemiæ.* III. *De mira-*

bili potestate artis et naturæ. Ces deux traités ont été traduits en français par Jacques Girard de Tournus, Lyon, 1557, in-8°, sous le titre : *Le Miroir d'Alchimie; de l'admirable pouvoir et puissance de l'art et de la nature, où est traité de la pierre philosophale.* On y ajoute le *Traité de la Pierre philosophale*, par le même, Paris, 1529, in-8°. IV. *Epistola fratris Rogerii Baconis de secretis operibus artis et naturæ, et de nullitate magiæ*, Paris, 1542, in-4°; Bâle, 1593, in-8°; Hambourg, 1598, in-8°. V. *Opus majus*, in-fol., Londres, 1733. Cet ouvrage renferme toutes les vues de Bacon, sur les sciences, et on y trouve des idées très-heureuses. Il comprit de bonne heure que le meilleur moyen d'acquérir quelques connaissances dans l'étude de la nature, était de joindre l'expérience au raisonnement, et de rectifier l'un par l'autre. Il est composé de Traités sur plusieurs sciences différentes. VI. *De Retardandis senectutem accidentibus*, Oxford, 1590. VII. Ses *Œuvres* qui ont été recueillies dans ces derniers temps, à Paris, chez Rainouard, 15 vol. in-8°. Naudé a pris une peine bien inutile en cherchant à le justifier de l'accusation de magie que les sots ne manquaient jamais d'intenter autrefois contre tout homme de génie.

BACON (Nicolas), célèbre jurisconsulte, né en 1510, en Angleterre, d'une famille illustre, fournit avec succès la carrière des sciences et celle des affaires d'état. La reine Elisabeth le fit secrétaire d'état, et ensuite chancelier d'Angleterre. Un jour que cette princesse alla dans sa maison de Redgrave, qu'il avait fait bâtir avant sa fortune, elle lui dit en riant : « Voilà une maison bien petite pour un homme comme vous. » — « Madame, répondit le chancelier, c'est la faute de votre majesté, qui m'a fait trop grand pour ma maison. » Bacon mourut le 20 février 1579, à l'âge de 69 ans. Il avait composé un *Commentaire* sur les douze petits prophètes, et quelques Traités de législation et de politique. Aucun de ces ouvrages n'a vu le jour.

BACON (Anne), distinguée par sa piété, ses vertus et ses talens, était la seconde fille d'Antoine Cook, précepteur d'Édouard IV, et naquit vers l'an 1528. Elle reçut une éducation brillante, et se distingua par son habileté dans la connaissance des langues grecque, latine et italienne. Elle fut mariée à Nicolas Bacon, dont elle eut deux fils, Antoine et François Bacon, qui, l'un et l'autre, durent beaucoup aux tendres soins d'une mère si accomplie. Elle traduisit de l'italien en anglais, *vingt-cinq Sermons* de Bernardin Ochin, publiés, en 1550; et du latin, l'*Apologie pour l'Église d'Angleterre*, de l'évêque Jewel, 1564, in-4°, et 1600, in-12. Elle survécut à son mari, et on croit qu'elle mourut au commencement du règne de Jacques Ier, à Gorhambury, près Saint-Albans.

BACON (François), baron de Vérulam, fils du précédent, grand chancelier sous le règne de Jacques II, naquit à Londres le 22 janvier 1561. Ce fut l'un des plus grands génies dont s'honore l'Angleterre, et il serait le plus admirable si Newton n'eût existé et s'il n'eût terni l'éclat de ses talens par des faiblesses inexcusables.

Dès son enfance, il donna des preuves de son esprit et annonça ce qu'il devait être. La reine Élisabeth lui ayant demandé quel âge il avait, quoiqu'enfant encore, il répondit avec beaucoup de vivacité : « J'ai, madame, deux ans de moins que l'heureux règne de votre majesté » ; réponse qui flatta beaucoup la princesse. Depuis, elle l'appela toujours « mon petit garde-des-sceaux. » Dès sa seizième année, il avait fini ses études. La philosophie de son temps, presque toute péripatéticienne, lui parut ce qu'elle est réellement, vide de choses. Bacon était né avec toutes les dispositions qu'il fallait pour la réformer. A un génie actif, étendu et pénétrant, il joignit l'application à l'étude, et la fréquentation de tous les gens de lettres de son siècle. Son père le fit voyager au sortir du collége. Il était à Paris en 1577 ; il s'y fit aimer et admirer. Amias Powlet, ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, en conçut une idée si avantageuse, qu'il le chargea, auprès de la reine Élisabeth, d'une commission importante. Bacon, qui n'avait pas alors dix-huit ans, la remplit comme un homme consommé dans les affaires. La reine, qui connut tout son mérite, le nomma son avocat extraordinaire. Bacon, pour faire sa cour à sa bienfaitrice, justifia la condamnation du comte d'Essex, qu'il avait flatté pendant sa vie, et dont il avait reçu toutes sortes de bienfaits. Cette ingratitude fit autant abhorrer son caractère par le public, que les gens éclairés estimaient ses talens ; il manqua plusieurs fois d'être assassiné. Dès que Jacques II eut la couronne d'Angleterre, le philosophe Bacon fut un de ses flatteurs, et reçut, pour prix de ses adulations, le titre de chancelier, après avoir exercé la charge de procureur-général. Il n'y a point de bassesses qu'il ne fit pour parvenir à cette place. Il caressa le duc de Buckingham, encensa les autres ministres, dénigra ses concurrens. C'est par ces manœuvres qu'il réunit les titres de chancelier et de garde-des-sceaux, en 1617, et ceux de baron de Vérulam et de comte de Saint-Alban, quelques années après. Bacon, esclave du roi et de son ministre, scella des édits qui ordonnaient des exactions. Le peuple cria, la chambre des communes se plaignit au parlement de la corruption de la chancellerie. On accusa le chancelier d'avoir souffert que ses domestiques reçussent de l'argent des personnes dont les affaires étaient pendantes devant lui. Il fut condamné à une amende de 40,000 liv. sterl., privé de toutes ses charges, et enfermé à la tour de Londres, avec défense d'approcher du lieu où siégeait la cour. On rapporte que, pendant le cours de son procès, il dit à ses domestiques, qui se levaient un jour en le voyant arriver : « Asseyez-vous, mes maîtres, votre élévation a fait ma chute. » Il sortit quelque temps après de sa prison. Le roi, qui l'aimait, lui remit l'amende à laquelle il avait été condamné, et lui donna même des lettres d'abolition de tout ce qui avait été fait contre lui. Loin des orages de la cour et des agitations du ministère, il ne pensa plus qu'à se consoler de ses malheurs par le travail. Ce fut alors que ses plus célèbres ouvrages parurent. Les étrangers l'admirèrent, et les gens impartiaux de son pays, qui purent oublier les fautes de l'hom-

me d'état, applaudirent aux productions de l'auteur. Lorsque le marquis d'Effiat accompagna en Angleterre la fille de Henri-le-Grand, épouse de Charles Ier, il lui fit une visite. Bacon, qui était malade dans son lit, le reçut les rideaux fermés : « Vous ressemblez aux anges, lui dit le marquis ; on entend toujours parler d'eux, et on n'a jamais la satisfaction de les voir. » — « Monsieur, répondit Bacon, si votre bonté me compare aux anges, mes infirmités me font sentir que je suis un homme. » Ce philosophe mourut le 9 avril 1626, à 66 ans. On prétend que, dans les derniers temps de sa vie, il était si mal à son aise, qu'il écrivit à Jacques II, pour lui demander quelques secours, « de peur, lui disait-il, qu'après n'avoir souhaité de vivre que pour étudier, je ne sois obligé d'étudier pour vivre. » Bacon réunissait tous les genres de mérite. Il portait dans la société un esprit léger et flexible, qui prenait aisément tous les tons. Ses reparties étaient justes, promptes et vives. Il mit dans son testament qu'il laissait son nom et sa mémoire aux nations étrangères : « car, mes concitoyens, ajouta-t-il, ne me connaîtront que dans quelque temps. » L'Angleterre ne tarda pas à lui rendre justice. Aujourd'hui, il est en si grande vénération dans cette île, qu'on ne veut plus entendre parler de ses faiblesses. On a donné une magnifique édition de ses ouvrages, tant latins qu'anglais, à Londres, 1740, 4 vol. in-fol. Ils ont été réimprimés dans la même ville, en 1765, en 5 vol. in-4°, et en 1778. Il en a paru une nouvelle, en 8 vol. in-12, avec des notes de P. Shaw, à Londres, chez Jones, en 1804. Les principaux sont : I. *De Dignitate et augmentis scientiarum*, écrit supérieur, dans lequel il se montre fort au-dessus de son siècle. II. *Novum Organum, sive indicia vera de interpretatione naturæ, libri duo*, Leyde, 1657, in-12; ouvrage qui peut être regardé comme une suite du premier ouvrage. Ce livre l'a fait appeler, d'une commune voix, le père de la physique expérimentale. C'est un recueil d'idées neuves, justes et grandes, sur tout ce qui peut perfectionner la physique ; il a été le flambeau avec lequel les nouveaux philosophes ont éclairé les ténèbres de la philosophie ancienne. Cet écrit et le précédent, font partie de l'*Instauratio magna*, ouvrage dont le plan était très-étendu, mais que Bacon n'a jamais exécuté dans son entier. III. Ses *Essais de morale et de politique*, traduits en français, 1734, in-12, offrent à chaque page des maximes dignes d'un grand philosophe, et propres à tous les états. IV. *Histoire du règne de Henri VII; Histoire du règne de Henri VIII; commencement de la Grande-Bretagne*. V. *Tractatus de justitiâ universali*, Paris, 1752, in-16. On y trouve des idées que Platon aurait approuvées. VI. Une *Collection d'apophtegmes*, Londres, 1625, in-16. On prétend que Bacon les dicta dans une matinée. Cela est difficile à croire, puisque cette première édition renferme 280 apophtegmes, et forme un vol. de 307 pages. Les éditions suivantes ont été augmentées de mille choses indécentes, surtout celle de 1669, in-8°, qui, dit-on, est un ramas de contes insipides, et si sales, qu'ils mériteraient plutôt

d'être joints à l'Arétin et aux ordures de Chorier, que d'accompagner les pensées chastes du baron de Vérulam. VII. *Historia vitæ et mortis.* VIII. *Historia densi et rari*, 1623, in-8°; 1636, Leyde, in-12. IX. *Historia gravis et levis aditus sympathiæ et antipathiæ rerum.* X. *Sulphuris, mercurii et salis.* XI. *Historia et inquisitio de sono et auditu.* XII. *Quæstiones circa mineralia.* XIII. *Inquisitio de Magnete.* XIV. *Cogitationes de naturâ rerum.* XV. *Prodromus, sive anticipationes philosophiæ secundæ.* XV. *Cogitata et visa de interpretatione naturæ.* XVI. *Descriptio globi intellectualis,* XVII. *Impetus philosophici.* XVIII. *Parmenides, Telesii et Democriti philosophia.* XIX. *Sermones fideles.* XX. *De Sapientiâ Veterum*, Leyde, 1633, in-12. XXI. *Dialogus de bello sacro; Nova Atlantis.* XXII. *Meditationes sacræ.* Deleyre nous a donné l'Analyse de la philosophie de Bacon, en trois volumes in-12, 1755. Cet abrégé suffit pour avoir une idée des qualités et des défauts de Bacon dans sa manière d'écrire. Ses expressions sont presque toujours ingénieuses, ses images grandes et nobles, ses comparaisons heureuses, ses réflexions profondes; et c'est, sans contredit, un des hommes à qui l'Europe littéraire a le plus d'obligation. Cependant, le célèbre Hume, en comparant Bacon avec Galilée, a accordé la supériorité à celui-ci. « Si Bacon, dit-il, est considéré simplement comme auteur et philosophe, quoique très-estimable sous ce point de vue, il est fort inférieur à Galilée, son contemporain, et peut-être même à Képler. Bacon a montré de loin la route de la vraie philosophie; Galilée l'a non-seulement montrée, mais il y a marché lui-même à grands pas. L'Anglais n'avait aucune connaissance de la géométrie; le Florentin, qui a ressuscité cette science, y excellait, et passe pour le premier qui l'ait appliquée avec les expériences à la philosophie naturelle. Le premier a rejeté fort dédaigneusement le système de Copernic; l'autre l'a fortifié de nouvelles preuves, empruntées de la raison et des sens. Le style de Bacon est dur, empesé; son esprit, quoique brillant par intervalles, est peu naturel, amené de loin, et semble avoir ouvert le chemin à ces comparaisons pointues, à ces longues allégories, qui distinguent les auteurs anglais. Galilée, au contraire, est vif, agréable, quoiqu'un peu prolixe. Mais l'Italie n'étant point unie sous un seul gouvernement, et, rassasiée peut-être de cette gloire littéraire qu'elle a possédée dans les temps anciens et modernes, a trop négligé l'honneur d'avoir donné naissance à un si grand homme; au lieu que l'esprit national, qui domine parmi les Anglais, leur fait prodiguer à leurs éminens écrivains, entre lesquels ils comptent Bacon, des louanges et des acclamations qui peuvent souvent paraître ou partiales, ou excessives. » (Histoire de la Maison de Stuart, tome 1er, page 361 de l'édition in-12). Tous les ouvrages de Bacon ont été traduits par M. Ant. Lasalle, et imprimés à Dijon en 1799-1802, 16 vol. in-8°, avec des notes critiques. La plupart de tous ces écrits ont été traduits séparément. On n'a peut-être jamais insisté assez sur la prodigieuse influence que

ses ouvrages ont exercée sur la perfectibilité de l'Europe. Nous devons tant à son génie prophétique dans tous les arts et dans toutes les sciences, qu'on pourrait lui appliquer, avec beaucoup de justice, ce qui est écrit sur la pierre tumulaire de son compatriote Wren, architecte de l'église de Saint-Paul à Londres, au milieu de laquelle il est enterré. *Si opera quæris, circumspice!*

BACON (Antoine), frère aîné du chancelier Bacon, fut élevé chez ses parens, et acheva son éducation chez l'étranger. De retour dans sa patrie, il s'y distingua par ses talens; mais malgré l'étendue de ses connaissances en politique, et quoique profondément instruit de l'intérêt des princes, il se contenta de la réputation qu'il s'était formée parmi ses connaissances privées, et se borna aux liaisons qu'il entretint avec plusieurs personnes de la plus haute distinction, qui surent apprécier ses talens et en user. Il était boiteux et incommodé à un tel point, qu'il ne pouvait faire le tour de sa chambre. Le comte d'Essex, qui prisait infiniment ses avis et qui le consultait dans les affaires les plus importantes, le prit chez lui et récompensa noblement ses services. Il ne négligea rien de tout ce qui pouvait adoucir le sort de son malheureux ami, et conserva toute sa vie une amitié sincère à son frère lord Vérulam, auquel il légua tous ses biens.

BACON (sir Nathanael), chevalier du Bain, fils de Nicolas Bacon, et frère consanguin de François, s'adonna à la peinture avec succès. Il voyagea en Italie; mais sa manière et son coloris le rapprochent de l'école flamande. Walpole dit que l'on a conservé en Angleterre, quelques-uns de ses ouvrages, dans lesquels on remarque de la correction dans le dessin, et un coloris brillant et vrai. Il excellait surtout dans le paysage. Granger dit qu'il est un des ancêtres du lord Townsend.

BACON (Phanuel), recteur de Balden, dans le comté d'Oxford, prit ses derniers degrés au collége de la Madeleine, à Oxford, en décembre 1735. Il se fit une réputation par sa gaîté, par quelques ouvrages dramatiques et quelques poésies. Il mourut à Balden le 2 janvier 1783.

BACON (Jean), sculpteur anglais, né en 1740, à Southwark, qui fait aujourd'hui partie de l'immense ville de Londres. En 1755, il fut mis en apprentissage à Lambeth, chez un fabricant de porcelaine, qui l'employa à la peinture, mais il modela des bergers, des bergères et autres petits morceaux, et fit de tels progrès, qu'en moins deux ans c'était lui qui modelait tout pour la manufacture. Là, il eut la facilité de voir les modèles des différens sculpteurs qui les envoyaient cuire à la poterie. En les voyant, le penchant décidé qu'il eut pour son art, se déclara; il s'y appliqua avec tant d'ardeur, et ses progrès furent si rapides, qu'il remporta neuf des prix d'encouragement de la Société des arts. Le premier en 1758, *pour une figure de la Paix*. Pendant son apprentissage, il forma le dessein de faire des *statues de marbre artificiel*. Depuis il perfectionna cette invention, qui est maintenant adoptée à la manufacture de Lambeth. En 1768 il fit son premier ouvrage en marbre, et il inventa un instrument, qui depuis a été employé par les au-

tres sculpteurs, pour transporter sur le modèle, ce qu'on appelle en terme de l'art, *faire les points*. En 1769 il gagna la première médaille d'or qui ait été donnée par l'Académie royale, et, l'année suivante, il fut admis comme associé à l'Académie. La réputation que lui fit sa statue de *Mars*, engagea le docteur Markham, depuis archevêque d'Yorck, à lui confier l'exécution du buste de sa majesté le roi d'Angleterre, pour l'église du Christ, à Oxford. Tandis qu'il faisait le modèle de ce buste, le roi lui demanda s'il avait voyagé dans d'autres royaumes ? Sur sa réponse négative, sa majesté lui répondit qu'elle en était bien aise, parce qu'il en ferait plus d'honneur au sien. L'exécution de ce portrait lui mérita la protection du roi, et il fut chargé d'en faire un autre pour l'université de Goettingen. En 1777 il fut aussi chargé de faire le modèle d'un monument pour l'hôpital de Guy; et par suite il le fut encore d'un autre monument dans le Guildhall. L'année suivante il fut reçu membre de l'Académie royale, et il acheva un beau monument érigé dans la cathédrale à la mémoire d'Élisa Draper, si connue par les lettres de Sterne. Ses autres ouvrages sont en trop grand nombre pour les énumérer ici. C'est lui qui a fait, dans l'Encyclopédie anglaise, l'article *Sculpture*. Il suffit d'indiquer les principaux. Ce sont *deux groupes sur la plate-forme de l'hôtel de Sommerset*; une *statue du juge Blackstone*, pour le collége d'All-Souls, à Oxford; une autre *de Henri VI*, pour le collége d'Eaton; *le mausolée de lord Chatam*, à Westsminster, et ceux du *docteur Johnson, et de M. Howard*, dans la cathédrale de Saint-Paul. Bacon mourut en 1799.

BACON (Nathaniel), jeune américain, doué de brillantes qualités, mais d'un esprit remuant et ambitieux, se trouvait à la Virginie, en 1676, et était membre de cette colonie; le commerce avec les Indiens ayant cessé, le peuple se plaignit hautement du gouvernement qu'il accusait d'avoir causé cette rupture. Bacon se mit à la tête des mécontens, se déclara leur général, força le gouverneur à prendre la fuite, et publia un ordre, pour convoquer une nouvelle assemblée. Une guerre civile éclata; des massacres s'ensuivirent; la ville de Jamestown fut incendiée par les partisans de Bacon, et le pays était menacé des plus horribles fléaux, lorsqu'il mourut subitement, au commencement de 1677. Sa mort fit renaître la tranquillité.

BACON (Jean-Baptiste-Pierre), avocat au parlement de Paris, et ensuite professeur de langue et de belles-lettres françaises à l'École militaire, né à Paris et mort sur la fin du 18me siècle, a publié les ouvrages suivans: I. *Mémoire au sujet du prix proposé par de Causans sur la quadrature du cercle, par Bacon, pour la partie juridique, et Digard, pour la partie géométrique*, 1755, in-4°. II. *La Mahonnaise*, comédie en prose, en un acte, 1756, in-8°. III. *Belphégor dans Marseille*, comédie en un acte, en prose, 1756, in-8°. IV. *Panégyrique de Henri-le-Grand*, ou *Éloge historique de Henri IV*, avec des notes, Londres, 1769, in-12. V. Il a travaillé avec Douchet aux

Principes généraux de l'orthographe française, 1762, in-8°.

BACONTHORP ou **BACON** (JEAN), moine anglais, provincial des carmes, docteur de Sorbonne, naquit à Baconthorp dans la province de Norfolk, étudia à Oxford et à Paris, et mourut vers l'an 1346. On a de lui des *Commentaires sur les quatre livres des sentences*, Milan, 1611, in-fol., et Crémone, 1618, 2 vol. in-fol., un *Traité de la règle des Carmes*, et un *Abrégé de la loi de Jésus-Christ*, Venise, 1527, ouvrages fort peu connus aujourd'hui. On l'appela le docteur résolu.

BACOUE ou **BACOVIUS** (LÉON), le seul protestant converti qui ait été évêque, sous le règne de Louis XIV, naquit en 1608 à Castel-Jaloux en Gascogne. Après avoir quitté sa religion, il se fit franciscain, et fut évêque de Glandève, et ensuite de Pamiers, où il mourut le 13 février 1694, âgé de 86 ans. Son *Poème latin sur l'éducation d'un prince*, 1671, in-4°, lui valut l'épiscopat. Ce fut le duc de Montausier qui le demanda pour lui. Ce poème a été réimprimé à Paris, en 1685, in-8°, avec des notes. On y a joint quelques odes du même auteur. On a encore de lui *Carmen Panegyricum*, Toulouse, 1667, in-4°, dédié au pape Clément IX, et une traduction française de la *Théologie morale* de Villalobo.

BACQUERRE (BENOÎT), médecin, vécut dans le 17me siècle; il est auteur d'un ouvrage rare et estimé, et qui est intitulé : *Senum medicus, quædam præscribens observanda, ut sine magnis molestiis, aliquò usque senectus protrahatur*, Coloniæ, 1673, 1683, in-8°.

BACQUET (JEAN), avocat du roi en la chambre du trésor, à Paris, savant dans le droit français et dans les lois romaines, est auteur de plusieurs *Traités* commentés par Ferrière, dont la dernière édition a paru à Lyon en 1744, 2 vol. in-fol. Sa mort, arrivée en 1597, fut causée par le chagrin qu'il eut d'avoir vu rompre en place de Grève son gendre Charpentier, lecteur et médecin en l'université de Paris, fameux ligueur.

BACREVANTATZY (DAVID), théologien, naquit à Bacvan, ville de la grande Arménie, au commencement du 7me siècle. Après avoir étudié la philosophie dans son pays, il alla à Constantinople et entra au service des Grecs en qualité d'interprète. L'empereur Constance le chargea, en 647, d'une mission en Arménie, dont le but était d'apaiser les querelles religieuses, et de rétablir l'union et la bonne harmonie entre ces deux peuples. Dans une assemblée qu'on tint pour cet objet, dans la ville de Thouïn, en 648, Bacrevantatzy prononça un discours éloquent et persuasif en faveur de la paix; et, après avoir rempli sa commission avec honneur, il retourna à Constantinople, et mourut vers l'an 687. On a de lui deux ouvrages manuscrits: I. Un traité philosophique intitulé *la Porte de la Sagesse*. II. Un *Sermon sur la conformité de la profession de l'Église grecque avec celle des Arméniens*. L'auteur écrivit ce dernier ouvrage sur la demande d'Achod Byradian, gouverneur-général d'Arménie.

BACUET (PAUL), professeur de philosophie à Genève en 1632, pasteur en 1641, passa à Greno-

ble en 1654, dans cette dernière qualité. On a de cet auteur *Disputatio logica de causis*, Genève, 1654, in-4°; *Disputatio physica de materiâ; Disputatio physica de mundo*, et un ouvrage intitulé *Hoséas ou l'Apothicaire charitable*, Genève, in-8°, 1670.

BACULARD. *Voyez* Arnauld.

BADAJOZ (Catherine de), savante espagnole, mourut à 27 ans en 1553, après avoir annoncé un véritable talent pour la poésie latine.

BADAKHCHI, poète persan, vivait sous le règne du calife Moctafy. On a de lui un *Recueil de poésies* en langue persane. Quelques seigneurs de la cour étant tombés dans la disgrace, il la célébra dans ses vers. « Il ne faut pas s'étonner, dit-il, de l'alternative de bien et de mal qui se trouve dans les choses humaines, puisque la vie des hommes se mesure toujours par une horloge de sable, où il y a l'heure d'en haut et l'heure d'en bas qui se suivent. »

BADALOCCHIO ou ROSA (Sisto), peintre et graveur, né à Parme, en 1581, élève d'Annibal Carrache, peignit l'histoire avec assez de goût et d'intelligence; mais il se livra ensuite à la gravure à l'eau-forte. Il nous a laissé *plusieurs estampes* de sa composition où l'on remarque une grande correction de dessin et un talent exercé : il a gravé aussi d'après Le Corrège et d'autres maîtres; mais il s'est réuni à Lanfranc, son ami, pour graver *les Loges du Vatican*, d'après Raphaël; on regrette que ce dernier ouvrage n'ait pas été terminé. Cet artiste était d'un caractère doux et affable. Il est mort à Rome en 1647.

BADCOCK (Samuel), savant critique théologien anglais était fils d'un boucher, et naquit en 1747 à South Molton dans le Devonshire. Il avait été élevé par les dissidens de l'église de Sainte-Marie-Ottery, dans cette province. Il passa en 1769 à Barnstaple, où il s'appliqua aux lettres, et combattit les erreurs du calvinisme. Les désagrémens que cette conduite lui attira de la part de la congrégation le firent retourner au lieu de sa naissance, où il exerça encore les fonctions du ministère parmi les dissidens jusqu'en 1787. Peu après il alla à Bath, où il fut nommé assistant de la chapelle. Il mourut à Londres en 1788. Ce qui a le plus fait connaître Badcock, ce sont les critiques qu'il a faites, dans le *Monthly-Review*, du *Telyphthora* de Madan, *et de l'Histoire de la corruption du christianisme*, par Priestley, etc. Il a eu une très-grande part aux sermons du docteur White Bampton.

BADCOCK (Richard), botaniste, membre de la Société royale de Londres, a publié dans les *Transactions philosophiques*, des *Observations microscopiques, sur les fleurs du houx et de la grenadille; et une Lettre à M. Barker, sur la poussière fécondante de l'if. Voyez* tome XLIV, n° 480.

BADE (Herman Ier de), était fils de Berthold Ier, duc de Zæhringen et de Carinthie. Dans les chartes d'Allemagne, il est désigné, sous le titre de marquis. Il mourut le 25 avril 1074, dans l'abbaye de Cluny où il s'était retiré.

BADE (Herman II de), fils du précédent, fut le premier qui prit le titre de *Margrave* ou mar-

quis de Bade. Il mourut en 1130.

BADE (Herman III de), fils du précédent, se distingua dans les expéditions militaires de l'empereur Conrad, et suivit ce prince à la seconde croisade. Il mourut en 1160.

BADE (Herman IV de), se croisa avec Frédéric Ier, surnommé Barberousse, et servit vaillamment ce prince dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les impériaux et les troupes du sultan d'Iconium. Il mourut en 1190 en Cilicie.

BADE (Herman V de), successeur du précédent, donna de grandes preuves de fidélité à l'empereur Frédéric II, lors de la rebellion d'Henri, roi des Romains, fils de ce prince. Il mourut au commencement de l'année 1243.

BADE (Herman VI de), ayant épousé, vers l'an 1248, Gertrude, fille de Léopold VI, surnommé le *Glorieux*, duc d'Autriche, fit valoir les droits de sa femme à la succession de ce duché, et en reçut l'investiture des mains de Guillaume, roi des Romains. Il ne vécut que deux ans après cette brillante acquisition.

BADE (Frédéric Ier, margrave de), fils du précédent, fut dépouillé du duché d'Autriche, à la mort de son père, et contraint d'aller chercher un asile avec sa mère Gertrude, à la cour de Louis II, dit le *Sévère*, duc de Bavière. S'étant lié de l'amitié la plus tendre avec son cousin Conradin, qui avait été aussi frustré de la couronne de Naples et de Sicile, il ne balança pas à accompagner ce prince dans une expédition qu'il fit contre Charles d'Anjou, pour reconquérir ses états. Mais malgré le courage et la bravoure des deux amis, leur entreprise échoua; ils tombèrent eux-mêmes au pouvoir de Charles d'Anjou qui les fit décapiter à Naples, le 26 octobre 1268. Frédéric ayant été exécuté le premier, Conradin ramassa la tête de son ami, la baisa en pleurant, et reçut le coup fatal.

BADE (Bernard Ier, margrave de), succéda en 1372, à son père Rodolphe III, dit *le Long*. Il fut presque continuellement en guerre, tantôt contre les Strasbourgeois tantôt contre le duc d'Autriche ou les villes libres d'Allemagne. Bernard mourut le 5 mai 1431.

BADE (Jacques Ier), margrave de, fils du précédent, mérita, par sa sagesse et sa justice le glorieux surnom de *Salomon*. Il secourut Réné comte de Provence, dans sa querelle avec Antoine de Vaudemont, pour le duché de Lorraine, et fut, en 1446, un des médiateurs du traité conclu entre la Suisse et Frédéric III, empereur d'Allemagne. Il mourut en 1453. Æneas Silvius, depuis pape sous le nom de Pie II, parle avec éloge de ce prince. — Son troisième fils Jean, né en 1434, archevêque de Trèves, se rendit recommandable par sa libéralité. Il fut le premier qui prit le titre d'électeur dans ses lettres.

BADE (le bienheureux Bernard, margrave de), né en 1438, avait été fiancé à Madelone, fille du roi de France, Charles VII; mais il refusa cette alliance pour vivre dans la continence et l'exercice de l'austérité. Il céda à son frère Charles la souveraineté de la portion du margraviat qui lui était échue en partage, et parcourut la France et l'Italie, pour engager les princes chrétiens à se croiser de nouveau contre les Turcs. Il mourut dans

une ville près de Turin en 1558. Le pape Sixte IV le béatifia, Clément XIV confirma la bulle de béatification, et nomma Bernard patron du margraviat de Bade.

BADE (Christophe Ier, margrave de), né le 13 novembre 1455, succéda à son père Charles Ier en 1475. Il eut part à toutes les expéditions militaires de Maximilien, et arma pour la délivrance de cet empereur, lors de sa captivité à Bruges. Après la mort de ses frères, Albert et Philippe, il réunit au margraviat de Bade, les marquisats de Bade-Hochberg et de Bade-Hochberg-Sausenberg-Rbeteln. Il mourut le 19 avril 1529. Des écrivains contemporains font l'éloge de ses belles qualités, et lui donnent le premier rang parmi les grands capitaines de son temps.

BADE (Philippe Ier margrave de), fils du précédent, se trouva en 1521 à la diète de Worms, convoquée par Charles-Quint, à l'occasion de la réformation de Luther, et cinq ans après, à celle de Spire, en qualité de commissaire principal. Il mourut le 17 septembre 1533, après avoir partagé ses états entre ses deux frères Bernard et Ernest, qui furent les chefs de la branche de *Bade-Bade* et de celle de *Bade-Dourlach*.

BADE-BADE (Guillaume Ier, margrave de), né le 15 juillet 1593, était fils d'Edouard Ier, dit le *Fortuné*, auquel il succéda. Il acquit la faveur de l'empereur Ferdinand III par ses efforts pour rétablir dans ses états la religion catholique. Gustave-Adolphe le battit, en 1631, à la bataille de Leipsick, et envahit son margraviat. Ses états ne furent à l'abri de nouvelles invasions, qu'après le traité de Westphalie, conclu en 1648. Ce prince mourut en 1677.

BADE-BADE (Louis Guillaume Ier, margrave de), petit-fils du précédent, né à Paris le 8 avril 1655, fut tenu sur les fonts de baptême par Louis XIV. Le prince de Bade fit l'apprentissage du métier de la guerre sous le célèbre Montecuculli, dans la campagne d'Alsace. En 1678, il prit possession de son margraviat, et la guerre ayant éclaté entre la Turquie et l'Autriche, il marcha au secours de cette dernière puissance, et acquit beaucoup de gloire aux siéges de Barckan, de Wicegrade et de Bude. Le 24 septembre 1689, il gagna sur les Turcs la bataille de Nissa, et le 19 août 1691, celle de Salenckemen. Lors de la campagne de 1694 contre la France, il entra en Alsace, et y déploya une grande activité, quoiqu'il eût alors beaucoup à souffrir d'une goutte violente. En 1697, il fut l'un des prétendans à la couronne de Pologne; mais Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, l'emporta sur lui et sur les autres concurrens. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, la fortune ne lui fut pas favorable : il avait à combattre Villars et Catinat; il fut vaincu à Friedlingen. La fin de la carrière militaire de ce prince guerrier, ne fut pas aussi brillante que le commencement : néanmoins il mérita constamment d'être regardé comme un habile général, et les officiers français témoignèrent toujours la plus haute estime pour ses talens. Il mourut à Rastadt, le 4 janvier 1707.

BADE-DOURLACH (George Frédéric Ier, margrave de), successeur d'Ernest-Frédéric Ier, son frère, naquit le 30 janvier 1573, et mourut le 24 septembre

1638. Partisan zélé du protestantisme, il entra, en 1610, dans l'union évangélique, formée à Halle, sous la protection de Henri IV. Ayant ensuite embrassé le parti de Frédéric V, électeur palatin, il lui demeura constamment attaché, malgré sa mauvaise fortune, et fit, à ses propres périls, de généreux efforts pour le rétablir dans ses états; mais son habileté ne répondit pas à son courage, et ayant été défait en 1627, par Wallenstein, il se retira à Strasbourg, où il termina sa carrière. Il avait abdiqué sa couronne en 1622, en faveur de son fils Frédéric Ier.

BADE-DOURLACH (Frédéric Ier, margrave de), fils du précédent, né le 6 juillet 1594, défendit avec courage et habileté le parti des protestans jusqu'à la paix de Westphalie qui le réintégra dans ses états, que l'Autriche avait envahis. Il était sincèrement attaché à la France et à la Suède, et ces deux puissances lui prêtèrent leur appui dans le traité de Westphalie. Il mourut peu de temps après à Dourlach en 1649. — Son fils Frédéric II, son successeur, commanda les armées de Charles Gustave, roi de Suède, et fit la guerre contre la France sous Montecuculli.

BADE-DOURLACH (Charles-Guillaume Ier, margrave de), fils de Frédéric III, dit *le Grand*, auquel il succéda, naquit le 28 janvier 1679. En 1715, il fit construire un palais et une ville à Carlsruhe, à une lieue de Dourlach, et institua l'ordre de la *Fidélité*, en mémoire de cette fondation. L'étude des sciences et surtout de la botanique, était un des principaux délassemens de ce prince. Il mourut le 11 mai 1738.

BADÊME (Saint), persan issu d'une famille noble et riche, fut arrêté durant la persécution de Sapor, et emprisonné avec Nersan, prince d'Asie. Le courage de celui-ci s'étant démenti, on lui accorda la vie à condition qu'il percerait Badême d'un coup d'épée; ce qu'il exécuta; mais il ne tarda pas à ressentir les effets de la vengeance céleste. Il fut disgracié au bout de quelque temps, et perdit la vie par une mort violente. Le corps de Badême fut traîné hors de la ville; mais les chrétiens, l'ayant enlevé secrètement, lui rendirent les honneurs de la sépulture. Quatre ans après, le roi Sapor étant mort, ses disciples furent mis en liberté. Saint Badême souffrit le martyre le 9 avril, l'an de J.-C. 376, et le 67e du règne de Sapor. Les Grecs célèbrent sa fête le 10 avril. Ses *Actes* écrits en syriaque par Saint Marthurhus, ont été publiés par Assemann, Henschénius et Ruinard.

BADEN (Jacques), professeur d'éloquence et de langue latine à l'université de Copenhague en 1779. Il naquit à Vordingborg en Sélande en 1735, d'une famille peu favorisée des dons de la fortune. Il mourut à Copenhague en 1804, dans un âge avancé. On lui doit: I. Plusieurs éditions d'auteurs latins, enrichies de notes. II. Une *Traduction* de Tacite en danois, très-estimée, 2 vol. 1773-78. III. Un excellent *Dictionnaire latin et danois* 1786, 2 vol. in-8° IV. *Diverses Grammaires* des langues grecque, latine, allemande et danoise. V. *Journal de l'université*, publié en 1793-99. VI. *Journal critique* commencé en 1768 et terminé en 1779. VII. *Œuvres d'Horace*, traduites en

danois, 2 vol., 1791. VIII. La *Cyropédie*, trad. en danois, 1766. IX. *Les Institutions de Quintilien*, traduites en danois. Cette traduction est fort estimée. X. *Opuscula latina*, 1 vol.

BADENS (JEAN), peintre, naquit à Anvers en 1576. Il fut élève de son père, qu'il quitta fort jeune pour voyager en Italie. Il devint très-habile. Ses ouvrages furent très-recherchés. Sa fortune était déjà faite dans un âge où les autres la commencent; et il s'en retournait pour en jouir dans sa patrie, lorsqu'il fut pillé et maltraité par des gens de guerre. Cet artiste ne put se consoler de cette perte, et il mourut de langueur en 1603.

BADENS (FRANÇOIS), né à Amsterdam en 1571. Il voyagea, et fit des progrès si rapides dans son art, qu'il reçut à Amsterdam le surnom *du Peintre italien*. Il avait saisi la grande manière de composer, et le coloris des artistes de ce pays. Sa couleur chaude et dorée, et sa touche ferme lui ont acquis la gloire d'être le premier qui ait introduit le bon goût du coloris en Italie. Il a réussi également dans l'histoire et le portrait; il reste de lui des tableaux de conversation, tels que des fêtes, des assemblées galantes, etc.

BADESSA (PAUL), de Messine, poète italien, florissait en 1560. Il a traduit en *vers italiens les cinq premiers livres de l'Iliade*; ils ont été publiés à Padoue en 1564, in-4°. Il a aussi traduit l'*Odyssée*. Sa traduction des *Métamorphoses d'Ovide* est annoncée manuscrite, in-fol., dans le catalogue de la *Biblioteca Valletta*.

BADGER (LOUIS), né dans la classe ouvrière, à Lyon, s'est illustré par un trait d'amitié fraternelle dont l'histoire offre bien peu d'exemples. Son frère avant combattu avec les citoyens qui défendirent Lyon contre les troupes de la Convention, fut cité, après la prise de la ville, devant la commission révolutionnaire. Malade des suites de ses blessures, il ne put s'y rendre. Louis Badger se donna pour son frère, et fut conduit à l'échafaud à sa place.

BADI-EL-ZEMAN, descendant de Tamerlan, fut le dernier de sa race qui régna dans le Khorasan, l'an de l'hégire 911. Il fut défait par Shah-Beg, khan des Usbeks, qui l'obligea de se réfugier en Perse. Ismaël-Sofi, qui régnait alors, le reçut fort bien, et lui assigna la ville de Tauris pour sa demeure; mais lorsque Sélim, empereur des Turcs, prit cette ville sur Shah-Ismaël, il fut conduit à Constantinople, où il mourut l'an 92 de l'hégire (1517 de Jésus-Christ).

BADIA (CHARLES-FRANÇOIS), célèbre prédicateur italien, naquit à Ancône en 1675, et y mourut en 1751. Pendant 38 ans, il occupa les plus célèbres chaires d'Italie et de Vienne. Apostolo Zéno n'en parle qu'avec admiration. Il fut appelé à Turin par Victor Amédée pour y prononcer l'oraison funèbre de la reine Anne en 1728. Il s'y fixa; le roi le nomma président de l'université, et lui donna la riche abbaye de la Novalèse. On a imprimé son *Carême* et ses *Panégyriques* à Turin et à Venise.—Thomas BADIA, cardinal modenois, né en 1483 et mort à Rome le 6 septembre 1547, fut long-temps maître du sacré palais sous Clément VII, et a laissé plusieurs écrits *sur la théologie et la philosophie*.

BADIALE (Alexandre), peintre et graveur, fut élève de Flaminio Torre. Il eut dès sa jeunesse beaucoup de goût pour les arts, et s'exerça de bonne heure au dessin. Né à Bologne en 1726, il y est mort à l'âge de 45 ans. Les principaux sujets qu'il a gravés à l'eau-forte, sont : une *Descente de Croix*, d'après son maître Flaminio Torre ; une *Sainte Famille;* une *Vierge assise avec l'Enfant-Jésus et d'autres figures*. Cette pièce est de sa composition.

BADIUS (Josse), célèbre imprimeur, surnommé Ascensius, parce qu'il était d'Assche, dans le territoire de Bruxelles où il naquit en 1462, étudia en Flandre et en Italie, et vint ensuite professer le grec à Lyon depuis 1491 jusqu'en 1511. Robert Gaguin, dont il avait imprimé l'Histoire de France à Lyon, l'attira à Paris. C'est de sa presse qu'on a tant parlé sous le nom de *Prælum Assensianum*. Il publia plusieurs ouvrages classiques, qu'il commentait lui-même. Il mourut à Paris vers l'an 1536. Nous avons de lui, outre ses *Commentaires*: I. *Navis stultiferæ Collectanea* en vers latins, 1513, rare. II. *Navicula stultarum mulierum*, Paris, sans date et 1501, in-4°. traduite en français par Jehan Droyn, sous le titre de la *Nef des Folles*, Paris, 1507, in-4°, ouvrage mêlé de prose et de vers, pour faire suite à la *Nef des Fols* de Sébastien Brandt. La première édition, très-rare, est de 1500, inconnue à Maittaire et à presque tous les bibliographes. Cet ouvrage fut réimprimé en 1513 et 1515. III. *Sylva moralis contrà vitia*. IV. Une *Vie de Saint Thomas à Kempis*. C'est à tort qu'on attribue à Badius l'introduction en France de l'usage des caractères ronds, vers l'an 1560. les premiers livres imprimés en Sorbonne en 1469 et 1470 par Ulric Géring, étant de ce caractère, démentent cette assertion.

BADIUS (Conrad), fils du précédent, né à Paris vers 1510, était encore jeune lors de la mort de son père. Il se retira à Genève, où il se signala comme imprimeur et comme auteur. Robert Étienne, son beau-frère, protestant comme lui, le suivit trois ans après. Ils y publièrent de concert un grand nombre d'éditions fort recherchées. Badius mourut vers l'an 1568. Il traduisit en français l'*Alcoran des Cordeliers*, d'Érasme Albert, Genève, 1556, in-12, qui fut réimprimé à Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12. *Voy.* Alber. Il est encore auteur d'un ouvrage intitulé : ***Les vertus de notre maître, Nostradamus, en rimes***, Genève, 1562, in-8°.

BADOARO (Frédéric), homme d'état et littérateur vénitien, né en 1518. Il fut deux fois ambassadeur de Venise; la première auprès de Charles-Quint, la seconde auprès de Philippe II. En 1558, il fonda la fameuse *Académie vénitienne*, qui prit aussi le titre *d'Academia della Fama*, et qui se proposait de faire imprimer une collection des meilleurs auteurs. Cette entreprise utile fut arrêtée presque dès son origine; Badoaro fut mis en prison par ordre du sénat le 19 mars 1551, et l'Académie supprimée. On ne sait rien de certain sur la cause de cette mesure rigoureuse. Badoaro mourut en 1595. Il a laissé des discours et des écrits historiques qui n'ont pas été imprimés.

BADOARO (Lauro), poète italien, né vers l'an 1546, d'une famille de Venise, prit l'habit de la Congrégation des Frères de la Croix, et se distingua dans l'éloquence de la chaire. Il mourut âgé de 47 ans. Il avait été nommé évêque d'Albe, mais il ne prit point possession de ce siége. Nous avons de lui : I *Rime spirituali*, Bologne, sans date, in-4°. II. *Canzone al sommo ed ottimo pontifice Sisto V*, Rome, 1589, in-4°. III. *I setti salmi penitenziali ridotti in rime italiane*, Mantoue, 1591 et 1594, in-4°.

BADOARO (Pierre), fils naturel de Daniel Badoaro, fut un des plus célèbres avocats de son temps. Il florissait en 1570 et mourut en 1591. On a de lui un recueil de plaidoyers intitulé : *Orazioni civili secondo lo stile di Venezia*, Venise, 1590 et 1593. Son *éloge funèbre* a été composé par Agostino Michele, son élève dans l'éloquence du barreau, Venise, 1591, in-4°.

BADOARO (Jacques), poète dramatique italien, naquit à Venise, d'une famille noble de cette ville, et fut ami de Frà Paolo Sarpi. Il est auteur des quatre drames suivans : I. *Le Nozze di Enea con Lavinia*, Venise, 1640, in-12. II. *L'Ulisse errante*, ibid., 1644, in-12. III. *L'Elena rapita da Teseo*, ibid., 1655, in-12. IV. *Il ritorno d'Ulisse in patria.*

BADOERO (Pierre), doge de Venise, succéda, en cette qualité, en 939, à Pierre Candiano II. Il était le septième de sa famille, qui fut élevé à cette importante dignité. Ce fut sous son gouvernement que Bérenger II, roi d'Italie, accorda à la république venitienne une charte qui confirmait ses libertés, et reconnaissait son droit de battre des monnaies d'or et d'argent. Badoaro mourut en 942. Il avait changé le nom de *Particiaccio* qui était celui de sa famille en celui de *Badoero*.

BADOLET (Jean), ministre du Saint Évangile à Genève, et citoyen de cette ville en 1655, professa pendant plusieurs années les humanités au collége de cette ville. Il a composé *Conscientiæ humanæ anatomia*, Genève, 1659, in-4°; *Secrets de la nature et de l'art*, in-8°; l'*Excellence de l'horlogerie*, in-12; la *Harangue de Frédéric Spanheim*, (Geneva restituta), 1635, in-4°.

BADUEL (Claude), né à Nîmes à la fin du 15e siècle. Né d'une famille obscure, il dut son éducation aux bienfaits de la reine de Navarre, sœur de François Ier. Il fut, par ses excellentes études, bientôt en état de professer à Paris. Il fut ensuite nommé recteur du collége des arts à Nîmes. Il se retira ensuite à Genève. Il a traduit en latin *quelques Sermons* de J. Calvin, qu'il a publiés en cette dernière ville, ainsi que des *Actes des Martyrs*, 1556, ouvrage protestant. On lui doit encore plusieurs autres productions qui le font regarder comme bon orateur, bon père et bon chrétien : la principale est : *De ratione vitæ studiosæ ac litteratæ in matrimonio collocandæ ac degendæ*, Lugd. 1544, in-4°; Leipsick, 1577, in-4°, et 1581, in-8° de 143 pages. Il relève dans cet ouvrage l'excellence du mariage, et y montre les désordres qui accompagnent ordinairement le célibat. Il réfute ceux qui disent que le mariage ne convient pas aux gens de lettres, parce que cet état les détourne de l'étude. Il donne des conseils sur le choix

d'une femme. L'écrit de Baduel a été mal traduit en français par Guy de la Garde; on peut en juger par la traduction du titre : *Traité très-fructueux de la dignité du mariage, et de l'honnête conversation des gens doctes et lettrés*, Paris, 1548, in-8°. On a encore de Baduel : *Oratio funebris in funere Floretta Sarrasiæ habita; epitaphia nonnulla de eâdem*, 1542.

BÆCK (Abraham), suédois, né en 1713, obtint par ses rares talens et par la considération dont il jouissait la charge de premier médecin du roi de Suède. Il fut chargé par l'Académie des sciences de Stockholm, dont il était membre, de faire l'éloge de plusieurs savans, et entre autres de Linné, son ami. Bæck composa plusieurs *Mémoires* curieux sur différens sujets d'histoire naturelle. On les trouve tous dans les *Mémoires de l'Académie de Suède*, et quelques-uns ont été réimprimés à part. On lui doit aussi une traduction latine d'un discours de Linné sur les insectes. Ce savant botaniste avait dédié à Bæck une espèce de plante et l'avait nommé *Baeckea*. Bæck mourut en 1795.

BAELI (François), né à Milazzo en Sicile, en 1639, unit aux connaissances mathématiques le talent de la poésie. Après avoir voyagé long-temps dans les principaux états de l'Europe, il habita pendant quelques années, Paris et Madrid, puis il revint dans sa patrie, où il donna au théâtre le *Temple de Tempé*, pastorale. *Polyxène*, comédie en vers, Venise, 1676, in-12, et composa des *Odes*, des *Sonnets* et un *État historique de la ville de Messine*, Francfort, 1676, in-12. Il vivait encore en 1707.

BAENGIUS (Pierre), suédois, mort évêque de Wyborg en 1696, a publié en latin un *Commentaire sur l'Épître de Saint Paul aux Hébreux*, une *Chronologie sacrée* la *Vie de Saint Anschaire*, et une *Histoire ecclésiastique de Suède*.

BAER (Frédéric-Charles de), né à Strasbourg, et mort sur la fin du 18e ou au commencement du 19e siècle, a publié : I. *Lettre sur l'origine de l'imprimerie*, servant de réponse aux observations publiées par Fournier le jeune, sur l'ouvrage de Schoepflin, intitulé ; *Vindiciæ typographicæ*, Strasbourg (Paris), 1761, in-8°. II. *Essai historique et critique sur les Atlantiques*, Paris, 1762, in-8°. III *Recherches sur les maladies épizootiques, sur la manière de les traiter, et d'en préserver les bestiaux, traduit du suédois en français*, Paris, 1776. IV. *Dissertation philologique et critique sur le vœu de Jephté*, Strasbourg et Paris, 1765, in-8°. Baer a encore traduit la Dissertation du professeur Meyer, sur les spectres, dans le recueil des Dissertations sur les apparitions, les visions et les songes, 1783. Il a aussi publié les *Éloges funèbres du maréchal de Saxe et de Louis XV*, et un livre de *Cantiques*, en allemand, Strasbourg, 1777, in-8°.

BAERÉBISTE, roi des Daces, vivait du temps de Sylla, de César et d'Auguste, et a mérité d'être placé au rang des héros de son siècle. C'est lui, qui, pour accoutumer ses sujets à la tempérance et à la sobriété, leur interdit l'usage du vin, et fit arracher toutes les vignes qui étaient dans son royaume. Ce prince belliqueux

battit les Sarmates et les Boïens, nation gauloise établie dans la Pannonie. Il soumit ensuite à sa domination la Thrace et la Macédoine; s'avança dans l'Illyrie, et tailla en pièces les peuples Celtes et Germains, qui entreprirent de s'opposer à son passage. Le bruit de ses exploits rapides ayant répandu la terreur jusque dans Rome, Auguste envoya ses légions contre ce terrible ennemi; mais déjà Baerebiste n'existait plus; il avait péri sous les coups de quelques factieux.

BAERHOLZ (Daniel), poète allemand, né à Elbing, mourut en 1688 dans la même ville, où il était devenu membre du Sénat. On a de lui un *Recueil de poésies*, publié sous le nom de *Bathys*, Lubeck, 1674, et le *Mois d'octobre mémorable*, Hambourg, 1678, in-8°. En 1670, Baerholz avait été admis dans la société de Prégnitz, où il portait le nom d'*Hylas*.

BAERLE (Gaspar Van), plus connu en latin sous le nom de Barlæus, naquit à Anvers en 1584. Il fut d'abord ministre en Hollande, défendit Arminius, et fut privé de ses emplois par les gomaristes. Il professa ensuite la philosophie à Amsterdam, où il mourut le 14 janvier 1648. On a de lui: I. Un volume de *Harangues* estimées, 1632, in-fol. Ses *Poésies* ont été imprimées à Leyde, en 1628 et 1635, in-8°. On y trouve plus de génie que d'art, et plus de feu que de correction. On a encore de lui des *Lettres*, Amsterdam, 1667, 2 vol. in-12. II. Une *Histoire du Brésil* en latin, ibid., 1647, in-fol. III. *Medicea hospes, etc.*, Amstelodami, 1638, in-fol. IV. *Anti-puteanus, sive politico-catholicus*, Cosmopoli (Amsterd.), 1633, in-4°. V. *Ens rationis*, dans les *Admiranda rerum encomia*, 1676, in-12. VI. *Lettres de Jean de Vicquefort, avec les réponses de Baerle*, (latin-français), Amsterdam, 1687, in-12. VII. *Poëmata*, Amsterdam, 1645, in-12, 2 vol., etc. *Faces augustæ* (en vers latins) avec Eorn. Boyus, 1643, in-8°; 1656, in-4°. — Son frère Lambert Barlæus, professeur de grec dans l'Académie de Leyde, né à Bommel en 1595, parlait, dit-on, le grec, comme l'idiome maternel; ce qui le fit charger par les états des Pays-Bas de traduire en cette langue, avec Jacques Révius, la Confession des Églises réformées. Il mourut en 1655, âgé de 60 ans. Il avait été aumônier d'ambassade à Paris. On a de lui le *Timon de Lucien*, avec des notes utiles, Leyde, 1652 et 1687, in-4°; et un bon *Commentaire sur la Théogonie d'Hésiode*, Leyde, 1658, in-8°. Il mourut le 16 juin 1655.

BAERMANN (George-Frédéric), mathématicien distingué, né à Leipsick, et mort le 10 février 1769, à Wittemberg, où il professait les mathématiques, était membre de la société allemande de Leipsick, et docteur de philosophie. On a de lui: I. Plusieurs thèses curieuses, insérées dans les *Acta eruditorum*. II. Une édition des *Élémens d'Euclide*, Leipsick, 1740, in-8°. III. *Le maître d'Éloquence*, traduit du grec de Lucien en allemand, Leipsick, 1745. IV. Enfin, une *Courte Introduction à la Grammaire allemande*, ouvrage posthume, Leipsick, 1776, in-8°.

BAERSDORP (Corneille Van), médecin, issu de l'illustre famille

de Borselle, naquit dans la Sélande, au village de son nom. Il fit de tels progrès dans l'étude de la médecine, que l'empereur Charles-Quint le prit à son service en qualité de premier médecin, et lui donna le titre de conseiller et de chambellan de sa personne. Il fut aussi médecin des reines Éléonore, épouse, et de Marie, sœur de ce monarque. Il mourut à Bruges le 24 novembre 1565. On a de lui : I. *Concilium de arthritide*, Francofurti, 1592, in-8°. II. *Methodus universæ artis medicæ*, Brugis, 1538, in-fol.

BAERSIUS ou **VEKENSTIL** (Henri), imprimeur et mathématicien de Louvain, au 16ᵉ siècle. Il a publié des *Tables des longitudes et des latitudes des planètes*, 1528, et quelques autres *ouvrages*.

BAERT ou **BAERTIUS** (François), jésuite flamand, mort le 27 octobre 1719, parcourut toutes les bibliothèques d'Allemagne pour y puiser des recherches utiles à l'Histoire ecclésiastique. Il a travaillé à la collection dite *Acta Sanctorum*, pour les mois de mai et de juin, qui forment 15 vol. in-fol.; il a publié enfin un *Commentaire* plein d'érudition sur *la vie de Saint Basile-le-Grand*.

BAEX (Joachim), prêtre catholique, de la province d'Utrecht, naquit, en 1562, de Jean Baex, secrétaire des états de cette province, et mourut en 1619. Il est auteur de plusieurs *Ouvrages polémiques contre les protestans*, écrits en langue hollandaise. Valère André parle de lui avec beaucoup d'éloges dans sa Biblioth. Belg.

BAFFA ou **BAFFI** (Françoise), Vénitienne célèbre, cultiva la poésie avec succès dans le milieu du 16ᵉ siècle. Domenichi rend hommage aux talens de Baffa, et a publié deux de ses Sonnets dans les *Rime diverse*, Venise, 1549. Ses autres poésies sont éparses dans divers recueils. Giolito a imprimé un Sonnet de cette femme dans un recueil qui parut à Venise en 1544, in-8°.

BAFFA, littérateur napolitain, et savant helléniste, périt misérablement à la suite de la révolution qui éclata lors de l'entrée des Français dans Naples. Le Roi étant rentré dans sa capitale, en 1799, nomma une commission spéciale pour punir les auteurs de la rebellion. Baffa fut impliqué dans cette affaire, condamné et mis à mort.

BAFFIN (William), fameux pilote anglais, fit, en cette qualité, plusieurs voyages pour découvrir un passage qui conduisît par le nord de l'Amérique dans la mer de Tartarie et de Chine. Les géographes ont supposé que les terres visitées par Baffin étaient jointes à la côte occidentale du Groënland, et ils en ont formé une vaste baie, à laquelle ils ont donné le nom de Baffin. Les cartes de ce célèbre navigateur ne nous sont pas parvenues, mais nous avons les Journaux de ses intéressans voyages, dans lesquels on trouve des observations utiles, tant en marine qu'en astronomie. Il nous reste aussi de lui une lettre à John Wostenholme, dans laquelle il dit formellement qu'il n'y a pas de passage au nord du détroit de Davis, ni espoir d'en trouver. Baffin voyagea aussi dans la mer des Indes, et il y fut tué au commencement de l'année 1622, pendant le siége de la ville d'Ormus. Il n'était âgé que de 38 ans.

BAFFO (George), poète vénitien du 18e siècle. Ses Poésies, publiées à Venise en 1789, sous le nom de *Cosmopoli*, sont d'une obscénité révoltante, ce qui n'empêche pas les Vénitiens de louer le tour original de son esprit, et l'élégante naïveté de son style. Qui croirait que ce poète si licencieux dans ses vers, était d'une décence presque virginale dans sa conduite? Il mourut en 1768.

BAFFO, noble vénitienne, fille d'un gouverneur de Corfou, fut prise par un corsaire turc, sur un vaisseau qui transportait son père dans cette île, et vendue comme esclave à l'empereur Amurat III. Son extrême beauté captivant le cœur du sultan, il l'éleva au rang de sultane Aséki, c'est-à-dire d'épouse légitime; honneur qui n'avait été accordé à aucune esclave depuis Soliman II. Bientôt la constance extraordinaire de l'amant de Baffo fit croire qu'elle employait les philtres et des moyens surnaturels pour s'en faire aimer; Amurat étonné de sa passion le crut lui-même, et fit arrêter toutes les femmes qui la servaient, pour connaître les procédés de Baffo. Elles ne purent rien avouer, et il céda sans contrainte à l'empire de l'amour. La sultane conserva la plus grande influence politique sous le règne de Mahomet III, son fils; mais, après la mort de ce sultan, Achmet I, son petit-fils, la relégua dans le vieux sérail en 1603, où elle mourut oubliée.

BAGARATO, célèbre jurisconsulte de Bologne, vivait au commencement du 13e siècle. Il se rendit aussi recommandable par ses écrits que par sa prudence dans l'administration de sa patrie dont il fut le consul. Il a laissé deux Traités de Droit, l'un *sur le Reproche des témoins*, l'autre *sur les Délais et les Déclinatoires*, qui se trouvent dans le *Tractatus universalis juris*, 1584, t. 3, p. 2. Il mourut vers l'an 1242.

BAGARD (Charles), médecin, né à Nanci le 2 janvier 1696, mort dans la même ville le 7 décembre 1772, fut reçu docteur en la faculté de Montpellier, en 1715. Il a publié divers écrits intéressans, relatifs à sa profession: I. *Histoire de la thériaque*, 1725, in-4°. II. *Dissertation sur les tremblemens de terre, et les épidémies qu'ils occasionnent*, in-8°. III. *Explication* d'un passage d'Hippocrate *sur les Scythes qui deviennent eunuques*, 1769, in-8°. IV. *Analyse des eaux minérales de Contrexeville*, 1760, in-4°, *et des eaux minérales de Nancy*, 1763, in-8°. V. Des *Mémoires sur la petite vérole; les centenaires, et les vomissemens produits par la passion iliaque.* VI. On lui doit encore en latin un *Dispensaire pharmaceutique*, 1771, in-fol., et un *Traité de matière médicale*, publié la même année, in-8°.

BAGARD (César), sculpteur, né à Nancy, connu sous le nom de *Grand-César*, vint à Paris, où il resta peu de temps. Il y fit néanmoins 2 figures qui furent placées sur l'arc de triomphe élevé en 1659, à l'occasion du mariage de Louis XIV. L'une représentait *la Vertu*, et l'autre *la Force*. L'ancienne porte royale de Nancy, et plusieurs églises de cette ville sont ornées de figures du ciseau de Bagard. Cet artiste eut un fils qui soutint la réputation de

son père. L'un et l'autre sont morts à Nancy, le premier en 1709, et le fils quelques années après.

BAGDEDIN (Mahomet), mathématicien arabe du 10e siècle. On a de lui un *Traité de la division des surfaces*, dont Jean Dee a publié une traduction en latin.

BAGE (Robert), romancier anglais, né en 1728 à Darley, dans le comté de Derby, et mort en 1801, est auteur de plusieurs romans estimés, qui ont été traduits en différentes langues. Les principaux sont : I. *L'homme tel qu'il est.* II. *La belle Syrienne.* III. *L'homme tel qu'il n'est pas.* IV. *James Wallace.* V. *Le mont Heneth.*

BAGELLARDUS, médecin italien, est auteur d'un écrit intitulé : *Libellus de infantium ægritudinibus ac remediis*, Patavii, 1472, in-4°.

BAGENIES, philosophe, était de Leipsick, et vivait au milieu du 17e siècle. Il ne paraît pas avoir eu de sectateurs. Il disait qu'un être intelligent ne se portait à agir que par amour, et concluait de là que c'était par amour pour la créature, que Dieu s'était déterminé à la créer. Ainsi il ne faisait que renouveler le système de Platon.

BAGFORD (Jean), antiquaire anglais, né à Londres en 1651, fut d'abord cordonnier et devint libraire. Il fut chargé par le docteur Moore, évêque de Norwich, et par le comte d'Oxford, de former les collections des livres rares et des manuscrits dont ils ont enrichi leurs bibliothèques. Il parcourut plusieurs pays étrangers pour s'en procurer. Il a fait aussi une grande collection de curiosités. Cet homme, excellent bibliographe, était fort ignorant, et ne savait pas même l'orthographe de sa langue. Il mourut en 1716, âgé de 65 ans. On a plusieurs de ses *Lettres* au Muséum britannique.

BAGGAERT (Jean), né à Flessingue vers l'an 1657, pratiqua la médecine dans cette ville avec beaucoup de réputation, jusqu'à sa mort arrivée en 1710. Il ne comptait pas beaucoup sur l'autorité des Anciens et des Modernes : il en appelait toujours à l'expérience. On a de lui deux ouvrages en flamand, dont les titres peuvent se rendre ainsi : I. *La Vérité dégagée des préjugés par un raisonnement juste sur les six choses non naturelles, etc.*, Middelbourg, 1696, in-12. II. *Traité de la petite vérole et de la rougeole*, Amsterdam, 1710, in-12.

BAGGER (Jean), évêque de Copenhague, né en 1646 à Lunden en Danemarck, d'Olaüs Bagger, recteur en théologie. Il s'était fait une si grande réputation pour la théologie et les langues orientales, qu'à 29 ans il fut élevé à l'épiscopat. Il a revu *la Liturgie danoise*, et publié quelques *Discours savans* en latin et en danois. Il mourut en 1693 à 47 ans. Sa vie est marquée par un acte d'intolérance qui fut aussi nuisible à son pays qu'à l'estime que ses talens auraient pu inspirer. Consulté par son Souverain si l'intérêt de la religion luthérienne permettait d'admettre en Danemarck les réfugiés français expulsés par Louis XIV (il s'agissait de l'adoption de 30 à 40 mille fabricans, manufacturiers ou savans qui auraient apporté en Danemarck leur industrie ou leurs lumières), il répondit que

l'admission des calvinistes exposerait les luthériens aux dangers de la séduction, qu'ils avaient droit à notre charité en qualité d'hommes, mais que toute la grace qu'on pouvait leur accorder était de chercher à les convertir. Son opinion prévalut, et priva le Danemarck d'une colonie aussi intéressante par ses malheurs que par les services qu'elle pouvait lui rendre.

BAGHDAD-KATUN, princesse tartare renommée chez les Orientaux pour son extrême beauté. Son père, Juban, régent du royaume de Perse, pendant la minorité d'Abuzaïd, la donna en mariage, en 1323, à un émir puissant. Le jeune Abuzaïd, qui aimait Baghdad, la demanda pour lui-même, mais ayant été refusé par Juban, il fit à ce dernier une guerre longue et sanglante.

BAGI-ZADEH, écrivain mahométan, mort en l'an 1013 de l'hégire. Il a commenté l'*Escharatual-Nadhair.*

BAGLIONE (César), peintre, né à Bologne, et rival de Cremonini qui s'était fait une réputation par ses décorations théâtrales. Baglione entendait mieux que lui le paysage. Son pinceau était plus hardi. Il travailla beaucoup à Parme. Il peignit *des pièces d'architecture, des figures, des fruits, des fleurs, des animaux et des perspectives.* Il mourut à Parme vers 1590.

BAGLIONE (Gio), peintre né à Rome vers 1573, travaillait dès l'âge de quinze ans aux décors de la bibliothéque du Vatican. En 1600, il fit un tableau dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Il fit aussi des tableaux pour plusieurs papes, pour le duc de Mantoue, pour la chapelle de Paolina, à Sainte-Marie majeure. Il peignait ordinairement à fresque; et ce que l'on admire le plus dans ses compositions, c'est le coloris. Baglione a écrit des notices exactes sur quatre-vingt-un artistes de son temps, les a publiées sous ce titre: *Vite de' pittori, scultori, architetti del pontificato di Gregorio XIII, infino a tutto quello di Urbano VIII*, Rome, 1640, Naples 1733. Cet ouvrage est écrit sans prétention et avec une impartialité vraiment admirable de la part d'un artiste. On ignore l'époque précise de la mort de Baglione.

BAGLIONI (Jean-Paul), né à Pérouse, fit d'abord le métier de *Condottiere*, et devint ensuite tyran de sa patrie. Ayant été trahi en 1503 par César Borgia, qui l'avait engagé à attaquer le territoire de Florence, il fut forcé de sortir de sa patrie. Il y rentra après la mort d'Alexandre VI, et en fut chassé de nouveau en 1506 par le pape Jules II. Obligé de reprendre le métier de *condottiere*, il servit avec distinction les Vénitiens contre la ligue de Cambrai. Il fut fait prisonnier par les Espagnols, à la bataille de Vicence, en 1513, et quand sa captivité fut expirée, il revint à Pérouse, et parvint à s'emparer encore de l'autorité souveraine qu'il exerça, dit-on, très-despotiquement. Le pape Léon X l'appela à Rome, sous des prétextes spécieux, en 1520, et mit un terme à sa tyrannie, en lui faisant trancher la tête, après lui avoir arraché, dans les angoisses de la torture, l'aveu de tous les crimes qu'on voulut lui imputer.

BAGLIONI (Astorre), fils du pré-

cédent, était encore enfant lorsque sa mère se réfugia avec lui à Venise en 1520. Il servit fidèlement la république qui lui avait donné un asile. Il commandait la garnison de Famagouste, dans l'île de Chypre, en 1570, lorsque les Turcs assiégèrent cette ville. Baglioni se défendit avec la plus grande valeur; cependant, après un siége long et opiniâtre, réduit aux plus cruelles extrémités, il fut obligé de se rendre. Mustapha, général des Turcs, au mépris de sa promesse et de la capitulation honorable qu'il avait accordée, le fit tuer avec tous les officiers de la place. Baglioni réunissait aux talens militaires celui de la poésie. On a publié *ses vers* dans les recueils de son temps. Il termina sa glorieuse carrière en 1571. *Voy.* BRAGADINO.

BAGLIONI (THOMAS), fut imprimeur, et célèbre dans son art; il établit à Venise la première imprimerie, en 1616. Depuis son établissement il se perfectionna, son commerce s'étendit, et sa réputation vit encore dans cette partie de l'Italie. Le livre des *Guerres de Flandre*, de Lanario, fut un des premiers qu'il imprima, Venise, 1616, in-4°.

BAGLIVI (GEORGES), célèbre médecin, né à Raguse en 1668, selon Haller, et à Lecca, selon Comnène; docteur en médecine de Padoue, professeur de chirurgie et d'anatomie à Rome, membre de la Société royale de Londres, s'était fait une grande réputation dans le monde savant, lorsque la mort l'enleva en 1706, à l'âge de 38 ans. Le recueil de ses ouvrages est intitulé : *Opera omnia medico-practica et anatomica*, Bassani, 1737, et Norimbergæ, in-4°. Le même ouvrage a été imprimé à Paris, en 1788, en 2 vol. in-8°, par les soins du docteur Pinel, qui l'a enrichi de notes savantes. Baglivi avait voyagé dans toute l'Italie. Il avait fréquenté les hôpitaux et les académies. Les spéculations de la théorie sont appuyées, chez lui, sur les expériences de la pratique.

BAGNATI (N.), jésuite, né à Naples le 28 octobre 1651, faillit périr, lors du tremblement de terre qui eut lieu à Bénévent le 5 juin 1688, et ne dut sa conservation qu'à une espèce de miracle. Le collége qu'il habitait s'était écroulé, et on le vit sortir sain et sauf du milieu des décombres. Bagnati consacra sa vie à la prédication. Il mourut le 19 octobre 1727, dans la maison professe de Naples, avec une réputation de sainteté qui s'est accrue depuis par des miracles. Il a laissé des *Sermons*, des *Panégyriques de Saints*; les *Grandeurs de la Sainte Vierge*; des *Panégyriques moraux sur J.-C. dans l'Eucharistie*; l'*Art de bien penser, ou Pensées chrétiennes*; l'*Ame dans la solitude*; la *Vie de la Vierge Marie*; celle du *Frère Geronimo*; et plusieurs ouvrages ascétiques.

BAGNOLI (JULES-CÉSAR), né à Bagnacavallo dans le Ferrarais, florissait à Rome, vers la fin du 15e siècle, et se distingua parmi les poètes italiens. Il fut secrétaire de Michel Peretti, prince de Venafre, neveu de Sixte V, qui le combla de bienfaits. Il mourut dans un âge très-avancé. La *Tragédie des Aragonais*, Trapani, 1682, in-4°, et *le Jugement de Pâris*, ont encore quelques lecteurs en Italie. Le

travail se fait trop sentir dans ses ouvrages.

BAGNOLI (Jean), peintre, né à Florence en 1678, fut obligé d'aller à Milan, où il fut accueilli du chevalier Tempeste, qui lui donna d'excellentes leçons. Bagnoli, de retour dans sa patrie, peignit avec succès *le paysage, les animaux, les fruits et les fleurs.* Il a peint aussi *des sujets tirés de l'Histoire Sainte.* Il rendait bien les diverses expressions de l'ame, et imitait la nature avec une grande vérité; ses talens lui acquirent l'estime du grand-duc, et lui promettaient une carrière illustre, lorsqu'il mourut âgé seulement de 34 ans.

BAGOAS, eunuque égyptien, général et favori du roi de Perse Artaxercès Ochus, auquel il soumit l'Égypte. Il empoisonna son maître, et plaça sur le trône Arsès, le plus jeune des fils du monarque, qui, ne voulant pas se laisser gouverner par son eunuque, fut assassiné comme son père. Il mit ensuite la couronne sur la tête de Darius Codoman, dont il voulut encore se défaire; mais ce roi le prévint en le faisant mourir vers l'an 336 avant J.-C. Il faut remarquer que Bagoas n'est pas un nom propre, et qu'il signifie eunuque en langage babylonien.

BAGOAS, eunuque persan, pour lequel Alexandre-le-Grand, qui se disait fils de Jupiter, eut, dit-on, le même attachement que ce dieu avait pour Ganymède. On ajoute, qu'Orsinèze, seigneur persan, descendu de Cyrus, l'ayant maltraité de paroles, l'eunuque s'en vengea, en produisant contre lui de faux témoins, qui le firent condamner à mort.

BAGOLINO (Sébastien), peintre et poète, fils du peintre Léonard Bagolino de Vérone, naquit à Alcamo en Sicile, le 19 janvier 1560, et mourut le 20 juillet 1604. Il fut aussi célèbre comme musicien que comme poète. On a de lui: I. Une traduction latine des *Emblèmes espagnols* d'Orosco, qui forme deux recueils, et qui vit le jour à Agrigente, 1601, in-8°. II. *Carmina*, Palerme, in-8°, Il a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit.

BAGOT (Jean), né à Rennes en 1580, entra chez les Jésuites en 1599. Il devint théologien du P. général, et censeur des livres à Rome, où il resta trois ans. De retour en France, il fut fait supérieur de la maison professe à Paris, où il mourut le 22 août 1664, âgé de près de 85 ans. Il a donné: I. *Apologeticus fidei*, Paris, 1645, 2 vol. in-fol. II. *De Pœnitentiâ*, Paris, 1645, in-8°. III. *Libertatis et gratiæ defensio*, Paris, 1653, in-8°. IV. *Defensio juris episcopatis*, Romæ, 1659, in-8°, qu'il avait fait paraître en français, Paris, 1655, in-8°.

BAGOT (Louis), fils du lord Bagot, et évêque recommandable, mort en 1802. Il étudia à l'école de Westminster, et au collége du Christ à Oxford, où il se distingua. Il fut nommé ensuite chanoine de cette église. En 1784, il obtint l'évêché de Bristol, puis successivement ceux de Norwich et de Saint-Asaph. Bagot est auteur d'une *Lettre au docteur Bell, sur le sacrement de l'Eucharistie*, in-8°. On a encore de lui un volume de *Sermons sur les prophéties*, qui ont été prêchés dans la chapelle de Lincoln, et quelques

- *Discours* sur différens sujets.

BAGRATION (K. A.), sénateur, prince et conseiller intime de l'empereur de Russie, commença à se faire remarquer dans les campagnes de 1792 et 1794 contre les Polonais. Ayant été nommé l'un des lieutenans de Suwarow en 1799, il passa en Italie avec ce fameux général, et déploya dans cette campagne de grands talens militaires, principalement aux journées de l'Adda et de la Trebia. En 1805, il commandait un des corps envoyés au secours de l'armée autrichienne contre les Français, et combattit alors avec un courage et une habileté dignes d'un plus heureux succès: à Austerlitz, sa division fut celle qui disputa le plus longtemps la victoire. En 1807, il se distingua de nouveau en Finlande où il avait remplacé le général en chef Buxhowden. Deux ans après il passa au commandement en chef de l'armée de Moldavie. Enfin en 1812, il assista à la bataille de la Moskowa, où, après avoir fait des prodiges de valeur, il fut blessé mortellement. La Russie perdit en lui le plus habile de ses généraux.

BAGSHAW (Christophe), habile helléniste et célèbre controversiste, était né dans la province de Derby en Angleterre, et mourut à Paris vers l'an 1626. Il fut chargé de suivre à Rome l'affaire de l'établissement d'un archiprêtre, affaire qui divisait alors toute l'Église catholique de la Grande-Bretagne. Il composa, sur ce sujet, les ouvrages suivans : I. *Relatio compendiosa turbarum quas Jesuitæ Angli, unà cum G. Blackwello, archipresbytero*, etc. *concivére*, Rouen, 1601, in-4°, sous le nom de Jean Mush. II. *Véritable relation de la faction qui a commencé à Wishich, par le P. Edmond*, jésuite en 1595, Rome, *ibid.* III. *Réponse à certains points d'un libelle appelé une Apologie de la subordination en Angleterre*, Paris, 1603, in-8°.

BAGSHAW (Guillaume), théologien anglais, né en 1628. Il obtint d'abord la cure de Glessop, au comté de Derby, et la garda jusqu'en 1662, qu'il fut dépossédé comme non-conformiste. Alors il desservit une congrégation de dissidens. Bagshaw mourut en 1703. On a de lui quelques bons ouvrages sur la religion.

BAHA-EDDAULAH. *Voyez* Bohe-Eddaulah.

BAHALI, écrivain arabe, mort en l'an 220 de l'hégire, a donné un livre des *Etymologies des mots*. Il y a eu un autre auteur du même nom, qui mourut en l'an 320 de l'hégire, et qui a écrit sur les différences des auteurs musulmans.

BAHALUL, bouffon du calife Aroun-Al-Raschild, fut surnommé le *Fou*, parce qu'il prenait toutes sortes de libertés à la cour de ce monarque. Celui-ci lui ayant dit un jour de lui faire un catalogue exact des fous de la ville de Bagdad, il lui répondit que ce travail n'était point court ni facile ; mais que s'il lui ordonnait de faire la liste des gens sages, il en viendrait aisément à bout. Un courtisan annonça à Bahalul que le calife venait de lui donner le suprême pouvoir sur tous les ours, loups, renards et singes de son empire ; le bouffon lui répondit : « Dites donc, qu'il m'établit Souverain de tout le pays, et que les courtisans surtout sont devenus mes sujets. » Il entra dans la salle

des audiences du calife, et voyant son trône vide, alla s'y placer; on l'en chassa à coups de canne. Le calife arriva: « Prends garde, lui dit Bahalul; car, si pour m'être assis une seule fois sur ce trône, j'ai reçu tant de coups, que de peines et de douleurs ne dois-tu pas endurer pour t'y asseoir tous les jours! »

BAHAR-AL-XEFDH (*mer de mémoire*), c'est un surnom donné à Abu-Othman-Ben-Amru, auteur d'un livre sur les *Mœurs et les qualités des princes*. Cet auteur mourut l'an de l'hégire 255.

BAHARAM. *Voyez* Bahram et Behram.

BAHIER (Jean), prêtre de l'oratoire, natif de Châtillon, mort secrétaire de sa congrégation en 1707, eut un nom parmi les versificateurs latins. On peut voir un de ses morceaux dans les poésies diverses recueillies par Loménie de Brienne. Son poème *Fuquetius in vinculis*, composé lorsque le surintendant Fouquet fut arrêté, eut du succès dans son temps. L'auteur ne sera cependant jamais mis au rang des bons poètes latins.

BAHNSEN (Benoit), né à Eyderstædt, dans le Holstein, vivait à Amsterdam vers le milieu du 17ᵉ siècle, et était arithméticien. Joignant un grand fonds de piété à très-peu de connaissances et de jugement, il appréciait au plus haut point les écrits des Bohémistes et autres visionnaires de cette trempe. Il en fit imprimer plusieurs à ses frais. Le catalogue de sa bibliothèque, toute composée de livres chimiques et fanatiques, parut à Amsterdam en 1670, c'est-à-dire un an après sa mort.

BAHRDT (Charles-Frédéric), théologien protestant, né en 1741, à Bischoffs-Werda, célèbre surtout par les persécutions qu'il essuya à cause de ses opinions, qu'on taxa d'hétérodoxie et de socinianisme. Il fut prédicateur à l'église de Saint-Pierre à Leipsick, et professeur de philologie dans cette même ville; mais obligé de quitter Leipsick, il se rendit à Erfurt en 1768, où il fut nommé professeur de philosophie. L'année d'après il enseigna la théologie à Erlangen, et à Giessen en 1771. En 1775, il se mit à la tête d'une institution d'éducation nommée *Philantropinon*, à Marschlins, dans le pays des Grisons. Peu de temps après il fut nommé directeur d'un établissement semblable au château de Heidelsheim, près de Worms. Lorsqu'il publia la seconde édition de ses *Nouvelles Révélations* ou *Traduction du nouveau Testament*, 4 vol. in-8°, Riga, 1773, un décret de la chambre impériale lui défendit de rien publier en matière de religion. S'étant réfugié à Halle, il y publia sa *Profession de foi*, 1779, in-8°, et fit des cours de philosophie et des langues arabe et hébraïque. Las des tracasseries que les théologiens lui suscitaient sans cesse, il alla demeurer hors de la ville dans une maison bâtie sur une vigne, où il établit un café. Bientôt après, ayant publié sa pièce: *l'Édit de Religion*, en 5 actes, qui était une satire contre l'édit de religion du roi de Prusse, il fut arrêté et enfermé dans un cachot à Magdebourg, où il écrivit *l'histoire de sa vie, de ses opinions et de ses destinées*, imprimée en 4 vol., Berlin, in-8°, 1791. Il mourut en 1792 sur sa vigne. Ses ouvrages, écrits d'un style

très-énergique, sont en grand nombre, et renferment pour la plupart des matières théologiques, politiques et morales. Son *Almanach des hérétiques*, à Hérésiopol, 1781, a fait beaucoup de sensation. Il a aussi donné les *Traductions* de Tacite, 2 vol., Halle, 1787, et une autre des Satires de Juvénal, en vers, Dessau, 1781, in-8°.

BAIAN ou **BAION** (André), prêtre indien, né à Goa; il embrassa la religion chrétienne, et vint à Rome, où il reçut les ordres en 1630. On a de lui plusieurs bons ouvrages, particulièrement une *Traduction de l'Enéide en vers grecs*, et une de la *Lusiade du Camoëns*, en vers latins.

BAIDOU-KHAN, sixième empereur des Mogols de Perse, ne régna que huit mois. Il perdit le sceptre et la vie, par la trahison d'un de ses généraux, qui s'était laissé gagner par le rebelle Cazan, gouverneur du Khoraçan.

BAIER (Jean-Jacques), célèbre médecin, né à Iéna en 1677, pratiqua son art dans différentes villes d'Allemagne, entre autres dans Nuremberg, Ratisbonne et Altorf. Il fut professeur dans cette dernière ville, membre de l'académie des Curieux de la Nature, en 1720. Il en devint président l'an 1730, et y mourut en 1735. Il a donné: I. *Thesaurus gemmarum affabrè sculptarum, collectus à J. M. ab Ebermayer*, Nuremberg, 1720, in-fol. II. *Horti medici Acad. Altorf. historia*, Altorf, 1727, in-4°. III. *Monumenta rerum petrificatarum præcipua*, Nuremberg, 1757, in-fol., ouvrage publié par son fils, ainsi que le suivant: IV. *Epistolæ ad viros eruditos, eorumdemque responsiones*, Francfort et Leipsick, 1760; in-4°. V. *Oryctographia Norica*, Nuremberg, 1708, in-4°. VI. *Sciagraphia musæi sui*, ibid., 1730, in-4°. VII. *Adagiorum medicorum centuria*, Altorf, 1718, in-4°. VIII. *Biographia professorum medicinæ qui in Academiâ Altdorfinâ vixerunt*, Nuremberg et Altorf, 1728, in-4°. Quantité de *Dissertations* ou *Thèses sur des plantes particulières*, in-4°, depuis 1710 jusqu'en 1721.

BAIER (Jean-Guillaume), ecclésiastique luthérien, natif de Nuremberg, professait la théologie à l'Université de Halle, où il mourut en 1694, à l'âge de 47 ans. Ses ouvrages sont: I. *De aquâ lustrali Pontificiorum*, 1694, in-4°. II. *Collatio doctrinæ Quackerorum et protestantium*, 1694, in-4°. III. *Compendium Theologicum*.

BAIER (Jean-Guillaume), professeur de théologie à Altorf, né en 1675, mort en 1729, a publié un ouvrage intitulé: *Oleum faciem exhilarans*, Altorf, 1706, in-4°; et un *Compendium Theologicum*. Il présida à deux dissertations ou thèses inaugurales, intitulées, la première: *Dissert. de Behemoth et de Leviathan, Elephas et Balæna è Job* XL, XLI *Respond. G. Steph. Stieber*, Altorf, 1708, in-4°. La seconde: *Dissert. de fossilibus diluvii universalis monumentis. Resp. G. Christoph. Eichler*, Altorf, 1722, in-4°.

BAIER (Jean-David), frère du précédent, né à Iéna, en 1681, professa la théologie à Iéna et Altorf, fut ensuite président du consistoire du comté de Wolfstein, où

il mourut en 1752. Il publia plusieurs écrits théologiques, et une *Dissertation latine sur les fautes politiques imputées à Constantin-le-Grand*, Iéna, 1705, in-4°.

BAIER. *Voyez* BAHIER et BAYER.

BAIF (LAZARE DE), abbé de Charroux et de Grenetière, conseiller du roi François Ier, maître des requêtes, naquit dans la terre de Pins, proche de la Flèche, d'une famille noble, et mourut en 1547. François Ier l'envoya en qualité d'ambassadeur à Venise, l'an 1530, et l'employa en diverses autres occasions. On a de lui: *De re vestiariâ*, et *De re navali*, imprimés à Bâle en 1541, in-4°; écrits savans, mais sans ordre et sans choix. Il traduisit en vers français l'*Hécube* d'Euripide, Paris, Robert Étienne, 1544; et l'*Électre* de Sophocle, Paris, 1537, in-8°.

BAIF (JEAN-ANTOINE DE LA NEUVILLE), fils naturel de l'abbé Lazare de Grenetière, né à Venise en 1532, pendant l'ambassade de son père, fit ses études avec Ronsart. Ils s'adonnèrent l'un et l'autre à la poésie française; mais ils la défigurèrent tous deux par un mélange barbare de mots tirés du grec et du latin. Baïf voulut introduire dans les vers français la cadence et la mesure des vers grecs et latins : ses efforts furent inutiles. « Ce rimeur était un fort bon homme, suivant le cardinal du Perron, mais un fort mauvais poète. » Sa versification est dure, incorrecte et rampante. C'est le premier qui établit à Paris une espèce d'Académie de musique. On faisait chez lui des concerts assez bons pour le temps. Les rois Charles IX et Henri III s'y trouvèrent très-souvent. Ces concerts furent l'origine des divertissemens, des mascarades et des ballets, qui firent ensuite les plaisirs de la cour jusqu'à Louis XIV. Baïf mourut en 1589. Il y a de tout dans ses ouvrages, qui parurent à Paris en 1573, 2 vol. in-8°, du sérieux, du comique, du sacré, du profane ; mais personne n'a eu le courage de les lire en entier depuis la mort de l'auteur. Les principaux sont: I. *Étrénes de Poëzie francoëse en vers mesurés*, Paris, 1574, in-8°. II. *Enseignemens et Proverbes en deux livres*, Paris, 1576; en quatre livres, Paris, 1597; rare. III. *Tombeau de la royne de Navarre Marguerite*, Paris, 1551, in-8°. IV. *Antigone*, tragédie en vers de cinq pieds, traduits de Sophocle, Paris, 1573, in-8°. V. *Le Brave* ou *le Taille-Bras*, comédie imitée de Plaute, Paris, 1567, in-8°. On doit aussi à Baïf une traduction du *Traité de l'Imagination*, de Pic de la Mirandole, Paris, 1577, in-8°. Pour apprécier Baïf avec un peu de justesse, il faut lire son article dans les *Annales poétiques*, tom. 7.

BAIL (LOUIS), docteur de Sorbonne, curé de Montmartre, et sous-pénitencier de Paris, né à Abbeville, et mort à Paris en 1669, est auteur de plusieurs ouvrages latins très-peu estimés aujourd'hui, quoiqu'ils lui aient fait de son temps une certaine réputation. Ce sont : I. *L'Examen des Confesseurs*, 1651, in-8°, livre inexact. II. Une *Bibliothèque des Prédicateurs*, en latin, sous ce titre pompeux : *Sapientia foris prædicans*, 1666, in-4°. III. *Summa Conciliorum*, Paris, 1545, 1750-59, en deux volumes in-fol.,

qui ne vaut pas mieux que les précédens. IV. *De Beneficio crucis*, 1653, in-8°. V. *Theologia affectiva*, 1657, in-12.

BAILE. *Voy.* Bayle.

BAILE (Louis), prédicateur du roi Jacques Stuart, est connu des protestans d'Angleterre par un livre intitulé : *Pratique de la piété*, ouvrage sec et assez peu lu.

BAILEY (Thomas), fils de Louis Bailey, évêque de Bangor, se distingua par sa fidélité à la cause de l'infortuné Charles Ier, roi d'Angleterre. Après la mort tragique de ce prince, il voyagea en Flandre et en France, et embrassa la religion catholique. De retour dans sa patrie, il lança, sous le titre de *Bibliotheca Regia*, des pamphlets satiriques contre les systèmes des républicains; ce qui le fit confiner à Newgate. Il composa dans sa prison un autre ouvrage anti-républicain, intitulé : *La Fleur des murailles*. S'étant ensuite échappé de Newgate, il se retira en Italie, où il mourut peu de temps avant le rétablissement de Charles II. Les autres ouvrages dont il est l'auteur, sont : I. *Certamen Religiosum*, ou *Conférence entre Charles Ier et le marquis de Worcester*. Londres, 1649, in-8°. II. *La Charte royale accordée sous les rois, par Dieu lui-même*, ibid. III. *La fin des Controverses entre les religions catholique et protestante*, 1654. IV. *Défi du docteur Bailey*, inséré dans le *Catéchisme de Tuberville*. V. *La Vie et la Mort de Jean Fisher, évêque de Rochester*, Londres, 1655, in-8°. On trouve dans tous ces ouvrages beaucoup d'esprit et d'érudition.

BAILEYS (....), auteur d'un *Dictionnaire étymologique* anglais, très-ancien, qui est devenu moins nécessaire aujourd'hui qu'il y a tant d'autres ouvrages nouveaux du même genre. La dernière édition de ce dictionnaire, est due aux soins de Joseph-Nicolas Scott; elle a paru à Londres en 1764, in-fol.

BAILIES (Guillaume), médecin de Frédéric II, roi de Prusse, et membre des Colléges des médecins de Londres et d'Edimbourg, est auteur d'un *Essai sur les eaux de Bath*, 1757.

BAILLET DE LA NEUVILLE, (Adrien), né le 13 juin 1649, dans le village de la Neuville-en-Hez, diocèse de Beauvais, d'une famille obscure, fit ses premières études dans un couvent de cordeliers voisin de sa patrie. Il étudia ensuite au collége de la ville de Beauvais, et y régenta les humanités. Quelque temps après il fut fait prêtre et vicaire; mais il quitta ses fonctions pour se livrer tout entier à l'étude. Lamoignon, à qui il fut recommandé par Hermant, le fit son bibliothécaire. Il mourut chez ce magistrat en 1706. Son avidité de tout savoir, qui abrégea ses jours, ne lui donnait pas le temps de polir son style. Sans desirs, sans passions, toujours lisant ou écrivant, il n'était distrait que par les exercices de la prière et de la charité. On a de lui plusieurs écrits, dont les plus connus sont : I. *Jugement des Savans sur les principaux ouvrages des auteurs*, qui parurent en 9 vol. in-12, en 1685 et 1686. Il serait difficile de lire cet ouvrage de suite sans ennui. Le plan était assez bon; mais l'exécution n'y répondit pas toujours. Baillet manquait de finesse dans

l'esprit et dans le style : il n'était que compilateur. Un défaut commun à ces sortes de livres, est de s'appesantir sur les petits écrivains, et de n'examiner pas assez en détail les grands génies. Il y a de très-bonnes règles de critique dans le premier volume, mais l'auteur s'en écarte quelquefois dans les suivans. Il publia ensuite cinq volumes sur les poètes. Ménage, qu'il avait critiqué assez vivement, lui opposa *l'Anti-Baillet*, en 2 volumes, in-12, à La Haye. Baillet lui répondit par les *Anti* ou les *satires personnelles*. *Les Enfans célèbres*, Paris, 1688, in-12, furent publiés à peu près dans le même temps. La Monnoye a rassemblé tous ces différens morceaux dans son édition des *Jugemens*, en 1722, 7 vol. in-4°. L'éditeur a revu, corrigé et augmenté cet ouvrage, inexact en beaucoup d'endroits, quoique plein partout d'une érudition profonde. Les critiques que Baillet essuya l'empêchèrent de continuer ses *Jugemens* : nous n'en avons que la première partie et le premier article de la seconde. Il en avait promis six, qu'il laissa en manuscrit. Il n'avait pas assez de goût et de génie pour s'arroger le droit d'assigner les places au mérite et aux talens. II. *De la Dévotion à la Sainte Vierge, et le culte qui lui est dû*, Paris, 1694, in-12. Ce livre excita quelque rumeur dans sa naissance. Il y désapprouve bien des pratiques que l'Église autorise. Il fut mis à l'*index*, quoiqu'il pût servir à défendre les catholiques contre les reproches des réformés ; mais Baillet condamnait différentes cérémonies superstitieuses, des fêtes particulières établies plutôt par l'intérêt que par la piété, des titres hyperboliques qui égalaient la mère de Dieu à Dieu même ; et dès-lors la cabale des dévots peu éclairés devait se déclarer contre le livre et l'auteur. Il est vrai que cet auteur, quoique fondé dans plusieurs de ses censures, n'avait pas mis assez de ménagement dans d'autres. III. La *Vie de Descartes*, 1691, en 3 volumes in-4°, pleine de recherches minutieuses. Il en publia un *Abrégé*, in-12, 1692, où il y avait moins de ces bagatelles qu'il avait entassées dans le grand ouvrage. IV. Les *Vies des Saints*, en 4 vol. in-fol., 1704, 10 v. in-4°, 1739, ou 17 vol. in-8° ; un pour chaque mois, deux pour les fêtes mobiles, un pour la chronologie des Saints, un pour la topographie, un pour les Saints de l'ancien Testament. Ce livre excita des bruits sourds parmi les superstitieux et les faux dévots, accoutumés aux légendes et aux pieux mensonges ; mais il plut à tous les bons critiques. Ils virent avec plaisir un agiographe démêler enfin la vérité d'avec ce qui n'en avait que l'apparence, et exercer ordinairement un jugement solide dans l'examen des faits, où d'autres n'avaient porté qu'une aveugle crédulité. Et c'est ce qui lui mérita, dans les matières ecclésiastiques, le titre d'*Hypercritique*, qu'on avait donné à Scaliger dans les sujets littéraires. L'auteur avait commencé un abrégé de son ouvrage, et Frion, son neveu, le publia in-fol., et en 4 vol. in-8°. Sans négliger certains points de critique qui intéressent les savans, l'abréviateur a mis ce livre à la portée du commun des lecteurs. V. Les *Vies de Richer*, de *Godefroi Hermant*, de *Saint Étienne de*

Grammont, chacune in-12. VI. *L'Histoire des démêlés du pape Boniface VIII avec Philippe-le-Bel, roi de France*, 1718, in-12, savante, curieuse, et extraite fidèlement des pièces originales. VII. Le *Catalogue*, en 32 vol. in-fol., de la bibliothèque confiée à ses soins : il n'a jamais été imprimé. VIII. *Relation curieuse et nouvelle de Moscovie*, in-12, Paris. IX. *Histoire de Hollande*, sous le nom de *Balthasar d'Hesneil de La Neuville*, qui est l'anagramme de *Baillet de La Neuville en Hez.*, 4 vol. in-12, 1690. Les faits principaux y sont recueillis avec assez d'exactitude, mais présentés avec peu d'agrément, et racontés sans chaleur. X. *Auteurs déguisés*, 1690, in-12. Ce n'était qu'un préliminaire d'un plus grand ouvrage sur les écrivains pseudonymes, que la mort de l'auteur l'empêcha de publier. XI. *Nouvelle relation contenant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne*, Paris, 1676, 2 vol. in-8°, Amsterdam, 1699, 2 vol. in-12. On a publié en 1701 un *Abrégé des Vies des Saints*, in-fol.

BAILLEUL ou BALIOL (JEAN DE), roi d'Écosse, à la fin du 13e siècle. Il était à la tête du parti anglais, quand la reine Marguerite mourut en revenant de Norwège. Il fit valoir les droits qu'il prétendait avoir au trône, comme descendant de David, comte de Huntington, frère de Guillaume-le-Lion, roi d'Écosse. Son plus puissant compétiteur fut Robert Bruce. Édouard Ier, qui fut pris pour arbitre entre eux, jugea en faveur de Baliol; mais il lui prêta foi et hommage pour le royaume, en 1292. Il ne garda pas long-temps le sceptre : car ayant voulu s'opposer à l'autorité qu'Édouard prenait sur les Écossais, celui-ci le cita comme son vassal à son tribunal. Baliol, dans son ressentiment, fit un traité particulier avec la France, et il en résulta une guerre avec l'Angleterre. Le sort de Baliol fut décidé par la bataille de Dunbar. Il fut forcé de remettre sa couronne aux mains d'Édouard, qui l'envoya lui et son fils en Angleterre. Ils furent mis à la tour de Londres en 1299. Sur la demande du pape, ils furent remis entre les mains de son légat. Ils obtinrent d'abord la permission d'aller à Oxford, où le Roi détrôné fonda le collége qui porte encore aujourd'hui son nom. Ensuite il passa en France, et y vécut en Normandie, dans la seigneurie de Château-Gaillard, près des Andelys, jusqu'en 1314, où il mourut.

BAILLEUL (ÉDOUARD DE), fils du précédent, fit valoir ses droits sur l'Écosse, y fit une invasion avec quelques secours que lui avait fournis Édouard III, roi d'Angleterre, et recouvra la couronne trente-deux ans après l'abdication forcée de son père ; mais il ne la garda pas long-temps. Il ne fut pas plutôt sur le trône, que les Écossais refusèrent de le reconnaître, parce qu'il s'était déclaré vassal d'Édouard, par reconnaissance des services qu'il en avait reçus. Édouard qui n'avait favorisé la rentrée de Baliol en Écosse, que pour mieux assujettir ce royaume à sa domination, arma six fois contre l'Écosse qui se révoltait toujours, et en fit autant de fois la conquête. Mais enfin Bailleul, fatigué d'une royauté aussi ridicule, et qu'il ne pouvait conserver, abdiqua en faveur d'É-

douard. On ignore ce qu'il devint depuis cette époque. Il mourut peu après sans enfans, et cette famille fut éteinte.

BAILLEUL (Nicolas), marquis de Château-Gontier, président du parlement de Paris, fut surintendant des finances (qu'il connaissait bien moins que la jurisprudence), depuis 1643 jusqu'en 1648. Il eut sous lui, pour contrôleur-général, Emeri, connu par ses déprédations. Bailleul mourut en 1652.

BAILLEY. *Voyez* Baley.

BAILLIE (Robert), théologien, presbytérien écossais, né en 1599 à Glascow, où il se fit recevoir maître-ès-arts. Il reçut ensuite les ordres, et professa la philosophie; puis il obtint la cure de Kilwining. On l'envoya à Londres, où il fut chargé de poursuivre la condamnation de l'archevêque Laud. Enfin, il fut député à l'assemblée du clergé à Westminster, où l'on adopta le fameux *Covenant*, et retourna dans sa ville natale en 1646. Baillie fut un des commissaires envoyés par l'assemblée générale d'Écosse, vers Charles II, à La Haye. Après la restauration, il fut nommé principal de son collége, et il aurait eu un évêché s'il eût pu se résoudre à devenir conformiste. Il mourut en 1662. On a publié, à Edimbourg, en 1675, ses *Lettres*, et le *Journal de ses opérations en Angleterre*, qui montrent en lui un homme savant, mais aussi un esprit intolérant.

BAILLIE (William ou Guillaume), officier au service de l'Angleterre, né en 1736, et mort au commencement du 19e siècle, consacra tous ses loisirs à l'étude des beaux-arts, et s'est distingué, comme amateur, parmi les graveurs de son temps. Son *Œuvre* forme un volume assez fort, où l'on trouve plusieurs pièces dans le genre de Rembrandt ou à la manière noire, exécutées avec beaucoup de soin d'après plusieurs maîtres italiens, flamands et hollandais. Sa copie du *Peseur d'or*, de Rembrandt, est estimée par sa grande exactitude; on distingue aussi *Susanne justifiée* et *les Vieillards confondus*. C'est à lui qu'on doit la restauration de la planche de Rembrandt, représentant la Guérison du paralytique, laquelle est connue sous le nom de la *Pièce de cent florins*.

BAILLOD ou BAILLOT (David), notaire et greffier de Neufchâtel, en Suisse, sa patrie, vivait encore en 1595. La bibliothèque de cette ville a de lui les manuscrits suivans: I. *Les franchises et coutumes de la ville de Neufchâtel*. II. Des *Entreprises du duc Charles de Bourgogne*, etc.

BAILLON (Emmanuel), naturaliste français, correspondant du Muséum, mort à Abbeville en 1802, a fourni d'amples matériaux à l'histoire naturelle, surtout à l'ornithologie. On lui doit la connaissance particulière des mœurs, des habitudes et des lieux d'habitation ordinaire de la plupart des oiseaux de mer et de rivage, qui fréquentent accidentellement nos côtes. Quelques-uns étaient peu connus, d'autres ne l'étaient point du tout. Il avait l'art de préparer les oiseaux avec beaucoup de dextérité et de grace. La collection du cabinet du Roi, en est une preuve; car elle lui doit presque tous les oiseaux de mer et de rivage qu'on y voit. Il recherchait avec soin les espèces les plus rares. Il recueillait tous les

ans nombre d'oiseaux vivans dont il peuplait les bassins du Jardin du Roi. Il n'existait sur l'oiseau appelé *la Barnache*, qu'une très-légère notice donnée par Buffon, et qu'il tenait de Baillon; mais son dernier *Mémoire* sur cet oiseau ne laisse rien à desirer. Il a épuisé la matière et donné les détails les plus exacts sur ses émigrations, et les causes qui les déterminent. L'ornithologie n'était pas la seule branche de l'histoire naturelle qui lui fût familière; il a donné un *Mémoire sur les causes du dépérissement du bois, et les moyens d'y remédier*. Ce mémoire remporta le prix offert par la commune de Paris, sur l'invitation de l'assemblée constituante. Il en a donné un autre *sur les sables mouvans qui couvrent les côtes du département du Pas-de-Calais, et les moyens de s'opposer à leur invasion.*

BAILLOU dit *Ballonius*, (GUILLAUME DE), médecin français, né à Paris vers 1538, mourut en 1616, âgé d'environ 79 ans. Henri IV lui donna le titre de premier médecin de son fils, le dauphin; mais ce savant, plus studieux qu'ambitieux, préféra la retraite au séjour de la cour. Il argumentait avec tant de force, qu'on l'appelait le fléau des bacheliers. La médecine lui eut de grandes obligations. C'est un des premiers qui l'ait ramenée aux sources pures de la doctrine hippocratique, et l'ait soustraite au joug de celle des Arabes. Savant dans les langues grecque et latine, et dans la philosophie, qu'il professa, il y mêla de précieuses lumières qu'il répandit sur les esprits de son siècle. Il contribua enfin puissamment à l'heureuse révolution qui commença dès-lors à s'opérer dans l'art de guérir. Nous avons de lui: I. *Consiliorum medicinalium libri duo*, Paris, 1635, in-4°. Ce recueil renferme un *Traité de calculo*, que l'on consulte encore. II. *Les Constitutions épidémiques*. III. *Definitionum medicinalium liber*, Paris, 1639, in-4°. IV. *Commentarius in libellum Theophrasti de vertigine*, Paris, 1640, in-4°. V. *De convulsionibus libellus*, Paris, 1640, in-4°. VI. *Liber de rhumatismo et pleuritide dorsali*, Paris, 1642, in-4°. VII. *De virginum et mulierum morbis*, ibid., 1643, in-4°. VIII. *Opuscula medica de arthritide*, etc. Paris, 1643. IX. *Adversaria medicinalia*, Paris, in-4°. Ses *Œuvres* ont été réimprimées par les soins du célèbre Tronchin, à Genève, en 1762, 4 vol. in-4°.

BAILLU, BAILLIEU ou BALLIU (PIERRE DE), l'un des plus habiles graveurs du 17ᵉ siècle, né à Anvers vers 1640, se perfectionna dans son art en voyageant en Italie, et a gravé la plupart des portraits de Van Dick. Vingt de ses principales gravures sont très-estimées.

BAILLY ou BAILLI (PHILIBERT-ALBERT), provincial des barnabites, nommé ensuite à l'évêché d'Aoste, avait occupé, avant de quitter le monde, la place de secrétaire d'état du duc de Savoie, Victor Amédée I. Il se distingua par ses talens pour la chaire et pour la controverse. On a de lui des *Ouvrages* dans ces deux genres, et un Recueil de mauvais vers pieux, sérieux et burlesques, qu'il intitula *le Poète mêlé*. Il mourut en 1691.

BAILLY (JACQUES), peintre en miniature de l'Académie de Paris,

mourut dans cette ville le 2 septembre 1679. Il était né à Graçay, en Berri, en 1629. Il excellait à peindre les fleurs, les fruits, les ornemens. Il a composé et gravé, en petit, divers sujets de tabatières, dans un style que Klinchetet a traité depuis.

BAILLY DE MONTARON (Pierre), mort en 1775 à Orléans, sa patrie, y fut chanoine et chancelier de l'université. On lui doit un ouvrage de médecine *sur les vertus du Cassis, et les remèdes propres à guérir la Goutte*, 1749, in-12.

BAILLY DU ROLLET (N.), mort en 1786, a donné au théâtre l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*. C'est l'un des meilleurs de la scène lyrique : les situations y sont attachantes, et le dialogue bien écrit.

BAILLY (David), naquit à Leyde en 1590. Il apprit de bonne heure à manier le burin; mais, préférant la peinture, il entra chez Vorburght, ensuite chez Corneille Van der Voort, peintre de portraits, estimé à Amsterdam. Après y être resté dix ans, il retourna à Leyde; il alla à Hambourg, puis à Francfort, Nuremberg, Augsbourg et à Venise, enfin à Rome. Mais des circonstances imprévues le rappelèrent à Venise. En retournant en Hollande par l'Allemagne, le duc de Brunswick voulut se l'attacher par l'offre d'une pension annuelle, mais Bailly la refusa pour revenir dans sa patrie. De retour à Leyde, après cinq ans d'absence, il se mit à peindre; mais, au bout de dix ans, il quitta la palette pour dessiner des portraits à la plume, avec un petit lavis au pinceau qui eut beaucoup de succès, et qui lui procura beaucoup d'ouvrage.

BAILLY (Louis), né à Bligny, près de Beaune, en 1730, mort dans la même ville le 21 avril 1808, à l'âge de 79 ans, est auteur de plusieurs ouvrages classiques de piété, parmi lesquels on remarque : I. Un *Traité de la vraie religion*, 2 vol. in-8°. II. Une *Théologie latine*, 1789, 8 vol. in-8°. III. *Principes de la foi catholique*, qui respirent à la fois un zèle éclairé, une ardente charité et l'esprit de la religion. Bailly fut aussi recommandable par ses mœurs et par sa vie privée que par ses travaux apostoliques.

BAILLY (Jacques), garde des tableaux du Roi, né à Versailles en 1701, et mort le 18 novembre 1768, travailla dans le genre comique, et fit quelques *Parodies* qui eurent un succès passager. Son *Théâtre* parut en 1768, en deux volumes in-8°. On a encore de lui le *Catalogue des tableaux du cabinet du Roi, au Luxembourg*, Paris, 1777, in-12.

BAILLY (Jean-Sylvain), né à Paris le 15 septembre 1736, fils du précédent, eut pour aïeux des peintres distingués dans leur art. La douceur aimable et la touchante docilité de Bailly en firent l'idole de sa famille; elle ne put se résoudre à chagriner son enfance par de pénibles études : il n'apprit point le latin, et le peu qu'il en a su depuis lui servit seulement de moyen pour ses recherches. Ainsi, on peut dire, en l'honneur de notre langue, que Bailly n'apprit point à la connaître dans les débris des langues anciennes, et que tout ce qu'il y versa de graces et de richesses ne sortait pas d'une source étrangère. Le père de Bailly aimait tendrement son fils, mais il bornait son éducation à des leçons de dessin. Le hasard lui ouvrit bientôt une route d'instruc-

tion plus sérieuse. Un mathématicien, nommé Moncarville, avait un fils auquel il pria Bailly père de donner des leçons, tandis que lui-même enseignerait les mathématiques à son fils. Après avoir épuisé les connaissances de Moncarville, Bailly eut pour maître le père du célèbre Clairaut. Quelques succès littéraires d'un de ses amis enflammèrent son imagination, et, à l'âge de 16 ans, il composa deux tragédies. La première, intitulée *Clotaire*. Dans cet ouvrage, Bailly a décrit la mort d'un maire de Paris, massacré par le peuple. Le sujet de la seconde tragédie est l'*Iphigénie en Tauride*, traitée ensuite avec succès par Guimond de La Touche. Le comédien La Noue lui conseilla de renoncer à la carrière dramatique, dont on lui dévoila les dégoûts et les périls. Il lui apprit que sa véritable destination était pour les sciences, et qu'il s'y rendrait célèbre. Bailly ayant rencontré l'abbé de La Caille de l'Académie des sciences, grand astronome, ce dernier devint son ami, son guide, et lui fit bientôt partager ses goûts. En 1763, le jeune Bailly fit hommage à l'Académie des sciences de ses *Observations sur la lune*, et l'année suivante, il publia un long travail sur les *Étoiles zodiacales*. En 1766, parut son *Essai sur les satellites de Jupiter; avec des tables de leurs mouvemens*, 1 vol. in-4°. En 1771, il publia un *Mémoire sur la lumière de ces satellites*. Ce dernier écrit, plein de vues profondes, le classa dans le rang des plus grands astronomes. En 1775, Bailly donna le premier volume de son *Histoire de l'astronomie ancienne et moderne*, et, en 1784, celle de l'*Astronomie ancienne et orientale*, en tout 5 vol. in-4°. Ces deux ouvrages importans présentent des recherches savantes, une foule d'idées heureuses et une immense érudition. Le style a une élégance peu commune, et dont Fontenelle seul a donné l'exemple dans les matières scientifiques. Quelques objections que lui fit Voltaire sur la philosophie des brames qu'il croyait les inventeurs de toutes siences, engagèrent Bailly à publier, en 1777, deux écrits intéressans sur *l'Origine des Sciences* et sur *l'Atlantide* de Platon, et sur l'*Histoire ancienne de l'Asie*, in-8°. L'auteur y attribue la création de tous nos arts à un peuple ancien, originaire du Nord, habitant primitivement les hauts plateaux de la Tartarie orientale, peuple qui a disparu du globe, par quelque révolution de la nature, et n'a laissé aux autres nations que les élémens de ses connaissances, quelques traditions et d'obscurs souvenirs. De ce peuple détruit, les arts ont passé aux Chinois, aux Indiens, aux Chaldéens, aux Grecs enfin, qui nous les ont transmis. Ainsi, dans ce système, l'Orient à qui nous croyons tout devoir, n'inventa aucune science, et n'en fut que simple dépositaire. Bailly se délassait de ses travaux astronomiques par la littérature. Il eut l'*accessit* à l'Académie française, pour ses *Éloges de Charles V, de Molière*, et, à Rouen, *pour celui de Corneille*. L'Académie de Berlin couronna *son éloge de Leibnitz*. On doit encore à Bailly *ceux de Cook, de La Caille et de Gresset*. Cette variété de talens, les graces de son style, l'art de ne jamais nuire à l'intérêt par l'érudition, lui ou-

vrirent les portes des trois académies de Paris, honneur singulier qui n'avait jamais été obtenu que par Fontenelle. Son discours de réception à l'Académie française est très-remarquable par l'agrément de la diction et la manière adroite avec laquelle il loue son prédécesseur, le comte de Tressan. Comme commissaire de l'Académie des sciences, Bailly, publia, en 1784 et 1786, deux *Rapports* importans et considérables. Le premier a pour objet l'examen du magnétisme animal, qu'il considère comme une des illusions de l'esprit humain. Le second a pour but de faire substituer quatre hôpitaux, dans quatre quartiers différens, à l'hôpital unique qui existait à Paris. Cet écrit plein de connaissances physiques, d'énergie et de sensibilité, avait déterminé l'autorité à exécuter ce projet utile, lorsque la révolution vint l'arrêter. Ses *Discours et Mémoires* forment 2 vol. in-8°, recueillis en 1790. Les électeurs de Paris le choisirent pour secrétaire en 1789, et ensuite pour député du tiers-état aux Etats-Généraux. Il présida cette assemblée dans sa première séance. Le 6 juin, il complimenta le roi, à la tête des communes, se plaignit des retards apportés par la noblesse au commencement des travaux des Etats-Généraux, et protesta du dévouement du tiers-état à soutenir les droits du trône. Les communes s'étant constituées en assemblée nationale le 17 juin, Bailly conserva la présidence, et ce fut lui qui, le 20, lorsque le roi fit défendre au tiers-ordre de s'assembler, réunit et conduisit l'assemblée au jeu de paume à Versailles, et y présida cette fameuse séance. Lorsque le maître des cérémonies vint, de la part du roi, ordonner aux membres du tiers-état de sortir de la salle, Bailly lui répondit : la nation assemblée n'a point d'ordre à recevoir. » Il réclama, en sa qualité de président, le droit de prêter, le premier, serment de ne pas se séparer avant d'avoir établi la constitution sur des bases solides. Le 16 juillet, il fut nommé maire de Paris, par le comité permanent. Le 17, il reçut le roi à l'Hôtel-de-Ville, et lui présenta la cocarde tricolore. Il fut de nouveau proclamé maire dans cette même journée. Lorsque après la fuite du roi, les partis achevèrent de se diviser, que l'un d'eux voulait qu'on profitât de cette occasion pour prononcer la déchéance de Louis XVI, Bailly fit proclamer la loi martiale au Champ-de-Mars où s'était rassemblée une foule immense et furieuse pour y signer sur l'autel de la patrie une pétition dans laquelle cette demande était faite, ou plutôt dictée dans des termes atroces. Accompagné des gardes nationales, Bailly ordonna aux factieux de se séparer, et sur leur refus, il les fit disperser par la force. L'assemblée nationale approuva sa conduite ; mais dès-lors Bailly s'aperçut qu'il avait perdu de sa popularité ; il envoya, le 19 septembre, au corps municipal, sa démission, motivée sur le délabrement de sa santé. D'après le refus de ce corps et les supplications qui lui furent faites, il rentra de nouveau dans ses fonctions : il quitta la place de maire dans les premiers jours de novembre. Ce fut le 18 qu'il présenta son successeur Pétion au conseil général de la commune ; il alla ensuite passer quelque temps dans une campagne dans les environs de Nantes, d'où

il vint à Melun chez M. Laplace, son ami, et chez lequel il se proposait de se retirer. C'est-là qu'il fut reconnu par l'armée révolutionnaire, et arrêté en octobre 1793. Ramené à Paris, il fut transféré à la conciergerie : et appelé en jugement, le 10 novembre, devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort le 11, et exécuté le 12. Les motifs de son arrêt furent l'affaire du Champ-de-Mars et de prétendus complots avec la famille royale. En effet, appelé comme témoin dans le procès de la reine, Bailly avait eu le courage de déclarer que les accusations portées contre cette princesse, étaient calomnieuses. On le conduisit donc à la mort, mais le trajet qui, pour les condamnés est ordinairement le terme de leurs angoisses, fut pour cet infortuné la plus affreuse agonie. Il fut assailli en chemin par les injures de la multitude: on le couvrit de boue; des hommes furieux le frappèrent avec tant de barbarie que les bourreaux eux-mêmes en furent indignés. On voulut qu'il mourût au Champ-de-Mars, à l'endroit même où il avait fait tirer sur le rassemblement. Arrivé au lieu où l'échafaud avait été dressé, l'officier public chargé des exécutions, ordonna qu'on transportât la fatale machine au dehors, en disant qu'exécuter ce grand coupable, ce serait souiller cette enceinte d'un sang impur. Aussitôt le bourreau invoqua, pour démonter la charpente, le secours de la populace qui se trouvait là en assez petit nombre sans doute, à cause de la pluie qui tombait. Sur-le-champ, 12 à 15 hommes se présentent et transportent sur leurs épaules les diverses pièces de l'échafaud que l'on reconstruit tout de suite derrière les terres à l'extrémité orientale du Champ-de-Mars, du côté de la rivière. Tout près de l'appareil meurtrier, on alluma un grand feu de fagots, devant lequel Bailly est placé pour voir brûler le drapeau blanc, en exécution de sa sentence de mort. Pendant cette scène, sa perruque lui fut enlevée avec violence, et jetée en l'air plusieurs fois avec des propos injurieux par des furieux auxquels il répondit tranquillement. « Vous devez être bien contens, car vous me faites beaucoup souffrir. » Le drapeau attaché à la charrette qui conduisit Bailly à la mort était de taffetas blanc. Produit au procès, comme ayant été trouvé dans son habitation, il a servi de pièce à sa charge, tendante à prouver une intelligence avec le prince de Condé de qui on l'accusait de l'avoir reçu. On brûla le drapeau et on l'agita tout enflammé sur sa figure. Un instant auparavant il était tombé évanoui. Revenu à lui il demanda avec une sorte de fierté qu'on terminât ses maux. C'est-là qu'un des assistans lui dit: « Tu trembles, Bailly, toi qui avais tant de courage? » Cela est vrai, lui répondit le vieillard, mais c'est de froid. Enfin après avoir essuyé tous les genres d'insultes et de férocités, il courut lui-même à l'échafaud qu'on avait enfin fixé sur un tas de fumier, après l'avoir déplacé plusieurs fois en sa présence. Combien était grande la différence de situation où il était alors, si on la compare à l'époque où il présida la première séance des Etats assemblés. Enfin, il expira. Sa veuve, après sa mort, tomba dans la plus extrême indigence, jusqu'au moment où M. Laplace lui fit payer

pour la première fois, la pension qui, en 1797, lui avait été accordée comme veuve d'un député mort pour la patrie, elle ne vécut que de la nourriture journalière que sa section lui accordait. L'extrême désintéressement de Bailly, qui avait administré pendant plusieurs années les revenus de la ville de Paris avec un pouvoir sans bornes, ne doit pas être passé sous silence. Outre ses différens ouvrages estimés sur l'astronomie, on publia, en 1800, la suite de son *Origine des Fables*, et, en 1804, un *Journal* de sa conduite dans les premiers momens de la révolution, qu'il parait avoir fait pour son propre usage, et non pour le livrer au public.

BAINBRIDGE (JOHN), médecin et astronome anglais, naquit en 1582 à Ashby de la Zouch, dans le comté de Leicester, et fut élevé à Cambridge. Il exerça pendant quelque temps la médecine; mais consacrant toujours ses heures de loisir à l'astronomie, pour laquelle il avait eu dès ses plus tendres années un goût décidé. A l'invitation de ses amis, il chercha à Londres un plus grand théâtre. Il y fut agrégé au collège de médecine, et y publia, en 1619, sa *Description de la comète* de 1618, qui lui fit le plus grand honneur; il fut appelé à remplir à Oxford la place de premier professeur d'astronomie. D'après la fondation de cette place, il forma le projet de donner des éditions correctes des anciens astronomes, et ne craignit pas dans cette vue d'étudier la langue arabe à l'âge de 40 ans. Il mourut en 1643. Ses ouvrages qui ont été donnés au public sont: *la Description astronomique de la comète de* 1618, Londres, 1619, in-4°. L'auteur avait compté l'étendre et en former une cométographie; *Procli sphæra, Ptolomæi de hypothesibus planetarum liber singularis, et Canon regnorum;* ces écrits collationnés sur les anciens manuscrits parurent avec la traduction latine de Bainbridge en 1620, in-4°. *Canicularia*, traité concernant la canicule et les jours caniculaires, publié en 1648, à Oxford, par Greaves. On trouve quelques *Observations astronomiques* de Bainbridge dans l'*Astronomia philolaica d'Ismaël Bullialdus*, Paris, 1645. Il a laissé de nombreux Traités manuscrits qu'il légua à l'archevêque Usher, parmi lesquels on conserve, dans la bibliothèque du collège de Dublin, une *Théorie du soleil et de la lune*, un *Discours sur le calendrier*, 2 volumes d'*Observations astronomiques*, et 9 ou 10 vol. de *Mélanges de mathématiques*.

BAINES (RODOLPHE), fut d'abord professeur de langue hébraïque à Paris, et devint ensuite évêque de Litchfield, en Angleterre, sous la reine Marie. Il fut dépossédé de son évêché par la reine Elisabeth, et mourut en 1560. Il a publié un *Commentaire sur les Proverbes*, et une assez bonne *Grammaire hébraïque*, Paris, 1550, in-4°.

BAINVILLE (CHARLES), né en Provence, embrassa la profession de peintre, d'après le conseil de Boileau Despréaux, dont il était parent. Il a laissé *plusieurs pièces fugitives, un opéra* qui n'a pas été mis en musique, et *un grand nombre de chansons bachiques*. Il est mort à Paris en 1754, dans un âge très-avancé.

BAIRO (PIERRE), médecin célèbre, mort à Turin, sa patrie,

en 1558, réunit à la pratique de son art toutes les connaissances qui peuvent le rendre utile. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont : I. Un *recueil de Secrets de médecine.* II. Un *traité de la Peste et de sa curation*, Paris, 1513. III. *Lexypyretæ perpetuæ quæstiones*, Turin, 1512.

BAITHOSUS, juif, qui avec Sadoc, son disciple, a fondé la secte des Saducéens. (*Voyez* Sadoc.) Cet hérésiarque niait la vie éternelle et la résurrection. Dans les commencemens, les Saducéens s'appelaient aussi Baithosiens. Mais ensuite le premier nom seul leur fut affecté.

BAIUS ou MICHEL DE BAY, naquit au village de Melin dans le territoire d'Ath, en 1513. L'empereur Charles V le choisit pour professer l'Écriture Sainte dans l'université de Louvain. Il fut ensuite chancelier de ce corps, conservateur de ses priviléges, et inquisiteur général. L'université fit choix de lui, de concert avec le roi d'Espagne, pour le députer au concile de Trente. Il y parut avec éclat. Une partie de ses *Opuscules* avait déjà été publiée. Baïus ayant combattu les luthériens et les calvinistes, crut qu'il les ramènerait plus sûrement dans le sein de l'Église en adoptant quelques-uns de leurs sentimens. On l'accusa d'avoir fait revivre divers points de la doctrine de Calvin sur la justification, et il prétendit mettre à couvert ses opinions en citant souvent Saint Augustin. On les dénonça à l'inquisiteur de Louvain, qui défendit de les enseigner, et à la Sorbonne, qui les censura en 1560. Pie V en condamna 76 autres par sa bulle du 1er octobre 1567. Frère Peretti, général des cordeliers (depuis pape sous le nom de Sixte V), s'employa vivement contre le docteur de Louvain, à la prière des franciscains ses confrères, que Baïus avait irrités par son mépris pour les scolastiques. La bulle causa une grande rumeur dans l'université de Louvain. Le cardinal de Granvelle, qui en fut chargé, la fit accepter. Baïus lui-même, après quelques difficultés, s'y soumit en 1568, du moins extérieurement. Mais il dit, suivant l'usage de tous les docteurs condamnés, que ces propositions n'étaient point de lui ou qu'elles avaient été dressées frauduleusement. Grégoire XIII soutint en 1579 l'ouvrage de Pie V. Le jésuite Tolet, porteur de sa bulle, fit signer à Baïus un écrit par lequel il reconnaissait qu'il avait soutenu plusieurs des 76 propositions, et qu'elles avaient été condamnées dans le sens qu'il leur avait donné. Sa doctrine trouva cependant de nombreux sectateurs. Les disciples de Baïus et ceux du jésuite Lessius, alors professeur à Louvain, se firent une guerre très-vive. Le nonce du pape dans les Pays-Bas crut que pour apaiser ces disputes, il fallait imposer silence aux deux partis. Il proposa cette idée judicieuse à Sixte V, qui l'adopta. Le nonce se transporta donc en 1588 à Louvain, et défendit, sous peine d'excommunication, aux deux partis, de noter leurs adversaires d'aucune censure, jusqu'à ce que le Saint-Siége eût prononcé. Cependant Baïus entreprit de nouveau de donner un sens favorable à ses opinions; mais n'ayant pu y réussir, il ne pensa plus qu'à terminer ses jours en paix. Il mourut à Louvain en 1589. On a de lui des *Traités de controverse*

contre Marnix, 1579 et 1582, 2 vol. in-8°. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 1696, in-4°, à Cologne par le P. Gerberon. Son style est fort au-dessus des scolastiques de son temps : il est simple et serré. On sent que Baïus avait beaucoup étudié les Pères. On dit même qu'il avait lu neuf fois Saint Augustin. Baïus fonda un collége par son testament. — Son neveu, Jacques Baïus, aussi docteur de Louvain, mort en 1614, nous a laissé un *Traité de l'Eucharistie*, imprimé en cette ville, in-8°, 1605, et un *Catéchisme*, in-fol., Cologne, 1620. Les opinions de Michel Baïus ne moururent point avec lui. Corneille Jansen, qui se nommait à la tête de ses livres Cornélius Jansénius, en renouvela une partie dans son *Augustinus*. *Voyez* Jansénius.

BAIZÉ (Noel-Philippe), théologien, prêtre de la doctrine chrétienne, né en 1672 à Paris, fut long-temps bibliothécaire dans la maison de Saint-Charles, rue des Fossés Saint-Victor, où il mourut le 24 janvier 1746. Il a laissé quelques petits écrits estimés ; mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est le *Catalogue* de la bibliothèque qui lui était confiée. Ce catalogue peut être regardé comme un chef-d'œuvre dans son genre. L'abbé Bignon, bibliothécaire du roi, en faisait le plus grand cas, et ce jugement a été confirmé par un grand nombre d'autres savans. Selon M. Barbier, ce catalogue est un abrégé d'histoire littéraire universelle ; rien n'égale surtout le soin que l'auteur a pris de dévoiler les auteurs anonymes et pseudonymes. Il est composé de 22 vol. in-fol., en comptant 3 vol. de tables. Il est actuellement à la bibliothèque de *Monsieur*, à l'exception du second volume de la table des auteurs qui a été perdu.

BAJARDI ou BAIARDO (André), poète italien, né à Parme dans le 15e siècle, obtint l'estime et l'amitié de Louis Sforce, duc de Milan, surnommé *le More*. On a de lui un roman de chevalerie, appelé *Philogine*; Parme, 1507 in-4°, 1508, *ibid.*; Venise, 1520, in-8°, 1530, in-4°, 1535, 38 et 47, in-8°, il est en vers coupés par octaves. Les autres poésies de Bajardi ont été recueillies et publiées pour la première fois, en 1756, par François Fogliazzi de Milan.

BAJAZET Ier, empereur des Turcs, fils et successeur d'Amurat Ier en 1389, fut appelé l'*Éclair*, à cause de la rapidité de ses conquêtes. Prévoyant que ses grands desseins l'obligeraient de s'éloigner de sa capitale, et ne voulant point que ses sujets profitassent de son absence pour donner l'empire à un autre, il fit étrangler Jacob, son frère aîné ; traitement qui, suivant Chalcondyle, était déjà en usage parmi les princes de sa nation. Il enleva d'abord aux chrétiens, en 1391, 92 et 93, la Bulgarie, la Macédoine, la Thessalie, et subjugua presque toutes les provinces des princes asiatiques. Sigismond, roi de Hongrie, à qui l'empereur Manuel Paléologue avait fait demander du secours, proposa une croisade contre Bajazet. La France se joignit à lui et envoya Jean, comte de Nevers, cousin-germain du roi, avec 2,000 gentilshommes ; mais cette petite armée, après quelques succès, fut presqu'entièrement défaite l'an 1396, près de Nicopolis en Bulgarie. Le comte de Nevers fut mené à Pruse, chargé de fers.

L'empereur turc, enflé de ces avantages, assiégea Constantinople. Il obligea Manuel à partager la pourpre avec Jean, son neveu, afin d'avoir l'empereur pour tributaire, et en quelque sorte pour vassal. Il quitta Constantinople pour aller s'opposer aux progrès du fameux Tamerlan. Ce héros lui envoya une ambassade que le turc reçut avec fierté. Tamerlan marcha contre lui, et le défit près de Angoury ou Ancyre, l'an 1402. Mustapha, fils aîné de Bajazet, fut tué en combattant : Bajazet lui-même fut fait prisonnier.

BAJAZET II, fils de Mahomet II, surnommé *Fatile* (le Vainqueur), succéda à son père en 1481. Zizime, son frère cadet, favorisé par la plupart des seigneurs, lui disputait la couronne; mais il le chassa de l'Asie, l'obligea de se réfugier en Occident, où il mourut, dit-on, de poison en 1495. Tranquille possesseur du trône, il fit une invasion dans la Moldavie, avant que Mathias Corvin, roi de Hongrie, pût s'y opposer; et il étendit ses conquêtes jusqu'aux embouchures du Danube et du Niéper. Il tourna ensuite ses armes du côté de la Natolie et de la Syrie, d'où il voulait chasser le sultan des Mamelucs d'Égypte; mais cette seconde entreprise n'eut aucun succès. Après avoir enlevé et perdu plusieurs places, il fut battu deux fois, et obligé d'accepter la paix. Le sultan, toujours agité du desir de conquérir, tomba sur l'Albanie, qu'il pilla et ravagea entièrement. Il arma ensuite par mer et par terre contre les Vénitiens, sous prétexte de secourir Louis Sforce, duc de Milan, et il s'empara, dans la Morée, des villes de Coronet de Modon. Ses progrès rapides effrayèrent les Vénitiens, et les forcèrent à demander la paix. Différentes révoltes dans l'intérieur de ses états, l'occupèrent plus ensuite que les guerres étrangères, et la dernière lui fit perdre l'empire. Les janissaires, gagnés par son fils Sélim, l'obligèrent de lui céder le trône. Ce fils dénaturé, pour s'assurer encore mieux de la couronne, fit empoisonner son père en 1512, par son médecin, qui était un juif. Il avait alors 60 ans. La réparation des murs de Constantinople, et des édifices superbes, sont des monumens de sa magnificence. La lecture des livres d'Averroès le détourna des affaires, sans lui inspirer un caractère plus doux et plus humain. Dès le commencement de son règne, il fit assassiner, ou, selon quelques auteurs, assassina lui-même dans un festin le bacha Acomat, son général, à la bravoure duquel il était redevable de son trône, parce que son crédit sur les janissaires lui était suspect.

BAJAZET fils d'Achmet Ier, et de la sultane Kiosens, fut élevé et gardé dans le sérail avec son frère Ibrahim. Ses belles qualités excitèrent la jalousie et la haine du sultan Amurat IV, son frère aîné, qui jura la perte de Bajazet. Ce fut pendant la guerre qu'il fit contre les Persans, que le féroce Amurat, enhardi par son éloignement de Constantinople et par ses succès dans cette expédition, résolut de sacrifier son malheureux frère à sa barbare défiance. Il envoya à Constantinople, le more Békir-Aga, son digne confident, pour y demander la tête de Bajazet. Ce prince courageux, vendit chérement sa vie; il tua quatre de ses meurtriers avant de suc-

comber sous leurs coups. Il mourut l'an de l'hégire 1044 (1635). Cette touchante catastrophe a été mise sur la scène tragique par le célèbre Racine.

BAJAZET, sultan, fils de Soliman Ier et de Roxelane, employa tour à tour la fourbe, le poison et le fer, pour se défaire de son frère aîné Sélim, que le vieux Soliman avait désigné pour son successeur à l'empire. Mais toutes ses tentatives furent vaines. Ayant été vaincu près d'Iconium, en 1558, à la tête des troupes qu'il avait fait soulever, il fut obligé de se réfugier chez le roi de Perse, et ce fut dans cet asile, qu'au mépris des lois de l'hospitalité et du droit des gens, l'inflexible Soliman se vengea de son fils coupable. Des bourreaux vinrent, sous le nom d'ambassadeurs, porter à Bajazet le fatal cordon. Il demanda à embrasser ses enfans avant de mourir, et cette faveur lui fut cruellement refusée. Il fut étranglé l'an de l'hégire 966 (ou 1559).

BAJOLE (Jean), jésuite, natif de Condom, mort à Béziers le 31 mai 1650, âgé de 51 ans. Les biographes de la société disent qu'il fut un homme érudit; cependant aucun autre n'a parlé de lui, et le seul ouvrage qu'il ait publié n'annonce pas beaucoup d'érudition. Il est intitulé *Histoire sacrée d'Aquitaine*, Cahors, 1644, un vol. in-4°. L'auteur a voulu faire connaître l'état du christianisme en Guyenne, depuis les premiers temps; il n'y a pas réussi. Son livre n'est qu'un recueil de contes pieux sur la fondation de quelques églises de cette province, et un tissu de lieux communs écrits d'un style lâche, incorrect et sans goût comme sans critique.

BAJON, chirurgien français, établi à Cayenne et ensuite à la Guyane, s'est fait connaître à la fin du 18e siècle par un ouvrage intéressant, intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle de Cayenne et de la Guyane française*, tome 1er, Paris, 1777, in-8°, tome 2, *ibid.*, 1778. L'auteur y traite des maladies les plus communes dans ces contrées, et de plusieurs animaux et végétaux alors peu connus.

BAKE (Laurent), seigneur de Wulverhorst, né à Amsterdam, d'une famille distinguée, s'est signalé parmi les poètes hollandais vers la fin du siècle dernier. On a de lui dans cette langue, un *Recueil de saints cantiques*, 1 vol. in-4°, Amsterdam, 1682, réimprimé en 1721; *Poésies mêlées*, à Amsterdam, 1757, 1 volume in-4°. Bake est mort en 1714.

BAKER (David), bénédictin anglais, naquit en 1575 à Abergavenni, fut élevé dans l'université d'Oxford, et fit ensuite de très-grands progrès dans l'étude des lois. Infecté dans sa jeunesse des principes de l'athéisme, il y renonça pour embrasser le christianisme, et, peu de temps après, étant allé en Italie, il entra dans l'ordre de Saint-Benoît où il prit le nom d'Augustin. Il fut envoyé en Angleterre en qualité de missionnaire, sous le règne de Charles Ier; mais son goût pour la retraite le rendant peu propre à ces fonctions, il fut nommé directeur des bénédictins anglais de Cambrai, et mourut à Londres en 1641. Il fut auteur de plusieurs ouvrages de spiritualité. On conservait dans la bibliothèque du couvent qu'il avait dirigé, neuf volumes in-fol. de ses œuvres. Il avait fait,

avec l'aide de quelques collaborateurs très-versés dans la connoissance de l'antiquité, une abondante collection de pièces pour l'Histoire ecclésiastique d'Angleterre, en 6 vol. in-fol., qui sont perdus. Ce savant bénédictin n'a rien publié, mais Reyner et Hugues Cressy ont beaucoup profité de ses recherches, l'un dans son *Apostolat des Bénédictins*, l'autre dans son *Histoire de l'Eglise d'Angleterre.*

BAKER (sir Richard), auteur *de la Chronique des rois d'Angleterre*, naquit dans le comté de Kent en 1568, et fut créé chevalier en 1603 par Jacques Ier. Il fut nommé en 1620 premier shérif du comté d'Oxford, et, s'étant imprudemment rendu caution pour des parens de sa femme, il fut réduit à la dernière pauvreté, et finit ses jours comme insolvable dans la prison de Fleet, le 18 février 1645. On a de lui divers autres ouvrages. *Cato variegatus*, ou *Distiques moraux de Caton*, mis en vers, 1636; *Méditations et réflexions sur l'Oraison dominicale*, 1637, in-fol.; *Méditations et réflexions sur quelques psaumes de David*, réimprimées plusieurs fois; *Méditations et prières pour tous les jours de la semaine*, 1640, in-4°; *Apologie des laïques qui écrivent sur des sujets religieux*, 1641, in-12; *Soliloques de l'ame*, 1641, in-12; *Theatrum redivivum*, en réponse à l'*Histriomastix de Prynne*, in-8°. Il a traduit en anglais *les trois premières parties des Lettres de Balzac*. Sa *Chronique* fut publiée en 1641, réimprimée en 1653 et en 1658.

BAKER (Thomas), mathématicien anglais, né vers l'année 1625, à Ilton dans le comté de Sommerset, auteur de *la Clef géométrique*, in-4°, 1684, en latin et en anglais. Vicaire de Bishop's-Nymmet, il y menait une vie studieuse et retirée, et y mourut l'an 1690. On a encore de cet auteur un *Traité de l'incertitude des sciences*, traduit de l'anglais par Berger, Paris, 1714, in-12.

BAKER (Thomas), né à Crook, dans le comté de Durham, le 14 septembre 1656, d'une famille ancienne également distinguée par ses vertus, se voua à l'état ecclésiastique, et fut toute sa vie attaché à l'université de Cambridge, malgré les traverses et les désagrémens qu'il y éprouva. Il s'est rendu célèbre dans la connaissance des antiquités, et légua à la bibliothèque du collége de Saint-Jean un choix d'ouvrages précieux, tant imprimés que manuscrits, et ses médailles. Il publia en 1700 un ouvrage intitulé *Réflexions sur les connaissances humaines*, où l'on établit leur insuffisance pour montrer l'utilité et la nécessité de la révélation; ouvrage publié sous le voile de l'anonyme, et qui, bien qu'au dessus des forces de Baker sous le rapport de la science, a été rangé parmi les auteurs classiques anglais, à cause de la pureté du style. Il eut huit à dix éditions, dont la 5e est de 1714. Il avait composé une Histoire du collége de Saint-Jean, depuis sa fondation jusqu'en 1670, qu'il n'a pu publier lui-même, et dont le manuscrit est conservé dans la bibliothèque de Harley. Il avait rassemblé en 39 vol. in-fol., et 3 in-4°, une collection de pièces relatives aux antiquités et à l'histoire de l'université de Cambridge, dont une

partie est conservée dans le musée britannique, et l'autre dans la bibliothèque de Cambridge. Il avait projeté de donner les antiquités de Cambridge, comme M. Wood a donné celles d'Oxford, et il aurait, disent les auteurs du Dictionnaire biographique anglais, surpassé ce dernier ouvrage, si la mort ne l'eût arrêté dans son travail. Thomas Baker joignait à une grande application beaucoup de pénétration et de jugement, la pureté de style, beaucoup de candeur et une grande intégrité. Il mourut le 5 juillet 1740, d'une attaque de paralysie, âgé de 84 ans.

BAKER (Henri), naturaliste anglais, né au commencement du 18e siècle, fils d'une sage-femme de Londres, fut élevé par un libraire : il s'appliqua à trouver les moyens de rendre la parole aux sourds et muets. Des succès en ce genre le firent admettre dans la Société des antiquaires et dans la Société royale et l'Académie des inscriptions, dont il reçut en 1740 la médaille d'or. Il justifia ce choix par *son Microscope rendu facile, et l'usage du microscope*, souvent imprimé en anglais et traduit en français par le père Pézenas, in-8°, 1754; par d'autres ouvrages *sur l'usage du Microscope;* quelques *poèmes* d'une imagination originale, sérieux et plaisans; un autre poème très-estimé, intitulé *l'Univers*, et beaucoup de morceaux dans les *Transactions philosophiques*. Il a légué à la Société royale 100 liv. sterling applicables à une chaire d'anatomie ou de chimie. Etant devenu fort riche, il avait épousé la fille de Daniel Foé. Il mourut le 25 novembre 1774, âgé d'environ 75 ans, laissant deux fils et une mémoire respectable. — Son fils David Erskine Baker, est auteur d'un ouvrage intitulé le *Vade mecum* du théâtre, 2 vol. in-12, 1764, qui a été perfectionné depuis et réimprimé sous le titre de *Biographia dramatica*, et de quelques poésies insérées dans divers recueils.

BAKER. *Voyez* Bacnérius.

BAKEREEL (Guillaume et Gilles), peintres, nés à Anvers sur la fin du 16e siècle. Ils différaient dans leurs talens comme dans leurs mœurs : l'un peignait le paysage et l'autre la figure, l'un aimait la magnificence et l'autre la simplicité : enfin l'un est mort à Anvers et l'autre à Rome. Ils ont été les descendans habiles d'une famille consacrée aux arts. Rome a toujours possédé quelques artistes de ce nom : on en a compté sept ou huit, qui tous avaient du talent.

BAKEWEL (Robert), fermier anglais, né en 1726, à Dishley, mort en 1795, fit beaucoup de voyages en Angleterre, en Irlande et en Hollande pour s'instruire dans l'art d'améliorer les bestiaux, et fit des essais très-heureux en ce genre. Il possédait le plus beau troupeau de l'Angleterre. On trouve des détails sur la méthode d'engrais qu'il suivait, dans la *Domestical Encyclop.* Londres, 1802, tom 1er.

BAKHTICHUA, médecin arabe, était d'abord à la tête de l'hôpital de Djundy-Chapour. Ayant été appelé près du calife Hady, qui était attaqué d'une maladie grave, ce prince prit une si grande confiance en lui, que croyant pouvoir se passer de ses autres médecins, il ordonna leur mort, mais Bakhtichua prévint l'exécution de cet ordre barbare,

en empoisonnant celui qui l'avait donné. Après une cure aussi radicale, il fut forcé de retourner à Djundy-Chapour; mais il ne tarda pas à être rappelé à la cour par le successeur d'Hady. Bakhtichua est auteur de plusieurs *Traités de médecine.*

BAKHTICHUA, fils de Gabriel et petit-fils du précédent, succéda à son père en 213 de l'hégire (828 de J.-C.), dans la charge de médecin de Mamoun. Ses talens et la faveur dont il jouissait lui suscitèrent des ennemis secrets qui le firent dépouiller de ses biens et exiler dans le Derbend. Il ne revint dans sa patrie et ne rentra en possession de ses biens qu'après la mort du sultan. Il ne resta pas long-temps en repos; la calomnie le poursuivit de nouveau. Il mourut en 256 de l'hégire (870 de J.-C.), sa vie ne fut qu'une suite continuelle de faveurs et de disgraces.

BAKHTIAR. *Voyez* AZZ-ED-DAULAH.

BAKHUYSEN (LUDOLPHE), peintre et graveur, né en 1631 dans la ville d'Embden, mourut à Amsterdam en 1709. Un goût naturel le guida dans ses premiers essais : ses productions étaient dès-lors recherchées, quoiqu'il n'eût pas encore appris les élémens de son art. Il cultiva ses talens, et d'habiles maîtres le dirigèrent dans ses études. Cet excellent artiste consultait beaucoup la nature, et la rendait avec précision dans ses ouvrages. Il a représenté des *Marines,* surtout des *Tempêtes.* Pour bien rendre celles-ci, lorsqu'il voyait se former un orage, il entrait dans une chaloupe et se faisait conduire à force d'argent en haute mer; là, il contemplait long-temps le spectacle de l'horizon en feu et les flots irrités; là, il traçait ses esquisses: revenu chez lui sans mot dire, l'esprit toujours occupé de ce qu'il avait vu, il se mettait à peindre aussitôt et de manière à saisir de crainte le spectateur. La ville d'Amsterdam acheta treize cents florins l'un de ses tableaux de marine, dont elle fit présent à Louis XIV. Son coloris est suave et harmonieux, son dessin correct, ses compositions pleines de feu. On estime beaucoup ses dessins; ils sont d'un effet piquant, et admirables par la propreté du lavis. Ce maître a gravé, à l'eau forte, quelques *Vues maritimes.* Le roi de Prusse, le grand-duc de Florence, et le czar Pierre Ier, visitèrent quelquefois son atelier, et choisirent de ses tableaux pour en orner leur palais. Le Musée royal possède quatre tableaux de ce peintre : ce sont *le port d'Amsterdam,* une *Escadre hollandaise,* et deux *Marines.* Bakhuisen était non-seulement grand peintre, mais habile graveur et bon poète.

BAKKER (PIETTER HUYSINGA), excellent poète hollandais, né en 1715 à Amsterdam, et mort dans la même ville le 22 octobre 1801. On a de lui un *Poème sur l'Inondation de l'année* 1740, et *une Traduction des poésies latines* de E. W. Higt *sur le printemps.* Il a laissé *trois volumes de poésies.* Ses *Satires contre les Anglais* ont été imprimées séparément.

BAKKER (MATTHIEU) inventa, en 1690, les *chameaux.* Ces utiles machines ont pour objet d'alléger les vaisseaux et de les faire passer sur le bas-fond du Zuiderzée, appelé *Pampus.* La manière dont on s'y prend est aussi

curieuse que singulière. Les *chameaux* sont des bâtimens qui se détachent en deux parties, et qui embrassent le navire; ensuite, en retirant un bouchon, les chameaux se remplissent d'eau et le coulent à fond en se rejoignant au-dessous du navire. Aussitôt qu'ils sont pleins, on rebouche les ouvertures, et on les décharge par une grande quantité de pompes. A mesure que les chameaux se lèvent, le navire se lève aussi, jusqu'à ce qu'il puisse mettre à la voile et passer les bas-fonds. On ignore l'époque de la mort du mécanicien Bakker.

BALAAM, fameux devin d'Aram dans la Mésopotamie, suivit les ambassadeurs de Balac, roi des Moabites, qui l'avait envoyé chercher pour maudire le peuple d'Israël. Un ange l'arrêta au milieu du chemin, tenant une épée nue. L'ânesse sur laquelle il était monté, et qui seule le voyait, ne voulut plus avancer, et se plaignit miraculeusement, dit-on, des coups dont son maître l'assommait. Le ministre du Seigneur commanda alors à Balaam de ne dire que ce que Dieu lui mettrait dans la bouche. Le prophète étant arrivé, ne prononça que des bénédictions au lieu des malédictions que Balac lui avait demandées. Il prédit «qu'il sortirait une étoile de Jacob et un rejeton d'Israël, et le dominateur qui devait soumettre toutes les nations de son empire.» Le Roi, trompé dans son attente, renvoyait le devin sans présens; lorsque cet homme avare lui conseilla d'envoyer les plus belles filles de Madian dans le camp d'Israël. Balac suivit ce conseil. Quelque temps après Balaam fut tué par l'armée des Hébreux victorieuse. Cette histoire est de l'an du monde 2515, 1489 avant J.-C.

BALACE, préfet de l'empereur Constance, fit éprouver la plus cruelle persécution aux chrétiens. C'est à lui que Saint Antoine écrivit pour le menacer de la vengeance céleste. Cinq jours après, Balace fut mordu à la cuisse par un cheval furieux, et mourut de sa blessure.

BALADAN ou BALAD, roi ou gouverneur de Babylone, est, selon quelques-uns, le même que Bélésis ou Nabonassar, dont il est parlé dans l'Écriture. Mais cette opinion, et toutes les autres qu'on forme sur ce prince, ne sont fondées que sur des conjectures. *Voyez* Bélésis et Nabonassar.

BALAGNY. *Voyez* Montluc.

BALAMIO ou BALAMY (Ferdinand), sicilien, fut médecin de Léon X; il vivait vers le milieu du 16e siècle. Il s'acquit aussi de la réputation par ses talens dans la poésie, et la connaissance qu'il avait de la langue grecque. Il a mis en latin plusieurs *Opuscules* de Galien, imprimés d'abord séparément, mais réunis ensuite dans l'édition de Galien publiée à Venise en 1586, in-fol. Voici les titres de ces Opuscules : I. *De cibis boni et mali succi*, Lugduni, 1555, 1561. II. *Galeni liber de ossibus, ad tyrones*, Valentiæ, 1555, in-8°; Francofurti ad Mœnum, 1630, in-fol., avec les remarques de Gaspar. III. *De optimâ nostri corporis constitutione; de bonâ valetudine; de hyrudinibus, cucurbitulâ, cutis incisione et scarificatione*, Rostochii, 1636, in-8°.

BALARD (Jean), syndic de Genève en 1529, a laissé un manuscrit curieux, conservé à la bibliothèque de cette ville. C'est

un *Journal de tout ce qui s'est passé à Genève depuis 1525 jusqu'en 1531*. Balard eut de la peine à accéder à la réforme.

BALAS. *V.* ALEXANDRE BALAS.

BALASSA (VALENTIN), comte Hongrois, qui fut également renommé comme guerrier et comme poète. Il versifiait avec une facilité peu commune en latin et en hongrois. On a imprimé plusieurs fois, à Leutschau et à Debrezin, le recueil de ses poésies.

BALASSI (MARIO), peintre, né à Florence en 1604, mort vers 1670. Il apprit son art de Ligozzi, de Rosselli, et enfin de Passignato, avec qui il fit le voyage de Rome, où il composa beaucoup d'ouvrages; puis il voyagea en Allemagne avec le duc Octave Piccolomini. A son retour il fit, pour la confrairie des stigmates, un *Saint François*, au moment où il reçoit les plaies, morceau très-estimé. Il avait copié à Rome *la Transfiguration* de Raphaël, de manière à surprendre les plus habiles connaisseurs.

BALATHI, surnom D'ABULFÉDA, auteur d'un livre intitulé : *Aschzal al Khath*, ou *Traité des caractères de différens alphabets*, ainsi que d'une *Histoire de ceux qui maintiennent les deux principes du bien et du mal*, tels que les sectateurs de Zoroastre et les Manichéens.

BALBANI (NICOLAS), ministre de l'église italienne de Genève, mort en 1587, a laissé une *Histoire de la vie de Galeazzo Caraccioli*, écrite en italien, et imprimée à Genève en 1587. Ce livre est très-rare.

BALBATRE (CLAUDE), célèbre organiste, naquit à Dijon en 1723, et étudia son art sous son oncle, organiste de la cathédrale de cette ville, et auquel il succéda dans la suite. Balbâtre ayant essuyé quelques dégoûts de la part du chapitre de Dijon, vint à Paris, où il obtint l'orgue de Saint-Roch, d'où il passa à celui de la métropole. Il se faisait remarquer entre tous les autres organistes par un jeu plein d'harmonie, d'expression et de chaleur. Ce fut lui qui substitua le premier le piano-forté au clavecin. Il mourut à Paris en 1799.

BALBES, nom générique de la première famille de la république de Quiers, fondée suivant quelques antiquaires, vers le 6e siècle, par un Romain nommé Balbus. Lorsque le pouvoir des empereurs d'occident commença à s'affaiblir en Italie, les Balbes rétablirent la république, s'emparèrent de l'autorité, et se firent long-temps respecter de leurs voisins. Ce fut en 1455 que Louis II, duc de Savoie, dépouilla les Balbes du reste de leur antique puissance. Leurs fréquentes tentatives pour la recouvrer furent inutiles.

BALBI (JEAN), dominicain génois, plus connu sous le nom de *Janua Januensis*, florissait en 1286, et vécut jusqu'en 1298. Il composa plusieurs ouvrages; son *Catholicon* fut imprimé à Mayence par Fust et Schoeffer en 1460. C'est une espèce d'Encyclopédie classique, contenant une Grammaire, une Rhétorique et un Dictionnaire. Quoiqu'elle fût fort mal digérée, elle eut beaucoup de succès du temps de l'auteur. On en avait grand besoin dans le siècle de Balbi, où l'on connaissait peu les premiers élémens de la littérature et des arts. Cet ouvrage est un des premiers sur lesquels l'art de l'imprimerie se soit exercé; aussi est-il très-recher-

ché, très-rare et très-cher. Il fait époque dans l'histoire de la typographie; en voici le titre entier: *Summa grammaticalis valdè notabilis, quæ Catholicon nominatur*, Mayence, 1460, in-fol.; On connaît 36 exemplaires de cette première édition. Il a été réimprimé à Augsbourg en 1469, in-fol.; il est encore très-rare. Il ne faut pas confondre Jean Balbi avec Jérôme Balbo, évêque de Gurck en Carinthie, qui fait l'objet de l'article suivant.

BALBI ou **BALBO** (Jérôme), littérateur vénitien très-renommé dans son temps, florissait vers la fin du 15[e] et au commencement du 16[e] siècle. Il fut élève de Pomponio Leto. Le roi Ladislas et son fils Louis l'honorèrent de missions importantes. Ferdinand, archiduc d'Autriche, lui donna l'évêché de Gurck en Carinthie. Il mourut à Venise en 1535. Il fut poète latin et historien. Ses ouvrages historiques sont intitulés : I. *De rebus Turcicis*, Rom. 1526, in-4°; Bologne, 1530, in-4°. II. *De civili et bellicâ fortitudine*, Rome, 1526, in-4°. III. *De futuris Carolis V successibus*, Bologne, 1529, in-4°. IV. *Opusculum epigrammaton*, Augsbourg, 1494, in-4°. Les plus décentes de ses *Poésies* ont été insérées dans la collection intitulée *Deliciæ poëtarum Italorum*, et dans d'autres recueils.

BALBI (Gaspard), Vénitien, était joaillier de profession. Il voyagea pendant onze ans dans l'Orient, depuis 1579 jusqu'en 1588. De retour dans sa patrie, il publia le fruit de ses courses sous le titre de *Viaggio delle Indie Orientali di Gasparo Balbi*, Venise, 1590, in-8°, réimprimé en 1600, in-8°. Cet ouvrage se trouve difficilement.

BALBI (Dominique), poète vénitien, de la fin du 17[e] siècle, a composé des livres de morale et des comédies. Voici la liste de ces ouvrages : I. *Il Castigamatti overo quaderni morali*, Venise, 1668, 1683 et 1695, in-12. II. *Il Ligamati, cioè raccolte morali*, Venise, 1675, in-12. III. *Lo sfortunato paziente, operetta morale*, Venise, 1667, in-12. IV. *El Pantalon burlao, commedia*, 1673, in-12. V. *Il primo Zanne, commedia in prosa*, Venise, 1677, in-12. VI. *Il secundo Zanne, detto Bagattino, favorito da amore*, Venise, 1678.

BALBIN (Décius-Célius), sénateur romain, était d'une famille illustre. Il fut élu empereur en 237, après avoir été deux fois consul, et avoir gouverné plusieurs provinces. Les soldats, n'ayant point eu part à cette élection, se soulevèrent, et le massacrèrent un an après. Balbin était bon et populaire, et réussissait dans la poésie et dans l'éloquence. Il avait soixante ans lorsqu'il obtint la couronne impériale. Son mérite lui avait procuré les gouvernemens de l'Asie, de l'Afrique et de quelques autres provinces, où il s'était fait aimer.

BALBIN (Aloysius Boleslaus), né à Koenigsgratz en Bohême en 1611, entra chez les jésuites en 1636, et mourut à Prague en 1689, où il était professeur de rhétorique. Il a composé en latin une bonne *Histoire de Bohême*, que la mort ne lui a pas permis d'achever. Elle est en 10 vol. in-fol. Le premier a paru à Prague en 1667, et le dernier en 1688. Il traite de l'histoire naturelle du pays, des mœurs et usages des

habitans, des limites de ce royaume dans les divers temps, et d'après ses divers traités avec l'Allemagne et la Turquie; des vies des Saints de Bohême, des paroisses de Prague, des archevêques de cette ville, des rois et ducs; enfin il donne les généalogies des principales familles de la nation. L'auteur croyait, lorsqu'il publia le premier volume, que son ouvrage aurait vingt livres; mais il n'a pu en donner que dix; savoir, huit de la première décade, deux de la seconde.

BALBOA (Vasco Nugnez de), Castillan, se fit connaître de bonne heure par ses expéditions maritimes. Il fut si heureux dans ses premières guerres contre les Indiens, qu'il ne leur donna jamais la paix qu'au prix de l'or. Il avait amassé une si grande quantité de ce métal précieux, qu'il en envoya trois cents marcs au roi d'Espagne pour son quint. De nouvelles découvertes et de nouvelles conquêtes mirent son nom à côté de ceux de Fernand Cortès et d'Améric Vespuce. Il s'embarqua en 1513, dans l'espérance de découvrir la mer du Sud, et, un mois après son départ, il était en possession de cette mer. Il donna le nom de Saint-Michel au golfe où il débarqua. Il s'y plongea jusqu'à la ceinture, son épée d'une main et son bouclier de l'autre, disant aux Castillans et aux Indiens qui bordaient le rivage: « Vous m'êtes témoins que je prends possession de cette mer pour la couronne de Castille, et cette épée lui en conservera le domaine. » L'année d'après il retourna à Sainte-Marie, chargé d'or et de perles. Pedrarias, gouverneur espagnol, arrivé en cette ville, fut bien surpris d'y trouver Balboa avec une simple camisole de coton sur sa chemise, un caleçon et des souliers de cordes, faisant couvrir de feuilles une assez méchante case qui lui servait de demeure. Pédrarias, jaloux du crédit qu'il avait dans la colonie, fit revivre un procès terminé depuis long-temps, accusa Balboa de félonie, et, quoiqu'il ne pût la prouver, il fut jugé et eut la tête tranchée à Santa-Maria en 1517, à l'âge de 42 ans. Ainsi périt, par le dernier supplice, un des plus grands capitaines de l'Espagne, qui aurait devancé Pizarre dans la découverte du Pérou, et sous lequel se forma ce fameux conquérant.

BALBUENA (Bernard de), né à Val-de-Pegnas dans le diocèse de Tolède, docteur de Salamanque, et évêque de Porto-Ricco en Amérique, mourut en 1627. Les Hollandais pillèrent sa ville épiscopale en 1620, et enlevèrent sa bibliothèque. Il laissa plusieurs *Poèmes* pleins d'imagination, de feu, d'esprit et de graces: I. *Grandeza mexicana*, 1604, in-8°. II. *Siglo de oro en las selvas de Eriphile*, Madrid, 1608, in-8°. III. *El Bernardo o victoria de Roncesvalles*, poème héroïque, Madrid, 1624, in-4°.

BALBUS (Lucius-Cornélius), né à Cadix, d'une famille illustre, servit avec distinction sous Jules-César, qui le combla de faveurs. Il obtint par le crédit de Pompée le droit de bourgeoisie romaine. Nommé proconsul vers la fin de l'année 733 de Rome, il conquit le pays des Garamantes, et Auguste lui accorda l'honneur du triomphe, honneur qu'aucun étranger de naissance n'avait obtenu jusqu'alors. Balbus fit bâtir à Rome un théâtre qui portait son

nom, et fit construire auprès de l'ancienne Cadix une ville beaucoup plus considérable. Ses richesses étaient immenses, et, en mourant, il fit le peuple romain son héritier.

BALBUS (Lucius Lucilius), jurisconsulte romain, disciple de Mutius Scévola, un siècle avant J.-C., se distingua par ses talens pour la jurisprudence.

BALBUS (Octavius), ayant été condamné à mort par les triumvirs, se déroba des mains des meurtriers qui le cherchaient dans sa maison, en sortant secrètement par une porte qui leur était inconnue. A peine fut-il dehors, qu'ayant appris, par un murmure confus de ses voisins, que l'on assassinait son fils à cause de lui, la tendresse paternelle le rappelle aussitôt à sa maison, pour défendre ce fils qu'il aimait. Ce bruit était faux; mais les assassins se saisirent de ce père infortuné, et lui ôtèrent la vie. On trouve dans l'histoire romaine d'autres personnages du nom de Balbus, mais qui ont joué un rôle peu important.

BALCANQUAL (Gautier), savant théologien écossais, suivit Jacques Ier en Angleterre. Il fut nommé chapelain du Roi et représentant de l'Eglise d'Écosse au synode de Dordt, doyen de Rochester en 1624, et doyen de Durham en 1639. Il eut beaucoup à souffrir dans le temps de la rebellion. Forcé de fuir de place en place, il mourut, en 1645, au château de Chirk dans le Derbyshire. C'était lui qui avait composé la *Déclaration du roi Charles Ier concernant les derniers troubles en Écosse*, in-fol., 1630. On a aussi de lui les *Lettres sur le Synode de Dordt;* et en outre quelques *Sermons.*

BALCET (Jean), prêtre et médecin du dernier siècle, est auteur d'ouvrages de controverse et de médecine: I. *Apologie de la Messe.* II. *Tractatus de morbis animi.* Il ajouta des *Notes* aux Œuvres de Perduleis. On lui doit la belle édition de la *Pharmacopée* de Bauderon.

BALCHEN (Jean), amiral anglais, né en 1669. Ce marin entra de bonne heure au service, où il parvint des derniers rangs d'officier au commandement d'un vaisseau. Alors il se signala dans la Méditerranée sous les ordres de sir George Byng. En 1743, il fut fait amiral et nommé gouverneur de l'hôpital de Greenwich. Peu après il eut le commandement d'une escadre envoyée au secours de sir Charles Hardy, qui était bloqué dans le Tage avec une flotte de transports. L'amiral ayant exécuté heureusement cette entreprise, fit voile pour l'Angleterre; mais le vaisseau le *Victory* qu'il montait, périt le 3 octobre 1744, dans une tempête, sur les rochers des côtes de Jersey, sans qu'il en échappât un seul homme. Un monument érigé dans l'abbaye de Westminster conserve la mémoire de ce déplorable évènement.

BALDACCI (Marie-Madeleine), née à Florence le 29 octobre 1718. Elle annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour la peinture, et fut d'abord élève de Jeanne Fratellini, puis de Jean-Dominique Campiglia, bon peintre de portraits, où elle devint très-habile. Elle peignait également bien ce genre en miniature, au pastel et à l'huile; ses portraits étaient ressemblans, disposés avec grace.

BALDASSARI (Joseph), savant

italien et professeur d'histoire naturelle à Sienne. Il fut le premier qui prouva que la craie était une sorte de sel. Il obtint le prix que l'Académie des sciences physiques avait proposé pour *Déterminer les causes physiques de l'incombustibilité de l'amiante.* Sur la fin de ses jours, et même âgé de 80 ans, il s'occupa encore de l'examen des célèbres sources de Saint-Philippe qu'il avait trouvées sursaturées de carbonate de chaux qu'elles déposent assez promptement. On reçoit ce dépôt dans des moules où il durcit, et l'on forme par ce moyen, en Toscane, de jolis bas-reliefs qui ont l'apparence de l'albâtre sculpté.

BALDAYA (Alonzo-Gonzalez), voyageur portugais, continua en 1434 la reconnaissance de la côte occidentale d'Afrique. Baldaya et Gilianez, son compagnon, firent 30 lieues au-delà du cap Bojador qui avait été découvert en 1415, et s'arrêtèrent au port auquel ils donnèrent le nom *d'Angra dos Ruyvos.* En 1435, ils allèrent plus avant, et, après avoir reconnu le port qui, sept ans après, fut nommé *Puerto de Cavallero* par Antonio Gonzalez, ils retournèrent dans leur patrie.

BALDE de Ubaldis (Pierre), jurisconsulte fameux dans le 14e siècle, né à Pérouse de François *Degli Ubaldi,* médecin, disciple et émule de Barthole, professa le droit à Pérouse, à Padoue et à Pavie. Arrivé dans cette dernière ville, on fut surpris de voir qu'un homme si célèbre eût un extérieur qui l'annonçât si peu. On s'écria, la première fois qu'il parut en public, *Minuit præsentia famam.* Mais Balde répondit ingénieusement, *Augebit cætera virtus ;* et l'on oublia sa figure, pour ne faire attention qu'à ses talens. Il mourut vers 1400, âgé de 76 ans, des suites de la morsure d'un chien enragé, après avoir recommandé qu'on l'enterrât en habit de cordelier. Il laissa de grands biens. On a beaucoup d'ouvrages de ce jurisconsulte, six tomes en 3 vol. in-fol. ; il manque de méthode, cite des lois apocryphes, s'épuise en subtilités, s'appesantit sur des choses très-inutiles, et passe rapidement sur les plus importantes. L'émulation et l'amitié qui régnèrent d'abord entre Barthole et lui dégénérèrent en jalousie et en haine.

BALDE (Jacques), jésuite, né à Ensisheim, dans la Haute-Alsace, en 1603, fut un des poètes latins les plus élégans de son siècle. La cour de Bavière applaudit à ses *Sermons*, et l'Allemagne à ses *Poésies.* On l'appela l'*Horace* de son pays. Il mourut à Neubourg en 1668. Les sénateurs se disputèrent à qui serait héritier de sa plume; et celui auquel elle échut la fit mettre dans un étui d'argent. Ses *Œuvres* sont imprimées à Munich, 1729, en 8 vol. in-8°, et à Turin, 1805, in-8°, avec des notes d'Orellius. Il y a de tout dans ce recueil, des *Pièces de théâtre*, des *Traités de morale*, des *Odes*, des *Panégyriques*, des *Poèmes héroï-comiques.* Balde était né avec le génie poétique; mais il ne s'attacha pas assez à former son style et son goût. Les beautés chez lui sont mêlées de taches. *L'Uranie victorieuse* ou *le Combat de l'ame contre les cinq sens*, lui valut une médaille d'or de la part d'Alexandre VII. On a un recueil de ses poésies, Cologne, 1660, in-12. — Un autre Balde (Baldœus), d'abord missionnaire dans l'île de Ceylan,

revint ensuite en Europe où il continua d'exercer le ministère évangélique. On lui doit une *Description de l'île de Ceylan et des Côtes de Malabar et de Coromandel*, qui a été insérée dans la *Collection des voyages*, publiés à Amsterdam en 1670, 1683, 12 v. in-f°.

BALDELLI (François), laborieux traducteur italien, était de Cortone. Il s'est rendu célèbre par ses traductions fort estimées. Il fut également poète, et écrivit dans le genre badin (*giocoso*). C'est surtout par son savoir et ses connaissances dans les langues grecque, latine et italienne qu'il s'est fait remarquer parmi les littérateurs. Il se fixa à Venise, et y publia, dans le 16e siècle, les *Traductions*, en italien, *des Commentaires de César, des Histoires de Pomponius Lætus, de Dion Cassius, de Flavius Josephe, de Robert*, moine, et de *plusieurs ouvrages de Polydore Virgile*.

BALDERIC ou BAUDRY, évêque de Dol, naquit vers 1050, et entra de très-bonne heure dans le monastère de Bourgueil en Anjou, et en devint abbé, vers 1079. Son goût pour la littérature profane lui fit perdre de vue les devoirs de son état, et l'empêcha pendant un temps, de veiller sur les mœurs de ses religieux qui s'étaient beaucoup relâchées sous son prédécesseur. Mais il changea tout à coup sa manière de vivre; sa piété et ses vertus lui méritèrent l'estime de Paschal II, qui lui accorda en 1107 le siége de Dol et le pallium. Le nouveau prélat entreprit aussitôt de dissiper les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, où étaient encore plongés les habitans de la Basse-Bretagne; mais, rebuté par le mauvais succès de sa mission, il alla visiter les monastères d'Angleterre. Il mourut en Normandie, dans une terre voisine de son évêché de Dol, vers 1130. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les plus remarquables sont: I. *Historiæ Hyerosolimitanæ libri quatuor*, inscrit dans le Recueil de Bongars. II. *Gesta pontificum Dolensium;* on en trouve des extraits dans l'*Histoire de Bretagne* de Lebaud. III. *Vita B. Roberti de Arbrissello*, La Flèche, 1641; traduite en français par le P. Chevalier, jésuite, La Flèche, 1647, in-8°. On trouve dans les *Historiens de France* de D. Bouquet, une *Lettre curieuse* de Balderic, *aux moines de Fécamp, sur les mœurs des Bas-Bretons, et l'état des monastères d'Angleterre et de Normandie*. Il avait aussi composé deux poèmes, l'un sur les événemens du règne de Philippe Ier; l'autre, sur la conquête d'Angleterre par Guillaume-le-Bâtard.

BALDERIC, surnommé *le Rouge* (Rubeus), fils d'Albert, seigneur de Sarchonville, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique. Il fut successivement évêque de Noyon et de Tournay en 1097. Il mourut à Morinuis *seu Tervannæ*, le 5 juin 1112, après s'être acquis la réputation d'un historien fidèle et exact par sa chronique de l'église de Cambrai et d'Arras, divisée en 3 livres, et publiés par George Colveuer, à Douai, en 1615, in-8°; sous le titre de *Chronicon Cameracense et Atrebacense, etc.*, Douai, 1615, in-8°. C'est un ouvrage curieux et plein de recherches.

BALDÉUS (Philippe), ecclésiastique hollandais, se signala par son zèle pour la propagation du christianisme dans les Indes orientales,

et spécialement à la côte de Malabar, après que les Hollandais eurent conquis ce pays sur les Portugais. Il nous a laissé une *Description de ces contrées*, publiée en Hollandais en 1672, in-fol., et traduite en allemand par Jablonski. (*Voy.* les notes du traducteur holl., J. de La Fontaine, de l'abrégé de l'Hist. Eccl., par Formey, t. 2, pag. 38 et suiv.) Baldéus fut ministre à Ceylan, d'où étant revenu, il exerça le ministère sacré à Geervliet.

BALDI (BERNARDIN), naquit à Urbin l'an 1553, d'une famille noble, originaire de Pérouse. Il fut abbé de Guastalla en 1586, sans avoir demandé cette abbaye. Il avait d'abord travaillé *sur les Mécaniques d'Aristote; sur l'Histoire;* il avait fait des vers; mais dès qu'il fut abbé, il ne pensa plus qu'au droit canon, aux Pères, aux conciles et aux langues orientales. C'était un homme fort laborieux, qui possédait douze langues, et qui s'était surtout appliqué à l'étude des langues orientales. On a de lui un grand nombre de *Traités sur les mécaniques*, dont quelques-uns sont à la fin du Vitruve d'Amsterdam, 1649, in-fol., sous le titre de *Lexicon Vitruvianum*. Nous citerons ses écrits poétiques: I. *Versi e prose*, Venise, 1590, in-4°. II. *Il Lauro, scherzo giovanile*, la seconde édition en a paru à Pavie en 1700, in-12. III. *Concetti morali*, Parme, 1607, in-4°. IV. *Carmina latina*, Parme, 1609, in-12. V. *Il diluvio universale, cantato con nuova maniera di versi*, Pavie, 1604, in-4°. VI. *Deifobe owero gli oracoli della sibilla Cumea, monodie*, Venise, 1604, in-8°. Crescimbeni a mis ses *Fables* en vers italiens, Rome, 1702, in-12. Il avait commencé une *Description historique et géographique du Monde, dans toutes ses parties;* il n'eut pas le temps de finir ce grand ouvrage. Baldi mourut à Urbin le 12 octobre 1617.

BALDI (CAMILLE), savant professeur de philosophie, né à Bologne, vers 1547, et mort dans la même ville en 1634. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont les plus estimés sont: I. *In physiognomicâ Aristotelis commentarii*, Bologne, 1621, in-fol. II. *Trattato come da una lettera missiva si conoscano la natura e qualità dello scrittore*, Carpi, 1622, in-4°. III. *Delle mentite et offese di parole come si possano accomodare, etc.*, Bologne, 1623; Venise, sans date. IV. *De humanarum propensionum ex temperamenti prænotionibus tractatus*, Bologne, 1629 et 1644, in-4°. V. *J. congressi civili*, ouvrage posthume, 1681 et 1698, in-4°.

BALDI ou BALDUS, médecin, né à Florence, vers 1600, mourut à Rome, où ses talens l'avaient fait nommer médecin ordinaire des papes Urbain VIII et Innocent X. Les ouvrages qu'il a publiés sont: I. *Prælectio de contagione pestiferâ*, Rome, 1631, in-4°. II. *Disquisitio iatro-physica, ad textum XXIII Hippocratis de aere, aquis et locis*, Rome, 1637, in-4°. III. *De loco affecto in pleuritide disceptationes*, Pavie, 1640, in-8°; Rome, 1645, in-8°. IV. *Opobalsami Orientalis in conficiendâ theriaca Romæ adhibiti medicæ propugnationes*, Rome, 1640, in-4°. V. *Del vero Opobalsamo Orientale discorso apologetico*, ouvrages posth., Rome, 1646,

in-4°. VI. *Relazione del miracolo insigne, operato in Roma*, Rome, 1644, in-4°.

BALDI (Joseph), médecin florentin, florissait vers la fin du 17e siècle. Il a laissé un manuscrit très-curieux sur les champignons. Micheli parle avec éloge de ce manuscrit, qui est maintenant à la bibliothèque Nani à Venise.

BALDI (Lazzaro), né à Pistoia en 1624, alla étudier à Rome sous Pierre de Cortone. Le pape Alexandre VII l'employa à peindre la galerie de Monte-Cavallo, et une belle chapelle à Saint-Jean de Latran, où la correction du dessin, l'harmonie et la force du coloris se trouvent réunis. Baldi réunissait à son talent l'amour des belles-lettres, et tenait chez lui une académie de beaux esprits. Il mourut à Rome en 1703, regretté de tout le monde.

BALDINGER (Bernard), savant théologien suisse du 17e siècle, né à Baden en Argovie, fut élu prévôt du chapitre de cette ville en 1658. On a de lui : *Fides tùm catholicâ, tùm à catholica resoluta*, Fribourg, 1654. Charles, son frère, chanoine du chapitre de Baden, a publié des *controverses* en latin.

BALDINGER (Ernest-Gottfried), célèbre médecin, et savant distingué, naquit près d'Erfurt le 18 mai 1738. Dans la guerre de sept ans, il fut chargé de la direction d'un hôpital militaire à l'armée du roi de Prusse. La paix étant conclue, le landgrave de Hesse-Cassel le nomma son premier médecin. Il fut professeur de médecine à Gottingue et à Marpurg, et mourut le 2 janvier 1804, âgé de 65 ans. Parmi ses nombreux ouvrages, nous nommerons les suivans : I. *Traité des maladies qui règnent dans les armées*, Lagensalz, 1774, in-8°. II. *Magasin pour les médecins*, in-12, Clèves; puis, *Nouveau Magasin*, 2 vol., Leipsick, 1779-1799, in-8°. III. *Sylloge opusculorum selectorum argumenti medico-pract.*, 1 vol. in-4°, Gottingæ, 1776-1782, in-8°. IV. *Litteratura universæ materiæ medicinæ alimentariæ, toxilogiæ, pharmaciæ et therapiæ generalis medicæ atque chirurgicæ, potissimum academica*, Marburgi, 1793, in-8°. V. *Historia mercurii*, Gœttingue, 2 vol. in-8°. VI. *Catalogus dissertationum quæ medicamentorum historiam, fata et vires exponunt*, Altemburgi, 1768, in-4°. VII. *Sur l'étude de la Botanique, et de la manière d'apprendre*, Jéna, 1770, in-4°.

BALDINI (Baccio), orfèvre à Florence pendant le 15e siècle, a, dit-on, gravé, à la même époque que Masso-Finiguerra, son confrère, auquel on attribue l'invention de la gravure. Il est étonnant qu'on ne soit pas encore fixé sur l'origine d'un art aussi utile.

BALDINI (Baccio), académicien de Florence, se fit aimer de Cosme Ier, grand-duc de Toscane, dont il écrivit la *Vie*, imprimée en 1578, in-fol., et en 1615, in-4°. On a encore de lui : I. Une *Dissertation sur la figure des dieux du paganisme*. II. Un *écrit sur le Destin et la Fatalité*, 1578, in-fol.

BALDINI (Bernardin), médecin, philosophe, mathématicien et poète italien au 16e siècle, naquit dans un bourg près du lac Majeur, vers l'an 1515, et mourut en 1600, après avoir professé la médecine à Pavie et les mathématiques à Milan. On lui doit di-

vers Traités, en latin, *sur l'utilité des siences, sur les dieux fabuleux des anciens peuples*, Milan, 1588, in-4°; *sur les étoiles et les héros changés par la mythologie en constellations*, Venise, 1579, in-4°; *De præstantiâ et dignitate juris civilis et artis medicæ*, Milan, 1559 et 1587; *Problemata excerpta ex commentariis Galeni in Hippocratem*, Venise, 1567 et 1587, in-8°; *In pestilentiam libellus* (en vers), Milan, 1577, in-4°; *De bello à christianis et Othomanicis gesto, carmen*, Milan, 1571 et 1574, in-4°; *De bello Othomanicorum ad manes gesto carmen; carmina varia*, Milan, 1574, in-4°. Il a publié des *Stances sur la rigueur de l'hiver de* 1571, Milan, 1571, et une *Traduction en vers latins de quelques ouvrages d'Aristote*, tels que l'Art poétique, les Économies et la Physique de ce philosophe. Lefebvre de Villebrune a traduit de l'italien son traité intitulé *Manière d'allaiter les enfans à la main, au défaut de nourrices*, Paris, 1786, in-12.

BALDINI (Jean-François), littérateur et savant italien du 18ᵉ siècle, né à Brescia en 1677, mort à Tivoli en 1765, à l'âge de 88 ans, entra dans la maison des clercs réguliers de la congrégation Somasque, et en prit l'habit en 1694. Il fut professeur de rhétorique à Milan, et fut élevé à Rome à toutes les dignités de son ordre. On a de lui : *Lettera sopra le forze viventi*, dans la Collection de Caloguera. II. *Des Remarques sur les vies des premiers papes*, par Anastase le bibliothécaire. III. La *Description d'une aurore boréale*, Rome, 1738. IV. *Dissertazione sopra vasetti di Creta in gran numero trovati in una camera sepolcrale*, dans les Essais de dissertations académiques, lues dans l'Académie de Cortone, vol. II. L'Italie lui doit la réimpression à Rome des *Œuvres de Vaillant*, sur la numismatique, 1743, 3 vol. in-4°; J. Khell a publié en 1767, à Vienne, un supplément à cette édition.

BALDINI (Clément), a publié l'ouvrage suivant : *Pinax iconicus antiquorum ac variorum in sepulturis rituum, ex Lilio Gregorio excerptus*, cum fig. P. Wociriot, Lugd., 1556, in-8°.

BALDINSEL (Guillaume), commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, fit en 1336 le voyage de la Terre-Sainte, et en publia la relation sous le titre de *Hodœporicon ad Terram Sanctam*. Elle est insérée dans le recueil de Canisius.

BALDINUCCI (Philippe), l'un des bons écrivains d'Italie dans le 17ᵉ siècle, naquit à Florence vers 1624. Ayant acquis de grandes connaissances dans la peinture et la sculpture, et fait beaucoup de découvertes en étudiant les ouvrages des meilleurs maîtres, il se trouva en état de satisfaire le cardinal Léopold de Médicis, qui desira une *Histoire complète des Artistes célèbres*. Baldinucci la fit remonter jusqu'à Cimabué, le restaurateur de la peinture; et il avait dessein de la poursuivre jusqu'aux peintres qui vivaient à la fin du dernier siècle. Son projet ne fut exécuté qu'en partie. Il donna trois vol. de son vivant, et le reste, qui n'était guère qu'ébauché, et où il se trouve de grands vides, n'a été publié qu'après sa mort, en 1702 et 1728, à Flo-

rence. On a encore de lui, en italien, un *Traité de la gravure sur cuivre*, avec la *Vie des principaux graveurs*, Florence, 1686, in-4°, ouvrage estimé. Ce qu'il a écrit est d'un style pur, et il y a de l'exactitude dans les faits qui regardent les peintres de son pays. Il était de l'Académie de la Crusca, qui le perdit en 1696, à l'âge de 72 ans. — Son fils Francesco Saverio BALDINUCCI, avocat, hérita des connaissances de son père, travailla à terminer la *Vie des célèbres graveurs*, et la livra au public.

BALDIT (MICHEL), docteur-médecin de l'université de Montpellier, né à Mende, en Gévaudan, exerça dans cette ville son art avec beaucoup de distinction. Il fut le premier qui fit connaître les vertus et les cures merveilleuses des eaux thermales de Bagnols, à quatre lieues de Mende, dans un écrit intitulé : *L'hydrothermopotie des nymphes de Bagnols, en Gévaudan*, ou les Merveilles des eaux et des bains *de Bagnols*, 1 vol. in-12, Lyon, 1651. Il publia, en 1666, un autre ouvrage qui a pour titre : *Speculum sacro-medicum octogonum*, etc., 1 vol. in-12, Lyon, 1666.

BALDOCK (RALPH DE), vécut sous les règnes d'Édouard Ier et d'Édouard II : d'abord archidiacre de Middlesex, doyen de Saint-Paul, en 1294, il fut appelé, en 1304, à remplir le siége de Londres; mais son élection ayant souffert quelques difficultés, il fut obligé de recourir à Rome; et, ayant obtenu du pape la confirmation de sa nomination, il fut sacré à Lyon, par Hispanus, cardinal d'Albe, le 30 janvier 1306. La même année le pape le désigna pour un des commissaires chargés d'examiner les accusations qu'on avait portées contre les Templiers. L'année d'après, il fut nommé grand-chancelier d'Angleterre; mais Édouard Ier étant venu à mourir, il n'en remplit qu'un an les fonctions. Il contribua à la construction de la chapelle de Sainte-Marie dans l'église de Saint-Paul. Il enrichit sa patrie de ses écrits, qui consistent en une *Histoire des affaires d'Angleterre jusqu'à l'époque de son temps*. Une *Collection des statuts et des constitutions de l'Église de Saint-Paul*, qu'on conservait dans la bibliothèque de cette cathédrale. L'évêque Baldock se rendit recommandable par la douceur de son caractère et par sa science. Il mourut à Stepney le 24 janvier 1313.

BALDOVINETTI (ALESSIO), peintre florentin, devint artiste, malgré son père qui le destinait au commerce. Il étudia la peinture sous Paul Rucello, et adopta la manière rude et sèche de son maître. Il fit des tableaux pour la grande chapelle de la Sainte-Trinité et pour l'Annonciade. Il a aussi exécuté plusieurs ouvrages de mosaïque. Voulant s'assurer une retraite pour sa vieillesse, il entra à l'hôpital de Saint-Paul et y fit transporter une énorme cassette, qui contenait, disait-il, le reste de sa fortune, dont l'hôpital devait hériter; aussi eut-on constamment pour lui tous les soins imaginables. Il mourut en 1499, à l'âge de 74 ans, laissant dans sa cassette quelques desseins, et un petit traité *sur la peinture* en mosaïque.

BALDOVINI (FRANÇOIS), poète italien du 17e siècle, naquit le 27 février 1635, de parens honnêtes,

mais peu riches. Il fut reçu docteur en droit à l'université de Pise. Il se fit prêtre à 40 ans, et devint protonotaire apostolique. Il mourut le 18 novembre 1716. Il est surtout connu par son *Lamento di Cecco da Varlungo*, dont Horace Marini a publié à Florence une nouvelle édition avec des notes, etc., 1755, in-4°.

BALDREDE (Saint), vulgairement appelé *Saint Baudré*, fut évêque de Glascow en Écosse, où il fonda plusieurs monastères, où il mourut l'an 608. Les églises d'Écosse ont conservé le souvenir de ses vertus.

BALDUCCI (François), poète italien, né à Palerme en Sicile, florissait au commencement du 17e siècle. L'inconstance de son humeur, un caractère difficile ne lui permit pas de rester jamais dans la même situation, ni de s'arrêter à rien de fixe. Il promena ses talens, ses travers et sa misère de ville en ville, et alla expirer enfin en 1642, à l'hôpital de Saint-Jean de Latran. Il a mérité ainsi à juste titre une place dans l'ouvrage de Tollius, sur l'infortune des gens de lettres. Ce poète passe pour l'inventeur des *Oratorio* et des *Cantates*. Ses *Rime* furent réimprimées à Venise, en 1663, in-12.

BALDUIN (Frédéric), théologien luthérien, né à Dresde en 1575, professeur de théologie à Wittemberg, est auteur d'une *Défense de la confession d'Augsbourg*, de *Commentaires sur les Épîtres de Saint-Paul et de plusieurs livres de la Bible*, et mourut en 1627, à l'âge de 52 ans. — Balduin (Chrétien-Adolphe), petit-fils du précédent, vivait vers le milieu du 17me siècle, et mourut en 1682, à Hayn en Saxe, où il était percepteur d'impôts. Il cultivait les sciences, et s'occupait principalement de chimie. Il a laissé plusieurs dissertations sur les métaux.

BALDUIN ou BALDINI RITOVIUS (Martin), né à Campen en Brabant, premier évêque d'Ypres, assista au concile de Trente en 1562, et présida à celui de Malines en 1570. Il tint un synode à Ypres en 1577; il en publia les ordonnances. Nous avons de lui un *Commentaire sur le Maître des Sentences*, et le *Manuale pastorum*.

BALDUNG (Jean), dit *Grien* ou *Grün*, peintre et graveur sur bois, très-distingué de Gemünd, travaillait à Strasbourg. Ses chairs sont d'une grande vérité, ses têtes ont de la force, et sont du fini le plus parfait. Ses couleurs ont conservé jusqu'à nos jours la plus grande vivacité. Il peignit en 1516, à Fribourg en Brisgaw, le *Devant du maître-autel de la cathédrale*. Comme peintre il est peu inférieur à Albrecht-Dürer. Il a fait beaucoup de *Gravures en bois*, et on a de lui un grand nombre d'*Images de Saints*.

BALDWIN (Guillaume), fameux instituteur anglais, était né dans l'ouest de l'Angleterre, et il y mourut vers l'an 1564. Il a publié les ouvrages suivans : I. *Préceptes et conseils des Philosophes*. II. *La Philosophie morale*, ouvrage estimé, qui a eu de nombreuses éditions. III. *Paraphrase en vers anglais, des cantiques de Salomon*, Londres, 1549, in-4°. IV. *Exemples et proverbes; Comédies; Modèle pour les magistrats*, relativement aux Vies des Anglais malheureux, en vers;

1559. V. *L'usage des adages.*

BALDWIN (Thomas), d'abord religieux de l'ordre de Cîteaux, parvint, par son mérite, à l'évêché de Worcester, et fut nommé, en 1184, archevêque de Cantorbéry. Il accompagna Richard I[er] dans la Palestine, et lui rendit de grands services, tantôt en lui donnant de sages conseils, tantôt en ranimant le courage des croisés par ses prédications. Ce vertueux et savant prélat mourut en 1191, pendant que Richard faisait le siége de Ptolémaïde. *La Bibliothèque Cistercienne* renferme quelques-uns de ses écrits. C'est à lui que l'on doit le palais de Lambeth à Londres, où les archevêques de Cantorbéry font leur résidence.

BALDWIN (Abraham), président de l'université de la Géorgie, homme d'état distingué, prit ses degrés au collége de Yale, en 1772, et devint ensuite tuteur de ce séminaire depuis 1775 jusqu'en 1779. Quand le système général d'éducation, dans l'étendue des états de la Géorgie, eut été adopté par la législature en 1785, il en fut élu chef; nommé ensuite membre de la grande convention de 1787, il arrêta la forme de la constitution des États-Unis. Il fut ensuite nommé sénateur de cet état, dans les conseils de la nation, et mourut à Washington en mars 1807.

BALDWIN (Ébénezer), ministre de Danbury (aux États-Unis d'Amérique), prit ses degrés au collége de Yale, en 1763, et fut nommé tuteur de ce séminaire depuis 1766 jusqu'en 1770. Il fut ordonné en qualité de successeur du révérend M. Warner, et de White, le 19 septembre 1770, et mourut subitement le 1[er] octobre 1776, à l'âge de 31 ans. C'était un homme très-savant, constant et infatigable dans ses études, grave dans ses mœurs. Il laissa en mourant 300 livres sterling à sa société; cette somme est employée au soutien de la religion.

BALE ou BALEUS (Jean), théologien anglais, né à Cove dans la province de Suffolk, quitta l'ordre des carmes pour la secte des calvinistes, et renonça à sa religion pour une femme. Édouard VI le nomma évêque d'Ossory en Irlande; mais, sous le règne de Marie, il fut obligé de prendre la fuite. Il revint sous Elisabeth, et fut pourvu d'une prébende dans la cathédrale de Cantorbéry, et il y mourut en 1563, âgé de 68 ans. C'était un génie turbulent et frivole. On a de lui : *Précis des Vies des hommes illustres de la Grande-Bretagne*, Bâle, 1557, in-fol.; il y en a plusieurs autres éditions. Un *Traité sur les Vies des papes*, à Leyde, 1615, in-8°; un autre intitulé : *Acta Romanorum pontificum; Bibliotheca scriptorum illustrium majoris Britanniæ*, Bâle, 1557, in-fol.; et plusieurs *Comédies*, dans lesquelles il jouait les religieux, les catholiques et les Saints. Il passe pour le plus ancien poète dramatique de la Grande-Bretagne.

BALE (Robert), théologien anglais, né dans la province de Norfolk. Il fit profession chez les carmes de Norwick, et devint prieur de ce couvent. On a de lui les *Annales abrégées de l'ordre des carmes;* une *Histoire du prophète Elie*, et *l'Office de Simon Anglus*. Il mourut en 1503.

BALECHOU (Jean Jacques),

graveur, fils d'un bonnetier, naquit à Arles en 1719, et mourut subitement à Avignon en 1765. Il s'est rendu célèbre *par ses gravures en taille-douce*, qui lui méritèrent une place dans l'Académie de peinture de Paris. Il s'était fait une manière particulière de graver, qui unissait beaucoup de moelleux à une finesse de burin singulière. Quoiqu'on ait prétendu qu'il chargeait trop de tailles, on voit par ses ouvrages, qu'il savait joindre, quand il voulait, au fini précieux d'Edelinek et de Nanteuil, les grands traits de Mellan. Ses principales pièces sont : I. Les belles *Marines*, qu'il a gravées d'après Vernet, parmi lesquelles on doit distinguer la tempête. II. Le *Portrait de Frédéric-Auguste*, électeur de Saxe et roi de Pologne. Ce portrait, chef-d'œuvre de gravure, fut la cause de tous ses malheurs, de son exclusion de l'Académie, et de sa retraite forcée à Avignon. C'était par ordre de madame la dauphine qu'il avait fait ce portrait, et il en fit tirer des épreuves contre la parole expresse qu'il avait donnée à cette princesse. Il fut accusé de les avoir vendues à son profit. Cet excellent morceau est à la tête du Recueil précieux de la galerie de Dresde. Les belles épreuves de cette gravure se vendent à un très-haut prix. III. La *Sainte Geneviève*, d'après le tableau de Carle Vanloo; cette estampe précieuse par le fini et la douceur de ses traits, est le dernier ouvrage de Baléchou. Son talent n'était pas borné à la gravure. Il avait du goût et quelque talent pour la chimie, qu'il avait étudiée jusqu'à un certain point.

BALEN (Henri Van), peintre d'histoire, né à Anvers en 1560, où il mourut en 1632. Il peut être placé au premier rang des peintres flamands. Il voyagea en Italie, où l'étude de l'antique et des grands maitres, en rectifiant ses premières notions, épura son goût, et perfectionna ses talens. Ses compositions sont grandes et habilement ordonnées; ses tableaux sont harmonieux et d'une excellente couleur; il fut le premier maître du célèbre Van Dyck. Les ouvrages de Van Balen sont en grand nombre. Ses principaux tableaux sont : le *Festin des Dieux;* le *Jugement de Pâris*, et un *Saint-Jean prêchant dans le désert*, qui orne la chapelle Notre-Dame d'Anvers. On remarque aussi dans cette église une *Sainte Famille* peinte par Balen. Il y a eu à Paris deux tableaux de ce peintre, l'un dans la galerie du sénat; il représente *Abraham renvoyant Agar et son fils Ismaël;* l'autre est une *Sainte Famille dans le désert, servie par les anges*. Ce dernier tableau qui avait été apporté de Prusse au Musée royal, n'y est plus aujourd'hui.

BALEN (Jean Van), né en 1611, fut élève de son père Henri Van Balen, dont il suivit les traces de près à Rome; il y étudia la manière de chaque maître; mais il adopta toujours celle de son père, cependant il lui est bien inférieur. De retour dans sa patrie, il y fit quelques grands tableaux; son principal talent fut de peindre en petit. Son dessin est peu correct; le mérite de ses ouvrages consiste dans une belle composition, surtout dans un pinceau gracieux et des couleurs brillantes.

BALEN (Matthieu), né à Dordrecht en Hollande, l'an 1611, se

livra avec ardeur à l'étude des antiquités. Il a publié *une Histoire de sa patrie, de son origine, de ses accroissemens et de ses monumens*, 1677, in-4° (en hollandais). — Matthieu BALEN, petit-fils de l'historien de Dordrecht en Angleterre, né en cette ville en 1684, a peint *l'Histoire et le Paysage.*

BALES (PIERRE), né en 1547, se rendit célèbre par son talent dans l'art d'écrire par abréviations, et par son adresse remarquable à écrire en petit. On rapporte qu'il a écrit d'une manière lisible, sur le chaton d'une bague de la grandeur d'un demi sou anglais, *le Pater, le Credo, les dix Commandemens de Dieu, deux courtes prières en latin, son nom, une devise et la date, l'année de J.-C. et celle du règne d'Elisabeth,* et qu'il présenta cette bague à la reine d'Angleterre en présence de sa cour et de beaucoup d'ambassadeurs étrangers. Il était aussi très-habile à imiter des manuscrits, et fut employé par Walsingham, secrétaire d'état, pour certaines opérations diplomatiques. Il publia en 1590 son *maître d'écriture*, en trois parties; dans la première il enseigne à écrire vite, dans la seconde à écrire correctement, et la troisième est destinée à la calligraphie. Cet ouvrage jouissait alors de la plus grande réputation. L'auteur, à ce qu'il paraît, est mort vers 1610.

BALESDENS (JEAN), né à Paris à la fin du 16e siècle, avocat en parlement et ès-conseils du roi, nommé en 1648 à l'Académie française, par considération pour le chancelier Séguier, protecteur de l'Académie, dont il était secrétaire, avait des talens médiocres. Se trouvant en concurrence avec le grand Corneille, il pria l'Académie de considérer son peu de mérite et l'éminente supériorité de son concurrent. Il mourut à Paris, le 27 octobre 1675. Balesdens fut plus souvent éditeur qu'auteur; il a publié des éditions de la plupart des ouvrages de Savonarole, *des Éloges des hommes illustres* de Papire Masson, Paris, 1638, 2 vol. in-8°; *des Scholies latines* de Jean Gagney, *sur les évangiles et les actes des apôtres; des œuvres spirituelles de* Saint Grégoire de Tours; *des épîtres de Sainte Catherine de Sienne; du traité de l'eau-de-vie de* Brouault; des *Fables d'Esope*, traduites en français et accompagnées de *Maximes morales*, et enfin plusieurs autres ouvrages.

BALESTRA (ANTOINE), peintre, né à Vérone en 1666, d'une famille honnête. Après avoir fait de bonnes études, et s'être livré quelque temps au commerce, il se décida pour la peinture. Il passa quelque temps chez Gio Zaffi, et apprit la perspective de Bianchini; il se rendit ensuite à Venise sous la direction d'Antoine Bellucci, grand coloriste; là il apprit d'après les grands maîtres, Le Titien, Le Georgion, Paul Véronèse, la belle intelligence du clair-obscur et la magie des couleurs; ensuite il alla chercher dans l'école de Rome la correction et le choix des belles formes; des lettres de recommandation l'introduisirent dans l'atelier de Carle Maratte; il y puisa le beau style des Raphaël et des Carrache; après quatre années d'études, il passa à Naples où la vue des ouvrages de Lanfranc et

de Solimène ajoutèrent encore à son talent. De retour à Rome, il y remporta le prix de l'Académie de St.-Luc, sur un dessin *de la défaite des Géans*; ce fut dans ce temps qu'il fit connaître tout son talent par *une Annonciation* pour l'église des carmes de Crémone. Après avoir été mandé à Venise, où il fit plusieurs bons tableaux, il vint se fixer à Vérone, et y donna de nouvelles preuves de son talent; cet artiste s'est toujours élevé à la hauteur de son sujet. Tout était en harmonie dans ses tableaux. Balestra avait reçu de la nature un avantage rare et particulier, c'est qu'il a mieux peint dans sa vieillesse que dans tout autre temps, et que ses derniers ouvrages, loin de se ressentir de la faiblesse des ans, ont du feu et de la vigueur, témoin *la Cène de Vérone*, son dernier tableau. Cet artiste, travaillant pour l'honneur de son art, a fait de bons élèves. Il est mort à Vérone en 1740.

BALETTI (Gianetta-Rosa-Bénozzi), née à Toulouse, actrice célèbre de la comédie italienne, où elle avait pris le nom de *Silvia*, mourut à Paris en 1762. Sa figure intéressante, son jeu aisé, sa déclamation, son art, firent, pendant quarante-deux ans, les délices du public. Elle jouait les rôles d'amoureuses. — Son mari, Joseph Baletti, dit *Mario*, né à Munich, se livra de bonne heure au goût qu'il avait pour le théâtre, et s'y distingua dans l'emploi des jeunes amoureux, dont il jouait les rôles avec intelligence. Il fut du nombre des acteurs que le duc d'Orléans, régent, fit venir à Paris, en 1716, pour y rétablir la comédie italienne. — Louis Baletti, leur fils, suivit la même carrière que ceux de qui il avait reçu le jour. Au talent de la déclamation, il joignait celui de la danse, dans lequel il s'est distingué. Reçu à la comédie italienne, en 1744, dans l'emploi des jeunes-premiers, il s'y est fait aimer du public et de ses camarades.

BALETTI. *Voyez* Flaminia.

BALEY (Gautier), médecin et ecclésiastique anglais, né à Portsham dans le comté de Dorset, s'appliqua à l'étude de la médecine avec tant de succès, qu'il fut nommé professeur royal à l'université d'Oxford, en 1561, et, peu après, il fut élevé à la charge de médecin ordinaire de la reine Elisabeth, qui l'honora de son estime. Il mourut le 3 mars 1592, à l'âge de 63 ans. Baley a écrit en anglais : I. *Traité de trois sortes de poivre commun*, 1558 ou 1588, in-8°. II. *Directions pour la santé naturelle et artificielle, avec des remèdes pour toutes les maladies des yeux*, 1626, in-4°. III. *Explicatio Galeni de potu convalescentium et senum* (inédit), et un livre *sur la Conservation de la Vue*. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

BALFOUR (André), né à Édimbourg, en Écosse, d'une famille noble, employa sa fortune à faire fleurir les sciences dans sa patrie, et fut un des principaux fondateurs du Muséum et du Jardin des Plantes d'Edimbourg. Robert Sibbald, son ami, a consacré son souvenir et celui de son frère sir Jacob Balfour, dans un ouvrage intitulé : *Memoria Balfouriana*. Robert Brown a donné le nom de *Balfouria*, à un genre de plantes de la Nouvelle-Hollande.

BALGUY (Jean), savant théologien, né en 1686, à Sheffield,

dans le comté d'Yorck; il fut admis en 1702, au collège de Saint-Jean, à Cambridge, où il prit ses degrés ès arts; il se distingua si avantageusement, que l'évêque Hoadly lui donna une prébende dans l'église de Salisbury, et en 1729, il obtint le vicariat de North-Allerton dans le comté d'Yorck; il mourut en 1748. Les plus remarquables de ses écrits, sont: une *Lettre à un déiste, sur la beauté et l'excellence des vertus morales*, 1726, in-8°. Le *Fondement de la bonté morale*, ou *Recherche approfondie de l'origine de nos idées de la vertu*, 1728, in-8°. *Recherches sur les perfections morales de Dieu, particulièrement en ce qui est relatif à la création et à la providence*, 1730, in-4°. Un *Essai sur la Rédemption*, 1741, in-4°. *Sermons sur différens sujets*, 2 vol. in-8°.

BALGUY (Thomas), fils du précédent, né en 1716, fut élevé au collége de Saint-Jean, à Cambridge, et il y prit ses degrés en théologie. Il fut ensuite prébendaire de Winchester, et archidiacre de ce diocèse en 1781; il refusa l'évêché de Glocester. Le docteur Balguy est mort en 1795. Ses ouvrages sont: un *Discours sur le gouvernement de l'Eglise*, in-4°. Deux *Discours sur les devoirs respectifs des Ministres et des Fidèles*, in-4°. *Exhortation de l'archidiacre de Winchester*, in-4°. Une *Notice sur le docteur Plowell*, principal du collége de Saint-Jean, à la tête de ses sermons. *La Bonté de Dieu prouvée et vengée*, in-8°. Une *Préface* à l'Essai sur la Rédemption, dont son père était auteur, in-8°. Le Recueil des *Discours* et *Exhortations* de Balguy a été imprimé in-8°.

BALI (Moula Bali), écrivain mahométan; il a laissé un *Traité sur la jurisprudence des Musulmans*. Il mourut dans la 977e année de l'hégire.

BALICOURT (Marguerite-Thérèse de), actrice célèbre, fit un brillant début à la Comédie française, le 29 novembre 1727, dans le rôle de *Cléopâtre*. Elle fit reprendre, l'année suivante, *la Médée* de Longepierre, qui était oubliée depuis trente-quatre ans, et joua ce rôle avec tant de talent, que la pièce eut un succès étonnant. La mauvaise santé de Mlle Balicourt la força de quitter le théâtre, en 1738. Elle mourut le 4 août 1743.

BALIN (Jean), né à Vesoul, en 1570, fut prêtre-chapelain de Claude de Rye, et exerça en même temps la médecine. Il l'accompagna en Flandre, où il fut témoin des événemens de la guerre terminée en 1608; il en a écrit l'histoire sous le titre: *De Bello Belgico auspiciis ducis Ambrosii Spinolæ*, Bruxellæ, 1609, in-8°. Cet ouvrage, dédié à la république de Gênes, est suivi d'un poëme intitulé: *Poëma elegiacum de pace Belgicâ, sive Janus bifrons Belgicus*. Cet auteur a encore composé: *Poëma heroicum de divæ Magdalenæ gestis*, Parisiis, 1607, in-8°. Le même poëme a été traduit en français par l'auteur, in-8°. Son style est élégant, son latin est pur et correct. Balin est mort à Vesel, dans le duché de Clèves.

BALIOL. *Voyez* Bailleul.

BALINGHEM (Antoine de), écrivain facétieux, qui vivait, à ce que l'on croit, au commencement du 17me siècle. On a de lui un écrit qui a pour titre: *Les*

Après-dîners et Propos de table, contre l'excès au boire et au manger pour vivre longuement, Lille, 1615, ou Saint-Omer, 1624, petit in-8°.

BALIVET (N...), député à la Convention nationale, naquit à Gray, en Franche-Comté, en 1755, et exerça d'abord la profession d'avocat. Nommé, en 1792, membre de la Convention, il ne s'y fit point remarquer. Lors du procès de Louis XVI, il vota la réclusion jusqu'à la paix, et le bannissement. Il passa ensuite au Conseil des Anciens, et au Corps Législatif, d'où il sortit en qualité de commissaire du Directoire près l'administration centrale du département de la Haute-Saône. Il mourut en avril 1813.

BALK (Évrard), né à Deventer, en 1590, enseigna le droit, d'abord à Bourges, et ensuite à Harderwyck. Il a publié plusieurs ouvrages, entre autres: I. *Electa Juris*, Hard. 1529. II. *De Intellectu*, L. 5, Cod. ad L. J. Majest. Franc. 1622. Il est mort en 1628.

BALKIS, reine de Mareb, capitale du royaume de Saba, en Arabie, vint de son pays pour entendre les discours pleins de sagesse de Salomon. Il en est parlé dans le livre des Rois. Les présens qu'elle apporta, la magnificence avec laquelle elle fut reçue, sont célébrés dans les histoires orientales.

BALL (Jean), prêtre séditieux et fanatique du 14me siècle, entreprit de mettre en pratique les théories anti-sociales de Wiclef. Il proclamait l'égalité des conditions, dans les campagnes, et déclamait avec véhémence contre le clergé et les riches. Une pareille doctrine ne manqua pas d'attirer à Ball un grand nombre de sectateurs; mais l'autorité ayant enfin ouvert les yeux sur sa conduite, se saisit de sa personne et le fit mettre en prison. Aussitôt, plus de cent mille paysans se rassemblent de diverses provinces, se précipitent dans Londres, brisent les fers de Ball et ceux de tous les malfaiteurs; et, suivant les préceptes de leur maître, mettent la ville au pillage. Le roi Richard II ne put se soustraire à leur fureur, qu'en leur livrant l'archevêque de Cantorbéry, le grand-chancelier et le grand-trésorier, qu'ils massacrèrent aussitôt. Cette rebellion dura deux années entières; mais à la fin, le gouvernement recouvra son autorité; Ball fut arrêté à Coventri en 1381, et exécuté peu après.

BALL (Jean), théologien puritain, né en 1585, à Cassington, dans le comté d'Oxford. Quoiqu'il fût opposé, sous quelques rapports, au gouvernement de l'Église et à ses cérémonies, il n'en a pas moins écrit fortement contre ceux qui se séparaient de sa communion sous ce prétexte. Il est auteur d'un *Traité concernant les principaux fondemens de la Religion chrétienne*, qui a eu un grand nombre d'éditions; d'un *Traité de la Foi*, in-4°, 1631 et 1637; d'un *Jugement impartial sur les motifs de séparation*, in-4°, 1640; *du Pouvoir de la piété*, Londres, 1657, et de quelques autres ouvrages estimés dans le temps. Ball mourut en 1640, âgé de 55 ans.

BALLA (Philibert), né à Bagnasco, dans le Piémont, le 2 février 1703, prit l'habit de jésuite, et devint l'un des chefs de l'ordre en Italie. Après avoir professé la philosophie et la théologie à Tu-

rin, son général Centurioni l'appela à Rome, pour y remplir la place de censeur des écrits qui s'y imprimaient. Les siens sont : I. Une *Notice historique sur Saint Savin*, évêque et martyr, dont l'authenticité des actes avait été attaquée par Tillemont. II. Des *Lettres théologiques*, recueillies en 3 vol. in-12, 1755. Elles ont pour objet de défendre la doctrine des jésuites et de les venger des imputations de leurs adversaires. Balla est mort en 1760.

BALLENDEN ou BELLENDEN (sir John), élégant historien écossais du 16me siècle. Dans sa jeunesse, il jouit de la faveur de Jacques V, roi d'Écosse, qui le chargea de traduire, en écossais, l'*Histoire d'Hector Boethius*, sous ce titre : *Histoire et Chronique d'Écosse*, etc. Son ouvrage, publié à Édimbourg, en 1536, in-fol., fut très-bien reçu chez les Anglais et les Écossais. Il mourut à Rome en 1550, où il s'était retiré, haï de la réformation, étant zélé catholique.

BALLERINI (Pierre et Jérôme), frères, nés à Vérone, le premier, en 1698; le second, en 1702, étaient fils d'un professeur en chirurgie, et tous deux prêtres, et très-savans, surtout dans l'histoire ecclésiastique. Unis par un goût commun, pour les mêmes études, autant que par les liens du sang, ils étudiaient le plus souvent en société, et se partageaient le travail suivant leur talent particulier. Les matières purement théologiques et canoniques, étaient du ressort de Pierre; les points d'histoire et de critique étaient de la tâche de Jérôme. Pierre mourut vers l'an 1764. Jérôme lui survécut de quelques années. Outre quelques bons ouvrages, on doit à leurs soins des éditions estimées : I. *De la Somme théologique de Saint Antonin*, Vérone, 1740 et 1741, et de celle de *Saint Rémond de Pégnaforte*, Vérone, 1744, in-fol. II. Des *Œuvres de Saint Léon-le-Grand*, Venise, 1753, 3 vol. in-fol. III. *De celle de Gibert, évêque de Vérone*, Vérone, 1732, in-4°. IV. Une édition complète de tous les *ouvrages du cardinal Henri Noris*, avec des notes, des dissertations, etc., imprimées à Vérone, en 1732, 5 vol. in-fol.; 1729, 1741. V. Un petit traité intitulé : *Méthode d'étudier*, Vérone, 1724, tirée des ouvrages de Saint Augustin, traduite de l'italien, par l'abbé Nicolle de La Croix, Paris, 1760, in-12. VI. *De jure divino et naturali circà usuram*, Bologne, 1747, 2 vol. in-4°. Ce livre diffus, et qui n'est pas toujours bien raisonné, est de Pierre.

BALLESTEN (Louis), jésuite, né à Valence en 1542, a enseigné, pendant plusieurs années, la langue hébraïque et l'Écriture Sainte à Valence ; ensuite, il alla en Sardaigne, puis à Tarragone ; enfin, il revint mourir dans sa patrie en 1624. Il a composé : *Onomatographia, sive descriptio nominum varii et peregrini idiomatis quæ alicubi in latina vulgari editione occurrunt...... Accessit hierologia sive de sacro sermone libri IV*, etc., Lugd., 1615, in-4°, assez rare.

BALLET (François), ancien curé de Gif, né à Paris, le 6 mai 1702, et mort sur la fin du 18me siècle, a publié : I. Quatre volumes de *Panégyriques*. II. *Traité de la dévotion à la Sainte Vierge*, ouvrage mystique. III.

Exposition de la doctrine de l'Église apostolique et romaine. IV. *De la Dédicace des Églises.* V. *Histoire des temples.* VI. *Instruction sur le Jubilé;* l'auteur répète ce qu'on avait dit et redit avant lui. VII. *Prônes sur les Évangiles des dimanches de l'année;* il y a de l'onction dans ces prônes, mais le style est inégal. VIII. *Prônes sur les Commandemens.* IX. *La Vie de la sœur Bony.* X. *Instruction sur la pénitence du Carême.* Tous les ouvrages de Ballet ont été recueillis en 12 vol. in-12, 1767 et années suivantes.

BALLEXSERD (Jacques), de Genève, né le 5 octobre 1726, et mort dans sa patrie en 1774, est connu par deux bons ouvrages intitulés : I. *L'Éducation physique des enfans*, 1762, in-8°, dont David, médecin à Paris, a donné une seconde édition en 1780, avec des notes. Cette dissertation, couronnée par la société des sciences de Harlem en 1762, est remplie d'excellentes observations de physique et de médecine. L'auteur prend les enfans au moment de leur naissance, et les conduit jusqu'à l'âge de puberté. II. *Quelles sont les causes principales de la mort d'un aussi grand nombre d'enfans?* Cet ouvrage fut publié à Genève en 1775.

BALLIANI (Jean-Baptiste), sénateur de Gênes, né en 1586, a donné en 1646 un *Traité des mouvemens naturels des corps pesans*, 1638 et 1646. Il est mort en 1666, âgé de 80 ans.

BALLIERE DE LAISEMENT (Denis), né à Paris, mort à Rouen en 1804, cultiva les lettres, la musique et la chimie. Il a composé divers ouvrages qui sont : I. *Théorie de la musique*, Paris, 1764, in-4°. II. *Éloge de Le Cat*, Rouen, 1769, in-8°. III. *Deucalion et Pyrrha; le Rossignol; le Retour du printemps; Zéphyre et Flore; la Guirlande*, opéras comiques, dont les quatre premiers ont été représentés à Rouen, et le dernier à la foire Saint-Laurent. On lui doit aussi une nouvelle édition du *Gazophylacium græcorum*, de Philippe Cattier, Paris, Didot, 1788, in-8°.

BALLIN (Claude), né à Paris en 1625, d'un riche orfèvre de cette ville, devint orfèvre lui-même. Il prit le goût du dessin en copiant les tableaux du Poussin, et commença à se faire connaître du temps du cardinal de Richelieu, qui acheta de lui quatre grands bassins d'argent, sur lesquels Ballin, âgé à peine de 19 ans, avait représenté admirablement les quatre âges du monde. Le cardinal, ne pouvant se lasser d'admirer ces chefs-d'œuvre de ciselure, lui fit faire quatre vases à l'antique, pour les assortir aux bassins. Ballin porta son art au plus haut point. Il exécuta pour Louis XIV, des tables d'argent, des guéridons, des canapés, des candélabres, des vases, etc. On estimait surtout les bas-reliefs où il avait ciselé les songes de Pharaon. Mais ce prince se priva de tous ces ouvrages pour fournir aux dépenses de la longue guerre de la Succession. Il restait encore plusieurs morceaux de ce grand artiste, à Paris, à Saint-Denis, à Pontoise, d'une beauté et d'une délicatesse uniques, et qui ont péri dans la révolution. Ce fut Ballin qui cisela la première épée d'or et le premier hausse-col portés par

Louis XIV. Lorsqu'après la mort de Varin, il eut la direction du balancier des médailles et des jetons, il montra dans ces petits ouvrages le même goût qu'il avait fait paraître dans les grands. Il joignit à la beauté de l'antique les graces modernes. Il mourut le 22 janvier 1678, à l'âge de 63 ans. Launay, neveu de Ballin par alliance, excellent orfèvre et habile dessinateur, dessina presque tous les ouvrages de son oncle, avant que Louis XIV les eût sacrifiés au bien public.

BALLINO (JULES), avocat et littérateur vénitien du 16ᵉ siècle, et qui vivait encore en 1592, traduisit la vie de *Moïse* de Philon, Venise, 1560, in-4°. le *Traité* de Plutarque *de l'amour des parens pour leurs enfans*, Venise, 1564, in-8°. *Celui* d'Aristote, *sur les vertus et les vices*, Venise, 1565, in-8°; et d'autres ouvrages grecs et latins. Il a aussi donné la première partie d'un ouvrage intitulé : *Disegni delle più illustri città et fortezze del mondo, con una breve istoria dell origine ed accidenti loro*, imprimé à Venise, 1560, in-4°.

BALLIS (ANTOINE), jurisconsulte sicilien, mort en 1591, a écrit sur le *Droit canonique*. — Son neveu, du même nom, mort quelques années après lui, a composé divers *Traités sur le Droit criminel*.

BALLISTE, nommé aussi Baliste ou Caliste, général romain du 3ᵉ siècle, se mit à la tête des troupes qui s'étaient dispersées, lors de la captivité de l'empereur Valerius; et secondé par Odenat, roi de Palmyre, battit en plusieurs rencontres les armées de Sapor, roi de Perse. Balliste fit ensuite élire Macrin empereur; mais celui-ci ayant été tué en Italie avec son fils aîné, Balliste, qui était alors à Émèse en Syrie, donna aux habitans de cette ville le perfide conseil de se défaire de Quietus, second fils de Macrin, et prit lui-même le titre d'empereur, faisant passer au fil de l'épée tous ceux qui ne voulaient pas le reconnaître. Il se maintint quelque temps en Orient; mais en 264, il fut assassiné par un soldat, d'après les ordres d'Odenat.

FIN DU SECOND VOLUME.



DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE, RUE CHRISTINE.





